

P. RENÉ MOREAU, S. J.

SAINTS ET SAINTES
DE DIEU

LECTURES QUOTIDIENNES

TOME PREMIER

TOURS

MAISON ALFRED MAME ET FILS

AGENCE A PARIS : 6, RUE MADAME (VI^e)



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2010.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

SAINTS ET SAINTES
DE DIEU

NIHIL OBSTAT

Parisiis, die 30^a Decembris 1924.

A. DE BECDELÈVRE.

Imprimatur.

Turonibus, die 3^a Januarii 1925.

A. BONGENDRE,
v. g.

Fénelon a écrit, relevant les défauts des panégyristes de son temps : « Le vrai moyen de faire un portrait bien ressemblant, est de peindre un homme tout entier : il faut le mettre devant les yeux des auditeurs parlant et agissant. En décrivant le cours de sa vie, il faut appuyer principalement sur les endroits où son naturel et sa grâce (c'est-à-dire celle qui lui est spécialement départie par Dieu) paraissent davantage ; mais il faut un peu laisser remarquer ces choses à l'auditeur. Le meilleur moyen de louer le saint, c'est de raconter ses actions louables. Voilà ce qui donne du corps et de la force à un éloge ; voilà ce qui instruit, voilà ce qui touche... Il faudrait... peindre le saint au naturel, le montrer tel qu'il a été dans tous les âges, dans toutes les conditions, et dans les principales conjonctures où il a passé » (3^e Dialogue sur l'Éloquence).

Ce livre essaie de s'inspirer des principes posés par l'archevêque de Cambrai. On n'y trouvera que des faits rapportés simplement, sans aucunes visées à l'éloquence ou à l'émotion. Puissent-ils parler d'eux-mêmes et presser le lecteur de réaliser quelque trait des modèles qui sont ici présentés ! Car les Saints, s'ils sont la gloire de l'Église, sont aussi les maîtres de ses enfants, leurs pédagogues. Ils prolongent l'action par laquelle ils ont glorifié Dieu, en poussant leurs jeunes frères à l'imitation de leur héroïsme, ou du moins de leurs vertus. Ils rapprochent de nous, ils humanisent, si l'on peut ainsi parler, l'idéal souverain que Notre-Seigneur nous offre et que tout chrétien doit se proposer de reproduire. Pour ce résultat, rien ne vaut que de montrer, de laisser voir plutôt ce que la grâce a fait de leur nature, c'est-à-dire de quels défauts, s'il y a lieu, et par quels efforts ils se sont, d'un élan quel-

quefois, lentement d'ordinaire, élevés, avec le secours divin, jusqu'à la sainteté que Dieu leur destinait. Les phrases y sont inutiles ; de nos jours surtout elles seraient plutôt nuisibles.

Ce qu'il y faut, c'est la vérité. Aujourd'hui elle seule nous séduit : en elle seule nous trouvons la force d'impulsion qui nous est nécessaire. C'est elle aussi que ce livre désire atteindre. Pendant longtemps il semble que les hagiographes s'en soient trop désintéressés, ceux-là surtout qui ont colligé des Vies des saints. Peut-être ont-ils cru qu'en accumulant les faits merveilleux, en accueillant facilement la légende, ils rendaient plus féconde l'édification qu'ils souhaitaient donner : l'action de Dieu paraîtrait mieux ainsi soutenir ou sanctionner l'action de l'homme. Mais notre temps, un peu trop critique peut-être, préfère l'austère et maigre vérité à ces parures éclatantes où se plaît, avec une piété trop simple sans doute, une naïve crédulité. Sans tomber dans ce qu'on appelle l'hypercritique, n'y a-t-il pas moyen de serrer d'un peu plus près le réel ? de rendre à l'histoire ses bases solides ? de laisser à la sainteté sa face humaine ?

Pourtant, malgré cette ambition, ce livre ne se donnera pas pour une œuvre de science. On ne trouvera ici ni discussion des sources, ni critique des textes, ni même références. Le lecteur bienveillant voudra-t-il se satisfaire d'entendre affirmer que, dans la mesure de ses ressources et de son talent, l'auteur a consulté, utilisé les ouvrages qui lui ont semblé les plus dignes de foi, dans leur sérieuse recherche du vrai, dans leur respect des traditions fondées, dans leur documentation précise et complète, autant que la science moderne lui permet de l'être ? Ces ouvrages ne sont pas rares aujourd'hui ; ils vont se multipliant. C'est à eux qu'il a cru sage de se confier ; c'est à eux qu'il reconnaît devoir ce qu'il a mis de bon dans ces pages.

ERRATA

Page 226, ligne 12,	<i>lire :</i>	784	<i>au lieu de :</i>	viii ^e siècle.
— 269, — 11,	—	1862	—	1861.
— 406, — 26,	—	Le bienheureux	—	saint.
— 453, — 4,	—	1029	—	xi ^e siècle.
— 522, — 19,	—	1278	—	1272.
— 623, — 24,	—	1380	—	1384.
— 644, — 18,	—	1085	—	1075.
— 697, — 21,	—	1608	—	1508.
— 707, — 29,	—	1147	—	1150.
— 712, — 13,	—	544 (ou 555)	—	542.
— 749, — 17,	—	524	—	1624.



TABLE CHRONOLOGIQUE

I. — AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE

Date			Tome	Page
depuis la fondation de Rome	avant l'ère		—	—
84	760	Apparition de saint Raphaël.	II	517
733	21	Immaculée Conception de la sainte Vierge. .	II	740
734	20	Nativité de la sainte Vierge.	II	290
749	5	Annonciation de la sainte Vierge.	I	384
		Visitation de la sainte Vierge.	II	5
		Nativité de saint Jean-Baptiste.	I	774
		Nativité de Notre-Seigneur.	II	808
750	4	Circoncision de Notre-Seigneur.	I	1
		Épiphanie.	I	24
		Purification de la sainte Vierge.	I	159
		Les Saints Innocents.	II	826

II. — PREMIER SIÈCLE

Avant 26	Saint Joseph.	I	360
27	Décollation de saint Jean-Baptiste.	II	244
28	Transfiguration de Notre-Seigneur.	II	143
33	Saint Étienne, premier martyr.	II	814
Vers 34	Conversion de saint Paul.	I	118
42	Saint Jacques le Majeur, apôtre.	I	541
	Saint Pierre aux Liens.	II	123
Vers 45	La Chaire de saint Pierre à Rome.	I	82
Vers 48	Assomption de la sainte Vierge.	II	181
62	Saint Jacques le Mineur, apôtre.	I	541
63	Saint Pierre, apôtre.	I	795
	Commémoration de saint Paul, apôtre.	I	800
Vers 68	Saint Marc, évangéliste.	I	514

Date		Tome	Page
79	Saint Apollinaire, évêque et martyr.	II	91
95	Saint Jean devant la Porte Latine.	I	585
Vers 99	Saint Timothée, évêque et martyr.	I	112
	Saint André, apôtre.	II	693
	Saint Barnabé, apôtre.	I	718
	Saint Barthélemy, apôtre.	II	223
	Saint Luc, évangéliste.	II	489
	Sainte Marie-Madeleine, pénitente.	II	86
	Saint Mathias, apôtre.	I	257
	Saint Mathieu, apôtre.	II	348
	Saints Nazaire et Celse, martyrs.	II	109
	Saints Nérée, Achillée et Domitille, martyrs.	I	591
	Saint Philippe, apôtre.	I	541
	Saint Simon et saint Jude, apôtres.	II	534
	Saint Thomas, apôtre.	II	792

III. — DEUXIÈME SIÈCLE

100	Saint Clément 1 ^{er} , pape et martyr.	II	661
101	Saint Jean, apôtre.	II	820
105	Saint Tite, évêque.	I	178
107	Saint Ignace d'Antioche, évêque et martyr. . .	I	155
	Saint Syméon de Jérusalem, évêque et martyr.	I	231
117	Saint Eustache et ses compagnons, martyrs.	II	345
119	Saints Faustin et Jovite, martyrs.	I	219
150	Sainte Félicité et ses fils, martyrs.	II	37
155	Saint Polycarpe de Smyrne, évêque et martyr.	I	123
157	Saint Pie 1 ^{er} , pape et martyr.	II	41
Vers 165	Saint Justin, martyr.	I	468
177	Saint Pothin, évêque et martyr, et ses compa- gnons.	I	684
Vers 180	Saint Symphorien, martyr	II	213

IV. — TROISIÈME SIÈCLE

203	Saintes Perpétue et Félicité et leurs compa- gnons, martyrs	I	297
Vers 208	Saint Irénée, évêque et martyr	I	791
223	Saint Calliste, pape et martyr	II	465
230	Sainte Cécile, vierge et martyre.	II	656
250	Saint Fabien, pape et martyr.	I	92
	Saint Polyeucte, martyr.	I	211
254	Saints Abdon et Sennen, martyrs.	II	114

Date		Tome	Page
258	Saint Arcade, martyr.	I	54
	Saint Cyprien, évêque et martyr.	II	325
	Saint Laurent, martyr.	II	161
259	Saint Ausone, évêque.	I	635
265	Saint Denys d'Alexandrie, évêque.	II	402
270	Saint Grégoire le Thaumaturge, évêque.	II	632
285	Saints Crespin et Crespinien, martyrs.	II	523
	Saint Tiburce, martyr.	II	164
286	Saint Genès, martyr.	II	230
	Saint Maurice et ses compagnons, martyrs	II	351
	Saint Quentin, évêque et martyr.	II	549
Vers 286	Saints Donatien et Rogatien, martyrs	I	641
290	Saint Victor, martyr.	II	83
Vers 290	Saint Firmin, évêque et martyr	II	366
297	Saint Seleucus et sainte Stratonice, martyrs.	I	57
	—		
	Saints Cosme et Damien, martyrs.	II	374
	Saints Denis, Rustique et Eleuthère, martyrs.	II	438
	Saint Lucien, évêque et martyr.	I	34
	Saint Saturnin, évêque et martyr.	II	691

V. — QUATRIÈME SIÈCLE

300	Saint Gatien, évêque.	II	782
303	Saint Quentin, évêque et martyr.	II	549
	Saint Vincent, martyr.	I	103
304	Saint Cyprien et sainte Justine, martyrs.	II	370
	Sainte Eulalie, vierge et martyre.	II	752
	Sainte Lucie, vierge et martyre.	II	763
	Saint Pancrace, martyr.	I	591
	Saints Philippe, Sévère et Hermès, martyrs.	II	506
	Saint Savin, évêque.	II	837
	Saints Tarachus, Probus et Andronicus, martyrs	II	448
	Saint Théodote et ses compagnons, martyrs.	I	615
	Saint Vincent et saintes Sabine et Christète, martyrs.	II	531
	Saints Cyriaque, Large et Smaragde, martyrs.	II	153
305	Sainte Agnès, vierge et martyre.	I	97
	Saint Janvier et ses compagnons, martyrs.	II	341
306	Les quatre Saints Couronnés, martyrs.	II	584
316	Saint Blaise, évêque et martyr.	I	164
Vers 320	Les Quarante Martyrs de Sébaste	I	318
324	Dédicace de la Basilique du Saint-Sauveur.	II	588
327	Invention de la Sainte Croix.	I	551

Date		Tome	Page
328	Sainte Hélène, veuve.	II	193
335	Saint Silvestre, pape	II	840
341	Saint Nicolas de Myre, évêque.	II	728
345	Saint Paul, premier ermite.	I	67
348	Saint Pacôme, abbé.	I	596
Vers 360	Dédicace de l'Église de Sainte-Marie-aux-Neiges.	II	141
362	Saints Jean et Paul, martyrs.	I	783
368	Saint Hilaire, évêque et docteur de l'Église.	I	61
370	Saint Eusèbe de Vercel, évêque.	II	775
372	Saint Hilarion, anachorète.	II	502
	Saint Sabas le Goth, martyr.	I	461
373	Saint Athanase, évêque et docteur de l'Église.	I	546
374	Saint Marcellin, évêque.	I	495
Vers 379	Les saints martyrs de Perse sous Sapor II.	I	503
379	Saint Basile, évêque et docteur de l'Église.	I	732
384	Saint Damase, pape.	II	755
Vers 384	Sainte Léa, veuve	I	374
387	Sainte Monique, veuve.	I	555
389	Saint Grégoire de Nazianze, évêque et docteur de l'Église.	I	577
397	Saint Ambroise, évêque et docteur de l'Église.	II	732
	Saint Martin, évêque.	II	596
	Sainte Catherine d'Alexandrie, vierge et mart.	II	672
	Saint Julien et sainte Basillise, martyrs.	I	39

VI. — CINQUIÈME SIÈCLE

407	Saint Jean Chrysostome, évêque et docteur de l'Église.	I	128
415	Invention du corps de saint Étienne.	II	132
419	Saint Jérôme, confesseur et docteur de l'Église.	II	386
421	Saint Jacques l'Intercis, martyr.	II	687
Vers 426	Saint Maurille, évêque	II	313
430	Saint Augustin, évêque et docteur de l'Église.	II	238
431	Saint Paulin de Nole, évêque.	I	765
439	Dédicace de Saint-Pierre-aux-Liens	II	123
444	Saint Cyrille d'Alexandrie, évêque et docteur de l'Église.	I	192
450	Saint René, évêque.	II	604
	Saint Pierre Chrysologue, évêque	II	718
459	Saint Syméon Stylite, confesseur.	I	19
460	Saint Romain de Condat, abbé.	I	272

Date		Tome	Page
461	Saint Léon I ^{er} le Grand, pape et docteur de l'Église.	I	456
	Saint Patrice, évêque.	I	350
479	Saint Loup, évêque.	II	111
484	Saint Victorien et ses compagnons, martyrs.	I	377
489	Saint Sidoine Apollinaire, évêque.	II	216
493	Dédicace de saint Michel, archange.	II	382

VII — SIXIÈME SIÈCLE

505	Saint Eugène, évêque et martyr.	II	47
512	Sainte Geneviève, vierge.	I	10
527	Saint Avit, abbé	I	747
528	Saint Théodore le Cénobiarque, abbé.	I	48
532	Saint Sabas, abbé.	II	723
	Saint Remi, évêque	II	393
538	Saint Silvère, pape et martyr.	I	756
541	Saint Placide et ses compagnons, martyrs.	II	415
542	Saint Césaire d'Arles, évêque.	II	233
543	Sainte Scholastique, vierge.	I	198
	Saint Benoît, abbé.	I	369
545	Saint Médard, évêque.	I	711
546	Sainte Clotilde, veuve.	I	668
550	Saint Aubin, évêque.	I	277
558	Saint Jean le Silencieux, évêque.	I	593
586	Saint Herménégild, martyr.	I	464
587	Sainte Radegonde, veuve.	II	172

VIII. — SEPTIÈME SIÈCLE

604	Saint Grégoire le Grand, pape et docteur de l'Église.	I	325
608	Saint Augustin de Cantorbéry, évêque.	I	660
625	Saint Valéry, abbé.	I	413
629	Exaltation de la Sainte Croix.	II	317
635	Saint Isidore de Séville, évêque et docteur de l'Église.	I	427
636	Saint Sophrone d'Alexandrie, évêque.	I	321
639	Dix saints soldats martyrs.	II	592
646	Bienheureux Pepin de Landen, confesseur.	I	242
655	Sainte Fare, abbesse.	II	770
658	Saint Germer de Vardes, abbé	II	362
664	Saint Remacle, évêque.	II	267
672	Saint Faron, évêque.	II	538

Date		Tome	Page
679	Saint Dagobert II, martyr.	II	806
680	Sainte Bathilde, veuve.	I	144
Vers 686	Sainte Waudru, veuve	I	449
687	Saint Cuthbert de Lindisfarne, évêque.	I	364

IX. — HUITIÈME SIÈCLE

Vers 705	Sainte Bertille, vierge.	II	573
708	Apparition de l'archange saint Michel au Mont-Tombe.	II	478
709	Saint Wilfrid d'York, évêque.	II	454
720	Saint Gilles, abbé.	II	259
	Sainte Odile, abbesse	II	768
723	Sainte Berthe, veuve.	II	14
727	Saint Hubert de Liège, évêque.	II	561
735	Saint Bède le Vénérable, confesseur et docteur de l'Église.	I	655
739	Saint Willibrord, évêque.	II	579
743	Saint Eucher, évêque.	I	238
749	Saint Rigobert, évêque.	I	15
754	Saint Boniface de Mayence, évêque et martyr.	I	698
Vers 760	Saint Jean Damascène, confesseur et docteur de l'Église.	I	394
784	Saint Fulrad, abbé.	I	226

X. — NEUVIÈME SIÈCLE

809	Saint Ludger, évêque.	I	389
814	Bienheureux Charlemagne, confesseur.	I	134
816	Saint Léon III, pape.	I	722
828	Saint Nicéphore, évêque.	I	331
837	La fête de tous les Saints.	II	553
869	Saint Cyrille, confesseur.	II	24
870	Saint Edmond d'Angleterre, martyr.	II	648
875	Saint Adon, évêque.	II	779
885	Saint Méthode, évêque.	II	24
	Bienheureux Witikind, confesseur.	I	29

XI. — DIXIÈME SIÈCLE

936	Saint Wenceslas, martyr.	II	377
968	Sainte Mathilde, veuve.	I	335
998	Commémoration de tous les fidèles trépassés.	I	557
999	Sainte Adélaïde, veuve.	II	759

XII. — ONZIÈME SIÈCLE

Date		Tome	Page
1021	Saint Héribert, évêque.	I	345
1024	Saint Henri II, confesseur.	II	57
1027	Saint Romuald, abbé	I	182
1029	Saint Fulbert de Chartres, évêque.	II	433
1038	Saint Étienne de Hongrie, confesseur.	I	262
1040	Sainte Cunégonde, veuve.	I	285
1049	Saint Odilon de Cluny, abbé.	I	6
1054	Saint Léon IX, pape.	I	490
1066	Saint Édouard III, confesseur.	II	460
1072	Saint Pierre Damien, évêque et docteur de l'Église.	I	251
1072	Saint Dominique de Silos, abbé.	II	789
1073	Saint Jean Gualbert, abbé	II	43
1076	Saint Libert, évêque.	I	770
1079	Saint Stanislas, évêque et martyr.	I	508
1085	Saint Grégoire VII, pape.	I	644
1086	Saint Canul, martyr.	I	88
1093	Sainte Marguerite d'Écosse, veuve.	I	715
Vers 1099	Saint Gautier, abbé.	I	445

XIII. — DOUZIÈME SIÈCLE

1101	Saint Bruno, abbé.	II	420
1109	Saint Anselme, évêque et docteur de l'Église.	I	498
1116	Bienheureux Robert d'Arbrissel, abbé	I	260
1127	Bienheureux Charles de Flandre, martyr	I	281
1134	Saint Norbert, évêque.	I	703
1132	Saint Gilbert, abbé.	I	707
1142	Saint Guillaume, abbé.	I	778
1153	Saint Bernard, abbé et docteur de l'Église	II	203
1160	Sainte Rosalie de Palerme, vierge.	II	282
1170	Saint Thomas Becket, évêque et martyr.	II	829
1174	Saint Pierre de Tarentaise, évêque.	I	572

XIV. — TREIZIÈME SIÈCLE

1209	Saint Guillaume de Bourges, évêque.	I	43
1213	Saint Jean de Matha, confesseur.	I	287
1220	Les saints franciscains martyrs au Maroc.	I	72
1221	Saint Dominique de Guzman, confesseur.	II	137
1224	Les stigmates de saint François d'Assise.	II	331

Date		Tome	Page
1226	Saint François d'Assise, confesseur.	II	408
1231	Saint Antoine de Padoue, confesseur.	I	727
	Sainte Élisabeth de Hongrie, veuve.	II	641
1236	Bienheureux Hermann Joseph, confesseur. . .	I	440
	Saint Edmond de Cantorbéry, évêque.	II	627
1247	Notre-Dame du Mont-Carmel.	II	60
1252	Saint Pierre de Vérone, martyr.	I	532
	Sainte Rose de Viterbe, vierge.	II	271
1253	Sainte Claire d'Assise, abbesse.	II	166
1256	Saint Pierre de Nolasque, confesseur.	I	149
1257	Saint Hyacinthe, confesseur.	II	189
1264	Sainte Julienne de Liège, abbesse.	I	436
1266	Saint Boniface de Lausanne, évêque.	I	234
1270	Saint Louis IX, confesseur.	II	225
	Bienheureuse Isabelle de France, vierge. . .	II	254
1274	Saint Thomas d'Aquin, confesseur et docteur de l'Église.	I	302
	Saint Bonaventure, évêque et docteur de l'É- glise.	II	51
1275	Saint Raymond de Peñafort, confesseur. . .	I	107
1276	Saint Grégoire X, pape.	I	221
1278	Sainte Zite, vierge.	I	518
1294	Sainte Marie la Douleureuse, vierge et mart.	I	750
1297	Sainte Marguerite de Cortone, pénitente. . .	I	247
	Les sept fondateurs de l'ordre des Servites. .	I	206

XV. — QUATORZIÈME SIÈCLE

1303	Saint Yves, confesseur.	I	619
1305	Saint Nicolas de Tolentino, confesseur. . . .	II	299
1315	Bienheureux Raymon Lull, martyr.	I	402
1327	Saint Roch, confesseur.	II	185
1334	Sainte Gertrude, vierge.	II	620
1336	Sainte Élisabeth de Portugal, veuve.	II	29
1341	Sainte Julienne de Falconieri, vierge. . . .	I	753
1370	Bienheureux Urbain V, pape.	II	784
1373	Saint André Corsini, évêque.	I	169
	Sainte Brigitte, veuve.	II	431
1380	Sainte Catherine de Sienne, vierge.	I	535
1383	Saint Jean Népomucène, martyr.	I	606

XVI. — QUINZIÈME SIÈCLE

Date		Tome	Page
1419	Saint Vincent Ferrier, confesseur.	I	431
1420	Bienheureuse Claire de Gambacorti, vierge. .	I	481
1431	Sainte Jeanne d'Arc, vierge.	I	669
1433	Sainte Lydwine de Schiedam, vierge.	I	472
1436	Bienheureuse Angelina de Corbara, vierge. .	II	796
1440	Sainte Françoise Romaine, veuve.	I	313
1444	Saint Bernardin de Sienne, confesseur. . . .	I	623
1455	Saint Laurent Justinien, évêque.	II	276
	Bienheureux Giovanni de Fiesole, confesseur.	I	356
1456	Saint Jean de Capistran, confesseur.	I	397
1459	Saint Antonin de Florence, évêque.	I	581
1472	Bienheureux Amédée IX de Savoie, confesseur.	I	406
1473	Saint Jean de Kenty, confesseur.	II	499
1475	Saint Simon, martyr.	I	380
1480	Bienheureux martyrs d'Otrante.	II	177
1484	Saint Casimir, confesseur.	I	289
1487	Bienheureux Nicolas de Flue, confesseur. . .	I	410

XVII. — SEIZIÈME SIÈCLE

1503	Bienheureuse Loyse de Savoie, veuve.	II	93
1507	Saint François de Paule, confesseur.	I	419
1535	Bienheureux Thomas More, martyr.	II	20
1537	Saint Jérôme Æmiliani, confesseur.	II	78
	Saint Antoine-Marie Zaccaria, confesseur. .	II	17
1547	Saint Gaëtan de Tiene, confesseur.	II	148
1550	Saint Jean de Dieu, confesseur.	I	307
1552	Saint François de Xavier, confesseur. . . .	II	710
1555	Saint Thomas de Villeneuve, évêque.	II	356
1556	Saint Ignace de Loyola, confesseur.	II	116
1562	Saint Pierre d'Alcantara, confesseur. . . .	II	494
1568	Saint Stanislas Kotska, confesseur.	II	607
1572	Saint Pie V, pape.	I	560
	Les dix-neuf martyrs de Gorcum.	II	32
	Saint François de Borgia, confesseur. . . .	II	441
1582	Sainte Thérèse de Jésus, vierge.	II	470
	Bienheureux Edmond Campion et ses compa- gnons, martyrs.	II	698
1583	Bienheureux Rodolphe Aquaviva et ses com- pagnons, martyrs.	II	104
1584	Saint Charles Borromée, évêque.	II	566
1589	Saint Benoît le More, confesseur.	I	428

Date		Tome	Page
1591	Saint Louis de Gonzague, confesseur.	I	759
	Saint Jean de la Croix, confesseur.	II	665
1592	Saint Pascal Baylon, confesseur.	I	610
1595	Saint Philippe de Néri, confesseur.	I	650
1597	Vingt-six martyrs au Japon.	I	173
	Bienheureux Pierre Canisius, confesseur. . .	I	522

XVIII. — DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

1601	Sainte Germaine Cousin, vierge.	I	737
1607	Sainte Marie-Madeleine de Pazzis, vierge. .	I	664
1608	Saint André Avellino, confesseur.	II	592
1613	Bienheureux Jean-Baptiste de la Concep- tion, confesseur.	I	215
1614	Saint Camille de Lellis, confesseur.	II	69
1616	Bienheureux Bernardin Realino, confesseur.	II	9
1617	Sainte Rose de Lima, vierge.	II	248
	Saint Alphonse Rodriguez, confesseur. . . .	II	542
1618	Bienheureuse Marie de l'Incarnation, veuve.	I	485
1619	Bienheureux Marc, Étienne et Melchior, mar- tyrs	II	286
1621	Saint Jean Berchmans, confesseur.	II	675
1622	Saint Fidèle de Sigmaringen, martyr.	I	509
	Le grand martyre de Nagasaki	II	304
	Saint François de Sales, évêque et docteur de l'Église	I	139
1623	Saint Josaphat Kunciewicz, évêque et martyr.	II	613
1639	Saint Pierre Fourier, confesseur.	II	747
1641	Saint Jean-François de Régis, confesseur. . .	I	741
	Sainte Jeanne-Françoise de Chantal, veuve.	II	208
1645	Bienheureuse Marie-Anne de Parédès, vierge.	I	680
1654	Saint Pierre Claver, confesseur.	II	295
1660	Bienheureuse Louise de Marillac, veuve. . .	I	340
	Saint Vincent de Paul, confesseur.	II	73
1663	Saint Joseph de Copertino, confesseur. . .	II	336
1667	Bienheureux André Bobola, martyr.	I	629
1670	Fête des saints Anges Gardiens.	II	398
1680	Bienheureux Jean Eudes, confesseur.	II	197
1683	Fête du saint Nom de Marie.	II	309
1690	Sainte Marguerite-Marie Alacoque, vierge. .	II	481

XIX. — DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Date		Tome	Page
1711	Bienheureux Bonaventure de Potenza, confesseur	II	525
1716	Fête du saint Rosaire	II	425
	Saint François de Geronimo, confesseur	I	586
	Bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort, confesseur	I	527
1719	Saint Jean-Baptiste de La Salle, confesseur	I	601
1734	Saint Jean-Joseph de la Croix, confesseur	I	293
1764	Saint Jean-Baptiste de Rossi, confesseur	I	637
1783	Saint Benoît-Joseph Labre, confesseur	I	476
1787	Saint Alphonse de Liguori, évêque et docteur de l'Église	II	126
	Vénération Thérèse de Saint-Augustin, vierge	II	799
	Bienheureux Félix de Nicosie, confesseur	I	674
1794	Bienheureuses Filles de la Charité d'Arras	I	785
	Bienheureuses Carmélites de Compiègne	II	64
	Bienheureuses Ursulines de Valenciennes	II	511

XX. — DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

1814	Fête de Notre-Dame des Sept Douleurs	II	320
1841	Bienheureux Louis-Marie Chanel, martyr	I	506
1830	Manifestation de la Médaille miraculeuse	II	681
1848	Fête du Précieux Sang	II	1
1858	Apparition de la sainte Vierge à Lourdes	I	200
1859	Bienheureux Jean-Marie Vianney, confesseur	II	155
1871	Apparition de la sainte Vierge à Pontmain	I	76
1882	Bienheureux Gabriel dell' Addolorata	I	265



TABLE ALPHABÉTIQUE

	Date	Tomc	Page
Saints Abdon et Sennen, martyrs.	30 juillet	II	114
Saints Achillée, Nérée et Domitille, martyrs.	12 mai	I	591
Sainte Adélaïde de Bourgogne, veuve.	12 décembre	II	759
Saint Adon, évêque.	17 décembre	II	779
Sainte Agnès, vierge et martyre.	21 janvier	I	97
Saint Alphonse de Liguori, évêque et docteur de l'Église.	2 août	II	126
Saint Alphonse Rodriguez, confesseur.	30 octobre	II	542
Saint Ambroise, évêque et docteur de l'Église	7 décembre	II	732
Saint Amédée IX de Savoie, confesseur.	29 mars	I	406
Saint André, apôtre.	30 novembre	II	693
Saint André Avellino, confesseur.	10 novembre	II	592
Bienheureux André Bobola, martyr.	21 mai	I	629
Saint André Corsini, évêque.	4 février	I	168
Saints Andronicus, Tarachus et Probus, martyrs.	11 octobre	II	448
Bienheureuse Angelina de Corbara, vierge.	22 décembre	II	796
Saints Anges gardiens.	2 octobre	II	398
Sainte Anne, mère de la très sainte Vierge.	26 juillet	II	101
Annonciation de la très sainte Vierge.	25 mars	I	385
Saint Anselme de Cantorbéry, évêque et docteur.	21 avril	I	498
Saint Antoine de Padoue, confesseur.	13 juin	I	727
Saint Antoine-Marie Zaccharia, confesseur.	5 juillet	II	17
Saint Antonin de Florence, évêque.	10 mai	I	581
Saint Apollinaire, martyr.	23 juillet	II	91
Saint Arcade, martyr	12 janvier	I	54
Assomption de la très sainte Vierge.	15 août	II	151

	Date	Tome	Page
Saint Athanase, évêque et docteur de l'Église.	2 mai	I	546
Saint Aubin, évêque	1 ^{er} mars	I	277
Saint Augustin, évêque et docteur de l'Église.	28 août	II	238
Saint Augustin de Cantorbéry, évêque.	28 mai	I	660
Saint Ausone, évêque et martyr.	22 mars	I	634
Saint Avit, confesseur.	17 juin	I	747
Saint Barnabé, apôtre.	9 juin	I	718
Saint Barthélemy, apôtre.	24 août	II	222
Saint Basile, évêque et docteur de l'Église.	14 juin	I	732
Basilique du Saint-Sauveur (dédicace).	9 novembre	II	588
Saints Basille et Julien, martyrs.	9 janvier	I	39
Sainte Bathilde, veuve.	30 janvier	I	144
Saint Bède le Vénéral, confesseur et docteur de l'Église.	27 mai	I	655
Saint Benoît, abbé.	21 mars	I	369
Saint Benoît le More, confesseur.	3 avril	I	423
Saint Benoît-Joseph Labre, confesseur.	16 avril	I	476
Saint Bernard, confesseur et docteur de l'Église.	20 août	II	203
Bienheureux Bernardin Realino, confesseur.	3 juillet	II	9
Saint Bernardin de Sienne, confesseur.	20 mars	I	623
Sainte Berthe, veuve.	4 juillet	II	14
Sainte Bertille, vierge.	5 novembre	II	573
Saint Blaise, évêque.	3 février	I	164
Sainte Blandine, vierge et martyre	2 juin	I	689
Saint Bonaventure, évêque et docteur de l'Église.	14 juillet	II	51
Bienheureux Bonaventure de Potenza, confesseur.	26 octobre	II	525
Saint Boniface de Lausanne, évêque.	19 février	I	234
Saint Boniface de Mayence, évêque et martyr.	5 juin	I	698
Sainte Brigitte, veuve.	8 octobre	II	431
Saint Bruno, confesseur.	6 octobre	II	420
Saint Calliste, pape et martyr.	14 octobre	II	465
Saint Canut, martyr.	19 janvier	I	88
Saint Casimir, confesseur.	4 mars	I	289
Saint Camille de Lellis, confesseur.	18 juillet	II	69
Bienheureuses Carmélites de Compiègne, martyres.	17 juillet	II	64

	Date	Tome	Page
Sainte Catherine, vierge et martyre.	25 novembre	II	672
Sainte Catherine de Sienne, vierge.	30 avril	I	535
Sainte Cécile, vierge et martyre.	21 novembre	II	655
Saints Celse et Nazaire, martyrs.	28 juillet	II	109
Saint Césaire d'Arles, évêque.	27 août	II	283
Chaire de saint Pierre à Rome.	18 janvier	I	82
Saint Charles Borromée, évêque.	4 novembre	II	566
Saint Charlemagne, confesseur.	28 janvier	I	134
Saint Charles de Flandre, martyr.	2 mars	I	280
Saints Christète, Vincent et Sabine, martyrs.	27 octobre	II	531
Circoncision de Notre-Seigneur.	1 ^{er} janvier	I	1
Saint Clément, pape et martyr.	23 novembre	II	661
Sainte Claire d'Assise, vierge.	12 août	II	166
Bienheureuse Claire de Gambacorti, vierge.	17 avril	I	481
Sainte Clotilde, veuve.	3 juin	I	689
Commémoration des fidèles trépassés.	2 novembre	II	557
Conversion de saint Paul, apôtre.	23 janvier	I	118
Saints Cosme et Damien, martyrs.	27 septembre	II	374
Saints Couronnés (Les quatre), martyrs.	8 novembre	II	584
Saints Crespin et Crespinien, martyrs.	25 octobre	II	523
Sainte Croix (Exaltation de la).	14 septembre	II	317
Sainte Croix (Invention de la).	3 mai	I	651
Saint Cuthbert de Lindisfarne, évêque.	20 mars	I	364
Sainte Cunégonde, veuve.	3 mars	I	285
Saint Cyprien, évêque et martyr.	15 septembre	II	325
Saints Cyprien et Justine, martyrs.	26 septembre	II	370
Saints Cyriaque, Large et Smaragde, martyrs.	8 août	II	153
Saint Cyrille d'Alexandrie, évêque et docteur de l'Église.	9 février	I	193
Saints Cyrille, confesseur, et Méthode, évêque.	7 juillet	II	24
Saint Dagobert II, martyr.	24 décembre	II	806
Saint Damase, pape.	11 décembre	II	755
Saints Damien et Cosme, martyrs.	27 septembre	II	374
Décollation de saint Jean-Baptiste.	29 août	II	244
Dédicace de la Basilique du Saint- Sauveur.	9 novembre	II	508
Saints Denis, Rustique et Eleuthère, martyrs.	9 octobre	II	438
Saint Denys d'Alexandrie, évêque.	3 octobre	II	402
Saint Dominique, confesseur.	4 août	II	136

	Date	Tome	Page
Saint Dominique de Silos, confesseur . .	20 décembre	II	789
Saints Domitille, Nérée et Achillée, martyrs.	12 mai	I	591
Saints Donatien et Rogatien, martyrs. .	24 mai	I	641
Saint Edmond d'Angleterre, martyr. . .	20 novembre	II	648
Bienheureux Edmond Campion et ses compagnons, martyrs.	1 ^{er} décembre	II	698
Saint Edmond de Cantorbéry, évêque. . .	16 novembre	II	627
Saint Édouard d'Angleterre, confesseur.	13 octobre	II	460
Sainte Élisabeth de Hongrie, veuve. . .	19 novembre	II	641
Sainte Élisabeth de Portugal, veuve. . .	8 juillet	II	29
Saints Éleuthère, Rustique et Denis, martyrs.	9 octobre	II	438
Saint Éloi, évêque.	2 décembre	II	705
Épiphanie de Notre-Seigneur.	6 janvier	I	24
Saint Étienne, premier martyr.	26 décembre	II	814
Saint Étienne (Invention de saint). . . .	3 août	II	132
Saint Étienne de Hongrie, confesseur . .	2 septembre	II	262
Bienheureux Étienne Pongracz, Marc Crisin et Melchior Grodek, martyrs. . .	7 septembre	II	286
Saint Eucher, évêque.	20 février	I	238
Saint Eugène, évêque.	13 juillet	II	47
Sainte Eulalie, vierge et martyre. . . .	10 décembre	II	752
Saints Eustache et ses compagnons, martyrs.	20 septembre	II	345
Saint Eusèbe de Verceil, évêque	16 décembre	II	775
Exaltation de la sainte Croix.	14 septembre	II	317
Saint Fabien, pape et martyr.	20 janvier	I	92
Sainte Fare, abbesse	15 décembre	II	770
Saint Faron, évêque.	29 octobre	II	538
Saints Faustin et Jovite, martyrs. . . .	15 février	I	219
Saints Félicien et Prime, martyrs. . . .	9 juin	I	715
Sainte Félicité et ses enfants, martyrs.	10 juillet	II	37
Saintes Félicité et Perpétue, martyres. .	6 mars	I	297
Bienheureux Félix de Nicosie, confes- seur	31 mai	I	674
Saint Fidèle de Sigmaringen, martyr. . .	24 avril	I	509
Fidèles trépassés (Commémoration des).	2 novembre	II	557
Bienheureuses Filles de la Charité d'Ar- ras, martyres.	27 juin	I	785
Saint Firmin, évêque.	25 septembre	II	367
Saints Fondateurs de l'Ordre des Ser- vites, confesseurs.	12 février	I	206

	Date	Tome	Page
Saints Franciscains du Maroc, martyrs.	16 janvier	I	72 [\]
Saint François d'Assise, confesseur. . .	4 octobre	II	408
François (Stigmates de Saint).	17 septembre	II	331
Saint François de Borgia, confesseur. . .	10 octobre	II	441
Saint François Caracciolo, confesseur. . .	4 juin	I	693
Saint François de Géronimo, confesseur.	11 mai	I	586
Saint François de Paule, confesseur. . .	2 avril	I	419
Saint François de Sales, évêque et doc- teur de l'Église	29 janvier	I	139
Saint François de Xavier, confesseur. . .	3 décembre	II	711
Sainte Françoise Romaine	9 mars	I	313
Saint Fulbert de Chartres, évêque. . . .	10 avril	I	453
Saint Fulrad, confesseur.	17 février	I	226
Saint Gabriel dell' Addolorata, con- fesseur.	26 février	I	264
Saint Gaëtan de Tiene, confesseur. . . .	7 août	II	149
Saint Galmier, confesseur.	27 février	I	269
Saint Gatien, évêque.	18 décembre	II	782
Saint Gautier, confesseur	8 avril	I	445
Saint Genès, martyr.	26 août	II	230
Sainte Geneviève, vierge.	3 janvier	I	10
Sainte Germaine Cousin, vierge.	15 juin	I	737
Saint Germer de Vardes, confesseur. . .	24 septembre	II	362
Sainte Gertrude, vierge.	15 novembre	II	620
Saint Gilbert, confesseur.	7 juin	I	707
Saint Gilles, confesseur.	1 ^{er} septembre	II	259
Bienheureux Giovanni de Fiesole, confes- seur.	18 mars	I	356
Saint Grégoire I ^{er} , pape et docteur de l'Église	12 mars	I	325
Saint Grégoire VII, pape	25 mai	I	644
Saint Grégoire X, pape.	16 février	I	221
Saint Grégoire de Nazianze, évêque et docteur de l'Église.	9 mai	I	577
Saint Grégoire de Nysse, évêque.	17 novembre	II	632
Saint Guillaume, confesseur.	26 juin	I	778
Saint Guillaume de Bourges, évêque. . .	10 janvier	I	43
Sainte Hélène, veuve.	18 août	II	192
Saint Henri, confesseur.	15 juillet	II	56
Saint Héribert, évêque.	16 mars	I	345
Bienheureux Hermann Joseph, con- fesseur.	7 avril	I	441
Saint Herménégild, martyr.	13 avril	I	464

	Date	Tome	Page
Saints Hermès, Philippe et Sévère, martyrs.	22 octobre	II	506
Saint Hilaire de Poitiers, évêque et docteur de l'Église.	14 janvier	I	61
Saint Hilarion, confesseur.	21 octobre	II	504
Saint Hubert, évêque.	3 novembre	II	561
Saint Hyacinthe, confesseur.	17 août	II	189
Saint Ignace, martyr.	1 ^{er} février	I	55
Saint Ignace de Loyola, confesseur.	31 juillet	II	116
Immaculée Conception de la sainte Vierge.	8 décembre	II	740
Saints Innocents, martyrs.	28 décembre	II	826
Invention de la sainte Croix.	3 mai	I	551
Invention du corps de saint Étienne.	3 août	II	132
Saint Irénée, évêque.	28 juin	I	792
Bienheureuse Isabelle de France, vierge.	31 août	II	254
Saint Isidore de Séville, évêque et docteur de l'Église.	4 avril	I	427
Saint Jacques le Majeur, apôtre.	25 juillet	II	99
Saints Jacques et Philippe, apôtres.	1 ^{er} mai	I	541
Saint Jacques l'Intercis, martyr.	28 novembre	II	687
Saint Janvier, évêque et martyr.	19 septembre	II	341
Saint Jean, apôtre.	27 décembre	II	820
Saint Jean devant la Porte Latine.	6 mai	I	565
Saints Jean et Paul, martyrs.	26 juin	I	782
Saint Jean Berchmans, confesseur.	26 novembre	II	675
Saint Jean Chrysostome, évêque et docteur de l'Église.	27 janvier	I	128
Saint Jean de Capistran, confesseur.	28 mars	I	397
Saint Jean de la Croix, confesseur.	24 novembre	II	665
Saint Jean Damascène, confesseur et docteur de l'Église.	27 mars	I	394
Saint Jean de Dieu, confesseur.	8 mars	I	307
Bienheureux Jean Eudes, confesseur.	19 août	II	197
Saint Jean Gualbert, confesseur.	12 juillet	II	43
Saint Jean de Kenty, confesseur.	20 octobre	II	499
Saint Jean de Matha, confesseur.	8 février	I	187
Saint Jean Népomucène, martyr.	16 mai	I	607
Saint Jean le Silencieux, évêque.	13 mai	I	593
Saint Jean-Baptiste, précurseur de Notre-Seigneur.	24 juin	I	775
Saint Jean-Baptiste (Décollation de)	29 août	II	244
Bienheureux Jean-Baptiste de la Conception, confesseur.	14 février	I	214

	Date	Tome	Page
Saint Jean-Baptiste de Rossi, confesseur.	28 mai	I	637
Saint Jean-Baptiste de La Salle, confesseur.	15 mai	I	601
Bienheureux Jean-Marie Vianney, confesseur.	9 août	II	155
Saint Jean-François Régis, confesseur.	16 juin	I	741
Saint Jean-Joseph de la Croix, confesseur.	5 mars	I	293
Sainte Jeanne d'Arc, vierge.	30 mai	I	669
Sainte Jeanne-Françoise de Chantal, veuve.	21 août	II	208
Saint Jérôme, confesseur et docteur de l'Église.	30 septembre	II	386
Saint Jérôme Æmiliani, confesseur. . .	20 juillet	II	78
JÉSUS-CHRIST. — Circoncision.	1 ^{er} janvier	I	1
— Épiphanie.	6 janvier	I	24
— Nativité.	25 décembre	II	808
— Précieux Sang.	1 ^{er} juillet	II	1
— Transfiguration.	6 août	II	143.
Saint Josaphat, évêque et martyr. . . .	14 novembre	II	613
Saint Joseph, époux de la Très Sainte Vierge.	19 mars	I	360
Saint Joseph de Copertino, confesseur. .	18 septembre	II	336
Saints Jovite et Faustin, martyrs. . . .	15 février	I	219
Saints Jude et Simon, apôtres.	28 octobre	II	534
Saints Julien et Basillise, martyrs. . . .	9 janvier	I	39
Sainte Julienne de Falconieri, vierge. . .	19 juin	I	753
Sainte Julienne de Liège, vierge.	6 avril	I	436
Saint Justin, martyr.	14 avril	I	468
Saints Justine et Cyprien, martyrs. . . .	26 septembre	II	370
Saints Large, Cyriaque et Smaragde, martyrs.	8 août	II	153
Saint Laurent, martyr.	10 août	II	161
Saint Laurent Justiniani, évêque.	5 septembre	II	276
Sainte Léa, veuve.	22 mars	I	374
Saint Léon I ^{er} , pape et docteur de l'Église.	11 avril	I	456
Saint Léon III, pape.	12 janvier	I	722
Saint Léon IX, pape.	19 avril	I	496
Saint Libert, confesseur.	23 juin	I	770
Saint Louis IX, confesseur.	25 août	II	225
Saint Louis de Gonzague, confesseur. . .	21 juin	I	759
Bienheureux Louis-Marie Chanel, martyr.	23 avril	I	506
Bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort, confesseur.	28 avril	I	527
Bienheureuse Louise de Marillac, veuve.	15 mars	I	340

	Date	Tome	Page
Saint Loup, évêque.	29 juillet	II	111
Bienheureuse Loyse de Savoie, veuve. . .	24 juillet	II	93
Saint Luc, évangéliste.	18 octobre	II	489
Sainte Lucie, martyre.	13 décembre	II	763
Saint Lucien, évêque.	8 janvier	I	34
Saint Ludger, évêque	26 mars	I	389
Sainte Lydwine de Schiedam, vierge . .	15 avril	I	472
Saint Marc, évangéliste.	25 avril	I	514
Bienheureux Marc Crisin, Étienne Pon- gracz et Melchior Grodek, martyrs. . .	7 septembre	II	286
Saint Marcellin évêque	20 avril	I	495
Sainte Marguerite de Cortone, pénitente.	22 février	I	247
Sainte Marguerite d'Écosse, veuve . . .	10 juin	I	715
SAINTE MARIE, Mère de Dieu :			
Annonciation.	25 mars	I	386
Assomption.	15 août	II	181
Immaculée Conception.	8 décembre	II	740
Médaille Miraculeuse.	27 novembre	II	681
Nativité	8 septembre	II	291
Nom de Marie.	12 septembre	II	309
Notre-Dame de Lourdes	11 février	I	201
Notre-Dame du Mont-Carmel.	16 juillet	II	60
Notre-Dame des Neiges.	5 août	II	141
Notre-Dame de Pontmain.	17 janvier	I	76
Présentation	21 novembre	II	651
Purification.	2 février	I	159
Saint Rosaire	7 octobre	II	425
Sept Douleurs.	15 septembre	II	321
Visitation.	2 juillet	II	5
Bienheureuse Marie de l'Incarnation, veuve.	18 avril	I	485
Sainte Marie la Douleuse, vierge. . . .	18 juin	I	750
Bienheureuse Marie-Anne de Parédès, vierge.	1 ^{er} juin	I	680
Sainte Marie Madeleine, pénitente. . . .	22 juillet	II	88
Sainte Marie-Madeleine de Pazzis, vierge.	29 mai	I	664
Sainte Marguerite-Marie, vierge.	17 octobre	II	481
Saint Martin, évêque	11 novembre	II	597
Saints Martyrs de Gorcum.	9 juillet	II	32
Saints Martyrs Japonais (vingt-six). . .	5 février	I	173
Le Grand Martyre de Nagasaki.	11 septembre	II	304
Bienheureux Martyrs d'Otrante.	14 août	II	177
Saints Martyrs de Perse sous Sapor II. .	22 avril	I	503
Saints Martyrs de Sébaste.	10 mars	I	318

	Date	Tome	Page
Saint Mathias, apôtre.	24 février	I	257
Saint Matthieu, apôtre.	21 septembre	II	348
Sainte Mathilde, veuve.	14 mars	I	335
Saint Maurille, évêque.	13 septembre	II	313
Saint Maurice et ses compagnons, martyrs.	22 septembre	II	351
Saint Médard, évêque.	8 juin	I	710
Bienheureux Melchior Grodek, Marc Crisin et Étienne Pongracz, martyrs. .	7 septembre	II	286
Saints Méthode et Cyrille.	7 juillet	II	24
Saint Michel (dédicace de).	29 septembre	II	382
Saint Michel au Mont-Tombe.	16 octobre	II	478
Sainte Monique, veuve.	4 mai	I	555
Nativité de Saint Jean-Baptiste.	24 juin	I	775
Nativité de Notre-Seigneur.	25 décembre	II	808
Nativité de la très sainte Vierge	8 septembre	II	291
Saints Nazaire et Celse, martyrs.	28 juillet	II	109
Saints Nérée, Achillée et Domitille, mar- tyrs.	11 mai	I	591
Saint Nicéphore, évêque	13 mars	I	330
Saint Nicolas de Myre, évêque.	6 décembre	II	728
Saint Nicolas de Flue, confesseur.	31 mars	I	410
Saint Nicolas de Tolentino, confesseur. .	10 septembre	II	299
Saint Nom de Marie	12 septembre	II	309
Notre-Dame de Lourdes.	11 février	I	201
Notre-Dame des Neiges.	5 août	II	141
Notre-Dame de Pontmain.	17 janvier	I	76
Saint Norbert, évêque	6 juin	I	703
Sainte Odile, vierge.	14 décembre	II	768
Saint Odilon, confesseur.	2 janvier	I	6
Saint Odon, confesseur.	18 novembre	II	636
Saint Pacôme, confesseur.	14 mai	I	597
Saint Pancrace, martyr.	12 mai	I	591
Saint Pascal Baylon, confesseur.	17 mai	I	610
Saint Patrice, confesseur.	17 mars	I	350
Saint Paul de Thèbes, ermite.	15 janvier	I	57
Saint Paul, apôtre.	30 juin	I	800
Saint Paul (Conversion de).	25 janvier	I	118
Saints Paul et Jean, martyrs.	26 juin	I	782
Saint Paulin de Nole, confesseur.	22 juin	I	765
Bienheureux Pepin de Landen, confesseur.	21 février	I	242
Saintes Perpétue et Félicité, martyres. .	6 mars	I	297
Saints Philippe et Jacques, apôtres. . . .	1 ^{er} mai	I	541

	Date	Tome	Page
Saints Philippe, Sévère et Hermès, martyrs	22 octobre	II	506
Saint Philippe de Néri, confesseur	26 mai	I	650
Saint Pie I ^{er} , pape	11 juillet	II	41
Saint Pie V, pape	5 mai	I	560
Saint Pierre, apôtre	29 juin	I	795
Saint Pierre (Chaire de) à Rome	18 janvier	I	82
Saint Pierre aux Liens	1 août	II	123
Saint Pierre d'Alcantara, confesseur	19 octobre	II	494
Bienheureux Pierre Canisius, confesseur	27 avril	I	522
Saint Pierre Chrysologue, évêque et docteur de l'Église	4 décembre	II	718
Saint Pierre Claver, confesseur	9 septembre	II	294
Saint Pierre Damien, évêque et docteur de l'Église	23 février	I	251
Saint Pierre Fourier, confesseur	9 décembre	II	747
Saint Pierre de Nolasque, confesseur	31 janvier	I	149
Saint Pierre de Tarentaise, évêque	8 mai	I	572
Saint Pierre de Vérone, martyr	29 avril	I	533
Saint Placide et ses compagnons, martyrs	5 octobre	II	415
Saint Polyeucte, martyr	13 février	I	211
Saint Polycarpe, évêque et martyr	26 janvier	I	123
Saint Pothin, sainte Blandine et leurs compagnons, martyrs	2 juin	I	689
Précieux Sang de Notre-Seigneur	1 ^{er} juillet	II	1
Présentation de la sainte Vierge	21 novembre	II	651
Saints Prime et Félicien, martyrs	9 juin	I	715
Saints Probus, Tarachus et Andronicus, martyrs	11 octobre	II	448
Purification de la sainte Vierge	2 février	I	159
Saint Quentin, évêque et martyr	31 octobre	II	549
Les quarante saints martyrs de Sébaste	10 mars	I	318
Sainte Radegonde, veuve	13 août	II	172
Saint Raphaël, archange	24 octobre	II	517
Bienheureux Raymon Lull, martyr	30 mars	I	402
Saint Raymond de Peñafort, confesseur	23 janvier	I	107
Saint Remacle, évêque	3 septembre	II	267
Saint Remi, évêque	1 ^{er} octobre	II	393
Saint René, évêque	12 novembre	II	604
Saint Rigobert, évêque	4 janvier	I	15
Bienheureux Robert d'Arbrissel, confesseur	25 février	I	260
Saint Roch, confesseur	16 août	II	185

	Date	Tome	Page
Bienheureux Rodolphe d'Aquaviva et ses compagnons, martyrs	27 juillet	II	104
Saints Rogatien et Donatien, martyrs. . .	24 mai	I	641
Saint Romain, confesseur.	28 février	I	172
Saint Romuald, confesseur.	7 février	I	182
Saint Rosaire (Fête du).	7 octobre	II	425
Sainte Rosalie, vierge.	4 septembre	II	282
Sainte Rose de Lima, vierge.	30 août	II	248
Sainte Rose de Viterbe, vierge.	6 septembre	II	267
Saints Rustique, Denis et Éleuthère, martyrs.	9 octobre	II	438
Saint Sabas, abbé	5 décembre	II	723
Saint Sabas le Goth, martyr.	12 avril	I	461
Saintes Sabine, Christète et saint Vincent, martyrs.	27 octobre	II	531
Saint Saturnin, évêque et martyr.	29 novembre	II	691
Saint Savin, évêque et martyr.	30 décembre	II	837
Sainte Scholastique, vierge.	10 février	I	198
Saints Seleucus et Stratonice, martyrs. . .	13 janvier	I	57
Saints Sennen et Abdon, martyrs	30 juillet	II	114
Saints Sévère, Philippe et Hermès, martyrs.	28 octobre	II	506
Saint Sidoine Apollinaire, évêque.	23 août	II	216
Saint Silvère, pape et martyr.	20 juin	I	759
Saint Silvestre I ^{er} , pape.	31 décembre	II	840
Saints Simon et Jude, apôtres.	28 octobre	II	534
Saint Simon, enfant martyr.	24 mars	I	380
Saints Smaragde, Cyriaque et Large, martyrs.	8 août	II	153
Soldats (Dix saints), martyrs.	6 novembre	II	379
Saint Sophrone, évêque.	11 mars	I	321
Saint Stanislas, évêque et martyr.	7 mai	I	568
Saint Stanislas Kotska, confesseur.	13 novembre	II	607
Stigmates de saint François d'Assise. . . .	17 septembre	II	331
Saints Stratonice et Seleucus, martyrs. . .	13 janvier	I	57
Saints Suzanne et Tiburce, martyrs. . . .	11 août	II	168
Saint Syméon Stylite, confesseur.	5 janvier	I	19
Saint Syméon, évêque et martyr.	18 février	I	231
Saint Symphorien, martyr.	22 août	II	213
Saints Tarachus, Probus et Andronicus, martyrs.	11 octobre	II	448
Saint Théodose le Cénobiarque, confesseur	11 janvier	I	48

	Date	Tome	Page
Saint Théodote et ses compagnes, martyrs	18 mai	I	615
Sainte Thérèse de Jésus, vierge.	15 octobre	II	470
Vénéérable Thérèse de Saint-Augustin, vierge.	23 décembre	II	799
Saint Thomas, apôtre.	21 décembre	II	792
Saint Thomas d'Aquin, confesseur et docteur de l'Église.	7 mars	I	302
Saint Thomas Becket, évêque et martyr.	29 décembre	II	829
Bienheureux Thomas More, martyr.	6 juillet	II	20
Saint Thomas de Villeneuve, évêque.	23 septembre	II	356
Saints Tiburce et Suzanne, martyrs.	11 août	II	164
Saint Timothée, évêque et martyr.	24 janvier	I	112
Saint Tite, évêque	6 février	I	178
Tous les Saints (Fête de).	1 ^{er} novembre	II	553
Transfiguration de Notre-Seigneur.	6 août	II	143
Bienheureux Urbain V, pape.	19 décembre	II	784
Bienheureuses Ursulines de Valenciennes, martyres.	23 octobre	II	511
Saint Valéry, confesseur.	1 ^{er} avril	I	414
Saint Victor, martyr.	21 juillet	II	83
Saint Victorien, martyr.	23 mars	I	377
Saint Vincent, martyr.	22 janvier	I	103
Saints Vincent, Sabine et Christète, martyrs.	27 octobre	II	531
Saint Vincent Ferrier, confesseur.	5 avril	I	431
Saint Vincent de Paul, confesseur.	19 juillet	II	73
Visitation de la très sainte Vierge.	2 juillet	II	5
Sainte Waudru, veuve.	9 avril	I	449
Saint Wenceslas, martyr.	28 septembre	II	377
Saint Wilfrid, évêque.	12 octobre	II	454
Saint Willibrord, évêque.	7 novembre	II	579
Bienheureux Witikind ¹ , confesseur.	7 janvier	I	29
Saint Yves, confesseur	19 mai	I	619
Sainte Zite, vierge.	26 avril	I	518

TABLE DES MATIÈRES

JANVIER

	Pages
1. Circoncision de Notre-Seigneur.	1
2. Saint Odilon, abbé de Cluny.	6
3. Sainte Geneviève, vierge.	10
4. Saint Rigobert, archevêque de Reims.	15
5. Saint Syméon Stylite, anachorète.	19
6. Épiphanie de Notre-Seigneur.	24
7. Le bienheureux Witikind, confesseur.	29
8. Saint Lucien, évêque de Beauvais.	34
9. Saint Julien et sainte Basillisse, martyrs.	39
10. Saint Guillaume, archevêque de Bourges.	43
11. Saint Théodose le Cénobiarque, confesseur.	48
12. Saint Arcade, martyr.	54
13. Sainte Stratonice et saint Séleucus, martyrs.	57
14. Saint Hilaire, évêque de Poitiers et docteur de l'Église.	61
15. Saint Paul, premier ermite	67
16. Les saints Franciscains, martyrs au Maroc	72
17. Apparition de la très sainte Vierge à Pontmain.	76
18. La Chaire de saint Pierre à Rome.	82
19. Saint Canut, roi de Danemark et martyr.	88
20. Saint Fabien, pape et martyr.	92
21. Sainte Agnès, vierge et martyre	97
22. Saint Vincent, martyr.	103
23. Saint Raymond de Peñafort, confesseur.	107
24. Saint Timothée, évêque d'Éphèse et martyr.	112
25. La Conversion de saint Paul, apôtre.	118
26. Saint Polycarpe, évêque de Smyrne et martyr	123
27. Saint Jean Chrysostome, patriarche de Constantinople et docteur de l'Église.	128
28. Saint Charlemagne, empereur d'Occident, confesseur. . .	134

	Pages
29. Saint François de Sales, évêque de Genève et docteur de l'Église.	139
30. Sainte Bathilde, reine de France, veuve.	144
31. Saint Pierre Nolasque, fondateur de l'Ordre de la Merci.	149

FÉVRIER

1. Saint Ignace, patriarche d'Antioche et martyr.	155
2. La Purification de la très sainte Vierge.	159
3. Saint Blaise, évêque de Sébaste et martyr.	164
4. Saint André Corsini, évêque de Fiesole.	168
5. Les vingt-six saints martyrs japonais.	173
6. Saint Tite, évêque de Crète.	178
7. Saint Romuald, fondateur de l'Ordre des Camaldules. . .	182
8. Saint Jean de Matha, fondateur de l'Ordre de la Très-Sainte-Trinité.	187
9. Saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie et docteur de l'Église.	193
10. Sainte Scholastique, vierge.	198
11. Apparition de la très sainte Vierge à Lourdes.	201
12. Les sept saints Fondateurs de l'Ordre des Servites. . . .	206
13. Saint Polyeucte, martyr.	211
14. Le bienheureux Jean-Baptiste de la Conception, fondateur des Trinitaires déchaussés.	214
15. Saints Faustin et Jovite, martyrs.	219
16. Saint Grégoire X, pape.	221
17. Saint Fulrad, abbé de Saint-Denis.	226
18. Saint Syméon, patriarche de Jérusalem et martyr. . . .	231
19. Saint Boniface, évêque de Lausanne.	234
20. Saint Eucher, évêque d'Orléans.	238
21. Le bienheureux Pepin de Landen, maire du palais d'Austrasie.	242
22. Sainte Marguerite de Cortone, pénitente.	247
23. Saint Pierre Damien, cardinal-évêque d'Ostie et docteur de l'Église.	251
24. Saint Mathias, apôtre.	257
25. Le bienheureux Robert d'Arbrissel, fondateur de l'Ordre de Fontevrault.	260
26. Saint Gabriel dell' Addolorata, confesseur.	264
27. Saint Galmier, confesseur.	269
28. Saint Romain, abbé de Condat.	272

MARS

	Pages
1. Saint Aubin, évêque d'Angers.	277
2. Le bienheureux Charles le Bon, duc de Flandre, martyr.	280
3. Sainte Cunégonde, impératrice, veuve.	285
4. Saint Casimir, duc de Lithuanie, confesseur.	289
5. Saint Jean-Joseph de la Croix, confesseur.	293
6. Sainte Perpétue et sainte Félicité, martyres.	297
7. Saint Thomas d'Aquin, docteur de l'Église.	302
8. Saint Jean de Dieu, fondateur des religieux Hospitaliers.	307
9. Sainte Françoise Romaine, veuve.	213
10. Les saints quarante martyrs de Sébaste.	318
11. Saint Sophrone, évêque.	321
12. Saint Grégoire I ^{er} le Grand, pape et docteur de l'Église.	325
13. Saint Nicéphore, patriarche de Constantinople.	330
14. Sainte Mathilde, impératrice, veuve.	335
15. La bienheureuse Louise de Marillac, veuve.	340
16. Saint Héribert, archevêque de Cologne.	345
17. Saint Patrice, apôtre de l'Irlande, évêque.	350
18. Le bienheureux Giovanni de Fiesole, confesseur.	356
19. Saint Joseph, époux de la très sainte Vierge	360
20. Saint Cuthbert, évêque de Lindisfarne.	364
21. Saint Benoît, patriarche des moines d'Occident.	369
22. Sainte Léa, veuve.	374
23. Saint Victorien, martyr.	377
24. Saint Simon, enfant martyr.	380
25. L'Annonciation de la très sainte Vierge.	385
26. Saint Ludger, apôtre de la Frise, évêque.	389
27. Saint Jean Damascène, docteur de l'Église.	394
28. Saint Jean de Capistran, confesseur.	397
29. Bienheureux Raymon Lull, martyr.	402
30. Bienheureux Amédée IX de Savoie, confesseur.	406
31. Saint Nicolas de Flue, ermite.	410

AVRIL

1. Saint Valery, abbé.	414
2. Saint François de Paule, fondateur de l'Ordre des Minimes.	419
3. Saint Benoît le More, confesseur.	423
4. Saint Isidore, archevêque de Séville, et docteur de l'Église	427

	Page
5. Saint Vincent Ferrier, confesseur.	431
6. Sainte Julienne de Liège, abbesse.	436
7. Le bienheureux Hermann Joseph, confesseur.	441
8. Saint Gautier, abbé.	445
9. Sainte Waudru, veuve.	449
10. Saint Fulbert, évêque de Chartres.	453
11. Saint Léon I ^{er} , pape et docteur de l'Église.	456
12. Saint Sabas le Goth, martyr.	461
13. Saint Herménégild, roi et martyr.	464
14. Saint Justin, martyr.	468
15. Sainte Lydwine de Schiedam, vierge.	472
16. Saint Benoît-Joseph Labre, confesseur.	476
17. La bienheureuse Claire de Gambacorti, vierge.	481
18. La bienheureuse Marie de l'Incarnation, veuve.	485
19. Saint Léon IX, pape.	491
20. Saint Marcellin, évêque d'Embrun.	495
21. Saint Anselme, archevêque de Cantorbéry et docteur de l'Église.	498
22. Les saints martyrs de Perse sous Sapor II.	503
23. Le bienheureux Louis-Marie Chanel, martyr.	506
24. Saint Fidèle de Sigmaringen, martyr.	509
25. Saint Marc, évangéliste.	514
26. Sainte Zite, vierge.	518
27. Le bienheureux Pierre Canisius, confesseur.	522
28. Le bienheureux Louis-Marie Grignon de Monfort, confes- seur.	527
29. Saint Pierre de Vérone, martyr.	533
30. Sainte Catherine de Sienne, vierge.	535

MAI

1. Saint Philippe et saint Jacques, apôtres.	541
2. Saint Athanase, patriarche d'Alexandrie et docteur de l'Église.	546
3. L'Invention de la sainte Croix à Jérusalem.	551
4. Sainte Monique, veuve.	555
5. Saint Pie V, pape.	560
6. Saint Jean devant la Porte Latine.	565
7. Saint Stanislas, évêque de Cracovie et martyr.	568
8. Saint Pierre, archevêque de Tarentaise.	572

	Pages
9. Saint Grégoire de Nazianze, patriarche de Constantinople et docteur de l'Église.	577
10. Saint Antonin, archevêque de Florence.	581
11. Saint François de Geronimo, confesseur	586
12. Saints Nérée, Achillée et Domitille, martyrs.	591
13. Saint Jean le Silencieux, évêque de Colonie.	593
14. Saint Pacôme, anachorète.	597
15. Saint Jean-Baptiste de la Salle, fondateur des Frères des Écoles chrétiennes.	601
16. Saint Jean Népomucène, martyr.	607
17. Saint Pascal Baylon, confesseur.	610
18. Saint Théodote, martyr.	615
19. Saint Yves, confesseur.	619
20. Saint Bernardin de Sienne, confesseur,	623
21. Le bienheureux André Bobola, martyr.	629
22. Saint Ausone, évêque d'Angoulême et martyr.	634
23. Saint Jean-Baptiste de Rossi, confesseur.	637
24. Saints Donatien et Rogatien, martyrs.	641
25. Saint Grégoire VII, pape.	644
26. Saint Philippe de Néri, fondateur de l'Oratoire.	650
27. Saint Bède le Vénérable, docteur de l'Église.	655
28. Saint Augustin, premier archevêque de Cantorbéry.	660
29. Sainte Marie-Madeleine de Pazzis, vierge.	664
30. Sainte Jeanne d'Arc, vierge.	669
31. Le bienheureux Félix de Nicosie, confesseur.	674

JUIN .

1. La bienheureuse Marie-Anne de Parédès, vierge.	680
2. Saint Pothin, évêque de Lyon et martyr.	684
3. Sainte Clotilde, reine de France, veuve.	689
4. Saint François Caracciolo, fondateur de l'Ordre des Clercs Mineurs.	693
5. Saint Boniface, archevêque de Mayence et martyr	698
6. Saint Norbert, fondateur de l'Ordre de Prémontré, évêque.	703
7. Saint Gilbert, abbé.	707
8. Saint Médard, évêque de Noyon.	710
9. Saints Prime et Félicien, martyrs.	715
10. Sainte Marguerite, reine d'Écosse, veuve.	713
11. Saint Barnabé, apôtre.	718

	Pages
12. Saint Léon III, pape.	722
13. Saint Antoine de Padoue, confesseur.	727
14. Saint Basile le Grand, archevêque de Césarée et docteur de l'Église.	732
15. Sainte Germaine Cousin, vierge.	737
16. Saint Jean-François Régis, confesseur.	741
17. Saint Avit, abbé.	747
18. Sainte Marie la Douleoureuse, vierge et martyre.	750
19. Sainte Julienne de Falconieri, vierge.	753
20. Saint Silvère, pape et martyr.	756
21. Saint Louis de Gonzague, confesseur.	759
22. Saint Paulin, évêque de Nole.	765
23. Saint Libert, évêque de Cambrai.	770
24. Nativité de saint Jean-Baptiste.	775
25. Saint Guillaume, abbé.	778
26. Saints Jean et Paul, martyrs.	782
27. Les saintes Filles de la Charité d'Arras. martyres.	785
28. Saint Irénée, évêque de Lyon et martyr.	791
29. Saint Pierre, apôtre.	795
30. Commémoration de saint Paul, apôtre.	800



SAINTS ET SAINTES DE DIEU

MOIS DE JANVIER

1^{er} JANVIER

CIRCONCISION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Après que huit jours se furent écoulés pour que l'enfant fût circoncis, on lui donna le nom de Jésus. (Luc, 2^o).

Dans la vingt-sixième année du séjour d'Abraham en Palestine, où il l'avait fait venir pour contracter avec lui une alliance éternelle, Dieu lui-même avait prescrit à son serviteur la circoncision de tous les enfants mâles de sa race. Cette pratique, du reste, était déjà habituelle à plusieurs peuples de l'Orient, notamment aux Égyptiens, qui considéraient comme impur l'homme qui ne s'y était pas soumis. Mais Dieu voulut en faire un signe, un mémorial permanent de son alliance avec ceux qui composeraient son peuple ; ils s'engageraient par là à être fidèles aux commandements divins. Et aussi, non pas en vertu même du rite, quelque religieux qu'il fût, mais par le mérite de la foi soit de l'adulte, qui s'y soumettait, soit des parents, s'il s'agissait d'un nouveau-né, la tache originelle était effacée de l'âme, tandis que le corps recevait l'empreinte douloureuse. Il y avait donc, entre la circoncision et le baptême chrétien, une certaine analogie, au moins dans leurs effets.

Quel que soit le point de vue où l'on se place, il est évident que Notre-Seigneur Jésus-Christ ne pouvait être légalement

tenu à cette cérémonie. Mais d'abord il entra dans les desseins de Dieu *d'envoyer son Fils incarné dans une chair en tout semblable à notre chair de péché* (Rom., 8^o) et de le soumettre à toutes les prescriptions de la loi juive. C'était une des humiliations que ce Fils acceptait pour nous ressembler plus parfaitement, pour être plus pleinement de notre race et le premier de notre race (Philipp., 2^o). Elle affirmait, aussi bien, que l'Homme-Jésus était la créature de Dieu et, comme tel, soumis au domaine souverain du Roi éternel; qu'il lui convenait donc d'être obéissant, et obéissant jusqu'à la mort (Philipp., 2^o). Enfin elle contribuait fort efficacement à dérober aux Juifs l'origine divine de Jésus et à le confondre, comme il a toujours voulu être confondu, dans la foule du peuple fidèle. Ne pouvons-nous pas ajouter que, puisqu'il trouvait là une première occasion de répandre, en gage de son amour pour nous, quelques gouttes de son sang très précieux, il la saisissait avidement, n'en voulant laisser échapper aucune de souffrir avec ses frères, de souffrir pour eux ?

L'Enfant Jésus fut donc porté par sa sainte Mère à la synagogue de Bethléem. C'était en effet à la synagogue, le matin, en présence d'au moins dix personnes, que s'accomplissait le rite. Le ministre, en ce temps, était un opérateur attitré; l'enfant était accompagné d'un parrain, garant de sa foi. Deux sièges étaient préparés : l'un pour ce témoin légal, l'autre pour le prophète Élie, censé présent à la cérémonie, par une interprétation rabbinique erronée de l'Écriture. Le *môhél*, en faisant sa fonction, disait : « Béni soit le Seigneur notre Dieu, qui nous a sanctifiés par ses préceptes et nous a donné la circoncision. » Et le père, reprenant, achevait la formule : « Qui nous a sanctifiés par ses préceptes et nous a donné d'introduire notre enfant dans l'alliance d'Abraham. »

Du même cœur que plus tard au Calvaire, avec une douleur déjà singulièrement cruelle, Marie offrit au couteau le petit corps adorable de son enfant; elle pansa sa chair blessée, elle apaisa ses cris et ses pleurs sous des baisers et des larmes. Écoutez l'auteur des *Méditations sur la vie du Christ*, qui d'une

voix émue, d'une âme attendrie, nous décrit la scène touchante : « Pendant qu'il pleurait, pensez-vous que sa Mère ait pu retenir ses propres larmes? Elle pleura donc, et son Fils, déposé sur son sein, la voyant pleurer, tendit sa petite main vers sa bouche et vers son visage, comme s'il l'eût suppliée, par ces signes, de ne pas pleurer ; car lui, qui l'aimait si tendrement, voulait qu'elle cessât de gémir. Et aussi bien la Mère, dont toutes les entrailles étaient brisées par la douleur et les larmes de son Fils, le consolait de la voix et du geste... Elle lui disait : « Mon Fils, si vous voulez que je cesse de pleurer, cessez aussi ; car lorsque vous gémissiez, je ne peux que gémir. » Et alors, par compassion pour sa Mère, le Fils arrêtait ses sanglots. La Mère alors lui essuyait les yeux, appuyait sa tête contre la sienne, l'allaitait et le consolait de mille manières. »

Et on lui donna le nom de *Jésus*. C'était le père de l'enfant qui lui imposait son nom. C'est donc à Joseph que tous les assistants, persuadés de sa paternité, adressent cette question : « Comment l'appellerez-vous? » Et lui, autorisé, délégué par Dieu même qui l'avait instruit de sa volonté par son Ange, au milieu du silence, et peut-être de l'étonnement, prononce les paroles rituelles : « Il s'appellera *Jésus*. » — Déjà *Isaïe* avait nommé cet enfant encore couvert des voiles de l'avenir : *Emmanuel* (en hébreu : *Immanou-El*), *Dieu avec nous*. Et ainsi il réclamait pour lui l'hommage agenouillé de notre adoration. Aujourd'hui, c'est notre reconnaissance surtout et notre amour que sollicite le nom nouveau, fait d'une allusion à son rôle, à sa fonction de *sauveur* : c'est le sens qu'offre le mot hébreu : *Ieschouah* ; mais lui-même est l'abréviation d'un mot plus complet où se révèle la divinité : *Iaieschouah, Jehovah sauve*.

On le sait : c'était l'usage, parmi les Juifs et surtout au temps des patriarches, de donner aux enfants un nom où s'exprimait le souvenir d'un fait important, un sentiment profond des parents, une grande espérance. Ce n'est pas seulement une espérance qu'éveille le nom imposé par Dieu même, par la Science infinie, par la Providence souveraine. Le salut du monde, et le salut venant de Dieu, par Dieu, l'Ange avait expli-

qué à Joseph que c'était en effet le don suprême qu'apporterait au monde le Fils de la Vierge Marie : *Ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum* (Matth., 1^{er}).

Ce nom, il est doux, non seulement par la mélodie de ses syllabes, mais encore et surtout par le bienfait qu'il symbolise avec une brève plénitude. Avec quelle suavité Marie le répétait en berçant son Jésus, en qui elle comprenait, elle sentait, elle goûtait intimement unis son Dieu, son Fils et son Sauveur ! La Majesté toute-puissante se voilait, se tempérant de la grâce de l'enfant ; et le Sauveur dans les langes apparaissait plus attendrissant de sa faiblesse teinte de sang. Ainsi le Père, aussi délicatement bon que souverainement bienfaisant, a daigné provoquer non seulement notre gratitude, mais même notre tendresse compatissante et humaine, pour que tout de nous rendît à son Fils incarné l'hommage d'un amour également nécessaire et doux. *Sic nos amantem quis non redamaret?* Par quel retour répondre à des prévenances si exquises ?

Et c'est pourquoi le nom de Jésus, sur les lèvres du chrétien, résonne comme un harmonieux refrain, consolant les douleurs, préludant aux victoires, relevant le courage, conférant la force, et peut-être surtout exprimant l'amour réciproque et passionné. Il faut entendre saint Bernard exprimer en paroles enflammées la douceur et la puissance de ce nom divin. Le nom de Jésus... « annoncé, il éclaire ; médité, il rassasie ; invoqué, il calme et guérit... D'où, à travers le monde, cet éclat soudain de la foi, sinon de la prédication du nom de Jésus ? N'est-ce pas par la lueur de ce nom que Dieu nous a appelés à son admirable lumière, de sorte que, illuminés et dans cette lumière voyant toute clarté, saint Paul a pu dire de nous : *Vous étiez jadis ténèbres, maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur*. Ce nom, l'Apôtre avait reçu l'ordre de le porter devant les rois et les nations et les fils d'Israël, et il le portait comme un flambeau, et il illuminait sa patrie et il criait partout : La nuit a précédé, voici que le jour approche !... Mais il n'est pas seulement une lumière, le nom de Jésus, il est une nourriture. N'es-tu pas fortifié toutes les fois que tu te le rappelles ?...

Pour moi, toute nourriture de l'âme est sèche, si elle n'est arrosée de cette huile ; est insipide, si elle n'est relevée de ce sel. Ce que tu écris est sans saveur si je n'y lis Jésus ; ce que tu exposes, ce que tu discutes est sans saveur, si le nom de Jésus n'y résonne. Jésus, miel aux lèvres, mélodie à l'oreille, joie au cœur ! Mais c'est un remède aussi. Quelqu'un de nous est triste ? Que Jésus vienne dans son cœur, que de là il jaille à sa bouche. Et voici qu'à la lumière naissante de ce nom les nuages s'enfuient, la sérénité reparaît... Quel est celui chez qui la source des larmes, tarie, n'a pas, à l'invocation de Jésus, de nouveau coulé plus abondante et plus douce ? Qui donc, palpitant et tremblant dans les dangers, n'a pas, en prononçant ce nom de puissance, recouvré l'assurance et chassé la crainte ? A qui, épuisé, battu par le doute, n'a pas apparu la confiance radieuse, à l'éclat de ce nom de lumière ? A qui, défiant dans l'adversité, la vaillance n'est pas revenue, quand il a appelé à l'aide ce nom secourable ? »

Cet amour ardent, cet enthousiasme passionné, cette joie rayonnante du nom de Dieu sont des sentiments bien nouveaux. Ils étaient inconnus aux païens, et même aux Juifs pieux. Car ce nom, environné d'une terreur profonde, était pour Israël aussi formidable que saint, et la crainte, bien plus que le respect, empêchait de le prononcer. Le nom de Jésus, Dieu sans doute, mais sauveur, mais enfant, mais victime sanglante, n'a plus pour ses fidèles qu'un charme délicieux. Et c'est le cœur palpitant de tendresse et de foi que la sainte Église chante les strophes ravissantes échappées des lèvres extasiées d'une pieuse abbesse bénédictine du xiv^e siècle :

« Jésus, douceur des cœurs, source vive, lumière des esprits, tu surpasses toute joie, tu l'emportes sur tout désir...

« ... Jésus, beauté des Anges, à l'oreille douce mélodie, à la bouche miel exquis, à notre cœur nectar céleste !

« Qui te goûte a faim encore ; qui te boit reste altéré ; ils ne savent rien désirer, hors ce Jésus qu'ils aiment !

« O Jésus mon très doux, espoir de l'âme soupirante, nos

larmes pieuses te cherchent, et le cri du plus intime de notre âme !

« Reste avec nous, Seigneur ; illumine-nous de ta lumière, chasse de nos esprits les brouillards et remplis le monde de douceur ! »

2 JANVIER

SAINT ODILON

ABBÉ DE CLUNY

(942-1049)

Au milieu du x^e siècle, parmi les principaux seigneurs d'Auvergne, dans un castel situé non loin de Brioude, vivait Béraud, dit le Grand, à cause de sa vaillance, de sa richesse et de ses vertus. Sa parole, disait-on, valait mieux que les serments des autres. Il avait épousé une sainte femme, nommée Gisberge, qui plus tard, devenue veuve, abandonna, comme jadis sainte Paule, — dit un vieux chroniqueur, — sa patrie, sa famille, ses biens, pour suivre Notre-Seigneur au monastère de Saint-Jean d'Autun. Dans la noble demeure s'ébattait un peuple d'enfants : sept fils et trois filles, l'une desquelles mourut, presque centenaire, à la tête d'une abbaye ; tous, puissants et illustres, ne le cédèrent à personne de leur rang en gloire mondaine.

Le troisième se nommait Odilon ; il était de frêle santé dès sa naissance ; même une paralysie, consécutive à une maladie infantine, lui avait ravi l'usage de ses jambes. Or un jour de voyage, des serviteurs, qui, sous la conduite de la nourrice, portaient le petit infirme, obligés de pourvoir aux provisions de route, le déposèrent sur le perron d'une église dédiée à la sainte Vierge. Laissé seul, l'enfant trouva le temps long ; il essaya d'entrer dans l'église ; rampant sur ses mains, traînant ses jambes, il réussit non sans peine à gravir les marches, à

pénétrer dans le sanctuaire, à s'avancer jusqu'au pied de l'autel ; alors il s'accrocha à la nappe, fit effort pour se dresser. Sans doute son cœur en même temps s'élevait vers la sainte Mère ; et celle-ci tout à coup rendit aux pauvres membres leur force et leur souplesse. Odilon se mit debout et, ravi, commença de courir çà et là autour de l'autel, à travers l'église... Cependant les serviteurs, les achats terminés, revenus au porche, cherchaient avec inquiétude l'enfant qu'ils avaient déposé là. Enfin ils entrent à l'église ; avec stupeur, ils trouvent le petit infirme se jouant et courant dans les nefs. Pleins de joie, ils le saisissent dans leurs bras, l'emportent et le rendent à ses parents, que le miracle émerveille. Odilon garda de cette faveur de Marie une reconnaissance attendrie et profonde. Quelques années plus tard, seul dans un sanctuaire dédié à la Reine du ciel, il s'attachait au cou une corde et, se liant à l'autel, il se voua ainsi : « O très pieuse Vierge et Mère du Sauveur de tous les siècles, aujourd'hui et pour toujours recevez-moi comme esclave, et soyez toujours l'avocate très miséricordieuse de toutes mes causes. Sauf Dieu, je ne préfère rien à vous ; de bon cœur, pour l'éternité, je me livre moi-même en esclavage à votre service. »

Ce n'était pas là de vaines paroles. Odilon fut toujours à Marie et, par elle, à son divin Fils. Dès ses premières années, il montra une telle piété, que ses parents n'hésitèrent pas à le confier aux chanoines de la collégiale de Saint-Julien, à Brioude. L'enfant y développa, plus que tous ses jeunes compagnons, toutes les vertus de son âge, mais spécialement la charité. Bientôt la vie facile et riche des chanoines ne lui suffit pas. Il songeait à un détachement plus complet, à une pauvreté plus semblable à celle de Jésus, à une solitude où le monde ne pût pénétrer. Sur ces entrefaites, saint Maïeul, abbé de Cluny, vint à passer à Brioude. Le moine illustre vit l'enfant, pénétra les desseins de Dieu sur lui, l'encouragea dans ses saints projets. Et celui-ci, séduit par l'idéal du cloître autant que par la haute vertu de l'abbé, ne tarda pas, avec l'agrément de ses parents, pleins d'une foi généreuse, à tout quitter, honneurs et richesses,

joies de la famille et plaisirs mondains, pour venir s'enfermer à Cluny.

Cette abbaye célèbre avait été fondée en 909 par le bon duc Guillaume le Pieux d'Aquitaine, aux environs de Mâcon. Déjà sous son premier abbé, le vénérable Bernon, plus encore sous ses successeurs, saint Odon et saint Maïeul, elle s'était acquis un renom de ferveur et une influence telle, que de nombreux monastères de tous pays avaient adopté sa règle, au fond celle de Saint-Benoît, et constituaient, sous le gouvernement de l'abbé de Cluny, une congrégation internationale qui ne relevait que du pape. Saint Odon avait été le conseiller des papes et des princes ; à saint Maïeul on avait offert la tiare, qu'il refusa. Les services que l'ordre clunisien rendirent à l'Église et à la chrétienté ne peuvent s'apprécier.

C'est dans cette atmosphère d'activité sainte, où la perfection personnelle de chacun des religieux n'était pas perdue de vue plus que les vastes intérêts du monde chrétien, qu'Odilon épanouit les vertus dont il y apportait les germes. Bientôt elles éclatèrent à tous les yeux ; on admirait en lui les talents naturels et les dons célestes. Sa charité surtout, sa bonne grâce, sa douceur étaient chères à tous, relevées encore par la vivacité de ses regards, l'harmonie de sa voix, la majesté paisible de sa démarche, l'agrément de sa parole. « Son abord, dit son biographe, était comme un rayon de la plus gracieuse amabilité et l'annonce d'un plaisir inaccoutumé. » Aussi nul ne fut surpris lorsque, en 994, saint Maïeul, épuisé de forces et sur le point de mourir, déposa sur ses épaules le fardeau du pouvoir abbatial. C'était alors la coutume que l'abbé désignât lui-même son successeur.

Odilon n'avait que trente-deux ans. Ce ne fut pas sans résistance qu'il se laissa imposer une charge vraiment écrasante, même pour un religieux d'âge plus mûr et de plus complète expérience. Mais accueilli par la bienveillance, et même par la joie de tous, il parut tout de suite à la hauteur de ses fonctions multiples. A l'intérieur du monastère, son cœur s'épanchait surtout en tendresse : c'est par amour qu'il obtenait de ses

frères les efforts les plus généreux. On l'appelait « le très aimant et très miséricordieux Odilon » ; mais cette bonté n'était pas faiblesse ; elle provoquait et soutenait les plus vaillantes vertus, sans tolérer aucune infraction aux lois religieuses. A l'extérieur, il montrait une maternelle pitié pour les malheureux, qui trouvaient à l'abbaye, quels qu'ils fussent, d'abondants secours. Lors d'une effroyable famine qui commença en 1030 et dura trois ans, le saint se multiplia pour venir en aide aux misérables amenés par la faim à manger des écorces d'arbres et même de la chair humaine. Il recourut aux rois, ses amis puissants, aux riches de tout pays ; il dépensa si largement les biens de son monastère, que, disent les contemporains, il se ruina, réduisit ses frères à la disette et se trouva parfois impuissant à les nourrir. Il vendit enfin les vases sacrés et jusqu'à la couronne d'or que lui avait envoyée l'empereur Henri II. Un jour qu'il se rendait à Saint-Denis, son cortège se heurta sur la route aux cadavres presque nus de deux pauvres enfants que la faim avait tués. En pleurant, Odilon sauta de son cheval ; il fit venir des porteurs qui se chargèrent des misérables corps ; lui-même, pour couvrir leurs nudités, arracha de ses épaules son vêtement de laine ; puis il les ensevelit de ses mains et leur rendit pieusement les derniers devoirs.

C'est dans sa piété profonde que le saint abbé trouvait le stimulant de sa charité. L'office divin faisait ses délices ; même pendant son sommeil, retardé jusqu'à l'extrême par sa prière, les paroles des psaumes sortaient encore de ses lèvres. Et quand vinrent les faiblesses dernières, préludes de la mort, il voulut encore se faire porter dans la chapelle de la sainte Vierge, pour s'unir aux vêpres chantées par ses enfants.

Tant de vertus, qu'accompagnaient une prudence et une sagesse admirables, avaient acquis à l'abbé de Cluny, avec une renommée européenne, une influence par nulle autre égalée. Les rois et les empereurs, Hugues Capet et Robert le Pieux, saint Henri II et sainte Adélaïde, saint Étienne de Hongrie et Sanche III de Navarre, — les papes même, Sylvestre II, Benoît VIII, Jean XX, s'honorèrent de son amitié, demandèrent

ses conseils et ses prières, le comblèrent de leurs faveurs. Grâce à ces puissantes protections, il donna à l'ordre de Cluny une prospérité qui s'avéra par le nombre de monastères affiliés ou créés, réformés ou rendus à la ferveur, dans tous les pays. Tels, par exemple, ceux de Murbach en Alsace, de Farfa dans la Sabine, de Romainmotier en Suisse, de Lérins dans la Méditerranée, de la Voulte, qu'il construisit dans une propriété de famille, de Souvigny enfin, où saint Maïeul était enterré, où Odilon lui-même vint finir humblement et pieusement ses jours, le 1^{er} janvier 1049.

Mais l'œuvre qui a le plus dignement et efficacement contribué à la renommée du saint abbé de Cluny est l'institution de la fête de la *Commemorqison des fidèles trépassés*. Elle est due en effet à l'initiative de saint Odilon, qui l'établit dans son monastère en 1024, comme il sera raconté au 2 novembre. De là elle ne tarda pas à s'étendre à toute la famille clunisienne et enfin, reçue par la sainte Église romaine, elle est devenue commune à la chrétienté entière pour le plus grand bien des pauvres âmes retenues dans le purgatoire.

3 JANVIER

SAINTE GENEVIÈVE

VIERGE

(vers 422-512)

Vers l'an 430, deux évêques, célèbres dans tout le nord de la Gaule, saint Germain d'Auxerre et saint Loup de Troyes, descendaient la Seine en bateau, se rendant en Grande-Bretagne ; ils y étaient appelés par leurs collègues bretons pour combattre l'hérésie de Pélage. Ils avaient abordé à Nemetodurum, aujourd'hui Nanterre, village baigné par le fleuve au pied du mont Valérien. Au milieu de la foule qui se pres-

sait pour recevoir leur bénédiction, Germain distingua une petite fille. Elle n'avait que sept ans; mais le regard du Saint lisait déjà dans cette âme les grandes destinées auxquelles Dieu la réservait. « Quelle est cette enfant? demanda-t-il. — C'est, lui répondit-on, la fille de Sévère et de Gerontia, Geneviève. — Qu'elle approche! » Et l'enfant venue : « Ma fille Geneviève, lui dit-il, veux-tu te consacrer au Seigneur Jésus en te donnant à lui corps et âme? — Oui, mon père, répondit vivement la petite Geneviève; c'est déjà mon plus vif désir. — Eh bien! viens avec moi. » Et, la menant à l'église, l'évêque, en prière, imposa ses mains sur la tête de l'enfant. Le lendemain, s'assurant qu'elle était toujours dans les mêmes dispositions, il ramassa à ses pieds une petite monnaie de cuivre percée qui portait le monogramme du Christ : « Garde-la, lui dit-il, à ton cou et qu'elle te rappelle ta promesse. »

L'enfant n'avait garde de l'oublier. Élevée pieusement par ses parents, elle avait été prévenue de grâces singulières. Dès lors elle redoubla de ferveur; dès lors aussi Dieu montra son amour spécial en lui accordant même le don des miracles. Un jour qu'elle insistait doucement auprès de sa mère pour avoir la permission d'aller à l'église, celle-ci impatientée lui donna un soufflet. La punition céleste ne se fit pas attendre : Gerontia devint instantanément aveugle. L'épreuve dura vingt et un mois et fût salutaire. Enfin, confiante dans ses prières et celles, surtout, de son enfant, elle dit à Geneviève : « Va au puits et rapporte-moi de l'eau ». L'eau apportée : « Fais sur elle le signe de la croix. » L'enfant obéit avec empressement. Gerontia baigna ses yeux avec l'eau ainsi bénie; la vue commença à lui revenir, et bientôt elle l'avait totalement recouvrée.

Dès lors elle comprit que Dieu avait des vues sur Geneviève. Sévère et Gerontia jouissaient sans doute d'une petite aisance, cultivant leur modeste domaine. Sans doute aussi, comme devait faire Jeanne d'Arc, la petite Geneviève garda le troupeau de brebis qui constituait une partie de la fortune paternelle. Dieu alors lui parlait au cœur et faisait grandir en elle les vertus de son âge.

Les exemples qu'elle en donna lui acquirent bientôt une grande réputation de sainteté. Aussi, malgré l'usage établi par l'Église de n'admettre à la consécration les vierges qui se donnaient à Dieu que lorsqu'elles avaient atteint vingt-cinq ans, l'évêque de Paris estima Geneviève, dès sa quinzième année, digne de recevoir le voile, signe extérieur des engagements religieux. Il n'y avait pas de monastères de femmes, à cette époque, en Gaule. Le seul vœu qui liât celles qui renonçaient au monde était le vœu de virginité. Du reste leur vie devait être toute de prière, de mortification, de charité. C'est ainsi que, depuis sa rencontre avec saint Germain, vivait Geneviève. Consacrée, elle se livra plus généreusement encore aux pieux excès de sa ferveur.

Mais elle ne put pas longtemps en donner l'édifiant spectacle, à ses compatriotes. La mort de son père et de sa mère suivit de près sa prise de voile. Recueillie par sa marraine, elle vint alors habiter Paris, — ainsi déjà nommait-on l'antique Lutèce ; — elle devait y poursuivre et y terminer sa longue existence.

Paris était alors presque tout compris dans l'île de la Cité ; sur la rive droite, un faubourg, sur la rive gauche, le palais des anciens Césars, le camp romain, les arènes, groupés au pied du mont Leucotitius et entourés de quelques maisons, prolongeaient seuls la ville, prudemment environnée et défendue par ses murailles contre les ennemis et la crue des eaux. La maison où habita sainte Geneviève n'était séparée du fleuve que par le rempart. C'est là que la jeune fille commença une vie d'austérités, qu'elle ne mitigea que sur le conseil des évêques, alors qu'elle avait déjà cinquante ans. Jusqu'à cet âge, elle ne prenait de nourriture que le jeudi et le dimanche : encore ne mangeait-elle alors que du pain d'orge et quelques fèves, depuis deux ou trois semaines cuites dans l'huile ; jamais elle n'approcha de ses lèvres ni vin ni aucune boisson fermentée. Sa prière était prolongée pendant des heures et toujours accompagnée de larmes ardentes ; elle lui donnait toute la nuit du samedi au dimanche ; du jour de l'Épiphanie au jeudi saint, elle s'en-

fermait dans sa petite chambre pour y vivre loin de tous les yeux, en union plus intime avec son Maître divin.

Dès les premiers temps de son séjour à Paris, Dieu commença de l'éprouver de bien des manières. Une grave maladie, sorte de paralysie générale, s'empara d'elle d'abord, et bientôt la réduisit à l'extrémité. Trois jours durant, elle resta dans une léthargie qui la fit croire morte. Mais pendant ce temps, comme il arriva à plusieurs autres saints, Dieu l'initiait aux mystères de l'autre monde. Revenue à la vie, elle racontait qu'un ange l'avait portée au séjour des Saints et qu'elle y avait vu quelque chose des merveilles dont ils jouissent.

Comme elle profitait de ces grâces pour développer en elle tout un cortège saint de vertus, le peuple de Paris l'admirait. Il commençait à la vénérer. Mais son esprit volage s'emportait parfois à d'étranges contradictions. Malgré les miracles fréquents par lesquels Dieu semblait vouloir accréditer Geneviève, la multitude, trompée par quelques méchants, s'égarait. Il fallut une première fois l'autorité de saint Germain, passant par Paris et rendant à la jeune vierge de véritables hommages, pour dissiper les préventions dont on la faisait souffrir. Mais bientôt une occasion se présenta qui les fit renaître plus dangereuses. C'était en 451.

Attila avait envahi la Gaule. De Metz ses innombrables hordes roulaient en torrent vers l'ouest. La terreur qui l'accompagnait envahit les Parisiens, qui ne songèrent plus qu'à quitter une ville destinée, croyaient-ils, à la dévastation. En vain Geneviève s'opposait-elle à cette fuite. Les femmes seules se laissèrent persuader par le ton prophétique avec lequel elle annonçait que les Huns ne viendraient pas jusqu'à Paris, mais pilleraient les lieux où comptaient se réfugier les fuyards. Elles se réunirent à l'église, refusant de partir. Les hommes, furieux de l'opposition qu'ils rencontraient, criant à la trahison, s'apprêtaient en tumulte à lapider ou à noyer « la fausse prophétesse ». Tout à coup, grâce à Dieu, l'archidiacre d'Auxerre, Sédulius, apparaît dans la foule irritée. Saint Germain était mort et Sédulius apportait à Geneviève un souvenir du saint

évêque. Il rappelle aux Parisiens le témoignage rendu jadis par celui-ci à la vertu de la vierge, calme leur fureur, les convainc. Ils restent ; la prophétie s'accomplit. Attila, s'éloignant de la Seine, guide vers Orléans ses hideuses cohortes. Il devait bientôt repasser, mais se retirant devant les troupes d'Aétius jusqu'aux Champs catalauniques, qui verraient sa défaite.

Dès lors Geneviève régna sur la ville. Prêtres, magistrats, bourgeois, vilains, tout lui obéissait, la vénérait. Le roi Childébert ne résistait pas à ses prières en faveur des condamnés. A son initiative on élevait une basilique en l'honneur de saint Denis et elle faisait un miracle pour désaltérer les ouvriers. On lui amenait les possédés, nombreux à cette époque où Satan luttait pour garder son empire contre le christianisme vainqueur, et elle les guérissait tous. Elle groupait autour d'elle des vierges, qu'elle gagnait par des prodiges divins. Contentons-nous de signaler celui des cierges, qu'à plusieurs reprises elle alluma par son seul contact : le cierge dans sa main est devenu la caractéristique par laquelle les artistes distinguent ses images.

Surtout elle était bonne, charitable, compatissante à toute douleur. Pour les mères, elle guérit ou même ressuscite les enfants ; pour les esclaves, elle arrache le pardon aux maîtres récalcitrants ; des moissonneurs elle écarte l'orage, et des navigateurs la tempête. Enfin, lorsque Clovis, avant son baptême, faisant la conquête des pays situés entre la Seine et la Loire, assiégea Paris pendant dix ans, de 485 à 496, Geneviève soulaça la détresse des habitants comme elle soutint leur énergie contre le païen envahisseur. A la tête d'une courageuse flottille, elle trompa le blocus, alla chercher des vivres jusqu'à Arcis-sur-Aube, jusqu'à Troyes ; elle en obtint par sa bonne grâce éloquente, par ses vertus, par ses miracles. Et de nouveau, passant à travers les dangers, elle ramena la vie à son peuple. C'est elle encore qui fit la distribution de ces biens presque miraculeux, avec des préférences maternelles pour les petits et les pauvres.

Ainsi était-elle la « mère de la patrie ». Ce titre, elle continua

de le mériter lorsque Clovis converti vint s'établir à Paris. Auprès de lui, auprès de Clotilde, Geneviève retrouva le crédit dont elle jouissait auprès de Childebert. Nul doute qu'elle n'ait exercé sur les deux jeunes souverains la plus utile et la plus sainte influence.

Quand arriva sa mort? On sait, par le biographe qui écrivit son histoire dix-huit ans après qu'elle eut cessé de vivre, qu'elle atteignit quatre-vingts ans. D'autres prolongent cette précieuse existence jusqu'à l'année 512, même 515. Il importe assez peu. Ce qui est certain, c'est que la confiance et l'amour du peuple de Paris qui l'avaient couronnée vivante, n'ont pas cessé de lui être fidèles. Et malgré l'éclipse que subit son culte en de mauvaises années, Geneviève, toujours entourée d'honneurs et de prières, reste et restera la patronne et la mère de la patrie française. Suivant l'excellente parole d'un de ses biographes, par une spéciale volonté de Dieu, elle fut la « mandataire chargée de transmettre à la nation naissante la foi catholique de la nation qui disparaît », *dernière sainte gauloise et première sainte française.*

4 JANVIER

SAINT RIGOBERT OU ROBERT

ARCHEVÊQUE

(?-749)

L'époque où vécut saint Rigobert est une des tristes de l'histoire de France. La race mérovingienne s'éteignait, avilie, fainéante, sous l'autorité usurpée et souvent tyrannique des maires du palais. Les royaumes de Neustrie et d'Austrasie étaient l'objet d'ardentes querelles, non plus entre les rois, mais entre les ministres qui détenaient leur autorité. Et ces ambitions désordonnées et cruelles précipitaient la dissolution

de l'empire de Clovis, en faisant de toutes parts des malheureux et quelquefois des martyrs.

Saint Rigobert devait être une de ces victimes. Il appartenait par son père Constantin à une vieille famille des Francs Ripuaires, fixés sur les bords du Rhin ; sa mère était née au territoire de Porçain, à l'embouchure de la Somme. Dès sa petite enfance, confié aux moines de l'abbaye d'Orbais, qu'avait fondée son cousin, saint Réol, archevêque de Reims en 672, le jeune Rigobert s'y forma à la vertu et y prit l'habit. Tout de suite il put, par sa régularité, servir d'exemple aux plus anciens. A la prudence, il joignait une bonté qui lui gagnait tous les cœurs. Aussi parvint-il de bonne heure aux plus hautes charges ecclésiastiques : d'abord abbé de son monastère, il fut, en 698, élevé à l'épiscopat et sacré archevêque de Reims, succédant ainsi à saint Réol, mais non pas, sans doute, immédiatement. Dans l'interrègne, plusieurs des établissements dus aux premiers Pères de cette église avaient été supprimés ; il leur rendit force et vigueur, avec une charité qui ne fut jamais en défaut. Non content de réformer les prêtres, de les soumettre à une discipline exacte, de faire du chapitre de sa cathédrale un des plus réguliers de France, il veilla au bien-être de tous. Les chanoines, ruinés, vraisemblablement par les guerres, étaient réduits, disent les Actes des Saints, « à l'état de pauvres inscrits aux registres de la paroisse. » Il recouvra les biens qui assuraient leur subsistance, et même, à ses frais, leur procura d'autres domaines ; il leur constitua un trésor commun, pourvut à ce qu'ils ne manquassent pas de serviteurs, et régla même le lieu de leur sépulture. A ses acquisitions il faisait servir non pas seulement ses qualités d'administrateur, mais même une agréable et fine diplomatie. Il était l'ami de Pépin d'Héristal, qui exerçait les fonctions de maire du palais dans les deux royaumes d'Austrasie et de Neustrie. Un jour celui-ci était venu chasser dans un petit domaine nommé Gernicourt, voisin de Reims. L'archevêque lui envoya quelques menus cadeaux et vint le voir. Reconnaisant de cette gracieuseté, Pépin lui offrit de lui donner ce qu'il voudrait. « Donnez-moi, répondit Rigobert,

cette petite propriété où vous êtes, cela me suffit. — Non pas seulement, reprit Pépin, j'y ajoute tout le terrain dont vous pourrez faire le tour durant le temps de ma sieste. » Ainsi fut fait ; on dit que la bande de terre foulée par les pieds du Saint en garda une particulière fertilité, et que le domaine ne fut jamais ravagé par l'orage ni la grêle. Mais ce n'était pas pour lui qu'il avait travaillé : aussitôt maître de cette terre, il en fit don à son église.

Pépin avait de son saint ami une estime si particulière, qu'il voulut lui faire baptiser son fils Charles, plus tard surnommé Martel. Il lui confia même l'éducation de l'enfant ; mais Rigobert ne devait tirer aucun avantage des soins qu'il lui prodigua et qui ne réussirent pas à éveiller la reconnaissance dans ce cœur farouche. Après la mort de son père, Charles revendiqua comme son droit « le principat paternel ». Mais il lui était vivement disputé par Raginfred, que les seigneurs de Neustrie avaient fait maire du palais auprès du roi Chilpéric II. De là des luttes dont l'archevêque de Reims devait pâtir. Charles, en guerre contre Raginfred, se présenta aux portes de Reims, demandant à y entrer ; mais Rigobert le lui refusa : « Les droits des deux compétiteurs étaient, dit-il, incertains de part et d'autre. Que Dieu prononçât entre eux ; la ville s'ouvrirait à son élu. » Charles partit, rongé par son frein en silence. Mais lorsque la victoire l'eut favorisé, en 719, l'heure de la vengeance vint avec elle ; ceux qui avaient voulu tenir la balance égale encoururent les représailles du vainqueur, et leurs biens, ecclésiastiques ou non, furent donnés à de plus habiles ou de moins consciencieux. Rigobert fut dépouillé de son archevêché, qui fut conféré, sans aucun droit ni aucune procédure, à Milon, fils très indigne de saint Lutnien, et qui n'était que clerc tonsuré. Rigobert, rempli de douleur à la vue d'un tel sacrilège, se retira en Gascogne, attendant la fin de la crise dans une vie toute de patience et de piété.

Vers l'an 732, Milon fut chargé par Charles Martel d'une ambassade auprès d'Eudes, duc d'Aquitaine ; il rencontra le saint archevêque dont il avait usurpé les droits et proposa de lui

faire rendre son siège épiscopal, s'il consentait à lui céder ses biens patrimoniaux. Rigobert accepta d'abord et revint en France. Mais ensuite craignit-il d'avoir fait un marché simoniaque? comprit-il qu'il ne pouvait céder des biens dont il avait déjà fait abandon à l'Église? Il refusa d'exécuter ce qu'il considérait comme un accord coupable, et Milon furieux : « Puisqu'il en est ainsi, dit-il, jamais tu ne rentreras en possession de ton siège ! — Soit, répondit Rigobert, je te demande seulement de me donner un autel dans l'église de Notre-Dame. »

Désormais l'évêque dépossédé vécut à Gernicourt. Il y passa de longues années dans l'exercice de l'humilité, de la charité, de la pauvreté et de la prière la plus assidue. Il avait coutume de se rendre souvent à Reims, pour y dire la messe dans l'église Notre-Dame, et ensuite faire de pieux pèlerinages aux églises de Saint-Maurice, de Saint-Rem; et aux autres lieux de dévotion de la ville. Un jour, raconte sa légende, il avait été prier pour lui et son peuple à l'église de Saint-Cyrique et, sa prière faite, il s'entretenait avec l'administrateur de Reims, qui s'appelait Wibert. Celui-ci l'incitait à demeurer prendre son repas avec lui. « Non, répondait le Saint; je dois célébrer la messe dans mon église; je ne puis accepter votre invitation. » Or à ce moment une pauvre veuve apportait une oie qu'elle offrait en cadeau à Wibert. « Puisque vous ne daignez pas dîner avec moi, reprit l'administrateur, acceptez du moins cet oiseau et dites à votre serviteur de s'en charger. » Chose faite; l'évêque partit; mais tout à coup l'oie, échappant à son porteur, prit son vol et disparut. Souriant, Rigobert consola doucement le serviteur désolé. « Il ne faut pas, disait-il, s'affliger de la perte d'un bien temporel; confions-nous à Dieu, qui la réparera avec munificence. » Et il reprit en silence la récitation des psaumes dont il charmait toujours sa marche. Et voici que trois heures après, environ, l'oie reparut dans les airs et, s'abattant près du Saint, se mit à le précéder jusqu'à sa demeure. Avec sa simple bonté, Rigobert refusa de la laisser tuer. L'oie vécut longtemps; toujours familière, elle accompagnait l'évêque dans ses voyages

à la ville. Et c'est pourquoi les imagiers représentent saint Rigobert, une oie à ses côtés.

L'épreuve finit enfin. En 741 Charles-Martel mourut ; sa créature Milon, n'étant plus soutenu par ce puissant protecteur, dut, sous les censures du pape Zacharie, renoncer aux bénéfices qu'il avait usurpés. Saint Rigobert rentra en possession de l'église de Reims ; mais sa vieillesse réclamait une aide ; elle lui fut donnée, au nom du pape, par saint Boniface, l'apôtre des Germains, en la personne de saint Abel d'Écosse, qui devint son coévêque. C'est le 4 janvier de l'an 749, — ou, selon d'autres, de l'an 743, — que Dieu rappela à lui son fidèle serviteur.

5 JANVIER

SAINT SYMÉON STYLITE

SOLITAIRE

(vers 390-459)

Entre les solitaires et les saints qui ont exercé la pénitence en passant leur vie au sommet d'une colonne, dans une attitude qui semble intolérable à soutenir quelques heures et qu'ils ont prolongée des années, saint Syméon est sans doute le plus célèbre. C'est que, en outre de son effrayante mortification, ou, si l'on veut, grâce à elle, il a exercé sur ses contemporains, même à l'autre extrémité du monde romain, une action apostolique extraordinaire.

Saint Syméon naquit vers l'an 390, dans un petit bourg nommé Sisan, sur les confins de la Syrie et de la Cilicie. Ses parents, Isichius et Mathana, étaient de simples agriculteurs, et lui-même garda les troupeaux jusqu'à treize ans. Mais dans cette vie des champs Dieu lui-même travaillait son âme. Et un jour, étant allé avec son père et sa mère à l'église, il entendit lire dans le saint Évangile le bonheur de ceux qui pleurent et gardent leur cœur pur ; séduit par ces paroles, il interrogea

immédiatement un vieillard, lui demandant où l'on pouvait acquérir ce bonheur. « Dans un monastère, mon fils, lui répondit celui-ci. — J'y veux donc aller de ce pas, reprit l'enfant. — Soit, dit encore le vieillard ; mais sache que tu auras beaucoup à souffrir : la faim, la soif, les veilles ; tu devras t'humilier, subir les persécutions, les injures, les coups, ne pas même trouver de la consolation auprès des Anges. A ce prix seulement tu jouiras du bonheur promis. » Syméon ne recula pas devant cette prédiction effrayante ; il vint à Téléda et se présenta dans un monastère, à la porte duquel il demeura trois jours sans manger, prosterné, pleurant et priant. L'abbé vint le relever : « Qui es-tu, mon fils ? Es-tu un coupable, un esclave fugitif ? — Non, mon père, je suis libre ; mais un pauvre pécheur qui vient vous demander de sauver son âme. — Entre, et que Dieu qui t'envoie te garde et te défende de tout mal. »

L'enfant entra et du premier coup se révéla plus pénitent et plus mortifié que tous les vieux moines. Aussi, ne tarda-t-il pas à les effrayer par ses austérités : il ne mangeait qu'une fois la semaine ; un jour il ceignit ses reins d'une rude corde de palmier qui pénétra si profondément dans les chairs déchirées, que la plaie s'envenima ; le sang qui en découla trahit sa torture ; on le débarrassa de sa cruelle ceinture, mais il refusa absolument de se laisser panser. Malgré ses vertus, son humilité, sa charité toujours en éveil, sa prière constante, ses compagnons ne purent supporter ce qu'ils regardaient comme une atteinte à la règle commune ; ils le congédièrent. Syméon se réfugia dans une vieille citerne, habitée par d'immondes animaux ; puis dans une solitude voisine d'Antioche, à Tellnesin, où il entreprit de rester quarante jours sans prendre aucune nourriture. En vain un abbé du voisinage, Bassus, lui représenta que c'était attenter à ses jours : « Mon père, répondit Syméon, mettez dans ma cellule dix pains et un vase d'eau ; si j'ai besoin, j'en prendrai. » Le moine accéda à sa demande, sortit et mura la porte avec de la terre. Quarante jours après il revint : les pains étaient intacts, et Syméon, prosterné sans voix, sans mouvement, sans respiration. Bassus lui mouilla d'eau les lèvres

et lui donna la sainte Eucharistie, et aussitôt, fortifié par le mets divin, Syméon se leva et commença de louer Dieu. Dès lors il reprit chaque année ce carême rigoureux : trente-neuf jours il restait à jeun ; le quarantième il prenait quelque nourriture. D'abord, il demeurait debout, chantant des psaumes, priant à haute voix ; puis la faiblesse l'envahissant, il tombait assis ; et enfin prosterné, demi-mort, il continuait cependant ses pieuses invocations. Ce jeûne effrayant, il le continua vingt-huit ans, alors même qu'il était sur sa colonne ; mais à cette époque, ne pouvant se coucher, ni s'asseoir, il se faisait lier à un poteau.

Au bout de trois ans, toujours plus avide d'austérités, Syméon sortit de sa cellule ; il gravit la montagne qui la dominait. Sur le sommet il construisit une enceinte de pierres sèches ; et là, sans autre abri que le ciel, s'attachant au pied une chaîne de vingt coudées, il se condamna à une captivité perpétuelle. Il vivait ainsi dans le jeûne et la prière, lorsque Méléce, évêque d'Antioche, vint le visiter. Il admira cette vie perdue en Dieu, mais désapprouva la chaîne : « Ne suffit-il pas, dit-il, de ton âme pour tenir ton corps par les liens de la raison ? » Aussitôt, obéissant, Syméon fit venir un ouvrier pour rompre l'anneau qui serrait sa jambe et sous lequel on trouva vingt grandes punaises qui dévoraient la chair.

Et déjà la renommée du Saint se répandait dans le monde entier. Non pas seulement celle de sa mortification extraordinaire, mais celle surtout de ses vertus, de son humilité, qui l'abaissait au-dessous des plus vils pécheurs, de sa douceur accueillante, de sa charité toujours en éveil pour les âmes et même pour les corps malades, charité à laquelle Dieu venait en aide par le don des miracles. La Providence le destinait à l'évangélisation des peuples voisins : Syriens, Perses, Arabes, Géorgiens, Arméniens. De véritables foules accouraient pour entendre sa parole, recevoir ses conseils, implorer le pardon. Lui qui était venu sur la montagne pour y trouver solitude et paix, ne s'appartenait plus un seul moment. Il résolut de s'arracher à ce concours, d'éviter au moins les empressements qui se disputaient les lambeaux des peaux de bête, son misérable

vêtement. Il se fit construire une colonne haute de quatre coudées dont le sommet, d'un diamètre d'une coudée et demie, était enveloppé d'une petite balustrade. Mais bientôt il ne se trouva pas assez à l'abri des saintes importunités ; successivement il fit élever sa tour à trente, puis à quarante coudées de haut. C'est là, enfermé dans un étroit espace où il ne pouvait ni se coucher ni s'asseoir, exposé aux brûlantes ardeurs d'un ciel de feu en été et aux froides pluies de l'hiver, que le Saint, tantôt debout et les bras étendus, tantôt incliné profondément, passa les quarante-sept dernières années de sa vie. Sa jambe, ulcérée par la colère de Satan, dit-on, était rongée par les vers ; bien loin de chercher à s'en guérir, il ramassait, quand ils tombaient à terre, ses atroces bourreaux et les remettait dans la plaie en disant : « Mangez ce que Dieu vous a donné. » Un jour, a raconté un de ses disciples, un de ces vers se transforma en perle entre les mains d'un roi des Arabes. Car au milieu de la multitude d'hommes, — les femmes n'entraient pas dans la clôture de pierres sèches qui environnait la colonne, — hommes de toute nation, de tout rang, de tout âge, les rois eux-mêmes s'empressaient : l'empereur Marcien y vint sous un déguisement. Évêques, patriarches, souverains le consultaient. D'Espagne, d'Italie, de Gaule, on accourait ; sainte Geneviève se recommandait à ses prières. A ses pieds les miracles se multipliaient ; de sa bouche, avec les pieuses et chaleureuses exhortations, sortaient les prophéties. Et malgré tant d'honneurs reçus, tant de pouvoir exercé, tant d'œuvres merveilleuses accomplies, Syméon gardait son humilité toujours prompte à s'abaisser, à obéir. Les solitaires d'Égypte, fort étonnés de son genre de vie et soupçonnant quelque piège du démon, lui députèrent des envoyés pour le sommer de descendre et de reprendre la vie commune. Le Saint, les yeux baissés, le visage souriant, accueillit la remontrance et sur-le-champ s'apprêta à quitter sa colonne. « Restez, restez, homme de Dieu, lui dirent alors les envoyés ; à ce signe de votre vertu, les Pères du désert reconnaissent l'esprit saint qui vous anime. »

On pouvait le reconnaître encore aux fruits admirables qu'il produisait dans les âmes : son visage aimable, éclairé d'un sou-

rire respirait l'innocence et la paix, rassérénait par sa seule vue les cœurs écrasés de douleur ou ravagés par la haine ; on venait au pied de la colonne en pleurant ; on s'en retournait dans la joie, après avoir trouvé le remède à tous les maux de la pauvre misère humaine. Un coup d'œil jeté sur ce saint homme, plein de grâce et de douce bonté, et les chagrins se dissipaient, les inimitiés s'évanouissaient, la charité enflammait ces hommes, hier opposés par les intérêts, la naissance, les antiques rivalités, aujourd'hui inclinés l'un vers l'autre par l'amour du Christ et de son serviteur Syméon.

Ainsi celui-ci atteignit, selon les calculs qui semblent les plus exacts, sa soixante-neuvième année. Alors il connut qu'il allait trouver son Maître très aimé et servi dans l'immolation de lui-même. Toujours plein de charité et d'humilité, il ne voulut pas affliger à l'avance ses fidèles assemblés ni donner sa mort en spectacle à leur douleur. « Un vendredi donc, raconte son disciple dévoué, Antoine, il s'inclina profondément à son habitude, et dans cette position rendit l'âme. Le peuple, qui d'habitude recevait sa bénédiction avant de se retirer, l'attendit jusqu'au dimanche, sans que le saint corps quittât son attitude. Alors, effrayé, je montai sur la colonne ; longuement je me tins devant lui et lui dis : « Relève-toi, homme de Dieu, « et bénis ce peuple qui attend cette faveur depuis trois jours... « Pourquoi ne me réponds-tu pas ? T'ai-je offensé ? Pardonne- « moi au nom de ton Ange. Ou bien nous as-tu quitté et reposes- « tu dans la paix du Seigneur ? » Et au bout d'une demi-heure je m'inclinai vers lui, j'approchai mon oreille ; aucun souffle, mais l'odeur de parfums très suaves qui s'élevaient de son corps. Ainsi je compris qu'il reposait en Dieu, et je pleurai amèrement ; je baisais ses yeux, sa chevelure, sa barbe, et en gémissant je disais : « Pourquoi m'as-tu abandonné ? à qui « demanderai-je ton angélique doctrine ?... Hélas ! hélas ! quand « on viendra de loin pour te voir et qu'on ne te trouvera pas, « que répondrai-je, malheureux, et que ferai-je ? »

Averti, l'évêque d'Antioche accourut avec trois de ses collègues et le maître de la milice Ardaburius. Ils étendirent des

tapis autour de la colonne et descendirent la sainte dépouille, qu'ils déposèrent devant un autel là dressé. Et des vols d'oiseaux, à tire d'aile, enveloppaient la colonne, poussant des cris de douleur, semblait-il. Et les voix des hommes et des animaux leur répondaient. Et les montagnes, les champs, les arbres partageaient leur deuil.

6 JANVIER

L'ÉPIPHANIE DE NOTRE-SEIGNEUR

Épiphanie, en grec, signifie *manifestation*. Et en effet la tradition chrétienne rattache à ce même jour du 6 janvier trois faits qui sont trois manifestations de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Quelle que soit la valeur historique de cette tradition, la sainte Église l'a consacrée en réunissant dans son office ce triple souvenir : l'adoration des Mages, où Notre-Seigneur apparaît comme le Messie, l'Envoyé de Dieu et le Sauveur, particulièrement pour les Gentils, c'est-à-dire les païens ; le baptême de Jésus au Jourdain, où se révèle sa divinité dans les paroles tombées du ciel ; le changement de l'eau en vin aux noces de Cana, qui nous montre pour la première fois sa puissance et sa bonté employées miraculeusement au bien de l'humanité. Mais à la sainte messe, réservant de rappeler spécialement le baptême du Jourdain au jour octave de l'Épiphanie et le miracle de Cana au deuxième dimanche après cette fête, elle concentre toute l'attention des fidèles sur l'appel adressé par Dieu aux Mages, où elle voit, elle admire, elle exalte la vocation à la foi de tous les peuples égarés dans l'idolâtrie. Aujourd'hui c'est proprement la fête de l'Église, établie par des Juifs sans doute, mais pour les nations jusque-là étrangères à la vraie foi et choisies pour remplacer dans la famille divine les fils ingrats, dans le royaume de Dieu les sujets révoltés et déicides. Aussi est-elle célébrée avec des honneurs égaux à ceux qui sont

accordés aux fêtes les plus solennelles du cycle chrétien : Noël, Pâques et la Pentecôte ; une octave entière lui est consacrée, que ne vient interrompre aucun autre souvenir, si saint qu'il soit. Nous voyons ainsi à quels sentiments notre Mère la sainte Église nous demande de livrer nos cœurs : reconnaissance profonde, allégresse très vive, estime sans bornes pour le don qui nous est fait ; mais encore résolution renouvelée et fortifiée de vivre conformément à ce que réclame de nous un pareil bienfait, une telle destinée.

Les saints Pères se sont complu à expliquer, à développer tout ce que renferme de symbolique l'histoire des Mages : leur origine, la formation et la préparation de leurs cœurs, le mode de l'appel qui leur fut adressé, leur voyage, leur arrêt à Jérusalem, la présence de la Mère auprès de l'Enfant-Dieu, les dons déposés à leurs pieds. Ces commentaires sont présents à toutes les mémoires. Contentons-nous de narrer les faits comme l'Évangile, éclairci par les sciences modernes, nous permet de les connaître.

A l'orient de la Judée, au delà du vaste désert de Syrie, s'étend le pays habité jadis par les Assyriens, les Mèdes, les Perses. La nation des Mèdes s'était constituée par la réunion d'anciennes peuplades, dont l'une était représentée par les Mages ; isolés peu à peu des autres, ils en étaient venus à former une caste très distincte qui avait dans ses attributions, — tels les Lévites en Israël, — le service du culte. Parmi eux il y avait des interprètes des songes, des magiciens et, dans les classes les plus élevées, des sages et des savants ; leur vie était austère et pure, leur extérieur grave et digne, leur autorité, même sur les rois, puissante.

Le culte dont ils étaient les ministres était le dualisme de Zoroastre, qui admettait un double principe : le dieu du bien Ormuzd, le dieu du mal Ahriman. Celui-là était personnifié dans le feu et le soleil. Du reste ce culte avait subi l'influence des Grecs, des Parthes, puis des Juifs exilés en Médie. Par ces derniers les Mages avaient sans doute connu les Livres saints : ils n'ignoraient ni les prédictions relatives au Messie ni l'époque prochaine de son apparition.

C'est dans un terrain ainsi préparé que devait tomber l'appel divin : dignité et austérité de vie, science et sagesse, tout contribuait à les rendre dociles à la grâce. Or à quelques-uns d'entre eux, tandis qu'ils contemplaient le ciel en une nuit illuminée d'étoiles, apparut soudain un astre nouveau, dont le scintillement extraordinaire les sollicitait. Vite leur esprit, familier avec les saintes Lettres, eut reconnu dans cet astre le messager de la bonne nouvelle prédit par Balaam, au moins selon leur interprétation (Num. 24¹⁷). En même temps Dieu leur inspirait l'ardent désir de voir le roi nouveau et puissant, le Messie, annoncé par l'étoile. Et sans tarder, disant adieu à tout ce qu'ils aimaient, ils réunirent une petite caravane et partirent vers l'occident, en quête de l'enfant royal qu'Israël fêtait déjà sans doute.

Combien étaient-ils? quels étaient leurs noms? La tradition sur ces deux points est indécise. Si les Pères en général supposent qu'ils étaient trois, c'est à cause des trois présents qu'ils offrirent. Mais de bien anciennes peintures, — dans les catacombes, par exemple, — en montrent deux, quatre, huit même, toujours vêtus des habits persans et coiffés du bonnet phrygien. Les traditions syrienne et arménienne en comptent jusqu'à douze. On comprend que la même incertitude règne sur leurs noms. C'est seulement un manuscrit du IX^e siècle qui leur donne ceux que le peuple chrétien admet aujourd'hui : Balthasar, Melchior, Gaspard. Du moins rien n'autorise à les regarder ni comme des rois ni comme des représentants des trois grandes races humaines, blanche, jaune, noire.

Ils suivaient donc au pas lent de leurs chameaux la brillante étoile. Il semble bien que celle-ci n'était pas, comme l'a dit Képler, le résultat de la conjonction de Jupiter et de Saturne : on ne saurait ainsi expliquer son lever sur un seul pays, sa disparition subite et sa réapparition à Jérusalem, sa marche du nord au sud vers Bethléem, son arrêt sur la maison de la sainte Famille. Il faut donc croire à un météore miraculeux, dont la production assurément ne dépasse pas la puissance divine.

Rien n'indique le moment de leur départ ni la durée du voyage.

Il leur fallait franchir environ 2 000 kilomètres ; et l'on sait que les Orientaux, par nature et à cause de leur moyen ordinaire de transport, voyagent avec lenteur. Tout compte fait, on peut estimer que leur arrivée suivit la naissance de Notre-Seigneur d'un temps qui peut varier de trois à douze mois. Aucune indication ne saurait être tirée des dates actuelles des deux fêtes de Noël et de l'Épiphanie : elles ont été longtemps confondues en Orient et célébrées ensemble le 6 janvier. Si on admet donc que l'apparition de l'étoile coïncida avec la naissance du Sauveur, il faut croire que Jésus avait déjà quelques mois quand il reçut les adorations des Mages : et de fait les monuments anciens, sauf une exception, lui donnent tous cet âge.

Tandis donc que les saints voyageurs poursuivaient leur marche, bien des événements déjà se passaient : Jésus, né dans l'étable, circoncis à la synagogue de Bethléem, avait sans doute, avec ses parents, été recueilli par de dévots amis dans un logis moins misérable que la grotte ; Marie l'avait, quarante jours après sa naissance, présenté au Temple ; puis, — on peut le conjecturer en rapprochant les textes de saint Luc et de saint Matthieu, — la sainte Famille, indécise au sujet de l'avenir, avait fait un voyage à Nazareth avant d'organiser un séjour, au moins de quelque temps, dans la ville de David. Peut-être semblait-il, en effet, à Joseph et à Marie que c'était là que devait être élevé le descendant du grand roi.

Cependant le petit bruit qui s'était fait autour de la crèche s'était apaisé, ne se propageant même pas jusqu'à Jérusalem, et faisant place à de calmes sentiments de bienveillance et d'amitié. Tout à coup un émoi souleva les Bethléémites : une caravane brillante d'étrangers, qu'on devinait venus de loin, s'arrêtait parmi eux et demandait à voir le Messie.

Les Mages avaient poursuivi leur marche paisible jusqu'à Jérusalem. Alors leur guide céleste avait disparu soudain. C'était donc en cette ville qu'était né l'enfant prophétisé ? Ils s'adressèrent, — c'était naturel, — pour le voir, au palais royal. Mais là l'étonnement se mêla de fureur : Hérode crut à un complot organisé pour le détrôner. Son inquiète jalousie inspirant

sa duplicité, lorsqu'il eut appris des savants de la capitale la prophétie de Michée, qui désignait Bethléem comme le lieu de naissance de son futur rival : « Allez, dit-il aux Mages, adorez l'enfant et revenez m'annoncer sa demeure : je dois et je veux, moi aussi, lui rendre mes hommages. »

Ils repartirent : ô joie ! en sortant de Jérusalem, ils revirent l'étoile ; glissant dans le ciel, elle les précédait, elle les invitait. Enfin elle s'arrêta : la modeste demeure qu'elle désignait était-elle bien celle d'un roi ? Mais de la surprise la foi fut victorieuse. Ils entrèrent. Ce qu'ils virent était simple et petit ; leurs yeux divinement ouverts ne s'y trompèrent pas. Cet enfant, dans les bras d'une jeune femme, — où auraient-ils trouvé Jésus sinon sur le cœur de Marie ? — ce n'était pas un roi seulement, ce n'était pas un dieu, c'était Dieu. *Et, se prosternant, ils l'adorèrent.*

La sainteté de leur vie, la générosité de leur départ, leur fidélité constante et courageuse dans la fatigue du voyage et l'épreuve recevaient leur récompense dans l'illumination de leur esprit et l'extase joyeuse de leur cœur.

Avec quel bonheur ils ouvrirent leurs trésors ! avec quelle prodigalité ils mirent aux petits pieds de Jésus l'or, l'encens, la myrrhe, les présents accoutumés et tout ensemble symboliques ! avec quel détachement ils se firent pauvres pour leur Dieu connu enfin, aimé autant qu'adoré !

Et puis, — après combien de jours, trop brefs, écoulés trop vite ? — il fallut partir. Ils seraient restés sans doute, si la grâce qui les avait amenés ne les avait pas doucement, mais fortement, sollicités au retour. Ils s'éloignèrent. Fidèles à leur parole, ils auraient été prévenir Hérode. Mais un ange avertit leur simplicité ; et, dociles encore cette fois, *ils retournèrent dans leur pays par un autre chemin.*

Pourrions-nous croire qu'ils n'aient pas vécu dorénavant de leurs souvenirs ? Ils en vécurent, ils les répandirent autour d'eux ; ils préparèrent les âmes de leurs compatriotes à la bonne nouvelle qui leur serait un jour annoncée. Ce jour, d'après des traditions, ils auraient encore eu la joie de le voir : saint Thomas serait venu, aux heures de leur extrême vieillesse,

verser sur leur front, — et sur beaucoup d'autres de leur pays, — l'eau du baptême. Peut-être partagèrent-ils son apostolat. Le Martyrologe de Cologne dit que tous trois furent honorés de l'épiscopat. D'autres racontent qu'ils moururent martyrs.

Du moins les Églises d'Orient, adoptant les noms que leur impose la croyance populaire, les ont inscrits à leur Martyrologe : Gaspard à la date du 1^{er} janvier, Melchior à celle du 6, Balthazar enfin le 11 du même mois.

Leurs reliques auraient été retrouvées en Perse par sainte Hélène. Longtemps honorées à Constantinople, l'empereur Anastase les donna, au v^e siècle, à l'évêque Eustorgius de Milan. Quand Frédéric Barberousse prit cette ville en 1163, il la dépouilla des précieux restes, qu'emporta à Cologne l'évêque Renaud. C'est là qu'aujourd'hui encore on les entoure d'honneurs et de respects.

7 JANVIER

LE BIENHEUREUX WITIKIND LE GRAND

CONFESSEUR

(VIII^e siècle)

Où la faule abonde, la grâce a surabondée. C'est par le souvenir de ce texte de saint Paul (Rom., 5³⁰) que Bollandus commence l'étude qu'il a consacrée au fameux roi des Saxons, le redoutable adversaire de Charlemagne. Après avoir en effet soutenu des luttes auxquelles le poussait la haine du christianisme plus encore peut-être que la haine des Francs conquérants, Witikind, converti par un miracle, vécut si pieusement, souffrit si généreusement, qu'il est mort en odeur de sainteté, et a mérité dans son pays, au témoignage même de l'historien protestant des Saxons, Fabricius, les honneurs des Bienheureux.

Dès le temps des Mérovingiens, des guerres avaient eu lieu

entre Saxons et Francs. Ceux-là, qui avec les Frisons occupaient tout le territoire entre le Rhin et l'Elbe, avaient toujours été les adversaires les plus résolus de la civilisation romaine et de la religion du Christ. Ils formaient trois ou quatre tribus, qui se subdivisaient en communautés sans roi ni prêtres : ils adoraient leurs dieux germains sous les bois, près des sources, surtout groupés autour d'un tronc d'arbre colossal qu'ils appelaient *Irmensul*, la *Colonne du monde*, et qui se dressait non loin d'Erchsburg, aux environs de Cologne ; en cas de guerre, ils acceptaient la conduite de chefs librement élus, sous le nom de ducs ou de rois. De leurs forêts, ils s'élançaient fréquemment sur les contrées environnantes, pillant, massacrant, et puis rentraient dans leurs repaires. L'Église avait essayé de les convertir et de les civiliser. Les efforts des missionnaires avaient été presque vains : le grand apôtre de la Germanie, saint Boniface, avait été massacré par les Frisons en 755. Comme l'avoue un historien peu favorable à l'Église, « l'histoire des Saxons prouve qu'abandonnés à eux-mêmes, les Germains étaient incapables d'aucun progrès. » Ils constituaient au contraire un danger permanent qu'il fallait extirper. Charlemagne le vit et, ne se fiant ou ne voulant pas recourir aux armes seules, il fit un égal appel à la religion. La guerre fut donc aussi religieuse que politique : ce n'était pas la soumission seulement, c'est la conversion de ces peuples que visait le roi des Francs. Selon les mœurs du temps, il l'imposa quelquefois par la force ; les protestations des saints et des papes, autant que les événements, lui firent comprendre que ce n'était pas la bonne méthode.

C'est dès 772 qu'il résolut de mettre un terme aux incursions des Saxons. En un champ de mai tenu à Worms, il demanda à l'assemblée s'il n'était pas temps de réprimer leur audace et par ce moyen, avec la grâce de Dieu, de les conquérir au Christ. Tous applaudirent. Alors, à la tête d'une armée, à laquelle s'unirent un grand nombre de prêtres et de religieux, « de cultivateurs de la foi, capables d'imposer à ce peuple le joug doux et léger du Christ, » Charles entra dans le pays ennemi ; il emporta la forteresse d'Erchsburg, détruisit l'Irmensul et son

sanctuaire, imposa la paix, obtint des otages qui garantiraient la libre action des missionnaires.

Mais dès l'année suivante les ravages recommençaient ; sous la conduite de leurs ducs, dont le principal était Witikind, — ou mieux, Widukind, — chef des Westphaliens, le monastère de Fritzlar était pillé et son église transformée en écurie. Une prompt expédition de Charles amena une nouvelle soumission. Mais l'âme des Saxons était fourbe et dissimulée. A peine le roi reparti, les troubles reprirent : Widukind en était toujours l'artisan. Charles accourt d'Italie, où il détruisait le royaume des Lombards ; vaincus les Saxons, il veut leur imposer par l'éclat de sa puissance : c'est en plein cœur de leur pays, à Paderborn, qu'il convoque l'assemblée générale de son peuple (776). Il y reçoit l'ambassade des Sarrasins d'Espagne, qui venaient lui demander du secours ; les païens, éblouis, semblent prêter une oreille plus attentive aux enseignements de saint Sturm, l'abbé du monastère de Fulda. La plupart des chefs font leur soumission et même reçoivent le baptême.

Plus fidèle à sa haine, et peut-être détestant toute dissimulation, Widukind n'avait pas paru à Paderborn ; il s'était réfugié en Danemark, pour peu de temps. Tandis que Charles combattait en Espagne, le bruit du désastre de Roncevaux et même de la mort du roi se répandit en Saxe ; aussitôt Widukind reparait, parcourt le pays, le soulève. Vers l'automne, les Saxons envahissent, ravagent, inondent de sang les frontières de la France, et même la Hesse et la Thuringe. Leur triomphe fut court : Charles vivait. Au printemps, il reparaisait, forçait à nouveau Widukind à la fuite, rétablissait les monastères, les églises ; pendant trois ans l'évangélisation pacifique se poursuivit.

Le roi croyait alors pouvoir compter sur les Saxons. Comme les Slaves avaient tenté une incursion contre leur pays, il envoya à leur secours une armée, en leur demandant des troupes auxiliaires. Quand ses généraux arrivèrent, les auxiliaires attendus s'étaient transformés en ennemis et Widukind, toujours prêt à saisir les occasions, les commandait ; profitant du désarroi et des

jalousies des Francs, ils taillèrent ceux-ci en pièces au mont Suintal, sur la rive droite du Weser. Mais alors éclata la colère de Charles. Accourant à Verdon, sur l'Aller, il convoque les chefs saxons, se fait livrer les coupables ; le même jour, quatre mille cinq cents têtes tombent sous la hache. A cette effrayante répression s'ajoute un édit imposant sous peine de mort le baptême et le respect de la loi ecclésiastique du jeûne. Il est vrai que certaines dispositions atténuèrent cette rigueur ; néanmoins, elle était trop opposée à l'esprit de l'Église pour ne pas provoquer les réprimandes de ses chefs. Le pape Hadrien, le moine Alcuin protestèrent : « Il est permis de solliciter la conscience, disait celui-ci, non de la violenter. Qu'on envoie aux Saxons des prédicateurs et non des brigands : *prædicatores, non prædatores.* »

Et de fait ces terribles mesures n'obtenaient pas leur effet. Widukind, une fois encore échappé, groupait les Saxons exaspérés. Pendant trois ans, ce fut une guerre sans quartier de part et d'autre. Battus à Detmold, puis sur la Haase, les Saxons se dispersèrent. Widukind se réfugia dans une citadelle que protégeait le Weser ; puis, assiégé, désespéré, faisant en lui-même le compte des malheurs que son obstination avait attirés sur son peuple, il sentit son âme s'amollir. L'heure de Dieu arrivait.

Cependant sa fierté se dressait encore ; il ne voulait pas se soumettre ; il s'échappa. Longtemps il erra, tandis que Charles, pour briser les résistances, déportait en foule les hommes en âge de prendre les armes. Enfin le roi apprit que l'ancien chef des Saxons se trouvait au delà de l'Elbe sur les terres d'un de ses amis, nommé Albron ; il lui fit des propositions de paix ; Widukind les accepta.

On raconte que Dieu intervint miraculeusement pour l'amener à la foi. Avant son baptême, mais, semble-t-il, après l'accord fait avec le roi, Widukind voulut connaître par lui-même les vrais sentiments religieux des Francs. Déguisé en mendiant, il pénétra dans leur camp. C'était au moment de la fête de Pâques. Reconnu à la difformité d'un de ses doigts, tandis qu'il présentait la main pour recevoir une aumône, il fut conduit devant

le roi. Celui-ci l'accueillit avec bonne grâce. « Pourquoi ce déguisement, lui dit-il, quand tu pouvais te présenter ici librement? — Roi, répondit le Saxon, grâce à lui j'ai vu une grande merveille. Hier tu avais le visage triste et préoccupé, ainsi que tes soldats; mais ce matin, quand tu t'es approché de la table qui se trouve au milieu de ton temple, j'ai admiré ton air radieux, succédant si rapidement à la tristesse. Mais j'ai vu aussi, entre les mains du prêtre habillé de pourpre, un enfant, un bel enfant, qu'il présentait aux lèvres de tous les assistants. Vers les uns l'enfant se penchait souriant; d'autres il s'écartait comme avec horreur; mais ainsi porté vers tous, en tous il disparaissait. Quel est ce mystère? — Réjouis-toi, reprit Charles; Dieu t'a montré à toi seul plus qu'à moi ni à aucun même de ses ministres. »

Quoi qu'il en soit de cette belle légende, soigneusement conservée en Saxe, la conversion de Widukind fut sincère et digne de cette âme, qui paraît si droite dans son attachement farouche à ses dieux et à sa patrie. Il reçut le baptême à Attigny, en Champagne, avec sa femme Geva, qui était Danoise, et son ami Albron; Charles fut son parrain; la reine Fastrade, la marraine de Geva. C'est Lull, évêque de Mayence, disciple et successeur de saint Boniface, qui fit chrétien l'ancien ennemi du Christ.

Dès lors il fut aussi fidèle à la loi chrétienne qu'à celle de l'empire. Charles lui avait donné la Westphalie, et, pour lui, établit à Minden un évêque à qui Widukind voulut céder son propre palais. Saint Ludger, évêque de Munster, fut toujours son conseiller et son ami. L'épreuve ne lui manqua pas pour sa sanctification. En butte à la haine des Saxons réfugiés chez les Danois et les Vandales, qui le considéraient comme un traître et un apostat, il eut sans doute fort à souffrir quand, en 794, la guerre se ralluma entre ses compatriotes et les Francs. Il combattit avec ceux-ci pour la pacification définitive. Enfin une guerre soutenue contre Gerold, le duc des Suèves, abattit les dernières forces de sa vieillesse. On ne sait pourtant ni l'année ni le jour de sa mort. Son corps fut enseveli dans l'église

qu'il avait construite à Minden ; mais plus tard, sur l'ordre de l'empereur Henri I^{er}, il fut transféré à Paderborn. En cette ville on l'honore comme un bienheureux.

8 JANVIER

SAINT LUCIEN

ÉVÊQUE

(III^e ou IV^e siècle)

La ville de Beauvais se vante d'avoir eu saint Lucien pour apôtre, et sa prétention est assurément justifiée. Mais s'il s'agit de préciser l'époque où il vécut, le pape de qui il reçut sa mission, et même le degré de la hiérarchie sacrée où il parvint, les difficultés s'élèvent, qu'il ne paraît pas possible de résoudre pleinement. Certains martyrologes et la Vie même qu'écrivit Odon, successeur de saint Lucien sur le siège épiscopal de Beauvais, attribuent sa mission au pape saint Clément, comme celle de saint Denys de Paris, dont ils le font compagnon ; sur d'autres témoignages, qui semblent fort probants, on devrait conclure qu'il fut envoyé en Gaule sous l'empereur Dèce et mourut pendant la persécution de Dioclétien. Bien des documents ne lui donnent que le titre de prêtre ; d'autres, unis pour le déclarer évêque, se divisent lorsqu'ils désignent son consécrateur...

Sans chercher à établir sûrement la vérité parmi ces divergences chronologiques, on doit admettre, ce semble, que la vie du saint a pu nous être transmise exactement, au moins dans ses grandes lignes, par une tradition soigneusement conservée dans la ville qu'il évangélisa et recueillie par son vénérable successeur. C'est donc à celui-ci que nous emprunterons la plus grande partie de notre récit, en le situant cependant à l'époque qui paraît le plus vraisemblable.

L'apôtre de Beauvais naquit à Rome d'une illustre famille ; comme ses ancêtres, il portait le nom de Lucius ; mais à son baptême ce nom fut changé en celui de Lucien, comme pour présager que, « enfanté à une nouvelle lumière, devenu lui-même lumière dans le Seigneur, il propagerait un jour parmi les Gentils la même lumière à laquelle il était né dans le Christ ». Instruit dans les lettres et dans les sciences ecclésiastiques, il était déjà honoré du sacerdoce lorsque le pape résolut d'envoyer en Gaule un bataillon d'apôtres, « vaillants en paroles, mais aussi bien armés par la sainteté de vie. » C'était un moment critique pour l'Église : en réaction contre la protection qui lui avait été accordée par Philippe, le premier empereur chrétien, Dèce, à peine au pouvoir, avait déchaîné une persécution terrible. Pendant dix ans, sauf les toutes premières années du règne de Valérien, elle sévit avec violence. C'est alors, semble-t-il, et peut-être parce que le nord de la Gaule était moins agité par la tempête, n'ayant guère été non plus touché par la prédication évangélique, c'est alors que partirent de Rome ceux qui devaient attacher leur nom à la conversion des peuples de cette région et répandre pour eux leur sang. De leur nombre, peut-être avec saint Denys de Lutèce, saint Saturnin de Toulouse, saint Gatiën de Tours, plus probablement avec saint Quentin, saint Furcien, saint Valère, saint Ruffin, les deux frères saint Crépin et saint Crépinien, était saint Lucien. Fut-il, avant son départ, consacré évêque par le pape ? Le fut-il plus tard par saint Denys, ou même saint Rieul d'Arles ? La question reste douteuse, nous l'avons dit. Quoiqu'il en soit, la sainte troupe prit son chemin à travers l'Italie, commençant dès lors son labeur d'apôtre : elle devait bientôt voir se réaliser la parole de l'Écriture : *Ils allaient, jetant en la terre leur semence dans les pleurs*. Aux environs de Parme, à Fidentia, Lucien, par l'ardeur éloquente de ses invectives contre les faux dieux, souleva la colère des païens, qui l'enfermèrent en prison. Heureusement la petite ville comptait déjà quelques disciples de Jésus-Christ : ils réussirent à délivrer l'apôtre de ses fers, et celui-ci reprit avec ses compagnons sa route évangélique.

Ainsi priant, prêchant, semant la doctrine et les miracles, ils arrivèrent à la mer, qui les porta jusque dans le port d'Arles. C'est dans cette ville qu'ils commencèrent à se disperser, les uns vers le Midi et jusqu'en Espagne, les autres vers le Nord. Avec saint Denys, Lucien serait venu à Lutèce, mais pour peu de temps. Bientôt il partait avec deux compagnons, le prêtre Maxien ou Messien et le diacre Julien, pour la région de Beauvais.

Le peuple qui l'habitait était belliqueux et fier. Il avait jadis pu mettre sur pied, dit César, cent mille combattants ; dans le conseil des Belges réunis pour s'opposer au conquérant, il s'était engagé à fournir soixante mille hommes. Ce n'est pas sans résistance, on le comprend, qu'il s'était soumis à la puissance romaine ; aussi l'empire entretenait sur ces terres une armée destinée à le contenir, mais qui ne contribuait pas à adoucir ni à purifier ses mœurs.

C'est au milieu de conditions aussi défavorables que saint Lucien, avec ses deux compagnons, n'hésita pas à commencer son apostolat. Il y apportait une merveilleuse éloquence, mais surtout d'admirables vertus. Sa foi était ardente et inébranlable ; sa patience ne se lassait pas d'une prédication continuelle ; sa douceur gagnait les esprits rebelles ; le don des miracles, que, selon la prophétie de Notre-Seigneur, le Saint-Esprit lui avait accordé, corroborait sa parole sans amoindrir jamais son humilité. Il exerçait surtout contre ses sens et contre son corps une véritable cruauté. Son abstinence perpétuelle se contentait d'un peu de pain, de quelques herbes cuites et d'eau ; encore, pendant le carême, ne prenait-il que deux fois par semaine cette chétive nourriture. Au reste sa prière était constante et se prolongeait en de longues veilles. Ainsi implorait-il la grâce du martyre, dont il demandait à Dieu de couronner ses labeurs.

Tant de mérites et d'efforts portèrent leur fruit : malgré la résistance des vices et même celle des démons, sur qui il exerçait un pouvoir irrésistible, il avait gagné à la foi trente mille hommes. Mais l'âge était venu, son front s'était couvert de che-

veux blancs, ses forces commençaient à défaillir, et lui-même accusait sa vieillesse de le trahir. Le cœur cependant était toujours vaillant : il allait le montrer par une suprême victoire.

La dernière, la plus terrible persécution était à son début. Maximien Hercule se hâtait d'exécuter en Gaule les édits qu'il avait portés de concert avec Galère, son collègue. Les légats, lancés par lui comme des fauves contre les chrétiens, portaient partout leur rage de destruction : Sisinnius Fescenninus se signalait par sa cruauté. C'est à lui que la Vie de saint Lucien attribue la condamnation de l'apôtre. Mais il semble plus probable qu'il faut en faire porter la responsabilité à un autre légat, plus atroce peut-être : Rictius Varus ou Rictiovare.

Il envoya, pour se saisir du prédicateur de l'Évangile, trois janissaires, Latinus, Jarius et Antor. Ils avaient pour mandat de l'amener au tribunal du légat ou même de le mettre à mort, s'il se refusait à sacrifier aux idoles. Prévenu par les fidèles, ou sous l'inspiration du Saint-Esprit, Lucien ne les attendit pas. Il quitta Beauvais avec la foule qu'il évangélisait et, marchant à leur rencontre, arriva sur le mont Mille, qui domine, à trois milles de Beauvais, la petite rivière du Thérain. Il y continuait sa prédication, encourageant les fidèles à ne pas craindre les menaces des hommes, les exhortant à tourner les yeux vers le ciel, remerciant Dieu de lui donner enfin le bonheur du martyre et de le rejoindre ainsi à son saint collègue Denys et à ses compagnons.

C'est alors qu'arrivèrent les émissaires du légat. Et tout de suite, faisant mettre à part Maxien et Julien qui entouraient leur chef : « Immolez aux dieux, leur commandent-ils. — Nous ne le pouvons, répondirent d'une voix le prêtre et le diacre ; car nous savons qu'il n'y a qu'un Seigneur Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, pour la foi duquel nous sommes prêts à mourir. — Vous mourrez donc, » reprirent les prétendus juges. Et sans tarder ils ordonnent de trancher la tête aux héros, dans le but peut-être d'intimider Lucien. Mais lui : « Je me réjouis, je suis transporté de joie en toi, mon Dieu, quand je vois mes fils me précéder dans ta gloire. »

Alors ils le font avancer : « Est-ce toi, lui disent-ils, qui par tes maléfices empêche ce peuple d'obéir aux édits des Augustes et du Sénat? » Et comme le Saint saisissait l'occasion de professer encore sa foi et d'en exposer les points essentiels, ils se constituèrent en tribunal et le faisant comparaître devant lui : « Quel est ton nom, ta condition? Trêve aux discours! et réponds vite. — Mes parents m'ont nommé Lucius; depuis que je suis né à la vie éternelle dans le Christ, on m'appelle Lucien. Je suis Romain de race, et ce titre est connu de tout l'univers. Mais j'estime comme une plus haute noblesse d'être le serviteur du Christ Jésus; je me pare de cette gloire et m'en réjouis. — C'est bien ce que nous disons : tu es un mage et tu trompes ceux qui t'écoutent. Tu es un entêté aussi, bavard qui ne cesses de dire tes folies et qui n'as pas de souci de ta vieillesse avancée. Si tu es Romain, pourquoi as-tu, en insensé, renoncé au culte des dieux qu'honorent César Auguste, le Sénat et le monde entier? — Depuis que je suis né de nouveau dans le Christ et que j'ai connu mon Seigneur Jésus-Christ, j'ai renoncé au diable et aux idoles. Mais vous ne pouvez comprendre ce que je dis du Christ, car l'incrédulité de votre cœur vous a aveuglés, ainsi que César Auguste et le Sénat. »

Aussitôt Latinus, Jarius et Antor lui firent lier les mains et le livrèrent aux bourreaux pour être battu de verges. Mais pendant cette cruelle et longue torture, le Saint, dont l'âme vigoureuse fortifiait l'extrême vieillesse, ne cessait de répéter : « Je crois de cœur au Christ fils de Dieu et je ne cesserai jamais de le louer de bouche. »

Enfin, enragés de colère, les juges ordonnèrent de le mettre à mort. Un des soldats tira son glaive et, le Saint présentant le cou, lui trancha la tête. On dit, comme de saint Denys, que, tandis qu'une voix du ciel appelait Lucien à la récompense, le corps du martyr se serait relevé, aurait pris entre ses mains sa tête tranchée et, à la vue de tous, traversant le gué du fleuve, situé à trois milles de là, serait venu se reposer dans un lieu que le saint avait choisi pour sa sépulture. Il y fut enseveli par les fidèles avec grande dévotion; tandis qu'ils lui

rendaient les derniers devoirs, une odeur exquise remplit l'atmosphère, portant avec elle une joie céleste dans les cœurs.

9 JANVIER

SAINT JULIEN, SAINTE BASILISSE
ET LEURS COMPAGNONS

MARTYRS

(IV^e siècle)

Dans la Thébaïde, la plus méridionale des six provinces du diocèse d'Égypte, sur les bords du Nil où Antinoüs venait de se noyer, l'empereur Hadrien bâtit une ville en l'honneur de son favori. Il l'appela Antinoé. C'est là, il semble bien, que vécut et mourut saint Julien, quoique le Martyrologe romain lui assigne comme patrie Antioche. Erreur de copiste, sans doute, car Bollandus remarque qu'aucun auteur n'a conservé le souvenir d'une Antioche d'Égypte. Donc, à Antinoé, de parents nobles, riches, mais surtout chrétiens, Julien reçut la naissance. Dès son bas âge, il fut par eux formé aux belles-lettres ; mais ils s'appliquèrent surtout et réussirent à lui inspirer un grand amour de Dieu. Quand il eut atteint l'âge de dix-huit ans, son père et sa mère, se sentant déjà avancés en âge, résolurent de le marier ; car il était leur fils unique et ils désiraient vivement qu'il transmît à des enfants qu'ils auraient la joie de voir, leur nom et leur fortune. Mais Julien avait promis à Dieu de se garder de tout amour humain ; il demanda qu'il lui fût permis d'interroger par huit jours de prières la volonté divine. Pendant cette retraite, pleine de prières instantes, Dieu lui fit connaître qu'il lui réservait une épouse avec laquelle il resterait fidèle à son vœu et deviendrait pour un grand nombre une occa-

sion de salut. Plein de joie, il annonça donc à ses parents qu'il se rangeait à leur désir, et ceux-ci, peu après, l'unissaient à une jeune fille d'une naissance et d'une richesse égales aux siennes. Elle n'avait pas moins de vertus. Le soir même de leurs noces, les deux jeunes époux se promettaient mutuellement de se considérer toujours comme frère et sœur. Dès lors leur vie fut toute en Dieu. Leurs parents étant venus à mourir en peu de temps, ils consacrèrent les grands biens dont ils héritèrent à des œuvres pieuses. Particulièrement ils fondèrent des monastères, bientôt remplis, où Julien, à la tête des moines, Basilisse, à la tête des moniales, virent s'accomplir la promesse qui leur avait été faite : ces maisons, asiles de toutes les vertus, devinrent pour une multitude d'âmes la porte du ciel.

Et voici qu'après des années de paix religieuse, éclata la terrible persécution de Dioclétien. Nulle part elle ne sévit avec plus de férocité qu'en Égypte. Et « dans la Thébaïde, nous apprend Eusèbe de Césarée, les souffrances des martyrs dépassèrent encore ce qu'elles avaient été ailleurs... Tout cela se fit non pendant quelques jours ou quelques mois, mais durant plusieurs années. Tantôt dix victimes, quelquefois vingt, une autre fois non moins de trente, tantôt près de soixante, souvent même jusqu'à cent dans un seul jour, hommes, femmes et enfants périssaient au milieu des supplices les plus variés ». D'après les Actes des saints Julien et Basilisse, dont les auteurs attestent avoir été les témoins oculaires des faits qu'ils racontent, l'exécuteur de tant d'atrocités était le légat Marcien.

On comprend que, malgré leur enthousiasme et leur désir du martyre, Julien et Basilisse furent épouvantés, non pour eux, mais pour leurs fils et leurs filles spirituels, des maux dont ils étaient menacés. Leur prière fervente reçut l'assurance de la victoire pour les uns comme pour les autres, mais à des prix bien différents. De fait, les moniales de Basilisse furent, on ne dit pas comment, appelées par une mort tranquille à la joie du ciel dans un court espace de temps, et Basilisse ne tarda pas à les suivre.

Julien et ses compagnons, encore augmentés d'un nombre

considérable d'évêques, de prêtres, de laïques qui s'étaient réfugiés auprès d'eux, étaient réservés à de plus durs combats. Ceux de Julien furent si multipliés, accompagnés de tels miracles, qu'il faut, pour y ajouter foi, se rappeler que les narrateurs affirment avoir vu tout ce qu'ils racontent. Il faut aussi penser qu'il a plu à Dieu d'encourager par ces merveilles, jadis prédites du reste par Notre-Seigneur Jésus-Christ à ses martyrs, les malheureux chrétiens exposés à de si terribles épreuves.

L'ordre impérial était universel et pressant : nul ne pouvait plus ni acheter ni vendre sans avoir auparavant offert l'encens aux idoles. Bientôt Marcien apprit que la troupe nombreuse groupée autour de Julien se refusait à ce sacrifice impie. Sans retard il ordonna de lui amener seul son chef ; les autres, de les brûler vifs tous ensemble dans l'église où, réunis, ils chantaient les louanges de Dieu. Quant à Julien, qui résistait aux flatte-ries, aux promesses, aux menaces du légat, il fut étendu sur le chevalet et cruellement fustigé ; or, tandis qu'on le frappait, le bâton d'un des bourreaux, maladroitement manié, vint à rencontrer et à crever l'œil d'un des assesseurs et des amis de Marcien. « Voilà bien tes artifices, magicien ! s'écria le légat : tu ne sens pas les coups et tu aveugles les autres ! — Eh bien ! repartit le martyr, demande à tes dieux la guérison de ton ami ; s'ils ne peuvent te l'accorder, moi, au nom de mon Seigneur Jésus-Christ, je lui rendrai la vue. » Inutilement les prêtres convoqués multiplièrent leurs invocations. Quand ils se déclarèrent impuissants. d'un signe de croix fait sur l'œil blessé, Julien le guérit.

En récompense, le légat ordonna de le conduire, enchaîné étroitement, à travers les rues, en le frappant et en criant : « Voyez ce qu'obtiennent les ennemis des dieux et les contempteurs des princes ! » Mais voici que le fils de Marcien, encore sur les bancs de l'école, à la vue de ce spectacle, soudain converti, se lève, jette ses livres, s'attache à Julien, ne veut plus se séparer de lui. En vain son père, sa mère s'irritent, commandent, supplient, pleurent. Rien n'ébranle le jeune Celse. Il faut, à ses protestations de foi, répondre en le jetant avec son maître

dans un cul de basse-fosse où, déjà entassés, des criminels couverts de plaies et de vermine répandent une odeur infecte.

La récompense de ces premières luttes ne tarda pas : les gardes de l'horrible prison furent gagnés par la patience des saints ; sept jeunes gens, descendants de l'empereur Carinus, chrétiens déjà, vinrent visiter et soulager les martyrs. Ils amenaient un prêtre, Antoine, qui donna le baptême aux nouveaux convertis et partagea leur récompense. Marcien se sentait vaincu ; il demanda des ordres à Dioclétien. Assuré de la volonté impériale, il fit venir à son tribunal Julien et ses compagnons. Or à ce moment, sur la place publique, passait un cortège funèbre. Marcien le fit arrêter : « Tu vois ce cadavre ? dit-il à Julien. On dit que le Christ ressuscitait les morts : ressuscite celui-ci, tu prouveras ainsi la divinité de ton Maître. » Julien se mit en prières ; puis se relevant : « Je te le dis, terre desséchée, au nom de celui qui ressuscita Lazare, il te commande, lève-toi ! » Le mort se leva et se joignit aux confesseurs.

Ce miracle ne changea point Marcien ; selon l'ordre qu'il avait reçu, il fit préparer des chaudières remplies de poix, de bitume et de soufre fondus ; on va y plonger les chrétiens. « Père, dit Celse, si je sors vivant de ce supplice, accorde-moi de voir ma mère ! — Soit ! » répond le père en s'éloignant pour ne pas assister à l'agonie de son enfant. Bien que sous les chaudières on activât le feu, l'effroyable mélange resta impuissant. Les victimes en sortirent, comme les enfants de Babylone, en louant Dieu. Marcien tint sa promesse, et l'entretien du jeune Celse et de sa mère gagna au Christ une adoratrice et une martyre de plus.

En vain, pour les ébranler, Marcien fit trancher la tête aux gardes convertis par Julien et jeter au bûcher les sept enfants impériaux. En vain essaya-t-il de nouveau de décider les quatre survivants, Julien, Antoine, Celse et sa mère, à sacrifier dans un temple magnifiquement orné : la prière des confesseurs réduisit en poudre les idoles et fit écrouler le temple. En vain il les tortura en enveloppant leurs mains et leurs pieds de linges imbibés d'huile auxquels on mit le feu : la

flamme les laissa sans atteinte. En vain il ordonna d'arracher à Julien et à Celse la peau de la tête, et les yeux aux autres : Dieu guérit leurs plaies. En vain on excita contre eux les bêtes de l'amphithéâtre : elles vinrent doucement leur lécher les pieds.

L'épreuve avait assez duré. Dieu permit enfin à Marcien d'assouvir sa rage. Le glaive trancha la tête aux quatre saints martyrs, mêlés à des criminels, pour que, perdus dans cette ignoble foule, ils ne pussent être l'objet d'aucun honneur.

Mais une dernière fois les calculs impies furent déjoués. Pendant qu'une terrible tempête s'élevait dans la nuit, les chrétiens vinrent et reconnurent les saints corps à la lumière céleste qui les enveloppait. Ils les ensevelirent dans l'église au pied de l'autel, et Dieu dès ce moment glorifia leur tombeau par d'éclatants miracles.

10 JANVIER

SAINT GUILLAUME

ARCHEVÊQUE

(1120-1209)

Saint Guillaume appartenait à la famille des comtes de Nivernais, alliée aux rois de France et aux seigneurs de Courtenay, qui donnèrent trois empereurs à Constantinople et un roi à Jérusalem. Par sa mère, Maëntia, il semble encore se rattacher au prédicateur de la première croisade, Pierre l'Ermite. Celui-ci, avant d'embrasser la vie monastique, avait en effet été marié. Ses enfants héritèrent de son nom et fondèrent la famille de l'Ermite ; c'est aussi le nom que portait le frère de Maëntia, archidiacre de Soissons.

Né vers 1120, le petit Guillaume montra dès son enfance une grande inclination aux choses de la piété ; c'est pourquoi ses parents le confièrent de fort bonne heure à son oncle Pierre

l'Hermitte, qui le fit élever avec grand soin et lui transmit même son nom. Sous cette direction, il se forma à une pureté d'âme et de corps dont ont témoigné ses confesseurs et qui le prédestinait à la haute et sainte fonction qu'il devait un jour remplir.

Bientôt, selon l'usage du temps, il fut pourvu d'un canonicat dans l'église de Soissons, puis dans celle de Paris. Mais il aspirait à une union plus étroite avec Dieu. Aussi ne tarda-t-il pas à s'enfermer dans le monastère de Grandmont, au diocèse de Limoges. Malheureusement de fâcheuses discordes s'élevèrent parmi les religieux de Grandmont et troublèrent la paix que Guillaume était venu chercher. Il profita donc de la permission accordée à tous par le pape de passer dans un autre Ordre, et, choisissant celui des Cisterciens, entra à l'abbaye de Pontigny. Ses mérites ne tardèrent pas à le faire distinguer. D'abord prieur de cette abbaye, il fut ensuite appelé à diriger, comme abbé, deux monastères issus d'elle : Fontaine-Jean, au diocèse de Sens, et Charlis, près de Senlis.

Il exerça ces charges en y montrant particulièrement une mansuétude, une humilité, une mortification qui, bien plus que ses paroles, étaient une prédication pour tous. Depuis qu'il quitta le monde, jamais il ne mangea de viande, même pour raison de santé. Il se gardait de toute attaque d'amour-propre par une simplicité telle, qu'il jugeait meilleure une modeste obscurité qu'un acte de vertu qui eût attiré les regards.

Or, en 1199, l'archevêque de Bourges, Henri de Sully, mourut. Les chanoines, réunis pour lui désigner un successeur, ne pouvant se mettre d'accord, firent appel aux lumières de l'évêque de Paris, Eudes, qui jadis avait eu la charge de chantre dans leur chapitre et jouissait d'une grande réputation de prudence et de sainteté. En sa présence, ils résolurent de limiter leur choix à l'un des chefs de trois abbayes de l'ordre de Cîteaux, parmi lesquels celui de Charlis. A lui de décider entre eux. L'évêque voulut prendre le temps de la prière et de la réflexion. Il y consacra la nuit entière dans l'église de Notre-Dame ; le lendemain matin, en présence de deux hommes de haute vertu, qui plus tard devaient gouverner, l'un l'église de Tours, l'autre

celle de Meaux, il déposa sous la nappe de l'autel où il allait célébrer la sainte messe trois billets portant le nom des trois abbés. Le sacrifice achevé, et après une longue prière qui demandait à Dieu de se prononcer lui-même en faveur du plus digne, sa main saisit un billet : il portait le nom de Guillaume de Charlis. Alors, avec ses deux compagnons, il allait trouver les chanoines qui, réunis, l'attendaient. Mais à sa rencontre il vit soudain venir la majorité d'entre eux. D'une seule voix ils acclamaient Guillaume, demandant qu'on leur donnât pour évêque celui qui, par ses mœurs, par sa science, par sa haute naissance, méritait d'être préféré à tous. Dans cet hommage spontané, Eudes vit la confirmation de la réponse qu'il avait demandée à Dieu. Et tous, se rendant à la cathédrale de Saint-Étienne, rendirent grâce au Maître du sort et des cœurs et proclamèrent à l'envi Guillaume archevêque de Bourges et primat d'Aquitaine.

Mais ce ne fut pas sans peine que l'humilité du saint abbé se soumit à l'élection. Il fallut que l'abbé de Cîteaux, chef de son ordre, lui fit une obligation d'accepter l'honneur où il ne voyait qu'un fardeau ; ce fut aussi le commandement que lui donna le légat du Saint-Père. Il ne lui restait qu'à courber la tête ; il le fit en pleurant ; la chère abbaye qui lui avait donné la paix, les frères qu'il dirigeait avec une paternelle douceur, il les quitta dans les larmes et en se recommandant aux prières des plus petits.

Archevêque, Guillaume ne modifia ni ses habitudes ni son caractère. Au milieu des richesses et des honneurs qu'il subissait, il garda son lourd et simple vêtement de moine, qui recouvrait toujours un cilice. Sa table devait être somptueusement servie, ouverte aux hôtes les plus nobles ; mais lui-même ne consentit jamais à toucher aux viandes qui la couvraient. Son humilité, sa patience, son constant souci du bien de ses ouailles, ne furent pas une fois en défaut. Il se souvenait d'être le disciple de Celui qui était venu, non pour être servi, mais pour servir. Et son indulgence allait si loin, qu'à quelques-uns elle semblait de la faiblesse. De fait, il souffrait vraiment lorsqu'il

entendait une voix amère, bien que juste, relever les fautes les plus évidentes du prochain. Avec douceur alors il disait : « Frère, si vous repreniez durement un homme pour le frisson que lui donne la fièvre, pensez-vous que vos reproches l'empêcheraient de frissonner ? Prions pour les pécheurs, compatissons à leur faiblesse, plutôt que de les réprimander avec aigreur. » Mais cette suavité évangélique, quand il était nécessaire, savait faire retraite devant la juste sévérité, ou plutôt s'accommodait avec elle. Aussi leur alliance emportait la victoire, bien plus encore sur les cœurs que dans les faits. Il eut à lutter quelque temps contre les prétentions injustes des clercs de sa cathédrale ; ceux-ci s'emportèrent jusqu'à se répandre contre lui en de graves outrages. Sans céder sur ce qu'il considérait comme ses droits d'évêque, il montra pourtant une telle mansuétude que les plus endurcis s'avouèrent vaincus. Le repentir des coupables alla si loin qu'ils décidèrent de lui abandonner, à lui et à ses successeurs, le droit de nommer aux prébendes, droit qui jusqu'alors leur appartenait. Mais sa modération, cette fois encore, s'opposa à ce sacrifice ; il se crut suffisamment récompensé par la paix, qui dès lors ne cessa de régner dans son église.

La fermeté apostolique du Saint se montra mieux encore lorsque le divorce scandaleux de Philippe-Auguste contraignit le pape à jeter l'interdit sur tout le royaume. C'est en 1196 que le roi, qui depuis trois ans avait répudié Ingeburge de Danemark, osa s'unir à Agnès de Méranie ; deux ans plus tard, Innocent III, ne pouvant vaincre l'obstination des coupables, se résigna à une mesure de rigueur seule capable de les réduire. L'interdit prononcé, la vie religieuse s'éteignit en France. Le roi, irrité, s'efforça d'empêcher les évêques d'obéir aux prescriptions du pape. S'il y en eut qui furent assez faibles pour céder à ses injonctions, Guillaume de Bourges leur opposa une résistance, respectueuse sans doute, mais inébranlable. Ni exhortations, ni promesses de faveurs, ni menaces de déchéance, de confiscation, même d'exil, ne purent rien sur l'âme doucement énergique du saint prélat. Du reste Philippe-Auguste comprit

et estima une conduite si vraiment ecclésiastique. Quand, revenu à son devoir, il eut fait sa paix avec l'Église, il montra au Saint qu'elle lui avait inspiré de la confiance et de la vénération.

En 1208, Guillaume avait quatre-vingt-huit ans et soupirait vers le repos de la vie éternelle. Néanmoins quand, cette année même, se décida la croisade contre les Albigeois, il fut des premiers à la prêcher, à s'y enrôler. Son diocèse avait beaucoup souffert des entreprises hérétiques, et du reste il était prêt toujours à se donner au service et au bien de l'Église. Ses exhortations entraînèrent l'adhésion de son peuple ; mais lui-même n'eut pas le temps de se mettre à leur tête. La mort de deux chers amis dans le Christ, Eudes, évêque de Paris, et Godefroy, évêque de Tours, en l'affligeant grandement, lui avait semblé marquer le terme prochain de sa propre vie. Il devait la donner au service des âmes. Rien n'est plus touchant que le récit de ses derniers jours.

Il avait célébré solennellement avec son peuple les fêtes de Noël. La veille de l'Épiphanie, malgré la fièvre qui déjà le tenait, il le réunit encore dans l'église cathédrale, et ses paroles qui l'exhortèrent à ne pas se laisser surprendre par la traîtrise de la mort, étaient comme son dernier adieu. Sa bénédiction donnée, il revint seul, tête nue à son habitude et sans aide, vers sa demeure. Mais le froid du vaste vaisseau de l'église, la rigueur extrême de la température ne pouvaient qu'aggraver son mal. Le 9 janvier, la fièvre l'amenait à l'extrémité. Il fit convoquer les frères qu'il avait toujours près de lui et reçut l'extrême-onction, humblement et dévotement. Puis il supplia qu'on lui donnât la sainte Eucharistie. Quand Notre-Seigneur entra dans sa chambre, il ramassa toutes ses forces : il se lève, se vêt et, à la stupeur des assistants qui l'avaient vu presque inanimé, va au-devant de son divin Maître, se prosterne devant lui à plusieurs reprises. Depuis deux jours il ne pouvait presque plus parler. Pourtant, à ce moment suprême, il prolonge sa prière d'une voix éteinte, mais courageuse toujours ; il recommande à son Sauveur son dernier combat, lui demande d'achever

de purifier son âme. Puis les mains étendues en croix, les yeux au ciel, il reçoit le Corps divin avec des larmes de foi.

Il vécut quelques heures encore, recueilli dans une prière que l'on voyait agiter doucement ses lèvres. La nuit était venue ; il se fit apporter ses vêtements épiscopaux, choisit entre eux les plus modestes, les moins riches, ceux qu'il portait à sa consécration et réservait pour sa sépulture. Et puis, pensant qu'il ne verrait pas le jour, il voulut anticiper là récitation de l'office : il fit signe aux assistants et, marquant de la croix ses lèvres et son cœur, il commença de sa voix mourante : *Domine, labia...* Il ne put en dire plus. A sa place, un religieux, son ami préféré, continua la prière, que tous poursuivirent jusqu'à la fin des heures canoniales.

Alors l'évêque fait signe de le déposer à terre. « Il ne convient pas que le chrétien meurt sinon sur la cendre et sous le cilice. » On répand donc de la cendre sur le sol ; on y couche le Saint, qui, à l'insu presque de tous, était encore revêtu du cilice qu'il ne quittait point. Au bout de quelques instants, en donnant une dernière bénédiction à ses frères, il exhale son âme entre les mains de Dieu.

11 JANVIER

SAINT THÉODOSE LE CÉNOBIARQUE

ABBÉ

(423-528)

Ce ne sont pas seulement les sables de la Thébaïde qu'a illustrés et sanctifiés la pénitence aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Si l'Égypte a eu ses Paul, ses Antoine, ses Macaire, la Syrie, la Palestine ont eu aussi les leurs ; la vie monastique ou cénobitique a séduit dans ces pays d'innombrables troupes qui ont donné aux fidèles l'exemple des plus hautes vertus, et aussi, dans les persécutions des empereurs païens ou hérétiques, le

secours de leurs exhortations et de leur inébranlable orthodoxie. C'est le double service qu'a rendu admirablement à l'Église de son temps saint Théodose, qu'on a surnommé le Cénobiarque, c'est-à-dire le chef des cénobites.

Il était originaire de la ville de Magariasse, en Cappadoce, où il naquit vers l'an 423. La situation aisée de ses pieux parents lui permit de se livrer à l'étude des saintes Lettres, et il y réussit au point qu'il fut chargé de les expliquer au peuple. Jusqu'à l'âge de vingt-huit ans il exerça cette fonction. Mais alors le désir ardent lui vint de sortir, comme Abraham, de son pays pour mieux trouver Dieu, et il résolut de se rendre à Jérusalem. Passant à Antioche, il voulut voir et consulter saint Syméon Stylite, dont la renommée était universelle. Mais à peine il entra dans la cour au centre de laquelle s'élevait la colonne du Saint, que celui-ci, averti par une inspiration divine, s'écria : « Sois le bienvenu, Théodose, homme de Dieu ! » Il l'invita à monter près de lui, l'embrassa affectueusement et lui prédit son avenir. C'était l'an 451. Le quatrième concile de Chalcédoine s'ouvrait, qui devait condamner Eutychès, et pour qui combattait vaillamment Théodose.

Réconforté par cette visite, le jeune homme reprit sa route. Et d'abord il se mit sous la conduite d'un saint ermite nommé Longin, qui l'initia à la vie anachorétique. Mais bientôt, sur les instantes prières d'une pieuse femme du nom d'Icélia, il consentit, bien à contre-cœur mais sur l'avis de Longin, à remplir les fonctions de desservant d'une chapelle qu'elle avait construite en l'honneur de Notre-Dame. Il s'y faisait un concours de pèlerins qui augmenta vite la renommée de sainteté de Théodose ; celui-ci qui n'était venu si loin que pour trouver la solitude ne tarda pas à s'en effrayer. Il s'enfuit donc au sommet d'une montagne voisine ; il s'y trouvait une grotte où, disait la tradition, les Mages au retour de Bethléem avaient passé une nuit. La vie qu'il commença d'y mener était d'une excessive austérité. Il ne prenait de nourriture que l'indispensable : des dattes, des cosses, des herbes ; pendant trente ans, jamais de pain. A défaut d'autre aliment, il essayait d'amollir

dans l'eau les noyaux des dattes. Tout son temps, de jour et de nuit, était donné à la méditation et à la prière. Ainsi gardait-il intacte, par la continuité de cette mortification, la parfaite pureté de son âme et de son corps. Mais en même temps la joie intérieure dont il jouissait débordait sur ses traits et dans ses actes : c'était une douce gaieté, un aimable abord, une charité toujours prête à se dépenser.

A une époque où tant de cœurs étaient épris de perfection, où tant d'aspirants à la sainteté cherchaient un guide, un père, Théodose ne pouvait passer inaperçu. Les disciples abondèrent vite autour de lui ; il crut qu'il devait, pour les recevoir, chercher un endroit plus spacieux. Avec ses fils, il s'avança vers l'orient ; entre ses mains il portait un encensoir éteint et priait Dieu de l'allumer miraculeusement au lieu où il devrait s'établir. Vainement il marcha jusqu'à la mer Morte ; il revint alors sur ses pas : l'encensoir prit feu lorsque la pieuse foule était rentrée à la grotte des Mages. Dieu voulait qu'elle y restât. Théodose entreprit donc d'y élever un monastère, une *laure*, selon l'expression du temps fournie, dit-on, par le nom d'un maigre affluent du Cédron. C'était comme un grand village, où des habitations séparées renfermaient des groupes plus ou moins nombreux de *cénobites*, c'est-à-dire de religieux réunis par une vie commune. Successivement, le nombre de ses disciples augmentant, Théodose y bâtit quatre églises, selon les différentes origines, les différents rites de ceux qui s'attachaient à lui : une pour les Grecs, une pour les Arméniens et les Arabes, une pour les Besses, peuple du Nord qui parlait la langue esclavonne. La quatrième était réservée aux pénitents, à ceux qu'une vie solitaire au désert, mais dont Dieu n'était pas assez le principe, avait dévoyés du bien et même souvent livrés en possession au démon.

Le monastère, par la grande charité de Théodose, était ouvert à toutes les misères : les pauvres n'y étaient pas moins reçus que les pénitents et les aspirants à la vie parfaite. On venait voir, consulter, admirer le Saint, jouir de ses entretiens, apprendre de lui les secrets de Dieu, mais aussi demander le

pain même dont on avait besoin. A tous Théodose faisait bon accueil ; de son cœur il tirait les conseils de perfection ; des biens du monastère il faisait largesse sans compter. Plus d'une fois ceux-ci se trouvèrent épuisés bien avant que les mains tendues ne fussent remplies. Et alors la charité divine vint en aide à celle de l'homme en multipliant miraculeusement les ressources. Ce ne sont pas, il s'en faut, les seuls miracles accordés à l'intercession puissante de Théodose.

Non loin de lui vivait un autre Saint, Sabas, dont le nom vénéré a gardé et garde encore de l'oubli les ruines de son ermitage. Une étroite amitié ne tarda pas à lier Sabas à Théodose. Ils aimaient à se réunir, à s'entretenir ensemble des mystères du ciel ; ensemble ils concertaient les moyens d'étendre la gloire de Dieu pour la foi. L'évêque de Jérusalem, Salluste, avait pour tous les deux la plus profonde admiration. Pour étendre leur influence, il résolut d'étendre aussi leur autorité. A Théodose il confia avec le titre de cénobiarque le gouvernement suprême de tous les monastères qui s'étaient constitués dans la région. A Sabas il attribua la direction de tous ceux qui dans les mêmes lieux menaient la vie érémitique. C'était une véritable armée qui les soutiendrait dans les luttes prochaines. Car l'Église, après avoir joui d'une longue paix grâce à l'orthodoxie des empereurs, allait voir se lever de nouveau des jours mauvais.

Cependant Anastase, qui monta sur le trône en 491 après le règne de Zénon, avait commencé par donner de belles espérances. Mais bientôt il se laissa gagner à l'hérésie d'Eutychès, qui niait que la nature humaine de Jésus-Christ, née de la Vierge Marie, eût subsisté après son union avec la nature divine. Le concile de Chalcédoine l'avait condamné en 451. Mais l'hérésie ne consentait pas à mourir ; elle espérait triompher grâce à l'appui de l'empereur. Celui-ci, qui savait la grande influence de Théodose, essaya de le gagner. Il lui envoya une forte somme d'argent pour l'aider, disait-il, dans ses aumônes. Le Saint devina l'intention secrète d'Anastase. Plus habile que lui, il pensa qu'il était de bonne guerre d'accepter son argent, et il le remercia

de son offrande. Alors l'empereur démasqua son jeu, en demandant au vénérable cénobiarque de faire sa confession de foi touchant le point controversé. Théodose n'hésita pas : il réunit tous ses disciples : « C'est maintenant, leur dit-il, qu'il faut se préparer à souffrir, à mourir pour les vraies croyances. » Puis il répondit nettement en affirmant son adhésion aux quatre conciles de Nicée, de Constantinople, d'Éphèse et de Chalcedoine. Malgré son âge, il voulut faire plus : de ville en ville, de monastère en monastère, il alla, relevant les courages, fortifiant les esprits, combattant les subtils arguments par lesquels les émissaires d'Anastase prétendaient appuyer leurs erreurs. L'empereur, sévissant contre les évêques fidèles, avait chassé de son siège l'évêque de Jérusalem, Jean, pour le remplacer par le chef des *Acéphales* (c'était le nom nouveau de la secte). Ni Sabas ni Théodose ne l'abandonnèrent. Ils le mirent en garde contre toute mesure qui fût défavorable à la foi orthodoxe. Et comme Olympios, l'envoyé de l'empereur, le pressait vivement de se rendre aux désirs du maître, c'est en tenant par la main les deux saints qu'il monta sur l'ambon, pour anathématiser Eutychès, Nestorius et Severus. Après lui, Théodose éleva la voix : « Que celui, cria-t-il au peuple assemblé et frémissant, qui ne reçoit pas les quatre conciles comme les quatre Évangiles soit anathème ! » Et sur ces fortes paroles tous trois, fendant la foule enthousiasmée, sortirent de l'église. Olympios, terrifié, s'enfuit à Césarée. Anastase, à la condamnation de l'hérésie, répondit par une sentence d'exil contre les trois défenseurs de la foi.

Mais l'exil fut court. Anastase mourut le jeudi saint 518, frappé d'un coup de foudre ; et les confesseurs furent rendus à leurs frères. Théodose reprit alors sa vie de prière, d'humilité et d'inlassable charité. En même temps il multipliait les prodiges pour le soulagement des misérables. Il guérit une cancéreuse qui touche son vêtement ; apparaît à un enfant tombé dans un puits et le soutient sur l'eau jusqu'à ce qu'on l'en retire ; donne la victoire à un général qui l'invoque ; obtient par ses prières la fécondité à des femmes jusqu'alors stériles ; prédit le

tremblement de terre qui renversa la ville d'Antioche le 29 mai 526... Une invasion de sauterelles menace la Palestine; le Saint, à qui la vieillesse avait enlevé toutes ses forces, se fait conduire, porter au-devant des redoutables essaims. Il ramasse une sauterelle et, lui parlant comme si elle le comprenait, lui enjoint doucement : « C'est, dit-il, le précepte de notre commun Maître, de respecter le travail des pauvres gens. » Et dès lors il fut en effet respecté de toutes.

Son pouvoir divin, Dieu lui permettait parfois de l'exercer avec une familiarité douce et joyeuse pour le bien de ses amis, montrant ainsi de quel crédit le Saint jouissait auprès de lui. Un jour, Théodose se rendait en pèlerinage à Bethléem; il s'arrêta chez un solitaire qui lui était cher, Marcien. Celui-ci, l'heure du repas venue, offrit à son visiteur un plat de lentilles, mais s'excusa de ne pouvoir y joindre du pain : il n'avait pas de blé. Théodose lui fit donc part de celui que portaient en provision ses disciples. L'agape terminée, Marcien s'excusait encore : « Ne m'en veuille pas, disait-il, d'un si maigre festin : le blé nous manque absolument. » Tandis qu'il parlait, Théodose le regardait : il vit dans la barbe de son hôte un grain de blé tombé on ne sait d'où; il le recueillit délicatement et, avec un sourire gai : « En voici, dit-il. Comment dis-tu que tu en manques? » Marcien recueillit ce grain comme une précieuse semence. Mais le lendemain, quand il se rendit au grenier, il le trouva plein de froment, si plein que par la porte ouverte le tas immense s'écroutait au dehors.

Dans l'exercice de ces vertus et de cette bienfaisance, Théodose traversa la vieillesse jusqu'à ses extrêmes limites. Dieu permit qu'elle ne fût pas sans souffrance, afin que la récompense fût plus belle. Le corps ravagé par le mal et n'offrant que des plaies au regard, le saint conservait sa douceur patiente et refusait de demander à Dieu l'allègement de ses douleurs. Plus que jamais sa prière était continuelle; son sommeil même ne l'interrompait pas, et l'on voyait alors encore ses lèvres murmurer les paroles des psaumes. Enfin, entouré de trois évêques qui le pleuraient comme un père, il s'endormit paisi-

blement, à l'âge de cent cinq ans, pour se réveiller dans le sein de Dieu. C'était le 11 janvier 528.

12 JANVIER

SAINT ARCADE

MARTYR

(III^e siècle)

Si l'existence et le supplice de saint Arcade ne peuvent être mis en doute, les historiens, d'accord sur l'authenticité des Actes de son martyre, hésitent quand il s'agit de préciser la persécution pendant laquelle il subit la mort et le lieu où il confessa la foi. Il semble bien qu'il doive être compté au nombre des victimes faites par le très cruel Valérien ; peut-être aussi était-il originaire d'Espagne : la ville d'Ossuna le reconnaît en effet pour patron. Mais il est bien probable que c'est à Césarée de Mauritanie, aujourd'hui Cherchell, qu'il reçut sa couronne. Il importe peu que les documents anciens se taisent sur ce point. L'exemple de son héroïque courage n'en a pas moins de force ; il a plus de prix que la détermination exacte d'une date ou d'un lieu.

Il est certain du moins que dans le pays où il habitait la persécution sévissait avec rage : « Partout où l'on soupçonnait la présence d'un serviteur du Christ, le satellite se présentait. Le tyran forçait le peuple chrétien à paraître aux sacrifices idolâtriques, à verser des libations sacrilèges, à présenter des victimes couronnées de fleurs, à s'unir aux chants impurs au milieu des fumées de l'encens. »

Or un chrétien, connu par son importante fortune, — Arcade était son nom, — détestait ces assemblées coupables ; résolu à n'y prendre aucune part, il pensait cependant qu'il ne devait pas, sans être spécialement appelé par Dieu, affronter la

mort réservée à tous ceux qui refusaient de se rendre à ces fêtes. D'ailleurs, selon le conseil du Seigneur lui-même, plus d'un fidèle s'était dérobé ou avait cherché à se dérober par la fuite à la persécution. Loin de les en blâmer, les évêques donnaient la même direction de conduite ; d'autres, non des moindres, saint Cyprien, par exemple, n'hésitaient pas à s'y conformer. Ce n'était pas lâcheté, certes ; beaucoup le montrèrent en mourant plus tard héroïquement. C'était prudence, défiance de leurs forces, crainte de tenter Dieu ; c'était, pour les chefs, désir de conserver aux fidèles des pasteurs et des guides. Arcade fit comme eux ; il quitta sa demeure et vint se cacher dans une retraite où il passait ses jours dans la prière, les veilles et la pénitence. Mais, à cause de sa situation sociale, son absence ne pouvait manquer d'être remarquée ; elle le fut ; on se mit à sa recherche, on vint fouiller sa demeure. Elle était vide ; mais un parent d'Arcade par hasard s'y rencontra. On le saisit, on l'interroge ; il essaie de justifier l'absent. Furieux de leur coup manqué, les satellites s'emparent de lui et l'emmènent. Le gouverneur de la province, à défaut de l'autre, le fit jeter en prison jusqu'à ce qu'il dénonçât le lieu où se cachait Arcade.

Le bruit de l'arrestation de son parent ne tarda pas à arriver au solitaire ; il ne pouvait supporter qu'un autre fût exposé pour lui au supplice et à la mort. Aussi bien sa vie de prière avait enflammé son cœur du désir du martyre ; il sentait que Dieu lui permettait, lui demandait même de confesser hardiment sa foi et de se donner en exemple aux pusillanimes, qu'il fortifierait de la sorte. Il quitte sa retraite, il vient à la ville, il se présente au gouverneur : « Tu tiens en prison mon parent à cause de moi, dit-il ; relâche-le donc : me voici, prêt à t'apprendre ce qu'il ne pouvait pas te dire et à te rendre compte de toutes mes actions. »

Le gouverneur essaya d'abord de la clémence et des promesses : « Je consens, acquiesça-t-il, à fermer les yeux sur ta fuite. Tu n'as rien à craindre si tu consens, — un peu tard cependant, — à sacrifier aux dieux. — Que dis-tu ? ô le plus futile

des juges, s'écria le martyr ; tu penses effrayer les serviteurs de Dieu par la crainte de perdre une vie fugitive ou de voir venir la mort ? Mais pour eux, c'est le Christ qui est la vie, et mourir est un gain. Invente, ajouta-t-il avec la force que lui donnait la grâce, invente tous les supplices que tu voudras ; tu ne nous sépareras pas de Dieu. »

Cette généreuse provocation piqua le juge au vif. Dans sa colère, il estima trop peu de chose le chevalet, les ongles de fer ou les fouets plombés. Bien vite son imagination cruelle a trouvé un supplice nouveau, recherché, qui, dans sa lente atrocité, fera souffrir mille morts au vaillant chrétien. Il donne un ordre ; les licteurs ont compris ; ils se saisissent d'Arcade et le conduisent au lieu des exécutions. Lui, marchait, se recommandant à Dieu ; déjà il s'était agenouillé, tendait le cou, croyant qu'en lui abattant la tête on lui donnerait en un instant la couronne. Il devait l'acheter plus cher. Le bourreau lui fait étendre la main ; à coups successifs et mesurés, il détache les phalanges, tranche les poignets, désarticule les coudes et les épaules. Cependant Arcade offrait à Dieu ses souffrances : « Vos mains, ô Seigneur, m'ont fait, m'ont pétri ; donnez-moi l'intelligence ! » Le tyran n'avait pas pensé à lui faire couper la langue ; tout le temps de sa longue agonie, il s'en servit pour louer son Créateur. Après les mains, les bras, le bourreau s'attaqua aux orteils, aux pieds, aux jambes ; lentement il procédait à cette horrible dissection. Il ne restait plus au saint qu'un tronc inondé de sang ; il n'avait pourtant pas cessé, il ne cessait même pas encore de féliciter ses membres du sacrifice qu'on en faisait : « Bienheureux êtes-vous, et jamais vous ne me fûtes plus chers que lorsque je vous vois séparés de mon corps et consacrés à la gloire de Dieu ! » Et tandis qu'avec son sang ses dernières forces s'épuisaient, recueillant son courage, il dit aux assistants de sa voix mourante : « Ce n'est rien, ce n'est rien ; tout cela, il est facile de le supporter, quand on a pris l'habitude de songer au ciel. Songez-y ; quittez les faux dieux, adorez le seul véritable Maître, celui qui m'a soutenu de sa grâce, celui qui va me recevoir vainqueur et me garder à jamais ! »

Ainsi expira-t-il dans la paix ; et les païens s'émerveillaient de cette patience et les chrétiens s'animaient par cet exemple à souffrir pour le Christ.

13 JANVIER

SAINTE STRATONICE ET SAINT SÉLEUCUS,

MARTYRS

(IV^e siècle)

C'est au temps de la cruelle persécution exercée contre l'Église de Dieu par l'empereur Maximien-Galère (306-313) qu'eut lieu cette merveilleuse passion. Sur les remparts de Cyzique, en Mysie, la fille du préfet de la ville, Stratonice, était venue voir les supplices auxquels on soumettait au pied des murailles un grand nombre de chrétiens amenés là de plusieurs points de la contrée. Elle était païenne, comme son père Apollonius, comme son mari Séleucus, un des jeunes gens les plus distingués de la ville ; elle était jeune, riche, aimée, et devait tenir fortement à la vie heureuse dont elle jouissait. Mais le spectacle, où elle avait cru trouver de l'intérêt, la troubla profondément. Ces hommes, ces femmes, ces vieillards, endurent les plus atroces tortures les yeux au ciel, la sérénité sur le visage, le nom de Jésus sur les lèvres, la remplissaient d'étonnement, de stupeur. Et se tournant vers ses suivantes : « Quelle étrange chose ! dit-elle. Les autres condamnés vont à la mort en tremblant, en se lamentant ; ceux-ci la voient venir avec calme, avec bonheur même. Dans quel espoir ? quel est ce Jésus qu'ils invoquent à leur dernier soupir ? »

Un jeune chrétien l'entendit. Il était là, cachant, disent les Actes, sa foi par crainte. Pourtant le prosélytisme l'emporta sur son désir de rester inconnu. Il s'approcha de Stratonice et à voix basse : « Après cette vie, dit-il, nous en attendons une

immortelle ; ceux qui souffrent sans faiblir sont assurés de la posséder. Ayant donné leur vie pour Dieu, ils auront au ciel une éternelle récompense. » Stratonice le regarda : « Qui me révélera cette vie bienheureuse dont tu me parles? — Si tu crois en Notre-Seigneur Jésus-Christ, il éclairera ton âme de sa lumière. »

Les suivantes de la jeune femme, qui la savaient fière et hautaine, s'étonnaient de la voir s'entretenir ainsi avec un inconnu. Mais quelle fut leur stupéfaction, lorsque tout à coup, se levant de son siège, Stratonice fit le signe de la croix, en disant tout haut : « Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu des chrétiens, ouvre mes yeux à ta lumière et donne-moi un signe de la vérité de ce qu'on vient de me dire ! » La grâce qui venait de bouleverser son âme ouvrit en effet ses yeux : elle vit une colonne de lumière descendre du ciel sur les pauvres corps déchirés, tandis que leurs âmes montaient vers les hauteurs. Aussitôt elle quitte ses serviteurs, descend vers la porte de la ville la plus proche, fend la presse et, sans égards pour son rang et sa famille, elle s'agenouille près des martyrs. Elle baise leurs plaies, et en pleurant : « Seigneur Jésus-Christ, s'écrie-t-elle, accorde-moi la grâce de mourir aussi pour toi ! »

Cependant on avait averti Apollonius du transport de sa fille. Épouvanté, il accourt ; il la voit penchée sur les corps saints, souillée de leur sang. « Ma fille, ma fille, dit-il, que fais-tu? Tu déshonores ainsi ta famille aux yeux de tous les habitants de Cyzique? — Non, père, je ne te déshonore pas ; je te sauve, si tu veux, comme moi, abjurer les faux dieux. » Apollonius ne répondit que par ses larmes. Le juge, ému pour lui, ordonna de jeter à la mer les dépouilles des martyrs et rentra, indécis et inquiet, tandis que de force on ramenait chez elle la jeune femme.

Celle-ci passa la nuit en prières. « Seigneur Jésus, disait-elle, ne m'abandonne pas, puisque j'ai cru en toi. » Et tandis qu'elle priait et pleurait, un ange lui apparut : « Courage, Stratonice, après les tourments des martyrs, la gloire des saints ! » Et, ces mots prononcés, il disparut.

Le lendemain, après un nouvel assaut de la tendresse de son père, elle s'échappa de sa maison pour se rendre au lieu qui la veille avait vu sa conversion. A la porte de la ville, elle rencontra Séleucus, son mari, au milieu d'une bande d'amis. Elle court à lui : « Séleucus, mon frère, je t'invite à une vie nouvelle. Allons ensemble au Sauveur du monde, entrons ensemble au bonheur éternel ! » Séleucus aimait tendrement sa jeune femme : il écoutait avidement ses paroles. Déjà touché de la grâce : « Quel est-il, chère Stratonice, ce nouveau Dieu que tu adores ? Est-il au-dessus des nôtres ? — Nos dieux, dit Stratonice, ne sont que de vaines idoles. Jésus, qui vient de m'éblouir de sa lumière, Jésus, voilà le vrai Dieu ; il s'est fait homme, il a daigné se laisser crucifier, il a ainsi sauvé le genre humain. » Et tombant à genoux : « Seigneur Jésus, éclaire-le, touche-le ! Que lui aussi croie en toi, qu'il comprenne que tu es le vrai Dieu ! » Elle se relève, prend la main de Séleucus, l'entraîne vers le sol encore humide de sang, et tous deux se prosternent en priant Dieu de leur être propice.

Ce soudain changement avait indigné les amis et les serviteurs de Séleucus ; ils coururent en prévenir Apollonius, qui se trouvait alors avec le juge. Celui-ci croyait devoir faire citer la nouvelle prosélyte. Apollonius obtint un délai de sept jours, pour essayer de la convaincre. Toute tentative échoua : larmes, prières, appel à l'amour filial, menaces, tout fut vain.

Alors il la fit enfermer avec Séleucus dans une chambre obscure. La nuit, tandis qu'ils priaient, un ange les visita encore, ouvrit pour eux les portes de la maison, puis de la ville, et les mena au lieu où avaient péri les martyrs. C'est là que le lendemain on les trouva tous deux à genoux.

Le juge se décida donc à intervenir. Il demanda qui avait délivré les deux jeunes gens : « Personne, j'en atteste le Christ, répondit Stratonice, personne que celui qui, enfermé dans le tombeau et gardé par les soldats, passa à travers la pierre. » Et, avec une science qu'elle ne pouvait tenir que de Dieu, elle exposait la foi, citait les Écritures, à l'émerveillement de tous. Furieux enfin, le juge la fit étendre sur le chevalet et battre

avec des verges garnies d'épines. Ce fut ensuite le tour de Séleucus ; ferme d'abord, quand il se vit condamné à une cruelle fustigation, il trembla ; mais Stratonice lui prit la main, l'encouragea ; il s'écria : « Assistez-moi, Seigneur Jésus ! » et le courage ne lui fit plus défaut.

Le lendemain, on les ramena devant le tribunal. ! En vain le juge essaya d'étouffer les martyrs au milieu de vapeurs de soufre ; elles se changèrent en parfums ; en vain les fit-il rouler sur des lames de fer rougies : elles perdirent leur ardeur. Après les avoir encore déchirés de coups, il ordonna de les enfermer de nouveau.

Trois jours se passèrent ; le quatrième, on les tira de prison, on les conduisit au juge. Ils n'avaient reçu aucune nourriture, nul ne les avait pansés. Pourtant ils reparaissaient pleins de vigueur, sans trace de blessure. Le geôlier protestait qu'il n'avait laissé pénétrer personne dans la prison. Interrogée à son tour, quel médecin les avait secourus, Stratonice se mit à rire. « Que feras-tu à ce médecin, si je te le nomme ? demanda-t-elle. — Par les dieux ! je le soumettrai aux plus affreux tourments. — Mon médecin, reprit-elle, c'est le Christ ; c'est lui qui a guéri les plaies que ta cruauté nous a faites. Qui l'aurait pu, sinon lui ? »

Les tourments reprirent. Pendant trois heures on déchira les flancs des martyrs avec des ongles de fer qui mettaient à nu leurs os. « Tu as l'air de ne pas souffrir, Stratonice, dit le juge. — Non, répondit-elle, j'en atteste le Christ. J'ai en moi quelque chose qui m'empêche de sentir la douleur : c'est l'espérance d'un bonheur qui sera d'autant plus grand que tu m'auras tourmentée davantage. »

Que faire ? qu'inventer pour les réduire ? Le juge prit les avis de ses plus experts conseillers. La solution fut qu'on les enfermerait dans un caveau avec les corps en décomposition de quinze misérables et qu'on les y laisserait pourrir. Au milieu des larmes de leurs parents, des cris de compassion de la multitude, Stratonice et Séleucus furent conduits à cet étrange et ignoble supplice.

En grande hâte, avec beaucoup de précautions pour ne pas subir l'infection, les fossoyeurs jetèrent les époux dans l'infecte tombe et scellèrent la pierre. Mais Dieu, infiniment bon, chassa les odeurs pestilentielles ; de suaves senteurs les remplacèrent. Quant au bout de sept jours on vint constater la mort des martyrs, on les trouva pleins de vie et souriant, à l'émerveillement de la foule qui criait au miracle.

L'épreuve avait duré assez ; la récompense devait venir enfin. Les deux jeunes gens furent condamnés à être frappés du glaive. Lorsque la sentence fut prononcée, Stratonicé, levant les yeux au ciel : « Seigneur Jésus, dit-elle, si pour toi j'ai méprisé cette vie fragile, donne-moi l'immortelle vie. » Elle s'agenouilla et comme le bourreau levait le glaive : « Seigneur Jésus, assiste-moi, » dit-elle. Et sa tête roula. Séleucus fut à son tour décapité en prononçant les mêmes paroles. Son corps tomba sur celui de son épouse.

Une noble dame, nommée Théotiste, obtint de recueillir les saintes dépouilles. Elle les déposa dans la même tombe. Et lorsque Constantin eut donné la paix aux fidèles du Christ, il fit en ce lieu construire une église.

14 JANVIER

SAINT HILAIRE,

ÉVÊQUE

(vers 308-368)

Avec l'avènement au trône impérial de Constance, fils de Constantin le Grand (337), l'arianisme releva la tête. Cette hérésie, qui sapait le christianisme à sa base, en ne reconnaissant le Verbe comme une créature, — la plus parfaite de toutes, il est vrai, — et en refusant par suite de voir en Jésus-Christ un Dieu incarné, avait été condamnée par le concile

de Nicée (325) et d'abord vigoureusement réprimée par Constantin. Cependant les intrigues d'Arius et de ses partisans, spécialement d'Eusèbe, évêque de Nicomédie, avaient, sur la fin de sa vie, abusé le vieil empereur, qui s'était montré plus conciliant pour les hérétiques. Lorsque Constance succéda à son père, les chances, humainement parlant, semblaient à peu près égales entre l'orthodoxie et l'erreur. Celle-ci allait rompre l'équilibre en sa faveur, grâce à l'appui de l'impératrice Eusébie (352).

Ce furent des années douloureuses que vécut l'Église de 352 à 361. Les subtilités, les faux-fuyants, l'esprit d'intrigues, la jalousie des Orientaux embrouillèrent à l'envi une question que le bon sens et la droiture occidentale eût résolue rapidement. Les partis se multiplièrent, se divisèrent pour ou contre l'adoption d'un mot, heureuse trouvaille d'abord des Pères de Nicée, puis nécessaire expression de la vérité dogmatique, — nécessaire, puisqu'en l'écartant on semblait adhérer à l'erreur. Dirait-on que le Père et le Fils étaient d'une même substance (*homoousioi*) ou simplement de substance semblable (*homoiousioi*)? Si le second terme creusait entre eux un abîme, le premier ne risquait-il pas d'identifier les deux personnes divines?

Le langage des anciens Pères grecs confond, emploie souvent l'un pour l'autre les mots par lesquels aujourd'hui nous traduisons les concepts très différents de substance et de personne. Il était donc facile de subtiliser sur les termes, d'y trouver l'occasion, précieuse à l'esprit chicanier des Grecs, de discussions sans fin, de s'entêter dans des querelles où s'exerçait, aux dépens de la vérité, le désir de domination. L'intrusion du despotisme dans des questions de foi fut cause que la controverse des idées se tourna en persécution. Une fois qu'il eut pris parti pour certains hommes, l'empereur, sans souffrir peut-être d'atteinte à sa foi personnelle, usa et abusa de son autorité toute-puissante pour essayer de courber devant eux la foi du monde entier.

Du reste il s'y brisa. Lorsqu'il mourut, cette foi, comme une bonne épée qui se redresse dès que la main cesse de la ployer,

se retrouva droite et entière. Si le monde, selon le mot de saint Jérôme, avait gémi de se voir soudainement arien, il ne lui fallut que peu de temps pour rejeter le venin. Il redevint catholique pour résister à la persécution païenne de Julien l'Apostat.

Même en face de Constance, les défenseurs ne manquèrent pas à l'orthodoxie. A côté du vaillant Athanase, la vraie foi eut ses confesseurs et ses martyrs. Le plus illustre de ceux-là fut saint Hilaire.

Bien que nous sachions fort peu de chose sur ses premières années, il semble bien qu' « il ne naquit pas chrétien, mais le devint » (Tillemont). Ses parents, nobles et riches, habitaient Poitiers (ou peut-être Cléré, en Anjou), lorsque ce fils leur fut donné. Ils l'instruisirent avec grand soin dans les lettres, puis le marièrent, avant qu'il eût même soupçonné la vérité chrétienne. Il a dit lui-même, au début de son livre sur la Trinité, comment le souci de la vie future, l'inquiétude de l'avenir sans fin avaient commencé de lui ouvrir les yeux. L'absurdité des dogmes païens l'avait rebuté ; la rencontre des Livres saints, surtout de l'Évangile de saint Jean, fit le reste. Baptisé, il commença par amener à la foi sa femme et sa fille. Ce n'est pas à ces deux chères créatures qu'il borna son apostolat ; il l'étendit au contraire si loin, que, à la mort de l'évêque de Poitiers Maxence, la voix du clergé et des fidèles l'appela à l'épiscopat. Il ne crut pas possible de se dérober à cette vocation. Mais dès lors, selon la loi établie déjà de la continence des clercs, il demanda et obtint que sa femme « se résolut à ne plus apercevoir désormais son époux qu'à l'autel, transfiguré dans la flamme du sacrifice, et à ne plus l'aimer que comme une fille ou comme une sœur » (P. Largent).

C'est sans doute vers 350 qu'Hilaire reçut l'onction épiscopale. Il n'y avait, dit-il, que peu de temps qu'il était évêque, lorsque les hérétiques, ayant envahi l'esprit de Constance, relevèrent audacieusement le drapeau d'Arius. L'empereur, à leur instigation, avait tout d'abord déclaré la guerre à Athanase, le patriarche d'Alexandrie et le plus énergique défenseur de la foi. Puis il prétendit courber devant ses préférences dog-

matiques l'Occident comme l'Orient. Il avait banni Lucifer de Cagliari, Denys de Milan, Eusèbe de Verceil, qui résistaient à l'erreur ; bientôt après, le vieil et vénérable Osius, évêque de Cordoue, et même le pape Libère avaient dû partir pour l'exil. Clercs et fidèles étaient terrorisés. Hilaire, osa prendre alors la parole en faveur de la vérité. D'abord il réunit un concile d'évêques, qui énergiquement sépara de sa communion les principaux fauteurs des mesures tyranniques. Puis il n'hésita pas à porter devant l'empereur, en termes habiles et mesurés, mais très fermes et très explicites, son plaidoyer pour l'Église affligée et les évêques exilés. Julien, qui devait être l'Apostat, gouvernait alors la Gaule ; au défaut de son inertie indifférente, Saturnin, évêque d'Arles, l'un des excommuniés du concile réuni par Hilaire, convoqua ses partisans à Béziers. L'évêque de Poitiers eut la hardiesse de s'y rendre ; mais qu'eût-il fait devant des adversaires résolus à ne pas l'écouter et qui « espéraient tromper le Christ lui-même » ? Sa voix étouffée par les clameurs, on arracha à Julien un ordre d'exil. En juin 356, Hilaire de Poitiers et Rhodane de Toulouse durent partir pour la Phrygie. Rhodane y mourrait ; Hilaire, plus que jamais, s'y montrerait le soldat de la vérité catholique.

Dès son arrivée au lieu de son exil, il se préoccupa d'établir, en face des erreurs de l'hérésie, la véritable doctrine traditionnelle. C'est l'origine de son *Traité de la Trinité*, en douze livres, où la génération éternelle du Verbe et sa consubstantialité avec le Père sont successivement établies. Hilaire n'était pas le premier à traiter une telle matière ; mais son œuvre « dépasse celle de ses prédécesseurs par l'exactitude de la doctrine et l'ampleur de l'exécution. Il a, le premier des Latins, combattu l'arianisme et, contraint par les nécessités de la défense à se créer une langue, il a fait entrer dans un idiome jusque-là rebelle les précisions de la doctrine catholique et les délicatesses de la pensée grecque » (P. Largent).

En même temps, sur la demande peut-être de ses collègues de Gaule, il leur adressait une longue lettre, où, tout en les exhortant à se tenir fermement attachés aux définitions conciliaires,

il s'appliquait à éclaircir les soupçons mutuels qui séparaient les évêques orientaux de ceux de l'Occident ; et, traçant une conduite également éloignée d'une inflexible intransigeance et d'une indulgence compromettante ou suspecte, il tendait une main compatissante à ceux qu'une faiblesse trop humaine retenait dans les rangs semi-ariens. Cette lettre provoqua d'ardentes critiques de la part de certains confesseurs de la foi, comme Lucifer de Cagliari, qui alla jusqu'à cesser toute communion avec Hilaire. Mais celui-ci, humble et charitable, ne croyait pas qu'il fallût rompre le roseau à demi brisé, dans l'orgueil d'une farouche orthodoxie.

Cependant, l'année même où Hilaire terminait son *Traité de la Trinité*, en 359, Constance essayait encore de reconstituer l'unité de foi, telle que la rêvait son impérialisme. Il avait d'abord pensé à réunir un concile universel à Constantinople ; mais un effrayant tremblement de terre, puis un immense incendie, qui ruinèrent la ville, s'opposèrent à son projet. Les rusés ariens, comptant bien ainsi dominer plus facilement les résistances, lui conseillèrent alors de convoquer les évêques simultanément à deux conciles, l'un à Rimini, pour l'Occident, l'autre à Séleucie d'Isaurie, pour l'Orient. Ni l'un ni l'autre du reste ne méritèrent le titre d'œcuménique. Celui de Rimini aboutit lamentablement, sous la pression violente des évêques hérétiques Ursace et Valens, à une défection presque totale de l'épiscopat. A celui de Séleucie, Hilaire fut convoqué ; il s'y rendit hardiment. Sa vaillance empêcha les excès d'une minorité exaltée que commandait Acace, l'évêque de Césarée. Quand celui-ci, outré, eut obtenu que le concile fût dissous par le départ irrité du représentant de Constance, Hilaire poursuivit Acace à Constantinople, le provoquant, le défiant à une discussion dont l'hérétique, non plus que ses adhérents, ne voulait à aucun prix. Pour se défaire de cet intraitable adversaire, il leur parut qu'il n'y avait qu'un moyen : le renvoyer en Gaule. Constance acquiesça à leurs vœux, sans cependant révoquer le décret d'exil. Après avoir défendu la foi en Orient, Dieu permettait qu'Hilaire vînt la relever en Occident.

Mais il ne voulut pas partir sans exhiler enfin contre le persécuteur couronné l'indignation qu'il avait jusque-là contenue par l'espérance de s'en faire écouter. Ses invectives contre Constance éclatent en tonnerre et foudroient le criminel empereur qui usait sa puissance à corrompre les fidèles du Christ. Parmi les grondements de cette sainte colère, il se dirigeait vers sa patrie. A cette nouvelle, Martin, qui, en sortant de l'armée, s'était attaché à cet illustre maître, et depuis son exil vivait en érmitte dans une petite île du golfe de Gênes, s'empressa vers lui. Il ne le rejoignit pourtant qu'à Poitiers ; se remettant sous sa conduite, il ne tarda pas à fonder, non loin de sa ville, l'illustre abbaye de Ligugé, où, dans les dernières années de sa vie, Hilaire allait chercher la douceur de la retraite et de la pénitence monastiques.

L'évêque s'acheminait lentement vers la Gaule, accueilli partout comme un triomphateur, partout renforçant les courages, apaisant les querelles, pacifiant les cœurs. Grâce à lui, si les chefs officiels de l'arianisme, Saturnin d'Arles et Paterne de Périgueux, furent déposés de leurs sièges épiscopaux, les autres, les faibles, les repentants trouvèrent facilement miséricorde. Cette sagesse rétablit la paix en ruinant la secte, et son succès fit qu'on eut encore recours à Hilaire pour résoudre en Italie les mêmes questions irritantes. Constance venait de mourir à Mopsueste (361). Julien l'Apostat lui succédait et, par désir de troubler l'Église bien plutôt que par esprit de justice, il permettait à tous les exilés, orthodoxes ou hérétiques, de rentrer dans leurs églises. En conséquence, Eusèbe de Verceil revint d'exil ; en passant par Alexandrie, il avait consulté Athanase ; les deux Saints s'étaient entendus pour une politique de conciliation qui se trouvait entièrement d'accord avec celle d'Hilaire. Il s'empressa donc d'unir ses efforts à ceux de l'évêque de Poitiers ; bénie par le pape Libère, leur action, malgré l'opposition irréductible de Lucifer de Cagliari, fut couronnée d'un succès presque universel. Pourtant l'hérésie s'était fortifiée à Milan, que gouvernait l'évêque Auxence. En vain Hilaire s'adressa à la conscience, droite et chrétienne pourtant,

de l'empereur Valentinien I^{er} (364). Auxence trompa celui-ci par d'audacieuses équivoques, et Valentinien, meilleur politique que théologien, enjoignit à Hilaire de quitter Milan. Il obéit ; mais ce ne fut pas sans lancer contre Auxence un trait foudroyant, qui rappelait celui dont il frappa Constance. Doux et miséricordieux pour les égarés et les faibles, Hilaire gardait toute son énergie vengeresse contre ceux qui à l'erreur joignaient la fourberie ou la violence.

Dorénavant il vécut tout pour ses ouailles. C'est sans doute à cette époque de sa vie qu'il écrivit ses *Commentaires sur les Psaumes*, où « il tient un juste milieu entre ceux qui, ne s'arrêtant qu'au sens littéral et purement historique, croyaient n'en devoir point chercher d'autre, et ceux qui, rapportant tout à Jésus-Christ, s'imaginaient que les psaumes n'avaient point de sens littéral » (dom Ceillier). Sa charité s'exerçait non seulement par les paroles et les aumônes, mais par les miracles. Il en faisait de nombreux et sa réputation de thaumaturge s'accrut encore après sa mort. Celle-ci arriva sans doute le 13 janvier 368. Hilaire fut enseveli, auprès de sa femme et de sa fille Abra, dans la basilique des martyrs saint Jean et saint Paul, qui aujourd'hui porte son nom. Entouré de la vénération des plus grands savants, comme de celle des foules, saint Hilaire a été décoré du titre de Docteur de l'Église par le pape Pie IX le 13 mai 1851.

15 JANVIER

SAINT PAUL DE THÈBES

ERMITE

(vers 230 — vers 345)

« Quel est l'instaurateur de la vie érémitique? » se demande saint Jérôme, en commençant le récit de la vie de saint Paul. Les uns, ajoute-t-il, en font remonter le premier exemple à

Élie, les autres à Jean-Baptiste ; mais ces deux grands personnages sont plutôt des prophètes que des ermites. Il convient donc de descendre jusqu'au III^e siècle de l'ère chrétienne pour assigner l'origine d'une pratique qui fit fleurir au désert tant d'admirables vertus. Ce n'est pourtant pas le désir de trouver Dieu dans la solitude et d'y pratiquer la pénitence qui décida de la vocation du premier *Père du désert*.

Paul naquit dans la Thébaïde inférieure, peut-être à Cefra, dans le premier tiers du III^e siècle, sans doute entre 230 et 232. Il n'avait guère que quinze à seize ans lorsqu'il perdit son père et sa mère, qui lui laissèrent une fortune considérable. Il fut alors recueilli chez sa sœur, déjà mariée. Mais le mari de celle-ci, bien loin d'avoir pour son jeune beau-frère l'amitié qu'il lui devait, ne conçut que l'envie furieuse de le dépouiller de ses biens. L'occasion s'en présenta lorsque éclata, en 250, l'effroyable persécution de Dèce. Nulle part elle ne sévit plus cruellement qu'en Égypte et en Thébaïde. D'affreuses tortures étaient exercées contre les chrétiens ; et pour stimuler les dénonciateurs, on récompensait ceux-ci en les mettant en possession des biens que l'on confisquait aux condamnés. Le beau-frère de Paul fut séduit par cet appât. Il résolut de livrer le jeune homme aux persécuteurs, et les prières, les larmes de sa femme ne purent l'émouvoir. Averti à temps, Paul, qui dès l'abord s'était réfugié dans une propriété éloignée, prit la fuite dans le désert, pour y attendre la fin de la tempête. Il n'en devait pas revenir. La solitude le charma, lui révéla les grandeurs et les beautés divines, le fit entrer dans la voie de la contemplation. En s'enfonçant de plus en plus vers l'ouest, il avait trouvé une montagne au pied de laquelle s'ouvrait une profonde caverne. A l'exploration, elle se montra plus grande encore ; elle débouchait enfin en une sorte de cirque que couronnait la voûte du ciel. Un vieux et haut palmier lui donnait une ombre rafraîchissante ; à ses pieds une fontaine limpide laissait échapper un filet d'eau qui tout de suite se perdait dans la terre. Ce refuge avait été habité. La montagne était percée de grottes où l'on trouvait encore des enclumes,

des marteaux, des pièces de monnaie : là s'étaient jadis, au temps de Cléopâtre et d'Antoine, cachés de faux monnayeurs.

Paul aima tout de suite ce lieu ; il s'y fixa, il n'en sortit plus, tout entier livré à la prière. Le palmier lui fournissait sa nourriture et son vêtement, la fontaine sa boisson. Et pour nous faire accepter la possibilité d'une vie si austère, saint Jérôme affirme qu'il a vu lui-même, aux déserts de Syrie, un moine qui trente ans ne vécut que de pain d'orge et d'eau boueuse, et un autre qui, retiré, au fond d'une vieille citerne, prenait pour seule nourriture cinq figes par jour. Par cette austère pénitence, par cet entretien continuel avec Dieu, Paul mérita de pénétrer les mystères du ciel, et Dieu lui révélait non seulement ses secrets, mais aussi des faits humains qu'il n'avait nul pouvoir de connaître autrement. Il vécut ainsi quatre-vingt-dix ans et parvint à sa cent treizième année.

Cependant à quelques journées de marche, non loin de la mer Rouge, un autre solitaire avait adopté une vie pareille ; mais, malgré ses résistances, il avait été contraint d'accepter de nombreux disciples. Il s'appelait Antoine. Un jour, a-t-il raconté, la pensée lui vint que nul autre que lui ne s'était ainsi fixé dans le désert. Mais la nuit suivante un songe l'avertit qu'il y avait un anachorète perdu plus avant dans la solitude et meilleur que lui : qu'il se hâtât de l'aller voir.

Le jour venu, Antoine prit son bâton et, malgré sa vieillesse — il avait déjà quatre-vingt-dix ans, — entreprit ce pèlerinage. Ce ne fut pas sans peine ni sans d'étranges rencontres que le troisième jour il arriva au pied de la montagne que Paul habitait. En approchant, son pied heurta une pierre ; aussitôt, de l'intérieur, une main clôtura l'ouverture de la grotte. Antoine tomba à genoux ; il suppliait le saint ermite, qui lui était inconnu, de le recevoir et protestait qu'il resterait là jusqu'à la mort. Enfin Paul ouvrit en souriant : « Ce n'est pas en menaçant qu'on prie, dit-il ; tu t'étonnes que je ne te reçoive pas, quand tu viens pour mourir ? » Et tout de suite, l'appelant par son nom que Dieu lui révélait, il l'embrassa en louant Dieu ; puis, le faisant asseoir : « Voilà, lui dit-il, le vieillard aux membres

cassés, à la chevelure inculte, que tu viens chercher de si loin ; c'est encore un homme, demain une poussière. Mais ta charité ne se laisse pas rebuter. Dis-moi donc, que devient le genre humain ? bâtit-on encore des maisons dans les villes ? qui gouverne le monde ? y a-t-il encore des malheureux pour se laisser séduire par le démon ? »

Et tandis qu'ils causaient, voici qu'un corbeau se perche sur l'arbre ; il descend, il dépose devant les saints un pain entier. « Le Seigneur, dit Paul, nous envoie notre repas. Qu'il est bon ! qu'il est plein de condescendance ! Depuis soixante ans, je reçois chaque jour la moitié de ce pain. Mais pour ton arrivée le Christ a doublé la ration de ses soldats. » Ils s'assirent au bord de l'eau pour manger. Mais c'était à qui laisserait à l'autre l'honneur de rompre et de bénir le don du Seigneur. « Tu es mon hôte, disait Paul. — Tu es l'aîné, » reprenait Antoine. Enfin, pour s'accorder, ils prirent chacun une extrémité du pain et d'ensemble le rompirent ; ils trempèrent ensuite leurs lèvres dans la fontaine et, le repas achevé, passèrent la nuit à louer Dieu.

Le jour venu, Paul dit : « Frère, l'heure de mon dernier sommeil est venu. Selon mon désir, je vais *me dissoudre pour être avec le Christ*. Le Seigneur t'a envoyé pour que tu confies mon pauvre corps à la poussière, que tu rendes la terre à la terre. » Et comme Antoine le suppliait de l'emmener avec lui : « Tu dois chercher non ton avantage, mais celui du prochain. Il lui importe de recevoir ton exemple. Mais va, si tu le veux bien, va me chercher le manteau que t'a donné l'évêque Athanase ; tu en envelopperas mon misérable cadavre. » Non pas, remarque saint Jérôme, que Paul s'inquiétât de son linceul ; mais il voulait montrer qu'il était en communion avec le vaillant évêque d'Alexandrie ; il désirait aussi ne pas affliger par le spectacle de son agonie les yeux d'Antoine.

Bien étonné d'entendre Paul faire allusion à ce manteau dont il ne lui avait parlé, Antoine s'éloigna avec douleur. Il allait vite, forçant sa vieillesse ; il arriva haletant, épuisé : « D'où venez-vous, père, après un si long temps ? lui demandèrent ses disciples. — Malheur à moi, pécheur ! répondit le Saint.

C'est bien à tort que je me pare du nom de moine : j'ai vu Élie, j'ai vu Jean dans le désert, j'ai vu plutôt Paul dans le paradis ! » Se frappant la poitrine, il chercha le manteau dans sa cellule, et sans prendre une bouchée de nourriture se hâta de nouveau vers le désert. S'il allait ne plus trouver Paul vivant !

C'était le lendemain ; il avait fait trois heures de marche : dans le ciel, parmi des troupes d'anges, au milieu des chœurs des prophètes et des apôtres, il vit Paul montant enveloppé de lumière. Désolé, pleurant, appelant son ami, Antoine prit sa course : il le raconta lui-même. Quand il arriva, Paul était à genoux, la tête dressée, les mains levées vers le ciel. Le croyant en prière, Antoine s'agenouilla près de lui. Mais la bouche était muette ; contre son habitude, elle ne laissait passer ni souffle ni soupir. Antoine comprit que le Saint était mort, et il l'embrassa en pleurant.

Et puis il porta le corps hors de la grotte ; selon l'usage chrétien, il récita auprès les hymnes et les psaumes. Il réfléchissait tristement : comment ferait-il pour donner à Paul une sépulture convenable ? Il n'avait aucun instrument pour creuser la terre. Tout à coup, du fond des sables, deux lions accourent ; Antoine frémit d'abord ; mais bientôt, se confiant en Dieu, il se rassure. Les deux animaux approchent du saint cadavre, ils semblent par leurs rugissements exprimer de la douleur ; puis de leurs ongles ils creusent le sol, ils font une fosse capable de recevoir un homme ; enfin ils viennent doucement vers Antoine, baissant la tête, comme s'ils demandaient leur récompense. Celui-ci les bénit : « Seigneur, dit-il, sans ta volonté, pas une feuille de l'arbre, pas une plume de l'oiseau ne tombe à terre : donne-leur ce que tu sais. » Et de la main il les congédie. Les lions éloignés, Antoine chargea le corps sur ses vieilles épaules, le coucha dans la fosse, le recouvrit de terre, lui disposa un tombeau.

Le jour suivant, pieux héritier, il recueillit la grossière tunique que Paul s'était faite avec les feuilles de palmier, les tressant comme on fait une corbeille. Revénu au monastère, il s'en

paraît comme d'un vêtement précieux aux grandes fêtes de Pâques et de Pentecôte.

« En finissant, conclut saint Jérôme, à ceux qui ne connaissent pas les limites de leurs propriétés, qui revêtent de marbre leurs demeures, qui tissent la valeur d'un domaine avec un fil de soie, je veux demander ce qui a manqué à ce vieillard dépouillé de tout. Vous buvez dans une pierre précieuse, il a satisfait sa soif dans le creux de sa main ; vous mêlez l'or au tissu de vos habits, il n'avait pas la misérable guenille d'un de vos esclaves. Mais à ce petit pauvre, le paradis s'est ouvert ; c'est l'enfer qui vous recevra couverts d'or ; nu qu'il était, il a pourtant gardé le vêtement du Christ ; vous l'avez perdu, vous qui êtes vêtus de soie. Paul est recouvert de la plus vile poussière, mais il ressuscitera dans la gloire ; vos magnifiques tombeaux vous écrasent, tandis que vous brûlerez avec vos richesses. Ayez pitié de vous, de grâce ; épargnez du moins ces trésors que vous aimez. Pourquoi envelopper vos morts dans des linceuls dorés ? pourquoi le luxe ne s'éteint-il pas dans le deuil et les larmes ? Les cadavres des riches ne sauraient-ils pourrir que dans la soie ? »

« Vous qui lisez ceci, je vous en prie, souvenez-vous de Jérôme le pécheur : si le Seigneur lui donnait à choisir, il préférerait de beaucoup la tunique de Paul avec ses mérites à la pourpre des rois avec leurs royaumes. »

16 JANVIER

LES PREMIERS FRANCISCAINS MARTYRS AU MAROC (1220)

Lorsque les frères, attirés par la sainteté de François d'Assise, furent devenus nombreux, le Bienheureux, qui toujours avait eu l'ardent désir d'aller répandre l'Évangile à travers le monde

entier, crut le moment venu de réaliser son cher projet. Au chapitre tenu à la Portioncule le 14 mai 1217, il en fit la proposition, qui fut accueillie avec enthousiasme. Et tout de suite on se mit à partager l'univers en districts de missions ou provinces, et des missionnaires y furent envoyés en bandes. Mais ce premier essai réussit mal, faute de préparation suffisante. En 1219, forts des recommandations envoyées à l'avance aux évêques des pays étrangers par le cardinal Hugolin, leur protecteur, et d'un bref du pape Honorius III très louangeur pour l'Ordre, les frères résolurent de recommencer leur tentative. Un petit groupe bien choisi reçut la tâche de convertir le sultan du Maroc, qu'on appelait au moyen âge le *Miramolin*, par corruption du titre de *Emir-al-Moumenim* (chef des croyants).

La séparation du Saint et de ses apôtres fut touchante. Ceux-ci étaient au nombre de six et s'appelaient Vital, Bérard, Pierre, Adjuto, Accurse et Otton. François les embrassa tendrement, en leur renouvelant les conseils que Jésus donnait à ses disciples en pareille occurrence, et leur donna leur « grand frère Vital » comme supérieur. Eux se recommandèrent à ses prières, « car nous sommes jeunes, disaient-ils, et nous n'avons encore jamais quitté l'Italie, et ce peuple vers qui nous devons aller, nous ne le connaissons point : nous savons seulement que ces gens sont enragés contre les chrétiens ; et nous, nous sommes ignorants ; nous ne savons même pas la langue arabe... » François fut ému de ces paroles ; les frères se jetèrent à genoux, pleurant, lui baisant les mains, lui demandant de les bénir. Et lui, pleurant aussi, implora le secours de Dieu : « Que la bénédiction du Père descende sur vous comme elle descendit sur les apôtres ! Que Dieu vous fortifie et vous conduise et vous console dans les épreuves ! Mais n'ayez crainte : je vous le dis, le Seigneur combattra avec vous. »

Ils partirent, sans bâton, ni sac, ni souliers à leurs pieds nus, ni or ou argent dans leur ceinture. Ils passèrent par l'Aragon ; là, Vital tomba malade et transmit son pouvoir à Bérard. En Portugal, ils étaient connus déjà : d'autres frères y étaient venus en 1217, et Sancia, la pieuse sœur du roi Alphonse II,

leur avait donné une petite chapelle à Alenquer. La reine Urraque les accueillit comme des saints ; elle leur demanda de lui faire connaître l'heure de sa mort. Tant elle insista, qu'ils se mirent en prières ; et Dieu leur révéla qu'ils seraient martyrs, que la reine recevrait leurs corps à Coïmbre et que ce serait l'annonce de sa fin prochaine.

Poursuivant ensuite leur route sous des habits séculiers, ils arrivèrent à Séville, que les Mahométans possédaient alors. Mais dès qu'ils commencèrent à prêcher avec une liberté intrépide, les autorités de la ville se saisirent d'eux et les envoyèrent, pour être jugés, au sultan du Maroc, au Miramolin lui-même, qui s'appelait Abu-Jacoub.

C'était un prince assez pacifique. Après la défaite que son père avait essuyée à Tolosa en 1212, il n'avait nul désir de renouveler la guerre ; et même il avait confié ses troupes à un chrétien, dom Pèdre, de Portugal, venu dans son pays à la suite de querelles avec le roi son frère. Abu-Jacoub accueillit assez bien les missionnaires et, sans leur donner toutefois la permission d'aller et de venir librement, il leur assigna pour demeure la maison de dom Pèdre lui-même.

Les frères profitèrent de cette liberté relative pour commencer à prêcher, car, dans leur route, ils avaient appris un peu d'arabe, surtout Bérard. Or un jour Abu-Jacoub rencontra dans sa ville Bérard qui, du haut d'une charrette, haranguait le peuple. Aussitôt il fit saisir les cinq religieux et, sans autre punition, ordonna de les reconduire en pays chrétien. Dom Pèdre fut chargé d'exécuter l'ordre ; il embarqua les frères pour Ceuta, leur recommandant de se faire de là ramener en Italie. Mais à peine débarqués ils revinrent et se remirent à prêcher. Le sultan, averti, les jeta en prison ; puis, sur le conseil d'un ami des chrétiens, les fit de nouveau diriger sur Ceuta. Avec la même persévérance, ils s'échappèrent et rentrèrent à la capitale. Cette fois, ce furent les chrétiens eux-mêmes qui, redoutant une persécution générale, s'opposèrent à de nouvelles prédications. Dom Pèdre consigna chez lui les missionnaires et, pour plus de sûreté, les emmena dans une expédition

militaire qu'il entreprenait. Au cours de cette petite campagne, le frère Bérard fit, dit-on, jaillir une source pour désaltrer les soldats qui manquaient absolument d'eau.

Revenus avec les troupes, les frères étaient surveillés de crainte qu'ils ne se livrassent à quelque manifestation compromettante. Mais un certain vendredi, ils s'échappèrent ; Bérard se présenta audacieusement devant le sultan, qui se rendait à un pèlerinage, et, monté sur un chariot, commença de prêcher. Outré, le sultan fit saisir les cinq missionnaires et les livra, pour les mettre à mort, à un prince nommé, dit-on, Abozaïda. Celui-ci les enferma dans une prison, qu'ils ne tardèrent pas à transformer en une école chrétienne. Bientôt amenés devant leur juge, ils confessèrent leur foi avec tant de force, qu'il les soumit à d'affreuses tortures. Flagellés durement, ils furent ensuite, pieds et poings liés, traînés par une corde passée à leur cou, retournés sur un lit de verre cassé, arrosés d'huile et de vinaigre bouillants ; et ce supplice dura toute une nuit, mais il épuisa la fureur des bourreaux avant d'ébranler la patience des martyrs.

On les ramena alors en prison, et voici que les gardes virent une grande lumière qui du ciel descendait vers les frères, les enveloppait, les enlevait au milieu d'une multitude de saints. Effrayés, ils accoururent : les prisonniers étaient en prières.

Quand il apprit ces faits, Abu-Jacoub ordonna de lui amener les frères. Ils arrivèrent liés, pieds nus, dépouillés de leurs vêtements, sous une grêle de coups. « Renoncez à votre foi, dit le sultan, et je vous donnerai de l'or, des honneurs ... et des femmes, continua-t-il en leur présentant celles qu'il avait près de lui. — Nous ne voulons, répondirent les saints, ni de ton or ni de tes femmes. Nous méprisons tout pour le Christ. » Leurs réponses vigoureuses, l'apologie qu'ils faisaient de la foi, leur imperturbable constance portèrent enfin la fureur d'Abu-Jacoub à un tel point, que, tirant son glaive, de sa propre main il leur fendit le crâne. C'était le 16 mai 1220.

A cette heure même, raconte-t-on, ils apparurent à la princesse Sancia, ils tenaient à la main une épée teinte de sang ;

lui apprenant leur fin glorieuse, ils lui promirent d'être, en reconnaissance de ses bienfaits, ses perpétuels intercesseurs auprès de Dieu.

Cependant les corps saints, jetés hors du palais, devinrent la proie de la lie du peuple, qui, à grands hurlements, les traînant au travers des rues, finit par les mettre en pièces et les abandonner. Enfin, et non sans peine, dom Pèdre obtint que les pauvres restes lui fussent remis. Il les transporta lui-même en Espagne, puis à Coïmbre, où ils furent déposés dans l'église de Sainte-Croix.

La relation de la mort des cinq glorieux martyrs fut lue au chapitre général de l'ordre en 1221. Cette lecture achevée, saint François, s'écria : « Maintenant je puis dire en vérité que je possède cinq véritables frères ! » Malgré cette joie profonde, d'après une autre source, il aurait défendu que l'on continuât de lire publiquement les Actes des saints frères : « Il faut, dit-il, que chacun se vante de son propre martyre, et non de celui des autres. » C'était montrer d'une façon irrécusable à quel point lui était chère l'humilité de ses Frères Mineurs.

17 JANVIER

APPARITION DE LA SAINTE VIERGE

A PONTMAIN (MAYENNE)

(1871)

L'année 1871 s'ouvrait pour la France par d'irréparables désastres. Décidément la victoire se déclarait pour les Allemands ; leurs armées avançaient sur tous les points du territoire. A l'ouest, Chanzy abandonnait le Mans, en pleurant de rage, et, traversant Laval, garnissait les hauteurs de la Mayenne pour y défendre l'entrée de la Bretagne.

L'hiver était l'allié des Allemands ; la terre, couverte de neige, glacée dans ses profondeurs, semblait repousser ses enfants et leur refusait même un tombeau. La nuit du 17 janvier particulièrement, dans le nord de la Mayenne, faisait scintiller ses étoiles sur les couches épaisses d'une neige où s'étouffaient les bruits.

Dans le petit bourg de Pontmain, vers 5 heures et demie du soir, le calme s'était étendu. Pontmain est situé à l'entrée de cette sorte de corne que le département de la Mayenne pousse brusquement entre l'Ille-et-Vilaine et la Manche. Bien déchu de son antique gloire, qu'il connut au temps de la Pucelle, ce n'est plus guère qu'un village de deux cents habitants, tous cultivateurs ou petits commerçants. Son curé, M. l'abbé Guérin, qui le gouvernait depuis 1836, l'avait fait à son image : simple, de foi solide et éclairée, de tendre dévotion envers la sainte Vierge. Depuis le commencement de la guerre, on récitait chaque matin, à l'église, le chapelet pour la France et pour les trente-huit gars que Pontmain avait envoyés aux armées.

Ce soir-là, dans une grange à cinquante mètres de l'église, César Barbedette peina avec ses deux garçons, Eugène, âgé de 12 ans, Joseph, de 8, à préparer, en pilant des ajoncs, la nourriture de ses bestiaux. Et tout en travaillant, on parlait du pays et de l'aîné, parti pour la guerre depuis septembre et dont on n'avait pas de nouvelles. Fatigué, Eugène déposa son pilon et s'avança vers la porte entr'ouverte, « pour voir le temps. » Or, jetant les yeux vers le ciel étincelant d'étoiles, il regarda au-dessus de la maison qui, en face, bordait la rue. Et voici qu'il reste absorbé, ravi, muet, tant et si bien que son père, son frère, étonnés de son silence, le rejoignent : « Oh ! s'écrie Joseph, je vois une grande belle dame ! » C'était elle que contemplait Eugène. Au milieu des astres, à vingt pieds au-dessus du toit, elle était, jeune, lumineuse, belle d'une beauté céleste, souriante. Sa robe bleue, parsemée d'étoiles, tombait, sans ceinture ni taille, du cou, qu'elle serrait, jusqu'aux pieds, enfermés dans une chaussure bleue ornée d'une rosette d'or.

De larges manches descendaient jusqu'aux mains baissées. Un voile noir cachait les cheveux et couvrait les épaules. Il se couronnait d'un diadème singulier, sorte de tiare qui s'évasait en montant et dont l'or était relevé d'un mince liséré rouge. Et Eugène aurait pensé que la vision était l'annonce de la mort de son frère ; mais la belle dame le regardait et souriait. Heureux de partager la même faveur, les deux enfants décrivaient, bien d'accord, tous les détails de l'apparition. Ils la montraient : « Regardez, disaient-ils, regardez, là, là ! » Mais le père en vain ouvrait les yeux, fixait le ciel. Enfin : « Mes petits gars, fit-il, vous ne voyez rien ; si vous voyiez quelque chose, je le verrais bien aussi. Venez travailler ; la soupe est bientôt trempée. » Les enfants obéirent. Mais ils n'avaient pas frappé dix coups : « Eugène, dit le père, va donc voir si tu verras encore. » L'enfant s'élança : « Oui, papa, c'est toujours la même chose. Que c'est beau ! — Va, reprit le père, va chercher ta mère, dis-lui que j'ai affaire à elle. » La mère Barbedette arriva. Mais en vain les enfants s'exclamaient, pour elle le ciel était vide. Pourtant elle savait la sincérité de ses enfants. « C'est peut-être, dit-elle, la sainte Vierge qui vous apparaît. Disons cinq *Pater* et cinq *Ave* en son honneur. »

Cependant, aux cris de joie des enfants qui répétaient : « Que c'est beau ! que c'est beau ! » quelques voisins se montraient sur leurs seuils : « Qu'est-ce qu'il y a ? — Holà ! rien, dit le père Barbedette. — C'est, continua la mère, les petits gars qui *affollent* ; ils disent qu'ils voient quelque chose. Mais nous ne voyons rien. » Et, fermant sur eux la porte de la grange, les parents et les enfants dirent pieusement leurs prières. « Regardez, dit la mère, voyez-vous encore ? — Oui, c'est toujours la même chose ! » Elle mit ses lunettes ; peine perdue ! « Décidément, déclara-t-elle rudement, vous ne voyez rien, vous êtes des petits *mentoux*. »

On alla souper. Le repas fut bref pour les enfants, avides de revoir la belle dame. Les parents, plus émus qu'ils ne voulaient le paraître, leur permirent de retourner, revinrent même avec eux. « Elle est là encore ! s'écrièrent les enfants extasiés. —

Comment est-elle grande? dit la mère. — Comme sœur Vitaline! » c'était la religieuse qui dirigeait l'école.

Ce nom fit penser la fermière : « Allez la chercher, conseilla-t-elle. Les sœurs sont meilleures que nous : si vous voyez quelque chose, elles le verront aussi. »

Mais non ! Sœur Vitaline ne voyait rien, malgré les indications, les objurgations même d'Eugène et de Joseph stupéfaits. Mais voici que deux petites filles, pensionnaires à l'école, Françoise Richer, qui avait 11 ans, et Jeanne-Marie Lebossé, qui en avait 9, rejoignaient leur maîtresse, et tout de suite : « Oh ! la belle dame !... Elle a une belle robe bleue... avec des étoiles. » Et elles reprenaient toute la description faite par les deux frères.

Alors on alla chercher le curé, d'autres enfants qui vinrent avec leurs parents ; des grandes personnes aussi, une cinquantaine, se joignirent au groupe. Mais les petits seuls, les innocents avaient le privilège de voir : le petit Eugène Friteau, âgé de 6 ans, tout frileux, tout maladif, qui devait mourir le 4 mai suivant ; la toute petite Eugénie Boitin, dont les deux ans naïfs s'exprimaient par des bégaiements et traduisaient son émotion par les deux seuls mots religieux qu'elle sût encore : « Le Jésus ! le Jésus ! »

« Voilà quelque chose qui se fait ! » s'écrièrent soudain les enfants. Autour de la dame, à la distance d'un pied environ, un ovale formait cadre, bleu comme la robe, large comme la main ; quatre cierges se posaient, deux à la hauteur des genoux, deux à la hauteur des épaules ; sur la poitrine, une petite croix rouge se dessinait. « Voilà, continua Eugène, qu'elle tombe dans l'humilité ! » C'est la tristesse dans le patois du pays.

« Monsieur le curé, dit la sœur Marie-Édouard, si vous lui parliez ? — Hélas ! répondit l'humble prêtre, je ne la vois pas, que lui dirais-je?... Prions ! » Tous tombèrent à genoux ; la sœur commença le chapelet, les assistants répondirent.

Alors, comme sous l'influence de la prière, dans l'ovale qui s'élargissait, la dame se prit à grandir. « Elle est maintenant deux fois grande comme sœur Vitaline ! » Et les étoiles venaient

se ranger sous ses pieds : « Il y en a une quarantaine ! » Et elles se multipliaient sur la robe : « En voilà-t-il ! en voilà-t-il ! c'est comme une fourmilière ! »

Après le chapelet, la sœur entonna le *Magnificat*. Et les enfants d'une voix : « Voilà encore quelque chose qui se fait ! » Une large banderolle, blanche comme la neige du sol, se déroulait au-dessous de l'ovale ; un jambage, — « un bâton, » — commençait à s'y dessiner, puis un autre. « C'est un M, » dirent-ils. Et successivement d'autres lettres d'or s'inscrivirent, un mot : MAIS. Pendant dix minutes, dans l'attention haletante, il resta seul. Puis, tandis que se poursuivait le chant, les enfants épelaient d'autres lettres, d'autres mots : « MAIS PRIEZ, MES ENFANTS. » C'était tout. Vingt fois ils recommencèrent à épeler, à assembler les lettres, sans hésitation, sans se contredire... Les incrédules mêmes, — il y en avait, — n'osaient plus rire. Les autres pleuraient, et toujours la belle dame souriait.

Il était 7 heures et demie. « Chantons les litanies de la sainte Vierge, » dit le vénérable curé. Et tout de suite : « Voilà, s'écrièrent les enfants, voilà encore quelque chose qui se fait : c'est un D ! » Et, luttant de vitesse ensemble, ils déchiffraient : « DIEU VOUS EXAUCERA EN PEU DE TEMPS. » La phrase se terminait par un point, aussi grand que les lettres : « Un soleil ! » disaient-ils.

Alors la joie éclata au milieu des sanglots de l'émotion. La dame regardait les enfants : « Voilà qu'elle rit ! disaient-ils en riant aussi de bonheur. Voilà qu'elle rit ! »

On chanta l'*Inviolata*. Aussitôt les petits voyants annoncèrent : sur une seconde ligne, une autre phrase se formait ; quand on chantait : *O douce, ô bien-aimée Mère du Christ*,... ils lisaient : « MON FILS... »

Il y eut dans la foule un frémissement : « C'est bien la sainte Vierge !... C'est elle ! » L'inscription disait : « MON FILS SE LAISSE... » — « Regardez bien, dit sœur Vitaline, cela n'a pas de sens : il y a : *Mon Fils se lasse*. — Non, non, ma sœur, il y a un I... Mais attendez ! ajouta vivement le petit groupe

privilegié : voilà encore des lettres ! » Avant la fin du *Salve Regina*, ils lisaient : « MON FILS SE LAISSE TOUCHER. » Un grand trait d'or souligna lentement la seconde ligne.

Le silence s'était fait ; la foule demeurait attentive et recueillie. Les enfants reprenaient, lettre par lettre, les paroles, céleste message. On sentait la paix venir.

Le bon curé était en larmes : « Chantez un cantique à la sainte Vierge, » dit-il. La sœur entonna le cantique populaire, qui depuis est devenu le chant de Pontmain :

Mère de l'Espérance,
Dont le nom est si doux.
Protégez notre France,
Priez, priez pour nous !

Et Marie, élevant ses mains à la hauteur des épaules, agitait lentement les doigts, comme pour marquer la mesure, et elle souriait, elle souriait ! « Oh ! qu'elle est belle ! qu'elle est belle ! » répétaient les enfants en sautant joyeusement, les yeux toujours fixés sur *la belle dame*.

Le cantique finissait. Il sembla aux voyants qu'un rouleau « couleur du temps » passait sur l'inscription : elle disparut.

Encore un cantique, cantique de la pénitence :

Mon doux Jésus, enfin voici le temps...

Le visage des enfants s'attrista : « Voilà qu'elle retombe dans l'*humilité* !... Voilà encore quelque chose qui se fait ! » Une croix apparaissait, de soixante centimètres environ, rouge, sur laquelle était cloué un Christ, rouge aussi. Il était devant la belle dame. Alors elle abaissait les mains, la prenait et l'inclinait un peu vers les enfants. Au sommet de la croix, sur un long écriteau blanc, était écrit en rouge : JÉSUS-CHRIST.

Tout à coup une étoile, des pieds de l'apparition, traversa l'ovale bleu, alluma successivement les quatre cierges qu'il enfermait, puis, franchissant de nouveau l'ovale, vint se placer au-dessus de la tête de la dame.

La sœur entonna l'*Ave maris stella*. Tandis qu'elle chantait, le Christ disparut, la dame abaissa les mains : sur chacune de

ses épaules se dessina une petite croix blanche ; elle reprit son sourire.

« Mes enfants, dit le curé, nous allons faire la prière du soir. »

On commença. Bientôt un grand voile blanc se leva devant les pieds de l'apparition, monta, monta lentement...

« Voyez-vous encore quelque chose? demanda le curé. — Non, monsieur le curé, *c'est tout fini!* » Il était 9 heures moins un quart.

L'émotion qui avait rempli les habitants de Pontmain se répandit bientôt sur le pays entier. L'armistice du 28 janvier confirma la promesse de Marie. Après une sérieuse et longue enquête, l'évêque de Laval, M^{gr} Wicart, prononça le 2 février 1872 « que l'Immaculée Vierge Marie, Mère de Dieu, a véritablement apparu le 17 janvier 1871 » aux quatre petits enfants de l'heureux village.

Depuis ce jugement solennel, un pèlerinage fréquenté s'est établi en ce lieu; une basilique s'est élevée; et le Saint-Siège lui-même s'est associé à la dévotion des fidèles, en concédant au diocèse de Laval un office propre qui commémore la bien-faisante apparition de Marie.

18 JANVIER

LA CHAIRE DE SAINT PIERRE A ROME

(vers 45)

C'a été toujours un saint usage dans l'Église de fêter le jour où un évêque prend possession de son siège et d'en célébrer l'anniversaire. On le comparait même jadis au jour de naissance du prélat, on lui en donnait le nom. N'était-ce pas en effet le commencement d'une vie nouvelle, vie consacrée, vie sainte, vie féconde?

Mais si jamais pareil jour mérita d'être solennisé, c'est bien celui où saint Pierre inaugura son pouvoir pontifical à Rome. L'entrée du Vicaire de Jésus-Christ dans la Ville impériale symbolisait la domination souveraine, paternelle et royale à la fois, que le pape exercerait sur l'univers. Gouvernant le monde, il était tout ensemble convenable et utile qu'il s'établît au centre même de l'Empire romain, devenu le centre de la terre. « Afin, dit le pape saint Léon le Grand, afin de répandre dans le monde entier les effets de cette inénarrable faveur (de la Rédemption), la Providence a préparé l'Empire romain et en a si loin reculé les limites, qu'il embrassât dans sa vaste enceinte l'universalité des nations. C'était en effet une chose merveilleusement utile à l'accomplissement de l'œuvre divinement projetée, que les divers royaumes formassent la confédération d'un empire unique, afin que la prédication générale parvînt plus vite à l'oreille des peuples, rassemblés qu'ils étaient déjà sous le régime d'une seule cité... Le bienheureux Pierre, prince de l'Ordre apostolique, reçut en partage la citadelle de l'Empire romain, afin que la lumière de vérité, qui était manifestée pour le salut de toutes les nations, se répandît plus efficacement, rayonnant du centre de cet empire sur le monde entier. Quelle nation en effet ne comptait pas de nombreux représentants dans cette ville? Quels peuples eussent jamais pu ignorer ce que Rome avait appris? C'était là que devaient être écrasées les opinions de la philosophie; là que devaient être dissipées les vanités de la sagesse terrestre; là que le culte des démons devait être confondu; là enfin devait être détruite l'impiété de tous les sacrifices, dans ce lieu même où une superstition habile avait rassemblé tout ce que les diverses erreurs avaient jamais produit. »

Une autre raison conseillait de garder, par une fête continûment célébrée, le souvenir du pontificat de saint Pierre à Rome. Puisque le gouvernement de l'Église devait être une monarchie et, selon la volonté de Jésus-Christ, serait confié à saint Pierre, ensuite à ses successeurs, — l'Église devant durer jusqu'à la fin des siècles, — il était bon d'établir d'une façon

indiscutable la succession des vicaires du Christ. Comment serait-elle plus visible que si on la montrait se déroulant dans la ville sur laquelle à cause de son antiquité, de sa gloire, de sa puissance, tous les yeux étaient et seraient fixés? comment s'affirmerait-elle mieux que par la liturgie universelle qui célébrerait en saint Pierre le premier évêque de Rome, le premier anneau de la chaîne reliant le fondateur divin de l'Église à chacun de ses représentants?

La chrétienté l'avait compris, et c'est pourquoi, dès les temps les plus reculés, la fête de la Chaire de saint Pierre, — c'est-à-dire de son intronisation sur le siège épiscopal de Rome, figurée par le trône modeste du premier pape, — fut inscrite dans tous les martyrologes. Elle le comprit mieux encore, lorsque les protestants, pour détruire l'autorité du pape en niant le lien de succession qui le rattache à Pierre, s'efforcèrent de démontrer que celui-ci n'avait jamais été à Rome. S'élevant contre cette audacieuse prétention, le pape Paul IV, en 1588, rendit à la fête du 18 janvier son éclat obscurci et lui assigna dans la liturgie le rang du rit double. Clément VIII l'éleva, depuis, d'un degré; c'est avec les honneurs du rit double majeur qu'on la célèbre aujourd'hui.

Que saint Pierre soit venu à Rome, c'est un fait qu'aucun historien sérieux ne met plus en doute aujourd'hui. Les monuments de la Tradition en font foi; outre les écrits des Pères, des sarcophages antiques, l'appellation de certains lieux, les souvenirs transmis de siècle en siècle s'accordent à en témoigner. On garde à Saint-Pierre, enfermée dans un trône de bronze doré, la *chaire* ou chaise qui servait à l'apôtre; et sous l'ivoire et les plaques d'acacia dont la piété des fidèles l'a revêtue, on peut encore constater le bois de chêne jaunâtre, grossièrement façonné, rongé par les ans, tailladé par les pèlerins, dont sont faits les pieds et les montants du dossier, preuve touchante de l'humble pauvreté du premier pontife. Mais n'est-il arrivé dans la Ville que pour y mourir avec saint Paul, en 67? On ne comprendrait pas alors qu'il ait pu être considéré comme le fondateur de l'Église romaine, qui certainement existait

avant cette date ; et cependant, dans tous les monuments, c'est lui qui ouvre la liste des évêques de Rome. On comprendrait moins encore que des textes très autorisés d'Eusèbe de Césarée, de saint Jérôme, d'Orose lui aient attribué un pontificat de vingt-cinq ans.

Aussi semble-t-il bien démontré que saint Pierre vint à Rome deux fois. Et il n'est pas difficile de déterminer la date à laquelle il fit son premier voyage, celui où il fonda l'Église romaine.

Aux fêtes de Pâques de l'an 42, Hérode Agrippa avait fait mettre à mort saint Jacques le Majeur. En même temps, il saisissait saint Pierre et l'enfermait en prison. Délivré la même nuit par l'intervention miraculeuse d'un ange, l'apôtre se rendit d'abord chez un disciple, Jean-Marc. L'ayant prié de prévenir l'autre Jacques, l'évêque de Jérusalem, il s'éloigna, *se mettant en route*, disent les Actes des Apôtres, *pour un autre lieu*. Dès lors il disparaît du livre de saint Luc ; une seule fois on le verra revenu : c'est à cette réunion solennelle qu'on a nommée le concile de Jérusalem et qui se tint en l'an 51.

C'est entre ces deux dates, 42-51, que se place le premier séjour de saint Pierre à Rome. Sortant de Jérusalem, il alla, rapporte Eusèbe de Césarée, porter l'Évangile aux Juifs répandus dans la Cappadoce, le Pont, la Galatie, la Bithynie, l'Asie proconsulaire. C'est en effet à ces *frères de la dispersion* que plus tard il adresserait sa première épître, souvenir de son apostolat parmi eux. Ainsi se dirigeait-il vers un des ports d'où il pouvait gagner les côtes italiennes. Est-ce par suite d'un accord fait avec les autres apôtres qu'il vint à Rome ? Le bateau qu'il trouva prêt à appareiller se dirigeait-il, par une providence spéciale, vers l'Italie ? Ou céda-t-il à une inspiration céleste ? Sans doute ce n'est pas seul qu'il fit le voyage ; il emmenait avec lui, selon toute vraisemblance, quelques-unes de ces saintes femmes que nous voyons attachées aux apôtres, comme d'autres l'avaient été à Notre-Seigneur lui-même. Parmi elles, ne doit-on pas compter la propre femme de saint Pierre, désormais unie à lui par des liens purement spirituels ? N'est-ce

pas elle que saint Paul (I Cor. 9^o) nomme *la sœur attachée à Céphas*?

Arrivés aux abords de Rome, les pèlerins se glissèrent inaperçus dans la partie de la ville où se groupaient surtout leurs compatriotes, le Transtévère, ou les environs du Cirque et de la porte Capène. Les Juifs étaient nombreux à Rome, et puissants par leur nombre même, leur activité commerciale, leur étroite solidarité ; mais ils étaient aussi détestés et méprisés. Pour être bien reçu, présenté favorablement d'abord dans les synagogues, Pierre trouva peut-être par bonheur quelques *zélés* qui étaient venus à Jérusalem pour la Pâque de l'an 30 et, ayant assisté à la mort de Jésus et à la Pentecôte, avaient été gagnés à la foi nouvelle par le premier discours du chef des apôtres ? Sa mission, qui s'exerçait toujours d'abord sur ses compatriotes, — n'était-il pas l'apôtre des circoncis, comme Paul celui des gentils ? — dut en être facilitée. Du reste il s'adressa d'abord aux petits, aux déshérités du sort, aux misérables : son accent galiléen, sa basse origine, sa faible culture le faisaient dédaigner des savants et des riches. Bientôt même, soit à cause des défections produites par ses prédications dans les rangs d'Israël, soit qu'il eût été rejoint et dénoncé par des Juifs de Jérusalem, une opposition violente se manifesta contre lui ; le fanatisme, toujours prompt à s'exaspérer dans les âmes juives, lui suscita des difficultés telles, qu'il crut sage de gagner des quartiers plus tranquilles.

On trouve en effet sa trace d'abord sur l'Aventin ; là était la demeure d'Aquila et de Priscille, plus tard convertie en église, et où, selon une vieille inscription : *Pierre, tu distribuas l'aliment du Verbe divin, en sacrifiant ici souvent au Seigneur*. D'origine juive, les deux époux durent sans doute leur foi chrétienne à leur hôte. De l'Aventin, il passa au Viminal. La noble famille des Pudens avait son palais sur cette colline. Est-ce par Aquila et Priscille, peut-être affranchis des Pudens, que Pierre entra en rapports avec celle-ci ? Ce qui est certain, c'est que, en s'éloignant toujours plus des régions habitées par les Juifs, il se rapprochait de celles où les patriciens avaient leurs demeures ; il

faisait vers eux et les païens le pas définitif, puisque, selon leur criminelle habitude, les Juifs rejetaient l'enseignement du salut.

Enfin, poussant au nord, il franchit les limites de la ville par la porte Colline et la voie Nomentane ; non loin du fameux marais de la Chèvre, qui fut témoin de la dernière revue passée par Romulus et de sa prétendue apothéose, sous la protection du camp des Prétoriens, il réunissait les fidèles dans l'antique catacombe qui porte le nom de Cimetière Ostrien ; là se trouve la fontaine où, suivant les martyrologes, Pierre baptisait, jusqu'à ce que, l'affluence des catéchumènes augmentant, il allât chercher, à brève distance, près de la basilique actuelle de Sainte-Agnès, des eaux plus abondantes ; là aussi, selon la tradition, on vénérât « la première chaire où s'assit saint Pierre ».

Sa prédication dura quelques années ; avec quel fruit, saint Paul en rend témoignage dans l'épître qu'il adressa aux Romains, probablement en 58, et où il proclame que *leur foi est connue du monde entier*. Cette foi s'affirmerait mieux encore et se révélerait même aux païens, aussi généreuse que vénérable lors de l'horrible persécution à laquelle en 64 la soumit Néron.

En face de cette diffusion, et bien que, par suite de leur résistance opiniâtre, elle se fît beaucoup plus parmi les représentants des autres nations qui se pressaient dans l'enceinte romaine, les Juifs, loin de désarmer, laissaient libre cours à leur haine et sans cesse provoquaient des désordres contre les chrétiens. La débonnairété de Claude finit par s'en émouvoir. Sans essayer de démêler les torts réciproques, il réunit dans un même arrêt de proscription et sous le même nom persécuteurs et persécutés (51).

Saint Pierre suivit donc dans leur exil les chrétiens qu'il avait faits. Mais il ne renonçait ni à son siège épiscopal ni aux fils qu'il avait donnés à Dieu. Les affaires de l'Église naissante le réclameront sans doute et le retiendront de longues années en Palestine ou en Asie. Mais il garde au cœur le souvenir des Romains, il reste leur évêque. Il reviendra un jour parmi eux ; peut-être les assistera-t-il, les bénira-t-il dans la tourmente

néronienne. C'est à Rome du moins que, consacrant par sa mort la chaire d'où il exerçait son pouvoir universel, il rendra à son Maître divin le suprême témoignage du martyr.

19 JANVIER

SAINT CANUT IV

MARTYR

(?-1086)

Suénon II, roi de Danemark et neveu de Canut le Grand, eut treize fils, dont cinq devaient monter successivement sur son trône. Le troisième s'appelait Canut ou Knut. Dès son bas âge, il montra des qualités qui le préparaient à une haute destinée : intelligence, hardiesse, bravoure, prudence, et surtout foi profonde et piété qui réglaient tous ses actes. Dans ces temps de barbarie, où la force et la violence tenaient lieu du droit et semblaient justifier toutes les entreprises et toutes les ambitions, cette foi fut le privilège de quelques grands princes, comme Charlemagne, Henri II d'Allemagne, Édouard d'Angleterre, Canut de Danemark ; il ne tint pas à eux d'établir parmi leurs peuples d'une façon définitive le règne de Dieu. Jeune homme, Canut se montra vaillant soldat et heureux général. Il détruisit les pirates du Nord, et commença de soumettre à son père les royaumes de Courlande, de Samogitie et d'Esthonie. Ces succès l'avaient fait remarquer ; il semblait que ses vertus, qui leur donnaient plus de relief encore, lui créassent des droits spéciaux à la couronne de Danemark, presque toujours élective jusqu'au xvii^e siècle. Mais à la mort de son père Suénon, le peuple craignit que ses exploits n'eussent développé en lui le goût de la guerre, et lui préféra son frère Harold, du reste son aîné. C'était un homme fort pieux, mais de petite activité et de petite vigueur. Il ne sut ni faire respecter les lois

ni réprimer les désordres. De là lui vint le surnom de *Hein*, qui désigne une sorte de pierre molle et sans résistance. Cependant Canut s'était retiré en Suède ; le roi de ce pays, Halstan, rival constant du Danemark, le reçut avec empressement, mais fit tous ses efforts pour l'associer à une guerre contre sa patrie. Canut non seulement résista à ces tentatives, il rechercha encore toutes les occasions de servir les intérêts de son pays. Aussi les Danois reconnaissants lui déférèrent la couronne, lorsque deux ans après Harold vint à mourir. C'était en 1080.

Si on lui en eût laissé le temps, il eût fait du Danemark un grand royaume. Il dut d'abord le défendre contre les incursions des peuples voisins, qu'il réprima victorieusement ; puis il propagea le christianisme dans les provinces récemment soumises, l'Esthonie, la Livonie, la Courlande, consacrant ainsi à Dieu les conquêtes qu'il avait faites avec son secours. Car la gloire de Dieu et la propagation de l'Évangile étaient ses grandes passions. Il pensait justement que la religion seule pouvait procurer et sauvegarder la paix et le bonheur de ses peuples.

Enfin les guerres nécessaires étant achevées, il demanda et obtint la main d'Eltha, fille de Robert le Frison, comte de Flandre. De ce mariage naquit un prince, Charles le Bon, qui devait régner en Flandre en 1119 et être saint et martyr comme son père.

Alors l'attention de Canut put se porter tout entière sur la politique intérieure de son royaume. L'état où la faiblesse d'Harold avait amené le Danemark était lamentable. Ni lois ni justice n'étaient respectées par les grands, qui abusaient de leur force pour opprimer le peuple et satisfaire toutes leurs passions. Il était indispensable de les réduire à l'ordre ; mais c'était une tâche ardue. Canut s'y consacra avec fermeté et constance, avec prudence aussi. Il édicta des ordonnances sévères qu'il fit observer sans acception de personne ni de rang. Ses frères eux-mêmes durent s'y ranger ; il restreignit leurs dépenses, mais voulut lui-même y pourvoir. Contre les puissants, il prit la défense des faibles. Il y avait dans l'île de Bornholm un seigneur du nom d'Eigill ; c'était le fils d'un

fidèle serviteur de Suénon, et Canut lui-même avait récompensé les services d'Eigill en lui confiant le gouvernement de l'île. Mais celui-ci, ne pouvant soutenir son luxe par ses ressources ordinaires, imagina d'en chercher d'autres dans le métier de pirate. Malgré les réprimandes de Canut, il alla piller les terres des Vandales ; un jour, un vaisseau norvégien ayant échoué sur la côte, il arriva avec une escorte, enleva les marchandises dont le navire était plein et, pour ne pas laisser trace de son brigandage, fit brûler l'épave avec tout l'équipage. Canut apprit le fait, manda le pirate et, malgré sa défense, malgré les prières de la parenté d'Eigill, il le fit pendre à un arbre de la forêt. De pareils exemples rendaient confiance au peuple, mais irritaient profondément les seigneurs, qui toujours avaient joui de l'impunité.

En même temps Canut s'efforçait de concilier à l'Église le respect et la considération qui devaient favoriser son influence. Il fit de l'ordre ecclésiastique le premier de l'État ; il mit au rang des lois le droit canonique et consacra les immunités du clergé ; il insista sur l'obligation de payer la dîme destinée à la subsistance des prêtres ; il fit construire de nombreuses et belles églises ; il donna même sa propre couronne royale à la cathédrale de Roskild, en Seeland, où il avait sa résidence. Lui-même vivait avec simplicité, distribuant aux pauvres ses richesses et pratiquant la pénitence par le jeûne et le cilice. Et cette extrême piété, contrastant avec leur vie fastueuse, augmentait encore le ressentiment des grands du royaume.

Cependant la conquête de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant avait arraché ce pays aux descendants de Canut le Grand. Il sembla à Canut qu'il avait le devoir de défendre leurs droits ; il était du reste appelé par les Anglais attachés à la dynastie danoise ; enfin la guerre était un moyen d'occuper l'activité brouillonne et la violence des seigneurs. Il se préoccupa de faire réunir une nombreuse flotte dans le détroit de Limfjord, qui en ce temps communiquait avec la mer du Nord, et confia le commandement de l'expédition à son frère Olaf. Mais celui-ci, d'accord peut-être avec Guillaume, retarda tant qu'il

le put l'équipement de la flotte ; par lui, la sédition, puis la désertion se mit dans les troupes. En vain Canut fit arrêter le coupable au milieu de son camp et l'envoya en Flandre, où il fut enfermé dans une forteresse. L'entreprise avait échoué.

Sur ces entrefaites, un nouvel incident amena la catastrophe. Le roi, qui voulait habituer ses sujets à payer la dîme ecclésiastique, avait établi un impôt considérable, en laissant à chacun le droit de choisir entre cette taxe et la dîme. Quoique celle-ci fût notablement inférieure, les Danois en masse préférèrent payer l'impôt, tant ils répugnaient à être assujettis à l'autre charge. Et d'autre part, Canut toujours désireux de les amener à ses vues, ordonna d'exiger avec rigueur le paiement de la contribution. Les collecteurs obéirent en exagérant encore les ordres reçus. Et il fut facile aux mécontents d'organiser un soulèvement du peuple.

Après avoir levé l'impôt dans l'île de Fionie, les collecteurs avaient passé dans le Jutland et étaient arrivés au nord de la presqu'île, la partie, alors, la plus pauvre du Danemark. Leurs exigences excitèrent des colères que les deux gouverneurs, Thor-Skor et Tolar Werpill, exploitèrent habilement. Une révolte éclata, les agents du fisc furent massacrés et les mutins s'organisèrent en armée. Le roi était alors en Schleswig avec sa femme et ses enfants ; il les envoya en Flandre ; lui-même passa en Fionie et vint dans la ville d'Odensée, à la tête d'un corps d'armée assez considérable. Il s'apprêtait à livrer bataille aux rebelles ; mais il en fut empêché par un de ses officiers, qui traîtreusement lui annonça que le peuple était rentré dans son devoir et demandait la paix. En vain les frères de Canut, Eric et Benoît, s'efforcèrent de le détromper. Il désirait trop épargner le sang de ses sujets pour ne pas en saisir tous les moyens. Il consentit donc à traiter. Mais bientôt il dut se rendre à l'évidence : on n'avait voulu que le désarmer. Peut-être même eut-il la révélation de sa mort prochaine. Sans trouble, il se rendit à l'église de Saint-Alban, où, selon son habitude, il entendit la sainte messe. Elle finissait lorsqu'on lui apprit qu'un fort parti d'ennemis s'avavançait en hâte. « Fuyez, lui conseilla Eric.

— Non, répondit-il, j'aime mieux mourir qu'abandonner mes fidèles. Du reste on n'en veut qu'à ma vie. » Dès lors il ne pensa qu'à se préparer à la mort. Il se confessa, communia, prit le livre des Psaumes et commença à réciter des prières. Cependant Benoît, aux portes, arrêtait les rebelles. Ceux-ci faisaient voler une grêle de traits et de pierres. Une d'elles traverse un vitrail, vient frapper le roi à la tempe et fait couler son sang. La défense vigoureuse effraya les assaillants ; ils eurent de nouveau recours à la trahison. Un de leurs chefs, nommé Bifra ou Blaccon, demanda à parlementer ; malgré l'opposition de son frère, Canut consentit à le laisser entrer. Mais le traître, s'inclinant devant le roi, saisit sous son manteau un poignard et le frappe à la poitrine. Le roi tombe ; l'assassin s'élançe sur l'autel pour s'échapper par la fenêtre ; un officier le rejoint ; d'un coup de sabre il lui tranche la tête, qui tombe parmi les assaillants. Aussitôt la fureur de ceux-ci redouble. Ils se jettent sur les braves qui veillent aux portes, les massacrent avec leur chef, Benoît. En même temps les pierres, les javelots volaient. Un trait vint, par un vitrail, frapper le roi, qui priait les bras étendus, et le coucha dans son sang, parmi les châsses renversées de saint Alban et de saint Oswald. C'était le 10 juillet 1086, sous le pontificat de Grégoire VII. Comme ce glorieux pape, le roi de Danemark mourait pour « avoir aimé la justice et haï l'iniquité ».

20 JANVIER

SAINT FABIEN

PAPE ET MARTYR

(?-250)

Après la persécution de Septime Sévère, l'Église avait traversé, sous les successeurs de ce prince, une période d'accalmie (211-235). Le dernier d'entre eux, Alexandre Sévère, semble

même lui avoir accordé non seulement la paix, mais une liberté véritable qui lui permit de se développer et de s'administrer librement. Mais lorsque le géant et grossier soldat, barbare de race et d'esprit, Maximin de Thrace l'eut fait assassiner dans son camp et eut pris sa place, la persécution se réveilla. « La cruauté seule peut maintenir un empereur, » tel était le principe de gouvernement de ce tyran. Il l'appliqua à tous les amis de sa victime, et parmi eux il compta tout de suite les chrétiens.

Le premier qu'il frappa fut le pape Pontien ; déporté en Sardaigne, il devait y mourir cette année même 1235 ou l'année suivante. Mais auparavant il avait cru devoir descendre de son trône pontifical ; et en sa place avait été élu Anteros ; un mois à peine écoulé, déjà celui-ci avait souffert le martyre. Or, tandis que les fidèles réunis se consultaient pour lui nommer un successeur, un simple laïque entra dans l'assistance : il s'appelait Fabien, et peut-être appartenait à la race illustre des *Fabii*. Tout à coup, alors que nul ne pensait à lui, une colombe vint en volant se poser sur sa tête ; il parut aux électeurs que Dieu lui-même le désignait ainsi à leurs suffrages. Il fut élu.

Le nouveau pape devait gouverner l'Église pendant quatorze ans. Il montra dans sa charge les qualités d'un véritable administrateur. Son prédécesseur saint Calliste avait fondé la propriété ecclésiastique ; lui, il régla, au point de vue religieux, l'administration de la ville de Rome et commença à poser les bases d'une organisation puissante. Il se servit pour cela de l'institution déjà existante des diacres, qui, au nombre de sept, formaient un corps présidé par l'archidiacre. Fabien divisa les quatorze régions de la ville en sept diaconies ; à la tête de chacune fut préposé un diacre ; un ou plusieurs cimetières, où l'on éleva des églises, furent désignés pour le service de chaque division ecclésiastique. Cette organisation dura jusqu'à ce que Valérien mît sous séquestre les cimetières ; elle fut reprise quand ils furent rendus aux associations chrétiennes, sous Gallien. Elle régularisait la propriété ecclésiastique et constituait, pour ainsi dire, les cadres de l'Église romaine.

Fabien avait trouvé aussi un corps de *notarii*, chargés de recueillir les documents relatifs aux martyrs et d'en faire une rédaction officielle. Mais leur nombre était insuffisant pour ce travail, qu'intensifiait la cruauté des persécuteurs. Il leur adjoignit sept sous-diacres, dont l'emploi serait de réunir les Actes des saintes victimes et de les conserver.

L'établissement de ces mesures, et plus encore la construction, dans les cimetières chrétiens, d'édifices destinés au culte, visibles à tous les regards, ne paraissent pas s'accorder avec une ère de persécution. C'est qu'en effet le règne de Maximin ne s'était pas prolongé au delà de 238. Il avait été tué par ses soldats au mois de mars, et les chrétiens immédiatement avaient recouvré la paix. Elle devait devenir plus profonde et plus bienfaisante quand, six ans après, Philippe l'Arabe prit le pouvoir.

C'était un fils de brigand, soldat de fortune. Il est bien vraisemblable qu'il avait été élevé dès son enfance dans la religion chrétienne et lui fut toujours sincèrement attaché. Pourtant l'ambition un jour fut plus forte que la foi. Les soldats l'avaient imposé comme collègue au jeune Gordien III, dont ils estimaient peu les talents militaires. Gordien céda, puis voulut reprendre l'autorité qu'il avait consenti à partager. Philippe le fit tuer.

L'Église ne devait pas absoudre facilement ce crime. Lorsque, se rendant à Rome, l'impérial assassin passa à Antioche, — c'était à l'époque de Pâques, — il voulut participer à la fête et se présenta à l'église avec sa femme, Otacilia Severa. Mais à la porte il rencontra l'évêque saint Babylas. Saint Jean Chrysostome nous montre celui-ci appuyant la main sur la poitrine de l'empereur « et le chassant de l'église sans plus de trouble qu'un pasteur qui chasse de sa bergerie une brebis malade ». Il est à l'honneur de Philippe que, sans résistance, il se soumit aussitôt à la pénitence qui lui était imposée.

On comprend donc quel bien fut pour l'Église l'avènement d'un prince ainsi disposé. Sans doute Philippe, tout en ne cachant pas sa foi, ne donna pas à la religion l'appui de toute son autorité ; il ne fut pas un Constantin ; les temps ne le lui

eussent pas permis. Mais le pape Fabien put au moins gouverner en toute liberté le peuple rassuré, et multiplié, des fidèles; le paganisme retint sa haine; et même on vit pour la première fois un chrétien élevé à la dignité de consul.

Fabien profita de la bonne volonté de Philippe pour accomplir envers son prédécesseur saint Pontien un acte de pieuse vénération. Le pontife, mort en Sardaigne, y avait été enterré; il convenait que la dépouille du pape reposât au milieu de son peuple. Avec la permission de l'empereur, sans laquelle on ne pouvait ramener de leur exil les corps des déportés, Fabien s'acquitta de ce devoir. « Le soin de ce pieux office fut estimé si important, dit M. de Rossi, que le pape lui-même, entouré de son clergé, fit le voyage de Sardaigne et accompagna sur le navire qui les ramenait les saintes dépouilles. Le fait de cette translation, accomplie dans des conditions aussi solennelles, est une preuve remarquable de l'importance que l'Église romaine attachait à posséder la série complète des sépulcres de ses pontifes et à les réunir dans la crypte papale; il démontre en même temps, par un nouvel exemple, la légalité publiquement reconnue à l'usage que les chrétiens faisaient de leurs droits sépulcraux. » Le corps de saint Pontien fut inhumé dans le cimetière de Calliste.

Fabien attachait plus de prix encore à la pureté de la foi qu'à la bonne administration de son église ou à la possession des reliques des martyrs. Entre 236 et 248, des divisions pénibles éclatèrent parmi les chrétiens d'Afrique, on ne sait pour quelle cause; mais saint Cyprien nous apprend qu'un concile de quatre-vingt-dix-neuf évêques condamna comme hérétique Privat, le chef de l'église de Lambèse, la première du pays après Carthage. Il ajoute que Fabien, évêque de Rome, écrivit contre lui une lettre très sévère.

C'est en 248 que se terminait, d'après les calculs du célèbre polygraphe Varron, la millièame année de la fondation de Rome. A cette occasion, l'empereur donna des fêtes magnifiques. Il est singulier que nul auteur contemporain, remarque l'historien Paul Orose, n'a parlé de sacrifices offerts aux dieux ni de

victimes immolées. Philippe se refusa-t-il à laisser commettre ces actes d'idolâtrie que la foi condamnait? Se contenta-t-il de n'y point prendre part? Peut-être le caractère nouveau qu'il imprima ainsi à ces solennités permit-il aux chrétiens de s'y associer, ce que jamais encore ils n'avaient fait. Leur abstention jadis leur avait attiré souvent les colères de la foule et les mauvais traitements. Il est certain que cette fois on n'eut à constater aucun soulèvement populaire contre les chrétiens. On en conclura, sinon leur participation aux fêtes officielles, au moins la protection dont les païens savaient que Philippe couvrait ses coreligionnaires et le respect que leur inspirait sa fermeté.

Pourtant la haine subsistait et, dans les pays éloignés de Rome, ne reculait pas devant le crime. Si Fabien eut le bonheur de voir, sous son pontificat, la foi s'étendre, se propager, courir à travers les peuples comme un incendie dans les roseaux, si la Bithynie, la Phrygie, le Pont se remplissaient de fidèles, si Grégoire le Thaumaturge, qui en devenant évêque n'avait trouvé dans sa ville que dix-sept chrétiens, pouvait se féliciter en mourant de n'y laisser que dix-sept païens, des signes avant-coureurs d'orage se montraient çà et là. La population de plusieurs grandes villes était hostile au christianisme ; et Philippe, empereur d'aventure, n'avait pas une autorité assez profonde et assez forte pour l'imposer définitivement aux foules. La moindre occasion pouvait déchaîner la tempête. On le vit bien en 249, à Alexandrie, où, sur les seules excitations d'un mauvais poète, le peuple se porta aux derniers excès contre les chrétiens, fit de nombreux martyrs et ne cessa d'exercer sur eux sa colère que lorsque les citoyens se tournèrent enfin les uns contre les autres.

Du reste le pouvoir commençait à échapper aux mains de Philippe. Les révoltes éclataient ; l'Orient prenait feu, et l'Europe à son tour. Une sédition militaire éclata en Mésie. L'empereur envoya pour la réduire un sénateur qui connaissait les soldats et qui, au lieu de les soumettre, se fit couronner par eux. Il s'appelait Décius. Philippe marcha contre lui, fut vaincu et tué. Son compétiteur n'eut pas de peine à se parer de ses dépouilles. Ce fut le cruel empereur Dèce.

Par réaction, par haine de son rival, par attachement aux traditions romaines, par opiniâtreté, il allait déchaîner contre l'Église une des persécutions, peut-être la persécution dont elle eut le plus à souffrir : elle ne lui coûta pas seulement du sang, elle fit de nombreux apostats. La première victime du tyran, qui s'attaqua tout de suite à la tête, fut le pape Fabien. Déce était monté sur le trône en octobre 249 ; dès le 20 janvier Fabien recevait la couronne du martyr. Malheureusement tout détail manque sur sa mort ; mais elle nous est attestée par une lettre de saint Cyprien, qui accuse réception de celle où le clergé de Rome lui annonçait la perte glorieuse qu'il venait de faire.

« Le bruit encore incertain de la mort de l'homme excellent, mon collègue, courait parmi nous, écrivait-il, quand j'ai reçu la lettre que vous m'avez envoyée par le sous-diacre Crementius et dans laquelle vous nous donnez tous les détails de sa fin glorieuse. Je me suis réjoui qu'une administration aussi intégrée ait été si noblement couronnée. Je vous félicite des témoignages dont vous honorez sa mémoire : la gloire en rejaillit sur vous en même temps qu'elle nous encourage à la foi et à la vertu. Car autant est nuisible aux disciples la défaillance de leur chef, autant l'exemple donné à ses frères par l'évêque est utile et salutaire à l'affermissement de leur foi. »

21 JANVIER

SAINTE AGNÈS
VIERGE ET MARTYRE
(293-305?)

Il n'est pas, au ciel de Dieu, de figure plus attachante dans sa grâce virginale et son ardent enthousiasme, dans la force de son amour et la modestie de sa pureté, dans la profondeur de sa foi et la délicatesse de son enfance, que la toute jeune

patronne de Rome chrétienne. Il n'est pas de Sainte qui ait été l'objet d'un culte plus tendre, même en France, depuis le bon sire de Joinville, qui, menacé du glaive des Sarrasins, s'encourageait au martyre par le souvenir de sainte Agnès, jusqu'à la bienheureuse Thérèse, la petite carmélite de Lisieux qui écrivait : « A tout prix je veux gagner la palme d'Agnès ; si ce n'est par le sang, il faut que ce soit par l'amour ! »

On n'a cependant gardé que bien peu de documents certains sur la vie et la mort de la généreuse enfant ; et son histoire, dès le v^e siècle, s'est compliquée de légendes, mêlée de souvenirs étrangers, qui, en cherchant à augmenter sa gloire, en ont réellement diminué la grandeur et le charme. Ce n'est qu'à une épitaphe de saint Damase et à quelques pages de saint Ambroise qu'il faut demander la vérité sur Agnès. Ces pieux et certains témoignages suffisent du reste à faire d'elle un portrait aussi aimable que véridique.

Les parents d'Agnès vivaient dans la seconde moitié du III^e siècle. C'étaient des personnes recommandables par leur noblesse et leur fortune, mais bien plus encore par leur grande et forte piété. Lorsque Dieu, vers 293, leur accorda une fille, ils choisirent pour cette enfant un nom qui attestait leur souci de la garder au Maître divin dans la pureté immaculée de la foi et du cœur. Ils l'appelèrent, d'un nom grec, Agnès — primitivement peut-être Agnè ou Hagnè, — c'est-à-dire pure. Ils l'offrirent même, comme le plus beau et le plus cher présent, à Notre-Seigneur, qu'ils priaient de la recevoir au nombre des vierges qui lui étaient consacrées. Dès son enfance, de par leur désir, elle était *Christo dicata*, dit saint Damase, « consacrée au Christ ».

Agnès répondit pleinement à ce vœu, à cette formation d'intense piété. Elle avait, par la grâce de Dieu, une de ces natures privilégiées qui, comme d'instinct, s'élancent vers l'idéal d'une perfection toujours plus élevée, vers le sacrifice total de leur être. Sans doute baptisée à ses premiers jours de vie, et selon l'usage, confirmée aussitôt, elle était déjà pleine de l'Esprit-Saint. Et l'habitude journalière de la sainte communion, familière aux chrétiens de cette époque, développa vite en elle le

tendre amour de Celui qu'elle prenait déjà pour son époux éternel. Aux plus petits enfants, en effet, lorsque leurs parents les apportaient avec eux aux saints mystères, on donnait des parcelles consacrées, quelques gouttes du précieux Sang; et même, pendant les persécutions surtout, les fidèles conservaient chez eux, dévotement pliée dans un voile de lin, la sainte Eucharistie et en prenaient un fragment chaque matin avant tout autre aliment.

Nourrie du pain sacré, du vin qui fait les vierges, embrasée du feu d'amour qui sort du Cœur divin, quoi d'étonnant qu'Agnès ait été, dès l'abord de la vie, la « fillette ardemment éprise du Christ », dont parle le poète Prudence dans l'hymne qu'il lui a consacrée? En même temps, aussitôt qu'elle commença à comprendre, elle entendit parler autour d'elle de martyrs et de confesseurs de la foi. Elle n'avait que quatre ans, quand Galère et Maximien Hercule inaugurèrent la grande persécution du iv^e siècle, en épurant l'armée des soldats chrétiens. Elle n'en avait que dix lorsque parut l'édit de Nicomédie, décrétant la destruction des églises et interdisant les assemblées chrétiennes, et puis le deuxième et le troisième édits, qui jetèrent en prison, condamnèrent à mort les chefs de l'Église, — édits appliqués par Galère en Orient, en Afrique par Maximien Hercule avec la dernière rigueur. Enfin, en mars 304, fut proclamé l'ordre à tout chrétien de sacrifier ou de mourir. Assurément, autour d'Agnès on parlait avec admiration des héros qu'aucun supplice ne contraignait à l'apostasie, on s'exhortait par leur exemple, non pas à braver les persécuteurs, — ce que défendait la prudence des chefs de l'Église, — mais du moins, si l'on était cité, à rester fidèle jusqu'au sang aux engagements du baptême. Et le cœur ardent de l'enfant entrevoyait une gloire plus grande et une preuve d'amour plus éclatante.

Le 17 avril 304, aux jeux de Cérés, la foule, acclamant Maximien Hercule, lui demanda à grands cris de « supprimer » les chrétiens. Le 22, l'Auguste faisait approuver par le Sénat une mesure de proscription, sur-le-champ appliquée. Alors le sang commença de couler avec abondance à Rome; la trompette qui

annonçait les assises criminelles et la comparution des Saints résonnait presque chaque matin. Dans les maisons chrétiennes, soigneusement fermées, on se racontait pieusement, parfois avec enthousiasme, les glorieux supplices et les couronnes immortelles. Agnès frémissait, non de frayeur ou d'indignation, mais de désir. En janvier 305, elle venait d'entrer dans sa douzième année, nous apprend saint Ambroise ; il insiste encore en disant qu'elle n'avait pas atteint l'âge légal de la majorité, fixé à douze ans révolus, qui lui donnait le droit de témoigner en justice et aussi de contracter mariage. Comme les chrétiens, selon les lois, n'étaient condamnés que sur leur attestation, reçue en forme juridique, de leur volonté de rester fidèles à leur foi, les enfants de l'âge d'Agnès ne pouvaient être ni poursuivis ni surtout punis.

Cependant ses parents, « saisis de crainte, » redoutaient le martyr, non pour eux, mais à cause de l'isolement où ils laisseraient leur fille ; ils craignaient peut-être aussi son naïf et joyeux désir de confesser la foi ; aussi, s'appliquaient-ils à rendre plus attentive la surveillance exercée autour d'elle. L'enfant, elle, ne tremblait pas ; dans l'ingénuité et la ferveur de son amour, elle ne voyait, ne connaissait pas même les odieuses violences, pires que la mort, que les persécuteurs exerçaient parfois sur les femmes. Elle pensait seulement au bonheur de proclamer publiquement sa foi et son amour de son céleste fiancé. Un matin, elle trompa la vigilance de la nourrice qui, selon l'usage des jeunes filles nobles, était attachée à son service et, rapide, s'enfuit vers le tribunal, où « la trompette faisait entendre ses chants lugubres ».

Le vicaire du préfet urbain, Aspasius, qui était chargé des causes de christianisme, siégeait, semble-t-il, au forum de Nerva, près de Suburre. Son tribunal élevé était entouré de soldats et surtout de tortionnaires, tout prêts à mettre en œuvre les horribles instruments de supplices étalés avec un luxe sauvage. Il était assiégé par une foule violente et hostile, qui accueillait de hurlements les courageuses paroles des martyrs et provoquait la colère du juge. Il y avait là de quoi faire frémir

une enfant élevée dans la douceur et la délicatesse d'une noble famille. « Les filles de son âge, dit saint Ambroise, ne peuvent soutenir le regard irrité de leurs parents ; une piqûre d'aiguille les fait pleurer... Agnès, intrépide, immobile au milieu des lourdes chaînes, offre tout son corps au glaive que le soldat furieux brandit. » Elle a franchi l'odieux cercle des spectateurs, elle est entrée dans l'enceinte du tribunal, elle s'est déclarée chrétienne, et sa voix, ferme et légère, a confessé son Dieu.

Le juge fut étonné de cette assurance dans une enfant si frêle. Sans doute il pensa qu'il n'aurait point de peine à vaincre un pareil adversaire. Il commença par l'inviter à sacrifier aux dieux ; l'autel était là, sur le forum ; il suffisait d'approcher une flamme de l'encens qui y était répandu : ne voulait-elle pas, d'un geste simple, éviter le châtiment ? « Ce ne sont point, répondit-elle, ce ne sont point là les flambeaux que prennent les vierges du Christ ; ce feu éteint la foi, cette flamme ravit la lumière. » Et, laissant éclater soudain l'enthousiasme du martyr : « Ici, s'écria-t-elle, frappez ici ; que mon sang à flots éteigne ces foyers ! »

Tant de force étonnait la multitude ; le juge feignit la colère et se fit menaçant. Le bûcher était le supplice réservé aux coupables de basse condition ; Agnès était noble ; cette peine ne semblait pas faite pour elle. Cependant, pour mieux l'effrayer, c'est du bûcher qu'Aspasius parla. Mais l'enfant ne trembla pas, « ses petites forces surmontèrent l'affreuse frayeur » qu'on voulait lui causer. Son doux visage s'animait, se colorait ; la gracieuse fierté de son maintien, la vaillance de sa confession, l'ardeur de ses paroles, l'ingénuité de ses sentiments, tout agitait la foule ; on ne s'irritait plus, on admirait. « Il y avait des larmes dans tous les yeux, dit saint Ambroise, sauf dans ceux d'Agnès. Tous étaient stupéfaits de la voir se poser en témoin de la divinité, elle à qui son âge ne permettait pas de témoigner pour elle-même... Elle faisait croire à Dieu, tant elle paraissait au-dessus de la nature. »

Laissant les menaces qu'il voyait inférieures à ce juvénile courage, le juge essaya des flatteries et des promesses. Plusieurs,

pour lui épargner la mort, plusieurs, gagnés par tant d'attraits, lui offrirent de la prendre pour épouse. Le juge présentait et favorisait leurs vœux. Mais elle, indignée : « C'est faire outrage à mon fiancé, dit-elle, que de prétendre à me plaire. Celui-là m'aura qui le premier m'a choisie. Que tardes-tu, bourreau ? Périssent les corps qui peuvent être aimés par des yeux que je méprise ! »

L'amour de la virginité se joint ici à l'ardeur de la confession. Saint Ambroise a pu dire d'Agnès : « En une seule victime, vous avez ici un double martyr : celui de la pureté, celui de la foi. Elle est restée vierge, elle a obtenu le martyr. » Elle n'avait en effet, pour éviter le supplice, qu'à paraître accepter une des offres qui lui était faites : renonçant à cette consécration au Christ, dont elle se montrait fière, elle méritait l'indulgence ; s'obstinant, elle allait à la mort. Mais son audacieuse démarche, son invincible fermeté ne pouvaient rester victorieuses de l'autorité impériale. Aspasius prononça l'arrêt de mort.

Les termes dont se servent ici saint Damase et saint Ambroise permettent de conclure que la peine fut la jugulation : c'était la plus douce. Le patient, dont on dénudait la gorge, fléchissait la tête sur le côté, présentant au glaive les artères du cou ; le bourreau enfonçait la pointe et la mort suivait, très rapide. La martyre eut le temps encore de montrer d'un dernier geste la modestie de sa pureté : ramassant de sa main sa riche chevelure, elle la ramena sur sa gorge et son cou blessé, afin que « le temple du Seigneur ne fût l'objet d'aucun regard humain ». Et doucement, « fléchissant le genou, elle glissa sur le sol dans un mouvement d'ineffable pudeur ».

Les vénérables parents d'Agnès relevèrent, dans une sainte joie, le corps de leur chère martyre ; ils l'ensevelirent dans un petit bien-fonds qu'ils possédaient sur la voie Nomentane, aux portes de la ville ; sur sa tombe on inscrivit les deux seuls mots : *Agne sanctissima*, Agnès la très sainte. Tout de suite environné de la confiance et du culte universels, le modeste monument fut le théâtre de tant d'interventions divines, que, en n'importe quelle maladie, on n'y implorait pas en vain le secours

de l'enfant bénie. La Rome chrétienne se glorifia de cette héroïne de douze ans qui n'avait pas attendu la dénonciation, mais d'elle-même avait couru rendre à l'Époux divin le témoignage de son amour et était morte librement. Vingt ans plus tard, Constantina, fille du grand Constantin, obtint de son père de construire sur la tombe vénérée un temple qui fût « un digne hommage » à la jeune vierge. Dans la suite des temps, il fut nécessaire de le réédifier, mais les dix colonnes de marbre blanc veiné de lilas qui faisaient la parure de l'œuvre de Constantina sont encore le plus bel ornement de l'église nouvelle de Sainte-Agnès, avec l'építaphe émue et touchante écrite par le pape saint Damase.

22 JANVIER

SAINT VINCENT

DIACRE ET MARTYR

(?-303)

La persécution que Dioclétien exerça contre l'Église au commencement du iv^e siècle passa par plusieurs stades avant d'envelopper tous les chrétiens. L'année 303 vit d'abord publier un édit qui interdisait les assemblées des fidèles et prescrivait la tradition des livres saints et des archives ecclésiastiques et la destruction des églises. Bientôt, raconte Eusèbe de Césarée, « une loi fut promulguée, ordonnant que tous les chefs des églises fussent enchaînés et incarcérés. On vit alors un spectacle qui dépasse toute parole : une multitude sans nombre d'hommes jetés dans les prisons ; autrefois réservées aux brigands, elles étaient maintenant tellement remplies d'évêques, de prêtres, de diacres, d'exorcistes et de lecteurs, qu'il n'y avait plus place pour les criminels. Un autre édit survint décrétant que tous ceux qui avaient été ainsi arrêtés seraient libérés s'ils consentaient à sacrifier ; s'ils refusaient, on les soumettrait aux plus terribles supplices. »

La charge de mettre ces édits à exécution avait été confiée pour l'Espagne à un magistrat nommé Datianus. Il était sans doute gouverneur ou *vicaire* du *diocèse* d'Espagne, une des divisions de la préfecture des Gaules, et se signala toujours par son inflexible et atroce hostilité envers le christianisme. Il parcourait toute la péninsule, faisant jeter en prison et torturant tous les membres du clergé. Dans une de ses tournées sanglantes, il était arrivé à Saragosse, une des villes les plus anciennement chrétiennes. Elle avait alors pour évêque Valérius, renommé pour sa science et sa piété. Mais, ayant la parole difficile et la voix faible, il se faisait remplacer dans l'enseignement public de la foi par son archidiacre Vincent. Celui-ci, né à Heresca d'une famille consulaire, avait eu pour père Euticius ; confié tout jeune à l'évêque, il s'était vite signalé à son attention par son zèle pour l'étude et son culte pour les nombreux martyrs, gloire de Saragosse ; aussi Valérius l'avait-il fait rapidement gravir les degrés de la hiérarchie. Le titre d'archidiacre et la confiance de son évêque lui avaient conféré le ministère de la prédication et le désignaient à l'avance pour la succession épiscopale. Il était pieux, ardent, éloquent.

Valérius et Vincent furent donc arrêtés et conduits devant Datianus. Celui-ci, sur le point de se rendre à Valence, ordonna d'y mener les deux prisonniers et de les enfermer sans nourriture dans un cachot. Quand au bout de quelques jours il les fit comparaître, il s'étonna de constater que leurs forces n'étaient nullement diminuées ni leurs visages pâlis. Il en fit de violents reproches au geôlier ; puis, se tournant vers l'évêque : « Dis, Valérius, pourquoi fais-tu ainsi la guerre aux empereurs sous prétexte de religion ? » Valérius entreprit de répondre ; mais sa parole embarrassée le servait mal ; à sa place Vincent répondit avec vigueur. Sa profession de foi courageuse irrita le vicaire. Faisant mettre à part l'évêque, qu'il envoya en exil, il s'attaqua à l'archidiacre. Il le fit d'abord étendre et disloquer sur le chevalet. « Vois-tu, vois-tu, lui criait Datianus, où en est réduit ton misérable corps ! — C'est ce que je désirais, répondit le martyr ; ne change pas de volonté à mon égard : ma couronne

et ma gloire dépendent de ta cruauté. — Déchirez-le avec des ongles de fer, » commanda le juge. On enfonça les griffes qui labouraient les flancs du martyr. Mais lui ne cessait de répondre aux menaces et aux exhortations : « Tu te trompes, homme cruel, lui fait dire le poète Prudence, si tu crois m'affliger en déchirant ces membres destinés à la mort. Il est en moi quelqu'un que nul ne peut violer, libre, tranquille, à l'abri de la douleur. Ce que tu t'efforces de détruire de toute la puissance de ta fureur, ce n'est qu'un vase d'argile, qui doit enfin être brisé. Mais tu peux essayer de couper, de rompre celui qui demeure en moi et foule aux pieds ta colère, ô tyran ; tourmente-le, déchire-le : il est vaincu, il est invincible ; nulle tempête ne peut l'atteindre ; à Dieu seul il est soumis. » La rage de Datianus s'exaspérait à cette belle fermeté. Bondissant de son tribunal, il se jeta sur les bourreaux, les frappant de son bâton pour activer leur cruauté. Vainement : s'avouant vaincu par l'énergie sereine de Vincent, il essaya un compromis. « Soit ! dit-il, ne sacrifie pas ; mais abandonne au moins les livres que tu caches, pour que le feu, en les consumant, détruise aussi ta secte ! » L'héroïque diacre ne se laisse pas plus séduire par cette feinte indulgence que par les tourments. « Eh bien ! cria Datianus, qu'il soit soumis à la torture légale et passe par un supplice plus dur ! » Car le chevalet, les ongles de fer n'étaient qu'un prélude laissé à l'arbitraire du juge et considéré comme peu de chose. Le feu était ce « supplice plus dur ». On étendit alors Vincent sur un lit de fer rougi par la flamme ; peut-être, tandis qu'il brûlait, on lui mettait encore aux flancs des lames ardentes ; peut-être versa-t-on sur ses plaies du sel ou du suif fondu. Impassible, il priait. Datianus, fatigué avant lui, le fit enfin reconduire dans son cachot. Prudence a décrit le cachot : « Tout au fond de la prison, sous le sol, s'enfonce un réduit plus noir que les ténèbres mêmes, clos, étranglé par les pierres étroites d'une voûte surbaissée. Là se cache une nuit éternelle, à l'abri de l'astre du jour. L'horrible geôle a là, dit-on, son enfer. » Couché sur la terre, où par un raffinement de barbarie des débris de poteries avaient été semés, enchaîné dans

les cepts qui lui écartelaient les jambes, suffoqué par la puanteur, aveuglé par les ténèbres, le saint diacre attendait.

Soudain, rapportent les Actes, le hideux caveau s'illumina ; l'odeur de parfums célestes purifia l'air fétide ; la terre nue se couvrit d'une moisson de fleurs. Délivré de ses chaînes, Vincent, debout, écoutait le chant des anges.

Cependant, à Rome, le 20 novembre 303, Dioclétien célébrait ses *vicennales*, le vingtième anniversaire de son avènement à l'empire ; au milieu des fêtes, il accordait une amnistie générale, dont les chrétiens eux-mêmes devaient profiter. La clémence impériale avait trouvé là un moyen de vider les prisons encombrées par les innocents et de les rendre à leur habituelle population. Ils en sortirent donc en foule. Mais on y retint, en dépit de cette clémence, quelques membres du clergé qui avaient fait preuve de plus de grandeur d'âme ou dont on craignait l'influence plus puissante. Vincent fut du nombre. Aussi bien il agonisait.

En apprenant le prodige qui transforma le cachot, Datianus avait ordonné de traiter plus doucement le prisonnier. Soit à cause de l'amnistie, soit plutôt dans le dessein d'exercer sur lui de nouvelles cruautés quand il serait guéri, le bourreau soignait sa victime. De ses prescriptions le geôlier s'acquitta avec empressement : la douceur et l'héroïsme de son prisonnier, non moins que le miracle, avaient conquis son cœur ; il était devenu chrétien. Il prépara donc un lit en hâte et y reposa Vincent ; puis il ouvrit la porte de la prison. Les fidèles de Valence, avertis, s'empressèrent autour de la couche sainte ; ils apportaient des remèdes, pansaient les plaies, les baisaient dévotement, recueillaient sur des linges le sang qu'ils emportaient comme une précieuse relique. Au milieu de ces marques d'amour, de ce culte anticipé, Vincent rendit doucement son âme vaillante au Dieu qui allait la couronner. .

Datianus ne pouvait plus le faire souffrir ; du moins il voulut se venger sur le pauvre corps qu'il avait déchiré et le soustraire à la piété des chrétiens. Il le fit exposer dans la campagne à la voracité des animaux sauvages. Mais sa haine fut trompée encore.

On dit qu'un corbeau fut le défenseur des saintes reliques. Voltigeant autour, il écartait à coups de bec les oiseaux et les bêtes de proie. Alors Datianus fit coudre le corps demeuré intact dans un sac alourdi par une grosse pierre et ordonna de le jeter en pleine mer. Les vagues le ramenèrent sur le rivage. Une pieuse veuve l'y recueillit et lui donna la sépulture, en attendant la gloire que réservait à sa tombe l'Église, enfin délivrée des tyrans.

« Écoute nos prières, implore Prudence en finissant son poème, sois devant le trône du Père l'utile avocat de nos fautes. Par toi, par ce cachot où ta gloire s'est accrue, par les liens, par les flammes, les ongles de fer, par les entraves de tes pieds, par ces fragments de poteries sur lesquels a grandi ton mérite, par ce petit lit que nous, tes fils, nous baisons avec un saint tremblement, aie pitié de nos prières et que le Christ, apaisé, nous prête une oreille favorable et ne nous impute point toutes nos fautes. »

23 JANVIER

SAINT RAYMOND DE PEÑAFORT
CONFESSEUR
(1175-1275)

La famille de Peñafort, — dont le nom se traduirait exactement en français par celui de Rochefort, — était fort illustre en Catalogne; elle descendait des comtes de Barcelone et se rattachait de très près aux rois d'Aragon. Mais son illustration lui vient surtout de l'humble religieux à qui elle donna naissance en 1175.

Raymond naquit au château de ses ancêtres. Dès son jeune âge, il montra tout ensemble la plus vive intelligence et des dispositions heureuses pour la piété. Ses études approfondies en belles-lettres et en philosophie développèrent en lui le goût

de l'enseignement ; à vingt ans, il faisait à Barcelone un cours gratuit de logique qui lui valut des louanges. Puis le désir d'étudier les sciences juridiques le conduisit à Bologne, dont l'université était la meilleure école de jurisprudence. Il y reçut le titre de docteur en droit civil et en droit canon ; et il enseigna celui-ci pendant trois ans avec un éclat qui resplendit en toute l'Italie.

Alors l'évêque de Barcelone, Bérenger, vint à passer par Bologne. La science et le mérite de son éminent diocésain le charmèrent. Pour l'avantage de son église, il lui manifesta le désir de le ramener avec lui. Vainqueur de l'humble résistance de Raymond, il le nomma chanoine de sa cathédrale et archidiacre.

Dans ces dignités Raymond, loin de perdre sa modestie, sa réserve, la bonne grâce de son accueil, montra que ses vertus n'étaient pas moindres que les talents qui se faisaient louer de tous. Sa dévotion envers Marie, qui était toute filiale, s'employait à la faire honorer ; il réussit à rendre plus solennelle dans le diocèse la fête de l'Annonciation, jusque-là peu célébrée ; il consacra même le revenu de ses charges à créer des distributions en faveur des chanoines qui, en ce jour, prendraient part au saint office.

En même temps que lui, Bérenger avait ramené d'Italie et établi dans sa ville épiscopale quelques-uns des religieux que venait de fonder saint Dominique. Bien vite Raymond fut leur admirateur et leur ami. Or il arriva qu'un jour un jeune homme vint lui demander conseil : il songeait à entrer au noviciat des Dominicains ; ferait-il bien ? Pourquoi le conseiller crut-il devoir le détourner de ce projet ? Toujours est-il qu'ensuite l'inquiétude le prit ; il craignait d'avoir fait tort à l'ordre nouveau, tort au jeune postulant, tort à Dieu même ; il se crut obligé à une réparation, et laquelle serait meilleure que de se donner lui-même à l'Ordre qu'il avait frustré ? Et c'est pourquoi, — sans doute aussi parce qu'il était attiré par les exemples de ferveur donnés par les disciples de Dominique, — le vendredi saint de l'année 1222, âgé de quarante-sept ans, l'archidiacre

de Barcelone humblement vint frapper à la porte du couvent des Frères Prêcheurs.

Son noviciat fut ce qu'on devait attendre d'un pareil candidat. L'humilité surtout qu'il montrait étonnait les admirateurs de son talent et de sa haute fortune. Il ne cherchait qu'à se cacher, à dissimuler sa science et sa sagesse. Humble, il était par là même obéissant au moindre geste des supérieurs, lui qui hier dirigeait et gouvernait les autres. Il fortifiait son innocence par une rigoureuse mortification, qui n'ignorait ni la flagellation ni les chaînes aux pointes aiguës. Et sa charité, toujours en éveil sur les besoins des malheureux, s'étendait à tous, particulièrement aux pauvres prisonniers des Musulmans, dont les souffrances corporelles étaient, si terribles qu'elles fussent, peu de chose en comparaison des dangers de leurs âmes.

Ce sentiment de compassion le préparait à prendre une part importante à la réalisation d'un des plus nobles projets du moyen âge. Depuis plusieurs années il était le confesseur d'un jeune Français attaché à la personne du roi Jayme d'Aragon, Pierre de Nolasque. En 1218, celui-ci eut une vision dans laquelle la sainte Vierge lui donna mission de fonder un Ordre religieux pour le rachat des captifs des Maures. Miraculeusement avertis de même, le roi et Raymond de Peñafort aidèrent de tout leur pouvoir le jeune fondateur : en 1223, le jour de la Saint-Laurent, celui-ci recevait des mains de son confesseur l'habit et le gouvernement de l'Ordre nouveau de Notre-Dame de la Merci.

Cette profession suivait de près celle de Raymond lui-même, qui avait eu lieu au dimanche de *Lætare* de cette même année. Bientôt un légat du Saint-Siège, Jean d'Abbeville, cardinal-évêque de Sabine, que Grégoire IX avait envoyé en Espagne pour plusieurs affaires et notamment pour prêcher une croisade contre les Sarrasins, voulut s'attacher le nouveau profès, car il appréciait singulièrement sa doctrine et sa sainteté. Bien malgré lui, Raymond quitta sa chère solitude. Il allait avec quelques compagnons, toujours à pied, toujours fidèle à l'abstinence et aux jeûnes de son Ordre, précédant le légat en tout lieu, prêchant et convertissant. L'admiration du légat fut telle,

que, de retour à Rome, il la manifesta et la fit partager au Saint-Père, et celui-ci manda près de lui l'apôtre dont on lui disait tant de bien.

Il fallut donc sortir de l'obscurité. A Rome, Grégoire IX ne tarda pas à nommer Raymond chapelain du pape et grand pénitenciaire ; il lui confia sa conscience, il prenait en tout ses avis. Enfin il le chargea du récolement et de la rédaction définitive des diverses lois ecclésiastiques, jusque-là éparses en de multiples documents et difficilement consultées. Ce recueil, si nécessaire et depuis longtemps souhaité, reçut le nom de *Décretales* ; c'est le plus beau titre de gloire du bienheureux. En même temps, s'il ne composa pas sa *Somme des cas de conscience*, ouvrage de morale d'une forte doctrine et d'une grande autorité, — car plusieurs rapportent ce travail aux premiers temps de sa vie religieuse, — du moins il la revit et y mit la dernière main. Pour le récompenser, le pape eût voulu le nommer archevêque de Tarragone ; mais une telle perspective affligea l'humble religieux, au point qu'il tomba gravement malade. Il obtint à force d'instances de passer à un autre ce redoutable honneur. De la même manière, il refusa l'archevêché de Braga et d'autres dignités ecclésiastiques : « C'est une assez grande dignité, disait-il, de persévérer dans l'Ordre des Frères Prêcheurs... »

Cependant tant de travaux avaient accablé ses forces. Les prescriptions des médecins le contraignirent à regagner l'Espagne ; la confiance de Grégoire IX et de tous ses successeurs l'y suivit. De longues années il dut garder la charge de pénitenciaire, et toujours il fut consulté par les papes sur toutes les affaires délicates qui concernaient le salut des âmes. En même temps l'Espagne entière, et le roi Jayme à sa tête, recourait à ses lumières.

C'est dans cette vie de travail, de prière et de retraite que vint le chercher l'affectueuse estime de ses frères. Le bienheureux Jourdain de Saxe, second général de l'Ordre, étant venu à mourir en 1238, les électeurs hésitaient sur le choix de son successeur. Ils ne pouvaient tomber d'accord, lorsque, après une fervente prière devant les reliques de leur père saint Do-

minique, leurs suffrages se réunirent, sans aucun pourparler antérieur, sur le nom de Raymond de Peñafort. L'ambassade solennelle qui lui fut envoyée eut fort à faire pour le décider à accepter le pouvoir suprême. Encore ne fut-ce pas pour longtemps. Deux ans après, il faisait agréer par le chapitre de Paris de 1240 qu'il serait permis au général d'offrir sa démission aux définiteurs et que ceux-ci seraient tenus de l'accepter. Bonne-ment les Frères n'avaient pas pénétré ses intentions. La surprise et le chagrin de tous furent grands, lorsque, l'année suivante, il profita de ce décret pour se démettre. On dit que les définiteurs qui consentirent à le décharger furent cassés au chapitre suivant.

Raymond était revenu à la dépendance qu'il aimait ; mais non pas à l'obscurité. Son influence croissait sans cesse. Il obtint du roi, toujours prêt à l'écouter, l'institution de l'Inquisition dans le royaume d'Aragon, pour y réprimer l'hérésie des Vau-
dois. Il accompagnait le prince même dans ses expéditions. Ainsi vint-il avec lui dans l'île de Majorque, que Jayme avait conquise depuis peu. Et là eut lieu le miracle le plus étonnant de ceux dont il était déjà coutumier. Le roi était engagé dans un amour coupable, dont les conseils, les objurgations même du Saint ne pouvaient le décider à rompre les liens. Raymond résolut de partir, dans la crainte de paraître l'approuver. Mais Jayme ne voulait pas se séparer de lui ; il fit défense à aucun marin de le recevoir à son bord. En vain, venu au rivage, Raymond tenta de trouver un vaisseau. Alors il s'avance sur les rochers que baigne la mer : « Tu verras, dit-il à son compa-
gnon, comment Dieu me fournira un excellent navire. » Il étend sur l'eau son manteau, en redresse un coin avec son bâton pour en faire une voile ; il monte... et le manteau surnage avec son saint fardeau, s'avance rapide sous les yeux stupéfaits du compagnon, demeuré timidement sur le bord, et disparaît à l'horizon. En six heures Raymond avait franchi cent soixante milles et débarquait à Barcelone. Il reprit son manteau, qui n'était même pas mouillé, et revint à son monastère, dont les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes devant lui.

Plein de zèle pour le salut des âmes, Raymond eut encore

l'idée d'une fondation qui devait avoir de beaux résultats : celle d'un séminaire où les Frères de son Ordre apprendraient les langues hébraïque et arabe, afin de pouvoir travailler à l'évangélisation des peuples qui les parlaient. Il envoya même plusieurs religieux auprès du roi de Tunis, dont il s'était fait un ami, pour s'y livrer à ces études. C'est le même zèle qui lui fit demander à son glorieux frère, saint Thomas d'Aquin, un livre qui réfutât les erreurs des savants maures ; à lui nous devons la *Somme contre les Gentils*.

Ainsi le Saint était arrivé à sa centième année. Depuis longtemps il souhaitait le ciel. Dieu l'y appela enfin par une douce et lente agonie, environnée de prières et fortifiée par les sacrements. C'était le 6 janvier 1275. Autour de son lit funèbre le concours fut immense. A ses funérailles Alphonse IX et la reine Violante de Castille, le roi Jayme d'Aragon, les infants de ces deux royaumes, de nombreux prélats, une multitude de clercs, de nobles, de laïques se pressaient. Les miracles se multiplièrent devant son cercueil et dans les années suivantes ; on dit que quarante morts revinrent à la vie par son intercession. Aussi, dès l'année 1279, un concile de Tarragone demanda au pape Nicolas III l'introduction de sa cause. Mais c'est seulement en 1601 que, sur les instances du roi Philippe II, Clément VIII promulgua la bulle de sa solennelle canonisation.

24 JANVIER

SAINT TIMOTHÉE

ÉVÊQUE ET MARTYR

(vers 25-vers 99)

L'an 45 de l'ère chrétienne, saint Paul inaugurait ses missions à travers la gentilité. Parti d'Antioche de Syrie avec Barnabé, il avait parcouru la Pamphylie, la Pisidie, non sans succès, mais se heurtant partout aux résistances, aux haines des Juifs.

D'Iconium il avait dû fuir, pour déjouer les complots dressés contre sa vie. Il vint à Lystres, où, il le savait, n'existait ni juiverie ni synagogue : il aurait le champ plus libre. En effet sa prédication fut entendue. Parmi les familles qui la reçurent, l'apôtre en distingua une : elle se composait de deux femmes et d'un jeune homme. Loïs, la grand'mère, était juive et fervente. Elle avait donné sa foi à sa fille Eunice, qui la pratiquait fidèlement ; et cependant elle l'avait mariée à un Grec païen. Le fils né de cette union avait reçu le nom de Timothée, qui semblait indiquer, en sa mère du moins, le désir de l'élever dans la crainte de Dieu. Néanmoins, sans doute par la volonté du père, respectée même après sa disparition, l'enfant n'avait pas été circoncis, bien que son aïeule et sa mère eussent pris soin de l'initier de bonne heure aux saintes Écritures. Quand Paul vint à Lystres, c'était un jeune homme de vingt ans environ, d'une santé délicate, d'un tempérament faible. Timide, modeste, prompt à l'attendrissement et aux larmes, il n'affrontait pas de lui-même l'action et volontiers restait dans la pénombre. Mais il était sincère, désintéressé, plein de bonne volonté. Paul l'aima tout de suite, peut-être à cause de la différence même de leurs natures. Il l'instruisit et le baptisa.

Quelques jours après, les Juifs d'Iconium suscitaient contre l'apôtre, que les païens d'abord avaient considéré comme un dieu, un violent mouvement populaire. Assailli, traîné hors de la ville, il tomba sous les pierres dont le lapidait la multitude ; on le laissa pour mort. Alors les fidèles vinrent le relever ; on le porta dans une maison amie, peut-être celle de Loïs. Par un miracle de Dieu, dès le lendemain il avait retrouvé assez de forces pour pouvoir s'éloigner en hâte de la ville brutale.

Sept ans après, en 52, Paul reparaisait à Lystres, cette fois avec Silas. Il y retrouva Timothée, qui l'accueillit comme un père : Paul ne l'appelait-il pas *son fils dans la foi*? Le jeune homme s'était affermi, mûri ; son esprit chrétien s'était développé ; il était charmant par nature et par grâce. L'apôtre eut le désir de se l'attacher, d'en faire le compagnon de ses voyages et de ses prédications : ce serait un cœur fidèle qui lui dispenserait

l'affection dont il avait si grand besoin. Mais, prudent, avant tout il voulait savoir ce que pensaient de Timothée les frères de Lystres et ceux d'Iconium. Le témoignage fut unanime en sa faveur ; et Paul se décida. Il semble bien que dès ce moment il lui conféra, entouré des prêtres qu'il avait consacrés à son premier voyage, la grâce et l'honneur du sacerdoce. Et comme il ne voulait pas que les Juifs pussent lui fermer les portes de leurs synagogues et s'écarter de lui comme d'un profane, il le circoncit.

Quand il reprit sa course vers l'Occident, Timothée l'accompagnait, comme Silas. Ensemble ils évangélisèrent la Phrygie, la Galatie, la Mysie. Sous l'impulsion de l'Esprit-Saint, ils vinrent à Troas, où ils connurent et s'adjoignirent Luc, le médecin, qui raconterait leurs voyages. Un songe envoyé de Dieu appelait Paul en Macédoine. La petite troupe passa donc d'Asie en Europe. A Philippes ils trouvèrent un ample champ d'action. Aussi quand la persécution, une fois encore, vint interrompre l'œuvre et força Paul et Silas à quitter la ville, ils y laissèrent Luc et Timothée pour affermir leur conquête. Celui-là devait y demeurer jusqu'en 58 ; celui-ci, rappelé par Paul, le rejoignit à Bérée d'abord, puis à Corinthe, où il était venu d'Athènes.

Son arrivée en cette ville, avec d'amples aumônes offertes par les églises de Macédoine, concorde avec un redoublement d'activité dans la prédication de Paul. Jusque-là il s'était adressé aux Juifs. A ce moment, désespérant de vaincre leur obstination, il secoua sur eux ses vêtements : « Désormais, leur dit-il, je me tourne vers les Gentils. » Et dès lors il moissonna à pleines mains, surtout dans le petit peuple et parmi les esclaves. Il n'était pas tellement à ce travail qu'il ne pensât aux églises déjà fondées. C'est de Corinthe qu'il envoya aux Thessaloniens deux lettres, qu'il leur écrivit en associant à son nom ceux de Silas et de Timothée, comme il les avait associés et les associait encore à sa prédication.

Les Juifs cependant n'avaient pas laissé s'endormir leur haine. Pendant dix-huit mois ils harcelèrent les apôtres ; ils tentèrent même de les citer devant le tribunal du proconsul Gallien.

Mais leurs efforts ne purent les débarrasser de leurs adversaires. C'est de son plein gré que Paul, désireux de revoir Jérusalem, s'éloigna de Corinthe. Il quitta l'Achaïe avec tous ses compagnons, Silas, Timothée, Éraсте, Caïus, Aristarque. Après un court séjour dans la ville sainte, tous aussi, à l'exception de Silas, se retrouvèrent autour de l'Apôtre quand il reprit son bâton de voyageur.

Par le même chemin que précédemment, ils visitèrent donc, leur apportant le secours de leur parole et de leurs œuvres, les chrétientés d'Asie Mineure. En passant à Lystres, Timothée y retrouva-t-il encore les deux saintes femmes qui l'avaient donné à Paul? Mais cette fois, la Galatie parcourue, ils descendirent vers Éphèse. A peine étaient-ils arrivés dans la splendide cité, — *un des deux yeux de l'Asie*, selon le mot de Pline, — que de mauvaises nouvelles venant de l'Église de Corinthe ailligèrent l'Apôtre. Pour remédier aux maux qu'on lui dénonçait, il crut que nul ne ferait mieux que Timothée : sa douceur et, tout ensemble, son austérité toucheraient les Corinthiens et les ramèneraient à une vie plus chrétienne. Il le fit donc partir, mais non pas directement pour l'Achaïe : avec quelques frères, il remonterait d'abord vers la Macédoine, où il annoncerait l'arrivée de Paul et recueillerait des aumônes pour les pauvres de Jérusalem. Timothée obéit ; mais les événements lui furent contraires et le retinrent en Macédoine ; c'est là qu'il retrouva Paul, chassé d'Éphèse par l'émeute. Ensemble ils vinrent à Corinthe, où ils passèrent trois mois.

Et c'est encore en compagnie de son fidèle et tendre fils spirituel que Paul prit enfin le chemin de Jérusalem, où, selon l'avertissement de l'Esprit, il trouverait *des chaînes et des afflictions*. Les afflictions lui vinrent surtout de l'opposition personnelle qui lui fut faite par les chrétiens judaïsants ; les chaînes lui furent mises aux mains par ses compatriotes. En cette occasion Timothée fut encore la consolation de son cher maître. De Jérusalem, il le suivit à Césarée, quand il y fut transféré par les soldats romains. Et lorsque, sur son appel à César, Festus le fit embarquer pour Rome, le disciple fidèle demanda avec ins-

tance, obtint avec joie de prendre passage sur le même vaisseau.

A Rome, il partagea de même la prison de Paul ; il lui servit de secrétaire. Leurs deux noms sont associés au début des épîtres aux Philippiens et aux Colossiens. Ce n'est pas seulement parce que, ensemble, le disciple et le maître avaient évangélisé ces peuples ; mais celui-ci aimait à se reposer sur le cher fils dont il disait que nul ne partageait au même point ses idées et ses sentiments, à qui plus tard il rendrait ce témoignage : *Tu as pleinement compris ma doctrine, ma conduite, la fin où je tends, ma foi...* (II Tim. III, 10).

Au bout de deux ans, Paul fut mis en liberté ; c'était au printemps de 64 ; il partit pour l'Espagne. Timothée l'accompagnait-il ? On pourrait croire qu'il demeura plus longtemps en prison ; car un des derniers versets de l'épître aux Hébreux, probablement écrite au retour d'Espagne, quelques mois plus tard, annonce sa libération. Peut-être alors rejoignit-il l'Apôtre à Pouzzoles, pour reprendre à ses côtés sa route vers Chypre et l'Asie Mineure. Du moins il est certain qu'ils étaient ensemble à Éphèse. En quittant cette ville pour la Macédoine, Paul y laissa son disciple et lui conféra le pouvoir d'administrer cette église. Ce n'était pas sans hésitation qu'il s'y décidait. Dans toute l'Asie Mineure, et spécialement à Éphèse, se manifestait un mouvement de pensée qui allait s'accroître en opposition à la pure doctrine des apôtres et susciter dans les esprits et les cœurs, sinon la révolte, du moins l'indiscipline. Timothée avait-il l'âge et les qualités nécessaires pour enrayer les résistances, détruire les abus et donner une forme définitive à l'organisation encore embryonnaire de la hiérarchie ? Il était jeune, n'ayant sans doute pas encore atteint la quarantaine, de santé débile, timide et peu fait pour la lutte, aimable, oui, et digne d'être aimé, mais moins capable de s'imposer et de commander que de plaire. La confiance dans les vertus et l'expérience de son disciple, si soigneusement formé par lui, décidèrent Paul cependant.

Mais bientôt, s'étant éloigné, il sentit le besoin de lui renouveler par écrit toutes ses instructions. Il le fit par l'épître qu'il

lui adressa de Macédoine, épître demeurée dans l'Église comme le manuel du ministère pastoral. Non point sous une forme dogmatique, impersonnelle, mais au contraire avec une affection paternelle, où se mêlait la préoccupation tendre pour une santé fragile et la haute autorité du directeur d'âmes et de l'apôtre de toute la gentilité, il lui traçait d'une main ferme et douce la ligne de conduite publique et privée qu'il devrait suivre et que, après lui, méditeraient tous les pasteurs des peuples chrétiens. Qu'elle fut accueillie avec reconnaissance et soumission, la lettre dictée par un cœur si chaud et si prudent, cela est sûr. Pourtant Paul ne crut pas inutile de revenir sur les conseils de force, de fermeté, de constance qu'il avait ainsi donnés. De Rome, où il était de nouveau emprisonné, où il savait qu'il allait mourir, il écrivit une dernière fois à son *fils très cher*, le pressant, comme il le dit lui-même, *à temps et à contretemps*, de résister à ses entraînements naturels vers la douceur, vers les accommodements, les ménagements. En même temps il lui demande, il le supplie de le rejoindre à Rome, de lui apporter le réconfort et la joie de son affection filiale à l'heure du dernier combat. La tradition rapporte, — peut-on en douter? — que Timothée se hâta d'accourir, obéissant à l'appel, mais bien plus encore à son propre cœur.

Puis il revint à Éphèse. Et dès lors sa vie nous échappe. Un seul souvenir en est resté, consigné dans l'Apocalypse, et qui montre combien saint Paul avait raison d'exhorter son disciple à la constance et à la fermeté. Timothée, selon de bons exégètes, est l'ange de l'Église d'Éphèse, à qui saint Jean, de la part de Dieu, reproche sévèrement d'être déchu de sa ferveur première et l'avertit, en le menaçant, *de faire pénitence et de revenir à ses premières œuvres*. Sans doute il ne faut pas conclure de ces paroles à une chute grave de l'enfant de saint Paul. Il suffit qu'il se soit ralenti, qu'il n'ait pas toujours montré cette ardeur de zèle, cette vigilance continue, cette fermeté d'attitude que lui avait si fort recommandées son père et qui étaient si nécessaires à cette heure. Quoi qu'il en soit, le *Fils du Tonnerre* réveilla l'âme engourdie et la poussa au martyre. A peu de temps de là, une

bande de païens célébrait à Éphèse une procession honteuse et cruelle, où la débauche le disputait à la brutalité. Timothée se porta au-devant d'eux et s'efforça de les arrêter. Mais ses paroles vaillantes n'eurent d'autre effet que de surexciter leur passion. Ils se jetèrent sur le saint évêque, le frappant à coups de bâton et de pierres ; ils le renversèrent, le traînèrent par les rues, le laissèrent pour mort. Les chrétiens accoururent alors ; doucement ils portèrent la victime hors de la ville. C'est là que Timothée rendit à Dieu son âme, dans le suprême et magnifique hommage de la charité.

25 JANVIER

CONVERSION DE SAINT PAUL

APOSTRE

(vers 34)

Il ne fallut pas moins qu'un miracle, une intervention directe de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour opérer le bouleversement total, l'absolue transformation qui fit du fougueux persécuteur de la foi nouvelle son plus ardent propagateur. Tout son passé se dressait, se bandait contre cette métamorphose.

Saul était né d'une famille juive, fidèle à la Loi de père en fils, qui, pour des raisons inconnues, avait émigré du territoire de la tribu de Benjamin, à laquelle elle appartenait, à Tarse en Cilicie. Attachée à la secte farouchement traditionnelle des Pharisiens, elle avait cependant acquis par ses services — ou reçu par affranchissement la qualité de citoyen romain. Car il se peut qu'une génération de cette famille ait été réduite à l'esclavage, lorsque Tarse, prise par Cassius en guerre contre Octave et Antoine (43 avant J. C.), ne put payer la lourde contribution qu'il lui imposa qu'en vendant un certain nombre de ses citoyens. De là peut-être aussi le nom de Paul, emprunté au

maître servi et libérateur, que Saul porta en même temps que son nom hébreu.

L'éducation de l'enfant fut très religieuse et très conforme aux plus pures coutumes juives. A Tarse, dont les écoles l'emportaient sur celles même d'Athènes et d'Alexandrie, il fut initié aux lettres grecques ; mais surtout il étudia les parchemins sacrés où se déroulait la Loi, il entendit les commentaires qu'en donnaient des maîtres révéérés, et dès lors il acquit cette intransigeance orgueilleuse qui l'anima jusqu'à sa conversion. En même temps il apprenait, selon l'usage invariable des Juifs, un métier manuel, l'art de fabriquer des tentes avec des tissus de poil de chèvre, industrie propre à la Cilicie. *Ne pas enseigner un métier à son fils*, disait la Synagogue, *c'est vouloir en faire un voleur.*

Les parents de Paul, charmés sans doute de ses talents précoces et, par piété, désirant en faire un *rabbi*, un docteur, un maître, l'envoyèrent de bonne heure à Jérusalem, où, semble-t-il, sa sœur était déjà mariée. Il devait avoir douze ans. Sur les conseils de sa famille, il s'attacha à Gamaliel, un des sept maîtres les plus honorés des Juifs. C'était un homme à l'esprit large, qui, s'échappant des subtilités et des hypocrites prescriptions de ses rivaux, interprétait la Loi avec une grande hauteur de vues, dans le désir sincère de la rendre supportable aux épaules faibles et d'attirer à sa lumière les âmes avides de vérité. Mais, si sensible qu'il fût à l'éloquence de son maître, le jeune Saul resta fidèle à ses préjugés d'enfance, soumis à l'influence de son pays natal. Car les Ciliciens étaient un peuple hardi, combatif, de tempérament violent et âpre. Avec ces outrances que la grâce transformerait en qualités, en vertus même, Saul avait un attachement scrupuleux aux observances légales, un culte pour la loi de Moïse où se mêlait la haine de l'étranger, le mépris de l'incircis et l'intolérance pour tous ceux qui ne partageaient pas sa croyance.

Il faut admettre qu'il était absent de Jérusalem pendant que Jésus accomplit sa mission ; peut-être s'était-il éloigné dans le but, poursuivi par bien des scribes de ce temps, de gagner des prosélytes au mosaïsme. Il n'assista ni aux prédications du

Sauveur ni aux scènes de sa passion. Mais dès qu'il fut de retour, il apprit ce qui venait de se passer et fut témoin de l'écllosion rapide de la foi nouvelle. Son irritation contre ceux qu'il jugeait des apostats fut extrême. Il se rangea au nombre des plus exaltés; comme eux il ne reculerait devant aucune violence pour étouffer la secte qui chaque jour se montrait plus éloignée des étroites observances de la Loi. Le jour où le diacre Étienne comparut devant le tribunal réuni pour le juger, Saul était là; il prononça lui aussi la sentence de mort et, s'il ne fut pas un des exécuteurs du martyr, du moins il était d'accord avec eux et, pour le bien montrer, garda leurs vêtements pendant le supplice.

Cette complicité ne suffisait pas à son zèle. *J'estimais, dit-il plus tard, qu'il n'était rien que je ne dusse faire contre le nom de Jésus de Nazareth... J'ai fait enfermer dans les prisons un grand nombre de saints, en ayant reçu le pouvoir des princes des prêtres, et quand on les mettait à mort, j'y donnais mon suffrage. Souvent, parcourant toutes les synagogues et sévissant contre eux, je les ai forcés de blasphémer (d'apostasier); et, ma fureur allant toujours croissant, je les poursuivais jusque dans les villes étrangères (Act. 22⁹⁻¹¹).*

En effet, traqués dans Jérusalem, les fidèles fuyaient aux villes voisines; mais ils y portaient leur foi, que, sans le savoir et malgré eux, les persécuteurs disséminaient ainsi. En l'apprenant, la colère de Saul n'eut plus de bornes. Il sollicita une mission contre les fuyards et ceux qu'ils avaient séduits. *Plein de menaces, ne respirant que le sang des disciples du Seigneur, il vint trouver le grand prêtre et lui demanda des lettres pour les synagogues de Damas, afin que, s'il trouvait des gens de cette croyance, hommes ou femmes, il les amenât garrottés à Jérusalem (Act. 9^{1,2}).*

A cette époque, Damas appartenait au roi de Pétra, Arétas, qui y avait établi un ethnarque pour gouverner la ville en son nom. Mais la communauté juive, extrêmement nombreuse, avait obtenu du prince le droit de se régir par ses propres lois; elle relevait même directement de Jérusalem, et c'est pour cette raison que le grand prêtre avait pu donner à Saul des pouvoirs aussi étendus.

Il partit donc avec une nombreuse escorte. Il y a deux cents kilomètres de Jérusalem à Damas. Le voyage, fait à pied sans doute, car les Juifs allaient peu à cheval, ne prit pas moins d'une semaine. Il était environ midi lorsqu'on se trouva presque aux portes de la ville, dans l'immense verger que forme autour de Damas l'oasis arrosé par le Pharphar et l'Adana. Le soleil brûlant n'était qu'à peine tamisé par les arbres de toute essence, orangers, grenadiers, sycomores mariés à la vigne, disposés en longues allées qui serpentaient parmi les jardins. On se hâtait dans l'impatience de la persécution. Tout à coup une lumière éblouissante, qui fit pâlir le soleil, enveloppa les voyageurs et les jeta à terre. Dans le ciel, une voix retentit que tous perçurent, mais dont leur chef fut le seul à comprendre les paroles : « *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?* » Foudroyante, la voix se faisait pourtant attristée et tendre, comme au jardin des Olives, lorsqu'elle disait à Judas : *Mon ami, qu'es-tu venu faire?* Et le bon Pasteur s'identifiait par amour avec les brebis que poursuivait la haine. Saul fut bouleversé. « *Qui es-tu, Seigneur?* s'écria-t-il, tremblant d'émotion plus que de crainte. — *Je suis,* reprit la voix, *je suis, moi, Jésus de Nazareth, que, toi, tu persécutes* ». Saul ne le reconnaissait pas, car il ne l'avait pas vu vivant ; mais la parole divine portait en elle sa persuasion et, en insistant deux fois sur son rôle de persécuteur, elle souleva en lui la tempête du remords. Saul ne résista pas ; avec l'impétuosité généreuse de sa nature, il accepta tout de suite sa défaite et le triomphe total de son vainqueur : « *Seigneur,* cria-t-il en frémissant d'un saint désir, *que voulez-vous que je fasse? — Lève-toi et entre dans la ville ; là on te dira ce qu'il te faut faire.* »

Saul se leva, mais chancelant ; de ses mains étendues il cherchait un appui, les objets environnants : la vue du Seigneur l'avait aveuglé. Ses compagnons, stupéfaits, ne comprenant rien à ce dialogue étrange où ils ne percevaient que les répliques d'un seul interlocuteur, se hâtèrent à son secours. Ils le saisirent par la main, le guidèrent jusqu'à Damas ; ils prirent la rue Droite, la magnifique avenue de cent pieds de large qui

traversait la ville de l'orient à l'occident ; au milieu des passants nombreux, étonnés, apitoyés, ils l'amènèrent chez un Juif nommé Judas. Il y resta trois jours, dans une solitude absolue, priant, sans boire ni manger. Quelles furent alors ses méditations, quel son retour sur le passé, quels ses remords, quelle son attente ? Au bout de ces trois jours, il eut une vision : un homme venait à lui, lui imposait les mains et le guérissait.

Or, disent les Actes, il y avait à Damas un disciple nommé Ananias. Le Seigneur lui dit dans une vision : « Ananias ! Ananias ! — Me voici, Seigneur, » répondit-il. — Et le Seigneur lui dit : « Lève-toi, va dans la rue qu'on appelle Droite et cherche dans la maison de Judas un nommé Saul, de Tarse : il est en prière. » Ananias répondit : « Seigneur, j'ai entendu dire de cet homme par bien des gens qu'il a fait beaucoup de mal à vos saints à Jérusalem ; et il est ici, ayant reçu des princes des prêtres la mission d'enchaîner tous ceux qui invoquent votre nom. » Mais le Seigneur lui dit : « Va, car cet homme est un instrument élu pour porter mon nom en face des nations, des rois et des fils d'Israël ; je lui montrerai tout ce qu'il lui faut souffrir pour mon nom. »

Ananias sentit alors s'apaiser sa frayeur, et peut-être son étonnement des prévenances divines. Il vint vers Saul et, avec une charité toute chrétienne, à peine fut-il près de lui : « Saul, mon frère, lui dit-il, le Seigneur Jésus, qui t'a apparu sur la route par où tu venais, m'a envoyé pour que tu recouvres la vue et que tu sois rempli du Saint-Esprit. » En même temps il posait ses mains sur la pauvre tête dont les yeux cherchaient vainement à le voir. Subitement de ces yeux éteints il tombe comme des écailles ; Saul vit, reconnut dans Ananias l'homme de sa vision, reçut sa parole. « Le Dieu de tes pères, lui dit le prophète, t'a prédestiné à connaître sa volonté, à voir le Juste et à entendre les paroles de sa bouche. Car tu lui serviras de témoin, devant tous les hommes, des choses que tu as vues et entendues. » Certes cette déclaration était étrange, adressée à ce farouche ennemi d'hier. Mais Saul ne pouvait plus douter ; son âme était conquise ; il ne se refuserait à rien. Pourtant il restait encore perdu de surprise et d'émoi. « Que tardes-tu ? lui dit Ananias. Lève-toi,

reçois le baptême et purifie-toi de tes péchés, en invoquant le nom de Dieu. » Toute maison, à Damas, avait sa fontaine, ombragée de taillis odorants et fleuris. Saul se leva donc et reçut le baptême. Alors seulement il consentit à prendre quelque nourriture.

Il n'y avait pas pour un tel homme de distance entre la résolution et l'action. Converti, il se trouva immédiatement apôtre ; Damas, qui s'attendait à un bourreau, entendit un prédicateur. Les fidèles furent stupéfaits et ravis. Mais les Juifs ne purent accepter l'humiliation que leur infligeaient cette conversion subite et cette ardente éloquence. Pour le sauver de leur colère, pour en garantir peut-être aussi la jeune communauté de Damas, il sembla prudent aux chefs de celle-ci d'éloigner au moins pour un temps celui qui faisait sa gloire sans doute, mais aussi son danger. Sur leur conseil, il partit et se retira en Arabie. Quel fut le lieu exact de sa retraite? les rochers de Trachonitide, les solitudes qui s'étendent du Hauran vers l'Euphrate, ou plus probablement le désert du Sinaï? Il est certain du moins qu'il y reçut de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même la révélation des mystères les plus élevés de la foi et la connaissance exacte et profonde de la doctrine dont il devait être le merveilleux, le divin interprète. C'est là aussi que, dans la familiarité de ce Jésus qu'il avait persécuté, il puisa l'ardent amour qui le ferait s'écrier dans son transport : *« Non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »*

26 JANVIER

SAINT POLYCARPE

ÉVÊQUE ET MARTYR

(69-155)

En 155, au mois de février, on célébrait de grandes fêtes à Smyrne. La belle ville, honneur de l'Asie Mineure, était en émoi. L'asiarque Philippe, de Tralles, qui devait diriger, et

en partie du moins offrir à ses frais, les jeux publics, avait convoqué au stade, qui servait d'amphithéâtre, la populace avide de sang. Aux bêtes féroces lâchées dans l'arène, on jetait douze chrétiens amenés de Philippes, en Macédoine. L'un d'eux, Quintus, qui cependant s'était offert de lui-même aux juges, avait pâli devant les lions et demandé sa grâce au prix de son apostasie. Mais un autre, un jeune homme, Germanicus, dédaignant la compassion du proconsul Titus Statius Quadratus, releva le courage de ses compagnons. Il marcha droit à la bête, la frappa, la contraignit à l'égorger. Loin de soulever l'admiration des spectateurs, cet héroïsme les irrita. Cédant, au reste, aux excitations des Juifs fanatiques, la foule se leva et d'une voix unanime jeta le cri de rage : « Plus d'athées ! Qu'on cherche Polycarpe ! » C'était une sommation à l'autorité publique d'assouvir la haine populaire. Pourtant l'empereur Antonin le Pieux, qui régnait depuis quinze ans, tout en maintenant les lois de persécution, avait ordonné à ses représentants dans les provinces de suivre exactement les règles de procédure fixées par ses prédécesseurs, Trajan et Hadrien, et de résister aux émeutes, aux dénonciations tumultueuses et anonymes qui prétendraient leur imposer un verdict. Mais les magistrats assez fermes pour ne pas abdiquer devant la violence de la foule étaient rares, et le proconsul Statius Quadratus n'était pas de leur nombre. Il chargea l'irénarque Hérode, sorte de préfet de police, de trouver l'homme dont le nom avait retenti dans le stade.

Polycarpe était l'évêque de Smyrne depuis plus de quarante-cinq ans. Né en 69, il avait connu les disciples des apôtres et puisé dans leurs entretiens la vraie et puissante foi au Christ. Sans doute même avait-il fréquenté saint Jean, et l'Apôtre aurait aimé et encouragé ses vertus, lui aurait de sa main conféré la consécration épiscopale. Bientôt sa science, sa sainteté l'avaient rendu vénérable entre tous ses collègues de l'Asie Mineure. Son zèle, impatient de se répandre, l'avait poussé, dit la tradition, à envoyer des missionnaires aux pays les plus lointains. La Gaule lui devrait saint Pothin, saint Irénée, saint Bénigne, saint Andoche, saint Andéol. Désireux de nouer de plus étroits

rapports avec le pape de Rome, il n'avait pas hésité, en 154, âgé de quatre-vingt-cinq ans, à faire le pénible voyage d'Italie. Anicet l'avait accueilli avec respect au point qu'il l'invita à prononcer à sa place, dans l'assemblée des fidèles, les paroles de la consécration. Et dans la question que Polycarpe venait discuter avec lui touchant le jour où l'on devait célébrer la Pâque, il avait montré la condescendance de ne rien changer aux coutumes d'Asie, que défendait l'évêque de Smyrne, bien qu'elles fussent contraires à l'usage de l'Église Mère des Églises. Il y avait peu de temps que le vénérable évêque était revenu dans son diocèse, ayant puisé près de la chaire de saint Pierre un attachement plus généreux encore à la foi chrétienne. Cet attachement, il l'attestait par l'apostrophe vigoureuse qu'il adressait à Marcien, un jour que l'hérétique, le rencontrant, lui demandait : « Me connais-tu? — Oui, répondit Polycarpe; je connais le premier-né du diable. »

Prêt même à donner sa vie pour cette foi, il l'était certes et depuis longtemps, lui qui, bien des années avant, exhortait les habitants de Philippes à la patience dans la persécution, en leur rappelant qu'ils en avaient « vu des modèles non seulement dans les bienheureux Ignace et Zozime et Rufus, mais encore en d'autres qui sont de chez vous, ... persuadés que tous ceux-là n'ont pas couru en vain, mais dans la foi et la justice, et sont maintenant dans le lieu qui leur est dû près du Seigneur, pour qui ils ont souffert ». Et néanmoins, averti qu'on le recherchait, il céda aux conseils des fidèles et se retira dans un petit domaine non loin de la ville. Après quelques jours qu'il passa dans la prière, il fut prévenu de l'approche de la police et changea de demeure. Mais les satellites, ayant pris et fustigé deux jeunes esclaves qu'il avait laissés dans son asile, l'un d'eux consentit à les guider vers la retraite de l'évêque. Celui-ci avait été instruit en songe du supplice même qu'il subirait; il ne voulut pas se dérober plus longtemps. Il se présenta aux policiers, qu'il surprit par sa paix profonde; il voulut qu'on leur donnât à manger. Lui-même cependant se mit à prier debout, à haute voix; et ses auditeurs, dans l'admiration, se reprochaient d'être venus saisir

« un si divin vieillard ». Enfin il se remit en leurs mains. Monté sur un âne, on le conduisit vers la ville. C'était le samedi 23 février de l'an 155.

Or l'irénarque Hérode, accompagné de Nicétas son père, venait au-devant du cortège ; ils firent monter Polycarpe dans leur voiture et tentèrent de le séduire. Mais il se contenta de leur répondre : « Je ne ferai pas ce que vous me conseillez. » Furieux, les deux hommes le frappèrent et le jetèrent à bas de la voiture. Le vieillard tomba, se blessa la jambe ; mais il se releva sans se plaindre, et d'un pas agile, d'un air souriant, il suivit à pied avec les soldats.

Comme il arrivait au stade, le peuple y était assemblé déjà et son frémissement couvrait tous les bruits. Pourtant le martyr et ses fidèles entendirent une voix qui tombait du ciel : « Courage ! Polycarpe, combats vaillamment ! » Et l'interrogatoire commença dans ce tribunal irrégulièrement improvisé, où, plus que le proconsul, la foule haineuse allait prononcer l'arrêt et consommer le supplice.

Tout d'abord Quadratus essaya de la persuasion : « Aie pitié de ton âge, dit-il ; jure par le génie de César. Dis : « Plus d'athées ! » Polycarpe tourna les yeux sur la multitude agitée ; d'un visage attristé, il leva les mains vers elle et répéta : « Plus d'athées ! — Jure, reprit le juge, et je te libère. Insulte le Christ. — Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, répondit l'évêque ; il ne m'a jamais fait de mal ; comment pourrais-je injurier mon roi et mon sauveur ? » Le proconsul insista : « Jure par la fortune de César ! — Dieu m'en garde ! protesta Polycarpe. Tu feins d'ignorer qui je suis : écoute, je le proclame librement, je suis chrétien. Et si tu veux apprendre les raisons de ma foi, donne-moi un jour et écoute. — Persuade le peuple ! ricana le juge. — Je t'ai jugé digne de m'entendre, dit gravement l'évêque ; car nous sommes instruits à nous soumettre, en ce qui est juste, aux magistrats et aux puissances établies par Dieu, et de les honorer tant que ce n'est pas un obstacle à notre salut. Mais cette populace, je dédaigne de lui rendre compte de ma croyance. — J'ai des bêtes ; je vais t'y jeter, si tu ne viens pas

à résipiscence. — Appelle-les ; ce n'est pas résipiscence que de passer du mieux au pire. — Je te ferai brûler, puisque tu méprises les bêtes. — Tu me menaces d'un feu qui brûle une heure et puis s'éteint ! C'est que tu ne sais pas le supplice du feu éternel réservé aux impies. Mais que tardes-tu ? Fais ce que tu voudras. »

Le juge dut s'avouer vaincu. Pendant ce dialogue, la foule, qui n'en saisissait pas les répliques, s'agitait, impatiente. Sur l'ordre de Quadratus, le héraut s'avança dans l'arène. Par trois fois, il cria : « Polycarpe s'avoue chrétien ! » Aussitôt une immense clameur s'éleva. Païens et Juifs y mêlaient leurs colères et leurs haines. Au milieu des injures, on appelait l'asiarque : « Philippe ! Philippe ! lâche un lion contre Polycarpe ! — C'est impossible, répondit celui-ci, peut-être peu soucieux d'être complice du meurtre ; les jeux sont finis ! — Alors qu'il soit brûlé vif ! » hurla le peuple.

Et sans attendre les ordres du proconsul, qui, peut-être lui aussi, s'abstenait volontairement, on courut aux bains et aux ateliers voisins pour y prendre du bois et des fagots ; on les entassa dans le stade. Nullement ému, Polycarpe se prépara lui-même au supplice. Il retira ses vêtements, sa ceinture ; les membres raidis par la vieillesse, il eut quelque peine à s'incliner pour dénouer ses chaussures : les chrétiens d'ordinaire s'empressaient à lui rendre ce service. Il monta sur le bûcher ; mais il refusa de s'y laisser fixer par des clous. « Celui qui m'a fait la faveur de souffrir le feu me fera la grâce d'y demeurer immobile. » Les mains liées derrière le dos, semblable à une victime de choix, il se mit à prier. « Seigneur Dieu tout-puissant, Père de ton bien-aimé et béni Fils Jésus-Christ, par qui nous avons été appelés à te connaître, Dieu des Anges, des Puissances, de toutes les créatures et de toute la race des saints qui vivent en ta présence, je te bénis parce que tu m'as fait digne en ce jour, à cette heure, de prendre place au nombre de tes martyrs, d'avoir part au calice du Christ pour la résurrection de la vie éternelle... »

Quand il eut achevé sa prière, on mit le feu au bûcher. Alors

la flamme, en s'élevant, « s'arrondit autour du corps saint, comme une voile de vaisseau gonflée par le vent ou comme la voûte d'un four, où il apparaissait à la façon d'un pain doré au feu ou de l'or dans la fournaise. En même temps une suave odeur d'encens et d'aromates remplissait l'atmosphère. Quand il fut avéré que les flammes ne consumaient pas le martyr, un licteur approcha et le frappa de son glaive. Le sang jaillit en telle abondance, qu'il éteignit le feu, et les yeux des chrétiens ravis aperçurent une colombe qui s'envolait vers le ciel.

Les amis du Saint auraient voulu enlever son corps pour l'ensevelir avec honneur. La haine des Juifs veillait : ils obtinrent de l'irénarque qu'il allât trouver le proconsul et le pria de ne pas permettre l'inhumation. « Les chrétiens, dirent-ils, abandonneraient le Christ et feraient leur Dieu de Polycarpe. » Sur ces entrefaites, un centurion, effrayé du tumulte, fit rallumer le bûcher et brûler le cadavre. Les fidèles purent ensuite librement recueillir les ossements et les cendres, « préférables aux pierreries et plus précieux que l'or. » Mais la persécution les força à remettre à des temps plus tranquilles des funérailles solennelles et l'édification d'un monument digne d'un si excellent martyr.

27 JANVIER

SAINT JEAN CHRYSOSTOME

ÉVÊQUE ET DOCTEUR

(345?-407)

L'admirable éloquence qui l'a distingué entre tous les Pères de l'Église grecque a valu à saint Jean son surnom de Chrysostome, *Bouche d'or*, sous lequel il est venu à la postérité. Mais cette éloquence ne fut pas l'art des rhéteurs de son temps, habiles à user de toutes les ressources de la parole, charmeurs

des oreilles délicates, désireux avant tout de plaire et de soulever les applaudissements. Elle n'a point ignoré assurément les règles du bien dire ; mais elle a surtout été mise au service du zèle le plus ardent. Ce qu'elle a cherché, même aux dépens de la popularité, c'est de faire valoir, d'établir dans sa souveraineté la pure morale évangélique, dont le peuple chrétien du iv^e siècle oubliait trop facilement les lois dans les douceurs d'une paix conquise par le sang de ses pères.

Jean naquit à Antioche de Syrie, entre les années 344 et 347, d'une des familles les plus considérables de la cité. Il perdit, à peine né, son père Secundus ; et sa mère Anthusa, restée veuve à vingt ans, déploya dans l'éducation de son fils les vertus et l'habileté des plus illustres matrones chrétiennes. Elle ne trouva pas en lui les difficultés de caractère et de tempérament qui si longtemps désolèrent Monique dans Augustin. Jean domptait sa fougue naturelle, son ardeur puissante par la plus sincère piété et une candeur qui ne semble pas avoir connu le trouble. Il porta d'abord toutes ces qualités à l'étude des arts où s'exerçait la jeune noblesse : poésie, rhétorique, philosophie ; il eut pour maître un des plus célèbres rhéteurs de tout l'empire, Libanios, et celui-ci l'enflamma de son enthousiasme pour les belles-lettres. Cependant cet enthousiasme dura peu ; l'âme de Jean était tournée vers la vie active, l'utilisation pratique des connaissances qu'il avait puisées dans la fréquentation des maîtres. On a pu dire de lui que « très vite il cessa d'aimer l'art et la poésie pour eux-mêmes... L'ancien élève de Libanios, une fois passée sa jeunesse, nous apparaît entre les Pères du iv^e siècle comme un de ceux qui furent le plus complètement détachés de la civilisation antique ».

En vertu d'une coutume condamnable, — contre laquelle il s'éleva fortement en plus d'une circonstance, — et malgré la piété de sa mère, il ne fut baptisé que vers l'âge de vingt-cinq ans par le patriarche d'Antioche, saint Méléce. Dès lors, sous la conduite de ce saint évêque, sous la discipline aussi de Diodore, depuis évêque de Tarse, et de Cartérios, il fit de rapides progrès dans les sciences sacrées et dans la ferveur. Si bien que vers 373, avec un de ses amis, Basile, il faillit être élevé

malgré lui à l'épiscopat. Jean évita cet honneur par la fuite. Est-ce la raison pour laquelle alors il embrassa la vie monastique? Mais après quatre ans passés dans un monastère et deux ans encore où il essaya de vivre en anachorète, le délabrement de sa santé l'obligea de renoncer à son pieux projet et de rentrer à Antioche. Dès lors il se prépara à entrer dans la hiérarchie ecclésiastique. En 381, il fut ordonné diacre par Méléce et prêtre en 386 par le successeur de Méléce, Flavien. Celui-ci, âgé et, semble-t-il, peu doué pour la parole, confia à son disciple le soin d'annoncer au peuple la parole divine. C'est alors que commença cette carrière de prédicateur à laquelle Jean était prédestiné.

Il y avait préludé, sinon dans la chaire, au moins par des écrits, presque les seuls sortis de sa main, où éclatent déjà, avec une fougue un peu outrée parfois, ses dons d'éloquence et son zèle tout apostolique. Ce sont surtout le *Traité de la Virginité*, où il chante avec éclat les louanges de la chasteté, et celui *du Sacerdoce*, dans lequel il trace des devoirs des évêques un portrait idéal, qu'il s'efforcera plus tard de réaliser en lui-même.

Prédicateur d'Antioche, il se consacra tout entier à son rôle qui était certes absorbant. A cette époque les villes n'étaient pas divisées en paroisses, pourvues chacune d'un clergé particulier. C'est dans toutes les églises de cette population de deux cent mille âmes qu'il devait se faire entendre : il y en avait plusieurs, parmi lesquelles il aimait surtout la *Palatia* (la Vieille Église), parce que la tradition en faisait remonter la fondation aux apôtres. Or Jean était étroitement rattaché aux apôtres par sa foi et par son culte, mais surtout à saint Paul, dont la charité brûlante, le zèle dévorant, l'éloquence hardie et tourmentée l'enthousiasmaient. Toutes les semaines, au moins le dimanche, et souvent le samedi, plus fréquemment en certaines circonstances, tantôt à toute la communauté chrétienne, tantôt à un public restreint, il adressait la parole. Presque toujours il empruntait son sujet à l'Écriture sainte, dont il commentait chapitre par chapitre certains livres. Son exégèse, fort éloignée des explications allégoriques, subtiles et recherchées qu'avaient mises

à la mode Origène et les Alexandrins, s'inspire ordinairement du sens historique, en tire quelques considérations dogmatiques et surtout conclut à des applications morales qu'il s'efforce de rendre pratiques et précises, ne reculant ni devant le détail topique ni devant la familiarité des expressions. Si l'éloquence de l'orateur, en effet, est admirable, — si sa facilité merveilleuse, son abondance intarissable est emportée dans un mouvement rapide, est échauffée par une passion toujours brûlante, multiplie les comparaisons, les métaphores, les images, — si la phrase harmonieuse et souple se déroule avec aisance, avec liberté, avec un abandon aimable, la plus belle qualité oratoire de ce talent est le don de communication avec son auditoire et l'habileté à le saisir, à le tenir sous sa domination, non pas violente et tyrannique, mais persuasive et familière, à lui suggérer ce qui lui est immédiatement utile, à lui présenter un but clair, nécessaire à atteindre. Il le prend à partie, l'interpelle, l'interroge, provoque l'expression de ses sentiments, ne lui ménage ni les reproches ni les exhortations, en termes hardis, que parfois nous jugerions crus, et toujours le tient en haleine, jusqu'à ce qu'enfin il l'ait, non pas charmé ou contraint à l'applaudir, mais décidé à l'action ou du moins convaincu de ses torts. Tel est l'orateur éminemment populaire, mais plus encore apostolique, qui se révèle en Jean Chrysostome et qui va toujours se perfectionnant pendant les dix ans qu'il prêche à Antioche.

Il n'y en avait qu'un qu'il exerçait sa fonction, quand une occasion terrible se présenta de déployer toutes les qualités de son éloquence. Pour une question d'impôts, Antioche, ou du moins la lie de sa population, s'était soulevée, avait renversé et traîné dans la boue les statues de l'empereur de Constantinople et de l'impératrice. Le châtement devait venir, terrible, de la toute-puissante colère de Théodose. Tandis que Flavien se rendait auprès du souverain pour obtenir la grâce de la ville coupable, Jean assumait la tâche de consoler le peuple, de l'encourager, de le préparer à la punition, surtout de le faire revenir à Dieu sous le fouet de l'épreuve. La série des homélies qu'il prononça alors et qu'on connaît sous le nom d'*Homélies sur*

les statues montre à merveille la sympathie qui unit l'orateur à son public et l'action qu'il exerce sur lui. Ensemble ils ne font qu'une âme qui frissonne des mêmes émotions ; et c'est ce qui rend Chrysostome si apte à saisir les impressions de la foule et à toujours trouver ce qu'il importe de lui dire.

En 397, le patriarche de Constantinople, Nectaire, étant mort, l'empereur Arcadius, sur la recommandation de son favori Eutrope, lui donna Jean comme successeur. On fut obligé de l'amener de force à sa ville épiscopale ; il semble qu'il prévoyait les douleurs dont il y serait assailli. Il y avait en effet beaucoup à réformer dans cette Église, et les difficultés s'y augmentaient de la proximité du siège du gouvernement. Peut-être Jean n'avait-il pas les talents de diplomate et d'administrateur qui eussent été utiles. Son zèle s'attaqua aux abus nombreux, invétérés, et se heurta à des résistances puissantes. Eutrope, le premier, ouvrit la lutte. Mais bientôt c'est lui, disgracié, poursuivi par la haine du peuple, qui dut recourir à la protection du patriarche. Tout le monde connaît les deux homélies sur *la Disgrâce d'Eutrope* ; elles ont fait la popularité de l'orateur jusque dans les écoles. Puis l'impératrice Eudoxie, objet d'allusions qui visaient son injustice et blessaient son orgueil, lui déclara la guerre. Appuyée sur un prétendu concile où ne figuraient que les ennemis de Jean et qui prononça sa déchéance, elle obtint de l'empereur qu'il fût envoyé en exil. Mais à peine était-il sur l'autre rive du Bosphore, qu'un tremblement de terre effraya l'impératrice ; craignant la vengeance divine, elle fit rappeler le condamné. Le peuple le reçut avec un enthousiasme et une joie presque délirants, qui réveillèrent la colère d'Eudoxie. Deux mois après, quelques paroles du patriarche sur l'impératrice, — dures, il est vrai, si la tradition les rapporte exactement, — fournirent à ses ennemis l'occasion cherchée. De nouveau condamné, l'évêque prit, sous l'escorte d'une troupe de soldats, le chemin de l'Asie Mineure. Avec des souffrances continuelles, il dut traverser des pays difficiles d'accès, sillonnés par des bandes pillardes ; il eut à subir d'étranges, de cruels procédés, même de la part de moines, d'évêques, ses frères

cependant. Au terme de sa route, à Cucuse, sur les frontières de la Cilicie, il demeura trois ans. Mais à Constantinople on le jugeait trop près : il avait encore trop d'influence, son zèle s'exerçait trop activement sur son peuple, que l'on persécutait à cause de sa fidélité. Il fut décidé qu'on l'enverrait dans un pays plus rude et plus lointain, à Pityonte, sur la côte orientale de la mer Noire. Plus proche était le terme de l'exil terrestre. Le Saint partit sous la garde de deux soldats, dont il eut fort à se plaindre. Il était très affaibli par les privations ; sa santé, qui avait toujours été frêle, était de plus en plus ébranlée ; une fièvre continue le minait. Aux premiers jours de septembre 407, il arrivait à Comane, dans le Pont, ville auprès de laquelle était enseveli le martyr saint Basilisque. C'est dans sa chapelle que l'évêque passa la nuit ; il y eut une vision : saint Basilisque lui apparut et lui dit : « Courage, frère, demain nous réunira ! » Le matin il était si malade, qu'il demanda de retarder le départ. On le lui refusa ; il dut partir. Mais après une courte marche, son épuisement était manifeste : il fallut le ramener à la chapelle. Jean avait compris : sa fin était proche. Il quitta ses habits de voyage, prit ses vêtements épiscopaux ; puis dans la paix et la sérénité de son âme il reçut la sainte communion. Et peu après, sans avoir formulé une plainte, il expira en disant : « Gloire à Dieu en toutes choses ! » C'était le 14 septembre.

En 438, sur les instances pressantes du pape saint Sixte III, la mémoire de saint Jean Chrysostome fut réhabilitée solennellement. Ses reliques furent rapportées à Constantinople, en triomphe, au milieu des acclamations du peuple. L'empereur Théodose II, fils de cette Eudoxie la persécutrice du saint patriarche, vint au-devant de la procession ; il s'agenouilla devant la précieuse dépouille et lui fit amende honorable pour les indignes et impies traitements qu'il avait endurés avec une grandeur d'âme héroïque.

SAINT CHARLEMAGNE

EMPEREUR

(742-814)

Il est vrai : Charlemagne n'a été mis au nombre des saints que par un antipape, Pascal III, et, peut-être à raison de ce patronage fâcheux, aucun pape légitime ne lui a donné son suffrage explicite. Mais il semble que, même avant cette invalide canonisation, il était honoré dans plusieurs églises ; certainement, depuis, il l'a été, au su et sans opposition du Saint-Siège et même avec son aveu. Des églises ont été consacrées sous son nom ; en son honneur ont été célébrés des offices solennels ; les bréviaires des Églises de Minden, de Paris, de Reims, de Rouen, d'Osnabrück, de Tournai unissaient sa fête à celles des Saints authentiquement déclarés¹. De nombreux et très antiques martyrologes inscrivent son nom dans leurs pages. L'Église de Minden demandait à Dieu de nous favoriser de son intercession en ces termes magnifiques : « O Dieu, qui avez exalté le bienheureux Charlemagne, empereur, votre confesseur, après qu'il eut déposé le voile de la chair, jusqu'à la gloire de l'immortalité bienheureuse, donnez-nous dans votre bonté de mériter d'avoir toujours dans les cieux, comme pieux et bienveillant intercesseur, celui que vous avez glorifié sur la terre en lui accordant la dignité impériale pour la louange et l'honneur de votre nom. » Huit villes l'ont adopté comme patron, entre autres Paderborn et Aix-la-Chapelle. L'Université de Paris, qui le regardait comme son fondateur, célébrait sa fête tous les ans depuis 1480. D'abord particulière à l'une des *Quatre Nations*, elle devint commune au corps entier, surtout depuis 1660. Le Palais et le Châtelet vaquaient ce jour-là

¹ Sainte Jeanne d'Arc disait à Dunois, en parlant de sa mission : « Cela ne vient pas de moi, mais de Dieu, qui, à la requête de saint Louis et de saint Charlemagne, a eu pitié de la ville d'Orléans. »

en son honneur, ce que faisaient également d'autres parlements de France. A Rome, dans l'église de *San Antonio abbate*, au-dessus du maître autel, il était représenté avec Clovis et saint Louis, ayant au front l'auréole des saints. Le pape saint Grégoire déclara que « la sainte Église glorifie et vénère Constantin le Grand de pieuse mémoire, Théodose et Charlemagne, amis de la justice, zélés propagateurs de la foi chrétienne, défenseurs des églises. » Baronius et Bellarmin reconnaissent que sa canonisation est reçue dans l'Église, et enfin le pape Benoît XIV approuve son culte à raison de la possession et de l'usage immémorial des fidèles.

Il est vrai encore : la vie du grand empereur ne fut pas exempte de taches ; elle fut longue, mêlée à des événements de toute sorte ; il était homme, et puissant, et heureux dans presque toutes ses entreprises. C'est merveille qu'on ne puisse y trouver plus de fautes. Mais elles existent ; le tempérament barbare fut plus fort que la foi, cependant si vive en son âme. Pendant plusieurs années, il subit l'influence d'une femme aimée, la reine Fastrade, qui ne lui fut pas heureuse ; c'est elle, sûrement, qui l'entraîna à des actes de cruauté dont il fut en d'autres temps très éloigné. En revanche, il semble bien que seule une fausse interprétation de textes ait pu faire incriminer ses mœurs. Quoi qu'il en soit, du reste, de ses faiblesses, il fit sérieuse et dure pénitence : témoin le cilice qu'il porta jusqu'à sa soixante-douzième année, dans lequel il mourut et fut enseveli.

Toutes, elles sont couvertes sans doute par un mérite supérieur et que Bossuet souligne en ces quelques mots, le plus bel éloge qu'on puisse faire de Charlemagne et de tout autre roi : « Ses conquêtes prodigieuses furent la dilatation du règne de Dieu et il se montra très chrétien dans toutes ses œuvres. »

Il ne saurait être question de retracer, même en un raccourci qui ne pourrait que les trahir, les œuvres guerrières, diplomatiques, administratives de cet homme qui, dit Joseph de Maistre,

« est si grand, que la grandeur a pénétré son nom. » Ne nous attachons qu'à rappeler ce qui a motivé non seulement l'admiration, mais le culte qui consacre son souvenir.

Dans l'étonnante fortune à laquelle il était destiné par Dieu, Charlemagne a montré des vertus non moins étonnantes, qu'on trouve bien rarement unies à la puissance. Simple dans ses habitudes et ses goûts, le luxe lui était méprisable ; il gardait fidèlement le costume de sa nation, sans se laisser séduire par les habits somptueux des cours de Rome ou de Constantinople. Il comprenait assurément la grandeur et la beauté : aux jours de réception solennelle, il portait de riches broderies, des ornements d'or, des pierres précieuses. Mais s'il croyait devoir à sa dignité royale de paraître alors splendidement vêtu, il préférait les étoffes grossières et les habits ordinaires du peuple, et ne pouvait souffrir dans ses courtisans le goût des parures féminines, naturel aux barbares. Il était sobre dans la nourriture et surtout dans la boisson ; il avait horreur de l'ivrognerie, le vice commun des Francs et des Germains. Bien que, de tempérament robuste, très adonné à tous les exercices violents, voyageant sans cesse, il fût très sensible au jeûne et volontiers le dît, il n'en était pas moins fidèle à toutes les prescriptions de l'Église et ajoutait même aux pénitences rituelles la mortification d'un cilice, qu'il portait toujours sous ses habits. Il était juste et sévère même, pour défendre le droit et protéger les faibles ; mais sa justice inclinait plutôt vers la clémence, lorsque les vaincus avouaient leurs fautes. Il ignorait la cruauté ; une seule fois, — sans doute, nous l'avons dit, sous l'influence de Falstrade, — il ordonna des exécutions en masse, véritable boucherie d'innocents. Peut-être dirait-on, poussé à bout par les révoltes continuelles des Saxons, il crut pouvoir ou devoir prendre à la lettre les droits qu'ils lui avaient reconnus sur eux au cas où ils se rébelleraient encore. Mais ce fut une faute qu'il ne renouvela jamais et qu'il répara en traitant ces mêmes peuples avec une réelle bonté. Jamais conquérant ne fut plus doux aux vaincus, ne respecta davantage leurs usages et leurs droits. M. de Montalembert a pu, considérant le rare

assemblage de ses vertus civiques, le proclamer « le plus honnête des grands hommes ».

A l'intérieur, son pouvoir était souverain, absolu ; cependant il l'exerça avec modération et sagesse, s'entourant de conseillers prudents, qu'il écoutait sans se lasser, dont il sollicitait les avis ; et de ministres dignes de confiance, les *missi dominici*, qu'il envoyait dans toutes les parties de son immense royaume et dont il étudiait soigneusement les rapports. Toujours au travail : on se demande avec étonnement comment, au milieu de guerres continuelles, en Saxe, en Espagne, en Lombardie, en Bavière, en Pannonie, dans le Bénévent, parmi des voyages incessants qui le transportaient du fond de la Germanie au versant espagnol des Pyrénées ou jusqu'aux rivages méridionaux de l'Italie, il trouvait le temps de méditer, décréter, mettre à exécution tant de prescriptions, tant de lois qui ont changé la face du monde et posé les bases de la civilisation européenne. Mais encore il comprenait la nécessité d'ouvrir l'esprit de ses peuples à la culture des lettres et des beaux-arts ; lui-même il se livrait à l'étude du latin, du grec, des sciences mathématiques, de la théologie, de l'exégèse, capable même de reviser le texte de l'Évangile et d'en rétablir la pureté.

Homme d'État, homme de guerre, homme de science, pour accomplir en tout son devoir de roi, Charles était encore père, et père affectueux jusqu'à la tendresse. Il veillait rigoureusement à l'éducation de ses fils, les formant lui-même à leur rôle futur de général et de souverain ; à celle de ses filles, qu'il voulait instruites dans les lettres, mais aussi dans les travaux les plus humbles de leur sexe. Partout où il allait, il ne se séparait pas de sa famille et n'avait pas de joie complète s'il ne la partageait pas avec ses épouses successives et avec ses enfants.

Mais comme c'était sa foi profonde qui l'animait à remplir ainsi tous ses devoirs, elle lui faisait avant tout comprendre que le premier était de connaître Dieu et d'assurer son règne. Telle a été la pensée dominante, unique de sa vie. « Ce qu'il s'est surtout proposé, dit Léon Gautier, c'est de faire le champ libre à l'action de l'Église. Voilà pourquoi, durant un règne de près

de cinquante ans, on le voit se précipiter tout à tour vers toutes les frontières de son immense empire et se jeter sur tous les ennemis du nom chrétien ou de l'unité chrétienne. Il élargit le cercle chrétien ; il l'élargit à grands coups d'épée. Et il fait si bien, qu'au milieu de l'Europe il ménage un immense espace où les prêtres et les moines peuvent librement prêcher l'Évangile de Dieu, où les saints peuvent librement offrir à l'humanité les types lumineux de toutes les vertus, où les docteurs peuvent librement bâtir le noble édifice de la théologie, où les âmes enfin peuvent être facilement et librement sauvées. » C'est le grand apôtre du viii^e siècle.

Sa plus chère dévotion, c'est l'Église, et, par conséquence, le pape. Tout enfant, — il n'avait pas douze ans, — il fut député par son père, Pépin le Bref, pour accueillir Étienne II lorsqu'il venait demander le secours des Francs contre la tyrannie d'Aistulf. Il semble que dès cette première rencontre, la papauté l'ait du premier coup et définitivement conquis. Dès lors en effet il en est le défenseur, le protecteur, on peut dire le bienfaiteur. Grâce à lui, elle est libérée, elle est enrichie, elle est souveraine. Dès qu'elle l'appelle, il accourt, non pas en allié fidèle, mais en fils humble et dévoué qui cherche seulement dans les services qu'il rend à prouver son amour et non pas à prendre ses avantages. C'est malgré lui, en le surprenant, que Léon III pose sur sa tête la couronne impériale, bien moins pour le récompenser que pour se créer de nouveaux droits sur lui. Et de fait, quand il a, en le reconnaissant, contribué à fonder solidement le domaine du Saint-Siège, Charles ne cesse de combler de faveurs l'Église de Rome. Il avait pleuré Adrien I^{er} comme un ami, après l'avoir servi comme un père ; c'est comme un père encore qu'il sert Léon III. Quand ses victoires lui mettent entre les mains des trésors, le pape en a sa large part. Et son testament, réglant la distribution de sa fortune, en donne les deux tiers aux dix-neuf métropoles ecclésiastiques de son empire, mais associe à ces métropoles, en leur faisant des parts égales, les deux églises de Rome et de Ravenne, dont se composaient les États du pape.

L'âme de Charlemagne était grande, intelligente de toutes les grandeurs ; mais il y en a une « qu'il a mieux comprise et plus ardemment aimée : c'est la grandeur du Christ et de l'Église. Il leur a consacré son œuvre ; il leur a donné sa vie » (L. Gautier). Et c'est pourquoi la reconnaissance des fils du Christ et de l'Église, à défaut d'une sentence du tribunal infallible, lui a justement décerné les honneurs et le titre de saint.

29 JANVIER

SAINT FRANÇOIS DE SALES
ÉVÊQUE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE
(1567-1622)

François de Sales, seigneur de Nouvelles, homme de guerre et diplomate habile, avait épousé la fille unique de Melchior de Sionnaz, qui lui avait apporté en dot la seigneurie de Boisy, à condition qu'il en prît le nom. Il habitait cependant au château de Sales, près de Thorens, dans le duché de Savoie, que gouvernait alors Charles-Emmanuel. C'est là que, six ans après son mariage, Dieu lui donna un premier fils, qui devait être le *saint évêque de Genève*. L'enfant, nommé François, comme son père, naquit le 21 août 1567. Dès sa toute petite enfance, il montra de singulières dispositions pour la piété. Les premiers mots qu'il prononça de lui-même furent : « Le bon Dieu et maman m'aiment bien. » Il avait joie à être porté à l'église, où il semblait ne s'ennuyer jamais, à imiter les cérémonies de la messe, à réciter des prières. Il chérissait aussi les pauvres et leur donnait, comme d'instinct, ce qu'il avait en mains. Et cependant il avait ses défauts, contre lesquels ses parents, excellents chrétiens l'un et l'autre, réagirent vigoureusement : la vanité, qui l'entraîna un jour à un petit vol, châtié immédiatement par son père, malgré l'aveu spontané du coupable ; la gourman-

dise, dont ses historiens citent un assez beau trait ; surtout une fougue et une impétuosité qui ressemblaient bien à la colère, mais qu'il combattit si bien et si longtemps, qu'il devint le modèle de la douceur et de la patience. Un jour, M^{me} de Chantal le pria « de s'émouvoir un peu sur le sujet de quelque traverse que l'on faisait à ce monastère de la Visitation. Il me répondit, raconte-t-elle : « Voudriez-vous que je perdisse en « un quart d'heure ce que j'ai eu bien de la peine à acquérir « en vingt ans? » Il ne devint donc un saint, comme il enseigna plus tard à faire, que par une correspondance exacte et généreuse aux grâces que Dieu lui donnait avec abondance et une lutte persévérante contre lui-même.

Dès l'âge de six ans, François fut mis au collège, d'abord à la Roche, puis à Annecy jusqu'à treize ans ; il s'y montra aussi intelligent et ardent au travail que pieux et charitable. Ses humanités achevées, M. de Boisy résolut d'envoyer son fils terminer ses études à Paris, où la jeune noblesse savoyarde fréquentait le collège de Navarre. Mais François, qui avait entendu dire qu'on formait mieux dans ce collège à briller dans le monde qu'à plaire à Dieu, obtint par ses instances d'aller de préférence au collège de Clermont, — devenu plus tard Louis-le-Grand, — où professaient les Jésuites. Il y passa six ans, deux en rhétorique, où il eut pour professeur le Père Sirmond, et quatre en philosophie. Dans le temps qu'il étudiait, Dieu, pour perfectionner sa vertu, permit qu'il fût en butte à une terrible tentation de désespoir. Ce jeune homme, si pur et si pieux, s'imagina qu'il se méprenait sur l'état de son âme, qu'il était destiné à la damnation éternelle. Cette affreuse persuasion ruina même ses forces physiques ; il tomba gravement malade. Mais sa charité héroïque et sa dévotion à la sainte Vierge le sauvèrent. Aux pieds de Notre-Dame, dans l'église de Saint-Étienne-des-Grès, tandis qu'il récitait le *Souvenez-vous* avec toute la dévotion de son cœur et faisait vœu de chasteté perpétuelle, son âme et son corps furent subitement guéris.

Sa philosophie était achevée ; sur l'ordre de son père, François partit alors pour l'université de Padoue, renommée dans

toute l'Europe à cause de ses cours de jurisprudence. Il s'en réjouit : depuis l'âge de onze ans, il avait obtenu la permission, accordée par M. de Boisy, comme à un désir enfantin et sans conséquence, de recevoir la tonsure. Mais ce n'était pour lui qu'un premier pas vers un but que de plus en plus il aspirait à atteindre. Il savait quelle opposition il rencontrerait dans son père, qui fondait sur son fils aîné toutes ses espérances mondaines. Mais à Padoue du moins, il lui serait possible de commencer, avec l'étude du droit, celle de la théologie. C'est ce qu'il fit, en même temps que, sous la direction du Père Possevin, il faisait de grands progrès en sainteté.

Reçu docteur avec les plus grands éloges du célèbre jurisconsulte Pancirole, François revint en Savoie en 1592. M. de Boisy songea immédiatement à établir le fils dont il était si justement fier. Mais celui-ci déclina les projets de mariage et les offres d'un siège au sénat de Chambéry, et par ces refus fut amené à révéler sa résolution d'être à Dieu par le sacerdoce. Alors commença une lutte pénible entre le père et le fils; enfin la foi profonde de M. de Boisy fut victorieuse de son ambition paternelle. Il donna son consentement sans réserve avec sa bénédiction. François, qui à son insu avait été pourvu, grâce à Mgr de Granier, évêque de Genève, de la haute dignité de prévôt, — ou doyen, — du chapitre cathédral, fut rapidement ordonné prêtre. Dès le premier moment, il se montra non seulement digne de ses fonctions, mais, — par sa science, sa profonde et touchante piété, son zèle infatigable, sa tendre et compatissante charité, son éloquence simple, chaude et prenante, — l'honneur et le modèle de tous ses confrères.

Il ne tarda pas à donner la mesure de toutes ses vertus dans une circonstance qui les mit en pleine valeur. Le duc de Savoie venait de reconquérir, sur les Bernois, le pays du Chablais, qu'ils lui avaient enlevé depuis 1536 et qu'ils avaient presque entièrement gagné au protestantisme. Pour le convertir, il fallait des apôtres prêts à tout, et même au martyre. François s'offrit à cette tâche; il la remplit avec un dévouement que ne rebuta pas un insuccès de sept mois, avec un cou-

rage qui, à plusieurs reprises, affronta une mort certaine, avec une apostolique habileté qui multiplia les industries et surtout les marques de dévouement désintéressé. Enfin il eut raison des résistances les plus acharnées ; au bout de quatre ans il remettait aux mains de son évêque le pays ramené par lui à la foi. Et le vieux prélat, au comble du bonheur, salua en lui le coadjuteur que Rome lui accordait et aux mains de qui il remettrait avec confiance le gouvernement de son peuple.

Le jour vint bientôt, de fait, où François lui succéda. Mgr de Granier mourait le 17 septembre 1602, laissant le souvenir de belles vertus et particulièrement de la plus sainte pauvreté. Sacré le 8 décembre suivant, fête de l'Immaculée Conception, son coadjuteur donnerait des exemples plus admirables encore. Il ne vécut que pour son église et spécialement pour les plus petits, les plus malheureux et les plus misérables enfants de cette église. Il avait enjoint aux prêtres et aux religieux d'Annecy, sa résidence, d'envoyer à son confessionnal non seulement les pauvres et les misérables pour qu'il les consolât et les secourût, mais encore les personnes atteintes de quelque maladie infecte qui blessait la vue ou l'odorat. « Ce me sont roses, » disait-il. Mais ce n'était pas seulement à l'église qu'il recevait ceux qui désiraient une audience : sa demeure était toujours ouverte à tous les visiteurs, quels qu'ils fussent. Un gentilhomme était venu de Normandie lui proposer quelques cas de conscience. Il frappa à la porte au moment où l'évêque se mettait à table ; sans retard il fut admis ; il fut écouté pendant dix heures d'horloge. En vain le moment du souper arrive, on avertit l'évêque, on lui envoie message sur message : « *Nonne anima plus est quam esca?* Une âme ne vaut-elle pas plus qu'un souper? » répond-il aimablement. Et rien ne trahit en lui l'impatience ou la lassitude.

Il ne se donnait pas moins aux foules, distribuant la parole divine avec une sorte de prodigalité. Déjà, à peine était-il prêtre, son père lui en faisait un reproche. « Un jour, racontait-il, mon bon père me prit à part et me dit : « Prévôt, tu prêches trop souvent ! J'entends, même en des jours ouvriers, sonner

« le sermon et toujours on me dit : C'est le prévôt, c'est le prévôt... Tu rends cet exercice si commun, qu'on n'en fait plus de cas et on n'a plus autant d'estime de toi. » Mais non, l'estime au contraire s'augmentait. Partout, en Savoie, en France, à Chambéry comme à Paris, où il passa l'année 1618 et prêcha trois cent soixante-cinq fois, on demandait à entendre cette parole qui par sa simplicité, sa grâce comme par sa forte et solide doctrine et sa persuasive piété, tranchait sur l'éloquence emphatique et subtile à la mode en ce temps. On ne se lassait pas de l'entendre, mais surtout à l'entendre on devenait meilleur.

C'est au cours d'une station de Carême qu'il donnait à Dijon en 1604 que Dieu le mit en rapports avec celle qui devait être sa *filie d'élection* et, avec lui, fonder l'ordre de la Visitation. Il la reconnut au pied de sa chaire, sans l'avoir jamais vue, car une vision lui avait montré les traits de Jeanne-Françoise de Chantal en lui révélant les desseins de Dieu sur elle. Avec une prudence toute céleste, une pitié attentive aux premières faiblesses, une énergie toute détrempee de tendresse, un zèle qui ne tolérait aucune défaillance, enfin dans une paix suave qui réprimait tout empressement et se nourrissait d'indifférence sereine, il la mena doucement et vigoureusement à la perfection où Dieu l'appelait. Tels furent toujours, et pour tous et toutes, les caractères de sa direction. Hommes de cour ou de guerre, grandes dames ou religieuses ou femmes du peuple, il leur dépensait les trésors de sa pensée et de son cœur, fort dans sa tendresse et tendre dans ses plus rigoureuses exigences. Selon sa comparaison, il excelle à présenter aux lèvres la coupe la plus amère en parfumant ses bords d'un miel embaumé. Dans sa correspondance infinie, dans le *Traité de l'Amour de Dieu*, écrit pour ses chères filles de la Visitation, dans l'*Introduction à la Vie dévote*, composée d'abord de lettres adressées à M^{me} de Charmoisy, et véritable code de la piété dans le monde, c'est toujours par la séduction de son sourire paisible qu'il appelle, qu'il engage, qu'il force aux plus vaillantes résolutions.

Au mois de novembre 1622, le duc de Savoie convoqua le saint évêque à l'accompagner à Avignon, où il voulait saluer

le roi Louis XIII. Saint François de Sales partit, quoiqu'il se sentît bien fatigué ; il pensait obéir à Dieu en obéissant à son souverain. Mais quand il revenait de ce voyage, où la vénération des peuples lui avait partout fait cortège, à Lyon, le 27 décembre, il fut frappé soudain d'apoplexie ; néanmoins la connaissance ni la parole ne lui furent point enlevées. Jusqu'au dernier moment il supporta avec sa patience ordinaire les tourments qu'inventèrent les médecins dans l'espoir de l'arracher à l'envahissement du mal. Enfin, au soir de la fête des Saints Innocents, dont son âme, pure comme la leur, avait toujours eu la grâce, il rendit dans la paix son âme à Dieu, en disant : « Jésus ! »

30 JANVIER

SAINTE BATHILDE

VEUVE

(?-680)

Le Seigneur fait lever l'indigent de la poussière, il retire le pauvre de son fumier pour le placer parmi les princes, parmi les princes de son peuple. Jamais l'oracle divin ne s'est plus exactement réalisé que pour sainte Bathilde. On ignore son origine ; on sait seulement qu'elle était, au premier tiers du VII^e siècle, dans la domesticité d'Erchinoald, un des principaux leudes de la cour de Dagobert I^{er}. Probablement elle venait d'Angleterre : ses biographes disent qu'elle était de race saxonne ; ils suggèrent qu'elle était fille de rois ; en fait, c'était une esclave.

Sa beauté, sa grâce, plus encore ses vertus, sa réserve pudique, sa charité aimable, son empressement à s'acquitter de tous ses devoirs avaient attiré les yeux de son maître ; il lui confia le soin de sa table, office qui, en la rapprochant de lui, consacrait son importance et la faisait entrer dans une sorte d'intimité avec la famille d'Erchinoald. Cette préférence marquée

ne souleva pas de mécontentement parmi ses compagnons d'esclavage : Bathilde restait en effet humble, douce, serviable, surtout envers les femmes les plus âgées, qu'elle traitait avec un respect et une abnégation infatigables. Ainsi elle se gagnait tous les cœurs. Son maître même, ayant sur ces entrefaites perdu sa femme, songea à prendre Bathilde comme épouse. Mais l'esclave, encore que presque enfant, avait déjà puisé dans l'amour du Christ l'humilité qui répugnait à ce haut rang et l'amour de la chasteté. Prévenue de ce dessein, elle trouva moyen de se réfugier dans une cachette qui la déroba à tous les regards, jusqu'à ce qu'Erchinoald se fut résigné à choisir une autre épouse. Alors elle se présenta de nouveau et reprit ses fonctions.

Dieu la destinait cependant à une fortune plus haute encore. Le fils de Dagobert, Clovis II, était depuis quelques années monté sur le trône ; Erchinoald était devenu maire du palais. Le roi, — il n'avait que dix-sept ans, — ne put voir cette jeune fille si belle et si modeste ni entendre célébrer ses vertus sans s'en éprendre à son tour. Il décida de l'épouser. Bathilde crut reconnaître une volonté divine dans cet amour qu'il lui était impossible de repousser. Elle accepta la main du roi, et tout de suite commença d'exercer sur le jeune homme, aux passions jusque-là mal gouvernées, une influence bienfaisante qui le disposait au bien.

Clovis, loin de s'opposer à ses bonnes œuvres, lui en facilita au contraire les moyens. Il avait des conseillers qui devinrent les inspirateurs de la reine : saint Ouen, saint Léger, saint Genès, saint Éloi, l'ami jadis du roi Dagobert. Genès, d'abord prieur de l'abbaye de Fontenelle et maître de la chapelle de Clovis II, fut l'aumônier de Bathilde ; plus tard il devait être le ministre d'État de la régente. Il la servait pour mettre aux mains des malheureux ses larges aumônes, pour faire parvenir ses dons aux monastères qu'elle soutenait ou fondait. Éloi lui prédit la naissance de son premier fils Clotaire ; il en fut le parrain et, rappelant son talent d'orfèvre, il cisela pour le royal enfant une de ses œuvres d'art. Plus tard, averti par une vision, il déroula aux yeux de

Bathilde tout l'avenir de sa race : la mort de son époux, sa propre régence, le sort des trois fils que Dieu lui avait donnés.

En 656, Clovis, qui de son père tenait les royaumes de Neustrie et de Burgondie, avait été appelé par les seigneurs d'Austrasie à prendre la succession de son frère Sigebert III. Ainsi l'héritage entier de Dagobert était réuni dans sa main. Il n'en jouit pas longtemps. L'année même, environ sept ans après son mariage, il mourait, laissant trois enfants mineurs. Et Bathilde dut prendre la lourde charge du gouvernement. Il est vrai, elle avait pour l'y aider les conseils des saints évêques, ses amis, et l'autorité de son ancien maître, Erchinoald. Mais en 660 ce dernier disparut, Ebroïn fut imposé à la reine par les leudes, et dès lors entre la veuve de Clovis et cet homme, dont on connaît l'ambition forcenée et la scélératesse exempte de tout scrupule, dut s'engager une lutte inégale qui aboutirait à la victoire du trop puissant ministre.

Du moins tant qu'elle fut la maîtresse, Bathilde donna libre essor à sa piété et à sa charité. Déjà l'Église lui devait de grands biens : elle avait, avec la permission de Clovis, fondé l'abbaye de Jumièges, qui eut pour premier abbé saint Philibert; à saint Frobert elle avait fait concéder l'*Ile-des-Germains*, près de Troyes, où s'éleva l'abbaye de Moutiers-la-Celle. Régente, elle agrandit et enrichit le monastère de Chelles, œuvre de sainte Clotilde, et demanda à l'abbesse de Jouarre d'y envoyer quelques religieuses à la tête desquelles fut sainte Bertille; son but était de préparer la demeure où, sa tâche de mère achevée, elle pourrait enfin donner suite à son rêve, si ancien, de se consacrer à Dieu. Et encore il faut rappeler ses bienfaits pour l'abbaye de Corbie, où elle établit saint Théofroy, pour celles de Moutiers-au-Perche, de Faremoutier, de Fontenelle, à laquelle saint Wandrille, qu'elle y appela, devait laisser son nom... Car elle avait le culte de la vie monastique, où elle trouvait, selon l'enseignement et l'esprit de l'Église, une juste compensation aux mœurs violentes de cette époque, un préservatif contre la colère de Dieu soulevée par les crimes, un nécessaire exemple contre la corruption qui gagnait chaque jour. Aussi,

empêchée encore de suivre son attrait, elle s'efforçait d'éveiller autour d'elle les vocations religieuses ; elle les encourageait, les aidait ; grâce à ce pieux concours les monastères se peuplaient.

Son zèle ne se bornait pas là. Tous les intérêts de l'Église lui étaient chers. Elle envoyait jusqu'à Rome, en qui elle vénérât l'Église Mère universelle, ses aumônes, qui enrichissaient les basiliques. En France, elle combattait tous les abus, en particulier la simonie, recommandait aux moines et aux pasteurs la régularité et la résidence ; pour les y encourager, elle confirmait ou étendait leurs immunités. Mais elle n'oubliait pas le menu peuple chrétien ; toutes les misères lui étaient pitoyables. Elle supprimait l'impôt de capitation, qui se payait par tête et chargeait les familles en proportion de leur fécondité ; elle proscrivait la détestable coutume, encore existante, de vendre des chrétiens comme esclaves. De toute part elle étendait sa vigilance et s'efforçait de faire que le règne de Bathilde fût vraiment le règne de Dieu.

Il lui était impossible cependant de se dissimuler que ses hautes vues de religion, non moins que sa fermeté, déplaisaient à une grande partie de la noblesse et préparaient contre elle des haines farouches. Ebroïn sentait l'opposition qu'elle faisait à ses desseins et à ses cruautés. Sans doute, quand, pour éviter de voir dénoncer ses exactions, il fit, en abusant du nom de la régente, mettre à mort le saint évêque de Lyon, Annemond, il n'évita point des reproches sévères, que malgré sa puissance il ne pouvait dédaigner. Aussi, lorsqu'il conçut le projet de se débarrasser encore de l'évêque Sigebert, résolut-il d'écarter d'abord la reine-mère. Un complot fut formé entre les leudes ses partisans ; sous couleur de se rendre aux désirs tant de fois manifestés par elle, ils l'amènèrent à l'abbaye de Chelles pour l'y enfermer. La reine, justement outrée d'une pareille hypocrisie, ne se retint pas de leur dire son indignation et de protester contre l'ingratitude qui payait ainsi ses bienfaits. Mais bientôt son humble piété redevint victorieuse. A la voix des prêtres qui la recevaient dans l'abbaye, elle retrouva toute sa douceur. Non seulement elle pardonna, mais encore elle s'humilia, elle

eut la vertu de demander pardon de ses vives paroles et voulut qu'il ne restât plus trace de sa légitime colère.

Franchi le seuil de sa chère abbaye, Bathilde oublia qu'elle eût jamais été reine. A cette Bertille qu'elle avait établie Mère de ses moniales, elle n'hésite pas à se rendre obéissante comme la dernière des novices. Elle revendique les offices les plus abaissants : comme au temps de sa jeunesse, elle servira à table, elle lavera la vaisselle, elle balaiera les salles. Mais en même temps nulle n'est plus assidue à la prière. Avec quelle dévotion elle psalmodie l'office divin, avec quelle constance elle se livre à l'oraison, avec quelle générosité elle pratique la mortification ! Modèle de toutes, elle s'estime la moindre de toutes et ne veut occuper d'elle aucune de ses compagnes.

Cependant Dieu ne lui épargne point ces souffrances par lesquelles il forge ses élus. Son corps est torturé par la maladie qui brûle ses entrailles, son cœur est broyé par les deuils. Ses saints amis disparaissent l'un après l'autre ; ses deux fils aînés, Clotaire III, Childéric II, meurent à la fleur de l'âge, jouets de leurs maîtres du palais, — jouets sinistres et malfaisants, — plutôt que rois ; le pays qu'elle avait aimé et gouverné avec sagesse est en proie à tous les maux, témoin de tous les crimes.. Ebroïn, qui l'a tyrannisée, qui a martyrisé le saint évêque d'Autun, Léger, son conseiller des jours heureux, reste le maître effectif du royaume ; on ne peut même pas prévoir l'heure qui s'approche du juste châtement. Mais, parmi tous ces coups, l'âme de Bathilde reste ferme et répond sans faiblir aux intentions sanctificatrices de Dieu.

Enfin la pierre est taillée et prête à prendre sa place dans l'édifice céleste. Dieu, par une vision, avertit sa servante : elle voit une échelle appuyée à l'autel de la sainte Vierge, sur laquelle elle-même s'élève vers le ciel. Joyeuse, elle en fait part à ses compagnes familières ; mais elle défend de prévenir l'abbesse, souffrante et à qui elle veut épargner toute peine. Un seul regret, une seule inquiétude lui reste. Auprès d'elle se trouve une enfant de sept ans, sa filleule Radegonde, qu'elle élève avec la tendresse d'une mère. Que deviendra-t-elle dans

les tentations du monde, quand sa protectrice ne sera plus là? Bathilde demande à Dieu de prendre aussi et de couronner l'enfant chérie; et voilà que, dans la cellule où agonise la reine, la petite Radegonde, saisie d'un mal rapide, est enlevée par la mort et précède au ciel sa sainte marraine. Et puis, à son tour, celle-ci forme sur elle le signe de la croix, lève vers Dieu ses yeux et ses mains et doucement exhale son âme, presque dans la solitude et l'abandon. Mais sans doute, dit son biographe, « le chœur des Anges et son fidèle ami, qui fut jadis l'évêque Genès, vinrent au-devant d'elle pour la recevoir glorieusement comme le voulait son grand mérite. Car elle laissait un saint exemple d'humilité et de patience, de mansuétude et de parfaite charité, d'infinie miséricorde, de prudence exquise, de pureté éprouvée ».

Bertille et ses moniales furent douloureusement surprises en apprenant cette mort imprévue. Toutes s'empressèrent autour du saint corps; et leur cortège pieux le porta et l'ensevelit religieusement dans l'église de la Croix, que Bathilde avait construite pour le monastère. Aussitôt les miracles se multiplièrent sur la tombe, montrant que Dieu couronnait de puissance dans le ciel celle qui sur la terre n'avait régné que pour lui.

31 JANVIER

SAINT PIERRE DE NOLASQUE

CONFESSEUR

(1189-1256?)

Saint Pierre de Nolasque appartient à la France, bien que la plus grande partie de sa vie se soit passée en Espagne. Il naquit dans le Lauraguais, au Mas-Saintes-Puelles, à une lieue de Castelnaudary, d'une noble et riche famille. Dès sa petite enfance, Pierre montra la plus tendre pitié pour les pauvres et les malheureux. A leur vue, ses yeux se remplissaient de larmes; il n'avait pas de plus grand plaisir que de leur donner.

Mais ce n'était pas seulement une tendance naturelle de son cœur, ce sentiment se fondait surtout sur l'amour de Dieu, déjà si puissant dans son âme, que la prière était sa plus chère occupation. L'aîné d'une famille dont le père était mort vers 1204, sa mère aurait bien voulu le marier dès qu'il en eut l'âge. Mais Pierre s'y refusa ; il avait au cœur la passion de la chasteté et du détachement et le dévouement aux nobles causes. Celle de Dieu lui semblait la plus belle ; et quand il vit la pureté de la foi attaquée par l'hérésie des Albigeois, il n'hésita pas, pour la défendre, à prendre rang dans l'armée de Simon de Montfort. Sa bravoure le fit remarquer du général ; aussi lorsque, en 1213, le roi Pierre d'Aragon, venu au secours du comte de Toulouse, eut perdu la vie à la bataille de Muret, Simon de Montfort confia au jeune soldat le fils du roi, Jayme, qui était en ses mains. C'était un enfant de six ans. Pierre avec lui passa en Espagne, fuyant un pays dévasté par l'hérésie. Jayme lui donna une maison à Barcelone et l'incorpora à sa noblesse. A ce moment déjà, Pierre avait pris sur le petit roi un ascendant qu'il garda toujours ; il lui inspira une piété sincère, la fidélité envers l'Église, l'amour de la justice et de la vérité.

Ses désirs humains, s'il n'en avait eu que de tels, étaient assurément comblés. Mais il y avait dans l'âme du noble jeune homme d'autres aspirations. Dans sa demeure, il vivait en religieux, sous la conduite spirituelle de saint Raymond de Peñafort, qui était alors archidiacre de Barcelone. Il sentait croître en lui cette pitié de son enfance pour les malheureux, qui aujourd'hui s'inclinait surtout vers la misère effroyable des chrétiens prisonniers des Maures. A cette époque, les Maures occupaient encore une grande partie de l'Espagne ; l'esclavage régnait dans leurs domaines du continent, plus encore sur la terre d'Afrique, où ils possédaient toute la côte, de Tripoli à Tanger. Partout ils réduisaient en servitude les chrétiens qu'ils capturaient dans leurs guerres ou par leurs pirateries ; en Afrique surtout, ils les traitaient avec une férocité haineuse qui ne reculait devant aucune torture, et s'efforçaient de faire des apostats par tous les moyens. Déjà l'Église avait essayé, par l'ordre

des Trinitaires, de secourir les misérables captifs. Pierre conçut le projet de consacrer à une œuvre semblable et sa fortune et sa personne. Sa fortune, bien que considérable, était insuffisante ; il se mit à mendier auprès des Espagnols, désireux de secourir leurs compatriotes : car la péninsule était particulièrement éprouvée par le fléau de l'esclavage. Bientôt il s'acquit l'aide de deux jeunes gentilshommes. Avec eux il entreprit des voyages en pays musulman, où il lui fut possible de racheter et d'em-mener jusqu'à trois cents captifs d'un coup.

Enfin Dieu lui-même, par des visions admirables, lui manifesta sa volonté. La plus célèbre fut celle dont il fut favorisé dans la nuit du 1^{er} août 1218, en la fête de saint-Pierre-aux Liens. Après avoir longuement prié à l'église, il était rentré dans sa demeure et prenait sur un banc quelques moments de sommeil ; il vit alors une foule d'hommes qui venaient à lui ; et voici que la sainte Vierge sortait de leurs rangs et lui commandait de fonder une société religieuse : ses membres, suivant l'exemple de Notre-Seigneur, se feraient les rédempteurs des fidèles tombés aux mains des Maures et des Turcs, avec une telle charité qu'au besoin ils se livreraient eux-mêmes à l'esclavage pour en racheter ces malheureux. Il donnerait à cet ordre le glorieux nom de la bienheureuse Marie de la Merci et en serait le premier membre. Telle était la volonté de Dieu et de son divin Fils.

Réveillé, Pierre s'empressa de faire part de cette vision à son confesseur Raymond. Et tandis qu'il l'abordait, voici que survint le roi Jayme. Merveille ! à tous les deux Marie avait apparu la même nuit, leur donnant la même mission. Ils furent tous remplis d'admiration et de reconnaissance, et tout de suite se mirent à l'œuvre pour réaliser la volonté de la sainte Vierge. Ce ne fut pas sans rencontrer de nombreuses difficultés, des oppositions sournoises ou bruyantes, comme il s'en trouve au début de toute œuvre divine. Mais le courage de Pierre les affronta et les vainquit, avec la grâce de sa sainte patronne. Et le 10 août 1223, entre les mains de Bérenger de La Palu, évêque de Barcelone, Pierre de Nolasque prononçait,

avec deux compagnons, les vœux qui faisaient d'eux les premiers profès de l'*Ordre royal, militaire et religieux de Notre-Dame de la Merci pour la rédemption des captifs*. L'Ordre comprendrait des membres laïques, chevaliers recrutés dans la noblesse, chargés de la défense des côtes, et des frères engagés dans les ordres ecclésiastiques et spécialement consacrés aux offices divins. Parmi ceux-là serait choisi le supérieur, nommé *Maître général de l'Ordre*. Pierre remplit le premier ces fonctions. La découverte de son tombeau, en 1788, le fit voir en effet en habit de chevalier avec sa cuirasse et sa longue épée. On doit en conclure qu'il ne fut jamais prêtre.

Mais il excella dans sa charge de supérieur et dans son rôle de rédempteur. Le roi Jayme, toujours plein pour lui d'affectueuse déférence, voulut que le premier monastère de l'ordre fût son propre palais. Pierre accepta d'abord, par respect et par gratitude. Bientôt pourtant il fit comprendre à son bienfaiteur que l'habitation royale n'était pas l'équivalent d'un cloître, et il obtint une séparation qui devait favoriser l'esprit religieux et la discipline monastique. La piété, la mortification, la charité paternelle du Maître général purent s'exercer à souhait dans le couvent de Sainte-Eulalie, qu'il lui fut alors donné d'acquiescer. Ces vertus furent récompensées par des faveurs célestes qui prouvèrent l'abondance des grâces accordées à l'ordre nouveau et l'amour particulier de la sainte Vierge pour ses enfants. Une nuit, à l'heure ordinaire de l'office, Pierre, se réveillant, crut qu'on avait négligé de l'avertir et descendit en hâte au chœur. En traversant la maison, il s'aperçut qu'aucun religieux n'avait été tiré du sommeil ; il s'en affligeait, lorsque de loin il vit l'église illuminée, il entendit les chants ; il entra : dans les stalles des moines, des anges les remplaçaient, s'acquittant de l'office divin, que présidait la sainte Vierge. A plusieurs reprises, non seulement lui, mais d'autres encore virent la Mère de Dieu parcourant la nuit les salles et les corridors, pour veiller sur le repos de ses enfants.


Cette maternelle protection était due sans doute au vœu spécial qui, ajouté à ceux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance,

communs à tous les Ordres, caractérisait celui de Notre-Dame de la Merci. Ses religieux, — comme les y avait conviés la révélation faite aux pieux fondateurs, — s'obligeaient, en cas de besoin, à se livrer eux-mêmes en esclavage pour délivrer les captifs. Et certes par ce vœu ils s'offraient à un héroïque sacrifice. Nombreux furent les martyrs qui eurent à subir ainsi non seulement d'effroyables souffrances, mais même la mort la plus cruelle. On appelait *rédempteurs* ceux qui, à ces conditions, partaient pour les pays infidèles, afin de racheter les chrétiens des mains de leurs ennemis. Pierre fut un des premiers rédempteurs. Il vint d'abord au royaume de Valence, puis à celui de Grenade ; mais, n'ayant trouvé auprès des rois maures de ces pays que respect et même vénération, il résolut de pousser jusqu'en Afrique, espérant que cette terre barbare lui réservait plus de douleurs. Il ne se trompait pas. A Alger, des prisonniers pour lesquels il s'était entremis et avait obtenu, en promettant qu'ils fourniraient une riche rançon, un adoucissement à leur captivité, profitèrent de cette demi-liberté pour s'enfuir. Le lendemain, les pirates l'accusèrent d'être le complice de cette évasion, le chargèrent d'injures et de coups, le jetèrent dans une basse-fosse. Puis on le mit sur une tartane qui faisait eau et on l'y abandonna en pleine mer sans voile ni gouvernail. Mais le Saint, plein de confiance en sa divine Mère, tendit au vent son manteau, et Dieu, par un vent favorable, le fit aborder en quelques heures au port de Valence.

Cependant Pierre était arrivé au bout de ses forces, usées par un travail constant bien plus que par l'âge. Il avait dû d'abord renoncer à son office de rédempteur ; puis, il demanda qu'on lui donnât un successeur dans sa charge de Maître général. Mais tout ce qu'il put obtenir, ce fut un vicaire qui l'aidât, particulièrement dans les visites canoniques de ses couvents. Alors, un peu soulagé, il s'appliqua avec ardeur aux emplois les plus humbles de la communauté. Il aimait surtout à distribuer les aumônes à la porte du monastère, mêlant à ses charités les plus affectueuses exhortations à la pratique fidèle de la religion.

Ainsi s'écoulèrent les dernières années. Elles furent consolées par une sainte joie. Le roi Louis IX étant venu en Languedoc en 1243, Pierre voulut visiter le souverain de son pays natal. Celui-ci le reçut avec de grandes démonstrations de respect, le retint quelque temps à sa cour, lui fit part de ses projets de croisade. Quand ils furent sur le point de se réaliser, il le pria même, pour l'amour de Dieu, de l'accompagner en Terre sainte. Pierre, entraîné par son zèle et sa piété, eût bien voulu répondre à cette invitation. Il commença même ses préparatifs. Mais Dieu se contenta de cette bonne volonté. Réduit par la maladie, il dut renoncer à son grand désir. Et enfin, dans la nuit même de Noël, — les historiens ne sont pas d'accord pour fixer l'année, — après avoir reçu le saint viatique avec une admirable ferveur et demandé humblement pardon à ses frères, il commença de réciter le psaume 110 : *Confitebor tibi, Domine...* En prononçant ces paroles : *Le Seigneur a envoyé à son peuple la rédemption*, il expira doucement.





MOIS DE FÉVRIER

1^{er} FÉVRIER

SAINT IGNACE
ÉVÊQUE ET MARTYR
(vers 24-107)

« Un jour, raconte l'Évangile, les apôtres avaient discuté qui d'entre eux était le plus grand. Jésus s'assit, appela les Douze et leur dit : « Si quelqu'un veut être le premier, il sera le dernier et le serviteur de tous. » Puis prenant un petit enfant, il le mit au milieu d'eux ; il l'embrassa et dit : « Celui qui se fera humble comme ce tout petit est le plus grand dans le royaume de Dieu. » L'enfant qui eut le bonheur du baiser de Jésus et l'honneur de lui servir à donner cette leçon d'humilité, c'était, — selon la légende, — le futur martyr saint Ignace. Une autre tradition le présente, avec saint Papias et saint Polycarpe, comme un des disciples de saint Jean.

Il semble du moins certain qu'il naquit environ l'an 24 de l'ère chrétienne, et qu'il monta en 69 sur le siège épiscopal d'Antioche. On a dit que saint Pierre lui-même lui aurait donné l'onction sacrée. En fait, il succéda à saint Évodius, que le chef des apôtres établit à sa place à la tête de cette église lorsqu'il s'en éloigna, sous l'empire de Claude, pour se rendre à Rome. Ignace avait environ quarante-cinq ans lorsqu'il devint évêque.

Pendant les longues années de son ministère il eut trop souvent à encourager ses fidèles, à les fortifier, à les consoler au cours des persécutions suscitées contre eux à plusieurs reprises. La cruauté des magistrats païens ne s'exerça cependant pas alors contre lui. Ce que Néron ni Domitien n'avaient fait, Trajan

l'exécuta. C'est à ce prince que revient la lourde responsabilité d'avoir organisé, rendu légale, soumis à des règles, à une procédure fixe et méthodique, la persécution. Jusque-là elle s'exerçait par intermittences, déclenchée par le caprice de l'empereur ou la fureur aveugle de la foule païenne. Dorénavant le principe est posé : « *Non licet esse christianos* : Être chrétien est un délit. » Mais, par une atténuation singulière, la justice ne les poursuit pas d'office ; elle attend qu'on les lui dénonce ; encore la dénonciation ne peut être anonyme ; mais si elle est régulière, le chrétien cité et convaincu doit être puni. Ainsi est fixée la jurisprudence qui sera en cours pendant un siècle.

Ce n'est qu'en 107 que le vieil évêque d'Antioche fut dénoncé. On ignore quel fut son juge ; assurément, malgré l'affirmation de ses Actes, ce ne fut pas Trajan : cette année-là il était à Rome. Peu importe du reste ! Le procès, suite de la dénonciation, devait suivre sa marche régulière : Ignace comparut au tribunal. A la question accoutumée : « Quel est ton nom ? » il donna cette sublime réponse qui a fait l'admiration et la consolation des siècles : « Je m'appelle Théophore ! — Qu'est-ce à dire ? demanda le juge. — C'est-à-dire *porte-Dieu* : je suis celui qui porte en soi le Christ Jésus, le Fils unique de Dieu, dont le règne n'aura pas de fin. » A cette fière affirmation répondit nécessairement la sentence de mort : Ignace serait exposé aux bêtes ; c'était le supplice des misérables qui ne pouvaient s'honorer du titre de citoyen romain.

Or à ce moment on préparait à Rome le triomphe de Trajan, triomphe décerné par le Sénat au vainqueur des Daces, et dont l'éclat est attesté par le monument qu'on appelle la colonne Trajane. Dans les fêtes qui le solenniseraient, il y aurait dix mille gladiateurs à périr pour l'amusement du peuple ; on y tuerait onze mille bêtes féroces ; mais auparavant on leur jetterait en pâture de nombreux condamnés à mort. Ignace serait du nombre.

Il partit donc d'Antioche pour ce long pèlerinage, — qui devait aboutir à son triomphe, à lui aussi, — sous la garde de dix soldats, dix bêtes féroces déjà : lui-même les appelle « des

léopards, d'autant plus mauvais qu'on leur fait plus de bien ». Nous savons ce que fut le voyage et quelles ses étapes par les lettres dont il sema sa route. Quinze nous sont parvenues sous son nom ; sept seulement sont certainement authentiques. La première étape fut à Smyrne : il y eut la joie d'embrasser Polycarpe, qui cinquante ans plus tard l'imiterait dans sa confession de foi et son martyre. De là il écrivit aux églises d'Éphèse, de Magnésie et de Tralles. Il adressa aussi aux Romains une lettre justement célèbre, dont il faut citer quelque chose, bien qu'elle soit présente à toutes les mémoires.

« A force de prières, disait-il, j'ai obtenu de voir vos saints visages ; j'ai même obtenu plus que je ne demandais, car c'est en qualité de prisonnier de Jésus-Christ que j'espère aller vous saluer, si toutefois Dieu me fait la grâce de rester tel jusqu'au bout. Le commencement a été bon. Que rien seulement ne m'empêche d'atteindre l'héritage qui m'est réservé ! C'est votre charité que je crains. Vous n'avez, vous, rien à perdre ; moi, c'est Dieu que je perds, si vous réussissez à me sauver. Je ne veux pas que vous cherchiez à plaire aux hommes, mais que vous perséveriez à plaire à Dieu. Jamais je ne retrouverai une pareille occasion de me réunir à lui ; jamais vous ne ferez une meilleure œuvre qu'en vous abstenant d'intervenir. Si vous ne dites rien, je serai à Dieu ; si vous m'aimez d'un amour charnel, je me trouverai rejeté dans la vie de ce monde. Laissez-moi immoler, pendant que l'autel est prêt... Je suis le froment de Dieu, il faut que je sois moulu par la dent des bêtes, pour être trouvé pur pain du Christ. Caressez-les plutôt, afin qu'elles soient mon tombeau, qu'elles ne laissent rien subsister de mon corps et que mes funérailles ne soient à charge à personne... Je ne vous commande pas comme Pierre et Paul. Ils étaient apôtres : je suis un condamné. Ils étaient libres : je suis maintenant esclave. Mais si je souffre, je deviendrai affranchi de Jésus-Christ et je renaîtrai libre... Je gagnerai à être en face des bêtes qui me sont préparées. J'espère les trouver bien disposées ; je les caresserai plutôt, afin qu'elles me dévorent sur-le-champ et ne fassent pas comme pour certains qu'elles ont

craint de toucher. Si elles y mettent du mauvais vouloir, je les forcerai. Pardonnez-moi : je sais ce qui m'est préférable. Maintenant je commence à être un vrai disciple. Nulle chose visible ou invisible ne m'empêchera de jouir de Jésus-Christ. Feu et croix, troupes de bêtes, dislocation des os, mutilation des membres, broiement de tout le corps, que tous les supplices du démon tombent sur moi, pourvu que je jouisse de Jésus-Christ. Le monde et ses royaumes ne me sont rien. Mieux vaut pour moi mourir pour Jésus-Christ que régner sur toute la terre. Je cherche Celui qui pour nous est mort ; je veux Celui qui pour nous est ressuscité. Faites-moi grâce, mes frères ; ne me privez pas de la vraie vie ; ne me condamnez pas à ce qui est pour moi une mort... Je vous écris vivant et désirant mourir. Mon amour est crucifié, et il n'y plus en moi d'ardeur pour la matière, il n'y qu'une eau vive, qui murmure au dedans de moi et me dit : Viens vers le Père ! Je ne prends plus plaisir à la nourriture corruptible ni aux joies de cette vie. Je veux le pain de Dieu, le pain céleste, le pain de vie qui est la chair de Jésus-Christ, Fils de Dieu, né à la fin des temps, de la race de David et d'Abraham, et je veux pour breuvage son sang, qui est l'amour incorruptible et la vie éternelle. Je ne veux plus vivre selon les hommes. Il en arrivera ainsi si vous le voulez. Puisse cela vous plaire, afin que vous-mêmes plaisiez à Dieu !... »
(Trad. de Paul Allard.)

Telle est cette lettre brûlante, dont un ennemi de la religion a écrit : « La foi la plus vive, l'ardente soif de la mort n'ont jamais inspiré d'accents aussi passionnés ; l'enthousiasme du martyr, qui durant deux cents ans fut l'esprit dominant du christianisme, a reçu de l'auteur de ce morceau extraordinaire son expression la plus exaltée. »

Ignace poursuivit son chemin. Il passa par Troade, et de là il écrivit encore aux fidèles de Philadelphie, à ceux de Smyrne et enfin, pour un dernier adieu, à son cher Polycarpe. C'est de Troade sans doute qu'il s'embarqua pour l'Italie. Le voyage avait dû être calculé de manière à faire arriver Ignace et ses compagnons, — car il n'allait pas seul à la gloire du supplice,

— au moment des grandes fêtes du triomphe. Le 18 décembre, Zozime et Rufus entrèrent les premiers à l'amphithéâtre ; deux jours après, le 20, Ignace à son tour affrontait les bêtes. Elles se jetèrent sur lui et, l'ayant étranglé, le dévorèrent. Selon son vœu, elles ne laissèrent rien subsister de son corps, — rien ou à peu près. Il n'en resta que quelques ossements. Les chrétiens purent les recueillir et les ensevelirent avec respect, et plus tard les saintes reliques furent transportées à Antioche pour y être l'objet de la vénération du peuple qu'Ignace avait évangélisé et illustré.

Une touchante légende raconte que les lions, en déchirant le corps vénérable, respectèrent son cœur. Quand les chrétiens vinrent ramasser les restes du martyr, ils trouvèrent ce cœur, et leur admiration s'extasia en y voyant inscrit le nom de Jésus : symbole bien expressif de l'amour qui brûlait Ignace ; tentative de réalisation plus émouvante encore qu'ingénieuse, du cri qu'il poussait devant le juge : « Je m'appelle Théophore, c'est-à-dire celui qui porte en soi le Christ Jésus ! »

2 FÉVRIER

LA PURIFICATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Dès le lendemain de la naissance de Jésus, Joseph se préoccupa sans doute de procurer à Marie et à l'Enfant un asile moins incommode que la pauvre grotte voisine de Bethléem. On peut supposer même, d'après quelques mots de l'Évangile, qu'il forma le projet d'abandonner Nazareth pour se fixer dans la ville de David, où Dieu semblait avoir voulu amener le descendant et l'héritier du glorieux roi.

Toujours est-il que la sainte Famille fut bientôt installée dans une maison, — peut-être celle que la tradition désigne sous le nom de maison de saint Joseph, en dehors de la ville et du

même côté que la grotte de la Nativité, sur la pente de la colline, — maison bien simple et où le confort n'était pas grand. Du moins l'Enfant Jésus était à l'abri des intempéries de l'air et bien enveloppé dans de chaudes couvertures. C'est là, dans la solitude rituelle imposée par la loi, que Marie passa les quarante jours qui devaient précéder sa purification. Car le texte saint le déclarait : « *Quand une femme enfantera et mettra au monde un garçon, elle sera impure pendant sept jours. Le huitième jour l'enfant sera circoncis ; mais elle se tiendra encore à la maison pendant trente-trois jours... Elle ne touchera aucune chose sainte et elle n'ira point au sanctuaire jusqu'à ce que les jours de sa purification soient accomplis* » (Lévit., XII, 2, 4). Et il disait encore : « *Moïse dit au peuple : ... Tu rachèteras ton premier-né de l'homme parmi tes fils. Et quand ton fils t'interrogera un jour en disant : Que signifie cela? tu répondras : Par sa main puissante, Jéhovah nous a fait sortir d'Égypte, de la maison de servitude* » (Exod., XIII, 3, 14).

Cependant, remarque dom Guéranger, « si Marie considérait les raisons qui avaient porté le Seigneur à obliger les mères à la purification, elle voyait clairement que cette loi n'avait pas été faite pour elle. Quel rapport pouvait avoir avec les épouses des hommes celle qui était le très pur sanctuaire de l'Esprit-Saint, vierge dans la conception de son Fils, vierge dans son ineffable enfantement ; toujours chaste, mais plus chaste encore après avoir porté dans son sein et mis au monde le Dieu de toute sainteté? Si elle considérait la qualité sublime de son Fils, cette majesté du Créateur et du souverain Seigneur de toutes choses, qui avait daigné prendre naissance en elle, comment aurait-elle pu penser qu'un tel Fils était soumis à l'humiliation du rachat, comme un esclave qui ne s'appartient pas à lui-même? »

Mais Dieu avait voulu que son Verbe revêtu de chair fût en tout semblable à ses frères, sauf dans le péché. Lui-même, ce Fils, venu pour être le serviteur idéal du Maître souverain, pour être la victime expiatoire du monde coupable, avait hâte de comparaître devant le Seigneur, afin de protester de son

obéissance, afin de s'offrir en sacrifice. Et puis il ne devait se manifester à son peuple que par degrés ; jusqu'aux jours de sa vie publique, il resterait confondu parmi la foule, sans qu'elle pût se douter du trésor qu'elle renfermait. Et enfin l'humilité est si précieuse aux yeux de Dieu, qu'il lui plaisait de voir le Verbe incarné et sa mère en donner un magnifique exemple.

Donc Marie, au quarantième jour de sa réclusion, sortit de son humble maison, accompagnée de Joseph, portant entre ses bras toujours ravis la chère et adorée petite victime à l'immolation de laquelle, résignée et forte, elle allait préluder.

Elle portait avec l'enfant la somme dont elle devait le racheter : « *cinq sicles d'argent, selon le sicle du sanctuaire, qui est de vingt gueras.* » Les appréciations du sicle en monnaie actuelle varient un peu, selon les auteurs, entre 3 fr. 10 ou 3 fr. 30 ; au total c'était donc une somme de 15 à 16 francs dont il fallait racheter Jésus. C'est peu, en soi, sans doute ; mais il faut, pour en estimer l'importance, se reporter à la valeur vénale des choses à cette époque. Or nous savons, par la parabole des vigneronns, que le prix de la journée d'ouvrier, représentant le coût de la vie, était d'un denier, et il y avait quatre deniers dans un sicle. La somme exigée par la loi aurait donc suffi à faire vivre une famille d'ouvriers pendant vingt jours.

Telle était l'estimation du Fils de Dieu aux premiers jours de sa vie. Quand en viendrait le terme, il serait estimé encore, cette fois dans un infâme marché. Et de lui, le sanhédrin donnerait à Judas trente deniers.

La cérémonie que la sainte Vierge allait accomplir dans le Temple était double : Marie devait d'abord elle-même être purifiée par l'offrande et l'oblation d'une double victime, et puis racheter son Fils au prix des cinq sicles.

« *Lorsque les jours de sa purification seront accomplis, décrète le Lévitique, la femme d'Israël, qu'elle ait enfanté un fils ou une fille, présentera au prêtre... un agneau d'un an en holocauste et un jeune pigeon ou une tourterelle en sacrifice pour le péché... Si elle n'a pas de quoi se procurer un agneau, qu'elle prenne deux tour-*

terelles ou deux jeunes pigeons, l'un pour l'holocauste, l'autre pour le sacrifice pour le péché, et le prêtre fera pour elle l'expiation et elle sera pure » (Lév., XII).

Marie était pauvre ; elle se résigna à l'offrande du pauvre. Au flanc du mont des Oliviers, il y avait un cèdre, sous les branches duquel était une boutique où l'on vendait des pigeons destinés aux sacrifices. Là, sans doute, Joseph fit pour elle l'emplette légale. Et puis, ayant franchi le Cédron, tous deux gravirent le Moriah et entrèrent au Temple par la Belle-Porte, qui, à l'orient, s'ouvrait sur le parvis des femmes ; ensuite, ils traversèrent cette sorte de vaste cour, montèrent les quinze marches qui menaient à la porte Nicanor et, par elle, au parvis d'Israël. Les femmes devaient s'arrêter là. Un lévite se présenta, reçut les colombes, appela le prêtre de service ce jour-là. Celui-ci prit les oiseaux ; tourné vers le nord, il les égorgea avec l'ongle, répandit leur sang sur les coins de l'autel ; puis il en fit brûler entièrement un, sur le brasier, réservant l'autre pour les prêtres. Dès ce moment Marie était purifiée et reprenait sa place dans la société sainte.

Alors Joseph offrit les cinq sicles, qui rachetaient l'enfant. Et la cérémonie faite, ils se préparaient tous les deux à sortir du Temple, emportant leur béni fardeau. A ce moment, un homme traversait le parvis. C'était un pieux Israélite, *« homme juste et craignant Dieu, nommé Syméon, qui vivait dans l'attente de la consolation d'Israël. Luc, 2²⁵⁻³⁵. »* Bien que l'Évangile ne parle point de son âge, la tradition la plus reçue en fait un vieillard. Et cependant une autre tradition, bien fondée, l'assimile au fils du célèbre scribe Hillel, rabbi Syméon, qui fut père de Gamaliel : or le fils d'Hillel, supposé même qu'il fût son premier né, ne pouvait à ce moment avoir plus de trente-cinq ans. Quoi qu'il en soit, prévenu de grâces puissantes qui l'avaient sanctifié et l'unissaient étroitement à Dieu, il avait reçu *« de l'Esprit-Saint qui était en lui l'assurance qu'il ne mourrait pas sans avoir vu le Christ du Seigneur »*. Or l'heure était venue ; sous l'impulsion du Saint-Esprit, Syméon était entré dans le Temple ; sans hésiter, il se dirigea vers l'humble groupe qui passait, inconnu, modeste,

parmi les fidèles. Dans l'exaltation prophétique, il prit entre ses bras l'enfant où son regard extatique reconnaissait son Dieu, et il s'écria : « *Maintenant, Seigneur, vous pouvez laisser aller en paix votre serviteur, selon votre parole. Car mes yeux ont vu votre salut, que vous avez préparé à la face de tous les peuples : lumière qui éclairera les nations et sera la gloire de votre peuple Israël !* »

Sans doute Marie écoutait avec une heureuse admiration les paroles inattendues. Mais il ne se pouvait que pour elle la joie ne se mêlât pas de douleur. A peine achevé ce chant de triomphe, Syméon s'attristait. Il reposa l'enfant sur le sein de sa mère ; il la bénit : « *Cet enfant, dit-il gravement, est au monde pour la chute et la résurrection de beaucoup en Israël : il sera par excellence l'homme repoussé et contredit.* » Et posant sur la jeune femme un regard de compassion : « *Ton âme, ô femme, sera transpercée d'un glaive ! Ainsi, ajouta-t-il, seront révélées les pensées cachées dans le cœur de beaucoup.* Car si les uns ne veulent voir dans le Messie que le roi temporel et conquérant, d'autres, mieux éclairés, s'attacheront à lui, malgré les persécutions et son apparente faiblesse. »

Il les quitta sur ces mots. Et déjà le glaive prédit faisait sentir au cœur de la pauvre mère sa pointe acérée. Elle serrait plus fort contre son sein la frêle victime et, malgré son angoisse, unissait sa volonté à celle de Jésus pour offrir à Dieu leur sacrifice mutuel.

Et voici que, quelques pas plus loin, une vénérable Juive, que l'âge accablait moins que ne la soulevait l'enthousiasme, approchait en hâte. Anne avait quatre-vingt-quatre ans. Veuve depuis l'âge de dix-neuf ans sans doute, elle avait voué sa vie à Dieu et la passait dans la pénitence et la prière. Elle aussi, elle avait reçu d'En Haut la révélation de la bonne nouvelle. Elle vit l'enfant, l'admira, l'adora. Peut-être eut-elle le bonheur de poser sur le petit front gracieux et divin ses lèvres tremblantes. Et pleine d'une ivresse sainte, elle se répandait en louanges et annonçait le salut d'Israël à tous ceux qui l'attendaient.

Ceux-là, c'étaient surtout Marie et Joseph : Marie qui enfermait toutes ces paroles de gloire et de deuil dans son cœur pour les méditer à loisir ; Joseph admis peu à peu à plus de lumière sur l'enfant, qu'il appellerait son fils, mais avec quels sentiments mêlés de vénération, de tendresse et de pitié ! N'était-ce pas peut-être aussi Zacharie, Élisabeth, venus d'Aïn-Karim pour voir leurs parents et se réjouir et adorer aussi avec eux ?

Et puis la douce et pieuse réunion se dispersa. Selon les uns, la sainte Famille se dirigea vers Nazareth, où elle devait passer quelques jours avant de revenir s'installer à Bethléem ; selon les autres, c'est plutôt à cette seconde ville qu'elle retourna immédiatement.

De si beaux, de si émouvants souvenirs n'ont pu manquer d'être célébrés dans l'Église par une fête solennelle. Des savants, parmi lesquels le pape Benoît XIV, inclinent à croire que l'institution en remonte à l'âge apostolique. Du moins constate-t-on son existence dès le iv^e siècle en Orient, dès le v^e en Occident. Mais si l'Orient la consacre spécialement à Notre-Seigneur et l'appelle la *Manifestation*, la *Rencontre* de Jésus, l'Église latine a voulu y faire une place plus grande au culte de Marie, en disant la gloire de l'Immaculée Mère de Dieu, mais aussi en compatissant filialement à sa première douleur.

3 FÉVRIER

SAINT BLAISE

ÉVÊQUE ET MARTYR

(?-316)

Saint Blaise était originaire de Sébaste en Arménie. Dans sa jeunesse, il avait étudié la médecine ; sa science l'avait fait connaître bien au delà de sa ville natale, mais, plus encore, ses vertus. Il était pieux jusqu'à la ferveur, humble et chaste ;

il était surtout charitable, doux et compatissant pour les pauvres de Jésus-Christ. Aussi le trône épiscopal étant venu à vaquer, le choix unanime se porta sur lui, comme sur le plus digne et le plus capable de diriger le peuple chrétien dans les temps affreux que l'on traversait alors.

Car Galère était empereur : Galère, c'était la tyrannie dans tout ce qu'elle a de plus infâme et de plus cruel, c'était aussi la haine féroce de la foi chrétienne. Quand Blaise devint évêque, les fidèles tremblaient, exposés sans cesse aux supplices et à la mort. Mais deux ans après Galère était frappé d'une atroce maladie, et dans ses tortures, devant la mort instante, il s'efforçait de calmer la vengeance divine en publiant un édit de pacification (311). Bientôt on apprenait les succès de Constantin contre Maxence, la victoire sous les plis du labarum orné de la croix, la paix respectueuse offerte au christianisme. Tous les cœurs se dilataient. Et puis le maître de l'Orient, Licinius, allié, beau-frère du vainqueur, — d'accord avec Constantin d'abord, pour favoriser les chrétiens, — bientôt entra en guerre contre lui et, par haine de son rival plus encore que par politique, rallumait dans ses États la persécution un instant assoupie (314).

Licinius avait envoyé en Arménie, comme gouverneur, un très méchant homme nommé Agricolaüs, qui mettait tout son zèle à satisfaire la cruauté de son maître. Or le saint évêque Blaise, soit qu'il eût cédé à son goût de la solitude, soit que, selon le précepte divin, il eût cru devoir essayer de se soustraire par la fuite au bourreau, s'était depuis quelque temps retiré dans une caverne du mont Argée ; cette montagne, de près de quatre mille mètres de hauteur, couronnée de neiges perpétuelles, s'élève au sud du fleuve Hélys et domine la vallée de Césarée. Là, dit la légende, sa douceur apprivoisait même les bêtes fauves. Un jour, — c'était en 316, — le gouverneur, en vue de jeux publics, avait envoyé des chasseurs dans la montagne pour y capturer des animaux féroces. Les chasseurs trouvèrent Blaise en prières dans sa caverne ; ils rapportèrent cette nouvelle à Agricolaüs, qui tout aussitôt donna l'ordre de l'aller chercher. Dès que les satellites eurent dit à

l'évêque : « Le gouverneur te demande. — Allons, mes chers fils, au nom du Seigneur, répondit-il en souriant, puisqu'il veut bien se souvenir de moi. Cette nuit, pour la troisième fois, il s'est montré à moi, disant : « Blaise, lève-toi, et m'offre le sacrifice accoutumé. » C'est donc une bien bonne nouvelle que vous m'apportez. »

Sur la longue route qui sépare l'Argée de Sébaste, le saint homme voyait venir, attirés par la renommée de sa vertu, des troupes de fidèles, et de païens aussi. On lui offrait des enfants à bénir, on lui présentait des malades. Et gracieusement, à son habitude, il faisait sur les uns le signe de la croix, il invoquait sur les autres le secours divin qui les guérissait, et tous s'éloignaient pleins de gratitude et d'admiration. Une mère accourut en larmes, portant son enfant qu'étouffait une arête de poisson avalée avec la nourriture. Elle le jeta aux pieds de Blaise, gémissant, le suppliant en faveur de ce fils unique, son seul amour. Et Blaise, ému, posa la main sur la gorge de l'enfant, la signa de la croix, invoqua le Seigneur Jésus et l'arête, rejetée par le petit malade, le rendit à la santé parfaite.

Arrivé à Sébaste, le confesseur fut mené devant Agricolaüs ; celui-ci, feignant d'abord de la bienveillance : « Salut et joie, Blaise, ami des dieux, dit-il. — Salut et joie à toi aussi, excellent gouverneur. Mais je ne puis être l'ami des dieux ; je brûlerais avec eux dans les flammes éternelles. » Aussitôt Agricolaüs changea de ton ; furieux, il fit battre de verges et jeter au cachot l'évêque, sans lui avoir arraché une plainte. Le lendemain, second interrogatoire : « Blaise, gronda le gouverneur, choisis d'adorer les dieux et d'être ainsi notre ami, ou d'endurer les plus affreux supplices. — Vos dieux, dit Blaise, ne sont que de vains simulacres, du bois, des pierres, du métal. Je ne les adore point et je ne redoute aucune de tes tortures : elles me mèneront à la vie éternelle. » Cette fois Agricolaüs le fit suspendre au chevalet et déchirer avec des peignes de fer. Impassible, doux, mais ferme, l'évêque trouvait encore la force de plaisanter : « Voilà, disait-il, ce que je souhaitais depuis long-

temps : mon âme élevée au-dessus de terre et mon corps la suivant dans cette ascension ; je suis près du ciel et je méprise tout ce qui est terrestre. » Vaincu, le gouverneur donna l'ordre de le reconduire à son cachot.

Cependant, tandis qu'il allait, sept femmes chrétiennes s'approchèrent du sanglant cortège ; elles recueillaient avec révérence dans leurs mains, sur des linges, les gouttes de sang qui découlaient des plaies ; elles en arrosaient leurs visages, en s'exhortant à subir le même sort. Les satellites s'emparèrent d'elles et les menèrent au tribunal. Comme Agricolaüs les exhortait à sacrifier : « Fais-nous mener au lac, dirent-elles, et avec nous tes dieux : nous nous purifierons avant d'offrir l'encens. » Ainsi fait. Mais quand elles eurent devant elles les idoles, elles les précipitèrent au fond de l'eau. Le juge pensa enrager de colère. Les vaillantes femmes raillaient : « Si vos dieux ne pouvaient être trompés, ils auraient prévu cette noyade ! » Furieux, il les condamna à mort.

Elles allaient donc au lieu de leur supplice, et l'une d'elles, suivie de ses deux petits enfants. « Mère, disaient-ils, pourquoi nous laisses-tu, en allant recevoir ta couronne ? Du moins confie-nous au saint martyr Blaise, afin que nous arrivions avec ce père au Paradis, si nous ne le pouvons avec notre mère. » Arrivées au bord du lac, elles demandèrent le temps de prier ; et remerciant Dieu de leur avoir donné la foi, elles implorèrent : « Reçois, Seigneur, nos âmes, que nous remettons en tes mains par les mérites et l'intercession de ton serviteur Blaise, qui le premier nous a conduites à la connaissance de ta vérité et à la confession de ton nom. Et ces deux petits, fais qu'ils se consolent avec ton saint martyr et avec lui parviennent à ta miséricorde, ô Christ notre Dieu, qui avec le Père et le Saint-Esprit vis et règnes dans les siècles des siècles. — Amen ! » dirent les enfants. Et sur le rivage, agenouillées, toutes eurent la tête tranchée. Les petits orphelins, glorieux, revinrent s'attacher au saint évêque, qui les adopta et ne devait plus les quitter.

C'est avec eux en effet, jeunes et vaillants ministres du der-

nier sacrifice, qu'il comparut pour la troisième fois devant son juge. Aux menaces il répondait : « Le Christ mon Maître a dit : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais ne peuvent « tuer l'âme. » Celui que je sers, le Dieu du ciel, peut, s'il le veut, tirer même mon corps de tes mains. — Comment ton Christ, comme tu dis, te sauvera-t-il, si je te fais jeter dans le lac ? — Sot ! tu invoques tes démons dans tes besoins et tu attends leur aide, et moi qui adore le vrai Dieu, je devrais douter de sa puissance et de son secours ? Il a marché sur les eaux ; il y a fait marcher Pierre ; ce qu'il a accordé à son apôtre, il peut l'accorder au petit serviteur que je suis. » On le prend, on le traîne au bord de l'eau ; il fait sur elle un signe de croix ; il s'avance intrépidement et, comme si elle était durcie par la gelée, il marche sur sa surface jusqu'au milieu du lac. « Venez, dit-il alors en s'asseyant sur l'eau, s'il en est parmi vous qui aient cette confiance en vos dieux ! » Quelques-uns se hasardèrent en effet, mais ils furent engloutis.

Étonné sans doute, mais endurci, Agricolaüs condamna le saint à la décollation, avec ses deux chers petits compagnons. Les trois têtes tombèrent sous les murs de Sébaste ; une pieuse femme, Hélisée, recueillit les corps et les ensevelit dévotement au lieu même de leur supplice.

4 FÉVRIER

SAINT ANDRÉ CORSINI

ÉVÊQUE

(1302-1373)

La famille des Corsini, de la première noblesse de Florence, avait occupé dans cette ville, dès l'an 1282, les plus importantes charges ; elle avait donné à la république des généraux de mérite, des ambassadeurs auprès des princes les plus puis-

sants, et à l'Église deux évêques, dont l'un fut cardinal et l'autre reçut le premier le titre d'archevêque de Florence. Parmi ses membres, on comptait en 1302 Nicolas, qui, depuis plusieurs années, avait épousé Pellegrina. Les deux jeunes gens n'avaient pas encore d'enfants, lorsque, un jour qu'ils entendaient le sermon dans la cathédrale de leur cité, l'audition d'un texte de l'Écriture sainte leur inspira d'offrir à Dieu le premier fruit de leur union. C'est aux pieds d'une statue de Marie, vénérée dans l'église des Carmes sous le nom de *Notre-Dame du Peuple*, que, dans une même prière, mais à l'insu l'un de l'autre, ils firent leur vœu, renouvelé d'un même élan quand ils se le manifestèrent mutuellement. Dieu les écouta et leur accorda un premier fils. La veille du jour où il naquit, Pellegrina eut un songe : elle rêvait qu'elle avait donné le jour à un loup, et comme elle en gémissait, le loup entra dans une église et s'y transforma en agneau. A son réveil, effrayée, anxieuse, elle n'osa cependant parler à personne de cette sorte de vision. Le lendemain, fête de l'apôtre saint André, elle mettait au monde un enfant si beau, si fort, que tous ceux qui le virent en furent émerveillés. Elle le nomma André au saint baptême. L'enfant, grandi, fut appliqué aux études. Mais s'il était intelligent, il montrait une mauvaise nature. Peut-être trop aimé, trop choyé, bien qu'il eût été suivi de plusieurs frères, il était désobéissant, insolent, violent jusqu'à la brutalité ; le jeu l'emportait, et il préférait les plus hasardeux, les armes, la chasse ; ses querelles, ses batailles étaient quotidiennes, aussi bien que ses révoltes contre l'autorité, et celle même de ses parents. Il est merveille cependant que ses mœurs soient demeurées sans tache. Ainsi parvint-il à sa quinzième année. Un jour ses parents, ayant à se plaindre d'un nouveau méfait, l'appelèrent pour le réprimander ; mais lui, tête haute, refusa insolemment de se rendre à leur appel ; puis, venu, se répandit contre eux en paroles injurieuses. « Ah ! s'écria en gémissant sa mère, André mon fils, que tu es bien le loup que j'ai vu en rêve ! — Que dites-vous, ma mère ? » répondit l'enfant étonné. Et celle-ci de lui révéler le songe qui avait précédé sa naissance, ainsi

que le vœu fait par elle devant Notre-Dame. Elle ajouta : « C'est donc à Marie que tu dois la vie et je te supplie de ne pas dédaigner le service d'une si grande reine ! » Ces paroles furent une flèche qui traversa le cœur du prodigue. Après une nuit de prières, il s'enfuit à l'église des Carmes et, à deux genoux, il se prit à supplier la sainte Vierge : « Voici, disait-il, glorieuse Vierge, le loup dévorant et plein d'iniquités ; purifiez-le, changez sa nature cruelle et féroce, faites-en un agneau plein de douceur et prêt au sacrifice. » Il pria jusqu'à l'heure de None, et puis, se levant, il alla trouver le Père Jérôme de Melioratis, alors provincial de Toscane, et le conjura de le recevoir au noviciat. Le Père s'étonna ; apprenant qu'André obéissait ainsi au vœu de ses parents, il fit venir ceux-ci ; et, comme ils protestaient de leur joie de cette subite et parfaite conversion, André fut reçu au noviciat.

La grâce avait fait ce miracle ; mais elle n'agit point seule, André dut répondre à ses avances. Si ce ne fut pas sans peine et sans luttes, ce fut sans défaillance. Pendant trois mois, lui, le jeune noble, si fier et si hautain, on l'exerça par les plus humbles offices : portier, balayeur, aide du cuisinier, servant à table. Rien ne lui fut épargné ; il se montra supérieur à tout. Le silence lui était devenu très cher. Il se livrait à la prière avec tant de zèle, que souvent, tandis qu'il était portier, les religieux se rendant du réfectoire à l'église le trouvèrent agenouillé devant une statue qui dominait le porche, sans que leurs chants pussent le tirer de sa contemplation.

Cependant, si son père et sa mère montraient tant de joie de le voir revêtu de la robe monastique, d'autres membres de sa famille étaient profondément irrités d'une résolution qu'ils trouvaient humiliante pour leur orgueil. Plus d'une fois, tandis qu'il allait par la ville, la besace au cou, mendiant le pain du couvent, il fut arrêté par eux, invité à quitter cette vocation déshonorante, insulté lorsqu'il s'y refusait. Mais rien ne troublait sa paix ni sa joie. Humblement il se disait : « Mon Seigneur Jésus, quand on le maudissait, ne maudissait pas ; aux mauvais traitements il ne répondait pas par des menaces.

Je suis d'un ordre de mendiants ; c'est là ma profession ; ma couronne, mon art, c'est de mendier. » Et ces paroles le consolèrent et venaient à bout de toutes les oppositions.

Du reste il pratiquait de même les autres vertus religieuses ; soumis à tous les ordres de l'obéissance, il préférait ceux qui lui coûtaient davantage ; sa mortification ne se contentait pas des pénitences de la règle, quatre fois par semaine il jeûnait au pain et à l'eau ; les disciplines sanglantes lui étaient coutumières. Mais sa charité surtout était exquise et s'exerçait envers les pauvres comme envers ses frères.

Ainsi, sa profession faite au jour de l'Épiphanie 1318, se prépara-t-il à recevoir la consécration sacerdotale. Prêtre, ses parents eussent voulu qu'il célébrât devant eux sa première messe avec la plus grande solennité. Mais il réussit à se dérober à ces honneurs ; c'est dans un petit sanctuaire isolé, à sept milles de Florence, qu'il consacra pour la première fois le Corps du Seigneur. Et pour le récompenser la sainte Vierge lui apparut aussitôt après la communion, lui disant : « Tu es mon serviteur ; je t'ai choisi et je me glorifierai en toi. »

La vie d'André s'écoulait dans les mêmes exercices de dévotion et de zèle. Il était aussi de plus en plus cher au peuple, et celui-ci recourait à l'humble moine avec une confiance qui, plus d'une fois, obtint des miracles. C'est ainsi que, venu dans la ville d'Avignon, où l'avait appelé son parent, le cardinal Pierre Corsini, il vit aux portes de l'église de Sainte-Marie-des-Dons un pauvre aveugle qui demandait l'aumône. Il l'interrogea et apprit que ce malheureux avait perdu la vue par l'intensité de son travail auprès de la fournaise où il fondait de l'or et de l'argent. « Et ma cécité, ajoutait-il, m'afflige surtout à cause de mes petits enfants, qui ne peuvent encore gagner leur pain. Priez pour moi, père, afin que Dieu m'aide. » Touché jusqu'aux larmes, André aspergea l'homme d'eau bénite : « Que Dieu Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit-il, qui ouvrit les yeux de l'aveugle-né et rendit la vue à l'aveugle de la route, par sa vertu et sa puissance te guérisse aussi. » Et aussitôt le malheureux vit et, rendant grâce à Dieu, divulgua son bonheur par toute la ville.

Or il arriva que, en 1360, la ville de Fiesole perdit son évêque ; le clergé et le peuple s'unirent pour demander André comme son successeur. Mais celui-ci s'enfuit et se cacha chez les Chartreux. Comme on ne le trouvait pas, on se résignait à un autre choix, lorsque, dans l'église où se tenaient les électeurs, la voix d'un enfant de trois ans s'éleva : « C'est André que Dieu a choisi. Allez aux Chartreux : vous l'y trouverez priant. » Il y priait en effet, et un enfant tout de blanc vêtu lui apparaissait, disant : « Ne crains pas, André ; je serai ton gardien et Marie en tout sera ton aide. »

Ce qu'il avait été religieux, André le fut encore évêque. Sa mortification, sa pauvreté demeurèrent sans égales. Son lit était fait de sarments, sur lesquels il jetait une couverture. Jamais il ne dépouillait le cilice ni la chaîne de fer qui ceignait ses reins. Chaque jour il se flagellait jusqu'au sang ; il s'était interdit la viande et teintait à peine l'eau de sa boisson de quelques gouttes de vin.

Charitable plus encore que pénitent, il tenait registre de tous les pauvres qu'il secourait discrètement. Chaque jour il servait de ses mains des bandes de malheureux et, dans un temps de famine, il donna jusqu'aux pains strictement nécessaires à sa maison ; il est vrai que Dieu multipliait alors sa provision. Par humilité, tous les jeudis, en l'honneur de Notre-Seigneur, il lavait les pieds des pauvres. Un jour l'un d'eux se refusait obstinément à recevoir ce service. « Pourquoi, frère, ne veux-tu pas que je te lave les pieds comme aux autres ? demanda l'évêque. — Seigneur, répondit le pauvre, mes jambes sont toutes rongées d'un mal dégoûtant. — Eh bien ! mon frère, aie confiance en la puissance et la miséricorde divines. et tu seras guéri de toutes tes infirmités. » Le saint lava les pieds misérables, les essuya, les baisa en pleurant ; et ses larmes de pitié, en tombant sur les plaies, furent le remède souverain qui les ferma aussitôt.

Et il arriva que, dans la nuit de Noël de l'an 1372, André, avant de dire la messe de minuit, priait dans l'église de Marie ; cette sainte Mère lui apparut : « Voici le moment, mon fils,

où tu vas sortir de cette prison de douleurs ; quand viendra la nuit où les Mages offrirent à mon Fils et à moi leurs présents, la nuit où tu m'as consacré ton âme, ton corps, ton cœur, tous tes biens, je viendrai à toi pour t'unir aux anges dans le royaume des cieux. » Transporté de joie, André célébra les trois messes de la Nativité ; et son visage, que la pénitence avait décharné et pâli, retrouva la fraîche fleur de la jeunesse. Le 6 janvier donc, vers minuit, entouré de ses chanoines et de ses clercs, sur son pauvre lit de sarments, il récita avec une extrême piété le Symbole des Apôtres, celui de Nicée, celui de saint Athanase ; la chambre s'emplit alors d'une éclatante lumière, semblable à celle de midi. André dit : « *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace !* » Et il expira doucement. Il avait soixante-dix ans passés, et depuis cinquante-cinq ans avait revêtu le saint habit du Carmel.

5 FÉVRIER

VINGT-SIX MARTYRS JAPONAIS
(1598)

La terre du Japon, où saint François-Xavier, en 1549, était venu jeter les premières semences de la foi chrétienne, n'avait pas tardé à produire d'abondantes moissons. En la quittant deux ans après, le saint y laissait de 1 500 à 2 000 chrétiens d'élite ; la mission était solidement fondée. Vingt ans plus tard, elle comptait 50 000 fidèles ; en 1577, grâce à la protection de Nobunaga, qui s'était emparé du pouvoir suprême, la foi se propagea plus rapidement encore, et le Père Organtino pouvait écrire : « Dans dix ans, le Japon tout entier sera chrétien, si nous avons le nombre suffisant de missionnaires. » Ce nombre, le Père Valignani, Visiteur de la mission en 1581, s'efforça de l'accroître et l'accrut en effet chaque année ; il fonda aussi

un noviciat, plusieurs séminaires ou collèges, d'où sortirent d'utiles auxiliaires, catéchistes ou prédicateurs. Déjà la population chrétienne montait au chiffre de 150 000 âmes et les espérances les plus audacieuses semblaient en voie de réalisation.

Mais en 1582, Nobunaga tombait, emporté par une révolution. Son successeur, Fachiba, de simple valet devenu général, eut l'habileté de réunir en une vraie monarchie toutes les principautés entre lesquelles se partageait le Japon. Il prit alors le nom de Taïcosama, sous lequel il est plus connu. D'abord il sembla continuer envers le christianisme la politique de Nobunaga. Mais, tout à coup, en 1587, il lança un édit de proscription contre tous les missionnaires : il était devenu, par les suggestions des bonzes, jaloux de la puissance conquérante du christianisme. Néanmoins la prudence des Pères atténua la persécution, qui se borna à des ruines matérielles ; et même le retour du Père Valignani, revenant à Nagasaki comme ambassadeur du vice-roi des Indes avec de riches présents, charma si fort l'orgueil de Taïcosama, que l'édit de proscription devint presque lettre morte.

Une grave désobéissance à un bref de Grégoire XIII, qui interdisait pour d'importants motifs à tout ordre religieux autre que la Compagnie de Jésus d'entrer au Japon, ruina cette situation. Le vice-roi espagnol de Manille eut l'ambition d'essayer, en face des Portugais, l'influence de l'Espagne sur Taïcosama ; il choisit pour ambassadeurs des Pères franciscains que dirigerait le Père Pierre-Baptiste. Aux objections que lui présenta celui-ci, alléguant la défense du pape, il répondit par d'habiles consultations de doctes théologiens ; et les Franciscains, rassurés, du reste trompés par de faux rapports qui montraient les Jésuites en fuite et la mission abandonnée, entraînés aussi par leur désir de secourir les âmes en péril, se décidèrent à partir en 1593.

Taïcosama les reçut avec courtoisie, non sans défiance toutefois. Il leur permit de demeurer à Miyako, sa capitale ; mais il leur défendit la prédication. Malgré cette prohibition, les Franciscains ne surent pas enchaîner leur zèle et commen-

cèrent à se livrer à des travaux apostoliques qu'ils ne prirent aucun souci de dissimuler.

Pour comble de malheur, un pilote espagnol, dont le vaisseau avait fait naufrage sur la côte, crut intimider le roi, qui avait confisqué sa cargaison, en lui vantant la puissance de l'Espagne et en lui représentant les religieux comme chargés de préparer la conquête de son pays. Aussitôt Taïcosama, le 9 décembre 1596, ordonna de saisir, pour les mettre en croix, tous les missionnaires d'Osaka et de Miyako et les chrétiens qui fréquentaient leurs maisons. L'ordre ne fut pas exécuté dans toute sa rigueur : cependant tous les Franciscains qu'on trouva dans les deux villes, au nombre de six, et avec eux quinze chrétiens, — dont trois petits servants de messe de douze à quinze ans, Louis, Antoine et Thomas, — furent arrêtés et jetés en prison. Quoique les amis des Jésuites eussent réussi, contre la volonté de ceux-ci, à détourner d'eux la colère de Taïcosama, on saisit encore à Ozaka trois religieux japonais de l'Ordre : Paul Miki, âgé de trente-trois ans, prédicateur remarquable, mais non encore prêtre ; Jean Soan, dit aussi de Goto, novice de vingt-six ans, et le vieux Jacques Kisaï, depuis longues années attaché au service des Pères et qui était en instances pour entrer dans la Compagnie de Jésus.

Le 3 janvier 1598, les martyrs, réunis sur une place de Miyako, virent commencer leur supplice. On leur coupa l'extrémité de l'oreille gauche ; puis on les fit monter par groupes de trois sur des chariots, et ils défilèrent par les rues les plus fréquentées. Devant eux on portait un écriteau où était inscrite la sentence de mort qu'avait rendue Taïcosama : « Parce que ces hommes sont venus des Philippines comme ambassadeurs et sont restés à Miyako pour propager la loi chrétienne, ce que j'avais les années précédentes sévèrement défendu, j'ordonne qu'ils soient mis à mort avec les Japonais qui ont donné leur nom à cette loi. » Tandis que le Père Pierre-Baptiste et Paul Miki prêchaient les assistants, les trois enfants, les mains liées derrière le dos, chantaient d'une voix joyeuse le *Pater noster* et l'*Ave Maria*. Et la foule immense qui garnissait jusqu'aux toits des

maisons leur montrait un respect mêlé de sympathie, plus souvent que de l'hostilité.

Le lendemain le même cortège se déroula dans les rues d'Osaka. Là encore les habitants, loin de se répandre en injures, admirèrent les martyrs, les larmes aux yeux. Il en devait être ainsi pendant le long voyage qui, à travers tout le Japon méridional, les amènerait au lieu du supplice ; si bien que les bonzes murmuraient : « On ne ferait pas mieux si l'on voulait propager partout la religion chrétienne ! »

C'est en cours de route que se compléta la sainte troupe : deux vaillants chrétiens la suivaient depuis Miyako, rendant aux confesseurs les services que réclamaient leur fatigue, leur pauvreté et le froid rigoureux de la saison. Ils se montrèrent si empressés, qu'enfin, à leur grande joie, les satellites se saisirent d'eux et les enchaînèrent avec les prisonniers.

Le 5 février, tous arrivaient, sous la conduite du gouverneur de Nangoia, Fazambura, au théâtre de leur gloire. C'était, aux portes de Nangasaki, une petite élévation sur les bords de la mer. Elle se couronnait d'un plateau assez large pour recevoir les vingt-six croix. Fazambura était ami des chrétiens, et en particulier de Paul Miki ; il désirait allier les égards possibles avec sa cruelle mission. Il avait permis à deux Jésuites, les Pères Paëz et Rodriguez, de converser avec leurs frères, et même de les assister jusqu'au dernier moment. Ce fut une douce consolation pour les trois martyrs ; Jean de Goto et Jacques Kisaï particulièrement en furent heureux, car il leur fut permis, au moment de donner à Dieu le suprême témoignage de leur sang, de se lier à lui par les premiers vœux de religion.

Les Pères Franciscains n'avaient pas attendu cette dernière heure pour demander aux Jésuites le baiser de paix. Ils s'étaient adressés aux supérieurs et avaient sollicité le pardon du tort fait à la cause commune par l'excès de leur zèle ; toute trace de désaccord avait disparu devant la mort et le triomphe que les fils de François et d'Ignace allaient partager.

Cependant Fazambura avait fait environner de troupes la

petite colline ; sur la terre étaient déposées les croix aux trois traverses. Une foule immense, composée surtout de chrétiens japonais et portugais, était contenue par un cordon de troupes. Franchissant cette foule d'un pas assuré, les martyrs entrèrent sur le plateau ; ils chantaient, les yeux au ciel. En un clin d'œil, tous furent fixés par les bras, par les jambes, par le cou ; les croix, redressées et plantées sur un ligne. Le petit Louis, qui avait couru vers la sienne et l'avait embrassée avec effusion, ne cessait de réciter l'Oraison dominicale et la Salutation angélique. Antoine avait demandé aux assistants de chanter avec lui le psaume *Laudate, pueri, Dominum*. Jean de Goto vit son vieux père s'approcher de son gibet : « J'ai le bonheur, lui cria-t-il, de donner ma vie pour Jésus-Christ ; rendons grâce à Dieu de cet immense bienfait. — Oui, mon fils, répondit le vieillard, je suis très reconnaissant au Seigneur d'une faveur si précieuse et je le supplie de te garder jusqu'au bout dans ta vocation. Ta mère et moi nous sommes prêts à te suivre, si la bienheureuse occasion s'en présente ! » Du haut de sa croix Paul Miki trouvait les plus beaux élans de son éloquence, il apostrophait les païens et, débordant de joie, les sommait de se convertir. Le Père Pierre-Baptiste semblait en extase, tandis que le Père Martin de Luines chantait des psaumes. Fazambura ne put tenir à ce spectacle. En pleurs il quitta la place, laissant son substitut achever l'exécution.

Alors, au signal donné, quatre bourreaux tirèrent leurs glaives en forme de lances ; s'approchant des martyrs, ils les frappaient au flanc, de sorte que leurs armes se rejoignaient dans le cœur. Subitement un cri immense s'éleva de la foule : *Jésus ! Marie !* et les sanglots retentirent. Les chrétiens se jetèrent sur les rangs des soldats, en méprisant les coups de bâton qui voulaient les écarter. Ils rompirent la ligne, coururent aux croix pour recevoir le sang qui jaillissait des cœurs transpercés et pour arracher, comme des reliques, quelques lambeaux des vêtements ensanglantés.

SAINT TITE

ÉVÊQUE

(11 ? - 105 ?)

Avec saint Timothée, saint Tite fut sans doute le disciple le plus cher de saint Paul ; assurément il fut un de ses auxiliaires les plus actifs et les plus habiles. Mais on sait bien peu de choses de lui. Les Épîtres de saint Paul seules fournissent quelques renseignements et la Tradition reste à peu près muette.

C'était un Grec, mais on ignore de quel pays : Crète, Cilicie ou Syrie ? Il apparaît pour la première fois à Antioche, converti de l'apôtre qui le nomme *son fils très cher selon la foi*. On était en 51. Paul était appelé à Jérusalem pour justifier sa prédication ; car elle se détachait nettement du judaïsme et par là était devenue suspecte aux chrétiens sortis de la synagogue et restés fort attachés à la Loi et à ses pratiques. La question, débattue par l'assemblée des frères, sous la présidence et l'inspiration de Pierre, de Jacques et de Jean, roulait principalement sur la circoncision, que les judaïsants considéraient comme essentielle au salut. Paul résista vigoureusement à cette prétention, refusant de laisser circoncire Tite, qu'il avait instruit et baptisé sans lui imposer ce rite. Il eut gain de cause : l'assemblée jugea qu'il suffisait de recommander aux fidèles l'observation de certaines dispositions rituelles.

Revenu à Antioche avec Paul, Tite semble y être demeuré pendant que l'Apôtre, en compagnie de Silas, entreprenait son second voyage à travers la gentilité, celui qui devait le conduire par la Phrygie et la Galatie jusqu'à Athènes et à Corinthe. Mais lorsque, après trois ans d'absence, les chrétiens, — on sait que les disciples du Christ à Antioche reçurent les premiers ce nom glorieux, — eurent revu le vaillant pèlerin, au nombre de ceux qui se pressèrent plus étroitement autour de lui, Tite se fit remarquer sans nul doute. Et c'est pourquoi Paul se

l'attacha plus étroitement. Il formait une équipe nouvelle, pour entreprendre une troisième mission qui le mènerait à Éphèse, la ville-lumière de l'Asie ; avec Timothée, Éraste, les Macédoniens Caius et Aristarque, il y donna à Tite une place, qui devint vite prépondérante. La petite troupe, suivant le même itinéraire que l'expédition précédente, arriva enfin à la métropole, son but. Elle devait y demeurer trois ans, répandant à Éphèse d'abord, puis dans les villes environnantes, la bonne parole de vie. Mais les joies du succès s'assombrirent aux nouvelles qui arrivèrent de Corinthe. Son Église passait par une crise douloureuse. A son premier passage, Paul n'avait pas eu le temps de donner aux nombreux convertis qu'avait faits son ardente parole l'instruction suffisante. La hiérarchie du reste n'existait pas, ou à peu près, et elle était dénuée de puissance. On avait vu, par suite, s'élever des querelles que l'esprit disputeur et subtil des Grecs avaient envenimées, se faire jour des erreurs véritables, naître un regrettable relâchement des mœurs. Si le souvenir de l'Apôtre était vivant encore, son autorité était discutée, combattue ; plusieurs se détachaient de lui et prétendaient se réclamer d'Apollon qui les avait évangélisés aussi, ou de Pierre. Il était nécessaire d'agir, d'agir vite. Mais Paul croyait ne pas devoir tout d'abord se présenter lui-même à la chrétienté émue. Une première lettre, que nous n'avons plus, avait eu peu de succès ; il espéra qu'un ambassadeur accrédité serait mieux écouté ; il envoya vers les Corinthiens Timothée avec Éraste. Mais il les achemina par une longue route, peut-être pour donner aux esprits le temps de se calmer.

Un peu plus tard, sur de nouveaux renseignements moins sombres, plus détaillés, il écrivit une seconde lettre, qu'il envoya par des frères de Corinthe, venus à Éphèse le retrouver. Lui-même se proposait de la suivre, mais à un long intervalle. Il aurait voulu auparavant savoir de Timothée quel était l'état des esprits. Timothée s'attardant, il n'y tint plus ; il demanda à Tite de prendre à son tour la route de l'Achaïe.

On voit assez, par cette proposition, en quelle confiance il tenait son disciple. Tite en effet, qui *marchait dans le même esprit*

que lui, sur les mêmes traces, était zélé, vaillant et actif, prudent et sachant prendre les choses par leur bon côté. Il hésita cependant, tant la mission lui semblait difficile. Paul alors, pour le vaincre, fit appel à sa charité pour les frères indigents de Jérusalem : il le chargea de faire en leur faveur une collecte en Achaïe, comme faisait Timothée en Macédoine. Séduit par le doux service à rendre, Tite se décida et partit avec un autre frère.

Ce que fut le succès de son intervention, la seconde Épître aux Corinthiens nous l'apprend. Paul avait assigné à Tite Troade comme rendez-vous. Celui-ci n'arrivant pas, l'Apôtre poursuivit sa route vers la Macédoine. C'est là qu'il rencontra enfin son disciple. Les nouvelles étaient rassurantes. Tite avait fait preuve d'une habileté qui avait eu de bons résultats. Aussi conseillait-il à Paul d'user d'indulgence, de douceur : à quoi bon menacer, quand les cœurs étaient redevenus dociles, quand on désirait Paul à Corinthe, quand on l'appelait? La réponse que celui-ci dicta à Timothée déborde donc de sainte joie et d'affection. Elle fut encore portée par Tite, heureux de revoir une ville où il avait goûté la consolation de sentir son maître entouré d'honneur et d'amour.

Un peu plus tard, Paul lui-même arrivait à Corinthe. Il y retrouva Tite au milieu du cortège nombreux qui se pressait autour de lui pour le fêter. Pourtant quand, trois mois après, il quitta cette ville pour se rendre à Jérusalem, on ne sait s'il l'emmena avec lui parmi les députés qui devaient porter à la ville sainte les offrandes des Églises de Macédoine, d'Achaïe et d'Asie. La trace de Tite ne se retrouve en effet que beaucoup plus tard, si l'Épître qui porte son nom ne fut écrite par Paul qu'au sortir de sa prison de Rome. L'Apôtre était peut-être alors en Macédoine, au cours d'un voyage apostolique qui l'avait mené de Rome en Espagne, en Crète, enfin en Grèce. On y voit que Tite devait l'avoir accompagné au moins pendant une partie de ce voyage; mais Paul avait laissé son disciple en Crète, en l'y établissant à la tête des communautés chrétiennes. Jusque-là elles avaient vécu sans chefs, à l'abandon, au grand risque de tomber

dans l'erreur. Qui les avaient formées? Peut-être quelques-uns des auditeurs de la première prédication de Pierre au jour de la Pentecôte : il y avait des Crétois parmi eux. Quoi qu'il en soit, le poste était difficile : Paul ne se le dissimulait pas, car il connaissait, — son épître le montre —, les tristes défauts de ce peuple. Tite dut réveiller toute son abnégation, toute sa vaillance pour accepter ce qui lui était offert. Et Paul, hâté de partir, se réjouit de penser qu'il avait laissé en bonnes mains les intérêts de la foi.

Mais quand il fut loin, il voulut encore témoigner à son cher fils l'affection profonde qu'il lui portait et lui donner les conseils les plus utiles au bien de son œuvre. Après lui avoir rappelé qu'il l'avait chargé d'établir une hiérarchie, dont il énumère les nécessaires qualités, il lui trace la conduite qu'il devra tenir auprès de cette population qu'Épiménide disait composée de *menteurs, de mauvaises bêtes, de ventres paresseux*. Il sera ferme et même dur, les reprendra sévèrement, les éloignera des ridicules prescriptions juives. Les préceptes qu'il donnera aux vieillards, aux femmes, aux jeunes gens, aux serviteurs, l'obéissance qu'il inculquera aux sujets vis-à-vis des princes, la charité qui doit animer les fidèles entre eux, sont ensuite passés en revue et constituent un code de morale toujours à consulter.

Paul terminait sa lettre en appelant vers lui, à Nicopolis où il se proposait d'hiverner, celui à qui il venait de formuler un si noble programme. Évidemment ce n'était pas pour lui confier un autre apostolat, mais seulement pour lui donner une dernière fois le bonheur de voir le Maître et d'entendre de sa bouche des paroles d'affectueux encouragement. Car Paul allait bientôt partir pour Rome, où la mort l'attendait. Pourtant, dans la lettre que de sa dernière prison il écrivit à Timothée, il lui apprend que Tite, sur son ordre sans doute, est parti pour la Dalmatie. Mais ce n'était qu'une visite temporaire qu'il faisait à cette Église, jadis fondée par l'Apôtre des gentils; la tradition, muette sur tout autre détail, est constante pour affirmer que Tite passa en Crète de longues années encore et y

mourut à la fin du 1^{er} siècle à un âge très avancé. Ses reliques, longtemps conservées à Gortyne, ont été depuis transférées dans l'église de Saint-Marc à Venise.

7 FÉVRIER

SAINT ROMUALD

CONFESSEUR

(vers 906-1027)

En saint Romuald Dieu a voulu faire éclater sa miséricorde et montrer à quelle hauteur de vertu sa grâce appelle le pécheur vraiment pénitent.

Né à Ravenne de la famille des Onesti, très noble, mais très mondaine aussi, Romuald avait de bonne heure perdu sa vertu et se livrait à tous les désordres. Il lui était pourtant resté une foi vive, assez rare peut-être dans les gens de son rang au milieu de ce malheureux x^e siècle où il vint au monde. Le désir d'une vie chrétienne, et même parfaite, le prenait parfois quand, au cours d'une chevauchée, il rencontrait un site sauvage, isolé, bien propre à y établir un ermitage. Mais il fallut un terrible événement et une grâce miraculeuse pour réveiller son âme somnolente. Son père, Sergius, pour une question d'intérêt, se prit de querelle avec un de ses parents et résolut de la vider dans un combat singulier où il contraignit Romuald de prendre part. Au cours de ce duel, il tua son adversaire. Romuald, qui avait tant répugné à prendre les armes, eut horreur de ce meurtre et, bien qu'il n'en fût que le complice indirect, résolut d'en faire pénitence par quarante jours de retraite au monastère de Classe, non loin de Ravenne. Au reste, la pénitence faite, il comptait bien reprendre sa vie de dissipation.

Or un frère convers avait entrepris de le convertir tout à fait et l'exhortait avec insistance à renoncer au monde et à se faire moine. A bout d'arguments, il lui dit : « Que ferez-vous pour moi si je vous fais voir saint Apollinaire? (c'était le saint patron du monastère, dont le sépulcre honorait l'église). — Je m'engage, dit Romuald, à prendre l'habit près de vous. — Eh bien ! reprit le frère, veuillez avec moi cette nuit dans l'église et vous le verrez. » De fait, après une nuit de prière, au chant du coq, saint Apollinaire sortit, à leurs yeux, de son tombeau, revêtu de ses ornements pontificaux, et, un encensoir à la main, parcourut l'église en encensant les autels. Deux nuits le prodige se renouvela. Romuald, remué, bouleversé jusqu'au fond de l'âme, se rendit; il demanda à genoux d'être reçu dans le monastère. Mais les moines redoutaient la colère de Sergius; il fallut l'intervention de l'archevêque de Ravenne pour les décider.

Romuald avait sans doute environ vingt ans lorsqu'il prit l'habit. S'il faut en croire son historien, saint Pierre Damien, — ou le copiste de son œuvre, — il devait vivre cent ans dans la pénitence; d'autres calculs, plus exacts ce semble, ramènent ce laps de temps à soixante-seize ou soixante dix-neuf ans. Il entra dans cette longue carrière avec une énergie qui ne se démentit jamais. Dès le premier moment il fut l'homme de la prière, de la régularité et de la mortification. Ce n'était pas sur les exemples de ses confrères qu'il se modelait : leur relâchement lui inspira tant d'indignation, qu'il ne se retenait pas de le leur reprocher durement. Aussi le prirent-ils en haine et résolurent-ils de se débarrasser de lui en le précipitant du haut d'une terrasse où il avait coutume de prier. Il les devina et prévint leur méchanceté. Facilement il obtint de quitter cette société peu digne de sa profession et, désireux d'une perfection toujours croissante, il s'attacha à un vieil ermite nommé Marin. C'était un fort bon homme, mais fruste et de peu d'expérience. Il mettait son application à réciter des psaumes, dont au reste il s'inquiétait peu de pénétrer le sens. Ainsi obligea-t-il son disciple à faire, et quand il s'apercevait que celui-ci, qu'il tenait à sa

droite, était victime d'une distraction, il le rappelait au devoir d'un coup de verge sur la tête. Romuald souffrit longtemps en silence ce traitement un peu brutal. Enfin un jour : « Mon père, lui dit-il, souffrez de changer de côté et de me frapper dorénavant à droite, car les coups m'ont presque fait perdre l'usage de l'oreille gauche. » Dès lors il jeûnait rigoureusement trois jours par semaine, ne prenant qu'un peu de pain et quelques fèves.

Vers ce temps, Pierre Urseolo, doge de Venise, se résolut à quitter sa charge pour mieux servir Dieu. De concert avec Marin et Romuald, il partit secrètement pour la France, où il entra au monastère de Saint-Michel de Cusan. Ses deux compagnons s'établirent non loin de là, dans un ermitage où ils reprirent leur vie de prière, en y ajoutant la culture des champs, ce qui doublait la fatigue de leurs jeûnes. Là Romuald fut en proie à de dures tentations ; le souvenir, l'attrait du passé le tourmentait cruellement. Le démon ajoutait à ces épreuves, par la permission de Dieu, d'autres tortures ; il lui apparaissait sous des formes hideuses, le frappait, le renversait, le foulait aux pieds. Et le Saint parfois gardait des traces visibles de ces coups. Le bourreau infernal le poursuivit de sa haine pendant de longues années. A ces attaques il répondait parfois par d'audacieuses et vaillantes provocations, parfois par des plaintes touchantes : « O cher Jésus, disait-il, Jésus bien-aimé, pourquoi m'avez-vous abandonné ? m'avez-vous livré tout à fait aux mains de mes ennemis ? » Mais son âme demeurait courageuse et, par la bonté divine, se purifiait ainsi de toutes les fautes passées.

Or il était arrivé que Sergius s'était converti, lui aussi, et fait moine. Mais bientôt le dégoût de la pénitence l'envahit ; il songeait à revenir au monde. Romuald le sut ; il résolut d'aller à l'aide de son père et de retourner en Italie. Ce que sachant, les habitants du lieu, qui le vénéraient, furent pris de tristesse. Ils voulaient le garder ; ne pouvant le retenir, ils songèrent à le tuer, pour conserver du moins ses reliques. Pour éviter ce singulier honneur, Romuald fut réduit, comme David autre-

fois, à simuler la folie ; ses indiscrets dévots se détournèrent de lui et il put partir. Ses efforts, ses prières firent que Sergius rentra dans son devoir : il mourut pieusement à quelque temps de là.

Dès lors commença pour Romuald une vie que le zèle apostolique d'une part, de l'autre le désir toujours plus ardent de la solitude devaient remplir et agiter. En Romagne, en Toscane, en Ombrie, dans la Marche d'Ancône, en Istrie même, il passe, cherchant toujours un ermitage enfoui dans la montagne ou le désert, et, — dès qu'il l'a trouvé —, rejoint, persécuté par les peuples qui le vénèrent, par les disciples qui s'attachent à lui, par les moines qui lui demandent de les réformer, de les gouverner et bientôt le chassent, effrayés, dans leur mollesse, de l'énergie avec laquelle il les soumet à leurs devoirs.

Il s'était établi d'abord non loin de l'abbaye de Classe, dans l'ermitage de Pireo. Bientôt il fonda pour ses disciples le monastère de Saint-Michel, près de Sassina. Mais les ingrats, irrités de la charité avec laquelle, — à leurs dépens, disaient-ils, — il avait secouru un couvent incendié, le chassèrent à coups de bâton. Les criminels devaient être bientôt châtiés par Dieu d'une façon exemplaire : tandis qu'ils se réjouissaient de leur forfait, une avalanche fondit sur leur maison et les écrasa.

Le pauvre Saint était revenu à son ermitage. Et voici que l'empereur Otton III descendit en Italie ; c'était en 996. Il passa par l'abbaye de Classe, dont il était le patron ; et frappé du désordre qui y régnait, il en entreprit la réforme. Pour l'accomplir plus doucement, il remit au choix des moines l'élection du réformateur. D'une voix ils nommèrent Romuald. L'empereur lui-même alla trouver le saint ermite et non sans peine le détermina à accepter la lourde charge. Ce ne devait pas être pour longtemps ; le poids de la vie régulière ne tarda pas à devenir intolérable à ces pauvres dévoyés ; ils se révoltèrent. Romuald, qui voyait ses efforts aboutir seulement à les rendre plus coupables, remit sa crosse aux mains de l'archevêque et de l'empereur et, malgré eux, regagna sa solitude.

Il y était consolé par les vertus de quelques disciples, à qui il avait fait construire de petites cellules autour de la sienne. C'était Boniface, l'apôtre des Russes, Jean et Benoît, qui prêchèrent en Esclavonie, tous les trois martyrs de la foi. Romuald lui-même, dévoré du désir de répandre son sang pour le Christ, eût voulu porter l'Évangile en Hongrie. Quand il eut appris la mort de Boniface, il se mit en chemin, malgré son âge. Mais il fut arrêté par une maladie providentielle et dut revenir en Italie.

Alors il reprit tout à la fois sa vie solitaire et ses essais de réforme. Près de Camerino, près d'Orviéto, à Parenza en Istrie, il avait déjà élevé des monastères florissants. Enfin, en 1009, tandis qu'il cherchait pour lui-même une solitude plus profonde dans les Apennins, un homme riche nommé Maldulus lui offrit un lieu qui de son nom fut appelé *Camalduli* ou *Champ de Maldulus*. Là, sur un plateau élevé où le froid était rigoureux, Romuald établit en 1012 quelques pauvres cellules ; bien au-dessous dans la montagne, il fonda un monastère qui arrêterait les visiteurs et garantirait la paix et l'isolement des ermites. Tel fut le berceau de l'Ordre austère des Camaldules, dont la mortification continuelle, les oraisons prolongées, le silence absolu seraient tout ensemble une protestation contre les désordres de ce siècle de fer et une réparation des péchés des hommes.

Le désir du saint homme semblait pleinement réalisé. Cependant un avertissement divin qui lui annonçait une épreuve nouvelle et extraordinaire, le fit descendre de l'Apennin pour aller fonder un monastère sur le mont Sitrio, dans la Marche d'Ancône. Or dans ce monastère il reçut un jeune homme de bonne famille, mais de mœurs dissolues. Le Saint s'efforçait de le corriger et ne lui ménageait ni les exhortations ni les punitions. Mais le pécheur s'en irritait, au lieu d'en profiter ; pour se venger, il accusa, contre toute vraisemblance, le saint vieillard d'être complice de ses désordres. Chose plus invraisemblable, on le crut ; l'indignation fut telle, qu'on parlait de pendre Romuald, de le brûler dans sa cellule ; on lui interdit de célébrer

le saint sacrifice. Lui, humblement, sans protester contre l'outrage, se soumit à ceux qu'il devait commander. Il fallut, pour qu'il remontât à l'autel, que Dieu lui-même, dans une vision, lui en intimât l'ordre.

Ainsi jusqu'à ses derniers jours le Saint était en butte à la persécution ; ses travaux étaient récompensés par l'ingratitude. Cependant le peuple du moins et même les souverains l'entouraient de leur vénération. Après Otton III, Henri II lui donna ses faveurs. Venu en Italie en 1022, il lui accorda sur le mont Amiata, en Toscane, un terrain pour y construire encore un monastère. Ce fut le dernier. Mais ce n'est pas là que Romuald mourut. Il savait depuis longtemps que Valle di Castro serait le lieu d'où il monterait au ciel. Il y vint en 1027, accablé par l'âge et les infirmités. Un soir, congédiant ses disciples, il leur dit de fermer la porte de sa cellule et de revenir le lendemain après matines. Ceux-ci, inquiets, s'arrêtèrent à cette porte ; n'entendant plus aucun bruit, ils entrèrent : le Saint avait expiré dans la solitude et le dénuement. Digne couronnement d'une vie où il n'avait cherché que cela. C'était le 19 juin 1027.

Cinq ans plus tard, le Saint-Siège accorda à ses fils d'élever un autel sur son tombeau. C'était alors la reconnaissance officielle et la canonisation des saints.

8 FÉVRIER

SAINT JEAN DE MATHA

CONFESSEUR

(1160-1213)

La bonté de Dieu pour ses misérables enfants n'apparaît jamais plus paternelle qu'en mettant au cœur de ses Saints une tendre pitié pour les petits, les pauvres et les souffrants. Et parmi toutes les souffrances, il n'y en eut sans doute jamais

de plus douloureuse que celle des chrétiens tombés dans l'esclavage des musulmans du nord de l'Afrique au moyen âge. La haine méprisante du mahométisme pour les *giaours* se donnait contre eux licence par toute sorte de traitements barbares, acculant les malheureux à une mort effroyable ou à l'apostasie. Dieu, à cette malheureuse époque, suscita donc des Saints pour les racheter de la captivité, les secourir par d'abondantes aumônes, ou au moins les encourager et les fortifier dans la foi. C'est la gloire de la France d'avoir été la patrie de ces admirables fondateurs d'ordres héroïques. Nous avons rencontré l'un d'eux au 31 janvier. Mais avant Pierre de Nolasque, Jean de Matha avait, de concert avec Félix de Valois, établi *l'Ordre de la Sainte-Trinité pour la rédemption des captifs*.

Il naquit à Faucon, dans le diocèse d'Embrun, en 1160, de parents aussi pieux que nobles, et reçut d'eux une éducation qui développa largement ses talents naturels, mais plus encore sa foi et sa charité. Sa mère, pendant qu'il étudiait à Marseille, se plaisait à lui faire visiter et secourir les malades dans les hospices, les prisonniers dans leur cachot, les miséreux dans leur galetas. L'enfant conçut au contact de tant de malheurs le culte de la douleur morale et physique ; dès lors sa vie en reçut une empreinte ineffaçable.

Pourtant, avant d'arriver au but que Dieu avait fixé pour lui, il devait subir une longue initiation. Ses études achevées à Aix, il se rendit à Paris, où il suivit les cours de théologie, se livrant en même temps aux exercices de charité qui lui étaient si chers depuis son enfance. Reçu docteur de l'Université, il fut ordonné prêtre par l'évêque Maurice de Sully.

Tandis qu'il célébrait sa première messe, on le vit tout à coup saisi par une extase. Et comme on l'interrogeait ensuite, il dut avouer qu'un ange lui était apparu : son vêtement était blanc, orné d'une croix rouge et bleue ; ses mains s'étendaient sur deux captifs prosternés à ses pieds. Cette vision étonna ; on conseilla au jeune prêtre d'aller à Rome en rendre compte au pape, qui était Célestin III.

Or en ce temps saint Dominique, en Espagne, ému des souff-

frances des esclaves chrétiens, songeait au moyen de les secourir. Et du crucifix devant lequel il priait, une voix sortit : « Ton œuvre est autre ; celle-là, je la réserve à Jean, docteur de Paris. »

Jean de Matha était parti pour Rome, en effet ; mais une inspiration céleste l'arrêta sur la route : Dieu lui révéla le compagnon qu'il lui destinait dans l'accomplissement de sa volonté. C'était un saint ermite, peut-être fils du comte de Vermandois, arrière-petit-fils d'Henri I^{er} de France ; il s'appelait Félix de Valois et vivait depuis plus de vingt ans dans une solitude du diocèse de Soissons, y menant une vie plus angélique qu'humaine. Un jour, dit-on, près de la fontaine où il trempait son pain, un cerf, écartant les branches d'un fourré, se montra au solitaire. Entre les bois de sa ramure il portait une croix rouge et bleue. Félix ne comprit pas alors le sens de cette apparition, qui plus tard fit donner à ce lieu le nom de Cerfroi. Il lui fut révélé lorsque Jean, conduit par Dieu, vint le trouver et lui ouvrir son âme. Mais avant de prendre aucune décision, ils résolurent tous deux de consulter longuement le Maître divin. Pendant trois ans ils prièrent, unissant à l'office divin un jeûne continu. Enfin, éclairés, ils résolurent de se rendre à Rome et de solliciter du pape une approbation de leur saint projet. C'était au mois de décembre 1197.

En 1198, à Célestin III succéda Innocent III ; le nouveau pape accueillit avec joie Jean de Matha, son ancien condisciple à l'Université de Paris, l'écouta favorablement et, après avoir réuni le Sacré Collège, décida d'implorer la lumière du Saint-Esprit par une messe célébrée à Saint-Jean de Latran le 28 janvier. Or, pendant cette messe, la vision qu'avait eue Jean se présenta aux yeux du souverain pontife : un ange vêtu de blanc, portant sur la poitrine une croix rouge et bleue, étendait les mains sur deux esclaves.

Innocent n'hésita plus. Dès le jour de la Purification de Marie, 2 février 1198, avec grands éloges il donnait aux deux apôtres, comme habit religieux, le vêtement même de l'ange qu'il avait vu, recevait leurs vœux monastiques et imposait

à l'Ordre nouveau le nom de *la Très-Sainte-Trinité pour la rédemption des captifs*.

Béni à Rome, c'est à Paris que l'Ordre recruterait ses premiers adhérents. Jean les y rassembla et les envoya à Cerfroi se former, sous la direction de Félix, aux vertus religieuses. Elles étaient d'autant plus nécessaires que le but poursuivi par eux était plus haut et plus ardu. Consacrés au soulagement de toutes les misères, celles des captifs dans les geôles, celles des malades dans les hôpitaux, exposés à tous les dangers du corps et de l'âme, que de dévouement, d'abnégation, de force ne leur fallait-il pas ! C'est à les leur donner que le supérieur de Cerfroi consacra sa vie, tandis que Jean de Matha mettait en œuvre les générosités ainsi développées.

Bientôt les Rédempteurs purent s'élancer au secours des malheureux esclaves. Une première expédition au Maroc leur permit de ramener cent quatre-vingt-six captifs libérés par leurs soins, et fournit à Jean l'occasion d'une nouvelle fondation. Sa charité, toujours en éveil, s'inquiétait du sort de ces pauvres gens, remis en liberté, il est vrai, mais sans ressources et loin, souvent, de leur pays d'origine. Comment les nourrir, les diriger sur leur patrie, suffire à leurs premiers et extrêmes besoins ? Jean pourvut à tout, en fondant pour les séculiers la *Confrérie de la Sainte-Trinité*. C'est elle qui solliciterait et recueillerait les aumônes des fidèles, qui les distribuerait aux indigents, qui les accueillerait dans les villes où ils passeraient ; c'est elle enfin qui achèverait l'œuvre de leur libération, en leur fournissant les moyens d'exercer le métier qui les ferait vivre.

Mais ces pieuses inventions ne suffisaient pas à satisfaire le zèle ardent de l'apôtre. Il voulait lui aussi partager les fatigues et les dangers que couraient ses frères aux pays musulmans. Il trouva les unes et les autres à Tunis, dont le peuple était plus féroce encore que celui du Maroc. Rançonné au delà de toute mesure, il fut outragé, dépouillé de ses vêtements, assommé de coups, laissé enfin pour mort. Mais rien ne pouvait le décourager. Il réussit à délivrer au moins une petite troupe de malheureux qui avaient perdu tout espoir et les ramena

triomphalement au port d'Ostie. Un second voyage à Tunis lui coûta plus de peines encore. Bien que le gouverneur eût consenti à lui vendre à prix d'or ses esclaves, la populace irritée se souleva contre lui ; de nouveau il fut battu, on lui enleva ses captifs, on ne consentit à les lui rendre que s'il doublait la rançon convenue. De tant de peines son énergie demeura victorieuse ; mais ce fut miracle qu'il pût trouver l'argent qu'on réclamait de son indigence.

Les misérables pourtant ne se tinrent pas pour satisfaits. Ils envahissent le vaisseau qui allait emmener Jean et ses pauvres clients ; ils enlèvent le gouvernail, déchirent les voiles, brisent les mâts ; ils pensent s'opposer ainsi au départ. Mais, intrépide, Jean fait pousser en mer avec les débris d'agrès qui lui restent, et, par une merveilleuse protection de Dieu, la navigation se fait, s'achève heureusement ; en peu de temps les captifs débarquent à Ostie, aux acclamations de la foule, témoin du prodige.

De retour à Rome, le Saint ne demeura pas inactif. Il dirigeait la fondation de nombreuses maisons de son Ordre, entretenait même avec les rois de Castille, d'Aragon, de France, des relations où ceux-ci lui montraient leur vénération pour son zèle et sa sainteté ; le pape surtout, Innocent III, fidèle à son ancienne amitié, lui confiait d'importantes missions. Sur son commandement, Jean avait rétabli la paix religieuse en Dalmatie et en Serbie ; il prêcha encore la croisade contre les Albigeois ; il aida, par le secours de sa charité abondamment offert aux troupes chrétiennes, à la victoire de Tolosa, qui brisa les forces musulmanes en Espagne. Mais surtout il aimait à prodiguer ses soins aux malades, aux prisonniers. A mesure qu'il avançait dans la vie et qu'il sentait ses forces s'épuiser, il se livrait davantage à la prière, sans rien retrancher de ses austérités. Pourtant son activité vaillante le soutenait. En 1210, il entreprit un voyage immense pour visiter ses religieux de divers pays ; et il lui fut ainsi donné de revoir à Cerfroi son saint et vieil ami Félix de Valois. Ce fut pour tous les deux une suprême consolation, en attendant la réunion céleste, qui ne devait tarder ni pour l'un ni

pour l'autre. Félix mourut le 4 novembre 1212. De Rome, Jean le vit monter au ciel et acquit l'assurance qu'il le rejoindrait au bout d'un an.

En effet, quand vint décembre de l'année 1213, la fièvre le prit et eut vite raison de sa faiblesse. Il reçut les sacrements avec une foi et une ferveur admirables ; puis il fit creuser sa tombe et s'enferma dans le silence de la prière. Enfin, le troisième jour, il réunit autour de lui ses religieux ; il les exhorta une fois encore à se donner tout entiers au secours des captifs ; il les bénit paternellement et s'endormit en Dieu le 17 décembre.

Urbain IV prononça en 1262 le décret de sa canonisation. C'est Innocent XI, en 1679, qui a fixé pour toute l'Église sa fête au 8 février.

9 FÉVRIER

SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE

PATRIARCHE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

(fin du iv^e siècle-444)

Saint Cyrille d'Alexandrie a fait affirmer par l'Église, au concile d'Éphèse, la dualité, en Notre-Seigneur Jésus-Christ, des deux natures divine et humaine dans l'unité de la personne du Verbe ; il a ainsi vengé la maternité divine de Marie. C'est sa gloire. Elle est si éclatante, qu'elle rejette dans l'ombre tout le reste de sa vie. En dehors de ce rôle admirable, rien d'étonnant que nous ne sachions que peu de chose de lui : il suffit pour lui attirer notre vénération.

Ce grand serviteur de la sainte Vierge naquit probablement à Alexandrie, on ignore en quelle année de la fin du iv^e siècle. Mais l'on sait qu'il était, par sa mère, neveu du patriarche d'Alexandrie, Théophile, qui se montra l'adversaire injuste et

acharné de saint Jean Chrysostome. Élevé, formé par lui, il dut subir son influence, partager ses préjugés ; il était en effet présent à ce conciliabule *du Chêne*, où les ennemis du saint patriarche de Constantinople le condamnèrent iniquement et le firent bannir de sa ville. Les Africains avaient l'âme ardente, les passions tenaces. Longtemps Cyrille demeura l'esclave des sentiments que Théophile avait su lui inspirer. Après la mort de son oncle, devenu à sa place patriarche d'Alexandrie en 412, il resta fidèle à cette haine, le mot n'est pas trop fort peut-être. Il fallut, pour qu'il pardonnât à la mémoire du saint proscrit et consentît à écrire son nom dans les Diptyques de l'Église d'Alexandrie, les remontrances répétées de saint Isidore de Péluse, et même, dit-on, une vision céleste où il se serait vu chassé de son église par saint Jean et défendu par la sainte Vierge au nom de tout ce qu'il avait fait pour sa gloire.

Dieu permet que ses plus grands serviteurs rencontrent en eux-mêmes des obstacles à la sainteté, commettent des erreurs, tombent même dans des fautes. Ainsi ont-ils des occasions de s'humilier, de se vaincre ; ainsi nous sommes encouragés par leurs exemples de vertu en voyant que, comme à nous, il leur en a coûté pour sanctifier leurs âmes.

Cyrille n'était pas un saint en commençant son épiscopat. L'âpreté de son caractère se fit jour plus d'une fois, dans les luttes qu'il soutint contre les Juifs, contre les Novatiens, contre Oreste, le gouverneur impérial d'Alexandrie. Il est vrai de dire que ces adversaires étaient violents, acharnés, qu'il fallait défendre contre eux l'Église et les fidèles, et que les torts du patriarche ont été bien exagérés par les historiens hérétiques qui nous les ont appris. Mais surtout en avançant en âge, en se dévouant à la cause de la foi, en se consacrant au service de Marie, il acquit une modération, une possession de lui-même, une douceur d'autant plus dignes d'admiration que sa nature y était moins disposée.

Mais voici venue l'heure de la lutte essentielle où s'agitent les plus graves intérêts du christianisme et d'où sortira la victoire du dogme sans lequel il n'y aurait plus de rédemption. Par

aversion de l'apollinarisme, cette hérésie qui refusait au Christ une âme raisonnable et ne reconnaissait au Verbe incarné qu'un corps purement animal, Dioscore de Tarse, puis Théodore de Mopsueste imaginèrent la doctrine d'un pur homme, le Christ, *assumé*, élevé par une union avec le Verbe, qui n'a rien de substantiel et laisse subsister les deux personnes ; ainsi le Verbe ne s'est pas uni hypostatiquement à la nature humaine, il n'est pas devenu chair, et Marie ne saurait être nommée, non plus qu'elle n'est, mère de Dieu : *théotocos*.

Mais Nestorius, élève de Théodose, devait enseigner ces erreurs avec plus d'éclat et leur attacher son nom. C'était un abbé d'un monastère d'Antioche, réputé moine austère et orateur éloquent, mais plein de lui-même, plus subtil exégète que profond métaphysicien, surtout opiniâtre et arrêté sur ses positions. Il avait été nommé patriarche de Constantinople par la faveur impériale de Théodose II et s'était tout de suite posé en pourfendeur d'hérésies et en défenseur farouche de l'orthodoxie. Il ne tarda pas, en combattant l'apollinarisme, à se révéler atteint par une erreur opposée. Un de ses prêtres, Anastase, avait, dans un sermon, osé s'élever contre le titre de Mère de Dieu, attribué à la très sainte Vierge, comme impliquant une absurdité ; des protestations éclatèrent. Nestorius prit fait et cause pour Anastase en une série de discours qui, publiés, parvinrent jusqu'aux moines d'Égypte. Par eux Cyrille fut averti de l'arrivée du fléau. Il s'opposa à sa marche par une lettre dogmatique où il prend nettement parti pour le terme attaqué, qui dès lors devint comme la marque distinctive de la vraie foi. Ensuite courtoisement il écrivit à Nestorius, l'engageant à recevoir le mot *théotocos*, admis déjà par l'usage des fidèles. Nestorius s'y refusa dédaigneusement, puis aigrement ; et la discussion ne semblant pas devoir aboutir, l'évêque d'Alexandrie comprit qu'il fallait, sur une aussi grave question, faire intervenir l'autorité seule compétente pour juger souverainement, celle du pape. La réponse de saint Célestin I^{er} fut catégorique : la doctrine de Nestorius fut condamnée et son auteur sommé de se rétracter dans les dix jours qui suivraient la réception de la sentence.

Malheureusement Cyrille, chargé de l'exécution de la sentence, crut devoir en accompagner la promulgation d'une lettre synodale qui exposait magistralement la thèse de la foi et se terminait par douze anathèmes que Nestorius devait souscrire. Mais ces anathèmes, du reste parfaitement orthodoxes, étaient exprimés en des termes qui, mal définis et distingués encore dans la terminologie théologique, prêtaient le flanc à des critiques, et celles-ci se transformèrent tout de suite, par la mauvaise foi de Nestorius, en accusations d'hérésie, d'apollinarisme. Ainsi Cyrille, de juge, devenait suspect et prévenu ; tandis que, jusque-là, il avait pour lui l'unanimité de l'épiscopat, il vit se détourner vers son rival un certain nombre d'évêques, presque tous de la juridiction de Jean, patriarche d'Antioche. D'ailleurs Théodose II soutenait l'homme qu'il avait appelé au siège de Constantinople. Il ne restait plus de recours que dans un concile : les deux partis au reste semblaient d'accord pour le demander. Le pape et l'empereur en fixèrent le siège à Éphèse et l'ouverture au 7 juin 431, jour de la Pentecôte.

Par suite des retards volontaires de Jean d'Antioche et ses partisans, le concile ne put commencer ses séances que le 22 juin ; il s'ouvrit malgré leur absence. Les légats du pape, eux non plus, n'étaient pas encore arrivés à Éphèse : Cyrille prit la présidence. Nestorius, convoqué, répondit d'abord par des atermoiements, puis par un refus, comptant que, en sa contumace, le délégué de l'empereur, le comte Candidien, interdirait toute procédure. Il l'essaya en effet et, se rendant à l'église Sainte-Marie, où se tenaient les Pères, il leur enjoignit de se disperser. Mais ceux-ci résistèrent à cette prétention, et Cyrille immédiatement mit en délibération la question dogmatique soulevée par Nestorius.

Les Pères l'étudièrent avec méthode et complètement. Ils confrontèrent les affirmations des deux adversaires avec le Symbole de Nicée et avec l'enseignement traditionnel de l'Église, en Orient aussi bien qu'en Occident. Le travail dura du matin jusqu'à la nuit, et le verdict définitif ne fut prononcé qu'à la lueur des flambeaux. Les juges saints, « les yeux pleins

de larmes et presque malgré eux, » se disaient « contraints à prononcer cette lugubre sentence : donc Notre-Seigneur Jésus-Christ, que Nestorius a attaqué par ses blasphèmes, déclare par ce saint synode ce même Nestorius privé de toute dignité épiscopale et dorénavant étranger à la communauté et à la communion des prêtres ».

Depuis le matin, le peuple d'Éphèse, tout dévoué à Marie, était réuni aux portes de l'église, attendant impatiemment l'acte qui vengerait la dignité de sa sainte patronne. Quand il apprit la décision du concile, il éclata en transports de joie et, à la lueur des torches, au milieu des fumées de l'encens, il accompagna les évêques, et en particulier Cyrille, jusqu'à leurs demeures.

Nestorius protesta contre le jugement. Tirant parti de l'arrivée tardive de Jean d'Antioche, il réunit, sous la présidence de celui-ci, un conciliabule qui, séance tenante, prononça la déposition de Cyrille et de Memnon, évêque d'Éphèse, et excommunia leurs adhérents. Mais bientôt, à leur tour, les légats du pape débarquèrent ; au nom du souverain pontife ils souscrivirent la condamnation de l'hérésie et de l'hérésiarque. La cause était entendue, il fallait se soumettre. En vain l'empereur essaya de mettre les parties d'accord en les englobant tous dans la même répression ; il fit jeter en prison aussi bien Cyrille et Memnon que Nestorius. La persécution n'était pas pour intimider le vaillant patriarche d'Alexandrie. Il écrivait à ses fidèles : « Nous rendons grâces au Christ d'être pour son nom jugés dignes non seulement des fers, mais de toute autre souffrance : tout aura sa récompense. » Aussi bien l'opinion unanime, puissamment représentée auprès de Théodose par sa sainte sœur Pulchérie, eut enfin gain de cause. Le pape Sixte III, nouvellement élu, prêchait de son côté l'universelle réconciliation. Cyrille et Jean s'expliquèrent ; ils reconnurent que sous des formules différentes ils avaient tenté de définir les mêmes vérités. Et la paix, faite entre eux, s'étendit peu à peu à l'Église entière. L'éloignement de Nestorius, confiné d'abord dans son ancien couvent de Saint-Euprepis, puis à l'oasis d'Égypte, —

où il mourut misérablement, la langue dévorée par un cancer —, contribua surtout à l'apaisement.

Cyrille, revenu à sa ville épiscopale, n'eut plus qu'à se consacrer au bien de son peuple. Sa science, qui s'est signalée en de nombreux ouvrages, sa piété envers le Verbe incarné, l'Eucharistie, la sainte Vierge, son zèle pour la foi, maintenue, grâce à lui, immaculée, remplirent une vie qui ne pouvait trouver une seconde et pareille occasion de s'illustrer au service de Dieu. Il mourut le 28 juin 444, après trente-deux ans d'épiscopat. Marie a couronné au ciel celui qui avait été « l'invincible défenseur de sa maternité divine » ; sur la terre, elle l'a couronné aussi du titre de docteur de l'Église, juste récompense des honneurs qu'il lui a fait rendre dans tous les siècles et des admirables pages qu'il a écrites à sa gloire. Et nous plairons à elle et à lui, en empruntant, pour la louer en finissant, quelques-unes des paroles du grand patriarche : « Je vous salue, Marie, mère de Dieu, trésor vénérable de tout l'univers, lampe qui ne s'éteint pas, brillante couronne de la virginité, sceptre de la bonne doctrine. Je vous salue, vous qui dans votre sein avez renfermé l'Immense et l'Incompréhensible, vous par qui la sainte Trinité est glorifiée et adorée, vous par qui la croix précieuse du Sauveur est exaltée par toute la terre, par qui le ciel triomphe, les anges se réjouissent, les démons sont mis en fuite, le tentateur est vaincu, la créature coupable est élevée jusqu'aux cieux,... par qui toutes les églises du monde ont été fondées et les nations amenées à la pénitence ; vous enfin par qui le Fils unique de Dieu, qui est la lumière du monde, a éclairé ceux qui étaient assis dans les ombres de la mort. Est-il un homme qui puisse dignement louer l'incomparable Marie? »

SAINTE SCHOLASTIQUE

VIERGE

(480?-543)

Sainte Scholastique était la sœur de saint Benoît, peut-être sa sœur jumelle. Elle naquit vers les dernières années du v^e siècle, à Norcia, petite ville située aux confins de la Sabine et de l'Ombrie. Sa famille se vantait de remonter à l'antique race des *Anicii*. Mais d'elle on ne sait guère que les quelques détails conservés par saint Grégoire le Grand, qui fut presque son contemporain, et surtout le touchant récit qu'il fait de sa dernière entrevue avec son bienheureux frère.

« Toute jeune, nous dit-il, elle avait été consacrée à Dieu. » Mais on ne sait si elle entra dès lors dans un monastère de vierges, ou si elle vécut seule dans sa demeure, entièrement adonnée à la piété. En ce dernier cas, c'est lorsque saint Benoît, rejoint dans sa solitude de Subiaco par de nombreux disciples jaloux de se ranger sous sa direction vénérée, eut construit pour eux douze monastères dans les environs, que Scholastique, attirée par la grande renommée de son frère, résolut de lui demander de devenir son maître. Elle aurait alors élevé, non loin, un couvent où se seraient réunies autour d'elle quelques vierges désireuses de la perfection. C'est là sans doute qu'elle passa sa vie, même après que saint Benoît eut quitté Subiaco pour le mont Cassin, qui en est éloigné de douze lieues environ. Cependant certains auteurs pensent qu'elle le suivit alors et se fixa dans un monastère assez voisin de la grande abbaye fondée par son frère, et qui se serait appelé Plumbariola, ou Pumarnola.

Quoi qu'il en soit, Scholastique, qui appréciait comme toute divine la direction que saint Benoît avait, jusqu'à son départ, donnée à ses filles et à elle-même, ne consentit pas à s'en priver tout à fait. Mais mortifiant même le pieux désir de converser avec un Saint, et soumise à la règle que celui-ci se faisait de n'avoir point de rapports avec les femmes, elle ne lui avait

demandé qu'un entretien par an. A la date fixée, elle sortait de son monastère, comme lui quittait le sien avec plusieurs de ses fils, qui devaient être témoins de l'entrevue ; le frère et la sœur se rencontraient dans une villa dépendante de l'abbaye. Avant le soir, quand mutuellement ils s'étaient communiqué les lumières dont l'Esprit-Saint les illuminait et s'étaient abreuvés aux eaux célestes qui débordaient de leur cœur, ils reprenaient en louant Dieu le chemin de leurs couvent.

Or, raconte saint Grégoire, un de ces jours bénis, ils avaient passé de longues heures à louer Dieu et à s'entretenir de ses bontés ; le crépuscule s'annonçait ; ils commencèrent à prendre ensemble la réfection frugale des moines. Le repas se prolongeait au milieu des saints propos ; et voici que Scholastique, levant vers Benoît des yeux pleins de prière : « Je t'en prie, dit-elle, donne-moi toute cette nuit ; demeurons à parler ensemble des joies du ciel ! — Que dis-tu, sœur ? répondit-il sévèrement ; il m'est absolument impossible de rester ici hors de ma cellule. » Il allait se lever, pour regagner l'abbaye ; or le ciel était si serein, qu'on n'y voyait pas un nuage. La sainte vierge, entendant le refus de son frère, fut grandement affligée ; elle joignit les mains sur la table et inclina son front sur ses doigts réunis. Elle pleurait et priait. Et comme elle relevait la tête, tout à coup le tonnerre se mit à gronder furieusement, les éclairs sillonnèrent le ciel assombri et des torrents de pluie tombèrent à grand fracas. On ne pouvait songer à mettre le pied dehors. « Qu'as-tu fait, ma sœur ? s'écria tristement Benoît. Que Dieu te pardonne de m'empêcher ainsi d'obéir à la règle ! » Car il avait compris, tant l'orage avait suivi de près la prière de Scholastique, qu'il ne pouvait avoir d'autre cause. « Je t'ai prié, dit-elle joyeusement, tu n'as pas voulu m'entendre. J'ai prié mon Seigneur, il m'a écouté. Sors maintenant si tu peux, laisse-moi et rentre au monastère. » Mais c'était chose impossible. Benoît se résigna ; il n'avait pas voulu demeurer de son plein gré, il resta malgré lui. Ils reprirent donc et pendant tout le reste de la nuit ils continuèrent, dans une sainte exaltation, leurs colloques sur les beautés divines et les joies du paradis.

Le lendemain matin ils se séparèrent, rentrant chacun dans leur solitude. Savaient-ils qu'ils ne se reverraient que dans ce ciel contemplé en espérance avec tant d'enthousiasme? Il y avait trois jours depuis la fraternelle visite ; le saint était dans sa cellule : en levant les yeux, il vit l'âme de sa chère et douce sœur qui, sortant de son corps virginal, s'élevait sous la forme d'une colombe et pénétrait le mystère des cieux. Ce bonheur et cette gloire le remplirent d'allégresse. Il en rendit grâces à Dieu ; et puis, annonçant à ses frères la bienheureuse mort de Scholastique, il les envoya tout de suite au monastère des vierges, pour en rapporter la dépouille vénérable. Il la fit déposer dans le tombeau qu'il s'était préparé pour lui-même. Ainsi, comme leurs âmes avaient toujours été et demeureront éternellement unies en Dieu, leurs corps aussi se rejoignirent fraternellement dans le repos de la tombe.

11 FÉVRIER

APPARITION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

A LOURDES

(1858)

Il n'est pas un chrétien à qui il faille aujourd'hui apprendre ce qu'est Lourdes, ni le charme très suave, la grâce toute céleste dont la sainte Vierge s'est revêtue en s'y révélant à une pauvre petite paysanne de quatorze ans. De cette pierre sanctifiée par le pied de la Madone, de cette eau qui s'est mise à couler sous les doigts chercheurs de l'enfant, tant de bénédictions, de faveurs, de miracles ont pris naissance, ont inondé la foi du monde catholique tout entier, que tous ont voulu connaître ou, sans le vouloir, ont connu les moindres détails de la touchante et bienfaisante apparition. Mais pourtant, quand les yeux rencontrent le nom de Lourdes, on ne peut faire qu'on ne s'y arrête

et qu'on ne repasse, le cœur battant, ce que tant de fois on a lu, médité, savouré dans une joie et une émotion pénétrantes.

Bernadette Soubirous était née à Lourdes, pauvre et humble cité des Pyrénées, en 1844. Elle était l'aînée des quatre enfants de François Soubirous et de Marie Castérot, riches seulement de leur foi et de leur honnêteté. La fillette, presque dès sa naissance, fut atteinte d'un asthme pénible qui la fit demeurer petite et chétive. Mais elle était très douce, très pieuse, très innocente. A quatorze ans, elle ne savait ni lire ni écrire, ne connaissait guère de prière que son chapelet, qu'elle égrenait en gardant ses brebis. Alors elle se prépara à sa première communion, en écoutant les enseignements de l'excellent et sage curé, M. Peyramale.

« Le 11 février 1858, jour du jeudi gras, a-t-elle raconté, mes parents, n'ayant pas de bois pour cuire le dîner, se trouvaient bien embarrassés. Je mis mon capulet et je m'offris à aller ramasser du bois mort avec ma jeune sœur Marie et notre petite amie Jeanne Abadie. »

Les trois enfants descendirent le courant du Gave, dont les eaux à ce moment étaient peu profondes, retenues pour certaine réparation du moulin. De l'autre côté du torrent, la rive s'escarpe en rochers abrupts où une grotte peu profonde, assez basse, est creusée : ce sont les roches Massabielle. Le courant y avait jeté beaucoup de sable et de branches mortes, précieuse récolte pour les fillettes ; mais il fallait, pour y arriver, traverser l'eau très froide. Marie et Jeanne se déchaussèrent ; Bernadette hésitait ; on lui recommandait d'éviter les refroidissements. Pourtant ses compagnes avaient passé, elles faisaient leurs fagots. A son tour elle allait se décider, quand le bruit d'un fort coup de vent, — qui, chose étrange, n'agitait pas la ramure des peupliers de la rive, — lui fait lever la tête. Elle porte les yeux en face d'elle : dans le roc, à gauche de la grotte, une niche ogivale s'enfonçait, que garnissaient les branches dépouillées d'un églantier. O merveille ! dans cette niche, une belle dame incline vers l'enfant son visage souriant : c'est une jeune fille ; son voile est blanc, blanche sa robe que serre à la taille une longue

ceinture bleue ; un chapelet à chaîne d'or, à grains d'albâtre, pend à son poignet gauche ; ses pieds, nus et décorés d'une rose d'or, semblent s'appuyer sur la *haie*, comme dit Bernadette pour nommer l'églantier. L'apparition est délicieuse à contempler ; l'enfant est ravie, effrayée aussi. Sa foi lui fait craindre une illusion : elle saisit son chapelet ; mais sa main reste comme paralysée. Alors la dame sourit. Elle aussi prend son chapelet ; elle fait un grand signe de croix, et voici que les grains d'albâtre glissent entre ses doigts ; mais ses lèvres restent immobiles, elles ne murmurent point de prières ; leur sourire, comme le geste, semble inviter Bernadette à dire les *Ave*.

L'extase dura près d'une heure ; puis la dame sourit encore, étendit les bras comme pour un adieu, et la vision s'effaça.

Revenue à elle, l'enfant dit à ses compagnes : « Avez-vous vu quelque chose, vous autres ? — Non ; et toi ? — Alors... moi non plus, » répondit-elle embarrassée. De retour à la maison, elle confia cependant son secret à sa sœur, incrédule, à sa mère, qui, craintive dans sa foi : « C'est peut-être, dit-elle, un mauvais esprit. Je te défends de retourner là-bas. »

Pourtant, le dimanche suivant, après la grand'messe, quelques fillettes arrachèrent à la mère Soubirous la permission d'emmener Bernadette à la grotte ; celle-ci n'y revenait pas sans un vague émoi ; elle emportait une bouteille d'eau bénite pour, au besoin, effrayer le démon. Au pied de la grotte, les enfants s'agenouillèrent et commencèrent le chapelet. Tout à coup : « Elle est là ! » s'écrie Bernadette, et son doigt montre l'églantier. Heureuse, alarmée tout ensemble, elle regarde avec avidité et son visage s'illumine et rayonne. Mais hardiment elle se lève, s'approche d'un pas et, brandissant sa bouteille, elle lance vers l'églantier quelques gouttes d'eau bénite : « Si vous êtes de la part de Dieu, venez ! » dit-elle. Et à ses compagnes : « Quand je lui jette l'eau bénite, elle lève les yeux au ciel, elle sourit, elle se penche vers moi... Qu'elle est belle !... Voici qu'elle prend son chapelet » Les yeux fixes, comme imitant un geste qu'elle voit, Bernadette se signe ; pâle, le corps tendu comme si une force l'attirait, elle récite son chapelet... Les petites filles

s'effraient de la voir en extase, elles croient qu'elle va mourir : « Sortons-la d'ici, » criait sa sœur en pleurant. De force elles l'entraînent ; mais il semble que l'extase continue ; elle continue jusqu'à la maison paternelle, et tout le monde admire le visage transfiguré, le sourire extatique, les douces larmes qui roulent sur les joues pâlies.

Trois jours plus tard, le 18 février, après la messe de 5 heures, deux femmes pieuses retournaient à la grotte avec Bernadette ; l'une d'elles emportait de l'encre, une plume, du papier. A peine le chapelet commencé, l'enfant pousse un cri de joie : « Elle est là, dit-elle doucement ; elle me fait signe d'avancer. — Eh bien ! va ; demande-lui si elle est une âme du purgatoire, si elle désire des prières. Prie-la d'écrire sur ce papier. »

Naïvement Bernadette prit le papier, l'encre, la plume ; elle s'avança vers la grotte et, se dressant sur la pointe des pieds, elle tendit à la dame les objets qu'elle portait, en formulant sa demande. On ne l'entendit point parler ; mais ses yeux plongeaient dans l'ouverture de la niche ; puis ses bras s'abaissèrent lentement. Elle revint. « Que t'a-t-elle dit ? — Elle a ri. Puis elle m'a dit : « Ce que j'ai à vous dire, je n'ai pas besoin de l'écrire. » Et elle a ajouté : « Voudriez-vous me faire la grâce de venir à cette grotte pendant quinze jours ? » Je lui ai promis ; elle a fait signe qu'elle était contente et elle a dit : « Moi, je vous promets de vous rendre heureuse, non point dans ce monde, mais dans l'autre. » Marie, la toute-puissante, demandait une grâce à la petite paysanne, et en retour elle lui promettait le bonheur de l'éternité.

Le lendemain, selon sa promesse, Bernadette revint, cette fois avec ses parents et une foule de curieux. Curiosité pieuse qui fut récompensée par la vue de l'extase, à laquelle nul ne se trompa, dont tous furent délicieusement émus.

Mais bientôt, l'enthousiasme accru, les pèlerinages multipliés inquiétèrent l'autorité, qui craignit une illusion et, facilement ombrageuse, des troubles populaires. Elle entreprit d'arrêter le mouvement, en effrayant la voyante, en lui défendant de retourner à la grotte, en la menaçant de la faire enfer-

mer. Du reste le curé lui-même, M. Peyramale, très prudemment, affectait de ne rien savoir et de rester en dehors de ces événements extraordinaires. Loin d'encourager l'enfant, ou même de se montrer bienveillant, il rudoyait Bernadette, l'humiliait, lui demandait des preuves manifestes de sa *mission*. Car la dame lui en avait donné une : « Vous irez dire aux prêtres qu'il doit se bâtir ici une chapelle et qu'on doit y venir en procession. »

Mais M. Peyramale se refusait à agir ; il voulait un signe : « Que la dame fasse fleurir le rosier où elle apparaît. »

L'enfant demanda le miracle ; il lui fut donné, mais combien plus nombreux et plus durable ! Après lui avoir enseigné à faire pénitence pour les pécheurs, — la pénitence qui toujours doit précéder les grandes faveurs, — le 25 février, la dame dit à Bernadette : « Allez boire à la fontaine et vous y laver ; vous mangerez de l'herbe qui est là. » Son geste indiquait le fond de la grotte. Étonnée, car jamais il n'y avait eu là de source, Bernadette obéit pourtant. Sur un signe nouveau, de ses petits doigts elle se mit à gratter la terre, et du trou superficiel qu'elle faisait, l'eau filtra, boueuse d'abord, si fangeuse que trois fois l'enfant, l'ayant portée à ses lèvres, ne put vaincre sa répugnance et la rejeta. Enfin, sur un regard de la dame, elle aspira cette boue, elle s'en lava le visage, elle cueillit et mangea quelques brins d'herbe. Et la foule stupéfaite murmurait : « Que fait-elle ? ne devient-elle pas folle ? »

Mais dès le lendemain la source nouvelle faisait son premier miracle en faveur d'un pauvre carrier et lui rendait la vue ; on ne peut aujourd'hui compter ceux qu'elle a faits, qu'elle fait encore. Le curé de Lourdes était bien exaucé.

Alors la foi, l'espérance des foules éclatèrent et ne voulurent plus connaître d'obstacles. Elles forcèrent les défenses de la police et les cordons de troupes ; elles bravèrent les précautions d'orthodoxie, vraiment trop prudentes, et les craintes politiques, tout à fait ridicules, affichées par une administration qu'on n'avait pas coutume de voir si chrétienne et qui révélait sa faiblesse par sa peur sans objet. D'heureuses et puis-

santes influences s'interposèrent enfin ; c'est, non plus malgré les gendarmes, mais sous leur protection que Bernadette, le 25 mars, jour de l'Annonciation, se rendit, à travers une foule énorme, au pied de la grotte chérie. Les quinze visites promises étaient faites ; la dame cependant n'avait jamais dit son nom, et M. Peyramale insistait pour le savoir. L'enfant se mit en prières. Au bout de quelques instants, son visage transfiguré annonça l'apparition : « Madame, dit Bernadette, voulez-vous me dire qui vous êtes ? » Un sourire seul lui répondit. Elle insista ; la dame sourit encore plus suavement. Enfin une troisième fois : « Madame, vous devez me dire qui vous êtes ! » Alors l'apparition, écartant les mains qu'elle tenait jointes, fit glisser le chapelet au fil d'or sur son bras droit ; « elle ouvrit ses deux bras et les inclina vers le sol, comme pour montrer à la terre ses mains virginales pleines de bénédiction. Puis, les élevant vers l'éternelle région d'où descendit à pareil jour le Messager de l'Annonciation, elle les rejoignit avec ferveur et, regardant le ciel avec le sentiment d'une indicible gratitude, elle prononça ces paroles : « Je suis l'Immaculée Conception ! » (Lasserre.)

Et elle disparut.

L'enfant, qui ne comprenait pas le sens de ces mots divins, qui n'avait jamais entendu parler du glorieux privilège de Marie qu'ils expriment, faisait, en retournant à Lourdes, tous ses efforts pour les retenir. « Je les répétais en moi-même tout le long du chemin pour ne point les oublier, raconta-t-elle, et jusqu'au presbytère où j'allais je disais : *Immaculée Conception, Immaculée Conception*, à chaque pas que je faisais, parce que je voulais porter à M. le curé les paroles de la vision, afin que la chapelle se bâtît. »

Ce nom, Marie se l'était choisi en ce jour, comme un remerciement venu du ciel pour le saint pontife qui, le 8 décembre 1854, avait proclamé immaculée la Mère divine du Verbe incarné, et comme une solennelle confirmation de la définition pontificale. M. Peyramale comprit. L'église qu'il élèverait pour obéir au vœu de la sainte Vierge serait la glorification permanente de l'Immaculée Conception.

Deux fois encore seulement la divine dame de Massabielle consentit à se montrer à son enfant privilégiée. Le lundi de Pâques, 5 avril, Bernadette, à la grotte, avait apporté un cierge qu'elle alluma. La Vierge lui apparut. Et dans son extase l'enfant, haussant les mains, les posa doucement au-dessus de la flamme. On vit celle-ci passer entre les doigts, s'élever au-dessus, oscillant çà et là au souffle du vent. « Elle se brûle ! » criait-on autour d'elle. Toujours souriante, l'enfant tint ainsi les mains dans la flamme pendant un quart d'heure, et la chair innocente n'en reçut aucune atteinte.

Enfin le 16 juillet, pour la dernière fois, l'attrait divin se fit sentir encore à Bernadette. Elle se rendit presque seule sur les bords du Gave. Le crépuscule arrivait. Agenouillée en face de la grotte, elle vit encore la belle dame, dont maintenant elle savait le nom, plus belle, plus glorieuse que jamais. Mais aucune parole ne sortit de ses lèvres bénies. Elle souriait doucement, comme pour confirmer tout le passé, illuminer tout l'avenir. Et puis elle inclina la tête vers l'enfant dans un « au revoir » très lointain, au revoir au ciel. Et la vision s'évanouit.

12 FÉVRIER

LES SEPT SAINTS FONDATEURS
DE L'ORDRE DES SERVITES
CONFESSEURS
(1251 à 1310)

Le jour de l'Assomption de la sainte Vierge, l'an 1233, à Florence, sept amis étaient réunis en un oratoire. C'étaient sept marchands ; on sait que cette profession était, dans leur ville, entourée d'honneurs ; ils appartenaient à la première noblesse et portaient la robe sénatoriale. Leurs noms étaient : Bonfiglio Monaldi, Buonagiunta Manetti, Manetto dell' Antella, Amideo dei Amidei, Uguccione dei Uguccioni, Sostegno dei Soste-

gni, Alexis Falconieri. Aussi pieux que riches et honorés, ils faisaient partie d'une confrérie qui avait pour but de célébrer la sainte Vierge par ses chants, les *Laudesi*. Or tandis qu'ils se livraient dans la joie à leur dévotion, la Mère divine daigna se montrer à chacun d'eux en particulier, les exhortant à quitter le monde pour se consacrer à son culte et à une perfection plus haute. Les saints amis se communiquèrent mutuellement l'invitation si douce qu'ils avaient reçue ; mais humblement, prudemment, ils pensèrent qu'avant d'y donner suite ils devaient prendre l'avis de l'évêque de Florence, Ariago. Celui-ci les encouragea dans leur projet, et tout de suite ils se mirent en devoir de l'exécuter. En vingt-trois jours ils distribuèrent leurs biens aux pauvres ; puis, réduits au plus absolu dénuement, revêtus d'une misérable robe de couleur cendrée, ils se retirèrent dans une petite maison de campagne des environs de Florence, la villa Camarzia. Durant un an ils s'y livrèrent à la prière et à la plus austère mortification.

Cependant ils eurent besoin de rentrer à Florence pour consulter l'évêque. Or à peine dans la ville, voici que sur leur passage s'élèvent des voix enfantines qui les saluent : « Les serviteurs de Marie ! les serviteurs de Marie ! » Parmi ces tout petits qui essayaient dans cet éloge leurs premières paroles, était Philippe Benizzi, âgé d'un an ; plus tard il serait le plus zélé propagateur de l'Ordre nouveau et son cinquième général. Cet hommage, qui se renouvela plusieurs fois, engagea l'évêque de Florence à confirmer aux sept solitaires ce nom, bientôt modifié en celui de *Servites*.

L'admiration manifestée par le peuple de Florence pour la sainteté des nouveaux serviteurs de Marie amenait un grand concours à l'humble ermitage de Camarzia. Mais eux désiraient au contraire la solitude et l'oubli. Ils résolurent de chercher ailleurs l'une et l'autre. A neuf milles de Florence, au fond d'une longue vallée qui se déroule derrière les hauteurs de Fiesole, s'érigent les cimes du mont Senario. La montagne appartenait, en partie du moins, à l'église de Florence ; l'évêque consentit à en céder une partie à ses chers ermites. Il posa la

première pierre de leur église ou plutôt de l'oratoire modeste autour duquel ils bâtirent de leurs mains d'humbles cellules. Dans quelle pauvreté ils y vécurent et dans quel mépris du monde, il est difficile de l'imaginer. Leur ferveur était telle, que, sans souci aucun de leur nourriture, ils se contentaient d'abord des herbes et des racines qu'ils trouvaient entre les rochers. Leur vie tout entière se passait à chanter et à méditer les souffrances de Jésus et de Marie, car telle fut dès l'abord, et pour toujours, leur principale dévotion. Mais Bonfiglio Monaldi, qui, en raison de son âge, avait été choisi comme leur chef, comprit qu'une telle austérité, en se prolongeant, aurait vite raison des forces et même de la vie; il résolut d'avoir du moins recours aux aumônes des fidèles. Et Buonagiunta Manetti et Alexis Falconieri furent chargés d'aller chaque jour tendre la main dans les rues de Florence. C'était, en outre de l'humiliation, un voyage plein de difficultés, surtout en hiver, qui leur était imposé. Malgré leur courage, il fut évident bientôt qu'ils n'y pourraient résister; on obtint encore du bon évêque un petit pied-à-terre qui, agrandi peu à peu par la force des choses et non par l'ambition des religieux, finit par devenir le couvent de l'Annonciade. C'est là, près de la magnifique église qui honore Florence, que s'établit enfin le centre religieux, la maison mère de tout l'Ordre.

Mais dans ces débuts, il n'était point question de fonder un Ordre; l'humilité des bons solitaires, loin de s'élever jusque-là, en repoussait même l'idée, lorsqu'elle était suggérée par quelques amis ou quelques candidats à leur société. Ils n'élevaient pas leurs désirs au delà de la perfection de leur petit groupe fervent et amical; et cette perfection, ils la cherchaient, chacun de leur côté, dans une austérité si excessive, que le cardinal Geoffroy de Châtillon, légat de Grégoire IX pour la Toscane et la Lombardie, crut devoir leur imposer d'en modérer les cruautés pieuses. Il leur conseilla, dans ce but, d'unifier leurs pratiques et de se faire une règle commune. Cette règle, ils la demandèrent à leur évêque. Et voici que, pendant qu'Ariago la méditait, la sainte Vierge intervint de nouveau pour fixer le but de leur vie

et les moyens de l'atteindre. C'était le 25 mars 1239. Elle leur apparut environnée d'anges ; les uns portaient les instruments de la Passion ; un autre, la Règle de Saint-Augustin ; un autre encore présentait en ses mains un vêtement noir complété d'un scapulaire. Elle-même, de sa bouche maternelle, leur expliqua sa volonté : revêtus de cette robe, soumis à cette règle, ils se consacraient non plus seulement à méditer, mais encore à prêcher les douleurs de la Passion de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère.

Ce n'est pas sans quelque angoisse, au milieu de leur grande joie, que les solitaires du Senario entendirent ces paroles. Que devenait leur chère vie contemplative, s'ils devaient se livrer à l'apostolat ? faudrait-il donc quitter leur montagne, leurs grottes, leurs rochers où Dieu parlait à leurs cœurs, où la pénitence s'offrait d'elle-même ? Mais leur sainte Mère le voulait ; elle mettait à ce prix le bonheur de la voir dans l'éternité. Ils se soumirent.

Sur le Senario, ils gardèrent l'ermitage où, fatigués du ministère de la parole, ils reviendraient se reposer et se retremper en Dieu. Mais désormais c'est dans les villes, et d'abord à Florence, qu'ils vivraient et travailleraient. Jusqu'à ce moment leur humilité avait reculé devant l'honneur du sacerdoce. Ils comprirent qu'une condition essentielle du succès était de pouvoir répandre sur les âmes les grâces des sacrements. Tous donc se préparèrent à l'ordination. Seul, Alexis Falconieri insista pour demeurer dans l'humble rang des frères lais ; jamais il ne voulut être employé qu'aux soins les plus bas ; avec joie il continua son office de quêteur, qui ne l'empêchait pas cependant d'exhorter au bien les fidèles, charmés de son humble charité.

Les autres, sortis de leur retraite, se répandirent en Italie, en France, en Allemagne, jusqu'en Pologne, et partout leur Ordre nouveau prit des accroissements inespérés ; pour satisfaire tous les attrait, ils fondèrent même un tiers ordre séculier où s'enrôlèrent de très nombreux adeptes. Et non seulement ils furent pour l'Église militante un ferment nouveau et

puissant de sainteté à une époque douloureusement troublée, mais ils donnèrent à l'Église triomphante des saints en grand nombre.

Au premier rang de ceux-ci brillent les sept fondateurs. Ést-il un autre Ordre qui ait une gloire égale? Tous, à l'exception de saint Alexis Falconieri, qui mourut à Florence, s'élevèrent au ciel de leur béni ermitage du Senario. Le premier qui le quitta pour le bonheur éternel fut Buonagiunta Manetti. Le 13 août 1251, après avoir célébré le saint sacrifice, il annonça sa fin prochaine. Et puis, encore revêtu des ornements sacerdotaux, comme c'était un vendredi, il commença, selon l'usage, à commenter le récit de la Passion. A ces paroles : *ils le crucifièrent*, les larmes jaillirent de ses yeux ; il étendit les bras en croix et, au moment où il disait avec Jésus : « Père, je remets mon âme entre vos mains, » il expira.

Bonfiglio Monaldi le suivit à dix ans d'intervalle. Il avait été le premier général de l'Ordre ; mais il s'était démis de sa charge en 1255 ; il mourut le 1^{er} janvier 1262, après le chant des matines, appelé par la sainte Vierge elle-même. Successivement ses compagnons descendirent dans la tombe, ou plutôt montèrent à la gloire. Enfin le dernier, Alexis Falconieri, arrivé à sa cent dixième année, fut averti de sa fin prochaine par l'Enfant Jésus, qui, lui apparaissant, déposa sur sa tête blanchie une couronne de fleurs. C'était le 17 février 1310.

Le culte des sept saints amis fut approuvé par les papes Clément XI et Benoît XIII. Et enfin, en l'année 1888, cinquante ans de son ordination sacerdotale, le grand Léon XIII les inscrivit tous ensemble, fraternellement unis, au catalogue des Saints et voulut que l'Église entière célébrât leur fête.

13 FÉVRIER

SAINT POLYEUCTE

MARTYR

(250)

Le nom de Polyeucte a été popularisé en France, depuis le xvii^e siècle, par la tragédie de Corneille, le chef-d'œuvre de l'esprit chrétien et français tout ensemble. Mais le Saint y était connu et vénéré de longs siècles auparavant. De Mélitène, sa patrie, son culte avait passé à Constantinople, puis en Occident, à Rome et chez les Francs, où on l'invoquait comme garant des serments et vengeur des parjures. C'est à ce titre que le roi de Burgondie, Gontran, fils de Clotaire I^{er}, le prenait à témoin contre ses frères Sigebert et Chilpéric. De son martyre on avait un récit d'une autorité qu'on croyait douteuse, à cause des embellissements qu'il avait subis, lorsqu'une découverte assez récente vint tout à coup le confirmer.

Mélitène, métropole de la petite Arménie, était une ville toute militaire. Titus l'avait fondée, en 70, comme un camp retranché, près du confluent de l'Euphrate et du Carmalas. La XII^e légion y avait pris garnison et constitua le noyau autour duquel s'agglutina une population civile, bientôt très nombreuse. Cette légion était presque toute composée de chrétiens ; c'est elle qui, pendant l'expédition de Marc-Aurèle contre les Quades, en 174, aurait, par ses prières, obtenu la pluie bienfaisante qui sauva du désastre l'armée romaine. Est-ce à la suite de cet orage miraculeux qu'elle reçut le titre de *Fulminata*, ou à cause de sa bravoure éclatante ? Quoi qu'il en soit, elle contribua beaucoup à répandre dans Mélitène la religion chrétienne. On comprend l'action que devait exercer sur la population, sans cesse en étroits rapports avec lui, un corps de troupes où la foi était de tradition et qui, grâce à elle, était devenu, selon le mot de saint Grégoire de Nysse, une école de vertu.

Or, parmi les officiers de cette légion, on comptait, en 250, deux amis, Grecs d'origine, comme leur nom l'indique : Polyeucte et Néarque. Le second était chrétien ; le premier restait attaché au culte des dieux ; il avait épousé peu auparavant, à Mélitène, Pauline, fille de Félix, peut-être légat de la province, ou du moins un des principaux fonctionnaires de l'empire, et il avait eu d'elle un fils. Les deux amis, bien que de religions contraires, avaient été réunis étroitement par leurs qualités communes, leur droiture, leur générosité, leur attrait vers tout ce qui est beau et noble. Pourquoi et comment la foi de Néarque n'avait-elle pas eu encore raison du paganisme de Polyeucte, combattu déjà par ces vertus naturelles ?

Or il y avait deux mois que Dèce était devenu maître de l'empire par la mort de Philippe et de son fils. Et tout de suite il avait déchaîné la persécution contre les chrétiens. L'édit qui condamnait ceux-ci venait d'être affiché à Mélitène. En le lisant, Néarque sentit son cœur se serrer et, rencontrant son ami, il laissa échapper sa tristesse : « Voici, lui dit-il, que je vois s'approcher la fin de notre amitié et le jour de notre séparation ! — Que dis-tu ? lui répondit Polyeucte. Notre union fraternelle peut-elle être rompue que par la mort ? — Et c'est la mort en effet qui nous séparera ; l'empereur la prononce contre tous les chrétiens. »

Polyeucte eut un instant de stupeur. Mais bientôt un souvenir se réveille à son esprit : naguère le Christ qu'adore Néarque lui est apparu, l'a dépouillé de sa chlamyde militaire, mais pour le revêtir ensuite d'un manteau de gloire, et l'a fait monter sur un cheval ailé. Il saisit enfin le sens de cette vision ; la foi que les discours de Néarque lui avaient fait connaître sans le persuader, tout à coup illumine son âme. Et le voici déjà prêt à tout, pour répondre à la divine invitation. Mais une inquiétude l'arrête ; pour s'unir à Jésus, ne faut-il pas avoir reçu le baptême ? « Oui, répond Néarque ; mais dans le sang répandu pour Jésus on peut être baptisé comme dans l'eau. — Eh bien ! donc, reprend Polyeucte dont le cœur s'embrase d'un désir ardent du martyre, allons, Néarque, allons lire l'édit de l'empereur et sachons ce qui nous reste à faire ! »

Ils sortent. Sur la place, au milieu de la foule, qui sans doute le lisait avec émoi, l'édit s'étalait dans sa violence. Polyeucte s'approche, le parcourt des yeux ; avec indignation il crache sur la feuille impériale, l'arrache et la met en morceaux. A ce moment une procession passait, portant en cérémonie les statues des douze grands dieux. L'audacieux néophyte rompt les rangs, s'empare des statues, les jette et les brise à terre.

Une telle agression, il faut bien le dire, n'était point dans les habitudes chrétiennes. Bien loin d'être conseillée, elle était défendue. Saint Cyprien résume en ce mot la doctrine et l'esprit de l'Église : « La discipline défend de se livrer soi-même. » Un concile d'Espagne, au début du iv^e siècle, déclare que « celui qui briserait des idoles et serait mis à mort pour ce fait, ne serait pas inscrit au nombre des martyrs ». Mais cette défense, inspirée par une prudence justement défiante des faiblesses présomptueuses, n'était pas promulguée dans les premiers temps de persécution. Et Polyeucte, à peine instruit par son ami des dogmes essentiels, se laissait emporter par un zèle presque instinctif à son tempérament de soldat et encore enflammé par la soudaineté de sa conversion.

Le crime de lèse-majesté qu'il venait de commettre ne pouvait rester sans vengeance. On se saisit de lui sans tarder, pour le conduire devant le juge.

Ce juge fut-il son beau-père Félix ? Les Actes du martyr semblent dire que non. En tout cas Félix fut singulièrement attristé de l'acte commis par son gendre. « Aujourd'hui, s'écriait-il, me voici sans enfants ! J'étais fier d'eux, et tout d'un coup j'en suis privé. Personne, Dieu ou homme, ne peut avoir pitié de Polyeucte après un tel coup d'audace ! » Et, se tournant vers le coupable, il passait de l'indignation à des sentiments affectueux : « Mets ta volonté, Polyeucte, à vivre encore un peu, jusqu'à ce que tu puisses voir Pauline. — Je n'ai plus aucun souci des choses de la terre, répondit le Saint ; pourquoi me tenter avec le souvenir de ma femme et de mon fils ? Si ta fille veut me suivre, son bonheur est assuré. Sinon elle se perdra avec tes dieux. » Félix alors se prit à pleurer. « Hélas ! hélas !

Polyeucte, dit-il, toi aussi les sortilèges du Christ t'ont plongé dans l'erreur ! — Oui, oui, s'écria le martyr, c'est lui, je le confesse, qui a touché mon âme de sa grâce et m'a rendu digne d'être son soldat et d'en porter le nom. »

A ces mots, ceux qui l'avaient arrêté se mirent à le frapper au visage. Mais intrépidement il souffrait l'outrage, si sensible à son honneur, quand il vit s'approcher de lui sa femme Pauline avec Félix. Tous les deux, en pleurant, le suppliaient de se laisser convaincre et s'efforçaient de le rattacher à la vie. Les instances de Félix le touchaient peu. Mais les larmes de Pauline l'émouvaient : elles étaient son vrai supplice. « Polyeucte, lui disait-elle, que t'est-il arrivé ? quels mensonges t'ont déçu jusqu'à te faire briser nos douze dieux ? » — La plainte naïve de la jeune femme amena sur les lèvres de son mari un sourire de douce et tendre compassion : « Eh bien ! dit-il, si à moi seul j'ai vaincu et brisé les douze dieux, te voilà donc privée de tout dieu ici-bas ! Alors crois-moi, apprends à connaître le mien, apprends à partager ma foi ; empresse-toi de changer cette vie si courte pour une vie éternelle ! » On aimerait à savoir que, comme dans le drame de Corneille, la passion de l'époux convertit aussi l'épouse. Les Actes ne le disent pas. Ils notent seulement que ce dialogue douloureux émut les assistants et les persécuteurs eux-mêmes ; tous firent de nouveaux efforts pour incliner Polyeucte à l'apostasie. Mais en vain. La grâce demeura victorieuse dans ce cœur que du premier coup elle avait conquis tout entier. Le juge prononça donc la peine : celle du glaive. Le martyr la subit avec sérénité, en affirmant qu'il voyait près de lui un jeune homme qui l'encourageait et soutenait sa vaillance. Il fut couronné quatre jours après sa conversion.

Néarque survécut à son ami. Même il l'assista dans son supplice ; il recueillit pieusement son sang dans un linge éclatant de blancheur et le porta dans la ville des Kananéotes. Polyeucte, à son dernier moment, lui avait dit de se souvenir de leur amitié et de la promesse qu'ils s'étaient faite mutuellement de mourir pour leur foi. On peut croire que Néarque la tint : le 22 avril on célèbre un saint martyr de ce nom.

14 FÉVRIER

LE BIENHEUREUX
JEAN-BAPTISTE DE LA CONCEPTION
CONFESSEUR
(1561-1613)

L'Ordre des Trinitaires, fondé en 1198 par saint Jean de Matha et saint Félix de Valois, après une ferveur admirable, s'était peu à peu relâché de l'observance exacte de ses constitutions. Mais, au commencement du xvi^e siècle, un désir de réforme animait les meilleurs religieux et, pour lui donner satisfaction, le chapitre général tenu à Valladolid en 1514 décida de choisir dans chaque province deux ou trois couvents où la règle serait suivie dans toute sa rigueur. Ce décret eut peu de succès. Au seul ermitage de Valdepagnas, on y demeurait à peu près fidèle; c'est que les paysans eux-mêmes y veillaient et exigeaient que les Pères allassent pieds nus et revêtus du grossier habit des premiers temps. Mais Dieu préparait un Saint pour faire aboutir la réforme, qu'il voulait bien plus que les hommes.

Parmi les huit enfants de Marco Garcia et d'Isabelle Lopez, à Almodovar del Campo, un garçon, Jean, s'était fait depuis sa petite enfance remarquer par sa piété et son esprit de pénitence austère. Il était né le 10 juillet 1561. Sainte Thérèse, hôtesse de ses parents, avait prédit son avenir de sainteté : « Vous avez là, leur avait-elle dit, un enfant qui deviendra un grand Saint; il sera le père et le directeur de beaucoup d'âmes et le réformateur d'une grande œuvre que l'on connaîtra en son temps. » Dès l'âge de dix ans, faisant la guerre à des passions qu'il ignorait encore, il portait le cilice, jeûnait rigoureusement presque tous les jours, ne prenait son sommeil que dans une auge de bois avec une pierre pour oreiller. Mais surtout il aimait les pauvres avec une tendre compassion et mettait en la Sainte Vierge toutes ses affections et sa filiale confiance.

Après de fortes études de philosophie à Tolède et de théologie à l'université de Barza en Andalousie, il se décida à entrer en religion ; il hésitait entre les Carmes et les Trinitaires. La sainte Vierge lui fit entendre qu'elle le voulait parmi ces derniers ; il se présenta donc à leur noviciat en 1580, âgé de dix-neuf ans. Dès lors il montra des talents hors ligne qui firent dire de lui par Lope de Véga qu'il était « le plus beau génie de l'Espagne » ; mais plus admirables étaient son humilité, sa patience, sa charité. Il fut bientôt l'apôtre de l'Andalousie ; son zèle et son éloquence le rendirent populaire ; on le comparait à saint Jean Chrysostome et à saint Bernard. En 1590, la peste dévastant l'Espagne, il se dévoua au service des malades pendant quarante jours sans repos ni trêve, oublieux de lui-même jusqu'à l'imprudence et arrachant au peuple souffrant des cris d'admiration.

Un si saint religieux souffrait assurément du relâchement où était tombé l'Ordre des Trinitaires ; néanmoins il n'osait se joindre au petit nombre des réformés, tant il craignait leur échec. Dieu agitait pourtant son âme et lui faisait sentir l'aiguillon. Un jour, — il était à Séville, — un orage épouvantable éclate sur sa tête ; effrayé de cette menace de mort, il se reproche ses résistances à l'appel qui le sollicitait ; il prend la résolution, pour éviter la colère divine, d'entrer à Valdepagnas, l'unique couvent où fût établie — mais, encore, médiocrement observée, — la réforme. Et comme l'orage semblait redoubler de violence : « Mon Dieu, s'écrie-t-il, je vous en fais le vœu ! » Aussitôt les éclats du tonnerre s'éteignent et le calme se rétablit au ciel où se montre le soleil.

Il obtint avec peine du commissaire général de l'Ordre l'autorisation d'accomplir son vœu. Mais enfin il put entrer à Valdepagnas le 9 février 1597. La nuit même, un songe lui annonça son avenir : il vit que des barbares voulaient le clouer à une croix ; mais Notre-Seigneur y était fixé déjà ; et quand les clous qui transperçaient la chair de Jean arrivaient à toucher celle de Jésus, une extrême douceur remplaçait les affres du supplice.

Au chapitre général tenu à Séville cette même année, il fut nommé supérieur du couvent réformé ; et tout de suite il voulut y rétablir intégralement l'ancienne règle avec toutes ses sévérités. Le peuple admirait, mais les religieux trouvaient ce zèle intempestif ; l'un après l'autre ils se retirèrent. Resté presque seul, Jean, abandonné même du général de l'Ordre, n'a plus de recours qu'à Dieu et à Marie. Il est vrai que l'un et l'autre lui promettent de l'aider, de lui faire surmonter tous les obstacles.

Ces obstacles, Jean les rencontra partout. Impuissant à les vaincre en Espagne, il résolut de chercher à Rome, de demander au Saint-Siège l'appui indispensable. Tout d'abord il ne le trouva qu'auprès des Saints, nombreux en Italie. A Florence, sainte Marie-Madeleine de Pazzis ; à Rome même, saint Camille de Lellis, saint François de Sales, venu pour exposer au pape Clément VIII l'état du diocèse de Genève, l'encouragèrent vivement et lui prédirent le succès. Mais ses supérieurs religieux, qui redoutaient sans doute dans ses projets de réforme une cause de trouble profond, se déclarèrent contre lui. On essaya d'abord de le faire enfermer ; il n'évita la prison que grâce à l'influence d'un de ses parents. Puis on l'accusa d'avoir fui Valdepagnas en emportant les fonds du couvent. L'ambassadeur d'Espagne, favorablement disposé envers lui, reçut de sa cour commission de le combattre. Le pape lui-même, qui avait avec bienveillance écouté d'abord ses demandes, parut ne plus s'en souvenir. Un moment le pauvre Père, accablé de craintes et de chagrins, parut prêt à renoncer à sa sainte entreprise ; accueilli charitablement par les Carmes Déchaussés, il accepta, sur leurs instances, d'être inscrit parmi leurs novices. Mais Dieu lui fit comprendre son erreur : une vision lui montra une foule de Trinitaires rayonnants de gloire et qui semblaient pousser un cri d'angoisse : ainsi était-il averti du danger qu'il courait en essayant d'échapper à sa vocation.

Enfin après deux ans d'inutiles efforts, de souffrances, de maladies, vint le jour du triomphe. Clément VIII, par une bulle datée du 20 août 1599, approuva la réforme et autorisa

les Trinitaires réformés à constituer un Ordre nouveau avec des supérieurs distincts et la règle primitive. Jean était au comble de ses vœux, semblait-il. Pourtant les luttes devaient durer un an encore : ce n'était pas assez d'avoir l'approbation du pape, il fallait faire exécuter ses volontés. Quand il l'entreprit, Jean fut en butte à des persécutions qui allèrent jusqu'à une tentative d'empoisonnement. Clément VIII lui avait concédé trois maisons de son Ordre : il n'en put obtenir qu'une, encore était-ce ce Valdepagnas, où le cri populaire avait de tout temps exigé le retour à l'esprit primitif, — et les anciens religieux, emportés par la fureur, complotèrent-ils de le noyer dans une citerne.

Malgré tout, il fallait que la sainteté restât maîtresse et que les desseins de Dieu s'accomplissent. Les orages s'apaisèrent. Une ère de prospérité commença, prospérité non selon le monde, — car la pauvreté fut extrême et les souffrances cruelles, — mais selon la foi. Dieu, en plus d'une occasion, vint au secours de ses fidèles serviteurs par des miracles ; la réforme se propagea, et bientôt huit couvents furent réunis sous l'obédience du Père Jean-Baptiste de la Conception.

Mais celui-ci n'était pas au bout de ses épreuves ; plusieurs de ses religieux le trouvaient trop austère ; ils demandèrent qu'un visiteur vînt tempérer ses rigueurs. Le Saint eut peur pour son œuvre ; il réunit ceux qui se plaignaient, offrit de se démettre de sa charge et, tombant à genoux, il découvrit ses épaules : « Si je suis cause de cette tempête, dit-il, jetez-moi à la mer ; frappez ces épaules, je les abandonne à vos coups ; mais sauvez la réforme ! » Ces humbles paroles touchèrent les cœurs ; le visiteur nommé rendit justice au saint. Celui-ci reprit ses fonctions ; mais il ne tarda pas à les résigner, heureux de se retrouver au rang des simples religieux.

Il vécut plusieurs années encore dans la pratique de vertus que Dieu plusieurs fois bénit par des miracles. Et enfin, au mois de janvier 1613, la mort vint. Elle fut accueillie avec grande joie par le saint homme, mais avec douleur par ses frères, qui craignaient pour l'avenir de la réforme. « Pourquoi nous aban-

donnez-vous? » lui disaient-ils en pleurant. Et lui, comme autrefois saint Martin : « Seigneur, pria-t-il, si je suis nécessaire encore, je ne refuse pas le travail. » Mais il ajoutait comme malgré lui : « J'attends impatiemment le Seigneur ! *Exspectans exspectavi Dominum !* »

Alors ses frères commencèrent à réciter le *Credo*. Et quand on fut venu à ces paroles : *Et incarnatus est*, le Père Jean-Baptiste de la Conception exhala son âme en Dieu, le 14 février 1613, à l'âge de cinquante et un ans. Le pape Pie VII, en 1819, lui accorda les honneurs de la béatification.

15 FÉVRIER

SAINT FAUSTIN ET SAINT JOVITE

MARTYRS

(119)

L'empereur Trajan était mort le 11 janvier 117. Il avait institué contre les chrétiens une persécution continue, réglée par une jurisprudence durable ; c'était la maladie chronique se substituant aux éclats violents, mais courts, de maladie aiguë.

Son fils adoptif et son successeur, Hadrien, garda la même méthode. Et c'est en vertu de la procédure fixée par Trajan qu'il intervint lui-même et prononça dans la cause des deux saints frères Faustin et Jovite.

Il était en Orient lorsqu'il apprit que son père venait de mourir à Sélinonte ; immédiatement il prit sa route vers l'Italie par la vallée du Danube et l'Illyrie, pour arriver à Rome au commencement d'août 118. Il était parvenu jusqu'aux bords de l'Adda, lorsqu'il vit venir le gouverneur de la Rhétie ; celui-ci apportait une dénonciation formelle contre deux frères, Faustin et Jovite, qu'il accusait d'être chrétiens et surtout d'avoir fait dans leur ville natale, Brescia, une propagande très

fructueuse. « Ils ont déjà, disait-il, perverti plusieurs des principaux citoyens ; si on ne les en empêche, le culte de nos dieux sera bientôt absolument déserté dans ce pays. » Hadrien donna donc l'ordre de les saisir et de les interroger. Lui-même, bientôt, arriva à Brescia et fit comparaître les deux confesseurs. En vain le gouverneur avait multiplié ses tentatives pour les faire apostasier : ils étaient restés inébranlables. Cependant ils n'étaient que récemment convertis : leurs parents, qui appartenaient à la noblesse, s'étaient au contraire signalés toujours par leur fidélité au paganisme et leur haine des chrétiens. Mais Faustin et Jovite, gagnés par la grâce, avaient reçu le baptême des mains du vieil évêque de Brescia, Apollonius ; même celui-ci, admirant leur zèle d'apôtres, avait élevé l'aîné à la dignité du sacerdoce et consacré Jovite au service de l'autel en qualité de diacre. C'était, pensa Hadrien, un bel exemple de sévérité à donner que de châtier de tels déserteurs du culte officiel.

Il essaya d'abord, à l'ordinaire, de les gagner par la promesse de sa faveur impériale et de les faire sacrifier au Soleil, la divinité que lui-même adorait. « Non, répondirent les deux frères, nous n'adorons que le Dieu du ciel et de la terre, qui a fait le soleil même. Nous ne commettrons pas un crime qui nous perdrait pour l'éternité. — Le crime, reprit l'empereur, vous le commettez en vous déclarant chrétiens et en troublant la tranquillité de la paix. Obéissez, vous obtiendrez de moi un grade élevé dans mon armée. — Notre armée, c'est celle du Christ ; elle ne finira pas comme la tienne, qui ne durera qu'un peu de temps. — En voilà assez, interrompit l'empereur ; vous laissez ma patience. Sacrifiez au Soleil ou mourez ! » Le choix des frères n'était pas douteux. Mais avant de prononcer la sentence capitale, Hadrien les fit tourmenter par de nombreux supplices. Leur constance, l'inutilité de l'effort des bourreaux, émurent et convertirent plusieurs assistants, parmi lesquels Calocerus, un des officiers d'Hadrien, et Afra, la femme du gouverneur.

Ce résultat, si contraire à ses espérances, porta au comble la colère de l'empereur. Il fit immédiatement tuer ces nouveaux

chrétiens, à l'exception de Calocerus ; et, réunissant celui-ci aux deux confesseurs, cause de sa conversion, il ordonna de les conduire, à sa suite, à Milan. Là il les fit comparaître derechef à son tribunal : il pensait que, brisés par les supplices et la fatigue du chemin, ils seraient plus accessibles à ses efforts. Peine perdue. En vain il les fit torturer sur le chevalet, brûler avec des lames ardentes. Vaincu par leur courage, il livra Calocerus à un de ses officiers, qu'il chargea de le tourmenter encore, puis de le tuer, ce qui eut lieu à Milan le 18 avril 118. Lui-même poursuivit sa route jusqu'à Rome, traînant sous escorte Faustin et Jovite. Mais pas plus à Rome qu'à Milan, malgré de sangui- naires efforts continués plusieurs mois, le persécuteur n'eut raison de ses victimes, soutenues par la grâce divine. Lassé enfin de son inutile cruauté, il fit reconduire ses deux captifs à Brescia. C'est dans cette ville, dans leur patrie, qu'ils devaient recevoir leur couronne. Après une dernière confession de leur foi, ils furent menés hors des remparts, sur la route de Cré- mone. Et là, sous les yeux d'une nombreuse foule, ayant ployé les genoux, ils reçurent le coup d'épée qui trancha leur tête et les fit entrer dans la gloire le 15 février 119.

16 FÉVRIER

SAINT GRÉGOIRE X

PAPE

(?-1276)

Le 29 novembre 1268, après quatre ans seulement de règne, le pape Clément IV était mort à Viterbe. C'était l'heure où, délivré des persécutions allemandes par l'extinction des Hohen- stauffen, le Saint-Siège se voyait menacé par l'ambition de Charles d'Anjou, roi de Naples. Les menées de celui-ci retar- dèrent pendant deux ans et demi l'élection du successeur de

Clément IV ; enfin les cardinaux, vivement sollicités de mettre fin à ce douloureux interrègne, s'accordèrent pour désigner six d'entre eux, à qui serait remis le choix du pape nouveau. Guidées par saint Bonaventure, leurs voix se réunirent sur le nom de l'archidiacre de Liège, Thibaud, de la famille Visconti de Plaisance.

Thibaud, dès sa jeunesse, s'était fait remarquer par sa piété et son érudition ; il avait surtout acquis un vrai renom de canoniste. Attaché au saint cardinal-évêque de Préneste, Jacques de Précoraria, il l'avait accompagné en 1239 dans sa légation en France, et successivement devint chanoine de Lyon et archidiacre de Liège. Innocent IV lui proposa l'évêché de Plaisance ; mais son humilité le lui fit refuser. Il revenait de Rome quand, à force d'instances, l'archevêque de Lyon, Philippe, obtint d'être aidé de sa science pendant le treizième concile œcuménique, tenu en cette ville (1245) et présidé par le pape lui-même. Mais ensuite il vint à Paris ; il aimait à y poursuivre ses travaux de droit canon. C'était le moment illustre entre tous, où à l'Université professaient Albert le Grand, saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin. Parmi eux, Thibaud Visconti ne faisait pas mauvaise figure. Le roi l'avait remarqué, rendait hommage à sa science, vénérât sa vertu par de tels témoignages d'estime, qu'on s'en étonna : « J'honore en lui, répondit-il, le temple de Dieu et le sanctuaire de l'Esprit-Saint. »

Quelques années plus tard, à l'appel d'Urbain IV, puis de Clément IV, le roi de France prenait la croix avec ses trois fils, entraînant avec lui ses frères Alphonse de Poitiers et Charles d'Anjou, les comtes d'Artois, de Bretagne et de Flandre. On sait quel fut l'échec de la huitième croisade. Le roi mort, Charles d'Anjou se hâta de traiter et de rentrer en France. Mais le prince Édouard d'Angleterre, qui avait débarqué à Tunis après la mort de Louis IX, voulut poursuivre la pieuse entreprise et mena ses troupes en Terre sainte. L'archidiacre de Liège, croisé dès le premier moment, l'y suivit ; il était auprès de lui, à Saint-Jean-d'Acre, lorsque les messagers lui arrivèrent qui lui apportaient la nouvelle de son élection au souverain

pontificat. C'était le 27 octobre 1271 ; il prit le nom de Grégoire X. Forcé de rebrousser chemin pour revenir à Rome, il ne s'y décida qu'avec des larmes dans les yeux : « Si je t'oublie, Jérusalem, dit-il avec le Psalmiste, que ma droite cesse de se mouvoir ! que ma langue s'attache à mon palais, si je cesse de penser à toi ! »

Son premier acte de souverain pontife fut un acte d'apôtre : il envoya en Chine deux dominicains, qui, accrédités comme ambassadeurs, enseigneraient à l'empereur la foi chrétienne. Puis il s'embarqua pour l'Italie, où il arriva le 1^{er} janvier 1272, à la grande joie de son peuple.

Il avait raison de se réjouir, et toute la chrétienté avec lui, car le pontificat qui commençait serait le plus glorieux des quatorze qui devait remplir la dernière moitié du XIII^e siècle. Saint Grégoire X a poursuivi le relèvement de l'Empire romain, qu'il consacra en Rodolphe de Habsbourg, la réunion des Grecs, qu'il obtint, momentanément du moins, au second concile de Lyon (XIV^e œcuménique), la délivrance de Jérusalem, la réforme du clergé et du monde chrétien, toutes œuvres bien conformes au caractère de sa sainteté.

C'est à secourir Jérusalem qu'il donna ses premiers soins. Avant même d'arriver à Rome pour s'y faire couronner, il voulut, de Viterbe, où était encore réunie la cour pontificale, demander pour la Cité sainte l'aide de Pise, de Gênes, de Venise et de Marseille, priant ces villes d'équiper dans ce but chacune trois galères ; il écrivit dans le même sens au roi de France, Philippe le Hardi. Et à la fin de sa vie ce souci le remplissait encore : c'est pour permettre aux nations chrétiennes de s'unir dans une immense croisade qu'il avait travaillé à rétablir la paix entre elles pendant tout son pontificat.

La paix, il la chercha d'abord dans la restauration du pouvoir impérial. Depuis la mort de Frédéric II, l'irréconciliable ennemi de la papauté, les électeurs n'avaient pu s'accorder pour le choix de son successeur. Richard de Cornouailles, frère de Henri III d'Angleterre, et Alphonse X de Castille se disputaient la couronne. En se ralliant à Rodolphe de Habsbourg,

élu le 1^{er} octobre 1273, Grégoire entraîna vers ce prince l'Allemagne entière. Ainsi fut écartée toute cause de guerre européenne.

La paix, il voulut l'établir encore au sein de l'Église par la réforme des mœurs et par la cessation du schisme grec.-L'empereur de Constantinople, Michel VIII Paléologue, dans un but plus politique que religieux, avait déjà lié partie avec le pape Urbain IV. C'était une affaire qu'il fallait se hâter de terminer. Grégoire X le comprit ; il releva les avances de Michel et, dès le 31 mars 1272, il convoquait à Lyon un concile général qui traiterait de ce grave objet, aussi bien que de la correction des abus et des intérêts de la Terre sainte.

En attendant la réunion du concile, fixée au 1^{er} mai 1274, il réclamait pour l'Église la paix avec la liberté. « La liberté, écrivait-il au roi de Portugal Alphonse III, est le rempart de la foi, qui est le lien de la société civile. Quand le démon veut renverser les États, il commence par persuader aux princes qu'il leur est avantageux de détruire la liberté de l'Église. » Il essayait encore, se rendant à Lyon, de réconcilier les Guelfes et les Gibelins de Florence ; il ne tint pas à lui que la concorde fût rétablie parmi les peuples de la Toscane.

Enfin il arriva au siège du concile. Cinq cents évêques, soixante-dix abbés mitrés se trouvèrent réunis. On comptait encore un millier de théologiens, séculiers ou réguliers ; parmi eux, le général des Dominicains, Humbert de Romans, celui des Franciscains, saint Bonaventure, et le savant frère prêcheur Pierre de Tarentaise, qui devait succéder à Grégoire X sous le nom d'Innocent V. Saint Thomas d'Aquin avait été convoqué aussi ; mais en routé pour le concile, il mourut le 7 mars à l'abbaye cistercienne de Fossanuova. Enfin on remarquait la présence des patriarches latins d'Antioche et de Constantinople, des ambassadeurs de France, d'Angleterre, d'Allemagne, de Sicile, des représentants des chevaliers du Temple et de Saint-Jean de Jérusalem.

Après trois jours de jeûne et de prières, la première séance s'ouvrit le 7 mai, par un discours du pape, dans l'église métro-

politaine de Saint-Jean ; et tout d'abord, en attendant les députés grecs, l'assemblée s'occupa de la réforme et vota vingt-deux canons disciplinaires. Le second de ces canons, relatif à l'élection du pape, décidé que, pour éviter les longues vacances du Saint-Siège, « les cardinaux qui se trouveront dans la ville où le pape mourra attendront seulement huit jours les absents, puis s'assembleront dans le palais du pontife, où ils n'auront aucune relation avec le dehors. Si trois jours après leur entrée l'Église n'est pas pourvue d'un pasteur, les cinq jours suivants on ne servira qu'un mets aux cardinaux et, au delà de ce terme, rien que du pain, du vin et de l'eau. »

Le 24 juin arrivèrent les ambassadeurs de l'empereur Michel Paléologue. Celui-ci, après avoir discuté avec quatre Frères Mineurs envoyés par le pape les conditions de l'union, les avait fait accepter par le clergé de l'Église grecque ; c'est ce qu'annoncèrent les ambassadeurs en adhérant pour lui à ces trois points : la reconnaissance de la primauté du Saint-Siège, l'acceptation du principe de l'appel à Rome, la mention du pape dans la liturgie. C'est à la quatrième session, tenue le 6 juillet, en l'octave des apôtres Pierre et Paul, qu'eut lieu cette solennelle adhésion. Puis le grand *logothète*, ou chancelier de l'empire, George Acropolitès, fit, au nom de l'empereur, le serment par lequel il abjurait le schisme et promettait fidélité au Saint-Siège. Alors l'assemblée entière entonna le *Credo*, en répétant trois fois la formule *Filioque*, que rejetait l'Église grecque depuis Photius et Michel Cérulaire. Le schisme, qui avait duré deux cent vingt ans, était officiellement fini. Mais en réalité les passions ambitieuses du clergé grec ne souffrirent pas que cette heureuse réunion eût des suites.

L'heure était pourtant à la joie ; les grands projets de Grégoire X semblaient près de se réaliser. Car à la suite du concile les volontés des princes s'unissaient dans un projet de croisade générale. La pape ardemment travaillait à le faire aboutir. Mais il ne devait pas vivre assez longtemps pour en avoir la joie. Dix-huit mois ne s'étaient pas écoulés que, avant même d'avoir pu rentrer à Rome, il tomba malade à Arezzo, en Toscane. La

piété profonde qu'il avait eue toujours et qui avait fait l'admiration des Lyonnais se montra avec effusion à ses derniers moments. Les lèvres attachées aux pieds de Jésus en croix, murmurant les paroles de l'*Ave Maria*, il mourut avec tant de douceur, qu'il sembla s'endormir. C'était le 10 janvier 1276.

Les Grecs, charmés de ses vertus, le déclarèrent, dans un de leurs conciles, « un homme bienheureux et très saint, si toutefois on doit l'appeler un homme et non pas un ange ».

17 FÉVRIER

SAINT FULRAD

ABBÉ

(VIII^e siècle)

Aux vertus religieuses et monastiques dont il fut un magnifique exemple, saint Fulrad a joint des talents de diplomate et d'organisateur qui lui ont valu de jouer un grand rôle sous le règne glorieux de Pépin le Bref. Son épitaphe, écrite en vers par Alcuin, met en relief ses mérites : « C'était, dit-elle, un prêtre excellent, un abbé digne de vénération, actif, mais aussi pieux de cœur et d'esprit, ... gloire de l'Église, empressé à toute bonne œuvre. Il a richement relevé cette demeure de Dieu, comme tu le vois, lecteur, et entouré d'un grand amour les reliques des Saints honorés dans cette église. Aussi croyons-nous qu'il est au ciel associé à ceux qu'il a tant aimés sur la terre. »

La diplomatie de Fulrad, aussi bien, fut toute employée au service de la religion, à unir étroitement la France et l'Église, à fournir à celle-ci l'aide efficace de celle-là, à glorifier la patrie en lui faisant défendre la foi.

Il appartenait à une famille illustre et puissante d'Alsace ; mais il ne se recommandait pas moins par sa science et sa sainteté. Ce sont des faits bien prouvés par la haute dignité d'archi-

chapelain de la cour royale, — avant lui confiée à des évêques et qu'il exerça n'étant encore que simple prêtre, — et par la confiance du roi, qui lui ouvrit l'entrée de ses conseils. L'archichapelain, qu'on nommait encore *custode du palais*, ou *archiprêtre de France*, était à la tête de tout le clergé de la cour ; cette dignité remontait au fondateur de la monarchie, à Clovis lui-même, qui peut-être avait, en l'établissant, suivi l'exemple de Constantin le Grand. Et l'importance qu'on lui reconnaissait éclate par ceci qu'au nombre des chapelains de la seule cour mérovingienne on compte dix-huit Saints.

Dès l'arrivée au pouvoir de Pépin le Bref, l'influence de Fulrad eut à s'exercer et se révéla puissante. Charles-Martel, en distribuant à ses guerriers, sans autre mérite de leur part que leur valeur militaire, les évêchés et les bénéfices ecclésiastiques, avait précipité la décadence du clergé, tant séculier que régulier, fort avancée du reste par les désordres des règnes précédents. Saint Boniface, encouragé par le pape saint Zacharie, entreprit de travailler à la réforme de l'Église franque ; Fulrad l'y aida de tout son pouvoir, auprès du roi et même auprès du pape. On voit, par exemple, que c'est grâce à lui que le Saint-Siège accorda l'honneur du *pallium* à saint Abel, qui avait été nommé archevêque de Reims à la place du soudard Milon. Et plus tard c'est à Fulrad que Boniface, au moment de partir pour la Frise, où l'attendait le martyr, recommandait ses œuvres, ses monastères, ses disciples, notamment son cher Lull, qu'il lui demandait de faire nommer comme son successeur sur le siège épiscopal de Mayence.

En 751, le rôle de Fulrad allait s'élargir encore. Pépin, maire du palais depuis dix ans, gouvernait en fait le royaume sous le nom de l'incapable Childéric III. D'accord avec ses leudes, il songeait à poser sur sa tête la couronne, dont seul il faisait respecter les droits ; mais il désirait obtenir l'adhésion du pape. C'est Fulrad, avec Burchard de Wurtzbourg, qu'il envoya à Zacharie pour lui poser la question décisive : « A qui revient le titre de roi, à celui qui n'a que les vains attributs de la royauté, ou à celui qui en exerce effectivement le pouvoir ? — A ce

dernier, » répondit le pontife. Et Fulrad, en rapportant cette parole, détermina le changement de dynastie. Au printemps de 752, saint Boniface sacra le nouveau roi aux acclamations de ses leudes.

Deux ans ne s'écouleraient pas sans que cette consécration fût renouvelée avec plus de solennité, dans la basilique de Saint-Denis, par le pape lui-même. Zacharie était mort ; son successeur Étienne II, menacé par le roi des Lombards Aistulf, avait demandé le secours de la France et, sous la sauvegarde de ses ambassadeurs, était entré sur ses terres. Pour le recevoir avec honneur, Pépin envoya au-devant de lui, jusqu'à l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune en Valais, deux ambassadeurs ; et ce fut, avec le duc Rothard, l'archi-chapelain Fulrad. En leur compagnie, Étienne reprit sa route vers le roi ; il rencontra bientôt le fils aîné de Pépin, Charles, alors âgé de moins de douze ans, qui, entouré d'une troupe brillante d'*antrustions*, avait fait cent milles au-devant de l'auguste visiteur. Le roi lui-même, avec sa femme, ses autres enfants et toute la cour, vint l'attendre à trois milles de la résidence royale de Ponthion, près de Vitry-le-François. Dès qu'il l'aperçut, il descendit de cheval avec toute sa suite et se prosterna à terre ; puis, relevé, il marcha à pied à côté de la monture du pape, comme pour lui servir d'écuyer. Alors Étienne se mit à chanter à haute voix des hymnes à la gloire de Dieu, et c'est au milieu des saints cantiques que l'on pénétra dans le palais, le 6 janvier 754, en la fête de l'Épiphanie.

Quand, acquiesçant à la demande du souverain pontife, le roi de France entreprit la guerre contre Aistulf, Fulrad faisait partie encore de l'armée qui franchit les Alpes et réduisit les tronpes lombardes. Le traité de paix signé, la restitution des terres pontificales jurée par Aistulf, le pape prit le chemin de Rome ; il était accompagné de Hiéronyme, un des fils de Charles-Martel, et de l'archi-chapelain Fulrad. Mais le parjure lombard refusa de faire honneur à son serment et même, les soldats francs à peine éloignés, reprit contre l'Église ses hostilités. Quand ils revinrent en France, Hiéronyme et Fulrad étaient donc porteurs

d'une protestation du pape qui faisait prévoir un appel nouveau à la puissance protectrice de Pépin ; cet appel ne tarda pas en effet à être apporté au roi, d'abord par Villarius, l'évêque de Nomentum, puis par trois messagers, qui réussirent à s'échapper de Rome assiégée par Aistulf et réduite aux abois.

Bientôt, répondant filialement au cri d'angoisse du pontife, les Francs repassèrent les Alpes, rompaient de nouveau la résistance des Lombards, imposaient la paix. Cette fois il fallut en exécuter les rigoureuses conditions. Toujours honoré de la confiance royale, c'est Fulrad qui fut chargé d'entrer, au nom du souverain pontife, en possession des territoires et des villes récupérés. Ainsi eut-il l'honneur de travailler très directement à la fondation du pouvoir temporel des papes et à la constitution de leurs États (756). Et encore, après qu'Aistulf, en mourant cette année même d'un accident de chasse, eut semblé délivrer l'Église de Rome de ses graves soucis, une lettre d'Étienne au roi Pépin nous apprend que c'est « sous les auspices et par les soins de notre fils Fulrad, ton fidèle, que Desiderius (Didier), *homme très doux*, a été choisi pour roi des Lombards ». L'avenir montra que cet homme très doux, qui affectait pour obtenir l'appui du pape et de ses conseillers une feinte soumission et les plus équitables dispositions, n'était pas un ennemi moins redoutable que son prédécesseur. Mais qui l'eût pu prévoir à ce moment ?

C'est alors sans doute que, en récompense de ses services, Fulrad obtint d'Étienne une grande faveur. Depuis plusieurs années sa piété l'avait poussé à fonder des monastères établis sur ses possessions patrimoniales : deux d'entre eux non loin de Schlestadt, un autre au diocèse de Metz et enfin celui de Saint-Varan en Alémanie. Pour tous et même pour ceux que plus tard pourrait encore établir le pieux chapelain, le pape concédait pleine et entière exemption de toute juridiction épiscopale, de tout pouvoir laïc, et lui donnait le droit, suspensif de toute exécution, d'appel au Saint-Siège. Il lui accorda encore, sa vie durant, la jouissance à Rome d'un hôpital situé près de la basilique de Saint-Pierre et d'une maison voisine du monastère de Saint-Martin.

Fulrad était-il dès lors abbé de Saint-Denis? Il ne le semble pas. Du moins c'est vers cette époque qu'il le devint, et c'est peut-être pour reconnaître avec éclat son habile dévouement que Pépin lui octroya cette dignité. Il y avait certainement plusieurs années qu'il en était revêtu lorsque, en 768, le roi vint à mourir. Originaire d'Alsace, y possédant encore des biens considérables, l'abbé se trouvait sujet de Carloman, qui, par la mort de son père, hérita de l'Austrasie, de la Bourgondie, de l'Alsace et de l'Alémanie. Ce prince lui continua la faveur de son père et la charge d'archi-chapelain, comme les papes lui gardaient l'amitié d'Étienne. Ainsi voyons-nous qu'il put obtenir d'Hadrien l'honneur du *pallium* pour l'évêque de Reims, Tilpin ou Turpin, qui avait été moine de Saint-Denis et fut le vaillant prélat célébré par la *Chanson de Roland*.

Mais Carloman ne tarda pas à mourir. Agé de vingt ans, il expira à Samoncy le 4 décembre 771, laissant deux fils incapables de régner selon les principes du temps. Aussi ses fidèles eux-mêmes n'hésitèrent pas à reconnaître Charles comme seul roi. Dans cette occasion, Fulrad, l'abbé de Saint-Denis, avec les comtes Varin et Adalhard, fut le premier à se déclarer en sa faveur.

Néanmoins, à partir de ce moment, il s'enfonce dans les ténèbres. Fut-il encore chapelain de Charlemagne? Le fait reste douteux. On ne trouve plus, du moins, sa trace dans les événements glorieux du nouveau règne. Il est donc probable que, âgé, affaibli par ses travaux passés, l'abbé de Saint-Denis se confina dans les devoirs de sa charge et dans les exercices de la piété. Sa sainteté, déjà grande, se mûrit encore pendant les dernières années de sa vie. Enfin la mort vint le prendre pour la vie éternelle en 784. Il voulut être enseveli dans son monastère de Saint-Alexandre, dont il avait, ainsi que de ses autres fondations, fait le don à l'abbaye royale de Saint-Denis.

18 FÉVRIER

SAINT SYMÉON
ÉVÊQUE ET MARTYR
(?-107)

L'an 62 de l'ère chrétienne, les Juifs rassemblés tumultuairement s'étaient saisis de l'évêque de Jérusalem, Jacques, qu'on appelait le frère du Seigneur ; ils l'avaient précipité du haut du Temple, lapidé, enfin assommé. Un homme courageusement se leva pour leur reprocher leur crime ; avec vigueur il flétrit leur cruauté. Pourtant il avait grandement sujet de la redouter pour lui-même, car il était le propre frère de la victime. Mais Dieu détourna de lui la fureur des bourreaux.

Il s'appelait Syméon ou Simon. C'est par ce dernier nom que le désigne saint Matthieu, quand il rapporte les propos des Nazaréens au sujet de Jésus : *D'où viennent à celui-ci, disaient-ils, tant de sagesse et de puissance miraculeuse? N'est-il pas le fils du charpentier? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie? et ses frères, Jacques, Josès, Simon et Jude?*

Frères, on désignait, on désigne encore, en Orient, par ce mot les cousins. De fait, Simon était cousin de Jésus. Les uns ont cru que son père, Alphée, dit aussi Clopas, était le frère de saint Joseph. D'autres, plus exactement peut-être, établissent autrement la parenté. Ils font Syméon et ses frères fils de cette Marie que l'Évangile de saint Jean montre à côté de la Sainte Vierge au Calvaire, et qu'il appelle sa sœur : *Stabant autem juxta crucem Jesu Mater ejus et soror matris ejus Maria Cleophae* (Jo. 19²⁵). Sœur ou cousine ? En tout cas, elle fut du nombre de ces pieuses femmes qui, selon l'Évangile, s'attachèrent à Jésus pendant les années de sa prédication, l'aidèrent de leurs biens, assistèrent à sa passion. Et sa foi, son dévouement agirent sur ses fils au point qu'ils se livrèrent tout entiers au Sauveur. Il est vrai, Syméon, non plus que Josès, ne fit pas

partie du collège apostolique. Et même ne serait-ce pas d'eux que saint Jean dit qu'au mois de septembre 783, *les frères de Jésus ne croyaient pas encore en lui* (vii, 2) ? Mais enfin la résistance de leur esprit, — si elle exista, — fut vaincue. Les deux frères, conquis à l'œuvre que servaient déjà Jacques et Jude, prirent leur place parmi les fidèles. On ne saurait douter qu'ils ne se trouvassent au Cénacle le jour de la Pentecôte, pour y recevoir l'effusion du Saint-Esprit.

Syméon, comme ses frères et notamment Jacques, le premier évêque de Jérusalem, était du fond de l'âme attaché à la Loi et aux observances judaïques. Il n'est pas étonnant qu'il se soit particulièrement dévoué à l'Église qui se constitua dans la Ville sainte et qu'il ait d'abord partagé, vis-à-vis des gentils et de leur admission à la foi, les répugnances instinctives contre lesquelles se prononça le concile de Jérusalem. On croit même que, du vivant de Jacques, il participa au gouvernement de son Église. Aussi, peu de temps après le martyre de celui-ci, le conseil apostolique s'étant réuni pour lui donner un successeur, tous d'une même voix choisirent Syméon comme le plus digne de cet écrasant honneur et lui imposèrent les mains.

Imbu des mêmes idées que son prédécesseur, il administra son Église avec le même zèle et le même dévouement. L'occasion se présenta bientôt de la sauver du dernier désastre. Les séditions continuelles des Juifs, provoquées du reste par la tyrannie et les exactions des procureurs, avaient enfin mis le comble à la colère des Romains ; ils se décidèrent à profiter de la première occasion pour tirer d'eux une vengeance terrible. Au printemps de 66, Gessius Florus, le procureur, vint à Jérusalem. L'occasion cherchée, il semble bien qu'il fût décidé à la faire naître. Il réussit à pousser le peuple à bout ; une révolte générale éclata, et tout de suite il fut évident que les Romains mèneraient la répression jusqu'à l'anéantissement de la nation. Les chrétiens n'avaient pas oublié les nombreuses prédictions du Sauveur sur la ruine de la Ville sainte, ni l'ordre qu'il leur avait donné de fuir avant ce jour de désolation. Aussi bien Dieu veillait sur ses élus : un avertissement céleste était

venu presser quelques-uns des plus saints d'entre eux, et probablement Syméon lui-même. Sans perdre de temps, « *sans descendre du toit pour rien prendre dans la maison, sans revenir des champs pour endosser un vêtement,* » ils partirent. La ville de Pella, au delà du Jourdain, dans le royaume tranquille d'Agrippa, reçut leur fuite. De cet asile, ils assistèrent navrés à l'accomplissement des redoutables prophéties.

Au bout de quatre ans, lorsque la guerre eut dévoré Jérusalem et son Temple. Syméon ramena son troupeau parmi les ruines. Désormais un abîme infranchissable les isolait du passé. Leur douleur ne fut pas moindre que celle des Juifs ; les chrétiens issus de la nation élue ne se résignaient pas à voir leur cause se séparer, sans espoir, de la sienne. « Même envers la Synagogue déicide et persécutrice, une sorte de piété filiale se retrouvait parmi eux. » Ils la pleuraient : ils ne pleuraient pas moins sur la suppression de tous les rites mosaïques auxquels ils étaient restés attachés. La nécessité providentielle s'imposait d'aller dorénavant vers un avenir totalement délivré des observances légales et de consommer le divorce qu'avait préparé le concile de Jérusalem. A ce deuil s'ajoutaient les angoisses d'un présent de famine et de détresse. L'exil avait épuisé les ressources petitement emportées ; entre les ruines des murailles, rien ne subsistait de ce qu'on avait laissé. Il fallait vivre cependant. Mais la misère de l'évêque et de son peuple fut acceptée, supportée d'autant plus vaillamment, que Dieu la favorisa par de nombreux miracles et compensa la pauvreté de l'Église par sa fécondité. La communauté de Jérusalem ne cessa de prospérer et de s'accroître, défendue par la foi vaillante de Syméon contre les hérésies naissantes, pendant les trente années qui s'écoulèrent jusqu'à la persécution de Domitien, et même jusqu'à celle de Trajan.

Il ne semble pas en effet que la première ait atteint la Palestine. Syméon y aurait-il échappé, lorsque le fils de Vespasien rechercha, dans la crainte de leur ambition, les derniers fils de David ? Pourtant il ne fut pas alors inquiété. Il fallut, pour qu'il eût, comme son frère Jacques, l'honneur du martyre, un

de ces mouvements populaires qui firent, au commencement du règne de Trajan, les premières victimes de ce prince. En 107, des païens, des juifs, des chrétiens hérétiques, cérinthiens, nicolaïtes, esséens, le dénoncèrent au légat consulaire Tiberius Claudius Atticus, tout à la fois comme chrétien et comme descendant de David. Le légat fit comparaître à son tribunal ce vieillard de cent vingt ans, dont on redoutait encore les projets ambitieux ou l'influence. Il ne lui épargna ni les fouets ni la torture. L'évêque subit tout, pendant plusieurs jours, avec un courage qui fit l'admiration des spectateurs, des bourreaux et même du juge. Enfin, pour en avoir raison, on l'attacha à une croix, comme son Maître, comme son parent divin, dont il eut ainsi le bienheureux honneur de partager le supplice. Il était, dit-on, le dernier survivant de tous ceux qui virent de leurs yeux mortels le Sauveur parmi les hommes.

Atticus, après la mort de Syméon, voulut continuer les recherches qu'avaient amorcées les dénonciateurs de l'évêque. Il apprit alors qu'eux-mêmes se rattachaient à cette race de David qu'ils avaient visée en leur victime. Pas plus qu'elle il ne les épargna : par leur mort, ils expièrent, non pas la gloire de partager une si noble origine, mais le crime odieux dont ils s'étaient lâchement souillés et que la vengeance divine poursuivit dans leur châtement.

19 FÉVRIER

SAINT BONIFACE

ÉVÊQUE

(vers 1188-1265)

La vie du bon Saint célébré en ce jour n'a été marquée par aucun grand événement ; elle s'est écoulée dans la simplicité. A part les quelques années d'un épiscopat, signalé du reste seulement par une éminente vertu, on n'y trouve qu'humilité

et douceur. Mais l'exemple qu'elle a donné est d'autant plus efficace, qu'il est plus à la portée de tous ; et, comme le dit un biographe de saint Boniface, « de même que sa présence était une lumière douce et salutaire, sa mémoire a son parfum qui réjouit les âmes et ajoute au charme de la vertu ».

« Dès le berceau, sa vie fut toute gracieuse, » dit aussi l'auteur de ses Actes. Il naquit, environ en 1188, dans la ville de Bruxelles, qui dépendait alors de l'évêché de Cambrai. Ses parents étaient fort attachés à la religion, et l'enfant montra tout d'abord qu'il avait hérité d'eux leur foi et leurs sentiments pieux. Sa pureté était si délicate, qu'il ne souffrait qu'avec peine d'être embrassé, même par son aïeule ou sa mère. Il n'avait que cinq ans lorsque celle-ci le mena aux écoles ; tout de suite on remarqua en lui une intelligence vive, une mémoire fidèle, une parole facile, une docilité souple et humble ; mais, plus que tous ces dons heureux, une innocence et une piété admirables. Comme le baptême avait fait son âme sans tache, ainsi le reçut le ciel. Et s'il était le premier en application et en science parmi ses condisciples, il était aussi le plus adonné à la prière et le plus assidu aux saints offices de l'Église.

A dix-sept ans, vers 1205, il alla compléter ses études à Paris. Il devait y demeurer trente ans ; étudiant d'abord, puis docteur en théologie et dans les sept arts libéraux, il donna une si haute idée de son mérite, qu'il fut appelé à occuper une chaire dans l'Université. En même temps ses vertus se développaient, attirant la vénération de tous ; humble et dévot, prudent et édifiant dans ses paroles, énergique à défendre la vérité et les bonnes mœurs, indissolublement attaché à la foi, il était encore, et pour cela même, d'une austérité de vie presque effrayante. Par le jeûne et les veilles, il matait son corps ; il était toujours revêtu d'un cilice ; il ceignait ses reins d'une chaîne de fer et, quand il lui devint impossible de la porter, il la remplaça par une ceinture de crin garnie de gros nœuds. C'est par de telles pénitences qu'il se prépara au sacerdoce et, prêtre, entretint sa ferveur. Aussi ne célébrait-il jamais le saint sacrifice qu'en versant des larmes. Il avait pour la sainte Vierge une dévotion

filiale qui faisait naître en lui un ardent désir de la contempler, même sur cette terre, et l'on raconte que plus d'une fois cette bonne Mère satisfit ce désir en se montrant à lui, tantôt seule, tantôt avec son divin Fils, tantôt environnée d'un éclatant cortège de vierges.

Une nuit de Noël, — il était évêque alors, — la maladie l'avait empêché de se rendre à matines, et il s'en affligeait et s'en plaignait à la douce Mère de Bethléem. Et elle lui apparut, portant son divin nouveau-né enveloppé de ses langes. Elle le déposa sur son lit, et le petit enfant Jésus, dégageant sa menotte, écarta le voile qui couvrait son cher visage pour lui en montrer la beauté radieuse. « Oh ! disait ensuite l'heureux contemplatif, s'il n'y avait rien au paradis que cette face bénie, ce serait peu de souffrir tout en ce monde, afin de se délecter un jour de sa vue ! »

Après qu'il eut enseigné sept ans à Paris, une révolte des étudiants, qui firent grève autour de leurs maîtres, le décida à quitter l'Université. Il vint à Cologne ; la ville, fière de le posséder, le nomma à son insu à une chaire de scolastique qu'il occupa deux ans.

C'est alors que, malgré ses résistances, il fut élevé sur le siège épiscopal de Lausanne (1237). Cette ville, qui faisait en ce temps partie de la Bourgogne, avait hérité de l'évêché jadis fixé à Avenches, près du lac de Neuchâtel, lors de la décadence de cette dernière cité. Saint Boniface parut avoir eu le pressentiment des luttes et des douleurs qu'il devait y rencontrer. Il y déploya pourtant des vertus et un zèle qui auraient dû lui concilier tous les cœurs. Par ses discours, par ses conversations, par ses conseils, il ne cessait de ranimer la piété dans les âmes ; toujours abordable, il recevait quiconque se présentait à lui et prodiguait à tous les trésors de sa science et de sa tendresse paternelle. Mais, fort et vaillant aussi, il n'évitait pas les occasions de réprimer les vices, de s'opposer aux abus, de corriger les mœurs. Et dans ce siècle corrompu, gangrené, ces occasions se rencontraient souvent ; le zèle de l'évêque se heurtait à des résistances brutales qui faillirent lui coûter la vie.

C'était le moment où l'empereur d'Allemagne, Frédéric II, soutenait contre l'Église une guerre acharnée. Le pape Innocent IV, en 1245, convoqua à Lyon un concile qui devait prendre vis-à-vis de l'indigne empereur la défense des intérêts de Dieu. L'évêque de Lausanne était au nombre des cent quarante prélats, réunis en la cathédrale de Saint-Jean, qui prononcèrent la déchéance de Frédéric. Celui-ci, enflammé de colère, ne se contenta pas de poursuivre la lutte qu'il avait entreprise contre le pape ; il voulut faire éprouver son ressentiment à ses juges. Notamment il envoya deux cents hommes armés pour mettre à mort Boniface de Lausanne. Celui-ci, ignorant ces mauvais projets, sortit un jour de sa ville, accompagné seulement de deux hommes. Il tomba dans une embuscade ; saisi, garrotté, jeté sur un cheval, on allait l'emmenner au galop. Mais un de ses compagnons, fidèle jusqu'à l'audace désespérée, s'élança sur les assaillants ; à coups d'épée, il fait le vide autour du prisonnier, tourne bride au cheval, part à fond de train et réussit, par l'aide miraculeuse de Dieu, à sauver son maître en profitant de l'ébahissement général.

Échappé à la vengeance de Frédéric, l'évêque connut bientôt un autre danger. Il avait cru, à juste titre, devoir parler fortement, annoncer des mesures sévères contre des prêtres scandaleux. Ceux-ci résolurent de tuer le défenseur de la pureté ; ils vinrent en armes à l'église où il célébrait la messe, dans l'intention de l'égorger à l'autel même. Heureusement un frère mineur était présent ; il appela au secours ; les citoyens accoururent, et les assassins n'eurent qu'à se dérober par la fuite.

C'en était trop pour le pauvre vieillard. Il ne se sentait plus les forces nécessaires à soutenir de telles luttes, même contre ceux qui auraient dû être ses auxiliaires. Il courut à Rome demander au pape qu'il voulût bien le décharger de son fardeau. Longtemps Innocent IV refusa, plein d'estime pour le prélat et de confiance en ses talents. Boniface insista, déclara qu'il ne reviendrait jamais à Lausanne. Enfin le pape céda ; tout en lui gardant ses droits épiscopaux, il l'autorisa à retourner dans sa patrie. Le Saint partit donc pour Bruxelles ; dans les envi-

rons, à la Cambe, s'élevait un monastère florissant et fervent de religieuses cisterciennes. C'est près de lui qu'il se fixa, sur une volonté manifestée, dit-on, par la sainte Vierge à l'une des religieuses. Désormais ses soins seraient consacrés à ce troupeau, où il ne trouverait que des consolations.

Il vit donc s'écouler dix-huit ans encore, dans un bonheur que ne lui avaient jamais donné ni les honneurs ni la science. Enfin la mort approcha ; elle s'annonça d'abord par une faiblesse si grande, qu'il ne pouvait plus lever la main même jusqu'à sa bouche. Il en était bien affligé, il avait soif de la messe, et la célébrer lui devenait impossible. On raconte que, pour satisfaire son pieux désir, plus d'une fois des anges vinrent l'assister au saint autel. Quand la maladie l'eut réduit à l'extrémité, il prit en ses mains l'Évangile de saint Jean, il le baisa : « Voici ce que j'ai appris, dit-il, voici ce dont j'ai vécu : c'est ma foi, mon espérance ; et c'est enfin avec quoi je souhaite mourir. » Sur ces paroles il rendit l'âme le 19 février 1265.

20 FÉVRIER

SAINT EUCHER

ÉVÊQUE

(fin du VII^e siècle-743)

Saint Eucher naquit à Orléans d'une famille noble et pieuse, à la fin du VIII^e siècle. Pieuse, car parmi les moniales d'un monastère voisin de cette ville, des sœurs du Saint se vouèrent à Dieu ; et, s'il faut en croire l'auteur de sa vie, qui dit s'appuyer sur le témoignage de celles-ci et d'autres personnages très véridiques, sa sainteté fut annoncée à sa mère par un ange, quand elle le portait encore dans son sein. Pourtant l'enfant ne fut pas baptisé aussitôt après sa naissance. Pour lui procurer l'honneur de recevoir l'eau régénératrice des mains d'un évêque, ami

de la famille sans doute, on l'envoya, déjà grandelet, à Autun, dont alors Ansbert occupait le siège. Celui-ci conféra à l'enfant le baptême et la confirmation ; il le garda même, semble-t-il, quelque temps auprès de lui. Est-ce là que, à l'âge de sept ans, Eucher commença ses études ? Du moins il les continua et les acheva dans sa ville natale avec un très grand succès. Il s'adonna spécialement à l'Écriture sainte et au droit canon. « Comme une source abondante, dit son biographe, remplit en un moment et forme un fleuve, ainsi le torrent de la science coulait en son esprit et remplissait sa mémoire, qui la conservait fidèlement. » Mais le jeune homme n'était pas moins pieux que savant. Il avait lu dans saint Paul que *la figure de ce monde passe* et que *la sagesse du monde n'est que folie devant Dieu*. Aussi son âme, vite dégoûtée de ces biens passagers et frivoles, s'élevant au-dessus des trésors des sciences humaines, ne jugea point digne d'elle de s'y attacher. Seules la contemplation et l'amitié divines lui parurent mériter son amour. Eucher quitta sa famille, sa ville, son pays, et alla s'enfermer dans la célèbre abbaye de Jumièges, aux environs de Rouen.

Ce qu'il y fut, quelles vertus il y cultiva, l'histoire ne nous l'a point dit. Mais nous savons que sa vie fut telle, que la renommée s'en répandit au dehors, au point de remplir de fierté et de vénération ses concitoyens. Ils prouvèrent bien leurs sentiments vers 720. A ce moment Suavaricus, leur évêque, qui était aussi l'oncle d'Eucher, vint à mourir. Et tout de suite les fidèles et le clergé jetèrent, pour le remplacer, les yeux sur le jeune moine son neveu : il n'avait pas encore atteint la trentaine. Or Charles-Martel, le maire d'Austrasie, en guerre contre la Neustrie, avait battu le roi Chilpéric, conquis son royaume et, lui laissant le vain titre de roi, avait réuni sous sa main toute la monarchie franque. C'est à lui que les habitants d'Orléans, — était-il alors dans leur ville, où il vint en 719, ou à Angers, qu'il conquit en 721 ? — s'adressèrent pour confirmer leur choix. L'illustre maire, en effet, gouvernait en maître, en maître rude et plus politique que religieux, l'Église comme l'État. Il agréa la prière. Un des leudes de sa cour fut envoyé

à Jumièges pour en tirer le pauvre moine et le conduire à la ville, sa patrie, où il trouverait son calvaire.

Eucher résista autant qu'il le put. « Pourquoi, frères bien-aimés, disait-il en pleurant aux moines de Jumièges, pourquoi laissez-vous envelopper votre brebis dans les filets du monde? » Mais ceux-ci, tout en regrettant l'éloignement de ce jeune homme que leur rendait si cher la grâce dont il était rempli, avaient une sainte joie de voir Dieu choisir parmi eux le pasteur de son peuple. En le bénissant et l'accompagnant de leurs vœux, ils le conduisirent aux portes de l'abbaye. Un prompt voyage l'amena vers son peuple nouveau, qui l'accueillit avec une extraordinaire allégresse. Une longue procession, dirigée par les évêques voisins, vint à sa rencontre avec des croix, des cierges, des chants ; on le conduisit, au milieu des acclamations, à la cathédrale, et là il reçut la consécration épiscopale. Il semblait qu'un règne s'ouvrît plein des plus belles promesses.

Et de fait Eucher gagna tout de suite le cœur de son peuple ; il avait une bonté souriante, un accueil affable, une activité inlassable, mais paisible et sereine. Tout à tous, il prêchait, visitait les églises et les monastères, embrassait tous les fidèles, et surtout les moines, dans une affection toute cordiale. Aussi « le clergé et le peuple l'environnaient d'un tel amour, que, se donnant à lui, eux et tout ce qu'ils possédaient, ils se soumettaient à sa direction avec une obéissance pleinement dévouée ».

Mais ces beaux jours ne devaient pas durer. Charles-Martel, qui s'était montré favorable à l'élection d'Eucher, allait se déclarer contre lui : uniquement pour s'emparer de ses biens et les distribuer en partie à ses avides courtisans, en partie les joindre à ses propres domaines ; le biographe d'Eucher semble le dire. Il est probable qu'il fut prévenu contre le Saint, qu'on représenta celui-ci comme un ennemi de l'Austrasie, un partisan de l'ancien ordre de choses ; peut-être aussi Eucher fut-il amené à protester contre les mesures de bannissement, de dépossession, de déchéance, d'exil prises par Charles, au mépris des droits de l'Église, contre nombre de prélats ou d'abbés. La résolution du maire du palais, circonvenu par les ennemis intéressés de

l'évêque, était arrêtée déjà, lorsqu'il marcha contre Abdérame et ses musulmans en 732. « Nous avons affaire d'abord, dit-il à ceux qui le sollicitaient de dépouiller Eucher, à une nation féroce, belliqueuse et puissante ; après, nous verrons. » Vainqueur à cette bataille de Poitiers qui sauva la France et la chrétienté, il ne cacha plus ses mauvaises dispositions. Il revenait vers Paris ; en traversant la Loire à Orléans, il refusa de s'arrêter, malgré les fêtes qu'on avait préparées pour le recevoir ; mais, passant outre, il ordonna à l'évêque de le suivre. Sans doute celui-ci n'ignorait pas ce qui l'attendait ; pourtant, sans hésiter et s'en remettant à Dieu de l'avenir, il crut devoir, selon la parole de l'Apôtre, *obéir aux maîtres temporels comme au Christ lui-même*. Il partit, comme il lui avait été ordonné, avec toute sa famille et rejoignit la cour à Verneuil, dans le diocèse de Beauvais. Charles ne voulut pas le voir ; il lui commanda, et à tous ses proches, de se rendre à Cologne. Mais la grâce du Saint, sa piété, sa résignation touchante ne tardèrent pas à lui gagner si bien les cœurs, qu'il retrouvait à Cologne toute l'influence qu'il avait à Orléans. Ses ennemis s'en alarmèrent. Ils firent craindre à Charles que l'évêque ne fomentât quelque révolte, ou peut-être n'en appelât à Rome du traitement qu'il subissait. L'ordre vint donc de le transporter à Hesbaye, au pays de Liège, et de le remettre au pouvoir et à la garde du duc Chrodebert.

Celui-ci, contre toute attente, reçut le Saint avec les marques du plus profond respect ; il lui laissa toute liberté, et même mit à sa disposition d'importantes sommes pour ses aumônes. Eucher obtint enfin de sa bienveillance de pouvoir, lui et les siens, se retirer à Sarchinium, bourg auprès duquel s'élevait le monastère construit par saint Trond. C'est dans l'église de ce monastère que, pendant six ans d'exil, Eucher se prépara à une mort qui devait dignement couronner sa sainte existence. Dieu le retira à lui en 743, après vingt et un ans d'épiscopat ; il n'avait pas encore cinquante ans.

Son corps vénérable, longtemps uni dans la tombe à celui de son hôte, saint Trond, fut en 1606 rendu en partie à l'église d'Orléans, qui l'a reçu et le conserve avec honneur.

LE BIENHEUREUX PEPIN DE LANDEN

CONFESSEUR

(?-646)

Dans le siècle témoin de la déchéance morale et politique de la race mérovingienne, au milieu des guerres fratricides et parricides, des meurtres sacrilèges, des assassinats de rois, de princes, d'évêques, des ambitions qui s'affrontent et se combattent, des pillages et des ruines, il est admirable de voir la grâce divine continuer de faire son œuvre de sanctification et créer comme des îlots de paix et de sainteté au sein des flots de turpitudes et de sang. On trouve une belle preuve de cette action bienfaisante dans la vie du bienheureux Pepin de Landen. Il a été mêlé à de bien tristes événements, en contact avec des passions déchaînées. Et non seulement rien ne l'a empêché, ni exemples, ni séductions, ni persécutions, de rester fidèle à son devoir et à la loi de Dieu, mais autour de lui gravite toute une pléiade de Saints qui font comme un petit monde à part, séparé, préservé du mal presque universel.

On ne sait rien, — ou à peu près : les noms seulement, — de son père et de sa mère, Karloman et Émegarde, grands seigneurs du reste, qui possédaient assurément déjà de vastes possessions et une puissante influence dans le pays d'Austrasie. Mais sa tante Waudru fut mère ou grand'mère de saint Wandregisil ou Wandrille. Sa sœur, sainte Amelberge, eut pour filles sainte Pharaïlde, sainte Raynelde et sainte Gudule. Il épousa Itta, d'Aquitaine, qui était sœur de saint Modoald, évêque de Trèves, et elle-même est vénérée comme sainte. D'eux naquirent deux filles, deux Saintes : l'une est sainte Gertrude, fondatrice du monastère de Nivelles ; l'autre, sainte Beggue, d'abord donnée en mariage à Andegise, fils de saint Arnoult, fut la mère de Pepin d'Héristal ; devenue veuve, elle résolut de se donner à Dieu et, pour exécuter son pieux dessein, fonda une abbaye à Andenne.

Et encore, Pepin vécut dans la plus complète et la plus affec-

tueuse intimité avec saint Arnoult, de Metz ; il eut des rapports d'amitié avec saint Cunibert, de Cologne, des relations très bienveillantes avec saint Vichterp, d'Augsbourg.

Lui-même n'est pas inégal à tant de personnages entourés de la vénération de leurs contemporains et a reçu les honneurs du même culte.

Il était né vers 580, dans cette partie de la Belgique moderne qu'on nomme la Hesbaye. Les domaines de sa famille s'étendaient sur de vastes espaces, entre la forêt Charbonnière, qui faisait suite aux Ardennes, et les fleuves de la Meuse et du Rhin jusqu'au pays des Frisons. Landen, dont il tira plus tard son nom, semble n'avoir été alors qu'une simple résidence, qui peut-être lui doit même sa fondation. Son père occupait sans doute un rang important parmi les leudes d'Austrasie, car dès 613 le jeune Pepin apparaît dans l'histoire en grand crédit et prêt à jouer un rôle important. Mais dès lors sa piété, son dévouement à la cause de Dieu et à celle de l'Église, ses vertus domestiques sont à la hauteur de son pouvoir ; et si son avenir s'annonce brillant, on doit prévoir qu'il l'emploiera non seulement à sa gloire, mais aussi au bien des peuples qu'il gouvernera, au bien des âmes surtout.

La guerre qui avait éclaté en 612 entre les deux frères, petits-fils de Sigebert et de Brunehaut, Théodebert et Théodoric, s'était terminée à Tolbiac par la défaite et la mort du premier, le roi d'Austrasie. Mais Théodoric n'avait pas gardé longtemps la couronne qu'il avait jointe par un fratricide à celle de Bourgogne. Dès l'année suivante il mourait, au moment qu'il tournait ses armes contre la Neustrie, où régnait son oncle Clotaire II. Et soudain tout changea de face. Bourguignons et Austrasiens se séparèrent ; ceux-là se rangèrent autour d'un fils de Théodoric, Sigebert, que Brunehilde venait de proclamer ; ceux-ci firent leur soumission au roi de Neustrie, le seul représentant de la race mérovingienne qui fût capable de commander à des guerriers. Or les deux principaux artisans de ce dernier accord furent Pepin de Landen et Arnoult ou Arnulphe, qui, après avoir été compté parmi les leudes les

plus puissants et les plus influents de Théodebert, avait depuis peu été placé sur le siège épiscopal de Metz.

Depuis longtemps l'amitié liait Arnoult et Pépin, amitié qui se basait sur leur dévouement commun à la religion et sur leurs communes vertus. Ils avaient uni leurs efforts en la circonstance pour entraîner les leudes austrasiens à reconnaître Clotaire ; mais on ne saurait nullement leur attribuer quelque part dans le meurtre du jeune Sigebert et de sa grand'mère Brunehilde, qui suivit de près. Du reste ce n'était pas pour courber leur pays sous le joug neustrien que les deux hommes d'État avaient travaillé. Bien au contraire, la condition même de leur adhésion était l'autonomie réelle de l'Austrasie sous le pouvoir nominal, plus qu'effectif, de Clotaire. Ce fut le résultat que consacra l'assemblée de Paris en 614, où l'on vit soixante-dix-neuf évêques siéger à côté des représentants de l'aristocratie guerrière.

On ne voit pas cependant que dès lors les deux amis aient occupé dans l'État une situation répondant à leur influence. En 614, Warnacher et Rado étaient maires du palais, l'un en Bourgogne, l'autre en Austrasie. Ce n'est qu'à la mort de Rado que Pepin lui succéda dans sa charge ; on sait quelle en était l'importance.

Bientôt même elle se révéla plus grande encore. Sous la pression des leudes austrasiens, toujours dirigés par leurs deux guides, Clotaire se résigna, fort à contre-cœur, à partager ses États avec son fils Dagobert, en 621, dès que celui-ci eut atteint l'âge légal où le jeune homme prenait rang parmi les guerriers. Mais Dagobert était bien trop jeune et inexpérimenté pour un règne personnel. Pepin fut désigné, moins peut-être par la confiance de Clotaire que par la volonté des leudes, comme tuteur et gouverneur du nouveau roi.

C'est sûrement de cet excellent précepteur que Dagobert acquit les talents et les vertus qui signalèrent les débuts de son règne : sa droiture, son goût de l'ordre, son sentiment de justice, tous mérites que les princes de sa race n'avaient guère connus, ou du moins n'avaient que rarement fait apprécier. Le

biographe de Pepin vante en même temps l'administration de son héros ; il sut, dit-il, accorder en mesure exacte les intérêts de l'aristocratie qui avait fait son élévation, ceux de la monarchie qu'il devait défendre contre des intrusions toujours pressées à se produire, et ceux enfin de sa patrie, de l'Austrasie. Clotaire II demeurait jaloux de ce pays ; il se refusait à lui rendre les territoires qu'en nommant Dagobert roi, il avait rattachés à son propre royaume. Conseiller très écouté, Pepin fut sans doute l'inspirateur et certainement un des arbitres de l'accord de Clichy, par lequel, au moment du mariage du jeune prince, lui furent restitués presque tous les anciens domaines de sa couronne.

Mais ce strict respect de la justice, cet exact équilibre qu'il établissait entre les divers intérêts n'allaient pas sans attirer des ressentiments, des haines au saint et puissant ministre. Les leudes d'Austrasie avaient voulu un maire, pour mieux neutraliser, annihiler la puissance royale ; ne trouvant pas en Pepin l'homme qu'ils avaient désiré, ils résolurent de s'en défaire ; par d'habiles suggestions, par des accusations mensongères, ils s'efforcèrent de saper son crédit ; ils complotèrent même sa mort ; mais Dieu lui-même, dit le biographe, aida son serviteur à échapper aux embûches.

Bientôt du reste son royal élève allait briser les liens de reconnaissance et de respect qui l'attachaient au maire du palais. En 628, Clotaire mourut, et Dagobert se hâta de mettre la main sur tout son héritage. Ce fut avec peine que ses conseillers, encore écoutés, Pepin et Arnoult, lui arrachèrent, en faveur de son frère puîné, Charibert, un modeste royaume en Aquitaine. Il ne leur pardonna pas cette concession quasi forcée. Pour leur échapper plus sûrement, il fixa sa cour à Clichy, où il ne tarda pas, s'éloignant des sages avis qu'il avait reçus d'eux, à se livrer à une vie de luxe et de dérèglement, de dépenses et d'exactions, en opposition absolue avec ses débuts. Ce ne fut pas du moins sans se heurter aux représentations et aux avis de son ancien tuteur. Aussi commença-t-il à s'irriter contre lui. Et c'est

pourquoi, lorsque, comme avait fait son père, il renonça à l'Austrasie en faveur de son fils Sigebert, non seulement il n'y laissa pas à Pepin la mairie du palais ; mais il l'emmena avec lui, dans une sorte d'exil doré où il ne fut plus guère qu'un otage.

Ce fut pour lui une occasion providentielle de perfectionner sa vertu. L'humiliation de cette retraite, l'hostilité à peine déguisée parfois de Dagobert, les ressentiments des leudes aux projets séparatistes desquels il s'était efficacement opposé, étaient une épreuve qui purifia son âme et l'éleva à un détachement plus complet. Elle dura jusqu'à la mort de Dagobert en 644.

Alors Pepin put revenir en Austrasie ; et tout de suite, uni qu'il était d'amitié avec saint Cunibert, gouverneur du jeune roi Sigebert, il reprit à la cour son rang et son pouvoir. La direction des affaires de l'État se ressentit de sa sagesse. Le dernier acte important de sa vie publique fut d'obtenir que les trésors que Dagobert avait amassés et voulait réserver à son second fils, Clovis II, roi de Neustrie, fussent partagés également entre les deux frères et servissent ainsi à garantir efficacement l'indépendance de l'Austrasie.

C'est dans ces années que la piété de Pepin s'affirma, une fois encore, par la construction d'un monastère de vierges. Il l'éleva en l'honneur de sainte Ermeline, à la famille de laquelle il se glorifiait d'appartenir. La Sainte avait vécu en recluse dans un lieu sauvage, nommé Meldaert, près de Malines. Sa tombe, oubliée, ayant été retrouvée alors, le bienheureux maire du palais voulut l'honorer par cette fondation, qui rendit populaire le nom et le culte de sa parente.

Lui-même ne tarda pas à aller recevoir auprès d'elle, aidé de ses prières assurément, la récompense de ses vertus chrétiennes et de son pieux patriotisme. Il mourut à Landen le 21 février 646.

22 FÉVRIER

SAINTE MARGUERITE DE CORTONE

PÉNITENTE

(1247-1297)

Dans l'église des Frères Mineurs de Cortone, un jour de l'an 1273, une jeune femme était agenouillée en pleurs. Elle fixait les yeux sur le crucifix, perdue dans une contemplation angoissée ; sur son visage se lisaient la honte, le repentir, l'immense désir d'un pardon qu'elle n'osait peut-être même pas solliciter. Et voici que des lèvres expirantes du Christ une voix miséricordieuse se fit entendre à l'âme désolée : « Que veux-tu, pauvrete ? » Et elle, sans hésitation, de répondre : « Je ne cherche, je ne veux rien que vous, ô Seigneur Jésus ! »

La *pauvrete* méritait bien ce nom compatissant. Elle ne possédait rien, ni les richesses de la terre, ni surtout ceux du ciel. Mais bientôt de plus en plus détachée des premiers, elle entasserait ces trésors *que la rouille ni les vers ne dévorent et que les voleurs ne dérobent pas.*

Elle se nommait Marguerite ; elle avait alors vingt-six ans. Son père, Tancrede Barthélemy, était un très modeste cultivateur de Laviano, petit village de l'Ombrie, non loin du lac Trasimène. Sa mère, femme de piété sincère et éclairée, l'éleva avec un soin tout religieux ; mais elle fut enlevée par la mort, quand l'enfant n'avait encore que sept ans ; et Tancrede Barthélemy, en se remarquant deux ans après, ne donna à sa fille qu'une marâtre au cœur sec. Aussi Marguerite ne tarda pas à chercher hors de la maison paternelle une diversion à ses chagrins ; à quinze ans, c'était une jeune fille d'une grande beauté, mais aussi insouciante et amie du plaisir que belle. Ardente, abandonnée à elle-même, elle devait être la proie du premier qui saurait toucher son cœur. Elle n'avait que dix-sept ans quand Guillaume del Pecora, fils du seigneur de Valiano, en

lui promettant de l'épouser, réussit à la séduire et l'emporta dans sa villa Palazzi, peu éloignée de Montepulciano. Le mariage n'eut pas lieu ; mais la malheureuse jeune fille consentit à demeurer avec son séducteur, qui lui donna même un fils. Du reste il la traitait avec honneur, l'entourait d'hommages, lui formait comme une cour dont elle était la reine adulée. Mais Marguerite, dans ce bonheur humain, entendait parler haut sa conscience : « A Montepulciano, dit-elle plus tard, j'ai tout perdu, l'honneur, la dignité, la paix, tout hormis la foi. C'était la foi vivante toujours en elle qui lui arrachait parfois d'étranges paroles : « Oh ! qu'on serait bien ici ! s'écriait-elle en visitant une solitude. Qu'il ferait bon d'y prier ! Qu'on y ferait bien pénitence ! »

Malgré les troubles de son âme et son chagrin secret, malgré les appels de la grâce, Marguerite demeurait dans son péché. Pour l'en faire sortir, il fallait un coup de foudre. Dieu, qui voulait cette âme, le frappa.

Un jour, Guillaume partit pour un court voyage. Le surlendemain, Marguerite vit venir à elle un chien qui toujours accompagnait le seigneur de Valiano. L'animal poussait des cris plaintifs, tirait sa maîtresse par sa robe, cherchait à l'entraîner. Inquiète, elle le suivit ; il la mena dans la forêt de Patrignano, près d'un chêne. Là, sous un amoncellement de feuilles mortes, la jeune femme, en les écartant, découvrit le cadavre, déjà en décomposition, de son séducteur : des assassins l'avaient percé de leurs dagues et enfoui sous ce feuillage. A cette vue, toute sa foi remonta à son cœur, à sa tête. Ses larmes éclatèrent. En hâte elle revint à la ville ; sa résolution était prise aussi soudaine que définitive. Elle quitte ses riches vêtements, reprend sa robe de bure paysanne et, son fils à la main, se dirige vers Laviano, vers la maison paternelle.

Il y avait neuf ans qu'elle l'avait quittée. Mais le temps n'avait pas adouci la rancune de sa marâtre ; elle força Tancrede à fermer à sa malheureuse fille la porte de la chaumière. Marguerite, tête basse sous l'affront, s'éloigna sans parole, et dans le jardin, sous un figuier qui cacha sa honte, elle pleura. Alors la tentation lui vint : puisqu'elle était rejetée, bannie même

par son père, pourquoi essayer une vie qui ne lui apporterait que des douleurs? Jeune, belle, connue déjà pour ses charmes et son esprit, elle n'aurait pas de peine à trouver un de ces protecteurs qui donnent l'or du moins, en paiement du déshonneur. Mais dans ce violent assaut la grâce fut encore la plus forte ; avec son aide, Marguerite décida : « Plutôt mendier mon pain que de recommencer mes années écoulées ! Si mon père de la terre me repousse, mon père du ciel m'accueillera. » Elle se lève, elle entend une voix : « Va à Cortone et cherche la direction des Frères Mineurs ! » Aussitôt, et malgré les douze milles qu'il lui faut franchir, elle prend la route montueuse de Cortone.

Or tandis que Marguerite, traînant avec elle son enfant, gravissait les rues escarpées, deux nobles femmes, Marinaria et Raneria Moscarì, furent frappées des larmes et de l'air d'égarément de la malheureuse. Elles s'approchent, interrogent, savent la vérité et tout de suite, s'associant à l'œuvre divine, non seulement elles guident Marguerite vers les Frères Mineurs, mais lui offrent, lui imposent de venir loger chez elles. Sans doute même elles lui désignèrent le religieux qui se chargerait de son âme. Ce fut le Père Giunda Bevegnati ; il la confessa, la dirigea presque toute sa vie, l'assista à la mort et enfin fut le premier qui raconta cette sainteté.

Sous sa forte et miséricordieuse direction, Marguerite fit sans tarder les plus merveilleux progrès. Si le Frère Mineur, au premier moment, crut devoir exhorter sa pénitente à l'humilité, à la contrition, à la souffrance, il s'aperçut bien vite qu'il aurait plutôt à la retenir dans ses appétits de réparation. Le véritable maître de son âme, au reste, ce fut son Dieu crucifié. La croix fut dès l'abord la chaire d'où il lui parla. La *pauvrette qui ne voulait que lui* se donna tout entière dans un abandon absolu ; elle n'eut plus qu'un vœu, qu'une volonté : pleurer ses fautes et les réparer en se perdant dans l'humiliation et la douleur. Elle coupa son opulente chevelure ; si l'obéissance ne l'en eût empêché, elle se serait défigurée à coups de rasoir ; elle noircit son visage, se vêtit en pauvre ; dans le réduit qu'elle avait accepté chez Marinaria Moscarì, elle ne vécut que de pain, de légumes

et d'eau et multiplia les austères pratiques de pénitence corporelle. Mais encore elle ne souffrait pas qu'on l'appelât autrement que la *grande* ou la *pauvre pécheresse*. Les yeux baissés toujours, elle demandait et quêtait les réprimandes et les outrages. Elle aurait voulu obtenir du Père Bevegnati la permission de se faire traîner à Montepulciano, qui l'avait vue parée et triomphante, en haillons, tête rasée, visage voilé, corde au cou, tandis que la femme qui la conduirait crierait à haute voix : « La voilà, cette infâme pécheresse qui par son orgueil et ses scandales a perdu tant d'âmes dans cette ville ! » Du moins il lui accorda de faire amende honorable de ses égarements dans son village natal. Un dimanche, dans l'église de Laviano, elle vint faire en pleurant l'aveu de ses fautes, demanda pardon de ses folles vanités, émut jusqu'aux larmes toute l'assistance. Et celle-ci protesta qu'elle oubliait tout le passé pour ne garder mémoire que d'un si admirable repentir.

En même temps Marguerite donnait ses soins aux malades et aux pauvres. Elle se faisait mendicante, afin de les soulager, et put ainsi fonder un *hôpital de la Miséricorde*, en même temps qu'elle ouvrait aux pèlerins, fréquents à cette époque, un hospice qui les reçût. Elle fonda même, en la mettant sous la direction des Frères Mineurs, une congrégation de femmes qui pourvoirait plus constamment aux besoins des hospitalisés.

Cependant elle donnait de longues heures à la prière, prosternée dans l'église des Frères, devant ce crucifix qui lui avait miraculeusement parlé, ou dans sa petite cellule. Ses extases se multipliaient : Dieu lui révélait alors que ses péchés lui étaient pardonnés ; il lui disait qu'il la destinait à être « une preuve éternelle qu'il était toujours prêt à ouvrir les bras de sa miséricorde à l'enfant prodigue qui revenait dans la sincérité de son cœur ».

Enfin il lui manifesta sa volonté de la voir s'enfermer dans une solitude plus profonde ; il lui en désigna le lieu : une masure bâtie sur les glacis de la citadelle de Cortone et contiguë à un vieux sanctuaire bénédictin dédié à saint Basile le Grand. C'est là que, rompant, sur l'ordre de Dieu même, toute relation avec les séculiers, elle s'enferma en 1288, avec une seule

femme pour compagne. Dès lors elle vécut dans la contemplation, passant par toutes les épreuves que Dieu n'épargne jamais aux âmes appelées à une éminente sainteté, mais aussi par les plus suaves consolations. Elle entendit alors son Maître divin lui demander, comme à Pierre : « Marguerite, m'aimes-tu? — Ah ! Seigneur, répondit-elle, non seulement je vous aime, mais je voudrais habiter dans votre cœur. — Pénètre-s-y donc, reprit Jésus, et qu'il soit ton refuge ! » Une autre fois il lui ordonnait, comme à saint Thomas, de mettre son doigt dans les plaies des mains divines, et soudain lui découvrait, béante et resplendissante de lumière, la plaie de son côté et son cœur blessé d'amour pour elle.

Elle demeura dans sa réclusion huit années entières. Enfin, le 3 janvier 1297, un ange lui annonçait que le 22 février suivant l'hiver ferait place au printemps éternel du paradis. Alors la maladie s'empara de son pauvre corps si longtemps tourmenté par elle-même. Depuis le 5 février, elle fut incapable de prendre aucune nourriture autre que la sainte Eucharistie. Et, le 22 au matin, ayant reçu les sacrements, elle rendit le dernier soupir, tandis qu'aux yeux d'un saint contemplatif de Citta del Castello, elle s'élevait au ciel sous la forme d'un globe de feu, accompagnée d'une escorte d'âmes délivrées du purgatoire en vertu de ses mérites.

23 FÉVRIER

SAINT PIERRE DAMIEN
CARDINAL ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE
(1007-1072)

La sainteté de l'Église ne demande pas qu'elle n'ait subi ni éclipses ni atteintes sérieuses, mais que toujours, aux fautes même publiques et nombreuses, aux débordements presque

universels, s'il s'en produit, s'opposent, par la protestation de la vie et de la parole, des fidèles pieux, des Saints dignes d'un culte religieux. Cette protestation n'a jamais manqué aux époques les plus troublées. A celle de ce xi^e siècle où s'affrontèrent si souvent le pouvoir civil soutenant et affichant tous les vices et l'immaculée pureté de la foi, elle s'affirma sans hésitation, avec une audacieuse et imperturbable fermeté. Et parmi ceux qui la firent entendre se place, dans les premiers rangs au moins, le saint cardinal Pierre Damien.

Dieu l'a suscité de la plus humble condition. Ses parents, à Ravenne, étaient gens fort pauvres et déjà chargés de famille, lorsque le petit Pierre vint au jour en 1007. Son entrée en ce monde fut considérée par tous comme un malheur, si bien que sa mère, influencée par les plaintes de son fils aîné, se refusa à allaiter le pauvre petit. Il serait mort à son premier jour, si une servante n'eût fait honte à la mère de sa conduite criminelle. Bientôt orphelin, placé chez un de ses frères, il fut élevé avec dureté, comme un mercenaire ou plutôt comme un enfant trouvé et martyr. Mal nourri, toujours nu-pieds, en haillons, injurié, battu, on en fit le gardien des pourceaux. Il y avait cependant un bon cœur dans ce petit malheureux : un jour qu'il avait trouvé une pièce de monnaie, il résista au désir bien légitime de l'employer à augmenter sa pitance ; son amour filial en fit dire une messe à l'intention de son père, qu'il avait si peu connu pourtant !

Enfin Dieu permit qu'un autre de ses frères le prît en pitié. C'était un prêtre, qui devint archiprêtre de Ravenne et se nommait Damien. Il recueillit l'enfant et, remarquant son intelligence vive et pénétrante, l'appliqua aux études. A Faenza d'abord, puis à Parme, Pierre suivit le cycle complet du *trivium* et du *quadrivium*, où s'échelonnaient toutes les sciences alors connues. Il y fit de tels progrès, qu'à vingt-cinq ans il devenait professeur à Parme même, à Ravenne ensuite, et fut depuis considéré avec justice comme un grand savant, théologien surtout et canoniste. Dès lors, par reconnaissance pour son bienfaiteur, il joignit à son nom de Pierre celui de Damien.

La vertu dans ce cœur généreux avait crû plus encore que la science. Aussi, effrayé des mauvais exemples parmi lesquels il vivait et des tentations qui l'avaient assailli, aspirait-il à la vie du cloître, s'y préparait-il par la pénitence, pour laquelle il devait toujours avoir tant d'attraits. Il put enfin suivre son désir et se présenta au monastère camaldule de Fonte-Avellana, situé sur le mont Catria, à peu de distance de Ravenne. C'était vers 1035.

A peine se fut-il offert, que le jour même le supérieur — que, dans l'Ordre de saint Romuald, on nomme *maieur*, — qui connaissait sa ferveur, le revêtit de la coule monastique, ce qui équivalait alors à la profession solennelle.

Pierre donna immédiatement l'exemple de toutes les vertus et spécialement d'une mortification qui tranchait sur celle de ses confrères, encore que celle-ci puisse sembler extrême. Car à Fonte-Avellana le jeûne était à peu près quotidien et ne comportait qu'un seul repas de légumes ; le vin était inconnu ; les religieux marchaient pieds nus en toute saison, priaient les bras en croix, multipliaient les genuflexions, se frappaient mutuellement à coups de verges et de lanières. Pierre ajoutait à ces pratiques de longues veilles de prières qui finirent par altérer sa santé et lui causer de violents maux de tête.

Cependant il continuait à se livrer à l'étude ; il fut bientôt si renommé, que son supérieur le chargea de donner à ses frères quelques conférences. Et son succès engagea d'autres supérieurs de monastères à lui demander un pareil service. Il passa ainsi quelques années à Santa-Maria de Pomposa, à Saint-Vincent de Pietrapertosa, jusqu'à ce qu'enfin, rappelé à son couvent, il en fut nommé *maieur*, — probablement en 1043.

Son administration fut austère ; très attaché à la pauvreté, à la régularité, amant de la mortification, il excitait ses religieux à toute perfection. Il promut en particulier l'usage des disciplines, prolongées parfois jusqu'à plusieurs milliers de coups, — et cet usage, il s'en fit le zélé propagateur en beaucoup d'autres maisons religieuses. Par paroles, par lettres, il réprimandait les faiblesses, il relevait les courages. Mais son austérité ne l'empê-

chait pas d'être bon et tendre. Sa correspondance très étendue permet de juger des qualités de son cœur, que l'on s'étonne presque de constater si délicat, si affectueux, malgré une vertu qui semble à première vue si peu attirante. Et de cette bonté est une preuve l'attrait qu'il exerçait sur les âmes et grâce auquel il fonda, aux alentours de Ravenne, successivement six monastères. Non seulement il les fonda, mais il garda sur eux la haute main, les visitant, les dirigeant par ses lettres, entretenant en eux la ferveur et l'esprit de pénitence.

Mais voici que, dix ans passés dans cette vie intérieure et purement monastique, il allait être appelé à prendre une part importante aux luttes douloureuses de l'Église. Son regard était fixé déjà sur les maux affreux de son temps. Il gémissait de voir les désordres les plus condamnables passer des laïques au monde religieux. L'incontinence, la simonie, le mépris des lois ecclésiastiques avaient envahi tous les rangs du clergé. Celui-ci ne trouvait pas sur le trône de saint Pierre l'homme dont la main ferme, implacable, eût débridé et cautérisé ses plaies. Un instant on crut l'avoir rencontré en Grégoire VI; hélas! ce pape même, inspiré de bonnes intentions et dans le désir de les faire triompher, avait cru pouvoir acheter le souverain pontificat (1045). Pierre Damien, sans doute ignorant ce fait, applaudit à l'élection. Mais au concile de Plaisance (1046) Grégoire donna sa démission en regrettant sa faute. Ce n'est que sous Léon IX, élu en 1049, que le *maître* de Fonte-Avellana devint l'auxiliaire du pape contre les maux de l'Église. C'est alors que, d'une plume de fer rouge, il écrivit le *Livre de Gomorre*, description hardie et brûlante flétrissure des mœurs de son époque. Cet ouvrage, loué par le pape, souleva des récriminations telles que Léon IX ne put donner à l'auteur des preuves plus effectives de son estime. Cependant celui-ci, à qui la haine de la simonie ne fermait pas les yeux sur la vérité, écrivit encore, — avec succès, — un livre pour démontrer que les ordinations faites par les simoniaques l'étaient valablement et par conséquent ne devaient pas être renouvelées.

Mais son rôle le plus important, Pierre Damien le joua sous

les pontificats d'Étienne X, de Nicolas II, d'Alexandre II (1057-1073), à côté d'Hildebrand, le futur Grégoire VII. Étienne le créa, malgré ses résistances désespérées, cardinal-prêtre et évêque d'Ostie, la première dignité dans l'Église après la sienne. Tout de suite le nouveau prélat entra en campagne par une lettre vive et pressante adressée à ses collègues du Latran, les cardinaux-évêques. Et sa position une fois prise, il ne la quitta pas. Toujours en étroite union avec Hildebrand, malgré les difficultés passagères causées par leurs caractères très différents, il travailla hardiment à la guérison des blessures qu'il avait hardiment dénoncées, n'hésitant pas à faire appel aux mesures les plus sévères et même, — ce qui n'était ni heureux ni conforme aux vues d'Hildebrand, — à l'autorité de l'empire pour faire triompher les saines idées.

A la mort d'Étienne (1058), son énergie soutint contre les tentatives du schisme et fit triompher Nicolas II. Et le pape, en retour, lui confia des missions importantes pour réprimer les deux vices contre lesquels l'évêque d'Ostie était toujours armé. La principale avait pour but la ville de Milan, où la corruption du clergé avait soulevé une telle indignation dans le peuple chrétien, qu'il se ligua pour la combattre. Les *Patares*, — c'est le nom qu'avaient reçu les ligueurs, — se livraient à de véritables violences et rencontraient une résistance égale. La ville était donc en révolution lorsque Pierre Damien y arriva. Il eut besoin de toute son énergie, de toute son audace même, pour imposer son autorité. Il y réussit enfin et obtint des résultats dont il pouvait s'applaudir. Malheureusement ils ne furent que temporaires.

Un peu plus tard, en 1061, Nicolas II étant mort et remplacé par Alexandre II, le cardinal d'Ostie intervint encore contre les prétentions de Cadaloüs, évêque de Parme, qui, sous le nom d'Honorius II, s'appuyait sur l'autorité du roi d'Allemagne Henri III pour réclamer la dignité papale; il lui écrivit deux lettres vengeresses qui, du reste, restèrent sans effet sur l'âme obstinée de l'antipape. Mais il fut plus heureux dans la défense qu'il présenta en faveur d'Alexandre au concile d'Augsbourg.

Son habile plaidoyer, de forme dramatique et d'éloquente liberté, fut sans aucun doute très efficace pour la paix de l'Église.

Aussi le pape n'hésita-t-il pas à lui confier bientôt une nouvelle mission en France. Il devait venger les droits des moines de Cluny, molestés par Drogon, évêque de Mâcon. Son voyage, dont il garda, — il le montre dans ses lettres, — le plus aimable souvenir, lui permit d'apprécier les grands moines que gouvernait alors saint Hugues et donna les heureux fruits attendus de son expérience et de sa sainteté.

Mais ses travaux, joints à sa pénitence rigoureuse et continue, avaient brisé ses forces. Déjà en 1059 il avait tenté d'arracher à Nicolas II la permission de se retirer à Fonte-Avellana ; le pape avait résisté. Au retour de France, il renouvela ses instances et, cette fois, de telle sorte que, malgré Hildebrand, Alexandre céda. Ce ne fut pas cependant sans réclamer que le Saint lui continuât, de sa retraite, l'aide de ses conseils. Et même il eut de nouveau recours à son zèle : Pierre, courbé sous ses infirmités, dut quitter la douceur plus que jamais goûtée de sa solitude, pour remplir encore des missions ardues à Florence, à Francfort, à Ravenne enfin, sa patrie, qu'il fit sortir du schisme où elle s'était obstinée.

Ce dernier effort avait épuisé sa vie. Sa légation terminée, il revenait à Rome pour en rendre compte, quand il tomba malade à Faenza. La fièvre dura une semaine. Dans la nuit qui précédait la fête de la Chaire de saint Pierre, il sentit que sa fin approchait. Alors il demanda qu'on récitât à son chevet l'office du jour ; quand on achevait les laudes, le valeureux défenseur de la pureté et des droits de l'Église remit son âme aux mains de l'Apôtre qui en avait été le premier chef.

Canonisé par la voix populaire, saint Pierre Damien a été déclaré docteur de l'Église universelle par le pape Léon XII le 1^{er} octobre 1823.

24 FÉVRIER

SAINT MATTHIAS

APOTRE

(1^{er} siècle)

On ne sait rien de certain sur saint Matthias, hors ce que nous apprennent les Actes des Apôtres au chapitre 1^{er}. Il est donc nécessaire de reproduire d'abord le texte sacré, notre unique, mais assurée source de vérité.

Les apôtres, revenus du mont des Oliviers, où ils avaient vu leur divin Maître s'élever au ciel, s'étaient enfermés au Cénacle, pour y attendre l'accomplissement des promesses de Notre-Seigneur et le don du Consolateur, l'Esprit-Saint. La pieuse assemblée s'était accrue jusqu'au nombre de cent vingt personnes, parmi lesquelles, au premier rang, était la sainte Vierge Marie, qui leur apprenait à prier et continuait près de tous l'œuvre de son Fils. On y comptait aussi les cousins du Seigneur et quelques femmes : avant toutes, celles qui s'étaient tenues près de la croix. Or Pierre, à qui dès lors appartenait la présidence de toute assemblée de fidèles, se leva un jour et leur dit : *Mes frères, il fallait que s'accomplît ce que le Saint-Esprit, dans l'Écriture, a prédit par la bouche de David, au sujet de Judas, le guide de ceux qui ont arrêté Jésus ; car il était un d'entre nous et il avait part à notre ministère. Il acquit un champ du prix de son crime ; puis, s'étant pendu, il se rompit par le milieu et ses entrailles se répandirent. C'est un fait qu'ont connu tous les habitants de Jérusalem ; et c'est pourquoi ils ont, dans leur langue, nommé ce champ Haceldama, c'est-à-dire Champ du Sang. Or il est écrit au livre des Psaumes : Que sa demeure soit déserte, que personne ne l'habite, et qu'un autre reçoive sa charge. Il faut donc que, parmi ceux qui nous ont été unis tout le temps que le Seigneur Jésus a vécu parmi nous, depuis le jour du baptême qu'il reçut de Jean jusqu'au jour où il a été enlevé du milieu de nous, devienne aussi avec nous le témoin de sa résurrection.*

Tous l'approuvèrent. On désigna donc, de ceux qui étaient présents : Joseph, qui était surnommé Juste, et Matthias. Et élevant la voix, tous prièrent : *Seigneur, qui connaissez les cœurs, montrez lequel de ces deux vous avez choisi pour prendre dans le ministère de l'apostolat la place d'où Judas, par son crime, est tombé pour aller en son lieu.* On jeta le sort ; il désigna Matthias, et dès lors Matthias fut compté au nombre des apôtres.

La tradition n'a conservé de lui que quelques lignes transcrites par Clément d'Alexandrie, où l'apôtre recommande de lutter contre la chair en lui refusant tout ce que réclame sa sensualité, — où encore il relève la gravité du scandale ; le même docteur cite aussi quelque chose d'un livre des *Traditions*. Origène parle d'un *Évangile*, attribués l'un et l'autre, disent-ils, à saint Matthias ; mais le pape Innocent I^{er} condamne en bloc tout ce qu'on a mis sous ce nom.

On a dit aussi, sur la foi d'un écrit hébreu, le *Livre des Condamnés*, dont un moine de Trèves a donné une traduction au XI^e siècle, que saint Matthias serait issu de race noble et né à Bethléem, que ses parents l'auraient confié, pour l'instruire, à un savant homme du nom de Syméon, qui aurait été grand prêtre, — ce qui ne s'accorde point avec l'histoire. A la dispersion des apôtres, la Palestine serait échue à Matthias comme champ d'apostolat. Il y aurait fait de nombreux miracles et beaucoup de conversions. Environ trente ans après la Résurrection, en 61, il se trouvait, dit-on, encore à Giscala ; il fut dénoncé pour son zèle au grand-prêtre Ananus ou Ananias. A ce moment la Judée se trouvait sans gouverneur, Festus Albinus, qui était parti de Rome en cette qualité, étant mort en route. Ananus saisit l'occasion, en s'emparant du pouvoir, de persécuter les chrétiens ; il fit arrêter et mettre à mort saint Jacques, le frère du Seigneur. L'historien Josèphe raconte qu'il fit aussi lapider, au grand mécontentement des gens de bien, plusieurs personnages accusés d'impiété. Parmi eux se serait trouvé saint Matthias. Amené de Giscala, il aurait subi un interrogatoire ; mais telles qu'elles nous sont transmises par le moine de Trèves, les paroles du grand-prêtre et celles de

l'apôtre sont manifestement interpolées. Celui-ci enfin, condamné à mort comme blasphémateur, aurait été accablé de pierres et, avant d'expirer, frappé de la hache. Sur sa demande on aurait déposé, dans son tombeau, deux des pierres qui avaient servi à son martyre.

D'ailleurs d'autres récits disent, — ce qui n'est pas inconciliable, — que saint Matthias a évangélisé la Macédoine, ou l'Éthiopie, ou même les pays situés à l'est du Pont-Euxin. Mais ils ne font pas mention de son martyre, et quelques-uns même semblent bien indiquer qu'il mourut en paix.

C'est ainsi que Dieu a voulu cacher les travaux et même la mort d'un bon nombre de ses apôtres. Aussi bien n'a-t-il pas permis que nous fussions dans l'ignorance de tant de faits, qu'il nous eût été doux et, semble-t-il, bienfaisant de connaître, de la vie humaine du Verbe incarné? La sagesse divine ne nous a fait savoir que ce qui importait à notre salut : cela seulement est d'un prix souverain. Au reste il suffit pour la gloire de saint Matthias qu'il ait été des premiers disciples de Jésus, que Dieu même l'ait désigné pour compléter la troupe apostolique, qu'il ait uni ses travaux, sa vie, sa mort aux travaux, à la vie, à la mort des prédicateurs de la foi. Et quant à son martyre, à sa passion, contentons-nous de savoir et de dire avec le pieux Authbert, abbé du Mont-Cassin : « Si l'on s'enquiert de la passion de saint Matthias, il est de toute évidence qu'il l'a faite lui-même lorsque, prenant sa croix, il a suivi le Christ, en répétant avec l'Apôtre : *Loir de moi de me glorifier, sinon dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde a été crucifié pour moi, comme moi pour le monde...* Quel sage ignore qu'il est plus héroïque de tenir ferme chaque jour dans les batailles spirituelles et de résister aux attaques insidieuses du diable, que de finir sa vie sous un seul coup d'épée? Parce qu'il pensait ainsi, saint Pierre disait aux fidèles : *Notre adversaire le diable, comme un lion rugissant, tourne autour de nous, cherchant qui dévorer : résistez-lui fermes dans la foi.* — Et saint Paul, de même : *Soyez debout, les reins ceints dans la vérité, afin de pouvoir éteindre les traits de feu du Mauvais ; prenez le*

casque du salut et le glaive de l'Esprit, qui est le Verbe de Dieu. Jacques, décapité par le glaive d'Hérode, est grand ; mais c'est dans la paix de l'Église que fut appelé et couronné par Jésus, Jean l'Évangéliste, son bien-aimé. »

25 FÉVRIER

LE BIENHEUREUX ROBERT D'ARBRISSEL
 CONFESSEUR
 (1045-1116)

Dans un siècle aussi fécond en saints personnages que ravagé par le vice et tourmenté par les luttes de l'Église contre la tyrannie des pouvoirs civils, le bienheureux Robert a exercé une action si puissante, qu'elle ne peut se comparer qu'à celle même de saint Bernard. Cette action fut féconde, grâce sans doute aux dons d'éloquence et de séduction que Dieu lui avait faits, mais surtout grâce à son admirable sainteté, à son abnégation, à son austérité, à sa douce et pénétrante miséricorde.

Il naquit à Arbrissel, à peu de distance de Rennes, vers l'an 1045. Son père Damalioc, sa mère Orghandis étaient de pauvres gens, mais riches de vertu. Ils l'élevèrent dans la crainte de Dieu et, parce qu'ils reconnaissaient en lui une intelligence vive, ils le confièrent aux clercs de son village. Ceux-ci l'instruisirent, tant et si bien que, jeune homme, il voulut poursuivre ses études à Paris, dès cette époque foyer des lumières intellectuelles pour toute l'Europe. Sa science fut appréciée, mais plus encore ses vertus, ses qualités du cœur, qui le rendirent également cher et vénérable à tous.

Or sur ces entrefaites, c'est-à-dire en 1071, l'évêque de Rennes, Méen, étant venu à mourir, on lui donna pour successeur Silvestre de La Guerche, naguère vaillant soldat, aujourd'hui bon et digne prélat, mais de connaissances un peu courtes pour un

pareil rang. Il eut l'humilité de le comprendre et de chercher quelqu'un qui pût suppléer à son inexpérience et aux lacunes de sa théologie. La réputation de Robert lui montra en ce jeune homme l'auxiliaire qu'il désirait ; et ses instances obtinrent qu'il rentrât dans son diocèse d'origine et acceptât près de l'évêque des fonctions éminentes, mais très délicates. Le clergé de ce temps, non moins que les laïcs, avait besoin de réforme, mais était peu soucieux de la subir. Robert s'y employa néanmoins de toutes ses forces ; il récolta moins de fruits que de mécontentements et de haines. Aussi lorsque Silvestre de La Guerche mourut, quatre ans plus tard, il renonça à sa charge d'archiprêtre et vint à Angers.

Il y demeura deux ans. Attirés par ses mérites, de nombreux disciples s'attachèrent à lui. Mais il méditait une retraite plus profonde et s'y préparait par des prières, des jeûnes, des veilles et de terribles austérités. Durant ces deux années il ne quitta pas une cuirasse de fer qu'il portait sous ses habits, avec un cilice tissu de poil de chameau et armé de pointes.

Enfin son projet fut mûri ; avec six disciples il s'enfonça dans la forêt de Craon ; il y construisit quelques cellules, une chapelle, les bâtiments nécessaires à une communauté, car le nombre de ceux qui voulaient se mettre sous sa direction s'accroissait rapidement. Mais parmi eux il en était qui aspiraient, comme lui, à une solitude plus complète. A quelque distance de son monastère de la Roë, il leur offrit des huttes de feuillage, entourées d'un petit jardin, où, solitaires et livrés à la contemplation, ils vivaient couchant sur la dure et revêtus de cilices. C'est là que se sanctifièrent nombre de personnages pieux qui ont laissé un nom encore aujourd'hui vénéré en Anjou.

Cependant, en 1096, Urbain II était venu en France proclamer la croisade. Au mois de février il consacrait à Angers la basilique de l'abbaye de Saint-Nicolas ; et comme il avait entendu louer le mérite du bienheureux Robert, il voulut qu'il prêchât à cette occasion. L'éloquence du prédicateur le charma ; il l'obligea en conséquence à quitter son désert pour se livrer à la vie apostolique. Ce ne fut pas sans un grand chagrin que

Robert obéit ; pour le consoler, le pape, par des lettres laudatives, confirma et bénit les établissements religieux de Craon.

Dès lors Robert fut tout entier à la prédication de l'Évangile ; il la commença dans les diocèses voisins, et tout de suite, comme autrefois autour de Notre-Seigneur, on vit se former autour de lui des foules avides de l'entendre, avides de recevoir sa direction et de tout quitter pour le suivre. Lui, selon les conseils de Jésus, il allait sans souci de la nourriture ni du logis, nu-pieds, sans bâton ni besace, seulement couvert d'un grossier vêtement en forme de sac. En passant dans les villages, les bourgs, les villes, son éloquence impétueuse, irrésistible, entraînait les populations qui se pressaient à sa suite. Mais, bien qu'il eût le plus grand soin de discipliner cette multitude, séparant les hommes et les femmes suivant leur sexe et même les antécédents de leur vie, la critique ne l'épargnait pas, quelquefois inspirée par le zèle, plus souvent animée de jalousie ou de haine. Il comprit qu'il devait trouver en hâte un lieu convenable à y fixer ses disciples, dont le nombre croissait toujours. Ce lieu lui fut offert par une dame noble et riche nommée Aremberge. C'était, auprès de Candès, où mourut saint Martin, aux confins de la Touraine et de l'Anjou, une sorte de cirque formé par des collines que séparait un ruisseau. On l'appelait Fontevrault de temps immémorial. Sur une des collines, le Bienheureux établit la résidence des hommes ; sur l'autre, que le cours d'eau isolait, il forma trois communautés de femmes : les vierges et les femmes vertueuses, sous le patronage de la sainte Vierge ; les pénitentes, sous celui de sainte Madeleine ; les lépreuses et les infirmes, sous celui de saint Lazare. Mais ce qui fit la note caractéristique de Fontevrault, plus que l'extrême pauvreté et la pénitence rigoureuse, ce fut la sujétion des hommes, même des prêtres, à la supérieure de l'abbaye des femmes : en réalité ceux-là n'étaient que pour le service spirituel et temporel de celles-ci. Cette innovation, à première vue singulière et peu conforme aux enseignements traditionnels et aux habitudes de l'Église, mais qu'avait inspirée à Robert sa tendre dévotion à la Mère de Dieu, ne manqua pas

d'être discutée et critiquée, avec violence parfois. Cependant elle eut l'approbation plusieurs fois répétée des papes ; elle fut la règle constante de Fontevrault et, grâce aux mérites du bienheureux Robert et à la vertu qui de tout temps fleurit dans l'immense ruche religieuse, n'eut jamais que de bons effets. Fontevrault, qui eut pour première abbesse Pétronille de Chemillé, reçut, dès le commencement et dans la suite des siècles, les femmes de la première noblesse du royaume ; la faveur des princes et des rois la couvrit toujours ; néanmoins l'esprit du monde n'y pénétra point et elle resta jusqu'à la Révolution un modèle de régularité et un asile de sainteté.

Ce grand établissement fondé, Robert reprit ses courses. Et tout d'abord il fut appelé, — c'était en 1100, — au concile de Poitiers, réuni pour juger le roi Philippe I^{er}, qui donnait le criminel exemple d'une liaison adultère avec Bertrade, la femme du comte d'Anjou. Malgré l'opposition du comte de Poitiers, Guillaume, le concile prononça l'excommunication du roi. Les gens de Guillaume accueillirent l'arrêt en accablant de pierres les prélats ; un grand nombre, épouvantés, s'enfuirent ; mais les légats du pape et surtout Robert tinrent héroïquement tête à ces fureurs et forcèrent leurs ennemis à se déclarer vaincus.

Le concile fini et les dernières dispositions prises au sujet de Fontevrault, Robert se rendit à la solitude de la forêt de Craon, où il trouva la ferveur régnant au milieu de la plus sévère pénitence. Il y demeura peu ; prenant avec lui un de ses premiers disciples, saint Vital de Mortain, et un nouveau venu, depuis longtemps du reste son ami et son admirateur, saint Bernard de Tiron, il se mit à parcourir en apôtre la plus grande partie des provinces de France, donnant partout l'exemple de la charité et de la mortification. Ses prédications étaient toujours suivies de nombreuses conversions ; des multitudes de femmes pieuses partaient pour Fontevrault, qui bientôt ne put recevoir tant de ferventes recrues. Il fut nécessaire de leur ouvrir d'autres asiles. Et sans tarder, six abbayes nouvelles s'ouvrirent pour les recevoir.

Au milieu de ces travaux, de ces fondations, de ces voyages,

le Saint entretenait encore des relations très actives avec les princes, les hauts seigneurs, les prélats, les savants ; il suffisait à tout et trouvait encore le temps d'adresser des lettres de direction, malheureusement perdues, à nombre de femmes distinguées par leur noblesse et leurs vertus.

C'est pendant une visite qu'il faisait à son prieuré d'Orsan, en Berry, que la mort arriva. Il eût bien voulu être ramené à sa chère abbaye de Fontevrault ; la maladie ne permit pas son transport. Pendant les quelques jours qu'elle dura, il fit voir tout ce qu'il y avait dans son âme d'amour divin et de zèle. Enfin, muni du saint viatique et de l'extrême-onction, il prit entre ses mains le crucifix ; il pria avec larmes pour le pape, les docteurs de l'Église, pour son Ordre, ses bienfaiteurs, ses ennemis. Et puis, ayant fait sa profession de foi et, avec une humilité extraordinaire, la confession de toutes ses fautes, il remit doucement son âme à Dieu, le vendredi 25 février 1116.

« Il est mort, s'écriait l'évêque du Mans, interprète des sentiments universels, ce serviteur du ciel et de Dieu. Il contemple présentement Dieu et le ciel ; il possède ce lieu de délices et le Dieu ineffable en bonté, cet homme bon entre les bons, excellent entre les excellents. Sa louange est toute là : il fut la bonté même. »

Et c'est là aussi la raison du culte dont dès le premier moment on entoura sa mémoire.

26 FÉVRIER

SAINT GABRIEL DE L'ADDOLORATA
CONFESSEUR
(1838-1862)

Le *saint Louis de Gonzague du XIX^e siècle*, c'est ainsi que le pape Léon XIII nommait le jeune saint Gabriel ; sorti du monde, en effet, comme lui, à dix-huit ans, il est mort après six ans de vie religieuse, comme lui, ayant donné les mêmes

exemples de vertu parfaite et bien digne d'être également proposé en modèle à la jeunesse chrétienne.

Il s'appelait, avant son noviciat, François Passenti ; il naquit le 1^{er} mars 1838 à Assise et fut baptisé aux fonts où son saint et séraphique patron avait été régénéré. Son père était gouverneur de cette petite ville, alors soumise au Saint-Siège ; mais quatre ans après, il devenait juge au tribunal civil de Spolète. La même année, le petit François perdait sa mère, femme de profonde piété, qui l'avait déjà formé, comme ses douze autres enfants, à l'amour tendre de Jésus et de Marie. M. Passenti, dont les sentiments chrétiens étaient tout semblables, continua, avec le même dévouement, l'œuvre si bien commencée ; il eut pour collaborateurs, d'abord les Frères des Écoles chrétiennes, puis les Pères de la Compagnie de Jésus, auxquels successivement il confia l'éducation de son fils. Aussi bien François, comblé par Dieu des dons les plus précieux, se prêtait de tout son cœur à cette formation. Ses traits charmants, toujours éclairés d'un sourire, rayonnaient de pureté et de sérénité ; il avait des manières distinguées, une conversation joyeuse, une modestie aimable ; son caractère serviable, la délicatesse de ses sentiments le rendaient cher à tout le monde, en même temps que son intelligence vive et souple lui assurait les meilleurs rangs dans sa classe. Surtout sa piété était aussi tendre que sincère ; elle allait de préférence vers Jésus-Eucharistie et vers Marie Mère de douleurs.

Marie ! dès son enfance elle fut sa mère, sa *maman*, comme il se plaisait à la nommer, l'invoquant à tout moment : *O mamma mia !* Il avait acheté, de sa bourse d'écolier, une statuette de Notre-Dame des Sept Douleurs ; placée sur un petit autel, il entretenait devant elle une lampe. Elle fut le souvenir dernier que, partant pour le noviciat, il légua à son cher père, et souvent il lui recommandait ensuite de la bien garder et de l'honorer fidèlement.

Pourtant cet enfant béni, au milieu de ces qualités, avait un grand défaut : sa vivacité naturelle dégénérait facilement en impatiences, en colères même, et violentes. Quand on lui adres-

sait une réprimande, il frappait du pied, se débattait avec fureur, le visage enflammé, et s'éloignait brusquement en ne ménageant pas l'expression de sa révolte. Il est vrai que bientôt il revenait demander pardon et prodiguer les marques de son repentir. Mais ce défaut, contre lequel il combattit toujours, ne devait être vaincu que le jour où il franchit le seuil du noviciat.

En même temps son goût naturel le portait vers l'élégance, la parure, les plaisirs mondains ; le théâtre, la danse l'attiraient ; il aimait les compliments que lui valaient sa distinction, sa voix chaude et prenante, son habileté d'éloquent diseur. Il avait tout ce qu'il fallait pour faire un homme de vanité et même un pécheur, si sa foi, sa piété, son amour de la sainte Vierge ne l'eussent puissamment préservé.

Très tôt François avait songé à se donner à Dieu ; outre le bonheur de lui appartenir, il savait trouver dans la vie religieuse le moyen de satisfaire son zèle pour la gloire divine et sa compassion pour toutes les misères de l'âme et du corps. Mais si fort attiré qu'il fût, — et tout de suite vers l'ordre austère et pénitent de saint Paul de la Croix, — la séduction du monde s'exerçait fortement aussi sur lui ; et la lutte fut vive. En vain deux maladies graves le contraignirent à de sérieuses réflexions ; en vain l'intercession du bienheureux André Bobola l'arracha miraculeusement à la mort ; en vain le choléra lui enleva presque subitement, en 1835, sa sœur la plus chère. François était touché profondément ; il faisait des promesses, prenait des engagements ; mais bientôt la frivolité l'emportait à nouveau et il se laissait aller à ses plaisirs futiles.

Il fallut que Marie intervînt avec autorité. Un jour François suivait, en spectateur plus qu'en fidèle, une procession où l'on portait la *sainte Icône*. C'est le nom qu'on donnait à Spolète à une pieuse image de la sainte Vierge donnée jadis à cette ville par l'empereur Barberousse. Et voici que le jeune homme dirige son regard sur elle ; soudain Marie tourne vers lui un œil plein de tendresse et lui adresse ces mots qui vainquent toute résistance : « François, le monde n'est plus pour toi ; il te faut entrer

en religion. » Aussitôt il sort de la foule, il s'éloigne et va donner libre cours à ses larmes.

Désormais plus de résistance ; il n'a qu'une volonté, immuable : obéir à sa sainte Mère. Il restera encore quelques mois dans sa famille ; mais sous ses habits luxueux il porte un cilice. Il accompagne son père au théâtre ; mais vite il s'échappe pour aller prier devant l'image de Marie.

Enfin l'heure venue, approuvé par son directeur, le Père Bompiani, il s'en va déclarer à son père ses projets et lui demander la permission que sa jeunesse rend nécessaire. M. Passenti feignit d'abord de ne pas prendre au sérieux la vocation de ce mondain délicat ; puis il demanda de la réflexion. Mais François jugeait avoir assez réfléchi : il avait déjà même négocié son admission chez les Passionistes, il était reçu, il ne quitterait pas la place sans avoir l'autorisation sollicitée. Et le père généreux céda.

Le 5 septembre 1856, après avoir joué brillamment un rôle à la représentation théâtrale qui accompagnait la distribution des prix à son collègue, François quittait Spolète et toute sa famille bien-aimée. Ce ne fut point sans larmes ; mais la grâce fut plus forte, si forte que, entré au noviciat, il ne consentit jamais à recevoir la visite de son père ni d'aucun des siens et mourut sans les avoir de nouveau embrassés.

C'est le 10 septembre qu'il arrivait au noviciat de Morrovalle, non loin de Lorette ; et le 31 il recevait le rude habit des Passionistes. En même temps il revêtait toutes les vertus d'un saint religieux, ou plutôt il revêtait Jésus-Christ lui-même, selon le mot de saint Paul. Car en vérité il sembla du premier coup avoir atteint la perfection. Aucun de ses confrères ne constata jamais en lui le moindre manquement aux règles ; tous, dès l'abord, admirèrent sa ferveur constante et toujours en progrès.

On lui donna le nom, — qui lui fut si cher ! — de Gabriel del' Addolorata (de Notre-Dame des Douleurs). C'était bien celui qui convenait à cet enfant angélique et tout dévoué à Marie, mais à Marie *dolente*. Son amour pour sa Mère sembla s'en accroître

encore. Le nom de la sainte Vierge était toujours sur ses lèvres ; il saisissait toutes les occasions de parler d'elle, d'exhorter à la servir ; lui-même n'avait pas de plus grand plaisir que d'orner ses statues de fleurs toujours fraîches, qu'il lui offrait avec une grâce enfantine. Le souvenir de ses douleurs ne le quittait pas ; l'associant à celui de la Passion de Notre-Seigneur, il y trouvait l'objet presque unique de ses méditations et y puisait un amour de la pénitence auquel ne suffisaient pas les mortifications de la règle et qu'il fallait modérer pour épargner sa vie. Du reste il ne consentait guère à parler d'autre chose et, avec son sourire charmant qui faisait tout accepter, il ramenait sans cesse les conversations à ces sujets chéris.

Que dire au reste de cette vie qui ne fut remplie, — mais si richement, — que des actes ordinaires d'un novice ou d'un jeune religieux ? Il ne fit qu'accomplir ses règles ; mais il le fit avec la charité parfaite qui voit dans chacune d'elles la volonté de Dieu et l'occasion d'exercer l'amour. Son obéissance était si exacte, que même il se soumettait aux désirs de tous, toutes les fois qu'il n'y voyait aucune imperfection. Sa pureté, qui toujours avait été très délicate, se gardait par une telle modestie qu'il ne regardait le visage de personne. Son humilité lui disait qu'il était un pécheur, le plus vil de tous ; mais du reste il restait si naturel, si spontané, que, tout en s'humiliant, il ne trahissait aucune intention de s'abaisser. Il aimait à ce point la pauvreté, qu'il demandait à rapiécer lui-même ses vêtements et que son supérieur l'accusait plaisamment d'avarice. Et qu'on ne croie point que tant de vertu fût farouche ou sévère : c'était le plus souriant, le plus affable, le plus serviable de tous. Comme à l'affût de toutes les occasions de rendre service, d'exercer la charité, le zèle, il y mettait la bonne grâce la plus délicate et l'oubli le plus complet et le plus simple de lui-même.

Ainsi s'écoulèrent ses six années de vie religieuse. Après celles de Morrovalle, il passa les autres d'abord à Pievetorina, où il étudia la philosophie, puis à Isola del Gran Sasso, au diocèse de Naples. Là il suivait les cours de théologie, lorsqu'il fut atteint de phtisie pulmonaire. Loin de s'en affliger, le saint

jeune homme se réjouit de voir approcher le jour de sa réunion avec Dieu. Sa maladie, qui se prolongea presque un an, fut pour lui l'occasion de nouveaux progrès. Dieu alors lui accorda des lumières surnaturelles qui, en torrents, inondaient son âme. Cependant il permit aussi que l'annonce de sa mort prochaine éveillât dans le malade un instant d'émotion, vite remplacée du reste par une joie intense, — et qu'à deux reprises le démon le tentât vivement de présomption. Vaincu, celui-ci laissa le champ libre à la paix. Et Gabriel ne tarda pas à expirer, en serrant étroitement sur son cœur l'image de Jésus mourant et de Marie au pied de la croix. C'était le 26 février 1861.

A peine venait-il d'expirer, la dévotion populaire commença de l'entourer. On l'invoqua comme un Saint, et la confiance des fidèles fut tout de suite récompensée par d'éclatants miracles. Si bien que le 3 mai 1908, moins de cinquante ans après sa mort, Gabriel del' Addolorata recevait les honneurs de la béatification. Douze ans plus tard, de nouveaux miracles décidaient le pape Benoît XV à l'inscrire au nombre des saints.

27 FÉVRIER

SAINT GALMIER
CONFESSEUR
(VII^e siècle)

La vie de saint Galmier est celle d'un pauvre ouvrier, puis d'un pauvre moine. Aucun événement ne la signale ; elle s'est écoulée tout entière dans l'obscurité ; mais par là même elle est un excellent modèle, et comme elle a jadis embaumé ses contemporains, elle peut encore embaumer le siècle avide et jouisseur où nous sommes.

Galmier naquit sans doute dans la petite ville du Forez, à qui il a donné son nom et son patronage et qui est renommée

pour ses eaux bienfaisantes. Elle s'appelait alors Audiaticus. Lui n'était que le fils de simples artisans, et comme son père il exerça le métier de forgeron. « Sa jeunesse, disent les Actes, s'écoula au nom de Dieu, dans le service du Christ et les bonnes œuvres. Il avait un visage doux, une démarche paisible. Les hommes le considéraient peu, à cause de son vêtement et de ses souliers grossiers ; mais nous avons su depuis sa mort combien cette grossièreté était précieuse et méritoire. Il ne cessait de bénir Dieu, répétant à toute heure du jour et de la nuit : « Au nom du Seigneur, grâces à Dieu toujours ! » Il enseignait à tous à dire comme lui, à rendre à Dieu les actions de grâces les plus ferventes. Et, attentifs à ses leçons, les fidèles du Christ gravaient ses paroles dans leur cœur et, à son exemple, ne cessaient de bénir le Christ.

« Dans sa jeunesse, dans son adolescence, il travailla le fer ; et il exerçait avec tant de charité sa profession, que, pour l'amour de Dieu, il donnait aux pauvres, même les outils nécessaires à son travail. Ainsi, par sa foi, comme un soldat du Christ, comme un vaillant batailleur, il vainquait les assauts de l'ennemi en dirigeant vers Dieu ses instantes prières. Heureux Galmier, dont le cœur ignora toute malice ! Sa vie fut sans tache ; son amitié, sincère ; sa charité, aimable. Assidu à la lecture des saintes Lettres, il prolongeait ses veilles, il était prompt à faire l'aumône. Il multipliait joyeusement ses bénédictions à Dieu ; sa parole, habile à repousser l'orgueil du démon, était, avec ses frères, aimable et instructive. Aucune vanité, aucun mensonge ; il savait reprendre et corriger avec grâce et douceur.

« Or un jour l'abbé Viventius vint à Audiaticus, qui était sous le patronage de son monastère de Saint-Just de Lyon. En entrant à l'église, il y trouva Galmier, sous ses misérables vêtements, plongé dans la prière. Il lui demanda qui il était, continua ensuite de converser avec ce jeune homme, en qui il trouvait un fidèle serviteur de Dieu, et, inspiré par l'Esprit-Saint, l'emmena avec lui à son monastère. Depuis lors Galmier y demeura ; il y mena une vie bienheureuse ; tout ce que le Seigneur lui donnait par l'entremise de personnes craignant

Dieu, il le distribuait entièrement aux pauvres ; il se livrait avec ardeur à la lecture de l'Évangile, ne s'inquiétant point du lendemain et répétant sans cesse, comme autrefois : « Au nom du Seigneur, grâces à Dieu toujours ! » Ce fut jusqu'à la fin sa prière constante.

« Comme il accomplissait toute chose pour l'amour de Dieu, sa renommée de sainteté se répandait au loin. Et c'est pourquoi le bienheureux Gaudricus, évêque de Lyon, l'éleva malgré lui à l'office de sous-diacre. Car dans son humilité touchante, le saint homme baisait les mains du prélat, le suppliant de ne pas les lui imposer et se déclarant avec larmes indigne d'un si haut ministère.

« Au monastère de Saint-Just, il avait choisi comme demeure une pauvre petite cellule ; mais Dieu l'avait enrichie d'une telle grâce, que les oiseaux du ciel, que nulle main humaine ne pouvait saisir, venaient chaque jour, à l'heure du repas, prendre entre ses doigts leur nourriture ; et lui, en la leur distribuant, les exhortait : « Prenez, mangez, disait-il, et bénissez Dieu toujours. » Mais aussi il répandait assidûment, avec ses larmes, ses prières pour la ville de Lyon, tous ses habitants et pour son abbé, demandant que l'entrée du paradis leur fût ouverte à tous.

« Et quand Dieu voulut le retirer de ce monde, il daigna entourer sa mémoire de si grandes grâces, que tout malade qui venait à son tombeau et y priait avec confiance s'en retournait guéri, quel que fût son mal. Ainsi celui qui sur terre semblait dans la condition la plus basse, se révèle, dans l'esprit et dans la puissance, au rang des plus grands, là où règne Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient honneur, puissance, louange, force et gloire dans les siècles des siècles. *Amen !* »

Cette vie humble, se terminant dans le triomphe éclatant du paradis, n'est-elle pas le touchant commentaire de la parole du Psalmiste : *Suscitans de terra inopem... ut collocet eum... cum principibus populi sui ?*

SAINT ROMAIN

ABBÉ

(390 ?-460 ?)

Saint Romain naquit vers la fin du iv^e siècle, d'une honorable famille de la Séquanaise, province romaine qui se composait de la Franche-Comté et de la plus grande partie de la Suisse. Cette famille semble avoir habité la ville, alors considérable, d'Izernore, aujourd'hui située dans le diocèse de Belley. Il avait environ quinze à seize ans lorsque le torrent dévastateur des Barbares se déversa sur son pays, laissant, comme un dépôt, sur le sol lyonnais le peuple des Burgondes. Peut-être la rude épreuve mûrit le jeune homme et contribua à le détacher du monde ; et on comprend qu'elle fut un obstacle invincible à sa formation intellectuelle. Mais, peu instruit des sciences humaines, il fit de grands progrès dans celle des Saints. Bien que l'aîné de sa famille, il refusa de s'engager dans le mariage et résolut de se donner tout à Dieu.

Il n'existait alors aucune institution monastique dans son pays du Bugey. Pour s'initier à la vie qu'il songeait à mener dans la solitude et la prière, il alla se mettre quelque temps sous la conduite de l'abbé Sabin, qui gouvernait, au confluent de la Saône et du Rhône, le grand monastère d'Ainay. Et à l'âge de trente-cinq ans, emportant avec lui une croix, la *Vie des Pères du désert*, les *Institutions* de Cassien qu'on venait de connaître, quelques outils de culture, quelques semences, il s'enfonçait dans les sauvages forêts qui couvraient les pentes du mont Jura. En cherchant une retraite inaccessible à tout visiteur, il arriva à une gorge étroite, stérile, glaciale en hiver, brûlée en été. Là se réunissaient deux petits cours d'eau, le Tacon et la Bienne ; et de leur réunion le lieu prit le nom de Condat, qui en celtique signifie confluent. C'est là qu'il commença une vie héroïque, tout entière partagée entre la prière et un travail qui ne lui fournissait que la nourriture indispensable pour ne pas mourir. Nulle compagnie, sinon celle des ani-

maux sauvages ; nul abri même, que les branches épaisses d'un haut sapin.

Or il avait laissé dans le monde, avec son père et sa mère, une sœur et un frère plus jeune, probablement marié par la volonté paternelle. Le cœur de Romain allait vers ce frère, Lupicin, dont il savait l'âme pure et généreuse, le caractère austère et fort. Et Lupicin vint à perdre sa femme et son père. Une nuit il vit en songe son très doux et très tendre frère Romain qui l'appelait à sa solitude. Aussitôt il partit ; non sans peine il retrouva sa trace, conduit assurément par Dieu lui-même ; et leur vie, unie de nouveau et pour toujours, commença de s'écouler, aussi pénitente, mais plus suave par leur amour réciproque.

Ils ne devaient pas goûter longtemps la paix. Le démon entreprit de les chasser de leur désert ; il faisait pleuvoir sur eux des grêles de cailloux, tant et si bien qu'effrayés ils résolurent de retourner dans leur pays. Mais Dieu permit que, sur leur route, ils s'arrêtassent chez une pieuse femme qui, mise au courant de leurs épreuves, leur fit honte de cette désertion. « Quoi ! ils fuiraient devant un ennemi tant de fois vaincu par de meilleurs serviteurs de Dieu ! » Les deux frères rougirent, reprirent le chemin de leur désert, et Dieu leur donna, en retour, la paix et la consolation.

Et bientôt même il fit connaître au loin leur admirable vertu. Il mit entre leurs mains le don de guérison ; il excita dans beaucoup d'âmes le désir de leur vie de perfection. Leurs deux premiers disciples furent deux jeunes clercs de Lyon ; bientôt ils furent suivis de tant et tant de nouveaux anachorètes, que, l'abri du sapin devenu vite insuffisant, il fallut d'abord multiplier de très pauvres cellules ; puis le sol ingrat ne fournit plus la misérable nourriture dont ils se contentaient, et l'on dut créer un nouvel ermitage à quelque distance. Ce fut à Leuconne, où se groupa depuis la ville de Saint-Claude, que Lupicin conduisit la troupe qui essaima.

Du reste il resta en étroites relations avec son frère. Ils se complétaient merveilleusement : Romain était facile d'humeur,

débonnaire ; il ne savait imposer la discipline régulière sinon par ses prières et son exemple, ni réprimer les esprits difficiles, opiniâtres, ni refuser les aspirants, même lorsqu'ils ne présentaient pas d'abord les qualités nécessaires à la vie commune. Lupicin, d'une austérité effrayante pour lui-même, avait dans son gouvernement une vigueur, tempérée cependant de prudence et de bonté, qui maintenait l'ordre et, par la régularité, les moyens de sainteté.

Une année, l'abondance des récoltes fut si grande, que les solitaires de Condat se sentirent tentés d'en profiter aux dépens de la mortification habituelle. Ils cédèrent ; malgré les exhortations de Romain, la table monastique se chargeait de mets divers au détriment de la pénitence. Le pauvre abbé, dans sa désolation, ne put que recourir à son frère.

Lupicin arriva de Leuconne ; pendant deux jours il s'assit sans rien dire au réfectoire. Mais alors, avec un sourire aimable : « A vrai dire, seigneur abbé, mon estomac n'est plus capable de tels festins. Je suis sûr que nos frères pensent comme moi. Vous plairait-il de nous faire servir demain, pour nous remettre, une bouillie d'orge, mais sans beurre ni sel ? C'est ainsi qu'elle est meilleure. » L'étonnement fut grand d'abord ; il se changea en irritation quand le lendemain Lupicin redemanda le même menu, un peu simple ; mais le troisième jour, à l'annonce d'un traitement pareil, les gourmands n'y tinrent plus : la nuit même, ils disparurent de la solitude. Seuls restèrent ceux dont la vertu s'accommodait d'un régime si dur.

Romain se plaignit doucement à son frère d'avoir ainsi fait partir des hommes qui, retournés au monde, risquaient de se perdre. « Non, répondit Lupicin, ce n'étaient là que des serviteurs de leur ventre et non de Jésus-Christ. La paille s'est envolée, garde maintenant ton pur froment ; laisse fuir les corbeaux voraces et dirige en paix les colombes. »

Le bon abbé cependant ne se consola pas ; il se mit en prières, et Dieu récompensa sa miséricordieuse compassion en lui ramenant les fuyards, mais convertis désormais à l'abstinence du monastère.

On raconte de beaux miracles dus à la tendresse de cœur du saint solitaire. Un jour qu'il passait près de Genève, il entra pour la nuit dans une misérable cabane, dont les habitants étaient absents. Il se mit à genoux et commença de prier. Et quand rentrèrent les pauvres gens, il se trouva que c'étaient deux lépreux, le père et le fils. Néanmoins Romain, se levant, vint à eux, les salua aimablement, les embrassa avec amour ; et les voilà rompant le pain ensemble, avant de prendre ensemble le repos de la nuit. Mais le lendemain, quand le pèlerin a repris sa route, les deux lépreux, qui se rappellent avec émotion sa grande charité, aperçoivent que la lèpre les a quittés, que leur chair est saine et ferme. Ils courent pleins de joie à Genève faire admirer le miracle. Aussitôt une procession se forme, que l'évêque conduit. On tend au bienfaisant abbé une pieuse embuscade ; on l'entraîne dans la ville au milieu des chants, on le supplie de parler. Or lui, bonnement, avec sa simplicité et sa tendresse, exhorte le bon peuple à mieux servir le Dieu de toutes les grâces, guérit encore les malades qu'on lui présente et se dérobe en hâte à la reconnaissance pour rentrer dans sa chère solitude.

Enfin, vers 460, Romain sentit que son heure était proche. Depuis seize ans environ, saint Hilaire d'Arles, passant par le pays pour se rendre à Besançon, avait voulu lui donner la consécration sacerdotale, honneur qui n'avait fait que l'enfoncer davantage dans son humilité. Il avait eu aussi le bonheur de voir sa sœur le rejoindre dans le désert ; il l'avait établie non loin de Condat, en un lieu nommé la Baume, c'est-à-dire la grotte, — ou peut-être la colline, — et bientôt la Baume était devenue un monastère qui comptait jusqu'à cent cinq religieuses. C'est dans son église que Romain avait fixé sa sépulture. Voyant la mort venir, il voulut aller dire adieu à sa sœur. La maladie qui le saisit à la Baume le força d'y rester. Alors il manda près de sa couche Lupicin et tous les solitaires, ses frères et ses fils. Et c'est sous leurs yeux, au milieu de leurs prières, qu'avec sa douceur accoutumée il exhala son âme dans le sein du Dieu qu'il avait tant aimé, le 28 février 460.

Lupicin lui survécut vingt ans à peu près, gouvernant les deux monastères de Condat et de Lauconne. Son austérité ne diminua pas jusqu'à sa mort. Pendant ses huit dernières années, il s'était condamné à ne plus boire du tout, se contentant, lorsqu'il était brûlé par la soif, de tremper ses mains dans l'eau. Au lit de mort, comme la fièvre le dévorait, on lui présenta un vase où on avait mêlé de l'eau avec un peu de miel : dès qu'il y eut mis les lèvres et reconnu la douceur sucrée, il repoussa le vase sans plus vouloir toucher au breuvage, *et aussitôt après il alla goûter combien le Seigneur est doux.*





MOIS DE MARS

1^{er} MARS

SAINT AUBIN

ÉVÊQUE

(469-549)

La vie admirable et pleine de faits merveilleux de ce saint évêque d'Angers a été écrite par saint Fortunat sur des témoignages contemporains de la plus haute valeur. Son récit est corroboré par celui de saint Grégoire de Tours et offre par conséquent les garanties de l'authenticité la plus exacte.

Albinus, — dont nous avons fait Aubin, — naquit près d'Hennebont, à Languidic, sur les bords du Blavet. Son père, d'une noblesse incontestée, était peut-être le fameux chef des Armoriciens, nommé aussi Albinus, assez puissant pour s'opposer aux desseins d'Aétius. L'enfant fut, dès ses premières années, animé d'une foi vive et pratique, dont les fruits ne tardèrent pas à éclore. Tout jeune homme, il renonça vaillamment aux avantages de la noblesse et de la fortune, il brisa même avec l'affection maternelle et vint s'enfermer dans un monastère dont le nom, défiguré sans doute par une erreur de copiste, doit très probablement être reconnu comme celui du monastère de Nantilly, près de Saumur.

Saint Benoît venait de naître. La règle suivie à Nantilly fut la sienne plus tard. Au temps où le jeune Aubin s'y présenta, c'était celle de saint Augustin, presque la seule adoptée en Occident. Les religieux qui la professaient portaient le titre de chanoines réguliers ; mais ils étaient astreints à une stricte pauvreté, à une austère pénitence. A Nantilly, toutes les vertus

étaient en grand honneur. Aubin, dès le premier moment, se signala entre tous par sa ferveur, en particulier par l'humilité sous laquelle il cachait soigneusement sa naissance. Aussi, également aimé et estimé, il fut, en 504, à l'âge de trente-cinq ans, élu à la charge d'abbé. Il s'en acquitta pour le plus grand bien de ses frères, qui, sous son gouvernement tendre et ferme, marchaient joyeusement vers la sainteté.

Il y avait vingt-cinq ans qu'il dirigeait Nantilly, lorsque l'évêque d'Angers, Adolphe, vint à mourir ; les électeurs furent unanimes pour lui donner Aubin comme successeur. Ce ne fut pas sans peine néanmoins qu'ils lui arrachèrent son consentement. Il ne céda que devant leurs instances et sur l'avis des évêques de la contrée, qui depuis longtemps appréciaient la distinction de ses talents et la hauteur de ses vertus. Saint Mélaïne, évêque de Rennes, en particulier, fut ravi de ce choix ; uni depuis longtemps au nouveau prélat par une étroite amitié, ce fut lui sans doute qui le consacra. Cette année-là même (529), en effet, on le voit à Angers en compagnie de trois autres saints évêques : saint Laud de Coutances, saint Victorius du Mans, saint Mars de Nantes.

Dès lors Aubin, se modelant sur le divin Pasteur, Jésus-Christ, se livra tout entier au soin de son troupeau. Sa charité se portait surtout sur les pauvres et les malades ; il s'abaissait pour eux aux soins les plus humiliants. Mais une autre classe de misérables excita aussi sa paternelle compassion : à cette époque, à la suite de l'invasion des barbares, beaucoup de chrétiens étaient tombés dans l'esclavage. Le bon évêque ne pouvait les voir sans larmes ; il consacra, à en racheter le plus grand nombre possible, toutes les ressources que lui fournirent les biens de son église, sa propre fortune, les aumônes qu'il sollicitait. Il fut ainsi le digne prédécesseur des Jean de Matha, des Pierre Nolasque, des Vincent de Paul.

Cette tendre charité, Dieu montrait par des miracles continuels combien elle était agréable à son cœur. Il semble, à lire la Vie d'Aubin, que le saint évêque les obtint particulièrement pour les aveugles. Mais il guérit aussi nombre d'autres

malades, des paralytiques, des possédés ; il ressuscita même un mort, le jeune Alexandre, pour le rendre à ses parents désolés.

Pourtant la bonté de saint Aubin s'alliait très bien à une fermeté apostolique, qui ne reculait, quand le devoir était en jeu, devant aucune puissance humaine. Dans ces cas même, parfois, il recourait au don des miracles, que Dieu lui avait si libéralement accordé. Dans le bourg de Douillé vivait une jeune fille, nommée Étheria, dont la beauté avait séduit le roi Childebert ; il ordonna de la saisir et de la lui amener. Aubin fut averti de cette violence infâme et aussitôt accourut au secours de sa brebis. Il pénétra sous un déguisement dans la ville où les satellites du roi s'étaient emparés de la malheureuse enfant. En vain elle se débattait, implorant secours. En apercevant l'évêque, que son œil reconnut en son vêtement d'emprunt, elle fait effort, s'échappe avec un cri des mains de la soldatesque et vient tomber en larmes aux pieds du saint. Un tel secours n'était pas pour intimider ces barbares ; l'un d'eux s'avance insolument et veut arracher la jeune fille à son protecteur. Mais Aubin, indigné, le traitant comme, au rite du baptême, le démon qu'on chasse du néophyte, lui souffle à la face. L'homme recule comme frappé de la foudre et roule mort sur le sol. Ses compagnons, épouvantés, prirent la fuite et vinrent raconter au roi le terrible miracle. Childebert n'osa pas poursuivre son entreprise malhonnête ; mais, en digne barbare, il exigea une rançon. L'évêque, généreux, voulut encore la payer, trop heureux de sauver ainsi la vertu d'une vierge.

A cette époque grossière, elle n'était guère respectée. Les violents fils de Clovis, incapables de maîtriser leurs passions, autorisaient par leur exemple les vices de leurs courtisans et de leurs guerriers. Le concubinage, les mariages incestueux étaient la plaie gangréneuse de cette société ; et trop souvent des évêques mêmes, se sentant impuissants à la guérir, n'osaient pas employer les remèdes énergiques. Saint Aubin ne fut pas de leur nombre. Avec le zèle de saint Jean-Baptiste, à toute occasion, malgré les colères, les haines, les attentats mêmes contre sa vie, il revendiqua hautement les droits de la pureté

et châtia les coupables. Ainsi agit-il contre un des principaux seigneurs de Neustrie, qui, habitant en Anjou, y donnait le scandale d'une de ces unions criminelles. L'ayant vainement exhorté, averti plusieurs fois, il prononça enfin sur lui la sentence d'excommunication.

Ce fut un frémissement dans la France entière, et il se trouva des évêques pour taxer cette juste sévérité d'excessive rigueur.

Peut-être, pour venger sa cause, ou plutôt celle de Dieu, Aubin provoqua-t-il le troisième concile d'Orléans, en 538, qui fut présidé par l'archevêque de Lyon. Il y prononça du moins un discours également éloquent et énergique contre le désordre qui allumait son zèle. Et les Pères du concile ne purent que l'applaudir et voter un canon où était fait droit aux justes réclamations du Saint. Mais ils n'allèrent pas plus loin et, contents d'avoir donné raison en principe à leur collègue, ils l'engagèrent à user de modération et, en signe d'absolution, d'envoyer, comme ils allaient le faire eux-mêmes, au coupable qu'il avait excommunié, des *eulogies*, sorte de pains bénits à l'offertoire de la messe et distribués en signe d'amitié et de communion. Aubin refusa d'abord ; il céda enfin à leurs injonctions expresses. « Mais, ajouta-t-il, je suis contraint par votre ordre de bénir et d'envoyer cette eulogie ; vous refusez de défendre la cause de Dieu : il est assez puissant pour la venger lui-même. » Dieu la vengea en effet : avant même de recevoir les eulogies, le coupable fut frappé par la mort.

Douloureusement atteint par le blâme de ses collègues, Aubin voulut savoir s'il avait outrepassé les droits de la douceur. Il se rendit, en compagnie de saint Lubin, auprès de saint Césaire d'Arles, pour le consulter à ce sujet. Saint Césaire, en effet, jouissait alors dans toute la France de la plus haute réputation de talent et de sainteté. Il n'est pas douteux, quand on sait quelle conduite il a tenu lui-même dans des circonstances pareilles, qu'il n'ait pleinement approuvé l'évêque d'Angers.

Saint Aubin allait atteindre sa quatre-vingtième année, lorsqu'un nouveau concile fut convoqué à Orléans. Mais l'âge et les infirmités l'empêchèrent d'y assister. Il ne tarda pas en

effet à expirer ; c'était le 1^{er} mars 549, — ou selon d'autres 550. A son tombeau se multiplièrent les miracles. Non moins grand thaumaturge que de son vivant, saint Aubin a laissé parmi son peuple un souvenir toujours entouré de reconnaissance et de vénération.

2 MARS

LE BIENHEUREUX CHARLES LE BON

COMTE DE FLANDRE

(1080?-1127)

Le 10 juillet 1086, dans l'église de Saint-Alban, à Odensée, ville de Fionie, le roi Canut IV de Danemark tombait assassiné par un groupe de factieux que son amour de la justice avait soulevés contre lui. De sa femme, Alise de Flandre, il laissait un fils en bas âge, Charles, qu'il avait quelque temps auparavant eu la prudence d'envoyer en Flandre avec sa mère. Car celle-ci était fille du comte de ce pays, Robert le Frison, lui-même fils de Baudouin V le Débonnaire et d'Alise de France, dont le grand-père fut Hugues Capet. Ainsi le petit Charles avait dans les veines quelques gouttes de sang français.

L'enfant exilé fut paternellement accueilli par son grand-père Robert le Frison, puis par son oncle Robert II. Cependant, arrivé à l'âge où les jeunes gens songeaient à s'illustrer par des faits de guerre, il prit la croix et se dirigea vers la Terre sainte. La première croisade, où Robert s'était signalé parmi les plus braves, avait créé le royaume de Jérusalem ; il y avait encore néanmoins de beaux coups d'épée à donner ; Charles ne les ménagea pas et s'acquit en Palestine le renom de vaillant chevalier non moins que de fervent pèlerin. Revenu en Flandre, il reprit sa place auprès de son oncle et se fit admirer par ses qualités éminentes d'administrateur et ses vertus chrétiennes, si bien

que, Robert étant venu à mourir en 1111, Baudouin à la Hache, qui lui succéda, associa son cousin au gouvernement de la Flandre. Et comme il n'avait pas d'enfants, il résolut de le faire héritier du comté. En attendant, il lui donna la terre d'Ancre et lui fit épouser Marguerite, fille du comte Raynaud de Clermont, qui lui apporta en dot le comté d'Amiens. Quand un accident imprévu enleva Baudouin en 1119, les peuples qui avaient appris à connaître la justice, la bonté, la prévoyance attentive de Charles, se réjouirent de le voir placé à leur tête.

Mais tout de suite le nouveau comte eut à défendre sa couronne. La mère de Baudouin, Clémence de Bourgogne, avait son candidat : c'était Guillaume de Loo, qui du reste n'avait aucun mérite, mais à qui elle avait donné sa nièce en mariage. Elle lui trouva des alliés et la guerre civile éclata. Charles fit bravement tête à tous ses ennemis ; en peu de temps, presque sans effusion de sang, il les réduisit à sa merci ; et même, de leurs dépouilles, il augmenta ses domaines.

Dès lors le comte de Flandre put se consacrer au bien de ses peuples. Il le fit en prince véritablement chrétien ou plutôt en saint. Les temps étaient mauvais ; de tout côté les seigneurs se faisaient entre eux des guerres continuelles dont souffraient cruellement les petits. La violence régnait, mise au service d'ambitions ou de rancunes effrénées. Le comte commença par imposer la *trêve de Dieu*, qui interdisait les luttes armées pendant une grande partie de l'année ; il proscrivit l'usage de porter sans cesse des armes. Il se montra exact justicier, appelant à lui les causes et prononçant des arrêts devant lesquels il n'y avait point acception de personnes. Il s'efforça, plus encore par ses exemples que par ses ordres, de donner à l'Église une influence dont elle se servait pour pacifier ces hommes farouches et hautains, habitués à ne relever que de leur épée. Mais tout en se montrant plein de respect et de déférence pour le clergé, il savait à l'occasion le rappeler à ses devoirs.

S'il était aussi exact à faire régner la justice parmi les grands, le comte était pour les faibles d'une tendresse de mère. Sa charité le poussait à économiser sur ses propres dépenses pour

répandre de plus abondantes aumônes. Il voulait du reste les distribuer de sa propre main, et par respect pour eux abordait les pauvres pieds nus. Il allait même jusqu'à se dépouiller en leur faveur de ses plus riches vêtements et baisait la main avide qu'ils tendaient vers lui.

Cette charité éclata spécialement lors de la terrible famine qui, pendant les deux années 1125 et 1126, ravagea le nord de l'Europe et se fit cruellement sentir en Flandre. Il prit alors les mesures les plus habiles et les plus minutieuses pour intensifier la culture, diminuer le prix du pain, interdire tout commerce qui réduirait les approvisionnements. Surtout il contribua de ses propres ressources, avec une générosité royale, au soulagement des affamés. Chaque jour il nourrissait cent pauvres à Bruges, sa capitale, et en habillait cinq ; il ordonna de faire de même dans toutes ses fermes. Et l'on dit qu'un jour, à Ypres, il distribua sept mille huit cents pains.

Son amour de la justice, son souci des pauvres n'étaient pas pour plaire à nombre de puissants personnages dont il réprimait la violence. Il y avait alors à Bruges une famille dont le chef, Erembaud, s'était, par l'adultère et le meurtre, emparé jadis de la châtellenie de cette ville. Ce n'était qu'un serf ; mais lui, et ses fils plus tard, prétendaient bien qu'on ne s'en souvînt pas. Parmi eux se signalait Bertulfe, qui par des procédés iniques s'était mis en possession de la charge de prévôt de Saint-Donat. Grâce à ce bénéfice ecclésiastique très important, il s'imposait à ses frères et à ses neveux, qui ne lui cédaient du reste aucunement en méchanceté ; il favorisait leurs injustices et leur assurait l'impunité. Mais un jour un chevalier, qui avait épousé une fille de cette famille, s'entendit reprocher sa déchéance par un de ses ennemis : marié à une serve, il était devenu serf lui-même. La cause portée devant Charles, celui-ci ordonna une enquête qui aboutit à mettre effectivement en relief la bassesse d'origine des fils d'Erembaud. Il n'en fallut pas davantage pour soulever contre le comte la haine de ceux-ci.

Peu après, une vengeance brutale exercée contre un de ses

ennemis par Burkhard, le plus scélérat des neveux de Bertulphe, lui attira une nécessaire répression. Malgré sa justice et sa modération, elle mit le comble à la fureur de toute la famille. Et la mort du comte Charles fut résolue. C'était le 1^{er} mars 1127.

Le lendemain matin, le comte, après une nuit pénible qui semblait lui avoir apporté la prévision de sa mort, se rendit, dès son lever, dans la tribune de l'église Saint-Donat, où il avait l'habitude de faire ses prières avant la messe. Prévenu de se défier, il avait répondu : « Nous sommes aux mains de Dieu ; et quelle meilleure mort que celle que j'endurerais pour la justice ? » Il était prosterné, récitant les psaumes de la pénitence, s'interrompant pour faire l'aumône aux pauvres qui se pressaient, lorsque les conjurés s'approchèrent à pas étouffés. Burkhard toucha légèrement le cou de Charles, afin de lui faire lever la tête. « Prenez garde, sire comte ! » s'écria une pauvre. Mais déjà Burkhard avait brandi son glaive. Le coup déchargé fit éclater le crâne de la victime et jaillir sa cervelle sur les dalles. Charles était tombé ; les assassins se précipitèrent et l'achevèrent à l'envi.

Au premier moment de stupeur, tout le monde avait fui. Les scélérats en profitèrent pour massacrer encore plusieurs fidèles serviteurs du comte. Mais quand le lendemain ils voulurent faire emporter à Gand le corps de Charles, ils se heurtèrent à une véritable émeute. Pauvres et bourgeois prirent les armes ; Burkhard et ses complices n'eurent que le temps de se réfugier dans la citadelle. Et le peuple resta en possession des saintes reliques, qu'un miracle soudain rendit plus vénérables encore.

Le châtement ne tarda pas à atteindre les coupables. Nul, pas même Guillaume de Loo, peut-être leur complice, ne se hasarda à les défendre. Et bientôt la famille scélérate tout entière expia, parfois en d'horribles tourments, son odieux forfait.

Le 20 avril, dans l'église Saint-Donat réconciliée, on fit de solennelles funérailles au saint comte. Son corps, qu'on avait provisoirement enseveli, fut trouvé, après cinquante-trois jours,

intact, souple, couvert d'un sang encore frais. Une odeur très suave s'en exhalait qui remplit toute l'église et parut un gage de la gloire du martyr. Aussi est-ce avec la plus grande vénération que, parmi l'assemblée de tout le peuple, le roi de France, l'évêque de Tournai et le clergé tout entier le déposèrent dans un tombeau creusé au milieu du chœur. Et pendant des siècles, jusqu'à la ruine de l'église, son culte y fut célébré.

3 MARS

SAINTE CUNÉGONDE

VEUVE

(? - 1040)

Siffroy ou Sigefroi fut, au milieu du x^e siècle, le premier comte de Luzilinburch, — dont on a fait Luxembourg, — château qu'il avait acquis de Wiker, abbé de Saint-Maximin, près de Trèves. De sa femme Hadeswicha, ou Edwige, il eut six fils et deux filles. La seconde, mariée à Gérard d'Alsace, fut la mère de Thierry, qui succéda à Charles le Bon comme comte de Flandre. L'aînée, Cunégonde, — ce nom s'interprète *faveur* ou *don du roi*, — était réservée à une plus haute fortune. Après avoir porté sur le trône impérial d'Allemagne sa vertu immaculée, elle serait, comme son époux, honorée du culte réservé aux saints.

Elle fut élevée par un père vaillant guerrier, politique habile, mais surtout chrétien fervent. Le premier acte de Siffroy, en prenant possession de sa terre de Luzilinburch, avait été d'y élever une chapelle en l'honneur de la sainte Vierge, et il se montra toujours plein de zèle pour la défense et l'exaltation de la foi. En quelle année naquit-elle? en quelle année fut-elle unie en mariage à Henri II? Ni l'une ni l'autre de ces dates n'est certainement connue. Il semble bien cependant que, lorsqu'il l'épousa, Henri était encore seulement duc de Bavière ;

ce devait donc être vers l'an 1000. Bien probablement aussi, la jeune fille s'était promis de ne se donner qu'à Dieu. Comment fut-elle amenée à accepter cette union humaine? Quoiqu'il en soit, grande fut sa joie quand elle apprit que le jeune duc n'était pas moins séduit qu'elle par l'amour de la virginité, et quand il lui offrit de vivre ensemble comme frère et sœur. Ces deux âmes pures n'en furent pas moins liées l'une à l'autre par une affection aussi profonde que durable, à l'imitation de la très sainte Vierge et de son virginal époux, saint Joseph. Et si Dieu, comme nous le verrons, permit qu'un nuage s'élevât un jour entre Henri et Cunégonde, ce ne fut, comme jadis à Nazareth, que pour faire mieux éclater la vertu de la sainte épouse.

Il y avait peu de temps qu'ils étaient mariés, lorsque, le 6 juin 1002, Henri fut élu roi de Germanie, à la mort d'Otton III. A peine couronné à Mayence, il dut faire une expédition en Souabe, puis passa en Thuringe et en Saxe. Enfin il vint à Paderborn ; c'est là que Cunégonde le rejoignit en la fête de saint Laurent et reçut la consécration royale. Douze ans après, les deux époux se rendaient à Rome ; le 24 février 1014, dans l'église de Saint-Pierre, le pape Boniface VIII posait sur leur tête la couronne impériale. Henri voulut, en signe de sujétion, la mettre aussitôt sur l'autel du prince des apôtres.

Il n'avait pas du reste attendu que le pape lui demandât solennellement s'il voulait *être le patron et le défenseur fidèle de l'Église romaine*, pour montrer qu'il l'était déjà et le serait toujours. Avec Cunégonde il promut, autant qu'il était possible, les avantages de cette Église dont il se glorifiait avant tout d'être le fils. Ses bienfaits ne se comptent pas. Et en particulier, d'accord avec l'impératrice, il construisit à Bamberg, ville dont il aimait spécialement la résidence, une église en l'honneur des saints Pierre et Georges, une autre, — de ses propres deniers, — sous le titre de Saint-Étienne et un monastère de moines bénédictins dédié à saint Michel. A Kaffingen aussi, près de Cassel, les deux impériaux bienfaiteurs bâtirent un monastère de moniales sous la règle de Saint-Benoît, pour

honorer le triomphe de la sainte Croix. Cunégonde l'enrichit de magnifiques présents ; peut-être déjà dans son cœur elle formait le dessein de s'y retirer, si Dieu lui reprenait un jour le frère de son âme, le compagnon de sa virginité.

Comment se fit-il, et par quels artifices diaboliques, qu'un jour cependant la confiance d'Henri dans la vertu de sa sainte épouse subit une éclipse ? Un biographe a voulu que le démon, par des apparitions fantomatiques, y ait directement contribué. N'est-il pas suffisant d'admettre que certaines jalousies, certaines haines même, et peut-être le désir, en calomniant Cunégonde, de venir à bout de la chasteté d'Henri, furent les instruments perfides de la méchanceté de Satan. Le pieux empereur ne sut pas cacher son trouble, et son affliction, rebelles aux protestations émues de l'accusée. Celle-ci alors exigea un jugement de Dieu : sur sa demande formelle et répétée, on fit chauffer à blanc douze socs de charrue ; et, forte de son innocence et de sa prière, Cunégonde, d'un pas ferme et appuyé, s'avança lentement sur ces lames brûlantes. L'épreuve fut décisive. Henri, qui avait vainement tenté de s'y opposer, tomba à genoux devant la vierge et lui demanda un pardon qu'il n'eut point de peine à obtenir.

Dès lors tous deux, d'un effort unanime, tendirent à établir en eux et autour d'eux le règne toujours plus effectif de Dieu. Leur histoire se confond, on ne distingue plus Henri de Cunégonde, les œuvres de celle-ci des œuvres de celui-là, jusqu'au jour où Dieu brisa l'union qu'il avait formée. Le 14 juillet 1024, l'empereur mourait, après avoir confié à l'admiration de ses fidèles réunis autour de son lit le secret du mariage virginal dont tous deux avaient été les héros. Séparée de lui, Cunégonde n'appartenait plus au monde. Elle n'y resta que le temps nécessaire pour assurer la paix de l'empire et, par de nouvelles fondations, des prières perpétuelles à son époux. Un an plus tard, le 14 juillet revenu, elle se rendait au monastère de [Kaffingen ; après y avoir fait le cadeau magnifique d'un fragment de la sainte Croix, elle dépouilla la pourpre, revêtit une robe de bure qu'elle avait faite de ses mains, coupa ras ses cheveux et, sous

le voile déposé sur sa tête par les évêques présents à son sacrifice, elle entra pleine de joie dans le cloître.

Désormais elle y vivrait, non plus en reine ni même en mère ; plus humble que toutes, elle se faisait la servante, l'esclave du monastère ; elle ne cessait de travailler de ses mains, également habile calligraphe et ouvrière experte, adroite brodeuse ; mais encore elle était la première à l'église, la dernière à prendre son repos ; elle n'accordait rien à son corps délicat, habitué au luxe ; charitable, elle visitait les infirmes, consolait les affligés, soulageait les pauvres, et l'on racontait déjà d'elle des miracles, comme ceux qui devaient illustrer un jour sa tombe.

C'est au milieu de ces événements, minimes aux yeux des hommes, source de gloire immortelle devant Dieu, après quinze années de vie religieuse, que Cunégonde vit s'approcher son dernier jour. Il fut précédé par de cruelles douleurs qui brisèrent et tordirent son pauvre corps. Mais elles n'arrêtèrent pas sur ses lèvres la louange de Dieu, ni l'invocation aux saints anges, aux saintes vierges, dont elle avait toute sa vie partagé la pureté, aux apôtres, aux confesseurs, dont la foi avait été la sienne. Cependant de toutes parts la foule des fidèles, prêtres, moniales, laïcs, se réunissaient pour d'ardentes prières. On préparait déjà des funérailles dignes d'une impératrice ; on apportait dans la petite cellule une tenture brodée d'or qui recouvrait ses restes. Mais elle, recueillant ses dernières forces, fit un geste pour la repousser : « Ce n'est pas pour moi, dit-elle, ce n'est pas pour moi. Enlevez ceci. Voilà, — et elle montrait sa robe grossière, — voilà le vêtement sous lequel je me suis unie à mon Époux céleste. C'est celui dans lequel vous ensevelirez ma misérable dépouille ; mais déposez-la aux côtés de mon frère et mon seigneur l'empereur Henri : je le vois qui m'appelle ! » Elle expira sur ce dernier mot d'amour tendre et virginal.

On emporta donc son saint corps à Bamberg, où était le tombeau d'Henri II. Sur le parcours du long cortège, le peuple se pressait, les mères soulevaient leurs enfants pour leur faire contempler le visage béni, les malades se faisaient porter sur

leur grabat, dans l'espérance de toucher le char funèbre ou de sentir son ombre passer sur leurs douleurs. Enfin le cortège entra dans l'église dédiée à saint Pierre. C'est là que l'on déposa la vierge, vêtue de sa bure religieuse, le front ombragé du voile des moniales, aux côtés du prince qu'elle avait si chastement aimé en Dieu et pour Dieu.

4 MARS

SAINT CASIMIR
CONFESSEUR
(1458-1484)

Précurseur et modèle de saint Stanislas de Kotska, et comme lui patron de la Pologne, saint Casimir était petit-fils de Vladislav Jagellon, qui, grand-duc de Lithuanie, se convertit au catholicisme et, par son mariage avec Edvige de Pologne, devint roi de ce dernier pays. Son père Casimir IV, second fils de Jagellon, succéda en 1444 à son frère Vladislav III, tué à la bataille de Varna. Il avait épousé la princesse Élisabeth d'Autriche, fille de l'empereur Albert II, qui lui donna treize enfants, six fils et sept filles. Casimir était le troisième; il naquit le 3 octobre 1458. Sa mère, très pieuse, veilla sur ses premières années; c'est à elle sans doute qu'il dut sa dévotion envers la sainte Vierge, l'inspiratrice de toutes ses vertus et surtout de sa pureté virginale. Il n'avait que six ans quand son père le confia au célèbre historien Jean Dlugosz, chanoine de Cracovie, mort archevêque de Leopold en 1480. Celui-ci eut sur l'enfant l'influence la plus forte et la plus heureuse; il est vrai qu'il rencontrait en son disciple d'excellentes dispositions. Il en fit un jeune homme ouvert à toutes les connaissances, de goûts littéraires, adonné à la poésie, mais surtout d'une foi ardente et d'une piété aussi forte que tendre.

En 1471, le fils aîné du roi de Pologne, Vladislav, fut appelé au trône par les Bohêmes. Cette élection inspira à quelques Hongrois, fort animés contre leur roi, Matthias Corvin, l'idée de demander à leur tour Casimir pour roi. L'enfant n'avait que treize ans ; ce n'était pas un âge à pouvoir résister aux volontés d'un père roi et ambitieux. Quoi qu'il en eût, il dut partir pour la Hongrie à la tête d'une armée assez importante que commandait un général renommé. Mais à peine entré dans ce pays qui l'appelait, avait-on dit, il se trouva dans une situation bien différente de celle que s'était imaginée son père. Aucun des seigneurs hongrois ne vint le rejoindre, sauf un évêque, qui ne tarda pas à se retirer. D'autre part Matthias Corvin s'était réconcilié ses sujets et s'avancait avec de nombreuses troupes ; et le pape Sixte IV conseillait au roi de Pologne de se désister de son entreprise. En même temps les troupes mercenaires du jeune Casimir se débandaient ; celui-ci dut se retirer en hâte et rentrer dans sa patrie. Mais le roi, dont l'ambition et l'orgueil avaient été froissés d'un tel insuccès, ne voulut pas d'abord le revoir et le consigna au château de Dobsky, à trois milles de Cracovie.

Là le prince eut tout le loisir de se livrer à son goût des choses saintes ; il en profita avidement et commença une vie de piété et de pénitence qu'il ne devait plus cesser. Il portait fréquemment un cilice, couchait la nuit sur le sol de sa chambre, se relevait pour se livrer à la prière. Sa dévotion le portait surtout vers la Passion de Notre-Seigneur, qu'il méditait avec des larmes, et vers la sainte Eucharistie. Souvent il s'échappait, dans les ténèbres, de son palais pour aller visiter dans les églises le saint Sacrement. S'il trouvait les portes closes, il s'agenouillait sur le seuil, s'absorbait dans son adoration ; et les veilleurs de nuit le trouvèrent plus d'une fois prosterné, les lèvres collées sur les vantaux. Tous les jours encore il assistait aux messes qui se succédaient dans l'église, jusqu'à ce qu'on en fermât les portes.

Du reste, et bien que fort ami de la retraite et du silence, il était animé de la plus grande charité envers le prochain ; simple et cordial avec tous, il l'était spécialement pour les petits

et pour les pauvres. « Des veuves, des orphelins, des opprimés, — dit son biographe, qui écrivait trente-quatre ans après sa mort, — il était non seulement le protecteur et le défenseur, mais le fils, le père et le frère. » Malgré sa crainte respectueuse du roi, il n'hésitait pas, à l'occasion, à lui rappeler les droits de la justice et à soutenir devant lui la cause des plus humbles.

Le couronnement de tant de vertus était sa filiale dévotion pour la Mère de Dieu. Il l'entourait d'un culte insatiable de témoignages. Chaque jour il l'invoquait; et pour lui attester son amour, il avait fait appel à son talent poétique : en l'honneur de Marie il composa une longue séquence métrique que le peuple chrétien connaît et chante encore pieusement :

*Omni die,
Dic Mariæ,
Mea, laudes, anima.*

Il la récitait tous les jours, ajoutant versets à versets. Et quand il mourut, il voulut qu'on enfermât avec lui sa prière dans son cercueil.

S'étonnera-t-on alors que la vertu préférée de ce fils de la Vierge fût la pureté? Il la garda toujours avec un soin jaloux; malgré son innocence, il craignait pour ce trésor et il le protégeait par sa rigoureuse pénitence. Il en fut le martyr.

Car, âgé de vingt-trois ans, il fut atteint de la maladie dont il devait mourir. Et les médecins, désespérés, ne connaissant, n'imaginant plus de remèdes, eurent la singulière et criminelle pensée de chercher la guérison dans la perte de la virginité du jeune saint. Mais ils rencontrèrent en lui la plus absolue résistance. En vain tout le monde autour de lui l'exhortait à suivre les conseils de ces prétendus hommes de l'art. « Il n'y a qu'une vie à laquelle je tiens, disait-il, c'est le Christ mon Seigneur. J'aime mieux l'immortelle existence du ciel que n'importe quel bonheur de la terre. N'avez-vous pas honte de me proposer un acte que Dieu défend? »

Il alla donc vaillamment au-devant de la mort. Après avoir reçu les sacrements, il prit en mains le crucifix et ne cessa de

murmurer : *En vos mains, Seigneur, je remets mon âme*, qu'en exhalant doucement son dernier soupir. Il mourut à Vilna, le 4 mars 1484, au lever de l'aurore, à vingt-cinq ans et cinq mois, et fut enterré dans la cathédrale, au pied de l'autel de Marie, sa Mère.

Le peuple polonais aimait et vénérait le saint jeune homme pour sa charité, sa justice, son affabilité. Son culte s'accrut vite, lorsque les miracles se multiplièrent sur son tombeau. Mais la reconnaissance publique l'environna bien plus encore, lorsque, en 1518, il vint miraculeusement au secours de la patrie. Les Moscovites avaient envahi à l'improviste la Pologne. Et le roi Sigismond, — un des frères de Casimir, — ne pouvait opposer à leur nombreuse armée qu'un petit corps de deux mille hommes. Pourtant ceux-ci, invoquant le secours de leur jeune et bienheureux prince, se préparaient à marcher contre l'ennemi. Parvenus à la Dwina, ils s'arrêtèrent, ne trouvant nulle part un gué pour franchir le fleuve torrentueux; ils se désespéraient, lorsqu'un jeune cavalier parut, vêtu d'une armure blanche, monté sur un cheval blanc aussi; il les exhorte à les suivre, lance sa monture dans les flots, les traverse, arrive de l'autre côté. Les soldats hésitent encore : le fleuve est si effrayant ! Le cavalier revient vers eux, les encourage, passe de nouveau. Alors tous s'élancent : ils ont reconnu Casimir. L'obstacle est franchi; de l'autre côté ils trouvent l'ennemi, l'abordent avec des cris d'enthousiasme; et les deux mille Polonais mettent en fuite soixante mille Moscovites.

En reconnaissance d'une telle protection, Sigismond avait promis de demander à Rome la canonisation de son saint frère. Pourquoi tarda-t-il à poursuivre ce projet? Les Moscovites, furieux de leur échec, revinrent l'année suivante à l'assaut. Et de nouveau les Polonais marchaient contre eux en invoquant Casimir. Il ne leur fit pas défaut. Pendant qu'ils combattaient, le Saint, dans les airs cette fois, mais vêtu et monté comme l'année précédente, leur apparut et guida leurs efforts. La victoire fut gagnée encore. Sigismond n'hésita plus : il adressa au pape sa requête; et en 1602 Léon X inscrivait Casimir au nombre des Saints.

Alors, selon l'usage, on ouvrit son tombeau pour reconnaître ses reliques. Avec émerveillement on trouva le saint corps : sa virginité l'avait conservé dans les apparences de la vie ; on le voyait comme jadis, de taille moyenne, les cheveux châtons, le teint frais, la figure fine et gracieuse. La joue droite reposait sur la séquence qu'il avait écrite en l'honneur de Marie.

Et c'est pourquoi, si les Polonais le célèbrent comme le défenseur et le patron de leur catholique pays, les jeunes fils de l'Église universelle l'invoquent comme le protecteur de leur innocence.

5 MARS

SAINT JEAN-JOSEPH DE LA CROIX

CONFESSEUR

(1654-1734)

Charles-Gaëtan Calosirto naquit à Ischia le 15 août 1654. D'une famille également honorable et pieuse, il se distingua dès l'enfance, parmi ses frères, par sa piété, sa douceur et sa grande modestie. On raconte qu'un jour, essayant d'apaiser une rixe, il reçut d'un des querelleurs un rude soufflet ; aussitôt, en pleine rue, il se mit à genoux, priant pour celui qui l'avait frappé. A seize ans il fut admis au noviciat des Frères Mineurs de la réforme de saint Pierre d'Alcantara. Le 24 juin 1671, il recevait l'habit religieux et le nom de Jean-Joseph de la Croix. Il devait être en effet le fidèle imitateur de l'austérité de saint Jean-Baptiste et l'amant de la Croix.

Dès l'abord on le vit si attaché à la règle et si mortifié, qu'à l'âge de dix-neuf ans on le chargeait de diriger la fondation d'un nouveau couvent à Piedimonte di Afile. Il fut aussi attentif à promouvoir la ferveur que généreux à l'ouvrage le plus dur ; et c'est là que Dieu le favorisa pour la première fois d'une de

ces extases si fréquentes dans sa vie. Un jour, après l'avoir en vain cherché dans tout le monastère, on le trouva dans la chapelle, ravi, si élevé de terre que sa tête touchait le plafond.

Prêtre, confesseur, il fit preuve d'une science théologique, d'une expérience de la vie spirituelle puisées dans la *lecture du livre divin de la Croix* et dignes des plus grands maîtres. Chargé à vingt-quatre ans de la formation des novices, à trente ans des fonctions de gardien, puis de celles de définiteur, on admira aussi bien sa régularité, la fermeté de sa direction, son soin vigilant de l'observance, que la suavité de ses avis, la bonté de son cœur, la discrétion de sa conduite, l'égalité de son humeur. Toujours le premier à se plier à la règle, il donnait plus l'exemple qu'il ne formulait des ordres ; et son plus grand souci était de pénétrer ses subordonnés d'un ardent amour pour Notre-Seigneur et d'un tendre attachement pour la très sainte Vierge. Du reste, le temps qu'il n'était pas contraint de donner à sa charge, il le dépensait sans compter au service des âmes, à la prédication, à la confession, au soulagement de toutes les misères.

Au début du xviii^e siècle, des difficultés s'étant élevées entre les religieux de saint Pierre d'Alcantara d'Espagne et d'Italie, les premiers obtinrent du Saint-Siège une séparation. Les Frères d'Italie, abandonnés ainsi, se trouvèrent dans une situation difficile ; et dans une congrégation tenue en 1702, la question se posa de leur dispersion : cardinaux et évêques en étaient partisans. Le Père Jean-Joseph de la Croix agit et parla avec tant de succès, qu'il les fit changer d'avis. Une province de la Réforme fut établie en Italie, dont il fut nommé provincial. Il courba la tête sous ce fardeau avec l'obéissance qui lui était coutumière. Mais quand il eut établi son Ordre d'une manière solide et stable, il obtint du pape un bref qui non seulement l'exemptait de toutes charges pour l'avenir, mais même lui enlevait toute voix active ou passive dans le chapitre de l'Ordre. Après ce triomphe de son humilité, il se retira, en 1722, au monastère de Sainte-Luce à Naples. C'est là que, pendant douze ans, il devait porter à leur perfection les vertus dont il avait toujours donné le très bel exemple.

Avant tout pénétré de la foi la plus vive, il gardait son âme en la présence de Dieu ; il avait coutume de dire : « Celui qui marche devant Dieu ne commettra jamais de faute et deviendra un grand saint. »

Il démontra par sa vie la vérité de cette maxime. Son obéissance était héroïque. Il avait, par charité et pour en délivrer un de ses frères, obtenu de Dieu qu'il lui transférât des ulcères très douloureux que ce pauvre frère avait aux jambes. Cependant, sur l'ordre qui lui en fut donné, il entreprit avec joie un long voyage. Un médecin, voyant ses plaies enflammées, ses membres gonflés et saignants, voulut l'arrêter dans sa route ; mais le Père n'y consentit jamais. Il reprit son chemin. Un peu plus loin, il glissa sur la glace, — car on était en hiver, — tomba, se blessa cruellement ; mais, se relevant, il se força à marcher, ou plutôt à se traîner péniblement jusqu'à ce qu'il arrivât à son but.

C'est que le saint homme aimait ardemment la croix de son Maître. Non pas d'un amour spéculatif : il voulait la partager, la porter jusqu'à la mort. Il était souvent malade. Une fois, il dut rester vingt-trois jours sans mouvement, les bras étendus ; il n'en montra que de la joie. Aussi bien, lorsque la maladie l'épargnait, il se torturait lui-même. Aux pénitences de son Ordre, il ajoutait tout ce qu'il pouvait : devenu prêtre, il se fit une loi de ne jamais regarder quelqu'un en face ; il alla tête nue toujours, pieds nus jusqu'à quarante ans, où ses supérieurs l'obligèrent à prendre des sandales ; mais alors il les garnit de pointes aiguës à l'intérieur ; le corps ceint de chaînes de fer, meurtri de cilices, sur l'épaule une croix longue d'un pied garnie de clous, qui lui fit une plaie inguérissable. Il ne dormait que très peu, et ce peu de sommeil il le prenait assis par terre ou contracté sur une couche trop petite et la tête appuyée sur une pièce de bois qui saillait du mur. Pendant les trente dernières années de sa vie, il se priva absolument de toute boisson, et il avouait que cette privation lui avait coûté de terribles combats.

Sa pauvreté n'était pas moindre que sa pénitence. Dans sa cellule, un lit composé de deux planches étroites, avec deux

peaux de brebis, une chaise, une table grossière, un tabouret pour soutenir ses jambes ulcérées, son bréviaire : tel était tout son mobilier. Pendant quarante-six ans il porta le même habit, qu'il rapiécail lui-même et où il fut enseveli.

Mais combien Dieu lui paya largement dès cette vie la pratique d'un tel héroïsme ! Que de consolations dans la prière ! que de révélations où il contemplait les réalités célestes ! Les ravissements, les extases lui étaient habituels ; à la nuit de Noël, l'Enfant Jésus venait reposer dans ses bras.

Il fut encore favorisé du don des miracles et de prophétie. On conte que, pour soulager une malade qui désirait manger des pêches au mois de février, il fit planter en terre des branches de châtaignier qui se trouvaient là, par hasard, et que le lendemain chacune était couverte de feuilles vertes et portait une pêche. Un jour qu'il voyageait avec un de ses compagnons sous une pluie continuelle, ils arrivèrent tous deux au but, les vêtements aussi secs que s'ils eussent marché au soleil. L'air lui rapportait le bâton qu'il avait laissé derrière lui. Un signe de croix, une onction de l'huile brûlant devant des reliques lui suffisaient pour guérir des maladies.

Il était grièvement malade lorsqu'on vint le prier de descendre à l'église pour parler à une personne : « Vous voyez, dit-il, que je ne puis bouger. » Et le commissionnaire venant rendre compte de son message, cette personne ne le voulut point croire, car le Saint s'était pendant ce temps trouvé près d'elle, répondant à ses questions. Un autre jour, un domestique vint le prier de l'accompagner chez sa maîtresse. L'ayant trouvé incapable de remuer, il revint en hâte prévenir celle qui l'avait envoyé ; mais quelle fut sa surprise en apercevant près d'elle le saint occupé à la consoler ! « Que vous êtes simple, lui dit le Père. Vous ne m'avez pas vu passer près de vous ? » Une malade l'invoquait : « O Père Jean-Joseph, j'ai si grand besoin de vous, et je n'ai personne pour vous prévenir ! » Et tout à coup il était près d'elle, avec l'air gracieux qui lui était habituel : « Ce n'est rien, ce n'est rien, » dit-il. Il la bénit, la guérit et disparut.

Il lisait dans les cœurs, il annonçait l'avenir, prédisant la guérison de gens tout près de la mort, avertissant au contraire des personnes bien portantes qu'elles ne tarderaient pas à paraître devant Dieu.

Ainsi prophétisa-t-il le jour de sa propre mort. « Vendredi prochain, dit-il à son frère François, ne manquez pas de prier pour moi. » Il insista sur cette demande. Le vendredi venu, 28 février, après avoir longuement reçu et exhorté plusieurs fidèles, midi arrivé, il dit au frère convers qui le soignait : « Dans peu, un coup de foudre me renversera. Vous me relèverez ; mais ce sera la dernière fois. » Deux heures après, il était frappé d'apoplexie. Pendant cinq jours il agonisa, tantôt en délire ou sans connaissance, tantôt reprenant ses sens et priant. Enfin, au milieu de la communauté agenouillée, il inclina la tête sous une dernière absolution, fixa un regard d'indicible amour sur une image de la sainte Vierge et expira doucement.

Le pape Grégoire XVI l'a canonisé le 26 mai 1839.

6 MARS

SAINTES FÉLICITÉ ET PERPÉTUE

ET LEURS COMPAGNONS, MARTYRS

(203)

Le martyr de sainte Perpétue et de sainte Félicité fut assurément très célèbre dès la plus haute antiquité : la preuve est que les noms de ces deux Saintes sont inscrits, — seuls de tous les martyrs d'Afrique, — dans le canon de la messe. Et leur vaillance, malgré la faiblesse de leur sexe et de leur âge, a paru si belle, qu'elle a même éclipsé l'héroïsme de leurs compagnons.

C'était pendant la persécution décrétée par l'empereur Septime-Sévère. Un édit donné en 202 avait défendu l'exercice du judaïsme et de la religion chrétienne ; mais celui-là échappa à

toute poursuite, et la cruauté fut réservée pour les fidèles du Christ. Elle s'exerça avec rage, surtout en Afrique. Or, vers 203 ou 204, on amena devant le proconsul Minutius Timimianus, siégeant à Carthage, — ou à Tubûrbe (mais il semble qu'il n'y avait pas de ville de ce nom en Mauritanie), — un groupe de catéchumènes : deux jeunes gens, Saturninus et Secundulus, deux esclaves, — le frère et la sœur, semble-t-il, — l'avocat Revocatus et Félicité, — qui, récemment mariée, se trouvait enceinte, — et une jeune femme de condition libre et de bonne famille, Vibia Perpetua. Tous recevaient alors les leçons d'un jeune chrétien, Saturus, qui, absent au moment où on les saisit, ne tarda pas à les rejoindre de son plein gré, non par bravade ou affectation de zèle, mais pour ne pas se séparer d'eux et les fortifier dans leurs combats. Ceux-ci, par un rare bonheur, ont été racontés en majeure partie par sainte Perpétue elle-même, et, pour une de leurs péripéties, par saint Saturus ; leur dénouement a été écrit par un des témoins, peut-être celui qui aurait, sous la dictée des Saints ou en reproduisant leurs paroles, rédigé le récit tout entier qui nous est parvenu. Rien donc de plus authentique, mais aussi rien de plus vivant et de plus émouvant que ces pages, qu'il est pénible de devoir abréger.

Arrêtés, les confesseurs de la foi furent d'abord gardés à vue dans leur maison ou dans celle des magistrats municipaux. Et tout de suite Perpétue y subit un premier assaut. Elle était mère d'un tout petit enfant encore à la mamelle ; elle avait un père tendrement aimé et seul demeuré païen de toute la famille. Celui-ci, déjà vieux, se hâta d'accourir pour supplier sa fille, en son nom, au nom du petit abandonné, de revenir au culte des dieux. Il pleurait et se lamentait. Malgré son amour filial, malgré ses entrailles de mère, Perpétue demeura ferme ; et c'est même alors que, avec tous ses compagnons, elle reçut le baptême. En ce moment, sous l'effusion de l'eau sainte, elle n'eut qu'une prière : « Que par la grâce de l'Esprit-Saint, sa chair supportât la souffrance. » Elle fut bien exaucée, pour elle et pour tous les autres.

Est-ce ce baptême, connu des geôliers, qui les fit jeter dans la prison commune ? C'était un lieu horrible et ténébreux, où,

entassés, les captifs étouffaient, où les satellites étalaient leur brutale insolence. Mais bientôt, à force d'argent, deux diacres, qui selon l'usage fraternel s'empressaient pour les confesseurs, obtinrent qu'on leur donnât un cachot plus large et plus aéré. Ils eurent la permission d'y recevoir des visites. La mère et le frère de Perpétue lui apportaient même son enfant, et elle put, jusqu'au bout presque, l'allaiter et l'embrasser. Alors, dit-elle, la prison lui devint un palais.

Un jour son frère la pria de demander à Dieu si elle subirait la mort ou serait mise en liberté. La sainte, avec la pieuse audace d'une âme admise à la familiarité divine, promit de le savoir. Elle eut en effet une vision : vers le ciel s'élevait une échelle aux montants hérissés de glaives, de pointes aiguës, de fers de lance, entre lesquels on ne pouvait passer qu'avec la plus extrême attention. Un dragon en gardait le pied, épouvantant ceux qui s'approchaient pour monter. Saturus cependant franchissait les échelons ; arrivé au sommet, il se retourna vers Perpétue, l'invitant à le rejoindre. « Mais prends garde, disait-il, que le dragon ne te dévore ! — Il ne me nuira pas, au nom du Seigneur Jésus, » répondit-elle. Et, lui mettant le pied sur la tête, elle passa. Au haut de l'échelle, c'était un immense jardin ; au milieu d'une foule couronnée, un vieillard vénérable, assis, trayait des brebis. Il leva la tête et dit : « Tu es bien venuè, mon enfant ! » Et il lui présenta une bouchée de lait caillé, — image de la sainte Eucharistie que l'on donnait aux saints condamnés. « Je la reçus les mains jointes, dit-elle, et les assistants dirent : Amen ! Quand je me réveillai, j'en avais encore le goût dans la bouche. » Perpétue et son frère comprirent le secret de cette vision, et, selon son expression, « ils commencèrent à n'avoir plus aucune espérance en ce monde ».

Bientôt on apprit que les confesseurs allaient passer en jugement. A ce moment le père de Perpétue redoubla ses instances, lui rappelant ses soins, son amour de prédilection, se jetant à ses pieds, sanglotant, l'appelant non sa fille, mais sa dame. La jeune femme sentit son cœur douloureux, « en pensant que seul de la famille il ne se réjouirait pas de son supplice ». Mais,

décidée à mourir, que faire pour consoler ce vieillard dont l'œil demeurerait obstinément fixé à la terre?

Minutius Timimianus étant mort, ce fut le procureur Hilarianus qui interrogea les confesseurs. Sur leurs réponses unanimes, il les condamna à être livrés aux bêtes.

On les ramena donc en prison. Dans une nuit suivante, Perpétue eut encore une vision. Elle avait perdu, enfant, un frère nommé Dinocrate, mort après son baptême d'un cancer qui lui avait dévoré le visage. Elle vit le pauvre enfant, triste, la figure rongée, qui sortait tout pantelant de soif d'un lieu ténébreux et s'approchait, pour boire, de la margelle d'une piscine ; mais elle était trop haute pour sa taille et il ne pouvait atteindre l'eau. « Je compris, dit-elle, qu'il souffrait. » Et depuis lors elle ne cessait de prier pour lui en pleurant.

Cependant le moment fixé pour le supplice approchait : c'était les jeux qu'on devait célébrer pour l'anniversaire du César Géta, fils de l'empereur. Alors on transféra les condamnés dans une autre prison, située sans doute sous l'amphithéâtre. Là, Perpétue revit le petit Dinocrate ; mais il était guéri, bellement vêtu, joyeux : il venait à la piscine, dont la margelle avait baissé ; il buvait avec délices et puis il partit pour jouer comme les enfants. Et elle sut ainsi qu'il était délivré de toute peine.

Dans l'attente du jour de triomphe, les visiteurs se pressaient autour des martyrs, chrétiens et païens. Le pauvre père de Perpétue était là aussi, « s'arrachant les cheveux, se jetant à terre, il prononçait des paroles à émouvoir toute créature, » et s'éloignait dans le désespoir. « Que j'avais pitié de sa triste vieillesse ! » s'écrie sa fille. Mais, entretenue par sa foi, elle était plus forte que les larmes de son père, que les cris enfantins de son fils. La joie la possédait ; elle en espérait une plus durable encore. « Vivante, j'ai toujours été gaie, disait-elle ; je le serai plus encore au ciel. »

Félicité, au contraire, s'affligeait : la loi défendait de mettre à mort les femmes enceintes avant leur délivrance. Elle attendait la sienne ; elle craignait de ne l'obtenir pas avant les fêtes

du cirque. Trois jours seulement en séparaient, quand par la miséricorde divine l'enfant naquit. La mère, dans les douleurs, gémissait et se plaignait : « Que diras-tu en face des bêtes? ricanaient les gardes. — Aujourd'hui, répondit-elle, c'est moi qui souffre ; alors il y en aura un autre en moi qui souffrira pour moi, parce que je souffrirai pour lui. » Elle mit au monde une fille, qu'une chrétienne adopta. Et dès lors dans toute l'assemblée des Saints la joie seule régna.

Enfin l'aube du supplice se leva. Les martyrs, appelés à l'amphithéâtre, s'y rendirent « riant au ciel, beaux de visage, émus non de peur, mais d'espérance ». Perpétue chantait ; Revocatus, Saturninus, Saturus, — Secundulus était mort dans la prison, — rappelaient aux spectateurs le jour futur des jugements divins. « Tu nous juges, dirent-ils à Hilarianus : Dieu te jugera. » Le peuple, furieux, exigea qu'on les fît passer entre les bestiaires armés de fouets ; ils acceptèrent vaillamment la flagellation, en souvenir de celle de Jésus.

On lâcha les bêtes. Un léopard attaqua Revocatus et Saturninus, liés sur une estrade au milieu de l'amphithéâtre ; un ours les acheva en les déchirant. Saturus fut en vain exposé à un sanglier, à un ours ; ils se refusèrent. Libre un moment, il causait avec Pudens, un de ses gardes qu'il avait, dans la prison, à moitié déjà converti : « Je te l'avais prédit : les bêtes ne m'ont point touché. Mais hâte-toi de croire, car voici que d'un coup de dent un léopard va me tuer. » A ce moment en effet un léopard s'élança, le mord ; le martyr tombe, arrosé de tant de sang, que la foule s'écrie, en battant des mains et se moquant du baptême : « Il est bien lavé ! il est bien lavé ! » Il a le courage cependant de tremper dans son sang l'anneau de Pudens et de le lui rendre en disant : « Adieu ; souviens-toi de moi ; que ceci ne te trouble pas, mais te confirme. » On l'entraîne alors dans le spoliaire.

Cependant Félicité et Perpétue, enfermées dans un filet, étaient présentées à une vache furieuse. Celle-ci souleva Perpétue et la lança sur le sol. La martyre, retombée sur les reins, eut pour premier souci de rassembler les plis de son vêtement

qui s'était déchiré ; elle rattache sa chevelure éparsée et, se relevant, va vers Félicité, qui reste étendue, rompue par la violence de sa chute ; elle la prend par la main, la met sur ses pieds. Le peuple, les voyant debout, eut pitié ; il ne voulait pas voir leur mort et commanda de les faire sortir. Mais bientôt la soif du sang le reprit ; il cria qu'on fit revenir les suppliciés pour les égorger devant lui. Les trois martyrs rentrèrent dans l'amphithéâtre d'un pas ferme ; ils se donnèrent le baiser de paix et s'offrirent, immobiles et silencieux, au bourreau. Satorus et Félicité tombèrent les premiers. Perpétue avait eu devant elle un gladiateur inhabile ou ému. Il frappa, mais maladroitement heurta sa pointe sur les côtes. La jeune femme poussa un cri de douleur et, saisissant la main qui tremblait, la guida elle-même sur sa gorge. « Il semblait, dit le rédacteur des Actes, que la vaillante ne pouvait mourir que de sa propre volonté. »

7 MARS

SAINT THOMAS D'AQUIN

CONFESSEUR ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

(1226-1274)

Saint Thomas naquit dans les premiers mois de l'an 1226, au château de Rocca-Secca, de la noble famille des comtes d'Aquin. Par son père Landolfe, il était neveu de l'empereur Frédéric Barberousse et cousin des empereurs Henri VI et Frédéric II ; par sa mère Théodora Caraccioli, il descendait des princes normands, Robert Guiscard, Tancrède, Bohémont, qui régnèrent en Calabre. Mais qu'importe cette grandeur humaine ! Le Saint ne fit estime que de sa naissance à la grâce divine et de sa vocation à l'ordre de Saint-Dominique.

Dès l'âge de cinq ans il fut confié par son père à l'abbé du Mont-Cassin, Landolfe Senebaldo, qui était de la famille d'Aquin ;

son intelligence vive et pénétrante était déjà préoccupée des plus hauts mystères ; il interrompait ses jeux pour demander aux moines qui l'entouraient : « Qu'est-ce que Dieu ? » A dix ans Landolfe d'Aquin jugea utile, pour la formation de son esprit, de l'envoyer à l'université de Naples. L'enfant aurait pu s'y perdre, car les étudiants y étaient singulièrement corrompus. Mais Dieu veillait sur lui, et la Vierge immaculée, à laquelle il était filialement dévot. Elle le dirigea vers les religieux dominicains ; leur ferveur l'attira et de leur fréquentation naquit bientôt en lui le désir d'embrasser leur vie. Il n'avait que quatorze ans lorsqu'il fut admis à leur noviciat, à l'insu de ses parents. Ceux-ci étaient sans doute des chrétiens convaincus ; mais ils connaissaient peu l'Ordre dominicain, tout nouveau encore : il datait de l'an 1213. Aussi son père, sa mère, ses frères se montrèrent dès l'abord fort irrités. Théodora accourut à Naples ; les Dominicains, craignant que ce ne fût pour détourner l'enfant de sa vocation, le firent immédiatement partir pour Rome, puis pour Paris. Ce procédé outragea la mère ; elle envoya ses deux fils, Landolfe et Raynaud, à la poursuite du fuyard ; ils l'atteignirent, le ramenèrent avec une brutalité toute soldatesque, et le pauvre novice fut enfermé au château de Rocca-Secca. On essaya de tous les moyens de le séduire, jusque-là qu'on introduisit dans sa chambre une femme qui devait attaquer sa vertu. Mais Thomas s'arma d'un tison enflammé, la poursuivit, la chassa. Et puis, tombant en larmes aux pieds de la sainte Vierge, il se mit dans une fervente prière sous sa protection. Ce ne fut pas, ce ne pouvait pas être en vain. Pendant son sommeil, un ange, envoyé par elle, lui apparut ; il lui ceignit les reins d'une corde dont le rude contact lui fit pousser un cri de douleur, mais qui fut le symbole du don éminent d'une chasteté désormais à l'abri de toute épreuve. Cependant ses sœurs, gagnées par son enthousiasme et sa jeune éloquence, passaient dans son camp ; elles favorisèrent son évasion dans une corbeille qui le descendit du donjon et le remit aux mains des Pères dominicains prévenus. En hâte le fugitif passa la frontière ; du reste, avertis que le pape avait vu d'un

œil irrité l'enlèvement et l'incarcération de leur fils, les parents de Thomas se résignèrent : ils ne se doutaient pas qu'ils avaient failli priver leur famille de sa gloire la plus haute et éteindre le flambeau qui devait illuminer la chrétienté.

Arrivé à Cologne, Thomas devint l'élève, et bientôt l'élève favori, de l'illustre théologien le bienheureux Albert le Grand. Sa réserve, son humilité, qui le faisaient se confiner dans le silence, d'abord semblèrent à ses condisciples l'indice d'un petit talent ; ils le surnommèrent le *Bœuf muet* ; mais plusieurs circonstances où, malgré lui, Thomas dut laisser éclater son génie naissant ne tardèrent pas à le montrer aussi supérieur aux autres par sa science inspirée que par sa vertu. En 1245 on l'envoyait à l'Université de Paris, centre de toutes les lumières, pour s'y perfectionner. Dans la maison dominicaine de la rue Saint-Jacques, il développa non moins sa sainteté que ses connaissances. Dès lors il faisait du Crucifix son livre préféré ; il y apprenait, comme il le dit plus tard à saint Bonaventure, les secrets divins et toute théologie, mais aussi l'éminence de l'humilité, de la mortification, de la charité. Nul ne traitait avec plus de profondeur les questions les plus abstruses ; nul ne se montrait plus régulier, plus aveuglément obéissant, plus affable, plus détaché.

Au bout de trois ans, il était rappelé à Cologne pour y être professeur ; en même temps il fut élevé au sacerdoce. Il est impossible, — mais bien inutile aussi, — de dire la piété, l'amour trempé de larmes, la foi vive et lumineuse que portait à l'autel celui qui devait chanter en d'immortelles strophes le cantique du saint Sacrement.

Son génie rayonnait dès lors d'un tel éclat, que seule l'Université de Paris parut digne de lui. Il y revint en 1252. Et l'admiration enveloppa la chaire où il commentait le *Livre des Sentences* de Pierre Lombard, le manuel alors de tous les étudiants. En même temps il se donnait à la prédication dans presque toutes les églises de Paris, au point qu'on eût dit que c'était son seul ministère. Les sermons qu'on a gardés de lui, simples canevas que son éloquence vivifiait, montrent quelle abondance

de pensées, quelle sûreté de doctrine, quelle connaissance habile et personnelle de l'Écriture, quelle méthode toujours exacte et rigoureuse il mettait au service de la vérité religieuse et des âmes.

Cette science, cette éloquence, cette vertu surtout étaient bien pour charmer l'esprit et le cœur du roi de France saint Louis. Thomas devint bien vite son conseiller, son commensal, son ami. Il faut assurément le chercher, — et on l'y trouvera, — parmi ces Frères dont le bon sénéchal Joinville nous montre le roi sans cesse entouré.

Et tous ces mérites aussi attiraient l'attention du monde entier. En quittant Paris, les étudiants de toutes nations emportaient les œuvres de frère Thomas, répandaient l'enthousiasme dont ils débordaient, fondaient son autorité. Ses *Commentaires de saint Paul*, sa *Somme contre les Gentils*, sa *Chaîne d'or*, universellement connus, lui attiraient des lettres sans nombre, des consultations de toute espèce auxquelles, avec une inlassable charité, il ne cessait de répondre, dispersant ainsi à travers toute la chrétienté la menue monnaie, — monnaie plus précieuse que l'or, — de sa science inconfusable et sans autre borne que celle où l'arrêtait l'insuffisante expérimentation de ce temps.

Aussi en 1261 le pape lui-même, Urbain IV, l'appela à Rome et l'attacha à sa personne. Il l'emmena ainsi dans toutes les villes où il lui arrivait de résider ; et partout Thomas, avec la plus émouvante et la plus fructueuse éloquence, annonçait aux foules la parole de Dieu, confirmée parfois dans son autorité par les miracles éclatant sur ses traces.

Urbain IV était à Orviéto en 1264, lorsqu'il résolut d'étendre à l'Église tout entière la fête du très saint Sacrement, originaire du diocèse de Liège, et de là répandue peu à peu dans de nombreuses contrées. Il fallait composer un office et une messe commémorant le mystère adorable. Le pape institua à cet effet un concours entre les deux plus grands docteurs et les deux plus saints prêtres du temps, Bonaventure, fils de saint François d'Assise, et Thomas d'Aquin, fils de saint Dominique. Nous ne savons pas quelle était la suavité de l'office composé par le premier : son humilité a détruit avant même

de l'avoir lue au pape, l'œuvre qu'elle jugeait trop inférieure à celle de son aimé rival. Mais nous récitons encore chaque année, avec une dévotion qui se renouvelle sans cesse au contact des paroles enflammées de l'Ange de l'École, l'office de Thomas d'Aquin. Que faut-il davantage y admirer : l'habile emploi de l'Écriture, la pureté et la précision merveilleuse de la doctrine, l'ampleur et la plénitude de la pensée, la ferveur de l'amour, ou l'élégance de la poésie qui enveloppe et transforme l'aridité de la formule dogmatique?

L'année suivante, Clément IV étant pape, Thomas mettait la première main à son chef-d'œuvre, cette *Somme théologique*, œuvre unique dans l'histoire de l'esprit humain, œuvre dont l'on ne peut nier que chaque ligne ait été écrite sous l'œil et avec l'aide de Dieu même, œuvre où s'allient si merveilleusement la philosophie la plus pénétrante, la mieux coordonnée, la plus puissante, et la théologie la plus sûre, la plus profonde et la plus complète, œuvre qui s'est imposée à l'admiration même des érudits profanes et des savants incrédules, œuvre qui a valu à son auteur le titre à peine emphatique de *Docteur angélique*.

Et pourtant elle n'est pas achevée. Après y avoir travaillé neuf ans, Thomas l'a laissée tomber de sa main, comme « un peu de paille », selon son expression. Notre-Seigneur lui-même, cependant, avait, dans une vision célèbre, adressé à son serviteur ces mots qui ravirent son cœur : « Tu as bien écrit de moi, Thomas ; quelle récompense te donnerai-je ? — Rien que vous, Seigneur, » avait répondu Thomas. Mais, il le disait à son confident, le frère Réginald, il avait été admis à contempler, à entendre des choses inénarrables, auprès desquelles ce qu'il écrivait n'était qu'un balbutiement : il ne pouvait se résoudre à le continuer.

Il ne lui restait donc qu'à mourir. C'était son désir, sa soif intense. Il avait été successivement, appelé par les vœux les plus pressants, à Bologne, puis à Naples ; et partout son séjour avait été un triomphe continu. En 1274, le saint pape Grégoire X l'appelait au concile de Lyon, où devait se traiter la grande affaire de la réconciliation des Orientaux. Thomas, enfant d'obéissance, partit, malgré sa santé déclinante. En chemin

il fut saisi, chez sa nièce, Françoise d'Aquin, d'une fièvre violente. Il comprit que sa fin était arrivée : « Il est convenable, dit-il, que je meure sous un toit religieux. » Et il se fit porter au monastère cistercien de Fossa-Nova, près de Terracine. Il y languit quelque temps. Sur ce lit qu'ombrageait la mort, ses hôtes eurent la pieuse indiscretion de lui demander un commentaire du Canticum des Cantiques. Il ne le leur refusa point. Mais aux dernières paroles il se tut, épuisé. Il n'avait plus de voix que pour prier, confesser avec larmes les fautes, si légères pourtant, de son angélique vie, recevoir avec des louanges d'amour le Corps du Christ, qu'il avait divinement chanté. Et c'est dans ces élans d'humilité et de ferveur qu'il rendit à Dieu son âme ; il n'avait que quarante-huit ans.

Sa vie était terminée, mais son action n'avait fait que commencer. Rayonnant sur l'Église et le monde, elle n'a cessé de grandir, et l'on ne peut prévoir quel sera encore son accroissement. L'autorité du Saint-Siège l'a consacrée et la propage. Les papes ont canonisé le Saint en 1323, couronné en 1567 le Docteur de l'Église. Léon XIII l'a déclaré patron de toutes les écoles et de tous les savants de l'Église ; Pie X a reconnu dans ses principes philosophiques la base de la théologie chrétienne. Désormais c'est à lui qu'il faut recourir pour fonder toute science des dogmes ; c'est à lui qu'on ira de plus en plus demander les lumières dont s'éclairera toute intelligence vraiment catholique.

8 MARS

SAINT JEAN DE DIEU
CONFESSEUR
(1495-1550)

Jean Ciudad naquit en Portugal, à Montemoro Nova, petite ville située à cinq ou six lieues d'Evora, l'an 1495. Sa famille était d'humble condition et très chrétienne. Un jour, — il avait

huit ans, — l'enfant s'attacha aux pas d'un prêtre étranger qui traversait le pays et, à l'insu de ses parents, s'en fut avec lui jusqu'en Castille. Est-ce le soin de son compagnon de voyage ou le hasard qui l'arrêta à Oropeza, dans la maison d'un riche et honnête cultivateur qu'on avait surnommé *el Mayoral*, le maître? Jean y demeura en qualité de berger et s'acquît, par sa complaisance active, l'affection de son maître et celle de ses compagnons.

Mais, arrivé à l'âge de vingt-deux ans, le goût du changement le prit ; il voulut essayer de la vie plus libre, mais plus exposée au péché, du soldat, et s'enrôla dans les troupes de Jean Ferruz, qui, au service de Charles-Quint, marchait au secours de Fontarabie, assiégée par François I^{er}. Il n'y fut point heureux ; échappé par miracle à la mort, puis à la captivité après une chute de cheval terrible, il fut menacé de la corde par son capitaine, pour avoir laissé dérober le butin dont il avait la garde. Il n'eut la vie sauve que par l'intercession d'un officier supérieur, mais à la condition d'être chassé de l'armée. Il revint donc à Oropeza, qu'il avait quitté cinq ans auparavant, sans avoir rien gagné, mais ayant beaucoup perdu. Cette première et fâcheuse expérience ne l'empêcha pas, quatre ans plus tard, en 1532, de s'enrôler de nouveau pour aller combattre les Turcs en Hongrie. Et pourtant, dans cette âme aventureuse et ardente, on observait déjà le souci, l'amour des pauvres et des souffrants, une charité en éveil et industrielle.

La campagne finie et après un vain essai de retrouver sa famille, qu'il n'avait jamais revue, voici qu'il part pour l'Afrique. Là, les souffrances que lui font subir les Mahométans faillirent, de désespoir, le faire apostasier. Heureusement un Franciscain, son confesseur, le fit hâtivement rapatrier.

Il prit terre à Gibraltar. Toujours inquiet, avide de mouvement, il se fait colporteur d'images, d'opuscules de piété. Il va, répandant au cours de route, ses pieuses brochures et ses bons conseils. Car de plus en plus Dieu s'emparait de son cœur, agité encore et bouillonnant, mais dont les épreuves endiguaient petit à petit la fougue et disciplinaient les désirs.

Or un jour il fit la rencontre d'un pauvre enfant, misérablement vêtu, dont les pieds nus excitèrent sa pitié. En vain lui fit-il essayer sa propre chaussure, évidemment trop grande ; alors il le prit sur ses épaules pour lui épargner les heurts de la route. Mais à mesure qu'il avançait, le poids augmentait, de ce petit mendiant qui semblait porter un monde. Épuisé le front baigné de sueur, Jean demande à s'arrêter près d'une source ; il dépose son fardeau enfantin, boit un peu d'eau, se retourne pour se charger de nouveau. L'enfant était debout ; il tendait au charitable colporteur une grenade ouverte que surmontait une croix, en lui disant : « Jean de Dieu, à Grenade tu trouveras ta croix. » Et il disparut.

Jean se frappa la poitrine, comprenant qui était celui que ses épaules avaient porté. Puis, reprenant sa course, il arriva à Grenade. C'était à la fin de 1538. Il s'y établit près de la porte d'Elvire et ouvrit une petite boutique de libraire.

Le 22 janvier 1539, le bienheureux Jean d'Avila, l'apôtre à la parole enflammée, prêchait à Grenade. Parmi ses auditeurs, l'âme préparée par la grâce à recevoir la divine semence, Jean Ciudad se trouvait. Et l'éloquence ardente du maître d'Avila, en tombant comme des gouttes de feu sur cette âme, y alluma un incendie soudain qui ne s'éteindrait plus et la dévorerait. L'effet fut tout d'abord effroyable. Le converti, se portant du premier coup aux plus saints excès de la contrition et de l'amour, s'élança en courant, en pleurant, en criant hors de l'église ; il se frappait la tête contre les murs, s'arrachait les cheveux et la barbe, appelait à grands cris la miséricorde divine et se donnait si bien les apparences de la folie, que la foule s'ameuta autour de lui. « Au fou ! au fou ! » s'exclamaient les enfants, tandis que, entrant de plus en plus dans son rôle d'humilié volontaire, il se dépouillait de ses vêtements, déchirait les livres profanes de sa boutique, distribuait à tout venant les images pieuses. Il alla de suite trouver le Bienheureux, lui fit une confession générale, émut sa pitié admirative par la douleur qu'il montrait de ses fautes, et reçut de lui les avis et les encouragements nécessaires. Et puis, avec une héroïque dissimula-

tion, il se reprit à faire le fou, à multiplier les excentricités, au point que, se saisissant de lui, la foule le conduisit, pour l'y faire enfermer et soigner, au Grand Hôpital royal.

Ce qu'il y souffrit des singulières méthodes médicales du temps ne se peut dire : elles combattaient la folie à coups de pied, de poing et de bâton. Enfin, sur les conseils de son saint directeur, Jean sembla reprendre ses sens. Pendant un certain temps on l'employa, pour l'observer, dans l'hôpital au service des malades ; il s'acquitta de cet office avec une humilité, une charité, une tendresse merveilleuses. Au bout de quelques mois on voulut bien le reconnaître sain d'esprit, et il sortit de ce noviciat douloureux.

Le premier emploi de sa liberté fut de se rendre au célèbre pèlerinage de Notre-Dame de Guadalupe. Il y venait mettre sous la protection de Marie son nouveau plan de vie, de cette vie qui devait aboutir à faire de lui le patron et l'inégalable modèle de tous ceux qui se consacreront jamais au soulagement des misères humaines.

Et puis il revint à Grenade. Ce n'est pas sans une lutte héroïque contre ses naturelles répugnances qu'il rentrait dans cette ville qui l'avait jugé fou et n'aurait longtemps à son égard que des railleries, des insultes, et tout au plus une méprisante pitié. Elle s'exerça sur lui, abondamment dès le premier jour ; mais souriant, répondant par d'agréables plaisanteries aux paroles outrageantes, lui, se livra sans tarder à ses charitables projets.

Il rassembla en effet autour de lui les pauvres, les malades, les infirmes les plus dégoûtants ; avec l'aide de quelques bonnes âmes, les premières conquises, il logea ce misérable monde dans une misérable demeure. Tout le jour il les soignait ; le soir venu, chargé d'un panier, d'une besace, il parcourait les rues, implorant l'aumône : « Faites le bien, mes chers frères, » disait-il. Et il criait : « Qui veut se faire du bien pour l'amour de Dieu ? » Et ce peuple, foncièrement chrétien et, donc, charitable, remplissait le panier, la besace, qu'en le bénissant Jean rapportait à ses chers pauvres.

Bientôt la première demeure fut trop petite ; puis il fallut

changer la seconde pour une troisième plus vaste. La charité de Jean provoquait d'autres charités ; on vint lui demander de partager sa vie. Il accepta ; mais à ses compagnons il ne songeait ni ne songea jamais à donner ni une règle, ni un habit, ni un nom.

Son nom, à lui, c'était Jean, frère Jean, tout court ; jusqu'à ce qu'un jour l'évêque de Tuy le lui ayant demandé, il répondit : « Je suis Jean ; l'enfant que j'ai porté jadis sur mes épaules m'a appelé Jean de Dieu. — Tu seras donc désormais Jean de Dieu, » reprit l'évêque. Et, sachant qu'il avait la coutume d'échanger ses habits avec le dernier pauvre qu'il rencontrait, si bien qu'il était à peine vêtu de loques infâmes, il l'obligea à recevoir et à porter un grossier, mais suffisant costume de gros drap.

Il est impossible de dire ici la bonté toute céleste, la tendresse maternelle, les soins exquis dont ce pauvre paysan, cet ancien soudard entourait ses chers pauvres, formé par le cœur de Jésus aux délicatesses de la charité. Mais lui-même il ne prenait chaque jour qu'un misérable repas, qu'il se reprochait encore, se traitant d'*âne fainéant, toujours prêt à refuser le travail* ; il couchait sur une planche, où il ne passait guère qu'une heure, employant le reste de la nuit à prier et à recevoir les caresses divines qui embrasaient son cœur ; devenu de jour en jour plus ardent.

Aucune souffrance, aucune misère n'était oubliée par lui : les pèlerins, les veuves, les orphelins, les soldats blessés et réduits à la mendicité, les paysans ruinés, les pauvres honteux surtout, — et encore les jeunes filles exposées, et même les courtisanes ; — il se donnait à tous, et jamais ne se jugeait si à court de ressources qu'il ne vidât entre toutes mains sa bourse ou sa besace. Les plus méchants, les plus pervers n'étaient pas exclus de sa maison. A la fin de sa vie, on dénonça à l'archevêque de Grenade qu'il y recevait d'indignes scélérats et que c'était tout ensemble un scandale et un danger. L'archevêque crut devoir le mander. Le Saint accourut, bien qu'il fût gravement souffrant de la maladie qui devait l'emporter.

« Seigneur, répondit-il, il n'y a chez moi qu'un seul misérable tout à fait indigne d'y rester : c'est moi-même, pécheur endurci. Mais les autres, s'ils ne sont pas tous également bons, comment pourrai-je les refuser, eux que Dieu supporte et qui sont privés de tout secours ? »

Jean ne pouvait vivre, ne devait mourir que de la charité. On l'avait vu, dans l'incendie du Grand Hôpital, aller et venir au milieu des flammes, et quand on le croyait écrasé par les poutres qui s'écroulaient en feu, ressortir vivant, les sourcils à peine roussis, mais ayant sauvé tous les malades. Dans une inondation du Xenil, qui arrose Grenade, il n'hésita pas à se jeter dans le courant pour en tirer le bois qui flottait et dont il voulait faire à ses pauvres une provision. On l'avait ramené à terre grelottant, épuisé, enfiévré, quand il se rejeta à l'eau : il avait vu passer dans les eaux torrentueuses le corps d'un enfant. Il ne put le sauver ; ce fut un crève-cœur qui aggrava son mal.

Atteint à mort sur son pauvre grabat, lui qui ne savait rien refuser à personne, se laissa avec la même patiente simplicité emporter chez une de ses bienfaitrices ; celle-ci vainement tâcha de le sauver. Jusqu'au bout il se montra doux, affectueux, surtout brûlant de l'amour divin. La maladie l'empêcha de recevoir le saint Viatique. Mais il supplia qu'on lui apportât du moins le saint Sacrement pour l'adorer humblement. Puis, sentant la mort, il recommanda encore ses chers pauvres à Antoine Martin, qui avait été son aide le plus dévoué et qui, après lui, serait le fondateur des Hospitaliers de Saint-Jean de Dieu. Enfin il fit sortir de sa chambre tous ceux qui l'assistaient ; et lui-même, se laissant tomber à genoux sur le sol, serrant le crucifix sur son cœur, il répétait : « Jésus, Jésus, je remets mon âme en vos mains. » C'est ainsi qu'il expira. Quand, n'entendant plus sa voix, on rentra dans la chambre, il était mort ; mais son cadavre béni était à genoux encore, tenait encore étroitement la croix. On était au matin, la veille du dimanche de la Passion, en l'an 1550.

9 MARS

SAINTE FRANÇOISE ROMAINE

VEUVE

(1384-1440)

Sainte Françoise, — qu'on appelle Romaine à cause du culte spécial que lui rend la Ville éternelle, — appartient au groupe des privilégiées qui, au moyen âge, furent honorées des plus sublimes révélations : les Angèle de Foligno, les Marguerite de Cortone, les Brigitte de Suède, les Gertrude d'Eisleben, les Catherine de Gênes, de Bologne, de Sienne. Mais cet honneur, elles l'ont reconnu par l'exercice d'une vertu héroïque, et c'est par quoi, beaucoup plus que par ces bienfaits tout gratuits de Dieu, elles méritent notre admiration et doivent être notre modèle.

Françoise naquit à Rome de la très noble famille des Bussa en 1384 ; on ne sait ni le mois ni le jour. Dès l'enfance, prévenue par la grâce, elle y répondit avec une parfaite fidélité. Sa pureté était d'une délicatesse qui ne souffrait pas les caresses, même de son père ; avide de prière et de pénitence, il fallait que son confesseur modérât son zèle enfantin. Elle eût voulu vouer à Dieu sa virginité ; mais l'obéissance qu'elle devait à ses parents l'obligea d'accepter, dès l'âge de douze ans, la main du très noble et très riche Laurent de Ponziano. Ce fut un mariage saint, qui unit les âmes plus que les corps et, par la bénédiction de Dieu, leur donna à tous deux le bonheur dans un amour sans éclipse.

Pourtant la jeune mariée ressentit tant de douleur de renoncer à son rêve très pur, qu'elle tomba gravement malade. Elle semblait sur le point de mourir, quand l'apparition de saint Alexis la rappela soudain à la vie. Elle se leva tout de suite et courut raconter le miracle à sa belle-sœur Venozza, qui déjà était, mais devint bien plus encore et pour toujours,

la pieuse admiratrice et l'imitatrice généreuse de ses vertus. Les deux jeunes femmes, dont les maris s'accordaient à donner toute liberté à leur ferveur, s'étaient disposé, au haut du palais que les deux ménages habitaient ensemble, un petit oratoire secret ; là elles se retiraient de longues heures, loin des réunions mondaines, et se livraient à la prière, prêtes néanmoins à la quitter au moindre appel de leurs époux. Un jour Françoise récitait le petit Office de la sainte Vierge, pratique pieuse qu'elle garda depuis sa première enfance jusqu'au lit de mort. Trois fois elle abandonna le même verset d'un psaume pour obéir à la voix de Laurent ; quand la troisième fois elle revint, dans le livre ouvert, les saintes lignes étaient écrites en or.

Dès son mariage elle fut élevée à la plus haute contemplation, mais aussi persécutée avec rage par le démon. Dieu la ravissait en extases prolongées où il lui découvrait les secrets les plus profonds de l'éternité. Et il permettait à Satan de se livrer sur elle à tous les excès : le bourreau la suspendait par les cheveux, la frappait contre les murs, la rouait de coups ; un jour il apporta dans sa chambre un cadavre en décomposition, la roula dessus, la maintint sur cette ordure pendant plus d'une heure, si bien qu'elle en garda des jours entiers l'odeur dégoûtante qui lui soulevait le cœur. Par haine d'elle, il essaya même de tuer sa chère Venozza, en la précipitant du haut d'un escalier. Et ces persécutions durèrent toute la vie de la Sainte ; elle n'en fut délivrée que dans sa dernière maladie.

Malgré cette intensité de vie spirituelle, la présence divine qu'elle ne perdait jamais et où elle était souvent absorbée, la charité qu'elle exerçait envers les pauvres, la pénitence cruelle à laquelle elle soumettait son corps innocent, Françoise était une excellente maîtresse de maison. La mort de sa belle-mère, arrivée peu après son mariage, la contraignit de porter tout le faix de l'administration du luxueux palais ; car Venozza, qui avait fait l'expérience de ses talents, ne consentit à prendre aucune part au gouvernement familial. Françoise dirigeait tout avec une intelligence toujours en éveil, dans une paix qui char-

mait tous les cœurs ; elle montrait aux nombreux serviteurs tant de bienveillance qu'ils semblaient être ses frères ; elle accueillait les visiteurs et les hôtes avec une grâce, qui n'excluait point la fermeté, — dût-elle en faire un peu murmurer Laurent, — quand il fallait faire respecter les droits de la vertu et de Dieu. Surtout les pauvres étaient ses préférés, ses amis de cœur. Pour eux elle faisait des miracles. Pendant une grande famine, elle avait si bien distribué tous les biens de la famille, que son beau-père, son mari et le frère de celui-ci avaient cru sage de vendre toute leur provision de blé et de ne se réserver qu'un tonneau de vin. La Sainte, aidée de Venozza, balaya au grenier les grains épars échappés aux yeux ; et quand elle en eut recueilli assez pour remplir un boisseau qu'elle donna aux pauvres, il se trouva ensuite, dans la pièce fermée à clé, quarante mesures d'excellent froment. Et le tonneau, vidé par elle, se remplit miraculeusement, à l'émoi des trois hommes, désormais gagnés à sa charité. Plus tard elle osa aller à la campagne ramasser du bois pour ses miséreux ; elle en chargeait un âne qu'elle poussait devant elle et rentrait ainsi en ville, admirée par beaucoup, mais blâmée aussi et même raillée par d'autres. On la vit enfin, en des jours plus malheureux encore, mendier à travers les rues et même se mêler aux rangs des quémandeurs qui tendaient la main aux portes des églises. Rien ne lui coûtait pour satisfaire sa charité.

Et cependant, vénérant la volonté divine dans l'institution du mariage, malgré la peine que, physiquement même, elle en ressentait, elle allait vaillamment au-devant de la maternité. Dieu lui accorda plusieurs enfants ; on n'a gardé le souvenir que de trois d'entre eux : l'aîné, Baptiste, qui seul vint à l'âge d'homme ; un charmant petit ange qu'elle avait, en l'honneur de saint Jean, nommé Évangéliste ; une fille, Agnès.

Évangéliste, digne de son patron par sa piété, honoré de l'esprit de prophétie, fut enlevé au ciel à l'âge de neuf ans. Sa mort fut pareille à sa douce vie. Une petite voisine, malade, le vit monter au paradis entre deux anges. L'année suivante, au jour anniversaire, il apparut à Françoise ; il était rayonnant

de lumière et de bonheur ; un esprit bienheureux, plus beau que lui, l'accompagnait. « Mère, dit-il, mon sort est de m'absorber en Dieu, tellement que je n'ai de bonheur qu'en lui et de volonté que la sienne. Je suis dans le second chœur de la première hiérarchie des anges, et mon compagnon que vous voyez est encore au-dessus de moi. Dieu vous le donne pour gardien ; il vous consolera et vous guidera. Et maintenant je viens chercher ma petite sœur Agnès, pour qu'elle jouisse avec moi du paradis. »

Agnès mourut en effet à quelque temps de là : elle avait cinq ans. L'ange demeura près de Françoise ; toujours visible à ses yeux, il semblait un enfant de neuf ans, aux cheveux blonds bouclés et descendant sur les épaules, aux bras croisés sur la poitrine, vêtu d'une tunique blanche et d'une petite dalmatique tantôt blanche, tantôt bleue ou rouge ; il répandait autour de lui tant d'éclat qu'elle pouvait lire son office à sa lumière.

Outre cet ange qui l'avertissait, l'instruisait, la consolait, un autre ne la quittait pas, chargé de la corriger. Si elle commettait quelque faute, bien légère pourtant, il la châtiât d'un rude soufflet, dont le bruit parfois était entendu par les assistants. Un jour il la jeta aux pieds de son confesseur, parce que, par excès d'humilité, elle n'avait pas révélé à celui-ci les grâces que Dieu lui faisait.

Car il ne cessait de l'en combler. Ses extases, ses révélations étaient, on peut le dire, continuelles. Sur l'ordre de son confesseur, elle a gardé le récit de quatre-vingt-dix-sept de ses visions, dont quelques-unes lui ont fait connaître des secrets merveilleux, par exemple sur les anges, leur chute, leurs emplois, l'enfer, le purgatoire. Mais elles ne sont qu'une faible partie des faveurs qu'elle reçut dans ses dix dernières années, et nous ne savons rien de celles, non moins nombreuses, qui ont précédé cette date.

Malgré ces gages de divine prédilection, Françoise restait humble, soumise, patiente dans toutes ses épreuves. Celles-ci furent écrasantes cependant. Outre la mort de ses enfants, elle vit, lors de la prise de Rome par Ladislas de Naples, en 1409, son mari gravement blessé, exilé avec son frère, ses biens rava-

gés et confisqués. Mais elle ne perdit dans ces circonstances douloureuses ni sa paix intérieure ni son sourire tranquille ; et la bourrasque passée, ni elle ne s'en souvint, ni elle ne parut goûter davantage la prospérité revenue.

Depuis longues années, formée par l'exemple de sa mère Jacqueline de Rofredeschis, elle fréquentait avec dévotion l'église des Bénédictins du Mont-Oliver. Françoise, en 1425, conçut le projet de fonder, sous la direction de ces religieux, une sorte de tiers ordre dont les membres, — les *Oblates de saint François*, — vivraient en communauté, dans la pauvreté et la prière, mais sans prononcer de vœux. Ce projet, elle le réalisa en 1433 avec plusieurs de ses amies, qu'elle établit à la *Tour aux Miroirs*, — la *Torre de Specchi*, — ainsi nommée de certains ornements d'architecture qui ressemblaient à des miroirs. Elle leur donna des règles qui lui furent inspirées en de nombreuses visions par saint Paul, saint Jean, saint Benoît, sainte Marie-Magdeleine. Mais elle-même, retenue par son devoir auprès de son mari, elle ne put se joindre à la très fervente congrégation. C'est seulement trois ans après que, Laurent étant mort en saint, elle se rendit à la Tour aux Miroirs, pieds nus, revêtue d'un sac, et demanda humblement aux Oblates de la recevoir en qualité de servante. Celles-ci s'empressèrent de la reconnaître comme leur Mère et leur supérieure. Mais elles ne jouirent pas longtemps de ses exemples, de sa direction et de sa tendresse. En 1440, tandis qu'elle soignait son fils Baptiste, dangereusement malade, elle fut saisie du mal dont elle devait, comme elle le prédit, mourir sept jours plus tard. Avec quelle piété, on le comprend après une telle vie : elle ne cessait de prier, répétant sans se lasser le *Pater* et l'*Ave Maria*, ou s'absorbant dans une paisible contemplation. Enfin quelques instants avant d'expirer, comme il la voyait remuer les lèvres doucement, son confesseur lui demanda si elle désirait quelque chose : « J'achève, répondit-elle, les Vêpres de la sainte Vierge. » Et sur ces mots, dans un dernier soupir d'amour pour sa très sainte Mère, son âme s'échappa de sa prison corporelle. C'était le mercredi 9 mars ; elle avait accompli sa cinquante-cinquième année.

LES QUARANTE MARTYRS DE SÉBASTE

(vers 320)

Après la bataille qui, au pont Milvius, livra en 313 à Constantin l'empire d'Occident, son beau-frère Licinius, qui commandait en Orient, signa avec lui l'édit de Milan pour la paix de l'Église. Mais, païen obstiné, il ne l'avait fait que contraint et forcé. Aussi bientôt son impiété, stimulée encore par la jalousie qu'il portait à Constantin, recommença de s'exercer, sournoisement d'ordinaire, mais parfois ouvertement, contre les chrétiens. C'est particulièrement contre les soldats qu'il donna carrière à sa cruauté. Préparant la guerre contre l'empereur d'Occident, il voulait s'assurer par l'apostasie leur fidélité à laquelle, chrétiens, ils eussent été tentés de manquer, croyait-il. On compte donc un certain nombre de martyrs dans l'armée à cette époque. Les plus célèbres sont assurément ceux qui souffrirent à Sébaste et qu'ont loués saint Grégoire de Nysse, saint Basile, saint Éphrem, saint Jean Chrysostome.

Ils appartenaient à la légion XII *Fulminata*, cantonnée depuis longtemps dans la petite Arménie et où le nombre des chrétiens était considérable. Sans aucun doute on savait en haut lieu l'attachement de ces soldats à leur foi, et on était résolu à leur en arracher le sacrifice. Quand parurent les lettres impériales qui prescrivaient à toute l'armée de faire acte de culte idolâtrique, les agents de Licinius étaient prêts à toutes les sévérités. Or à Sébaste un groupe de quarante soldats, — leurs noms ont été conservés par un document bien authentique, — se refusa énergiquement à obéir à cet ordre. Et le gouverneur de la province, Agricolaüs, les cita à son tribunal. En vain essayait-il contre eux de la menace d'abord, puis des supplices. Déchirés par les fouets et les ongles de fer, les martyrs montrèrent une résolution supérieure à tous les tourments.

Agricolaüs les condamna à mort ; mais en attendant l'arrivée du commandant de la légion, Lysias, il les fit jeter en prison, liés, semble-t-il, tous d'une même chaîne. C'est là que, au

nom de tous leurs compagnons, Mélélios, Aétios et Eutychios, rédigèrent un admirable testament, « pièce hagiographique peut-être unique en son genre, » preuve du courage tranquille et de la foi profonde qui les animait. Ils y règlent leurs funérailles, demandent que leurs restes soient ensemble ensevelis, recommandent à leurs parents de « s'abstenir de toute douleur et de toute inquiétude ». D'un ton grave et paisible, ils exhortent leurs frères à mépriser la gloire et la félicité humaines, « qui fleurissent pour un peu de temps et bientôt se flétrissent comme l'herbe, » et à « courir vers le Dieu bon qui donne une richesse sans fin à ceux qui s'empressent vers lui et accorde une vie éternelle à ceux qui croient en lui ». Enfin ils saluent nommément les prêtres, chefs des églises diverses du pays, et leurs amis. On se sent ému à l'adieu qu'adresse Mélélios à ses sœurs, à sa femme Domna et à son enfant, — et Eutychios à sa fiancée Basilla. Mais eux, ils gardent un cœur ferme; leur plume ne tremble ni de la crainte de la mort ni de la perte des humaines tendresses.

Après sept jours de prison, ils furent de nouveau conduits au tribunal. Lysias y siégeait près d'Agricolaüs. L'interrogatoire reprit, astucieux, flatteur, puis brutal; les confesseurs, frappés au visage à coups de pierre, bénissaient Dieu. Il ne restait qu'à les conduire au supplice.

La mort devait pour eux être particulièrement cruelle. L'hiver régnait sur la contrée, et il est très rigoureux en Arménie. Les bourreaux amenèrent les confesseurs, la corde au cou, sur un étang glacé. Tout près, un bâtiment destiné aux bains publics offrait à ceux qui seraient vaincus par le froid la tentation de ses baignoires chaudes. La nuit tombait; on les abandonna nus sur l'eau gelée, aux morsures de la bise du nord. Peu à peu la peau, contractée par le froid, se crevassait, éclatait; les pieds s'attachaient à la glace avec d'horribles douleurs. Et ce supplice, selon saint Grégoire de Nysse, dura trois jours entiers, pendant lesquels les héroïques confesseurs ne cessaient de louer Dieu et de s'exhorter mutuellement au courage. Ils demandaient d'être, tous les quarante, unanimes dans le supplice et unis dans la récompense.

Et voici qu'un garde, qui était posté près de l'étang pour donner secours à ceux qui céderaient, eut une vision. Des anges lui apparurent apportant aux confesseurs des robes magnifiques et trente-neuf couronnes d'or. « Trente-neuf ! se disait-il ; ils sont quarante cependant ! » Or au moment où il pensait ainsi, un malheureux, vaincu par la souffrance, sortait de l'étang et se traînait jusqu'au bain ; mais il n'eut pas la force de se jeter dans l'eau tiède, et aussitôt il expira. Alors le gardien comprit. La défaillance de l'un, la constance des autres lui expliquèrent sa vision ; son cœur fut bouleversé, la foi l'envahit, en voyant dans la neige les vaillants à demi-morts déjà, mais sur qui planaient les éternelles récompenses, et, tout près, le cadavre déshonoré du renégat. Aussitôt il réveille les soldats : « Je suis chrétien ! » leur crie-t-il. Et, se dépouillant lui-même, il court prendre la place laissée vide.

Au lever du troisième jour, il était étendu mort auprès des morts. Agricolaüs ordonna de jeter les saintes dépouilles dans le feu. On les emportait dans un tombereau ; mais un des martyrs, le plus jeune, Méliton, n'avait pas expiré encore ; on le laissa, peut-être dans l'espoir d'une suprême apostasie. Sa mère était là ; l'héroïque femme avait assisté au terrible supplice de son enfant, ne cessant de l'encourager à être fort jusqu'au bout. Elle ne pouvait supporter qu'il fût séparé de ses frères. Elle s'approche du jeune homme expirant ; elle le relève, le prend en ses bras, le charge sur ses épaules. Cette vaillante suivait, sous ce fardeau chéri, le chariot qui portait les reliques. Et quand Méliton eut, sur son sein, rendu le dernier soupir, pieuse et fière elle le déposa sur le glorieux monceau. Tous ensemble ils furent consumés. Mais l'enthousiasme des fidèles ne respecta pas leur vœu suprême ; ils se partagèrent les cendres bénies, et saint Basile a pu dire que les quarante martyrs, sans pouvoir être séparés, étaient dispersés sur toute la terre.

11 MARS

SAINT SOPHRONE
PATRIARCHE D'ALEXANDRIE
(?-638)

Saint Sophrone a mérité le culte dont l'Église par le zèle éclairé et courageux avec lequel il a défendu la foi et préparé sa victoire sur l'hérésie des *monothélistes*. Il naquit à Damas au courant du vi^e siècle ; son père se nommait Plinthas et sa mère, Myro. De bonne heure il se livra aux études les plus diverses ; c'était un poète élégant autant que pieux, dont les hymnes et les odes, de forme anacréontique, mais d'inspiration purement chrétienne, révèlent le mérite ; mais c'était aussi un rhéteur habile, un philosophe subtil, un théologien profond. Et sa science lui avait valu le nom de Sophiste, — toujours pris alors en un sens élogieux. Désireux d'augmenter sans cesse ses connaissances, il quitta son pays, vint en Palestine et séjourna quelque temps au monastère de Saint-Théodore, près de Jérusalem, où il devait revenir plus tard. Il n'y prit point cependant dès lors l'habit ; il en partit, sans doute pour aller à Alexandrie, en compagnie d'un autre savant, Jean Moschus. Là ils s'attachèrent à saint Jean l'Aumônier, l'admirable patriarche de cette ville, qui les traitait en amis et en conseillers fort écoutés. Sophrone se faisait déjà remarquer par sa grande sainteté, supérieure encore à sa science.

Une maladie des yeux l'atteignit alors, assez grave pour que les remèdes humains parussent totalement insuffisants. Dans sa foi, il recourut donc à l'intercession de deux Saints fort vénérés dans l'Église d'Alexandrie, les saints Cyr et Jean, en l'honneur de qui un sanctuaire avait été élevé au bord de la mer. La guérison lui fut accordée ; en reconnaissance, parce qu'ils le lui avaient demandé en une vision, il écrivit leur vie et le récit de soixante-dix miracles qui leur étaient dus.

D'Alexandrie, menacée par les Perses, les deux amis prirent ensuite leur course vers Rome. Ils allaient porter au pape Boniface V la nouvelle des tristes événements politiques et religieux qui bouleversaient l'Orient : les victoires de Chosroès sur Héraclius, la prise de Jérusalem et de la vraie croix, la fuite éperdue de l'empereur... A Rome, Jean Moschus mourut. Alors Sophrone reprit le chemin de la Palestine. Son but était le Sinaï, où il voulait faire reposer le corps de son ami. Mais il n'y put parvenir, à cause des incursions des brigands agaréniens. Il gagna donc Jérusalem. Lorsque, en 622, Héraclius eut enfin battu le roi des Perses et délivré les Saints Lieux, Sophrone reentra au monastère de Saint-Théodose. Il y resta treize ans.

Et c'est à cette date que, dans l'Orient momentanément pacifié, éclata une nouvelle tourmente religieuse. Sergius, patriarche de Constantinople, plus politique qu'évêque, craignait de voir dans un jour prochain les populations nombreuses d'Égypte, de Chypre, de Syrie, infectées par l'eutychianisme, s'unir entre elles pour se séparer de l'empire demeuré orthodoxe. Il chercha donc un compromis entre leur hérésie et la foi catholique, et crut le trouver en affirmant tout à la fois dans le Christ la dualité des natures et l'unicité de la volonté : deux affirmations contradictoires, impossibles à concilier, car l'opération appartient à la nature et par conséquent se multiplie avec elle. De cette antinomie Sergius s'inquiétait peu, ou plutôt il espérait bien, s'il amenait les catholiques à admettre sa proposition, que les eutychiens s'en contenteraient, concluant aisément de l'unité de volonté à l'unité de nature dans le Verbe incarné.

Mais s'il put attirer à ses vues l'empereur et quelques évêques, parmi lesquels Cyr, évêque de Phase, il rencontra un ardent adversaire dans saint Sophrone, qui du premier coup avait percé l'équivoque et mesuré ses dangers. Ils étaient grands, car déjà les plus farouches eutychiens s'écriaient : « Ce n'est pas nous qui allons à Chalcédoine (c'est dans cette ville que s'était tenu le concile œcuménique qui les avait condamnés); mais c'est Chalcédoine qui vient à nous ! »

Saint Sophrone voyait juste. Quatre ans après, Cyr, par la faveur d'Héraclius, était devenu patriarche d'Antioche, puis d'Alexandrie, et il réunissait dans cette ville un pseudo-concile, qui dans son septième canon anathématisait quiconque ne reconnaissait pas dans le Christ une seule opération *théandrique* ou *déivirile*. En vain Sophrone, venu à Alexandrie, supplia Cyr de ne pas publier les canons de ce concile ; il ne put rien obtenir de lui, et ils furent promulgués solennellement le 3 juin. Le défenseur de la vérité n'avait plus que faire en Égypte ; il résolut d'aller à Constantinople, pour essayer de ramener Sergius, qu'il voulait croire sincère, à de plus justes idées. Ce fut en vain. L'hérésiarque s'obstina, donna son adhésion aux propositions que Cyr lui avait envoyées et continua à falsifier les textes des Saints Pères pour en faire des partisans de l'erreur.

Mais il redoutait la science de Sophrone. Et comme celui-ci venait d'être élu patriarche de Jérusalem et, de ce fait, acquérait une autorité plus grande encore, Sergius résolut de prévenir la démarche qu'il ferait sûrement auprès du Saint-Siège et de tâcher de circonvenir le pape. C'était alors Honorius. Il avait été élu en 625 et avait rendu, rendrait encore de grands services à l'Église. Mais, humble et doux, il ne sut pas se mettre en garde contre les hypocrisies et les subtilités de Sergius ; il ne vit pas le but où celui-ci tendait ; il crut à sa bonne foi, parce qu'il était incapable d'en manquer lui-même ; et encore on peut penser, avec Héfélé, que sa science n'était pas assez grande, son attention ne fut pas assez éveillée pour pénétrer les ruses et démêler les habiletés diaboliques du patriarche de Constantinople. Sergius lui écrivit avec une feinte soumission, simulant de lui demander conseil ; il lui proposait, comme un compromis prudent, accepté de tout l'Orient, écartant tout scandale, qu'on ne parlât ni d'une ni de deux opérations dans le Christ ; enfin il accusait Sophrone de jeter le trouble dans les esprits en soutenant une doctrine qu'il était incapable d'appuyer sur aucun texte des Pères.

En quoi il mentait effrontément. Sophrone, en effet, à peine sur le siège à Jérusalem, avait écrit une lettre synodale, qu'il

venait de lui envoyer ainsi qu'à Honorius. Avec une logique, une science théologique et patristique, une force admirables, il exposait la doctrine de la double volonté, divine et humaine, du Christ. « En les admettant toutes deux, disait-il, on sauvegarde l'intégrité de son humanité ; si elle a été élevée au-dessus des hommes, ce n'est pas qu'elle ait été tronquée et amoindrie ; mais c'est que Dieu, s'étant fait homme, a voulu avoir, comme homme, tout ce qu'il y a d'humain, non par nécessité ou à contre-cœur, mais de plein gré. »

Mais déjà était arrivée à Constantinople la réponse d'Honorius. Trompé par les faux-semblants de Sergius, le pape ne saisissait pas l'importance de la discussion et ne voulait y voir qu'une question de mots. Aussi blâmait-il Sophrone de l'avoir, — il le pensait, — soulevée et de s'y obstiner. Croyant qu'elle n'avait jamais été débattue par les Pères, il se défendait de la définir lui-même ; mais ses expressions, manquant de la précision et de la netteté nécessaires quand il s'agit de la foi, ont permis de dire qu'il n'avait pas une idée claire de la question ou même qu'il partageait l'erreur des monothélites. Il semble bien que sa foi demeura intacte ; mais quand il se serait trompé, ce serait comme docteur particulier et non comme pasteur universel, puisqu'il déclarait ne rien vouloir définir. Dans une seconde lettre qui suivit de près, il insistait seulement pour que l'on gardât le silence sur ce point et qu'on évitât de parler ni d'une ni de deux volontés.

Sans doute ces deux lettres causèrent une grande déception et un grand chagrin à saint Sophrone. Car, l'évêque de Phase ayant voulu continuer la controverse, il lança contre lui un ouvrage où il avait réuni six cents témoignages des Pères en faveur de la vérité. Puis il fit venir le premier de ses suffragants, Étienne, évêque de Dose ; il le mena au Calvaire ; il l'adjura solennellement, au nom du Dieu crucifié en ce lieu, de prendre la défense du dogme chrétien, et l'envoya à Rome pour y représenter au pape l'état des choses, et insister jusqu'à ce qu'il rendît enfin un verdict de condamnation contre l'hérésie. Étienne, effrayé de ces paroles si graves, partit aussitôt ; il passa

non sans peine à travers les embûches semées autour de lui par les monothélites, et arriva à Rome. Mais bien probablement Honorius était mort déjà (638), et ce fut son successeur, Severin, qui condamna le premier l'hérésie.

Saint Sophrone ne tarda pas à suivre Honorius devant Dieu. S'il n'avait pas été lui-même porter à Rome ses instances, c'est qu'il était retenu en Orient par les malheurs de son peuple. Mahomet avait paru ; il avait lancé ses croyants fanatiques contre les chrétiens ; ses successeurs envahissaient le monde, et d'abord la Syrie et la Palestine. Omar avait vu fuir devant lui Héraclius et ses généraux. En 636, il entrait à Jérusalem, à l'immense douleur du saint patriarche. Saint Sophrone ne survécut que trois ans à la honte et au chagrin d'avoir vu les Musulmans s'emparer de la Ville sainte.

12 MARS

SAINT GRÉGOIRE I^{er} LE GRAND

PAPE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

(540-604)

Avec saint Jérôme, saint Ambroise et saint Augustin, le pape saint Grégoire I^{er} forme le groupe vénérable des quatre grands docteurs de l'Église latine. Mais il est moins éminent peut-être par la sûreté et la profondeur de sa doctrine que par le zèle et la sagesse avec lesquels il gouverna le monde chrétien.

Il naquit à Rome en 540, d'une famille illustre et opulente. Son père, le sénateur Gordien, non moins pieux que noble, remplit plusieurs hautes fonctions dans la cité ; puis il entra dans les ordres et devint l'un des sept diacres chargés du soin des pauvres. Sa mère Sylvia se retira du monde et mourut en sainte ; deux de ses tantes sont, comme sa mère, honorées du culte réservé aux bienheureux. Tels sont ceux qui formèrent son âme.

Pendant son enfance, il fut sans doute témoin des scènes douloureuses des invasions barbares. De 536 à 552, Rome fut prise et reprise six fois, et dans ces sièges souffrit toutes les douleurs. Si la prudence de son père éloigna Grégoire et le mit à l'abri dans ses terres de Sicile, l'enfant vit du moins dans les provinces qu'il traversa le triste résultat de la cruauté des Goths, des Grecs, des Lombards. Et ce spectacle, en affligeant son cœur, lui apprit l'instabilité du bonheur humain. Revenu à Rome vers l'âge de douze ou quatorze ans, il se livra avec ardeur à l'étude, particulièrement à celle du droit, qui devait plaire à son âme éprise de clarté, de logique et de rectitude; mais il aima surtout les sciences religieuses, qu'il étudia à l'école d'Ambroise et d'Augustin.

En 574, il semblait devoir consacrer sa vie tout entière au service de l'État. L'empereur Justin II lui confia en effet la charge, importante entre toutes, de préfet de la ville : c'était le personnage qui réunissait entre ses mains tous les pouvoirs, sauf le pouvoir militaire. On n'a que fort peu de documents sur ce temps de sa vie ; mais il est facile et nécessaire d'estimer qu'il s'en acquitta comme plus tard il administra l'Église et se montra ainsi parfaitement digne de ces hautes fonctions.

Malgré le bien qu'il faisait, il se sentait appelé à un plus haut avenir ; il aspirait à la sainteté. Un jour on vit le préfet de la ville se dépouiller de ses insignes, revêtir le grossier habit des moines et prendre un humble rang parmi les fils de saint Benoît. Son patrimoine fut en partie consacré à fonder six monastères, dont l'un fut établi dans son palais même du mont Célius sous le titre de Saint-André. C'est là qu'exerçant les fonctions d'abbé, il s'enferma pour vivre dans la prière et dans la pénitence.

Grégoire avait alors trente-cinq ans. Il était grand, avait le visage allongé, le corps amaigri par la souffrance, les cheveux noirs et frisés, la physionomie douce et avenante. Sa santé, déjà faible, devint bientôt mauvaise par l'excès de sa pénitence ; elle devait plus tard être telle, que dès 598 il ne quitterait presque plus son lit. Mais son énergie vaillante ne faiblit

jamais devant le devoir, quelque épuisant qu'il fût. On ne sait que peu de chose de sa vie monastique. Ce peu, lui-même l'a dit dans ses *Dialogues* ; il y soupire du regret de ces années si tranquilles et si pieuses, où « son âme dominait les choses périssables et méprisait tout ce qui passe pour ne songer qu'au ciel ».

C'est à cette époque que se place l'anecdote célèbre où Grégoire s'annonce comme l'apôtre futur de la Grande-Bretagne. Il passait sur le Forum au moment où l'on vendait de jeunes esclaves. Leur beauté attira son regard et sa compassion. Il s'approcha et demanda quelle était leur patrie : « Ce sont des Angles, lui répondit-on. — Dites plutôt des anges, » reprit-il. Et il ajouta : « Quel dommage que la grâce de Dieu n'habite pas sous de pareils fronts ! » Dans l'ardeur de son admiration et de son zèle, il alla trouver le pape Benoît I^{er} et lui demanda l'autorisation de partir pour évangéliser le pays de ces beaux enfants. Il l'obtint et partit en effet ; mais le peuple de Rome se souleva de chagrin ; il fallut envoyer après l'apôtre et le ramener à la ville.

Quoi qu'il en soit de ce récit, dont on a contesté la vérité, mais qui du moins reflète exactement son âme tendre et zélée, Grégoire ne devait pas rester longtemps dans l'obscurité. Pélage II, qui succéda à Benoît I^{er} en 579, le tira de son monastère pour l'envoyer à Constantinople, auprès de l'empereur Tibère Constantin, en qualité d'*apocrisiaire* ou nonce. Si l'objet de son ambassade, qui nous est mal connu, ne fut guère atteint par la faute des circonstances, du moins Grégoire fut très apprécié à la cour impériale. Il s'y acquit des amis fidèles, qui plus tard lui furent fort utiles pour le bien de l'Église : l'empereur Maurice, qui arriva au trône en 584, ses sœurs, le patrice Narsès, bien d'autres encore, et surtout saint Léandre, l'évêque de Séville et l'apôtre de l'Espagne, alors envoyé en mission par son roi Herménégild, lui restèrent fidèlement attachés. C'est à ce dernier qu'il dédia la première œuvre sortie de ses mains, les *Morales sur Job*, souvenir de ses conférences avec les religieux qu'il avait emmenés de Rome ;

là s'épanchent les trésors de sa piété et de sa science mystique. Il exerça aussi une influence salutaire sur le patriarche de Constantinople, Eutychius, qu'il amena à désavouer sa fausse doctrine sur la résurrection de la chair.

Quand il revint à Rome, l'abbé de Saint-André eut le chagrin de constater qu'une certaine tiédeur s'était introduite parmi ses moines. Il la combattit avec une énergie dont un exemple est demeuré célèbre. Un religieux, en mourant, s'était reconnu coupable d'avoir conservé indûment trois sous d'or. Malgré son aveu repentant, la punition infligée fut inexorable : Grégoire ordonna de creuser au coupable une fosse dans un fumier et de jeter sur son corps honteusement enfoui les trois pièces d'or, en criant : « Que ton argent périsse avec toi ! » Il est vrai que, miséricordieux tout en étant sévère, il célébra à l'intention du malheureux trente messes successives. Après quoi celui-ci apparut à un moine et lui déclara qu'il était délivré du purgatoire. Et telle serait l'origine de ce qu'on appelle le *Trentain de saint Grégoire*.

Bientôt après, entre beaucoup d'autres fléaux, la peste éclata dans la ville. Le pape Pélage II fut une de ses premières victimes. Quand il fallut le remplacer, toutes les voix se portèrent sur Grégoire. Pour échapper à cet honneur écrasant, il se retrancha derrière la nécessité du consentement impérial. En même temps il écrivait à Maurice, en le priant de la refuser. Mais le préfet de la ville intercepta la lettre et demanda lui-même une prompt confirmation de l'élection. Elle vint : l'humble moine voulut encore se dérober par la fuite. Mais au bout de trois jours il fut retrouvé, ramené en triomphe ; et il n'eut plus qu'à se résigner.

Cependant Grégoire, voyant la peste redoubler de violence, avait convoqué le peuple à des prières solennelles ; de toutes les basiliques, les fidèles sortirent en procession et, se réunissant en un immense cortège, parcoururent pendant trois jours les rues de la cité, tandis que le fléau frappait, dans leurs rangs mêmes, quatre-vingts victimes. Mais au moment où la procession passait devant le môle — ou mausolée, — d'Hadrien, un

ange, a-t-on raconté, parut au sommet ; c'était l'archange saint Michel, qui, remettant au fourreau son épée de feu, annonçait l'extinction de l'affreuse maladie. En souvenir de cette apparition, sur le môle devenu le château Saint-Ange, on a dressé la statue de l'angélique libérateur de la cité.

Ce que fut saint Grégoire pape, il faudrait de nombreuses pages pour le dire incomplètement. Les vertus du moine, son humilité, son zèle, son inépuisable charité, sa tendre et continue piété, ne connurent pas de ralentissement. Infatigable malgré ses constantes souffrances, il entretenait avec l'univers entier une correspondance dont les huit cent quarante-huit lettres qui nous restent ne donnent qu'une faible idée ; et par elle il combattait l'erreur, soutenait la foi, enseignait la vérité, administrait le patrimoine considérable de saint Pierre et, en joignant l'autorité à la douceur, les intérêts de toutes les églises. Au temps où le patriarche de Constantinople affectait de prendre le titre d'œcuménique et semblait réclamer la suprématie, il protestait contre cette prétention qui frisait le schisme et lui-même ne voulait signer ses actes que du nom de *serviteur des serviteurs de Dieu*, exemple que, depuis, ont suivi tous ses successeurs. Sa maison pontificale ne se composait guère que de moines, et parmi eux il suivait autant que possible la règle bénédictine. Mais son regard vigilant ne s'en portait pas moins sur tous les points où la foi semblait en péril. Contre son ami l'empereur Maurice, il défendait le droit des soldats d'embrasser la vie monastique. Il encourageait les braves qui pénétraient en Perse pour y prêcher le christianisme. Il félicitait le roi d'Espagne Reccared, qui ramenait son peuple de l'arianisme à la vérité catholique. Il suivait avec une tendresse paternelle les succès des apôtres qu'il envoyait en Angleterre et relevait leur courage un instant ébranlé. Il soutenait son peuple, qu'épouvantait la cruelle invasion des Lombards et que menaçait la famine, et, comme autrefois Jean Chrysostome à Antioche, le rassemblait à l'église pour calmer ses frayeurs en lui parlant de Dieu. C'est ainsi qu'il prononça ou, quand la faiblesse l'empêchait de parler, fit lire ses vingt-deux homélies sur Ézéchiël.

Au milieu de tant de travaux, il se réservait encore le temps de tracer dans son *Pastoral* la théorie du ministère sacré, inspirée tout entière par cette pensée que « le gouvernement des âmes est l'art des arts ». Et son livre, répandu bientôt en Espagne, en Angleterre, en Gaule, devint le code de la vie cléricale. Une tradition très bien établie lui attribue encore la fixation du chant liturgique qui a pris son nom ; pour l'exécuter d'une façon plus digne et invariable, il créa une *Schola cantorum*, où de jeunes enfants, qu'il dirigeait parfois lui-même, se formaient à la science musicale. Mais par-dessus tout, la charité envers les pauvres fut sa vertu préférée. Il distribuait d'abondantes aumônes à chaque grande fête et le premier de chaque mois ; tous les jours il faisait servir un repas à douze pauvres, et il mérita de recevoir un jour parmi eux un ange qui le félicita de ses largesses. De toutes ses forces il contribua à adoucir au moins, à éteindre autant que possible l'esclavage.

Enfin il posa les principes et les bases de la suprématie pontificale, qui s'exercera au moyen âge sur les rois et sur les peuples et dont le grand défenseur fut un Grégoire encore, Grégoire VII.

Ce continuel labeur minait la santé déjà faible du saint pape. Il n'y put longtemps résister ; au bout de quatorze ans, il était épuisé et rendait à Dieu son âme le 12 mars 604, fidèle jusqu'au bout au programme qu'il s'était fixé, de *faire fleurir ensemble la justice avec la liberté.*

13 MARS

SAINT NICÉPHORE

PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE

(758-828)

Le culte des saintes images remonte aux premiers temps du christianisme. Dès les catacombes, on voit des représentations du Sauveur, de sa sainte Mère, des apôtres, orner les sanc-

tuaires ; œuvres de l'art que l'Église, en le sanctifiant, a toujours protégé, elles servaient puissamment à nourrir la piété des fidèles et à porter jusqu'aux enfants et aux ignorants l'enseignement doctrinal. Les églises orientales, Constantinople en particulier, étaient riches en statues, en mosaïques, en peintures, illustration esthétique et populaire de la foi. Peut-être les honneurs qu'on leur rendait excédèrent-ils parfois la mesure exacte de l'orthodoxie. Mais c'était par le fait de quelques esprits mal instruits ; la doctrine demeurait intacte ; ces honneurs ne se rendaient qu'aux Saints, considérés à travers leurs images, et comme aujourd'hui, étaient très différents du culte de *latrîe*, — ou d'adoration, — dû à Dieu seul, et du culte de *dulie*, offert à ses Saints comme à ses créatures.

Cependant les juifs et les mahométans se montraient fort irrités d'un usage pieux qu'ils voulaient considérer comme une idolâtrie ; quelques évêques, dit-on, redoutèrent d'y rencontrer un obstacle à la conversion de ces infidèles ; ils auraient agi vers 726 auprès de l'empereur Léon III pour le faire écarter. Celui-ci, originaire d'Isaurie, c'est-à-dire d'Asie Mineure, était déjà prévenu par ces préjugés spécialement répandus dans cette partie de l'empire. Il entra facilement dans les vues qui lui étaient suggérées, prohiba les images, en se prétendant, contre tout droit, juge et défenseur de la foi, — et, trouvant dans les fidèles et l'ensemble de leurs chefs une résistance très nette, se laissa emporter à une persécution violente et parfois sangninaire.

Son fils et successeur, Constantin V Copronyme (741-775), suivit la même politique, avec plus d'outrance encore. Sous cette pression, beaucoup d'évêques faiblirent ; à un concilia-bule réuni par l'empereur en 754, trois cent trente-huit évêques se prononcèrent contre les images. Mais le peuple, soutenu dans sa foi par des pasteurs fidèles et par les moines, très nombreux alors, résista ; le pape Étienne III vint à son secours et fit condamner par le concile de Latran de 769 les décisions du synode de Constantinople. Et l'ardeur des croyants en fut encouragée. C'était nécessaire, car la persécution, un peu apaisée

sous les règnes d'Irène, de Nicéphore et de Michel Rhangabé, allait renaître plus cruelle sous Léon V.

Un homme d'une fermeté invincible se dressa en ce moment en face de l'erreur. C'était Nicéphore, le patriarche de Constantinople, élu à ce siège en remplacement de saint Taraise, le jour de Pâques 806.

Il était né en 758 et avait de qui tenir. Son père, Théodore, scribe de l'empereur, avait été dépouillé de son emploi et banni par Constantin à cause de son attachement à la foi ; il mourut en exil à Nicée de Bithynie. Sa mère, Eudoxie, se consacra à son éducation ; elle fit de lui un savant et un saint, aussi attaché à la saine doctrine que soucieux de vie austère et pieuse. Arrivé à l'âge d'homme, il suivit la carrière de son père et, sous le règne de l'impératrice Irène, favorable à la vérité, il était devenu scribe d'empire. En cette qualité il fut chargé d'écrire et de lire publiquement la formule de foi orthodoxe que rédigèrent les Pères du second concile de Nicée (787), réunis sous la présidence de saint Taraise. Mais bientôt le désir de la solitude l'entraîna dans un ermitage du Bosphore de Thrace ; il ne tarda pas à y fonder un monastère sous le titre de Saint-Théodore ; il se préparait là le pieux asile où il mourrait, exilé comme son père. Cependant il n'y fit pas profession, mais s'y livra à de longues et fructueuses études sur les belles-lettres et la philosophie ; ainsi se formait-il à l'éloquence et à la dialectique, qui lui seraient si nécessaires. En même temps il perfectionnait son humilité, sa douceur, sa charité envers les pauvres, son esprit de détachement et de pauvreté. Ne lui faudrait-il pas plus de vertu encore que de science ?

Dieu, pour le préparer à l'administration de son Église, voulut qu'il fût, malgré lui, appelé par la volonté impériale au gouvernement du Grand Hôpital de Constantinople. Il gérait cette charge quand, le 25 février 806, saint Taraise mourut. L'empereur était, en ce temps, Nicéphore, qui avait détrôné Irène ; il avait grande estime du curateur de l'Hôpital Royal et agit énergiquement sur les électeurs qui devaient choisir le patriarche, — puis sur son candidat, quand ils l'eurent accepté et nommé,

pour lui arracher son acceptation. Celui-ci hésita et ne se rendit qu'à condition de prendre auparavant l'habit monastique. Moine, puis prêtre, puis évêque, il entra en charge le jour de Pâques 12 avril.

Tout de suite il montra l'ardeur et la combativité de sa foi, en écrivant, en luttant contre les juifs, les manichéens, les montanistes, qui avaient profité des temps malheureux de la persécution pour prendre leur part des dépouilles de l'Église ; en même temps il travaillait à remettre en honneur la discipline monastique, relevait et vengeait les mœurs, ranimait et restaurait la foi. Enfin il adressait au pape saint Léon III une lettre synodale qui renfermait la plus complète adhésion à toute la doctrine catholique, et particulièrement au culte des reliques et des images.

Cette vaillante profession de foi arrivait à son heure. Michel Rhangabé allait être remplacé sur le trône par Léon V l'Arménien. Et sans tarder celui-ci recommença la persécution.

Pour arriver à l'empire, il avait dissimulé ses sentiments. Au patriarche qui lui demandait d'accepter les décrets de Nicée, il répondit en remettant cet acte au lendemain de son sacre. Mais quand Nicéphore, après lui avoir donné l'onction impériale, réitéra sa requête, Léon refusa nettement d'y obtempérer. Il ne cacha plus son attachement à l'erreur, interdit d'honorer, puis de conserver les images, les fit briser et disparaître, et, à son tour, convoquant un conciliabule des évêques de son parti, enferma dans des prisons sévères ceux qui refusaient d'y adhérer.

Cependant Nicéphore, qui était resté en liberté, multipliait ses efforts pour soutenir les âmes, priant, avertissant, instruisant, exhortant, groupant enfin son peuple pour la résistance. Puis il ordonna des supplications solennelles qui devaient durer toute une nuit dans la cathédrale.

Le bruit des chants parvint à l'empereur. Furieux, il envoya dès le point du jour chercher le patriarche. Celui-ci se rendit à l'appel, environné de ses collègues et de ses prêtres, revêtu de ses ornements pontificaux. L'empereur ne lui donna, contre l'usage, ni la main ni le baiser ; assis sur son trône, il le fit placer

près de lui et, tout le monde éloigné, d'un ton de colère, il commença à lui faire d'amers reproches, l'accusant de haine et de révolte contre l'empire. Puis, continuant son discours, il entreprit de discuter avec lui les matières de foi qui les divisaient et d'obtenir qu'il vînt se défendre devant le conciliabule des hérétiques. Nicéphore refusa de comparaître ainsi en accusé, ou même sur un pied d'égalité avec ceux qui avaient dévié de la vérité ; du reste il réfuta si bien les arguments du théologien-empereur, que celui-ci resta sans paroles. Il fit alors entrer le cortège du patriarche, qui, animé par la présence de son chef, protesta fortement, malgré les menaces les plus violentes, de sa résolution et de sa constance. Outré de colère, Léon chassa de son palais ces vaillants et les condamna à l'exil.

Seul Nicéphore restait. Le chagrin, l'inquiétude de l'avenir l'affectaient si vivement, qu'il tomba malade, sans perdre cependant un seul moment ni son calme ni sa décision. En vain le conciliabule hérétique le cita devant lui, en vain lui fit-on de fallacieuses promesses, puis des menaces terribles. Il persista à demander la libération des captifs et des exilés, à protester contre l'illégitimité du tribunal qui prétendait le juger, à refuser de paraître devant lui, à affirmer sa foi indéfectible. Enfin les hérétiques, sûrs de leur défaite, prirent leur parti : enveloppant Taraise et Nicéphore dans le même anathème, ils prononcèrent contre eux l'excommunication et déclarèrent celui-ci déchu du patriarcat.

L'empereur, à cette sentence inique, ajouta l'exil. Le saint condamné, avant de partir, écrivit à Léon : « Il avait constamment, mais sans succès, défendu la vérité ; du reste il savait de science certaine qu'on voulait attenter à sa vie. Pour éviter à ses ennemis et à son peuple des maux plus grands, il renonçait, mais malgré lui, à son siège, s'abandonnant à la volonté de Dieu. »

Et puis, après un tendre et éloquent adieu à sa chère église, il se mit aux mains de ses ennemis. On l'emporta dans une litière, qu'on eut soin de laisser, une nuit, exposée sans défense en un lieu public, dans l'espérance que des soldats brutaux met-

traient fin à la vie du confesseur. Mais, le matin venu sans les violences escomptées, il fallut partir. Sur une barque on lui fit passer le Bosphore; on le mena d'abord dans un monastère voisin. Bientôt on le trouva trop voisin de Constantinople et on le transféra dans son couvent de Saint-Théodore. C'était en mars 815.

Pendant treize ans encore il devait y rester, puis y mourir. Apprit-il dans sa retraite que Léon lui avait sacrilègement donné un successeur prétendu, que la persécution avait sévi sans rémission pendant tout ce règne et pendant celui de Michel le Bègue? C'est sous ce dernier empereur, le 2 juin 828, que la mort le délivra. Elle l'avait jadis effrayé : en approchant, elle le trouva joyeux de leur rencontre. Il expira en murmurant : *Béni soit Dieu, qui ne nous a pas livrés en proie aux dents de nos ennemis ; il a brisé nos liens et nous a libérés.* Dix-huit ans après, saint Méthode rapportait son corps vénérable et l'inhumait dans l'église des Saints-Apôtres. Le jour de cette translation, 13 mars, est devenu celui où l'on célèbre sa fête.

14 MARS

SAINTE MATHILDE

VEUVE

(872 - 968)

Sous le règne de Louis le Germanique, qui finit en 875, il y avait en Westphalie un puissant seigneur que la chronique appelle comte d'Occident, mais plus exactement, qui était comte de Ringelsheim. Il se nommait Thiedric et descendait de Witi-kind. Sa mère, Mathilde, femme de haute piété, avait consacré à Dieu son veuvage dans le monastère d'Herford, dont elle était devenue abbesse. Or Thiedric, marié à « la noble et vénérable dame Reinhild », en eut une fille, qu'il nomma, comme sa grand'mère et, sans doute, sa marraine, Mathilde. Dès son

plus bas âge, l'enfant se montra si aimable et si gracieuse, que l'abbesse d'Herford voulut l'avoir près d'elle ; et sous cette direction éclairée elle grandit dans l'exercice de la piété, l'étude des arts et des lettres et les travaux des mains. Elle était belle, avenante, active, intelligente, généreuse. Aussi sa renommée, s'étant répandue, arriva aux oreilles du duc de Saxe, suzerain de Thiedric, et il désira la donner pour épouse à son fils Henri. Celui-ci était un prince accompli, aussi versé dans l'art de la guerre que dans la science du gouvernement, juste et ferme, miséricordieux, doué d'une foi profonde. Du premier regard Mathilde le conquit et, mariée, exerça sur lui une action aussi efficace que durable. Quand il mourut en 936, après vingt-sept ans de mariage, il la remercia avec effusion de lui avoir été toujours une bonne et aimante conseillère et de l'avoir aidé à dompter la violence native de son caractère. Cette reconnaissance prouve combien il était digne d'elle. Il le montra encore en s'unissant à ses œuvres de charité, en fondant avec elle des monastères et spécialement celui de Quedlinbourg, où ils furent tous deux inhumés, et en favorisant l'extrême piété de la sainte femme. Celle-ci, en effet, gardait tout ce qu'elle pouvait de ses habitudes du cloître, se relevant même souvent la nuit pour prier, passant de longues heures devant Dieu, distribuant de larges et fréquentes aumônes. Son cœur, tout pétri de miséricorde, s'affligeait surtout sur les prisonniers et les condamnés à mort ; elle demandait leur grâce, au nom de l'Évangile, avec tant d'instances et de caresses qu'elle l'arrachait presque toujours à la justice d'Henri.

Et pourtant Mathilde, étant sainte, restait femme : elle aimait la parure et revêtait volontiers les ornements royaux, simple cependant en son cœur et modeste ; elle se plaisait à la musique, même profane, ne dédaignait point les fêtes ni le théâtre. Il lui fallut le deuil et le malheur pour la détacher entièrement. Les Saints n'arrivent pas du premier bond au sommet de la perfection que Dieu leur destine ; la grâce, en les formant, doit souvent se servir, selon le mot de l'Église, du ciseau et du marteau de l'adversité.

Cependant, vers 910, elle avait donné à Henri leur premier fils, Otton, qui fut empereur ; deux ans après, le vieux duc de Saxe étant venu à mourir, Henri fut élu à sa place. Les qualités qu'on lui connaissait déjà se montrèrent dans un plus vif éclat, si bien que ses sujets ambitionnaient pour lui la couronne royale de Germanie. Et de fait, le roi de ce temps, Conrad I^{er} de Franconie, qui cependant avait eu à lutter contre lui au sujet de la Thuringe et avait été battu, le recommanda, en mourant en 918, aux suffrages des électeurs. On dit que ceux-ci, en lui apportant la couronne, le trouvèrent occupé à la chasse aux oiseaux, et de là lui vint son surnom de Henri l'Oiseleur.

Son règne fut glorieux et prospère, signalé par d'heureuses victoires qui assurèrent la Germanie contre les Slaves et les Hongrois, et par d'habiles mesures administratives. A son foyer, Mathilde lui donnait encore deux autres fils, Henri, le préféré de sa mère et la cause de beaucoup de ses peines, Bruno, qui fut un saint archevêque de Cologne. — et deux filles, Gerburg, mariée successivement au duc de Lorraine, puis à Louis IV d'Outremer, et Hatwig, la femme d'Hugues, comte de Paris, et la mère d'Hugues Capet.

Au milieu de tant de gloire et de bonheur, la mort arriva. En 936, le 2 juillet, Henri expira à Memleben, en Thuringe. A peine avait-il rendu le dernier soupir, que Mathilde, soucieuse avant tout des intérêts de son âme, se hâta de faire dire pour lui la sainte messe. Un prêtre se trouvait encore à jeun et put la célébrer. Dans sa reconnaissance, elle arracha de ses poignets les lourds bracelets d'or qui les serraient et les lui donna ; plus tard elle devait continuer à lui témoigner sa gratitude de ce précieux service. Puis, rentrant dans la chambre mortuaire, elle se jeta en sanglotant aux pieds du cadavre ; et sa douleur n'eut de bornes que son respect des volontés divines.

Elle avait raison de pleurer, les jours tristes étaient venus. Selon le désir de son père, Otton fut élu roi. Mathilde, elle, et plusieurs autres, eussent voulu que la couronne fût donnée à Henri, le puîné. Elle l'avait toujours aimé d'amour plus tendre,

au point de rendre Otton jaloux, et elle estimait que celui-ci, né avant que son père ne fût roi de Germanie, avait moins de droits à lui succéder que Henri, dont la pourpre royale avait abrité le berceau. Soutenu, peut-être excité par sa mère, Henri essaya en effet de faire valoir ses prétentions les armes à la main. De longues années de guerres fraternelles s'ensuivirent ; c'est seulement vers 945, semble-t-il, que l'accord se fit entre les deux frères, Henri recevant le duché de Bavière des mains d'Otton. Le tour viendrait un jour pour sa race de monter sur le trône de Germanie et même de porter la couronne impériale : ce serait le sort de son petit-fils Henri III de Bavière, plus célèbre sous le nom de saint Henri.

Cette première tempête passée, une plus cruelle battit le cœur de la pauvre reine. Des courtisans, désireux sans doute d'augmenter leur influence au détriment de la sienne, dénoncèrent au roi les aumônes de sa mère, qu'ils qualifiaient de désordonnées : de telles prodigalités avaient ruiné, disaient-ils, le trésor amassé par Henri l'Oiseleur pour ses descendants. Otton se laissa persuader : il fit exercer sur la reine une surveillance tracassière, exigea d'elle des comptes rigoureux, menaça même de confisquer son domaine ; et l'infortunée en fut réduite à lui abandonner ses biens et à se réfugier au couvent d'Engerhen, en Westphalie. Mais, — ce qui lui fut bien plus pénible, — l'ingrat Henri s'unit à son frère et le dépassa même dans ses réclamations, ses exigences et ses violences. Triste retour des choses, châtimement d'une préférence qui s'était trop affichée ; Dieu, ici encore, purifiait dans la douleur les affections de sa servante.

Enfin la paix lui fut rendue : Otton, frappé de plusieurs revers, Henri, atteint par une grave maladie, virent dans ces maux la main de Dieu, vengeur de la piété filiale. Ils firent à leur mère leur soumission, lui rendirent ses biens. Et elle, indulgente et douce, se reprit à leur témoigner un amour qui, pour avoir été affligé, n'en restait pas moins tendre.

Tout ceci se passait en 946. Otton, sincèrement revenu, s'unit aux saintes libéralités de sa mère ; avec elle il fonda des églises, des couvents, notamment celui de Poehlde, au pied du Harz,

où elle réunit trois mille clercs qu'elle entretenait généreusement. Dès lors aussi Mathilde reprit sa vie calme et pieuse de veuve chrétienne. Sans doute, active toujours et pratique, elle continua à surveiller, à administrer sa fortune, ses domaines, ses couvents ; et elle n'épargnait pas pour cela les voyages ni les peines. Mais quand elle n'était pas obligée à ces soins, elle se livrait avec bonheur aux longues prières et aux libérales aumônes.

Elle se levait la nuit pour aller au pied de l'autel prier, solitaire, inconnue ; ayant soin, afin d'éviter toute ostentation, de revenir se coucher avant l'heure des matines. A l'appel de la cloche, elle se relevait en hâte et se joignait au chœur des religieuses, restait même après leur départ jusqu'à l'aurore. La messe n'était pas entendue qu'elle n'eût auparavant distribué ses aumônes. Mais avec quelle humilité et quelle charité ! Elle nourrissait les pauvres, les voyageurs, toutes les misères. Elle faisait préparer des bains pour eux ; souvent même, se mettant à leur service, elle nettoyait de ses mains ceux qui étaient plus répugnants et couverts de plaies. En voyage, elle faisait pendant l'hiver allumer sur les places publiques, sur les routes, de grands feux, spécialement la nuit, pour réchauffer les pauvres gens. Mais le samedi surtout, en mémoire de la résurrection, et aussi en souvenir de la mort de son mari, arrivée ce jour-là, elle multipliait ses largesses. Les dimanches, les jours de fête, elle aimait à lire les saintes Écritures surtout ; mais les autres jours elle travaillait de ses mains comme une servante, et cependant priait ou écoutait une lecture pieuse ou chantait des psaumes.

Ainsi avait-elle ordonné la perfection de sa vie. Dieu savait l'assaisonner de douleurs. La plus cruelle fut la mort de son fils Henri, arrivée en 955. Alors elle assombrît encore ses vêtements de deuil et renonça pour toujours au plaisir qu'elle trouvait jusque-là à la musique et aux arts. Dix ans après Otton, devenu en 962 empereur d'Occident, partait pour l'Italie, où l'appelaient des troubles dans lesquels il ne joua pas toujours un fort beau rôle. Mathilde eut alors le pressentiment qu'elle

ne le reverrait plus ; elle prévoyait aussi sans doute les dangers et les malheurs qu'attirerait sur son fils et sur son pays cette excessive ambition qui ne s'accommodait guère des intérêts de l'Église et de la soumission due au Saint-Siège. Aussi les adieux qu'elle lui fit furent-ils singulièrement désolés, car sa résignation n'empêchait pas le brisement de son cœur maternel.

Otton était parti en 965. L'année suivante Mathilde tombait malade ; relevée en 967, elle resta cependant si affaiblie, qu'un dernier voyage l'épuisa. De Nordhausen, où elle avait été, elle revint en hâte à Quedlinbourg, où elle voulait mourir. C'est là en effet qu'après avoir si bien distribué toutes ses ressources qu'il ne lui resta pas même un drap pour couvrir son cercueil, elle expira le samedi 14 mars 968. Elle avait auparavant voulu qu'on l'étendît à terre sur un cilice et qu'on répandît de la cendre sur sa tête. « C'est ainsi, et seulement ainsi, dit-elle, qu'une chrétienne doit mourir. »

15 MARS

LA BIENHEUREUSE LOUISE DE MARILLAC

VEUVE

(1591-1660)

Le conseiller au Parlement de Paris Louis de Marillac était de bonne noblesse de robe, mais de fortune modeste, que ne semblent pas avoir accrue les trois unions qu'il contracta successivement. Sans enfants de la première, il eut en 1591, de sa seconde femme Marguerite Le Camus, une fille qu'il nomma Louise. La jeune mère ne put résister aux maux de ces cruelles années qui virent l'horrible siège de Paris, puis les guerres civiles et les luttes des partis ; elle mourut peu après la naissance de sa fille. Et c'est pourquoi l'orpheline, quand son père eut convolé en troisièmes noces avec Antoinette Camus, fut

confiée aux religieuses du monastère dominicain de Saint-Denis, près de Poissy. Elle n'y resta cependant pas très longtemps. Son père, trouvant peut-être que le luxe de cette maison n'était point en rapport avec la médiocrité de sa fortune, en retira Louise et la confia à une maîtresse moins brillante, mais habile et vertueuse, « qui la formerait à faire des ouvrages convenables à sa condition. » Et ces *ouvrages*, c'était l'humble service du ménage, et même des travaux de main, exécutés à l'entreprise et rémunérés pour subvenir à la pauvreté de « la bonne fille dévote » chez qui elle était en pension. Mais en même temps Louis de Marillac, surveillant l'instruction de sa fille, « n'oublia rien de ce qui pouvoit la perfectionner dans les exercices du corps et de l'esprit. » Il lui fit apprendre la peinture, où elle devint fort habile, et lui-même l'initia aux lettres et à la philosophie.

De cette double éducation Louise sortit remarquablement instruite, et surtout formée aux vertus de modestie, de simplicité, de charité, éprise d'amour de Dieu et de perfection, préparée déjà au rôle éminent qu'elle allait jouer.

Cette intimité de goûts et de pensées, créée par un continuel commerce entre le père et la fille, était pour Louis de Marillac d'un charme toujours croissant. Mais il en jouit trop peu ; la mort l'enleva vers 1605, alors que la jeune fille aurait eu le plus grand besoin de sa direction affectueuse. Privée de ce soutien, ne pouvant donner suite, à cause de sa santé, au désir qu'elle avait d'entrer au Carmel, et sans doute sur le conseil de son oncle Michel de Marillac, le futur chancelier de France, elle épousa, le 5 février 1613, Antoine Le Gras, écuyer et secrétaire des commandements de la reine Marie de Médicis.

C'était un beau mariage, pour le présent déjà, mais surtout par les espérances que faisait légitimement naître la protection royale. Ce fut, mieux encore, un mariage chrétien et très uni. Mademoiselle Le Gras, — ainsi se qualifiait-elle, selon l'usage du temps, — n'eut point de peine à hausser l'âme de son mari jusqu'à la sienne. Déjà elle pratiquait, avec l'austérité des jeûnes, des haïres et des disciplines, les longues prières nocturnes et

l'exercice d'une charité très tendre pour les pauvres. Et néanmoins elle donnait tous ses soins, selon son devoir et le mouvement de son cœur, à contenter en tout son mari et à former au bien son petit enfant Michel, que Dieu leur donna le 19 octobre 1613. Elle reçut du reste alors de fortes directions : ses maîtres en spiritualité furent, après son oncle le chancelier, plus homme de Dieu encore qu'homme d'État, saint François de Sales, à ses voyages à Paris, et M^{sr} Camus, l'évêque de Belley, à qui le Saint, son ami, la confia lorsqu'il se consacra presque exclusivement à son diocèse.

Mais le bonheur dura peu ; l'épreuve devait le détruire, proportionnée à l'avenir auquel la Providence voulait préparer son élu. En 1622, Antoine Le Gras tomba malade d'un mal qui bien vite se déclara incurable ; il devait le supporter trois ans, et son humeur assombrie, son caractère aigri par la souffrance, aussi bien que ses cruelles douleurs, furent pour sa jeune femme la cause de grands chagrins. Il est vrai que, pour les dominer, Dieu donna à celle-ci, — outre une extraordinaire consolation qui lui dévoila en partie son avenir, — le directeur dont le nom, comme l'action, resteraient définitivement liés à ses œuvres, saint Vincent de Paul. Et puis, son mari expira le 21 décembre 1625, une autre peine ne tarda pas à l'atteindre, meurtrissant en elle la tendresse comme l'orgueil familial : la chute soudaine, éclatante, irréparable de ses deux oncles, jusque-là l'honneur de la famille, succombant sous la vengeance du terrible cardinal de Richelieu. Le maréchal de Marillac, condamné pour concussion, tendait le cou à la hache du bourreau, tandis que Michel, le chancelier, transporté de prison en prison, mourait à Châteaudun. Sous de pareils coups, l'âme frémissante, mais énergique, de Louise de Marillac se détachait et s'épurait, se jetait toute en Dieu et cherchait dans l'exercice de la charité la consolation et la force.

A peine en deuil, elle s'était retirée du monde, avait fait vœu de viduité et commencé sa vie de piété. La direction de saint Vincent de Paul à ce moment était nette, simple et lumineuse, toute de préparation et d'attente : « ... Que vous ne

vous surchargez pas de règles et de pratiques ; mais que vous vous affermissiez bien à bien faire celles que vous avez. vos actions journalières, vos emplois, bref, que tout tourne à bien faire ce que vous faites... » Mais encore, la prémunissant contre l'ardeur d'une perfection précipitée, par un exemple qui devait lui être bien cher : « Tâchez sur toutes choses de ne pas vous empresser ; mais faites tout doucement, comme vous pouvez vous représenter que faisait *le bon M. de Genève*. » C'est bien là le rôle que jouera toujours près d'elle *le bon M. Vincent*, l'apaisant, la modérant, l'arrêtant même ou du moins la forçant de temporiser ; car l'ardente Louise de Marillac, ne comptant pour rien ni le temps ni l'obstacle d'une très chétive santé, tendait sans cesse à doubler les étapes et croyait que rien n'était fait si quelque chose restait à faire.

Or M. Vincent, depuis quelques années, avait fondé, pour secourir les pauvres, — effroyablement nombreux et souffrants, dans ce temps de guerres civiles et étrangères, — des associations de pieuses dames qu'il appelait des *charités*. Il ne tarda pas à tourner de ce côté l'activité de sa pénitente : elle avait toujours ressenti un grand attrait pour le service des miséreux et des malades. Bientôt, sentant le besoin de relier les différentes *charités* qu'il avait semées un peu partout, il demanda à Louise de Marillac de leur servir de lien, en allant les *visiter* et leur insuffler un même esprit de dévouement et de régularité. Elle le fit avec succès et avec un zèle si insatiable, qu'en même temps, dans ses séjours à Paris, elle se donnait, sans crainte de la contagion, au service des pestiférés, très nombreux alors. M. Vincent certes louait ce zèle, mais le contenait : « Béni soit Dieu, lui écrivait-il, de ce que vous vous portez mieux et du goût que vous prenez de travailler au salut des âmes. Mais je crains que vous n'en fassiez trop. Prenez-y garde, je vous en supplie, mademoiselle. »

L'un et l'autre n'avaient pas tardé à constater que le service, intermittent pour des causes nécessaires, des dames de charité ne suffirait que si on le complétait par celui de personnes plus libres de devoirs familiaux ou mondains. C'est ainsi

que M^{lle} Le Gras fut amenée à constituer, sans aucunement penser à en faire un ordre ni une congrégation, un petit groupe de simples filles de la campagne, chez qui l'amour de Dieu alimentait un amour généreux du prochain. C'est en février 1630 qu'elle vit venir la première, l'admirable Marguerite Naseau, qui devait mourir l'année suivante, « pour avoir pris à coucher avec elle une fille malade de la peste. » Peu à peu il parut nécessaire de les unir, de les former, de constituer une communauté qui d'abord ne serait qu'un noviciat de la charité. On l'établit rue des Fossés-Saint-Victor, le 29 novembre 1633 ; et ce jour est, depuis, considéré comme le jour de naissance de la société des Filles de la Charité, cette société populaire et vénérée que la reconnaissance du monde entier environne de respect et d'affection. Ce n'est cependant pas alors, mais seulement en 1640, que, dans la rue Saint-Laurent, non loin de la maison Saint-Lazare où M. Vincent avait établi ses missionnaires, elle prit son nom et se constitua par les vœux religieux annuels des quatre premières sœurs.

Dès lors M^{lle} Le Gras se consacre entièrement au développement de cette société que, pour ainsi dire à son insu, Dieu lui-même a suscitée, lui a mise entre les mains. Avec une rapidité qu'elle s'efforce de modérer par la sévérité de ses choix, le nombre de ses filles se multiplie. En même temps elle ouvre à leur action de nouveaux horizons ; elle les lance à tous les points du monde. Toutes les œuvres leur sont bonnes : soin des malades à domicile et dans les hôpitaux, assistance des pauvres de toute espèce, instruction de la jeunesse populaire, secours aux blessés, hospices d'enfants trouvés, hôpital général de l'Enfant-Jésus, des Petites-Maisons, d'Angers, de Nantes, prison des galériens, maison de retraites, écoles, champs de bataille ; tout est pour elles occasion d'exercer, sans l'assouvir, leur besoin de dévouement. Et le feu de ce zèle, il brûle d'abord, sans cesse alimenté par la charité divine, dans l'âme de la sainte fondatrice, qui en embrase celle de ses héroïques enfants. Pour celles-ci comme pour elle-même, elle avait tracé la règle de vie qu'elles réaliseraient en ces paroles ardentes : « Vivons donc comme mortes en Jésus-

Christ, et comme telles plus de résistance à Jésus, plus d'action que pour Jésus, plus de pensée qu'en Jésus, enfin plus de vie que pour Jésus et le prochain, afin que, dans cet amour unissant, j'aime tout ce que Jésus aime. » Formule où s'unit à l'offrande d'une vie active et extérieure la volonté d'une intense vie intérieure et spirituelle. C'est là ce qui faisait, à cette époque, l'originalité, — qui parut à quelques-uns excessive et contraire à la tradition, — d'une fondation pourtant hautement approuvée dès 1645 par l'archevêque de Paris, en 1657 par le roi et en 1668 par le pape Clément IX.

A cette dernière date, Louise de Marillac était montée vers Dieu. Le 4 février 1660, elle tomba malade pour ne plus se relever. Dans d'extrêmes souffrances, elle acheva de se purifier, n'ayant plus au cœur que le seul bien de ses filles, c'est-à-dire la gloire de Dieu. Et enfin, le 14 mars, elle expira, après avoir, dans ses dernières paroles, recommandé à toutes : « Ayez bien soin du service des pauvres et surtout de bien vivre ensemble dans une grande union et cordialité. »

La cause de béatification de Louise de Marillac, introduite en cour de Rome le 10 juin 1895, a eu son glorieux aboutissement le 9 mai 1920, sous le pontificat du pape Benoît XV.

16 MARS

SAINT HÉRIBERT

ARCHEVÊQUE

(vers 950-1021)

Il n'est pas possible de fixer d'une façon précise la date de la naissance de saint Héribert. Un de ses biographes le montre en 1021 à l'année de sa mort, « fatigué de son long pèlerinage en ce siècle. » Est-ce trop que de lui supposer alors environ soixante-dix ans et de placer par conséquent sa naissance

vers 950? On sait mieux qu'il était de noble famille, né à Worms en Franconie, du comte Hugo et de sa femme Tietwide. Il reçut une instruction très soignée et s'adonna aux lettres et surtout aux sciences sacrées. Jeune homme, il demanda à ses parents d'aller continuer ses études à la célèbre abbaye bénédictine de Gorze, près Metz. Et il semble bien qu'il y fût resté, y prenant l'habit de moine, car déjà sa piété l'emportait sur son goût de l'étude ; mais un ordre de son père le rappela dans sa patrie. A Worms, son mérite, sa vertu le firent remarquer de son évêque Hildebaud, qui se l'attacha, qui peut-être en voulut faire son successeur. Mais sa renommée avait franchi déjà les limites de la Franconie. Vers 996, le jeune roi de Germanie, Otton III, le choisit pour chancelier. Avant d'entrer dans ces fonctions, dont le titulaire devait être prêtre, il reçoit le sacerdoce. Le roi lui offre même l'évêché de Wurzburg ; mais l'humilité d'Héribert le refuse. Lorsque Otton passe en Italie, où il va se faire couronner empereur, son chancelier l'accompagne : c'est son plus prudent conseiller, son ami. Aussi des troubles populaires éclatant à Ravenne, il l'envoie vers cette ville ; grâce à sa sagesse, à son talent de persuasion, Héribert ne tarde pas à établir la paix.

Cependant l'archevêque de Cologne, Everger, était mort en 998 ; et le clergé et le peuple ne pouvaient se mettre d'accord pour lui choisir un successeur. Le candidat du clergé, qui était le prévôt de l'église de Saint-Pierre, Wezelin, eut alors le désintéressement de proposer lui-même à l'assemblée de porter son choix sur le chancelier impérial. Aussitôt l'unanimité se fait sur ce nom universellement aimé et respecté. Héribert est acclamé ; des députés sont sans retard envoyés vers Otton pour lui demander de confirmer cette élection. L'empereur se trouvait à Bénévent ; il se montra ravi de l'honneur accordé au prêtre qui lui était si cher ; tout de suite il manda la bonne nouvelle à Héribert en l'appelant auprès de lui. Héribert accourut ; fier de l'estime dont il était l'objet, mais pliant sous la responsabilité écrasante de l'épiscopat, il essaya de s'y soustraire. Son humilité pourtant dut céder devant les instances des députés de Cologne, devant

l'ordre de l'empereur. Et bientôt, doutant de ses forces, mais confiant au secours divin, il prenait le chemin de sa ville, non pas sans avoir d'abord passé par Rome pour y vénérer le siège apostolique; il y reçut le pallium des mains du pape Sylvestre II.

On l'attendait dans l'allégresse; à une certaine distance de Cologne, un nombreux cortège, où plusieurs évêques avaient pris place, s'était formé pour le recevoir. Mais lui, plein d'une sainte frayeur, s'avancait, entre les rangs de la foule émue de sa dévotion, vêtu d'une tunique de laine, pieds nus malgré le froid redoutable: on était à la veille de Noël 999. Ainsi marcha-t-il jusqu'à la cathédrale, l'âme brûlante de charité, la bouche pleine des chants sacrés. Il reçut l'onction épiscopale des mains des évêques ses suffragants; et l'on remarqua, tandis que deux d'entre eux, selon le rite, ouvraient sur ses épaules inclinées le livre des Évangiles, que la page sainte portait ces paroles d'Isaïe que Notre-Seigneur s'appliquait à lui-même dans la synagogue de Nazareth: *L'esprit du Seigneur est sur moi; c'est pourquoi il m'a oint et m'a envoyé prêcher aux pauvres la nouvelle du salut.*

Et de fait, telle fut la devise de toute la vie du Saint. L'amour des pauvres fut sa vertu caractéristique. A deux reprises la famine ravagea son diocèse pendant son épiscopat. On ne saurait dire avec quelle charité il s'efforça de secourir les affamés qui accouraient en troupe à Cologne, sachant l'accueil qu'ils recevraient de l'évêque. Il avait installé des hospices pour les recevoir, sollicitait les aumônes des fidèles, variait les secours selon les besoins; lui-même venait au-devant des malheureux, les recevait, leur lavait les pieds, les interrogeait avec habileté pour connaître leur infortune; il les appelait affectueusement ses frères, ses seigneurs et leur montrait la plus paternelle compassion. Dans les autres villes, il avait établi des clercs qui lui étaient particulièrement connus et chers; et par eux il s'efforçait d'atteindre les misères les plus éloignées.

Une autre année, ce fut la sécheresse qui désola la terre; il institua, pour remédier au fléau que Dieu seul pouvait éloigner, des supplications solennelles de trois jours, de grandes

processions, qu'il dirigeait lui-même. Le second jour, tandis que la procession allait de l'église Saint-Séverin à l'abbaye de Saint-Pantaléon, on vit une colombe voltiger autour de sa tête ; trois fois elle lui fit une couronne de son vol et disparut ensuite dans le ciel. Et lui, la messe célébrée, la foule congédiée, il rentra dans sa demeure. Il s'assit à table pour le repas ; mais son âme était triste ; il attribuait à ses fautes la calamité de son peuple. Alors, penchant son front sur ses mains, il se prit à pleurer. Et Dieu, renouvelant pour lui la bénédiction donnée à sainte Scholastique, voulut que, au même instant, la pluie se mît à tomber en telle abondance, que la moisson fut magnifique.

Telle était la simplicité, l'humilité, la tendresse de l'homme de Dieu. Un jour, un pauvre homme, portant en ses bras son enfant, cherchait en vain un prêtre qui voulût baptiser le nouveau-né. Il ne lui restait d'espérance que dans l'archevêque ; elle ne fut pas trompée. A peine averti, Héribert accourut ; non seulement il baptisa lui-même l'enfant, mais il lui donna les blancs habits que portaient alors les néophytes et fit au père une large aumône. Quelques jours après, il passait devant l'humble maison du pauvre homme ; celui-ci vint vers lui, le suppliant d'entrer et de lui faire, comme à son *compère*, l'honneur de s'asseoir à sa table. Souriant, le bon pasteur acquiesça à l'invitation naïve : tel, dit le biographe, Notre-Seigneur ne descendait pas vers le fils du prince, mais se rendait auprès du serviteur du centurion.

Cependant le saint archevêque était resté en grande faveur auprès d'Otton. L'empereur, voulant, en 1001, retourner en Italie, lui demanda de l'accompagner. Héribert reprit donc le chemin de Rome. Mais il eut la douleur d'y assister bientôt à la mort du jeune prince, enlevé tout à coup par la maladie ou le poison. Et c'est avec la dépouille impériale qu'il rentra précipitamment en Germanie, repoussant à grand'peine les attaques armées des Italiens. Cette mort devait être pour lui le principe d'une dure et longue épreuve. Il s'était mis en possession, — on ne sait trop dans quel but, — d'un des plus précieux trésors

de l'empire qu'Otton avait emporté avec lui en Italie : la sainte lance qui avait frappé le flanc du Sauveur en croix. Le duc de Bavière, Henri, qui avait la charge des insignes impériaux, fut étonné de n'y pas trouver celui-ci. Vit-il dans l'acte d'Héribert une manifestation d'hostilité contre sa candidature à l'empire? Toujours est-il qu'Henri, — saint Henri cependant, — donna l'ordre d'arrêter le saint archevêque. Celui-ci dut rendre la lance précieuse. Le résultat fut entre les deux Saints une froideur qui persista longtemps. Les choses en vinrent à ce point, qu'en 1020 l'empereur entra à Cologne en ennemi et la parole menaçante. L'archevêque était malade alors ; il comparut cependant devant son suzerain. Avec une humilité touchante, il se plaignit d'avoir été si mal jugé et depuis si longtemps ; il offrit, pour le bien de la paix, de renoncer à son siège épiscopal. Cette douleur sincère émut le cœur d'Henri ; il se leva, descendit de son trône, embrassa Héribert, avoua qu'il avait été injuste envers lui et demanda pardon. Il fait bon de voir deux Saints, séparés par un malentendu, peut-être même par quelque reste d'humaine passion, revenir si franchement et si humblement l'un vers l'autre par la charité que Dieu met au cœur des siens. Henri fit plus : le lendemain dans la nuit, tandis que l'archevêque, après la récitation de matines, prolongeait sa prière dans son oratoire, il vint se jeter à ses pieds et lui demanda de nouveau pardon de son erreur.

En lui disant adieu, Héribert lui annonça qu'ils ne se reverraient plus. Quelques mois après, en effet, au cours d'une visite qu'il faisait aux lieux saints de son diocèse, il tomba malade d'une forte fièvre. Alors, après avoir reçu les derniers sacrements, il se fit transporter en barque à Cologne, dans un oratoire consacré au Prince des Apôtres. C'est là qu'il passa ses derniers jours dans une prière continuelle. Mais son cœur était encore à ses chers pauvres. Quand déjà il ne pouvait plus s'unir que d'une voix haletante aux invocations des assistants, il demandait au clerc chargé de ses aumônes : « Que font mes frères? N'ont-ils besoin de rien? » Et comme celui-ci lui répondait que la bourse était épuisée, il faisait venir le prévôt de

l'église et l'avocat de la ville, pour leur recommander instamment que, jusqu'à l'élection de son successeur, rien ne fût changé des secours qu'il avait coutume de donner. C'est dans cette affirmation dernière de sa charité qu'il remit son âme au Dieu qui a béatifié les miséricordieux, le 16 mars 1021.

17 MARS

SAINT PATRICE

CONFESSEUR

(389?-461)

Sur les côtes de la Grande-Bretagne qui regardent l'Irlande, — dans l'estuaire de la Severn ou de la Clyde, on ne sait, — au bourg de Bannaventaberniæ, saint Patrice, — en irlandais Cothrige, — naquit, vers la fin du iv^e siècle, d'un homme libre, propriétaire d'une terre assez vaste pour lui valoir l'honneur, — et la charge pesante, — du titre de décurion. Il s'appelait Calpurnius et avait épousé une parente de saint Martin, venue là sans doute comme esclave achetée par lui et puis élevée à son union. Il était diacre, — cependant et son père, Potiusus, était prêtre. Patrice, qui nous l'apprend, ne semble pas insinuer même que l'un et l'autre fussent veufs quand ils entrèrent dans les ordres. On était à un temps où le célibat ecclésiastique n'était pas respecté comme une règle absolue. Mais ce caractère sacré, peut-être recherché afin d'échapper aux impôts qui pesaient lourdement sur les décurions, n'était pas un indice de ferveur chrétienne. Car Patrice raconte que sa jeunesse, formée par un tel père, ne fut guère pieuse, bien que ses biographes lui attribuent dès lors de nombreux miracles. Le malheur le tourna vers Dieu.

Un jour des pirates irlandais, — c'était leur habitude, — firent irruption sur la côte; ils ravagèrent le pays et, en se

rembarquant, emmenèrent captifs un grand nombre de jeunes enfants. Parmi eux se trouvaient deux enfants de Calpurnius, Patrice et sa sœur Lupait. On les vendit séparément. Patrice tomba aux mains d'un certain Miliucc, qui l'envoya garder les porcs. Il avait seize ans ; sa dure existence le mûrit vite et lui fit chercher sa consolation en Dieu, qui seul pouvait le secourir. Il se mit à prier avec assiduité. « Alors, raconte-t-il dans sa *Confession*, l'amour de Dieu entraît toujours davantage en mon cœur ; ma foi, ma crainte s'augmentaient. J'en vins à réciter cent prières dans le jour et autant pendant la nuit ; je me levais encore avant l'aurore malgré la pluie, le froid, la neige, pour prier. Car alors j'étais fervent. » A l'oraison il unissait le jeûne. Et une nuit il entendit une voix : « Tu jeûnes bien , tu retourneras bientôt dans ta patrie. » Et quelque temps après : « Ton navire est prêt. » Alors l'enfant s'enfuit ; il franchit deux cent mille pas à travers des pays inconnus, conduit par Dieu, et il arriva à la mer, où il trouva un bateau de marchands païens.

Ce ne fut pas sans peine qu'il obtint d'être reçu dans le navire. On l'embarqua cependant ; il partit. La Providence, qui l'avait choisi pour évangéliser l'Irlande, avait bien préparé son ouvrier : elle lui avait enseigné à prier, lui avait donné la connaissance de la langue, des mœurs, de l'esprit du peuple dont il serait l'apôtre.

Débarqué sur une côte inhabitée, — côte d'Écosse, côte de France? — il prit son chemin avec les marchands. Et comme ils étaient depuis de longs jours sans vivres, dans un pays désert, sur leur demande il implora Dieu ; et Dieu leur permit de rencontrer un troupeau dont ils se rassasièrent. Cependant il se sépara bientôt de ses compagnons. Il est assez difficile de reconstituer l'histoire de sa vie à cette époque. Les biographes racontent que par deux fois il fut encore réduit en esclavage ; lui-même semble dire que ce malheur, du reste fort court, ne lui arriva qu'une fois. On le montre successivement en Grande-Bretagne, à Rome, à Tours auprès du tombeau de saint Martin, à Auxerre, à Lérins, sans qu'on puisse bien déterminer quelles

circonstances le conduisaient et sans qu'il fasse dans ses écrits aucune allusion à ces voyages.

Mais du moins partout une voix intérieure l'appelait à l'évangélisation de l'Irlande. Une nuit, il vit un homme venant de ce pays, qui lui présenta une lettre. Il lut les premiers mots : *La voix de l'Irlande...*, et au même moment il entendit la voix des « bûcherons de la forêt de Foclut » qui disaient : « Nous t'en prions, saint enfant, viens et marche avec nous. » — « Et je fus pris de compassion, ajoute-t-il. Je ne pouvais plus lire et je m'éveillai. »

Il avait cruellement souffert en Irlande; il redoutait d'y retourner, et il sentait bien pourtant que telle était la volonté de Dieu. Quatorze ans il résista; mais il se préparait, étudiant la théologie et les saintes Lettres, s'informant, prenant conseil,... puisqu'enfin il faudrait obéir. En 430, le pape Célestin V avait envoyé vers ces pauvres peuplades Palladius, son diacre, avec quelques compagnons. Palladius débarqua dans le sud, travailla presque sans succès, se découragea, se mit en route pour revenir à Rome. Mais il mourut en chemin. Alors Patrice se décida. Avec l'assentiment du pape, sacré évêque par saint Germain d'Auxerre, il partit; mais, dit-il, « non pas avant d'être presque défaillant. » La force d'âme, le zèle apostolique, la vocation divine l'emportaient enfin. En 432, il débarquait à Wiklow avec neuf autres apôtres.

A cette époque le sol de l'Irlande était partagé entre de nombreuses tribus ou *tuaths*, dont chacune avait son roi et était autonome. Mais d'importance et de puissance très variées, ces *tuaths*, rivaux, étaient souvent en guerre; les vaincus payaient des impositions ou fournissaient des otages aux vainqueurs. Et ceux-ci eux-mêmes se groupaient sous l'autorité des rois de Leinster, de Munster, de Connaught et d'Ulidia. Enfin le roi Tuathal avait, aux dépens des autres, sur lesquels sa puissance s'était établie, fondé le royaume central et suzerain de Méath. Du reste tous ces souverains, petits et grands, étaient loin d'avoir sur leurs sujets un pouvoir absolu. Ils étaient soumis aux mêmes lois ou plutôt aux mêmes coutumes que

ceux-ci. Ils réglèrent, il est vrai, minutieusement les devoirs et les droits de chacune des quatre classes du peuple ; mais ils n'avaient pas le pouvoir législatif. Leur influence cependant était fort grande, et l'établissement du christianisme dans leur royaume dépendait d'eux en grande partie. Surtout de ce fait que, la propriété étant presque toute collective et aucune partie du territoire ne pouvant être cédée à un autre qu'à un homme du *tuath* sans le consentement du roi, il était impossible à la religion d'acquérir malgré lui les terres indispensables à élever des églises ou des monastères ou à faire vivre les prêtres.

Plus que les rois peut-être, les druides s'opposeraient à l'évangélisation. Non pas qu'ils représentassent un culte bien défini, avec ses dogmes, ses mystères, son sacerdoce, ses cérémonies. Si l'on trouve çà et là des traces d'une adoration rendue à quelques idoles célèbres, cependant il n'y avait pas en Irlande de religion organisée. Et ce serait la plus grande difficulté que rencontrerait Patrice, de faire entrer l'idée de divinité et des devoirs de l'homme envers elle dans des esprits à peu près vides de pensée religieuse et habitués à se passer presque de tout culte et même de prière.

Mais les druides agissaient surtout en tant que savants et magiciens. Sans hiérarchie, ils étaient cependant très honorés comme prophètes, juges, historiens, poètes ; on les craignait pour le pouvoir qu'ils s'attribuaient sur les forces de la nature ; ils étaient les conseillers des rois, dont ils instruisaient les enfants. La lutte s'engagerait nécessairement entre eux et Patrice, puisqu'il tendrait à les dépouiller de leur prestige, à ruiner leur crédit, à montrer l'inanité ou la malfaisance de leur pouvoir prétendument surnaturel.

Le travail fut donc immense ; mais par la grâce de Dieu, qui voulait faire de l'Irlande la *terre des saints*, il fut admirablement fécond. Il semble, à la manière dont Patrice y insiste, que l'absolu désintéressement de l'apôtre fut une de ses grandes forces. Il avait réuni des ressources assez abondantes, dues à la charité de ses amis, peut-être à celle de l'église d'Auxerre en particulier, mais aussi prises sur ses propres biens, qu'il

sacrifia avec une générosité prodigieuse : il alla jusqu'à vendre sa noblesse. Ainsi put-il dire à la fin de sa carrière, comme jadis saint Paul, qu'il n'avait jamais rien accepté de la libéralité des fidèles. Mais sa piété fut plus persuasive encore : il paraît, aux récits des biographes et aux légendes très nombreuses qui se formèrent sur lui, qu'elle agit puissamment sur les cœurs. De fait, avant tout il était homme de prière, comme il l'avait été déjà enfant et captif. Le Bréviaire romain dit qu'il récitait chaque jour, — ou chaque nuit, — le psautier tout entier, un tiers à genoux, un tiers en faisant jusqu'à trois cents genuflexions, un tiers plongé dans l'eau glacée. Quoi qu'il en soit, c'est à la prière qu'il recourait toujours, c'est par la prière qu'il remporta ses triomphes. Dieu avait mis encore entre ses mains l'arme puissante du miracle. Il est vrai que lui-même ne fait mention d'aucun de ces prodiges ; mais, quelque part qu'il faille faire à la légende dans les récits où il apparaît trop souvent comme usant de la puissance divine pour la punition ou la vengeance, — signe manifeste de la mentalité de cette époque, — on ne saurait nier que des faits certains aient autorisé les pieuses inventions postérieures. Aussi bien, pour combattre les prestiges des druides, n'était-il pas bon que Dieu intervînt miraculeusement à l'aide de son serviteur ?

Mais il convient d'insister surtout sur les vertus héroïques de Patrice : cette humilité profonde et comme naturelle, tant elle est simple et candide, qui lui fait confesser ses fautes, avouer ses luttes intérieures et reporter sur la miséricorde de Dieu tout le succès de ses immenses travaux ; cette force de volonté basée sur le détachement absolu de lui-même et l'oubli de tout intérêt autre que celui des âmes ; ce zèle qui, sans se lasser, le transportait du nord au sud de l'île et ne comptait avec aucun danger ; cet amour de Dieu et des âmes qui appelait de tous ses vœux le martyre et dont la récompense eût été de répandre son sang, comme plus d'une fois il en courut le risque.

Enfin notons, — qualités humaines sans doute, mais dont l'exemple est salubre, — le profond bon sens et l'intelligence

des réalités qui réglèrent toujours les projets, les préparations, les travaux du saint : il agissait en tout comme si le succès ne dépendait que de lui ; mais il savait bien qu'il ne devait l'attendre que de Dieu, et il le voulait ainsi.

Tels sont les grands moyens que l'apôtre de l'Irlande mit en œuvre et qui transformèrent le pays. A la vérité les rois, s'ils lui consentirent la faculté de prêcher, — sauf, la brutalité native reparaissant, à chercher parfois sa mort, — ne se laissèrent pas amener jusqu'à la conversion. Mais dans les courses continues que Patrice fit à travers le pays tout entier, — surtout le Méath, par où il commença ses prédications, le Connaught et l'Ulidia, — il bâtit des églises, établit une hiérarchie, fonda des monastères, instrument essentiel de sanctification, enfin gagna à la foi des néophytes si nombreux, qu'à sa mort le pays était vraiment conquis et que, cent ans plus tard, c'est d'Irlande que partiront les apôtres de l'Écosse et les réformateurs de la vie monastique en France et en Italie.

Patrice avait acquis le droit de se reposer. Probablement, en 457, il se démit de ses fonctions pontificales entre les mains de Benignus, qu'il fit son successeur. Puis il se retira à Saul, en Ulidia. C'est là qu'il mourut en 461. Chose singulière, on n'a point gardé de reliques de son saint corps. La légende a expliqué ce fait : un ange avait dit au Saint que, pour déterminer le lieu de sa sépulture, il faudrait déposer son cercueil sur un char attelé de deux bœufs sauvages auxquels on laisserait la liberté. Or les fils d'Oriel et d'Ulidia étant sur le point de se battre pour la possession de la sainte dépouille, l'attelage providentiel disparut à leurs yeux dans les eaux du fleuve Cabunne. La vérité est plutôt que, à cause de divisions religieuses entre les pays du sud et ceux du nord, entre l'esprit romain et l'esprit breton, c'est seulement après l'an 700 que le culte de saint Patrice se répandit sans entrave et devint, pour ne plus cesser de l'être, véritablement national.

LE BIENHEUREUX GIOVANNI DE FIESOLE

CONFESSEUR

(1387-1455)

Fra Angelico, c'est le nom, expressif de son œuvre et de l'âme qu'elle nous révèle, sous lequel est surtout connu le bienheureux Giovanni de Fiesole : âme douce, paisible et souriante ; elle s'avère ainsi même dans la statue qui domine son tombeau dans l'église du couvent de la Minerve. « Fra Giovanni sourit ; après les peines, les travaux, les dangers, les angoisses de la vie, il sourit. Il sourit jusque dans la mort. « Si vous restez « toujours dans la sainte foi, jamais en votre cœur ne pourra « tomber la tristesse. » Ainsi a dit Catherine (de Sienne), qui repose à quelques pas de là » (Henry Cochin).

Ce n'est pas cependant en des temps de joie qu'il naquit, Guido ou Guidolino di Pietro, le petit Gui fils de Pierre, comme on disait à cette époque où les noms de famille étaient encore assez rares. C'était en 1387, dans la vallée du Mugello, resserrée entre de hautes montagnes, au nord et à quelques lieues de Florence. Bien que les dissensions civiles qui ont bouleversé cette ville pendant tout le xiv^e siècle fussent un peu apaisées, on ne respirait encore que guerre ; on ne parlait encore que de batailles, de sièges et de coups d'épée. La peste y faisait aussi de terribles ravages, revenant pour ainsi dire à époques fixes.

Mais en même temps au Mugello florissait l'amour des arts, et la piété, — deux sources de joie et de sérénité. Giotto était né tout près et son souvenir s'y gardait précieusement. Nombre d'enfants du pays avaient suivi son exemple. A leur imitation, Guidolino et son frère Benedetto descendirent à Florence pour s'initier au métier de peintre : c'était un métier alors, en effet, et lucratif. Mais en même temps qu'ils maniaient le pinceau, ils n'avaient garde d'oublier la culture de leur âme, et voilà pourquoi, en 1407, tous les deux ensemble sollicitaient leur admission dans l'Ordre de saint Dominique.

C'était l'heure où, sous l'ardente impulsion de sainte Cathe-

rine de Sienne, s'opérait la réforme des Frères Prêcheurs. Le bienheureux Raymond de Capoue l'avait instaurée. Un homme dont l'éloquence séduisante et passionnée faisait des merveilles, Giovanni Dominici, avait en 1406 réussi à fonder à Fiesole, sous l'invocation de saint Dominique, un couvent de la réforme, dont un des premiers novices fut saint Antonin de Florence. C'est là que Guidolino et Benedetto vinrent frapper. Mais la maison, trop nouvelle et inachevée, ne pouvait encore renfermer un noviciat. Ayant pris l'habit, les deux jeunes gens durent se rendre à Cortone, où sous la direction du bienheureux Pietro Capucci ils firent leur apprentissage de la vie religieuse. Sans doute Guidolino apportait dans le cloître une âme toute de pureté et de sereine lumière ; mais il la perfectionna encore, l'imprégna d'amour tendre, de simplicité exquise, de piété profonde et suave. Ce seront aussi les caractéristiques de son œuvre.

Le noviciat achevé, Guidolino revint à Fiesole faire sa profession ; et c'est pourquoi il s'appela depuis *frà Giovanni di Fiesole*. Mais il y resta peu. On était à l'heure la plus critique du grand schisme d'Occident ; partisans de Grégoire XII, les religieux de la réforme furent contraints par l'évêque, qui tenait pour Alexandre V, à quitter la ville et à se retirer à Foligno. Puis la peste, qui décima le couvent, obligea les survivants à passer à Cortone. Dans cette ville frà Giovanni acheva ses études de théologie et reçut le sacerdoce. Enfin la paix de l'Église fit rentrer à Fiesole ce qui restait des exilés. C'était en 1418. Sans aucun doute le jeune religieux avait déjà fait admirer son talent et peint de nombreuses œuvres. Mais c'est pendant les dix-sept ans qu'il passa au couvent de Saint-Dominique que sa réputation s'affirma et le fit inscrire au premier rang des peintres de son temps. Il avait fui le monde : le monde venait à lui, avide d'art, avide aussi de sainteté et de foi. En 1532, les Servites de Brescia, qui lui avaient demandé un tableau, aimaient à dire, en célébrant l'artiste : « On voit lutter en lui à chances égales la sainteté de la vie et l'habileté d'un merveilleux pinceau. » Certes il aimait son art et le pratiquait avec une sorte de dévotion ; mais il estimait bien au-dessus

du génie l'observance fidèle de chaque point de sa règle religieuse, et beaucoup plus un acte d'amour divin que la gloire humaine la plus éclatante. Il vivait donc modeste et caché, non pas, comme on l'a voulu dire parfois, perdu dans des rêves mystiques qui lui auraient enlevé le sens des réalités, — nul ne fut plus observateur ni plus soucieux de perfectionner sa technique, — mais du moins employant sa peinture comme le moyen, providentiel pour lui, d'aller lui-même à Dieu et de lui conquérir des âmes. Il n'oubliait pas qu'il était frère prêcheur ; mais il y a plus d'une manière de prêcher : lui se servait de son pinceau, comme son maître Dominici de sa parole, pour révéler au monde les beautés célestes et préparer aux fidèles qui contemperaient ses chefs-d'œuvre de délicieuses ascensions vers Dieu.

De Fiesole, en 1435, frà Giovanni passa au couvent nouveau que la Réforme venait d'obtenir à Florence de la munificence de Cosme de Médicis. Ce grand homme, très attaché aux dominicains, leur fit construire par Michelozzo une demeure d'une simplicité toute monastique, mais d'une grâce pure et charmante. Frà Giovanni fut appelé à en orner les salles, le cloître, les cellules de peintures pieuses ; et ses fresques, multipliées d'un pinceau rapide et qui ne connaissait pas la retouche, font tout à la fois la richesse du monastère de San Marco et l'un des plus nobles titres à la gloire du pieux et saint moine. Là se montre à nu sa belle âme, toute de paix, de sérénité, de douceur. Nulle passion ne la troublait. Aussi la joie intérieure qui la remplissait se reflétait sur son visage gracieux et souriant, montrant sa parenté céleste avec les anges, dont on le jugeait digne de partager le nom. Mais parce qu'il était pur et tendre, il était compatissant à toutes les souffrances humaines et divines. Et c'est pourquoi ses crucifixions, qu'il a tant aimé à multiplier, expriment si fortement la pitié, la douleur et la contrition.

Son œuvre achevée à San Marco, le pape Eugène IV, qui avait à Florence admiré son génie, le manda à Rome. En y rentrant en triomphe, le 28 septembre 1443, il avait trouvé la

ville en ruines, triste résultat des luttes civiles et religieuses. Il songea à la relever, à la réparer, à l'embellir ; il y attira de nombreux artistes, et parmi plusieurs dominicains, — sculpteur, verrier, brodeur, — frà Giovanni. Celui-ci fut chargé de plusieurs travaux à Saint-Pierre et au Vatican, dont malheureusement presque rien n'est resté. Après Eugène IV, Nicolas V, plus mêlé encore au mouvement de la Renaissance, demanda à frà Angelico les fresques qui ornent son cabinet de travail, son *studio*, et qui, grâce au dédain présomptueux des restaurateurs du Vatican au xvi^e siècle, sont parvenues intactes jusqu'à nos jours. A cette époque, frà Giovanni avait ouvert un véritable atelier, où, sous sa direction, travaillaient toujours plusieurs jeunes peintres, ses élèves, ses *gharzoni*, comme on disait alors ; et par eux son influence retardait le triomphe de la Renaissance païenne, que prévoyait, en gémissant, l'humaniste chrétien et pieux qu'était le pape Nicolas.

En 1450, il était de retour à Fiesole et prieur de Saint-Dominique. Des années pendant lesquelles il exerça cette charge, nous pouvons seulement conjecturer qu'elles furent excellentes pour ses frères, inclinés avec un amour respectueux sous son autorité douce, humble et paternelle. Et puis enfin il revient à Rome, — à Rome où il constate l'envahissement de l'humanisme amoureux des formes et de la beauté physique et qui va se détourner de plus en plus de l'étude et de l'expression des âmes ; à Rome où il souffre des douleurs de l'Église, des victoires musulmanes, des révoltes romaines. Dans ces chagrins, mais sans y perdre rien de la sérénité qui rayonne de sa foi, se consume sa vie, comme celle de Nicolas V ; et tous deux, à quelques jours de distance, ils y succombent. Le 18 mars 1455, l'Angelico allait contempler avec les anges, ses frères, la face adorable de Celui dont il avait tant de fois essayé, pour le ravissement de notre foi, d'exprimer la divine beauté.

SAINT JOSEPH
ÉPOUX DE LA SAINTE VIERGE
(1^{er} siècle)

« Il y a des fleurs qui laissent échapper leurs parfums dans l'ombre et dont l'odeur devient plus douce à mesure que le soleil monte plus haut dans les cieux. Elles sont cachées sous la couche épaisse d'un gazon frais et verdoyant, sous les ombrages d'arbres robustes et majestueux ; et cependant, lorsque l'air échauffé de midi attiédit la fraîcheur de la forêt, elles exhalent leurs exquis senteurs et à travers le feuillage embaument au loin l'atmosphère... Tel est le doux arôme de Joseph dans l'Église. » (P. Faber.)

Humblement enseveli dans une ombre presque complète aux premiers temps de la prédication de l'Évangile, à mesure que le rayonnement de la Croix envahit le ciel chrétien, Joseph est apparu toujours plus illuminé de cette gloire, et l'amour, la confiance des fidèles l'ont couronné d'un éclat plus triomphant.

Dieu ne nous a cependant permis de savoir que peu de choses de celui dont il a fait son père. Ce que l'Évangile nous en dit, ce que la tradition des Pères y ajoute se peut écrire en quelques lignes. Il vaut mieux s'en tenir à cela. Ce silence est auguste autant que mystérieux et grandit encore la majestueuse figure du saint patriarche. Rien ne peut l'honorer autant que ces simples mots : *Jésus, que l'on croyait fils de Joseph.*

Il était de la race de David, mais déchu et pauvre. Sa mère — une sérieuse tradition nous le dit, — veuve d'Héli et sans enfants, avait, suivant la prescription de la Loi, épousé Jacob, le plus proche parent du défunt, et le fils qu'il lui avait donné, Joseph, était légalement le fils de son premier mari. Comme tous les Juifs, cet enfant avait appris un métier ; il travaillait le bois, en faisait des charrues, des jougs, des coffres, des charpentes. En même temps il prêtait une oreille attentive à la voix de Dieu, qui parlait en lui et le préparait à être

l'homme juste par excellence à qui il confierait ses trésors sur la terre. Quelle fut cette préparation? quelle, cette justice? Nous ne pouvons que le conjecturer, mais avec certitude, par la grandeur des prérogatives qui lui furent conférées. La tradition n'affirme que ce fait précis : comme Jérémie et Jean-Baptiste, il a été purifié, avant même sa naissance, de la tache du péché originel.

Il était assurément parvenu à un haut degré de sainteté, il s'était, — c'est la croyance commune, — lié par le vœu de chasteté quand, dans des circonstances miraculeuses que notent de pieuses voyantes, il fut uni en mariage à Marie, pour être, par la volonté divine, le protecteur de la virginale enfant et le voile mystérieux qui déroberait aux hommes le secret de la conception divine. Certainement, bien que leur mariage fût véritable, ils avaient tous deux connaissance et volonté mutuelle du vœu qui les consacrait l'un et l'autre à la plus parfaite pureté. Fiancés, — s'il faut admettre la date fixée par l'Église à la fête des Épousailles de Marie, — le 23 janvier 748, depuis la fondation de Rome, ils venaient à peine de célébrer la simple et joyeuse fête de leur mariage, — ou, selon d'autres ne l'avaient pas célébrée encore, — lorsque, à Nazareth où Marie habitait une maison appartenant à sa mère Anne, l'ange Gabriel vint lui demander d'être la Mère de Dieu. Elle avait alors environ quinze ans et, selon toute probabilité, Joseph n'atteignait pas la trentaine.

Il est à croire que les deux jeunes époux allèrent ensemble visiter Élisabeth et Zacharie à Aïn Karim. Mais sans doute Joseph revint à Nazareth avant Marie, et c'est ce qui explique l'étonnement douloureux et subit où le jeta la constatation de la grossesse de sa sainte Épouse. Avec un souverain respect de l'un et de l'autre, plusieurs grands docteurs, entre autres Origène, saint Bernard, saint François de Sales, ont cru que Joseph n'admit pas un instant la pensée que la Vierge, dont il savait si bien la pureté angélique, pût être coupable. Mais il aurait estimé que c'était œuvre divine et qu'il était indigne de demeurer avec celle que Dieu même avait choisie ; il aurait

donc résolu, brisant sa légitime et profonde tendresse, de se séparer d'elle. L'ange Gabriel vint du ciel le rassurer, lui enseigner le mystère et lui conférer sur l'enfant-Dieu les droits d'une réelle paternité.

C'est alors que commença cette société unique et toute céleste, où, vivant en frères, mais unis par un lien sacré et indestructible, ils confondraient leurs deux amours pour la vie, le salut, l'assidu service du Verbe incarné.

L'Évangile n'ouvre que des vues rapides sur la sainte Famille et les événements de son existence. Ils sont, ces événements, en petit nombre et singulièrement mêlés de douleurs et d'allégresses. Après la surprise pénible de l'édit impérial qui les convoque à Bethléem et à l'incertitude du bien-être le plus élémentaire pour Jésus naissant, après l'angoisse de l'amer dénuement de l'étable, c'est la joie extatique dans l'adoration de l'Enfant, c'est la consolation douce des hommages angéliques et des offrandes pastorales. Après le glaive prédit par Siméon et le voile de l'avenir qui se déchire soudain et découvre le Calvaire, c'est le prosternement des Mages, où s'annonce la royauté future et le triomphe final. Après l'horrible fuite, épreuve de la foi comme du dévouement, le voyage hâtif et dénué, l'exil et la misère, voici le retour sur l'ordre de Dieu, qui se montre attentif et vigilant jusqu'à fixer lui-même l'asile où l'on ne craindra plus, et les beaux jours de l'enfance où Jésus grandit au milieu des baisers du père et des adorations ravies du saint. Après le désolé voyage à Jérusalem, où Jésus se cache et permet toutes les craintes, toutes les afflictions, tous les remords, se déroulent les longues années de paix sereine et de progressive initiation aux mystères éternels et aux projets rédempteurs. Et enfin la mort, qui n'est plus entre les bras de Jésus et de Marie, ni un châtiment, ni une douleur, ni même une séparation, tant les âmes sont unies et possèdent la certitude de rester unies toujours dans le sein de Dieu.

C'est là toute la vie extérieure de Joseph ; et déjà c'est matière à contemplations délicieuses, à réflexions profondes, à sanctifiantes résolutions. Mais si l'on cherchait à pénétrer la

vie intérieure de ce juste, à mesurer la hauteur de ses ascensions, la profondeur de son humilité, la persévérance de sa patience, l'ardeur de sa charité; si l'on voulait sonder son abnégation, son dévouement, son amour de la pauvreté et de la pureté, sa joie dans la souffrance, son abandon aux mains de Dieu, la tranquille paix de cette âme uniquement appliquée à réaliser en elle les moindres désirs de Dieu, que dirait-on? On ne peut que se perdre dans ces abîmes d'une parfaite beauté. « L'admirable saint Joseph, a dit M. Olier, fut donné à la terre pour exprimer sensiblement les perfections adorables de Dieu le Père. Dans sa seule personne il portait ses beautés, sa pureté, son amour, sa sagesse et sa prudence, sa miséricorde et sa compassion. Un seul Saint est destiné pour représenter Dieu le Père, tandis qu'il faut une infinité de créatures, une multitude de Saints pour représenter Jésus-Christ... Tous les anges ensemble sont créés pour représenter Dieu et ses perfections, un seul homme représente toutes ses grandeurs. »

Comment donc se fait-il, puisque tel est le rôle, telle l'éminence, telles les vertus de saint Joseph, que son culte soit relativement récent dans l'Église? Dans les premiers siècles, on n'en trouve que de rares vestiges. Les Bollandistes en donnent une raison qui suffit : « Il pouvait paraître dangereux, disent-ils, d'exalter, en présence de peuples idolâtres et grossiers, celui dont l'éloge trop éclatant aurait atténué l'idée que les apôtres voulaient donner de l'inaltérable pureté de la très sainte Vierge. » Néanmoins, même avant la fin des persécutions, plusieurs Pères de l'Église, Origène, saint Justin, puis saint Jérôme, saint Éphrem, saint Jean Chrysostome, saint Augustin, rendent, au cours de leurs œuvres, hommage au grand Saint. Les Grecs, puis les Coptes commencent à célébrer sa fête; l'Église romaine fait mention de lui le 17, le 18 ou le 19 mars. Mais avec le XII^e siècle, avec saint Bernard et ses disciples, le mouvement de vénération, à peine ébauché, s'accroît. Les ordres monastiques, puis différentes églises adoptent l'office de saint Joseph et sa messe. Gerson et Pierre d'Ailly, au concile de Constance, font acclamer son nom et implorer son secours pendant les

convulsions du xv^e siècle. Puis Isidore de Isolano, par sa *Somme des dons de saint Joseph*, saint Pierre d'Alcantara, saint François de Sales, sainte Thérèse surtout, au xvi^e siècle, contribuent grandement à enflammer dans les âmes chrétiennes la dévotion pour l'époux virginal de Marie. Voici que la Bohême, la Belgique le prennent pour patron. En France, Louis XIV, — Bossuet l'en a loué, — fait célébrer sa fête avec solennité. Au xviii^e siècle, Benoît XIII place son nom dans les Litanies des Saints. Mais c'est le xix^e siècle qui voit le culte de saint Joseph atteindre son apogée. Il est spécialement recommandé aux familles chrétiennes, aux maisons d'éducation, aux âmes soucieuses de vie intérieure. De nombreuses congrégations se fondent sous son nom ; plusieurs autres invoquent son patronage. Les papes Pie IX, Léon XIII, Pie X, Benoît XV, à l'envi le célèbrent et réclament sa protection. Pie IX le déclare patron de l'Église universelle ; Léon XIII pousse les fidèles à l'invoquer avec instances ; Pie X augmente la solennité de la fête du Patronage ; Benoît XV, en une belle préface, rappelle toutes les gloires du saint Patriarche. Que reste-t-il, sinon que, selon le désir déjà formulé par bon nombre de Pères du concile du Vatican, lui soit reconnu le droit à un culte spécial, inférieur à celui de la sainte Vierge, mais supérieur à celui de tous les autres saints. le culte de *protodulie* ?

20 MARS

SAINT CUTHBERT

ÉVÊQUE

(637 - 687)

Aucun saint n'a été, jusqu'à l'invasion du protestantisme, plus populaire et plus vénéré que saint Cuthbert dans toute la Northumbrie, c'est-à-dire la partie orientale de l'Angleterre qui s'étend de l'Humber à la Tyne. Il était doux, modeste, caché,

pacifique par excellence ; et pourtant, remarque Montalembert, il devint le patron militaire et politique, le protecteur des armées et des marins, le défenseur de la foi et de la patrie. La conquête même des Normands n'altéra en rien son culte, qui leur devint aussi cher qu'aux Anglo-Saxons. Il fallut l'impiété brutale et destructrice d'Henri VIII pour disperser ses reliques et effacer sa mémoire.

On a peu de précisions sur la jeunesse de Cuthbert ; des récits anciens le font originaire d'Irlande, fils d'une princesse de Leinster tombée au pouvoir du roi de Connaught et porté par sa mère au pays des Angles. Il est né en 637 ; l'histoire nous le montre d'abord gardant les troupeaux dans la vallée de Landerdale, aux frontières d'Écosse. Orphelin de bonne heure sans doute, il resta confié aux soins d'une simple et pieuse femme, nommée Kenspid, et il lui garda toujours une affection tendre qui le faisait l'appeler sa mère. Enfant, il était vif, adroit et audacieux dans tous les exercices du corps et l'emportait sur tous ses camarades au jeu, à la lutte, à la course. En même temps très pieux dans son exubérance de vie. Une nuit qu'il gardait ses brebis en priant, il vit le ciel sombre s'entr'ouvrir d'une traînée lumineuse, des anges en descendre en foule et remonter en conduisant à la gloire une âme resplendissante : le lendemain on sut que le saint évêque de Lindisfarne, Aïdan, était mort dans la nuit.

Cette vision détermina Cuthbert à la vie monastique. Il avait quinze ans quand il se présenta à Melrose, le grand noviciat celtique où se recrutait l'abbaye de Lindisfarne. L'abbé Eata l'y reçut et reconnut tout de suite en lui les qualités et les vertus qui devaient faire un religieux parfait. Sous sa haute direction, Cuthbert devint bientôt le modèle de ses frères par sa pratique de la prière, des veilles, de l'étude et du travail des mains, et aussi par une austérité extraordinaire où il cherchait la préparation à son apostolat. Car il était apôtre et missionnaire autant que moine : il le fut toute sa vie ; mais dès lors, n'ayant guère que vingt ans, il parcourait tout le pays, aux environs et même bien loin de l'abbaye, pour en extirper tous les vieux

restes de la superstition païenne. A cheval ou en bateau quelquefois, mais surtout à pied, il méprisait toutes les intempéries des saisons, toutes les fatigues, tous les dangers ; il traversait les estuaires des fleuves, affrontait dans sa fragile barque les flots furieux, s'enfonçait dans les vallons les plus reculés ; rien ne le retenait ni ne l'effrayait quand il s'agissait d'une âme à sauver. Du reste son éloquence persuasive, sa douce et simple bonté lui gagnaient les cœurs et faisaient affluer les auditeurs à ses sermons et les pénitents à ses pieds.

Vers 660, le roi Alchfrid ayant appelé à Ripon une colonie de moines celtiques, l'abbé Eata emmena avec lui pour cette fondation le jeune Cuthbert et lui confia les fonctions d'hôtelier. Il y montra les mêmes qualités de dévouement et de charité que dans ses missions. Lorsqu'un voyageur se présentait, accablé de fatigue, glacé par la neige, Cuthbert l'accueillait, lui lavait les pieds et les réchauffait contre sa poitrine, puis s'empressait de lui apporter de la nourriture. Or il arriva qu'Alchfrid, sur les conseils de saint Wilfrid, qui avait été à Rome se former aux usages et aux rites de l'Église de saint Pierre, demanda aux moines de Ripon d'adopter pour la célébration de la fête de Pâques, la coutume romaine. Car, par une interprétation erronée des règles mathématiques qui servaient à fixer le retour annuel de cette fête, les Celtes la célébraient à une date différente. Très attachés à leurs traditions, et d'esprit très particulariste, Eata et ses moines déclarèrent qu'ils préféreraient abandonner Ripon et partirent tous pour retourner à Melrose. Cuthbert y reprit donc sa vie de missionnaire ; mais il ne tarda pas à être nommé prieur ; dès lors il montra aux moines qu'il gouvernait une telle bonté, une si pressante tendresse, en même temps qu'une si parfaite fidélité à la règle, un si grand souci de la faire respecter, qu'il acquit sur eux une autorité également aimable et indiscutée.

Bientôt au reste il dut encore quitter Melrose. Wilfrid poursuivait ses réformes, appuyé par Alchfrid, — et dans le concile de Whitby avait réussi à les imposer à tous, à presque tous du moins. Car il y eut, parmi les moines, des récalcitrants.

Colman, abbé et tout ensemble évêque de Lindisfarne, farouchement quitta son abbaye, emportant avec lui les ossements de son prédécesseur saint Aïdan, et retourna, avec un bon nombre de ses religieux, au monastère de l'île d'Iona, où il échappait à l'emprise du roi. A sa place, Eata consentit à assumer le gouvernement de Lindisfarne; il y vint avec Cuthbert, tous deux résolus à se ranger aux coutumes romaines et à les établir dans l'abbaye. Ce ne fut pas sans peine qu'ils y réussirent. Mais la patience et l'opiniâtre douceur de Cuthbert vinrent à bout, cette fois encore, des résistances nationalistes, et même firent accepter, avec les lois de l'Église universelle, la règle du grand patriarche d'Occident, saint Benoît.

Cuthbert passa douze ans à Lindisfarne dans l'exercice du ministère apostolique, dans la pratique étroite de la discipline monastique, dans une austérité presque cruelle. Il avait l'habitude de réciter de longues prières plongé dans l'eau glacée, de jeûner sévèrement plusieurs jours par semaine, ce qui semblait extraordinaire, surhumain aux Anglo-Saxons, chez qui la rigueur du climat développait à l'excès le besoin de nourriture; souvent il ne dormait qu'une nuit sur trois, passant les autres à chanter des psaumes, à prier, en parcourant les rivages de l'île, pour combattre le sommeil par la marche. Mais aussi faisait-il dans les âmes des fruits merveilleux. Il les séduisait par sa bonne grâce, sa joyeuse conversation, qui tournait toujours à des discours de piété, par la dévotion touchante qui enflammait ses regards, faisait trembler sa voix, se trahissait dans ses gestes tandis qu'il célébrait la sainte messe. Pour aider son serviteur, Dieu lui avait accordé le don des miracles et, selon les biographes, le saint les multipliait en faveur de ses chers auditeurs. Et quand ils venaient s'agenouiller à ses pieds pour confesser leurs fautes, il excitait leur contrition par ses propres larmes et prenait sous leurs yeux une bonne part de la pénitence que sa fermeté évangélique imposait à ces pauvres pécheurs.

Mais en 676 il céda au désir qu'il avait depuis longtemps de se retirer dans une solitude plus complète pour ne plus vaquer

qu'à la prière. Il choisit pour cela l'îlot de Farne, sauvage, inculte et battu par la mer, en vue de Lindisfarne son abbaye. Il s'y creusa un antre dans le roc vif, — tel qu'il n'y voyait que le ciel, — à peine défendu des intempéries par une peau de bœuf suspendue en guise de tenture. Ce que fut là sa vie, seul à seul avec Dieu, on le devine. Pourtant la vénération des fidèles ne se résigna pas à l'oublier. De toutes parts on venait le trouver pour avoir ses conseils, ses prières, ses miracles, ses prophéties. L'abbesse de Whitby, Elfléda, sœur du roi Egfrid, apprit de lui la mort prochaine de ce roi et le successeur qui lui serait donné. Un an plus tard, en 685, il assistait en esprit à la défaite où Egfrid succombait et en avertissait la femme du roi, Ermemburga, que ses exhortations ramenaient à la vertu et à la dévotion.

La respectueuse affection dont il était entouré avait fait, en 684, qu'il fût appelé à l'épiscopat. L'archevêque de Cantorbéry, Théodose, et le roi Egfrid lui avaient confié le diocèse d'Hexham, qu'ils venaient de distraire de l'immense diocèse d'York. Mais le saint demanda plutôt à son ami Eata, évêque de Lindisfarne, d'accepter Hexham et de lui donner en revanche son propre évêché. Ce qui fut fait.

En 684, Cuthbert n'avait que quarante-sept ans. Déjà ses forces étaient épuisées par l'ardeur de son zèle et de sa pénitence. Bien loin de se reposer, il ne prit de son épiscopat que des raisons nouvelles de se dépenser davantage ; il parcourait son vaste diocèse, portant jusque dans les plus humbles hameaux la parole divine et les sacrements, gravissant les montagnes, couchant sous la tente ou sous une hutte de branches, et semant les aumônes et les miracles. Pourtant de si dures fatigues ne lui faisaient modifier en rien ses anciennes observances monastiques. Aussi deux ans de cette vie dévorante le consumèrent. Après les fêtes de Noël 686, qu'il célébra à Lindisfarne, il sentit son heure proche et, pour mieux s'y préparer, il abdiqua l'épiscopat et retourna s'enfermer à Farne. C'est là, dans cette âpre solitude, visité de temps à autre par les moines, que les tempêtes tenaient, trop souvent à leur gré, éloignés de leur père, qu'il

passa ses derniers jours. Ils furent douloureux, mais, à son habitude, doucement acceptés. Enfin, parmi ses frères et ses enfants, après leur avoir recommandé encore l'humilité, la charité et l'union étroite avec le Saint-Siège, il expira le 20 mars 687, en élevant vers le ciel les yeux et les bras, à l'heure où l'on commençait de chanter les matines.

21 MARS

SAINT BENOIT

ABBÉ

(480-543)

La fin du v^e siècle est une époque de détresse pour l'humanité et pour l'Église. Pendant que l'Orient est en proie à deux tyrans, l'Occident est livré aux Barbares, qui vont le rénover, mais en le déchirant et en l'inondant de sang. Pas un prince qui ne soit païen ou hérétique. Les moines eux-mêmes, après avoir compté dans leurs rangs tant de saints et de savants, se laissent glisser à la décadence. De tout côté, en tout ordre de choses, il semble que le monde s'écroule. C'est l'heure que Dieu avait choisie pour l'homme dont le génie et la sainteté relèveraient et féconderaient ces ruines.

Le patriarche des moines d'Occident, Benoît, naquit de l'antique race des *Anicii* dans la ville de Norcia, en Ombrie. Il n'était pas sorti de l'enfance quand ses parents l'envoyèrent à Rome pour y étudier ; il y resta sept ans. Mais alors, effrayé de la corruption du monde qui l'entourait, il résolut de s'enfuir dans la solitude. A cinquante milles de Rome, en remontant la gorge creusée par le cours de l'Anio, on trouve une sorte de cirque formé de deux énormes parois de rochers, d'où tombe une eau glacée : Néron la recueillit en des bassins qui donnèrent à ce lieu son nom de Subiaco. C'est là, au fond d'une

grotte obscure creusée dans cette muraille naturelle, que l'enfant de quatorze ans entreprit de vivre. Un ermite nommé Romain le rencontra, par la miséricorde de Dieu ; plein de pitié pour l'adolescent, mais ne voulant point contrarier cette vocation extraordinaire, il lui donna un cilice et un habit de peaux de bête ; pour l'empêcher de mourir de faim, il lui apportait de temps à autre un morceau de pain, que dans une corbeille il faisait glisser au bout d'une corde jusqu'à sa caverne. Benoît demeura trois ans dans cet abandon, dans ce silence, uniquement occupé à la prière ; mais non point toujours dans les consolations célestes. Un jour une tentation terrible vient mordre sa chair et révolter ses sens ; pour la vaincre, il se roule nu dans un buisson d'épines et de ronces et chasse la volupté par la douleur ; mais il acheta de ce prix une chasteté qui ne connut plus la nécessité de la lutte.

Sa solitude, si profonde qu'elle fût, ne le déroba pas toujours aux hommes. Des pâtres qui, sous son vêtement de peaux, l'avaient pris d'abord pour une bête, gagnés au bien par ses ardentes exhortations, le firent connaître. Sa réputation qui ne tarda pas à se répandre engagea des religieux de Vico Varo à lui demander d'être leur abbé. Mais peu après, révoltés contre son austérité, ils lui présentèrent une boisson empoisonnée : il fit le signe de la croix sur le verre, qui se brisa. Alors il quitta ces misérables et revint, joyeux, selon le mot de saint Grégoire, son biographe, *habiter avec lui-même*. Ce ne fut pas pour longtemps. De toutes parts on accourait vers le saint jeune homme ; bientôt il dut, pour abriter tous ses disciples, créer douze monastères de douze moines chacun, dont il restait le supérieur unique. Il y recevait des laïques et des clercs, des Romains et des Barbares, des hommes faits et des enfants que lui confiaient leurs parents. Et déjà sa sainteté s'affirmait par des miracles, qui bientôt se multiplieraient sous ses mains. Un jour, il faisait remonter à la surface des eaux le fer d'une hache qu'un Goth maladroit avait laissé tomber au fond. Un autre jour, le jeune Placide, fils du sénateur Tertullus, voulant remplir une cruche au lac, fut entraîné par son poids

et emporté dans le courant. Aussitôt Benoît, qui, de loin, a vu l'accident, ordonne à Maur, son disciple, d'aller au secours de l'enfant ; et Maur, dans un acte héroïque d'obéissance, confiant dans les mérites de son père, accourt, avance sur l'eau sans y enfoncer et retire Placide du gouffre où il allait disparaître. Telle était la vertu de ces premiers moines de Benoît.

Mais l'épreuve vint. Jaloux du grand nombre des conversions qu'il opérât et de son renom de sainteté, un misérable prêtre imagina de corrompre les jeunes recrues du monastère en y introduisant sept femmes perverses, qui les provoqueraient au péché par leurs attitudes et leurs danses. Benoît, à cette vue, fut atterré : il crut ne pouvoir remédier au mal qu'en emmenant ses enfants. Le cœur brisé, réconforté cependant par une vision où Dieu lui promit, comme jadis à Abraham, une postérité nombreuse qui serait célèbre dans le monde entier, il quitta avec ses moines ce Subiaco où il avait vécu trente-cinq ans dans le pur bonheur d'une vie toute consacrée à la contemplation et à l'amour divin.

En 529, donc, il descendit vers le sud, sans cependant s'éloigner de la montagne, et à douze milles plus bas il s'arrêta sur les confins du Samnium et de la Campanie. Au centre d'un large bassin formé par des hauteurs abruptes, s'élève un mont escarpé, d'où la vue s'étend au midi sur une vaste plaine et plonge au nord, à l'est, à l'ouest, au fond des vallées qui s'enfoncent dans le massif des Abruzzes : c'est le mont Cassin, nom si célèbre dans les fastes de la sainteté et de la science, qu'aucun autre ne peut l'éclipser. Benoît le voit, le choisit, s'en empare. Là s'élève encore, deux cents ans après la victoire du Christ au pont Milvius, une idole d'Apollon honorée par les sauvages habitants du lieu. Elle est renversée ; sur les ruines du temple commencent à s'élever les murs du monastère. Un jour la fureur de Satan renverse un pan du mur que l'on construit ; un novice qui travaillait là est écrasé sous la masse des pierres ; on le retire si brisé, que, pour le porter à Benoît, il faut mettre le malheureux corps dans un sac. Le saint, dans sa désolation, tend vers Dieu ses mains ; il prie,

et voici que le jeune homme se lève si bien guéri, que, du même pas, il retourne à son travail.

C'est au mont Cassin que Benoît, sous l'inspiration du Saint-Esprit, écrivit l'admirable règle dont vécurent et se sanctifièrent tous les monastères d'Occident jusqu'au XIII^e siècle. « Cette règle, a dit Bossuet, c'est un précis du christianisme, un docte et mystérieux abrégé de toute la doctrine de l'Évangile, de toutes les institutions des saints Pères, de tous les conseils de perfection. Là paraissent avec éminence la prudence et la simplicité, l'humilité et le courage, la sévérité et la douceur, la liberté et la dépendance. Là, la correction a toute sa fermeté; la condescendance, tout son attrait; le commandement, toute sa vigueur, et la sujétion, tout son repos; le silence, sa gravité, et la parole, sa grâce; la force, son exercice, et la faiblesse, son soutien. »

« Mais, observe Montalembert, il y a quelque chose qui parle avec plus d'éloquence encore que Bossuet en l'honneur de la règle bénédictine : c'est la liste des Saints qu'elle a produits, c'est le récit des conquêtes qu'elle a opérées, c'est l'attrait invincible qu'elle a inspiré aux intelligences vives et généreuses, aux cœurs droits et dévoués, aux âmes éprises de solitude et de sacrifice; c'est l'influence bienfaisante qu'elle a exercée sur le clergé séculier, qui, réchauffé par ses rayons, s'est épuré et fortifié au point de sembler pour un temps se confondre avec les enfants de saint Benoît. »

Le bienheureux patriarche, par son action personnelle, mieux encore que par sa règle, travaillait à la sanctification de ses nombreux religieux. Avec un cœur tendre et dévoué de père, une fermeté douce qui réprimait les infractions et les fautes, une ardeur qui poussait continuellement à une perfection plus haute, Dieu lui avait donné un regard qui pénétrait jusqu'au fond des âmes, en discernait les moindres manquements, les pensées les plus secrètes, et devant lequel l'avenir n'avait pas de voiles. Ce n'était là qu'une sorte des puissances miraculeuses que le Saint exerçait chaque jour pour le bien non seulement de ses moines, mais de la population tout entière et même du monde.

Un jour, tandis qu'il lisait, assis à la porte du monastère, il voit arriver un pauvre paysan, enchaîné, conduit par un Goth brutal, nommé Galla. Pour échapper aux exactions de celui-ci, le paysan avait imaginé de lui dire qu'il avait donné tout son bien à Benoît ; et Galla, le jetant aux pieds du moine : « Lève-toi, crie-t-il, et rends vite tout ce que cet homme t'a donné ! » Benoît, sans parler, fixe son regard sur le paysan, dont les chaînes se brisent et tombent, puis sur Galla, qui frissonne, pâlit, plie les genoux. La punition fut suffisante et le paysan put s'en aller, libéré de toute contrainte.

Tout le monde sait comment le roi goth Totila, vainqueur des troupes impériales et marchant sur Naples, voulut expérimenter la sainteté de Benoît. Il revêtit un de ses officiers des ornements royaux, l'environna de sa cour et lui ordonna de se présenter sous son nom devant le Saint. Celui-ci ne fut pas trompé : « Laisse, mon fils, lui dit-il, laisse l'habit auquel tu n'as pas droit. » L'officier, effrayé de cette clairvoyance, revint en hâte vers Totila, qui lui-même accourut vers Benoît et se prosterna à ses pieds. Le saint abbé le releva, lui reprocha ses crimes et ses violences, et puis : « Il est temps, ajouta-t-il, de cesser tes iniquités : tu entreras dans Rome, tu passeras la mer, tu règneras neuf années, la dixième tu mourras. » Totila fut profondément ému ; et dorénavant, tandis que les prédictions de Benoît se réalisaient, il montra une justice et même une mansuétude auxquelles les Barbares n'avaient point accoutumé les peuples vaincus.

Un an après, le Saint voyait partir pour le ciel sa sœur jumelle, Scholastique, dont il avait dirigé la marche vers la perfection. Il ne lui survécut que quarante jours. Dieu lui en avait révélé le jour et l'heure ; il les annonça lui-même à son disciple Maur, avant de l'envoyer en France. Au moment qu'il lui avait prédit, il fut saisi d'une forte fièvre. Le sixième jour de sa maladie, il fit ouvrir la tombe où, sur son ordre, avait été déposé le corps de Scholastique, devant l'autel de saint Jean-Baptiste ; car il voulait dormir près d'elle. Soutenu par ses disciples, il reçut le saint Viatique, et puis, debout devant la

fosse toute prête, les bras levés au ciel, il expira en récitant une dernière prière.

A cette heure, deux moines, loin l'un de l'autre, eurent la même vision : ils virent une route lumineuse formée par une multitude d'étoiles qui du mont Cassin montait au ciel du côté de l'Orient ; et une voix mystérieuse leur apprit que c'était là le chemin par où Benoît, le béni de Dieu, était allé recevoir sa récompense.

22 MARS

SAINTE LÉA

VEUVE

(fin du IV^e siècle)

Quand saint Jérôme, après plusieurs années passées au désert de Chalcis, arriva à Rome, accompagnant saint Épiphanes et Paulin, évêque d'Antioche, une grande réputation de science, d'éloquence et de sainteté l'y avait précédé. Bientôt on constata qu'elle était moins grande encore que son mérite ; il fut entouré d'une estime universelle. Le pape saint Damase le consultait volontiers sur les Livres saints ; il allait lui demander d'en entreprendre la revision et la traduction. Mais aussi nombre de dames romaines sollicitèrent ses leçons et le prièrent de les guider dans les voies spirituelles.

Il les fit promptement avancer dans la vraie dévotion. Veuves et vierges, toutes commencèrent une vie de piété, d'austérité et de dévouement à l'Église. Parmi ces nobles femmes, les Paula, les Marcella, les Eustochium, les Blésilla, qu'il a louées en termes éloquents et émus, Léa n'était pas une des moindres. Après la mort de son mari, elle était entrée dans un monastère, dont elle devint bientôt la supérieure ; elle y vécut dans une ferveur qui ne se ralentit pas un instant. Saint Jérôme

l'apprécia ; quand elle mourut, il crut juste de faire son éloge dans une lettre destinée à devenir publique, une de ces lettres où éclatent la hauteur de pensée et la tendresse de cœur qui caractérisent son génie.

Comme nous ne savons de cette sainte femme que ce qu'il nous en a appris, on ne peut mieux faire que de transcrire ici cet éloge. L'Église romaine, en admettant Léa dans son martyrologe, témoigne que les louanges qu'il lui donne n'ont rien que de très véridique.

Il adressait sa lettre à Marcella, veuve, comme Léa, d'un des plus nobles patriciens, et profitait de la mort toute récente du consul païen Praetextatus, — « homme sacrilège et adorateur des idoles, » comme il l'écrit à Pammachius son ami, — pour établir un parallèle salutaire entre la futilité des grandeurs humaines et le bonheur d'une vie consacrée au service divin.

« Aujourd'hui, vers la troisième heure, nous avons entrepris de lire ensemble le soixante-douzième psaume, qui commence le troisième livre du psautier... Et voici que tout à coup on nous annonça que la très sainte Léa était sortie de ce monde ; je vous vis pâlir ; c'est qu'il y a peu d'âmes, s'il en est une, que la tristesse n'envahisse quand se brise le vase de terre de notre corps. Pour vous, ce n'était pas l'incertitude de son sort qui vous affligeait, c'était de n'avoir pu lui rendre les derniers devoirs. Et tandis que nous conversions, nous apprîmes que déjà on avait porté à Ostie sa dépouille.

« Pourquoi rappeler ces souvenirs ? me demandez-vous. Je vous répondrai par les paroles de l'Apôtre : pour beaucoup et de justes raisons. D'abord c'est que nous devons tous accompagner de nos sentiments de joie celle qui a foulé aux pieds le diable et reçu la couronne de la paix éternelle. C'est ensuite qu'il faut dire quelque chose de sa vie. Enfin je veux vous apprendre comment ce consul désigné, qui se moquait de son humble chaussure, est aujourd'hui aux enfers.

« Eh ! qui donc pourrait donner de dignes louanges à la vie de notre chère Léa ? Elle s'est tournée si complètement vers Dieu, qu'elle est devenue la supérieure d'un monastère, la mère

de vierges ; renonçant à la délicatesse des habits, elle a brisé ses membres sous le froc ; elle a passé en prières ses nuits sans sommeil ; elle a instruit ses compagnes par ses exemples plus que par ses paroles. Son humilité fut si profonde, que, jadis maîtresse de nombreux serviteurs, elle s'estimait la servante de tous : mais n'était-elle pas d'autant plus la servante de Jésus-Christ, qu'elle ne commandait plus aux hommes ? Son vêtement était simple, sa nourriture grossière, sa coiffure négligée ; mais tout cela sans affectation aucune, pour ne pas recevoir en ce monde sa récompense.

« Et maintenant, pour ces courtes peines, elle jouit de la béatitude éternelle, elle est reçue dans les chœurs des anges, elle trouve la paix dans le sein d'Abraham ; avec celui qui fut le pauvre Lazare, elle voit le riche enveloppé de pourpre, le consul, non plus couronné de laurier, mais vêtu de deuil, implorer la goutte d'eau tombée du bout de son doigt. Quel changement ! Il y a quelques jours, cet homme était au faite des honneurs, il montait au Capitole, comme s'il triomphait des ennemis publics ; le peuple romain l'enveloppait de ses applaudissements et de ses cris de joie ; à sa mort, la ville entière a frémi. Maintenant seul, dépouillé, il est enfermé, non pas dans le palais étoilé du ciel, comme dit sa menteuse épitaphe, mais dans l'horreur des ténèbres. Et elle, que protégeait du monde le secret de son humble chambrette, qui paraissait pauvre, obscure ; elle dont la vie était jugée une folie, elle suit le Christ, elle dit : « Tout ce que j'ai entendu dire de la maison
« de mon Dieu, je le vois maintenant, » et la suite.

« Et c'est pourquoi je vous en avertis, je vous en supplie avec des gémissements et des larmes ; tandis que nous courons sur la route de ce monde, n'ayons pas deux vêtements, c'est-à-dire une foi double ; n'alourdissons pas notre marche par des chaussures de peaux, qui sont l'image des œuvres mortes ; ne souffrons pas d'être courbés vers la terre par le fardeau des richesses ; ne cherchons pas l'aide d'un bâton, c'est-à-dire de la puissance du siècle ; renonçons à unir le Christ et le monde. Mais que les biens éternels prennent dans notre estime la place des biens

fragiles et caducs ; puisque, chaque jour, — je parle de notre corps, — nous préludons à la mort, ne nous croyons pas immortels pour le reste : ainsi nous arriverons à l'immortalité. » (Épître xxiv à Marcella.)

23 MARS

SAINT VICTORIEN ET SES COMPAGNONS

MARTYRS

(484)

Lorsqu'au mois de mai 428 les Vandales, appelés par la vengeance criminelle du comte Boniface, débarquèrent en Afrique sous le commandement du roi Genséric, l'Église africaine était florissante. Depuis longues années, inspirée par saint Augustin, dirigée par l'évêque de Carthage saint Aurélius, elle se montrait attachée à la foi la plus pure et dévouée aux plus généreuses vertus. La vie monastique y était pratiquée en de nombreux monastères. Toute hérésie y était victorieusement combattue. Mais s'il y avait beaucoup de saints, il n'y manquait pas non plus de pécheurs ; une longue paix, beaucoup de richesses, un climat de feu favorisaient le vice, et il faut convenir qu'il faisait de nombreuses victimes. N'est-ce pas pour le châtier, comme pour éprouver la vertu, que Dieu laissait entrer sur cette terre, également ardente au bien et au mal, les bourreaux qui l'abreuveraient de sang et la couvriraient de ruines ?

En moins de sept ans, Genséric fut, à peu de chose près, maître de toute l'Afrique et conclut avec Valentinien une paix qui lui laissa le pays qu'il avait conquis. Il ne tarda pas à y exercer une tyrannie qui égala celle des plus maudits empereurs. Mais elle fut modérée à côté de la persécution qu'exerça son fils et successeur Hunéric.

Monté sur le trône en 477, il avait un peu de temps feint quelque modération. Mais bientôt il rejetait le voile sous lequel il dissimulait sa cruauté. Après l'avoir exercée contre les principaux officiers de sa cour et contre ses parents, il se tourna contre l'Église, et déclara sa volonté de continuer, selon les projets de son père, l'extermination de la religion catholique. Les Vandales, depuis même le temps où ils habitaient la Germanie, étaient chrétiens ; mais, évangélisés par des ariens, ils n'avaient jamais pratiqué d'autre forme du christianisme que l'hérésie. Et il n'y a pas de persécuteurs plus acharnés que les hérétiques, ces faux frères des serviteurs de Dieu. Hunéric le fit bien voir. En 482, il commença la réalisation de son criminel dessein. Après avoir exclu des fonctions publiques et chassé tous ceux qui pratiquaient la religion romaine, il relégua dans les déserts cinq mille prêtres, diacres et autres gens d'église. Nombre d'entre eux étaient vieux et incapables de marcher. Les Maures qui les conduisaient les attachaient par les pieds et les traînaient ainsi, déchirant sur les pierres leurs malheureux membres, jusqu'à ce qu'ils expirassent.

Dans les villes la persécution n'était pas moins violente. Les bourreaux pénétraient dans les maisons, rebaptisant de force les fidèles pour les inscrire dans leur secte ; ceux qui protestaient étaient assommés à coups de bâton ou brûlés. On soumettait à cette ridicule et odieuse comédie les évêques eux-mêmes. Partout s'exerçaient ces violences ; nul n'y échappait que par la fuite ; hommes et femmes cherchaient un refuge au désert, dans des cavernes inconnues ; y manquant de tout, ils périssaient de faim, de froid, de misères, en rendant à Jésus-Christ un dernier témoignage de leur foi.

L'épreuve tournait à bien pour ces chrétiens que la prospérité avait gâtés, mais qui avaient conservé dans le fond du cœur leur croyance invincible à la divinité de Notre-Seigneur. Elle ravivait même cette croyance et la rendait victorieuse non seulement des mauvais traitements, mais de la mort elle-même et des supplices affreux qui la précédaient souvent.

C'est ainsi que périt saint Victorien ; il était originaire d'Adru-

mète et possédait les plus grandes richesses de l'Afrique. Il était aussi proconsul de Carthage; Hunéric l'avait souvent employé en des occasions importantes et connaissait bien sa fidélité. Cependant il voulut encore le traîner à l'apostasie. Victorien avait tout ce qui peut tenter et faire tomber un homme : les richesses, le pouvoir, les grandes charges, la faveur du roi. Mais la grâce de Dieu l'aida à vaincre tous ces obstacles à son salut.

Hunéric lui envoya donc dire que, s'il voulait lui obéir et se faire arien, il recevrait les plus hautes récompenses et jouirait de toute la considération royale. Le généreux chrétien répondit : « Assuré sur le Christ mon Dieu et mon Seigneur, voici ce que je veux que vous rapportiez au roi. Qu'il me jette dans les flammes, qu'il me jette aux bêtes, qu'il invente toutes les tortures. Si je lui obéissais, ce serait en vain que j'ai été baptisé dans l'Église catholique. Quand bien même il n'y aurait d'autre vie que celle de cette terre, quand bien même je n'espérerais pas la vie éternelle, dont on ne peut douter, je ne voudrais cependant pas jouir d'une gloire passagère en me montrant ingrat envers celui qui m'a confié sa foi comme un trésor que je dois lui rendre. » Enragé par ces paroles, disent les Actes, le tyran le soumit à des tourments dont une langue humaine ne peut exprimer ni la violence ni la durée. Mais le martyr, frémissant d'allégresse dans le Seigneur, acheva heureusement son combat et reçut la couronne de la gloire.

Avec lui l'Église honore le même jour deux frères dont le nom est resté inconnu. Ils étaient d'Aquæ-regiæ et souffrirent à Tambaia : ces deux villes se trouvaient en Byzacène. Pleins de confiance en Dieu, ils s'étaient mutuellement juré, sur le Corps et le Sang de Jésus-Christ, de tout souffrir pour la foi avec une égale fermeté. Ils prièrent les bourreaux de les soumettre au même supplice. On les suspendit donc à des gibets avec de lourdes pierres aux pieds. Comme ils avaient subi cette torture pendant toute une journée, l'un des deux, épuisé par la souffrance, demanda qu'on le détachât et qu'on lui donnât un peu de répit. Mais l'autre, craignant qu'il ne renonçât à la foi, s'empressa de lui crier : « Non, non, frère ! Ce n'est pas

ce que nous avons promis à Jésus-Christ. C'est moi qui serai ton accusateur, quand nous paraîtrons à son terrible tribunal ; car nous avons juré par son Corps, par son Sang, de souffrir d'un même courage pour lui ! » Ranimé par ces ardentes paroles, le malheureux qui chancelait, retrouva toute sa vaillance ; il criait : « Ajoutez supplice à supplice ! Exercez sur nous toutes vos cruautés : nous sommes chrétiens ! Je veux ce que veut mon frère. »

On les brûla avec des lames de fer rouge, on les déchira avec des ongles de fer, on les tourmenta tant et tant, que les bourreaux eux-mêmes se lassèrent. Ils s'arrêtèrent enfin, disant : « Ces gens-là corrompent le peuple entier par leur exemple ; personne ne viendra à notre religion ! » Et ils les chassèrent ; car, chose merveilleuse, toute divine, on ne voyait sur leurs membres ni une plaie ni même une contusion.

Dans les mêmes jours, ajoutent les Actes, deux marchands de Carthage, tous deux nommés Frumentius, furent aussi couronnés en donnant leur vie pour la foi.

24 MARS

SAINT SIMON

MARTYR

(1472-1475)

L'Église n'a point coutume de canoniser les enfants qui, baptisés, meurent ayant l'âge de raison. C'est, dit le pape Benoît XIV, qu'ils n'ont pu pratiquer la vertu à un degré héroïque. Elle fait une exception pourtant en faveur de ceux qui ont été mis à mort en haine de Jésus-Christ et par leur martyre, même inconscient, lui ont rendu le témoignage du sang. Tels les Saints Innocents, tués par l'ordre d'Hérode ; tel encore le petit Simon.

En 1475, quelques juifs de la ville de Trente s'apprétaient à

célébrer leurs cérémonies pascales ; on était au 21 mars, où tombait cette année-là le mardi saint. Réunis dans la maison de l'un d'eux, Samuel, à laquelle était attenante la synagogue, autour d'un jeune veau qu'on venait de leur amener pour la fête : « Tout est bien, dit Ange, l'un d'eux ; tout est prêt pour la Pâque, il n'y manque qu'une victime. — Laquelle? » demanda Samuel. Mais, se regardant les uns les autres, ils comprirent qu'ils avaient tous la même pensée : quel complément au sacrifice rituel, s'ils pouvaient lui joindre l'enfant d'un de ces odieux chrétiens sur lesquels ils appelaient chaque jour la colère du Dieu d'Israël ! Mais ils parlaient bas, de peur des serviteurs qui allaient et venaient.

Il fut convenu le lendemain que la maison de Samuel serait le lieu de l'immolation ; et, le jeudi saint, que Tobie se procurerait l'enfant ; médecin, il était accoutumé de passer, sans qu'on fit attention à lui, par les quartiers chrétiens. Ce ne fut pas sans peine qu'il se décida à un acte aussi dangereux. Mais les objurgations, les menaces, les promesses des autres, qui savaient bien sa pauvreté, l'entraînèrent enfin. Le soir même, en traversant une rue, il aperçut, jouant sur le seuil d'une maison, un bel enfant, le petit Simon, fils d'André et de Marie. Il avait deux ans et quatre mois, car il était né le 26 novembre 1472 ; ses parents, fort pauvres, étaient très honorables. A cette heure où le jour allait tomber, André était encore à son ouvrage, hors de chez lui ; Marie s'était rendue à l'office des Ténèbres. Tobie n'eut pas de peine à attirer l'enfant, confiant comme on l'est à cet âge, rien qu'en lui tendant la main, qu'il saisit gentiment ; il l'emmena à grand pas, et comme Simon commençait à appeler sa mère, effrayé, il l'apaisa en lui tendant un denier d'argent et réussit à le jeter dans la maison de Samuel.

Celui-ci l'attendait, avec toutes les familles de ses complices. Ce fut une grande joie, qu'ils exprimaient par leurs vociférations et leurs chants, tandis que, pour l'empêcher de crier, on comblait l'enfant de friandises et de menus cadeaux. Ainsi le crépuscule vint. Cependant Marie, de retour, ne trouvait pas son fils, s'inquiétait, éveillait les craintes de son mari, celles du

voisinage. Personne n'avait vu Tobie ; mais déjà, — telle était la renommée des juifs, — les enfants s'écriaient que c'était chez eux qu'il fallait chercher Simon. La nuit empêcha de suivre ce conseil.

Il était 7 heures et demie ; on pouvait commencer le sacrifice. Le plus âgé des Juifs, Moïse, un vieillard à qui on attribuait le don de prophétie, saisit la pauvre petite victime, et l'assistance, hommes, femmes, enfants, le suivirent dans le vestibule de la synagogue. Il s'assit sur le banc qui touchait à la cheminée et mit Simon sur ses genoux ; alors on s'empressa autour de lui ; on le dévêtit, mettant à nu ses membres et se servant de sa petite robe, de sa chemise pour emprisonner ses bras et lier ses pieds. Samuel prit le mouchoir qui pendait à sa ceinture, en enveloppa le cou et la bouche de l'enfant pour étouffer ses cris. Puis Moïse, avec une tenaille, se prit à lui déchirer, à lui arracher des lambeaux de chair à la joue droite ; il les déposait dans un vase près de lui. A tour de rôle les assistants prirent leur part de cette atroce boucherie ; chacun voulait son morceau de chair, son ruisseau de sang. Et si le pauvre petit, en se débattant dans ses liens, arrivait à pousser un hurlement de douleur, on lui écrasait de la main le cri sur les lèvres.

Et puis ce fut le tour de la jambe d'être de même manière torturée et tenaillée ; le sang qui coulait était recueilli soigneusement, la chair enlevée était mise à part. L'enfant n'en pouvait plus ; mais les bourreaux n'étaient point lassés. Moïse fit mettre Samuel près de lui ; tous deux saisirent les bras du petit patient, les tendirent violemment en croix. Ils animaient les autres meurtriers ; et ceux-ci, s'armant des longues aiguilles qui servent aux femmes à tenir leur chevelure et que leur passait Brunetta, la femme de Samuel, les enfonçaient avec brutalité dans le petit corps frémissant, pantelant, tandis qu'ils maudissaient le Christ et ses fidèles. Enfin l'enfant-martyr, après avoir levé vers le ciel ses yeux pleins de larmes et défaillants, inclina la tête et rendit à Dieu son âme innocente.

Les assassins le jetèrent là et se répandirent dans la maison en criant de joie ; ils mélangèrent le sang avec de l'eau dans

un bassin, en aspergèrent les murs et leurs vêtements, s'y lavèrent les mains et la figure. Puis, allant se mettre à table, ils commandèrent à un serviteur de cacher la sainte dépouille au fenil sous des bottes de foin.

Le jour venu, André et Marie, dans leur mortelle angoisse, se rendirent auprès de l'évêque, M^{gr} Hinderbach, qui gouvernait la ville. Celui-ci immédiatement fit commencer une enquête. Mais elle n'eût sans doute pas abouti, si par la permission de Dieu, vengeur de son petit martyr, les scélérats ne s'étaient vendus eux-mêmes. Car le cuisinier de Samuel, Bonaventure, après avoir retiré la sainte dépouille du fenil, essaya d'abord de le dissimuler sous les tonneaux de la cave; puis il crut plus prudent de le jeter dans un bras de la rivière qui passait sous la maison. Mais le corps flottait; en vain on essaya de le faire couler en l'accablant de pierres; si les chrétiens venaient faire des recherches, ils le trouveraient! Pris de frayeur, Samuel crut habile de devancer l'enquête: il envoya dire à l'évêque qu'on venait de trouver dans le canal un petit cadavre apporté par l'eau. Peut-être était-ce l'enfant qu'on cherchait.

Cette précaution les perdit tous. On vint en effet, on recueillit les tristes restes; on vit avec effroi et indignation les plaies où s'attestait la cruauté des assassins. En vain les juifs essayèrent de rejeter le crime sur un voisin, qui l'aurait commis en haine du judaïsme, afin de le leur attribuer. Un miracle les confondit: quand on les mit en présence de leur victime que la Providence avait gardée de toute corruption et fraîche comme si elle venait d'expirer, de toutes les blessures, comme de bouches accusatrices, le sang se remit à couler.

On arrêta donc les misérables; le procès fut mené avec vigueur, mais avec une prudence qui n'épargna aucune information. Vainement leurs coréligionnaires d'Italie et d'Allemagne multiplièrent, pour les sauver, les démarches, les essais de corruption, les offres de rançon. Confondus par leurs propres aveux, ils furent tous roués, puis brûlés. Et il fut dorénavant interdit aux juifs de s'établir à Trente.

La maison du crime fut démolie; sur son emplacement on

éleva un sanctuaire où furent gardées les reliques de l'enfant-martyr. Tout de suite les miracles s'y multiplièrent, éclatants et bien constatés. C'est pourquoi le pape Grégoire XIII, en 1584, approuva l'insertion du nom de saint Simon au Martyrologe romain ; quatre ans plus tard Sixte-Quint accordait à la ville de Trente la faveur de célébrer un office et une messe propre à l'honneur du petit bienheureux, qui, uni au chœur des saints Innocents, « joue comme eux avec les palmes et les couronnes éternelles ».

25 MARS

L'ANNONCIATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

(749 depuis la fondation de Rome)

Le voyageur qui, venant d'Endor, se dirigeait vers Nazareth, où il entrerait par le sud-est, était saisi par le charme de la gracieuse ville, aux maisons blanches entourées de jardins, blotties contre le vent du nord, aux flancs du cirque de collines que domine le Nébi-Sa'in. A ce printemps surtout, c'était vraiment la *fleur de la Galilée*, lorsque, détachant ses blancheurs sur le vert pâle de ses oliviers, sombre de ses figuiers et de ses cactus, elle semblait fouler aux pieds le vaste tapis d'anémones, de tulipes, d'iris, de renoncules qui s'étalait sur les pentes douces où elle était assise. En pénétrant dans la cité, il passait presque devant une modeste maison, appuyée, comme plusieurs autres, au rocher qui, creusé par la nature, approfondi de main d'homme, offrait à l'habitation une chambre fraîche en été, tiède en hiver. La maison n'avait qu'un rez-de-chaussée, composé de deux pièces ; mais elle était aimable, avec sa vigne grimpante qui s'attachait à la muraille et la décorait de ses verdure, avec son escalier rustique menant à la terrasse qui la couronnait, avec son petit jardin fleuri, embaumé, qui l'isolait de la rue.

C'était la simple demeure où de toute éternité Dieu avait résolu d'accomplir l'œuvre essentielle de la création, l'œuvre qu'Isaïe et Jérémie avaient prophétiquement annoncée : *Jéhovah lui-même vous donnera un signe, dit Isaïe : Voici que la Vierge a conçu et elle enfante un fils et elle lui donne le nom d'Emmanuel : Dieu est avec nous. — Et Jérémie : Reviens, fille d'Israël... Jusques à quand seras-tu errante, fille rebelle? Car Jéhovah a créé une chose nouvelle sur la terre : une femme entourera un homme.*

En ce temps-là, Marie, la fille de Joachim et d'Anne, habitait, — peut-être avec sa mère, — dans la petite maison, leur propriété. Il semble, à bien lire l'Évangile, que ses fiançailles avec le saint charpentier Joseph venaient d'aboutir, après l'année d'attente exigée par la loi, à la célébration de leur virginal mariage; mais les deux époux n'étaient pas réunis encore. Une ingénieuse hypothèse explique ce fait. Mariés le 15 *véadar*, — c'est-à-dire le 24 mars, — qui, cette année 749, tombait un vendredi (le mercredi et le vendredi étaient les jours réservés au mariage des vierges), ils n'avaient pu, à cause de l'usage, commencer le soir même leur cohabitation; le sabbat inauguré s'y opposait.

Quoi qu'il en soit, Marie était, sans Joseph, dans la maison de sa mère. Selon la tradition, la nuit était venue, enveloppant dans sa paix la petite ville endormie. Seule, la jeune épousée veillait; c'était son habitude de prolonger sa prière au long des heures que ralentissaient les ténèbres. Elle priait dans la chambre formée par l'excavation de la grotte. Elle se tenait, selon l'usage, debout, la tête modestement couverte de son voile, les mains étendues et levées vers le ciel, l'esprit et le cœur perdus en Dieu. Qui pourra dire la ferveur de cette prière et son effet sur la volonté divine? Les Pères ont pensé que, par les ardeurs de Marie, le temps de l'incarnation fut avancé et terminés les délais qui retardaient encore la rédemption de l'homme pécheur.

Tandis que Marie appelait de ses vœux brûlants la miséricorde de Dieu sur le monde, la nuit était arrivée à son milieu. Et tout à coup, sans doute au sein d'une éclatante lu-

mière qui força l'attention de la Vierge, un jeune homme d'une radieuse beauté parut dans la petite chambre. C'était Gabriel, *l'un des sept archanges qui sont toujours debout devant le trône divin*. Son nom signifie *Force de Dieu*. C'est bien lui qui devait annoncer la merveille où se révélerait particulièrement cette force : l'union personnelle de la divinité avec la nature humaine et le rachat de l'humanité. Déjà il avait été envoyé vers Daniel, *l'homme de désirs*, pour lui révéler les soixante-dix semaines d'années qui le séparaient encore du Messie ; à Zacharie il avait prédit la conception miraculeuse de son fils Jean ; dans les champs de Bethléem, il convoquera les bergers à l'entour de la crèche ; il préviendra Joseph des projets déicides d'Hérode. On croit qu'il était l'ange gardien de Marie, et que c'est sa parole qui apprit à Joseph l'incarnation du Verbe.

Dans l'humble grotte qu'illuminait sa présence, respectueux, il s'inclina et, de sa voix céleste : *Je vous salue, dit-il, pleine de grâce. Le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre toutes les femmes*. La magnificence de ces louanges troubla la modestie de la Vierge. Elle en saisissait la portée, elle en comprenait tout le sens, elle ne doutait pas et ne pouvait douter de la nature et de la mission de l'angélique visiteur. Mais, dans la simplicité exquise de son âme, jamais elle n'avait fait un retour sur elle-même, elle n'avait jamais posé son regard intérieur sur les vertus qui l'ornaient, sur les dons qui l'enrichissaient. Et quand on la proclamait pleine de grâce et singulièrement bénie, elle ne pouvait que se demander quelle était cette salutation et si vraiment elle s'adressait à sa faiblesse.

Prudente, cependant, elle se taisait. Mais l'œil de l'ange pénétrait ses sentiments ; il la rassura sans tarder : *Ne craignez pas, Marie, vous avez trouvé grâce devant Dieu. Et tout de suite, tandis qu'elle écoutait, tranquille maintenant, recueillie pour entendre la volonté divine, il dit son message : Voici que vous allez concevoir, enfanter un fils ; vous le nommerez Jésus. Il sera grand ; on l'appellera le Fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père ; il régnera sur la maison de Jacob pour l'éternité.*

Il n'y avait pas de doute pour l'esprit de Marie, si profondément versée dans la science de l'Écriture; elle savait les temps proches, de la venue du Messie; elle avait lu dans les prophètes qu'il serait fils de Dieu, qu'il régnerait sans fin. Ainsi donc Dieu même lui proposait la maternité divine, l'appelait à la dignité inconcevable, pleine de mystère autant que de grandeur, de donner par son sang la vie humaine à ce Messie dont tant de fois elle avait médité l'origine éternelle! Qui n'eût été ébloui d'un sort pareil? Cependant elle, que la louange avait troublée, ne sembla pas émue d'une offre qui l'associait à la paternité même de Dieu. Tout de suite son vœu s'était présenté à son esprit : cette virginité qu'elle avait promise, qui lui était si chère, elle ne consentait pas à la sacrifier. C'était le trésor qu'elle mettait au-dessus de tous les trésors, la gloire qu'elle préférait à toutes les gloires.

Comment se fera cela? demanda-t-elle; car je n'ai de rapports avec aucun homme.

Mais l'ange expliqua : *L'Esprit-Saint surviendra en vous; la force du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi la Sainteté qui naîtra de vous sera appelée Fils de Dieu.*

Et il voulut même, lui ouvrant les yeux sur un miracle qui la ravirait de joie, lui donner comme une confirmation de la vérité de sa parole : *Voici, dit-il, qu'Élisabeth, votre cousine, a conçu, elle aussi, un fils dans sa vieillesse; celle qu'on appelle stérile est à son sixième mois. C'est que rien absolument n'est impossible à Dieu.*

Avec une simplicité de termes qui atteint le sublime, l'Évangéliste ajoute : *Et Marie dit : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon la parole. » Et l'ange la quitta.*

C'est sous cette respectueuse brièveté, dans ce silence, qu'il voile les sentiments de Marie, tandis qu'elle donnait le consentement qui la faisait Mère de Dieu; qu'il voile aussi l'œuvre ineffable d'amour et de puissance, où s'anéantissait le Verbe en s'unissant à la nature humaine.

Il faut l'imiter; nulle parole ne saurait tenter de sonder ces profondeurs. Mais pour apprécier en quelque manière la gran-

deur et la joie de cet instant, l'auteur inconnu des *Méditations sur la Vie du Christ* nous prêtera sa voix et son cœur : « Voici, dit-il, la fête de Dieu le Père qui célèbre les noces de son Fils avec la nature humaine... Voici la fête de Dieu le Fils, la fête nuptiale qu'il fait au sein de sa Mère... Voici la fête de l'Esprit-Saint, auteur de cette œuvre unique, merveilleuse de l'Incarnation ; c'est aujourd'hui qu'il commence à montrer sa bienveillance singulière pour la race humaine. Voici la fête glorieuse de Notre-Dame que le Père reçoit pour sa Fille, le Fils pour sa Mère, l'Esprit-Saint pour son Épouse. Voici la fête de toute la cour céleste, qui voit aujourd'hui se réparer ses ruines. Voici, plus encore, la fête de la nature humaine ; car aujourd'hui s'inaugure son salut et la rédemption du monde ; aujourd'hui elle est exaltée et déifiée. Aujourd'hui le Fils rend une obéissance nouvelle au Père, en accomplissant notre salut. Aujourd'hui, laissant les hauteurs du ciel, il s'élançe comme un géant pour courir la carrière et d'abord s'enfermer au sein d'une Vierge. Aujourd'hui il devient l'un de nous, notre frère ; il commence à voyager parmi nous. Aujourd'hui la vraie lumière descend du ciel, dissipe, met en fuite nos ténèbres profondes... Aujourd'hui le Verbe s'est fait chair et habite parmi nous... Aujourd'hui est le principe et le fondement de toutes les solennités, la source de notre bonheur... Vous voyez l'œuvre admirable, combien elle est merveilleuse. Tout en est délicieux ; tout, charmant ; tout, désirable. Tout doit y être contemplé avec une souveraine dévotion ; tout, y être l'objet de notre piété, de notre joie, de nos transports ; tout, être célébré avec la plus entière vénération. Méditez ces choses, délectez-vous-en, et peut-être Dieu daignera vous en découvrir de plus grandes encore. »

26 MARS

SAINT LUDGER

ÉVÊQUE

(vers 745-809)

Au temps de Pépin d'Héristal, Radbod régnait sur les Frisons encore infidèles. C'était un tyran qui mettait sa cruauté au service de sa rapacité. Parmi ses victimes se trouva un seigneur nommé Wrssing, païen, mais ami des pauvres et défenseur des opprimés. En butte aux embûches du roi, qui avait donné ordre de le mettre à mort, il se déroba par la fuite avec sa femme et ses enfants et vint demander asile à Grimoald, fils de Pépin de Landen et maire du palais d'Austrasie. Là il apprit à connaître la religion chrétienne et l'embrassa ; ainsi firent tous les siens. Plus tard Radbod fit de si vives instances pour le faire rentrer en Frise, qu'il consentit à lui envoyer son second fils Thiadgrim. Reçu avec honneur et réintégré dans les biens paternels, le jeune homme épousa, en Frise, la fille de Nothrad et d'Adelburg, Liafburg. Tels furent les parents de Ludger. Celui-ci naquit aux environs de 745, près d'Utrecht.

Dès sa petite enfance, il montra les dispositions les plus précieuses pour l'étude. Dans ses jeux, il aimait à recueillir des écorces d'arbres, où il traçait des caractères avec le suc des plantes ; puis, réunissant ces écorces en forme de livres, il les confiait à sa nourrice. Si on lui demandait : « Qu'as-tu fait aujourd'hui ? » il répondait : « J'ai fait des livres, j'ai écrit, j'ai lu. — Et qui t'a appris ? — Le bon Dieu. » De bonne heure donc son père le confia à saint Grégoire, le successeur de saint Boniface. Sous une si habile et vertueuse direction, l'enfant fit de rapides progrès en science, mais aussi en piété. Si bien que, vers 760, il prit l'habit clérical. Très cher aux jeunes nobles, ses compagnons d'études et de vie, à cause de son extrême douceur, il montrait un visage toujours souriant, bien qu'il rît

rarement, et une âme prudente. Il aimait ardemment la sainte Écriture et tout ce qui lui faisait mieux connaître la vérité catholique.

Quand il eut épuisé la science qu'on pouvait lui donner à Utrecht, une heureuse circonstance lui fournit l'occasion d'aller à York, où il entendit pendant plusieurs années le fameux Alcuin, qui devait un peu plus tard faire la gloire littéraire du règne de Charlemagne. Il en revint diacre en 774, « bien instruit et rapportant une ample provision de livres ».

Deux ans plus tard, son protecteur Grégoire mourait. Il fut remplacé par Albéric, qui tout de suite confia à Ludger un projet important. Il fallait relever l'église et l'œuvre apostolique de saint Liefwin, qui dans la Frise orientale, à Deventer, avait établi une mission plusieurs fois ravagée par les Saxons voisins. Ludger accepta, partit, réussit si bien, qu'Albéric l'honora du sacerdoce et l'envoya porter la foi au pays de Dokkum, où saint Boniface avait reçu la couronne du martyr. Pendant six ans, il évangélisa cette contrée, y réalisant des merveilles : « Témoins, disent les Actes, les peuples restés fidèles à la foi qu'il leur prêcha ; témoins, les églises qu'il construisit partout ; témoins, les pieuses abbayes qu'il fonda en divers lieux. »

Or tandis qu'il se reposait de ses travaux au monastère d'Utrecht, une nuit il eut une vision : son vieux et cher maître Grégoire lui apparut : « Mon frère Ludger, suis-moi ! » lui dit-il. Et il le mena sur une éminence ; puis, jetant à ses pieds des feuillets de livres, des lambeaux de vêtements : « Réunis en tas ces objets, » commanda-t-il. Ludger obéit et en fit trois monceaux. Et Grégoire reprit : « Distribue tout ceci dans l'œuvre du Seigneur, et je t'en récompenserai. » Il le bénit et disparut. Le lendemain Ludger raconta ce songe à un saint religieux nommé Marchelm, qui le lui interpréta : « Ces trois monceaux représentent les trois peuples que tu gouverneras. — Plaise à Dieu, répondit Ludger, qu'au lieu qui me sera confié je fasse quelque bien pour le Seigneur ! » La prophétie et le vœu devaient se réaliser également.

De Dokkum, en effet, le missionnaire fut chassé en 784 par une sauvage agression des Saxons conduits par Widukind. Leur fureur brûla les églises, expulsa les prêtres, força les fidèles à l'apostasie. Ces désastres furent si douloureux au cœur de l'évêque Albéric, qu'il en mourut, tandis que Ludger, emmenant avec lui son frère Hildgrim et le moine Gerbert, allait chercher à Rome la consolation dont le Père des fidèles adoucirait un tel chagrin. Mais ensuite il poussa plus loin, jusqu'à la célèbre abbaye du Mont-Cassin. Depuis longtemps il rêvait cette visite : il désirait étudier la règle bénédictine, dont la renommée était venue jusqu'à lui, et l'établir dans son pays, où nul ne la suivait encore.

Deux ans et demi plus tard, il quittait l'Italie et rentrait en France. Charlemagne, qui avait appris à apprécier son zèle, le chargea d'évangéliser le nord de la Frise orientale. Cinq burgs importants demandaient des missionnaires et promettaient d'embrasser la foi. Ludger alla donc semer en ce second terrain la semence du salut. Son arrivée fut marquée par un miracle qui rappelle un des plus touchants de Notre-Seigneur. Chez une matrone chrétienne qui l'avait reçu, il rencontra un aveugle, nommé Bernelf : c'était un aède, fort aimé pour la douceur de ses mœurs et les beaux chants qu'il savait sur les exploits des anciens rois. Avec affabilité il lui demanda s'il voulait recevoir de lui le sacrement de pénitence, et sur sa réponse, le convoqua pour le jour suivant. Bernelf fut exact au rendez-vous ; il trouva l'homme de Dieu à cheval et prêt à partir. Ludger mit pied à terre, emmena l'aveugle à l'écart et entendit sa confession. Puis, lui faisant le signe de la croix sur les yeux : « Vois-tu quelque chose ? lui demanda-t-il. — Oui, répondit l'aveugle en tressaillant de joie, je vois votre main !... » Tous deux se mirent donc en route en conversant des choses de Dieu. Après quelque temps : « Vois-tu cette maison ? » interrogea-t-il. Et l'aveugle aussitôt de la nommer et d'en détailler l'aspect. Alors Ludger l'exhorta à remercier Dieu, le fit doucement prier avec lui et le congédia enfin, en lui recommandant de ne point parler de ce miracle jusqu'à sa mort. Et

de fait le brave homme, pendant plusieurs jours, feignit encore la cécité, réclamant pour se conduire la main d'autrui.

C'est à cet aveugle, devenu un apôtre et un saint, que plus tard, obligé de quitter la Frise, Ludger confia le soin de baptiser les enfants en danger de mort; ce qu'il exécuta avec un grand zèle.

Cependant le Saint poussait ses conquêtes vers le nord. Il aborda dans une île, sur les confins de la Frise et du Danemark; elle s'appelait Fosetes-Landt. Comme il en approchait, tenant en main la croix et chantant les louanges de Dieu, il fit remarquer à ses compagnons un épais brouillard qui couvrait l'île, puis se retira lentement, comme à regret et contraint, tandis que l'air devenait pur et lumineux. « Voyez, voyez! dit-il. C'est l'ennemi que met en fuite la miséricorde de Dieu! » Il débarque, il détruit les temples des idoles, il les remplace par une église; il baptise les insulaires avec l'eau d'une fontaine soi-disant enchantée, dont saint Willibrord s'était servi jadis pour faire chrétiens trois catéchumènes. Et même, parmi ces premiers fidèles, il distingue, il s'attache Landri, le fils d'un des chefs; plus tard il l'ordonnera prêtre, et ce sera pendant de longues années un convertisseur des Frisons.

Une nouvelle révolte, conduite par Huns et Cibrad, interrompit encore ses succès. Mais bientôt la paix revint; Ludger reprit ses courses apostoliques. Son zèle, ses vertus, sa charité infatigable avaient frappé le grand empereur. Quand, en 794, il eut en grande partie pacifié la Saxe indomptable, il crut que Ludger était l'apôtre providentiel qui soumettrait au joug du Christ les peuples encore frémissant sous le joug du Franc. Il le fit évêque de la Saxe occidentale. Ludger refusa: « Il faut, disait-il en alléguant saint Paul, qu'un évêque soit irréprochable. — Hélas! lui répondait humblement l'archevêque de Cologne, saint Hildebaud, ce n'est pas cette règle qu'on a suivie pour moi! » Ludger dut céder. Au nouveau pasteur Charles concéda un vaste territoire, Mimigerneford, où Ludger établit un monastère selon la règle de Saint-Benoît: c'est lui qui donna son nom à la ville de Münster. Et plus tard l'empe-

reur ajouta à ses dons le domaine de Leuze, en Brabant, où s'élevait le monastère de Saint-Pierre. C'est ainsi que Ludger fut appelé au gouvernement d'un troisième peuple.

Là, comme partout, il manifesta, avec une charité presque prodigue, une piété souverainement respectueuse de Dieu. Il répandait de telles aumônes, qu'on l'accusa près de l'empereur de dilapider les biens de l'Église. Charles le manda pour se justifier. Mais le saint était en prières : il ne vint pas. Trois fois l'invitation lui fut renouvelée. Enfin il s'y rendit. Le prince lui reprochant vivement ses lenteurs : « Ne faut-il pas, lui répondit-il, que le service de Dieu soit préféré à tout? C'est votre volonté, c'est la mienne ; ainsi je viens à vous, mieux préparé à entendre vos ordres. — Je rends grâce à Dieu, dit l'empereur avec admiration, de vous trouver tel que je vous ai toujours jugé. Soyez assuré que je n'ajouterai plus jamais foi à ce qu'on me dira contre vous. »

L'esprit prophétique de Ludger lui avait fait voir les ravages que les Normands causeraient bientôt à l'empire. Il les annonça en pleurant à sa sœur Hérigard, à l'empereur lui-même. Est-ce pour détourner ce malheur qu'il eût voulu, malgré une santé bien altérée par ses travaux, porter chez eux la lumière de la foi? Il en manifesta l'ardent désir ; mais Charlemagne, qui voulait réserver à ses sujets un zèle si fécond, ne le lui permit jamais.

Ce zèle, en effet, ne fut entravé que par la mort. Bien que malade depuis quelque temps. Ludger eut encore le courage d'aller prêcher deux fois le même jour dans deux églises voisines de Münster. Mais la nuit même il expira. C'était le 26 mars 809 ; il avait soixante-quatre ans.

SAINT JEAN DAMASCÈNE

DOCTEUR DE L'ÉGLISE

(vers 676-vers 760)

En 635, les Arabes, gagnés à l'islamisme par Mahomet, avaient, sous le commandement de Khalid, conquis sur Héraclius la ville de Damas et toute la Syrie. Mais les chrétiens y avaient gardé une partie au moins de leurs droits, et quelques-uns même jouissaient de la considération parmi leurs vainqueurs. Tel était un noble et riche citoyen de Damas, nommé Sergius. Ses qualités, ses talents attirèrent sur lui l'attention du khalife Moaouia I^{er}, et celui-ci lui confia une charge importante ; vizir, ou gouverneur de Damas, Sergius se servait de sa faveur pour adoucir le joug qui pesait sur les fidèles, et de ses grandes richesses pour racheter les pauvres captifs de sa religion, amenés comme esclaves sur les marchés publics. Il eut un fils qu'il nomma Jean. La postérité devait l'appeler *Damascène*, du nom de sa patrie, et *Chrysorrhœas*, c'est-à-dire *fleuve d'or*, à cause de la science qui s'épancha de ses lèvres éloquentes. Sergius avait commencé à former son fils ; mais il s'inquiétait de lui trouver un maître capable d'en faire également un savant et un fidèle serviteur de Dieu. Or un jour, en traversant le marché d'esclaves, il aperçut, dans un groupe de malheureux destinés à la mort, un homme que ses compagnons entouraient de leur vénération. Interrogé par Sergius : « Je ne suis, dit-il, qu'un pauvre moine qui a consumé sa vie à étudier les sciences humaines et divines. Mon âme est triste à la pensée que je vais mourir sans avoir légué à un autre ces trésors. » Sergius, ému, s'empressa de solliciter du khalife la vie du moine, qui s'appelait Cosmas ; il le donna ensuite comme maître au petit Jean. Cosmas fit de l'enfant un excellent disciple, merveilleusement fourni de toutes connaissances. Et puis il demanda, comme récompense, de pouvoir se retirer humblement parmi les moines de la grande *laure* de Saint-Sabas. Plus tard on vint l'y chercher pour faire de lui l'évêque de Majume.

Sergius mourut. Jean avait déjà conquis une vraie renommée parmi les Arabes, par sa science en mathématiques, en poésie, en grammaire, en philosophie ; la théologie même lui était familière. Aussi le khalife régnant, peut-être Abd-el-Melik (685-705), le nomma, en succession de son père, gouverneur de Damas. Il continua de remplir cette charge sous les Ommyades suivants, trouvant en chacun d'eux la même confiance et la même faveur.

Cependant Léon III l'Isaurien était monté sur le trône de Constantinople ; il avait embrassé l'erreur des iconoclastes et persécutait cruellement les fidèles qui refusaient de renoncer au culte des saintes images. C'est en 726 qu'il commença d'exercer sa tyrannie. Jean Damascène ne put supporter cette atteinte à la foi catholique. Il écrivit, il fit répandre dans l'empire d'Orient, successivement, trois traités *Sur les images*, où il établissait victorieusement la légitimité et l'orthodoxie de leur culte. Cette vigoureuse dialectique, bien loin de convertir Léon l'Isaurien, l'irrita et le poussa à la vengeance. Mais Jean n'était plus sujet de son empire ; il ne pouvait rien contre lui. L'auteur de la *Vie de saint Jean Damascène*, le patriarche Jean de Jérusalem, a raconté, — il est vrai qu'il écrivait plus de cent ans après la mort du saint, — que Léon, pour arriver à ses fins, usa d'un abominable stratagème. Il fit, en imitant l'écriture de son adversaire, composer une lettre où celui-ci invitait l'empereur à venir attaquer Damas en lui promettant son aide pour s'en emparer. Cette lettre, Léon l'envoya au khalife, qui était alors Hisham, en dénonçant la trahison. Hisham, emporté par une naturelle, mais imprudente colère, ordonna, sans plus d'enquête, de couper la main droite de l'innocent gouverneur. Mais celui-ci, qui avait pour la sainte Vierge une filiale dévotion, recourut à sa puissante patronne ; il lui demanda la guérison d'une blessure reçue pour avoir défendu son culte. Et Marie, lui apparaissant dans son sommeil, le regarda avec compassion : « Ta main t'est rendue, » dit-elle. Jean se réveilla ; la main en effet était rattachée au poignet ; mais un léger filet rouge, attestant le bienfait céleste, marquait encore la place où le couteau avait frappé.

Ce miracle démontra au khalife la perfidie de l'empereur. Revenu à ses sentiments d'autrefois, il voulut rendre à Jean ses dignités et son pouvoir. Mais celui-ci avait assez éprouvé la fragilité de l'estime des princes. Il ne voulait plus servir que le Dieu de vérité et de justice. Il vendit ses biens, les donna aux pauvres, et vint frapper à la porte de la laure de Saint-Sabas, aux environs de Jérusalem. Le puissant gouverneur fut tout de suite le plus humble des moines. Le religieux qui accepta la charge de le former aux vertus du cénobite, lui avait donné cette maxime entre autres : « Ne faites jamais votre volonté. » Jean la mit en pratique à la lettre. Aucun ordre ne pouvait soulever une observation de sa part. Un jour que, pour consoler un de ses frères, il lui avait adressé quelques mots, il fut aigrement repris, comme s'il avait sans raison violé le silence, et condamné à une infamante punition. Il s'y soumit sans protester et se contenta de prier les autres religieux d'intercéder, non pour que la peine lui fût remise, mais pour qu'on voulût bien oublier sa faute. Une autre fois, afin d'éprouver sa vertu, son maître lui commanda de prendre les grossières corbeilles d'osier qu'il avait tressées et d'aller les vendre à Damas, en demandant un prix exorbitant. L'humble moine partit avec empressement ; sur les places de cette ville, où on l'avait vu jadis passer avec une escorte brillante sous les ornements de la plus haute dignité, il apparut, vêtu de son misérable sac, offrant sa marchandise, en exigeant, comme un fou, un prix dont l'exagération faisait lever les épaules et excitait les méprisantes railleries.

L'épreuve avait fait éclater la force de sa vertu. Dès lors, appelé au sacerdoce sans qu'il l'eût demandé, il eut permission, ordre même de s'appliquer à des travaux de théologie. Il composa de nombreux ouvrages où l'on admire la puissance de la logique, la sûreté de la doctrine, la profondeur et l'étendue de l'érudition, la clarté lumineuse de la pensée et de l'expression. Sous le titre de *Source de la science*, il a réuni trois traités qui ont pu le faire considérer comme le père de la scolastique et le prédécesseur de saint Thomas d'Aquin. Mais il en a con-

sacré plusieurs autres à combattre les erreurs des monophysites, des manichéens, des monothélites, des Sarrasins, à exposer différentes parties de la morale chrétienne, à comparer diverses sentences des Pères avec celles de la sainte Écriture. Il a même écrit des proses, des hymnes, des odes en l'honneur de plusieurs fêtes et de plusieurs saints. Et il est touchant de voir que chacune de ses hymnes se termine par une louange de la maternité de la sainte Vierge et un appel à sa bonté.

Lorsque Constantin Copronyme eut l'impiété de reprendre la lutte contre les images, Jean Damascène, fidèle à lui-même, recommença à combattre l'hérésie. Il parcourut plusieurs provinces en défendant la foi, en relevant les courages. Il alla même, peut-être dans l'espérance du martyre, affronter à Constantinople la colère impériale. Mais Dieu ne lui accorda pas cette couronne.

Il mourut enfin en paix, dans sa chère laure de Saint-Sabas, le 6 mai d'une année qui n'est pas assez déterminée, à un âge certainement très avancé. Le pape Léon XIII, en le déclarant docteur de l'Église universelle, a fixé sa fête au 27 mars.

28 MARS

SAINT JEAN DE CAPISTRAN

CONFESSEUR

(1385-1456)

Saint Jean de Capistran appartient un peu à la France: son père était un gentilhomme angevin, seigneur de la Ménitré, passé en Italie en 1381 à la suite de Louis II d'Anjou, lorsque ce prince y vint revendiquer ses droits au royaume de Naples. L'entreprise ayant échoué par la mort de Louis II, ses compagnons se séparèrent; plusieurs demeurèrent en Italie, entre autres le seigneur de la Ménitré, qui ne tarda pas à s'y marier

dans la petite ville de Capistrano. Jean naquit en cette ville le 24 juin 1385; à sept ans il perdait son père. Après de bonnes études à Aquila, puis à Pérouse, il embrassa la carrière de jurisconsulte. Le grand schisme déchirait alors la chrétienté, partagée entre trois prétendants à la papauté. Jean avait, à l'université de Pérouse, appris à considérer Grégoire XII comme le véritable pape; il offrit ses services à Ladislas, roi de Naples, qui alors soutenait le parti de Grégoire, et le roi le nomma juge à Pérouse. Mais bientôt, accusé très injustement de trahir la cause qu'il avait promis de défendre, le jeune magistrat fut jeté en prison et traité avec une atroce rigueur, sans que Ladislas parût se souvenir de lui. Un tel renversement de fortune commençait à le détacher du monde, lorsqu'une apparition de saint François d'Assise apporta une nouvelle lumière à son âme : « Que fais-tu? lui disait le saint; qu'attends-tu pour revêtir l'habit que je porte? »

Jean n'avait jamais pensé à la vie religieuse. Tout d'abord il se révolta devant les sacrifices qui lui étaient proposés. La grâce enfin l'emporta; il traita de sa rançon et sortit de son cachot. De retour à Capistrano, il distribua ses biens aux pauvres, dit adieu à tous ceux qui lui étaient chers et vint demander aux Franciscains réformés de Pérouse de le recevoir dans leur noviciat. Il avait alors trente-cinq ans.

Les bons religieux ne se firent pas faute d'éprouver cette vocation, qui peut-être leur paraissait singulière et subite. S'il eut le bonheur de recevoir les premières leçons de perfection de la bouche de saint Bernardin de Sienne, le gardien, frère Marie de Bergame, le tenta de toutes manières. Il lui fit faire le tour de la ville, monté sur un âne, vêtu de haillons, portant un écriteau qui l'accusait de divers péchés; à maintes reprises il lui fit subir la flagellation; il lui adressait avec violence des reproches immérités; deux fois même il le chassa du couvent, en lui déclarant qu'il était incapable de remplir les derniers emplois. Jean supportait tant d'épreuves avec une patience et une douceur qui emportaient l'admiration. Enfin il fut admis à la profession et tout de suite employé au ministère des âmes.

Il se rendait compte que la grâce seule rendrait fécond son apostolat. Aussi s'efforça-t-il de l'obtenir de Dieu par une austerité extrême qui dépassait de loin celle qu'imposait la règle. Il ne mangeait qu'une fois par jour, et jamais de viande, bien qu'elle fût permise dans son Ordre. Il s'infligeait de cruelles disciplines, couchait sur le plancher de sa cellule; encore ne dormait-il que deux ou trois heures par nuit. Pendant sept ans il ne porta pas de sandales; mais partout, au couvent, en ville, en voyage, il allait pieds nus. Sauf dans sa vieillesse, on ne put le forcer à se servir d'une monture pour ses plus longues expéditions. Mais surtout son humilité lui rendait insupportable toute marque d'honneur. Sa piété était sans pareille. Même parmi les plus grands travaux, il s'acquittait de l'office divin avec une ferveur touchante et une extrême révérence. Il y ajoutait bien d'autres prières, surtout l'office de la sainte Vierge; car il aimait la Mère de Dieu d'un amour filial et tendre : « Dieu, disait-il, a voulu que je m'appelasse Jean, pour être le fidèle disciple de Jésus et le fils tout dévoué de Marie. » A l'imitation et sous l'inspiration de saint Bernardin de Sienne, dont il fut longtemps le compagnon, il avait pour le saint Nom de Jésus une dévotion particulière; et tous deux la répandirent avec un immense succès dans toute l'Italie.

Ainsi armé de pénitence et de piété, Jean se livra avec ardeur à l'apostolat, et bientôt obtint une merveilleuse popularité. Dès 1426, le pape Martin V, ému de sa renommée et de son influence, l'utilisa pour combattre la secte, aussi perverse que puissante, des *Fraticelli*. Confirmé dans les fonctions d'inquisiteur par les successeurs de Martin V, il réussit enfin soit à convertir, soit à faire sortir d'Italie ces hérétiques, aussi dangereux pour la société que pour l'Église.

Puis, toujours avec saint Bernardin de Sienne, il entreprit de faire triompher la réforme dans tout l'Ordre franciscain. Il y travailla activement tant en Italie qu'à l'étranger; car, envoyé comme visiteur vers les couvents de tous les pays, il parcourut la Bourgogne, la France, la Touraine, l'Angleterre, l'Irlande, ranimant partout la ferveur et rétablissant l'observance primi-

tive. Et cependant il avait encore fondé plusieurs couvents de son Ordre ; il avait travaillé, sur l'ordre d'Eugène IV, au retour des Grecs à l'unité catholique ; à Bâle, il avait négocié pour arrêter le concile dans ses prétentions schismatiques. Nommé vicaire *a latere*, il avait porté en Asie la réforme franciscaine et rattaché à l'Église romaine les Arméniens en foule ; enfin il prit une part active aux conciles de Ferrare et de Florence. Telle était son activité inlassable, que sans aucun doute soutenait une grâce très spéciale de Dieu et que partout accompagnait une quantité de miracles.

Mais peut-être n'y a-t-il rien d'aussi merveilleux dans cette vie si pleine, que la mission à laquelle il consacra ses derniers efforts. A ce moment, — en 1451, — la Bohême, que Jean Huss et Jérôme de Prague avaient infestée de leur hérésie, semblait donner quelque espérance de conversion. Sur le désir de l'empereur Frédéric III, le pape Nicolas V chargea le frère Jean de développer et de mener à bien le mouvement qui s'ébauchait. Le vaillant missionnaire, malgré ses soixante-six ans, partit sans hésiter. Il traversa, au milieu d'un enthousiasme sans cesse renouvelé par des miracles continuels, le nord de l'Italie, le Tyrol, l'Autriche, partout réunissant autour de sa chaire d'immenses auditoires, que les contemporains. — avec quelque exagération sans doute, — ont évalué à cinquante, quatre-vingts, cent mille hommes. A Prague, il est vrai, il se heurta à des obstacles invincibles, suscités par l'archevêque intrus ; mais, passant en Moravie, il eut le bonheur de convertir en quelques mois, — son journal en fait foi, — jusqu'à onze mille personnes de la noblesse. Il passa ensuite en Hongrie, en Pologne avec le même succès.

Mais à ce moment les Mahométans menaçaient l'Europe chrétienne d'un suprême péril. Après avoir pris Constantinople en 1453, Mahomet II s'avancait sur les frontières de la Hongrie. Et cependant les princes d'Occident ne pouvaient s'entendre pour faire ensemble face au danger. Heureusement Dieu avait préparé à son Église deux défenseurs, Jean de Capistran et Jean Hunyade, le vaïvode de Transylvanie. Tous deux unirent

leurs efforts contre les Turcs, qui déjà assiégeaient Belgrade. Le Saint avait réuni par ses prédications une armée de cinquante mille hommes ; mais paysans pour la plupart, armés de faux, de piques, de bâtons même. Ce furent ces hommes cependant qui, animés d'un saint enthousiasme, comme les croisés de jadis, attaquèrent l'artillerie ennemie au cri de : *Jésus ! Jésus !* et, ce nom béni semant l'épouvante devant eux, bouleversèrent et chassèrent comme un troupeau l'armée immense et jusque-là toujours victorieuse de Mahomet. Le 22 juillet 1456 fut un des jours de salut et de gloire de la chrétienté.

Mais les deux héros de cette journée survécurent peu à leur victoire. Hunyade, le premier, succomba à la peste issue des nombreux cadavres amoncelés autour de Belgrade. Jean le prépara à la mort et prononça son éloge funèbre en versant des larmes. Lui-même était malade déjà ; quoique dévoré de fièvre, il voulut partir pour Wilak, où l'appelaient le magyar Nicolas et la défense de la foi. Mais il ne devait pas sortir de cette ville ni du couvent de son Ordre, où il s'était fait porter. Sur son lit de mort, qu'entouraient le roi de Hongrie Ladislas, la reine et toute la cour, il prédit l'invasion des Turcs, qui eut lieu au xvii^e siècle, la conversion de la Bohême, divers autres événements relatifs à la réforme de l'Ordre franciscain. Enfin, priant avec une ferveur qui arrachait des larmes, il expira doucement le 23 octobre 1456. Il fut canonisé par Alexandre VIII en 1690, et Léon XIII, en étendant son culte à l'Église universelle, a fixé sa fête au 28 mars.

LE BIENHEUREUX RAYMON LULL

MARTYR

(1232-1315)

Lorsque le roi d'Aragon, Jayme I^{er}, eut en 1229 fait la conquête de l'île de Majorque, il distribua à ses fidèles d'amples domaines de cette île heureuse. Et plusieurs, charmés de la beauté et de la richesse de ces terres nouvelles, s'y fixèrent définitivement. De ce nombre fut Raymon Lull, qui était d'une bonne noblesse : on l'a fait même remonter à Marcus Lollius, qui fut à Rome consul en 31 avant l'ère chrétienne. C'est de lui et d'Isabel de Héril que, le 25 janvier 1232, naquit le bienheureux Raymon, après de longues années d'attente. L'enfant, très demandé par d'ardentes prières, ne sembla pas d'abord être une bénédiction pour ses parents. Paresseux, ami du plaisir, il ne songeait qu'à la volupté. A quatorze ans, le roi Jayme l'accepta parmi ses pages, et tout de suite les qualités du jeune homme, qualités de courtisan seulement, conquièrent la faveur royale. Mais à cette faveur il ne dut pas une conduite plus régulière et plus chrétienne. En vain, en 1256, le roi le nommait sénéchal et majordome de son fils Jayme, qu'il faisait gouverneur de Majorque ; en vain, pour donner à ses reproches plus d'efficacité, il le maria à une riche orpheline, Blanche de Picany. Il fallait à cette conversion une autre puissance, celle même de Dieu.

Quelques années après, Raymon poursuivait de ses assiduités une noble dame, Ambrosia de Castello. Et c'est quand il méditait le crime de la séduire, que la miséricorde divine l'atteignit. Quatre fois dans une semaine, tandis qu'il composait des vers qu'il destinait à cette dame, Notre-Seigneur se montra à lui, crucifié, le visage angoissé par la douleur. Néanmoins, endurci, Raymon poursuivit son dessein. Longtemps il se heurta aux résistances d'Ambrosia. Enfin pourtant il obtint d'elle un rendez-vous ; mais quand il fut en sa présence, la malheureuse femme, dont l'unique but était de le sauver, lui

découvrit sa poitrine rongée affreusement par un cancer en lui disant : « Regarde, c'est là cette beauté fragile, déjà livrée à la corruption, qui t'éloigne de la beauté éternelle de Dieu ! » Raymon, foudroyé, rentra chez lui en chancelant ; il tomba à genoux, bégayant une prière sans forme. Et voici qu'une fois encore le divin Crucifié lui apparut, et de ses lèvres desséchées par la fièvre ces paroles descendirent sur le misérable, : « Raymon, suis-moi ! »

Raymon se souleva pour le suivre. Et cette miraculeuse conversion fut le prélude d'une vie dont pas un instant ne fut retiré à la grâce qui agit en lui. Fidèle à la charité prévenante du Christ, il n'eut plus de volonté que pour l'aimer et s'efforcer de le faire aimer.

Dès le lendemain, quand il reparut à la cour, on vit le changement qui s'était opéré en lui. Ce n'était plus le brillant, mais scandaleux libertin de la veille ; sur son visage grave et triste se lisait un sentiment tout nouveau de foi et de contrition. Le soir, tandis qu'il revenait à son palais, la sainte Vierge, associant son action rédemptrice à celle de son Fils, se présenta à lui, près de la porte de l'Almadaina ; elle portait l'Enfant Jésus et le lui offrit en souriant, pour qu'il lui baisât les pieds.

Et Raymon priait : « Jésus-Christ, ô mon père, puisque ta douloureuse passion est le principe et la cause qui m'ont éveillé et arraché au mal, je te demande en grâce, Seigneur, que ce soit elle aussi qui donne l'amour à mon cœur et les larmes à mes yeux, et les bonnes œuvres à mes mains, et à mes pieds les voies sûres ! »

Mais ce repentir suffisait-il à cet amour ? Non, tant que l'Aimé verrait son nom oublié, son tombeau prisonnier, sa grâce méconnue. Donc Raymon serait apôtre, il porterait la science du Christ en tout lieu, il convertirait les infidèles et les Turcs, il ressusciterait l'esprit et la valeur des croisés. Mais quoi ! jusqu'à ce moment il avait négligé, méprisé toute science ; il ignorait tout, langues, philosophie, théologie ; il n'avait goûté, appris que la folle poésie et le *gay savoir*.

Il se préparerait donc à cet avenir, aujourd'hui impossible.

D'abord il se démit de ses charges, abandonna la cour, se réfugia dans la retraite. Puis, un jour, entendant un panégyrique de saint François d'Assise, il fut saisi d'un violent désir de l'imiter dans sa pauvreté et, comme lui, de tout quitter pour Dieu.

Il partit; il visita Saint-Jacques de Compostelle, alla à Barcelone s'agenouiller aux pieds de saint Raymond de Peñafort, à qui il avoua ses fautes, raconta les grâces de Dieu, découvrit ses projets. Il avait l'intention d'aller étudier à l'Université de Paris; le Saint l'en détourna: il devait d'abord édifier par ses vertus ceux qu'il avait scandalisés par ses vices: « Dieu te donnera la science qui te sera nécessaire. »

Donc, après un dernier pèlerinage à la Vierge de Montserrat, le pénitent revint à Palma. Il y commença, il y poursuivit une vie d'étude et de contemplation, distribuant d'abondantes aumônes, qui auraient dissipé sa fortune, si Blanche de Picany n'avait pas demandé et obtenu un administrateur de ses biens et sauvegardé ainsi l'avenir de ses deux enfants.

Et un jour, dans son ermitage de Randa, Dieu récompensa ses études courageuses et ses contemplations assidues; il remplit son âme d'une lumière qui, coordonnant ses réflexions, en firent un système philosophique complet, base future de son apostolat. Toujours il reconnut, il proclama cette aide miraculeuse et divine, et de là lui vint le titre de *Docteur Illuminé*, sous lequel le célébra le moyen âge.

Alors il lui sembla qu'il était suffisamment armé pour commencer ses luttes. A Montpellier, appelé par son seigneur Jayme, il obtint de lui la fondation d'un collège où des missionnaires franciscains, choisis et pleins de zèle jusqu'au martyre, étudieraient la langue des Sarrasins et se prépareraient ainsi à l'évangélisation de ces peuples. Car ce fut toujours là, en avance sur son siècle en ce point comme en plusieurs autres, le grand but de ses efforts. Bien plus que sur la force des armes, — qu'il ne dédaignait pas et pour laquelle il préconisait la fusion de tous les Ordres religieux militaires, — il faisait fond sur l'apostolat, mais un apostolat savant, qui s'adresserait, plus qu'au

peuple, aux hommes instruits et enflés de leur science, et qui, humiliant leur esprit, les gagnerait par la force de la vérité.

Et puis, son collège fondé à Miramar, il se mit en route en 1278 pour porter à travers le monde et faire triompher ses grands projets. De Rome, où il obtint la bénédiction de Nicolas II et l'envoi de cinq missionnaires en Tartarie, il passa en Allemagne, en Grèce, en Arabie, et, faisant le tour de la Méditerranée, toujours prêchant, toujours disputant, ici convertissant, là menacé de mort et finalement expulsé, il vint en Angleterre, de là en Portugal, en Provence, à Rome de nouveau et, en dernier lieu, pour la première fois à Paris. Il resta trois ans dans cette ville ; il y exposa son système philosophique avec un succès qui le rendit populaire : les étudiants le nommèrent *Barbe-fleurie* ; il obtint de Philippe le Bel la fondation, en Navarre, d'un collège semblable à celui de Miramar.

En 1292, il était à Gênes, où il demanda son affiliation au Tiers Ordre franciscain. Si savant et ami de la science qu'il fût devenu, c'est par l'amour divin qu'il était emporté, aussi bien que jadis le pauvre d'Assise, et le cri de saint François : *In joco amor mi mise !* était bien aussi le cri de Raymon.

Et puis il reprend sa vie voyageuse. Au risque de la mort, — et du reste, dès sa conversion, n'avait-il pas désiré, demandé le martyre ? — il va évangéliser Tunis. Bientôt il est chassé de cette ville ; mais, saintement opiniâtre, il y reviendra deux fois encore avant de mourir. Et le voici de nouveau à Naples, d'où il sollicite vainement saint Célestin V en faveur de ses grands projets, — à Rome, où de Boniface VIII il ne peut rien obtenir : — qu'on était loin alors de l'idée des croisades ! Et dans son *Chant de Raymon*, il pouvait dire justement : « Je suis un homme vieux, pauvre, méprisé ; — personne ne m'aide, — et j'ai entrepris une œuvre trop grande ; — j'ai donné maint bon exemple, — et je suis peu connu et aimé. »

On est étonné en pensant qu'au milieu de tant de voyages, d'entreprises, d'enseignement, Raymon Lull ait pu écrire encore tant de livres. Philosophie, théologie, sciences naturelles, poésie personnelle, roman, il a touché à tout avec un talent,

on pourrait dire parfois un génie merveilleux. Beaucoup, ignorant ces mérites, ne le connaissent que comme un savant alchimiste. Pourtant il faut dire que les traités sur l'alchimie qui portent son nom sont apocryphes et que lui-même a toujours méprisé l'art prétendu de la transmutation des métaux.

Enfin, après un voyage à Paris, où l'avait amené le désir de propager la croyance à l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, — un essai d'évangélisation à Bougie, — d'autres courses encore, l'heure de la récompense arriva. Raymon avait quatre-vingt-deux ans. Parti de Palma le 14 août 1314, il débarqua à Tunis d'abord, puis derechef à Bougie; mais la première fois qu'il parla sur la place publique, il fut reconnu arrêté, condamné à mort. Frappé à la tête de deux coups de sabre, le peuple le lapida.

Deux marchands chrétiens relevèrent son corps, où passait encore un souffle de vie; ils le transportèrent à bord d'un navire. Mais tandis qu'ils s'efforçaient de le ramener à Palma, il expira le 29 juin 1315, en vue des côtes de son île natale. Sa dépouille sainte fut reçue par ses compatriotes, venus en procession; son culte s'établit aussitôt, encouragé par des miracles. Et il fut approuvé par Léon X, Clément XIII et Pie VI.

30 MARS

LE BIENHEUREUX AMÉDÉE DE SAVOIE

CONFESSEUR

(1435-1472)

Saint Amédée IX fut le troisième duc de Savoie. Comté depuis le XII^e siècle, ce pays avait été érigé en duché par l'empereur Sigismond en 1414, en faveur d'Amédée VIII le Pacifique. C'est le même qui, retiré dans l'ermitage de Ripaille, fut appelé au souverain pontificat sous le nom de Félix V, par le

pseudo-concile de Bâle en 1439. Alors il abdiqua sa couronne ducale, qu'il laissa à son fils Louis. Mais déjà celui-ci, marié à Anne de Chypre, était depuis cinq ans père de l'enfant qui, par ses vertus et ses souffrances saintement supportées, rachèterait la faute de son aïeul.

Amédée, dès sa naissance, fut un gage de paix : la France et la Savoie se réunirent près de son berceau, par le mariage qui fut alors arrêté entre lui et Yolande, fille de Charles VII. Mais ses qualités de toute sortes firent de lui, bien davantage, l'objet de l'affection et des espérances de son peuple. Il était beau et bien fait, au point qu'on l'eût pris pour un ange parmi les hommes. Franc, ouvert, plein de bonté, de prudence et de discrétion, sa grâce et son affabilité lui conquéraient les cœurs. Dieu lui avait encore donné de grandes dispositions à la prière ; chaque jour il entendait la sainte messe ; sa dévotion le portait à méditer souvent la Passion de Notre-Seigneur. Et il n'entreprenait rien sans avoir demandé dans l'oraison la lumière et la force.

Mais où sa vertu éclata singulièrement, c'est dans la résignation avec laquelle il accepta la plus dure épreuve peut-être : celle d'une maladie cruelle, incurable, effrayante, dont il fut atteint dès le bas âge, dont les accès répétés, loin de s'atténuer par le temps, augmentèrent toujours d'intensité et de fréquence et qui, en épuisant peu à peu ses forces, fut un prétexte à l'ambition et aux révoltes de ses frères.

Il avait pourtant une grande affection, une sincère et généreuse bienveillance pour toute sa famille. A ses frères il ne mesura jamais ni les honneurs ni les biens ; il administra sa propre fortune de manière à donner à ses trois sœurs des dots qui leur permirent les mariages convenables à leur naissance. Et lorsqu'il eut à se plaindre de procédés qui ne répondaient pas à ses avances, ce ne fut pas à l'autorité, mais à la bonté qu'il recourut pour ramener à lui les ingrats.

Il n'était pas faible cependant ; en plus d'une circonstance, quand il s'agit de défendre la justice, de soutenir les droits de l'Église, de prendre en mains les intérêts de la religion, on le

vit ne ménager ni les démarches, ni la force, ni l'emploi même des armes. Mais il est vrai qu'il préféra toujours la paix et la concorde ; et les moyens de douceur et de persuasion furent ceux qu'il employa avant tous les autres.

En 1451, les projets formés dès ses premiers jours pour l'alliance des familles de France et de Savoie parurent réalisables. Les deux fiancés avaient atteint l'âge légal. Leur union fut donc bénite par l'Église ; Dieu lui accorda la concorde et la fécondité. De ce beau mariage, qu'attristèrent seulement des épreuves venues du dehors, naquirent sept fils et deux filles.

Après son mariage, Amédée se fixa dans la Bresse, dont son père lui avait donné la jouissance. Tout en préférant ce séjour pour la tranquillité qu'il y trouvait et l'éloignement des tracas du monde, il ne laissait pas de se faire initier par le duc Louis aux affaires du Gouvernement. Aussi, lorsqu'en 1465 la couronne ducale lui échut par la mort de son père, se trouva-t-il prêt à administrer avec autant d'expérience que de sagesse le peuple dont il allait faire le bonheur.

Il eut pour principal souci que Dieu fût « premier servi », comme avait dit sa sainte contemporaine Jeanne d'Arc. La religion fleurit dans toutes les terres de son obédience. Le blasphème lui était si odieux, qu'il bannissait de sa présence ceux qui s'en rendaient coupables. Et parce que la justice est attribut divin, il avait le plus grand soin de la faire régner partout. Jamais il ne consentit, malgré l'usage, à faire trafic des charges de judicature ; il ne les confiait qu'aux hommes dont il avait éprouvé la conscience et les connaissances juridiques. Lui-même, dans ses arrêts, inclinait comme naturellement, et sauf les droits de l'équité, en faveur des petits et des pauvres ; en lui ils trouvaient plutôt un avocat qu'un juge. Le duc de Milan, son beau-frère, lui disait en plaisantant : « La Savoie est aux antipodes de nos pays ; il y fait, à notre encontre, meilleur d'être pauvre que d'être riche, et les gueux y sont à l'honneur. — Aussi, lui répondit joyeusement le saint, ce sont mes gens d'armes, mes soldats d'élite qui me gardent, moi et mon

pays, non seulement contre les hommes, mais contre le péché et les démons. »

Il ne renvoyait jamais un mendiant sans une aumône ; et c'est pourquoi il portait à sa ceinture une escarcelle pleine de pièces d'argent ; s'il arrivait qu'elle fût vidée avant qu'il eût satisfait tous les quémandeurs, il leur donnait ce qu'il avait sous la main : on le vit briser à son cou le collier de son ordre de l'Annonciade, pour en distribuer les anneaux d'or.

Mais Dieu et son Église étaient les premiers pauvres qu'il voulût secourir. Au service divin il consacrait ce qu'il avait de meilleur ; il n'y craignait pas la prodigalité. Les églises étaient l'objet de ses bienfaits ; des unes il payait les dettes ; aux autres il offrait de précieux ornements ; et cette libéralité s'étendait hors de son pays. Dans un voyage qu'il fit à Rome, peu d'églises de la Ville sainte furent oubliées par ses bienfaits. Ainsi magnifique pour les misérables et pour la religion, il trouvait cependant le moyen, sans avoir établi de nouveaux impôts, de tenir sa cour avec un luxe digne d'un si grand prince, et il laissa à sa mort, en bon état, un trésor qu'il avait trouvé complètement épuisé.

Enfin le mal dont il souffrait, épuisant ses forces, l'acheminait à la tombe. Doux envers tous, il l'était aussi envers la maladie, dans laquelle il voyait un bienfait de Dieu, le plus grand, parce qu'elle le maintenait en sa main et lui rendait facile l'humilité. Cependant ses frères feignaient de craindre qu'elle ne lui enlevât les forces intellectuelles nécessaires au bon gouvernement de ses États ; ils prétendirent s'emparer du pouvoir et de sa personne ; ils vinrent l'assiéger dans la forteresse de Montmélian, et le pauvre duc ne fut délivré de leurs mains que par l'intervention de son beau-frère, le roi de France Louis XI. Mais, bien loin de tirer vengeance de cette conduite aussi ingrate qu'injurieuse, le Bienheureux ne sut que pardonner à ses persécuteurs et leur montrer une affection toujours fraternelle.

Peu de temps après, on lui conseilla d'aller chercher au delà des Alpes quelque adoucissement à son mal. Il vint donc à Verceil ; mais ce devait être pour y mourir. Sentant l'heure

approcher, il déclara sa volonté d'être enterré dans l'église Saint-Eusèbe, au pied du maître-autel, afin d'y être chaque jour foulé sous le pied du prêtre qui monterait offrir le saint sacrifice. Après avoir reçu les derniers sacrements en présence de la duchesse Yolande et de ses enfants, il leur fit une suprême recommandation, bien conforme à tout ce qu'il avait dit et fait pendant sa vie entière : « Faictes bonne justice; aimez les pauvres, protégez veuves et orphelins; faictes fleurir religion. C'est mon dernier avis. »

Il expira le 30 mars 1472, à l'aurore. La piété de ses sujets le considéra tout de suite comme un saint. Dix ans après, il était honoré à Chambéry, à Seyssel, à Annecy; un tableau le représente entouré de quatre cercueils, en témoignage des résurrections qu'on lui attribue. En 1518, l'évêque Claude de Seyssel fit commencer le procès de sa canonisation. Mais la cause subit de longs retards; malgré l'intervention de saint François de Sales, ce fut seulement en 1677 que le pape Innocent XI inscrivit au rang des bienheureux, le pieux duc dont il reconnaissait le culte immémorial.

31 MARS

SAINT NICOLAS DE FLUE

ERMITE

(1417-1487)

Le frère Klaus, — c'est ainsi que, dans leur vénération, les Suisses nomment familièrement saint Nicolas de Flue, — ne fut qu'un simple paysan suisse; mais Dieu même se fit son maître et l'éleva à la plus haute contemplation. Il naquit le 21 mars 1417, d'une famille humble d'agriculteurs, dans le canton d'Unterwald, à Sachlen; c'est une petite bourgade, toute voisine du lac de Sarnen. Henri de Flue et Hemma-Roberta étaient avant tout de pieux chrétiens qui n'usaient

de leur modeste aisance que pour mieux servir Dieu et ses pauvres, selon l'exemple que leur avait laissé une longue suite de saints ancêtres. Ils n'eurent garde de former d'autre sorte leurs nombreux enfants. Nicolas, l'aîné, fut particulièrement fidèle à leurs leçons ; dès sa toute petite enfance, il se montra aussi soigneux de leur obéir qu'attentif à la voix de Dieu, qui l'appelait à la prière. Toujours empressé à l'invitation divine, il avait de multiples industries pour s'isoler des autres et se ménager des heures de recueillement. Il prolongeait son travail, afin d'éviter de rentrer avec la bande de ses frères et, restant en arrière, s'absorbait dans la méditation ; ou bien, quand on prenait du repos, il gagnait un lieu écarté ; au milieu d'un fourré, sous un grand arbre, se croyant bien caché, aperçu pourtant de ses parents heureux de cette piété précoce, il ouvrait son cœur à la grâce et déjà recevait de Dieu d'abondantes illuminations.

Cependant à l'extérieur c'était, sauf par ses vertus, un enfant comme les autres, peinant dans les rudes travaux des champs, soignant les troupeaux, ne recevant au reste nulle autre instruction que les enfants de son âge. Mais on pouvait voir l'action de Dieu sur lui, à sa gravité douce et souriante, à son amour de la paix et de la concorde, à sa complaisance empressée, à son attrait pour le jeûne et la pénitence.

Ainsi il arriva à l'adolescence ; et s'il eût consulté son goût, déjà le désir de la vie solitaire et contemplative l'eût entraîné au loin. Accoutumé à l'obéissance, il consentit au mariage que lui proposaient ses parents ; il épousa Dorothee Wyssling, et ce fut une union parfaitement heureuse et bénie : il en naquit dix enfants, cinq fils et cinq filles. Tous, formés comme leurs parents, eurent une existence très honorable.

Au reste Nicolas ne vivait pas à l'écart de ses compatriotes ; il était fort estimé de tous par son jugement droit, sa parfaite franchise, son esprit profondément religieux ; on venait prendre ses conseils, on le choisissait comme arbitre, on eût voulu lui confier les hautes charges du canton ; mais sa modestie les repoussa constamment.

Bien plus, en deux occasions il fut appelé à prendre les armes dans des expéditions militaires : en 1444, dans la longue guerre qui s'éleva entre Zurich, d'une part, et Schwytz, aidé de ses alliés fidèles, Unterwald et Uri, de l'autre ; en 1460 ensuite, quand les cantons fédérés conquièrent sur l'Autriche le pays de Thurgovie. On le vit alors marcher à l'ennemi, la pique d'une main, le chapelet de l'autre ; il fit la guerre bravement, mais chrétiennement, évitant et faisant éviter tous les excès.

Cependant rien ne faisait dévier sa vie intérieure, et Dieu lui-même, par des visions symboliques, l'introduisait au profond de ses mystères et lui traçait peu à peu la voie nouvelle, extraordinaire par laquelle il devrait parvenir à la perfection. En 1467, la lumière était éclatante, la volonté divine manifeste ; il restait à obéir.

Nicolas avait cinquante ans ; la situation de sa famille était assurée, presque tous ses enfants établis ou élevés du moins. Il pouvait, sans nuire à des intérêts sacrés, renoncer au monde. Il s'ouvrit à sa femme de ce qu'il sentait être sa vocation : il lui fallait quitter sa maison, les êtres qu'il aimait tendrement, se retirer au loin dans une solitude, où il ne trouverait plus que Dieu, mais où il le trouverait pleinement. Dorothée, en vraie chrétienne, comprit la grandeur d'un tel sacrifice et ne s'y refusa pas. Un jour de juillet, Nicolas parut devant sa famille, ses proches, ses amis assemblés. Il était tête nue, pieds déchaussés, vêtu d'une longue robe d'étoffe grossière, un bâton à la main. Non sans émotion il fit ses adieux, embrassa les assistants, les exhorta à ne jamais perdre de vue leur salut, et, au milieu des larmes, il partit.

Il voulait aller loin, bien loin des êtres chéris. Il se dirigea vers le Jura ; du haut de la montagne, il apercevait la petite ville de Liechstal. Mais une vision qui lui montra la ville toute rouge de sang ou de flammes, un bon avis donné par un paysan hospitalier touchant les mauvaises dispositions des habitants à l'égard des Suisses, lui firent comprendre que Dieu ne le voulait pas hors de son pays. Fidèle à la grâce, il revint sur ses pas.

Il s'enfonça alors dans les bois qui environnaient Sachslen ; à l'insu de tous, il vécut huit jours sous les fourrés, uniquement occupé de la prière, ne mangeant ni ne buvant. C'était le début d'un jeûne absolu qui allait durer vingt ans. Au bout d'une semaine des chasseurs, en quête de gibier, furent conduits par leurs chiens vers sa retraite ; stupéfaits, il reconnurent Nicolas et s'empressèrent d'annoncer la bonne nouvelle. Et bientôt on vint le solliciter de rentrer dans sa demeure. Lui s'y refusa doucement, mais invinciblement. Importuné même par ces instances, il chercha une solitude plus profonde ; il la trouva dans la vallée de Melchtal, qui, partant du lac de Sarnen, creuse le massif montagneux.

C'est là qu'il vivra dorénavant, assez loin des hommes pour vivre avec Dieu, assez près d'eux cependant pour lui permettre une influence puissante qu'il exerça pour le bien des âmes et de la patrie. Dès lors il partagea ses journées entre ces grands intérêts. Levé à minuit, il sera à Dieu seul jusqu'à midi, priant, méditant, assistant, quand il lui est possible, au saint sacrifice de la messe. Deux heures de l'après-midi, il sera à la disposition de ceux qui requerront ses conseils, ses lumières, ses prières. Et puis, errant dans les bois, ou retiré dans son ermitage, il reprendra avec Dieu ses intimes conversations, où il puise tant d'inspirations saintes et de connaissances merveilleuses.

Telle fut la vie de saint Nicolas pendant vingt ans. Elle sembla singulière tout d'abord, malgré la sympathie qu'il s'était attirée avant même de l'entreprendre. Son abstinence totale de nourriture ou de boisson étonnait à bon droit, tellement qu'on l'observait avec défiance. Et les gens du village, les administrateurs du canton, les autorités religieuses et politiques organisèrent à l'entour une série de contrôles et une surveillance qui prouvent abondamment la volonté de tous de n'être pas des dupes. Mais quand il fut constaté de manière indubitable que le saint homme ne prenait de fait aucun aliment matériel et que, comme il le dit au curé de sa paroisse, la méditation de la Passion, la vue du prêtre communiant à la messe et la sainte

communion — qu'il faisait lui-même, d'abord aux grandes fêtes, puis tous les mois, — étaient les réserves sacrées où il puisait sa vie même physique, les chrétiens fidèles et simples qu'étaient encore ses compatriotes l'entourèrent de vénération. Dès lors, par son existence austère et vouée à la contemplation, par son accueil toujours cordial et souriant, par son zèle apostolique, par les conseils, souvent prophétiques, qu'il donnait, il exerça une action qui s'étendit non seulement à tous les cantons de la Suisse, mais aux pays environnants et même à leurs souverains.

Cette influence, un jour, détermina l'avenir de la Suisse. Après les victoires de Granson, de Morat et de Nancy, la division s'était mise, en 1476, entre les cantons au sujet du partage du butin fait sur les Bourguignons et de l'admission de Fribourg et de Soleure, qui demandaient leur entrée dans la confédération. Les choses s'envenimèrent au point que, en 1481, la guerre civile menaça d'éclater. Nicolas intervint; il demanda, il obtint que les confédérés vinssent tenir à Stanz une assemblée. Il y parut lui-même, son chapelet d'une main, son bâton de l'autre; il y parla, et ce fut avec tant de persuasion et de patriotisme, qu'il apaisa les querelles. Pour toujours la Suisse était unie et forte.

Le soir même il retournait, paisible, à son ermitage. Il devait y vivre six ans encore. Quand sa soixante-dixième année fut arrivée, de grandes et terribles douleurs lui annoncèrent l'approche de la mort. Il les supporta huit jours avec une patience admirable, tandis que son pauvre corps se tordait de souffrance sur sa misérable couche. Enfin le mal s'apaisa un peu; Nicolas put recevoir dans le calme les derniers sacrements, et il s'éteignit doucement le 21 mars 1487, à la date même où il était entré en ce monde.

Saint Nicolas de Flue, béatifié en 1669, a reçu les honneurs de la canonisation en 1872. Sa fête est fixée au 31 mars, jour de la translation de ses reliques dans l'église de Sachslen en 1540.



MOIS D'AVRIL

1^{er} AVRIL

SAINT VALÉRY
ABBÉ ET CONFESSEUR
(549-vers 625)

Vers l'an 594, l'abbaye de Luxeuil, fondée par saint Colomban quelques années auparavant, réunissait déjà, sous la direction austère et forte du Saint, plus de deux cents religieux, et sa réputation était au loin répandue. Un jour deux moines se présentèrent pour y être reçus : l'un s'appelait Bobon ; il était le disciple de son compagnon, qui avait pour nom Walaricus dont on a fait Valéry. Tous deux venaient, dans le désir d'une vie plus sainte, du monastère que, sous le titre de Saint-Germain, avait établi l'évêque d'Auxerre, Aunacharius. Valéry était âgé d'environ quarante-cinq ans ; né en Auvergne, d'une famille pauvre, il avait, par un prodige d'application, en gardant les brebis, appris seul à lire, pour pouvoir réciter les psaumes ; car il était, tout enfant, plein de l'amour de Dieu. Aussi bientôt, vainquant la résistance de son père et même celle des moines — qui hésitaient à le recevoir, par pitié pour la douleur paternelle, — il était entré à l'abbaye d'Autoin, près d'Issoire. De là, une puissante volonté de se détacher davantage de sa famille et de son pays l'avait conduit à Auxerre. Il était grand et mince ; son visage, doux et gracieux, était éclairé par des yeux magnifiques ; tout en lui attirait et charmait. Colomban accueillit les deux postulants, et d'abord on appliqua Valéry aux travaux du jardin ; il s'y donna avec une humble soumission qui fut bénie de Dieu. L'abbé ne tarda pas à reconnaître que les planches bêchées, les arbres taillés par le novice regorgeaient de

fruits et que, malgré le pullulement d'insectes malfaisants dans toutes les autres parties du jardin, celles que cultivait Valéry avaient été absolument préservées. Où qu'il allât, le bon jardinier portait avec lui la suave odeur de ses fleurs et de ses fruits. Un jour qu'il entra dans la salle du chapitre, Colomban fut embaumé de ce parfum vraiment céleste ; embrassant Valéry, il s'écria : « C'est toi, mon bien-aimé, qui es vraiment le seigneur et l'abbé de ce lieu ! »

De fait les vertus du novice répandaient, mieux encore, un arôme d'édification qui enchantait ses frères. Sa piété, qui ne se pouvait contenter des prières communes, sa régularité, fidèle observatrice d'une discipline presque inhumaine dans son austerité, son ardeur au travail, sa pénitence, qui ne lui permettait qu'une couche de sarments, des vêtements à peu près aussi cruels qu'un cilice, une abstinence et même un jeûne perpétuels, mais surtout une douceur charmante, une charité toujours en éveil, à travers laquelle resplendissait le zèle des âmes, tout contribuait à faire de lui, selon le mot de Colomban, le seigneur de l'abbaye. Cependant lui, se sentait trop entouré de bienveillance et d'amitié ; il aspirait à plus de solitude. Il demanda donc à saint Colomban, avec un autre religieux nommé Waldolène, la permission d'aller chercher un désert où l'âme aurait à souffrir autant que le corps.

Colomban accueillit la prière. Pour des raisons inconnues, Valéry ne s'éloigna pourtant de Luxeuil que lorsque la tyrannie de Thierry II d'Austrasie en eut chassé le saint fondateur en 610. Alors, — ou un peu après, — les deux moines partirent ; ils se dirigèrent vers le nord-ouest et, suivant le cours de la Somme, arrivèrent aux rivages de la Manche, accompagnés par la faveur de Clotaire II, le roi de Neustrie.

Ils passaient à Wailly, lorsque le seigneur du lieu, Sigobard, y rendait la justice. En exécution de son arrêt, un coupable venait d'être pendu ; le cadavre se balançait à la potence. Valéry accourt ; malgré les satellites, il coupe la corde, étend le corps sur le sol ; il se prosterne près de lui, face contre face ; il prie, et voici que tout à coup l'homme renaît, il s'agite, il se relève.

il est ressuscité. Mais Sigobard tenait à sa justice ; il ordonne de suspendre de nouveau le misérable au gibet. Alors Valéry se fait menaçant : « Ta sentence a été une fois exécutée, dit-il ; c'est un miracle qui a ranimé cette vie. Ce que Dieu a fait, tu ne peux le défaire, et ce n'est qu'avec moi que cet homme mourra de nouveau. » Cette vaillance imposa au seigneur, qui n'osa pas aller au bout de son droit.

^h C'est non loin de Wailly que, sur la concession du roi et de l'évêque, Valéry s'établit avec son compagnon : le lieu s'appelait Leuconoüs ; il est devenu Saint-Valéry-sur-Somme. Dominant d'un côté la mer et d'un autre la Cleude, il était surplombé par de vastes rochers et, pourtant, touchait aussi à des terres fertiles, d'où les solitaires tireraient leur subsistance. Mais, solitaires, ils ne le furent pas longtemps. Comme à Luxeuil, les vertus de Valéry répandirent un parfum qui attirait vers elles. Bientôt le nombre des disciples qui s'attachaient à lui suffit à former une abbaye soumise à sa direction. Et Dieu, en lui accordant avec largesse le don des miracles, des prophéties et celui de lire au fond des cœurs, manifestait avec évidence sa volonté de ne pas laisser son serviteur « cacher sa lumière sous le boisseau ».

Par un de ces miracles, il se prépara un successeur et fit un saint. Il y avait dans un village des bords de l'Oise un pauvre infirme dont les jambes, les bras disloqués et contournés ne pouvaient lui rendre aucun service. On l'apporta à Valéry ; et le saint, pris d'une tendre compassion, l'accueillit dans sa cellule ; il passa ses mains sur les membres du malheureux ; ce contact éveilla en eux de vives douleurs ; mais en même temps il les redressait, les fortifiait. L'infirme se releva guéri. Dans sa reconnaissance, il s'attacha à son bienfaiteur, entra au monastère et bientôt s'y fit remarquer par ses grandes vertus. Ce fut saint Blidmond, qui devint le second abbé de Leuconoüs.

Valéry ne se livrait pas tant à la contemplation qu'il négligeât de semer la parole de Dieu parmi les peuplades des environs, qui comptaient encore beaucoup de païens. Un jour il revenait à son abbaye, lorsque, sur le bord d'un petit cours

d'eau, il aperçut un tronc énorme de chêne qui portait une quantité d'images païennes. Pris d'une sainte indignation, il ordonne à un jeune moine, son compagnon, de renverser cet arbre, et celui-ci, fort de l'obéissance, s'approche ; il le touche et l'arbre s'écroule avec fracas, entraînant les idoles qui se brisent. Mais les infidèles accourent ; ils s'arment de pierres, de bâtons ; ils menacent de frapper les audacieux apôtres. Leur colère n'émeut pas Valéry ; intrépide, il s'avance vers eux, les interpelle, leur montre l'inanité des dieux qui n'ont pu se défendre. L'éloquence ardente de sa parole touche ces âmes frustes ; les armes tombent des mains, l'idolâtrie est bannie des cœurs. Plus tard une chapelle fut construite en ce lieu, à l'honneur de saint Valéry, près de la fontaine où le saint abbé se serait lavé, dit-on.

Ce n'était pas sur les hommes seulement que la douceur gracieuse de Valéry exerçait son empire : les oiseaux venaient se poser sur ses bras, sur ses épaules, pour recevoir de sa main leur frêle nourriture. Et quand ses frères approchaient, jetant l'émoi parmi ses protégés, il les écartait en souriant : « Laissez, leur disait-il, laissez ces innocents manger en paix leur petit grain. » Mais s'il était bon pour les oiseaux, il l'était davantage pour ses religieux. Il les corrigeait bien plus par ses avis paternels que par des châtiments, dont la règle de Luxeuil était fort prodigue. Les coupables, au lieu de la flagellation qui devait les punir, recevaient du saint abbé un avertissement indulgent qui les ramenait efficacement au devoir.

Ainsi vécut-il jusqu'à une vieillesse avancée. Un dimanche, traversant une forêt où il aimait à se retirer pour prier solitaire, il s'arrêta près d'un arbre, cassa deux petites branches qu'il enfonça en terre, encadrant ainsi la longueur d'une fosse, et il dit à ses religieux : « C'est ici que vous m'ensevelirez. » Ils comprirent que Dieu lui avait révélé sa mort prochaine. En effet, le dimanche suivant, il rendait paisiblement son âme à Celui qui a dit : « Bienheureux les doux, parce qu'ils posséderont la terre. » Le tombeau de Valéry fut bientôt célèbre par de nombreux miracles, et deux villes de cette côte de la Manche prirent son nom et devinrent ainsi son apanage terrestre.

2 AVRIL

SAINT FRANÇOIS DE PAULE

CONFESSEUR

(1416-1507)

Jacques Martorilla et Vienne de Fuscaldo, bons bourgeois de la petite ville de Paola, en Calabre, et meilleurs chrétiens, avaient imploré l'intercession de saint François d'Assise pour obtenir de Dieu un fils. Il leur fut donné en 1416, et l'enfant, par reconnaissance, reçut le nom de François. Mais lorsqu'il naquit, un de ses yeux était couvert d'une taie qui lui enlevait la vue ; les parents, s'adressant encore à leur protecteur, promirent, s'il accordait la guérison de ce mal, que le petit miraculé porterait un an l'habit franciscain dans un monastère de l'ordre. Leur prière fut encore exaucée. L'enfant, guéri soudain, grandit dans les sentiments d'une ardente et austère piété, dont l'exemple lui était donné par son père. Mais il est remarquable qu'il ne reçut aucune instruction, sinon religieuse, au point qu'il semble n'avoir jamais appris même à lire ; ainsi tout ce qu'il sut, il ne le dut qu'à l'enseignement du Saint-Esprit lui-même.

A treize ans, pour accomplir le vœu de ses parents, il entra au couvent des Cordeliers de la ville de Sainte-Marie. Le zèle avec lequel il se plia à toutes les exigences de la règle, ajoutant même aux pénitences qu'elle imposait, donna aux bons Pères le désir de garder parmi eux un si fervent enfant. Mais François savait déjà que Dieu lui réservait une autre vie ; il résista respectueusement aux avances et, l'année achevée, retourna chez son père. Alors, avec ses parents, il entreprit à travers l'Italie une série de pèlerinages dévots : à Assise, à Rome, au mont Cassin, probablement aussi chez les ermites du mont Luc, près de Spolète ; car c'est à eux, semble-t-il, qu'il emprunta l'habit que plus tard il donna aux religieux de son Ordre.

Et puis, rentré dans sa ville natale, sous la poussée de l'Esprit de Dieu, cet enfant de quatorze ans commença, avec l'assentiment de son père, la vie la plus cruelle à son corps innocent. D'abord dans un coin d'une propriété de sa famille, et bientôt dans une solitude plus complète, il se livra à la contemplation et à la pénitence. Il s'était creusé dans un rocher une sorte de niche étroite où il n'entrait qu'à grand'peine ; c'est là qu'il priait, veillait, se flagellait. Il n'était habillé que d'une robe d'étoffe dure et blessante, qui recouvrait un cilice ; il ne mangeait que des herbes crues, qu'il cueillait sur les pentes de la montagne. Tel il vécut, solitaire, pendant cinq ans, livrant à la nature une guerre impitoyable, dont il offrait à Dieu les trophées sanglants.

Une si prodigieuse existence ne pouvait passer inaperçue ; elle fut bien vite admirée, enviée. Dès 1435, à dix-neuf ans, François recevait ses premiers disciples. Ses parents lui firent d'abord construire une petite chapelle et trois cellules. Mais le nombre des ermites augmentant sans cesse, il obtint en 1452, de l'évêque de Cosenza, Pyrrhus, l'autorisation de bâtir un monastère plus considérable. On vit alors quelle vénération environnait le jeune supérieur ; des environs lui vinrent des travailleurs bénévoles, gens de métier, paysans, mais aussi personnages de la noblesse, hommes et femmes, qui, sous ses ordres, élevèrent la sainte demeure. On vit aussi de quel amour Dieu protégeait l'œuvre nouvelle, au nombre et à l'éclat des miracles dont il la favorisa. Ils étaient journaliers : François entraînait dans un four à chaux en pleine activité, pour en réparer les brèches ; il arrêtait dans sa chute et fixait avec son bâton un énorme quartier de rocher ; il faisait jaillir, d'un roc où jamais on ne put constater une fissure, une eau abondante qui ne cessa plus de remplir sa vasque toujours débordante. Du reste la nature entière fut aux ordres de ce saint pénitent, qui à force d'innocence avait recouvré la puissance d'Adam sur elle, et il serait impossible de compter même les prodiges qu'il semait comme en se jouant pour le bien des misérables, qui n'imploreraient jamais en vain sa bonté. Ne citons que celui-ci ; aussi

bien ce ne sont pas ces merveilles qui font la sainteté, si elles en sont souvent l'ornement divin.

François avait un neveu qui manifestait le grand désir de partager la vie érémitique de son oncle. Mais la mère du jeune homme lui opposait une résistance invincible. Or il arriva qu'il mourut, sévère punition d'une tendresse trop humaine. On porta le corps à l'église du couvent ; l'office achevé, on s'apprêtait à le descendre dans la fosse ; mais le Saint s'y opposa et le fit porter à sa cellule. Là, en une nuit de prières et de larmes, il obtint de Dieu que le jeune homme revînt à la vie. Le jour venu, il alla trouver sa sœur ; il lui demanda si elle consentirait à ce que son fils fût religieux. « Ah ! s'écria-t-elle en sanglotant, plût à Dieu qu'il le fût ! Mais c'est trop tard maintenant ; je ne le verrai jamais plus ! — C'est assez, dit François, si vous donnez votre consentement. » Et il amena vers elle le jeune ressuscité, déjà revêtu du rude habit des ermites.

S'il était puissant en œuvres miraculeuses, François était surtout miséricordieux et bon. La vie qu'il menait, et que ses disciples acceptaient à son exemple, était dure et mortifiante presque à l'excès. Mais il savait la faire pratiquer, la faire aimer par le charme de son sourire, de sa parole, de son indulgence. Il corrigeait les fautes sans doute, — et pour souligner ce rôle des supérieurs il a voulu que ceux de son Ordre se nommassent *correcteurs* ; mais il les corrigeait suavement, amenant les délinquants à les reconnaître et se contentant presque toujours de cet aveu et d'un doux reproche. On dit que saint Michel, pour qui il avait une grande dévotion, lui apparut un jour et lui présenta un cartouche où, parmi des flammes, brillait en lettres d'or le mot *Charité*. Ce devait être les armes de l'Ordre ; et le Saint, adoptant ce mot comme devise, s'en servait presque constamment : « Par charité, disait-il, faites ceci ! — Allons par charité ! — Par charité, acceptez cette herbe, prenez cette poudre, » faisait-il encore en présentant l'objet grâce auquel il accomplissait un miracle et guérissait des maux.

Il fallait en effet une charité vraiment divine pour pratiquer

une vie aussi austère que la sienne. Aux trois vœux de religion, il ajouta et fit approuver par plusieurs papes, comme constitutif de son Ordre, le vœu de la *vie de Carême*, c'est-à-dire de ne jamais rien manger qui eût eu vie animale ou sortît d'un animal : viande, poissons, œufs, lait, beurre... Lui-même allait toujours pieds nus et ne permettait à ses fils que les sandales. Vêtus seulement d'une robe d'étoffe rugueuse, serrée par une corde de laine, et d'un court chaperon, ils ne devaient les quitter ni le jour ni la nuit, et ils prenaient sur une planche leur bref sommeil. Ils jeûnaient tous les jours, de la Toussaint à Noël, de la Quinquagésime à Pâques, et le reste de l'année, tous les mercredis et vendredis.

Et cependant il y avait affluence de novices. Les villes demandaient des couvents ; il s'en élevait, après celui de Paola, à Paterno, à Spezano, à Cortone, à Milazzo en Sicile, à Carigliano. Cet enthousiasme pour la pénitence était béni par l'Église. L'évêque de Cosenza avait comblé de ses faveurs l'héroïque fondateur. En 1473, le pape Sixte IV approuvait l'Ordre et donnait à ses membres le nom d'*Ermites de saint François*, que plus tard Alexandre VI changea en celui de *Minimes*. Et bientôt la France, et puis l'Espagne, et l'Allemagne elle-même s'ouvrirent avec empressement à leurs pieux essais. Car la renommée du Saint avait franchi les limites de l'Italie. Louis XI de France, frappé des nombreux miracles qu'on racontait de lui, conçut l'espoir d'obtenir par sa puissance la guérison de la maladie dont il était consumé : il lui demanda de venir à sa cour. A grand'peine, sur l'ordre exprès du pape, François répondit à l'invitation. Son voyage fut un triomphe continuel. Quand il arriva à Plessis-lès-Tours, le 24 avril 1482, Louis XI le reçut comme le pape même ; il s'agenouilla, lui baisa les mains, implora la vie. François sut lui faire comprendre que la vie éternelle seule importait ; il le prépara à la mériter et, grâce à ses saintes exhortations, le roi mourut résigné, pénitent et confiant, le 4 août 1483.

Auprès des deux rois suivants, Charles VIII, Louis XII, le *Saint Homme*, le *Bon Homme*, comme on l'appelait, — et ce sur-

nom familier passa à ses enfants, — trouva la même vénération et la même faveur. Charles VIII lui fit construire des couvents à Plessis, à Amboise, à Gien, à Mâcon; pendant son expédition en Italie, il fonda même à Rome, en 1495, le couvent de la Sainte-Trinité au mont Pincio, que selon sa volonté habiteraient des religieux français. De son côté François, par ses prières, lui obtenait la victoire de Saint-Aubin; et, averti miraculeusement du danger que les Français couraient à Fornoue, il faisait si bien violence au ciel, que le désastre redouté se changeait en triomphe.

Enfin Dieu lui révéla de sa mort prochaine. C'est en France, qu'il n'avait pas voulu quitter depuis vingt-cinq ans, qu'il la vit venir. On avait dit de lui qu'il avait ressuscité Adam avant son péché; c'est dans la paix et dans la joie d'un Adam demeuré toujours fidèle qu'il s'endormit, pour se réveiller au paradis, après avoir recommandé à ses fils l'amour de Dieu et la charité mutuelle. C'était le 2 avril 1507 et le vendredi saint. Le pape Léon X le canonisa douze ans après, en 1519.

3 AVRIL

SAINT BENOIT LE MORE

CONFESSEUR

(1526-1589)

« Dieu, nous dit l'Écriture, ne fait pas acception de personnes » dans la distribution généreuse de ses dons sanctifiants. Saint Benoit le More illustre cette vérité d'un magnifique exemple. Nègre et esclave, d'une absolue ignorance des lettres, il est cependant, par une suite merveilleuse de grâces auxquelles il a parfaitement coopéré, parvenu à une sainteté éminente et a mérité d'être proposé par le pape Pie VII à la vénération et au culte du monde chrétien.

Il naquit, sans doute en 1526, au nord de Messine, sur la terre de Saint-Philadelphie, aujourd'hui San Fratello. Son père, Christophe Manasseri, était esclave ; sa mère, Diane Larcari, née dans l'esclavage, avait été affranchie par son maître, de la famille des Lanza, et tous deux étaient issus de la race nègre. Le maître de Christophe avait promis de donner la liberté au premier enfant qui leur naîtrait. Ce fut Benoît. Élevé dans la pratique de la foi la plus ardente, il répondit tout de suite aux leçons de ses parents. Dès son enfance il fut chargé du soin des troupeaux et il profitait de la solitude des pâturages pour se livrer à de longues prières, où Dieu se faisait lui-même son précepteur, car jamais il n'apprit même à lire. Et déjà le petit Benoît unissait à l'oraison la première des vertus, fondement de toutes les autres, l'humilité. La noirceur de son teint, la bassesse de sa condition lui valaient les railleries des petits bergers qu'il devait fréquenter. Et sa piété même, tout en lui attirant l'estime et l'admiration, étaient parfois, comme il arrive parmi les enfants, l'objet de leurs moqueries. Mais Benoît supportait tout avec une angélique patience et préluait à l'exercice de cette douceur qui serait la note particulière de sa sainteté.

A dix-huit ans, à force d'économies, il avait acquis une paire de bœufs et dès lors se livrait à la culture. Or un jour un anachorète, issu de la noble famille des Lanza, qui, avec quelques compagnons, avait fondé un ermitage sous la règle de Saint-François, passait dans les champs où labourait Benoît, en ce moment en butte aux méchantes plaisanteries des autres travailleurs. L'homme de Dieu fit de vifs reproches à ceux-ci : « Bientôt, leur dit-il, vous entendrez vanter la renommée du pauvre homme que vous raillez aujourd'hui. » Et quelques jours après, rencontrant de nouveau l'humble nègre qui poussait encore sa charrue : « Que fais-tu ici ? lui demanda-t-il. Vends tes bœufs et suis-moi. »

Avec une admirable simplicité, comme jadis les apôtres, Benoît obéit. L'attelage vendu, il se joignit aux ermites de Saint-François ; il avait alors vingt et un ans. Et le pape Jules III venait

d'approuver par un bref la congrégation à laquelle il se donnait.

La vie très sainte de ces religieux faisait l'admiration de leur voisinage, et celle-ci se témoignait par des empressements qui troublaient leur solitude. Ils quittèrent Santa-Domenica leur première retraite et se réfugièrent d'abord dans la vallée de Mazzara, puis à Mancusa, dans un horrible désert, où ils durent chasser les loups de leurs cavernes pour trouver un asile. Mais là encore ils furent découverts : un miracle de Benoît, qui guérit une malheureuse atteinte d'un cancer, attira vers eux la foule des solliciteurs. Ils s'enfuirent de nouveau sur le Monte-Pellegrino. Et Lanza étant mort, ses fils élurent Benoît pour les diriger en sa place.

Il demeura leur supérieur jusqu'en 1562. Alors le pape Pie IV réunit la congrégation à l'ordre de Saint-François, dont elle avait les règles. C'était le moment où la réforme franciscaine commençait à s'établir en Sicile. Benoît voulut se donner à elle et, pour la trouver, entra au couvent de Sainte-Marie de Jésus, à Palerme. Il y fut reçu avec grande joie, tant sa renommée de sainteté était dès lors répandue.

C'était de vertueux moines que ces réformés. D'une austérité de vie extrême, ils passaient l'année presque entière dans une jeûne rigoureux, ne mangeant cinq jours de la semaine que des herbes et du pain, couchant sur la terre ou sur des planches, serrant leurs membres dans des chaînes de fer, se labourant le corps à coups de discipline. Benoît les égalait tous par sa pénitence ; il les surpassait par sa douce humilité, qui lui faisait l'âme la plus patiente, la plus charitable, la plus égale, et le visage le plus souriant, malgré la maigreur que causait la rigueur de ses jeûnes.

On lui donna les fonctions de cuisinier, ce qui, vu la sobriété du couvent, lui permettait de se répandre en longues prières. Et celles-ci lui valaient d'être, en cas de besoin, remplacé dans son office par les anges. Ainsi arriva-t-il un jour de Noël où l'inquisiteur de Sicile s'était invité à dîner chez les Frères, et où Benoît s'attarda longuement à l'église. Une autre fois, comme il n'y avait plus aucune provision à la cuisine et que la neige tombée

en abondance empêchait de sortir, Benoît remplit d'eau plusieurs grands vases ; il commença une prière qu'il prolongea la nuit entière avec son aide-cuisinier ; et le lendemain les vases se trouvèrent si bien remplis de poissons, qu'il y en eut abondamment pour toute la communauté.

Du reste le miracle, pendant toute la vie du saint, fut tellement dans sa coutume, Dieu aimant ainsi à couronner sa simplicité parfaite, qu'il semblait se jouer avec les lois de la nature.

Au chapitre provincial de 1578, Benoît fut élu gardien de son couvent. Si la vénération des religieux se manifestait ainsi, la charge devait sembler au-dessus des forces de ce pauvre frère lai, qui ne connaissait même pas ses lettres et allait commander à des prêtres, à des savants, à des prédicateurs renommés. La sainteté lui tint lieu de tout ; avec une touchante humilité il priait bien plus qu'il n'ordonnait, il prévenait bien plus qu'il ne réprimandait. Toujours affable et gracieux, quoique grave, il prêchait moins de paroles que d'exemple ; et cependant, obligé d'expliquer l'Écriture sainte, il le faisait avec une telle sûreté de doctrine, avec une telle onction de piété, qu'on voyait bien qu'il répétait une leçon apprise de Dieu dans la prière.

Ses trois années de charge écoulées, on le fit successivement vicaire, puis maître des novices. Et dans ces fonctions éminentes il fit preuve des mêmes qualités, — ou plutôt des mêmes vertus, — de sorte que, suivant un de ses historiens, tous ses religieux trouvaient en lui, selon leur besoin, « le maître, le médecin, le conseiller, le père, le supérieur et l'ami, le guide sûr et l'hôte toujours prêt à leur offrir le repos de leurs âmes ».

Et il était tout cela aussi pour les fidèles, qui sans cesse recouraient à ses lumières et à sa bonté. C'est pourquoi l'affection la plus tendre se mêlait pour lui dans les foules à la vénération expansive. Pendant un voyage qu'il dut faire, ces sentiments éclatèrent avec une telle ardeur, que le pauvre Saint n'osait plus se montrer et se décida à ne voyager que de nuit. Mais, au terme de sa route, à Girgenti même, il fut reçu aux cris de : « Voilà le Saint », et avec des témoignages d'un enthousiasme qui ressemblait à un véritable culte.

On fut plus édifié encore peut-être lorsque, en cessant d'être maître des novices, frère Benoît redevint cuisinier. Sa cuisine, d'ordre du gardien, ouverte à tous les visiteurs, était toujours pleine de grands seigneurs comme d'hommes du peuple, venant réclamer, qui un conseil, qui une prière, qui même un miracle. Et à tous l'humble et doux fils de Saint-François montrait une bienveillance égale que ne troublait aucune importunité.

Enfin le jour de son repos arriva. Le 4 mars 1589, il fut pris d'une forte fièvre qui tout de suite montra la mort prochaine. Elle ne vint cependant qu'après un mois de souffrances. Benoît fut averti de son heure et des circonstances qui l'entoureraient; il annonça qu'il y aurait peu de monde à ses funérailles et qu'au contraire on s'empresserait autour de son tombeau. Et en effet, le jour de sa mort, la foule, selon l'usage, s'était portée vers une église éloignée et ne sut le trépas du Saint que lorsqu'il était enterré déjà. Le 3 avril, il voulut recevoir les sacrements; il demanda avec larmes pardon de ce qu'il appelait ses scandales et ses péchés. Et enfin, consolé par l'apparition de sainte Ursule, qu'il avait toujours particulièrement honorée, il croisa ses bras sur sa poitrine, prononça les noms de Jésus et de Marie, auxquels il joignit celui de son père saint François, et il expira doucement au matin du 4 avril. C'était le mardi de Pâques.

4 AVRIL

SAINT ISIDORE DE SÉVILLE

ÉVÊQUE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

(vers 560-636)

Saint Isidore est sorti d'une famille illustre par sa noblesse, mais bien plus, et plus justement, par les saints qu'elle a donnés à Dieu. Son père, Sévérien, de race gréco-romaine probablement, était à la tête de la province de Carthagène; sa mère,

Turtura, semble être descendue du roi Théodoric. Mais ils ont l'incomparable honneur d'avoir donné la vie à quatre saints : les saints Léandre, Fulgence et Isidore, tous trois évêques, et sainte Florentine, qui embrassa la vie monastique et, abbesse, gouverna quarante couvents et plus de mille religieuses.

Saint Léandre, l'aîné, qui fut moine et puis évêque de Séville, présida à l'éducation de son jeune frère Isidore. Il l'aimait, certes ; mais, jaloux de le rendre éminent en science et en vertu, il le dirigeait avec une rigueur qui parfois approchait même de la dureté. L'enfant était d'abord lent d'esprit et ne promettait pas le savant qu'il serait plus tard. Un jour, rebuté par les corrections qui ne lui étaient pas ménagées, il s'enfuit de l'école que son frère avait fondée à Séville. Après avoir erré dans la campagne, exténué de fatigue, il s'assit sur la margelle d'un puits et se mit à considérer la pierre que creusaient plusieurs trous profonds, le treuil où de larges rainures entaillaient le bois. Il se demandait la raison de ces faits. Une femme, venue puiser de l'eau, lui expliqua que les gouttes, en tombant, avaient peu à peu entamé la pierre, et le travail des cordes, usé le treuil. L'enfant fit un retour sur lui-même ; il se dit que, de même, son esprit finirait bien par garder l'empreinte de l'enseignement qu'il recevait. Encouragé, il revint à l'école, s'appliqua vaillamment à l'étude et finit par posséder en maître la totalité des sciences de cette époque.

C'était le moment où le roi Léovigild, d'abord marié à Théodora, sœur de Léandre et d'Isidore, de laquelle il avait eu ses deux fils Hermenegild et Reccared, devenait, par son union avec Godeswinthe, l'ardent champion de l'arianisme. Peu après Léandre fut élu évêque de Séville. Avec une énergique fermeté il soutint la lutte engagée aux dépens des âmes et mérita d'être exilé par le persécuteur. Alors, au nom d'Herménégild, il se rendit à la cour de Constantinople, où il se lia d'amitié avec Grégoire le Grand. Cependant Isidore avait relevé les armes tombées des mains de Léandre ; sa science éloquente, son ardeur inlassable, son héroïque courage fortifièrent les catholiques, réduisirent les ariens à renoncer à la dispute pour ne plus recourir

qu'au glaive et réconfortèrent jusqu'au martyre le jeune roi son neveu, Herménégild.

En 586, presque à son lit de mort, Léovigild rappela Léandre d'exil. Bientôt son fils Reccared lui succéda et, en se convertissant, rendit la paix à l'Église. C'est alors sans doute que l'évêque de Séville, soit qu'il voulût soustraire son jeune frère aux tentations de vaine gloire que pouvaient susciter en lui sa popularité naissante et l'amitié du roi, soit qu'il désirât le voir augmenter dans la retraite les trésors de son érudition, l'exhorta, le força presque à s'enfermer en reclus dans une étroite cellule, où il se donnerait tout entier à la prière et à l'étude. Isidore entra dans ces vues ; malgré l'étonnement, les plaintes, les prières du clergé, des seigneurs, du roi lui-même, les deux frères demeurèrent constants dans leur propos. Isidore ne quitta sa cellule, féconde en fruits presque innombrables de science, qu'à la mort de Léandre, vers 600.

Alors en effet, d'un cri unanime, les fidèles demandèrent qu'il leur fût donné comme évêque à la place de son frère. C'était le vœu aussi du roi Reccared, le plus fidèle des disciples d'Isidore, et de tous les évêques de la province. Mais les prières se heurtèrent à l'invincible résistance du reclus, qui trouvait dans sa retraite toutes les joies du paradis. On eut donc recours à la violence ; la cellule fut détruite, Isidore emmené de force à la cathédrale. Il se vit contraint de céder ; il céda, car ce mouvement populaire lui parut incarner la volonté de Dieu. Et la joie publique qui environna son sacre ne fut que l'annonce et le prélude du bonheur qu'il donnerait pendant presque quarante ans à l'Église de Séville.

Digne couronnement d'une vie toute sainte et d'un labeur acharné, consacré à la gloire de Dieu et au salut des âmes, son épiscopat fut béni. Avec l'autorité que lui donnaient sa science et sa sainteté, il mit la dernière main à la restauration religieuse et littéraire qu'avait inaugurée Léandre. Il finit d'anéantir l'arianisme ; il présida deux conciles qui édictèrent de nombreux canons relatifs à la foi et à la réforme des mœurs ; il créa la liturgie espagnole, qu'on a nommée *mozarabique*, parce

qu'elle resta en usage chez les chrétiens soumis au joug des Maures, liturgie si poétique et si belle dont l'auteur de l'*Année liturgique*, dom Guéranger, a popularisé d'admirables pages ; enfin il écrivit pour les moines, que, après son frère Léandre, il aima et propagea de toutes ses forces, une règle suave tout ensemble et vigoureuse.

Mais encore successeur, en cela aussi de son frère, il donna une nouvelle ampleur au système d'éducation dont Séville était le centre et que le concile de Tolède étendit à toute l'Espagne ; il imprima l'élan à l'étude du grec et de l'hébreu, écrivit l'histoire des Goths en Espagne, répandit la connaissance d'Aristote, condensa en son vaste ouvrage des *Étymologies*, qui devint le manuel scolaire du moyen âge, la science totale de son temps : les sept arts libéraux, l'enseignement philosophique, la médecine, le droit, l'histoire naturelle, et jusqu'aux arts mécaniques.

Si les services littéraires et scientifiques, la sûreté de sa doctrine, l'étendue de ses connaissances lui ont valu le titre de docteur de l'Église, l'évêque de Séville fut avant tout un saint. Sa grande vertu, — fondée d'abord sur une piété humble et profonde, — fut une inépuisable charité. Jusqu'à ses dernières heures, il fut préoccupé de répandre l'aumône ; il la faisait avec une largesse qui mit à sec les richesses de son église et avec une tendresse de cœur qui s'inclinait sur toutes les misères. Mais très intelligent des vrais besoins de l'humanité, il s'attachait surtout à fournir du travail aux malheureux ; il multipliait dans ce but les constructions de toute espèce : églises, monastères, ponts même. Plus attentif encore au mal des âmes, il était accessible à tous les pécheurs, dotait les jeunes filles exposées au déshonneur par leur pauvreté, ne mesurait ni la douceur de sa présence ni l'appui de ses conseils. Telle était l'universelle popularité de sa bonté compatissante, que, revenant de Rome en 601 et passant par la Narbonnaise, il fut arrêté par le peuple, qui lui demandait un miracle. Une terrible sécheresse affligeait la terre et faisait redouter la famine. Le bon Saint se mit en prières avec la foule qui le sollicitait, et tout de suite sa supplication fut exaucée par une pluie si abondante

et si soudaine, qu'il fallut sans tarder se réfugier chacun dans la maison la plus voisine.

Enfin, averti de sa mort prochaine, Isidore, malgré une vie tout entière immaculée, voulut s'y préparer par une retraite de six mois ; il passa ce temps dans une prière continuelle et dans l'exercice de la pénitence. Et puis, saisi par la maladie, il se fit porter dans l'église de Saint-Vincent. Là, en présence de plusieurs évêques, ses amis, et de son clergé, couché sur la cendre, revêtu d'un cilice, il fit la confession publique de ses fautes et reçut les sacrements. Et puis il distribua en aumônes tout son argent, remettant en outre à ses débiteurs tout ce qu'ils lui devaient ; il demanda pardon à ceux qu'il pouvait avoir contristés, recommanda encore à tous de vivre dans une grande charité mutuelle. Et le quatrième jour il expira en bénissant son peuple. On était au mercredi de Pâques, le 4 avril 636.

5 AVRIL

SAINT VINCENT FERRIER

CONFESSEUR

(1357-1419)

Voici le plus grand prédicateur, le plus merveilleux thaumaturge du moyen âge. Nul, depuis les apôtres, ont dit ses contemporains, ne l'a surpassé ni même égalé. Pendant vingt ans, il a sillonné tout l'Occident, de Grenade à l'Écosse et à l'Irlande ; il a, dit-on, ramené à Dieu cent quarante mille pécheurs, converti soixante-dix-huit mille juifs et trente mille mahométans. Il a lu dans les cœurs, prédit l'avenir, chassé les démons ; les quatre procès ouverts pour sa canonisation relatent huit cent soixante miracles attestés sous la foi du serment, faits pour la plupart sous les yeux de foules nombreuses. Encore n'a-t-on

ainsi enregistré qu'un tout petit nombre de ces prodiges divins : une estimation, que l'on affirme modérée, n'en élève pas la multitude à moins de cinquante huit mille. Aussi a-t-il remué jusqu'en son fond tout le monde latin, celte, anglo-saxon. Et dans ce merveilleux mouvement il faut assurément faire immense la part de la grâce de Dieu, avide de répandre le salut ; mais on doit admirer et bénir, dans son instrument humain, le zèle et la sainteté qui lui ont pleinement coopéré.

Vincent naquit à Valence d'Espagne le 23 janvier 1357, d'une famille riche et honorable. Son père, Guillaume Ferrier, était notaire de la ville ; sa mère, Constance Miguel, sortait d'une famille de marins. L'un et l'autre se faisaient remarquer par la charité de leurs aumônes et leur profonde piété. Ils eurent plusieurs enfants, tous dignes d'eux. Mais Vincent, l'aîné, fut le fils de bénédiction que, même avant sa naissance, annoncèrent d'heureux songes et des prodiges pleins d'espoir. Dès l'enfance, il se montra d'une intelligence facile et prompte ; à douze ans, ses études littéraires finies, il abordait la philosophie ; à quatorze, la théologie. Mais il était pieux surtout ; chaque matin il assistait à la sainte messe ; il méditait avec des larmes la Passion ; il entourait la sainte Vierge d'un tel culte qu'il trouvait toujours excellent le sermon qui l'avait célébrée. Ses parents lui avaient appris à jeûner tous les mercredis et tous les vendredis ; et il était fidèle à cette austère pratique.

A dix-huit ans, à la grande joie de son père et de sa mère, qui voyaient ainsi se réaliser un songe d'autrefois, il entra au noviciat des Dominicains. Sa profession faite, on l'appliqua pendant six ans à l'étude, puis à l'enseignement de l'Écriture sainte, à Barcelone, à Valence, à Toulouse, à Paris, à Lérida enfin, où, en 1384, il prit le grade de maître en théologie. Mais l'étude ne le détournait pas de la prière. « En lisant, en étudiant, disait-il, il ne faut jamais omettre d'élever son cœur vers Jésus-Christ pour lui demander la grâce de l'intelligence ; il est nécessaire de retirer souvent ses yeux du livre pour se cacher dans les plaies du Crucifié. » Cette sainte coutume, qu'il garda toujours, même au milieu de ses courses apostoliques, explique

l'onction, la force persuasive, la puissance conquérante de sa parole.

Dès lors, — et depuis longtemps même, — Dieu lui avait conféré le don des miracles. Un jour, à Barcelone, pendant une terrible famine, il annonça, en prêchant, l'arrivée avant la nuit de deux vaisseaux chargés de blé. Nul ne les attendait encore ; on s'étonna, le prieur même fit au jeune religieux des reproches de sa hardiesse : une tempête violente barrait l'entrée du port. Et cependant, à l'heure dite, les deux vaisseaux abordaient et faisaient cesser la disette.

En 1390, il enseignait à Valence, lorsque le cardinal Pierre de Luna y vint, le connut, l'admira. Aussi voulut-il emmener avec lui l'éloquent religieux dans l'ambassade où le pape l'envoyait auprès de Charles VI de France. Bien plus, lorsque, à la mort de Clément VII, en 1394, il fut élu pape à Avignon par le groupe séparatiste des cardinaux, sous le nom de Benoît XIII, il s'attacha Vincent comme son confesseur et maître du Sacré Palais. C'était au milieu du grand schisme ; la chrétienté était divisée entre deux papes, qui tous deux semblaient pouvoir être légitimes. A Benoît XIII s'était rattachée l'Espagne, comme la France. Bien malgré lui, Vincent dut accepter la double charge ; mais il souffrait cruellement des maux de l'Église. Il s'efforça d'user de son influence pour amener le pape d'Avignon à une abdication qui paraissait le seul moyen de rétablir l'unité. Le chagrin qu'il éprouva de n'y pas réussir lui causa, en 1396, une maladie dont il faillit mourir. Une nuit qu'il était à l'extrémité, Notre-Seigneur lui apparut, entouré de saint Dominique et de saint François : « Lève-toi, Vincent, lui dit-il. Je veux que tu portes mon nom en France et en Espagne ; quand tu auras bien travaillé, tu mourras aux extrémités du monde. Va, reprends sans crainte les crimes des hommes ; annonce-leur que le jour du jugement approche. » Il toucha doucement son serviteur à la joue, comme d'une caresse : Vincent se leva guéri.

Mais il dut attendre deux ans la permission du pape pour commencer sa mission. Il l'obtint enfin en 1398, et tout de suite

se mit en route. Dès lors, de 1398 à 1419, date de sa mort, il adopta un mode d'apostolat dont il ne se départit pas. Il allait d'un pays à l'autre, selon qu'il était appelé par les princes ou les peuples, à pied tout d'abord, puis, l'âge l'accablant, sur un âne ; fidèle toujours à sa règle religieuse, il observait rigoureusement les jeûnes et les abstinences qu'elle lui imposait ; il logeait humblement, lui, légat du pape, au couvent de son Ordre, s'il y en avait dans la ville qu'il évangélisait, ou du moins dans une maison religieuse. Il menait avec lui divers groupes dont il était le chef : un groupe de missionnaires, qui l'assistaient dans les confessions et les différents exercices, dirigeaient les chants, conduisaient les processions ; un autre comprenait des Tertiaires de Saint-Dominique ; enfin, quand son ministère se fut étendu et sa puissante popularité établie, il était suivi d'une foule, parfois évaluée à dix mille personnes, de pénitents, de convertis, d'admirateurs enthousiastes, dont la présence éveillait les attentions, la dévotion échauffait les ferveurs, les exemples déterminaient les conversions. Reçu partout par la vénération des peuples, il réunissait autour de lui d'immenses auditoires, — parfois de quatre-vingt mille personnes, dit-on ; presque toujours en plein air, il les haranguait d'une voix si puissante qu'elle parvenait à toutes les oreilles, si souple et si nuancée qu'elle exprimait tous les sentiments, si vibrante et si pathétique qu'elle bouleversait les cœurs, si effrayante, si terrible, quand elle parlait des jugements ou des souffrances du Christ, qu'elle jetait à terre, dans les sanglots et les cris, les pécheurs les plus endurcis.

Levé à minuit, après de courtes heures de sommeil, pour réciter l'office, Vincent offrait le saint sacrifice devant la foule assemblée ; puis il prêchait. Et, le sermon achevé, il faisait sonner la *cloche des miracles* ; c'était l'invitation à s'approcher de lui ; on lui baisait les mains, on sollicitait les prodiges, qui en descendaient comme d'une source inépuisable. Parfois, fatigué de guérir, il confiait à l'un de ses compagnons le soin et le pouvoir de continuer son action miraculeuse. Midi venu, il prenait son pauvre repas, toujours accompagné d'une lec-

ture qu'il continuait longtemps. Il donnait le reste du jour aux confessions, aux exhortations particulières qu'il adressait aux religieuses, aux confréries, aux couvents. Enfin, un second sermon prêché, la *cloche des miracles* appelait de nouveau les misérables à leur charitable médecin ; et il ne les congédiait que pour organiser avec ses pénitents une longue procession, pendant laquelle tous, à son exemple, se déchiraient les épaules à coups de discipline.

Telle est la vie que pendant vingt ans Vincent mena. Il parcourut de la sorte toute l'Espagne, où il revint à plusieurs reprises, la Provence, le Piémont et la Lombardie, le Dauphiné et la Savoie, la Suisse et la Lorraine. Il remonta jusqu'en Flandre, passa dans les îles Britanniques, redescendit par mer en Gascogne. Il visita Lyon, Toulouse et tout le Languedoc, le Poitou, la Bourgogne, le Berri, la Touraine. Dieu évidemment soutenait ses forces, comme il bénissait les prédications de son apôtre ; sa puissance était en ces mains ; sa parole était sur ces lèvres. Et c'est pourquoi l'humble religieux, qui, des langues de l'Europe, n'avait jamais su que l'espagnol, partout où il allait, à quelque peuple qu'il s'adressât, était compris de tous ; chacun des auditeurs l'entendait dans son idiome ; à chaque instant il renouvelait le miracle qui marqua le premier discours de saint Pierre après la Pentecôte.

Enfin le duc de Bretagne, Jehan V, par ses instances, l'attira dans ses États. Il lui avait fait la plus triste description de l'ignorance et des mœurs de ses sujets ; ce tableau, sombre et trop exact, avait ému le saint. Il arriva à Vannes en 1417 ; il consacra à ce peuple, qu'il métamorphosa, les deux dernières années de sa vie, n'interrompant ses prédications que pour un court voyage en Normandie, où l'appelait le roi Henri V d'Angleterre. Enfin ses forces baissèrent, si son courage ne faiblissait pas. Ses compagnons voulurent le ramener en Espagne. A force d'insister, ils le décidèrent. Mais partis de Vannes un soir, après avoir marché toute la nuit et fait, croyaient-ils, une longue route, les voyageurs, le lendemain, se retrouvèrent aux portes de la ville. Alors Vincent comprit que Dieu voulait qu'il

mourût là : c'était bien, en effet, l'extrémité de la terre. Presque tout de suite il tomba gravement malade et ne songea plus qu'à paraître devant son Juge. Dix jours après, sentant la mort venir, il se fit lire la Passion de Notre-Seigneur, à laquelle il avait toujours eu une tendre dévotion ; il récita encore les psaumes de la Pénitence, et puis, joignant les mains, levant les yeux au ciel, il expira. C'est le mercredi avant les Rameaux, 5 avril 1419, qu'il reçut la récompense d'une vie qui n'avait jamais été employée qu'à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Il n'avait que soixante-deux ans.

6 AVRIL

SAINTE JULIENNE DE LIÈGE

VIERGE

(1193-1264)

Vers la fin du XII^e siècle, les habitants de Liège avaient fondé au bas du mont Cornillon, qui domine leur ville au nord-est, un hospice de lépreux et de lépreuses. Ils y avaient installé, pour l'administrer, deux couvents sous la Règle de Saint-Augustin, l'un d'hommes, l'autre de femmes. Mais celui-ci, bien que gouverné par une prieure, était subordonné au premier et soumis au prieur de la communauté des hommes.

C'est là qu'en 1198 on amenait deux petites orphelines, Agnès et Julienne; leurs parents, fort riches et honorables Liégeois, venaient de mourir. Les deux enfants, dont la cadette, Julienne, venait d'avoir cinq ans, furent confiées à une religieuse nommée Sagesse, qui les éleva avec une bonté maternelle mêlée de fermeté paisible. Agnès vécut dans la piété ; Julienne devait être une sainte.

Toute petite, elle montra une grande tendance à la prière, à l'humilité, à la pénitence. Un jour, elle entreprit de jeûner, à

l'imitation d'un Saint dont elle avait entendu la vie. Mais cette ferveur inconsidérée lui attira une verte réprimande de sa maîtresse, qui, pour la punir, la fit sortir de la maison. Il faisait froid, il neigeait. Julienne cependant se soumit humblement ; elle resta exposée à la rigueur de l'air jusqu'à ce que sœur Sagesse, la faisant rentrer, l'envoyât se confesser de ce qu'elle taxait de désobéissance.

Cette forte éducation développa vite dans l'enfant les germes d'une vocation religieuse. Elle aimait la solitude, où elle pouvait s'entretenir avec Dieu, lisait avec dévotion les œuvres de saint Augustin et surtout de saint Bernard, se livrait joyeusement aux plus humbles travaux. Elle avait demandé la tâche de traire les vaches, dont le lait servait à la nourriture des pauvres malades ; et plus d'une fois, dans cet emploi bien rude pour son âge, elle roula sous les pieds des animaux rétifs. Mais elle se relevait, meurtrie et salie, heureuse pourtant de souffrir pour son divin Maître. Car elle avait pour Notre-Seigneur, pour sa Passion, pour le saint sacrifice de la messe, une dévotion que rien ne pouvait assouvir. A force d'ardeur et de pénitence aussi, — pendant trente-huit ans elle ne fit par jour qu'un seul et maigre repas, — elle eut vite altéré sa santé, qui jamais ne se rétablit.

Dans ses méditations prolongées et ferventes, Dieu la favorisait de grandes lumières. Un jour, — elle avait seize ans, — elle eut une vision : dans le ciel clair, la lune brillait étincelante ; mais son disque semblait brisé par une forte échancrure. Cette vision se répétait toutes les fois que l'enfant se mettait en prière. Inquiète enfin, craignant une illusion, elle demanda à Dieu l'intelligence de ce qu'elle voyait ; et Dieu lui révéla que la lune brillante représentait l'Église, qui, par l'éclat de ses fêtes religieuses, illumine le monde chrétien ; l'échancrure de son disque signifiait qu'il manquait au cycle liturgique une solennité, solennité de reconnaissance et de glorification en l'honneur du très saint Sacrement. Jusqu'alors, au Jeudi Saint seulement, on célébrait l'institution de l'Eucharistie, ce mémorial perpétuel de la Passion et de l'amour de Jésus-Christ pour

les hommes. Mais Dieu voulait en voir établir une fête spéciale, et il prédestinait Julienne pour travailler à la réalisation de sa volonté.

Ainsi, au xvii^e siècle, Notre-Seigneur choisirait une pauvre fille de la Visitation pour faire connaître et répandre le culte de son sacré Cœur. Comme Marguerite-Marie, Julienne fut épouvantée de la grandeur de sa mission. Elle protesta de son impuissance, supplia son divin Maître de se choisir des instruments plus capables d'une telle œuvre par leur science et leur vertu. De toutes ses forces elle résistait au bon plaisir divin. Jésus pressait au contraire l'âme hésitante et troublée : il ne voulait « rien que des *petits* pour fonder ses *grandes* œuvres ». La lutte entre eux dura vingt ans.

Dans ces années, Julienne avait été élue prieure de son couvent ; cet honneur était le prélude des persécutions, des douleurs qui allaient assiéger le reste de sa vie ; c'est ainsi, dans l'épreuve et la souffrance, que se doivent toujours faire les œuvres de Dieu. Du reste Julienne désirait d'être abreuvée d'humiliations et de peines. Un jour qu'elle recevrait la visite flatteuse de plusieurs grands personnages de l'Église, elle dirait à une amie qu'elle avait demandé à Dieu de lui faire subir autant de hontes et d'opprobres que cette entrevue lui avait, malgré elle, attiré d'honneurs et de respects. Elle fut largement exaucée.

Dès le début de son priorat, elle rencontra des difficultés. Le couvent avait grand besoin de réformes ; elle s'appliqua à les faire, avec douceur, mais fermement, et ses efforts rencontrèrent d'énergiques résistances tant au couvent des femmes que dans celui des religieux, complices des désordres. On excita contre elle des révoltes ; on alla jusqu'à soulever le peuple de Liège en accusant Julienne d'avoir dérobé les chartes et l'argent du monastère, parce qu'elle les avait soustraits à la rapacité criminelle d'un prieur simoniaque. Devant l'émeute, l'envahissement, sous les pierres, la malheureuse prieure se réfugia chez une recluse de l'église Saint-Martin, puis chez le chanoine Jean de Lausanne, son partisan. Enfin le prince-évêque de Liège, Robert, averti de ces excès, intervint, exila à Huy le coupable

prieur et rétablit Julienne dans ses droits. Il y eut une accalmie.

Cependant la Sainte avait déjà, cédant aux instances divines, entrepris la grande œuvre dont elle était chargée; là aussi elle s'était heurtée à bien des contradictions; mais enfin plusieurs personnages savants, consultés, avaient déclaré que rien ne s'opposait à l'établissement de la nouvelle fête. Deux saintes recluses, Ève, de l'église Saint-Martin, Isabelle, de Huy, avaient été gagnées à sa cause par des révélations divines. Julienne avait fait même composer un office du Saint Sacrement par un jeune et pieux religieux de son Ordre. Et Robert, l'évêque de Liège, très favorable à la prieure, avait approuvé la fête et l'office. S'il ne put, prévenu par la mort, publier le décret d'institution de la solennité, il tint du moins à la faire célébrer devant lui, avant d'expirer, en 1246.

Notre-Seigneur avait obtenu de Julienne ce qu'il avait demandé. Il lui restait à l'en récompenser, à sa divine manière, par un redoublement de douleurs; et cette fois elles ne cesseraient qu'au dernier soupir de la sainte. A peine l'évêque mort, les troubles recommencèrent. On rappela de Huy le prieur banni, on chassa le successeur que lui avait donné Robert; on voulut soumettre Julienne à l'indigne prélat; mais, fortement, la prieure refusa le joug du simoniaque déposé. Alors de nouveau l'émeute battit les murs du couvent; le peuple enfonça les portes, chercha Julienne pour la lapider. Elle dut s'enfuir en hâte, poursuivie de refuge en refuge jusqu'à ce qu'elle fût sortie de Liège. Avec trois sœurs fidèles, elle partit en mendiante pour Namur, où de pauvres béguines lui donnèrent d'abord asile. Bientôt leur misère ne put lui assurer la vie. Il lui fallut passer successivement dans une maison appartenant à l'archidiacre de Liège, son protecteur, — qui devint en 1261 le pape Urbain IV, — puis à l'abbaye de Salsinnes, dont l'abbesse l'accueillit charitablement. Mais elle ne pouvait plus descendre de la croix. Elle vit périr l'une après l'autre ses compagnes; la haine des Namurois se souleva contre l'abbaye qui l'avait reçue; comme toutes les religieuses de Salsinnes, Julienne partit. On la mena à Fosses, dans une petite maison de recluse. Ce

serait la dernière étape de son pèlerinage ; elle serait triste. Aucun de ses amis de Liège, aucune de ses sœurs, — si ce n'est une, qui la comprenait mal, — ne se trouva à son lit de mort. Dieu fut son seul consolateur ; depuis longtemps elle n'en voulait pas d'autre. Après une maladie qui dura tout le carême de 1257, elle se leva le jour de Pâques, brûlante de fièvre ; elle passa à l'église la journée tout entière ; puis elle se coucha pour ne point se relever. Le vendredi de Quasimodo, comme elle ne pouvait, à cause de sa maladie, recevoir la sainte communion, on lui apporta du moins Jésus-Hostie, afin qu'il reçût sa dernière adoration et lui donnât une bénédiction suprême. Dans un vaillant et respectueux effort, elle se souleva sur sa couche, le regarda avec une ineffable tendresse et expira. C'était l'heure où Notre-Seigneur avait sur la croix rendu son dernier soupir.

Sept ans après, en 1264, la pape Urbain IV, son admirateur et son protecteur, établissait dans l'Église universelle la fête du Saint Sacrement, la Fête-Dieu.

7 AVRIL

LE BIENHEUREUX HERMANN JOSEPH

CONFESSEUR

(vers 1175-1236)

« Jamais, de mémoire d'homme, aucun saint ne jouit des entretiens de Marie, la Vierge-Mère, comme notre Joseph. »

Ainsi parle un vieux poète, en finissant de raconter l'histoire du bienheureux Hermann Joseph. Et il est impossible, en effet, d'imaginer une vie qui soit plus remplie des interventions miraculeuses de la sainte Vierge, ni plus sanctifiée par son secours. Dans ces apparitions quasi journalières, dans ces faveurs maternelles, dans ces grâces toutes-puissantes, on aime à voir, avec justice, le symbole de ce que, d'une manière

moins sensible, mais aussi efficace, Marie veut bien faire pour tous les Saints, pour tous ses élus, pour tous ses pauvres enfants pécheurs.

Le bienheureux Hermann naquit à Cologne au cours du XII^e siècle, d'une famille réduite, un peu auparavant, à la plus cruelle pauvreté. Sans doute absorbés par le souci de vivre, il semble que ses parents se soient peu occupés de lui, car le manque de soins lui causa une maladie de la peau dont il souffrit longtemps, — de honte autant que de douleur, — jusqu'à ce que la sainte Vierge le guérît miraculeusement. Car cette bonne Mère eut, dès les débuts de cette humble vie, les attentions les plus délicates pour Hermann. Il est vrai que lui-même lui montra aussi tout de suite un amour tout filial. Il y avait dans une église une statue de Marie portant l'Enfant-Dieu, qui attirait la dévotion du petit pauvre. Il venait la voir, la vénérer et, dans sa simplicité naïve, s'entretenir avec elle et son Jésus de tout ce qui lui touchait le cœur. Un jour qu'il avait reçu une pomme pour son repas, il accourut devant la Vierge et, se dressant sur la pointe des pieds, il lui présentait son fruit, le lui offrant candide-ment pour son Fils. Et la statue, avec un sourire, étendit le bras et de sa douce main prit dans celle d'Hermann, et à sa grande joie, la pomme si généreusement sacrifiée. Ce fut le début de relations, si l'on ose ainsi parler, qui ne se dénouèrent plus. L'enfant, mis aux écoles à sept ans, n'avait pas de meilleur plaisir que de visiter sa sainte Mère. Un jour, entrant à l'église, il la vit dans le chœur, près du pupitre, avec son Fils et saint Jean l'Évangéliste, qui amusait le petit Jésus. « Hermann, dit-elle à l'enfant ravi de ce spectacle, viens, monte jusqu'à nous. — Comment faire? répondit-il, le chœur est fermé, la balustrade trop haute. — Essaie, je t'aiderai. » Il essaya, et Marie, lui tendant la main, l'attira vers elle; et puis, réunissant les deux enfants, elle les fit jouer ensemble jusqu'à l'office du soir. Et plus d'une fois, depuis, elle l'invita à cette divine récréation.

Un autre jour, en hiver, le pauvre Hermann se présentait nu-pieds sur la dalle. « Pourquoi, lui demanda la sainte Mère, vas-tu pieds nus par un froid pareil? — Hélas! dit l'enfant,

mes parents sont pauvres, ils ne peuvent m'acheter des souliers. — Eh bien ! soulève cette pierre (elle lui en montrait une du doigt), tu trouveras dessous quatre deniers et tu en achèteras des souliers. Et chaque fois que tu auras besoin de quelque chose, cahiers, plumes, vêtements, tu iras prendre au même endroit l'argent qui te sera nécessaire. »

Une pareille sollicitude s'étendait, on le comprend, au bien spirituel de l'enfant. Il était naturellement doué pour la piété ; sous la direction de la Reine du ciel, il fit tant de progrès, qu'à douze ans il était déterminé à se donner à Dieu dans la vie religieuse. Il alla donc se présenter au couvent des Prémontrés de Steinfeld, près de Cologne, car il avait entendu vanter leur dévotion à la sainte Vierge. Les religieux ne se doutaient pas du présent que Marie leur faisait ; cependant ils accueillirent l'enfant avec bonté et lui donnèrent l'habit monastique. Mais, bien trop jeune pour faire profession, on l'envoya en Frise et on l'y appliqua aux études. Ses talents naturels s'y développèrent heureusement ; mais il n'eut jamais de goût pour les auteurs antiques, dont il méprisait les faux dieux et qu'il jugeait indignes de servir de modèles à des chrétiens. Il était poète pourtant ; plus tard il composa en l'honneur de sa sainte Mère et aussi de sainte Ursule, qu'il vénérât fort, des poèmes aussi élégants que remplis de pieuse onction.

Et puis il revint à Steinfeld, où dorénavant s'écoulerait sa vie, toute simple et toute sainte, dont les seuls événements, — mais quotidiens, — furent les apparitions, familières ou sublimes, de la sainte Vierge. Il ne faut pas croire cependant qu'elle ne connût pas d'épreuves ou d'efforts. Marie n'eût pas continué, accru ses faveurs, si son enfant n'en eût profité pour accroître aussi sa vertu ; et la vertu s'exerce et se consolide par la souffrance. Hermann rencontra en face de lui l'ennemi qui ne meurt ni ne désarme ; le démon eut la permission de l'attaquer visiblement ; et presque sur son lit de mort même, il tenta le fidèle serviteur de Marie. Les maladies à ces assauts joignirent les leurs ; d'horribles douleurs de tête et d'estomac annihilèrent à ce point le Bienheureux, que, pendant une partie de sa vie, il

ne put être d'aucun service à la communauté; et celle-ci en vint à lui reprocher amèrement son inutilité, qu'elle attribuait aux excès de son austérité et de sa dévotion.

Il est certain que, pour reconnaître les bienfaits de Dieu et acquérir la perfection, Hermann n'épargnait ni son âme ni son corps. Ses veilles étaient longues; quelquefois il ne demandait à la nuit aucun repos, mais la passait tout entière en prières; le sommeil qu'il se permettait, il le prenait sur une planche, avec une pierre pour oreiller; son jeûne était fréquent et sévère, malgré ses infirmités. Il poussait ses forces jusqu'à leur extrémité, n'arrêtant son travail, ses courses apostoliques que par impuissance totale. C'est qu'il ne se comptait pour rien; celui que Marie comblait de ses faveurs s'estimait le dernier des hommes, « une pomme pourrie, » selon son expression. Aussi sa charité était toujours en exercice et embrassait toutes les misères morales ou physiques. Mais la plus belle de ses vertus peut-être, celle qui était à la base de toutes les autres, c'était sa naïve et sereine simplicité, — vertu d'enfant, mais, quand elle est la reine de toute une vie, vertu d'enfant de Dieu et de Marie Immaculée.

Aussi quelles récompenses divines recevait le saint homme ! Ne disons rien des extases où le jetait presque chaque jour l'oblation du saint sacrifice et dont il ne sortait qu'après de longues heures, — longues, non pour lui, mais pour ceux qui devaient lui servir la messe et dont la dévotion plus humaine se lassait. Il faut se borner, ne pouvant tout effleurer même, aux faveurs constantes de Marie. Bonne comme la plus tendre mère, elle apparaissait à son fils, après une saignée, pour lui apprendre comment dormir sans nuire à sa blessure; une chute malheureuse lui avait brisé deux dents: elle venait les remettre elle-même dans la gencive sanglante; lorsque le froid engourdissait les mains d'Hermann célébrant la messe, elle les réchauffait dans les siennes. Un jour qu'il avait été envoyé en ministère dans un couvent, elle prenait les devants et l'annonçait comme son *chapelain*, recommandant de le recevoir avec honneur. Et, comme fière de lui, elle révélait à une sainte religieuse qu'il

n'y avait pas, dans l'Église entière, une âme aussi parfaite.

Mais elle lui réservait une autre faveur, qui ne semble avoir été partagée par aucun saint. Les confrères d'Hermann lui avaient, à cause de sa pureté virginale, donné le surnom de Joseph ; son humilité s'en effrayait et il songeait à s'en plaindre au chapitre. Or voici que, étant en prières la nuit dans l'église, il aperçut au milieu du chœur Marie revêtue d'une robe royale ; à chacun de ses côtés, un ange éclatant de lumière. Et l'un dit : « A qui fiancerons-nous cette Vierge ? — A qui, reprit l'autre, sinon au frère qui est ici ? — Qu'il vienne donc ! » Comme malgré lui, tant il était plein de confusion, Hermann avança. Sans s'arrêter aux protestations de son indignité, l'ange lui saisit la main, l'unit à celle de la sainte Vierge : « Comme elle a été donnée à Joseph, dit-il, je te la donne comme épouse ; dorénavant, toi aussi, tu t'appelleras Joseph. » Il est vrai que Notre-Seigneur a voulu conférer à plusieurs grandes saintes ce nom et ce titre d'épouse : il faut se rappeler ce souvenir pour pouvoir admettre l'extraordinaire et merveilleux privilège accordé cette nuit-là au bienheureux Hermann Joseph.

Sans doute, à partir de ce moment, — car nous ne connaissons pas la date de cet ineffable mariage, — les apparitions de Marie eurent quelque chose de plus suave encore et de plus intime. Ainsi un jour elle posa entre les bras d'Hermann son Fils divin, afin que, comme Joseph, il en sentît le poids sacré et, un instant au moins, en fût le protecteur.

Quand le jour fut venu d'aller rejoindre au ciel celle qu'il avait tant aimée ici-bas, ce fut dans un acte de zèle et de charité qu'Hermann Joseph trouva la mort. Des moniales cisterciennes avaient demandé, vers la fin du carême de 1236, l'assistance de son ministère. Son supérieur la refusa d'abord : le pauvre Père paraissait, il était si épuisé ! Mais lui-même insista pour que la prière fût exaucée. Il partit, — à pied, comme toujours, — au milieu des regrets et des inquiétudes. « Je reviendrai après Pâques, » affirma-t-il. Ce ne serait pas lui, mais seulement ses reliques vénérables. A peine arrivé à Hoven, à l'en-

trée du cloître il dessina de son bâton la forme d'une tombe : « C'est ici, dit-il, que vous m'enterrerez. »

Il tomba malade après avoir, le dimanche des Rameaux, célébré tout l'office avec une vigueur et une joie admirables. Du mardi de la semaine sainte au jeudi de Pâques, la fièvre le tortura et lui laissa peu d'heures de pleine connaissance. Mais enfin, les derniers moments venus, il dit adieu à tous ceux qui l'entouraient, « remit son âme aux mains de son Jésus » et, levant les yeux vers le ciel, partit pour sa céleste, pour sa vraie patrie. On l'enterra d'abord où il l'avait prédit ; mais la Pentecôte venue, les Prémontrés de Steinfeld réclamèrent le corps de leur bienheureux frère. Pleins de joie, ils l'emportèrent dans leur couvent, au milieu d'un grand concours de peuple. Et tout de suite les miracles nombreux qui se firent sur sa tombe et à son invocation, attestèrent la gloire et la puissance du très aimant serviteur de Marie.

8 AVRIL

SAINT GAUTIER
ABBÉ ET CONFESSEUR
(XI^e siècle)

Des premières années de celui qui fut un des grands moines contemporains de saint Léon IX et de saint Grégoire VII, on sait peu de choses. Elles se sont éclipsées devant l'éclat de sa vie monastique. Saint Gautier naquit aux environs de Vimeux, en Picardie ; dès son enfance il eut le goût de l'étude et s'y livra avec passion. Pour apprendre, il quitta son pays, fréquenta les meilleurs maîtres, les plus célèbres écoles ; enfin, ayant acquis toute la science de son temps, il commença à l'enseigner lui-même. Il fût sans doute devenu un des plus illustres docteurs du XI^e siècle. Mais il ne tarda pas à comprendre l'inanité des

connaissances humaines et à sentir au fond de l'âme le besoin de pénétrer, dans la solitude, jusqu'aux profondeurs des mystères divins. Avant, toutefois, d'aller demander aux cloîtres cette science qui fait les saints, il crut qu'il devait éprouver ses forces, redoutant, selon le mot de l'Évangile, que l'on dît de lui : « *Cet homme a commencé, et n'a pas pu achever son œuvre.* » Il s'essaya donc par une vie d'austère pénitence, de jeûnes et de macérations, plus pénible que celle même des moines. Et enfin, sûr de sa résolution, il alla demander l'habit au monastère de Rebais-en-Brie. Il ne tarda pas à y donner la mesure de sa vertu. Les moines y étaient sans doute déçus de leur première ferveur, car ils exerçaient sans miséricorde leurs droits de justiciers. Un pauvre homme, en vertu de ces droits, était enfermé dans leur prison, où on le soumettait à une diète si excessive, qu'il en pensa mourir. Gautier eut pitié de lui. Non seulement il lui porta sa ration de pain, mais encore, dans la nuit, il favorisa son évasion. Grande fut l'indignation des frères ; dénoncé, Gautier comparut devant l'abbé, qui, en punition de cette miséricorde, le fit impitoyablement flageller. Le saint coupable subit en silence, la joie au cœur, le supplice qui, disent les Actes, châtiât « un acte digne de la récompense éternelle ».

Quelque temps après, des hommes de bonne volonté se réunissaient pour fonder un monastère à Pontoise ; cherchant un abbé qu'ils missent à leur tête, leur choix tomba sur Gautier, dont la renommée célébrait déjà la vertu. Longtemps il refusa l'honneur, et plus encore la charge qu'on lui proposait. Il céda enfin, mais garda de la responsabilité qu'il encourait par de telles fonctions, une crainte qui ne devait pas s'apaiser. Loin de là. Malgré les qualités de son gouvernement, qui le faisait grandement aimer de tous ses disciples, sa conviction de son indignité, sa terreur d'encourir le sévère jugement de Dieu devinrent telles, qu'il s'enfuit de Pontoise pour se réfugier, inconnu, à la célèbre et fervente abbaye de Cluny. Mais bientôt sa trace fut trouvée : les moines de Pontoise, armés d'une lettre de l'archevêque de Rouen, vinrent le réclamer, et ceux

de Cluny, à leur grand regret, durent leur rendre celui qui les avait si fort édifiés par son humilité. Gautier revint ; mais ce fut pour s'enfermer, à la manière d'un ermite, dans une caverne, où par des austérités terribles il essayait d'attirer sur lui la miséricorde divine.

Bientôt ses craintes, loin de diminuer, l'entraînèrent de nouveau loin de son abbaye. Il crut trouver un refuge ignoré dans une île de la Loire, près de Tours. Un pèlerin, qu'il avait soulagé grâce aux aumônes que les fidèles lui donnaient en abondance, révéla son asile à ses disciples ; ils arrivèrent en hâte, et leurs supplications, qui représentaient le monastère de Pontoise sur le penchant de sa ruine, touchèrent le cœur du Saint et eurent momentanément raison de ses répugnances.

Une troisième fois, en effet, elles se réveillèrent et vainquirent. Sous prétexte de faire un pèlerinage aux lieux saints de Rome, il vint demander au pape, — c'était alors Grégoire VII, — de le relever de ses fonctions, de le décharger du fardeau sous lequel il se sentait écrasé. Mais le pape eut vite connu le mérite du suppliant ; après avoir vainement essayé de lui rendre confiance en lui-même, il finit par lui enjoindre, sous peine de péché, de regagner son abbaye et d'y conserver son pouvoir jusqu'à ce qu'un ordre du Saint-Siège le lui enlevât. Gautier ne résista pas ; enfant d'obéissance, il plia les épaules et rentra à son poste.

Il devait y montrer les vertus d'un grand saint. Avec une fermeté apostolique, il soutint les droits de la vérité et de la justice contre toutes les puissances. Sans égard pour la dignité royale, il réprimanda Philippe I^{er}, lui reprochant de vendre les bénéfices ecclésiastiques et de propager ainsi la simonie dans son royaume. Et le roi l'entendit, sans oser interrompre la remontrance vengeresse. Gautier n'épargnait pas plus les autres coupables ; il ne redoutait aucune inimitié, aucune violence. Dans un concile tenu à Paris, il s'éleva avec force en faveur des mesures disciplinaires portées par le pape Grégoire VII contre les mauvais prêtres, en face de nombreux évêques qui les déclaraient inapplicables. L'énergie de sa parole souleva

des colères, bientôt traduites en traitements violents, en menaces même de mort. L'abbé fut insulté, frappé, finalement incarcéré. Mais il garda le calme, la sérénité, la joie des apôtres devant le sanhédrin, jusqu'à ce que l'intervention d'amis puissants eût fait cesser cette indigne persécution.

Si rien ne pouvait faire plier cette âme héroïque quand elle défendait le droit, ce n'était pas parce que l'orgueil y régnait. Bien au contraire, son humilité était admirable. On a vu comme il se jugeait indigne de toute prélature. Vers la fin de sa vie, cette humilité le poussa à demander, en plein chapitre, pardon à tous ses religieux assemblés des réprimandes et des corrections dont, disait-il, sa colère, son injustice, son indiscretion, sa dureté avaient usé envers eux. Et il exigea que tous, du plus âgé au plus jeune, armés des verges qu'il leur tendait, lui fissent largement expier ces prétendues fautes.

Lui-même les avait depuis longtemps vengées sur son corps. Il le traitait en ennemi, le couchant sur une maigre paille couverte d'un cilice, le réduisant, pour sa rare nourriture, à un peu de pain et à quelques fèves cuites à l'eau sans aucun assaisonnement, le flagellant à grands coups d'une discipline de cuir garnie de nœuds. Il aimait à servir ses frères, se faisant leur cuisinier, leur valet, chauffant le four pour cuire le pain. Et cela malgré une telle faiblesse, qu'on le vit tomber évanoui à la bouche du four brûlant. Du reste il cachait avec soin ses macérations ; et, par exemple, quand il devait manger avec la communauté, il se confiait à un ami très discret pour vider en cachette le vin qui lui était destiné et le remplacer, à l'insu de tous, par de l'eau.

Comme il arrive d'ordinaire aux Saints, cet homme, si austère pour lui-même, était, pour les autres, plein de douceur. Là était la raison du grand et pieux attachement de ses frères, qui ne purent, à trois reprises, consentir à se priver de lui et de sa direction. Il aimait les petits, les humbles, les faibles ; sa haute taille s'inclinait complaisamment vers eux ; son beau visage, grave et serein, leur souriait. Il versait dans leurs mains d'abondantes aumônes, mais en les attribuant à des inconnus

dont il se disait l'instrument. Car en toute chose il évitait soigneusement ce qui eût pu lui attirer quelque honneur.

Enfin il sentit s'approcher le terme de sa vie. C'était au commencement du carême ; il voulut passer ce saint temps dans une pénitence plus sévère. Chaque année il ajoutait quelque chose à son austérité. Cette fois on s'aperçut qu'il se priva même de pain, se contentant pour nourriture de quelques fèves et d'un peu d'eau. Le dimanche des Rameaux, comme pour prendre congé de ses fils, il leur adressa la parole avec une merveilleuse suavité ; il consentit même à partager leur repas. Le lendemain, tandis qu'il chantait la messe, la fièvre le prit, si violente qu'on vit bien qu'elle l'emporterait. Et de fait, au jour du vendredi saint, après avoir reçu tous les sacrements, dit adieu aux religieux agenouillés et pleurant, il entra en agonie. Quand la nuit tombait, « son âme, sous la conduite des anges, passa au sein du repos bienheureux. » Sa sainteté, qu'il avait si soigneusement cachée pendant sa vie, ne tarda pas à éclater aux yeux par les nombreux miracles qui honorèrent sa tombe.

9 AVRIL

SAINTE WAUDRU

VEUVE

(VII^e siècle)

La sainte patronne de la ville de Mons, en Hainaut, naquit au temps du roi Dagobert I^{er}, d'une famille illustre plus encore par ses Saints que par sa puissance et ses richesses. Waubert en effet et sa femme Bertille comptèrent quatre Saintes et deux Saints parmi leurs enfants et petits-enfants. Ils eurent deux filles : l'aînée, Waldetrudis, — dont on a fait *Waudru*, — est honorée par l'Église le 9 avril ; la cadette, Aldegonde, fut abbesse de Maubeuge, et sa fête se célèbre le 30 janvier.

Tout porte à croire que Waudru aurait désiré n'avoir, comme sa sœur, d'autre époux que Jésus-Christ. Mais, par obéissance à ses parents, elle accepta d'être unie en mariage à un noble homme, qui s'appelait Madelgaire ou Mauger. Du moins elle trouva en celui à qui elle s'était donnée une parfaite concordance de foi et d'aspirations chrétiennes; et tous deux, d'un parfait accord, firent régner Dieu dans leur famille. Les biens du monde ne purent empêcher leurs cœurs de s'attacher uniquement à la loi divine; aux richesses périssables, ils surent préférer les trésors du ciel, qu'ils s'assuraient par de larges aumônes, secourant les pauvres et les pèlerins, rachetant les captifs. Ils s'efforçaient de pratiquer les vertus les plus généreuses et leur demeure était vraiment une maison de prières.

La sainteté des parents se montra bien dans l'éducation qu'ils donnèrent à leurs enfants. Dieu leur en accorda quatre : l'un, il est vrai, mourut peu après son baptême; mais les trois autres, qui survécurent, furent trois Saints : l'aîné, Landry, devint évêque de Meaux; ses sœurs, Adeltrude et Madelberte, gouvernèrent successivement le monastère de Maubeuge après leur tante sainte Aldegonde.

La générosité de ces parents admirables, qui consacraient ainsi à Dieu tous leurs enfants, fut dignement récompensée. En eux aussi la grâce développa le mépris du monde, le désir de la vie religieuse, l'amour de l'unique bien qui soit digne d'un cœur chrétien. Après avoir passé l'un près de l'autre plusieurs années d'une affection qui n'avait plus rien que de fraternel, ils sentirent le besoin d'un sacrifice plus complet de tous les sentiments humains. Mauger s'en alla fonder à Hautmont, sur la Sambre, un monastère où il prit l'habit sous le nom de Vincent. Il acheva de s'y sanctifier au point de mériter les honneurs du culte public, qui lui est rendu le 14 juillet.

Waudru demeura seule; et d'abord elle continua, en administrant ses biens, à mener la vie pure, détachée, fervente qu'elle avait vécue dans le mariage. Mais bientôt Dieu l'appela à plus de perfection et, pour l'y conduire, se servit d'une pénible épreuve. Un songe en fut l'occasion, où elle s'était vue félicitée

et encouragée par saint Géry, évêque de Cambrai, mort longtemps auparavant, en 614. Avec une aimable simplicité, elle l'avait raconté à quelques amies, qui trahirent sa confiance. Et cette vision, critiquée, blâmée, tournée en ridicule, fut cause pour elle de cruelles humiliations. Un ange, il est vrai, vint de la part de Dieu relever son courage et lui apprendre à tirer profit de la persécution. Mais le meilleur usage qu'elle en fit fut de se déprendre plus complètement du monde, de s'enfoncer dans une solitude plus absolue et d'aller à Dieu d'un cœur plus entier.

Elle était prête alors à entendre les exhortations de saint Ghislain, pieux ermite qui s'était établi sur les bords de la Haine. Il lui persuada aisément de quitter son château et de se réfugier au désert. Il lui désignait le sommet d'une colline, où jadis César avait eu un camp et qui, à cause de cela, s'appelait Castrieux. Sur ce conseil, Waudru chargea un de ses parents, Hildulf, de lui acheter quelque terre en ce lieu et de lui bâtir une petite cellule. Hildulf s'acquitta de cette commission avec zèle, avec trop de zèle même : quand la Sainte alla voir son asile, qu'elle voulait humble et pauvre, elle trouva une maison ample et commode, bien peu en rapport avec ses désirs. Son âme en fut contristée : elle n'osait se plaindre à Hildulf, qui avait cru bien faire, et elle ne voulait pas d'une habitation presque somptueuse. Dieu intervint pour satisfaire cette humilité. La nuit même, un violent orage renversa de fond en comble la maison. Sur ses débris on put élever ensuite cette petite et misérable cellule que convoitait Waudru.

La pieuse femme alors demanda le voile, symbole de sa consécration, à saint Aubert, évêque de Cambrai ; puis elle vint commencer, au haut de la colline que couvrait alors une épaisse forêt, la vie pénitente à laquelle l'initiait saint Ghislain en de rares visites. Mais elle n'échappa pas aux tentations par lesquelles d'ordinaire Dieu veut que s'affermisse la vertu. Le souvenir de Mauger et de ses enfants, l'image de ses splendeurs passées, le dégoût de l'isolement et du silence, l'effroi que lui causait la prévision d'une longue vie de pénitence, tout lui

était présenté par le démon dans une lumière cruelle ; elle était poursuivie de ces visions qui la remplissaient d'angoisses et d'amertumes. Satan osa même se présenter à elle sous une forme humaine et tenter sa pureté. Ce fut sa perte. Waudru se redressa : armée du nom de Jésus, elle poursuivit l'ignoble adversaire en l'accablant de ses sarcasmes : « Orgueilleux, disait-elle, qui voulais être égal au Très-Haut, te voici maintenant expulsé du ciel et chassé par une femme ! C'est bien fait, c'est bien fait pour toi ! » Le démon s'enfuit et ne reparut plus.

Dorénavant Waudru s'éleva vers la perfection par ces ascensions du cœur dont parle le Psaume. Sa sœur Aldegonde venait parfois de Maubeuge la visiter ; voyant sa pauvreté, elle lui offrit d'assurer sa vie en l'emmenant à son monastère. Mais Waudru aimait cette misère où elle trouvait sa sécurité. Du reste bientôt sa pénitence et sa sainteté lui attirèrent des imitatrices et des disciples, même parmi les nobles familles des environs. Un monastère se fonda, se peupla. Les pauvres, les affligés, les malades y affluaient pour y recevoir des aumônes, des consolations et même la guérison ; car Dieu accorda plus d'une fois à sa servante une puissance miraculeuse. Ainsi commença de se former une bourgade qui, dans la suite des temps, deviendrait la ville de Mons. Sainte Waudru en fut la fondatrice et la bienfaitrice. Elle règne encore sur les cœurs des Montois fidèles à la foi chrétienne.

C'est dans l'exercice de la piété, de la charité et des plus hautes vertus que Waudru vit arriver enfin le terme de son exil. Elle mourut le 9 avril, on ne sait pas au juste l'année. Sur son saint corps, inhumé d'abord dans son monastère, on éleva, comme un digne reliquaire, la magnifique cathédrale qui fait la gloire de Mons.

10 AVRIL

SAINT FULBERT

ÉVÊQUE

(XI^e siècle)

Le culte de saint Fulbert est récent. On ne trouve pas qu'il lui en ait été rendu publiquement dans les siècles qui ont suivi sa mort. C'est seulement en 1860 qu'un autel fut élevé en son honneur dans la crypte de la cathédrale de Chartres par M^{gr} Regnault. L'année suivante, M^{gr} Pie, évêque de Poitiers, très attaché à toutes les gloires de l'Église chartraine, sa mère, obtint du pape Pie IX de pouvoir, dans son diocèse, faire la fête et l'office de saint Fulbert, et ce privilège fut étendu au diocèse qui avait été celui du saint évêque.

Cependant Fulbert fut un des grands prélats de son siècle. Il le fut par ses talents, par son zèle pour la gloire de Dieu, par les services qu'il rendit à l'Église ; il le fut aussi, — et ses historiens n'ont pas manqué de le dire, — par ses vertus, qu'il haussa à la hauteur de son rang et qu'il préféra à toute dignité.

On n'a pas gardé mémoire du lieu de sa naissance. D'aucuns l'ont cru Romain, à cause d'une parole d'une de ses lettres qui s'interpréterait aisément dans ce sens. Mais il semble plutôt qu'il fut Français et originaire de Champagne. Sans quoi, étant de petite naissance et de peu de fortune, comme il aime à le rappeler lui-même, comment se serait-il trouvé faisant ses premières études à l'école de Reims, sous la direction de l'illustre Gerbert, qui devint pape sous le nom de Sylvestre II? Il s'assit là sur les mêmes bancs que des condisciples de haute noblesse : parmi eux, le fils du roi Hugues Capet, le futur Robert II le Pieux. Et, ce qui fait honneur aussi bien à la simplicité du prince qu'au mérite du petit pauvre, il se noua entre eux une amitié dont Robert se souvint toujours. Ce n'est pas que Fulbert oubliât la distance qui les séparait : il la sentait et la respectait avec une humilité sincère. Mais il est vrai qu'il éclip-

sait par ses talents tous ses rivaux, et sa bonne grâce désarmait leur envie. Aussi fut-il le favori de Gerbert et, quand celui-ci fut devenu pape en 999, il appela à Rome ce cher disciple, dont il attendait beaucoup. Il aurait fait sa fortune ; mais il mourut en 1003, après un règne trop court ; et les désordres qui, alors, agitèrent Rome et la cour pontificale hâtèrent le retour de Fulbert dans sa patrie.

Bientôt un de ses amis lui fournit l'occasion de montrer son mérite. Il le fit venir à Chartres et l'offrit à l'évêque Odon. Celui-ci remarqua vite le jeune clerc ; il l'honora de la dignité de chancelier et, tôt après, lui confia la direction de l'école capitulaire avec le titre d'écolâtre. Fulbert donna un grand éclat à l'enseignement ; il ne se contentait pas de le diriger et de le surveiller ; il en prenait une part, et l'on sait qu'entre autres sciences il enseigna la médecine et les mathématiques. Il fut aussi abbé de Ferrières, la célèbre abbaye qu'avaient fondée, non loin de Montargis, Clovis et Clotilde. Et on en a conclu que probablement il fut moine. Du moins, il eut toujours grande admiration pour la vie monastique ; il aimait à dire que c'est par elle qu'on restaurerait l'Église de France et qu'on guérirait les blessures que lui avaient faites les troubles et les intrigues de ces malheureux temps.

Or il arriva, en 1007, que l'évêque Rodolphe, le successeur d'Odon, mourut. Et d'un vœu unanime Fulbert fut élu pour le remplacer. Mais l'humilité du saint homme refusa l'honneur qui lui était offert ; en vain le chapitre, le clergé, le peuple le pressaient de leurs instances. Le roi Robert, qui n'avait pas cessé de suivre avec intérêt la fortune de son ami, se joignit à eux ; et malgré ses répugnances, l'écolâtre dut céder.

Il avait la gloire de ne devoir cette élévation qu'à l'estime qu'on faisait de son mérite ; et tout de suite, en effet, il se montra digne de gouverner la noble église de Chartres. Sur le siège épiscopal, on vit luire d'un plus brillant éclat sa charité extrême, qui le faisait se dévouer sans trêve au bien des âmes, et sa science éminente. Non content de prêcher son peuple avec assiduité, il pensa qu'il serait meilleur de lui donner des pasteurs-

soigneusement instruits de leurs devoirs et des sciences sacrées. Et c'est pourquoi il fonda une école de théologie dont il voulut occuper lui-même une chaire ; il le fit d'une manière si excellente, qu'on vit accourir de partout des foules d'auditeurs, avides de l'entendre, et qu'il mérita d'être appelé le premier docteur des Gaules et l'une des lumières de son siècle.

Il n'avait pas un moindre désir d'augmenter la splendeur du culte ; c'est ainsi qu'il introduisit en France, avant tous les autres, l'usage du chant par parties que venait d'inventer en Italie le fameux Guy d'Arezzo. Il régla avec un soin extrême l'ordre et la beauté des cérémonies religieuses. Il employa même son talent à composer et à mettre en musique des antiennes, des hymnes, des proses, dont s'enrichit la liturgie chartraine. Peu après son élévation à l'épiscopat, le feu détruisit sa cathédrale ; en 1020, il en entreprit la reconstruction. Derechef l'incendie eut raison de son œuvre en 1194 ; mais la crypte, un clocher, la partie inférieure du portail, qui en sont restés, permettent d'apprécier l'ampleur et la délicatesse de son goût artistique.

Tant de mérites attiraient sur lui l'attention du monde entier. Les rois de France et d'Angleterre, les ducs de Normandie et d'Aquitaine entretenaient avec Fulbert des relations suivies. Le duc d'Aquitaine surtout, Guillaume V, lui montra une singulière estime ; il contribua généreusement à la reconstruction de la cathédrale incendiée et, en 1029, il le contraignit, malgré les résistances de son désintéressement et de son humilité, à accepter la trésorerie de Saint-Hilaire de Poitiers, charge qui lui assurait d'importants revenus.

L'humilité, c'était en effet la vertu préférée de l'évêque de Chartres. Il est touchant de voir comme il en prodigue les marques dans la nombreuse correspondance qui nous est restée de lui. « Je suis un homme rempli de misères, écrivait-il par exemple à saint Odilon de Cluny ; je ne suis pas même capable de me conduire moi-même, et pourtant on m'a mis, je ne sais pour quel motif, en une place où il me faut répondre du salut des autres ! » Mais cette humilité, sur laquelle se fondaient sa

condescendance, sa mansuétude, sa charité universelle, n'excluait pas ou plutôt appuyait une fermeté invincible quand il fallait défendre la justice et la vérité. Ne tenant aucun compte de ses intérêts ni même de sa vie, il était fort pour s'opposer aux injustes prétentions de ses amis eux-mêmes, fût-ce le roi Robert.

C'est que sa foi était profonde, assurée, et nourrissait une tendre piété. Il avait pour la sainte Vierge un culte filial, dont un des témoignages fut l'établissement de la fête de la Nativité de Marie. Et l'amour qu'il portait à Notre-Seigneur présent dans la sainte Eucharistie lui valut la grâce de discerner à l'avance et de détester l'hérésie dont Bérenger devait outrager la Présence réelle. Il était à son lit de mort, lorsque, parmi les personnes présentes, il aperçut l'hérésiarque, qui, tout jeune encore, était au nombre de ses disciples. Dans un sentiment prophétique, il le désigna comme un affreux dragon dont le souffle empoisonnerait bien des âmes, et il ordonna de l'éloigner de sa présence.

Ce grand et saint pontife mourut, après vingt-deux ans d'un épiscopat aussi fécond qu'actif et pieux, le 10 ou le 11 avril 1029. Le savant chroniqueur Tritheim affirme qu'on dut à son intercession de nombreux miracles.

11 AVRIL

SAINT LÉON I^{er} LE GRAND PAPE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE (vers 395-461)

Pendant que l'empire d'Occident s'écroulait, au milieu des divisions intestines, sous les coups redoublés des barbares, l'Église, en Orient, subissait les assauts des hérésies de Nestorius et d'Eutychès, qui ébranlaient l'unité catholique et mena-

çaient de la détruire. Alors Dieu suscita un pape de génie, dont la tâche, vaillamment accomplie, fut de consolider cette unité nécessaire et même d'apporter à l'empire le secours de son énergie et de son autorité morale. Ce fut saint Léon I^{er}, qui a bien mérité le surnom de Grand, autant par ses éminentes qualités de théologien, d'administrateur, de pontife, que par le succès de ses entreprises.

C'est dans ses œuvres, — bien plus que par les récits de ses contemporains, — que l'on peut apprécier les vertus de son âme sacerdotale. D'une modestie délicate, d'un dévouement total à la divine cause qu'il servait, au-dessus de toute ambition et de toute prétention personnelle, il n'a point parlé de lui-même, de sa vie, des différentes époques de sa carrière. Mais ses lettres, ses sermons révèlent la netteté de ses vues, la décision rapide et heureuse de son esprit, l'invincible fermeté de ses résolutions, comme la sûreté et l'étendue de sa science, son esprit de conciliation, sa prudente douceur et son cœur affectueux. Avant tout il a aimé l'Église à laquelle toute sa vie fut consacrée; il en a voulu et assuré l'unité dans les croyances et dans le gouvernement. Il a toujours affirmé, revendiqué, exercé la suprématie attachée au siège de Pierre. Et par là il fut vraiment l'homme de son temps et l'homme de Dieu.

Tellement l'homme de l'Église, qu'il n'apparaît dans l'histoire que déjà à son service et dans ses conseils. On ne sait sûrement ni son pays, — on le croit Romain plutôt que Toscan, — ni la date de sa naissance, — qui sans doute doit se placer dans les dernières années du iv^e siècle, — ni la condition de sa famille, — à peine le nom de son père, qui se serait appelé Quintianus. Mais dès 428 il est acolyte et va à Carthage porter à l'évêque Aurélius la condamnation prononcée par le pape Zozime contre les pélagiens, qui niaient la nécessité de la grâce. Sous Célestin I^{er}, il est fait diacre et en 431 possède assez d'autorité pour que saint Cyrille d'Alexandrie s'adresse à lui afin d'empêcher l'évêque de Jérusalem, Juvénal, de s'attribuer le patriarcat de la Palestine. En 439, quand un pélagien de marque,

Julien, évêque d'Eclane, tente d'abuser le Saint-Siège par une fausse soumission, c'est encore l'archidiacre Léon qui met en garde le pape Sixte III.

Et enfin, ce pape étant mort au mois d'août 440, tous les suffrages se réunirent pour désigner Léon comme son successeur. Celui-ci était absent cependant. Non moins estimé par l'empereur que par la cour pontificale, Valentinien III l'avait envoyé en Gaule pour rétablir l'accord entre les deux généraux Aétius et Albinus, dont la rivalité menaçait de tourner en guerre civile. C'est pourquoi Léon ne put revenir à Rome, pour y recevoir la consécration épiscopale, qu'au mois de septembre.

En courbant le front sous l'onction sainte, le nouveau pape ne se dissimulait pas le poids écrasant et la responsabilité de sa charge : « Si le sacerdoce impose des obligations à tous les prêtres, disait-il, combien cette obligation est pour nous plus lourde et plus étroite !... Nous devons, nous, prendre part aux soucis de tous (les pasteurs) et il n'est aucune partie du ministère qui nous soit étrangère. Comme le monde entier a recours au siège du bienheureux apôtre Pierre, nous portons un fardeau d'autant plus lourd, que nous avons de plus grands devoirs envers tout le monde. »

On le voit, le successeur de saint Pierre se rendait compte de sa mission universelle, de sa juridiction suprême, et il constatait en ces paroles que le monde entier la reconnaissait également. Il s'efforça dès le début de remplir son devoir dans son intégrité. En même temps que, évêque de Rome, il donnait ses soins à son diocèse et sans relâche s'acquittait de tous ses devoirs envers lui, et notamment du devoir de la prédication, son regard parcourait toute la terre et suivait, avec une attention anxieuse et toujours prête à l'action, les luttes de l'erreur et de la vérité. L'erreur ! elle levait la tête partout : le manichéisme en Italie, le pélagianisme en Afrique, le priscillianisme en Espagne. Sur tous ces points le dogme était battu en brèche ; mais aussi la morale, comme cela est nécessaire, fléchissait. Avec une vigueur tempérée par la miséricorde, Léon fit tête de tous côtés, ou plutôt porta lui-même la guerre. En Italie, il prêchait, il réunissait

les hérétiques pour les combattre et les convaincre, et il remportait des succès définitifs. Dans les autres pays, il encourageait et dirigeait les efforts des évêques, multipliant ses lettres, ses avertissements, ses conseils. Et grâce à lui l'erreur reculait sur tous les terrains.

Mais c'est en Orient surtout que le mal allait devenir pressant. En haine de Nestorius, qui niait l'unité de personne dans le Christ et qu'avait condamné le concile d'Éphèse, un vieux moine de quatre-vingts ans, Eutychès, ignorant, têtu et, sans le comprendre peut-être, instrument de basses vengeances et d'ambitions effrénées, avait prêché à ses confrères d'abord, puis aux fidèles, qu'il n'y avait en Jésus-Christ qu'une seule nature, et que la nature humaine, si elle s'était trouvée en lui avant l'union — et sans doute ne savait-il pas bien ce qu'il voulait dire ainsi, — avait été ensuite absorbée par la nature divine. Cette théorie, qui refusait au Christ sa qualité de représentant et de chef de l'humanité et supprimait la rédemption, avait été vivement attaquée par Eusèbe, évêque de Dorylée, et condamnée dans un concile tenu à Constantinople sous la présidence de Flavien, patriarche de cette ville. Mais bientôt l'hérésie relevait la tête. L'empereur Théodose le Jeune lui était gagné ; le patriarche d'Alexandrie, Dioscore, en prenait la défense ; et tous deux, dans un conciliabule tenu à Éphèse, — où les légats du pape firent en vain et au péril de leur vie entendre leurs protestations, — tentaient de la faire triompher par des violences impies et des persécutions sanglantes. Leur victoire dura peu. En 450, Marcien succéda à Théodose. Déjà Léon, dans une admirable et célèbre lettre à Flavien, avait vengé la vérité et condamné l'erreur. D'accord avec lui, l'empereur convoqua à Chalcédoine un conseil œcuménique. Là, grâce aux soins du pape, qui sans relâche, par ses lettres plus effectivement encore que par ses légats, mit en pleine lumière et fit acclamer l'enseignement traditionnel de la foi, l'eutychianisme fut définitivement condamné et le dogme consacré. Malheureusement la science et l'énergie du pape ne purent avoir raison de l'obstination de quelques évêques, de moines plus nombreux, et

l'hérésie, après avoir suscité en plusieurs pays des troubles et même des révoltes, y conserva jusqu'à nos jours des partisans irréconciliables.

Ce n'est pas sur l'Église seule que s'exerçait l'action protectrice de saint Léon, mais sur l'empire romain tout entier. En 452 Attila fondit sur l'Italie, riche proie que ses maîtres étaient incapables de défendre. Valentinien III n'eut de ressource que de lui envoyer une ambassade ; à sa tête il supplia saint Léon de se mettre ; vaillant et dévoué, celui-ci accepta. Il vint trouver le barbare à Mantoue. Une fresque de Raphaël a consacré le souvenir traditionnel de cette fameuse entrevue : aux côtés du pape, on y voit les apôtres saint Pierre et saint Paul, qui se seraient montrés à Attila et l'auraient décidé par leurs menaces à s'incliner devant l'énergique éloquence de Léon.

Rome fut sauvée alors. Quelques années après, en 455, la vengeance de l'impératrice Eudoxie attirait les Vandales de Genséric sur la Ville sainte. Léon intercéda encore ; il fut moins puissant sur l'hérétique que sur le païen. Les barbares mirent la ville à sac pendant quatorze jours et des milliers de malheureux furent emmenés en esclavage. Du moins il avait obtenu la vie des habitants et la conservation des monuments. Si incomplet qu'il fût, c'était un succès cependant, grâce auquel Rome, presque intacte, recouvra bientôt sa splendeur.

Saint Léon ne vécut pas assez pour en jouir. Le 10 novembre 461, il mourait, plein de jours, après un pontificat de vingt et un ans. Son culte s'établit aussitôt dans l'Église. Dans la liste des grands et saints papes, il sera toujours estimé l'un des plus éminents aussi bien par ses vertus, son éloquence, son haut caractère, que par les services inappréciables qu'il a rendus à l'Église et par l'œuvre qu'il a accomplie.

12 AVRIL

SAINT SABAS LE GOTH

MARTYR

(372)

Le christianisme avait pénétré chez les Goths, — race germanique descendue, semble-t-il, de Scandinavie sur les bords du Danube, — vers le milieu du III^e siècle. Il y était vite devenu florissant; et même plusieurs évêchés y furent fondés dès le commencement du siècle suivant, puisque parmi les Pères du concile de Nicée, en 325, on compta un métropolitain de Gothie. Cependant la majorité de la nation restait païenne, fermée à la religion nouvelle. Et les chrétiens mêmes, par la faute du célèbre évêque Ulphilas, — qui d'ailleurs leur rendit de singuliers services, acclimatant parmi eux la religion du Christ et les initiant à la civilisation, — finirent par tomber dans l'arianisme. Ils devaient même être les propagateurs de cette hérésie dans l'Europe occidentale, où ils ne tardèrent pas à se répandre.

Mais, nous dit saint Augustin, ils étaient tous catholiques encore lorsque la persécution vint tremper leur foi dans le sang. Elle fut soulevée par leur roi Athanaric, en haine de l'empereur de Constantinople, Valens, qui avait soutenu contre lui son frère Fritigern. Elle durait depuis trois ans, avec une cruauté qui avait causé la mort d'un grand nombre de fidèles, dont on ne sait point les noms, lorsque saint Sabas en fut la victime.

C'était un simple, mais généreux chrétien, depuis son jeune âge fort attaché à la foi de Jésus-Christ. Ame droite, douce et pacifique, il se pliait aisément à l'obéissance et vivait dans la paix avec tout le monde. Mais il savait, à l'occasion, affirmer sa croyance, la défendre avec modestie, quoique avec science et force. Il aimait à fréquenter l'église, à en prendre soin, à s'unir au chant des psaumes. Il soutenait sa vertu par de longues et ferventes prières, et, plein du désir de la gloire de Dieu,

s'efforçait d'animer le prochain à la ferveur. Tel il avait vécu pendant trente-huit ans.

Les chefs de la nation et les magistrats, la persécution commencée, tentaient la fidélité des chrétiens en exigeant qu'ils mangeassent des viandes immolées aux idoles : ceux qui refusaient devaient être mis à mort. Les païens, beaucoup moins animés que leurs princes contre le christianisme et voulant sauver leurs proches qui l'avaient embrassé, imaginèrent d'offrir à ceux-ci, comme jadis on le fit pour Éléazar, au lieu de chairs consacrées au démon, des viandes qui ne l'eussent pas été. Sabas, l'ayant su, protesta publiquement que c'était là chose défendue et détourna plusieurs chrétiens d'user de cette fraude. Aussi ses concitoyens, irrités, le chassèrent de leur ville. Mais bientôt, rendant hommage à sa droiture et à son courage, ils l'invitèrent à rentrer parmi eux.

Un peu plus tard, les magistrats étant revenus pour rechercher les chrétiens, quelques habitants proposèrent de jurer qu'il n'y en avait pas un seul parmi eux. Sabas s'y opposa : « Que personne ne jure pour moi, défendit-il. Je suis chrétien et prétends ne pas le cacher. » On fit donc éloigner les autres fidèles et on jura que dans toute la ville il n'y avait qu'un seul chrétien. « Faites-le venir, » dit le magistrat. Et Sabas s'étant présenté, il demanda quelle était sa richesse. « Nulle autre, lui répondit-on, que l'habit qu'il porte. — Voilà, reprit-il en railant, un homme bien dangereux ! Laissez-le aller. »

Une troisième fois la persécution se ralluma. C'était aux environs de la fête de Pâques. Sabas, qui désirait la célébrer saintement, résolut d'aller trouver un prêtre de sa connaissance, nommé Guttica. Il s'était mis en route, lorsqu'il rencontra un vieillard vénérable qui lui dit : « Retourne d'où tu viens et célèbre la fête avec le prêtre Sansala. — Il n'est plus chez lui, » répondit Sabas. Il s'était en effet réfugié sur la terre romaine. Sabas continua donc son chemin ; mais tout à coup la neige se mit à tomber si épaisse, qu'il dut s'arrêter. A ce double signe, il crut reconnaître la volonté divine et revint en arrière. Or le prêtre Sansala était de retour, lui aussi, ramené par l'ap-

proche de la grande solennité. Tous deux la fêtèrent ensemble. Mais trois jours après, dans la nuit, Atharide, fils de Rothest, principicule du pays, conduisant une troupe de satellites, les surprit au milieu de leur sommeil ; il jeta Sansala sur un chariot et partit, entraînant Sabas, dépouillé comme il l'avait trouvé. Le martyr dut marcher rapidement, pieds nus, au milieu des épines, des ronces, des souches auxquelles la veille on avait mis le feu pour débarrasser la friche et qui brûlaient encore. Les bourreaux prenaient plaisir à le traîner, à le rouler par terre. Mais Dieu voulut qu'il n'en éprouvât aucun mal. Au point du jour, il le leur fit remarquer, et leur rage s'en accrut ; le soir, à l'étape, ils attachèrent en croix ses bras aux deux bouts d'un des essieux du chariot ; ils firent de même pour les jambes, qu'ils distendirent sur l'autre avec une violence extrême ; et, l'ayant jeté brutalement sur le sol, ils passèrent une grande partie de la nuit à le tourmenter. Enfin ils allèrent se reposer, laissant là leur victime. Alors une servante s'approcha et le délivra. Mais lui, au lieu de chercher à s'enfuir, demeura et l'aida à préparer le repas de ses persécuteurs.

Atharide le trouva dans cette occupation. Loin d'être touché de tant de patience et de douceur, il s'emporta ; il ordonna de lui lier les mains et de le suspendre à une poutre du plafond. Cependant ses gens apportaient des viandes offertes aux idoles. « Mangez-en, dirent-ils aux deux confesseurs, et vous serez délivrés. » Sansala refusa. « Qui nous envoie ces viandes ? demanda Sabas. — C'est le seigneur Atharide. — Il n'y a qu'un Seigneur, répondit le vaillant martyr, c'est Dieu, qui a fait le ciel et la terre. » A ces mots, un des satellites lui donna, au travers de la poitrine, un coup si violent d'une sorte de gros pilon, qu'on crut qu'il l'avait tué. Mais, dit Sabas, « je n'en ai pas senti plus de mal que si tu m'avais frappé avec un flocon de laine. » Et de fait nulle trace n'était restée du coup.

Alors le misérable Atharide, enragé de ne pouvoir réduire le saint à ses volontés, donna l'ordre d'aller le noyer dans la Mossowa qui coulait tout près. « Et Sansala ? demanda Sabas, qu'a-t-il fait pour qu'on lui refuse d'être couronné avec moi ?

— Ne t'inquiète pas, lui répondit-on, ce n'est pas ton affaire. » Et tandis qu'on l'emmenait, il bénissait Dieu de lui octroyer une vie éternelle.

Cependant les satellites, moins cruels que leur maître, disaient entre eux : « C'est un bon homme ; pourquoi le tuer ? Laissons-le aller ; Atharide n'en saura rien. » Mais Sabas ne voulait pas être privé de sa couronne : « Faites, leur dit-il, ce qu'on vous a ordonné. Vous ne voyez pas ce que je vois : les Bienheureux qui vont m'emmener dans la gloire. » Alors on le précipita dans la rivière, et pour l'étouffer on le retenait au fond de l'eau avec l'essieu dont on l'avait tourmenté.

Quand il fut mort, les bourreaux retirèrent son corps béni et le jetèrent sur la rive. Mais ni les oiseaux de proie ni les bêtes féroces n'y touchèrent, jusqu'à ce que des chrétiens pieux l'eussent recueilli. Le duc de Scythie, Junius Soranus, chef peut-être des troupes envoyées par Valens au secours de Frigtern, demanda les saintes reliques : il voulait en enrichir la Cappadoce, sa patrie. Les prêtres de Gothie y consentirent volontiers, afin qu'elles fussent honorées d'un culte plus solennel. Et ils les accompagnèrent du récit touchant de la vie et du martyre de Sabas. C'est ce document d'une incontestable authenticité qui nous a conservé sa glorieuse mémoire.

13 AVRIL

SAINT HERMÉNÉGILD

MARTYR

(586)

Léovigild, roi des Wisigoths, qui envahirent l'Espagne au 6^e siècle, avait pris possession du trône en 567. Quoique arien, comme presque tout son peuple, et très entêté dans son erreur, il avait épousé une catholique, d'origine romaine, Theodosia,

filles du patrice Sévérien et sœur des saints Léandre et Isidore. Elle lui avait donné deux fils, Herménégild et Reccared ; et bien qu'il eût voulu que les enfants fussent élevés dans l'hérésie, l'influence de la mère pourtant avait adouci le caractère de son époux et les catholiques étaient laissés en paix. Mais, Théodosia étant morte, Léovigild épousa Godeswinthe, veuve du roi précédent, Athanagild, et cette femme, aussi violente que dévouée à l'arianisme, fit de lui un persécuteur. Le catholicisme fut réputé à crime, et par tous les moyens on s'efforçait de faire passer à l'hérésie ceux qui tenaient la foi romaine. Ils étaient nombreux parmi les anciens habitants de l'Espagne ; ils étaient très fidèles aussi, et le prosélytisme arien, malgré la brutalité de son apostolat, ne faisait guère de conversions.

Pendant Léovigild, pour essayer de rendre héréditaire la couronne d'Espagne, jusqu'alors élective, avait associé au trône ses deux fils ; il avait même divisé le royaume en trois parts. Gardant pour lui Tolède, il avait établi Herménégild à Séville et bâti pour Reccared une ville que, du nom de celui-ci, il nomma Reccopolis. Dans le même but d'établir plus fortement sa race, il rechercha pour son fils aîné la main d'une princesse franque. Or, de sa première union, Godeswinthe avait deux filles, Brunehaut et Galswinthe, qu'elle avait mariées aux rois d'Austrasie et de Neustrie, Sigebert et Chilpéric. C'est une fille de Brunehaut et de Sigebert, Indegonde, que le roi wisigoth obtint pour Herménégild. Elle fut d'abord accueillie avec joie à la cour de Tolède ; mais lorsque Godeswinthe connut que sa petite-fille était aussi attachée à la foi catholique qu'elle-même l'était à l'hérésie, elle la prit en haine. Pour la faire apostasier, il n'est pas de mauvais traitements qu'elle ne lui fit subir, la traînant par les cheveux, la frappant jusqu'à la couvrir de sang, la faisant ensuite plonger dans une piscine pour lui imposer le baptême arien. La jeune femme supportait héroïquement ces traitements barbares, en protestant de sa fidélité à la foi de Nicée ; au contraire des espérances de sa belle-mère, sa patience, son courage agirent même puissam-

ment sur l'âme d'Herménégild, encore imbue du reste des exemples de Théodosia. Les leçons de son oncle Léandre achevèrent l'œuvre ainsi commencée. Et les deux époux se trouvèrent avec joie unis par la croyance autant que par l'amour.

Lorsque Léovigild et Godeswinthe surtout apprirent la conversion du jeune prince, leur colère n'eut pas de bornes ; la persécution en reçut une impulsion nouvelle. Le sort des catholiques devint si douloureux, que, dans ce pays où le roi n'était considéré que comme le mandataire du peuple qui l'élisait, un mouvement de révolte se dessina.

Nécessairement Herménégild en fut le chef ; mieux que personne il savait ce qu'il fallait attendre du fanatisme de sa marâtre, toute-puissante sur Léovigild ; il était roi lui-même, chargé de pourvoir au salut et à la tranquillité de son peuple. Répondant aux provocations cruelles de l'arianisme, il se résolut à la résistance armée. On ne sait pas bien, des deux adversaires, lequel prit l'initiative des hostilités. Herménégild, qui se sentait appuyé par la majorité du pays, mais moins fourni d'armes et de guerriers, entama des pourparlers avec le pouvoir impérial de Constantinople, qui occupait encore plusieurs places importantes en Espagne et y entretenait des forces assez considérables. Il envoya son oncle Léandre en ambassade près de l'empereur Constantin Tibère ; et l'intervention de ce savant et saint personnage suffit à prouver combien la cause soutenue par Herménégild lui semblait juste et méritait d'être défendue. En même temps le jeune roi faisait partir pour l'Afrique, où ils seraient en sûreté, sa femme et son fils ; il fortifiait Séville et Cordoue et armait ses sujets.

De son côté Léovigild agissait ; il prenait à son service la diplomatie et la ruse qui devaient lui être utiles plus que ses armées. Pour détacher les catholiques du prince qui les défendait, il réunit un concile arien qui proclama une certaine tolérance ; il traita sous main avec les troupes byzantines et, moyennant une somme, assez faible pourtant, acheta leur trahison. Les forces d'Herménégild ainsi diminuées, il se mit en marche. En 583, il assiégeait Séville, l'entourait d'un blocus et, pour

montrer sa résolution de l'emporter, commençait à relever les murs d'une ville, Italica, éloignée de six milles. Au bout de deux ans, Séville fut prise. Herménégild s'était réfugié d'abord parmi les troupes impériales ; mais, les sentant hostiles, prêtes peut-être à le livrer, il s'enfuit à Osset, puis à Cordoue, et chercha asile dans une église. Il n'avait pu faire triompher la cause catholique par les armes. En donnant sa vie, il allait lui assurer une victoire sans retour.

La haine de Léovigild n'était pas apaisée par la défaite de son fils. Mais, pour la satisfaire, il fallait tirer le fugitif de son asile sacré. Perfidement le tyran se servit de l'amitié très sincère et très réciproque des deux frères. Il envoya Reccared, chargé d'assurer Herménégild du pardon qui l'attendait : qu'il fît acte de soumission, il ne serait même pas privé de ses dignités. Herménégild, défiant, refusa de quitter l'église ; il demanda que son père vînt l'y trouver, et quand le roi fut venu, il se jeta à ses pieds. Léovigild le releva, l'embrassa, lui fit de belles promesses et réussit à le tirer hors de la ville et à l'amener dans son camp. Mais alors il se montra ce qu'il était : fourbe et parjure. Il fit dépouiller son fils de ses vêtements royaux et l'enferma à Valence dans une prison, où il essaya de l'entraîner à l'apostasie.

Peut-être le captif réussit-il à s'échapper ; peut-être, ayant reconstitué une armée, tenta-t-il encore la chance d'un combat. Vaincu de nouveau, il fut de nouveau enfermé à Séville, — ou à Tarragone. Là, courbé sous le poids des chaînes qui enveloppaient son cou et ses bras, il acheva de se sanctifier. Il savait n'avoir plus rien à attendre des hommes et, dans la prière et la pénitence, préparait son âme au dernier combat. La veille de Pâques 586, — Pâques tombait le 14 avril, — son père lui envoya un évêque arien pour lui persuader de participer à la communion hérétique, en lui promettant à ce prix le pardon et la faveur royale. Le saint repoussa avec indignation le sacrilège tentateur. Chassé honteusement, celui-ci vint raconter au roi son misérable échec. A ce récit, Léovigild entra en fureur ; sans tarder, il dépêcha un homme d'armes, nommé Sisbert,

avec ordre de tuer Herménégild. A peine entré dans le cachot, Sisbert, d'un coup de hache, fendit le crâne du martyr. On dit que les murs de la prison retentirent, le reste de la nuit, d'un concert de voix angéliques et qu'on y vit luire la flamme de flambeaux célestes.

Léovigild reçut bientôt le châtement de son crime. Il mourut la même année, sans avoir renoncé à son erreur. Mais Reccared, qui lui succéda, suivant l'exemple de son frère et gagné par son martyr, embrassa la religion chrétienne et lui conquit l'Espagne tout entière.

14 AVRIL

SAINT JUSTIN

MARTYR

(vers 165)

Entre les deux montagnes d'Ebal et de Garizim, où Josué, selon l'ordre de Moïse, avait promulgué la loi de Dieu devant le peuple entré en possession de la Terre Promise, non loin du puits de Jacob, Vespasien, en 72 après Jésus-Christ, fonda la ville de Flavia Neapolis, aujourd'hui Naplouse ; elle remplaçait l'antique Sichem. C'est là, d'une famille d'origine latine, que naquit saint Justin, dans les premières années, sans doute, du II^e siècle. Son père, Priscus, était païen ; lui-même le fut aussi. De sa jeunesse, nous ne savons rien que ce qu'il en a raconté : qu'elle fut animée d'un grand désir de connaître Dieu. Avec la droiture qui faisait le fond de son âme et qui l'éloignait des pratiques du polythéisme, il le chercha partout où il croyait le trouver : successivement dans les diverses philosophies qui se partagèrent les esprits les plus élevés de l'antiquité, Zénon, Aristote, Pythagore, Platon. Rien ne l'avait satisfait, lorsque, sur les bords de la mer, un jour se promenant,

il rencontra un vieillard qui lui révéla la doctrine capable de le mettre en possession de ce Dieu tant désiré : le christianisme, et surtout lui enseigna le vrai moyen d'arriver à cette possession : « Prie, lui dit-il, pour que les portes de la lumière te soient ouvertes, car personne ne peut voir ni comprendre, si Dieu et son Christ ne lui donnent de comprendre. »

Justin pria ; Dieu bénit son étude et lui révéla les trésors de la foi. Dès lors le philosophe, sans renier son goût pour les spéculations de la métaphysique, tournera tous ses efforts à pénétrer jusqu'au plus profond cette foi nouvelle ; c'est à elle seule qu'il demandera la lumière de son intelligence et les règles de sa vie. Il est conquis sans retour et sans résistance par ce Jésus, que lui a révélé l'Écriture et qui lui promet pour un jour prochain la jouissance de Dieu, son rêve toujours inassouvi. C'est là, selon son expression, « la philosophie seule sûre et utile, » celle qui ne peut tromper la raison, qui la guide au contraire, avec une certitude très tranquille, dans l'étude des vérités les plus hautes, obscures encore sans doute, même pour le sage, mais qui, plus tard, s'inonderont de la clarté divine.

Justin n'est plus seulement un homme épris de lumière ; son cœur est gagné à l'amour. Il en vivra, il veut déjà en mourir et le martyre lui apparaît comme le digne et désirable couronnement d'une vie qui n'aspire qu'à se perdre en Dieu. Mais en l'attendant, mais pour le préparer peut-être, il va, embrasé de l'amour du prochain, — cette conséquence, cette autre forme de l'amour de Dieu, — commencer un apostolat qui fera de lui le pèlerin de la vérité évangélique. Il croit qu'il est pour lui, non pas seulement le plus noble emploi des talents que Dieu lui a donnés, un dévouement généreux, mais surrogatoire ; c'est un devoir, il n'hésite pas à le proclamer : « Nous savons que tous ceux qui peuvent dire la vérité et ne la disent pas seront jugés par Dieu, selon que Dieu le témoigne par la bouche d'Ézéchiël, disant : *« Je t'ai établi gardien de la maison d'Israël ; si le pécheur pèche et que tu ne l'avertisses pas, il sera perdu lui-même par son péché ; mais à toi, je te demanderai son sang ; si au contraire tu l'as averti, tu seras innocent. »*

Et l'apostolat, pour lui, ce sera l'exposition, la défense de la religion du Christ et l'apologie de ceux qui la pratiquent, qui malgré leurs vertus sont l'objet de la haine des foules et de la cruauté des empereurs. Il parlera, il écrira surtout. Un bon nombre des ouvrages sortis de sa plume sont perdus ; ce qui reste suffit à donner une haute idée de sa science, de son zèle et des belles qualités de son âme.

Cette âme, avant tout, on l'a dit, elle était droite. « Ce qui vaut à Justin notre sympathie immédiate, — ainsi s'exprime un critique de son œuvre, — c'est ce que j'appellerais volontiers la *transparence* de son âme, sincère, ardente, loyale entre toutes. » Loyale au point de ne pas mettre en doute la bonne foi de ses interlocuteurs ni leur équité, loyale jusqu'à paraître parfois ingénue et naïve ; — sincère et franche, ne dissimulant même pas ce que d'autres apologistes, plus méfiants, se sont gardés de dire des mystères chrétiens ; mais n'a-t-il pas assurance de posséder la vérité et confiance dans la force persuasive de cette vérité ? — ardente aussi à défendre la dignité des Écritures, l'innocence de ses frères, les droits souverains de la révélation divine, la hauteur et l'importance de ce qu'il croit être sa mission.

Justin est assurément versé dans la science des philosophies antiques ; il possède surtout peut-être les Écritures, dont il se sert avec une dextérité, une abondance, une ingéniosité remarquables. Son exégèse n'est pas exempte d'erreurs, sans doute ; ce sont celles de son temps. Si, à de certains moments, il donne trop d'importance au sens symbolique du texte sacré aux dépens du sens historique et direct, c'est pour sauvegarder, croit-il, l'honneur de l'inspiration, qui n'a pu nous rien révéler que de digne de Dieu et d'utile à notre élévation surnaturelle. Et d'autres plus grands que lui n'ont-ils pas incliné dans le même sens ?

Du reste tout, dans sa controverse, est ordonné à convaincre son lecteur. L'art, s'il y en a, est tout dirigé vers ce but. Son dialogue ne doit pas être comparé à ceux de Platon ; s'il est bien plus animé du désir de répandre la vérité, son prosélytisme ardent l'empêche d'être sensible aux grâces du style et aux

habiletés délicates de la composition. Pour faire des chrétiens ou pour les défendre efficacement, il insiste sans crainte de se répéter, uniquement soucieux d'être compris et de mettre en pleine lumière son argumentation.

C'est ainsi qu'il poursuit sa carrière ardue et méritoire, malheureusement plus que féconde, du moins par ses écrits. Quittant Naplouse, il s'en vint à Rome, en passant par Éphèse, où il situe son *Dialogue avec le juif Tryphon*, destiné à montrer que le christianisme succède au mosaïsme en le remplaçant. Dans la capitale du monde, il trouvait un théâtre plus digne qu'aucun autre de son apostolat. Dorénavant il ne le quittera plus, sauf une absence dont on ignore la date. Il y avait ouvert une école pour l'enseignement de la doctrine chrétienne, et cette école acquit une grande célébrité.

Témoin douloureux des persécutions qui s'exerçaient contre ses frères, conscient de sa supériorité intellectuelle sur la plupart d'entre eux, animé du désir de les arracher, s'il se pouvait, aux supplices, il crut devoir en appeler à l'empereur de l'iniquité des lois. A deux reprises, vers 152, puis entre 161 et 169, il adressa d'abord à Antonin le Pieux, puis à Marc Aurèle et à Vêrus, deux apologies, qu'il avait le droit d'estimer convaincantes et fondées en toute justice. Elles n'eurent aucun effet, si elles furent lues par les destinataires. Mais elles sont pour nous un monument précieux de la foi de nos ancêtres, si pleinement conforme à la nôtre, et elles nous ont conservé un récit aussi pieux que consolant des touchantes réunions où s'affirmait et se pratiquait leur croyance à la sainte Eucharistie.

Justin fut récompensé par le martyre, de sa vie tout entière donnée à la défense de la foi et à l'amour du Christ. Dénoncé comme chrétien avec quelques-uns de ses disciples par l'ignoble cynique Crescent, il comparut, le 14 avril 165 ou 167, devant le préfet de Rome Rusticus. Le procès ne fut guère qu'une constatation d'identité et un courageux aveu de christianisme. Tous les accusés furent condamnés à la flagellation, puis à la décapitation. Ainsi « consommèrent-ils leur martyre dans la confession du Christ ».

SAINTE LYDWINE DE SCHIEDAM

VIERGE

(1380-1433)

Parmi les victimes choisies que Dieu a prédestinées à travers les siècles pour les associer, à force de souffrances, à l'œuvre expiatrice de son divin Fils, il en est peu, certainement, dont les tortures physiques aient égalé, en nombre, en douleur, en durée, celles de sainte Lydwine. C'est un mystère profond, mais bien consolant aussi, que cette participation à la passion de Jésus-Christ, enseignée par saint Paul. Tous les chrétiens y peuvent prendre part, car tous sont des *hommes de douleurs*, s'il en est que Dieu favorise davantage sous ce rapport ; et c'est pourquoi la vie de sainte Lydwine, tout extraordinaire qu'elle doit paraître, est pour tous un encourageant et fécond exemple ; elle l'est surtout pour ceux qui ont reçu la bénédiction amère de la maladie.

Issu d'ancêtres nobles, le père de la Sainte, Pierre, était tombé dans une telle pauvreté, qu'il exerçait pour vivre le dur emploi de veilleur de nuit dans la petite ville hollandaise de Schiedam. Mais lui et sa femme, Pétronille, portaient leur misère d'un cœur vaillant, parce qu'ils étaient pleins de foi, et ils ne se plaignaient certes pas que Dieu leur eût donné neuf enfants, huit garçons et une fille. Celle-ci, venue au monde la cinquième, avait reçu le nom de Lydwine, ce que ses compatriotes ont interprété : *grande patience*. Elle naquit le dimanche des Rameaux de l'an 1380, qui tombait le 18 mars. L'enfant, gracieuse et forte, d'une avenante beauté, était très pieuse et fut bientôt favorisée de grâces insignes. Un jour qu'elle rentrait un peu en retard à la maison et que sa mère lui en demandait la cause : « C'est, répondit-elle naïvement, que j'ai passé par l'église pour saluer la sainte Vierge, et elle m'a répondu en inclinant la tête avec un sourire. » Lydwine ne mentait jamais : la mère, qui le savait, la crut. Ces relations célestes firent naître de bonne heure dans son âme le désir de se consacrer à Dieu.

Et quand, à quinze ans, le charme de ses traits et de ses qualités lui attira des demandes en mariage nombreuses et flatteuses, à ses parents qui l'engageaient à accepter, elle dit, en leur révélant sa promesse secrète : « Je demanderais plutôt à Dieu de me rendre laide pour repousser les regards des hommes ! »

Dieu entendit ce cri et ne tarda pas à l'exaucer. Une maladie lente commença par lui faire perdre ses couleurs, miner ses forces, l'amaigrir. Et puis un jour d'hiver, — elle avait seize ans, — comme elle patinait sur le canal, une amie la heurta violemment, la fit choir ; on la releva une côte brisée et on la transporta sur son lit. Elle ne devait presque plus le quitter pendant trente-sept ans. Malgré des soins prodigués, le mal, au lieu de guérir, empira. Un abcès se forma dans la fracture qui la fit si horriblement souffrir, que la pauvre enfant, ne pouvant plus rester ni couchée, ni assise, ni levée, un jour s'élança de sa couche et vint tomber sur les genoux de son père. L'effort fit crever l'abcès à l'intérieur et elle se prit à en vomir le pus à pleines écuelles, avec tant de violence, qu'elle s'évanouit et qu'on la crut morte.

Ce n'était que le début de sa vie de supplices. Trois ans durant, elle fut si torturée, que, incapable de demeurer en place et de plus en plus faible, perdant l'usage de ses jambes, elle se traînait sur les genoux, sur les coudes, se cramponnant aux meubles, cherchant à diversifier ses douleurs par le mouvement ; brûlée de soif, elle se désaltérait avec tous les liquides qui tombaient sous sa main, et les rejetait ensuite en hoquets. Ses pleurs, ses gémissements, ses cris effrayaient et éloignaient tout le monde, sauf ses parents, qui ne cessèrent de la soigner avec amour.

Et puis, peu à peu, il lui devint impossible même de ramper ainsi. Elle s'étendit sur sa couche ; trois plaies profondes s'ouvrirent dans son misérable corps, dont l'une, au moins large comme le fond d'une écuelle, se remplit de vers. Ils étaient gros comme le bout effilé d'un fuseau, longs comme une phalange et grouillaient en telle quantité, qu'on en retirait jusqu'à deux cents en vingt-quatre heures. En vain essayait-

on palliatifs et remèdes. Si on soulagea un peu les ulcères, une tumeur vint à l'épaule, dont la jointure disloquée ne retint plus qu'à peine le bras ; le *mal des ardents*, cette affreuse maladie du moyen âge, dévora ses chairs jusqu'aux os ; la fièvre tierce la brûlait, puis la glaçait alternativement ; d'horribles névralgies tourmentaient sa tête et ses dents ; la peau de son visage se fendit du haut du front jusqu'au milieu du nez ; la lèvre inférieure s'ouvrit ainsi que le menton ; et de toutes ces plaies gouttait du sang qui se coagulait sur la face ; l'œil droit se perdit ; l'œil gauche ne pouvait plus supporter la lumière sans verser des larmes sanglantes. Il faut encore ajouter à cette nomenclature incomplète de ses maux, la torture des remèdes inventés par l'ignorante bonne volonté des médecins, qui ne réussissaient guère qu'à remplacer une maladie par une autre, quand ils ne les surajoutaient pas. Et cependant, — pour accentuer le caractère miraculeux de cette misère, — il devenait impossible à la malheureuse de prendre aucune nourriture, aucune boisson ; à partir de 1414, ni une miette ni une goutte ne passèrent par son gosier, qui ne s'ouvrait que pour la sainte Eucharistie ; elle ne dormait plus ni jour ni nuit ; en dix-neuf ans, son sommeil n'équivalut pas à celui de deux nuits.

Ainsi était-elle, couchée sur le dos, impuissante à se remuer, n'ayant que l'usage de la tête et du bras gauche, torturée sans cesse, sans cesse perdant son sang et dévorée des vers, et pourtant vivant et gardant ce qu'il fallait de forces pour ne pas mourir. Et elle était heureuse ! et elle se disait prête à souffrir ainsi de longues, longues années !

Elle n'était pas venue tout de suite à de telles dispositions. Pendant trois ou quatre ans elle s'était désespérée, presque révoltée malgré sa foi. Et puis son confesseur, Jan de Pot, lui avait appris à méditer la Passion. Elle s'était rebutée d'abord, le Seigneur ne venant pas à son appel, la laissant sans lumières, sans joies. Mais Jan l'avait encouragée ; sa persévérance vaillante avait vaincu Dieu. A la Passion elle avait joint l'Eucharistie, non pas pour s'en nourrir, hélas ! A cette époque on ignorait la communion fréquente. Longtemps elle ne reçut

Notre-Seigneur que deux fois par an ; à la fin de sa vie, elle obtint ce bonheur deux ou trois fois par semaine. Mais à méditer la Croix et le Tabernacle, elle pénétrait l'amour de Jésus pour elle, pour les pécheurs, ses desseins et ses désirs de miséricorde que favoriseraient les douleurs de la misérable infirme. Et elle s'associa de plein cœur à l'œuvre rédemptrice.

Elle s'en trouva bien. Aucune douleur ne fut atténuée, c'est vrai, et bien au contraire : jusqu'à la fin ses maux s'aggravèrent. Mais, outre que jamais ses plaies, ses vomissements, ses vers n'exhalaient que des odeurs suaves et parfumées, — et ainsi on venait plus facilement la voir, l'entretenir, recevoir ses exhortations et ses conseils, — surtout elle fut vite élevée à une haute contemplation, favorisée d'apparitions célestes, visitée par la sainte Vierge, par Jésus, par son ange gardien, dont elle avait la vision presque continuelle ; elle avait des révélations, des extases. En âme fréquemment, en corps même souvent, elle était transportée au purgatoire, au ciel, en divers lieux de la terre, Rome, Jérusalem... Et par tous ces moyens, son désir de réparation, de rédemption, de crucifiement était ravivé sans cesse.

Ravivée aussi son ardeur à acquérir toutes les vertus. Rien n'était plus profond que son humilité, qui lui faisait cacher les faveurs du ciel et boire avec délices les calices d'humiliation les plus amers. Rien de plus brûlant que sa charité, toujours au service des malheureux, qu'elle secourait malgré son indigente pauvreté, — des affligés, qui trouvaient auprès d'elle la consolation, — des pécheurs, auxquels son accès était toujours libre, quelles que fussent ses souffrances.

Du reste son désir de perfection était sans cesse aiguillonné par Dieu, dont la tendresse purifiante et sévère n'épargnait aucune de ses faiblesses. Le cœur de Lydwine, très affectueux, fut brisé par les deuils : mort de son père, de son frère Whilhelm, de sa nièce Pétronille. Et son affliction, jugée excessive par la jalousie divine, fut toujours et tout de suite châtiée par des délaissements, des détresses, des abandons qui lui étaient plus pénibles que toutes les douleurs de son pauvre corps.

Ainsi, en gravissant un calvaire dont la montée dura trente-sept ans, Lydwine s'éleva vers la Résurrection éternelle. Ses dernières années furent les plus cruelles ; à tous ses maux étaient venues se joindre l'hydropisie, qui s'épanchait en affreuses pertes d'eau sanguinolente, des crises d'épilepsie qui la tourdaient deux et trois fois par nuit, les douleurs de la pierre, une attaque d'apoplexie, et toujours de plus pénibles névralgies et des contractures de nerfs dont elle était suppliciée.

Pour comble elle devait mourir dans l'isolement le plus complet, assistée seulement d'un enfant de quelques années, son neveu Baudouin. Prise d'affreux vomissements incoercibles et répétés, elle disait : « Que je souffre ! Si mon seigneur le savait ! » désignant ainsi son confesseur Jan Walter. — Tante, dit l'enfant, voulez-vous que je le cherche ? » Elle ne répondit pas. Effrayé, Baudouin courut. Quand il revint avec le prêtre, Lydwine avait expiré. C'était le mardi de Pâques 1433.

Et tout de suite, la merveille ! Le pauvre corps exténué, défiguré, reprit ses couleurs, son embonpoint, sa beauté ; il exhalait un parfum plus suave que jamais, qui enlevait aux assistants tout besoin de nourriture et de sommeil.

Son culte, inauguré dès lors, fut approuvé en 1616 par l'archevêque de Malines ; et enfin, le 14 mars 1890, le pape Léon XIII canonisa dans sainte Lydwine la souffrance supportée, acceptée, aimée par amour et en union du divin Rédempteur des hommes.

16 AVRIL

SAINT BENOIT-JOSEPH LABRE

CONFESSEUR

(1748-1783)

Le mercredi saint, 16 avril 1783, à l'heure où toutes les cloches de Rome, unissant leurs branles, rappelaient aux fidèles que le pape Pie VI les invitait à réciter trois fois le *Salve Regina*

pour le Saint-Siège, des enfants se répandaient dans les rues en criant : « Le Saint est mort ! Le Saint est mort ! » Et l'émoi secouait toute la ville.

Le Saint, c'était un pauvre mendiant de trente-cinq ans, Français d'origine, dont, depuis neuf ans, Rome méprisait les loques sordides ou admirait la fervente piété. Il s'appelait Benoît-Joseph Labre.

Il était né à Amettes, dans le diocèse de Boulogne-sur-Mer, le 26 mai 1748, quand la corruption de la cour commençait à gagner la France. Aîné des quinze enfants de deux modestes chrétiens qui soutenaient vaillamment leur nombreuse famille par la culture d'un petit bien et l'exercice d'un humble commerce de mercerie, il montra tout de suite d'heureuses dispositions. Son premier maître l'avait « toujours connu, écrivait-il, d'une bonté admirable, d'une bonne humeur et d'une exactitude exemplaires et signalées à s'acquitter des devoirs correspondant à son âge ». Et l'un de ses oncles notait en lui « un jugement solide, une mémoire heureuse, une compréhension facile, une vivacité tempérée par beaucoup de douceur et de docilité ».

A ces qualités il faut joindre une piété forte et tendre que ne fatiguaient pas de longues stations à l'église ; il aimait les cérémonies du culte, s'empressait à servir la messe, déjà pratiquait la pénitence, ne s'approchant point du feu pendant l'hiver, dormant la tête appuyée sur une planche, distribuant aux pauvres presque tous les aliments qu'on lui donnait.

Son oncle et parrain, vicaire puis curé d'Érin, le croyait destiné au sacerdoce. Mais une conversation que Benoît-Joseph eut avec un pieux ecclésiastique fit éclore dans le jeune homme le goût de la vie austère des Trappistes. Vainquant la résistance de ses parents, qui redoutaient pour lui la dure pénitence de cette vie, il réussit à entrer à la Trappe de Sept-Fonts : sa tentative n'eut point de succès. Malgré sa ferveur et sa rigoureuse observance de la règle, il lui fallut reconnaître avec l'abbé du monastère qu'il n'était point fait pour cette existence : au lieu de lui apporter la paix, elle causait à son âme des tour-

ments, des angoisses, d'invincibles scrupules ; il en tomba gravement malade. Guéri, il dut, à son grand regret et à celui des bons religieux qui l'admiraient déjà, renoncer à vivre près d'eux. Il s'éloigna de la Trappe avec la certitude que Dieu vraiment ne l'y voulait pas désormais et l'appelait à pratiquer dans le monde la pauvreté, la pénitence et le détachement absolu. Dans un siècle assoiffé de richesses et de plaisirs, oublieux ou ennemi de Dieu, corrompu jusqu'aux moelles, il serait la protestation vivante, et poussée à l'extrême, contre ces tendances impies et luxurieuses ; il en serait aussi l'expiation : Dieu se destinait cette victime. Et Benoît-Joseph remplirait ce double rôle avec une perfection absolue, mais aussi une humilité totalement inconsciente des services rendus ainsi à la misérable humanité.

Sans revenir, même pour un jour, vers sa famille, le voici donc qui met le pied sur la route où il va pèleriner en mendiant son pain et en donnant le spectacle vivifiant de sa volontaire indigence. Vêtu d'abord d'une tunique et d'un scapulaire de novice qu'on lui avait donnés à sa sortie de Sept-Fonts, sur la poitrine un crucifix, son chapelet au cou, il porte sur l'épaule un petit sac contenant tous ses biens : l'Évangile, l'Imitation de Jésus-Christ, le Bréviaire, qu'il récite chaque jour ; il marche les yeux baissés, d'un pas grave et recueilli, égrenant son rosaire ou conversant avec Dieu. Il va d'un sanctuaire à un autre : d'abord à Paray-le-Monial : il y consacre au Cœur de Jésus la rude pénitence qu'il veut vivre ; — puis à Lorette : la bénédiction de la sainte Vierge devait accompagner celle de son divin Fils ; Lorette, qui lui restera très chère et qu'il visitera chaque année de sa voyageuse existence ; — à Rome enfin, centre de la foi et de la vie chrétienne, où l'attire invinciblement le tombeau de Pierre ; Rome, qui le fixera et lui donnera un sépulcre glorieux. Partout il porte l'édification d'une piété humble, et radieuse pourtant, d'une pauvreté de plus en plus misérable, à laquelle il ne veut aucune atténuation ; d'une effrayante abstinence, contente du peu qui lui permet de continuer, plus péniblement toujours, sa longue marche. Il se repose à Rome quelques mois,

en satisfaisant sa dévotion à toutes les églises, à tous les lieux de prière et de souvenir chrétien. Et ce n'est pas sans exciter plus d'une fois la risée, les mauvais traitements, le dégoût même ; car ses vêtements sont devenus des haillons, et il les garde, il y tient, malgré leur aspect repoussant, malgré les horribles insectes qui y pullulent. Le jeune homme, élevé dans l'aisance, habitué au bien-être d'une scrupuleuse propreté, semble devenu insouciant de tout soin corporel : c'est qu'il trouve dans cette hideuse misère une mortification cruelle et continue et une source d'humiliation où il s'abreuve avidement. Si on l'insulte, il s'arrête, joyeux, pour savourer l'outrage ; il bénit les brutales agressions à coups de pierres ; il prie pour les bourreaux qui ajoutent aux douleurs de sa pénitence. Ainsi fera-t-il quand il reprendra sa course ; quand il traversera de nouveau l'Italie, puis la France, s'éloignant hâtivement des lieux où on le révère, s'attardant là où on le méprise, comme à Moulins, d'où le clergé même, se trompant aux apparences, finit par le chasser honteusement. Alors il se dirigera, par Saragosse, vers Saint-Jacques de Compostelle, puis remontera, par Fréjus, Arles, Aix et Nancy, jusqu'au sanctuaire du Mont-Valérien, célèbre dans toute la France pour son calvaire. Et enfin il reviendra à Rome en 1774 ; dès lors il ne quittera la Ville sainte que pour son pèlerinage annuel à Lorette.

Il s'est établi dans les ruines du Colisée ; là il trouve la solitude dont il est avide et le sacrifice perpétuel de son pauvre corps. Le jour il fréquente les églises ; et parfois ses haillons, les bandes malpropres qui enveloppent et protègent ses jambes ulcérées, ses affreuses chaussures béantes à travers lesquelles sortent ses pieds, excitent tant de répugnance, qu'on l'éloigne de l'autel, dont il brûle de s'approcher. Humblement, doucement il se résigne ; il se tient debout, malgré son épuisement, au fond de l'église ; il y poursuit sans fin sa prière, — et ses extases, car Dieu lui fait des grâces merveilleuses. Son silence, sa vue, les regards que parfois il lève et prolonge sur ses interlocuteurs, les quelques mots qu'il leur adresse, pénètrent les cœurs, y portent la contrition, la ferveur, les lumières surnaturelles.

Chose étrange, il est en butte aux plus terribles tentations, aux assauts les plus pressants du démon. Il a beau multiplier les jeûnes, les flagellations, les veilles ; il a beau baisser les yeux et les tenir presque clos : le mal assiège son imagination, brûle sa chair, lui cause des angoisses intolérables, l'enfonce dans l'humilité et le mépris de lui-même. Dieu le permet, pour nous apprendre que la tentation n'est pas un mal et que l'on peut être un saint au milieu des luttes les plus désespérées.

Benoît-Joseph arriva, parmi ces épreuves, parmi ces effrayantes mortifications, et aussi au milieu d'un respect, d'une admiration qui s'accroissaient chaque jour, au terme de sa pauvre et bienheureuse vie. Depuis longtemps il désirait la mort : les offenses qu'il voyait se multiplier envers Dieu et la religion, les punitions célestes qui, il le savait, allaient fondre sur le monde, l'attirait surtout qu'exerçait sur son âme la pensée du ciel et de sa réunion avec Jésus, hâtaient sa fin. Aussi bien sa pénitence avaient usé ses forces jusqu'au bout ; il ne se traînait encore que par un effort de volonté incapable de se prolonger davantage. Le mercredi saint, 16 avril 1783, à Notre-Dame des Monts, l'émotion extrême qu'il ressentit à la messe, en entendant lire la Passion, fut telle, qu'il dut sortir de l'église, de crainte d'y perdre connaissance. Un boucher de ses amis le vit dans la rue, haletant, épuisé, plus semblable à un cadavre qu'à un vivant : il l'emporta chez lui, l'étendit sur un lit. Et tout de suite l'agonie commença. En hâte, à défaut du saint Viatique qu'il ne pouvait plus recevoir, un prêtre lui administra l'extrême-onction. Le Saint ne parlait déjà plus ; quelque temps encore on vit ses paupières s'ouvrir et son regard se fixer, ses lèvres se coller sur le crucifix qu'on lui présentait. Et bientôt, à 2 heures de l'après-midi, Benoît-Joseph entra en possession de la récompense éternelle.

Aussitôt Rome s'ébranla tout entière et se précipita vers la couche funèbre. Pendant quatre jours, la foule se pressa dans l'église Notre-Dame des Monts, — où on avait transporté la sainte dépouille, — au point que nul office ne put y être célébré, même le jour de Pâques. En même temps les miracles

commençaient à se produire, nombreux, éclatants. On remarqua, entre autres merveilles, que du pauvre corps, des sordides habits, des chaussures déchirées, s'exhalèrent de pénétrantes et suaves odeurs. Dieu glorifiait ainsi la pauvreté, la pauvreté du Christ, que chérit si fort et pratiqua si amoureusement son béni serviteur Benoît-Joseph Labre.

17 AVRIL

LA BIENHEUREUSE CLAIRE DE GAMBACORTI
VIERGE
(1355-1420).

Dans les dernières années de son existence tourmentée, la république de Pise se donnait, comme podestat et capitaine du peuple, un membre de la puissante famille des Gambacorti, Pierre, qui devait la gouverner avec sagesse pendant vingt-quatre ans. A peine en possession de sa charge, l'an 1362, dans le but d'assurer son pouvoir, il fiança publiquement au jeune et noble Simon de Massa sa fille Thora. Elle n'avait alors que sept ans, mais déjà n'avait de préoccupation que de connaître et de faire la volonté de Dieu. En grandissant, avec sa piété avide de prière et de recueillement, se développa en elle une ^{ail}charité pour les pauvres qui la portait à de véritables profusions. Son bonheur était de secourir les misérables, leur donnant jusqu'à ses vêtements et ses bijoux, et de soigner elle-même les malades les plus répugnants : on la vit baiser tendrement le visage d'une vieille femme ulcéré de plaies hideuses.

L'union de Simon et de Thora dura peu, si même elle fut consacrée par le mariage. Tandis que celle-ci était gravement malade, Simon mourut loin d'elle ; et tout de suite elle prit la résolution de se consacrer à Dieu dans la vie religieuse. Mais l'ambition de sa famille s'y opposa : son père, ses frères lui des-

tinaiement un autre époux. Pour leur échapper, cette enfant de quinze ans crut n'avoir d'autre ressource que de s'enfuir avec une servante et de se réfugier au couvent de Saint-Mathurin, où vivaient des religieuses clarisses. Elle y avait à peine reçu l'habit avec le nom de Claire, — qu'elle porta depuis cette époque, — que ses frères accouraient sur ses traces avec une troupe de soldats ; ils menaçaient d'enfoncer les portes, de violer la clôture, de mettre le feu au couvent. Épouvantées, les moniales n'hésitèrent pas à leur remettre leur sœur, et ils la ramenèrent comme un trophée au podestat. Celui-ci, d'accord avec ses fils, espérant vaincre la résolution de la fugitive, l'enferma dans une chambre écartée ; de fortes serrures en assuraient la porte ; une seule petite fenêtre l'éclairait, par laquelle on passait la nourriture. Dans cette sévère réclusion, où plus d'une fois on l'oublia sans aliments, Claire goûta d'abord des joies célestes ; mais Dieu ne tarda pas à l'éprouver par des désolations, par un abandon total, d'autant plus douloureux que personne, par la défense du père irrité, ne pouvait pénétrer jusqu'à elle. Enfin, au bout de cinq mois, sa mère inquiète pour la santé de la malheureuse enfant, obtint qu'il lui fût permis de se retirer dans un couvent de Dominicaines érigé sous le titre de Sainte-Croix.

Claire commença donc dans cette maison sa vie religieuse. Mais elle n'y trouvait pas l'austérité ni même la régularité après lesquelles elle soupirait. Le couvent était bien déchu de l'une et de l'autre. Cependant la fervente enfant réussit à former autour d'elle un petit groupe plus désireux de perfection, et avec lui elle entreprit de vivre dans une étroite observance de la règle.

Son père avait fini par accepter le sacrifice auquel d'abord il n'avait consenti qu'à contre-cœur. Et même, sur les instantes demandes de Claire, il lui fit élever un couvent, afin de lui permettre de promouvoir et de compléter la réforme qu'elle avait commencée. C'est en 1382 qu'avec quelques-unes de ses sœurs, comme elle aspirant à la sainteté, elle passa dans cette nouvelle maison dédiée à saint Dominique. Derrière la pieuse

troupe, la porte fut fermée rigoureusement et la clôture établie selon toute la sévérité du droit canon. Cette sévérité serait la cause de la plus cruelle épreuve de la sœur Claire.

En 1393, en effet, alors qu'elle exerçait les fonctions de sous-prieure, une révolution éclata à Pise. L'ambitieux et scélérat Jacques Appiano, l'ami, le favori du vieux Pierre Gambacorti, qui lui donnait aveuglément sa confiance, souleva la ville contre son bienfaiteur. Armée par lui, la populace se jeta sur le podestat et ses fils et les massacra. Un seul, Laurent, le plus jeune, réussit à fuir ; blessé, poursuivi par les meurtriers, il arrive au couvent des Dominicaines ; il implore qu'on lui ouvre, qu'on le sauve. Mais le couvent n'avait pas le droit d'asile, et la loi ecclésiastique en interdisait l'entrée à tout homme. Malgré sa douleur, le cri de son amour fraternel, l'effroi de voir si près d'elle achever le malheureux, Claire dut refuser de le laisser pénétrer dans cette retraite : aussi bien le peuple en fureur eût envahi, à sa suite, l'église et le cloître, ne respectant ni les bâtiments ni la vie même des moniales. Laurent reprit sa course ; mais, bientôt rejoint, il tomba sous les coups.

La douleur extrême dont l'avait frappée la mort brutale de tous les siens, l'effort héroïque qui lui avait été nécessaire pour préférer la loi de Dieu à la vie de son frère, et, plus encore peut-être, la conviction qu'elle ne serait pas digne d'être chrétienne, et moins encore religieuse, si elle ne pardonnait pas aux assassins, même à Jacques Appiano, bouleversèrent tellement la jeune sous-prieure, qu'elle tomba gravement malade. Le travail de la grâce continuait dans son âme malgré les souffrances du corps. Elle semblait au seuil de la mort : le prieure, penchée sur elle, lui demanda si quelque aliment pourrait lui plaire : « Oui, répondit-elle ; je voudrais que vous fissiez demander à Jacques Appiano de m'envoyer du pain et un mets de sa table : ainsi m'assistait mon pauvre père quand j'étais malade. Je crois que cela me guérirait. » La stupeur, l'admiration remplit toutes les assistantes ; Claire se haussait à une demande qui était une offre de réconciliation. On lui obéit ; Jacques Appiano, malgré sa scélératesse, fut touché ; il envoya ce qui lui était

demandé avec tant de vertu. Et Claire revint à la santé.

Peu de temps après, par un juste retour, la populace qu'il avait excitée se souleva contre l'assassin des Gambacorti. Il fut tué ; sa femme et ses deux filles, fugitives, traquées, ne savaient où échapper à la colère de l'émeute. Claire l'apprit ; sans hésiter, elle qui avait dû laisser son frère mourir devant la porte fermée de son couvent, l'ouvrit toute grande aux trois bannies ; en les abritant dans l'ombre de son cloître, elle montra combien était sincère le pardon accordé à son plus cruel ennemi.

Dieu voulait encore ajouter aux mérites de sa servante : il permit qu'elle fût affligée pendant de longues années par de très douloureuses maladies. Elle les supportait d'un air serein, d'une âme vaillante, qui les appréciait comme des trésors. Cependant, vers 1398, elle avait été élue prieure de la communauté. Dans cette charge elle montra toute la délicatesse, toute la charité d'une vraie mère envers ses filles ; mais aussi, comme dans sa jeunesse, elle était toute pitoyable aux misères dont les plaintes arrivaient jusqu'à sa solitude. Elle avait accepté, d'une pieuse femme nommée Céa, la charge d'une maison d'enfants abandonnés que celle-ci avait fondée et soutenue toute sa vie. Mais les fonds manquaient pour faire vivre l'œuvre. Or Claire connaissait un riche vieillard, dont l'intention était de léguer tous ses biens au couvent de Saint-Dominique. Elle le fit venir ; et à force d'instances elle le détermina, en faisant bon marché des avantages de sa propre maison, à disposer, comme malgré lui, de ses largesses en faveur des pauvres petits orphelins.

Dans l'exercice de cette bienfaisance, au milieu des douleurs toujours accrues de la maladie, Claire vit enfin venir le jour qui la délivrerait. La fièvre la prit vers le milieu du carême 1420. Pendant la semaine sainte, on comprit que la mort approchait. Le jour même de Pâques, la malade reçut le saint viatique, puis l'extrême-onction ; elle souffrait grandement ; elle ouvrait les bras en croix, disant et répétant : « Moi aussi, mon Jésus, me voilà sur la croix ! » Enfin son visage s'illumina, ses traits se détendirent en une sourire ; elle bénit

avec tendresse ses filles présentes et absentes. Et elle expira le lundi de Pâques 17 avril.

Le culte qui lui fut immédiatement et publiquement rendu fut, en 1830. solennellement approuvé par le pape Pie VIII.

18 AVRIL

LA BIENHEUREUSE MARIE DE L'INCARNATION
VEUVE
(1566-1618)

Le trouble profond causé dans les âmes, au xvi^e siècle, par le paganisme de la Renaissance et le protestantisme vite mué en révolte et en guerre civile, commence, dès le début du xvii^e siècle, à se dissiper; on voit déjà paraître les premiers vestiges de la magnifique efflorescence religieuse qui glorifiera cette noble époque. Parmi les bons ouvriers de Dieu qui travaillèrent à cet heureux résultat, avant les Vincent de Paul, les Olier, les Eudes, les Fourrier, les François Régis, avec les François de Sales, les Bérulle, les Coton, il faut mettre en bon rang la *femme forte*, qui, presque toute sa vie, porta, selon l'usage de son temps, le nom de M^{lle} Acarie et qui mourut carmélite sous celui de Marie de l'Incarnation. Son influence personnelle fut grande; plus grande encore celle qu'elle exerça et qui fut exercée après sa mort par les œuvres qu'elle protégea.

Barbe Avrillot naquit à Paris, sur la paroisse Saint-Merry, le 1^{er} février 1566, de messire Nicolas Avrillot, — maître des comptes de la Chambre de Paris, chancelier de Marguerite de Valois, sœur de Henri III, — et de Marie Lhuillier. Par son père et par sa mère elle appartenait à ce monde parlementaire qui alors voisinait avec la noblesse et entretenait avec elle d'étroites relations de société et de mariage. Une belle fortune, une situation brillante n'empêchaient pas ces deux époux de pratiquer

leur religion avec ferveur. M^{lle} de Champlâtreux, — ainsi appelait-on Barbe du nom d'une terre de messire Avrillot, — montra dès l'enfance des qualités naturelles, des grâces enfantines, des vertus même qui la rendirent très chère à ses parents. Néanmoins, pour lui assurer les avantages d'une éducation plus complète et plus pieuse, ceux-ci la confièrent, à l'âge de onze ans, aux religieuses de l'abbaye de Longchamp. C'est là qu'elle fit sa première communion ; c'est là aussi que volontiers elle se fût donnée à Dieu par la profession religieuse. Mais ses parents, craignant peut-être une pareille issue, la rappelèrent près d'eux en 1580. Elle obéit sans plainte ni hésitation, sachant déjà que le meilleur moyen de faire estimer sa piété était d'accomplir ses devoirs avec empressement et bonne grâce. Du reste elle rapporta à l'hôtel Avrillot des habitudes de simplicité, de modestie, de solitude et de recueillement que sa mère trouvait exagérées et s'efforça vainement de modifier avec une sévérité voisine de la rudesse. Et enfin, quand elle eut seize ans, on la fiança d'autorité, comme c'était l'usage alors, avec un jeune maître des comptes, instruit, riche et brillant, nommé Pierre Acarie. C'était aussi un très ardent catholique, affilié à la Ligue presque dès les débuts de celle-ci. Les deux époux s'aimèrent grandement et Dieu bénit leur amour en leur donnant six enfants.

Dès l'abord M^{lle} Acarie montra bien que la vraie piété aide à comprendre et à remplir tous les devoirs, loin d'entraver dans leur exercice. Elle fut épouse, mère, maîtresse de maison parfaite. Aimable et gaie, habile à attirer l'affection de tous, de sa belle-mère, près de qui elle vécut toujours, de ses enfants, de ses serviteurs, qu'elle traitait avec simplicité et douceur, — à tel point que de sa femme de chambre, Andrée Levoix, elle se fit une amie, presque une sœur, aussi bien qu'une émule de sainteté, — elle avait encore le sens le plus droit, l'esprit le plus net et le plus perspicace, l'intelligence la plus prompte, et quand elle appliquait ces qualités aux affaires, elle faisait l'étonnement des plus habiles. On n'était pas moins surpris de voir une jeune femme élégante, rieuse, entourée d'un luxe auquel elle présidait avec une parfaite aisance, manifester en

même temps des sentiments d'une dévotion si profonde et si tendre, qu'elle la jetait souvent dans les ravissements et les extases. Elle-même resta longtemps sans comprendre la nature ni l'origine de ces faveurs célestes. Elle en était si confuse, qu'elle s'efforçait de les dissimuler de son mieux et surtout ne s'en prévalait pas à ses propres yeux pour se dispenser de ses moindres obligations. Mais son mari, sa belle-mère, inquiets de ces phénomènes mystiques, la considéraient comme une malade, s'opiniâtraient à la faire soigner. Ils ne se rassurèrent un peu que sur les témoignages d'estime que lui donnèrent de grands maîtres de la vie spirituelle, parmi lesquels il faut compter saint François de Sales lui-même.

Dieu la disposait ainsi aux épreuves et aux insignes emplois auxquels il la réservait. M. Acarie, en effet, par son zèle pour la religion, par son dévouement à la cause de la Ligue, s'était attiré l'aversion des partisans d'Henri de Bourbon. Bien qu'on n'eût à lui reprocher aucun des excès auxquels parfois s'emportèrent certains de ses collègues du conseil des Seize, quand Henri IV fut entré à Paris, il dut céder à la haine et partir pour un exil que l'estime du roi ne put qu'adoucir. Sa fortune, alors, qu'il avait, en s'engageant imprudemment pour son parti, gravement compromise, eût été ruinée sans l'activité, l'entente aux affaires, l'amour infatigable de sa femme. Malgré les humiliations qu'elle dut dévorer, malgré les hostilités et les rudesses où elle se heurta, malgré les dangers qu'elle courut et les pénibles accidents qui compromirent irrémédiablement sa santé, elle réussit enfin à sauver en majeure partie les biens de l'exilé.

En même temps que ses démarches répétées, son malheur et bien plus encore sa vertu, sa sainteté éclatante, avaient attiré sur elle tous les regards et provoqué l'admiration. Son mari revenu, sa fortune rétablie, elle fut entourée d'une estime, d'une vénération même qui bientôt firent d'elle une conseillère sans cesse invoquée et même une directrice d'âmes très écoutée. Le roi lui-même lui témoignait des égards pleins de respect. M. Acarie seul, sans perdre rien de ses sentiments affectueux, mais cédant à son caractère vif, taquin, autoritaire, ne subissait

pas toujours cette influence et réagissait contre elle. Il s'en rendait compte : « On dit que ma femme sera sainte un jour, plaisantait-il ; mais je l'y aurai bien aidée. » Parmi ces contrariétés, comme parmi les témoignages de confiance universels, M^{lle} Acarie gardait son humilité douce, sa paix sereine et joyeuse et son constant souci de s'acquitter parfaitement de tous ses devoirs.

C'est alors, la jugeant prête à ce grand rôle, que Dieu la choisit comme son instrument pour une des œuvres qui contribuèrent le plus à la sanctification de ce siècle : en 1601, la publication de la Vie de sainte Thérèse, écrite par Ribéra, excita à Paris le plus vif enthousiasme. M^{lle} Acarie en fut peu touchée d'abord ; mais à deux reprises elle eut une vision où sainte Thérèse lui déclara que « Dieu l'avait choisie pour fonder en France des couvents de Carmélites ». Consultés, plusieurs théologiens, parmi lesquels M. de Bérulle, reconnurent la vérité de cette apparition ; et force fut à la pieuse femme d'entreprendre une fondation où elle ne voyait que peines et difficultés, presque invincibles. Elle s'y employa, comme elle faisait toutes choses, avec un entier dévouement, mais sans sacrifier aucun de ses devoirs familiaux. Enfin, après trois ans d'efforts, invinciblement soutenus, le 1^{er} novembre 1604, elle recevait, dans la maison qu'elle leur avait préparée rue Saint-Jacques, six carmélites espagnoles, conduites par la Mère Anne de Jésus, une des compagnes de sainte Thérèse ; elle leur remettait plusieurs novices, — parmi lesquelles Andrée Levoix, — qu'elle avait elle-même formées à la vie religieuse ; elle continuait ensuite à se dépenser à leur service, jusqu'au jour où, les voyant établies, elle se retira doucement avec une exquise discrétion. Comme don dernier, elle leur laissait ses trois filles.

Elle-même aspirait à les rejoindre : sainte Thérèse lui avait promis cette récompense. Elle ne put cependant la recevoir que neuf ans après, M. Acarie étant mort. En attendant elle avait contribué à fonder encore les carmels de Pontoise, d'Amiens, de Tours, de Rouen, et, avec M^{me} de Sainte-Beuve, la congrégation des Ursulines pour l'éducation des jeunes

filles ; elle avait encouragé et aidé M. de Bérulle dans l'établissement de l'Oratoire de France. Libre enfin par son veuvage, à quarante-sept ans elle vint se jeter aux pieds de la prieure de Paris, la suppliant humblement de la recevoir en qualité de sœur converse. On se récria devant cette humilité : rien ne put la vaincre. « Je suis venue, disait-elle, pour être la dernière et la plus pauvre, comme je suis la plus imparfaite et la plus inutile. » Il fallut se rendre. Pénétrée de reconnaissance, comme si elle n'eût eu aucun titre à cette faveur, elle se hâta de se rendre à Amiens, qui avait été choisi comme lieu de sa résidence. Elle y arriva le 16 février 1614 et prit, en recevant l'habit, le nom de Marie de l'Incarnation. Le 8 avril 1615, elle faisait profession, malade au point qu'on dut la transporter dans son lit jusqu'auprès de la chapelle. A la fin de 1616, elle fut appelée à Pontoise : on espérait que son habileté et ses relations relèveraient la triste situation pécuniaire du couvent. Ce fut en effet le dernier service qu'elle rendit au Carmel. Quand elle eut éteint les dettes, construit les bâtiments, assuré la vie, elle tomba malade le 7 février 1618. Pendant deux mois elle souffrit cruellement, le voulant, mais le sentant avec force : « Je ne sais comment, disait-elle, Dieu a conjoint en moi deux choses si différentes : le désir de souffrir et la peine que la nature reçoit en souffrant ; je ne puis comprendre cela et cependant cela est en moi. » Ainsi continuait-elle à montrer la candeur et la simplicité de son âme. Dieu n'avait cessé de la combler de ses grâces extraordinaires, qui faisaient l'étonnement et l'admiration de ses sœurs. Elle les dissimulait pourtant de son mieux : « Ah ! mon Dieu, s'écriait-elle, vous donnez tant, qu'il n'y a pas moyen de cacher vos dons ; cachez-les donc vous-même ! »

Enfin, après ces longs jours d'agonie, où elle fut sans cesse un merveilleux exemple de profond mépris d'elle-même, de patience, de charité humble et préveuante, le mercredi de Pâques 1618, vers 6 heures du soir, l'âme de la sœur Marie de l'Incarnation prit doucement son vol vers le ciel. Elle avait cinquante-deux ans et deux mois de vie, trois ans et dix jours de profession religieuse.

SAINT LÉON IX

PAPE

(1002-1054)

Depuis de longues années les ambitions rivales des Crescentius et des comtes de Tusculum avaient bouleversé Rome et imposé sur le siège de saint Pierre des pontifes trop souvent indignes. Pour leur échapper, les fidèles romains avaient cru bon de recourir à la puissance de l'empereur, et celui-ci s'était empressé à une intervention qui augmenterait son influence dans les affaires de l'Italie. Successivement Henri III avait désigné aux suffrages du clergé et du peuple de Rome deux Allemands, Clément II et Damase II. Mais l'un et l'autre n'avaient régné que quelques mois. Et quand les députés de l'Église-Mère se représentèrent une troisième fois à Worms en 1048 pour demander un nouveau pontife, la situation semblait avoir empiré : les factions n'avaient pas désarmé et l'antipathie pour l'étranger croissait parmi le peuple. Qui accepterait un héritage si lourd ? Qui se sentirait assez de courage pour combattre, assez de force pour vaincre les maux qui affligeaient la chrétienté entière, la simonie et l'incontinence des clercs ? Henri III regardait autour de lui, anxieux.

Or il se trouvait alors près de lui un de ses cousins, Brunon, depuis vingt-deux ans évêque de Toul. Il était dans la force de l'âge, né en 1002 du comte Hugues d'Alsace et d'Heilwige de Dabo. Ses parents l'avaient confié dès l'âge de cinq ans à l'évêque de Toul, Berthold, dont l'école épiscopale jouissait d'une grande renommée. Il y parcourut les cycles entiers du *Trivium* et du *Quadrivium* avec un succès attesté par son historien et par sa vie tout entière. C'est là aussi qu'il acquit cette connaissance des sciences ecclésiastiques, qui lui permit plus tard de « renouveler et de restaurer toutes les études sacrées, à tel point qu'avec lui une lumière nouvelle parut se lever sur le monde ». Là enfin il s'éleva successivement à tous les degrés de la cléricature. Sa nature aimable et douce, qui savait être

ferme aussi, et ses hautes vertus lui concilièrent l'affection universelle, et en particulier celle des évêques de Toul, Berthold et Hermann.

Peut-être occupait-il une des premières charges du chapitre, lorsque, en 1027, Conrad de Franconie fut appelé à l'empire après la mort de saint Henri II. Or Conrad était le propre cousin d'Hugues, père de Brunon ; il ne tarda pas à donner à ce dernier une charge de chapelain à la cour. Ainsi Dieu le préparait aux fonctions suprêmes qu'il lui destinait, le faisant passer successivement par tant de positions diverses. Bien vite Brunon, dans ce milieu nouveau et difficile, eut gagné tous les cœurs : on le nommait le « bon Brunon » ; Conrad et l'impératrice Gisèle lui montraient la plus grande bienveillance et l'appelaient à leurs conseils.

Au début de 1026, l'empereur organisa une expédition contre les Milanais, et Brunon fut chargé par son évêque, vassal de l'empire, de conduire le contingent de troupes touloises que le diocèse devait fournir. Il s'acquitta de ses devoirs militaires comme s'il en avait eu dès longtemps l'expérience. Mais sur ces entrefaites Hermann mourut ; le clergé et les fidèles de Toul élurent d'une voix unanime Brunon pour son successeur ; Conrad eût voulu garder près de lui l'élu pour lui conférer un évêché plus important. Mais l'humilité même de celui de Toul, à défaut des liens affectueux qu'il s'y était créés, aurait suffi à déterminer l'acceptation du modeste chapelain. En hâte il quitta le camp de l'empereur, traversa les Alpes au milieu de graves dangers et, le 19 mai de cette même année, il faisait son entrée dans sa bonne ville, accueilli par l'enthousiasme général.

Le nouvel évêque avait un visage aimable, une belle taille, une noble prestance ; son jugement était droit, son esprit large et pratique, sa volonté ferme et attachée au bien, son cœur affectueux. Doué de tant de qualités, il n'avait pas moins de vertus ; la grâce de Dieu agissait en lui et perfectionnait tous ses dons naturels. Sa piété profonde se satisfaisait dans de ferventes prières prolongées bien avant dans la nuit, et se manifestait, pendant le saint sacrifice, par des larmes abondantes.

Il avait toujours eu une dévotion spéciale pour saint Pierre ; elle l'entraînait à de fréquents pèlerinages à son tombeau et à la Ville éternelle. Mais le gouvernement de son diocèse n'en souffrait aucunement ; car son activité et son dévouement suffisaient à tout, et même à défendre, à l'occasion, les droits de son église les armes à la main. Pourtant il faisait surtout usage de patience, d'humilité et de douceur ; c'est par là qu'il affermissait et faisait prévaloir son autorité. Il avait pour les instituts monastiques, en particulier pour celui de Saint-Benoît, une affectueuse vénération qui le poussait à reconnaître par de constants bienfaits l'aide qu'il recevait d'eux pour le bien des âmes. Et ce n'est pas seulement à Toul et en Alsace qu'on aimait le bon et saint évêque ; partout, à Rome et en France, comme en Germanie, la dignité de son caractère, l'aménité de son âme, la sainteté de sa vie lui avaient attiré l'estime et la sympathie des fidèles et des princes.

C'est lorsque l'attention universelle se tournait ainsi vers lui que la vacance du Saint-Siège vint à se produire et que les députés romains se présentèrent à Worms. Avec eux l'assemblée nombreuse que l'empereur y avait réunie se trouva d'accord pour désigner Brunon comme le successeur de Damase. Et Henri III s'empressa d'acquiescer à ce choix. Mais l'évêque de Toul ne voulut s'y soumettre qu'à condition que le clergé et le peuple de Rome le choisiraient aussi, spontanément, de plein gré. Du premier coup il déclarait ainsi sa volonté d'affranchir la papauté du joug que les empereurs tendaient à lui imposer en s'attribuant la nomination du pontife.

Il partit donc pour Rome ; il y entra pieds nus, en pèlerin, mais accueilli par les acclamations de tous. Et le 2 février 1049, il était élu selon toutes les règles canoniques. Il prit le nom de Léon IX.

Dès le début de son règne, il s'entoura de conseillers habiles, tels Halinard, l'archevêque de Lyon, le moine Humbert et surtout Hildebrand, ancien secrétaire de Grégoire VI, le futur Grégoire VII, l'homme qui devait poursuivre avec énergie et mener à bien l'œuvre d'affranchissement et de réforme de

l'Église commencée par Léon et conduite par lui sans faiblesse, mais en toute douceur.

Immédiatement le nouveau pape convoqua un concile important. Il y fut pris, sur son initiative, de sévères mesures contre les clercs simoniaques, malheureusement si nombreux à cette époque : tous devaient être déposés. Et l'on renouvela les lois sur le célibat ecclésiastique.

Mais ces mesures, il fallait en assurer l'exécution. Léon comprit tout de suite que seule sa présence pourrait les faire accepter par les différentes nations. Et courageusement il se décida à mener désormais la vie d'un pèlerin et à se consumer en des voyages presque continuels. On le vit à Pavie, puis à Cologne, puis à Reims, puis à Mayence, et dans ces villes il tint des synodes où furent promulgués, mis en œuvre les décrets du concile de Rome. De retour en Italie au mois de janvier, il condamne en un concile nouveau et excommunie Bérenger, qui niait la présence réelle ; puis il repart, passe à Verceil, où derechef est censurée l'hérésie naissante, et se rencontre à Trèves avec l'empereur. Cependant Ferdinand I^{er} de Castille, Édouard III d'Angleterre, André I^{er} de Hongrie, Henri I^{er} de France recourent à lui pour lui demander conseil, arbitrage ou appui. Le Saint-Siège, libre de tout compromis avec l'empire, retrouve et consolide son influence, son autorité sur tous les pays et sur tous les princes.

Une troisième fois, en 1052, Léon IX et Henri III se réunirent à Worms. En échange de certains droits que le pape cédait à l'empereur sur Bamberg et Fulda, celui-ci lui abandonna Bénévent et ses autres possessions du sud de l'Italie. Ces régions étaient alors ravagées par les incursions des Normands établis dans la Pouille. Léon, devenu leur suzerain, marcha à leur secours. Mais ses troupes subirent une cruelle défaite à Civitella ; un instant on crut que le pape tomberait au pouvoir des envahisseurs. Sa fermeté, mêlée de douceur, sa majesté, sa calme intrépidité, sa vertu leur imposèrent, et même obtinrent d'eux plus qu'une victoire n'aurait fait. Ils se déclarèrent ses vassaux, engagèrent leur fidélité et vou-

lurent remplacer près de lui les soldats qu'il venait de perdre.

Mais ces douloureux événements avaient achevé de briser les forces du pape, bien ébranlées déjà par les fatigues de ses incessants voyages et les soucis de sa vaste administration ; car, tout en veillant aux plus graves intérêts de la chrétienté, il ne négligeait pas les moindres détails : il construisait des églises, les embellissait, enrichissait les abbayes, surtout celles de Saint-Benoît, de précieux privilèges, et même composait, pour la liturgie, des œuvres musicales qui restèrent longtemps célèbres.

Malade déjà, sentant la mort venir, on le mena en litière de Bénévent à Rome ; à petites étapes, comme l'exigeait son épuisement, il arriva au palais de Latran. Le 18 avril, il ordonna de le porter dans la basilique de Saint-Pierre, devant le tombeau qu'il s'y était préparé. Alors, faisant approcher et asseoir près de sa couche les fidèles qui l'entouraient, il leur fit ses dernières recommandations, remit leurs censures à ceux qui en avaient été frappés et même accorda une indulgence générale, miséricordieux et doux jusqu'à la fin. Puis, sa confession faite, fondant en larmes devant le crucifix, il pria longuement, principalement pour de grands coupables. C'est ainsi qu'il passa toute la nuit en oraison. Au point du jour, le 19, il se souleva de sa couche, se traîna jusqu'à l'autel de Saint-Pierre, où, prosterné, il resta une heure en prière. Enfin, ayant regagné son lit, il se confessa de nouveau, reçut la sainte communion. Et puis : « Taisez-vous, pour Dieu ! dit-il, je vais peut-être reposer un peu. » Il inclina la tête et s'endormit ; mais c'était de son dernier sommeil.

Le saint pape Léon n'avait régné que cinq ans et deux mois ; mais il avait donné sa vie tout entière à l'Église et à Dieu.

20 AVRIL

SAINT MARCELLIN

ÉVÊQUE

(vers 315-374)

Le saint patron de la ville d'Embrun, Marcellin, naquit en Afrique, dans les premières années du iv^e siècle. Il appartenait à une noble famille et dès sa jeunesse se livra à l'étude des saintes Lettres. Il y puisa un grand amour de Dieu qui alluma dans son âme le zèle de l'apostolat. Et c'est pour le satisfaire que, avec deux compagnons, Vincent et Domnin, il quitta sa patrie et vint en Gaule. Débarqués à Nice, les trois apôtres commencèrent à évangéliser les vallées des Alpes et, de proche en proche, arrivèrent à Embrun. Cette région avait, dit-on, reçu la foi des prédications de saint Nazaire, qui fut mis à mort sous Néron dans la ville de Milan. Mais, par suite des persécutions, elle était redevenue païenne ; il ne restait rien, ou à peu près, qui rappelât le rapide passage du précurseur de Marcellin.

Ce dernier, tout d'abord, éleva un petit sanctuaire et s'y livra, avec ses deux compagnons, à la prière et à la pénitence. Leur abstinence, extrême et qui cependant semblait favoriser leurs forces, étonna, puis remplit d'admiration les gens du lieu. Bientôt ils vinrent entendre la parole des ermites, et celle-ci ne tarda pas à porter ses fruits. Le nombre des fidèles s'accrut rapidement, si bien que la renommée en arriva jusqu'aux oreilles du célèbre et pieux évêque de Verceil, Eusèbe. Et celui-ci, venu à Embrun, profondément édifié de la sainteté de Marcellin, non seulement consacra le sanctuaire, mais voulut encore imposer les mains à l'apôtre et l'établir évêque de ce pays.

Alors Marcellin, qui devait renoncer à porter l'Évangile en d'autres régions, retenu qu'il était dans les bornes de son dio-

cèse, résolut de se séparer de Vincent et de Domnin et de les envoyer prêcher à sa place. Avec grand chagrin de part et d'autre, mais avec une plus grande générosité, ils se dirent adieu, et les deux disciples se dirigèrent sur Digne.

Bientôt, grâce aux efforts de l'évêque, grâce à son éloquence et aussi au don des miracles que Dieu lui accorda largement, il ne resta presque plus de païens dans le pays d'Embrun. Un jour Marcellin avait réuni à sa table un grand nombre de convives ; parmi eux se trouvait un infidèle, très attaché à ses faux dieux. Fort pressé par les exhortations du prélat, il se dérobaît avec opiniâtreté. Or voici qu'un serviteur laissa échapper une coupe de cristal et la brisa en mille pièces. Et, pensant trouver un bon moyen de continuer la résistance : « Si tu peux, dit le païen à Marcellin, rendre ce vase à son état premier, je croirai à ta puissance et à ta doctrine. » Marcellin le regarda avec compassion ; il prit les morceaux épars, les bénit au nom du Seigneur, et soudain, en ses mains, la coupe retrouva sa forme et sa solidité.

La multitude des fidèles augmentant toujours, il fut nécessaire de leur bâtir une église plus grande. Les aumônes qu'ils apportèrent furent abondantes : avec l'église, Marcellin fit un baptistère, que Dieu bénit d'une grâce merveilleuse. Comme on s'apprêtait à le remplir pour procéder au baptême des catéchumènes, il se trouva de lui-même débordant d'une eau limpide. Et ce miracle se renouvelait chaque année, à l'époque de Pâques, qui était celle des baptêmes solennels. Ainsi l'atteste l'historien du saint ; et il raconte avoir lui-même constaté le fait.

Mais quelle que fût l'abondance des prodiges que ne cessait d'opérer la main bienfaisante de Marcellin, il restait lui-même d'une humilité charmante, d'une ravissante simplicité, d'une charité inlassable. Un jour qu'il se promenait en priant dans les environs d'Embrun, il tomba dans un groupe de voyageurs en grand émoi. Un de leurs mulets lourdement chargé venait de choir avec son fardeau, et tous, avec injures et blasphèmes, s'efforçaient de le relever. Marcellin s'approcha et sans doute

les pria de modérer leur colère ; mais eux, plus furieux encore, le saisirent, jetèrent sur ses épaules la charge de l'animal et le poussèrent devant eux vers la ville. Et le Saint, paisible et souriant, allait, adressant à Dieu le verset du psaume : *Devant vous j'ai été comme une bête de somme, et je serai toujours avec vous.*

Une autre fois, à grand fracas, passait sur la place publique une mission impériale. Un de ses membres, apercevant Marcellin qui priait, voulut lui imposer de garder les chevaux de l'escorte, et même, levant sur lui le fouet qu'il tenait à la main, fit le geste de l'en frapper au visage. Mais Dieu intervint pour venger son serviteur. L'insolent tomba soudain au pouvoir du démon et se mit à se rouler à terre, grinçant des dents et hurlant. Ses compagnons, épouvantés, demandèrent quel était donc le personnage que le misérable avait insulté ; l'ayant su, ils le supplièrent de leur pardonner. Plein de miséricorde, le Saint invoqua le Seigneur et par sa prière délivra le possédé.

Or les temps vinrent où l'empereur Constance, qui avait fixé sa résidence à Arles, s'efforça de faire triompher en Occident l'arianisme, déjà tout-puissant en Orient. Il n'épargnait ni les fidèles ni les évêques. Eusèbe de Verceil, Lucifer de Cagliari, Paulin de Trèves, Hilaire de Poitiers avaient été envoyés en exil. Marcellin, inébranlable dans sa foi, fut enveloppé dans la persécution. S'il ne fut pas banni, du moins il dut se dérober par la fuite et se tenir caché dans les solitudes des Alpes. On montre encore le rocher où le saint évêque passait les nuits, exposé au froid et aux attaques des bêtes sauvages.

Quand Constance mourut en 361, Julien, son successeur, qui commença par tolérer hypocritement la religion chrétienne si cruellement persécutée par lui plus tard, permit à tous les évêques exilés de revenir dans leurs diocèses. Alors Marcellin reparut ; il rentra à Embrun, où le reçut la tendre affection de ses fidèles et où il reprit avec zèle ses travaux apostoliques.

Il mourut plein de jours le 13 avril 374. Mais sa sépulture eut

lieu le 20, qui fut depuis le jour de sa fête. Du haut du ciel il ne cessa de protéger sa ville épiscopale, et, dans la suite, une intervention miraculeuse de sa puissance en faveur d'Embrun lui acquit le titre de protecteur et de patron de la cité.

21 AVRIL

SAINT ANSELME
ÉVÊQUE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE
(1033-1109).

« Saint Anselme, a dit un historien de la philosophie médiévale, fait penser à saint Grégoire VII, qui dans l'ordre de la religion et de la politique acheva l'organisation de l'Église et définit ses rapports avec l'État. Il est le Grégoire VII de la science. » Il y a d'autres analogies entre eux. Comme le grand pape, l'archevêque de Cantorbéry a défendu les droits de l'Église avec une inlassable énergie ; et s'il n'est pas mort en exil « pour avoir aimé la vérité et haï l'injustice », il y a du moins, pour la même cause, passé de longues et douloureuses années.

Il naquit dans la vallée d'Aoste en 1033, de famille noble et riche. Sa mère Ermenberge l'éleva dans la piété. A quinze ans, il songea à se faire moine ; mais l'abbé du monastère de Saint-Bénigne craignit son père et le refusa. Et, sa mère étant morte, « le vaisseau de son cœur perdit, avec elle, son ancre et se laissa emporter aux flots du siècle. » L'erreur ne fut pas aussi longue qu'on eût pu le craindre. Le père du jeune homme, on ne sait pas pour quel motif, conçut pour son fils une aversion telle que celui-ci, profondément blessé, s'éloigna. Il vint poursuivre des études, — qu'il avait très brillamment commencées, — en Bourgogne d'abord et en France, puis à l'abbaye du Bec, où l'attirait la renommée de Lanfranc, un des beaux

talents de cette époque. Il n'avait pas alors l'intention d'adopter la vie religieuse ; et même la conscience, un peu trop complaisante, de son génie naissant le fit hésiter longtemps quand l'appel divin retentit à son oreille. Enfin il se décida à l'entendre, et ce fut dans le seul désir de la perfection qu'il prit l'habit au Bec. Il s'y montra tel par la régularité de son observance, il gagna si bien les cœurs par sa douce et charmante humilité, il ravit si bien les esprits par sa science originale et profonde, que, en 1063, il était nommé prieur et, en 1084, malgré sa résistance désespérée, abbé, en succession du fondateur de l'abbaye, le vénérable Herluin.

Prieur, abbé, Anselme fit du Bec un des monastères les plus florissants et les plus réguliers. C'est surtout par l'amour dont il les entourait, qu'il gouvernait ses moines. « Il était un père pour ceux qui jouissaient de la santé, une mère pour les malades,... et il n'y avait pas de secret qu'on ne s'empressât de lui révéler comme à la mère la plus affectueuse. » Ses lettres sont remplies d'une tendresse qu'on ne s'attend guère à rencontrer au cloître. Mais c'est toujours et partout ainsi qu'il a exercé, sur les chevaliers comme sur les prêtres et les religieux, sa profonde et sanctifiante influence. Il a peuplé son abbaye bien plus par l'attrait de sa sainte bonté que par la hauteur de son enseignement.

Et cependant celui-ci avait une réputation universelle, bien justifiée par son mérite. Anselme a apporté un contingent précieux à la richesse théologique de l'Église ; mais il est célèbre surtout par sa méthode, « l'application de la raison avec toutes ses ressources à l'étude de la foi, ce qu'on a nommé depuis la méthode scolastique. » Il avait pris pour devise ces mots si connus : « *Fides quaerens intellectum*, — la foi en quête de la science. » Et lui-même, commentant cette devise pour la tenir à l'abri de tout rationalisme, disait : « Je ne cherche pas à comprendre pour croire : je crois pour comprendre. » Mais si l'esprit emploie toutes ses ressources à s'expliquer les vérités auxquelles il adhère déjà, c'est pour que le cœur les goûte suavement et s'en serve pour approcher Dieu de plus près.

« J'ai appris, disait-il encore, à l'école chrétienne la vérité que je possède ; la possédant, je l'affirme ; l'affirmant, je l'aime. » Et s'adressant à Dieu, il prie : « Fais, Seigneur, que je goûte par l'amour ce que je goûte par la connaissance, que mon cœur soit pénétré de ce que je pénètre par mon intelligence ! »

Cette vie monastique, — qui s'accordait cependant avec un ministère auprès des laïques aussi fructueux que fréquent, — cette vie monastique, si chère à son cœur, allait avoir sa fin. Anselme avait soixante ans ; il pouvait croire que sa vieillesse se consumerait paisible dans son cloître, parmi ses enfants et ses frères. C'est l'heure, au contraire, où il allait être jeté au milieu des combats et des plus dures épreuves.

Guillaume le Roux, fils cadet du Conquérant, s'était emparé, aux dépens de son frère aîné, du trône d'Angleterre. Et tout de suite il se montra le plus cruel, le plus brutal, le plus impie des tyrans. Usurpant les biens de l'Église, vendant au plus offrant les bénéfices ecclésiastiques, il laissait vacants les évêchés et abbayes, afin d'en toucher les revenus, persécutait moines et clercs et donnait les pires exemples d'immoralité. Il y avait quatre ans qu'il se refusait à pourvoir au siège primate de Cantorbéry, lorsque, tombé malade, averti de sa mort prochaine, il se résigna à nommer un archevêque. Et ce fut sur Anselme que son choix tomba, du reste suggéré par l'accord unanime. Anselme, qu'on avait attiré en Angleterre comme dans un guet-apens, résista de toutes ses forces. En vain entraîné près de la couche du roi, celui-ci lui mit par violence la crosse entre les doigts ; il ne céda que sur l'avis de l'archevêque de Rouen et de ses propres moines. Le sacre eut lieu le 4 décembre 1093.

Les heurts ne tardèrent pas à se produire entre l'usurpateur et le défenseur des droits de l'Église. Ce fut au sujet d'abord d'une somme d'argent que Guillaume eût voulu extorquer à l'archevêque, puis de l'obéissance qu'Anselme rendait au pape Urbain II, que le roi n'avait pas encore reconnu. Celui-ci, pour réduire l'intrépidité du prélat, réunit un concile national. Il est pénible de dire que, dans cette assemblée, les évêques se

montrèrent, presque tous, les misérables flatteurs de la puissance royale; seuls, quelques barons protestèrent de leur fidélité à leur primat. Néanmoins le roi n'osa pas briser la résistance vaillante de celui-ci. Mais quatre ans après la lutte reprit. C'était chaque jour des vexations nouvelles qui témoignaient de la haine persistante du roi.

Alors Anselme annonça sa volonté d'aller à Rome prendre les avis du pape; il partit en effet, malgré Guillaume, au mois d'avril 1098. Le pape Urbain II le reçut avec des égards extraordinaires, qu'il accordait également au docteur, au confesseur, au saint : c'était sous ce dernier nom que couramment on désignait à la cour romaine l'archevêque de Cantorbéry. Il l'avait gagné par sa patience et son invincible charité. Dans un concile tenu à Bari, interrogés par le pape, les Pères avaient exprimé l'avis que Guillaume devait être excommunié. Mais alors Anselme se jeta aux genoux d'Urbain II; cédant à son habituelle douceur, il demanda en grâce que ce châtiment extrême ne fût pas imposé à son persécuteur impie.

Guillaume ne répondit à ce bienfait qu'en défendant au primat de rentrer en Angleterre, et celui-ci se retira près de son ami l'archevêque de Lyon. Dans cette retraite, il se livra paisiblement à ses travaux théologiques et à son attrait pour la prière. L'année suivante, Guillaume mourut, frappé, à la chasse, d'une flèche qui lui traversa le cœur. Et son frère, Henri I^{er}, qui lui succéda, rappela l'archevêque exilé.

Mais c'était un nouveau tyran qui montait sur le trône. Bientôt Anselme dut s'opposer à ses prétentions schismatiques. Henri réclamait des évêques, comme de ses barons, *l'hommage de vassalité*, la reconnaissance qu'ils tenaient de lui leur puissance tout entière, ecclésiastique aussi bien que civile : telle était la signification qu'il donnait à la remise faite par lui aux prélats de la *crosse* et de l'*anneau*, ce qu'on appelait *l'investiture*. Le pape interdisait cet hommage, qui tendait à transformer le souverain en chef de la religion. Anselme, obéissant, le refusa; et au mois d'avril 1103, outré de ses refus, mais n'osant le frapper, le roi, pour se débarrasser de lui, imagina de

l'envoyer en ambassade à Rome. En réalité c'était un exil nouveau. L'archevêque y resta seize mois.

Enfin, devant une menace formelle d'excommunication, le roi céda ; il renonça à son droit prétendu d'investiture, rappela Anselme et se réconcilia avec lui. Sincèrement, semble-t-il, car, s'éloignant de son royaume, il en confia le gouvernement au primat de Cantorbéry.

Quatre ans après son retour, le vieux et saint prélat allait recevoir la récompense de ses vertus et de son dévouement à l'Église. Depuis longtemps il était atteint de maladies fréquentes et douloureuses qui minaient ses forces. Au carême de 1109, il tomba dans un état de faiblesse tel, qu'on dut prévoir sa fin prochaine. Anselme n'en avait point peur ; depuis si longtemps il ne vivait que pour Dieu et en Dieu ! Pourtant il eut un regret : c'était pour ses chères études théologiques. Le dimanche des Rameaux, un de ses moines, faisant allusion à l'habitude des rois de ce temps de tenir à Pâques une cour plénière, lui dit : « Père, il semble que tu vas quitter le siècle et te rendre à la cour pascale de ton Seigneur. — Certes, répondit-il, si c'est sa volonté, c'est la mienne ; mais s'il voulait me laisser avec vous le temps seulement d'achever un travail sur l'origine de l'âme, que je médite, j'accepterais avec reconnaissance. »

Le mardi saint, il ne pouvait plus parler ; cependant, comme on lui demandait de bénir ses fils, il leva vivement la main et fit sur eux le signe de la croix. Puis il inclina la tête ; alors un des assistants commença à lire la Passion de Notre-Seigneur, qu'on devait réciter à la messe le jour suivant. Et quand il en vint à ces paroles : « C'est vous qui êtes demeurés avec moi dans mes épreuves, et moi, je vous prépare un royaume comme mon Père me l'a préparé, ... » l'agonie commença. On étendit le mourant sur la cendre, selon l'usage monastique, et comme l'aurore du mercredi saint se levait, au milieu de l'assemblée de tous ses fils, Anselme rendit son âme à son Créateur en s'endormant dans la paix. C'était le 21 avril 1109 : la seizième année de son épiscopat, la soixante-seizième de son âge.

22 AVRIL

LES SAINTS MARTYRS DE PERSE SOUS SAPOR II
(339-379)

L'Église de Perse, dont la fondation semble remonter aux premières années du christianisme, était très florissante lorsque le roi Sapor II monta sur le trône en 310. Et ce roi, pendant les premiers temps de son règne, ne lui montra point, — ou peu, — d'hostilité. Mais, lorsqu'il se décida à déclarer la guerre à Constantin en 337, englobant dans la même haine les Romains et les chrétiens, qu'il soupçonnait de leur être favorables, il déclencha contre ceux-ci la plus terrible persécution. Elle dura tout le reste de son règne, c'est-à-dire quarante-trois ans; et pendant ce laps de temps on a pu compter par leurs noms seize mille martyrs; mais le nombre de ceux qui restèrent anonymes dépasse de beaucoup ce chiffre : certain document l'élève jusqu'à deux cent mille.

Il est probable qu'il y eut des martyrs avant 339; mais c'est à cette date qu'il faut sans doute reporter les mesures légales prises par Sapor contre les fidèles. Les premiers décrets auraient eu pour objet de leur faire payer une double capitation pour la guerre, puis de procéder à la désaffectation et à la destruction des églises. En 340, après le supplice de saint Siméon ou Simon Barsabba, évêque de Séleucie, et de ses nombreux compagnons, le roi, irrité de leur constance, donna le signal d'une persécution générale, — ou plutôt d'un massacre universel. Mais un de ses favoris, l'eunuque Azad, ayant été confondu parmi d'autres victimes et mis à mort avec elles, Sapor ordonna de restreindre les poursuites aux évêques et aux prêtres.

Le Martyrologe romain, après avoir fait le 21 avril, mémoire de saint Simon et de ses compagnons, réunit dans une seule commémoration, le 22, tous les martyrs couronnés sous le règne de Sapor. Il serait impossible de raconter ici leurs Actes.

Bornons-nous à ceux qui ferment cette glorieuse liste : Aceprimas ou Agebsema, évêque de Henaita, et ses compagnons, les prêtres Jacques et Joseph et le diacre Aïtalaha.

Aceprimas était âgé de quatre-vingts ans, lorsqu'il fut saisi par les mages, inspirateurs ordinaires et souvent exécuteurs des fureurs de Sapor. Un prêtre qui se trouvait près de lui, nommé Jacques, s'attacha au vieillard, dont il refusa de se séparer et qu'il soigna jusqu'à sa mort avec un dévouement récompensé par le martyre. On les conduisit à Arbel, devant le préfet Adarkarkasar ; ils furent rejoints là par le prêtre Joseph et le diacre Aïtalaha. Tous furent d'abord fouettés cruellement avec des baguettes de grenadiers pleines d'épines, et on les jeta en prison. Ils en furent retirés cinq jours de suite, pour subir un horrible supplice : on les liait si fortement dans une sorte de presse ou avec des cordes, que les assistants entendaient craquer leurs os. Et puis le préfet les traîna à sa suite à Bithmad, en Médie. Trois ans ils restèrent dans un cachot, soumis à toutes sortes de mauvais traitements et privés de nourriture au point qu'ils n'avaient à manger que ce que les autres prisonniers leur donnaient en cachette.

Ils étaient alors au pouvoir du chef des mages, le *mobedan mobed*, nommé Adarsabor. Celui-ci reçut de Sapor la permission de les traiter comme il le voudrait, s'ils refusaient de sacrifier au Soleil. Il s'attaqua d'abord à Aceprimas et, sur son refus d'apostasier, il le fit battre si longtemps et si durement à coups de nerf de bœuf, que le glorieux vieillard expira dans ce supplice, le 10 octobre de l'an 378. Son corps, jeté sur la place publique, fut enlevé secrètement par des chrétiens au service de la fille du roi d'Arménie, qui était alors en otage dans une forteresse voisine.

Adarsabor avait fait traiter avec la même sauvagerie Joseph et Aïtalaha ; mais, plus jeunes et plus forts, ils avaient résisté à la douleur. On les rapporta en prison, Joseph presque mort, Aïtalaha les bras comme arrachés des épaules par la torture qu'on lui avait infligée en les étendant hors de toute mesure pour le flageller. Ils restaient pourtant inébranlables et lassèrent

la cruauté d'Adarsabor. Celui-ci rappela donc leur premier bourreau Adarkarkasar et lui enjoignit de les mettre à mort. Les deux malheureux confesseurs reprirent leur douloureux pèlerinage vers Arbel, où derechef on les tint en prison pendant six mois. Puis des juges nouveaux, Zaraust et Tamsabor, rappelèrent leur cause. Joseph fut pendu par les pieds et fouetté au point d'émouvoir les païens eux-mêmes. Quelques mages, pris de pitié, lui conseillèrent de sacrifier en secret, s'il ne le voulait faire publiquement. Mais le prêtre rejeta hautement cette honteuse suggestion, remerciant Dieu avec effusion de lui donner la force d'un si généreux refus. Il en fut de même d'Aïtalaha, qu'on déchira à coups de verges de grenadiers armés de pointes, tellement qu'il fut laissé pour mort.

Enfin, tous deux, ils furent condamnés à être lapidés ; et, pour mettre le comble à leurs peines, on voulut qu'ils le fussent par des chrétiens. Joseph donc, le premier samedi après la Pentecôte (379), fut enterré jusqu'à mi-corps, les mains liées derrière le dos. On amena de nombreux chrétiens autour de lui ; à force de coups, on les contraignit de lui jeter des pierres. Seule une noble femme, Isdandul, refusa de participer à cet horrible crime. En récompense de son courage, Dieu lui accorda, à elle aussi, la couronne du martyr. Déjà Joseph était enterré sous les pierres jusqu'au cou. Comme sa tête remuait encore, un satellite la lui brisa et délivra son âme bienheureuse.

Tamsabor emmena Aïtalaha à Dastgerd et lui fit subir la même mort. Lui aussi fut lapidé par des mains chrétiennes. Les bourreaux aimaient ces raffinements de cruauté où sombrait la foi des misérables exécuteurs de leurs sentences. Il ne faut pas s'étonner de constater de telles défaillances pendant une persécution si longue et si cruelle. Mais la constance des glorieux martyrs en apparaît plus magnifique et plus digne de leur récompense éternelle.

LE BIENHEUREUX PIERRE-LOUIS-MARIE CHANEL
MARTYR
(1803 - 1841)

Pierre-Louis Chanel naquit le 12 juillet 1803, d'une modeste et chrétienne famille du village de Curt, au diocèse de Belley. Il était le cinquième des huit enfants de Claude Chanel et de Marie-Anne Sibellas. Consacré à la sainte Vierge avant sa naissance, le petit Pierre-Louis montra de très bonne heure une tendre piété et le plus aimable caractère ; il n'avait pas de plus agréable récréation que d'imiter les cérémonies de l'Église et de prêcher ses petits camarades, qui l'écoutaient, gagnés par sa douceur.

Sans doute d'aussi heureuses dispositions faisaient prévoir une vocation sacerdotale ; mais la pauvreté de la famille, qui obligeait l'enfant à garder les troupeaux, et l'éloignement du village ne permettaient pas qu'il reçût même une éducation élémentaire. Heureusement pour lui, séduit par ses qualités, un saint prêtre se chargea de l'instruire, puis le fit entrer au petit séminaire de Maximieux, et de là au grand séminaire de Brou. Partout il donna les meilleurs exemples, partout il fut un objet d'édification. Aussi, ordonné prêtre le 25 juillet 1827, il fut, après un an seulement de vicariat, chargé de la cure de Crozet. Pendant trois ans il évangélisa cette paroisse ; son grand moyen d'apostolat était, avec une merveilleuse mansuétude, une extrême dévotion à la sainte Vierge : il la lui avait prouvée déjà en ajoutant à ses noms celui de Marie, qu'il voulut porter toujours.

Et la Mère de Dieu l'en récompensa en l'appelant à la vie religieuse. Elle lui choisit une congrégation récente, qui lui était vouée : la Société de Marie, — ou des Maristes, — fondée à Lyon en 1816 par le vénérable Jean-Claude Colin. L'abbé Chanel y entra en 1831, mais ne quitta pas pour cela le diocèse de Belley, car la Société y dirigeait le petit séminaire. Et tout

de suite il y fut employé, d'abord comme professeur, puis comme directeur et supérieur.

Il sentait en son âme un ardent désir d'un sacrifice plus complet. Tout jeune, la lecture des *Lettres édifiantes et curieuses* l'avait enflammé d'amour pour les pauvres âmes païennes : il ne serait heureux que si, après avoir travaillé à leur conversion, il donnait pour elles son sang dans le martyre. Aussi, lorsque le pape Grégoire XVI, ayant solennellement approuvé la Société le 29 avril 1836, lui confia, le 13 mai suivant, des missions en Océanie, le Père Chanel demanda avec instances d'être désigné parmi les premiers apôtres qui y seraient envoyés. Grande fut sa joie quand il apprit que son vœu était exaucé : « Ah ! qu'il me tarde de me confier à la mer ! écrivait-il. Une voix me crie au fond du cœur que ma véritable patrie est dans les îles qui viennent de nous échoir en partage. »

Il partit le 24 décembre avec sept autres missionnaires, sous la conduite de M^{or} Pompalier, évêque de Maronie. Après une rude traversée, consolée du moins par la conversion de tous les hommes de l'équipage, le Père Chanel débarqua, avec le frère Nizier et un Anglais converti, dans l'île de Futuna, une de celles qui composent le groupe de Tonga ou de l'Amitié. Jamais prêtre catholique n'y avait abordé. Le Père en prit possession au nom de la très sainte Vierge et la lui consacra en fixant à un arbre la Médaille miraculeuse. Il fut d'abord bien accueilli par le roi Niuluki, et celui-ci s'engagea à pourvoir aux besoins des missionnaires. Il lui fit même bâtir une case et un oratoire, où le Père put célébrer le saint sacrifice. Tout alla bien tant que le missionnaire, ne sachant pas encore la langue du pays, dut borner son ministère à baptiser quelques enfants moribonds. Mais il n'en fut plus de même lorsque, vers le milieu de 1839, il fut capable de prêcher la doctrine chrétienne. Il aurait bien voulu convertir d'abord le roi ; car celui-ci restant païen, son autorité, indiscutée et religieuse autant ou plus que politique, empêcherait toute diffusion de la foi : Niuluki était pour les indigènes plus qu'un chef ; il était l'incarnation même de la divinité ; il ne pouvait donc être pressé de ruiner,

par son adhésion au christianisme, une croyance sur laquelle s'appuyait son pouvoir. Aussi ne tarda-t-il pas à se refroidir à l'égard du Père Chanel, et bientôt à changer totalement d'attitude. Dès lors plus d'égards, plus d'offrandes, et même de l'hostilité. Les missionnaires durent pourvoir eux-mêmes, par le travail de leurs mains, à leur nourriture : ils étaient cinq déjà, deux Pères étant venus rejoindre les premiers arrivés. Mais quand, à force de peines, ils eurent fait une bonne récolte, on la leur vola, pour les réduire par la famine à s'éloigner.

Cependant ils continuaient leurs prédications, mais presque sans succès. A peine purent-ils, en trois ans, réunir un petit groupe de catéchumènes, moins effrayés que les autres des mauvaises dispositions du roi et des principaux du pays. Le Père Chanel s'apprêtait à les baptiser, et l'espérance naissait dans les cœurs.

Or un fils du roi, Meitala, avait donné son nom à la religion nouvelle. Quand on le sut, autour de Niuluki ce fut une explosion de rage. Le ministre Musumusu obtint aisément la permission de tuer le missionnaire. Celui-ci, prévenu, ne changea rien à ses habitudes ; il tressaillait intérieurement de joie : son heure, tant désirée, approchait.

Le 23 avril 1841, au point du jour, une bande armée se jette sur les catéchumènes réunis à Avauï, en blesse plusieurs, disperse les autres. Puis elle court à la case du Père Chanel. Il était seul, retenu par les blessures que ses courses apostoliques lui avaient faites aux pieds ; ses compagnons étaient partis pour la côte occidentale de Futuna.

Musumusu seul aborda le Père sans défiance. Mais tandis qu'il lui adressait quelques mots, la populace commença à piller la case. Ce fut le signal de l'assassinat. « Que tarde-t-on à le tuer ? » cria le ministre. Aussitôt on envahit le jardin. Un sauvage, Umutauli, décharge sur la tête du Père un coup de massue qui brise le bras instinctivement levé pour détourner l'arme. Un second coup atteint la tempe et fait jaillir le sang. « Très bien ! très bien ! » murmure le martyr. Un autre meur-

trier le frappe de sa lance ; la violence du choc fait chanceler le Père, qui s'affaisse contre la haie de bambous, baisse la tête, étanche son sang, sans perdre un instant sa douceur et son calme. Un catéchumène, qui entre à ce moment, cherche à le soulever entre ses bras. « Laisse-moi, dit le Père en souriant ; laisse-moi ici : la mort m'est un bien. » On le frappe de nouveau, on le terrasse, on le traîne à terre. Enfin, voyant qu'il respire encore, un assassin saisit une hachette qui se trouvait là et, sous les yeux de Niuluki, en assène un tel coup sur la tête vénérable, qu'il la fend et retire son arme toute blanche de cervelle. Le martyr poussa un cri et rendit l'âme.

Le crime fut bientôt vengé, dit-on, par la mort des principaux coupables et notamment par celle du roi. Mais la vraie, la sainte vengeance de l'apôtre fut l'abondance des grâces qu'il obtint de Dieu pour l'île ingrate. Les conversions, si rares de son vivant, se multiplièrent rapidement : un an après sa mort, on comptait des centaines de baptisés ; Futuna était devenue une chrétienté fervente et florissante. Le sang répandu pour la foi avait été la semence féconde des chrétiens.

Les miracles, du reste, se multiplièrent en Océanie, en France. Et en 1889, le pape Léon XIII décernait à Pierre-Louis-Marie Chanel, mort pour Jésus-Christ à trente-huit ans, les honneurs de la béatification.

24 AVRIL

SAINT FIDÈLE DE SIGMARINGEN

MARTYR

(1577 - 1622)

En 1529, un fervent catholique d'une haute noblesse, nommé Rey ou Roy, vint abriter sa foi, persécutée par le protestantisme, dans la petite ville de Sigmaringen. Cette ville, arrosée par le Danube, appartient à la principauté de Hohenzollern,

en Souabe. Il y fit souche d'une race nombreuse. Un de ses fils, Jean, de caractère loyal et profondément religieux, fut nommé conseiller à la cour et bourgmestre de Sigmaringen. Il épousa Geneviève de Rosemberger, de laquelle il eut six enfants. L'avant-dernier devait donner à sa famille la plus enviable des gloires, celle de la sainteté. Marc naquit en avril 1577. Les premières leçons qu'il reçut de ses parents lui enseignèrent la religion ; ses premiers goûts furent pour la vertu ; il l'aima toujours tellement, qu'il emporta au ciel sa pureté baptismale.

D'un talent heureux et précoce, d'une mémoire prodigieuse, il fit des études excellentes, qu'il poursuivit à l'université de Fribourg en Brisgau, dans l'intention de se faire plus tard le défenseur des faibles et des opprimés. « Il excellait, a dit un de ses condisciples, par la culture de son esprit, son instruction supérieure, sa connaissance des langues, son érudition incomparable. » Mais il l'emportait bien plus sur tous les étudiants par une piété tendre et forte, qu'alimentaient la communion quasi quotidienne, une pénitence presque monacale et une dévotion filiale à la sainte Vierge. Rien, du reste, de tendu, de triste, d'exclusif dans cette piété, qui ne l'empêchait pas d'être le plus aimable et le plus aimé compagnon.

Aussi en 1604, quelques jeunes nobles que leurs parents envoyaient faire un grand voyage parmi les principales nations de l'Europe, lui demandèrent d'être leur guide et leur mentor. Il accepta ; pendant six ans il parcourut avec eux la France, l'Italie, une partie de l'Espagne, sans perdre une seule de ses habitudes de piété, sans omettre aucune de ses pratiques journalières. Puis, de retour à Fribourg en 1610, il reprit ses études, qu'il couronna le 7 mai 1611 par le doctorat en droit civil et en droit canonique.

Il pouvait dès lors réaliser son projet de mettre, comme avocat, son talent au service du droit, et surtout du droit menacé, persécuté par la force inique. Il s'établit donc à Ensisheim, en Alsace, alors siège du gouvernement et d'une cour de justice, et il y eut bientôt une grande réputation. Mais sa droiture, qui répugnait à traîner en longueur les procès pour en

tirer profit et du premier coup mettait en ligne les arguments, les meilleurs, sembla très exagéré à la plupart de ses collègues, dont les habitudes étaient toutes contraires ; elle lui attira même des animosités si vives, qu'il fut vite dégoûté de cette profession ainsi avilie. Il n'y resta pas plus longtemps et, la grâce se faisant enfin distinctement entendre, il se résolut à entrer dans l'ordre des Capucins.

Tout d'abord on fit des difficultés pour le recevoir : il avait déjà trente-cinq ans. Mais le Père Provincial se laissa vaincre par ses instances, demandant seulement qu'il fût promu au sacerdoce avant de commencer son noviciat. La condition facilement remplie en septembre 1612, il fut admis comme novice le 30 du même mois, et le 4 octobre, après avoir célébré sa première messe, il recevait l'humble habit du franciscain.

On devait tout attendre d'une âme si pure, si noble et si généreuse. L'attente fut comblée. Le frère Fidèle, — c'est le nom qui lui avait été imposé avec l'habit, — passait, dans son zèle pour la perfection, bien au delà de la règle et en tout donnait l'exemple le plus admirable et le plus salutaire. Le 4 octobre 1613, il faisait profession et bientôt il était appliqué à la prédication.

On pense bien qu'il abordait ce ministère dans les meilleures conditions. Ses qualités intellectuelles, sa science étendue et variée, sa foi profonde, pratique et tendre, son expérience du monde, tout contribuait à faire de lui un orateur. Il en avait même les dons extérieurs : taille élevée, front haut et large, visage agréable, voix vibrante. Son regard était vif, et en même temps d'une douceur sereine qui pénétrait celui qu'il fixait. Il n'est donc pas étonnant que, de l'avis unanime de ses auditeurs, il ait exercé une grande influence et qu'on l'ait jugé un des meilleurs prédicateurs de son temps. Du reste il ne cherchait nullement l'estime des hommes ; il traitait sans ménagements les sujets qu'il pensait les plus capables d'émouvoir les pécheurs : la mort, le jugement, l'enfer ; il aimait à répéter : « Faites pénitence ! faites pénitence ! »

Saint Fidèle a de la sorte répandu la parole de Dieu en bien

des lieux ; mais c'est surtout le Tyrol et la Suisse qui l'ont entendu. Nommé gardien du couvent de Rheinfeld, près de Bâle, en 1618, il vint à Fribourg l'année suivante en la même qualité, et, en 1621, il arrivait à Feldkirch en Tyrol, où il gouvernerait le couvent de son Ordre jusqu'à sa mort.

Elle arriva en 1622 ; il n'avait passé que dix ans en religion, il n'en avait donné que sept environ à l'apostolat. Mais cet apostolat, fécondé par son esprit si profondément surnaturel et religieux, porta des fruits en surabondance.

C'est à Feldkirch que son zèle reçut sa meilleure récompense. Parmi les soldats de la garnison, dont il était l'aumônier, il réussit à faire régner l'ordre, la paix et la religion, en leur montrant un dévouement à toute épreuve et vraiment paternel. Mais le peuple surtout fut sensible à son influence. Dans tout le pays, le désordre des mœurs était devenu proverbial. Le Père Fidèle l'attaqua sans hésitation ni faiblesse, tonnait à toute occasion contre le luxe, l'immoralité, l'injustice, la désobéissance aux lois de l'Église. Il se heurta d'abord à de telles oppositions, qu'il dut défendre lui et sa doctrine devant le sénat de la ville. Mais son indépendance, sa sainteté indiscutable, son ardente et bienfaisante charité eurent enfin la victoire, à tel point que Feldkirch l'adopta, se transforma à sa voix et lui décerna la titre de Père de la patrie.

A cette heure, l'Allemagne était tout entière le théâtre d'une agressive propagande du protestantisme. Là où l'hérésie dominait, sévissait la persécution contre les catholiques ; dans les pays où la vérité résistait, les novateurs ne reculaient pas devant l'assassinat de ses meilleurs partisans et faisaient appel à la révolte. Il en était ainsi dans le Tyrol et surtout au pays des Grisons, alors dépendant de l'Autriche, mais toujours mal soumis. L'insurrection y était à l'état chronique ; l'introduction de la Réforme lui donna de nouvelles forces : désormais ce fut au nom des droits de leur conscience que les farouches et intraitables montagnards rejetèrent le joug autrichien. Le Saint entreprit leur conversion, non pas pour les remettre sous ce joug, bien qu'il comprît et les avertît prophétiquement que

leur révolte attirerait une répression sanglante ; mais il voyait avant tout le bien des âmes de ces malheureux et voulait leur rendre la foi, seul principe de ce bien. Dès qu'il fut à Feldkirch, il commença ses excursions à travers la basse Engadine ; il prêcha avec succès à Mayenfeld, à Flasch, à Malans. Mais en 1622, l'archiduc d'Autriche et le pape Grégoire XV s'entendirent pour faire un appel spécial au zèle des Capucins pour la conversion de l'Engadine, et quelques mois plus tard la congrégation de la Propagande, qui venait d'être fondée, désignait le Père Fidèle comme chef et supérieur de tous les missionnaires envoyés en ce pays.

Dès lors, avec une ardeur que ne refroidissait pas le danger quotidien, mais enflammée au contraire par l'assurance prophétique d'un prochain martyr, l'apôtre se livra tout entier à cette œuvre. Il cherchait à attirer sur elle les bénédictions divines par des austérités redoublées ; il multipliait ses courses évangéliques ; il inventait de nouvelles industries pour pénétrer dans les âmes rebelles ; il montrait surtout une charité brûlante qui lui concilia l'estime de tous, même des plus endurcis, et l'amour reconnaissant, même des hérétiques.

Mais tant d'efforts aboutissaient à peu de résultats ; les esprits étaient trop surexcités et les prédicants les avaient trop habilement asservis. Il ne restait au Père Fidèle qu'à mourir. Il le savait, il le désirait. En quittant Feldkirch pour la dernière fois, il fit à tous ses adieux suprêmes, au milieu des larmes universelles, et, après une prière devant la statue de Marie sa Mère, il partit. C'était le 14 avril 1622. Le 23, étant à Grüssel, il reçut des habitants de Serwis une invitation à venir les prêcher le lendemain, qui était le quatrième dimanche après Pâques. Il devina le guet-apens et cependant ne voulut pas s'y soustraire, puisqu'on faisait appel à son zèle. A 9 heures il était en chaire ; tout à coup l'émeute éclate aux portes de l'église ; les soldats de garde sont assassinés ; un coup de mousquet est tiré sur le prédicateur, que le tumulte force à s'arrêter, à descendre de chaire. Avec calme il sort de l'église avec le capitaine autrichien Joachim de Colonna. A une portée de

fusil une bande de rebelles les atteint, s'empare de Colonna, qu'elle fait prisonnier. Puis on s'adresse au Père : « Veux-tu embrasser notre foi? » lui demande-t-on. Et, sur son refus net et calme, les assassins se prennent à l'injurier. L'un d'eux s'approche, renouvelle sa question et immédiatement frappe le Père à la tête d'un coup d'épée. « Jésus, Marie, s'écrie-t-il en tombant à genoux, venez à mon aide ! » Alors sur leur victime renversée ils s'acharnèrent. Deux fois ils lui ouvrirent le crâne ; un bourreau le perça de sa fourche, un second lui brisa les côtes, d'autres lui tailladèrent la jambe et le pied gauche.

Ils le laissèrent pour mort. Cependant, toujours serein, plus joyeux même à mesure que les coups se multipliaient, il répétait : « Seigneur, pardonnez-leur ! Jésus, Marie, assistez-moi ! » Il était alors environ 11 heures du matin.

Quelque temps après, une pieuse femme vint au lieu du massacre. « Je vis, raconta-t-elle, le Saint étendu et mourant. Au moment où je le regardais en pleurant, il leva les yeux au ciel, respira trois fois profondément et son âme prit son essor vers le séjour de l'éternel bonheur. »

25 AVRIL

SAINT MARC

ÉVANGÉLISTE

(68?)

De l'avis du plus grand nombre des exégètes modernes, appuyés sur les meilleures traditions, il faut identifier l'évangéliste saint Marc avec le personnage cité plusieurs fois dans les Actes des Apôtres sous les noms de Jean, de Marc et de Jean-Marc. Peut-être originaire de Cyrène, dans la Pentapole lybienne, il était, par sa mère Marie, neveu de saint Barnabé. Huit jours après sa naissance, lorsqu'il fut circoncis, on lui

donna le nom de Jean ; plus tard, selon un usage assez répandu alors, il prit le nom grec de Marc, sous lequel on le désigna ordinairement. Bien qu'habitant Jérusalem au temps de Notre-Seigneur, il n'aurait, selon Papias, ni entendu ni vu le divin Maître, — ce qui peut paraître étrange. Pourtant on peut admettre qu'il est le jeune homme qui, au jardin des Oliviers, logeant dans les environs et attiré par le bruit, assista, comme il le raconte lui-même (Marc. 14⁵¹), à l'arrestation du Sauveur. Du moins il était, ainsi que sa mère, en rapports d'amitié étroite avec saint Pierre. Après la Résurrection, celui-ci semble l'avoir converti et baptisé : c'est pourquoi il l'appelle *son fils* (I Petr. 5¹³). Et lorsque l'ange l'eut miraculeusement tiré de la prison où l'avait jeté Hérode, c'est chez la mère de Jean-Marc qu'il se rendit tout d'abord.

Le jeune homme, dit M. Fouard, était « personnel par nature, peu fait pour obéir, de préférence s'attachant à des hommes bons plutôt qu'énergiques », craintif peut-être, bien que généreux, et très attaché, par patriotisme et sans doute aussi par esprit religieux, aux pratiques et à l'exclusivisme juifs.

Il est assez difficile d'établir quelque ordre chronologique dans les traditions qui nous parlent de saint Marc. Nous savons du moins certainement que, à Antioche, vers l'an 42 ou 44, entraîné sans doute par son oncle Barnabé, il suivit saint Paul dans la première mission que, sur l'ordre du Saint-Esprit, l'Apôtre entreprenait chez les Gentils. C'était zèle de néophyte, sincère bien que primesautier peut-être. Car lorsque, Chypre évangélisée, les prédicateurs de la foi passèrent en Pamphylie, Jean-Marc s'arrêta et ne voulut pas aller plus loin que Perga. Découragement ? crainte des difficultés qui attendaient les hardis pionniers ? dissentiment religieux sur l'évangélisation des païens ? On ne sait. Mais, laissant là Paul et Barnabé, il revint à Jérusalem.

Il ne tarda pas sans doute à regretter ce qu'il venait de faire. En lui la grâce combattait la nature et déjà ne lui laissait pas de repos, en attendant qu'elle devînt la maîtresse et la reine.

C'est pourquoi quelques années plus tard, en 52, il essaya de se faire recevoir au nombre des compagnons que Paul rassemblait pour une nouvelle expédition. Barnabé se chargea de plaider sa cause ; mais Paul fut inexorable : le souvenir de la première défection lui était resté au cœur ; il avait jugé que Marc n'était pas capable de si hauts projets ; rien, pas même la décision de Barnabé de ne pas se séparer de son neveu, ne put le fléchir. Il partit avec Silas ; Marc accompagna son oncle dans l'île de Chypre.

La leçon avait été dure ; elle fut profitable : Marc avait un grand cœur en effet. Il le montra dorénavant avec plus de persévérance. Et de longues années après, Paul, qui avait constaté ses vertus, sa constance, son courage, revint sur le premier jugement qu'il avait porté sur lui. Il rendit sa confiance et son affection, toujours si chaude, à son ancien compagnon ; dans ses derniers jours, il l'appelait à Rome et recommandait à son cher Timothée de ne pas venir sans amener avec lui Marc, qui lui était utile pour son ministère (II Tim. 4¹¹).

Marc resta peu de temps en Chypre ; bientôt c'est avec saint Pierre qu'on le trouve, et dorénavant il sera *son homme*. On ne sait dans quelle occasion ni à quelle date il se donna ainsi au chef des apôtres. Il semble bien qu'ils étaient ensemble à Rome en 53 ou 54. Il est signalé par Papias comme l'*interprète de Pierre*, soit qu'il lui ait servi d'intermédiaire auprès des Grecs, si celui-ci n'était pas assez familier avec leur langue, ou de secrétaire pour rédiger ses lettres, soit plutôt qu'il ait *interprété* son enseignement dans son Évangile.

Car c'est alors fort probablement, et pour répandre la prédication de Pierre, qu'il écrivit son œuvre inspirée. Il le fit sur la demande des fidèles et notamment de ceux qui appartenaient à la maison de César, c'est-à-dire de Néron. Son livre est donc un résumé fidèle des paroles tombées des lèvres de l'apôtre : « Il n'eut de souci, affirme un de ses contemporains (peut-être saint Jean lui-même) allégué par Papias, que de ne rien omettre de ce qu'il avait entendu et n'y rien laisser passer de faux. » Du reste il ne s'est pas astreint à un ordre exactement chrono-

gique que Pierre évidemment ne suivait pas lui-même ; mais son récit, en reproduisant exactement ceux de son maître, en a gardé le charme pittoresque et les détails soigneusement observés, qui dénotent le témoin oculaire et donnent au second évangile son caractère original. Bien que Pierre dût y retrouver sa parole même, Clément d'Alexandrie nous apprend que, ayant connu l'œuvre de Marc, « il ne la défendit ni ne l'encouragea. » Ce qui aurait lieu de surprendre, si on ne se rappelait que Pierre, ayant reçu de Jésus la mission, non pas d'écrire, mais de prêcher, ne devait attacher que peu d'importance à ce qui n'était pas enseignement oral, enseignement plus libre, plus vibrant, plus pénétrant et plus souple que celui du livre.

Une tradition rapporte que Pierre aurait envoyé son disciple fonder une église à Aquilée ; mais elle est peu établie et ne saurait être retenue. Il n'en est pas de même de celle qui représente Marc allant, sur l'ordre de Pierre, prêcher la foi d'abord en Cyrénaïque et en Lybie, puis en Égypte, enfin dans la grande et savante ville d'Alexandrie. C'est lui qui aurait été le premier évêque de cette église Alexandrine, si célèbre depuis. Sa prédication eut tant de succès, que non seulement le nombre des chrétiens s'éleva merveilleusement, mais encore beaucoup d'entre eux, s'attachant à reproduire les exemples de leur saint apôtre, s'élevèrent à une haute vertu et, sous le nom de Thérapeutes, — c'est du moins l'avis d'Eusèbe, de saint Jérôme, de Sozomène, — inaugurèrent en quelque sorte la vie religieuse.

Ces heureux résultats excitèrent contre Marc la haine des païens ; il dut s'éloigner, — probablement en 63, date à laquelle commence le pontificat d'Anianus, son successeur. Sans doute il vint à Rome, puisque saint Paul, écrivant aux Colossiens vers l'an 63, fait allusion à sa présence. On croit même qu'il se trouvait encore dans cette ville en 67, lors du martyre des deux saints apôtres Pierre et Paul.

Alors il retourna à Alexandrie. Et tout de suite la colère des païens se réveilla contre lui. Il leur échappa quelque temps ; mais, le 24 avril 68, il tomba entre leurs mains. C'était un dimanche, pendant qu'il célébrait la sainte messe. Ils l'arra-

chèrent de l'autel, lui passèrent une corde au cou et le traînèrent ainsi sur les pierres et les rochers, jusqu'au bord de la mer, en un lieu nommé Bucoles ; lui, bénissait Dieu et le remerciait. Ensuite, tout brisé et couvert de sang, ils le jetèrent en prison. La nuit, raconte-t-on, Dieu récompensa son martyr et l'encouragea, en lui envoyant un ange d'abord, puis son divin Fils lui-même. Jésus lui apparut tel qu'il était avec ses disciples avant sa passion et lui dit : « La paix soit avec toi, Marc, mon évangéliste ! »

Le lendemain 25 avril, les païens revinrent à la prison et, avec une nouvelle rage, se reprirent à traîner le courageux vieillard à travers les rochers, jusqu'à ce que, enfin, dans cet horrible supplice, il rendît à Dieu son âme invincible et jusqu'au bout patiente. Ses bourreaux tentèrent de brûler son corps ; mais un orage violent survint qui les dispersa. Le soir, les chrétiens recueillirent les vénérables reliques et, les portant au lieu où ils avaient coutume de se rassembler, les ensevelirent dans un tombeau creusé au cœur d'un roc, du côté de l'Orient.

Le corps de saint Marc était conservé encore au VIII^e siècle à Alexandrie, dans une basilique construite en son honneur. Mais on dit que, en 815 ou 828, des marchands vénitiens l'enlevèrent secrètement avec la complicité des gardiens de la basilique, et le transportèrent dans leur patrie. C'est à cette époque que Venise adopta pour patron le saint évangéliste.

26 AVRIL

SAINTE ZITE

VIERGE

(1218-1278)

Dans la plus modeste des conditions, — celle de servante, — sainte Zite s'est élevée jusqu'au sommet de la perfection ; elle a reçu de Dieu des grâces de choix, qu'il réserve à ses amis privilégiés : elle est ainsi le modèle et la consolation des humbles,

des petits que le monde méprise peut-être, mais dont le courage, l'espérance se soutiendront par l'exemple de ces simples vertus et de ces munificences divines.

Zite était la fille de deux très pauvres cultivateurs du village de Bazanello, à huit milles de la ville de Lucques. Mais Jean Lombardi et sa femme Bonissima étaient aussi d'excellents chrétiens, très aptes à former au bien leurs nombreux enfants; l'un d'eux vécut ermite au mont Lupélia et mourut en odeur de sainteté; la sœur aînée de Zite fut religieuse dans un monastère de l'ordre de Cîteaux. La charité s'exerçait largement dans cette famille bénie et n'était pas arrêtée par la pauvreté extrême, vaillamment endurée.

Quand elle eut douze ans, la petite Zite demanda à ses parents de la mettre en service : elle voulait ainsi cesser d'être à leur charge ; mais son but était encore de gagner un peu d'argent pour pouvoir, comme eux, faire à son tour l'aumône. Jean Lombardi et Bonissima eurent bien le cœur gros à la pensée de cette séparation, et surtout des dangers que courrait l'enfant dans un siècle corrompu et dans une condition trop exposée à toutes les tentations. Mais Zite était si sage, si pieuse déjà ! Et Dieu, sans aucun doute, veillerait sur elle avec amour.

Donc Jean la conduisit à Lucques, lui, portant un petit paquet de hardes, — elle, ayant au bras un panier de fruits. Et elle fut acceptée, pour son air avenant, ses grands yeux purs et modestes, sa figure sérieuse, ses manières accortes et vives, chez le seigneur Pagano Fatinelli. Lui et sa femme étaient de bons maîtres, bien qu'il fût vif et même emporté parfois. Mais ils étaient bien loin de leurs serviteurs, et Zite allait se trouver sans défenseur, et sans conseiller même, parmi de nombreux camarades qui lui ressemblaient fort peu.

Mais non ! elle aurait un protecteur et un guide, les meilleurs qu'elle pût rêver : Dieu lui-même. Avec une maturité qui ne venait que de lui, une constance et un souci de vertu qu'il pouvait seul inspirer, l'enfant régla tout d'abord sa vie, et désormais ne dévia point de la voie qu'elle s'était tracée. Elle était servante ; son devoir était donc tout d'abord de s'acquitter

au mieux de ses fonctions ; elle y mit une conscience qui ne se satisfaisait pas de l'exécution matérielle des ordres reçus : il fallait qu'ils fussent remplis à la perfection, et elle n'y épargnait ni soins ni temps. Mais encore, s'estimant redevable à ses maîtres de toutes ses heures, elle s'activait de besogne en besogne, s'ingéniant à se créer du travail, plutôt que de rester oisive ou de se livrer au repos.

Sa devise était : « La main à l'ouvrage et le cœur à Dieu. » Et donc, comme elle s'acquittait de cet ouvrage avec toute sa bonne volonté, elle donnait aussi à Dieu son cœur sans partage. C'est pourquoi elle lui consacrait tout le temps dont elle pouvait disposer. Levée avec l'aurore, elle courait à l'église Saint-Fridien, toute proche, et y passait de longs moments, perdue en prière, assistant aux messes qui se disaient, s'approchant souvent de la sainte table. Puis, dans le courant du jour, si elle ne trouvait plus rien à faire, elle revenait s'agenouiller dans une chapelle de l'église, où un grand Crucifix séduisait son âme tendre et compatissante. Elle le contemplait avec tant d'amour, que Jésus n'y put résister. La bouche du divin Crucifié s'ouvrit bien des fois pour des paroles pleines de grâces qui tombaient dans ce jeune cœur en y allumant une flamme toujours plus ardente d'amour de la pureté et de charité pour le prochain.

Et enfin le soir venu, dans sa petite chambrette, bien misérable, bien nue, elle prolongeait sans fin ses entretiens fervents avec son Père du ciel. Aussi bientôt elle conçut le désir de lui vouer sa virginité ; elle eut le besoin de se sacrifier avec Jésus. Elle ne portait, hiver comme été, qu'une pauvre robe de toile, allait pieds nus, prenait sur le plancher son court sommeil, se privait pour les pauvres de presque toute nourriture, serrait sa taille d'une corde rude qui pénétra douloureusement dans sa chair.

Tant de vertu n'était pas pour plaire au reste de la domesticité. On le lui fit voir par des persécutions qui durèrent des années ; à tous les mauvais procédés, Zite n'opposait que sa douceur, sa patience, son humilité. Jamais on n'entendit de

ses lèvres un mot d'excuse. Quand on lui faisait un reproche : « Pardonnez-moi, disait-elle, afin que Dieu vous pardonne ! Mais ne vous fâchez pas : il en serait offensé. » Ainsi finit-elle par désarmer toutes les animosités et par conquérir non seulement les serviteurs, mais les maîtres eux-mêmes. Le seigneur Pagano, tout en restant grondeur et emporté, avait pour Zite une confiance qui voisinait avec la vénération. Il mit en ses mains l'administration de sa maison, bien plus, l'éducation même de ses fils. Et ce fut une grande confusion pour l'humble fille. Mais cette nouvelle situation ne changea rien à sa modestie, rien à son amour de la pauvreté et de la pénitence.

Rien surtout à sa charité. Au contraire. De sa charge elle usait pour faire de plus amples aumônes. Pendant une grande famine, elle puisa si largement pour ses chers pauvres dans de vastes coffres pleins d'une abondante provision de fèves, qu'elle les épuisa. Or voici que le seigneur Pagano, qui venait de vendre ses fèves, voulut les mesurer. Il appela Zite pour lui prêter aide. La pauvre fille, toute tremblante, n'osait approcher ; mais il se trouva que les coffres, vides l'instant d'auparavant, étaient miraculeusement pleins à déborder.

Une autre fois, en hiver, elle sortait, vêtue de toile à son ordinaire, pour aller à l'église. Son maître, ému de pitié, — car il gelait dur, — l'obligea d'accepter sa propre pelisse bien fourrée pour se garantir du froid. Zite partit, reconnaissante. Mais, à la porte de l'église, un pauvre grelottait. Elle n'y tint pas : « Tiens, lui dit-elle, prends cette fourrure tandis que je suis à prier. Mais veille bien à me la rendre quand je sortirai. » Quand elle sortit le pauvre n'était plus là. Zite, morfondue, dut avouer sa mésaventure à son maître. Celui-ci, on le pense bien, s'emporta fort. Mais au milieu de sa colère, il vit venir à lui le mendiant, qui lui rapportait sa pelisse et disparut tout à coup, laissant dans les cœurs une suavité divine.

Tant de prodigalité n'allait pas cependant sans mécontenter parfois Pagano. Un jour il rencontre Zite sortant, son tablier relevé et évidemment plein de provisions destinées aux pauvres. « Que portes-tu là ? lui demanda-t-il brusquement. — Des

fleurs, mon bon maître, répondit-elle, rien que des fleurs, voyez ! » Elle ouvre son tablier: des fleurs venaient d'y remplacer les pains.

La vie de Zite au reste était pleine de miracles. Il est impossible d'y insister. Mais il en est un qui demeura particulièrement célèbre. Elle était, par fonctions, chargée de pétrir et de cuire le pain. Un matin elle s'était si fort attardée à l'église, que l'heure du repas était venue : la farine n'était pas même pétrie. Elle rentre apeurée. Que faire? devra-t-on se passer de pain? Oh! merveille! près du four allumé, de beaux pains attendaient la cuisson. En vain Zite chercha à connaître la main bienfaisante qui s'était employée pour elle. Ses questions ne servirent qu'à faire connaître le miracle accompli en sa faveur.

Enfin, après « quarante-huit ans de bons services passés dans la famille Fatinelli sans mériter un reproche », dit naïvement un de ses historiens, Notre-Seigneur appela à lui celle qui, en servant les autres, n'avait jamais voulu servir que lui. Une petite fièvre la saisit et, cinq jours après, elle ne put quitter sa pauvre couche. Et l'an 1272, le mercredi 27 avril, ayant dévotement reçu les sacrements, elle expira, le visage calme et tout empreint déjà du bonheur qu'elle allait goûter éternellement.

27 AVRIL

LE BIENHEUREUX PIERRE CANISIUS

CONFESSEUR

(1521-1597)

Le bienheureux Pierre Canisius, le premier fils que l'Allemagne a donné à saint Ignace de Loyola, a eu la gloire d'être appelé, par le pape Léon XIII, le second apôtre de la Germanie après saint Boniface. Et c'est ainsi que déjà en 1658 le désignait l'archiduc Ferdinand-Charles d'Autriche. Un an plus

tard, l'électeur de Bavière le revendiquait pour son pays ; et l'évêque de Lausanne écrivait au pape Clément XII : « Toute la Suisse catholique chérit Canisius comme son père en Jésus-Christ et le vénère comme son apôtre. » C'est à lui en effet qu'en très grande partie ces pays divers doivent d'avoir résisté au protestantisme et gardé la foi romaine.

Pierre Kanijs, — ainsi a-t-il signé son nom, dont la forme latinisée est restée seule usuelle, — était né le 8 mai 1521 à Nimègue, alors ville allemande. « Mes parents, écrivait-il en 1596, étaient considérés dans le siècle et assez fortunés. » C'était surtout de fervents catholiques, qui surent pénétrer tous leurs enfants de leur foi et de leur piété. Pierre, tout enfant, était attiré par le charme des cérémonies du culte, mais, — ce qui est mieux, — par celui de la prière. « Son premier jouet, a dit Louis Veillot, fut un livre, son premier mot une prière, et depuis il alla toujours étudiant et priant... » S'il faut en croire ses humbles aveux, il se laissa cependant, en son adolescence, entraîner par des camarades qui faillirent le corrompre. Mais il se dégagea vite. Envoyé à Cologne pour y finir ses études commencées à Bois-le-Duc et continuées à Arnheim, il les mena avec d'éclatants succès ; en 1540, il était maître ès arts. Et la même année, âgé de dix-neuf ans, il prononçait le vœu de chasteté perpétuelle. Trois ans plus tard, après avoir fait les Exercices spirituels de saint Ignace, sous la direction du bienheureux Pierre Lefèvre, il demandait à entrer dans la Compagnie de Jésus, qui venait d'être fondée. Reçu le 8 mai 1543, il fut bientôt élevé au sous-diaconat ; puis, en juin 1546, au sacerdoce. Mais déjà il avait commencé à donner des cours publics d'Écriture sainte et se livrait à la prédication. Il n'avait que vingt-quatre ans, lorsque, en 1545, la confiance des habitants de Cologne l'envoya auprès de Charles-Quint, pour obtenir qu'il les délivrât de leur archevêque infecté d'hérésie.

Alors le cardinal d'Augsbourg, Othon Truchsess, qui devait être toujours son protecteur et son ami, le députa au concile de Trente. Il ne fit guère qu'y passer ; après un court stage à Messine, où saint Ignace l'envoya enseigner la rhétorique, il

revint définitivement en Allemagne, devenu, selon son ardent désir, le champ de son apostolat. Champ rude à défricher, car le protestantisme l'avait ravagé et couvert de ruines. Canisius s'y employa avec vaillance, mais surtout avec méthode. Persuadé que la réforme, qu'il était si nécessaire d'apporter aux mœurs du clergé aussi bien que des laïques, devait avant tout s'appuyer sur une science plus exacte et plus approfondie de la doctrine, il s'attacha d'abord à répandre celle-ci. C'est pourquoi, non content de prêcher avec une assiduité inlassable, il composa un *Sommaire de la doctrine chrétienne*, véritable chef-d'œuvre, bien vite devenu classique et resté tel sous le nom de *Catéchisme de Canisius*. Mais encore lui-même se livra à l'enseignement : à Ingolstadt de 1549 à 1552, à Vienne ensuite pendant quatre ans, il professa la théologie avec un succès qui groupa autour de sa chaire une foule d'auditeurs. Nommé provincial de Germanie en 1556, — charge qu'il remplit pendant quatorze ans, — il fonda, grâce au crédit dont il jouissait auprès des princes ecclésiastiques et séculiers, neuf collèges qui promptement devinrent florissants. Son but était non seulement de promouvoir l'instruction chrétienne de la jeunesse, mais aussi de favoriser le recrutement du clergé, presque tari à ce moment. Aussi se préoccupait-il de pourvoir à l'entretien d'étudiants pauvres dans les universités. A celle d'Augsbourg, il trouva le moyen de soutenir deux cents d'entre eux, qu'il réunit sous un même toit. Quand le concile de Trente préconisa l'érection de séminaires ecclésiastiques, Canisius se fit l'apôtre de cette grande œuvre, qu'il estimait indispensable au relèvement de la foi. Et c'est encore pourquoi il s'intéressa fort au collège germanique que saint Ignace avait fondé à Rome en 1552 ; il lui envoyait des sujets d'élite, mais aussi d'abondantes aumônes, et ce furent ses conseils, unis à ceux du cardinal Truchsess, qui déterminèrent le pape à assurer par une magnifique dotation l'avenir de ce collège.

Tant d'occupations diverses n'empêchaient pas Canisius d'entretenir avec tous les princes allemands catholiques des rapports très suivis. Il voulait et il obtint qu'ils sortissent de la voie

malheureuse des concessions par lesquelles ils espéraient endiguer le mal de la Réforme. L'empereur Ferdinand I^{er}, les ducs de Bavière Albert V et Guillaume V l'écoutèrent avec soumission, et ces derniers méritèrent, grâce à lui, d'être appelés « les patrons et les guides spirituels de l'Allemagne catholique ».

Son influence était si grande dans tout l'empire qu'il fut choisi en 1557 pour défendre les dogmes catholiques à la diète de Worms, contre les principaux coryphées du protestantisme, à la tête desquels était Melanchthon. Très habilement il réussit à opposer les uns aux autres les théologiens de l'erreur, qui, ne pouvant s'entendre sur une profession de foi commune, rompirent l'assemblée.

Cette victoire de Canisius mit le comble à la fureur des hérétiques contre lui. Déjà l'apparition et le succès de son Catéchisme (1552-1554) avaient soulevé leur feinte indignation et provoqué leurs grossières injures. En 1557, ce fut un nouveau débordement d'outrages, dont le moindre était un jeu de mots répété à satiété sur son nom de Canisius : il était « le chien de l'Autriche, l'âme damnée du pape, un exécrationnable blasphémateur, un démoniaque ». Quant à lui, qui rendait à Dieu « mille actions de grâces d'avoir été jugé digne d'être exposé aux morsures des novateurs », il évitait soigneusement, dans ses écrits comme dans sa prédication, tout excès de parole, quelque licence que comportât en cela l'usage du temps. Mais les hérétiques allèrent plus loin : ils essayèrent d'attenter à la vie de leur vainqueur, et l'empereur dut faire surveiller leurs menées par sa police secrète.

Cependant la douceur de Canisius était telle, qu'on ne peut trouver dans ses œuvres même une allusion aux injures de ses ennemis. Il puisait cette douceur dans une merveilleuse humilité qui rejeta, sans pouvoir être jamais vaincue, toutes les instances d'accepter un évêché ou le cardinalat même ; — dans une charité ardente poussée jusqu'au désir passionné du martyr ; — dans une piété tendre que Dieu récompensa plus d'une fois par des grâces extraordinaires. Lui-même a conservé le souvenir d'une vision où le Cœur de Jésus lui fut révélé, où, « appro-

chant ses lèvres brûlantes de ce Cœur très doux, il osa se désaltérer à cette source divine. »

Enfin, après avoir rempli en Pologne une mission pontificale, pris une part importante aux travaux du concile de Trente, qui s'était rouvert le 18 janvier 1562, — après avoir reçu de Pie IV mission de promulguer, en qualité de nonce apostolique, les décrets du concile dans toute l'Allemagne, — Canisius, déchargé du provincialat, se retira à Dillingen pour y écrire, sur l'ordre de Pie V, une réfutation des erreurs accumulées par les auteurs des *Centuries* de Magdebourg. Il ne put, empêché par l'âge et la maladie, achever cet ouvrage. Et puis, il fut sur ces entrefaites chargé d'aller fonder à Fribourg, en Suisse, un collège demandé par le nonce du pape.

Il arriva dans cette ville le 11 décembre 1580. Il ne devait plus la quitter ; car les Fribourgeois, un jour, ayant eu vent d'une décision qui devait le leur ravir, protestèrent : « Les sanctuaires de Fribourg, écrivirent-ils au provincial, ne possèdent aucun corps saint : nous voulons donc retenir chez nous ce Saint vivant, et ne pas permettre qu'il ait ailleurs son tombeau. » Cette supplique, qui eut gain de cause, montre quelle était la popularité pleine de vénération, dont jouissait près de ce bon peuple le saint religieux. Il en était digne par le dévouement qu'il lui montrait et les services de toutes sortes qu'il lui rendit jusqu'à ses derniers jours. Enfin, cassé de vieillesse et d'infirmités, il s'alita, non sans écrire une dernière fois au Père général Acquaviva une lettre admirable d'humilité. Après lui avoir « bien humblement demandé pardon de toutes les fautes publiques ou secrètes qu'il avait commises contre le Dieu très grand et très bon », il ajoutait : « Me voici devenu paresseux, oisif, inutile, semblable à l'arbre stérile qui va tomber. Je suis indigne du pain que je mange et des soins que la charité fraternelle prodigue à un ingrat. » Et il terminait : « Daignez m'imposer quelque pénitence pour toutes mes misères, afin que je reçoive avec plus d'abondance votre bénédiction paternelle. »

C'est dans ces sentiments que Canisius arriva au terme de sa longue, laborieuse et sainte vie. Il semble que, dans ses

dernières heures, il vit la très sainte Vierge lui apporter la consolation de son sourire. Car tout à coup son visage devint rayonnant, la joie éclata sur ses traits et il dit aux assistants à plusieurs reprises : « Voyez-vous? Voyez-vous? Je vous salue, Marie ! » Et c'est ainsi que le 21 décembre 1597, vers 3 heures et demie de l'après-midi, il expira doucement. Il avait vécu 76 ans et 7 mois, et en avait passé 54 dans la Compagnie de Jésus.

28 AVRIL

LE BIENHEUREUX
LOUIS-MARIE GRIGNION DE MONTFORT
CONFESSEUR
(1673-1716)

A Montfort-la-Cane, non loin de Rennes, M. Jean-Baptiste Grignon, sieur de la Bachelleraie, exerçait les modestes fonctions d'avocat au baillage de cette ville. De sa femme, née de La Visnelle-Robert, il eut huit enfants : trois garçons, dont l'un entra chez les dominicains, cinq filles, desquelles trois furent religieuses. L'aîné, Louis, était destiné à la gloire la plus haute, celle de la sainteté. Il naquit le 31 janvier 1673. « Dès son enfance, a raconté son oncle, il montra tant d'horreur du vice et tant d'inclination pour la vertu, qu'on eût dit qu'étranger au péché d'Adam, il ne ressentait point la corruption de la nature... Ces mots : *Dieu seul*, qui depuis lui furent si familiers, semblaient dès lors gravés dans son âme... Pour lui, point de plus doux plaisir que la prière,... et il exerçait déjà l'office de missionnaire à l'égard de ses compagnons, leur faisant le catéchisme ou la lecture de quelques bons livres de piété. »

Avec ce goût prononcé déjà pour l'apostolat, les caractères de cette piété, qui ne firent que s'accroître au cours des années, furent la dévotion ardente à la sainte Vierge et l'amour du

dénûment absolu. Il avait pour la Mère de Dieu un culte filial qui ne croyait pas pouvoir jamais être excessif. A son nom de Louis, il ajouta, lors de sa confirmation, celui de Marie et n'employa plus l'un sans l'autre. Il voulait signifier ainsi qu'il reconnaissait à celle dont il portait le nom, un droit absolu sur lui, ses sentiments, ses œuvres, sa vie entière, et se déclarait son esclave, « esclave amoureux de la très sainte Vierge, — ainsi s'exprime-t-il, — afin d'être par là plus parfaitement esclave de Jésus-Christ. » Car, ajoutait-il, « la sainte Vierge est le moyen dont Notre-Seigneur s'est servi pour venir à nous ; c'est aussi le moyen dont nous devons nous servir pour aller à lui. » *Par Marie à Jésus*, telle était sa devise ; et jamais il ne séparait l'une de l'autre : c'est à elle qu'il demandait toute grâce, toute force, tout succès apostolique : c'est à elle qu'il offrait tous ses travaux et tous ses désirs, afin d'obtenir de Jésus, d'offrir à Jésus tout ce qui était de son service. Son amour du dénûment allait au dépouillement non seulement de tous les biens temporels, mais encore de tout honneur, de toute estime, de toute affection, ou plutôt souhaitait, appelait, savourait les humiliations, les mépris, les rebuts, autant que les privations, les souffrances et les austérités de toute sorte. Jamais Saint ne fut plus dévot à Marie ; jamais Saint ne fut plus contrarié, éprouvé, persécuté, et ne se réjouit davantage dans ses tribulations.

Quand il eut douze ans, Louis-Marie fut envoyé par son père au collège que les Jésuites tenaient à Rennes. Il s'y montra excellent écolier, plus adonné encore à la piété et à la charité qu'à l'étude, où il réussissait du reste brillamment. Son cœur reconnaissant s'attacha à ses maîtres pour sa vie ; et ceux-ci lui rendirent largement son affection ; ils furent toujours et partout ses amis, ses défenseurs, ses collaborateurs. Mais en revanche il connut déjà la persécution ; elle lui vint de son père : homme autoritaire et emporté, M. Grignon ne comprenait rien aux allures de son fils et déjà le traitait durement à cause de ses vertus, trop farouches à son gré. Mais quand il sut que Louis-Marie voulait se donner à Dieu et songeait au

sacerdoce, lui, l'aîné de la famille, son mécontentement n'eut pas de bornes. Le jeune homme souffrit avec patience et emporta enfin l'aveu de son père. Bientôt il fut décidé qu'il irait à Paris continuer ses études théologiques ; on lui promettait une place au séminaire de Saint-Sulpice. Il partit à pied, muni de quelque argent et de quelques vêtements. Mais sur la route il eut bientôt tout distribué aux pauvres, changé même d'habits avec l'un d'eux. Et, tombant à genoux en chemin, il fit vœu de ne jamais rien posséder en propre et de s'abandonner en tout aux soins de Marie, sa Mère. A partir de ce moment, renonçant même au nom de sa famille, il ne s'appellera plus que « Louis-Marie de Montfort, esclave indigne de Jésus en Marie ». Il avait alors dix-neuf ans.

A Paris, d'autres épreuves l'attendaient. Ce ne fut qu'au prix des plus durs sacrifices qu'il put réunir les petites sommes nécessaires pour payer sa pension. Il fut réduit à prendre l'emploi de veilleur des morts ; trois ou quatre nuits par semaine, il remplissait cet office de mercenaire. Élève de Saint-Sulpice soit que ses directeurs manquassent des lumières suffisantes pour diriger des âmes de cette trempe, — comme l'un d'eux finit par l'avouer, — soit qu'ils voulussent éprouver sa vertu, — et il faut convenir alors qu'ils avaient la main dure, — il eut à souffrir étrangement ; et cependant, même sorti de ces mains sévères, il garda longtemps à ses maîtres une obéissance qu'on ne peut vraiment taxer que d'extraordinaire et d'admirable.

Enfin prêtre, et après un premier essai de vie apostolique dans des conditions déplorables qui lui avaient été imposées, il fut appelé à Poitiers en 1701 comme aumônier de l'hôpital. Il y avait beaucoup à faire et beaucoup à corriger dans cette maison tenue par des *gouvernantes* laïques. Louis-Marie s'appliqua à cette double besogne : s'il eut la consolation de gagner les cœurs des malades qui ne voulaient plus se séparer de lui, il rencontra dans sa réforme tant d'obstacles, qu'enfin il dut céder la place. Du moins il avait, par la grâce de Dieu, rencontré là une jeune fille, Louise Trichet, qui devait être, avec lui et par lui, la fondatrice de l'institut des Filles de la Sagesse, une

des deux œuvres fécondes auxquelles est resté attaché le nom du Père de Montfort.

Il quitta définitivement l'hôpital en 1705. Désormais il serait tout entier à sa grande vocation, celle qui l'avait séduit dès son enfance, celle qu'il avait essayé déjà de réaliser, — toujours avec un grand succès, — en de modestes occasions sans suite, la vocation de missionnaire. De 1705 à 1716, il donnera en Poitou, en Bretagne, en Anjou, mais surtout en Aunis, dans le diocèse de la Rochelle, plus de deux cents missions qui produiront des fruits merveilleux et attacheront les populations à la foi par des liens si étroits et si durables, qu'elles ne s'en libéreront pas jusqu'à nos jours. Il n'épargne ni soins, ni peines, ni austérités ; il va du sud au nord, de l'est à l'ouest sans arrêt, et toujours à pied, couvert d'un cilice, ceint d'une chaîne de fer, ne possédant que ses instruments de pénitence, s'usant avec une prodigalité qui vient à bout de ses forces et de sa vie en moins de douze ans. Ici il érige un calvaire, restaure une église ; là il fonde un hospice d'incurables ; ailleurs il établit des congrégations de pénitents ou de vierges ; partout il sème avec une abondance heureuse ses Cantiques populaires, qui restent aujourd'hui même des modèles inimitables ; entre deux missions, il organise définitivement l'institut des Filles de la Sagesse et il écrit leur code religieux ; à la Rochelle, il ouvre une école de garçons, qu'il surveille avec vigilance, dont il fixe le règlement dans les plus petits détails ; — et c'est de là que sortira le bienfaisant institut des Frères de Saint-Gabriel ; — enfin il pose les bases de sa Compagnie de Marie, famille de missionnaires qu'il destine à l'évangélisation des foules chrétiennes.

Mais ce travail immense, — immensément fécond, — il ne l'accomplit qu'au milieu d'épreuves et de persécutions de tout genre. Si son extraordinaire activité, son zèle toujours en quête de moyens efficaces d'action, son originalité personnelle expliquent quelques préventions, — qui du reste se dissiperont aisément au contact de sa sainteté, — ces épreuves sont dues surtout à l'hostilité du jansénisme, très puissant à cette époque : il infeste les diocèses de l'ouest, assiège les évêques, qu'il trompe

ou qu'il séduit, leur dicte d'incompréhensibles mesures de sévérité contre le saint missionnaire. A Poitiers, à Rennes, à Saint-Malo, à Nantes, on l'interdit, on lui enlève la parole, on le chasse. Lui, toujours humble, soumis, ne réclame ni ne proteste ; il courbe les épaules, demande pardon, et part pour aller semer ailleurs le bon grain. Mais *ailleurs*, c'est le curé qui refuse de lui ouvrir sa porte, qui prend auprès de ses paroissiens le contre-pied du missionnaire, qui l'oblige à se réfugier dans un taudis où, la nuit, la neige vient couvrir la botte de paille, sa couche ordinaire. Du reste il est heureux de tout : il désire, il aime la contradiction ; elle lui semble une condition nécessaire du succès. « Pas de croix, quelle croix ! » dit-il. L'évêque de la Rochelle, M^{gr} de Champfleury, — il est juste de conserver son nom, — seul lui garde sa confiance, sa vénération ; il lui sera fidèle jusqu'au bout. Mais alors le missionnaire se voit exposé aux colères des hérétiques : trois fois on projette de l'assassiner ; une fois on réussit à l'empoisonner, et si des soins énergiques l'arrachent à la mort, le poison a du moins atteint ses forces vives et hâtera sa fin.

Ainsi, battu de tant de malveillances, de tant d'inimitiés, il arriva, le 1^{er} avril 1716, au joli petit bourg de Saint-Laurent-sur-Sèvre, pour sa dernière mission. Il s'y établit dans un grenier, où une botte de paille et ses instruments de pénitence faisaient tout l'ameublement. La population, très bien disposée, avait profité au mieux de ses enseignements ; il se préparait à élever un grand calvaire, quand il fut pris d'une pleurésie. Comme il la soigna très mal, elle s'aggrava rapidement. Il vit qu'il allait mourir ; alors il demanda son crucifix, sa petite statue de Marie et, les tenant dans ses mains, entouré des gens du bourg qui assiégeaient sa pauvre couche en pleurant, il entonna, avec une voix vibrante d'allégresse, son cantique :

Allons, mes chers amis,
Allons en Paradis...

et peu après il expira. C'était le 28 avril 1716 ; le Saint n'avait que quarante-trois ans.

SAINT PIERRE DE VÉRONE

MARTYR

(1206-1252)

Au commencement du XI^e siècle, l'hérésie des cathares, — ou néo-manichéens, — s'était répandue en Lombardie au point de s'y opposer avec succès à la foi catholique. Dans la plupart des villes, le nombre des hétérodoxes s'accrut avec le temps en des proportions considérables : à Milan, vers le milieu du XII^e siècle, un tiers des familles illustres étaient inféodées à l'erreur. Il en était de même à Florence, à Crémone, à Vérone. C'est de parents hérétiques que, l'an 1206, naquit en cette dernière ville le Saint qui devait combattre vaillamment leur perverse croyance et devenir sa victime.

Son père, tout cathare qu'il fût, le fit de bonne heure étudier dans une école catholique, et, par la grâce de Dieu, le petit Pierre y puisa une foi qui pénétra jusqu'au fond de son âme. Un jour, un de ses oncles l'interrogea sur ce qu'il apprenait, et l'enfant se prit à lui réciter le Symbole des Apôtres et à lui expliquer la création comme l'œuvre d'un Dieu unique, tout-puissant et bon, — à l'encontre des deux principes opposés, l'un bon et l'autre mauvais, que reconnaissaient les manichéens. Il y mit tant de conviction et d'obstination, que l'oncle dit à son frère : « Retire-le de son école, sans quoi il passera à l'Église romaine et détruira notre foi. » Mais soit indifférence, soit qu'il pensât qu'il n'aurait point de peine plus tard à ramener son fils à ses propres idées, le père ne suivit point ce conseil. Bien plus, il envoya Pierre poursuivre ses études à l'université de Bologne. Dieu lui garda son innocence dans ce milieu corrupteur, comme il lui avait donné la vraie foi au sein de l'hérésie. Il lui inspira même le désir de la vie religieuse ; à peine âgé de seize ans, Pierre alla se présenter à saint Dominique, qui l'accueillit paternellement et lui donna l'habit de son Ordre.

Le jeune novice se livra, dès le premier moment, à toute sa

ferveur ; attentif aux moindres observances de la règle, il en aggravait les prescriptions et l'austérité ; ses veilles étaient prolongées, ses jeûnes fréquents et rigoureux, si bien qu'il en vint à compromettre gravement sa santé. Malgré cela, il put s'appliquer si bien à la science théologique, qu'il fut jugé digne d'exercer la prédication. C'était son ardent désir : plein de reconnaissance pour la grâce qui l'avait appelé à la foi, il aspirait à procurer aux autres le même bonheur, en les retirant de l'hérésie où il aurait pu si facilement sombrer. Aussi, lorsqu'il fut devenu prêtre, il ne célébrait jamais la sainte messe sans demander à Notre-Seigneur de le faire participer à son sacrifice et lui offrir son sang pour la conversion des pécheurs.

Sa vertu, son zèle irritaient le démon, qui en prévoyait les fruits et essaya de les prévenir. Une calomnie l'atteignit dans sa chasteté, — si subtile, que ses supérieurs se laissèrent tromper et le reléguèrent dans un couvent éloigné. Quelle que fût la résignation du religieux, il ne put s'empêcher de s'en plaindre à son Maître divin : « Vous savez mon innocence, lui dit-il ; pourquoi permettez-vous mon infamie ? — Et moi, Pierre, lui répondit Jésus, n'étais-je pas innocent ? Apprends à souffrir avec moi des peines que tu n'as pas méritées. » Enfin justice fut rendue au persécuté ; rappelé de son exil, il reprit avec un nouvel éclat ses prédications.

A Florence, il eut un tel succès, que le peuple, enflammé d'horreur contre les hérétiques, les chassa tous de la ville. Dans la Romagne, la Marche d'Ancône, la Toscane, le Bolognais, à Milan, il obtint de très nombreuses conversions. Mais il est vrai qu'à l'ardeur de son zèle et à l'éloquence de sa parole venait se joindre l'aide de la puissance de Dieu, qui se manifestait par de nombreux miracles.

En 1184, l'Inquisition avait été fondée par le pape Lucius III au concile de Vérone. D'abord confiée aux évêques, la charge de rechercher les hérétiques et de les poursuivre devant les tribunaux ecclésiastiques et même civils fut remise aux légats du Saint-Siège, ordinairement des moines cisterciens ; puis elle fut exercée par les franciscains et surtout les dominicains à partir

du premier tiers du XIII^e siècle. C'est ainsi que Grégoire IX, en 1233, choisit Pierre de Vérone pour en faire l'inquisiteur de la foi à Milan. Il exerça ce pouvoir avec une énergie, un dévouement, un esprit apostolique qui ne connurent pas d'obstacles. Plus d'une fois, pour prouver à ses contradicteurs la vérité du dogme chrétien, il leur proposa de se jeter dans le feu, s'ils voulaient y entrer avec lui. Il ne doutait pas de la protection divine, et c'était justice ; car, pour lui servir de garant, Dieu prodiguait les miracles sous les mains de son serviteur. Il faisait, à son appel, surgir dans un ciel éclatant de lumière, une nuée qui ombrageait l'auditoire ; il enlevait la parole au prédicant qui se faisait fort de son verbiage pour empêcher Pierre de parler ; il guérissait des troupes de malades par le contact de la main de l'apôtre.

Les conversions qu'il obtenait ne tardèrent pas à exciter la haine furieuse des hérétiques ; ils résolurent sa mort. Divinement averti, Pierre annonça son martyre, et même qu'il aurait lieu entre Côme et Milan.

C'est ce qui arriva en effet le 6 avril 1252, samedi dans l'octave de Pâques. Quelques puissants citoyens soudoyèrent pour le crime un certain Pierre Balsamò, surnommé Carino. Et celui-ci s'adjoignit Aubertino Perro, qu'on appelait Mignico. Les deux scélérats rejoignirent le Saint, qui, parti de Côme, se dirigeait à pied vers Milan. Au milieu d'un bois, en un lieu dit Barlasino, ils l'assailirent par derrière. Carino lui déchargea sur la tête un coup de serpe qui lui ouvrit le crâne. Pierre ne se détourna même pas, mais il commença à réciter le Symbole des Apôtres, la prière de son enfance, pour laquelle il donnait sa vie. Et, voyant qu'il respirait encore, l'assassin lui porta au flanc un coup de couteau qui l'acheva.

Miséricordieuse dans la mort même, la victime obtint la conversion de son bourreau. Carino se repentit et entra, comme frère convers, dans l'ordre de Saint-Dominique, où il finit pieusement ses jours. Mais le martyr, qui avait avec bonheur donné sa vie pour sa foi, tout de suite honoré du peuple de Milan et célèbre par les nombreuses faveurs que Dieu accorda à son intercession, fut élevé sur les autels dès l'année qui suivit sa mort, par le pape Innocent IV.

30 AVRIL

SAINTE CATHERINE DE SIENNE

VIERGE

(1347-1380)

Catherine Benincasa naquit à Sienne, alors république indépendante et florissante, le 25 mars 1347, en la fête de l'Annonciation; qui était en même temps, cette année-là, le dimanche des Rameaux. Elle était l'avant-dernière des vingt-cinq enfants de Jacques Benincasa, honorable teinturier, et de Lapa des Piagenti. Vive, gaie, forte, elle disait d'elle-même, dans une prière, vers la fin de sa vie : « Dans ta nature, ô Dieu, je reconnais ma propre nature ; et qu'est-ce que ma nature ? Ma nature, c'est le feu. » Sa nature, soit, mais si promptement surélevée par les dons divins les plus précieux, que ce feu, — très brûlant, — ne fut jamais que le feu de l'amour de Dieu et de l'amour des âmes. Elle n'était âgée que de six ans, — et déjà très pieuse et dévote à la sainte Vierge, — lorsqu'une vision, la première d'une vie qui ne fut qu'une longue suite d'extases, la transforma toute. Un jour qu'elle traversait, avec son frère Étienne, une rue de la ville, Notre-Seigneur lui apparut dans les airs, au-dessus de l'église des Dominicains ; il était revêtu des ornements que porte le pape, environné des saints Pierre, Paul et Jean ; il sourit à l'enfant et la bénit affectueusement d'un signe de croix. La petite fille, tout extasiée, resta les yeux fixés au ciel, jusqu'à ce que Étienne, qui l'avait devancée, revînt sur ses pas et la tirât de son ravissement à force de cris. Dès lors elle n'eut plus qu'une pensée : la prière ; qu'un désir : se donner à Dieu. A sept ans, elle faisait le vœu de n'avoir jamais d'autre époux que lui. Mais déjà elle avait inauguré une vie d'intimité divine et d'austérités qu'elle perfectionna toujours. Elle ne savait pas lire, — elle l'apprit presque miraculeusement vers 1367, — mais Dieu se fit son maître et lui

enseigna non seulement les secrets de l'union la plus étroite avec lui, mais même les merveilleux exemples de la Vie des Saints, des Pères du désert et de saint Dominique en particulier. Et elle s'efforçait de les réaliser en elle-même.

Cependant, malgré l'admiration qu'excitait autour d'elle sa vertu naissante, l'affection très tendre, mais très humaine, de ses parents la destina au mariage dès qu'elle eut douze ans. Une de ses sœurs, mariée déjà et fort bonne chrétienne du reste, fut chargée de l'initier à une vie plus mondaine; elle y réussit en partie. Catherine, sans jamais modifier ses projets, sans nullement céder à une coquetterie juvénile, uniquement pour faire plaisir à sa sœur très aimée, consentit à se parer un peu. Ce fut une faute qu'elle ne cessa ensuite de pleurer amèrement. Elle en fut vite corrigée par la mort rapide de celle qui l'avait entraînée. Alors, pour faire voir sa volonté absolue de rester vierge toujours, elle coupa ras son abondante chevelure. Ce fut dans la famille un grand scandale et une grande colère. Il lui fut déclaré qu'on saurait bien la mater, la contraindre au mariage. Et, pour le lui prouver, on en fit la servante de la maison, on lui interdit d'avoir une chambre à elle, on la tint constamment à l'œil. L'enfant se soumit humblement et joyeusement à ce servage, se représentant qu'elle s'en acquittait envers Notre-Seigneur, sa sainte Mère, ses apôtres. Enfin sa constance et son énergie triomphèrent. Non seulement il lui fut permis de se livrer à toute piété, mais même elle put s'affilier au tiers ordre féminin de Saint-Dominique, qu'on appelait, du nom de leur manteau, les *Mantellate*.

Ainsi approuvée, elle se fit, dans un coin de la maison paternelle, une cellule qui fut le témoin d'une vie toute retirée, confinée dans l'oraison et la pénitence. Cette enfant de quinze ans ne sortait plus que pour aller à l'église et aux réunions de ses sœurs les *Mantellate*. Elle ne prenait plus ni viande ni aliments cuits, sauf le pain, qu'elle en vint à mêler avec des herbes crues; pour boisson, de l'eau à peine colorée de vin d'abord, puis sans aucun mélange. Plus tard elle finit par ne plus manger du tout, et les efforts qu'elle fit, par obéissance, pour prendre un peu

de nourriture, n'aboutissaient qu'à la lui faire rendre immédiatement avec du sang. Elle couchait par terre, sur les carreaux, la tête appuyée à une pierre ; encore veillait-elle jusqu'à ce que sonnassent les matines des dominicains. Dans ses dernières années, elle ne dormait guère qu'un quart d'heure par nuit. Elle ceignait sa taille d'une chaîne de fer étroitement serrée ; elle se flagellait trois fois par jour, toujours au sang, avec une discipline de fer. Aussi, elle qui, adolescente, portait sur ses épaules la charge d'une bête de somme, à vingt-huit ans se traînait à peine ; mais la vigueur morale n'avait pas fléchi et le corps obéissait à tout.

Cette solitude, qui n'altérait en rien la bonne humeur et la grâce souriante de Catherine, était du reste enchantée par les visions continuelles où Notre-Seigneur se livrait à sa fille avec une familiarité jamais plus grande pour aucun saint. Il se montrait dans la petite cellule, à l'église, dans les rues, au jardin des Benincasa ; il s'associait à la prière de Catherine, s'asseyait en ami à ses côtés sur son petit banc, lui amenait, en visites célestes, saint Jean, saint Jacques, sainte Madeleine ; il chantait même avec elle et avec ses amis du ciel. Surtout il lui servait de maître. C'est lui, dit-elle à son confesseur, « qui m'a tout enseigné, soit par des inspirations intérieures, soit en se manifestant visiblement à moi et en conversant avec moi comme je le fais en ce moment avec vous. » Il lui apprit d'abord à se connaître : « Je veux, lui disait-il, que ta cellule soit celle de la connaissance de toi-même et de tes péchés. » Mais être pécheresse, c'est être quelque chose. « Ma fille, ajoutait-il, tu es celle qui n'est pas et je suis Celui qui est. » De cette double science, d'elle et de Dieu, sont nées toutes ses vertus, et sur cette science encore elle a fondé les leçons que plus tard elle donna à ses disciples.

Les faveurs de Jésus lui rendaient possible la lutte contre le démon ; car la chambrette était visitée aussi par la tentation ; plus d'une fois elle fut violente. Tentation de vanité et de coquetterie ; victorieuse, Catherine vit la sainte Vierge la revêtir d'une robe étincelante d'or, de perles, de diamants : « Cette robe, lui dit Marie, j'é l'ai tirée pour toi du cœur de

mon Fils,... et de mes propres mains je l'ai brodée. » Tentation plus redoutable, plus pressante, plus honteuse, d'impureté. La jeune fille, presque au désespoir, mais vaillante toujours, en triomphe dans un sursaut final de volonté. Et Jésus se montre couvert de blessures et de sang : « Où étiez-vous, Seigneur, pendant que je souffrais? lui crie la victorieuse encore frémissante de la bataille. — J'étais dans ton cœur; car je ne m'éloigne jamais que de ceux qui les premiers s'éloignent de moi. »

Et la veille des Cendres de l'année 1367, Notre-Seigneur voulut consommer avec la jeune fille si privilégiée, mais si généreuse, son union mystique. « Puisque par amour pour moi, lui dit-il, tu as renoncé à tous les plaisirs, j'ai résolu de t'épouser dans la foi et de célébrer solennellement mes noces avec toi. » Alors se montrèrent sa sainte Mère, saint Jean, saint Paul, et le roi David, le chantre céleste de ce divin mariage. Aux sons de la harpe royale, Jésus prit la main de Catherine et passa à son doigt un anneau merveilleux; l'*alliance*, qui resta toujours visible à la Sainte, était un cercle en or, sertissant un grand diamant entouré de quatre perles.

Désormais l'épouse de Jésus était armée pour les combats où il envoie ceux qui l'aiment. A vingt ans, elle sort, sur l'ordre de son Époux, de sa solitude; elle se consacre d'abord au soin des pauvres et des malades. L'hôpital la voit au chevet des infirmes les plus dégoûtants; elle se penche sur les lépreux; pour se vaincre, elle les baise sur leurs plaies, boit l'eau où elle les a lavés. Sa charité, prévenante, gracieuse et joyeuse, gagne les cœurs; déjà s'ébauche autour d'elle la *brigata* d'amis et d'amies dévoués qui jusqu'à la fin lui fera cortège. Mais sa vraie récompense lui vient toujours de son Jésus adoré, *Gesu dolce, Gesu amore*. Le 17 juillet 1370, il lui fait présent de sa volonté; le 20, il lui donne son Cœur divin, pour remplacer le cœur humain que peu de jours auparavant il lui a pris. Et le 18 août, en considérant l'amour du Sauveur pour elle et pour le monde, elle sentit son cœur se briser. « *Elle rendit l'esprit,* » affirment les assistants. Mais au bout de quelques

heures de cette *mort mystique*, elle rouvrit les yeux, qui laissaient voir une indicible déception : elle avait visité, après l'enfer et le purgatoire, le ciel ; quelques instants elle avait entrevu la béatitude, et elle en gardait un dégoût des choses du monde qui s'exprima deux jours de suite par des larmes continuelles.

Mais elle était revenue sur terre parce que, lui dit Jésus, « le salut de plusieurs dépend de ce retour. » Elle ira aux âmes ; après avoir soigné les corps, elle appellera les âmes à la vie. Son influence s'affirme et se répand. Il devient impossible de se soustraire à l'ardeur de sa charité, à l'éloquence de sa parole, à la grâce de son sourire. Nul pécheur qui l'affronte ne reste vaincu ; les plus grands scélérats se rendent, confessent leurs fautes à l'un des trois prêtres que, par permission du pape, elle mène partout avec elle, et souvent inaugurent une vie de sainteté. On sait l'histoire de ce jeune Pérugin, Nicolas Toldo, condamné à mort par les Siennois pour quelques paroles inconsidérées. Désespéré, il refuse les secours de la religion, il blasphème, il maudit Dieu. Mais Catherine entre dans sa prison ; elle l'appelle : « *Mon doux frère,...* » et le voilà changé ; il pleure, il prie, il se confesse. Pour unique grâce, il demande à la vierge de l'accompagner au supplice. Elle y vient en effet ; elle découvre le cou du patient qui s'agenouille en souriant. « Ses lèvres, a-t-elle raconté, ne proféraient que : *Jésus ! Catherine !* Et je fermai les yeux en disant : *Je veux !* et je reçus sa tête entre mes mains. »

Je veux ! Mot familier à la sainte, qui le dit sans cesse qui l'écrit partout. Mot étrange au premier abord ; mais n'avait-elle pas reçu la *volonté* du Christ ? Aussi n'hésitait-elle plus, malgré son humilité, à affirmer cette volonté comme la sienne, même en parlant au pape.

Car voici maintenant qu'elle est chargée par Dieu d'une mission universelle pour le bien de l'Italie et du monde. Depuis 1305, les papes ont quitté Rome ; ils habitent Avignon ; c'est un grand mal pour l'Église, et pourtant nul, même sainte Brigitte, qui s'y est employée, n'a pu les faire revenir. Jésus en donne la charge à Catherine. Mais il l'y prépare, il l'en rémunère à l'avance en lui imposant sa couronne d'épines, en lui

imprimant ses stigmates sacrés. Alors elle part pour Avignon, elle parle à Grégoire XI, et ce pape, Français, — retenu par ses intérêts, son patriotisme, son langage, — à la voix de cette Italienne qu'il ne comprend même pas, trouve le courage de vaincre toutes les résistances, — même les siennes propres, — et, passant par-dessus le corps de son père, qui se couche devant lui pour l'arrêter, reprend le chemin de Rome, où il va mourir.

Après cette victoire, Catherine négocie encore la paix entre Florence, Sienne, Naples et le Saint-Siège. Sa correspondance s'active et se multiplie. Mais les passions sont plus fortes que son zèle. Elle ne peut ni empêcher ni restreindre le grand schisme d'Occident qui commence. Il ne lui reste qu'à mourir. Le dimanche de la Sexagésime, 29 janvier 1380, elle s'est offerte une fois encore en victime d'expiation ; Dieu, dans une vision, lui met sur les épaules le faix de l'Église ; elle en est écrasée. Dès lors elle languit ; la continuité, l'ardeur de sa prière la consume, la tue. Enfin, le dimanche 29 avril, entourée de ses *enfants*, — *Mantellate* très chères, dominicains ses frères et ses instruments, jeunes nobles qu'elle a convertis et à qui elle ouvre les yeux sur leur avenir, — elle dit : « Père, je remets mon âme entre tes mains. » — « Et, le visage rayonnant comme celui d'un ange, elle incline doucement la tête et rend l'esprit » à l'âge de trente-trois ans.





MOIS DE MAI

1^{er} MAI

SAINT PHILIPPE ET SAINT JACQUES

APÔTRES

(1^{er} siècle)

De temps immémorial, l'Église latine célèbre ensemble, au 1^{er} mai, les deux apôtres saint Philippe et saint Jacques le Mineur.

Saint Philippe était né à Bethsaïde, — la *Maison de pêche*, — bourgade située au nord du lac de Génésareth, qui était aussi la patrie de Simon-Pierre et de son frère André. Lié avec eux, il fut sans doute, comme eux, disciple de saint Jean-Baptiste. Le lendemain du jour où Simon avait été conduit à Jésus par son frère, le divin Maître rencontra Philippe; il lui dit seulement : *Suis-moi !* Et, vaincu par la grâce, Philippe le suivit. Bientôt, inaugurant son rôle d'apôtre, il allait trouver son ami Nathanaël : *Celui de qui Moïse a écrit, que nous ont annoncé les prophètes, nous l'avons trouvé : c'est Jésus de Nazareth* Nathanaël sourit avec dédain : *De Nazareth, peut-il venir quelque chose de bon ?* demanda-t-il, sceptique. Sans s'embarrasser dans une controverse, Philippe, qui avait sur lui-même constaté l'influence souveraine du Messie, se contenta de répondre : *Viens et vois*. Cette fois encore, il suffit à Jésus de dire un mot pour gagner le méprisant Nathanaël.

Les trois premiers évangélistes n'ont fait qu'insérer le nom de saint Philippe au catalogue des apôtres. Saint Jean seul, après avoir raconté sa vocation, l'introduit encore dans trois scènes de son Évangile. C'est d'abord à Bethsaïde, lors de la première multiplication des pains. En voyant la foule affamée

qui se pressait devant lui, Jésus se tourna vers ses disciples et, s'adressant à Philippe, — était-ce pour exciter en lui une foi plus vive en sa puissance divine ? — *Où achèterons-nous du pain, dit-il, pour nourrir tant de monde ? — Il faudrait, répondit l'apôtre, plus de deux cents deniers de pain ; encore chacun n'en aurait-il qu'un petit morceau.* La promptitude d'évaluation montre l'esprit pratique de Philippe ; de sa réponse, on a voulu conclure qu'il était chargé des provisions de la petite troupe, et même que la somme indiquée par lui était celle que renfermait alors la bourse commune.

L'année suivante, Jésus venait d'entrer en triomphe à Jérusalem. Il se promenait sous les portiques du Temple, lorsque quelques Gentils, sans doute des Grecs prosélytes, abordèrent Philippe ; peut-être le nom grec de l'apôtre le leur avait fait remarquer. *Seigneur, lui dirent-ils, nous voudrions voir Jésus.* La prière de ces pieuses gens émut Philippe ; hésita-t-il cependant à les introduire lui-même auprès du Maître ? Il vint trouver son ami André, lui exposa la requête ; tous deux ensemble avertirent Jésus et provoquèrent ainsi l'élan de son enthousiasme et de sa sainte fierté : *Voici venue l'heure où doit être glorifié le Fils de l'homme !*

Enfin, quelques jours plus tard, au Cénacle, après l'institution de la sainte Eucharistie, Jésus disait à ses disciples : *Si vous m'aviez connu, vous auriez aussi connu mon Père ; mais bientôt vous le connaîtrez et même déjà vous l'avez vu.* Soudain, avec une familiarité primesautière, Philippe s'écria : *Seigneur, montrez-nous le Père, et cela nous suffit.* Il n'avait pas, non plus que ses compagnons, saisi la profondeur de la révélation : il demandait, ne se souvenant pas qu'il l'eût vu de ses yeux, que le Père leur fût dévoilé dans une de ces théophanies que raconte l'Ancien Testament. Jésus, avec un doux reproche, accentua le sens mystérieux de sa révélation : c'est en le voyant lui-même que les apôtres voyaient le Père, puisque Père et Fils ne font qu'un dans l'unité de la nature divine. *Comment donc, toi qui vis avec moi depuis si longtemps, peux-tu me dire : « Montrez-nous le Père ? »*

La tradition ajoute peu à ces témoignages de l'Évangile. Lorsque les apôtres se dispersèrent à travers le monde, en 44, saint Philippe semble bien avoir porté la foi d'abord en Scythie et en Lydie ; puis il passa en Phrygie et ses dernières années s'écoulèrent à Hiérapolis. Eusèbe rapporte qu'il y vivait avec deux des trois filles qu'il avait eues en Palestine ; car il était marié quand Jésus l'appela. Bien que Clément d'Alexandrie ait raconté qu'il mourut de mort naturelle, il paraît certain qu'il signa sa foi de son sang et fut, à 87 ans, crucifié la tête en bas. Ses reliques furent, dans la suite des temps, transportées à Rome et placées sous le grand autel de l'église des Saints-Apôtres, avec celles de saint Jacques.

Celui-ci est dit le Mineur, probablement à cause de sa petite taille (en grec, il est appelé *le petit*). Il était fils d'Alphée et de Marie, sœur aînée — ou cousine — de la sainte Vierge ; et ainsi l'aîné des quatre cousins de Notre-Seigneur, qui sont, avec lui, Josès, Jude et Simon ou Syméon, le second évêque de Jérusalem.

De Jacques, l'Évangile ne nous apprend rien, sinon qu'il fut un des douze apôtres. Mais la tradition, complétant les quelques détails ajoutés à l'Évangile par les Actes des Apôtres, donne de lui une connaissance plus complète que celle d'aucun de ses compagnons, sauf Pierre et Paul.

Il n'est pas possible, il est vrai, d'admettre qu'il ait été publicain, comme Mathieu, ni prêtre, ainsi que l'affirme Hégésippe. Mais il est croyable et généralement admis que, même avant sa naissance, il fut consacré à Dieu. Dès son enfance, par suite, sa vie fut fort austère et très pieuse ; jamais il ne but de liqueurs fermentées, jamais il ne mangea de viande ; jamais non plus il ne coupa ni ses cheveux ni sa barbe, ni n'usa de bains, ni d'huile pour oindre ses membres ; il marchait pieds nus, vêtu seulement d'une tunique et d'un manteau de lin ; ses prières prolongées et qu'il faisait agenouillé, bien que l'usage général des Juifs fût de prier debout, lui avaient durci les genoux comme le calus du chameau. Profondément pénétré de l'esprit d'Israël, il avait une vénération religieuse pour les cérémonies, les observances, les traditions, le culte judaïques. Sa sainteté indiscu-

table lui avait attiré l'admiration universelle ; on l'appelait le *Juste*, le *Rempart* et le *Secours du peuple*. Aussi, d'après Hégésippe, lui avait-on donné le droit d'aller, quand il le désirait, prier dans la partie du Temple réservée aux prêtres qu'on appelait le *Saint*.

Il était de quelques années plus âgé que Jésus, son cousin, et peut-être avait été élevé près de lui à Nazareth. Aussi fut-il prompt à s'attacher au divin Maître. Celui-ci, avant de monter au ciel, lui aurait confié l'évangélisation de Jérusalem. Quoiqu'il en soit, c'est à lui que, au moins avant de se disperser par le monde, les apôtres remirent, en l'en constituant évêque, la communauté chrétienne de la Ville sainte. Quel que fût son attachement à la Loi nouvelle, il garda toute sa vie un attachement fidèle pour l'antique Alliance, dont l'implacable discipline, les sanglants sacrifices, les prescriptions étroites convenaient à son austère nature. Il maintint l'Église dont il avait la charge dans cet esprit, fort opposé à celui que saint Paul devait faire prévaloir. Pourtant lorsque, en 51, à l'assemblée de Jérusalem, la question fut posée, avec une certaine animosité de la part des judaïsants, de savoir à quel titre et dans quelle mesure et à quelles conditions on ouvrirait aux Gentils les portes de l'Église, après saint Pierre, saint Jacques dit des paroles d'une parfaite modération. Il établit que l'admission des païens, sans passer par le joug de la Loi, était, selon la volonté de Dieu, formulée par les prophètes ; et il se contenta donc de demander qu'en entrant dans l'Église, ils acceptassent du moins, par respect de la charité envers les fidèles sortis de la synagogue, l'observation de certains rites extérieurs. Ce fut l'avis qui définitivement fut adopté.

L'apôtre avait-il à cette époque écrit déjà l'épître qui porte son nom et qui est adressée *aux douze tribus qui sont dans la dispersion*, c'est-à-dire surtout, mais non exclusivement, aux Juifs convertis ? Il paraît plus probable que la date en doive être fixée entre 60 et 66 ; car elle s'élève, semble-t-il, en grande partie contre une fausse interprétation des épîtres de saint Paul aux Romains et aux Galates et veut montrer que, si les

œuvres sans la foi ne peuvent être utiles au salut, la foi non plus sans les œuvres ne saurait y mener. C'est aussi sur cette épître que se fonde l'enseignement de l'Église au sujet de l'extrême-onction. *Quelqu'un parmi vous est-il malade?* dit l'apôtre. *Qu'il appelle les prêtres de l'Église et que ceux-ci prient sur lui en l'oignant de l'huile du Seigneur. Et la prière de la Loi sauvera le malade et le Seigneur le rétablira; et s'il a commis des péchés, ils lui seront pardonnés.*

Malgré la vénération dont il était entouré, saint Jacques, par son zèle apostolique, avait excité contre lui la haine des pharisiens et des princes des prêtres. Ils profitèrent d'une occasion favorable pour la satisfaire. Le procureur Festus était mort en 62; son successeur Albinus tardait à venir. Le grand-prêtre Hannan, — ou Anne, — fils de celui devant qui comparut Notre-Seigneur, avait audacieusement assumé le pouvoir. Il se hâta de l'employer contre Jacques. Parmi les divergences des récits, on peut, ce semble, établir ainsi les faits. Saisis par l'ordre du grand-prêtre, Jacques et quelques-uns des frères comparurent devant le sanhédrin; Hannan n'eut pas de peine à obtenir de ce tribunal qu'il condamnât les accusés à la lapidation.

On était au temps de Pâques; une grande foule, comme à l'ordinaire, se pressait dans Jérusalem. Les assassins menèrent Jacques sur une des terrasses du Temple, d'où il dominait les Juifs assemblés, et, avec des paroles flatteuses, l'engagèrent à détourner le peuple du « crucifié Jésus ». Mais lui : « Pourquoi, cria-t-il à haute voix, m'interrogez-vous sur Jésus, le Fils de l'homme? Aujourd'hui il est assis à la droite de la grande Vertu de Dieu et il viendra dans les nuées du ciel. — Oh ! s'écrièrent alors les bourreaux décontenancés, le Juste lui-même s'égaré ! » Et ils le précipitèrent de la terrasse; c'était le prélude de la lapidation. Jacques s'était brisé les jambes dans sa chute; cependant il put s'agenouiller, tandis que les scribes en fureur hurlaient : « Lapidons Jacques le Juste ! » et commençaient à lui jeter des pierres. « Seigneur Dieu, notre Père, pria l'évêque, pardonnez-leur; ils ne savent ce qu'ils font. » Un des assistants,

— quelques-uns disent Syméon, le frère de la victime, — essaya de le sauver : « Laissez, insistait-il, ne l'entendez-vous pas prier pour nous? » Mais la haine suivait son cours. Enfin, le martyr respirant encore, un foulon s'approcha et, de la masse dont il usait dans son métier, lui brisa le crâne.

Ce meurtre indigna les Juifs eux-mêmes et surtout les stricts observateurs de la Loi, car ils se glorifiaient de Jacques. A leur instigation, le roi Agrippa II se hâta de déposer Hannan. Et quand vint la grande désolation et la ruine de Jérusalem et de son Temple, c'est à la vengeance que le ciel voulait tirer ce crime que le sentiment public l'attribua.

2 MAI

SAINT ATHANASE
ÉVÊQUE ET DOCTEUR
(293-373)

L'ardent et invincible champion de la divinité du Verbe, saint Athanase, naquit à Alexandrie en 293. Sa famille était grecque et chrétienne ; s'il a puisé dans le milieu égyptien où il fut élevé l'énergie, la vigueur et l'indépendance de la volonté, avec la ténacité du caractère, il doit à son origine et à sa culture grecques la souplesse, la rigoureuse logique et la clarté de son intelligence ; et son éducation chrétienne, qui paraît l'avoir mis dès sa jeunesse en rapports suivis avec les moines du désert et Antoine leur chef, a développé dans son âme une foi vive et profonde alimentée par la connaissance intime de l'Écriture, et un amour tout dévoué, jusqu'au sacrifice, pour son Rédempteur et son Maître unique, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Élevé près de l'évêque Alexandre, qui le choisit de bonne heure pour son secrétaire, il partagea ses soucis et l'indignation de son orthodoxie, dès qu'Arius, prêtre, — on dirait aujourd'hui

curé, — de Baucalis, une des paroisses d'Alexandrie, commença, entre 318 et 323, de répandre l'hérésie qui, de son nom, s'est appelée l'arianisme. Arius, confondant génération et création, commencement et principe, prétendait que, le Père étant seul non engendré, le Fils avait été créé, — le Père étant seul sans principe, le Fils avait eu un commencement ; il est donc créature, nullement égal ni consubstantiel au Père, Dieu seulement par dénomination et par adoption. Le Père l'a produit, premier-né de la création, pour être l'artisan, le *démiurge* de tout ce qui est en dehors de lui. Il s'ensuit que la Rédemption divine croule tout entière et que le sacrifice du Christ n'a plus qu'une efficacité d'ordre moral et plus ou moins humaine. Voilà ce que ne pouvait admettre le saint évêque d'Alexandrie ni son jeune secrétaire. Tous deux entreprirent donc contre Arius, entêté dans son erreur, une campagne vigoureuse. Malgré les nombreux adhérents que l'hérésiarque sut grouper autour de lui, elle aboutit à sa condamnation solennelle, prononcée par le concile de Nicée en 326.

Mais ce triomphe de la foi orthodoxe, préparé avec ardeur par Athanase, attira sur lui l'attention et bientôt la haine de tous les dissidents, parmi lesquels il faut compter les deux Eusèbe, l'un évêque de Césarée, l'autre évêque de Nicomédie, et fort influent auprès de Constance, sœur de l'empereur Constantin. Par elle ils obtinrent que celui-ci revînt en partie sur ses premières rigueurs vis-à-vis des hérétiques, et surtout ils réussirent à lui rendre suspect Athanase.

Or Alexandre mourut en 328 et son secrétaire, du choix unanime des électeurs, devint son successeur. Mais il était relativement jeune. En faisant état de ce détail, en l'accusant d'arrogance, d'entêtement, même du meurtre d'un évêque arien, Arsène, ses ennemis obtinrent contre lui la réunion d'une assemblée qui se tint à Tyr d'abord, puis à Jérusalem. Là, seul ou à peu près en face d'eux, ils le déposèrent, malgré sa défense victorieuse ; et pour obtenir que Constantin s'associât à leur vengeance, ils portèrent contre leur victime l'accusation absurde d'avoir empêché sa ville de fournir à Constantinople le blé

qu'elle lui devait. L'empereur, fatigué sans doute de ces querelles où sombrait la paix religieuse, objet de tous ses efforts, exila Athanase à Trèves, sans vouloir même l'entendre. Pour la première fois, mais non la dernière, l'évêque dut quitter sa chère église parmi les regrets de tous les fidèles.

Il est vrai qu'à Trèves il fut reçu avec une grande bienveillance ; il y contracta avec l'évêque Maximin une amitié qui fut étroite et fidèle.

L'exil dura jusqu'à la mort de Constantin (337). Alors, grâce à deux des fils de l'empereur, Constantin II et Constant, et malgré les mauvaises dispositions du troisième, Constance, — gagné, sinon à l'arianisme, au moins à ses partisans, — Athanase put rentrer dans son diocèse. Ce ne fut pas pour longtemps. Les haines, qui ne s'étaient point éteintes par son exil, se rallumèrent bientôt plus vivaces. Du reste le zèle actif de l'évêque les excitait sans cesse. L'hérésie ne réussissait pas à s'implanter dans Alexandrie ; et partout ailleurs elle se heurtait à l'action persévérante et sans ménagements du vaillant athlète. Une seconde fois, en 339, l'empereur Constance, sous la pression des ariens, le chassa de son siège et il dut reprendre la route de l'exil. En même temps un synode hérétique, à Antioche, le déposait et le remplaçait par un certain Grégoire, justement décrié. Cependant, à Rome, il trouvait la faveur du pape Jules I^{er} ; à Sardique, un concile orthodoxe le justifiait. Enfin, grâce aux instances presque menaçantes de Constant, l'empereur Constance lui permit de revenir, en 346, parmi son peuple.

La paix dura dix ans, pour lui, sinon pour l'Église. Car la persécution arienne sévissait, en Orient seulement d'abord, puis, — Constant mort, — même en Occident, que Constance réunit sous son sceptre. Athanase ne s'endormit point dans sa paix. Il multipliait au contraire ses efforts ; il réussit à grouper autour de lui, en un faisceau compact, presque tous les évêques d'Afrique, et surtout l'immense armée des moines, ses fidèles amis et défenseurs. Il écrivait de nombreux ouvrages contre l'arianisme, qui portaient au camp ennemi la fureur et le désarroi. Il fallait se débarrasser de lui : Constance chargea

de ce soin un général, Syrianus. Un homme de guerre, en effet, était nécessaire pour tenir tête aux Alexandrins, faire le siège de la cathédrale et l'emporter d'assaut. Au milieu du tumulte, Athanase disparut, au grand dépit de Syrianus, qui eût bien voulu le faire tuer. Il se retira au désert ; les moines l'accueillirent avec enthousiasme, le cachèrent, et se firent les propagateurs de ses écrits, où la puissante dialectique qui vengeait le dogme s'unissait à la flétrissure véhémement de ses adversaires.

Constance mort en novembre 361, son successeur Julien rappela tous les évêques bannis, et trois mois après Athanase reparaissait. Tout de suite il convoqua un synode ; le petit nombre des évêques réunis n'empêcha pas qu'on n'y fit un travail fructueux. Selon un historien, le synode d'Alexandrie de 362 « décida le retour du monde à l'orthodoxie ». Ce résultat ne faisait pas le compte de Julien, qui pensait au contraire, par le retour des exilés, augmenter encore la désunion. Aussi se plaignit-il amèrement d'Athanase ; finalement il le bannit, sourd aux supplications des Alexandrins. « Léger nuage qui passera bientôt, » dit, en partant pour son quatrième exil, le vaillant évêque. Pourtant, réfugié encore au désert, il ne courut jamais de plus grands dangers. On le cherchait partout pour le mettre à mort. Un soir, il descendait le Nil en barque, lorsqu'on entendit à peu de distance en arrière un bruit de rames : c'étaient les sbires de Julien en quête du proscrit. L'alarme fut vive parmi les matelots. Mais Athanase audacieusement fit virer de bord ; remontant le fleuve, il passa près de ses ennemis. Ceux-ci l'interpellèrent : « Avez-vous vu Athanase ? — Oui, répondit-il dans l'ombre en dissimulant sa voix. — Est-il loin ? — Non, tout près. Ramez fort ! » Et il continua tranquillement sa route, tandis que les soldats s'éloignaient à force de rames.

Peu de temps après, nouvelle alerte. Cette fois Athanase s'en inquiétait, lorsqu'un solitaire, l'abbé Pammon, lui annonça qu'à l'heure même Julien trouvait la mort en Perse. En effet, le 26 juin 363, l'Apôstat était tué d'une flèche, et le catholique Jovien lui succédait. Le nouvel empereur se montra plein de respect pour Athanase ; il le rétablit sur son siège et le soutint

contre tous ses ennemis, toujours enragés contre lui. Malheureusement ce règne réparateur fut court. Au mois de février 364, Jovien mourut. Valentinien, un officier de la garde, le remplaça. Lui aussi était catholique ; mais, se réservant l'Occident, il remit l'Orient à son frère Valens, et Valens était arien. Le 5 mai 365, prenant nettement parti, il ordonnait aux évêques bannis par Constance et rappelés par Julien de reprendre le chemin de l'exil. Une cinquième fois Athanase dut partir. Il ne s'éloigna pas beaucoup, il est vrai ; car son refuge fut une villa voisine d'Alexandrie. Le vieux lutteur allait-il mourir en vaincu ? Quatre mois ne s'étaient pas écoulés qu'un ordre de rappel arrivait ; et le peuple en foule accourait dans la joie, pour acclamer son évêque et le ramener triomphalement à sa ville épiscopale. Désormais il le garderait envers et contre tous, il y était décidé.

Athanase put donc, maître du champ de bataille, terminer en paix sa vaillante existence. Car il n'eut pas les honneurs du martyre, qu'il avait si bien mérités. Du reste il ne passa pas dans l'oisiveté ses dernières années. Mais sa fougue apaisée, l'indulgence venue avec l'âge, il se consacra à des œuvres plus tranquilles, œuvres d'ascétisme et d'exégèse. Pourtant son influence s'exerce encore ; on la réclame, on s'en prévaut ; il est consulté, écouté, même par le pape Damase, surtout par ses collègues, au premier rang desquels il faut mettre saint Basile. Et ainsi, entouré de l'amour de son peuple et de la vénération du monde entier, il expire dans la nuit du 2 au 3 mai 373.

3 MAI

L'INVENTION DE LA SAINTE CROIX

(327)

Après la mort et la sépulture de Notre-Seigneur, celle aussi des deux larrons crucifiés avec lui, les Juifs ne laissèrent pas plantées sur le Golgotha les croix où tous les trois avaient expiré. Il les enlevèrent et, sans doute pressés par le temps, les jetèrent ensemble dans une citerne située à l'est de la sainte montagne, et dont assez vite on perdit le souvenir. Les chrétiens n'eurent aucune possibilité de recouvrer ce trésor, et, dit Tillemont, ce fut sans doute un bien ; car leurs persécuteurs, « qui prenaient toutes sortes de précautions pour empêcher que la foi de Jésus-Christ ne s'établît, n'auraient pu souffrir de voir honorer la Passion du Sauveur dans sa Croix. » Après avoir tout fait pour se mettre en possession de ce bois sacré, ils « n'auraient pas manqué de le mettre en pièces et de le brûler ». Il avait donc disparu ; on ne gardait aucune espérance de le retrouver. Un livre écrit au milieu du III^e siècle en fait foi : « O bienheureuse Croix, y lit-on, sur laquelle Dieu fut couché, la terre ne te possédera pas ; mais tu embrasseras du regard l'immensité du ciel, lorsque le visage irrité et toujours jeune de Dieu lancera des éclairs. »

Les lieux saints eux-mêmes avaient été dérobés aux regards. Après la révolte, cruellement réprimée, de Barchochebas, Hadrien avait enveloppé dans sa colère avec les juifs, les chrétiens, qui n'avaient cependant pris aucune part au soulèvement. En 135, il avait rasé le Temple et semé du sel sur ses ruines. En même temps il faisait niveler les deux hauteurs du Golgotha et du saint sépulcre et, sur le plateau ainsi obtenu, dresser deux statues, l'une de Jupiter et l'autre de Vénus. Par ces constructions, il est vrai, demeuraient authentifiés les lieux témoins des plus augustes mystères de la foi. Lorsque,

en 326, les Pères de Nicée demandèrent qu'il fût remédié à ces profanations, ils trouvèrent en Constantin les dispositions les plus favorables. Sa pieuse et sainte mère, Hélène, voulut s'associer aux réparations nécessaires. Malgré son grand âge, — elle touchait sans doute à quatre-vingts ans, — elle décida d'entreprendre un pèlerinage en Terre Sainte, afin d'y « remercier Dieu et le supplier pour son fils et ses petits-fils ». Elle partit à la fin de 326. La princesse fit ce long et pénible voyage « avec une ardeur toute juvénile », raconte Eusèbe de Césarée. Arrivée en Judée, au milieu de l'attention universelle, de l'émoi du monde chrétien tout entier, elle vénéra la grotte de Bethléem et, sans aucun doute, les divers endroits où s'attachait le souvenir de Notre-Seigneur, conservé par la tradition. Sur le lieu de la Nativité, elle érigea une basilique « d'une beauté merveilleuse et digne d'une éternelle mémoire ». Et puis elle vint à Jérusalem.

S'il ne fallait s'attacher qu'au seul récit d'Eusèbe, dans sa *Vie de Constantin*, son rôle dans cette ville se serait borné à construire sur le mont des Oliviers une seconde basilique en l'honneur de l'Ascension. Car il ne fait nulle mention d'Hélène, quand il attribue à son héros l'érection du sanctuaire célèbre bâti sur le lieu de la Résurrection. Mais, d'une part, il ne dit rien non plus du Calvaire, déblayé et réuni au saint sépulcre dans un même monument, fait dont on ne saurait douter malgré son silence. Et, d'autre part, saint Ambroise, dans le discours qu'il prononça aux obsèques de l'empereur Théodose, affirme qu'Hélène chercha et trouva les instruments de la Passion du Sauveur. Et peut-on croire qu'il se serait laissé aller à présenter d'une façon si positive, au milieu d'une telle cérémonie, un fait dont il n'aurait pas eu la connaissance certaine? Il le racontait moins de soixante-dix ans après l'événement.

Or voici ses paroles : « Pleine d'angoisse pour son fils, sur qui reposait le fardeau du monde romain, Hélène vint en hâte à Jérusalem, pour y chercher le lieu de la Passion de Notre-Seigneur... Elle commença par visiter les lieux saints. Le Saint-

Esprit lui inspira de rechercher le bois de la Croix. Elle monta au Golgotha : « Voici le champ de bataille, dit-elle, où est la victoire? Je cherche l'étendard du salut : je ne le vois pas. » Elle creuse le sol, elle en rejette les décombres. Et voici qu'elle découvre, mêlés, trois gibets qui avaient été renversés et enfouis par l'ennemi... Troublée, Hélène hésite : elle n'est qu'une femme. Mais l'Esprit-Saint lui rappelle qu'avec le Seigneur deux larrons furent crucifiés. Elle regarde la croix qui est entre les autres. Mais quoi ! en tombant, n'est-il pas arrivé que les trois croix aient été confondues, qu'elles aient changé de place? Elle relit l'Évangile ; elle voit que la croix du milieu portait l'inscription : JÉSUS DE NAZARETH, ROI DES JUIFS. Ainsi éclata la démonstration de la vérité et, grâce à son titre, fut reconnue la Croix salutaire. »

Là se borne le récit d'Ambroise. Six ou sept ans plus tard, Rufin, continuant la Chronique d'Eusèbe de Césarée ajoutait un détail qu'Ambroise ne rapporte pas, il est vrai. Mais l'orateur était-il obligé de tout dire? Pour mieux s'assurer de la vérité, le patriarche Macaire, dans une chose de si grand intérêt, crut pouvoir demander à Dieu un miracle. Une femme de haut rang était à Jérusalem, malade, proche de la mort. Il fit apporter chez elle les trois croix ; et après une fervente prière, où il mettait Dieu en demeure de se porter garant de la vérité, il approcha de la malade la première, puis la seconde, sans aucun résultat. Mais au contact de la troisième, la guérison se produisit instantanée.

Sans doute une critique, que l'on peut estimer bien sévère, voit dans ce miracle le développement d'une légende ; elle a beau jeu d'alléguer, avec le silence d'Eusèbe, des récits postérieurs où s'est jouée l'imagination d'une piété qui s'exalte dans le merveilleux. Peut-être on est en droit, malgré son assurance, de continuer à croire ce que l'Église nous invite à lire avec respect dans le saint office de ce jour. Tillemont, peu crédule cependant, les Bollandistes, d'autres aussi l'ont pensé.

A la suite de cette découverte, d'après les Bollandistes encore et Tillemont, Constantin écrivit au patriarche de Jérusalem.

Il se félicitait que « le mémorial de la Passion, enfoui sous terre durant de si longues années », eût été rendu au jour ; il estimait « ce lieu sacré, que dès le commencement une prédestination spéciale a sanctifié, plus saint encore, s'il se peut, pour avoir remis en lumière ce témoignage de la Passion du Sauveur... » Et dans ces expressions on peut à bon droit voir une allusion à la bienheureuse découverte. Il ordonnait donc au patriarche de faire élever sur le sommet du Golgotha une basilique qu'il voulait somptueuse autant que le méritait le glorieux mystère de la Résurrection.

Quoi qu'il en soit des controverses de détail, il reste hors de conteste que non seulement le culte de la sainte Croix, mais la Croix elle-même ne tarda pas à se répandre, si l'on peut dire, à travers le monde. Avant le milieu du siècle, saint Cyrille de Jérusalem parlait du « saint bois de la Croix, qu'aujourd'hui encore on montre ici près de nous ». Ailleurs il fait allusion à la dispersion, dans la chrétienté, de ses parcelles vénérées. Une inscription de 359 mentionne, en Algérie, une de ces reliques. Vers la fin de ce même siècle, nous apprenons de saint Jean Chrysostome que beaucoup de gens, à Constantinople, en portaient à leur cou quelque une enchâssée dans l'or. Mélanie l'Ancienne faisait un de ces précieux cadeaux à saint Paulin de Nole. Depuis, de semblables parcelles ont été répandues en si grand nombre, que l'on serait tenté de croire, avec le même saint Paulin, que l'arbre saint ne diminuait pas, quel que fût le nombre des morceaux qu'on en détachait.

L'Église latine, en fêtant solennellement cette heureuse *Invention*, s'est portée garant de sa vérité, qui ne saurait plus être mise en doute par des chrétiens. Elle propose les saintes reliques de la Croix à leur vénération, vénération si particulière, qu'elle lui donne le nom d'*adoration*. Et c'est bien encore un témoignage de sa foi, la fête qu'elle célèbre en souvenir de la victoire qui, remportée par Héraclius en 628, lui rendit la sainte Croix tombée aux mains des Perses.

4 MAI

SAINTE MONIQUE

VEUVE

(332-387)

Un jour que sainte Chantal, angoissée des dangers que courait l'âme de son fils, répandait ses larmes et ses douleurs devant Dieu, elle entendit une voix : c'était celle de saint François de Sales, qui du haut de son trône céleste lui disait : « Lisez le huitième livre des *Confessions* de saint Augustin. » Elle le lut, ce livre admirable où le grand évêque raconte comment il fut sauvé par l'amour et les pleurs de Monique, et elle se consola dans l'espérance que, elle aussi, elle pourrait, à force de prier, de pleurer, de souffrir pour lui, sauver son cher Celse-Bénigne.

Que de mères se sont, de même, encouragées, combien s'encourageront par le touchant et rassurant exemple de sainte Monique !

Monique, pour le monde chrétien, est avant tout la mère d'Augustin, l'idéal de la mère. C'est juste, et c'est insuffisant. Elle est le modèle de la femme chrétienne par son amour conjugal comme par son absolu dévouement maternel.

Elle était née à Thagaste, aujourd'hui Souk-Arras, à mi-chemin entre Carthage et Hippone, en 332. Il y avait vingt ans que le Christ régnait avec Constantin. Sa famille, très chrétienne, était noble, mais pauvre. L'éducation de la petite Monique fut en grande partie confiée à une vieille servante, un peu grondeuse, un peu dure, mais d'un admirable dévouement et d'une foi profonde. Du reste le naturel de l'enfant lui rendit la tâche facile : elle était douce et pacifique, de cœur tendre et pourtant énergique, modeste et dédaignant la parure ; elle aimait la prière et trouvait tous les temps et tous les lieux bons pour s'y livrer : le jour et la nuit, l'église où elle s'oubliait et l'ombre d'un arbre au milieu de ses jeux. Elle aimait aussi

les pauvres, surtout les pauvres voyageurs et les pauvres malades ; elle leur donnait le pain qu'elle prélevait sur ses repas ; elle les recevait amiablement et se faisait fête, selon l'antique usage, de leur laver les pieds. Non moins intelligente que pieuse, et, selon son fils, jusqu'au génie, elle avait soif d'apprendre, quittait le jeu pour écouter les conversations sérieuses, passait des heures aux pieds de son aïeule, contemporaine des martyrs et dont les récits enthousiasmaient son âme ardente.

Il semble que tant de qualités et de vertus prédestinaient Monique à se consacrer à Dieu ; pourtant elle se soumit sans résistance lorsque ses parents, en 353, désirèrent la marier. Leur choix, — étrange pour des personnes très attachées à la religion, — était tombé sur un païen, Patrice, qui n'offrait même les avantages ni de la richesse ni de l'âge ; il avait le double des années de Monique ; il était ruiné ou à la veille de l'être. Si son cœur, selon le mot de saint Augustin, « était plus grand que sa fortune, » sa violence allait jusqu'à la brutalité, son paganisme se résolvait en indifférence religieuse et morale, ses mœurs étaient dépravées. La jeune épouse eut son amour, il est vrai, mais peu fidèle et peu avenant. Elle trouva chez Patrice une belle-mère acariâtre et des servantes hostiles. Tout se réunissait pour lui faire la vie pénible et pleine de tentations. Mais la vertu de Monique soutenue par la prière, aidée par la grâce, était à la hauteur d'une telle situation. Toujours paisible, prévenante, gracieuse, elle se pliait à toutes les exigences, satisfaisait à tous les désirs. Aussi jamais elle n'eut à subir les mauvais traitements de son mari, si brutal qu'il fût entre tous, au contraire de bien des jeunes femmes qui venaient lui raconter tout ce qu'elles souffraient de leurs. Et elle aimait à leur répondre alors avec un sourire : « Prenez-vous-en à votre langue. »

Ainsi, par cette invincible douceur, par ce silence et cette abnégation, elle conquiert sa belle-mère, et ensuite Patrice. Ce fut œuvre de longue haleine ; mais petit à petit il fut gagné enfin, d'abord à une vie plus régulière, puis à la foi. Avant sa mort, il s'était rangé sous le joug du Christ, il avait reçu le

baptême. Le mari infidèle, selon l'oracle de saint Paul, avait été sanctifié par l'épouse fidèle.

Dieu leur donna trois enfants. Deux d'entre eux, Navigius et Perpétue, furent pour Monique la consolation dans ses douleurs. Ils avaient l'âme aimable et la piété de leur mère ; ils vécurent et moururent saintement. Mais l'aîné fut Augustin.

Il naquit le 13 novembre 354. Sa mère, le portant encore, l'avait bien des fois offert à Dieu ; dès sa naissance, comme ce n'était pas encore l'usage de baptiser aussitôt les nouveau-nés, elle le fit du moins inscrire sur la liste des catéchumènes et commença, en lui donnant son lait, à lui infuser aussi l'amour du Christ et de la loi chrétienne. Au premier éveil de cette petite conscience, elle mit sous les yeux de l'enfant les grands principes de la foi, les divines leçons de l'Évangile. Elle tâchait à lui inspirer le dédain de ce qui passe, le mépris de la terre et de ses fausses joies. « Cette délicatesse de cœur qui se désenchante de tout, ces retours inquiets, profonds, mélancoliques, qui sont la touchante beauté, même humaine, de l'âme d'Augustin, ces cris sublimes : « Vous nous avez faits pour vous, ô mon Dieu, « et notre cœur est agité tant qu'il ne se repose pas en vous, » tout cela, saint Augustin l'a puisé sur les lèvres et dans les premiers enseignements de sa mère. » (M^{gr} Bougaud.)

Il devait garder toujours le parfum de ces enseignements. Mais combien il leur serait infidèle ! Il était bien petit, quand Monique dut constater quels défauts, quels vices s'opposeraient à leur action dans cette âme d'enfant. Elle était croyante alors, il est vrai ; elle fut toujours affectueuse, tendre, reconnaissante ; mais déjà l'indépendance d'esprit et la violence, l'orgueil, la passion du plaisir, la paresse enfantine la prédisposaient à subir, à accepter les mauvais exemples des camarades et de son père lui-même, hélas ! Et peu après Monique s'aperçut que l'enfant, sans s'éloigner d'elle, échappait à son influence. Et elle commença de pleurer sur lui.

Patrice était charmé du génie naissant que montrait son fils. Malgré sa pauvreté, il voulut ne rien épargner pour en obtenir le plein développement. Augustin fut envoyé suivre des

cours à Madaure d'abord, puis, — après un séjour à Thagaste, qui fut le principe de sa perte, — à Carthage. Il avait seize ans ; un an plus tard, c'était la chute ; il avait rencontré celle avec qui il vivrait pendant quinze ans, qui le tiendrait éloigné de Dieu, qui serait longtemps le plus puissant obstacle à sa conversion ; il en avait un fils, le charmant et pur Adéodat, avec qui il fut baptisé. Et pour comble, bientôt, renonçant à la foi chrétienne, il prenait ouvertement parti et s'inscrivait parmi les manichéens.

La douleur de Monique, à ces nouvelles, fut accablante. Patrice aussi, converti, sentait durement la honte de son fils ; ni lui ni elle ne se consolait par ses progrès merveilleux dans les sciences et la renommée qui déjà commençait à le couronner. Mais Patrice mourut sur ses entrefaites. Et Monique, veuve, resta seule pour entreprendre, pour mener à terme, pour couronner la grande œuvre de la conversion d'Augustin.

Elle s'y consacra tout entière, non pas par des reproches véhéments, des sollicitations répétées, de vives discussions. La méthode qu'elle avait suivie avec son mari fut encore celle qu'elle employa avec son fils. La prière avant tout et les larmes répandues sans cesse devant Dieu, et la pénitence pour les fautes de l'enfant ; mais aussi la douceur, la patience, la longanimité, — non pas la lâche résignation ni la faiblesse. Elle n'excusait rien, n'acceptait rien ; mais elle restait tendre, affectueuse, vigilante, dévouée. Elle saisissait toutes les occasions indirectes d'agir, sans sortir toutefois de son rôle et de la modeste réserve qui convient à la femme.

Ainsi agit-elle à Thagaste, où Augustin avait d'abord ouvert un cours ; c'est là qu'un vénérable évêque, qu'elle sollicitait d'éclairer son fils, lui dit la parole célèbre : « Le fils de tant de larmes ne saurait périr. » Ainsi fit-elle quand il retourna à Carthage, obtenant de Dieu par ses supplications que l'éloquence même du manichéen Faustus contribuât à détacher de sa fausse doctrine le pauvre égaré. Ainsi vint-elle le rejoindre à Milan, lorsque de Rome l'ambition l'y mena ; Milan, la ville heureuse où les leçons et plus encore l'exemple d'Ambroise, les réflexions

angoissées, l'étude solitaire de saint Paul et des psaumes, la révélation du détachement chrétien et de la vie érémitique eurent enfin raison des dernières résistances du rebelle, où expirèrent son orgueil et ses passions, où son grand cœur fut conquis définitivement par l'amour divin.

Monique avait suivi, avec une espérance toujours croissante, les progrès de cette rude victoire ; fidèles alliées de la grâce, ses prières, sa tendresse avaient assiégé l'âme frémissante qui peu à peu s'inclinait et se courbait sous le joug. Avec quelle joie entière, débordante, elle assista, elle prit part aux entretiens de Cassiacum, quand le génie du fils, aidé de celui de la mère, provoqué par la sainte curiosité de ses amis, s'élevait comme l'aigle, vers le soleil de toute vérité et s'enivrait de sa lumière ! Mais quand elle eut vu ce fils, toute sa vie, descendre dans le baptistère de Milan et en sortir, à la voix d'Ambroise, purifié, rajeuni, ravi par Dieu à la terre et marqué de son sceau pour son service, elle comprit « qu'elle n'avait plus rien à attendre en ce monde. Elle ne savait ce qu'elle y ferait, pourquoi elle y resterait, ayant réalisé toutes ses espérances ». Et c'est pourquoi, s'étant mise en route pour l'Afrique, avec Augustin, Navigius, Adéodat et leurs amis, elle s'arrêta à Ostie pour y mourir.

L'art a merveilleusement exprimé, mais Augustin lui-même a raconté divinement l'extase qui emporta la mère et le fils jusqu'à la vue directe de Dieu, un jour où, les mains unies, ils contemplaient le ciel. C'était l'annonce et la préparation du retour à la patrie. Cinq jours après, Monique tombait malade. Doucement, comme elle avait fait toutes choses, elle s'achemina vers la récompense. Son Augustin était là, qui l'entourait de ses soins ; elle lui souriait, le remerciait de son affection fidèle et tendre, protestait qu'elle n'avait jamais entendu sortir de ses lèvres un mot qui lui fût pénible. Mais si aimante qu'elle fût, elle ne regrettait rien, non pas même lui, puisqu'elle l'avait rendu à Dieu. Et c'est dans sa paix coutumière, avec un visage lumineux et serein, qu'elle exhala son dernier soupir.

Saint Augustin nous a dit ce que fut sa douleur, profonde,

déchirante. Mais il a dit aussi sa résignation, appuyée sur la certitude de l'espérance chrétienne. Pourtant il a versé des larmes, il l'avoue, il s'en excuse. Et qui pourrait lui reprocher « d'avoir pleuré quelques instants celle qu'il venait de voir mourir sous ses yeux et qui l'avait lui-même pleuré pendant tant d'années »?

5 MAI

SAINT PIE V

PAPE ET CONFESSEUR

(1504-1572)

Paul Ghisilieri, — ou Ghislieri, — n'était qu'un pauvre vigneron du village de Bosco, près d'Alexandrie. Il appartenait à la meilleure noblesse de Bologne cependant ; mais au cours des dissensions du xv^e siècle, sa famille, bannie de cette ville, tomba dans la pauvreté. Il eut en 1504 un fils, qu'il nomma Michel ; l'enfant, dès son bas âge, se fit remarquer par son intelligence et sa piété, surtout par son amour de la sainte Vierge. Il gardait le troupeau de son père, lorsque deux dominicains de passage furent frappés de ses heureuses dispositions et l'emmenèrent à leur couvent de Voghera. Tout en faisant ses études, il y prit l'habit, sous le nom de Michel-Alexandrin, qu'il garda depuis, même devenu cardinal. En 1519, âgé de 15 ans, il émettait, au couvent de Vigevano, sa profession solennelle. Bientôt, ses grades pris à l'université de Bologne, on lui donnait la mission d'enseigner ; il s'en acquitta pendant seize ans avec un très grand succès. Cependant il recevait la prêtrise ; sa haute vertu le faisait élire prieur successivement de Vigevano et d'Albe ; et dans ces charges on admirait son austérité personnelle, son amour de la régularité, sa fermeté à faire respecter la règle religieuse et à déraciner tous les abus ; il était bon, mais plus par vertu que par nature, et aucune considération humaine,

de crainte, de respect humain, non plus que d'affection, n'était capable de le faire fléchir là où il avait vu son devoir et le service de Dieu.

Ces qualités le firent choisir, en 1549, comme inquisiteur par le Saint-Office. Envoyé à Côme, puis à Coire, avec ce titre, il y déploya une perspicacité, une vigueur, une intrépidité méprisante de tout danger, mais aussi une justice, une prudence et même une bonté miséricordieuse, qui le firent remarquer du cardinal Caraffa, président du Saint-Office. En 1551, celui-ci le fit nommer commissaire général de cette congrégation et, devenu pape quatre ans plus tard sous le nom de Paul IV, le sacra tout de suite évêque de Sutri et Napi. Deux ans après il le créait cardinal du titre de la Minerve, puis de Sainte-Sabine, et enfin inquisiteur général de l'univers chrétien, charge que nul autre n'exerça jamais.

Une si haute fortune ne changea rien aux habitudes du Saint. Fidèle à son habit religieux, — c'est lui qui donna le premier l'exemple de ne pas l'échanger pour la pourpre, — il le fut bien davantage à l'esprit de son Ordre. Sa maison ne différait guère d'un couvent ; il y observait sa règle ; il se montrait affable et familier avec ses domestiques. Du reste, toujours inflexible quand il s'agissait de défendre le dogme ou de réprimer le désordre, il était aussi d'un désintéressement absolu vis-à-vis de sa famille, qui ne profita en rien de son élévation. Cette verdeur de volonté, cette droiture incapable d'un gauchissement habile plaisaient à Paul IV, qui les possédait. Elles furent moins goûtées de son successeur Pie IV, doux, pacifique, de commerce aimable et facile. Néanmoins le cardinal Alexandrin, nommé par lui évêque de Mondovi, garda sa charge d'inquisiteur général et continua de l'exercer, même à l'encontre de la cour de France.

Il était cependant considéré presque comme en disgrâce, lorsque, en décembre 1565, Pie IV vint à mourir. L'élection du pape était aux mains du neveu de celui-ci, dont l'influence s'expliquera si on se rappelle que c'était saint Charles Borromée. Cette influence, il l'employa pour faire élire le cardinal Alexan-

drin, dont il savait la haute intelligence, l'esprit lucide et prompt, la fermeté invincible et surtout l'ardente piété, la sainteté austère. La grandeur d'âme qui le fit passer par-dessus toute considération personnelle ou familiale donna à l'Église saint Pie V.

Le pape élu le 7 janvier 1566, on put tout de suite connaître ce que serait son règne, lorsqu'on le vit, dès les premiers jours, supprimer les fêtes fastueuses du couronnement pour les remplacer par d'abondantes aumônes, multiplier les institutions et les travaux utiles au bien-être populaire, protéger la morale publique, ramener les arts à la sobriété, à la gravité, au respect de la pureté chrétienne, rétablir l'ordre et la sécurité publics par le châtement du brigandage, accueillir en personne les doléances et les réclamations des petits et des pauvres. En même temps sa charité se montrait envers son peuple, qu'il secourait dans la famine par des distributions généreuses et la répression des accaparements, — dans les épidémies, par l'organisation qu'il fit lui-même du service sanitaire, — contre l'ignorance, par l'établissement d'écoles gratuites. Et les coupables n'étaient pas exclus de ses bienfaits : il adjoignait un hôpital à la prison, veillait à la libération des forçats à l'expiration de leur peine, admettait à la communion les condamnés à mort et voulait qu'on leur concédât avant le supplice l'indulgence plénière.

Surtout il donnait l'exemple de la sainteté et la prêchait ainsi efficacement aux autres. Sous les ornements pontificaux, il garda toujours la bure monacale ; il poussa la pauvreté jusqu'à se contenter pour son usage, en les faisant modifier à sa taille, des vêtements de son prédécesseur ; il reposait sur un lit de camp, souvent tout habillé ; pour sa table, où il observait rigoureusement la loi du jeûne, on ne dépensait par jour qu'un *testone*, environ dix-sept sous de France, et il ne buvait que de l'eau. Sa piété édifiait son peuple, qui le voyait avec émerveillement faire à pied le pèlerinage des sept basiliques de Rome ; ou, dans les processions, marcher dévotement en portant entre ses mains la sainte Eucharistie, sans vouloir jamais, malgré l'usage, user de la *sedia* ; ou encore traverser les

foules du Carnaval, pour aller, rosaire à la main, visiter les églises.

Mais il ne se bornait pas à prêcher d'exemple ni à gouverner sagement ses États. Sa vigilance, son action énergique, constante, s'exerçait sur l'Église universelle. A cette heure, bien que l'autorité pontificale fût fort ébranlée par la révolte protestante, elle était respectée encore et obéie en définitive, en Espagne, en France, dans la plus grande partie de l'Allemagne, comme en Italie. Pie V ne faillit pas à la défendre et à l'affermir. Elle ne diminua entre ses mains nulle part. La loyauté, la droiture incontestable faisaient la force de sa diplomatie, qui jamais n'avait recours à des tractations trop habiles, à de subtiles combinaisons. Il priait, demandait à Dieu ses lumières par la mortification et le jeûne, étudiait de son regard juste et pénétrant les questions proposées et, décidé, marchait droit au but, qui pour lui n'était autre que la gloire de Dieu et de l'Église.

Ses efforts ont porté surtout contre le protestantisme et contre les Turcs. En Allemagne, il exhortait, soutenait, ranimait la volonté chancelante de Maximilien II, que tentait la Réforme. En France, il envoyait au roi des troupes, des subsides pour qu'il pût résister et vaincre à Jarnac et à Moncontour. Très opposé à ce que Catherine de Médicis fit de l'assassinat et du massacre un moyen de gouvernement, il voulait cependant que la répression par les armes fût poussée à fond et punies les cruautés abominables des huguenots. En Angleterre, il prodiguait ses conseils et ses consolations à Marie Stuart et excommuniait Élisabeth. Et malgré sa vigueur accoutumée, en Espagne il agissait sur Philippe II pour qu'il exigeât du duc d'Albe une modération qui apaiserait les mécontentements et préviendrait la révolte.

Mais c'est la victoire que, grâce à lui, la chrétienté remporta sur les Turcs qui a rendu populaire le nom de Pie V. Son œil avisé voyait en eux l'ennemi premier, essentiel de la religion, alors que parmi les princes l'un feignait de le dédaigner et l'autre recherchait son alliance. A grand'peine il réussit enfin à former une ligue où entrèrent l'Espagne et Venise avec le Saint-Siège. Ses générosités en firent les plus grands frais. Et

grâce à lui, le 7 octobre 1571, la victoire de Lépante fut le signal et la première étape de la décadence musulmane. Pie V, que Dieu avait récompensé de ses efforts en lui révélant la défaite des Turcs au moment même où elle se décidait, en rapporta la gloire à Marie. Il ordonna d'ajouter aux Litanies de Lorette l'invocation : *Auxilium christianorum*, et fixa au 7 octobre une fête en l'honneur de Notre-Dame de la Victoire.

Il ne défendait pas seulement la religion, il réformait les mœurs du peuple chrétien tout entier. Le clergé, — prêtres, évêques, cardinaux, — fut ramené à la gravité, à la sainteté de la vie par d'heureuses ordonnances. Le culte fut restauré par la réforme du bréviaire et du missel, et celle du chant qu'avait commencée le pape Marcel II. Le peuple chrétien reçut par le Catéchisme du concile de Trente l'instruction qui lui manquait souvent. L'institution des séminaires lui prépara des pasteurs dignes de leur mission. Les ordres religieux furent protégés, encouragés, rappelés à leur ferveur première.

Tout cet immense labeur, la volonté et la sainteté de Pie V l'accomplit en six ans. Pendant l'hiver de 1571-1572, la redoutable maladie de la pierre, qui, sans jamais l'arrêter, l'avait martyrisé pendant de longues années, arriva à son paroxysme. « Mon Dieu, murmurait l'héroïque patient, augmentez le mal, s'il vous plaît ; mais augmentez aussi ma patience. » Le 3 avril 1572, le jeudi saint, il reçut le saint viatique ; une amélioration survenue, il voulut, le 21, faire une dernière fois à pied le pèlerinage des sept basiliques de Rome. Plus semblable à un mort qu'à un vivant, il se traîna d'église en église, excitant partout l'émoi et la pitié. Et puis, revenu à sa pauvre couche, il s'étendit pour recevoir l'extrême-onction ; le 1^{er} mai, à 5 heures du soir, il expira.

En le canonisant le 4 août 1710, Clément XI lui a donné cette louange que « brillait en lui une ardeur infatigable pour la propagation de la foi, un incessant labeur dans le rétablissement de la discipline ecclésiastique, une vigilance assidue à l'extirpation des erreurs, une charité merveilleuse envers les pauvres et une force invincible pour revendiquer les droits du Saint-Siège ».

6 MAI

SAINT JEAN DEVANT LA PORTE LATINE

MARTYR

(95)

Après douze années d'un règne sage, le besoin d'argent d'abord et puis le goût du sang et la peur avaient fait de Domitien un tyran et un bourreau. C'est pour venir en aide à ses finances obérées qu'il décida de faire payer le didrachme, exigé d'abord des seuls Juifs, par tous ceux qui « menaient la vie juive », c'est-à-dire, grâce à une extension simpliste et abusive, tous les chrétiens. Ceux-ci repoussèrent en grand nombre une assimilation qui leur semblait outrageante et même impie ; leur refus de s'assujettir à l'impôt fit revivre contre eux l'accusation d'athéisme et, en vertu de l'édit de Néron, ressuscité en la circonstance, la persécution sanglante.

Elle sévit non seulement à Rome, mais dans les provinces. La Syrie, la Bithynie, l'Asie proconsulaire eurent leurs martyrs en grand nombre. Antioche, Smyrne, Pergame, Éphèse furent cruellement frappées.

Dans cette dernière ville vivait saint Jean, le fils de Zébédée. Il y était venu sans doute de Jérusalem après la mort de la sainte Vierge, qu'il avait aimée et servie comme le fils le plus dévoué. Du moins on ne sait presque rien de son apostolat, soit auprès des Juifs, soit chez les Gentils. A Éphèse, église florissante fondée par saint Paul, administrée en 95 par saint Timothée, Jean était entouré d'un groupe nombreux de disciples. Seul survivant du collège apostolique, on l'interrogeait avidement sur le Sauveur, qui l'avait embrassé de sa prédilection, sur les apôtres, dont on voulait tout savoir. Avec son inlassable charité, le Bien-Aimé fondait, parmi les fidèles, la tradition toujours vivante qui serait une des bases indestructibles de la religion du Christ. Il ne gouvernait aucune église particulière ;

sur toutes il exerçait la juridiction universelle confiée par le Maître à tous ses apôtres. Il répandait sur toutes les lumières éclatantes et les ardentes flammes qui s'étaient épanchées en lui du Cœur divin de Jésus ; et, déjà sans doute, on l'appelait le Théologien.

Sur ces entrefaites commença la persécution. Domitien, tremblant au moindre soupçon d'une rivalité possible, avait entendu parler de prophéties qui promettaient l'empire du monde à un descendant de David. Il fit donc rechercher, pour les supprimer, tous ceux qui, de près ou de loin, se rattachaient à la famille de ce roi, et parmi eux se trouvèrent les petits-fils de Jude, le cousin de Jésus. Jean, fils de Salomé et par elle, selon une tradition, cousin lui aussi du Sauveur, fut-il pour la même raison arrêté par les émissaires impériaux ? Il suffit peut-être, à expliquer cette mesure arbitraire, de sa réputation, de son influence, surtout du fait de son intimité avec Jésus de Nazareth, dont tout le monde savait l'origine royale.

Quoi qu'il en soit du motif, l'apôtre fut amené à Rome et comparut devant un juge. Il dut tressaillir de joie, croyant arrivé le moment que le Maître lui avait promis ainsi qu'à son frère : « *Vous boirez mon calice.* » Mais il en approcherait seulement les lèvres. Il fut condamné à mort ; pour l'exécution de la sentence, on le conduisit au delà de la porte Capène, au sud-est de Rome, à l'endroit où plus tard, dans l'enceinte d'Aurélien, une porte s'ouvrirait pour laisser passer la *Via Latina*, et s'appellerait par suite la Porte Latine. D'abord il lui fallut subir la flagellation, prélude obligé de la peine de mort. Son sang coula sur cette terre arrosée déjà de celui de saint Pierre et de saint Paul, lui donnant une fécondité nouvelle. Puis on le plongea dans une cuve d'huile bouillante. Mais l'horrible supplice fut impuissant contre lui. On le retira plus vigoureux et comme rajeuni.

Ce miracle émut le juge et les bourreaux. Ils n'osèrent pas essayer sur l'homme évidemment protégé du ciel un autre tourment. Du reste Domitien se montrait déjà moins violent, calmé sans doute par la constatation qu'il n'avait rien à craindre

des chrétiens. Un peu plus tard il révoquerait ses ordres sangui-
naires. Le juge sentait passer ce souffle de clémence : il crut
pouvoir se borner à condamner Jean aux mines, dans l'île
de Patmos.

L'île était un bloc volcanique d'environ 15 kilomètres de
longueur, au large de la côte d'Asie, en face, à peu près, de Milet.
Terre ingrate, presque rebelle à la culture, mais possédant un
bon port ouvert vers l'est, et, grâce à lui, première escale sur
la route d'Éphèse à Rome. L'apôtre, en compagnie de mal-
fauteurs et aussi, sans doute, de plus d'un confesseur chrétien,
fut soumis au dur labeur d'exploiter les roches de l'île, s'il faut
en croire un historien. Il semble plus probable que sa peine se
borna à la relégation.

Dieu l'avait amené là, dans cette solitude presque complète,
pour lui ouvrir ses secrets. On montre encore à Patmos une
palmeraie appelée le *Jardin du Saint*, une grotte qui porte le
nom de *Grotte de l'Apocalypse*. Est-ce là que, un dimanche,
Jean eut la prophétique vision dont il nous a laissé le récit
dans le dernier livre du Nouveau Testament? Le livre s'ouvre
par une épître aux sept Églises d'Asie, qui en remplit les trois
premiers chapitres. Car l'isolement où on le tenait n'était pas
tel qu'il ne pût correspondre avec le reste du monde. Des nou-
velles lui étaient venues qui excitaient ses craintes : après la
persécution, du reste encore incomplètement apaisée, la tié-
deur et, pis encore, l'hérésie menaçaient d'envahir pasteurs et
fidèles. Il fallait les prémunir et les sauver. Jean s'acquitta de
ce devoir avec une fermeté qui, à première vue, étonne dans
une âme aussi pénétrée d'amour, mais qui par là même se
révèle nécessaire.

Et puis le ciel s'ouvrit et l'avenir déchira son voile aux yeux
du prophète. L'Apocalypse est restée le livre le plus mystérieux
de la Bible, malgré les nombreux essais d'interprétation que les
siècles ont successivement tentés. Ce n'est pas le lieu de les
rappeler, encore moins de choisir entre eux. Mais, si on ne
peut espérer d'en pénétrer les réalités ou les allégories, les
fidèles trouvent dans l'Apocalypse, en abondance, les enseigne-

ments dogmatiques et moraux. La divinité de Jésus-Christ, son triomphe final sur ses ennemis, l'existence et les fonctions des anges et des démons, la majesté et les attributs divins, l'action constante de la Providence pour le bien de l'Église, les splendeurs du ciel ne sont nulle part mieux mis en lumière. Nulle part non plus « les grandes vérités morales, l'importance du salut, la vanité des grandeurs du monde, le domaine souverain de Dieu, la rigueur de ses jugements, la réalité de la vie future, l'alternative inévitable d'un bonheur ou d'un malheur sans fin ne sont exprimés d'une manière plus saisissante. Aussi n'est-il pas de lecture plus propre à donner à l'âme le mépris des choses de la terre, la crainte de Dieu, le désir du ciel, l'amour des grandes vertus, du détachement, de la fermeté, de la patience, du sacrifice, du zèle » (Bacuez).

La relégation de saint Jean dura peu. Deux ans ne s'étaient pas écoulés, que, sous le poignard de Stéphane, Domitien avait payé ses crimes. Son successeur Nerva rappela immédiatement les exilés. L'apôtre quitta Patmos et rentra dans Éphèse, qu'il devait, pendant de longues années encore, instruire, édifier et sanctifier.

7 MAI

SAINT STANISLAS

ÉVÊQUE ET MARTYR

(1030-1079)

Stanislas Sczepanowski naquit à Sczepanow, à sept milles de Cracovie, le 26 juillet 1030 ; son père, Wielislas, et sa mère, Bogna, l'avaient obtenu de Dieu par leurs prières après trente ans de mariage. Dès son enfance il montra pour les pauvres une si grande charité que, dit son biographe, « il leur eût tout donné, s'il n'eût été retenu par la crainte de ses précepteurs ». De bonne heure envoyé à Gnesen pour ses études, il alla les

terminer à Paris, où il acquit une profonde connaissance de la théologie et du droit canon. Pourtant, malgré les invitations qu'on lui en fit, son humilité l'empêcha de briguer l'honneur du doctorat : il lui suffisait, disait-il agréablement, d'être *docte* plutôt que *docteur*. Il hésitait du reste alors à rester dans le monde ; la vie religieuse lui souriait dans son dénuement. Dieu en ordonna autrement. De retour dans sa patrie, l'évêque de Cracovie, Lambert, séduit par ses talents et la grâce aimable de ses vertus, ne lui permit pas de s'éloigner ; il l'ordonna prêtre, le nomma chanoine de sa cathédrale, le chargea de la prédication. Il acquit bientôt une telle réputation, que, d'un choix unanime, clergé, peuple, roi même, — c'était déjà ce Boleslas qui deviendrait son bourreau, — le désignèrent pour succéder à Lambert, lorsque celui-ci mourut, — en 1071, semble-t-il.

Cette popularité ne saurait surprendre. A la charité presque prodigue qui, à la mort de ses parents, lui avait fait distribuer sa grande fortune tout entière aux pauvres, et qui le mettait à leur service comme un domestique, — les vêtant de ses propres mains, leur lavant les pieds, dressant leur table, rompant lui-même leur pain, — il joignait la plus charmante simplicité : sa maison, ouverte à toutes les misères, était toujours remplie de malheureux qui venaient lui demander assistance ou conseil et qu'il recevait en père. Mais sa bonté n'excluait pas la fermeté ; les droits de Dieu et de son Église, la sainteté du clergé, l'honnêteté des mœurs lui étaient plus chers que la vie. Il en devait donner la preuve éclatante et décisive.

Son entente avec Boleslas II ne dura guère. Ce prince, doué d'éminentes qualités guerrières et politiques, avait en revanche d'effrayants défauts : impérieux, tyrannique, cruel, d'un orgueil superbe et surtout d'une corruption dont on a vu peu d'exemples. Bientôt Stanislas fut appelé à défendre contre lui tout ce qui était saint et respectable. Il n'était pas cependant le premier des évêques de Pologne. Mais le primat de Gnesen, prêtre honorable du reste, s'épouvantait à la pensée du roi, et ses suffragants n'avaient pas plus de courage. L'évêque de Cracovie comprit qu'il lui faudrait, en cette carence universelle, agir, et

agir seul. L'occasion vint vite. En 1074, Boleslas enleva de force la femme, aussi pieuse que belle, d'un de ses vassaux et publiquement l'installa dans son palais. Une telle impudence ne pouvait être tolérée. Stanislas alla trouver le roi et, en présence de témoins choisis, lui donna un avertissement respectueux, mais ferme. Le coupable frémit ; son orgueil et sa passion, blessés au vif, semblèrent cependant céder à la raison : il se tut ; mais il ne changea rien à sa conduite. Et dans le silence il chercha comment frapper l'évêque.

Bientôt il crut avoir trouvé le moyen. Quelques années auparavant, Stanislas avait acquis pour son église un domaine nommé Piotrawin, non loin de Sandomir. Il en avait, devant témoins, payé le prix au propriétaire, nommé Pierre ; mais celui-ci était venu à mourir. Le roi, au courant du fait, poussa ses héritiers à revendiquer le domaine comme n'ayant pas été payé et s'engagea secrètement à détourner les témoins de donner leur appui à l'évêque. Celui-ci fut donc assigné ; il vint, fort de son droit, à l'assemblée nationale, réunie selon l'usage dans une vaste prairie environnée de bois, aux environs de Solecz et de Piotrawin. Le roi lui-même était juge, et les demandeurs avaient beau jeu. Stanislas en effet invoqua aussitôt en sa faveur les témoins du paiement ; mais, effrayés des menaces du roi, ils se récusèrent ou nièrent tout. Boleslas triomphait. L'évêque, qui n'avait plus de recours qu'en Dieu, se souvint des promesses de Jésus-Christ ; fort de sa foi, il n'hésita pas à lui demander un miracle : « Donnez-moi trois jours, dit-il, et je vous amènerai Pierre lui-même, qui témoignera en ma faveur ! » La stupeur fut générale : l'évêque était-il devenu fou ? Depuis trois ans Pierre était mort et enterré, au su de tous, à Piotrawin. Boleslas crut que sans risque il pouvait accorder le délai demandé ; il l'accorda dédaigneusement. Stanislas passa ces jours dans le jeûne et l'instante prière. Le troisième matin, entouré d'une foule de chevaliers et de peuple, il vint à la tombe ; il la fit ouvrir et creuser ; le cadavre apparut, ou plutôt les restes informes que nul ne pouvait reconnaître. Alors, invoquant une fois encore la puissance divine, l'évêque commanda : « Au nom

du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, par la vertu de la bénie et indivisible Trinité, je te l'ordonne, Pierre, lève-toi ! » Le mort obéit ; on le vit se soulever, sortir de son tombeau, tel qu'on l'avait connu jadis. L'évêque le revêtit d'une robe et, le prenant par la main, l'amena au roi stupéfait. Pierre rendit témoignage, confondit les accusateurs ; puis, refusant une prolongation de vie qui compromettrait, dit-il, son salut assuré aujourd'hui, il se recoucha dans sa fosse et expira.

Tel est, affirmé par les biographes de saint Stanislas, — qui, conscients de leur devoir d'historiens, attestent les documents consultés par eux, — ce miracle, un des plus extraordinaires de tous les temps ; il ne dépasse assurément pas la puissance de Dieu.

Boleslas en fut sans doute intimidé ; pendant quelque temps il sembla renoncer à sa vengeance. Mais il ne corrigea point ses désordres ; loin de là. A la suite d'une expédition contre Kiew en 1075 et 1076, il reparut en Pologne, plus abandonné que jamais à ses vices, affichant avec audace la corruption la plus éhontée. Tous se taisaient cependant, même les gardiens attirés de la foi et de la morale. Seul encore Stanislas osa. L'Évangile lui traçait sa conduite. Secrètement d'abord, en une conversation privée, il essaya de ramener le roi à une conduite moins indigne. Boleslas s'obstinant, il revint, amenant avec lui des témoins du crime ; ils le seraient aussi de la répression. Aux reproches mérités et présentés avec mesure, le coupable répondit par des paroles violentes et des menaces. Mais l'évêque ne craignait rien, il le dit : il avait depuis longtemps fait le sacrifice de sa vie, il désirait même le martyre, pour la défense de la pudicité chrétienne. Longtemps encore il patienta, il espéra contre tout espoir. Enfin l'honneur de la religion parla plus haut que la compassion pour le pécheur. Publiquement Stanislas prononça l'excommunication du misérable roi et jeta l'interdit sur les lieux où il habiterait. Dès lors l'homme de Dieu était condamné à mort.

Cependant il n'alla pas au-devant de la couronne : obéissant aux prières de ses fidèles, il se déroba aux recherches et vivait à l'écart. Enfin le roi apprit, — c'était le 8 mai 1079, — qu'il

célébraient la messe dans l'église de Saint-Michel, à quelque distance de Cracovie. Il s'y rendit aussitôt avec des troupes et fit cerner l'église. Le bruit des armes ne troubla point le Saint, non plus que l'entrée brutale d'une troupe d'assassins. Mais Dieu le garda pendant le saint sacrifice. Trois fois, disent les historiens, les soldats s'efforcèrent de pénétrer jusqu'au sanctuaire ; trois fois une puissance céleste les arrêta, et la colère du roi n'y put rien. Enfin lui-même s'élança l'épée à la main. L'évêque était encore à l'autel. Un coup furieux lui ouvrit le crâne et le renversa mort. Boleslas le fit traîner hors de l'église ; ses sbires frappèrent, percèrent le cadavre ; ils le déchirèrent en morceaux et, sur l'ordre du roi, ces saints débris furent jetés çà et là pour être dévorés par les oiseaux et les bêtes sauvages. L'effroi universel empêchait de les recueillir. Mais quatre aigles, dit-on, vinrent, traversant les airs, les protéger de leurs ailes et repousser les loups et les corbeaux. Des flammes voltigeaient au-dessus des reliques. Encouragés enfin par ces prodiges, les fidèles osèrent ramasser les membres dispersés de leur pasteur. On dit que, par un nouveau miracle, ces membres rapprochés se réunirent, recomposèrent le corps entier. Et ce fut au milieu des larmes d'admiration et de regrets que fut déposé, sous le pavé de l'église Saint-Michel, le vaillant et glorieux défenseur de la foi et de la pureté.

8 MAI

SAINT PIERRE DE TARENTEISE
 ARCHEVÊQUE
 (1102-1174)

Pierre naquit en 1102, au diocèse de Vienne, en France, d'une modeste, mais très chrétienne famille de cultivateurs. Son père, sa mère finirent leurs jours en religion ; sa sœur fut abbesse du monastère de Betton, dans le diocèse de Chambéry ; ses

deux frères, Lambert et André, furent, comme lui, moines à Bonnevaux. Lambert, l'aîné, se destinait déjà au cloître, lorsque Pierre était encore enfant. Et bien que ses parents eussent d'autres vues sur leur cadet, celui-ci, attiré par l'exemple de son frère aîné, se livrait, comme lui, à l'étude. Un jour ses progrès étranges et sa jeune piété attirèrent l'attention de l'abbé de Bonnevaux, familier de ce dévot foyer ; il demanda Pierre à ses parents, et celui-ci, ravi, fut reçu parmi les moines. Il s'y montra si zélé pour les vertus religieuses, que, en 1132, les Cisterciens de son abbaye voulant fonder à Tamié un nouveau monastère, il fut choisi pour le gouverner. C'était un poste rude : Tamié était situé dans les gorges des Alpes, entre les montagnes qui séparent le Genevois de la Savoie ; là se trouvait le passage principal de Suisse en Italie. Le froid, la disette l'assiégeaient ; les moines menaient la vie la plus austère : du pain, des herbes cuites à l'eau et seulement assaisonnées de sel faisaient leur nourriture. Ils réservaient toutes leurs ressources pour les pauvres voyageurs et pèlerins qui franchissaient ce col, et ils les assistaient avec une charité extrême. Pierre, l'abbé, leur en donnait le touchant exemple, et déjà Dieu, par de fréquents miracles, l'encourageait à se dépenser ainsi au service du prochain.

Sa renommée s'étendit donc promptement ; le comte Amédée III de Savoie lui-même était devenu son ami et venait fréquemment s'éclairer de ses conseils. Et quand, en 1138, l'archevêché de Tarentaise eut été délivré de son indigne prélat, Isdraël, qui l'avait usurpé, les clercs d'une voix unanime choisirent Pierre de Tamié pour prendre sa place. On se heurta d'abord à la plus vive résistance de l'élu ; elle ne céda qu'au convent général des Cisterciens, devant les invitations formelles des abbés de Cîteaux et de Bonnevaux, et surtout de saint Bernard lui-même.

La charité s'assit avec Pierre sur le siège épiscopal : elle fut en effet sa vertu préférée et caractéristique. Sans doute elle ne fut pas la seule : la prudence unie à une douce fermeté présida à la réforme d'un clergé désorienté par les vices d'Isdraël ; la

piété rendit au culte divin, au chant canonal, à la beauté des cérémonies, tout leur lustre perdu ; l'austérité du moine se continua dans l'archevêque, pauvrement vêtu, plus pauvrement nourri. Mais son cœur était surtout ouvert à la plus miséricordieuse tendresse. Il prodiguait à son peuple les encouragements de la foi, moins soucieux de l'éloquence que d'une nerveuse brièveté : il préférait, disait-il, cinq mots pleins de sens à dix mille qui n'auraient pour eux que l'abondance. Les affligés, les pénitents trouvaient près de lui encouragement et consolation, et la détresse corporelle ne le laissait jamais insensible. Il avait mesuré, à Tamié, toute l'utilité d'un refuge pour les passants de la montagne ; aussi voulut-il en établir de pareils au sommet du Petit-Saint-Bernard, à Moutiers et sur le mont Jura. Sa table, — si l'on peut donner ce nom à la simplicité de ses repas, — était toujours dressée pour les affamés, qu'il faisait servir avant lui-même. Pour les secourir, il mettait à contribution ses amis, prélevant une dîme sur leurs biens à leur insu, mais non pas contre leurs intentions. Un jour, reçu chez une pieuse femme, il ramassait secrètement sur la table les morceaux de pain qu'il enfouissait dans un sac destiné à ses aumônes. Son hôtesse avait vu le charitable manège ; de propos délibéré elle sema, de ci de là, des pains, et le bon archevêque, les trouvant sous sa main, les entassait dans son sac, tant et si bien que, quand il fallut partir, le fardeau était devenu trop lourd pour ses épaules. Le Saint était fort embarrassé, n'osait rien dire. Heureusement un ami était là ; prévenu, il enlève le sac, et ainsi chargé, va un peu plus loin rejoindre le voyageur, qui n'eut plus qu'à mettre son butin sur la croupe de sa monture.

Il passait pendant l'hiver sur le Grand-Saint-Bernard. Et voici qu'une pauvre vieille le rencontre ; toute glacée, toute tremblante, elle demande l'aumône en pleurant. Pierre est ému : « Ma pauvre mère ! dit-il en pleurant, elle meurt de froid ! Qui lui donnera un vêtement ? » Ses compagnons n'étaient pas d'humeur à se dépouiller par ce temps rigoureux. Alors il les fait passer devant. Lui-même s'arrête, enlève la tunique qu'il

portait sous sa coule ; il en revêt la mendiante et reprend sa route, n'ayant sur son cilice que son unique manteau.

Il renouvela une autre fois cet héroïque dépouillement. Mais il faillit en périr. Le froid le pénétra si profondément, que, à grand'peine arrivé à l'étape, on ne put que très difficilement le ranimer et lui rendre un peu de chaleur.

On conçoit qu'une telle charité gagnait tous les cœurs. Aussi se faisait-il autour du Saint un concours de toutes les misères. D'autant plus que, non moins abondants que ses aumônes, les miracles se multipliaient sous ses mains. On raconte qu'étant de passage au monastère de Saint-Claude, dans le Jura, une si grande multitude accourut pour le voir, qu'elle l'eût étouffé. Il fallut, pour la contenir, le placer dans la tour de l'église, où on accédait par un double escalier. Les suppliants, passant de l'un à l'autre, défilaient devant Pierre, qui répondait à leurs requêtes, consolait leurs peines, touchait leurs membres malades, guérissait tour à tour le corps et l'âme.

Tant d'affluence, tant de merveilles affligeaient son humilité. Il résolut de s'y soustraire par la fuite. Une nuit, avec un seul confident, il s'échappe par le chemin de la Suisse et va se réfugier en Allemagne, dans un monastère de Cîteaux. Il y vivait inconnu, traité en simple moine, perdu dans la joie de la prière et de l'austère discipline. Et cependant on le cherchait de toutes parts et ses fidèles pleuraient sa perte. Mais voici qu'un jour un jeune homme qu'il avait élevé depuis son enfance et qui s'était juré de retrouver son père tant aimé, arriva, conduit par Dieu, à ce monastère. Il assiste au défilé des moines, il reconnaît le Saint, il pousse un grand cri et s'élançe vers lui. On s'étonne, on interroge, on se confond d'avoir ignoré un homme si célèbre, un évêque si pieux. Et lui, tout affligé, dut renoncer à la chère solitude et retourner à son diocèse.

L'occasion l'y attendait de rendre à l'Église un grand service. L'empereur Frédéric Barberousse s'était révolté contre Rome ; il opposait au pape Alexandre III un antipape de son choix, Victor, et il déchirait la chrétienté. Presque seul dans ces pays, Pierre lui fit face, condamna le schisme, au risque de

l'exil ; et malgré l'énergie de ses représentations, de ses reproches même, sa vertu imposa respect à l'empereur, qui s'inclina devant lui et lui demanda ses prières.

La constance de sa foi, la renommée de sa sainteté était parvenue jusqu'au pape ; Alexandre III désira le voir et le manda à Rome. Le voyage de Pierre à travers l'Italie fut un long triomphe et une prédication continuelle. Le Souverain Pontife le reçut avec vénération. Et peu après il lui donna mission de réconcilier les rois de France et d'Angleterre, Louis VII et Henri II. L'archevêque de Tarentaise prit donc sa route à travers la France ; à Corbeil il rencontra Louis VII avec son gendre, le fils de Henri II. En l'apercevant, le jeune prince sauta de cheval, s'inclina devant le Saint et lui baisa les pieds. Et puis, presque de force, il s'empara du vieux manteau tout déchiré qui lui couvrait les épaules. Les courtisans riaient à la dérobée : « Vous ne ririez pas, leur dit-il, si vous saviez tous les miracles qu'a faits une de ses ceintures que je possède. »

Malgré ses efforts, le saint archevêque ne put mener à bien sa mission. La paix ne devait être signée qu'après sa mort. Il reprit donc sa route vers Tarentaise. Mais la fièvre le saisit comme il était à Dommartin, au diocèse de Besançon. Il alla cependant jusqu'au monastère de Belleval ; mais là il dut s'arrêter. Au bout de quelques jours de maladie, toujours aimable et sous un sourire dissimulant ses souffrances, le bon et charitable Pierre de Tarentaise alla recevoir la récompense que Notre-Seigneur a promis aux doux et aux miséricordieux. Il mourut le 3 mai 1174, accomplissant la trente-troisième année de son épiscopat.

9 MAI

SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE

ÉVÊQUE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

(321-389)

Près de la petite ville de Nazianze, en Cappadoce, dans un bourg nommé Arianze, vivait, au commencement du iv^e siècle, une sainte femme qui s'appelait Nonna. Elle était fervente chrétienne ; son mari, Grégoire, avait une âme droite ; mais il était païen, — d'une secte monothéiste, il est vrai : les *hypsistaires*, c'est-à-dire les adorateurs du Très-Haut. Tous deux appartenaient à une noble race et possédaient une belle fortune ; Grégoire avait même occupé les premières charges de Nazianze. Nonna était heureuse selon le monde ; mais elle avait deux chagrins cuisants : son mari n'avait pas sa foi ; Dieu ne lui avait donné qu'une fille, et déjà Grégoire et elle avaient passé cinquante ans. Enfin le Seigneur écouta son ardente prière : il lui accorda deux fils, Grégoire et Césaire ; et leur père, touché de la grâce, se convertit en 325. Du premier pas s'élevant aux cimes, il se montra si fervent, que le clergé et le peuple le choisirent pour évêque ; il gouverna l'église de Nazianze pendant quarante-cinq ans et mourut presque centenaire. Bien plus : la famille entière, Grégoire l'Ancien, Nonna, leurs enfants Gorgonie, Grégoire, Césaire, ont obtenu les honneurs des Saints.

Grégoire, l'aîné des fils, de bien bonne heure avait été prévenu de la grâce. Il a raconté comment, dans sa prime jeunesse, il eut une vision, un songe « qui lui inspira sans peine l'amour de la virginité ». Deux vierges lui apparurent, d'une beauté céleste et d'une ravissante modestie. « Elles n'avaient d'autre parure que de n'en avoir pas... Leurs têtes et leurs visages étaient voilés, leurs yeux baissés, leurs lèvres closes. » A la demande de l'enfant : « Nous sommes, dirent-elles, la Chasteté et la Tempérance. Près du Christ-Roi, nous nous plaisons à la

vue des vierges qui habitent le Paradis. Courage, enfant ! Unis ton cœur à nos cœurs, afin que nous puissions te mettre en présence de splendeurs de l'éternelle Trinité. » Elles l'embrasèrent et disparurent, laissant « son cœur ravi de cette radieuse image de la chasteté ».

Grégoire fut fidèle à cette très sainte invitation ; dès lors son âme fut acquise à la vertu. Mais en même temps l'étude le passionnait et il y montrait autant de talent que d'ardeur. Il était d'usage alors d'aller, dans les villes étrangères, écouter les professeurs célèbres. Grégoire n'en eut que de tels ; mais en même temps, bien gouverné par son père, il ne s'attacha qu'à des maîtres chrétiens. Césarée, Constantinople, Alexandrie, Athènes le virent successivement. Il n'était pas baptisé encore, malgré la piété de ses parents, qui suivaient sur ce point la fâcheuse habitude de leur temps. Dieu le rappela au devoir de cette initiation, en le laissant exposé à une terrible tempête d'abord, entre Alexandrie et Rhodes, puis à un tremblement de terre épouvantable à Athènes. Le jeune homme promit à Dieu de recevoir le baptême le plus tôt possible. Il tint parole ; mais on ne sait si ce fut dans cette dernière ville ou à Nazianze.

A Athènes, il se lia d'une étroite amitié avec Basile, jeune Cappadocien du Pont ; arrivé quelque temps avant lui, Grégoire put, grâce à cette circonstance, rendre à Basile des services qui contribuèrent à les unir. Dès lors cette affection mutuelle devint célèbre ; on la compara à celle d'Oreste et de Pylade, de David et de Jonathas ; elle est restée le modèle des amitiés juvéniles. C'est justice, car elle ne servit qu'à enflammer mutuellement leur zèle pour la science et pour la vertu. « Nous ne connaissions, a écrit Grégoire, que deux routes : celle de l'église et celle de l'école. » Bien différents d'un condisciple, appelé à une tout autre notoriété, Julien, celui qui serait l'Apostat, et pour lequel dès lors les deux amis concurent une aversion trop justifiée.

Quand Basile, rappelé dans le Pont, partit d'Athènes, Grégoire voulut le suivre. Mais il fut arrêté, déjà presque sur le navire, par la foule des étudiants, qui, quasi de force, le rame-

nèrent et l'assirent dans une chaire de professeur. Cette violence honorable ne le retint guère ; peu après il s'échappa et vint rejoindre son ami dans la solitude où il s'était enfermé et avait fondé une petite société de cénobites. Tous deux s'y livrèrent à une étude profonde des saintes Lettres, éclairée par celle de la Tradition et des premiers écrivains ecclésiastiques. Là furent jetés les fondements de cette science éminente de la foi qui leur ont valu à tous deux le titre de docteur de l'Église et à Grégoire le surnom de Théologien.

La pieuse union ne dura que trop peu d'années. Le vieil évêque de Nazianze ne pouvait plus se passer d'une aide ; il réclama celle de son fils, et celui-ci répondit à son devoir filial. Malgré la résistance de son humilité, il fut alors élevé à l'honneur du sacerdoce ; prêtre, il commença cette merveilleuse carrière d'orateur où il s'est égalé aux plus éloquents maîtres de la parole, s'il ne les a pas surpassés.

Il était à Nazianze lorsque Julien, monté sur le trône, exerça contre les chrétiens son hypocrite persécution. L'Apostat avait interdit aux fidèles du Christ les écoles et l'enseignement des auteurs de l'antiquité. L'indignation de Grégoire fut grande. « Qu'avec moi, s'écria-t-il, se courrouce quiconque aime l'éloquence et appartient comme moi au monde de ceux qui la cultivent... Car je l'aime plus que toute autre chose, seules exceptées les choses divines et les invisibles espérances ! » Peut-être même prit-il part à la tentative des deux Apollinaires, rhéteurs de Laodicée, qui essayèrent de remplacer par des compositions chrétiennes les chefs-d'œuvre antiques qu'ils ne pouvaient plus commenter. Car Grégoire était poète autant qu'orateur ; il a laissé plus de vingt mille vers, et Villemain a pu en dire qu'ils révèlent « deux dons précieux, la grâce naturelle et la mélancolie vraie ». Et il ajoute : « On l'a appelé le Théologien de l'Orient ; il faudrait surtout l'appeler le Poète du christianisme oriental. »

L'âge de la paix studieuse était passé pour Grégoire. Sa vie active lui réservait des déboires cruels et des combats, toujours vaillants, mais douloureux. Sa santé, dès lors atteinte,

peut-être par les froids humides de sa retraite du Pont, ne devait plus se remettre ; du reste à elles seules ses austérités l'eussent compromise, et les épreuves dont il fut assailli la ruinèrent. D'ailleurs son humilité, son goût pour la vie contemplative et l'étude, luttant contre les honneurs et les charges dont on prétendait les accabler, lui causaient des angoisses et des répugnances qui parfois peut-être le rendirent moins apte aux résultats heureux attendus de son génie et de sa vertu. Son ami Basile le fit sacrer évêque de Sasime : c'était bien malgré lui, de force même ; aussi dès la première occasion renonça-t-il à ce siège ; et, revenu à Nazianze, ce ne fut pas sans une nouvelle et longue résistance qu'il consentit à devenir le coadjuteur de son père.

Il ne le resta pas longtemps. Le vénérable évêque mourut en 374. Grégoire essaya, mais en vain, de lui faire donner un successeur ; il dut conserver, à titre provisoire, le gouvernement de son église. Mais en 378 il fut fortement sollicité de venir porter secours à celle de Constantinople, ravagée par les hérésies d'Arius et de Macédonius. Son zèle ne put s'y refuser ; bientôt il eut reconstitué, raffermi, multiplié le petit troupeau orthodoxe. C'est alors qu'il écrivit les *Cinq Discours théologiques*, qui font les cinq parties d'un traité complet sur la Trinité, œuvre magistrale, point culminant de son génie et de son éloquence. Aussi le concile de Constantinople, en 381, voulut qu'il acceptât le siège épiscopal de cette ville, où l'appelait le vœu unanime des fidèles. Mais il ne l'occupa que peu de mois. Bientôt il se trouva en opposition avec les Pères du concile au sujet de la succession à l'église d'Antioche et crut comprendre qu'il n'avait plus leur confiance. Il offrit donc sa démission, et elle fut acceptée avec un étrange empressement. Le peuple, rempli de douleur, voulut s'opposer à son départ ; tout fut inutile. Grégoire, libéré avec le consentement de l'empereur Théodose, reprit le gouvernement de l'église de Nazianze. Il s'y occupa surtout de faire enfin nommer un successeur à son père.

Désormais, — on était à la fin de 383, — il vécut retiré dans sa petite propriété d'Arianze, où il était né. On peut dire que

les six ans qui lui restaient à vivre furent une longue mort. Les souffrances de son pauvre corps se doubleraient des souffrances, plus cruelles, de son âme : tentations pénibles, scrupules achevaient, au milieu des austérités qu'il ajoutait à ses douleurs, de purifier sa sainte âme. Il ne cessait pourtant d'écrire. En prose, en vers, il continuait le bon combat de la foi. Non pas certes qu'il n'aimât point la paix ; rien ne lui était plus cher. Mais il se croyait tenu de faire, jusqu'à la fin, valoir le talent remis par Dieu entre ses mains. Et c'est ainsi que, peu avant de mourir, il écrivait encore au patriarche Nectaire de Constantinople, pour lui dénoncer l'hérésie et les excès des apollinaristes.

Enfin « l'incomparable orateur de Nazianze, le champion intrépide de la Trinité, le doux et triste archevêque de Constantinople », — ainsi le nomme de Broglie, — alla prendre au sein de Dieu son éternel repos le 9 mai 389, à l'âge d'environ 64 ans.

10 MAI

SAINT ANTONIN DE FLORENCE

ARCHEVÊQUE

(1389-1459)

Le souffle de réforme religieuse qui, dans l'atmosphère de plus en plus corrompue par l'humanisme des esprits et le paganisme des mœurs, s'élève grâce à Catherine de Sienne et ranimera l'Église au concile de Trente, ne s'est personnifié, dans la première moitié du xv^e siècle, en nul plus qu'en saint Antonin. Sa vie entière n'a eu pour objectif que de commencer, de soutenir, de favoriser la restauration de la foi et de ses enseignements dans les âmes chrétiennes. S'il n'en a pas consommé ni même aperçu de loin le triomphe futur, il a du

moins la gloire de s'y être consacré et de l'avoir préparé par ses exemples et ses œuvres.

Des sept enfants que, de trois mariages successifs, avait eus le très honorable notaire florentin Niccolo Pierozzi, Antonin, — on le désigne par ce diminutif à cause de sa petite taille, — était le cinquième. Il naquit sans doute en 1389. Dans sa famille il trouvait des traditions et des habitudes religieuses qui l'inclinèrent tout de suite à la piété ; on a gardé souvenir des longues heures que l'enfant aimait à passer devant un crucifix miraculeux, dans l'église d'Or San Michele, voisine de sa demeure. A quinze ans, frêle et gracile, il se présentait au couvent dominicain de Sainte-Marie-Nouvelle et demandait son admission au noviciat. C'était le moment où Frà Jean Dominici, sous l'impulsion de Raymond de Capoue, le confesseur et le disciple de sainte Catherine de Sienne, entreprenait la réforme de l'Ordre de saint Dominique. La vue de l'adolescent, pâle, maigre, nerveux, inspira quelque pitié à l'éloquent et passionné religieux. Ayant su par sa conversation qu'il étudiait le droit canon, il lui dit : « Eh bien ! apprenez par cœur le Décret de Gratien et revenez l'année prochaine, quand vous le saurez. » C'était une dure besogne, car le livre était gros. Pourtant l'enfant fut fidèle au rendez-vous, où ne l'attendait guère Dominici. Et il fut le premier novice de la Réforme. Sa probation faite à Cortone et ses vœux prononcés, il revint près de Florence, à Fiesole, où le bienfait de l'évêque Altoviti avait permis à Dominici d'ouvrir un premier couvent. Là il se livra à l'étude, sans maîtres toutefois, car le réformateur redoutait l'influence des humanistes du *Studio* de Florence. L'Église était alors en proie aux dissensions du Grand Schisme. Bientôt l'attachement des dominicains de Fiesole à Grégoire XII, — tandis que Florence avait accepté l'obédience d'Alexandre V, — les contraignit de s'exiler à Cortone. C'est dans cette ville qu'Antonin termina ses études ; il y avait acquis une science de canoniste et de moraliste qui, sans cesse cultivée, même au milieu des plus actives occupations, ferait un jour de lui un des maîtres de la théologie morale. Là aussi il fut ordonné

prêtre ; sa régularité austère, son attachement à la Réforme, sa haute sainteté le désignèrent vite au respect de ses confrères. Il fut nommé prieur à Cortone en 1419, à Fiesole en 1421, à Naples vers 1424, à Rome enfin vers 1430. Sur ces entrefaites, la Réforme, tolérée seulement d'abord, était devenue, dans l'Ordre, une institution officielle : dans chaque province devait être érigé un couvent de l'Observance. Antonin fut choisi pour être inspecteur des fondations nouvelles ; bientôt son autorité s'étendait sur tout le territoire situé entre Florence et Rome : à Rome même, il entra au tribunal de la Rote et il y faisait apprécier ses éminentes qualités, sa science juridique, sa probité, son talent d'administrateur. Enfin, en 1439, il devenait prieur, à Florence, du nouveau couvent de Saint-Marc, que l'Observance devait à la munificence de Cosme de Médicis. Il y présidait aux travaux de l'architecte Michelozzo et du peintre Frà Angelico, les artisans de cette merveille.

Merveille cependant qu'il avait grand soin de faire conforme aux règles strictes de l'Observance ; il veillait avec zèle à ce que ne fût en rien atteinte la pauvreté qui en était un des dogmes ; s'il voulait que la paix régnât au couvent, laquelle n'est pas compatible avec la misère, il ne permettait pas qu'elle dégénérait en indolence ou en mollesse ; il était bon, non pas faible, ni même d'une indulgence naturelle ; en tout, dans la fermeté comme dans la tendresse, on sentait le religieux, l'âme pénétrée de foi et de l'idée du devoir. Celui de la correction coûtait entre tous à son humble douceur ; jamais il ne s'en acquitta sans se faire violence, avouait-il ; mais jamais cependant il n'y manqua. Et s'il montrait aux jeunes moines une paternelle affection, une patience et une commisération souriantes, c'était, en faisant aimer son autorité, pour la rendre plus active et plus influente.

Il ne bornait pas ses soins à l'intérieur du couvent. Comme il enflammait le zèle apostolique de ses frères, lui-même se livrait avec ardeur à la prédication, à la direction des âmes, aux œuvres de charité ; il fonda à Florence, en faveur des pauvres honteux, — ceux que des revers soudains plongent dans une misère inconnue d'eux jusque-là et qu'une fierté douloureuse retient

de tendre la main, — une confrérie, les *Buonomini di San Martino*, qui a traversé les siècles.

Et comme le zèle, pour être fructueux, doit être instruit, il poussait les religieux à l'étude. Il avait été heureux de la belle bibliothèque que leur avait fournie la bienfaisance de Cosme de Médicis ; il ne cessait de l'augmenter ; lui-même savait réserver toujours une partie de son temps à ses travaux personnels. Et c'est ainsi que, essayant de réaliser pour la morale ce que son frère saint Thomas avait fait spécialement pour le dogme, il écrivit sa grande *Somme morale*, restée un des ouvrages les plus importants et les plus méthodiques de ce genre.

En 1444, il avait quitté Saint-Marc pour Naples. Il arriva que l'archevêque de Florence mourut alors. C'était un diplomate qui n'avait guère paru dans son diocèse et, par suite, l'avait laissé tomber dans la décadence. On dit que, comme le pape Eugène IV se montrait fort embarrassé pour le remplacer, Frà Angelico, qui à ce moment travaillait à ses ordres, lui conseilla de choisir Antonin. Ce choix fut fort agréable aux Florentins ; au nouvel élu, il le fut si peu que, un mois durant, « il se débattit en désespéré, » recourant à toute son ingéniosité, aux supplications, aux larmes pour échapper à l'honneur. Le pape fut obligé de lui faire un commandement exprès de se soumettre.

Antonin, du moins, voulut rester le religieux pauvre et austère qu'il avait toujours été. Il garda sa robe blanche, sans y joindre le moindre ornement ; sa chambre ne renfermait qu'un lit de bois avec une paille, un fauteuil en bois, une petite table ; dans son cabinet de travail, un vaste bureau très simple, quelques armoires, des clous supportant des liasses de papiers ou de bulles ; pas un tapis, pas une peinture, pas une statue. Sa mortification était à l'égal de sa pauvreté ; il ne diminua ni ses jeûnes ni ses disciplines. Malgré ses occupations, il trouvait le temps pour réciter, outre l'office canonial, celui de la sainte Vierge, celui des Morts, les psaumes de la Pénitence. Et cependant il continuait ses études de morale, achevait ses *Chroniques*, œuvre d'édification plus que d'histoire, écrivait des opuscules de morale, des lettres de direction, et cette *Opera a ben vivere*,

qu'on a justement rapprochée de l'*Introduction à la Vie dévote*. Et pourtant, de 9 heures du matin jusqu'au soir, sa porte était ouverte à quiconque désirait recourir à sa charité, à ses conseils, attiré par son inaltérable douceur et sa complaisance sans bornes.

L'exemple qu'il donnait autorisait sa fermeté à imposer les réformes nécessaires ; elles étaient importantes et nombreuses ; il y procéda avec méthode et prudence, mais sans hésitations ni compromis. De son clergé, il exigeait la pureté des mœurs, l'instruction indispensable et qui était alors étrangement négligée, le soin des églises et du culte, l'application aux devoirs de sa charge. Mais il poursuivait aussi les abus dans le commun des fidèles : on le vit un jour, un fouet de cordes à la main, comme Notre-Seigneur, chasser de la cathédrale des groupes de jeunes filles et de jeunes gens qui y muguaient. Une autre fois, il quitta une procession pour morigéner des joueurs de brelan et disperser leur argent et leurs cartes. Mais sa charité couvrait sa rigueur. Pour faire l'aumône, il vendait tout ce qu'il avait, donnait jusqu'à ses habits. Et pendant la peste de 1448, il parcourait la ville, conduisant un petit âne chargé de remèdes et de provisions, et s'arrêtait au lit de tous les malades.

Attentif du reste à tous les intérêts de son peuple, — tout en se tenant volontairement éloigné de la politique, — il n'hésita pas à prendre, contre Cosme de Médicis, le bienfaiteur de Saint-Marc et son ami, la défense des libertés civiques. Très fiers de lui, confiants en son patriotisme, les Florentins le désignèrent deux fois comme chef de l'ambassade qu'ils envoyaient aux papes Calixte III et Pie II. Tant d'honneurs, tant de popularité n'entamèrent point son humilité douce. Et c'est elle encore qui présida à sa mort. La maladie le prit au moment où Pie II était venu à Florence. Il se fit transporter à la maison de campagne des archevêques, à Montughi. Et là, tandis que la cité en fête se pressait aux joutes, aux chasses et aux bals donnés en l'honneur du pape, Antonin, simplement, pieusement, sans bruit, comme il avait fait toute chose, rendait son âme à Dieu, entouré seulement de sa famille épiscopale et religieuse, le 2 mai 1459.

SAINT FRANÇOIS DE GERONIMO
CONFESSEUR
(1642-1716)

Le 17 décembre 1642, d'une pauvre famille des Grottailles, bourg voisin de Tarente, naquit un enfant prédestiné à être l'un des plus admirables apôtres et thaumaturges du xvii^e siècle finissant. François, l'aîné des sept enfants de Léonard de Geronimo et de Gentile Gravina, montra dès ses six ou huit ans un grand goût pour l'apostolat : il réunissait autour de lui ses petits camarades et leur répétait ce qu'il avait appris de la religion. Confié d'abord aux Théatins, qui dirigeaient un collège aux Grottailles, il fut par eux signalé à l'archevêque de Tarente ; celui-ci, frappé de ses dispositions pieuses, lui donna la tonsure en 1658, puis l'appela dans sa ville épiscopale pour y étudier la philosophie sous les Pères de la Compagnie de Jésus. En 1663, après avoir reçu le diaconat, il fut envoyé à Naples, où il devait apprendre le droit civil et le droit canon. Dans cette ville, bien agitée par ses nombreux étudiants, il chercha et trouva un refuge contre la dissipation dans le travail et surtout dans la dévotion à la très sainte Vierge. Trois ans après, reçu docteur, ordonné prêtre, il obtenait du Père recteur du collège des Nobles, — pour pouvoir, malgré sa pauvreté, faire ses études théologiques, — la charge de préfet : c'était le titre qu'on donnait aux surveillants d'un groupe de douze ou quatorze élèves qui, tout en suivant les cours du collège, vivaient réunis en un domicile commun.

Charge pénible par l'assujettissement où elle tenait, et plus encore par l'indiscipline, la morgue, l'insolence de ces jeunes nobles. François l'exerça avec un tact, une prudence et aussi une charité qui lui valurent une autorité respectée. Un jour cependant, un de ses élèves s'emporta au point de lui donner un soufflet. Déjà parvenu au sommet de l'humilité, le jeune préfet se mit à genoux, tendant l'autre joue à son orgueilleux insulteur. On voit qu'il était prêt à une vie de détachement et d'abné-

gation. Le 1^{er} juillet 1670, il demandait à entrer au noviciat des Jésuites. « Ce jour, dit en le recevant le Père recteur, est un jour de gloire pour la Compagnie, car il vient de lui donner un Saint. »

La prophétie se réalisa. Après un an de noviciat, François fut envoyé à Lecce et, jusqu'à 1675, donna des missions dans la Pouille. Mais alors, malgré l'ardent désir qu'il exprima d'être désigné pour l'évangélisation du Japon, où il espérait le martyre, on l'attacha à la maison professe du *Gesu nuovo*, à Naples. Il y resterait jusqu'à sa mort.

« La ville et le royaume de Naples, lui avait répondu le Père général Oliva, seront le Japon que Dieu vous destine. » Il y répandit, en effet, outre le parfum exquis de ses vertus, la semence de la parole divine avec un zèle et un succès qui ne se ralentirent jamais. En 1678, il était nommé *missionnaire de Naples*. Son ministère comprenait principalement la prédication sur les places publiques, la direction d'une congrégation d'ouvriers et l'œuvre de la Communion mensuelle.

Tous les dimanches et les jours de fête, le crucifix à la main, il se rendait tantôt à un carrefour, tantôt sur une place. Précédé d'une grande croix, signe de sa mission, il s'arrêtait au milieu de la foule bruyante, montait sur un tréteau, même sur une borne, et commençait son instruction. Alors le tumulte s'apaisait, les bateleurs cédaient la place, on se groupait autour du Saint, qui d'une voix tour à tour véhémement ou pathétique éveillait dans les âmes la foi profonde, momentanément assoupie. Il parlait de la mort, du jugement, de l'enfer, à ces ouvriers, à ces paysans, à ces lazzaroni, et son éloquence était si pénétrante, que, lorsqu'il s'arrêtait, une partie de l'auditoire courait aux confessionnaux.

Il exerçait une action pareille sur les humbles congréganistes qu'il réunissait au *Gesù*, dans la chapelle de Notre-Dame des Douleurs. Leurs âmes simples s'étaient données à leur Père, il les élevait aux cimes du bien ; et ces bons ouvriers, en retour, ne lui marchandèrent jamais leur concours, toutes les fois qu'il le demandait pour une de ses œuvres.

C'est grâce à eux notamment, non moins qu'à ses actives prédications dans tous les villages voisins, qu'il attirait de véritables multitudes à la communion mensuelle, le troisième dimanche de chaque mois : on a compté dans l'église seule du Gesù jusqu'à treize mille communions en un seul de ces jours.

Mais tant de travail ne suffisait pas à François ; toutes les misères attiraient sa pitié : les forçats des chiourmes, les détenus des prisons, les esclaves mahométans, les débardeurs et les ouvriers du port, et même, — plus lamentables encore, — les malheureuses qui faisaient métier de leur vice ; il allait à tous, les prêchait tous, les convertissait, souvent au risque des pires vengeances et de la mort. Il ne dédaignait pas, du reste, des auditoires plus privilégiés, conservatoires de musique, couvents recrutés dans la noblesse, grandes dames de la plus haute société. Et partout sa sainteté, beaucoup plus que son talent, opérait des merveilles.

C'est à la sainteté, en effet, que Dieu a coutume d'accorder les grâces de conversion. Celle de François était admirable. Ne parlons pas de son austérité, de ses disciplines sanglantes répétées trois fois le jour, de son rude cilice, de ses chaînes de fer, de la planche qui lui servait de lit. Ne parlons pas non plus de ses interminables oraisons, prolongées souvent la nuit entière : le portier du collège racontait qu'il ne l'avait jamais trouvé sommeillant, toutes les fois, — très fréquentes, — où il alla, pendant la nuit, le chercher pour un malade ; ni de sa dévotion, tendre jusqu'à l'explosion des larmes, pour le petit Enfant de Bethléem, pour le Crucifié qu'il portait en ses mains pendant qu'il parlait, pour le prisonnier de l'Eucharistie, *il mio Cristo Romitello*. Ce sont les moyens divins d'entretenir la sainteté. Elle est, elle, dans l'exercice des vertus. Il était si pauvre, que, toute sa vie, il voulut occuper la plus misérable chambre de la maison, glacière en hiver, four torride en été ; il n'y gardait, avec la planche où il couchait, qu'une table mal jointe, deux chaises de paille, un prie-Dieu et deux images de papier. Plus humble encore, il se souvenait et rapportait volontiers qu'il était issu de pauvres gens ; surtout il s'estimait, se disait sincèrement et

simplement pécheur et indigne de toute attention. Dieu permit que son humilité fût durement exercée par un de ses supérieurs d'abord, qui voulait tenter et perfectionner cette âme avide de progrès, puis par l'archevêque de Naples, trompé quelque temps par de faux rapports. Le Saint les vainquit tous deux par la constance, la sincérité, la profondeur de son abaissement.

Et peut-être sa charité l'emportait sur tous ces dons célestes. Elle était sans bornes et toujours en quête d'industries nouvelles. Tantôt il allait mendier pour ses pauvres de vieux vêtements qu'il raccommodait de ses mains ; tantôt il recueillait les restes au réfectoire de la communauté et les portait aux affamés. Pendant plusieurs années, il préleva sur sa nourriture, avec la permission de ses supérieurs, de quoi soutenir un pauvre prêtre paralytique. Beaucoup de riches personnages faisaient de lui leur aumônier ; il donnait alors, donnait jusqu'à l'épuisement de sa bourse. Et sa charité, à défaut d'or, empruntait la puissance même de Dieu. Dans un refuge, la provision de blé s'était pourrie : François vient au grenier ; il étend les mains : « Froment du bon Dieu, dit-il, nourris ces pauvres filles cette année. » Le lendemain le blé avarié est redevenu sain. Ailleurs, l'unique figuier d'un couvent était mort de vieillesse ; François prie sur lui : « Cher arbre, produis des fruits en abondance pour les épouses de ton Créateur. » Et le figuier retrouve une fécondité qu'il n'a jamais connue si belle. D'autres miracles sont terrifiants et soulignent sa prédication. C'est une mauvaise femme qui par ses chants trouble le sermon. « C'est vous qu'elle outrage, mon Dieu, s'écrie le Saint ; c'est vous qui la ferez taire ! » Un cri s'élève : la malheureuse vient d'être frappée de mort. Une autre réunissait chez elle des gens sans aveu et leur faisait jouer des instruments bruyants quand François commençait à parler. Il l'avait menacée au nom de Dieu. Un jour le silence ne fut pas troublé : « Catherine est morte, » dit-on au prédicateur qui interroge. Il monte avec un grand nombre d'auditeurs à la chambre mortuaire : « Catherine, s'écrie-t-il, au nom de Dieu,

où es-tu? » Avec épouvante tous voient les lèvres mortes s'ouvrir, s'agiter, tous entendent : « Je suis en enfer pour toujours ! »

Mais combien de miracles, au contraire, soulagent la misère, consolent la tristesse, raffermissent les courages ! Une enfant morte depuis deux jours et déposée par sa mère dans le confessionnal du saint, est rendue à la vie ; un pauvre ouvrier à qui manque la somme nécessaire à faire ensevelir sa fille, voit soudain entrer François, qui cependant est au loin occupé à une mission ; il tend au malheureux père vingt écus et disparaît. On lui demande de bénir les eaux du golfe de Naples, devenues infécondes à la suite d'un tremblement de terre ; il les bénit : et ce jour même, les pêcheurs voient leurs filets se rompre sous le poids de leur capture. Effrayé, pour ainsi dire, de la multiplicité des prodiges qu'il opère, le thaumaturge se sert, en les demandant à Dieu, d'une relique de saint Cyr, à qui il les attribue mais qui n'est efficace que dans ses mains ; et lui-même, à son lit de mort, reconnaît que sa relique a obtenu plus de dix mille guérisons.

Enfin, en février 1715, François fut atteint d'une pleurésie. Il voulait travailler encore : « Une bête de somme, disait-il, doit mourir sous le fardeau. » Ses supérieurs s'y opposèrent ; mais en vain essayèrent-ils de le guérir ; tous les moyens échouèrent. La maladie évolua en hydropisie de poitrine ; un an plus tard, après de terribles souffrances supportées doucement, héroïquement, François expira, au moment où son supérieur, comme s'il lui donnait l'ordre attendu par son obéissance, prononçait les mots liturgiques : « Pars, âme chrétienne, pars de ce monde ! »

12 MAI

SAINTS NÉRÉE, ACHILLÉE, DOMITILLE ET PANCRACE

MARTYRS

(1^{er} siècle)

Des deux fils de Titus Flavius Sabinus, bourgeois de Riéti, dans la Sabine, enrichi par la banque, le cadet, devint l'empereur Vespasien ; l'aîné, qui portait les mêmes noms que son père, après s'être fait un nom glorieux dans les armes, avait deux fois géré la préfecture urbaine. Peut-être était-il chrétien lui-même ; ses enfants le furent sûrement. L'un fut le consul Titus Flavius, dont son cousin Domitien songea à choisir les deux fils comme héritiers de l'empire ; il mourut, bien probablement pour sa foi, entraînant sa famille dans sa chute. Sa femme fut reléguée dans l'île de Pandataria, en face de Cumes. Sa nièce Flavia Domitilla reçut l'ordre de s'exiler à Pontia, qui fait partie du même groupe d'îlots.

Or de la domesticité de Domitilla faisaient partie deux serviteurs, Nérée et Achillée. Le pape saint Damase, dans l'építaphe qu'il leur a consacrée, raconte qu'ils avaient d'abord servi dans l'armée, peut-être dans la garde prétorienne, et qu'ils avaient, comme leurs camarades de ce corps, été, par crainte, les ministres de la cruauté des empereurs. Mais la foi les avait touchés ; convertis, disent leurs Actes, — d'ailleurs peu dignes de foi en bien des points, — par l'apôtre saint Pierre, ils avaient abandonné la milice. C'est alors que, peut-être par l'entremise de sainte Aurelia Petronilla, la fille spirituelle de saint Pierre, parente des Flaviens, ils entrèrent dans la maison de Domitilla. Est-ce par leur influence, — comme les Actes le racontent, — que celle-ci, qui aurait été fiancée au fils du consul Aurelius Fulvus, renonçant à cette union, voua à Dieu sa virginité ? Toujours est-il qu'ils la suivirent dans son exil de Pontia. Ils n'y restèrent pas longtemps sans

doute. On ne sait à quelle occasion, — les Actes disent que ce fut par la vengeance du fiancé éconduit, — ils furent, à une époque qui paraît flotter entre les règnes de Nerva et de Trajan, ramenés de Pontia à Terracine. Là on leur trancha la tête. Leurs corps auraient été portés à Rome et ensevelis dans les catacombes du domaine de Domitilla, sur la voie Ardéatine, près du tombeau de Petronilla. Et de fait on a, aux environs de ce tombeau, trouvé, dans la basilique semi-souterraine de ce cimetière, deux colonnes sur chacune desquelles est sculptée la scène de la décapitation d'un martyr. L'une seulement est entière ; elle porte le nom d'Achillée. Toutes deux appartenaient au tabernacle qui surmontait la *confessio*, — ou sépulture, — des deux martyrs.

Leur maîtresse, Flavie Domitilla, leur survécut longtemps ; selon saint Jérôme, elle endura à Pontia « un long martyre ». Mais enfin, sous Trajan, elle fut conduite à Terracine et subit la mort pour la foi.

Avec ces trois martyrs, la sainte Église honore au même jour un enfant de noble race, qui, à l'âge de quatorze ans, en 258, eut le courage et l'honneur de verser son sang pour le Christ. Pancrace avait embrassé la foi environ cinq ans auparavant, pendant la persécution de l'empereur Gallus. Orphelin de père et de mère, il était venu de Phrygie à Rome, sous la conduite de son oncle Dionysius, païen comme lui. Bientôt, domiciliés dans la région du mont Cœlius, non loin de la retraite où se cachait le pape saint Corneille, ils avaient entendu parler de l'ardent prosélytisme et des succès apostoliques du saint pontife ; ils demandèrent de lui être présentés et, après avoir appris de lui la doctrine chrétienne, reçurent le baptême. Dès lors ils conçurent un grand désir de signer leur foi de leur sang ; cette grâce ne fut pas donnée à Dionysius, qui mourut bientôt. Mais quelques années ne s'étaient pas écoulées que Valérien, successeur de Gallus, et qui d'abord s'était montré favorable aux chrétiens, lança contre eux un édit nouveau de proscription. Pancrace fut saisi et mené devant le juge. En vain celui-ci, ému de sa jeunesse, essaya de le

séduire. L'enfant demeura ferme devant les flatteries comme en face des menaces. Il confessa avec un invincible courage la divinité de son Maître Jésus-Christ. Condamné promptement à mort, il fut conduit à la porte Aurélia et décapité. Son corps, abandonné en proie aux chiens, fut recueilli par une illustre chrétienne. Octavilla, qui l'ensevelit avec honneur.

13 MAI

SAINT JEAN LE SILENCIAIRE

ÉVÊQUE

(454-558)

En 454, il y avait quatre ans que Marcien régnait à Constantinople, appelé au trône par sainte Pulchérie, qui lui avait en même temps donné sa main. Cette année-là, le 8 janvier, naquit à Nicopolis, en Arménie, de deux nobles et riches chrétiens, Encratius et Euphémia, Jean, la gloire sainte de la laure de Saint-Sabbas. Il fut élevé dans la piété par ses parents ; sa jeunesse s'écoula dans l'exercice de l'humilité, de la pénitence et de la chasteté. Orphelin à 18 ans, il renonça à ses biens, dont il éleva une église en l'honneur de la très sainte Vierge et construisit un monastère pour lui et dix compagnons. Sa vertu y brilla d'un si vif éclat, qu'à l'âge de vingt-huit ans il fut élu par les citoyens et sacré par le métropolitain de Sébaste, évêque de Colonie, aux confins de l'Arménie et de la Cappadoce. Cet honneur ne le fit point sortir de sa modestie ; il continua, sur le siège épiscopal, son humble vie de moine. Mais il arriva qu'il se vit aux prises avec son beau-frère Pasinicus, gouverneur d'Arménie, qui, non content de porter atteinte au droit d'asile des églises, contrariait de diverses manières l'administration pastorale. Jean essaya vainement de le ramener à de meilleures dispositions ; il dut en appeler à l'empereur, qui était alors

Zénon, et vint à Constantinople défendre la cause de Dieu. Grâce à l'évêque Euphemius, il obtint justice. Mais ces luttes ne convenaient pas à son caractère doux et affectueux. Il résolut de renoncer à l'épiscopat. A l'insu des prêtres et des clercs qui l'avaient accompagné, il s'embarqua et vint à Jérusalem, inconnu de tous et s'enveloppant d'obscurité.

Après être demeuré quelque temps au service des pauvres vieillards hospitalisés au *Geronocomium* de Saint-Georges, l'amour d'une solitude profonde, d'une vie entièrement consacrée à la prière et à la contemplation, le conduisit vers un de ces déserts, à l'orient de la Ville sainte, où dans des grottes, dans de petites cellules groupées autour de l'habitation d'un supérieur, vivaient des anachorètes. C'est ce qu'on appelait des *laures*. Celle vers laquelle Jean se dirigea était nommée la Grande Laure ; saint Sabbas la gouvernait. Située à l'est de Bethléem, à mi-chemin de cette ville et de la mer Morte, elle contenait alors cent cinquante solitaires. Chacun, dans son humble asile, passait ses jours dans le silence, le jeûne, la prière et le travail manuel. Le dimanche de chaque semaine, tous se réunissaient à l'église commune pour prier ensemble ; ils prenaient alors un repas, le seul où on leur servît des mets cuits, — herbes ou légumes, — et recevaient de l'économe les joncs ou les roseaux qu'ils tresseraient le reste du temps dans leur cellule ; ils n'avaient de rapports avec personne, sinon avec l'abbé général, — car tous portaient le nom d'abbé, c'est-à-dire père, — ou pour quelque motif de charité.

Telle est la vie que, âgé de trente ans, Jean venait embrasser sous la direction de saint Sabbas. Il fut reçu, sans qu'il eût fait connaître sa dignité épiscopale, au même rang que tous les novices ; et tout de suite, sous les ordres de l'économe, il eut à remplir les plus bas emplois : aller chercher de l'eau au torrent, aider le cuisinier de la communauté, servir de goujat à ceux qui construisaient leur cellule, en entassant les pierres sèches et couvrant le toit d'une épaisse couche de terre grasse.

Deux ans se passèrent ainsi ; puis Jean fut chargé de l'hôtel-

lerie et de la maigre cuisine. C'est seulement la quatrième année qu'on lui permit l'usage d'une cellule ; les novices en effet vivaient en commun. Enfin, trois ans encore passés dans le silence, saint Sabbas le nomma économe général : la vénération de tous environnait sa vertu.

Aussi le saint supérieur de la laure conçut-il le projet de lui faire conférer le sacerdoce. Il l'emmena dans ce but à Jérusalem et le présenta à l'archevêque Élie. Jean se trouva fort embarrassé ; il n'eut d'autre ressource, pour sauvegarder son humilité, que de demander à Élie un entretien secret. Il lui dévoila la vérité : « Je suis évêque, lui dit-il ; mais je vous demande en grâce de ne pas le révéler, de peur que je ne sois obligé de quitter la laure. » Touché de cette prière, Élie promit de garder le silence : « Ce que Jean m'a révélé, dit-il à Sabbas, m'empêche de l'ordonner. » Sabbas fut consterné ; il crut s'être trompé sur la vertu de Jean et se plaignit à Dieu d'avoir permis cette erreur. Dieu eut compassion de sa douleur ; il lui envoya un ange pour lui révéler le mystère. Il comprit, il admira et, lui aussi, il garda le silence : aux yeux de tous, Jean continua de passer pour un simple et pauvre anachorète.

Et il arriva que plusieurs religieux, mécontents de la simplicité et de l'austérité de Sabbas, se révoltèrent contre lui ; le Saint ne voulut pas leur résister et préféra se retirer dans une autre solitude. Jean l'imita ; il s'en alla habiter dans le désert de Rouba, situé le long de la mer Morte. Il avait alors cinquante ans ; il s'y donna entièrement à la prière, ne sortant de son abri que tous les deux ou trois jours pour cueillir des pommes sauvages qui faisaient sa seule nourriture. Il demeura là six ans, exposé parfois à de grands dangers. Ainsi les Saracènes ayant fait irruption en Palestine et la mettant à feu et à sang, il ne dut son salut qu'à un lion, miraculeusement envoyé par Dieu pour le défendre. Lui-même l'a raconté à son biographe. « La première nuit, disait-il naïvement, en voyant ce lion qui dormait près de moi, j'ai bien eu quelque frayeur ; mais quand j'eus constaté qu'il ne s'éloignait de moi ni jour ni nuit et qu'il chassait les barbares, je me pris à chanter mes actions de

grâces à Dieu, qui ne laisse pas la malice des pécheurs s'exercer contre les justes. »

Enfin, par la protection et par les mesures énergiques de l'archevêque de Jérusalem, Sabbas rentra dans sa laure pacifiée. Il se hâta d'y rappeler Jean ; celui-ci accourut se remettre sous la conduite de son père vénéré et reprit auprès de lui sa vie de silence et de mortification : un jour, une indiscretion involontaire d'un religieux révéla que depuis nombre d'années il ne mangeait que du pain ; encore l'assaisonnait-il de cendres. Pour rassurer son humilité confuse de cette découverte, il fallut lui affirmer que beaucoup d'autres moines agissaient comme lui.

C'est dans l'exercice de ces vertus qu'il vit venir l'heure de son passage au ciel.

Il n'avait pas consacré sa vie entière à la contemplation : son zèle pour la foi le poussa à prendre sa défense contre les hérésies qui alors levaient la tête. A plusieurs reprises il engagea la lutte contre les origénistes, ou contre les partisans de Théodore de Mopsueste, le véritable patron du nestorianisme. Mais l'exemple le plus fructueux qu'il ait laissé aux fidèles est celui de l'humilité discrète et profonde où Jean, évêque de Colonie, voulut ensevelir et tint cachée à tous sa dignité surhumaine. Il mourut, âgé de 104 ans, le 17 décembre 557.

14 MAI

SAINT PACOME

CONFESSEUR

(292-348)

A peu près dans le même temps où saint Paul menait au désert une vie absolument solitaire, — où autour de saint Antoine et de saint Ammon se groupaient des ermites qu'unissait seulement, sans le secours d'aucune règle, la fraternité de la prière,

Dieu inspirait à saint Pacôme de fonder des monastères véritables, où s'inaugurerait la vie proprement religieuse, avec sa communauté de biens, sa constitution régulière, son obéissance à une autorité légitimement établie.

Pacôme naquit vers 292, en haute Égypte, près de la ville de Latopolis, — ou Esneh, — de parents païens. Englobé à 20 ans dans une levée militaire, probablement au moment de la guerre de Maximin contre Constantin et Licinius, il n'avait encore jamais entendu parler du Christ. Mais comme la troupe des recrues, traitées plus en prisonniers qu'en soldats, passait à Thèbes, les chrétiens, émus de cette misère, s'empressèrent à secourir de leur mieux les pauvres jeunes gens. Pacôme fut touché de cette charité ; il en connut le principe et qu'il fallait en chercher l'inspiration dans leur foi en un Dieu fait homme en faveur des hommes. Alors, élevant son âme vers ce Sauveur : « Dieu qui avez créé le ciel et la terre, dit-il, si vous daignez m'instruire de votre volonté sur moi, je vous promets de la suivre fidèlement et de remplir envers tous mes semblables tous les devoirs que me dictera votre amour. »

Dès qu'il fut libéré de la milice, — ce qui ne tarda guère, — il vint, sans retourner dans sa famille, au bourg de Chenoboscion ; il y demanda et reçut le baptême. Bientôt autour de lui s'agitèrent les intrigues d'hérétiques qui voulaient l'attirer à leurs sectes. Mais Dieu garantit sa simplicité de leur séduction et le guida vers un bon solitaire, nommé Palémon, qui s'était fait un ermitage sur le bord oriental du Nil, en face de Teutyrys. Palémon d'abord refusa de recevoir le nouveau venu et tenta de l'effrayer par l'austérité de sa vie. Mais la pénitence, la prière prolongée, c'était là ce qui attirait Pacôme. Tout de suite il se montra un excellent disciple, ne trouvant rien de difficile et rivalisant de veilles, de jeûnes et de travail avec le vieil anachorète. Un jour qu'il avait été chercher du bois en un lieu nommé Tabenne, au nord de Thèbes, un ange lui apparut et lui dit que la volonté de Dieu était qu'il s'y fixât : « Un grand nombre d'hommes viendraient l'y rejoindre, à qui il enseignerait une vie parfaite. » Il se sépara donc de

Palémon, avec l'approbation de celui-ci, et vint s'établir à quelque distance de Tabenne.

Bientôt affluèrent les imitateurs. Car à cette époque, où la liberté religieuse commençait seulement à s'épanouir, un besoin immense secouait les âmes, de s'éloigner du monde encore païen et corrompue et d'aller chercher Dieu seul, — un besoin de solitude et de sainteté. On cherchait des maîtres d'ascétisme : Pacôme s'offrait, on accourut. A ces désirs vagues encore et inexpérimentés, il fournissait une méthode pratique et sûre, forte en même temps et modérée, qui tout de suite donnait la paix sous la main de Dieu, comme devenu sensible dans l'autorité humaine. On disait qu'un ange même avait apporté du ciel à Pacôme sa règle écrite sur une table d'airain : et cette légende symbolisait la perfection toute divine et la sécurité du code nouveau. Et de fait elle nous apparaît complète du premier coup, arrivée sans tâtonnements à un point d'achèvement tel, que les règles postérieures des grands législateurs religieux pourront n'y guère ajouter, ne feront presque que l'adapter aux temps et aux vocations diverses. La carrière du moine s'ouvre par un noviciat de trois ans, où, sous la direction d'un ancien, il tâte ses forces et s'initie, s'assouplit, se modèle aux exigences de la loi monastique. Il doit apprendre à lire, s'il l'ignore ; il doit apprendre aussi les Psaumes et quelques parties de l'Écriture. Puis il est admis à revêtir l'habit, la tunique de gros lin aux manches courtes, qui descend aux genoux et que retient une ceinture, et le court manteau à capuchon, de peau de mouton corroyée, qu'il nomme *melota*. Ainsi vêtu, faisant profession d'une étroite pauvreté, d'une obéissance stricte, il prend place dans une des *familles* dont la réunion constitue le monastère ; chacune a son couvent séparé, son règlement particulier ; mais des heures fixées réunissent tous les frères pour la prière et le saint sacrifice, qui se célèbre le samedi et le dimanche seulement ; car parmi eux il n'y a point de clercs, ou ceux qui l'étaient au moment de leur admission n'en exercent pas les fonctions, pour éviter toute contestation et toute jalousie ; et on recourt au ministère de prêtres étrangers.

Chacun est laissé juge de ses austérités. La table, où du reste n'apparaissent ni la viande ni le vin, est servie d'herbes, d'olives, de fruits, de légumes rarement cuits et apprêtés à l'huile; le moine y vient s'asseoir à l'heure qui convient à son âge, à sa faiblesse, ordinairement vers 3 ou 4 heures du soir; il mange, la tête couverte, enfouie sous son capuchon, de manière à ne voir ni à être vu pendant cette occupation, qu'il juge basse et humiliante; la plupart achèvent vite, en quelques bouchées, ce repas frugal; beaucoup s'en abstiennent totalement.

La prière, comme de juste, est fréquente et longue; en dehors de celles que tous récitent ensemble, — la première vers minuit, — on peut se livrer à la méditation dans la cellule, ou même en travaillant. Car le travail est la règle universelle. Les *familles* sont constituées chacune d'un corps particulier de métier, qui est exercé par tous ceux qui la composent. Et s'il reste du temps, on l'emploie à tresser des nattes. Le travail, avant tout, est une occupation: sans doute son résultat sert au bien commun; les fruits en sont vendus pour l'intérêt du monastère. Mais la cupidité est odieuse à Pacôme et à sa règle: on ne doit pas travailler pour acquérir, pas plus que par vanité; l'abbé fait détruire ce qui a été fait, s'il est gâté par un de ces mauvais motifs.

Et sur tout le monastère priant ou travaillant règne le silence continuel; il n'est interrompu que par l'appel de la trompette qui convoque les moines à l'église ou le bourdonnement des voix qui chantent les psaumes. Quinze cents religieux cependant remplissent Tabenne, vont et viennent sur le vaste espace qu'occupe le monastère, sans parler des hôtes toujours affablement accueillis, soit que la curiosité les attire, soit qu'ils arrivent, de bien loin parfois, pour étudier, admirer, transporter ensuite en d'autres solitudes les précieuses règles.

L'âme de ce vaste corps, c'est Pacôme, organisateur merveilleux, père doux et fort tout ensemble. Nul ne s'entend comme lui à diriger d'un élan varié, mais un cependant, toutes ces volontés vers leur idéal céleste. Son humilité est telle,

qu'il semble le dernier de tous. « Il gouvernait les enfants que Dieu lui avait donnés sans songer jamais qu'il fût leur supérieur. Il voulait qu'un supérieur observât le premier ce qu'il prétendait faire observer aux autres, et qu'il vécût dans la mortification et dans les croix autant et même plus qu'eux. » Il prenait la rame dans les bateaux du monastère, pendant que les autres dormaient. S'il voyait quelques religieux trop empressés dans leurs repas, au lieu de les reprendre, il bornait lui-même sa nourriture à un morceau de pain qu'il trempait de ses larmes, et cet exemple était plus puissant qu'une remontrance pour rappeler à la modération. Un jour, étant dans un monastère fondé par lui et qu'il avait remis aux mains de son disciple Théodore, il alla travailler comme les autres à faire des nattes. Un enfant qu'on élevait là, le voyant à l'œuvre, eut l'audacieuse simplicité de lui dire : « Vous vous y prenez mal ; ce n'est pas ainsi que Théodore nous a montré à faire. » Aussitôt le Saint se leva, s'excusa et humblement demanda à l'enfant de lui apprendre sa méthode ; ensuite il se rassit, plein de joie, s'efforçant de reprendre son travail selon ces principes.

Sa vertu était récompensée, son autorité soutenue par des miracles. C'est ainsi que Dieu lui infusa la science des langues grecque et latine pour l'aider dans son ministère auprès des âmes. Mais bien loin de se féliciter de ces faveurs, il estimait beaucoup plus qu'un miracle la guérison d'une âme et ne se jugeait pas digne seulement de prier pour lui-même.

Il fonda pendant sa vie huit monastères semblables à Tabenne, entre autres celui de Peboou, dont il fit sa résidence. Ses religieux, dont le nombre fut de plus de 3 000, ne furent pas utiles qu'à eux-mêmes. Pendant les troubles que l'hérésie arienne causa en Égypte, ils furent les meilleurs soutiens, la plus grande consolation des chrétiens fidèles, et particulièrement de saint Athanase qui, pendant son exil, trouva son refuge parmi eux.

En 348, la peste ravagea ses monastères et bientôt fit périr plus de cent des fils de Pacôme. Le Saint les soigna avec une ten-

dresse de mère. Mais lui-même enfin fut atteint de la contagion et, après quarante jours de maladie, âgé seulement de cinquante-sept ans, il rendit à Dieu sa sainte âme le 9 mai. Sa fête néanmoins est célébrée le 14 dans l'Église latine et le 15 dans celle d'Orient.

15 MAI

SAINT JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE
CONFESSEUR
(1651-1719)

Parmi tous les amours qu'il a mis au cœur de sa sainte Église, Dieu, qui s'est fait nouveau-né pour les hommes, n'en a pas inspiré de plus tendre et de plus dévoué que celui des petits enfants, et spécialement des enfants pauvres. L'enfant, si méprisé par les païens, est, pour le christianisme, chose sacrée. Avant même sa naissance, il est par lui protégé ; aussitôt paru sur la terre, il est entouré de soins ; pas d'invention pieuse, d'attention maternelle dont il ne soit l'objet, pour son bonheur spirituel d'abord sans doute, mais aussi pour son bien temporel. Et en particulier l'Église n'a cessé, depuis sa fondation, de se préoccuper de l'éducation et de l'instruction des plus jeunes et des moins favorisés de ses fils.

Saint Jean-Baptiste de La Salle est un des plus admirables instruments de cette pieuse sollicitude ; et c'est une des gloires de l'Église de France de l'avoir produit, formé, façonné pour être, aux yeux et aux applaudissements du monde entier, l'apôtre par excellence des petits enfants du peuple.

Ces applaudissements ne lui sont pas venus tout de suite, si mérités qu'ils fussent. Nul Saint n'a mieux réalisé que lui la prédiction de l'Écriture : « Ils iront, semant leur grain dans

les larmes. » L'humiliation a été son lot, sa récompense unique, et, comme Notre-Seigneur, il a fallu qu'il fût mis sur la croix et qu'il y mourût pour attirer tout à lui.

Jean-Baptiste de La Salle naquit à Reims le 30 avril 1651, premier-né des sept enfants de Louis de La Salle, conseiller au présidial, et de Nicolle Moët, qui appartenait aussi à une famille de robe. Le père et la mère, le grand-père et la grand'mère étaient également de fervents chrétiens, et Jean-Baptiste n'eut aucune peine à former, sous une si pieuse direction, son âme naturellement bonne et inclinée vers les choses de Dieu. Dès l'âge de onze ans, son parti était pris d'entrer dans la cléricature ; ses parents eurent la foi courageuse de ne pas disputer au Maître souverain l'aîné de leur famille, grand mérite à cette époque. Le 11 mars 1662, élève depuis deux ans du collège des Bons-Enfants, il reçut la tonsure et bientôt fut pourvu d'une prébende de chanoine de la cathédrale. Il continua ses études, accordant de son mieux avec elles l'assistance obligatoire au chœur. Celles-là achevées, et même une première année de théologie, il partit pour Paris, où l'attirait la renommée mondiale de la Sorbonne et peut-être surtout la réputation de piété qui commençait à couronner le séminaire de Saint-Sulpice, tout récemment fondé par M. Olier.

C'est à Saint-Sulpice que l'abbé de La Salle préluda vraiment à sa sainteté. Cependant il n'y resta que dix-huit mois. Son père et sa mère moururent tous les deux en 1671 ; devenu chef de famille, malgré ses vingt ans, il dut revenir à Reims. Dans sa nouvelle situation, il se montra supérieur à toutes les difficultés ; surtout il continua à s'avancer vers la perfection, dans laquelle il trouva un maître excellent : le jeune chanoine et théologal Nicolas Roland. Celui-ci lui apprit définitivement que « le royaume de Dieu ne consiste ni en pensées ni en paroles, mais dans la fidélité, les violences continuelles à ses inclinations, dans la désoccupation de toutes les créatures, dans le renoncement à soi-même et dans l'amour pour les trois compagnes du Sauveur : la pauvreté, le mépris et la douleur. » La leçon, accueillie dans un cœur déjà bien préparé, fut efficace. Les

« trois compagnes du Sauveur » devinrent les inséparables de l'abbé de La Salle.

Cependant les études sacerdotales s'achevant, il hésitait, par humilité sans doute, à faire le pas décisif par la réception des ordres majeurs. Ce fut seulement le samedi saint, 9 avril 1678, qu'il fut ordonné prêtre. Bientôt il allait être saisi, comme malgré lui, et entraîné par la vocation divine dans une voie qu'il n'avait pas choisie, à laquelle il semblait que rien ne le préparât.

A cette époque, l'instruction primaire, toute aux mains de l'Église, était sans doute une de ses œuvres principales : chaque paroisse, ou à peu près, avait son école, ses écoles quelquefois, où les indigents recevaient gratuitement des leçons. Mais le difficile était, aux curés, de se procurer des maîtres bien formés, pour qui l'enseignement fût vraiment œuvre divine. Si des congrégations de femmes s'occupaient de l'éducation des filles, rien de pareil pour les garçons. Aussi bien chaque curé prétendait garder la haute main sur ses établissements et pour rien au monde n'eût consenti à y admettre une autre autorité que la sienne.

Or une dame très charitable de Rouen, M^{me} de Maillefer, qui, parente des La Salle, était originaire de Reims, voulut fonder en cette dernière ville une école qui groupât les enfants pauvres et, à cet effet, envoya à son jeune cousin un maître, Adrien Nyel. Ce n'était pas chose facile. L'abbé de La Salle s'y employa cependant si habilement, que l'école, acceptée par le curé de Saint-Maurice, s'ouvrit et réussit tout d'abord. Elle essaima même à Rethel, à Guise, à Château-Porcien, à Laon. Mais bientôt, faute d'une organisation sérieuse, tout périclita. Adrien Nyel, ardent apôtre, n'avait rien d'un administrateur. Tandis que, sous l'impulsion d'un zèle un peu vagabond, il abandonnait les maîtres qu'il avait installés dans ces villes, l'abbé de La Salle, qui ne les avait pas perdus de vue, se trouva, comme malgré lui, engagé à les conseiller, puis à les diriger ; enfin il les recueillit dans son hôtel. Les clameurs des siens indignés de ce voisinage le chassèrent bientôt de chez lui ; il

dut louer une maison pour s'y réfugier avec son petit troupeau (1682). Ce fut le commencement d'une vie toute d'humiliation, toute de pauvreté. Donnant à ses jeunes fils l'exemple du dénuement dont il leur prêchait la beauté, il se défit d'abord de son canonicat, puis, au cours d'une terrible famine, en 1684, de sa fortune entière, qu'il distribua en aumônes à tel point, qu'avant la fin du fléau, il fut réduit à mendier lui-même son pain.

Il se résolut à ce moment à fonder définitivement l'œuvre qui jusque-là vivait au jour le jour et, pour la stabiliser, à lui donner la forme d'une congrégation religieuse. Le 27 mai 1684, avec douze de ses meilleurs maîtres, il prononça pour un an le vœu d'obéissance. Ce vœu devait être renouvelé chaque année. Hélas ! au premier renouvellement, huit seulement se retrouvèrent. Ils persistaient cependant, choisissaient dès lors le costume sous lequel ils se populariseraient et qui leur vaudrait le surnom de *Frères-quatre-bras*, se nommaient eux-mêmes Frères des Écoles chrétiennes. Ils devaient vivre, — avec quelle gloire et quels mérites, on le sait dans le monde entier.

Dès lors aussi des essaims se répandirent ; des œuvres accessoires, sous l'impulsion du saint Fondateur, se greffèrent sur la principale : petit noviciat où de jeunes enfants, désireux déjà de vie religieuse, se formaient à la science et à la piété ; — écoles normales où l'on préparait des maîtres destinés aux écoles paroissiales ; — écoles professionnelles qui distribuaient un enseignement spécial et pratique ; — pensions de jeunes incorrigibles... L'abbé de La Salle écrivait pour les Frères des traités de pédagogie et de « bienséance et civilité chrétienne » ; et à l'usage des enfants, des grammaires, des catéchismes, voire des abécédaires. Il n'est rien, de tout ce qu'une science soi-disant laïque a cru inventer, qui n'ait été avant elle conçu, réalisé par l'homme de Dieu.

Mais avec quelles peines ! avec quelles douleurs ! dans quelles humiliations ! Que ce fût à Reims, — à Paris, où, appelé en 1688 par le curé de Saint-Sulpice, l'abbé de La Salle transporta d'abord le centre de son œuvre, — à Rouen, qui, en 1705, devint son

quartier général, partout la contradiction naissait, croissait, semblait devoir étouffer le pauvre grain qu'elle étioyait ; elle finissait par triompher. Les curés de Saint-Sulpice, bienveillants au fond, mais absorbés par le souci de garder *paroissiales* leurs écoles et de les former, non sur le plan du fondateur, mais selon leurs vues ou leurs goûts ; — l'archevêque de Paris, admirateur de l'abbé de La Salle, mais amené par l'intrigue qui le trompait, à priver le Saint de sa charge de supérieur et à lui substituer un de ses prêtres ; — l'évêque de Marseille, qui pourtant s'appelait Belzunce, prévenu contre lui par les claudages des jansénistes furieux de sa résistance à leurs séductions ; — l'archevêque de Rouen, qui l'avait appelé un saint et le privait, déjà sur son lit de mort, de tout pouvoir de juridiction dans son diocèse ; — la plupart de ses Frères, abusés, détournés de lui, se mettant sous le gouvernement d'étrangers, refusant même de l'abriter sous leur toit... — tout et tous se tournaient successivement contre lui. Et le malheureux Fondateur, doutant de lui, de son œuvre, de la volonté divine, mais toujours humble et ferme dans sa foi, demandait à ses Frères demeurés fidèles, — sans pouvoir l'obtenir que dans ses tout derniers jours, — d'être déchargé de son fardeau. C'est dans ces tempêtes que la mort arriva : douce, accueillie avec paix et bénédiction, elle le frappa tandis qu'une dernière fois il « adorait en toutes choses la conduite de Dieu à son égard ». C'était le vendredi saint, 7 avril 1719.

La mort apportait le triomphe : rien n'arrêta plus le développement immense de l'œuvre du Saint. De ce moment date sa diffusion irrésistible, son irrépressible popularité. L'histoire de la congrégation des Frères des Écoles chrétiennes est, depuis lors, presque identifiée avec celle de l'enseignement chrétien des classes populaires.

SAINT JEAN NÉPOMUCÈNE

MARTYR

(vers 1330-1383)

Le martyr du secret de la confession naquit en Bohême, à Népomuk, dans la région de Pilsen ; il tire son nom du lieu de sa naissance. Ses parents, d'honnête race et de médiocre fortune, l'obtinent dans leur âge avancé, par un pèlerinage à Notre-Dame ; c'est en reconnaissance qu'ils appelèrent leur enfant du nom de Jean, le fils donné par Jésus à sa Mère. On dit que, sur la maison où il venait au monde, des lumières célestes rayonnèrent, — comme, après son martyre, autour de son corps inanimé.

Le petit Jean, doué d'une grande piété, aimait à se rendre au couvent des Cisterciens, proche de Népomuk, et à servir, sans se lasser, plusieurs messes chaque jour. Il commença ses études fort brillamment aux écoles célèbres de la ville de Staab, non loin de Pilsen ; puis il se rendit à Prague, pour s'y livrer, avec un succès égal, à la philosophie, à la théologie, au droit canon. Docteur en toutes ces sciences, il se prépara au sacerdoce par une retraite d'un mois, tout entière donnée à la méditation et à la pénitence. Et une fois prêtre, il se consacra à la prédication. Les succès apostoliques qu'il remporta par une parole éloquente, mais surtout animée du plus pur esprit de Dieu, furent tels que l'archevêque de Prague ne tarda pas à le nommer chanoine de sa cathédrale et prédicateur du peuple chrétien. Bientôt sa réputation, parvenue aux oreilles de la cour, excita dans le roi Wenceslas un grand désir d'entendre le célèbre orateur. Jean prêcha devant lui un Avent qui dépassa toute attente. Le roi, la reine, Jeanne de Bavière, en furent ravis. Ils lui proposèrent d'abord l'évêché de Leitmeritz, puis la prévôté de Wischeradt, à laquelle, avec un revenu de quatre-vingt mille florins, était attachée la plus haute dignité ecclésiastique après celle de l'archevêque de Prague. Mais Jean refusa l'un comme l'autre, redoutant l'honneur et soucieux seulement de

convertir les âmes. Il dut cependant accepter la charge d'aumônier des princes, et bientôt même la reine voulut lui confier la direction de sa conscience.

De son côté Wenceslas, tout d'abord, subissait le charme et l'influence de l'homme de Dieu ; pendant quelque temps il acceptait, demandait même ses conseils et ses avertissements. Mais bientôt son caractère, naturellement violent et même féroce, encore gâté par les flatteurs et le pouvoir absolu, rejeta toute contrainte. Et comme Jean croyait devoir lui faire des représentations et s'opposer à sa tyrannie, le roi commença de le haïr. Il en trouva bientôt un autre motif qui devait coûter la vie à l'homme de Dieu. Les passions infâmes dont il était l'esclave s'accommodaient pourtant avec un amour ardent pour la reine Jeanne, un modèle de douceur et de piété. Et cet amour se traduisait par une jalousie atroce qui l'emportait à tous les excès. Elle en vint au point qu'il voulut connaître les plus intimes secrets de la princesse, ceux dont son confesseur Jean était le seul confident. Il eut l'audace de demander à celui-ci de les lui révéler. « Une femme, une reine surtout, ne devait rien avoir de caché pour son époux : l'intérêt de leur union, de leur famille, de l'État même en faisait une loi. Que Jean consentît à calmer, par ses révélations, les troubles, les chagrins inquiets dont le roi était dévoré ; les richesses, les honneurs seraient l'abondant et juste salaire de sa complaisance. » Jean ne pouvait en croire ses oreilles ; il fit appel à toute son autorité, à toute son éloquence pour protester contre les prétentions du prince et lui faire comprendre à quel crime il le provoquait. Wenceslas, effrayé, parut renoncer à son projet ; mais il garda au prêtre un profond ressentiment et se réserva pour une occasion meilleure.

A quelque temps de là, il trouva du moins celle de montrer sa rancuneuse colère. Un malheureux cuisinier avait fait déposer sur la table royale un chapon mal rôti. Le tyran, furieux, ordonna de saisir le maladroit, de le mettre à la broche et de le cuire à petit feu. Les courtisans étaient terrifiés, indignés ; mais ils n'osèrent rien dire. Seul, Jean éleva la voix pour dé-

fendre la victime et flétrir le bourreau. Wenceslas le fit aussitôt jeter en prison ; il l'y garda plusieurs jours, enfermé sans nourriture dans un abominable cachot. Ensuite, le croyant réduit par la misère et par la faim, il lui envoya un seigneur pour lui présenter ses excuses au sujet de sa colère et le prier, en signe de pardon, d'accepter de venir s'asseoir à sa table. Pendant le repas, il se montra plein d'affabilité et de respect ; puis, écartant les témoins, il tenta contre la discrétion sacerdotale du confesseur un nouvel assaut, où il mêlait les menaces aux promesses. Mais Jean ne pouvait ni ne voulait céder. Alors la fureur du despote éclata. Il fit reconduire le héros en prison ; sous ses yeux on l'étendit sur un chevalet, on lui brûla les flancs avec des torches enflammées. Mais le bourreau se lassa plus vite que le martyr ; Wenceslas s'éloigna, abandonnant sa victime pantelante, mais invaincue.

Peut-être la reine, avertie de ces scènes cruelles, sollicita son époux en faveur de Jean ; peut-être Wenceslas eut peur de l'éclat dont la persécution couronnerait le prêtre : il le relâcha. Mais celui-ci, soit qu'il devinât la haine inassouvie du roi, soit qu'il fût prévenu par une lumière divine, ne pensa plus qu'à se préparer à la mort. Prêchant au peuple sur ces paroles de l'Évangile : *Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus...* il fit clairement entendre, non sans en manifester sa joie, le sort prochain qui l'attendait. Et tout à coup l'avenir s'ouvrit à ses yeux ; il fondit en larmes et prédit les infortunes qui bientôt s'abattraient sur la Bohême : les luttes religieuses, l'hérésie maîtresse, la persécution renversant les églises, brûlant les monastères, le sang répandu à flots, tout ce qui se passerait lorsque Jean Huss bouleverserait ce malheureux pays. Puis il voulut, pour mieux armer son âme, faire un dernier pèlerinage à la sainte Vierge : à Bruntzel, on vénérât une antique image de Marie, apportée jadis par les saints Cyrille et Méthode. C'est là que Jean, fidèle dévot de la Mère de Dieu depuis sa tendre enfance, vint lui recommander la lutte suprême qu'il prévoyait toute proche.

Il rentra à Prague, le soir de la vigile de l'Ascension. Comme

il passait devant le château, le roi, à la fenêtre, l'aperçut. Soudain sa jalousie, sa rancune se réveillèrent ; il donne un ordre : on court vers Jean, on le ramène. Et sans préambule Wenceslas interpelle le confesseur de la reine : « Écoute, prêtre, tu vas mourir, si immédiatement tu ne me révèles la confession de ma femme et tout ce qu'elle t'a dit. Parle, ou, par Dieu, tu boiras l'eau de la Moldau ! » Jean ne daigna pas répondre ; son silence et son regard disaient assez sa résolution. Aussitôt l'ordre est donné ; on l'entraîne dans une chambre voisine, en attendant que la nuit vienne couvrir son supplice. Alors, les mains et les pieds liés, du haut du pont qui franchit la Moldau et rejoint les deux parties de la ville, on le précipite dans la rivière.

La tête se fracassa sur les arches du pont ; les dures arêtes des piliers meurtrirent et ensanglantèrent les épaules ; le corps roula dans le courant ; mais, tandis qu'il le suivait doucement, tout à coup de nombreuses flammes apparurent, l'environnant, l'escortant, frôlant les vagues qu'une crue récente grossissait. Le prodige fut vu de la ville entière, accourue à ce spectacle. La reine en fut témoin ; sur-le-champ elle alla le faire remarquer à Wenceslas et lui en demander la raison. Mais lui, farouche, se déroba subitement et trois jours demeura invisible.

Le crime cependant ne tarda pas à être divulgué. On avait tout lieu de redouter la colère du tyran, si on rendait au martyr les honneurs de la sépulture. Néanmoins les chanoines eurent ce courage : ils recueillirent le saint corps que la rivière avait déposé à sec sur sa rive et le portèrent dans l'église Sainte-Croix, qui était voisine. Les fidèles affluèrent immédiatement ; leur pieux respect, leur indignation, leurs prières, récompensées par plusieurs miracles, émurent Wenceslas : il donna l'ordre d'interrompre ce concours et de jeter le corps saint dans un coin de l'église. Mais la vénération du peuple ne le permit pas. Au son de toutes les cloches, une immense procession s'organisa, portant les restes bénis, d'où s'exhalait un parfum délicieux ; elle traversa toute la ville en grande pompe et vint les déposer dans la cathédrale, au milieu des chants et des larmes.

Le culte de saint Jean Népomucène s'établit dès ce moment ; son tombeau fut toujours honoré par les prières de nombreux pèlerins ; les empereurs d'Allemagne venaient s'y agenouiller. C'est à leur requête qu'en 1729 Benoît XIII publia la bulle de la canonisation du saint martyr. Dix ans auparavant, l'archevêque de Prague avait ouvert le tombeau et reconnu les reliques : il trouva le corps intact, portant rouges et bleuâtres les blessures faites par sa chute dans la Moldau. La langue était restée aussi fraîche, aussi souple et vermeille que celle d'un homme vivant : ainsi Dieu consacrait et glorifiait la discrétion sacerdotale.

17 MAI

SAINT PASCAL BAYLON
CONFESSEUR
(1540-1592)

Saint Pascal Baylon naquit l'an 1540 à Torre Hermosa, bourg de la province d'Aragon. Ce fut, selon les uns, le 17 mai ; selon les autres, le jour même de Pâques, circonstance qui lui aurait valu son nom. Ses parents étaient de pauvres cultivateurs ; aussi, dès son bas âge, il fut employé à garder les troupeaux. Mais, très pieusement élevé par sa mère, il trouvait à son métier de berger l'avantage de se livrer plus aisément à la prière, ce qu'il faisait avec une grande et merveilleuse assiduité. Il aimait déjà spécialement la sainte Mère de Dieu ; il conduisait volontiers son troupeau vers une chapelle consacrée à Marie et s'y agenouillait longuement. Seul, sans autre aide que celle de quelque passant obligeant, il apprit à lire et à écrire, afin de pouvoir transcrire et réciter l'office de la sainte Vierge. Il avait peu de goût à fréquenter les autres bergers, dont il redoutait le bavardage et les jurements ; aimable toutefois envers tous,

et dans sa gravité n'ayant rien de farouche ni de distant. Avec un rare sentiment de justice, il était toujours sur ses gardes pour empêcher son troupeau de faire tort aux champs voisins ; son scrupule allait si loin, qu'il notait soigneusement ce qui avait été brouté par ses chèvres aux dépens des différents propriétaires et demandait à son maître de lui retenir sur ses gages de quoi les indemniser. Ce maître, Martin Garzia, appréciait fort son jeune serviteur, au point qu'il lui offrit de l'adopter et de lui transmettre tous ses biens. Mais déjà dans l'âme de l'adolescent était né le désir de la vie religieuse ; il refusa l'offre généreuse, en disant qu'il avait choisi de servir Dieu dans la pauvreté.

Des amis lui conseillèrent donc de se présenter au monastère cistercien dont dépendait sa bourgade natale ; mais il en craignait l'abondance relative et cherchait un dénuement plus complet. C'est pourquoi il vint jusque dans la province de Valence, vers un couvent de Frères Mineurs franciscains de l'Observance, dédié à Notre-Dame de Lorette et situé près de la ville de Monforte. Il y entra en 1564.

Il aurait pu aspirer au sacerdoce ; son humilité voulut se contenter du modeste degré de frère convers. Et toute sa vie se passa dans cet emploi, bien petit aux yeux du monde, mais qu'il sanctifia par l'exercice continu de la plus haute sainteté. L'obéissance le fit souvent changer de lieu ; partout il parut le modèle des fervents religieux parmi lesquels il vécut. Ce ne fut jamais qu'un pauvre réfectoier, jardinier, portier ; mais ce fut un grand saint, jusqu'au jour où, simplement comme il avait tout fait, il s'étendit sur sa misérable couche pour y rendre doucement sa douce et bonne âme à Dieu, le jour même de la Pentecôte, 17 mai 1592, à l'âge de cinquante-deux ans.

Il avait usé sa vie par une mortification cruellement austère. Sa nourriture se réduisait presque au pain et à l'eau, tout au plus à quelques herbes ou à des légumes ramassés parmi les restes du repas offert aux pauvres. Il dormait trois ou quatre heures seulement, sur le sol ou sur une planche, avec une bûche pour oreiller ; encore ne s'étendait-il point, mais se ramassait sur

lui-même, dans un coin de sa cellule, les jambes repliées, afin de ne point trouver d'aise même dans son sommeil. Jamais il ne porta qu'une seule tunique, quel que fût le froid ; et sous ce vêtement il cachait un cilice fait de rude crin ou semé d'épines de chardon, et une chaîne de fer qui serrait ses reins ; il se flagellait presque toutes les nuits ; en plein soleil, il travaillait tête nue ; il allait presque toujours nu-pieds.

Mais sa pénitence n'était pas au-dessus de sa pauvreté. C'était celle-ci qui l'avait attiré chez les Frères Mineurs ; il l'aima toujours comme une mère. Sa misérable cellule ne contenait qu'une vieille couverture déchirée, une croix de bois, une image de la sainte Vierge en papier, un encrier fait d'un roseau : car il écrivit quelques ouvrages de piété, admirables de doctrine et de science ascétique, sur d'informes morceaux de papier, ramassés çà et là, recollés ensemble et grossièrement rattachés. Son unique vêtement, il le rapetassait lui-même de lambeaux pris un peu partout, avec une aiguille trouvée dont il avait refait la pointe et des bouts de fil soigneusement mis de côté. Lui-même aussi réparait ses sandales ; mais il n'en usait que lorsqu'il s'était blessé un pied, et seulement pour ce pied malade. Jamais du reste il ne consentit à revêtir une tunique, une sandale neuves ; tout ce qu'il portait devait d'abord avoir été usé par un autre.

Il ne faudrait pas croire que cette pauvreté, cette pénitence étaient tristes ou moroses. Rien n'était plus cordial, plus joyeux, même plus gai que le frère Pascal. Il aimait à chanter doucement, en faisant son emploi, des cantiques et des mélodies pieuses. Il s'acquittait de son travail, qui remplissait exactement toutes ses journées, avec allégresse, avec entrain. Il accueillait frères, pauvres, étrangers avec un sourire engageant et d'affables paroles. Un jour un frère, passant près du réfectoire, entendit un bruit inaccoutumé : la porte était fermée, il eut la curiosité d'approcher son œil de la serrure. Et il vit frère Pascal, le visage animé, riant, dansant, le chant aux lèvres, en l'honneur de la sainte Vierge, dont la statue ornait la muraille et que son regard fixait avec tendresse.

Car la vertu du frère Pascal était d'une simplicité enfantine et charmante. Elle lui faisait accepter de bonne grâce, comme un bienfait, ce qui aurait à un autre semblé quasi intolérable. Un de ses supérieurs, peut-être pour l'éprouver, lui montrait une implacable sévérité. Un jour il lui adressa publiquement d'amers reproches : le frère avait cassé un vase d'olives. Le gardien le força à porter au cou les fragments du vase, en l'appelant *sans souci, sans soin*. Le saint vint lui baiser la main en signe de reconnaissance. Comme il retournait à sa porte, où l'appelait la cloche, un religieux voulut le plaindre : « Non, non, dit le frère Pascal, c'est le Saint-Esprit qui a parlé par notre Père gardien. »

Avec la même simplicité il était au service de tous, plein de petites et délicates attentions pour les frères qui avaient quelque besoin, pour les pauvres qui venaient tendre la main à la porte ; il courait chercher des légumes pour les mendiants, et si le jardin était déjà dévasté, il leur rapportait au moins une fleur avec une excuse et un bon sourire. Mais Dieu plus d'une fois aida sa charité, lui donnant le pouvoir de guérir des maux graves ou de multiplier pain ou légumes.

Son obéissance toujours exacte et empressée alla un jour jusqu'à lui faire affronter la mort. En un temps où les Huguenots révoltés inondaient la France de sang, le provincial de Valence eut besoin de recourir au Père général des Franciscains, Christophe de Cheffontaines, qui habitait Paris. Il fit choix du frère Pascal comme messenger. Et celui-ci, qui savait la haine des protestants pour tous les religieux et pour les Espagnols en particulier, n'hésita cependant pas à accepter la mission. Il partit nu-pieds à son ordinaire, vêtu de sa robe rapiécée. Il traversa la France entière au milieu des plus grands dangers, partout mal accueilli et souvent à coups de pierre, confessant à plusieurs reprises sa foi au péril de sa vie, n'échappant à la mort que par une providence spéciale. Et enfin il revint avec le regret de n'avoir pas obtenu le martyre pour attester sa croyance à la sainte Eucharistie.

Car la dévotion à la Présence réelle était sa dévotion de choix.

Avec l'amour de Marie, dont le Rosaire ne quittait guère ses mains, rien ne lui était plus à cœur. Aussi passait-il tout son temps disponible au pied de l'autel : portier, c'était là qu'on le trouvait, agenouillé, toutes les fois qu'il n'était pas réclamé à la porte ; il servait toutes les messes qu'il pouvait avec une extraordinaire piété ; il communiait, dit son biographe, « non pas en tordant les traits de son visage ou en poussant d'énormes soupirs, comme les débutants de la spiritualité, enivrés du vin de leur imperfection, mais avec une allégresse modeste et paisible, qui rendait visible la joie intérieure de l'âme honorée par la présence d'un tel hôte. » Cet amour de Jésus-Hostie lui inspirait pour les prêtres un respect plein de vénération. Quand il en recevait un à la porte du couvent, il se mettait à genoux devant lui, lui prenait la main entre les siennes, la baisait, l'appliquait à son front, sur ses yeux ; et il lui demandait humblement sa bénédiction.

Son ardente dévotion survécut à sa mort et Dieu voulut par un miracle montrer combien il l'avait eue pour agréable. Le saint corps inanimé avait été déposé dans l'église sur un lit funèbre, aux yeux émus de la multitude accourue pour le vénérer. Au premier rang, Jean Simone et sa femme étaient agenouillés avec leur fillette Catherine, dont ils imploraient la guérison par l'intercession du frère Pascal, tandis qu'à l'autel voisin un prêtre célébrait la messe. Et voici qu'à l'élévation de l'hostie, l'homme, qui contemplait le visage du saint mort, se leva en s'écriant : « Miracle ! miracle ! Frère Pascal ouvre les yeux ! » A ce cri, tous se tournèrent vers le lit funèbre ; et l'on vit distinctement, au moment où le prêtre élevait le précieux Sang, les yeux s'ouvrir de nouveau et se fixer sur le calice, jusqu'à ce qu'il fût reposé sur l'autel ; alors ils se fermèrent, et la petite Catherine fut subitement guérie.

Et c'est à cause de cette ardente dévotion au saint sacrement que saint Pascal Baylon, canonisé en 1680 par le pape Alexandre VIII, a été, par Léon XIII, déclaré patron de toutes les sociétés et associations établies en l'honneur de la sainte Eucharistie.

18 MAI

SAINT THÉODOTE ET SES COMPAGNES,

MARTYRS

(304)

En l'année 304, au moment où la cruauté de Galère publiait le quatrième édit de persécution, condamnant à mort tous les chrétiens, le consulaire Théotecne gouvernait la Cilicie. Il avait, en recevant sa charge, promis d'anéantir le christianisme dans sa province, et il s'y employait de son mieux, aidé par la fureur sectaire des païens et surtout des prêtres des idoles. Ce n'était que supplices affreux, morts atroces, déshonneur infligé aux vierges.

Alors vivait à Ancyre, capitale de la Cilicie, un homme, très attaché à la foi, nommé Théodote. Il avait été pieusement élevé par une vierge du nom de Técuse, qu'il appelait *sa mère* par reconnaissance ; marié, il exerçait la profession de cabaretier ; mais ce n'était pas pour s'enrichir. Son but était bien plutôt de rendre à ses frères des services de toutes sortes. A une époque où tous les objets mis en vente étaient à l'avance souillés par l'eau lustrale et l'oblation païenne, il trouvait moyen de fournir aux chrétiens du vin, du blé qui n'eussent pas été offerts aux idoles ; il soutenait le courage des confesseurs, ramenait au bien les pécheurs, aimait spécialement à donner aux martyrs une sépulture dont il était interdit, sous peine de mort, de les honorer. Il remplaçait ainsi de son mieux les prêtres, presque partout sauvagement poursuivis.

Or un jour il avait remonté le fleuve Halys, recherchant le corps d'un martyr, Valens, qui y avait été précipité. Arrivé au village de Mal, à une quarantaine de milles d'Ancyre, il rencontra quelques chrétiens qu'il avait eu récemment le bonheur d'arracher à la mort. Et comme, accueilli avec grande joie, il se proposait de manger avec eux sous une grotte voisine du

fleuve, il envoya chercher le prêtre de Mal, oublié ou négligé par les persécuteurs, pour qu'il bénît le repas. Tandis qu'ils mangeaient : « Voici, dit Théodote, un lieu bien propre à recevoir les reliques d'un martyr. — Oui, répondit Fronton, le prêtre ; mais d'abord il faudrait les avoir. — Eh bien ! reprit en souriant Théodote, j'aurai soin de vous en procurer ; en gage de ma promesse, voici mon anneau. Et vous, préparez à l'avance le monument qui les abritera. » Déjà il avait dans le cœur et sous les yeux la mort glorieuse que Dieu lui accorderait.

A son retour, la ville était bouleversée. Théotecne venait de faire saisir sept vieilles et vénérables vierges, de la vie la plus édifiante. Parmi elles était Técuse, qui avait formé la piété de Théodote. Après avoir essayé de leur arracher une apostasie, le tyran les avait fait jeter au caprice des débauchés ; ceux-ci, touchés de leurs larmes, les respectèrent. Alors Théotecne les condamna à prendre place dans une honteuse procession rituelle, où l'on portait, où l'on baignait dans un étang voisin les statues de Diane et de Minerve. Puis, sur leur refus de revêtir le costume des prêtresses de ces divinités, on leur attacha au cou d'énormes pierres et on les jeta à l'eau.

Théodote, en apprenant l'arrestation de sa vieille amie et de ses compagnes, s'était jeté à genoux et implorait de Dieu, avec larmes, qu'il leur donnât le courage de persévérer jusqu'à la récompense. Enfin on vint lui annoncer leur triomphe. Il ne lui restait plus qu'à retrouver les saints corps et à leur donner une sépulture honorable. Grâce à une violente tempête, au milieu d'une nuit profonde qui s'éclaira soudain, sur le lieu du supplice, d'une croix resplendissante, ses compagnons et lui purent gagner l'étang ; l'eau, refoulée par le vent, avait découvert les reliques des martyres. Les cordes qui les retenaient aux pierres furent coupées, les corps enlevés et déposés dans un tombeau près de l'église des Patriarches.

Mais l'enlèvement fut connu bientôt ; Théotecne, sommé par les païens d'en trouver l'auteur, mit à la torture les chrétiens que l'on put saisir. L'un d'eux, — un complice de Théodote

dans son pieux larcin, — ne résista pas aux tourments ; il dénonça le chef de l'entreprise, révéla le lieu où les corps étaient ensevelis. Ceux-ci furent déterrés et brûlés publiquement. Théodote, averti, prévint son arrestation ; il se rendit au tribunal, qu'entouraient, au milieu d'une foule nombreuse, les chevaux, les crocs, les chaudières brûlantes, les roues, tout l'appareil de la torture. A peine s'il leur jeta un regard intrépide. Le juge vit bien à qui il avait affaire ; n'espérant pas l'effrayer, il tenta de le séduire par les plus brillantes offres d'honneur : « Renonce seulement, lui disait-il, à ce Jésus que mon prédécesseur Pilate mit en croix. » Théodote releva vivement l'injure faite à son Maître divin. Au milieu du silence, il revendiqua pour lui la gloire suprême, comme les droits souverains, et traça un rapide et enthousiaste tableau de sa vie, de sa mort, de sa résurrection. Bientôt les clameurs irritées des prêtres païens et de la foule ameutée l'interrompirent. Fouetté par cette colère furieuse, Théotecne bondit de son siège, en ordonnant aux bourreaux de commencer les supplices ; lui-même voulait leur donner son aide. Le Saint fut couché sur le chevalet ; les mains soudoyées des satellites, les mains bénévoles de la populace s'unirent pour le déchirer ; on fit appel à tous les instruments de torture ; les ongles de fer labourèrent les flancs, le feu les dévora ; sur les plaies qui ouvraient les entrailles, le vinaigre fut versé à flots. Théodote souffrait tout sans une plainte. Seulement lorsque des côtes brûlées et arrosées de vinaigre une vapeur s'éleva, âcre, empestée, il ne put faire que ses narines ne se crispassent. « Ah ! tu faiblis enfin ! s'écria le juge prêt à triompher. — Non, non, répondit le martyr ; et si tu peux davantage, ose davantage ! » Alors on lui frappa le visage à coups de pierre, on lui brisa les dents. La rage des bourreaux s'épuisa enfin. Il fallut reconduire en prison le héros ; mais lui, en traversant la foule et lui montrant ses plaies, l'invitait à reconnaître la puissance du Christ qui lui donnait la victoire.

Cinq jours après, une nouvelle comparution ramena Théodote devant le gouverneur. Les mêmes supplices se heurtèrent à la même bravoure. Il fallait en finir. De guerre lasse, Théo-

tecne prononça la sentence : « Théodote, le protecteur des Galiléens, l'ennemi des dieux, qui désobéit aux ordres des empereurs et me méprise moi-même, subira la peine du glaive ; et son corps sera brûlé, afin que les chrétiens ne puissent l'ensevelir. » Sur le lieu de son triomphe, Théodote fit une touchante prière : « Seigneur Jésus, créateur du ciel et de la terre, qui n'abandonnes pas ceux qui espèrent en toi, je te rends grâces de faire de moi un digne citoyen de la patrie céleste, de m'appeler à partager ta gloire ; je te remercie de m'avoir donné de vaincre le dragon et de briser sa tête. Donne le repos à tes serviteurs, arrête à moi la violence de nos ennemis, donne la paix à ton Église, arrache-la à la puissance du diable. Amen ! » Et, voyant des frères en larmes : « Ne pleurez pas, leur dit-il ; mais remerciez Notre-Seigneur Jésus-Christ qui m'accorde d'achever ma course et de surmonter l'ennemi. Quand je serai au ciel, je prierai pour vous avec confiance. » Il tendit le cou et sa tête tomba.

Mais quand on eut jeté le corps sur le bûcher, une lumière surnaturelle l'enveloppa, et nul n'osa mettre le feu au bois. Théotecne, averti, donna l'ordre de veiller du moins sur les restes du martyr et d'empêcher qu'on les enlevât.

Le soir venu, les soldats, qui les avaient enfouis sous un monceau d'herbes et de feuillages, s'apprêtaient à prendre leur repas, lorsqu'ils virent approcher un vieux paysan conduisant une ânesse chargée de vin. Ils l'invitèrent à prendre place parmi eux, plutôt que d'aller frapper à une hôtellerie. Le vieillard accepta ; il leur offrit de son vin, qui était bon et qui délia les langues. Mis en joie, les soldats lui apprirent les événements de ces jours ; leur faction, l'endroit où était le corps. Or le paysan n'était autre que le prêtre de Mal, Fronton. Il admirait en lui-même comment se réalisait la promesse de Théodote : c'étaient ses propres reliques que lui avait promises le martyr ; il ne fallait que s'en emparer. Avec une feinte bonhomie, il engagea les soldats à boire encore, encore, de son excellent vin, tant et tant qu'ils s'endormirent lourdement. Alors, sans bruit, il chargea le cadavre saint sur l'ânesse, la chassa, confiant à Dieu

et à ses anges de la conduire au but. Lui-même attendit pour ne pas éveiller de soupçon ; le jour venu, il fit grand bruit : « Son ânesse était perdue ; l'avait-on volée ? » Avec des plaintes répétées, il commença ses recherches, et celles-ci, s'étendant peu à peu, le reconduisirent enfin, sans soupçons, jusqu'à son bourg de Mal.

C'est ainsi que les reliques de saint Théodote reçurent les honneurs d'une sépulture bientôt environnée d'hommages.

19 MAI

SAINT YVES
CONFESSEUR
(1253-1303)

Le manoir de Kermartin, près de Tréguier, était une lourde bâtisse, très modestement seigneuriale. Son maître, Héloury, — qui peut-être avait suivi, à la première croisade de saint Louis, le duc Pierre de Dreux, dit Mauclerc, — n'était en somme, tout noble qu'il fût, qu'un assez gros propriétaire terrien, faisant lui-même valoir son domaine. Vers 1251, il épousa Azou, — ou Aude, — fille du seigneur de Quenquis, son proche voisin. De ce mariage, après une fille Catherine, avant trois autres enfants, naquit, le 17 octobre 1253, Yves, qui devait être le patron de la Bretagne et des hommes de loi.

Tout le beau pays sur qui règne Tréguier était déjà illustré par un grand nombre de Saints, honorés dans d'innombrables chapelles. C'est au milieu de leurs souvenirs que fut élevé le petit Yves, dans une pieuse émulation de leurs vertus. Sa mère lui répétait souvent : « Vivez, mon fils, de manière à devenir un Saint. » L'enfant profita de ces exemples et de cette leçon. Il se montra tout de suite extrêmement pieux ; il aimait à entendre et à servir la messe ; sur ses petits camarades, qu'il pré-

chait parmi d'enfantines cérémonies, il exerçait une influence méritée par son joyeux caractère ; et déjà il ressentait pour les pauvres une pitié charitable qu'il satisfaisait en les soignant de ses mains. Il avait surtout pour sa mère une tendresse si vive, que, dit-on, à de grandes distances il restait en relations intimes avec elle. « J'entends sa voix, » disait-il à un ami, lorsque tous deux étaient fort éloignés de Kermartin. Et comme celui-ci s'étonnait : « Mets tes pieds dans la trace de mes pas, lui dit-il ; et toi aussi, tu entendras les paroles de ma mère. »

Douceur et piété montraient bien qu'Yves ne serait pas un soldat ; on le destina à la science. D'abord formé aux éléments avec un camarade un peu plus âgé que lui, Jean de Kergoz, — ou de Kerhos, — chez le recteur de Pleubihan, ses parents, quand il eut épuisé l'érudition du bon prêtre, se résolurent à l'envoyer continuer ses études à Paris. Il n'avait que quatorze ans, Paris était loin et dangereux, l'absence durerait de longues années. Mais Yves avait déjà une vertu assurée, une foi de Breton. Et puis on le confia au jeune Jean de Kergos, son ami, son répétiteur, qui serait son mentor et son compagnon fidèle. Les deux jeunes gens partirent en 1267.

Pendant neuf ans, soit rue du Fouarre, soit rue Jean-de-Beauvais, ils s'abreuvèrent à toutes les sciences du temps ; et même, dit-on, Yves professa quelque temps les belles-lettres. Mais surtout ils vécurent dans une réserve et une piété qui, pour Yves du moins, confinèrent bientôt à la sainteté. Dédaignant les commodités d'un lit, il prenait son repos à terre, sur un peu de paille ; il réservait pour les pauvres la portion de viande qu'on lui servait.

Cependant, avant d'achever sa théologie, qu'il avait commencé d'étudier aux leçons de saint Bonaventure, il résolut de se rendre à Orléans, alors siège de la science du droit ; car il voulait devenir jurisconsulte pour se consacrer à la défense des pauvres gens. Jean de Kergos et lui s'y acheminèrent en 1277. La vertu du jeune étudiant s'affirmait de plus en plus ; ses camarades témoignent de la pureté exquise de sa vie, de l'austérité qui le faisait s'abstenir de viande et de vin, de la piété avec

laquelle il assistait à la messe, au sermon et déjà récitait l'office divin.

Trois ans après, Yves, âgé de 27 ans, rompu à toutes les finesses des Décrétales et des Institutes, habile à la parole, et surtout animé d'une charité toujours en éveil, abordait la carrière d'avocat. Il est telles de ses plaidoiries qui demeurèrent célèbres et devinrent le thème de fabliaux du temps. Ainsi le procès de Tours : une pauvre aubergiste vint lui raconter, tout en émoi, le mauvais cas où elle s'était mise : deux aigrefins lui avaient confié une cassette qui, disaient-ils, contenait une forte somme : « elle la garderait et ne la rendrait pas à l'un hors de la présence de l'autre. » Quelques jours après, l'un des deux revenait et, alléguant un prétexte spécieux, redemandait la cassette, que, étourdiment, l'hôtesse lui remit. Bientôt ce fut le tour de l'autre compère de réclamer le bien commun ; affectant la colère, il reprocha durement à la pauvre femme son imprudence et l'assigna en restitution. Yves, touché de la naïve bonne foi de la malheureuse, vint avec elle devant le juge. Et quand le demandeur se présenta : « Nous avons un fait nouveau, dit-il ; la cassette est retrouvée. — Rendez-la donc ! — Oui ; mais, selon la promesse que nous avons faite, nous la remettrons aux deux propriétaires quand ils seront ensemble. » C'était trop juste ; la fraude fut découverte ; on sut que la précieuse boîte ne contenait que de vieux clous, et les deux escrocs furent pendus.

La réputation du jeune avocat devint bientôt si grande, que l'archidiacre de Rennes, Maurice, le choisit pour chancelier. Tout en remplissant ses nouvelles fonctions, Yves continuait ses charitables plaidoyers, le plus souvent gratuits, et reprenait ses études de théologie. Il recevait l'enseignement des Franciscains, et leur exemple, agissant fortement sur son âme, déjà bien avancée dans le service de Dieu, le détermina, — après, selon ses confidences, huit années de luttes intérieures, — à une vie de beaucoup plus parfaite. On a dit, mais sans fortes preuves, qu'il était alors affilié au Tiers Ordre de saint François. Quoi qu'il en soit, son dénuement devint extrême et sa cha-

rité n'eut plus de bornes. Dès lors, très pauvrement vêtu, et même se dépouillant parfois pour les misérables de ses humbles habits, ne connaissant plus d'autre couche que le plancher de sa chambre ou même la pierre des dolmens, ne se nourrissant que de quelques légumes, ne buvant que de l'eau, il consacra toutes ses ressources, et sa maison même, au soulagement des malheureux. Chaque jour il tenait pour eux table ouverte ; Kermartin, devenu sa propriété, l'était bien plus encore des mendiants et des vagabonds, qui venaient y abriter leurs loques et y satisfaire leurs fringales. Toujours affable, accueillant, le visage paisiblement souriant, il recevait les affronts que lui attirait parfois son zèle à défendre le bon droit accablé et impuissant ; sa main s'ouvrait largement pour l'aumône et sa voix s'élevait audacieuse pour la justice.

Cependant M^{gr} Alain de Bruc, évêque de Tréguier, avait refusé les lettres démissoriales qu'Yves, de Rennes, lui demandait pour recevoir les ordres sacrés. Il réclamait son saint et savant diocésain ; il lui conféra la consécration sacerdotale et lui confia la cure de Trédrez et la charge d'*official*, c'est-à-dire de juge représentant l'évêque et prononçant en son nom dans toutes les causes qui ressortissaient des tribunaux ecclésiastiques. La piété du saint s'exalta encore en montant à l'autel. « Avant qu'il vestit les vestements de prestre, le chief enclin, la face couverte de son chaperon, les mains jointes, en devotz soupirs et gemissements, se mettoit a genoulz en oroison devant ou de cousté de l'autel. En celebrant sa messe, souvente foiz lui decouroient lermes moult plantureuses. Sa messe accomplie, derechief il faisoit par semblable manière proluxe oroison. »

En 1292, il était transféré à Louannec ; cette nouvelle paroisse était bien éloignée de la piété des pêcheurs de Trédrez ; une fois même le saint recteur n'évita qu'à peine le coup de bêche dont cherchait à l'assommer un paysan qui lui en voulait. Mais peu à peu son ardente charité, son zèle à inspirer l'amour de la sainte Eucharistie eurent raison des mauvaises dispositions et même amenèrent d'éclatantes conversions parmi la noblesse des environs. Dieu contribuait, par le don des

miracles, à rendre fécond le ministère de son serviteur. Les prodiges qu'on raconte de lui sont sans nombre. Ainsi à deux reprises sa prière allongea les poutres, coupées trop courtes, que l'on destinait à un pont, à une toiture.

Mais l'âme du saint avait soif de ne vivre plus qu'en Dieu, comme elle vivait pour Dieu uniquement. En 1298, Yves obtint de renoncer à son officialité. Dès lors il se donna plus que jamais, presque sans trêve, à la prière. Il y passait des jours, des semaines, sans prendre de nourriture, en extase. Il en était venu à désirer de mourir. A une de ses pieuses pénitentes, Tiphaine de Keransez, qui se lamentait de ce désir : « Vous vous réjouiriez, dit-il, d'avoir vaincu un ennemi ; ainsi je me réjouis de la mort, car, avec la grâce de Dieu, je crois avoir vaincu le mien. » Enfin, quand avril 1303 touchait à son terme, il s'alita, ou plutôt s'étendit tout habillé sur une vieille courte pointe, la tête sur deux livres ; on ne put même lui faire accepter de les couvrir d'un peu de paille. Et c'est ainsi qu'après une agonie de deux jours, paisible, recueillie au milieu des larmes de quelques fidèles, le saint ami et défenseur des pauvres s'endormit en Dieu, le dimanche 19 mai 1303.

20 MAI

SAINT BERNARDIN DE SIENNE

CONFESSEUR

(1384-1444)

Bernardin Abbizerchi naquit à Massa, ville du territoire siennois, le 8 septembre 1380, l'année même où mourut sainte Catherine de Sienne. Son père, Tollo, avait gouverné Massa. Charmé de ses vertus, Binda Aveduto lui avait donné en mariage sa fille Nera ; mais trois ans après la naissance de son fils, Tollo la perdit, et lui-même la suivit dans la tombe en 1386.

Heureusement le petit orphelin, qui déjà montrait les meilleures qualités d'intelligence et de piété, trouva dans sa tante Diana et sa cousine Tobia, déjà veuve et tertiaire de Saint-François, deux mères qui l'entourèrent de tendresse et développèrent ses heureuses dispositions. Lorsqu'il eut onze ans, Diana étant morte, ses oncles le firent venir à Sienne pour continuer ses études. Il les acheva avec grand succès, mais surtout s'avança dans la pratique des vertus. Il avait une pureté de cœur et de corps qu'il préservait soigneusement des tentations par la pénitence, des attaques du dehors par une résistance parfois vigoureuse et même violente ; car en ce temps de corruption les agressions étaient souvent brutales contre l'innocence même des enfants. Mais il était bien gardé par son amour ingénu autant qu'ardent pour la Reine des Vierges ; il lui avait consacré sa vie et toute son âme. Avec cette gaieté piquante qui fut une de ses caractéristiques, il disait à Tobia un peu émue : « Je suis très épris d'une noble et très belle dame ; je vais la voir matin et soir ; je ne pourrais prendre mon repos, si je ne l'avais d'abord saluée. » Tobia, confiante cependant en celui qui l'appelait sa mère, fut assez intriguée pour surveiller attentivement les sorties du jeune homme. Et elle le vit ainsi arriver près d'une porte de la ville, la porte Camollia ; au-dessus de la voûte, une Vierge était peinte, qui montait au ciel, entourée d'anges chantant, dansant, jouant des instruments de musique. Bernardin s'agenouillait, la contemplait avec une ferveur ravie, lui adressait sa prière, hommage de filiale tendresse.

Une autre de ses tantes, Bartholomea, lui enseigna la dévotion au saint Nom de Jésus, qu'elle-même ne pouvait entendre sans un tressaillement de joie ; et d'elle sans doute vint à Bernardin le culte de ce Nom adorable qui fut une des forces, la plus efficace peut-être, de son apostolat.

Le jeune homme avait dix-huit ans lorsque soudain la peste éclata à Sienne avec une violence inaccoutumée, même en ces temps trop habitués à ses redoutables attaques. L'hôpital était rempli de mourants ; ceux qui les soignaient tombaient en si grand nombre, que l'on ne savait comment les remplacer. Le

directeur, découragé, croyait n'avoir plus d'autres ressources que d'abandonner les malades à la sainte Vierge leur patronne, lorsque Bernardin se présenta ; il s'offrait à se charger, avec quelques amis, du service de l'hôpital. « Si Dieu veut que je succombe, dit-il, j'accepte avec joie cette mort ! » Jusqu'à la fin de l'épidémie, pendant quatre mois, il dépensa près des pestiférés une charité qui ne reculait devant aucune fatigue ni aucun danger.

Alors, en récompense, Dieu l'appela à son service ; il lui ouvrit les portes du couvent des Frères Mineurs de San-Francesco. C'était le 8 septembre 1402 ; Bernardin remarquait plus tard avec attendrissement que cette date, qui ramène le souvenir de la naissance de la sainte Vierge, était celle des principaux événements de sa vie. Il resta peu de temps à San-Francesco. Deux mois après, avec la permission de ses supérieurs, il passait au couvent de Colombaio, situé à quelque distance de la ville. Outre l'avantage de l'éloigner de sa famille, ce couvent lui offrait celui, plus précieux encore, d'être petit et pauvre et d'appartenir à l'Observance, c'est-à-dire à la Réforme, qui alors commençait à se répandre dans l'Ordre de saint François.

Un an après, le 8 septembre 1403, ayant donné l'exemple de toutes les vertus religieuses, Bernardin de Sienne faisait profession ; un an encore, et le 8 septembre 1404, pour la première fois, il montait au saint autel. Et l'année suivante il était destiné à la prédication par le général des franciscains, Antoine-Ange Pireto.

Les premiers temps de son apostolat furent obscurs ; gardien du couvent de la Capriola, qu'il venait de fonder, il prépare les fécondes années qui suivront. Du reste sa voix grêle, sa poitrine faible semblent un obstacle très sérieux au succès : la sainte Vierge y pourvoit ; elle lui accorde les forces qui transformeront son organe. En 1408, à Alexandrie, il rencontre le grand dominicain saint Vincent Ferrier ; ils ont ensemble un entretien, au lendemain duquel Vincent, prêchant : « O mes enfants, s'écrie-t-il, il y a ici un frère mineur qui sera bientôt

illustre dans toute l'Italie par sa doctrine et ses exemples,... et c'est pourquoi je retourne en France, lui laissant le soin de vous instruire. »

En 1417, Bernardin était gardien du couvent de Fiesole. Une nuit, un novice, après une longue prière, parcourut le couvent en criant : « Frère Bernardin, ne cachez plus les talents que Dieu vous a donnés ; allez prêcher en Lombardie ! » L'appel est entendu. Le jeune gardien, ayant réfléchi, prié, consulté, entre dans la carrière qui s'ouvre à son zèle. Dès lors il sillonna toute l'Italie, infatigablement, jusqu'à son dernier jour ; il sera l'un des plus vaillants apôtres, l'un des plus merveilleux prédicateurs qu'ait connus le monde chrétien.

Certes le besoin en était grand à cette époque ; on sortait du grand schisme, on entrait dans la Renaissance. Le refroidissement de la foi, suite de celui-là, s'accroissait des tendances païennes et des vices de celle-ci. Contre ces malheurs, contre ces désordres, Bernardin combattit avec toutes les puissances d'une éloquence populaire, hardie, qui ne connaissait nulle crainte, qui à l'occasion ne reculait devant aucune audace. Dans un cadre dogmatique et même scolastique, net, mais souple, se prêtant aux digressions utiles ou délassantes, il déroulait une parole abondante, aisée, familière, pleine de bonne grâce, d'entrain, de gaieté même, *alla gagliardoza*, comme il disait lui-même. Les récits, les paraboles, les applications morales, toutes pratiques, très variées, se mêlaient aux exhortations ardentes, aux élans d'une âme brûlante, aux appels d'une charité divine. Comme un torrent, il entraînait les foules de ses auditeurs, réunis souvent en plein air au nombre de vingt ou trente mille, et qui, à défaut de la voix empêchée sans doute d'arriver à eux, se sentaient émouvoir par la seule mimique, expressive, suggestive, de l'orateur. Il parlait deux, trois, quatre heures ; et l'on conçoit quelle variété de moyens, quelle force d'autorité, quelle puissance de persuasion il lui fallait pour tenir ce monde attentif et comme suspendu.

Ainsi allait-il de la Lombardie à la Toscane, de Venise à Gênes, à Milan, à Padoue, à Ferrare, à Florence,... élevant la protes-

tation de la foi contre les vices du temps, remportant les plus signalées victoires : les ennemis s'embrassaient, qui la veille s'égorgeaient ou se bannissaient mutuellement ; les femmes jetaient dans le feu tout l'attirail de leur vanité ; on faisait des bûchers pour consumer sur la place publique les cartes, les dés et les mauvais livres. Les magistrats consacraient par leurs édits les réformes réclamées par l'apôtre. Et quand celui-ci s'éloignait, des multitudes le suivaient, pleurant, acclamant ; il fallait lever les ponts-levis pour arrêter cette poursuite.

Le grand instrument de conversion et de victoire dont usait Bernardin était une tablette sur laquelle il inscrivait, entouré de rayons, le monogramme du nom de Jésus. Il l'exposait à la vénération publique, il développait la grandeur et la puissance de ce nom divin ; on se prosternait devant lui, on l'adorait, on le gravait sur les portes des maisons et au fronton des palais publics, on le portait en processions immenses.

Tout ce succès, et particulièrement ce culte ardent du nom de Jésus, n'allèrent pas sans rencontrer des oppositions. Soit jalousie, soit zèle mal entendu, il se trouva des hommes pour accuser Bernardin d'hérésie et même d'idolâtrie. Deux fois le pape dut intervenir ; deux fois Martin V et Eugène IV rendirent honneur au zèle comme à l'orthodoxie du saint apôtre. Et de ce fait la dévotion qu'on voulait étouffer reçut de nouveaux accroissements. Le nom de Jésus fut glorifié en France, en Autriche, en Espagne, comme en Italie. Sainte Colette, sainte Jeanne d'Arc, saint Jean de Capistran, saint Jacques de la Marche, le bienheureux Bernardin de Feltre l'invoquèrent. En 1530, Clément VII en établit la fête ; depuis Innocent XII elle se célébra dans toute la chrétienté. Et c'est peut-être à saint Bernardin de Sienne que saint Ignace de Loyola doit l'idée d'avoir donné à sa compagnie le monogramme divin pour blason.

Cependant, en 1438, Bernardin dut interrompre ses prédications : il venait d'être nommé vicaire général de toute l'Observance ; avec la faveur des papes, il réussit à donner à la Réforme une extension qui la fit non seulement admettre et respecter

par les conventuels, mais enfin prédominer dans l'Ordre franciscain tout entier. Avec autant de largeur d'âme que de charité et de fermeté pour les points essentiels, notamment pour la pauvreté et l'humilité, il en fonda l'esprit et en détermina les bases inébranlables.

Mais la prédication l'attirait invinciblement. A force d'instances, il obtint du pape d'être déchargé de ses fonctions de vicaire général. Aussi bien, disait-il, sa vie touchait à son terme. Néanmoins, libre en 1442, il reprend ses courses apostoliques ; il retrouve à Milan, à Padoue, à Vicence, à Vérone, ses triomphes d'autrefois. En 1444, il donne à Massa, sa patrie, son dernier carême et prêche cinquante fois. Puis Dieu lui inspire de porter jusqu'au royaume de Naples la parole divine et l'appel à la pénitence. Il part pour ce long voyage, déjà malade, péniblement, mais vaillamment, porté sur un âne, puisqu'il ne peut plus marcher. C'était encore trop de fatigue. A sept milles d'Aquila, il faut le mettre dans une litière, et c'est mourant qu'il fait son entrée dans le royaume napolitain.

Il ne le sanctifia que par sa mort. Arrivé le dimanche avant l'Ascension au couvent de l'Observance, malgré les soins et les remèdes des plus habiles médecins envoyés par les magistrats, la maladie est plus forte. Le mercredi suivant, 20 mai 1444, veille de l'Ascension, ayant reçu les derniers sacrements, il croisa les bras, leva les yeux au ciel et, l'âme joyeuse à son ordinaire, le sourire aux lèvres, *ridenti similis*, il passa « de la pauvreté de la terre aux richesses célestes, de la misère à la félicité éternelle. de la mort à la vie qui ne finira pas ».

21 MAI

LE BIENHEUREUX ANDRÉ BOBOLA

MARTYR

(1592-1667)

La famille noble des Bobola était issue de Bohême. Au xiii^e siècle, elle passa en Lithuanie et se fixa dans le palatinat de Sandomir; elle s'était illustrée et enrichie, tenait dans le pays un rang des plus considérables, lorsque, en 1592, André vint au monde. Ses parents, très fidèles catholiques, confièrent aux jésuites de Sandomir l'éducation de l'enfant, qui se signalait déjà par ses talents naturels et son angélique innocence. Après d'excellentes études, le 31 juillet 1611, André se présentait au noviciat de la Compagnie de Jésus.

Fervent novice, étudiant remarquable, professeur habile qui développait également dans ses élèves l'intelligence et la piété, spécialement la dévotion à la très sainte Vierge, il aborda les études de théologie en 1618 et fut ordonné prêtre le 12 mars 1622, le jour même où l'Église décernait la couronne des Saints à Ignace de Loyola et à François-Xavier.

Dès lors il fut appliqué à la prédication et s'y montra tel, que l'estime publique l'égalait au vénérable Père Lancicius, un des plus saints personnages que la Compagnie de Jésus ait, à cette époque et dans ce pays de Pologne, donnés à l'Église. C'est à Vilna, en 1624, qu'il débuta dans ce ministère; il y excella tout de suite. « Le salut des âmes, a-t-on écrit de lui, était l'objet continuel de ses prédications. Aux grands et aux petits il était également cher, et avec une affabilité admirable il inspirait à tous ceux qu'il avait attirés dans sa familiarité, la volonté de vivre saintement. »

Autour de sa chaire se pressait une foule nombreuse où se coudoyaient des hommes de tous les rangs. Et son confessionnal était assiégé par tous ceux qui aimaient à trouver dans

le même homme la science de la direction et une bonté quasi divine. A trois reprises la peste ayant éclaté à Vilna, le Père André se mit au service des malades dans les hôpitaux remplis, les disputant à la mort, assurant leur salut éternel avec un courage et un zèle vraiment héroïques.

Enfin, en 1630, nommé supérieur de la résidence de Bobronisk, il se montra le vrai père de ses subordonnés ; ce fut avec tristesse qu'ils le virent obtenir par ses instances d'être libéré de sa charge. Dès lors il se consacra à l'apostolat des populations lithuaniennes ; il combattait le schisme grec qui les avait séduites ou les menaçait, avec un succès qui bientôt porta au comble l'irritation des prêtres soi-disant orthodoxes.

Cependant la Pologne tout entière était ravagée par les Kozaks révoltés. Ces bandes pillardes qui habitaient les rives du Dniéper prétendaient depuis longtemps avoir eu à se plaindre des injustices des Polonais de qui ils dépendaient. Soulevés, ils unirent à leurs griefs politiques leur haine de la foi romaine ; ils avaient fini par se donner au tsar de Moscou. En 1561, ils menaçaient Bobronisk. André échappa à grand'peine à leur fureur sauvage, qui n'épargnait aucune vie, surtout celle des prédicateurs catholiques et des jésuites. Il se réfugia à Pinsk, où le prince Radziwill, grand chancelier de Lithuanie, avait fondé un collège, et qui, couvert par les marais que forme la rivière du Pripet, restait avec ses environs à l'abri des agressions ennemies. Mais il le savait, et il le dit, c'était pour recevoir la palme du martyr qu'il venait dans ce pays.

Il l'évangélisa cependant, six années durant, au milieu de difficultés sans nombre, mais avec la consolation de voir ses fatigues produire des fruits abondants. La haine des schismatiques s'en accrut au point que la mort de l'apôtre fut résolue. On appela les Kozaks à l'aide. Ceux-ci, alliés au roi de Suède, guerroyaient en Pologne. Un beau jour on les vit arriver à Pinsk ; tout de suite ils y organisèrent le massacre. Parmi les victimes se trouvèrent plusieurs jésuites du collège.

A ce moment, le Père Bobola exerçait son zèle à Ianoff, ville voisine de Pinsk. Le 16 mai, il était au petit village de Perez-

dyle, à quelques milles de Ianoff. Les Kozaks, prévenus, s'y rendirent en hâte. Tandis que les uns commençaient à massacrer les habitants, d'autres s'élançèrent à la recherche du Père. Lui, cependant, averti et presque contraint par les habitants, était monté en voiture pour échapper à la poursuite. Or il arriva, par la permission de Dieu, que, tout au contraire, il rencontra la bande près de la ferme de Mohilno. A cette vue, le cocher épouvanté saute de son siège et se jette dans la forêt voisine. Le Père descend de voiture ; calme, heureux de la couronne qui se prépare, il s'agenouille sur la route. « Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu ! » répète-t-il.

Les Kozaks l'ont aperçu ; ils foncent sur lui au galop ; ils l'entourent, ils le somment de renoncer à sa foi, d'embrasser le schisme. C'est en vain. Alors la colère de ces sauvages s'enflamme ; ils saisissent le Père, le dépouillent de ses vêtements, l'attachent à un arbre et le flagellent. Et puis, n'obtenant rien, ils prennent des branches de chêne tendres et flexibles ; ils les trempent dans l'eau, les enlacent, les tordent en couronne ; ils en enserrant la tête du martyr ; en séchant, elles l'étreignent à la briser ; ils les tordent encore pour augmenter la souffrance, prenant garde de ne pas rompre les os du crâne. Ainsi flagellé, couronné, André commençait à ressembler étrangement à son maître Jésus.

Mais il fallait montrer leur proie aux camarades. « A Ianoff ! » crient les bourreaux. Ils attachent la victime par une corde aux selles de deux chevaux ; ils partent, l'entraînant avec violence. Deux d'entre eux se portent derrière ; armés d'une hache, ils activent la marche du Père, que la douleur ralentit. Deux blessures ensanglantent le bras gauche ; une autre atteint le bras droit.

Enfin épuisé, dévêtu, couvert de sang, la tête serrée dans sa couronne, André faisait son entrée sur la place d'Ianoff, au milieu des cris : « Le ravisseur des âmes ! Bobola ! Bobola ! — Qui es-tu ? lui crie Assavoula, le chef des Kozaks. Es-tu prêtre latin ? — Je le suis. — Chien, renonce à ta foi, ou je te l'arracherai avec le cœur ! — Ma foi ! c'est la vraie ! Je suis

né dans cette foi, j'y veux mourir. Et puissiez-vous l'embrasser aussi pour sauver vos âmes ! » Alors, transporté de fureur, le Kozak brandit son sabre et l'abat sur le Père, qui d'instinct lève le bras, pare le coup ; mais celui-ci frappe la main, qu'il sépare presque. Un second coup. Le martyr était tombé ; le sabre l'atteint au pied gauche et l'entame profondément.

Baigné dans son sang, André se taisait ; mais son regard se portait vers le ciel, doux et suppliant. Un Kozak crut y voir l'appel à la vengeance de Dieu ; de la pointe de son sabre, il crève un des yeux.

Ce n'était que le commencement des horreurs. « Jamais peut-être, dit le bref de béatification, un aussi cruel martyr n'a été soumis au jugement de cette congrégation. »

Tandis que les bourreaux cherchaient à imaginer de nouveaux supplices, une idée diabolique traversa leur esprit : au milieu de la place publique, une maison s'élevait, une boucherie, qui leur fournirait d'autres instruments de torture. Ils y traînent le martyr par une jambe avec des secousses qui la désarticulent et disloquent l'épine vertébrale ; ils vont maintenant le traiter « comme on traite un pourceau », le flamber ! Ils l'étendent sur une table, allument des torches de bois résineux, les promènent de toutes parts sur le misérable corps : « Renonce à la foi catholique ! criaient-ils. — Non, non ! Je meurs volontiers pour elle, comme ont fait les apôtres et les martyrs ! » A cette profession vaillante, les coups répondent avec les blasphèmes : assénés sur le visage, ils font sauter deux dents, mais ne contraignent pas le martyr au silence. Assez de flammes. On le retourne. A la vue de sa tonsure : « Elle n'est pas assez grande ! » crient les assassins. Avec un couteau, on décrit sur la tête un large cercle ; on soulève la peau, on l'arrache, découvrant les os du crâne ; on saisit les mains qui avaient reçu l'onction sacerdotale, on les râcle, on en retourne la peau, comme un gant. « Maintenant, il faut lui faire une chasuble ! » Et des épaules jusqu'aux cuisses on découpe des lambeaux qui sont arrachés avec la chair et dessinent l'ornement sacré par les plaies et le sang. C'est encore trop peu. Sur l'immense blessure, on répand de la paille d'orge

finement hachée, pour qu'elle entre mieux ; le pauvre corps, de nouveau retourné brutalement, est fortement pressé et frotté sur la table. Parmi les hurlements de joie féroce, les spectateurs cachés et tremblants entendaient la voix du martyr : « Jésus ! Marie ! Mes enfants, mes chers enfants, que faites-vous ? Convertissez-vous ! faites pénitence ! » Il faut le faire taire ! Les bourreaux lui coupent les lèvres, le nez. « C'est un monstre ! Ajoutons-lui des griffes ! » Et sous les ongles des pieds et des mains ils lui enfoncent des éclats de bois.

Après une autre mutilation plus atroce encore, la rage s'exaltant toujours, ils décident de lui arracher la langue. Par un large trou, derrière la tête, ils plongent les doigts, ils saisissent cette langue éloquente d'apôtre, la tirent violemment, la déchirent et la jettent, méprisants, sur le sol. Enfin ils prennent ce mourant, ce corps tout pantelant, presque sans vie, et le suspendent par les pieds au plafond. Alors, tandis que le martyr palpite, secoué de trépidations convulsives : « Voyez ! disent-ils en riant, voyez ce Polonais, ce jésuite, comme il danse ! »

Ils le laissèrent là. Quelques habitants vinrent le voir, avec horreur, avec pitié, avec vénération. « Le sang, dit l'un, ruisselait de sa tête, de ses mains, de ses pieds, de tout son corps, comme d'un bœuf qu'on vient d'abattre. »

Un chef de Kozaks entra, lui aussi. Il vit que le martyr anhélaient encore ; il le fit achever de deux coups de sabre sur la gorge, et on le jeta sur un fumier. Mais une grande clarté céleste environna le saint corps, et les Kozaks s'enfuirent.

Les habitants d'Ianoff, qui s'étaient presque tous dispersés, revinrent peu à peu pour reconnaître et ensevelir leurs morts. A la vue de la dépouille d'André Bobola, affreusement mutilée : « Ils ont tué le saint prêtre ! » disaient-ils en pleurant. Placée dans l'église, elle y fut pieusement vénérée, jusqu'à ce que les jésuites de Pinsk l'eussent réclamée, transportée, comme dans un triomphe, à leur résidence, et déposée dans leur caveau.

En 1702, comme les Kozaks, envahissant de nouveau la Lithuanie, menaçaient le collège de Pinsk et que le recteur, à bout d'espérance, se demandait à quel Saint il ferait appel,

dans la nuit du 19 avril, un religieux de la Compagnie de Jésus lui apparut et lui dit : « Pourquoi ne pas vous adresser à moi ? Je suis le Père André Bobola, qu'ils ont tué en haine de la foi. Cherchez mon corps ; je serai votre protecteur. » On chercha, et non sans peine on trouva : parmi les autres corps réduits en poussière, celui de Bobola apparut, seul intact dans la bière corrompue, sillonné encore de blessures fraîches, arrosé d'un sang vermeil ; les chairs étaient molles et flexibles ; une odeur suave s'en exhalait.

Le procès de béatification s'ouvrit bientôt ; mais les malheurs de la Compagnie de Jésus en entravèrent l'issue ; ce n'est que le 30 octobre 1853 que furent accordés à André Bobola les honneurs dus aux martyrs de la foi.

22 MAI

SAINT AUSONE
ÉVÊQUE ET CONFESSEUR
(vers 259)

Si l'Église d'Angoulême reconnaît à bon droit saint Ausone comme son fondateur et son patron, si l'on peut se croire assez assuré des circonstances où il donna sa vie pour son troupeau, il est difficile de satisfaire, par un récit suffisamment authentique, la dévotion, avide de connaître pleinement les saints qui ont arrosé et cimenté de leur sang les fondements de nos Églises nationales.

Ausone, par la date de sa mort, semble être né dans les dernières années du II^e siècle chrétien. Son père et sa mère, Albin et Eugénie, païens de naissance, habitaient Mortagne, non loin de Saintes, lorsque saint Martial vint évangéliser la France, vers le règne de l'empereur Dèce. Dans ses courses, le saint arriva à Mortagne ; il y convertit Albin et Eugénie, dont les

âmes étaient droites et naturellement chrétiennes ; il baptisa et s'attacha le petit Ausone. L'ayant emmené jusqu'à Limoges, il reconnut en lui les qualités qui feraient un apôtre ; il lui imposa donc les mains, lui conféra l'ordre du diaconat et, sur son désir, le renvoya dans sa patrie, pour y prêcher la foi.

A cette époque, la ville d'Angoulême était encore entièrement adonnée au culte des idoles. Dieu aida son apôtre à s'attirer l'attention et même la bienveillance de la population : la sœur du gouverneur romain était atteinte d'une maladie qui ressemblait bien à une possession diabolique. Ausone la guérit, et par ce miracle conquit non seulement la jeune fille, nommée Caliaga, — qu'il consacra à Dieu, — mais encore son frère et un grand nombre d'habitants

Charmé des nouvelles qu'il recevait d'Angoulême, Martial vint alors visiter le peuple que son disciple gagnait à Notre-Seigneur ; pour pourvoir à tous ses besoins, il consacra Ausone évêque et lui confia l'administration de ce pays tout entier, à peine encore éveillé à la lumière divine. Bientôt, avec Caliaga, une autre vierge, également guérie par l'apôtre, Calefagia, établit aux portes de la ville un monastère florissant. Deux églises s'élevèrent et la religion du Christ se développa rapidement.

Ausone donnait tous ses soins à cette propagation ; elle ne se faisait pas du reste sans trouver bien des résistances ; une partie du peuple restait attachée au culte des faux dieux et luttait pour le conserver intact et dominant. L'évêque eut à subir de vraies persécutions ; il les vainquit par sa patience, sa prière et son austérité. Non seulement, grâce à ses travaux, la foi triomphait en beaucoup d'âmes ; mais il réussit à grouper autour de lui un bon nombre de prêtres et de ministres sacrés, dont il surveillait et excitait le zèle.

Ainsi se passèrent de mauvaises années, qui l'eussent été bien davantage sans doute, — puisqu'elles virent les persécutions de Dèce, de Gallien et de Valérien, — si ces contrées, par leur éloignement de Rome, n'eussent presque échappé au cruel regard des empereurs. Mais une autre catastrophe allait frapper,

contre toute attente, cette extrémité de l'Occident, et donner au saint évêque l'occasion de gagner la couronne du martyr.

Tandis que la révolte des tribus kabyles ravageait la Numidie et que les Perses préparaient les armes qui, une fois encore, infligeraient à l'empire une humiliante défaite, des hordes barbares, préludant aux grandes invasions, franchissaient le Rhin et se jetaient sur la Gaule. Le roi des Alemans, Chrocus, profita de l'éloignement de Gallien, fils de Valérien, qui s'était porté vers le Danube. Il avait la haine de la civilisation plus encore que du christianisme, qu'il distinguait sans doute assez mal de la religion officielle. Sur son passage, il renversait et brûlait aussi bien les temples et les monuments civils que les églises ; il massacrait les païens comme les fidèles du Christ. Après avoir incendié sur le Puy-de-Dôme l'immense et magnifique temple de Mercure, anéanti les industries dont Clermont s'illustrait, il immolait jusqu'à six mille chrétiens de l'église fondée par saint Austremoine.

Ainsi ravageant, pillant, tuant, il avançait et semait la terreur. Il ne voyait guère devant lui, pour s'opposer à sa fureur ou soutenir le courage des malheureux habitants, que les évêques ; seuls ils essayaient d'apaiser le sauvage agresseur, de traiter avec lui, de racheter les villes. Angoulême voulut arrêter le torrent ; Chrocus l'assiégea. Ausone fut l'âme de la résistance ; il passait ses nuits en prières et ses jours sur les remparts, ranimant l'espoir et la vaillance des combattants. Mais enfin il fallut constater l'inutilité de cette lutte inégale. Le blocus qui tenait la ville isolée avait amené la famine. Ausone résolut de se sacrifier pour son peuple en attirant sur lui seul la colère du roi barbare. Revêtu de ses ornements épiscopaux, il sortit par la porte orientale, près de laquelle campait Chrocus. Il se présenta ferme, mais humble, revendiqua pour lui seul toute la responsabilité et demanda grâce pour la ville. Cette généreuse prière ne désarma pas le sauvage. « C'est toi, dit-il à l'évêque, qui es le chef de la religion chrétienne ? Ne sais-tu pas que je suis dieu et l'envoyé des dieux ? Adore-les. — Je suis disciple du Christ, répondit Ausone, je suis évêque. Je resterai l'un et

l'autre. — Eh bien ! tu mourras ! » Et Chrocus ordonna de lui trancher la tête.

Par quel miracle borna-t-il là sa vengeance ? Angoulême fut épargnée. La légende raconte qu'une nuée épaisse en déroba les murs aux yeux des troupes barbares. Elles se détournèrent et se dirigèrent vers Arles, où les attendait et les dispersa l'épée romaine.

23 MAI

SAINT JEAN-BAPTISTE DE ROSSI

CONFESSEUR

(1698-1764)

C'est dans la petite ville de Voltaggio, au diocèse de Gênes, que le 22 février 1698 naquit saint Jean-Baptiste de Rossi. Son père, Charles, était de condition modeste, mais d'une foi profonde qui le fit veiller de près, tant qu'il vécut, à l'éducation religieuse de ses quatre enfants. Jean-Baptiste, dès ses premières années, répondit à ces soins. Il avait un visage gracieux, des manières aimables et douces ; sa piété naissante aimait à servir au saint autel et ne se fatiguait pas d'y assister le prêtre. Deux nobles génois, Jean Scorza et Maria Cambiasi, sa femme, qui villégiaturaient à Voltaggio, furent charmés de ses qualités et le demandèrent à son père en qualité de page. Trois ans après il les quittait, appelé à Rome par un cousin, don Laurent de Rossi, chanoine de la basilique de Sainte-Marie *in Cosmedin*. Celui-ci, avec une générosité et une affection qui ne se démentirent jamais, le fit instruire au Collège romain. Jean-Baptiste y suivit les cours avec un tel succès, que, tous les ans, il obtenait le titre de *dictateur*, réservé à l'élève le plus brillant de chaque classe. Mais c'est surtout par son angélique pureté, par sa dévotion tendre pour la sainte Eucharistie, la très sainte Vierge et saint Louis de Gonzague, qu'il se faisait remarquer parmi tous ses camarades. Sa modestie, à l'image du jeune

Saint qu'il aimait, lui interdit toujours, non seulement d'écouter aucune parole légère, de fréquenter des réunions mondaines, mais même de lever les yeux sur aucune femme. Par amour de Marie, il avait demandé à faire partie, dans la congrégation de la Sainte-Vierge, du petit groupe spécialement fervent que l'on appelait le *ristretto particolare*, et avec lui se livrait déjà à toutes les œuvres de zèle et, entre toutes, à la visite des pauvres et des hôpitaux. Malheureusement la discrétion manqua à son esprit de pénitence. Il avait commencé déjà ses études de théologie, lorsque la lecture, sans doute mal comprise, d'un livre de piété le porta à une telle contention, à un tel excès dans la privation de la nourriture et de la boisson, qu'il en détruisit sa santé pour toujours. Une débilité extrême d'estomac, des maux de tête quotidiens, enfin des attaques de la redoutable maladie de l'épilepsie, entravèrent ses études et semblèrent compromettre son avenir.

Néanmoins il put, grâce à son intelligence pénétrante et à sa très heureuse mémoire, acquérir ce qu'il fallait de science pour aspirer au sacerdoce. En 1721, avec une dispense de près d'un an, il était ordonné prêtre, et il commençait l'admirable vie d'apostolat des pécheurs et des pauvres qui l'ont fait comparer à saint Philippe de Néri et à saint Vincent de Paul.

Le goût surnaturel des âmes qu'il avait eu toujours, mais qui s'était accru dans le *ristretto*, il y céda désormais sans réserve. Ce n'était ni sans peine ni sans mérites ; sa misérable santé ne s'accommodait point des fatigues, des courses, des démarches que lui imposait son zèle, et il n'y rencontrait aucun attrait humain. Il évangélisa d'abord les pauvres bergers de la campagne romaine qui apportaient à la ville leurs denrées. Il venait dès le lever de l'aurore, au coucher du soleil, les trouver sur les places où ils s'assemblaient, leur parlait avec affection, s'intéressait à leurs petites affaires, à leur commerce, gagnait leur confiance ; peu à peu il s'insinuait dans ces âmes frustes et grossières, peu soucieuses des choses éternelles ; enfin il les touchait, les tournait vers Dieu, éveillait en elles le désir du salut ; triomphant, il les guidait vers un confesseur, — car lui-même ne se croyait

pas assez instruit pour s'asseoir au tribunal de la pénitence.

Bientôt ce travail ingrat et dur ne lui suffit pas. Les vagabonds, puis les prisonniers, les gens d'armes des tribunaux, — voire le bourreau lui-même, — attirèrent ses soins et profitèrent de son dévouement. Il apportait à les convertir une patience que ne vainquait pas la mauvaise volonté ni l'insolence, la brutalité même de ceux qu'il recherchait. Mais enfin il les gagnait presque malgré eux. Et, convertis, ils devenaient ses aides : on vit le bourreau lui rechercher, lui adresser des pécheurs, des femmes de mauvaise vie dont il avait commencé la conversion.

Son œuvre préférée fut pendant longtemps l'hospice de Santa-Galla, où un bon prêtre, don Vaselli, réunissait déjà des pauvres abandonnés qui avaient besoin d'instruction religieuse. Jean-Baptiste s'était attaché à cette maison dès le temps où il fréquentait le Collège romain. Prêtre, il s'y donna plus encore, jusqu'à ce qu'enfin il succéda à don Vaselli dans la direction, moins imposée par une règle positive que bénévolement acceptée, des prêtres qui se consacraient à ce ministère.

Et puis il eut le désir de donner aux pauvres filles qui erraient sans domicile dans les rues de Rome un asile au moins pour la nuit. Il fonda pour elles l'hospice Saint-Louis-de-Gonzague, dirigé par une prieure et une sous-prieure. Le soir venu, la maison s'ouvrait à toutes ces misérables, qu'elle rendait, au matin, à leur travail journalier ; mais ce n'était pas sans leur avoir offert, par Jean-Baptiste de Rossi, le secours d'une pieuse exhortation et des sacrements.

Le Saint, malgré tant d'occupations, trouvait encore cependant le temps nécessaire pour réunir, entretenir, amuser même les enfants, les jeunes clercs qu'il soutenait de ses conseils, éloignait des mauvaises fréquentations, conduisait enfin à la vie chrétienne et même à la vie sacerdotale.

Chose étonnante ! ces résultats, il les obtenait sans exercer lui-même le ministère de la confession. Ce n'est qu'en 1739 que, triomphant des hésitations de son humilité, le vénérable Tenderini, évêque d'Orte, l'orienta vers la direction des âmes.

Il s'y révéla immédiatement maître, et maître merveilleux. Dorénavant sa grande et constante occupation fut d'entendre les confessions ; il y acquit une réputation que l'on peut dire mondiale, puisque, comme un siècle plus tard pour le saint curé d'Ars, on vit des pénitents lui venir de Portugal, d'Espagne ou même d'Allemagne, attirés par la réputation de sa sainteté et de sa miséricorde. Il ne reculait devant rien pour les satisfaire ; un jour on le vit s'étendre entre deux pestiférés qui occupaient le même lit et, successivement, mettant l'oreille près de la bouche de chacun d'eux, entendre leur confession.

Enfin, dans la seconde moitié de sa vie, il accepta de donner dans les villes voisines de Rome des missions où il se prodiguait avec un entrain joyeux et un dévouement qu'un homme sain et fortement constitué n'aurait pu trouver en lui.

Et cependant sa santé devenait de plus en plus précaire ; les crises de sa maladie, plus fréquentes, secouaient son pauvre corps au point de le laisser pendant plusieurs jours dans une véritable agonie ; il ne se soutenait qu'avec peine sur ses jambes affaiblies, presque hors d'usage ; son estomac refusait à peu près toute nourriture ; il ne pouvait ni lire ni écrire. Malgré tout il allait, et soit pour confesser, soit pour prêcher, soit pour consoler et encourager, il avait toujours des forces.

C'est qu'il les puisait dans un amour de Jésus-Eucharistie qui s'épanouissait en un oubli absolu de lui-même. Détaché de toute grandeur humaine et de toute richesse, il avait fallu un ordre exprès de son confesseur pour lui faire accepter la succession de son cousin don Laurent à sa prébende de chanoine et à sa fortune. Celle-là, il la garda, comme de force, jusqu'à ce que ses fonctions de confesseur lui eussent rendu impossible l'assistance au chœur. Mais celle-ci, il ne tarda pas à la disperser tout entière aux mains des pauvres. Et quand il mourut, non pas dans la belle maison dont il avait hérité, mais dans une humble chambre de l'hôpital de la Trinité des pèlerins, il ne possédait plus rien que trois ou quatre meubles, un pauvre bréviaire qu'il donna à des amis, et son lit, qu'il légua à une pauvre, en réservant toutefois quelques planches pour son cercueil.

Et c'est alors que, après une dernière crise horrible et un dernier assaut du démon, qui fit place enfin à un calme extatique et souriant, Jean-Baptiste de Rossi rendit à Dieu sa belle âme le 23 mai 1764, à 9 heures du matin. Il avait demandé les obsèques les plus pauvres. L'admiration universelle lui fit les plus solennelles et les plus triomphantes, modeste prélude des honneurs de la canonisation que lui accorda le pape Léon XIII.

24 MAI

SAINT DONATIEN ET SAINT ROGATIEN

MARTYRS

(vers 286)

En 285, Dioclétien, devenu seul maître du monde par la mort de Carinus, associa à l'empire un soldat de fortune comme lui, Maximien, lui donna le surnom d'Hercule et, tout de suite, le chargea d'aller en Gaule étouffer la révolte des Bagaudes, paysans soulevés par la misère et les exigences du fisc. Maximien, bon général, avait du reste tous les vices de son origine barbare. Issu de Pannonie, sans naissance, sans instruction, il était grossier, débauché, avare et prodigue, cruel par tempérament et par goût.

Lorsqu'il fut arrivé au centre de la révolte, vers Lutèce, il n'eut aucune peine à dissiper les rassemblements à peine armés, nullement organisés, de cette multitude dont le désespoir était la seule force. Mais il voulut ensuite en poursuivre, à travers les forêts et les villes, les derniers restes. Et, confondant avec les Bagaudes et dans la même haine les chrétiens, cependant restés calmes et soumis, il suscita contre eux une violente persécution, avant même que Dioclétien eût commencé celle qui porte son nom.

C'est à cette époque, bien probablement, — plutôt qu'en 303, comme on l'a dit parfois ; car alors la douceur du gouvernement de Constance épargnait aux fidèles du Christ en Gaule les souffrances qui partout ailleurs les assaillaient, — que la ville de Nantes fut illustrée par la mort des deux jeunes saints frères Rogatien et Donatien. Elle s'appelait alors *Condivincum* et était la capitale du pays des *Namnètes*.

Donatien était le cadet des deux *Enfants nantais* ; pourtant le premier il avait été gagné par l'Évangile. Il était de noble race et plein d'une fougue juvénile ; mais la loi divine avait tempéré son ardeur et l'avait rempli d'une sagesse que la vieillesse connaît seule d'ordinaire. Quand il eut reçu le baptême, il se sentit enflammé de zèle pour répandre autour de lui la vérité ; il la prêchait d'une voix intrépide, craignant de garder enfoui le talent que Dieu lui avait donné pour le faire valoir.

Une de ses conquêtes fut son aîné, Rogatien, que la vertu du jeune apôtre ne tarda pas à séduire. Sans fausse honte, il vint demander à son frère cadet de le faire participer au trésor qu'il possédait ; et bientôt, instruit par lui de la vérité, il le supplia de lui procurer la grâce du baptême. Le bruit de la persécution commencée par Maximien était arrivé à Nantes ; Rogatien voulait qu'elle le trouvât néophyte et non pas païen encore. Mais le prêtre de la communauté chrétienne s'était enfui à la première annonce du danger. Et bien que déjà, en cas de nécessité, l'Église reconnût à tout chrétien le droit de baptiser, cependant Donatien ne se crut pas, peut-être par ignorance, autorisé à user de ce droit.

Cependant un officier de Maximien, que l'on croit être Sisinnius Fescenninus, le légat de la Lyonnaise, était arrivé à Nantes. Au milieu de la pompe de son entrée solennelle, un inconnu éleva soudain la voix, dénonçant aux rigueurs impériales « ceux qui s'étaient égarés à la suite de l'homme crucifié jadis par les Juifs ; et au premier rang Donatien, l'ennemi de Jupiter et d'Apollon, le séducteur de son propre frère ».

Selon la procédure établie par Trajan et conformément à l'édit d'Aurélien, cette dénonciation mettait en mouvement la

justice. Le légat fit comparaître Donatien. « Des bruits, lui dit-il, courent contre toi : on dit que tu refuses d'adorer nos dieux et même que tu les couvres d'opprobres ; tu aurais entraîné à ta suite un grand nombre de citoyens. — Tu dis vrai malgré toi, répondit le jeune apôtre ; oui, je voudrais persuader tout le monde de la vérité et l'amener aux pieds de celui qui seul mérite d'être adoré. — Assez de prédication, interrompit Sisinnius, ou je fais tôt mettre un terme à ta vie. — C'est sur toi, reprit Donatien, que vont retomber tes menaces, sur toi qui, en proie à l'erreur, préfères les ténèbres à la lumière, sur toi qui, aveuglé, n'aperçois pas la splendeur du Christ. » Outré de colère, Sisinnius le fit jeter en prison, pour empêcher du moins les assistants d'être gagnés par cette foi généreuse.

Alors, devant le peuple, il manda Rogatien ; par des flatte-ries, des promesses, il tenta de le séduire ; il faisait luire à ses yeux la faveur des empereurs et des dieux. « Méchant que tu es, répondit Rogatien, tu ne saurais proposer que de méchantes choses. C'est fort à propos que tu places la faveur des empereurs avant celle des dieux ; mais comment reconnaître comme des divinités ceux qui passent après les hommes ? — C'est un fou, dit le juge ; mettez-le avec son professeur de folie ; demain le glaive vengera les princes et les dieux. »

Ainsi furent réunis, à leur grande joie, les deux frères. Mais le bonheur de Rogatien s'attristait à la pensée du baptême impossible. « Du moins, frère, disait-il à Donatien, donne-moi le baiser de paix, comme font dans leur prison les confesseurs à ceux qui ont péché. » A cette humble et touchante prière, Donatien répondit en s'agenouillant : « Seigneur Jésus-Christ, devant toi les intentions valent les faits ; où la possibilité fait défaut, la volonté suffit. Que la foi de Rogatien lui tienne lieu de baptême ; et s'il nous est donné demain de mourir sous le glaive, que dans l'effusion de son sang il trouve la grâce du sacrement ! »

Le lendemain ils comparurent de nouveau. « Je m'indigne, dit le juge, de penser que l'indulgence de mes paroles entrave la justice des lois. Si vous refusez d'honorer les dieux, est-ce

ignorance ou, — chose plus grave, — mépris? — Que ta science, pire que l'ignorance la plus profonde, répondirent les martyrs, te fasse semblable à tes dieux, métal insensible ! Nous, nous sommes prêts à tout souffrir pour le Christ. Notre vie ne sera pas perdue, si nous la remettons à celui de qui nous la tenons et qui nous la rendra couronnée d'une gloire immortelle. »

Alors le légat les fit étendre sur le chevalet et déchirer. Puis il prononça contre eux le supplice de la décapitation. Mais le bourreau, pour flatter la cruauté de son chef, ou plutôt pour accroître la gloire de leur martyre, transperça d'abord d'une lance la tête des généreux jeunes gens, et puis la fit tomber sous son glaive. Les corps saints furent abandonnés aux bêtes ; mais les fidèles les recueillirent pieusement. Et dès lors la ville de Nantes se glorifia de la protection de ses deux enfants.

25 MAI

SAINT GRÉGOIRE VII

PAPE

(vers 1015-1075)

Les rois et les grands seigneurs du moyen âge, en comblant de leurs pieuses générosités les évêchés et les abbayes, ne se doutaient pas que leurs bienfaits deviendraient, avec le temps, générateurs des maux les plus redoutables pour l'Église. Leurs descendants, qui gardaient sur les terres concédées un droit suprême, furent vite tentés de s'attribuer la nomination des évêques, des abbés qui les détiendraient successivement ; et de là à choisir parmi les concurrents ceux qui reconnaîtraient leur bienveillance à prix d'argent ou de concessions criminelles, de là à vendre au plus offrant les *bénéfices* ecclésiastiques, il n'y avait pas loin : ce fut la plaie des investitures laïques. Les bénéficiaires, qui avaient payé cher le choix du prince, n'avaient

trop souvent que ce titre, mais aucun mérite qui les désignât pour leurs fonctions ; ils ne voyaient en elles qu'une occasion, un moyen de satisfaire leurs passions et leur cupidité. Ayant acheté leur charge, ils vendaient à leur tour les moindres bénéfices qui en dépendaient, et jusqu'aux ordinations. Ainsi, selon leur pouvoir, faisaient les ecclésiastiques des autres rangs. La loi des mœurs ne pouvait être respectée par des hommes animés de tels sentiments. Et du haut de l'échelle au bas s'installaient ainsi, régnaient la simonie et le nicolaïsme, c'est-à-dire le concubinage et l'immoralité la plus éhontée.

Le mal était à son comble au cours du x^e siècle, surtout en Allemagne, où le roi de Germanie avait transformé, par ses dons, les évêques en puissants seigneurs pour maintenir à leurs domaines le caractère viager, — et à Rome, que tyrannisait la famille de Théophylacte et des Crescentius, puis celle des comtes de Tusculum : la violence les avait rendues maîtresses du pouvoir temporel de la ville papale ; la violence leur permettait de transformer le siège de Pierre en une sorte de fief familial, où venaient s'asseoir les plus débauchés et les plus criminels de leurs fils.

La réaction providentielle devait se faire cependant. Les papes vertueux que, malgré la tyrannie, l'Église put se donner par la grâce de Dieu entreprirent vaillamment la lutte contre ce triple mal. Ils s'y usèrent : aussi bien les souverains pontifes se succédaient avec une telle rapidité ! On en compte quarante-trois dans les x^e et xi^e siècles. Mais ils préparèrent la victoire. Le plus célèbre de ces lutteurs fut saint Grégoire VII.

Ce n'était qu'un pauvre moine, issu d'une pauvre famille, german d'origine, toscan de naissance. Son père, simple chevalier, habitait le bourg de Soano, près de Bolsène. C'est là que, entre 1015 et 1020, naquit Hildebrand. De bonne heure il fut appelé à Rome par son oncle, abbé du monastère de Sainte-Marie-de-l'Aventin ; il y fit ses études sous la direction de Jean Gratien. Devenu pape en 1045 sous le nom de Grégoire VI, Gratien s'attacha Hildebrand ; il l'emmena même en Germanie, lorsque l'émeute l'obligea de quitter Rome. Ce fut sans enthousiasme.

siasme que le jeune moine suivit son ancien et très cher maître. Aussi, quand l'évêque de Toul, Brunon, choisi comme pape par l'empereur Henri III en 1049, partit pour solliciter les suffrages des Romains, très volontiers Hildebrand accepta l'offre qu'il lui fit de le ramener dans la Ville sainte.

Bientôt nommé abbé du monastère de Saint-Paul, il montra des qualités qui le firent remarquer du pape, et celui-ci l'envoya en France pour réprimer l'hérésie de Bérenger touchant l'Eucharistie et combattre la simonie. Il en revint à la nouvelle de la mort de Léon IX ; déjà son influence était grande : c'est lui qui fut chargé de négocier la reconnaissance par l'empereur de l'élection d'Étienne IX, choisi par les Romains. Les règnes suivants de Nicolas II, d'Alexandre II virent s'augmenter son crédit ; mais c'est surtout sous le second de ces papes qu'il apparaît comme le personnage le plus marquant de l'Église romaine. Il soutient vigoureusement les réformes ébauchées par Alexandre II, s'efforce de délivrer l'Église du protectorat oppressif du roi de Germanie, lui cherche de nouveaux appuis chez les Normands du sud de l'Italie et en Angleterre.

A la mort d'Alexandre, 21 avril 1073, le peuple, assemblé pour ses funérailles dans l'église du Latran, avait unanimement poussé une grande clameur : « Hildebrand évêque ! » Les cardinaux ratifièrent ce choix et imposèrent, malgré ses résistances, la tiare à l'élu, qui prit le nom de Grégoire VII. Il n'était pas prêtre encore ; le 22 mai il fut ordonné ; le 29 ou le 30 juin il reçut la consécration épiscopale.

Extérieurement le nouveau pape n'avait rien qui imposât : il était petit, court de jambes et corpulent. Mais il avait reçu de Dieu une intelligence nette et une indomptable fermeté ; il avait surtout des vertus éminentes qui auraient suffi, sans son génie, à faire un grand pape : et d'abord une foi clairvoyante qui en tous les événements voyait Dieu, s'en remettait à lui, considérait sa volonté et ses intérêts, était prêt à tout pour leur triomphe : il a dit et il a montré qu'il n'hésiterait pas à mourir pour cette cause ; — cette foi s'alimentait par une dévotion mystique à la sainte Eucharistie, à la sainte Vierge,

« honneur et gloire de toutes les femmes, salut et noblesse de tous les élus, » à saint Pierre, dont il se sait le successeur et réclame le secours incessant ; — elle vivait d'une véritable intimité avec Dieu, avec Jésus-Christ, modèle de la perfection à laquelle il faut tendre ; — elle créait en lui une humilité sincère, qui le fit à mainte reprise protester de son indignité et réclamer les prières de tous ; — et, comme dans tous les saints, elle était la base d'une charité indulgente, qui ne veut sacrifier sans doute aucun droit de la justice, mais qui prête une oreille attentive à tous les repentirs, à toutes les prières, s'incline vers tous les humiliés.

Et peut-être cette charité allait-elle parfois jusqu'à la faiblesse ; du moins, en telle circonstance, elle obscurcit le sens politique et gêna dans le pape la connaissance, si nécessaire à un chef d'État, des hommes et des choses. Aussi Grégoire ne fut pas un diplomate. Il s'est laissé tromper en plus d'une circonstance par des témoignages hypocrites de contrition ou de dévouement. Guibert de Ravenne, Robert Guiscard, Henri IV de Germanie surtout, connurent cette indulgence paternelle, prête à s'abuser, heureuse de pardonner. Plus d'une fois elle a laissé ainsi échapper une victoire ou compromis une situation heureuse. Certes Grégoire, en toute occasion, a voulu défendre, a défendu, quand il l'a connue, la justice, il a haï l'iniquité, selon la parole qu'on lui attribue à son lit de mort ; il n'a rien redouté pour le triomphe du bien. Lorsque le devoir lui apparaissait nettement, la certitude même d'un résultat heureux n'autorisait pas sa conscience à biaiser avec lui. Mais dans le doute du devoir, sa charité l'emportait d'un poids plus fort ; et le saint avait raison du politique.

Il est incontestable cependant que Grégoire VII a poursuivi avec constance, avec fermeté, le plan de reconstitution auquel il avait déjà travaillé sous ses prédécesseurs. La réforme des mœurs cléricales lui tenait au cœur ; il a énergiquement vengé la chasteté sacerdotale et châtié la simonie. La tâche était moins urgente en Espagne, où déjà plusieurs conciles avaient rétabli la discipline, et en Angleterre, où Guillaume le Conquérant, s'il

s'arrogeait le droit de choisir les évêques, ne nommait du moins que des candidats dignes d'estime. En France, Philippe I^{er}, simoniaque avéré, n'osa pas s'opposer ouvertement aux mesures de rigueur, vigoureusement appliquées par les légats du Saint-Siège. Pourtant, malgré l'aide puissante donnée au pape par les moines et surtout par Cluni, plusieurs évêques maintinrent contre ses efforts une résistance qui, en somme, ne fut définitivement brisée que plus tard.

L'Italie, lombarde surtout, et la Germanie, où le double mal s'était fortifié, se refusèrent aux remèdes ; les synodes où se promulguaient les lois ecclésiastiques dégénérent parfois en émeute ; les prélats les plus puissants refusèrent obéissance, en appelèrent au roi, allèrent jusqu'à la révolte ouverte. Bien qu'il ne cédât rien, Grégoire obtint peu, si on doit dire que ce soit peu que cette affirmation énergique et persévérante du droit, destinée en fin de compte à la victoire.

Mais quand le pape attaqua intrépidement le droit d'investiture laïque, l'opposition, qui cette fois venait des princes, se fit plus violente encore et brutale même. Grégoire ferma plus d'une fois les yeux sur la conduite de Philippe de France et de Guillaume d'Angleterre : il avait trop à faire avec Henri IV, le roi de Germanie. En 1075, celui-ci n'avait que vingt-cinq ans ; il régnait depuis dix-neuf ans dans la licence de tous les vices, depuis l'effrontée débauche jusqu'à la tyrannie effrénée. La condamnation de l'intrusion royale dans le domaine spirituel le trouva d'abord hypocritement soumis, mais en fait désobéissant. Le pape l'ayant cité à Rome pour le 22 février 1076, afin de s'expliquer sur ses continuelles prévarications, il prit l'offensive. A Worms, le 24 janvier, il fait déposer le pape par ses créatures ; il a l'audace d'envoyer à Rome un clerc qui, en plein concile, signifie à Grégoire la sentence de Worms et le somme de descendre de son siège. En trop juste réponse à cette insolence, l'excommunication est lancée contre le roi.

L'effet en est immense. Henri, que n'osent soutenir ses évêques, que combattent les princes de Souabe, de Bavière, de Carinthie, sent l'impérieux besoin d'apaiser le pape trop justement irrité.

Celui-ci, qui d'accord avec les princes a décidé de tenir à Worms une diète qui jugera la cause royale, est parti pour l'Allemagne. Il est rejoint à Canossa, chez la fidèle comtesse Mathilde, par le roi, qui, le 25 janvier 1077, à force d'instances et d'humiliations, obtient l'absolution. Mais en réalité « le vaincu de Canossa, ce n'est pas le pénitent qui se prosterne, mais le juge qui l'absout ».

En effet, les princes ne comprennent pas cette indulgence, qui semble contredire l'accord précédemment conclu : ils agiront donc sans le pape. En face d'eux, fort du pardon obtenu, Henri reprend courage, fait tête à l'armée des révoltés, qu'il vainc définitivement en 1081. Tant que la lutte peut paraître indécise, il louvoie avec le pape, ne refuse ni les bonnes paroles ni les promesses. Mais enfin son hypocrisie est percée à jour ; ses attermoiements se révèlent pour ce qu'ils sont : manquements perpétuels à la parole donnée, persévérance dans les errements passés. Il faut que justice suive son cours. Le 7 mars 1080, en présence des envoyés du roi, Grégoire fulmine de nouveau contre lui l'excommunication.

Alors la rage de l'indigne roi ne se contient plus. A Brixen, une assemblée d'évêques est réunie, tous sont des rebelles pour lesquels « Hildebrand est un exécrationnable perturbateur des lois humaines et divines, ... un serpent empesté ». On le dépose, on nomme pape l'archevêque de Ravenne, ce Guibert pour qui jadis Hildebrand avait fait violence à la miséricorde d'Alexandre II. Et Henri marche sur Rome.

Nul allié pour Grégoire. Il a bien traité avec Robert Guiscard ; mais celui-ci, de l'aveu du pape du reste, est engagé dans une guerre avec l'empereur de Constantinople. Mathilde ne peut rien... Henri met le siège devant Rome ; la ville résiste deux ans ; elle se lasse cependant, si son pape maintient, ferme, mais paisible, son verdict. Le 21 mars 1084, elle se livre. Derechef Grégoire, à peu près seul demeuré au château Saint-Ange, est déclaré déchu, et Guibert est sacré au Latran.

Tout à coup Robert Guiscard arrive avec trente mille hommes. Henri se retire, annonçant son retour prochain. Le pape est

délivré ; mais il assiste impuissant au sac de sa capitale, prise d'assaut par les Normands ; mais il est contraint, sur les conseils de son sauveur, de quitter Rome, de se retirer dans le sud de l'Italie, au mont Cassin, à Bénévent, enfin à Salerne. Et c'est là, toujours courageux, renouvelant contre Henri et Guibert la sentence d'excommunication, mais triste, appelant en vain la chrétienté à son aide, qu'il expire presque abandonné, le 25 mai 1085.

Il semblait vaincu ; mais si l'homme meurt, « Dieu ne meurt pas. » A l'œuvre si vaillamment poursuivie, c'est lui qui donnera le couronnement. Grégoire a semé dans les larmes. Ses successeurs verront se lever la moisson. Calixte II la récoltera. Le concordat de Worms, en 1122, mettra fin à la querelle des investitures en consacrant le droit de l'Église.

26 MAI

SAINT PHILIPPE DE NÉRI
 CONFESSEUR
 (1515-1595)

Saint Philippe de Néri naquit à Florence le 22 juillet 1515, d'une famille fort honorable. L'enfant montra dès son bas âge une nature douce, aimable, qui se portait sans peine à l'obéissance et à la piété ; si bien qu'on l'appelait familièrement le *bon Pippo*. Du reste son père, François, veillait à donner à ses trois enfants, — deux filles et une fils, — une éducation forte et ne passait à Philippe nulle faute, si légère fût-elle. Après de bonnes études faites près de lui, il l'envoya chez un de ses frères, nommé Romulus, qui habitait au sud de l'Italie, non loin du mont Cassin. Le jeune homme, — il avait alors 18 ans, — devait se former, près de son oncle, au commerce ; et Romulus, qui était fort riche, ne lui cachait pas sa volonté de le faire son héritier.

Mais Philippe avait dès lors de bien autres idées. Deux ans écoulés, sans prévenir son oncle, il vint à Rome et se cacha dans la demeure d'un charitable citoyen nommé Galeotto Caccia. Celui-ci, qui l'avait reçu comme un pèlerin, charmé de sa vertu, le garda volontiers et même lui fournissait le grain nécessaire à sa nourriture. Philippe n'avait que peu de besoins : il ne vivait que de pain et d'eau, dormait à terre ; mais il se livrait à la prière, pour laquelle il avait le plus vif attrait. Dès lors on admirait sa sainteté et spécialement la modestie dont il enveloppait et garantissait son angélique pureté, cette pureté jalousement gardée toute sa vie et qui est devenue comme une de ses caractéristiques.

A Rome il étudia la philosophie, dont il suivit les cours au Collège romain ; puis la théologie, où il prit pour maître saint Thomas. Il fit en ces sciences des progrès tels, que toute sa vie on admira ses profondes connaissances. Et pourtant, — ses cours achevés, sans oser lever les yeux jusqu'au sacerdoce, — en 1537 il vendit tous ses livres pour en donner le prix aux pauvres et résolut de vivre d'oraison et de charité. Il priait, toute la nuit souvent, longuement dans le jour ; il aimait à visiter les sept basiliques de Rome : ce fut toujours une de ses dévotions principales, au-dessus desquelles planaient son culte pour la sainte Eucharistie et sa filiale piété pour la Vierge mère de Dieu. Dans sa prière, il éprouvait des consolations, des extases qui lui faisaient crier vers Dieu : « Assez, Seigneur, assez ! » Et l'amour divin faisait battre son cœur à coups si violents, qu'il dilata sa poitrine et rompit deux de ses côtes.

Il ne faudrait pas croire cependant que les faveurs célestes écartassent de lui toutes les difficultés de la vertu. Loin de là. Longtemps il fut tenté : le démon de l'impureté lui tendit de nombreuses et périlleuses embûches, dont sa nature était la complice. Mais il combattait celle-ci par la mortification, jeûnant, serrant son corps dans des chaînes de fer, le flagellant. Contre celles-là, par la grâce de Dieu il se montra si fort, que la lutte se termina enfin par une victoire complète, et dorénavant rien ne fut capable de l'émouvoir. Même, en récompense

de son courage, Dieu donna à sa chasteté de répandre autour de son corps une suave odeur de parfums et de distinguer les victimes du vice à une infection spéciale telle, qu'il devait parfois se détourner et se boucher les narines.

Mais avec la tendre assiduité à l'oraison, ce qui caractérise le mieux saint Philippe de Néri, c'est l'abondance de sa charité, ses œuvres de miséricorde. Dès qu'il fut à Rome, il commença de s'y adonner. Il visitait fréquemment les hôpitaux, attentif aux maux corporels, mais plus encore aux besoins spirituels ; il pénétrait dans le misérable taudis des pauvres, pour les consoler et les secourir, surtout pour les ramener à la pratique de leurs devoirs religieux ; il s'entourait de bandes d'enfants, dont il partageait même les jeux puérils, afin de les éloigner du mal et d'avoir l'occasion de les conduire à Dieu ; il avait une prédilection pour les étudiants, si fort exposés par l'âge et les tentations qui les assiègent ; il les entretenait aimablement, mettait à leur disposition sa science, les emmenait à de joyeuses parties, — car il fut gai toujours par nature et par vertu, — se rendait maître de leurs âmes, et finalement les tournait vers les plus hautes pensées, les dirigeait vers le cloître ou le sacerdoce. Lui, cependant, restait au dehors, malgré les invites qu'on lui faisait, et saint Ignace de Loyola, qui l'aimait, l'appelait plaisamment *Philippe la Cloche*, parce qu'il appelait les fidèles à l'église sans y entrer lui-même.

Il cherchait sa voie. En 1549 il fait un premier pas : avec son confesseur Persiano Rosa, ému de rencontrer dans Rome tant de pèlerins et de pauvres sans gîte, il fonde l'*Association de la Sainte-Trinité*. Elle se réunit pour des exercices de piété, chaque jour, à l'église de Saint-Sauveur del Campo, et puis se répand à travers la ville pour recueillir les gens sans asile et les abriter dans des maisons louées par elle. Deux ans après, un pas encore, plus important : Persiano Rosa lui persuade, lui ordonne de recevoir les ordres sacrés. Le 23 mai 1551, il est prêtre. Dès cette heure bénie il se joint à la pieuse réunion des prêtres de Saint-Jérôme de la Charité : ils ne constituent ni un ordre ni même une confrérie ; ils se contentent d'habiter sous

le même toit, de célébrer dans la même église. Cependant Philippe s'y attachera si fortement, peut-être parce qu'il y trouve d'abondantes humiliations, de cruelles souffrances, qu'il ne quittera cet asile, où il occupe une misérable chambrette, que forcé par d'irrésistibles circonstances.

Par le sacerdoce, son ministère s'étend, devient d'une fécondité merveilleuse. Il continue sans doute ses autres œuvres ; mais il entend les confessions et tout de suite se révèle un maître en direction spirituelle. La porte de la maison, la porte de sa chambre sont toujours ouvertes à tout venant, même lorsqu'il prie. Et Dieu sait si elles sont assiégées. A sa science, à sa tendre pitié, à sa connaissance expérimentale de la vie intérieure, il joint le don miraculeux de lire dans les consciences, et bien souvent il précède les pénitents dans leurs aveux, en faisant le premier leur confession. Il connaît l'avenir, le prédit, en dévoile les menues circonstances ; longtemps à l'avance il annoncera sa mort, comme il a annoncé celle de plus d'un de ses disciples. Son grand moyen de perfection, de correction même, c'est, avec la dévotion à Marie, l'usage fréquent, très fréquent, de la confession, de la communion. Ainsi délivre-t-il des habitudes coupables, de même qu'il fait avancer rapidement vers la sainteté.

Mais voici qu'une tentation le menace, va l'emporter, tentation de saint : le désir des missions étrangères, du martyre, s'empare de lui ; il sait les merveilles qu'aux Indes fait saint François-Xavier, il brûle de les accomplir lui aussi. Avec vingt jeunes gens, il est prêt à partir ; mais son humilité consulte, et Dieu lui fait répondre, par une révélation, que ses Indes à lui, c'est Rome. Il y restera donc, tellement que, de 1535 à 1595, il n'alla jamais plus loin que Saint-Paul-hors-les-murs.

Il se rattache donc plus étroitement à ses œuvres. Il obtient d'établir une chapelle au-dessus de la voûte de l'église de la Charité. En 1558, il y pose les premiers fondements de sa congrégation de l'Oratoire ; mais il ne sait pas encore ce qu'il élèvera sur eux. Pour le moment ce n'est qu'une association très fervente, où l'on prie beaucoup, où l'on exerce le bien sous

toutes ses formes. Et déjà on y voit celui qui sera l'illustre cardinal Baronius, la gloire de l'Oratoire futur.

Le bien qu'il fait, — et avec lui son association, — engage de nobles Florentins habitant Rome à lui offrir une église qui dépend d'eux, Saint-Jean-Baptiste. Contraint par le pape Pie IV, il accepte, à condition toutefois de rester lui-même à Saint-Jérôme. Et c'est là que va être le vrai berceau de sa congrégation, jusqu'à ce que, en 1577, elle soit transférée à Sainte-Marie *in Vallicella*, que lui donnera Grégoire XIII.

A l'Oratoire, on ne fait pas les vœux de religion ; mais l'obéissance y est de règle, elle est étroite, aussi bien que la pauvreté. Le vrai lien, le véritable esprit, c'est la charité fraternelle. Le nom même indique que la prière est la première fonction de ses membres ; mais l'apostolat se joint à elle, comme son résultat, son fruit nécessaire. Chaque jour on prêche quatre fois dans l'église ; trois fois par semaine, la réunion du soir, où l'on n'admet que les hommes, se termine par une discipline sévère, prise en commun. Le travail intellectuel est approuvé, conseillé ; mais il ne doit jamais entraver aucun exercice de zèle. Pour mieux favoriser la charité, le nombre des confrères sera très limité ; si on fonde d'autres maisons, — qui seront rares, — elles seront autonomes ; aucun lien ne les réunira à l'Oratoire romain, pas même la communauté d'un supérieur général.

C'est en 1583 seulement que Philippe quitta Saint-Jérôme pour Vallicella. Alors il compléta sa fondation, acheva les constitutions. Alors il fut, malgré ses résistances, élu par ses fils comme supérieur général à vie. Néanmoins il n'exerça cette charge que jusqu'en 1593. Ses instances obtinrent alors du pape qu'il pût résigner ses fonctions : Baronius lui succéda dans le gouvernement de l'Oratoire de Rome. Ses enfants en eurent un profond chagrin ; ils aimaient sa direction paternelle et tendre, ferme cependant et sans répit poussant vers l'abnégation totale. Du reste ne donnait-il pas l'exemple le plus éloquent d'un dévouement toujours en éveil, d'une charité toute divine, d'une humilité avide d'épreuves et d'opprobres, tout cela dans une simplicité, un entrain, une gaieté même qui semblait

enseigner qu'une telle perfection n'avait que des charmes et ne coûtait point d'efforts?

Ainsi le saint vieillard atteignit sa quatre-vingtième année. Au mois de mai 1595, pris d'un vomissement de sang très violent, il reçut l'extrême-onction. A la vue de Notre-Seigneur entrant sous les saintes Espèces dans sa pauvre chambre, il eut un transport de joie : « Voilà, s'écriait-il, voilà mon amour ! Voilà mon bien ! Donnez-moi mon amour ! » Il vécut encore près d'un mois, avec des alternatives de santé et de souffrances. Le 25 mai, il dit la sainte messe, entendit de nombreuses confessions ; il semblait reposé et se coucha très calme. Soudain, vers 11 heures du soir, il fut repris du mal, dont la violence ne laissa bientôt plus d'espoir. Accourus autour de lui, ses enfants le regardaient en pleurant. « Père, gémit Baronius, vous partez sans rien nous dire ? » Le Saint, les yeux au ciel, leva la main pour bénir ; puis il ferma les yeux et doucement expira. Il était environ minuit.

27 MAI

SAINT BÈDE LE VÉNÉRABLE

CONFESSEUR ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

(677-735)

En ce temps-là, les rives de la Wear et de la Tyne, en Northumbrie, dévastées aujourd'hui par l'industrie moderne et la recherche de la houille, étaient couvertes d'épaisses et séculaires forêts ; au milieu de leurs futaies, des hommes saints avaient, sur les terres offertes par la piété des rois et des seigneurs anglo-saxons, élevé de nombreuses abbayes, asiles de prière et de vertu. C'est dans un des soixante-dix domaines que le roi Egfrid avait donnés à saint Benoît Biscop pour l'entretien du nouveau monastère de Wearmouth, que naquit, en 673 ou 677, Bède le Vénérable. Son nom, en anglo-saxon,

signifie *la Prière*. Peut-être ses parents, en le lui conférant, indiquaient-ils l'orientation qu'ils désiraient donner à sa vie ; quoi qu'il en soit, il n'avait encore que sept ans lorsqu'ils le confièrent à Benoît pour l'élever parmi les moines. Peu après, celui-ci le remit aux soins de son disciple Ceolfrid, qu'il avait chargé de fonder, non loin de là, vers l'embouchure de la Tyne, à Yarrow, un second monastère. Bède était bien jeune encore, lorsqu'une terrible peste fondit sur la pauvre communauté, qu'elle consuma presque entière : seuls l'abbé et l'enfant survécurent ; ce dernier a raconté comment tous deux n'en continuèrent pas moins, fidèles observateurs de la règle, à chanter, dans les larmes, l'office divin à toutes les heures canoniales, « non sans grande peine, » ajoute-t-il. Enfin l'abbaye se reconstitua par l'arrivée successive d'autres moines.

Benoît Biscop étant mort, Ceolfrid fut appelé à réunir les deux communautés sous son seul gouvernement ; il se fixa à Wearmouth. Bède cependant demeura à Yarrow, dont il ne devait jamais sortir, sinon, sans doute, pour quelques brèves absences motivées par ses études.

Car Bède fut un moine très attaché à sa règle et à toutes les observances, très pieux aussi, en même temps que très humble et très doux ; physionomie attachante, qui offre bien le type du religieux de ce temps, plus adouci cependant, peut-être par son contact avec les lettres, que les grandes figures des Aïdan, des Columba, des Colman, des Cuthbert, presque ses contemporains. Mais en même temps, — et c'est ce qui le distingue, — il fut un savant, non pas seulement pour son époque et son pays, mais pour le monde entier et pour tous les siècles. Il écrivait également en vers et en prose, en latin et en anglo-saxon ; il savait le grec, était versé en mathématiques, en sciences naturelles, voire en médecine ; les classiques lui étaient familiers, les littérateurs comme les philosophes. Mais surtout il étudia toute sa vie et commenta l'Écriture sainte, et, avec un sens critique, avec un souci de l'exactitude et du document certain, bien rare, et même unique alors, il écrivit l'*Histoire ecclésiastique de la nation des Anglais*. Si, par ce dernier ouvrage, il mérite d'être

considéré comme « le fondateur de l'histoire du moyen âge », selon l'expression de Montalembert, par ses commentaires il se rendit illustre et utile, dans son pays d'abord, et aussi dans toutes les contrées chrétiennes de l'Europe. Il y était lu, médité, admiré ; il y faisait loi. Aussi bien sa préoccupation constante d'orthodoxie le poussait à s'appuyer sans cesse sur la tradition des Pères, et, avec une touchante humilité, il reconnaissait leur devoir sa science et se défendait de vouloir s'attribuer leur mérite.

Ce qui l'incitait à ses études et à ses compositions, ce qui le soutenait dans le rude labeur de l'enseignement qu'il donnait aux six cents moines des deux abbayes sœurs, c'était son zèle pour la foi et son amour pour la patrie.

Sa correspondance très étendue avec des moines, des évêques, des rois même, dévoile « quelle pieuse et patriotique sollicitude l'animait à combattre l'ignorance et la tiédeur des nouveaux catholiques d'Angleterre en leur facilitant surtout la lecture et l'intelligence de la Bible ». Mais en tout, histoire ou médecine, recherches chronologiques ou grammaire et métrique, voire même orthographe, c'est le même désir qui l'anime d'aider les âmes à s'élever par la science, et ainsi à se rendre plus capables d'arriver jusqu'à Dieu. Car la connaissance de Dieu et son amour, voilà le seul but qu'il croyait digne de l'homme. Il appréciait la science assurément en elle-même : « Parmi les observances de la vie régulière, dit-il quelque part, et le soin quotidien du chant de l'église, j'ai trouvé doux toujours d'apprendre, d'enseigner, d'écrire. » Mais c'est surtout comme un moyen de connaître mieux, d'aimer davantage, de faire plus constamment servir Dieu, le « *Seigneur des sciences* » (I Reg. 2⁹), celui qui la possède, qui la fonde et qui la distribue aux hommes. Aussi la prière qu'il adresse à Jésus passe bien au-dessus des satisfactions que donne une heureuse et féconde étude : « Accorde-moi, bon Jésus, demande-t-il, après m'avoir permis de m'abreuver aux douces eaux de ta science, accorde-moi, dans ta bonté, d'arriver un jour à toi, source de toute sagesse, et de paraître pour jamais devant ta face. » Et le salaire,

la récompense qu'il sollicite de ses lecteurs, la preuve d'amitié qu'il demande à ses plus chers correspondants, c'est « d'intercéder instamment pour sa faiblesse auprès du juge miséricordieux ».

C'est dans ces travaux, dans ces sentiments que s'écoula toute la vie de saint Bède. Aucun événement notable ne la marque, sinon son ordination sacerdotale, reçue en 707 ; on ne sait pas qu'il ait eu aucune dignité, même dans son modeste milieu monacal. Il fut écrivain, il fut professeur, il fut un fervent religieux : c'en est assez pour être devenu un saint, parce que, en tout, il a voulu, il a cherché, il a trouvé Dieu.

Cette vie paisible et pieuse se termina par une paisible et pieuse mort. Comme il convenait, jusqu'au dernier moment il fut moine et il écrivit. Son disciple Cuthbert l'a raconté avec une émouvante simplicité. Bède, tombé malade deux semaines avant Pâques de l'an 735, vécut dans une grande faiblesse jusqu'à l'Ascension. Pourtant, toujours joyeux, gai même, il ne cessait de louer Dieu nuit et jour. Il ne cessa pas non plus de donner ses leçons. Après un court sommeil, il se mettait à prier et à remercier Dieu, les bras en croix ; il chantait aussi des psaumes, des antiennes ; ses larmes jaillissaient en prononçant certaines paroles de la liturgie, plus touchantes, et ses auditeurs pleuraient avec lui. Pendant ces jours il entreprit deux ouvrages : des extraits d'Isidore de Séville et une traduction en anglais de l'Évangile de saint Jean. Le mardi avant l'Ascension, il se trouva beaucoup plus mal et ses pieds enflèrent. Pourtant il continuait de dicter gaiement en disant : « Pressez-vous d'apprendre, car je ne sais si je resterai longtemps avec vous. » La vigile de la fête venue, il ordonna de se hâter d'achever ce qu'on avait commencé. Un peu plus tard, ses disciples étant partis pour la procession, l'un d'eux resta ; il se nommait Wilberth. « Maître bien-aimé, dit-il, il manque encore un chapitre. Mais peut-être êtes-vous trop fatigué pour parler encore? — Je le puis, dit le malade. Taille ta plume et écris. » A l'heure de none, il envoya chercher les prêtres du monastère ; il avait quelques petits objets dont il désirait leur faire présent : de

l'encens, des épices, de petits linges : « Les riches du monde, dit-il, donnent des choses précieuses ; moi, je donnerai à mes frères avec grande joie et grande charité ce que je tenais de Dieu. » Il fit donc sa distribution, en demandant à chacun de prier et de célébrer la messe pour lui ; tous le promettaient en pleurant. Ainsi passa-t-il le jour. Le soir venu, Wilberth lui dit : « Maître aimé, il y a encore un verset à écrire. — Fais donc, » répondit Bède. Et quand Wilberth eut écrit : « C'est fini ! — Tu dis bien, reprit Bède, c'est fini. Maintenant prends ma tête dans tes mains et relève-moi : j'ai beaucoup de joie à regarder le lieu saint où j'ai tant prié, et je veux, ainsi soulevé, invoquer mon Père. » A demi étendu sur le pavé de sa cellule, il se mit à chanter une fois encore : « Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit ! » Et, ayant nommé le Saint-Esprit, il rendit l'âme.

Les moines décernèrent un culte à celui qui personnifiait si bien leur idéal ; ils attachèrent à son nom le titre de vénérable, qui lui fut conservé par l'Église. Saint Boniface l'appelait « l'investigateur le plus sagace des Écritures ». Alcuin écrivait : « Voyez le plus noble docteur de notre siècle, Bède : quel zèle il a montré dès sa jeunesse pour la science ! de quelle gloire il jouit près des hommes, bien moins grande cependant que sa récompense en Dieu ! » Le concile d'Aix-la-Chapelle, en 836, l'appelait « Docteur admirable ». Néanmoins ce n'est qu'au xix^e siècle finissant que la reconnaissance de l'Église a dignement couronné ses mérites, lorsque le pape Léon XIII l'a inscrit au nombre des Saints universellement honorés et lui a décerné le titre de docteur.

SAINT AUGUSTIN DE CANTORBÉRY

ÉVÊQUE

(?-605)

Du christianisme, qui semble avoir été prêché en Bretagne, au moins parmi les Romains, dès le II^e siècle, il ne restait presque rien à la fin du VI^e. Il avait été florissant cependant. On trouve des évêques bretons aux conciles d'Arles en 314 et de Rimini en 359. Mais après qu'Honorius, en 410, eut rappelé les légions romaines qui y tenaient garnison et devenaient plus nécessaires ailleurs, les Bretons, assaillis par les Pictes et les Scots, comirent la faute d'appeler à leur aide les Saxons du Jutland, du Sleswig et de la Westphalie. Et ceux-ci, après avoir vaincu les Pictes, s'installèrent en maîtres dans le pays qu'ils étaient venus secourir, refoulant ses habitants vers les Galles et la Cornouaille. Ils allumèrent ainsi dans l'âme des bannis une haine tenace qui creusa entre les deux peuples un infranchissable fossé. C'est pourquoi les Bretons, restés fidèles à la foi chrétienne, mais isolés de Rome et s'entêtant dans leurs coutumes locales, refusaient tout rapport avec leurs vainqueurs et s'abstinrent volontairement de leur prêcher l'Évangile. Les Saxons, — et les Angles qui les avaient rejoints —, étaient donc demeurés païens, ignorant à peu près tout du christianisme. Pourtant, vers 589, le roi du Kent, Ethelbert, un des souverains saxons, avait épousé Adelberge, ou Berthe, fille de Caribert I^{er}, roi de Paris, et arrière-petite-fille de Clovis.

A cette heure, Grégoire le Grand était pape. Bien avant de le devenir, il était tourmenté du désir de l'apostolat. On sait comment, selon la légende, ce désir s'était avivé, en 588, par la rencontre qu'il fit, sur les marchés de Rome, de quelques captifs anglo-saxons, comment aussi, parti avec l'autorisation de Pélage II pour évangéliser le Bretagne, il avait été rejoint à trois journées de la ville et ramené de force par le peuple romain. Deux ans après il était, de force aussi, placé sur le siège de Pierre, et il ne tardait pas à réaliser son rêve de porter la

foi aux nations saxonnes, sinon par lui-même, du moins par des apôtres inspirés, formés, soutenus par ses leçons.

Il les avait demandés au couvent de Saint-André du mont Coelius, que lui-même avait établi dans son palais familial. Quarante moines répondirent à son appel. A leur tête se trouvait Augustin, le prieur ; parmi eux, Pierre, le premier abbé de Cantorbéry ; Honorius, qui deviendra archevêque, et un prêtre séculier, peut-être Laurent, qui s'assit le second sur le siège primatial. Hors leurs noms et le fait de leur généreux apostolat, on ne sait rien d'aucun d'eux. On a conclu de ce que les historiens, même les plus soucieux de ce détail, n'ont rien dit de leur naissance, qu'ils sortaient du peuple. Un protestant, du reste assez mal disposé à l'égard de saint Augustin, avoue qu'il devait être, qu'il fut « docile et entreprenant, pieux, enthousiaste et discret ».

Les apôtres futurs partirent de Rome à la fin de juin 595. Un voyage très lent les conduisit à travers la France jusqu'au port de Boulogne, où ils arrivèrent au printemps de 597. Il avait failli s'interrompre presque à son début. Tandis qu'Augustin allait s'acquitter d'un message du pape auprès de l'archevêque d'Arles, il avait laissé ses compagnons au célèbre monastère de Lérins. Là ils purent, avides de connaître le peuple vers lequel ils étaient envoyés, se renseigner sur les Anglo-Saxons. Ce qu'on leur en dit fut si défavorable, que la crainte et le dégoût s'emparèrent d'eux ; ils eurent le désir de se rapatrier. Mais Augustin, qu'ils députèrent à Rome dans ce but, revint avec une lettre, douce tout ensemble et forte, de Grégoire, qui les animait et leur ordonnait de continuer leur route. Ils la reprirent donc vaillamment. Le succès devait répondre à leur obéissance et à leur sacrifice.

Au printemps de 597 la généreuse troupe, embarquée à Boulogne sans doute, mettait pied à terre dans un havre de l'île de Thanet, et tout de suite Augustin faisait demander à Ethelred de les recevoir. Le roi n'était pas sans connaître un peu le christianisme, ayant près de lui la chrétienne Bertha et l'évêque Liudhard, aumônier de la reine, qui célébrait pour elle

Les rites romains dans la petite chapelle de Saint-Martin, à Cantorbéry. Mais il apparaît bien que ni l'une ni l'autre, pour des motifs ignorés, n'avaient rien fait pour convertir le roi. Celui-ci n'avait sur la religion que des idées barbares et rudimentaires ; il eut peur des sortilèges dont il soupçonnait ces nouveaux venus ; au lieu de les appeler à lui, il répondit qu'il irait les trouver. Au jour dit, il arrivait, entouré de ses guerriers en armes ; comme dans leurs conseils, il s'assit sous un arbre, pour éviter les enchantements, et donna audience aux moines, qui s'avançaient, croix en tête, portant une bannière, chantant des psaumes. Augustin marchait le dernier et sa haute taille dominait tous les rangs. Il parla, il fut écouté avec attention et bienveillance. Ethelred pourtant ne se déclara pas convaincu par la démonstration évangélique ; il promit de réfléchir et donna des ordres pour que, en attendant, les apôtres fussent bien traités. L'abord était donc bien moins redoutable que les pauvres moines ne le craignaient. Mais ils eurent bientôt occasion de se réjouir plus encore, lorsque le roi les manda à Cantorbéry, en manifestant le désir de se faire instruire.

Le 25 avril donc, Augustin, en procession toujours, faisait son entrée dans la résidence royale, assemblage de huttes grossières élevées sur les ruines de l'ancienne cité romaine. Avec ardeur il entreprit d'enseigner au roi et à son peuple la doctrine chrétienne ; la foi pénétrait aisément dans ces esprits simples et bien disposés, malgré leur grossièreté native, grâce aux miracles que Dieu faisait par les mains de ses ministres. Et le jour de la Pentecôte l'eau sainte régénérait Ethelred et ses compagnons, dans la petite église de Saint-Martin, aux yeux d'une foule immense accourue de toutes parts.

La conversion du roi apparut aussi sincère que rapide. Il voulut être le bienfaiteur de l'Église qui l'acceptait pour fils. Sur les terres qu'il donna, Augustin éleva une basilique en l'honneur des apôtres Pierre et Paul, une église sous le nom de Saint-Pancrace, saint très cher à Grégoire ; et le palais royal lui-même fit place à la cathédrale du Saint-Sauveur, *Christ-Church*.

Puis, en possession désormais d'un troupeau, Augustin partit

pour aller recevoir de l'archevêque d'Arles la consécration épiscopale. Quand il revint, dix mille catéchumènes l'attendaient demandant le baptême : il leur fut conféré à Noël 597, dans les eaux de la Swale, petit bras de mer qui sépare le Kent de l'île de Sheppey.

Averti, Grégoire poussait des cris de joie ; il voyait déjà, dans une triomphante illusion, l'Angleterre entière conquise ; il en déterminait l'organisation ecclésiastique : Augustin serait le primat de l'île entière et, en gage de sa primauté, recevait le pallium. Le pape lui donnait des instructions diverses et détaillées que réclamait l'esprit, plus docile encore qu'entreprenant, de l'évêque. Avec une grande largeur de vues, un désir apostolique de conciliation, une tendresse paternelle pour ce peuple-enfant qu'il venait d'appeler à la vie, il prescrivait de ne pas renverser leurs temples, mais de les sanctifier par le service divin ; de ne pas interdire les fêtes coutumières, mais de les purifier en les associant à des cérémonies religieuses ; de se garder d'un exclusivisme intransigeant dans les règles liturgiques, et même de se montrer assez indulgent pour ne pas condamner des mariages que le droit ecclésiastique ne permettait pas ailleurs. Ainsi le pape réglait tout lui-même. Il avait été le premier apôtre de l'Angleterre ; il en était le premier législateur et, presque, le pasteur.

Ensuite les conversions se ralentirent ; l'Église d'Angleterre avait besoin de se fonder solidement, dans le recueillement et la paix. Augustin profita de ce temps pour essayer de réconcilier les Bretons avec les Saxons, devenus leurs frères dans la foi. Mais ses efforts furent vains. Dans deux réunions ou synodes, vers 602 ou 603, il se heurta, sans pouvoir les briser, à la vieille haine de race dont les Bretons poursuivaient leurs rapaces vainqueurs et aux préventions que sa qualité d'apôtre de leurs ennemis éveillaient dans ces peuplades humiliées et farouches. Il dut renoncer à son entreprise, non sans avoir prédit avec douleur les maux terribles qui résulteraient pour elles de leur entêtée rancune.

Le voici donc de retour au Kent. Son influence continue à

s'y exercer. Deux ans encore il convertit, il organise son troupeau ; il le prépare même à la civilisation ; il forme la bonne volonté d'Ethelred avec une sage modération ; tout en l'initiant aux principes du droit romain, il lui apprend à les accommoder aux traditions, aux besoins et aux mœurs de son peuple. Tous deux ils inaugurent l'ère d'entente cordiale, maternelle d'un côté, filiale de l'autre, grâce à laquelle l'Église et la royauté feront de l'Angleterre *l'île des saints*.

Des traditions, — sans plus, — tendent à faire croire qu'Augustin essaya quelques courses apostoliques hors du Kent, vers le nord, vers le sud. Il n'en eut guère le temps du reste. Il fonda cependant encore les deux évêchés de Rochester et de Londres. Et huit ans après son débarquement en Angleterre, le 25 mai 605, il allait partager le trône que Notre-Seigneur a promis et réservé à ses apôtres, « ceux qui ont renoncé à tout et l'ont servi. » Saint Grégoire l'avait précédé dans la gloire depuis deux mois seulement.

29 MAI

SAINTE MARIE-MADELEINE DE PAZZIS

VIERGE

(1566-1607)

L'admirable Sainte, une des gloires les plus pures du Carmel, une des plus grandes mystiques de l'Église, naquit à Florence le 2 avril 1566, de Camille Géri de Pazzis et Marie Buondelmonte, qui tous les deux appartenaient à la plus haute noblesse de leur pays. Elle fut appelée Catherine au baptême, en l'honneur de la vierge de Sienne, et comme elle, dès sa petite enfance, se montra inclinée vers la charité et la prière. Elle aimait à faire l'aumône, qu'elle prélevait sur son modeste goûter ; elle se plaisait à l'oraison. Le Père Rossio, de la Compagnie de Jésus, lui en enseigna la pratique quand elle n'avait encore que dix

ans. Dès lors elle se livra dans l'isolement à la méditation, et plus d'une fois, après l'avoir cherchée longtemps, on la trouva dans quelque lieu solitaire, toute perdue en Dieu. Surtout elle ressentait un tendre amour pour la sainte Eucharistie ; elle se serrait contre sa mère, elle refusait de s'éloigner d'elle, elle en aspirait le parfum secret, lorsque celle-ci avait reçu la communion. Aussi avait-elle hâte d'y être admise elle-même. Le Père Rossio l'y invita avant qu'elle fût dans sa onzième année. C'est le 25 mars 1576 qu'elle eut ce bonheur ; dès lors il lui fut accordé au moins tous les huit jours. Et, se demandant comment elle pourrait reconnaître un tel bienfait de Notre-Seigneur, le jeudi saint, 19 avril de cette même année, par inspiration divine, elle fit le vœu de virginité. Dieu lui accorda d'y être si fidèle, qu'elle mourut sans avoir, de son propre aveu, connu rien de ce qui peut nuire à cette vertu.

En 1580, Camille de Pazzis fut nommé gouverneur de Cortone. En partant pour cette ville, il laissa, sur le conseil du Père Blanco, recteur du collège des jésuites et confesseur de toute la famille, Catherine aux soins des religieuses du monastère de Saint-Jean. Cette enfant de 14 ans les charma et les édifia si bien, qu'elles eussent bien aimé la recevoir dans leurs rangs. Plus d'une fois elles le lui offrirent ; mais Dieu ne la destinait pas à leur Ordre. Du moins Catherine, dans cette sainte maison, sentit s'accroître son désir de la vie religieuse. Quand son père revint, elle lui déclara qu'elle avait renoncé à toute alliance humaine et voulait se donner à Dieu. Camille de Pazzis, animé de la foi la plus vive, fit généreusement le sacrifice de sa fille bien-aimée. Plusieurs couvents lui furent proposés, qui lui plaisaient à des titres divers ; elle choisit celui des Carmélites de Sainte-Marie-aux-Anges parce que les religieuses y avaient l'habitude de la communion quotidienne. Le 16 août 1582, elle était admise à faire une retraite ; mais, selon l'usage, revenue pour trois mois dans sa famille, ce ne fut que le 1^{er} décembre, veille du premier dimanche de l'Avent, qu'elle entra au couvent. Le 30 janvier, elle prenait l'habit et recevait le nom de Marie-Madeleine.

Dès l'abord la novice fit paraître une ferveur extrême ; exemple de toutes ses jeunes compagnes, elle s'appliquait à pratiquer la vie commune dans toute son exactitude, la préférant même à l'oraison, qui jadis faisait ses délices ; elle excellait dans l'humilité et l'obéissance ; elle enveloppait ses sœurs dans la plus aimable charité et les édifiait par des conversations pieuses si admirables qu'on les conservait déjà par écrit. Cependant, l'année de noviciat terminée, le conseil songeait à retarder la profession de Marie-Madeleine, pour la faire coïncider avec celle de plusieurs autres. « Vous ne voulez pas m'accorder la faveur de me donner à Dieu, dit l'humble novice dans son chagrin ; mais vous y serez forcées. » Et bientôt en effet elle tomba malade, si malade, que, réduite à l'extrémité, on crut qu'il était temps de lui faire prononcer ses vœux. Elle les prononça donc le jour de la Trinité, 27 mai 1584. Et comme on l'avait ensuite reportée dans son lit, où l'on pensait la voir agoniser, Dieu la ravit dans une première extase qui dura deux heures. Quarante jours durant, après la communion et après les vêpres, il lui renouvela cette grâce, lui donnant de voir se reproduire sous ses yeux toutes les scènes de la Passion. Quelque temps après, la santé lui était miraculeusement rendue.

Tels furent les débuts d'une vie dont on a pu dire qu'elle fut « une extase continuelle ». Il est vrai qu'on a gardé plus de détails sur ses premières années, notamment de 1585 à 1590 : c'est que, pour contrôler le caractère divin de ces faveurs, on avait ordonné à la sainte de s'en ouvrir à deux de ses sœurs, et que celles-ci en ont consigné le récit par écrit. Mais pendant les vingt-deux ans que Marie-Madeleine vécut dans le cloître, elle ne cessa d'être comblée des prévenances et des visites célestes. Alors, tantôt elle demeurait immobile, les yeux fixes, le visage éclairé par la joie ou assombri par la tristesse de ses visions, laissant échapper en courtes phrases les sentiments dont elle était pleine ; tantôt, comme emportée par le bras divin, on la voyait courir à travers le couvent, portant sur son cœur un crucifix et répétant : « O amour, amour ! Je ne veux pas, mon Dieu, cesser de te nommer amour ! N'est-il pas vrai, chères

sœurs, que mon Jésus n'est qu'amour? » En même temps elle était douée d'une vue pénétrante qui lui rendait présents les événements éloignés ou futurs et même le fond des âmes ; elle assistait au triomphe des saints ; et c'est ainsi qu'elle vit la gloire immense de saint Louis de Gonzague, qui venait de mourir. Et enfin les miracles se multipliaient entre ses mains, où Dieu déposait sa puissance.

Elle dut cependant, comme il arrive toujours, payer cher ces grâces merveilleuses. Dieu l'en avait prévenue. Il la prépara à l'épreuve, en lui demandant d'abord de jeûner au pain et à l'eau, tous les jours sauf le dimanche, puis d'aller pieds nus par tous les temps, un vrai supplice au cœur de l'hiver. Il la prépara surtout par des faveurs extraordinaires, accumulées entre le 24 mars et le 12 mai 1585. Successivement elle vit saint Augustin écrire sur son cœur ces mots : *Verbum caro factum est*, en caractères d'or et de sang ; elle fut initiée aux douleurs de la Passion ; comme à Catherine de Sienne, sa patronne, Notre-Seigneur lui passa au doigt un anneau de fiançailles ; il posa sur sa tête une couronne d'épines, qui lui fut une souffrance de toute sa vie ; elle reçut enfin le Cœur même de Jésus dans sa propre poitrine. Mais le 16 juin de la même année commençait l'épreuve annoncée : Dieu lui en avait montré l'horreur et les instruments, en la faisant descendre, comme disait la Sainte, dans la *fosse aux lions*, où rugissaient les démons qui préparaient leur rage contre elle ; en même temps il lui disait d'avoir confiance, qu'il ne l'abandonnerait pas, invisible cependant, et qu'elle serait victorieuse. La tempête se déchaîna et tint toutes les promesses divines : ce furent des assauts continuels et désespérés livrés à sa foi, à son humilité, à sa tempérance, à son espérance en Dieu. Ce qu'elle souffrit dans son âme et qui s'exprimait sur ses traits, par ses gestes, sa démarche, remplissait de pitié ses sœurs. Le démon s'acharnait sur son corps même, le précipitant du haut des escaliers, cherchant à l'étouffer, lui faisant sentir des morsures de serpent.

Au milieu de tant de douleurs, la Sainte restait ferme : « Je ne sais, disait-elle, si je suis une créature raisonnable ou sans

raison ; je ne vois de bon en moi qu'un peu de volonté de ne pas offenser Dieu. » Mais cette volonté était si résolue, qu'aux derniers jours de sa vie elle affirmait : « Je quitterai ce monde sans avoir compris comment la créature peut se résoudre à commettre une offense contre son Créateur. » Elle cherchait la force de la résistance dans la prière, bien qu'elle lui fût sans goût, et dans les cruelles mortifications qu'elle ajoutait à ses tourments surnaturels. Enfin la délivrance arriva. Après lui avoir fait faire, pendant cinquante jours, une sévère pénitence des imperfections acceptées durant son temps d'épreuves, Dieu lui rendit la paix dans la nuit de la Pentecôte, le 10 juin 1590, tandis qu'au chœur on chantait le *Te Deum*. Alors, invitant ses secours à partager sa joie, elle vit, dans une grande lumière, ses Saints préférés recevoir du Père éternel et lui apporter de splendides ornements, des bijoux d'un prix incomparable, dont ils la revêtaient et qui récompensaient magnifiquement ses douleurs.

Dès lors Marie-Madeleine reprit la vie commune, qui tous ces temps lui était impossible. Mais ses ravissements ne cessèrent pas pour autant. Partout elle en était saisie, même au milieu des travaux les plus humbles : un jour on la vit en extase s'avancer à la sainte table et recevoir le pain eucharistique, les bras chargés encore des masses de pâte qu'elle pétrissait quand Dieu s'était emparé d'elle.

Mais bien plus que par ces dons extraordinaires, elle était admirable par ses vertus. Là était la véritable preuve de l'origine céleste de tant de faveurs. Son humilité surtout, peut-être, dépasse la conception humaine. Non seulement elle n'éprouvait aucun sentiment de complaisance à parler ou à entendre parler de ce qu'elle avait dit ou fait pendant ses extases, mais elle se croyait la plus grande pécheresse du monde. Un jour, pour détourner d'elle l'affection, qu'elle jugeait trop humaine, d'une novice, elle se jeta à ses pieds en s'accusant, comme de péchés, des tentations par lesquelles elle avait passé ; et la novice, troublée, hésitante, constatant la sainteté actuelle de la Mère, eut besoin d'une inspiration divine pour n'être pas prise au pieux stratagème et convaincue de la plus merveilleuse des conversions.

Longtemps maîtresse des novices, la sainte fut choisie comme prieure en octobre 1604. Mais au bout de huit jours elle tomba malade. Depuis longtemps elle avait demandé à Dieu d'être privée de toute consolation et de beaucoup souffrir. Elle fut exaucée. Sa longue maladie fut une torture continuelle : maux de poitrine, maux de tête crucifiants, maux de dents qui, deux ans de suite, l'empêchèrent de dormir. Ses douleurs lui arrachaient des cris parfois, qu'elle se reprochait ensuite comme des fautes. Et la pensée de la majesté divine les lui exagérant à l'infini, elle disait avec angoisse à son confesseur : « Croyez-vous, mon père, que je puisse être sauvée? »

Enfin le mois de mai 1607 amena la délivrance. La sainte prieure recommanda à ses filles réunies près de sa couche trois vertus : la fidélité à l'observance religieuse, la simplicité dans l'exacte pauvreté et la dilection mutuelle. Le 24 mai, jour de l'Ascension, elle était à l'agonie ; on guettait son dernier soupir. Mais la nuit s'était écoulée ; son confesseur devait aller dire la messe pour la communauté : il lui donna l'ordre d'attendre son retour pour mourir. Et, fidèle jusqu'au dernier souffle à l'obéissance, ce fut seulement quand elle le revit au pied de son lit que Marie-Madeleine enfin alla rejoindre son divin Époux, au matin du 25 mai.

30 MAI

SAINTE JEANNE D'ARC

VIERGE

(1409-1431)

« La sainte de la patrie, » tel est le beau titre qu'une bouche très autorisée a donné à la vierge, la *Pucelle*, de Domrémy. Jeanne d'Arc et la France, deux noms qu'on ne peut séparer. La France doit d'avoir vécu à Jeanne d'Arc, et celle-ci demeure la plus pure personnification du patriotisme, mais du patrio-

tisme chrétien. C'est par là qu'elle est sainte : selon l'heureuse expression d'un de ses historiens, comme d'autres ont vu, ont aimé les pauvres en Dieu, — et par cette charité ont mérité l'auréole, — Jeanne vit et aima en Dieu la patrie ; pour Dieu elle s'est donnée, s'est sacrifiée à la France. C'est le caractère propre de sa sainteté.

Elle était la dernière des quatre enfants d'un modeste laboureur, venu de Ceffonds, en Champagne, pour se fixer à Domrémy, petit village français de la Marche, c'est-à-dire des frontières de Lorraine. Jacques d'Arc avait épousé Isabelle Romée ; avec elle il vivait de sa maisonnette, tout près de l'église, et de la cinquantaine d'arpents qu'il possédait et cultivait lui-même. Bon Français, — comme tous les habitants de Domrémy, sauf un, — il fit souche de patriotes : trois d'entre ses enfants, Jeanne et ses deux frères, combattraient pour faire cesser la « grande pitié qui régnait au pays de France ». Quand naquit Jeannette, — c'est le nom qu'elle portait au village, — le 6 janvier 1622, ce pays, « le plus beau après celui du Ciel, » était bouleversé par les dernières convulsions de la guerre de Cent ans. Ce fut l'année même de la mort de Charles VI. Le fils du pauvre dément, renié par Isabeau de Bavière sa mère, n'était plus maître, — et combien peu ! — que d'une toute petite partie de son royaume. Il semblait devoir tout perdre bientôt, et ne trouvait de réaction, contre le malheur qui l'accablait, ni en lui ni dans son entourage immédiat. Tandis qu'il se demandait avec angoisse si Dieu ne le rejetait pas comme un héritier illégitime, à Domrémy grandissait dans la douceur, dans la piété, dans la vigueur aussi d'une nature saine et agreste, l'enfant qui le sauverait. Elle était bonne, soumise, aimée de ses petites compagnes, qui la trouvaient seulement trop pieuse et trop sérieuse, bien qu'elle ne se refusât ni à jouer, ni à chanter, ni même à danser avec les enfants de son âge. Et elle avait déjà la répartie vive, piquante, plaisante même, qui est si vraiment française et dont elle devait user jusque devant ses juges.

Telle était Jeannette, préparée par la main de Dieu et se prê-

tant fidèlement à cette action sainte, lorsqu'au commencement de l'été de 1424, elle eut une vision : dans le petit jardin qui égayait la maisonnette paternelle, une grande lumière lui apparut, une voix l'appela : « Jeannette, Jeannette ! sois bonne, pieuse, fréquente l'église ! » Elle fut effrayée d'abord ; mais l'apparition se renouvela : « Quand je l'eus entendue trois fois, dit-elle à ses juges, je connus bien que c'était la voix d'un ange. » L'ange se nomma : c'était saint Michel, le patron de la France ; il lui révéla qu'elle était destinée à sauver la patrie, à la délivrer du joug anglais. L'enfant protestait de son impuissance, terrifiée d'une tâche au-dessus des forces humaines ; mais l'archange insistait, disait la volonté de Dieu, amenait avec lui deux vierges, deux martyres, sainte Catherine et sainte Marguerite, qui seraient les compagnes presque continuellement visibles et les soutiens de leur jeune sœur. Et Jeannette, qui, dans le désir de leur ressembler et d'être mieux prête aux appels divins, avait tout de suite fait vœu de virginité, commença de plier son âme à cette étrange et sublime vocation.

La formation dura près de quatre ans. Jeanne, — elle l'a dit elle-même, — s'éloigna dès lors des amusements de la jeunesse ; elle devint plus méditative, prêta davantage l'oreille aux grâces qui l'appelaient à une prière plus absorbée, à un détachement plus absolu. Elle chercha une pureté d'âme plus liliale dans la pratique très fréquente des sacrements. « Elle se confessait trop souvent, » disait le curé ; elle communiait toutes les fois qu'on le lui permettait. Et elle restait « bonne, simple et douce », — attesta son amie Hauviette, — très charitable aux pauvres, modeste et discrète : elle ne révéla rien à personne des apparitions célestes.

Mais un jour Dieu, l'ayant parfaite, l'envoya. En mai 1428, l'ordre définitif lui fut donné : ses irrésolutions, ses inquiétudes disparurent. Dorénavant elle ne s'arrêtera devant aucun obstacle : elle accomplira sa mission, et d'abord elle ira trouver le roi à Chinon, « dût-elle user ses jambes jusqu'aux genoux ! » Gagné enfin par sa douce assurance, le rude Robert de Baudricourt lui donne un cheval, une petite escorte ; elle se lance sans

peur dans ce long et périlleux voyage : elle sait qu'il réussira. La voici devant Charles, le « gentil dauphin », qu'elle reconnaît, malgré son déguisement, au milieu de ses courtisans, qu'elle convainc et décide en lui dévoilant un secret connu de lui seul et de Dieu, des choses qu'elle ne révélera jamais, dût-elle en mourir. En vain on lui oppose une froideur, une défiance, une hostilité implacables; on lui fait subir des examens, des interrogatoires, des affronts. Cette jeune fille de seize ans a réponse à tout, se joue de toutes les subtilités, se montre si dévote, si pure, si surnaturelle en un mot, qu'il faut se rendre et lui permettre de donner par les faits la preuve de sa mission divine.

Orléans la reçoit en triomphe; dans cette ville assiégée, désespérée, défendue en vain par les meilleurs capitaines, La Hire, Xaintrailles, Dunois surtout, elle se révèle tout à coup chef d'armée éminent, de prompt et avisé conseil, de décision rapide, de courage inébranlable. Son autorité, contestée quelquefois par les chefs, jaloux ou trop peu croyants, est acceptée d'enthousiasme par le peuple et par les troupes. « La veille, a déposé Dunois, deux Anglais auraient fait fuir huit Français de l'armée royale. Mais, dès qu'elle fut entrée dans la ville, quatre ou cinq cents des nôtres auraient tenu tête à toute l'armée anglaise. » Cette autorité, elle la fait servir d'abord à rétablir les mœurs et le respect de Dieu. Elle ne veut que des soldats *confessés*. Mais quand ils le sont, rien ne lui résiste : en quatre jours les Anglais sont chassés des trois bastilles qui commandent Orléans et contre lesquelles jusque-là on n'a rien pu. Jeanne préside à tous les combats. D'une main son épée, dont jamais elle n'a porté un coup, de l'autre son étendard, où brillent les mots *Jhesus Maria* et où elle met toute sa confiance, elle affronte tous les dangers, dirige la lutte, donne le signal de l'assaut. Voilà Orléans délivré. Que faut-il admirer le plus : le miracle du salut ou la sainteté si pure, si modeste, si haute de l'héroïne?

Et puis c'est la suite des triomphes qui dégagent la Loire : Jargeau, le pont de Meung, Beaugency, Patay, Janville. Ensuite c'est Charles, le dauphin, qu'il faut décider à venir à Reims, où

il sera sacré, et que retiennent les intrigues jalouses et sournoises de La Trémoille et de Regnault de Chartres. Le 27 juin 1429, Jeanne la première, pour emporter la volonté hésitante de Charles, s'élance sur le chemin ; elle presse la marche, car elle sait qu' « elle durera peu de temps ». Contre toute attente, nul obstacle sérieux ne se rencontre ; le 16 juillet, Reims ouvre ses portes ; le 17, un dimanche, Charles VII reçoit l'onction royale. Jeanne était près de lui, son étendard à la main : « Il avait été à la peine, il était juste qu'il fût à l'honneur. » Le sacre fini, elle tombe aux genoux du roi en pleurant à chaudes larmes : « Gentil roi, lui dit-elle, or est exécuté le plaisir de Dieu, qui voulait que je fisse lever le siège d'Orléans et vous amenasse en cette cité de Reims recevoir votre digne sacre, en montrant que vous êtes vrai roi et celui auquel le royaume de France doit appartenir. » — « Et moult faisait grand'pitié à tous ceux qui la regardaient. »

La mission de Jeanne était-elle achevée ? Pour sa gloire militaire, peut-être : l'ère des succès est close ; mais pour sa sainteté, mais pour l'amour de tendre pitié qu'elle mettrait au cœur de tous les Français, non. Le malheur complète la vertu et lui « donne je ne sais quoi d'achevé ». C'est le bûcher qui a définitivement conquis à Jeanne son auréole. Après Reims, la cour se désintéresse d'elle et se refuse à son influence. En vain Soissons, Laon, Château-Thierry, d'autres villes, font leur soumission ; puis Compiègne, puis Senlis. Paris, un instant assiégé, résiste ; il faut en quitter les murailles ; dès lors la retraite sans honneur commence. Jeanne, qui est venue défendre Compiègne, est prise : Guillaume de Flavy, par une prudence qui flaire la trahison, a fait fermer les portes de la ville, tandis qu'elle lutte encore devant. Elle est vendue aux Anglais par Jean de Luxembourg et traînée à Rouen, où on va la juger.

Bedfort, le régent d'Angleterre, veut sa mort ; il ne peut l'obtenir, puisqu'elle est prisonnière, qu'en lui faisant faire un procès d'hérésie. Il a pour cela son homme, Cauchon, l'évêque de Beauvais, juge plus inique que Pilate même. Cauchon se trouve des assesseurs et des complices. Devant le tribunal, composé de ses âmes damnées, il va, pendant quatre mois et demi,

torturer la malheureuse enfant. Cette innocence, cette simplicité, cette touchante ignorance sera livrée à tous les assauts des plus froidement haineux, des plus subtilement tortueux interrogatoires. Forte de son droit, de sa mission divine, de son loyal patriotisme, forte de toutes les qualités de cœur et d'esprit de sa race, forte surtout de sa sainteté, humble et fière, imperturbable, mais vive, Jeanne fait tête de tous les côtés à la meute furieuse, qui s'enrage de ne pouvoir la trouver en défaut ni l'acculer à ses pièges. Il faut enfin, le honteux procès achevé à son honneur et à l'opprobre de ses assassins, tendre une embûche à sa chasteté, la forcer, en dépit de sa promesse mais pour sauvegarder sa vertu, à reprendre ses habits d'homme, afin de crier à la rechute et la conduire sans retard à l'échafaud. Jeanne y monta avec une douce faiblesse de femme et un héroïsme de Sainte qui arracha des larmes à ses bourreaux eux-mêmes. Alors, si jamais, éclata son amour de Dieu, sa passion pour l'Eucharistie, sa confiance aux mérites de la croix, sa fidélité à la mission divine. Son dernier cri fut un appel à Jésus, ce Jésus qu'elle avait si vaillamment servi, si tendrement aimé, dont le nom avait été son drapeau, en qui, par qui elle donnait sa vie pour la France.

On dit qu'un soldat anglais, lorsqu'elle expira, vit une colombe s'échapper du bûcher vers le ciel : légende peut-être ; mais jamais symbole ne fut plus expressif et plus vrai.

31 MAI

LE BIENHEUREUX FÉLIX DE NICOSIE

CONFESSEUR

(1715-1787)

Le pauvre convers capucin qui mourut le 31 mai 1787 dans l'humble couvent de la petite ville sicilienne de Nicosie a, sans le vouloir, protesté par son humilité, sa mortification, sa pauvreté contre le sensualisme élégant et corrompateur du XVIII^e siècle.

Contre l'incrédulité méprisante, hautaine et gouailleuse des philosophes, se dresse sa vie toute pleine de miracles quotidiens autant que stupéfiants, démontrés par les sévères enquêtes prévues et ordonnées par Benoît XIV. Preuve indéniable que la main de Dieu ne se raccourcit pas, le bienheureux Félix donne une leçon vivante qu'écoute avec étonnement le scepticisme de notre temps, mais qu'il ne peut rejeter sans faire affront aux règles qu'il trace lui-même à la critique historique.

Il était de bien modeste origine, le fils du savetier Philippe Amuruso et de Carmela Rizzo, qui, avec plusieurs frères et sœurs, richesse céleste mais point monnayable, animait la petite échoppe et surtout la sanctifiait. Jacques-Antoine naquit le 5 novembre 1715 ; grâce aux exemples de ses parents, il grandit dans la piété, sinon dans les sciences. A peine sut-il lire ; mais, comme son père, il se confessait et communiait chaque semaine ; comme sa mère, il jeûnait tous les vendredis au pain et à l'eau, il disait tous les jours son chapelet. Apprenti chez le cordonnier Ciavirella, il fut le modèle de tout l'atelier. Il fit à dix-huit ans son premier miracle : tout attristé par la colère et les blasphèmes d'un camarade, furieux d'avoir d'un coup de tranchet gâté irrémédiablement une chaussure, il passa sur le cuir déchiré son doigt imprégné de salive et rendit au maladroit son ouvrage rénové.

Orphelin à dix-neuf ans, il se présenta au couvent des Capucins de Sainte-Marie des Miracles, à Nicosie, demandant humblement d'être admis dans l'Ordre. Les Pères, on ne sait pourquoi, refusèrent pendant huit ans ce jeune homme exemplaire, jusqu'à ce que le provincial, de passage, ému de ses prières, lui ouvrit la porte du noviciat de Mistretta. C'est là que, en entrant le 10 octobre 1743, il prit le nom de Félix, auquel, selon la coutume, on ajouta le nom de sa ville natale.

Le 10 octobre 1744, frère Félix, qui avait été un novice parfait, fit sa profession et tout de suite fut renvoyé à Nicosie ; il devait, sans en bouger pendant quarante-trois ans, y mourir comme un saint. Il apportait à Sainte-Marie des Miracles, avec une ardente dévotion à la sainte Eucharistie, à la Passion, à

Marie Immaculée, trois principes dont il ne se départirait jamais : se détacher chaque jour davantage de la terre pour se fixer en Dieu, se mépriser et s'humilier en tout, se mortifier en toute chose pour ressembler à Jésus crucifié.

Sa pénitence fut effrayante. Il observait le silence au point de ne parler jamais que par nécessité, par obéissance ou par charité, de Dieu ou pour Dieu. Ouvrier, il avait fermé ses oreilles avec du coton pour ne pas y admettre les propos légers de ses compagnons ; religieux, il se tenait si bien absorbé par la présence divine, qu'il n'entendait même pas ce qu'on disait autour de lui. Il gardait toujours les yeux baissés ; depuis son noviciat, nul n'en a vu la couleur, et lui-même n'a connu le visage ni d'une femme ni même d'un homme. « Ne comprenant pas qu'on pût ainsi rester les yeux fermés, dit un témoin, je l'appelais dans mon enfance le *Frère qui dort*. » Il se bornait, pour ses repas, à une écuellée de soupe et à un peu de pain, n'y ajoutant que très rarement quelques légumes, quelques figes ou quelques olives ; et ainsi il obtenait de réserver la portion qui lui revenait, aux pauvres, aux enfants assemblés à la porte. Tous les vendredis de mars, mois où mourut Notre-Seigneur, il ne prenait qu'un petit morceau de pain, le plus sec, le plus noir, le plus moisi qu'il pût trouver. Forcé un jour par son gardien de manger du poisson, il trouva le moyen de l'assaisonner avec la poussière des ossements conservés dans l'ossuaire du couvent. Ses flagellations très fréquentes faisaient couler son sang. Le cilice dont il emprisonnait son corps était entré dans la chair au point qu'il ne put en être retiré qu'après sa mort ; il lui avait causé des plaies où les vers s'étaient mis ; ses bras, ses jambes étaient serrés par des chaînes de fer qui les écorchaient ; sur la poitrine il portait une croix armée de cinq pointes et une plaquette garnie de sept piquants en mémoire des douleurs de Marie. Et cette effrayante armure ne l'empêchait pas de vaquer à tous ses travaux de frère convers, quêteur, infirmier, jardinier.

La mortification, en matant le corps, est surtout un moyen de faciliter l'acquisition des vertus. Ne parlons que de l'humilité

du bon saint Félix, puisque c'est la vertu qu'il s'était proposé d'acquérir spécialement. Elle fut en lui véritablement admirable. Le religieux qui fut trente-trois ans son supérieur, comme gardien du couvent, et en même temps son confesseur, le Père Macaire de Nicosie, avait pour lui une estime singulière et la témoigna plus tard dans la courte biographie qu'il lui consacra. Pourtant il crut devoir l'aider dans son ascension vers la sainteté, en le traitant avec une sévérité dont il ne se départit pas un moment. Il lui donnait coup sur coup des ordres contradictoires, ne reconnaissait aucun de ses mérites, blâmait toutes ses actions, lui infligeait sans cesse des punitions humiliantes ; il lui parlait avec un mépris qui ne s'atténuait jamais, l'interpellant devant les autres religieux et même les laïques par des expressions outrageantes : il ne l'appelait point *frère Félix* ; « *Frère malcontent, frère maladroit, malgracieux, misérable, frère misère,* » étaient les noms dont il le désignait. Il lui reprochait publiquement son hypocrisie, sa gourmandise, sa vanité... Il l'envoyait quêter ridiculement affublé, il lui commandait des choses inexécutables. Jamais le frère n'eut un signe d'impatience, ni un mot d'excuse, ni une demande d'explication. « Soit, pour l'amour de Dieu ! » c'était sa formule ordinaire, et sans tarder il obéissait, quand bien même l'ordre semblait étrange, dangereux, absurde même. Il allait, sur la volonté du gardien, quêter de l'huile dans une besace de grosse laine ; il la rapportait sans même que l'étoffe en fût graissée. Un visiteur demandait à boire ; pour le servir plus vite, le Père Macaire disait au frère de passer par la fenêtre, et celui-ci sans hésitation sautait du premier étage. Le gardien lui donnait, pour puiser l'eau d'une citerne, un panier d'osier au bout d'une ficelle ; le frère Félix descendait le panier et le ramenait plein jusqu'aux bords, sans qu'une goutte s'en échappât.

Cette humilité, il la montrait de la manière la plus touchante. Le Père Macaire, plus d'une fois, lui déclara durement qu'il était indigne de rester dans l'Ordre, n'étant bon à rien, capable seulement de malédifier et de mécontenter tout le monde. L'humble frère tombait alors à genoux ; il avouait être inutile

et insupportable et, fondant en larmes, demandait grâce : « Par charité, suppliait-il, supportez-moi, gardez-moi ! Je suis votre *pays*, prenez pitié ! » Et le gardien, ému, ne voulant pas le paraître, lui ordonnait rudement de se relever et le renvoyait.

Ainsi était-il avec tout le monde, toujours prêt à obéir au dernier frère du couvent, ravi lorsque les enfants lui jetaient des pierres ou lorsque des gens qui ne le connaissaient pas l'accablaient d'injures.

Il est vrai que les habitants de Nicosie et des environs éprouvaient pour lui plus que du respect, plus que de l'affection : une véritable et profonde vénération. C'est que sa charité était à toute épreuve ; que toujours et partout il s'empressait à faire du bien. C'est que le miracle ne lui coûtait rien quand il s'agissait de secourir un pauvre, de soulager un infortuné, de guérir un malade. Un jour, ému de la faim d'un petit mendiant, il ramasse un caillou à la dérobée, le met un instant dans sa manche et bientôt en retire un de ces petits pains délicats qu'on appelle *pagnotte* dans le pays. Une autre fois plusieurs malheureux lui exposent leur détresse, et le frère est tout triste de ne pouvoir rien leur donner. Tout à coup il se retourne, fait le signe de la croix : « Voyez, leur dit-il, ces pièces de monnaie dans ce chemin. Ramassez-les. » Elles brillaient en effet dans la poussière où sa prière les avait créées. Que de fois il reconstitua miraculeusement une cruche, un vase, des burettes cassées en morceaux et qu'un enfant lui présentait en pleurant ! Que de fois il multiplia le vin, le blé, le pain pour ses chers pauvres ! Que de malades il a fait soudain lever de leur lit d'agonie ! N'a-t-il pas même ressuscité plusieurs morts !

Il vécut ainsi jusqu'à soixante et onze ans, sans jamais se relâcher de ses pénitences, de son obéissante humilité, de sa charité compatissante. Et puis, le 28 mai 1787, il tomba en cultivant son jardin ; étendu à terre, n'en pouvant plus, il cherchait encore à arracher les herbes mauvaises. Le médecin, qui passa, le fit relever et emporter sur sa misérable couche. Il y agonisa quatre jours ; et tout ce temps, prêtres et laïques, la ville entière se pressa dans le couvent. Quand il se sentit mourir,

le Saint envoya demander la bénédiction du Père gardien. Mais celui-ci, jusqu'au bout fidèle à sa méthode, répondit durement, haussant la voix pour être entendu du moribond : « Il va mourir? Qu'en sait-il? A-t-il eu une révélation? Du reste il ne peut partir sans la permission et la bénédiction de son supérieur. Je ne lui donne ni l'une ni l'autre. — A la volonté de Dieu! » dit le frère Félix. Plus tard cependant il renouvela sa requête. Même réponse. Depuis trois heures le pauvre frère n'avait plus ni pouls ni respiration; le cœur ne battait plus, et pourtant, par miracle d'obéissance, semble-t-il, il n'était pas mort. Le médecin, venu sur les entrefaites, alla lui-même chercher le Père Macaire. Il vint alors : « Frère Félix, dit-il, plus ému qu'il ne voulait paraître, si c'est la volonté de Dieu que vous nous quittiez, au nom de la sainte Trinité, au nom de notre Père saint François, je vous bénis. » Les traits du Saint s'illuminèrent : « Soit, pour l'amour de Dieu! » dit-il une dernière fois. Et, inclinant doucement la tête vers la gauche, il expira vers 8 heures et demie du soir, le 31 mai 1787.





MOIS DE JUIN

1^{er} JUIN

LA BIENHEUREUSE MARIE-ANNE DE PARÉDÈS
VIERGE
(1618-1645)

Le capitaine don Jérôme de Parédès, originaire de Tolède, en Espagne, avait épousé à Quito, alors ville du Pérou, doña Marie-Anne de Granoblès de Xamarillo, issue d'un des compagnons de Pizarre ; et l'attachement des deux époux à la foi égalait leur noblesse. Ils possédaient déjà sept enfants, lorsque Dieu leur accorda une dernière fille, destinée à faire leur gloire immortelle. Don Jérôme ne tarda pas à mourir ; mais sa femme, qui le suivit de près dans la tombe, eut cependant le temps de constater que la petite Marie-Anne, — elle lui avait donné son nom, — était l'objet d'une prédilection divine. Comme elle passait une rivière assez rapide, la portant dans ses bras, la mule sur laquelle elle voyageait fit un faux pas ; l'enfant échappa à sa mère et tomba dans l'eau. On la crut perdue ; mais une main invisible la soutint à la surface, et son vêtement ne fut même pas mouillé.

Privée de ses parents, Marie-Anne fut élevée par sa sœur aînée, Geronima, déjà mariée à don Côme de Casso. Celle-ci donna tous ses soins, avec une tendresse vraiment maternelle, à la petite orpheline et vit avec bonheur que l'enfant y répondait à merveille. Elle était douée d'une intelligence vive et rapide ; elle apprenait sans peine tout ce qu'on lui enseignait, notamment la musique ; mais jamais elle n'employa sa voix qu'à chanter les louanges de Dieu. Car Marie-Anne avait une piété précoce et ne prenait intérêt et plaisir qu'aux choses de

Dieu. Avec ses trois petites nièces, à peu près du même âge qu'elle-même, elle n'avait pas de plus grande joie que de faire le chemin de la croix ou de réciter le rosaire. Un jour qu'elle avait vu, dans une procession de la semaine sainte, des pénitents chargés de croix pesantes, elle voulut les imiter ; déjà, dans un coin de la cour où se trouvait tout le bois nécessaire à leur dessein, les quatre enfants travaillaient à en faire des croix. Tout à coup Marie-Anne cherche à entraîner ses compagnes loin de ce lieu ; celles-ci refusent d'abord ; elle insiste comme par une inspiration ; elle est obéie. A peine étaient-elles éloignées, un pan de mur s'écroula, qui les eût écrasées sous sa chute.

La méditation de la Passion éveilla bientôt en ce jeune cœur un grand désir de mortification : ce devait être le caractère de sa sainteté. Un jour on la trouva, dans un coin de la forêt, au pied d'un arbre, se flagellant avec des épines ; une autre fois sa sœur, la déshabillant, la vit, enveloppée d'un cilice qu'elle s'était fait de feuilles armées de pointes. Le vendredi, elle couchait sur une croix environnée d'épines et d'orties, afin, si elle venait à remuer, de se blesser et d'être tirée ainsi de son sommeil.

Elle n'avait que sept ans ; mais elle paraissait si vertueuse et si intelligente, que son confesseur n'hésita pas à lui permettre la sainte communion. Ce fut un immense bonheur pour l'enfant. Peu après, sa reconnaissance s'exprima par le vœu qu'elle fit, sous une pression évidemment divine, de conserver à Dieu son cœur dans la parfaite virginité. Ce n'était pas assez ; les projets les plus généreux se levaient en elle : elle forma le dessein d'aller évangéliser les Indiens. Un peu plus tard, elle voulut se retirer sur une montagne, près d'une chapelle de la sainte Vierge, pour y vivre en ermite ; mais on découvrit ses préparatifs, et il lui fallut renoncer à de si beaux rêves.

Sa sœur, cependant, admirait cette ferveur, cette naissante sainteté, tout en en redoutant les excès. Elle crut prudent d'assurer à Marie-Anne une direction éclairée, en lui facilitant l'entrée dans un monastère. Mais à deux reprises ce projet, qui semblait pourtant selon le bon plaisir de Dieu, échoua ;

et la jeune fille connut, sans doute possible, que la volonté divine était qu'elle menât une vie pénitente et solitaire sans quitter le monde. On lui ménagea donc, dans la maison de sa sœur, une retraite ; elle-même la meubla d'une bière au fond de laquelle était couché un squelette en bois, de quelques planches qui lui serviraient de lit et de ses instruments de pénitence ; et puis elle y entra pour n'en sortir guère désormais qu'afin d'aller à l'église.

Sa vie se partagea entre la prière et la mortification. Au vœu de virginité, elle avait joint celui de pauvreté et celui d'obéissance à son confesseur, qui était un Père de la Compagnie de Jésus. Elle dormait trois heures par nuit ; levée à 4 heures, après une dure flagellation, elle se mettait en méditation jusqu'à la messe. Elle y communiait, demeurait encore de longues heures en prières au pied de l'autel. Alors elle rentrait dans son ermitage, où elle faisait succéder au travail manuel la récitation du saint office ; mais de 6 heures du soir à 1 heure du matin, le temps s'écoulait pour elle dans la méditation ou la lecture spirituelle.

Son jeûne était perpétuel ; après quelques années où elle s'accorda des légumes ou des fruits, elle en vint à se contenter d'un peu de pain ; souvent même la sainte Eucharistie était sa seule nourriture ; et dans les derniers temps de sa vie elle se condamna, sous ce brûlant climat, à ne plus boire, même de l'eau. Pourtant, malgré tant d'austérité, par une providence spéciale de Dieu, qu'elle avait sollicitée instamment, afin de laisser ignorer sa pénitence, elle gardait toutes les apparences et même les grâces d'une santé florissante. Mais en revanche Dieu lui envoya de cruelles maladies ; elle les soignait en se faisant tirer du sang, avec joie, car elle s'unissait ainsi à Notre-Seigneur répandant le sien pour le salut du monde.

Marie-Anne quittait quelquefois sa retraite cependant ; mais c'était uniquement la charité qui dirigeait ses pas ; elle allait visiter les pauvres ; après leur avoir distribué tout son bien, elle leur porta les abondantes aumônes qu'elle recevait de la libéralité de son beau-frère. Plus d'une fois elles furent accom-

pagnées de grâces miraculeuses. Elle ressuscita même deux morts : la fille de sa nièce Jeanne, dont la tête avait été fracassée d'un coup de pied de mule, et une pauvre indienne, victime de la jalousie de son mari. Souvent aussi Notre-Seigneur la consola par des visions et des révélations ; mais son confesseur lui fit brûler le récit qu'elle avait commencé d'en écrire.

Enfin, à l'âge de vingt-six ans et six mois, elle mourut victime de la charité. En 1645, une épidémie terrible ravagea Quito ; en même temps plusieurs tremblements de terre bouleversèrent cette ville. Le quatrième dimanche de Carême, Marie-Anne assistait au sermon que prêchait son confesseur ; celui-ci, inspiré de se dévouer en propitiation pour la malheureuse ville, acheva son discours en offrant à Dieu sa vie à cette sainte intention et en demandant au peuple de s'associer à son sacrifice par la pénitence. Marie-Anne se leva, emportée par l'Esprit-Saint, et en quelques paroles enflammées unit son holocauste à celui du prédicateur. Tous deux eurent leur récompense : les tremblements de terre cessèrent aussitôt ; la peste commença à décroître ; elle ne disparut pas cependant sans avoir frappé la victime volontaire. Après de longues souffrances héroïquement supportées, la sainte jeune fille s'éteignit, comme elle l'avait annoncé elle-même, le 26 mai, vers 10 heures du soir.

Sur la fosse où on avait coutume de jeter le sang qu'elle se faisait tirer dans ses maladies, on vit croître un lis d'une céleste beauté. Et de là vint qu'on donna à la jeune bienheureuse le surnom de *Lis de Quito*.

Pie IX l'a béatifiée en 1853 ; en ces derniers temps, sa fête a été transférée du 26 mai au 2 juin.

SAINT POTHIN, ÉVÊQUE, SAINTE BLANDINE, VIERGE
ET LEURS COMPAGNONS

MARTYRS

(177)

La dix-septième année du règne de Marc-Aurèle, un de ceux qui furent le plus funestes aux chrétiens, — à Lyon, vers la fin du mois de juin, semble-t-il, la colère populaire, pour une cause inconnue, se souleva contre les fidèles. D'abord elle les exclut des édifices publics et des bains ; puis elle leur ferma toutes les maisons particulières et les obligea à se renfermer dans leurs demeures. Enfin elle exigea des autorités civiles et militaires qu'elles prissent contre eux des mesures persécutrices, du reste conformes aux édits impériaux. En l'absence du légat impérial, le tribun de la XIII^e cohorte prétorienne, qui tenait garnison dans la ville, fit arrêter et jeter en prison tous ceux que la voix du peuple dénonçait. Ils furent au nombre de quarante-huit ; leur chef était le vieil évêque de Lyon, Pothin : Grec d'origine, âgé de plus de 90 ans, la tradition veut qu'il ait été le disciple de saint Jean l'Évangéliste et envoyé par lui en Gaule.

Le légat revenu fit comparaître tous les prisonniers ; ils étaient accusés non seulement de christianisme, mais de crimes de droit commun. Comme d'habitude, la foule ignorante et grossière en attribuait aux disciples de Jésus-Christ, crimes abominables « qu'il n'est même pas permis de nommer », disent les Actes. Indigné de telles allégations, un généreux et noble jeune homme, Vettius Epagathus, voulut prendre la parole et venger leur innocence. Le juge ne lui répondit qu'en le faisant joindre à la troupe des accusés. A ce premier interrogatoire, sans doute accompagné de la torture, dix d'entre eux n'eurent pas le courage de confesser leur foi ; mais malgré leur apostasie, qui remplit de douleur leurs compagnons et de joie la populace, ils furent maintenus sous la garde publique et incarcérés avec les confesseurs. Cependant le juge menait son enquête : on cita

comme témoins des esclaves païens appartenant à des prévenus. Menacés du chevalet, les misérables n'hésitèrent pas à confirmer toutes les accusations que l'on voulut. Et le peuple, indigné ou feignant de l'être, réclama à grands cris la torture pour les chrétiens.

Elle fut terrible, mais surtout pour quatre d'entre eux : Attale, de Pergame, — « la colonne et l'appui de notre église, » disent les Actes, — Sanctus, diacre de Vienne, le néophyte Maturus et la jeune esclave Blandine. Sanctus, interrogé après chaque tourment, sur son nom, sa patrie, sa condition, n'avait qu'une réponse : « Je suis chrétien ! » Tout, pour lui, était contenu dans ce titre glorieux. A force d'être frappé, distendu, brûlé avec des lames ardentes, le confesseur avait perdu la forme humaine ; mais on ne put lui tirer une autre parole. Les chrétiens redoutaient pour Blandine sa jeunesse et la délicatesse de sa complexion ; mais « par elle le Christ montra que ce qui est vil, informe, méprisable aux yeux des hommes est en grand honneur auprès de Dieu, qui ne considère que le vrai et fort amour, et non les vaines apparences ». Dans un corps si faible était une âme vaillante ; tout le jour elle fut torturée ; elle lassa plusieurs escouades de bourreaux, elle subit supplices sur supplices, dont un seul eût suffi à la faire mourir ; mais on n'arracha d'elle que ces mots : « Je suis chrétienne ; il ne se fait rien de mal parmi nous. »

Une grande joie alors fut accordée aux martyrs. Bibliade, une des malheureuses qui avaient apostasié à la première comparution, remise à la question, se reprit tout à coup. Éclairée par la grâce que les prisonniers avaient sollicitée pour elle, et comme s'éveillant d'un profond sommeil, elle confessa sa foi et disculpa les chrétiens : « Comment, disait-elle, mangeraient-ils des enfants, ceux qui n'ont même pas la permission de manger le sang des animaux ? » Car à ce moment restait en vigueur l'interdiction portée par la loi de Moïse et confirmée par le concile de Jérusalem.

Les supplices étaient impuissants ; on ramena les confesseurs à l'infeste prison, sans air, sans lumière, où ils étaient étendus,

les pieds pris dans les ceps et violemment écartés. L'horreur de ce cachot, les mauvais traitements des geôliers, les souffrances de la torture eurent raison du plus grand nombre. Ils expirèrent en peu de jours, et parmi eux le vénérable évêque Pothin. A son interrogatoire : « Quel est le Dieu des chrétiens ? lui avait demandé le juge. — Tu le connaîtras si tu en es digne. » Telle fut la réponse ; elle provoqua un déchaînement de brutalités, coups de pied, de poing, de pierre si affreux, que deux jours après il était mort.

Cependant le juge avait partagé les survivants en plusieurs escouades, qui successivement seraient livrées au dernier supplice. La première était composée des quatre vaillants : Sanctus, Maturus, Attale et Blandine. Ces deux-là, longuement et cruellement fouettés, étendus sur le chevalet, déchirés, jetés aux bêtes qui les blessèrent et les traînèrent sur le sol, furent enfin égorgés. Blandine avait été exposée sur une estrade, attachée à un poteau ; les animaux féroces ne voulurent pas la toucher et elle fut ramenée en prison. Pour Attale, le juge, au dernier moment, s'avisa qu'il était citoyen romain ; il n'osa passer outre avant d'avoir consulté l'empereur lui-même.

Tous les survivants étaient donc encore réunis dans la prison. Ce séjour d'horreur et d'infection devint alors comme un paradis, tant étaient grandes la piété, l'ardeur généreuse et la charité de tous. Les apostats s'y trouvaient, il est vrai, avec les confesseurs ; mais d'abord humiliés, anéantis dans leur remords et leur confusion, ils furent l'objet d'une telle commisération, d'un tel prosélytisme de la part de leurs frères, dont le bonheur éclatait dans leurs voix, leurs gestes, leur pieuse activité, qu'ils ne résistèrent point aux exhortations et à l'exemple. Tous, ou à peu près, se repentirent, furent réconciliés et se préparèrent à une confession qui réparerait l'apostasie et que couronnerait le martyre.

Cependant la réponse de Marc-Aurèle était venue, sans justice ni miséricorde : il ne devait y avoir de libération que pour les apostats ; pour les autres, la mort. Alors recommencèrent les exécutions.

On saisit, pour y procéder, l'occasion qu'offrait une fête solennelle : l'anniversaire de la consécration de l'autel élevé par Caligula, au confluent du Rhône et de la Saône, pour le culte de Rome et d'Auguste. L'affluence y était énorme ; une foire célèbre se tenait en même temps ; on y donnait des jeux importants.

La foule des prisonniers fut donc conduite au tribunal : quiconque se reconnaissait chrétien serait condamné. A la surprise, à l'indignation, à la fureur de la populace, presque tous ceux qui précédemment avaient abjuré, reniant leur apostasie, confessèrent la foi. Or près des martyrs, au premier rang de l'assistance, un médecin venu de Phrygie et fixé à Lyon, Alexandre, se tenait, du geste, du regard encourageant, excitant leur vaillance. « C'est lui, c'est lui qui les corrompt ! » hurla la plèbe. Le légat le fait saisir, il l'interroge ; il n'en peut rien tirer, sinon ce mot : « Je suis chrétien ! » Alors, obéissant aux clameurs, il le condamne aux bêtes, ainsi qu'Attale, malgré le titre de citoyen romain qui donnait à celui-ci le privilège de la décollation.

Tous deux passèrent par toute la série des supplices qu'exigea la férocité païenne. Alexandre ne poussa pas un cri. Attale, assis sur une chaise de fer rouge, s'écria, au milieu de la vapeur et de l'odeur infecte de sa chair brûlée : « Voilà bien ce qu'on peut appeler manger des hommes ! Pourquoi nous reprocher de faire en cachette ce que vous faites, vous, en public ? Mais nous, nous ne faisons rien de mal. » Jetés aux bêtes et respectés par elles, ils furent égorgés tous deux.

On avait réservé pour le dernier jour des jeux, — spectacle plus délicat ! — Blandine et un enfant de quinze ans, Ponticus. Blandine s'était montrée une vraie mère pour tous les martyrs, leur prodiguant ses bonnes paroles, ses conseils, ses soins. Chaque jour on amenait les deux jeunes confesseurs à l'amphithéâtre pour y voir expirer leurs frères dans les tourments. Chaque jour on les sommait de renoncer à la foi, on les menaçait, on les flattait. Il fallut en finir. A eux aussi on n'épargna nulle torture. Ils demeurèrent inébranlables, le petit Ponticus, les yeux fixés sur Blandine. Fidèle à ses leçons, il mourut intré-

pidement. « La bienheureuse Blandine, la dernière, comme la noble mère de tous, ayant envoyé ses fils au triomphe, se hâte à son tour de les suivre; elle va, exultante, victorieuse, vers l'Époux, invitée au festin nuptial... Après de nombreux supplices, elle tendit, intrépide, le cou au glaive, à la stupéfaction des impies, qui disaient que jamais femme n'avait supporté tant de douleurs. »

La rage des païens s'acharna sur les restes des martyrs. Ils furent abandonnés aux chiens, et ce que ces animaux épargnèrent, réduit en cendres, fut jeté au Rhône. Cependant les fidèles, miraculeusement avertis, raconte Grégoire de Tours, purent recueillir quelques-unes de ces reliques et les ensevelirent avec honneur.

3 JUIN

SAINTE CLOTILDE

VEUVE

(474-545)

Sainte Clotilde mène le chœur des reines chrétiennes qui ont présidé à la conversion des peuples, par leur influence bienfaisante sur les rois leurs époux : les Berthe et les Ethelberge d'Angleterre, les Théodelinde de Lombardie, les Ludmilla de Bohême, les Dubrawa de Pologne. « Elle ouvre la série de ces femmes prédestinées qui ont été, à l'aurore du monde moderne, les initiatrices des nations. La première dans l'ordre chronologique, elle est la première aussi par l'étonnante grandeur de l'œuvre à laquelle il lui fut donné de participer. La conversion des Francs, dont elle partage la gloire avec le grand évêque de Reims, a déplacé le centre de gravité de l'histoire : elle a fait passer le sceptre de l'Occident aux mains de l'Église catholique et assuré aux nouveaux convertis, pour une longue série

de siècles, un rang d'honneur dans les fastes de la civilisation » (G. Kùrth). A juste titre on peut appeler Clotilde la mère de la France.

Poussés, chassés par les Huns en 437, les Burgondes avaient franchi le Rhin, dont ils habitaient la rive droite ; ils avaient à leur tour envahi la Gaule méridionale et occupé les vallées du Rhône et de la Saône, de Langres à la Durance. Leur roi Gondovée eut quatre fils, entre trois desquels son royaume fut partagé : Gondebaud régna à Vienne, Chilpéric à Lyon, Godégisil à Genève.

C'est Chilpéric qui fut le père de Clotilde, — ou Chrothilde. Peut-être arien, comme presque tous les Burgondes, il avait épousé une femme catholique, Carétène, et il avait permis qu'elle élevât dans sa foi ses deux filles : Clotilde et Sédéleube. Celle-ci, toute jeune, se consacra à Dieu et entra dans un monastère sous le nom de Chrona. L'aînée était réservée à d'autres destinées.

Chilpéric mourut jeune ; selon les mœurs des Germains, son royaume fut partagé entre ses deux frères. Sa veuve se retira auprès du plus jeune, Godégisil, sans doute parce qu'il partageait sa foi. Dès lors, toute consacrée aux bonnes œuvres et à l'éducation de ses filles, elle vécut et vieillit dans la piété. On peut juger de sa vertu par ce que devinrent les deux enfants.

C'est à Genève que vint la trouver l'ambassadeur envoyé par Clovis, roi des Francs Saliens, pour lui demander la main de Clotilde. La politique, — mais aussi la renommée de beauté et de sagesse qui couronnait la jeune fille, — avaient dicté cette démarche. Clovis, né en 466, roi depuis 481, s'était emparé en 486 du royaume éphémère du Romain Syagrius ; il éprouvait le besoin, tant pour affermir sa conquête que pour la défendre contre les Barbares, qui sans cesse menaçaient ses nouvelles frontières, d'une alliance puissante : celle des Burgondes lui parut spécialement désirable. Or Clotilde était nièce de leurs deux rois. De son côté la jeune princesse hésita. Il est vrai qu'on vantait les qualités d'esprit et de cœur de Clovis ; mais il était païen : l'Église n'aimait pas l'union de ses

enfants avec les adorateurs des faux dieux. Pourtant, les évêques sans aucun doute consultés, — saint Patient de Lyon, saint Avit de Vienne, — et la promesse obtenue du roi qu'il laisserait élever ses enfants dans la foi du Christ, Carétène se décida et décida sa fille.

Et Clotilde partit, non sans regrets assurément de la tendresse maternelle, non sans angoisse pour l'avenir aussi : elle n'avait que dix-sept ans. Clovis, venu au-devant d'elle jusque près de Troyes, l'emmena à Soissons, où le mariage eut lieu avec une pompe dont on garda le souvenir et qui alimenta la légende. De fait Clovis aima sa jeune femme ardemment ; il lui garda une fidélité bien rare à cette époque de mœurs presque sauvages ; il subit volontiers l'influence douce, discrète, mais puissante, qu'elle exerça sur lui et qui, — malgré des récits légendaires, — le transforma en un prince véritablement chrétien. Clotilde, elle, donna tout son amour au jeune homme dont le génie égalait le courage et qui la rendit mère de cinq enfants. Dès le début de son mariage, elle s'était promis de l'amener à sa foi. Encouragée, conseillée, aidée par le vénérable évêque de Reims, saint Remi, depuis longtemps ami révérend de Clovis, elle poursuivait patiemment sa conquête, s'efforçant d'attirer à Dieu le cœur plus encore que l'esprit de son époux.

L'entreprise parut d'abord difficile. Le premier-né de cette union, Ingomir, mourut presque aussitôt après son baptême ; et Clovis ne put se retenir de faire observer à la pauvre mère cette douloureuse coïncidence. Il permit cependant, fidèle à sa parole, de baptiser encore le second, Clodomir ; mais l'enfant, lui aussi, tomba bientôt malade. Qu'allaient devenir les espérances de Clotilde ? Elle avait eu le courage de bénir Dieu qui avait pris l'aîné de ses fils pour son paradis ; cette fois ses larmes obtinrent la guérison du petit malade, et Clovis se rassérena.

Il ne semblait pas cependant près de plier le genou devant la croix. Mais, en 496, les Alamans, franchissant les hauteurs de l'Eifel, battaient à Tolbiac le roi des Francs Ripuaires, Sigebert, allié de Clovis, puis ils venaient du côté de l'Alsace affronter

celui-ci. Clovis accourut, leur livra une bataille qui devait décider du sort de la France. La fortune se prononçait contre lui ; les Saliens pliaient, lorsque du cœur et des lèvres du roi s'échappa une ardente invocation : « O Christ, Dieu de Clotilde, donne-moi de vaincre ; moi et mon peuple, nous t'adorerons ! »

Aussitôt le combat se rétablit, tourne bientôt à l'avantage des Francs. La mort du roi des Alamans décida de la victoire, qui fut éclatante, moins encore dans son résultat immédiat que dans ses suites lointaines : on a pu dire que « cette grande journée n'a de pendant que celle du pont Milvius : l'une avait clos les annales du monde antique ; l'autre ouvre les annales du monde moderne » (G. Kurth).

On devine l'accueil fait par Clotilde au héros vainqueur et converti, et les soins qu'elle donna à l'instruction du nouveau catéchumène. Le jour de Noël 496, qui introduisit Clovis émerveillé et ravi dans le baptistère de Reims et courba la tête du fier Sicambre sous la main de Remi, mettait le comble aux espérances et au triomphe de la jeune reine de vingt ans. Dès lors sa vie se recueille dans l'ombre des palais et des villas où successivement elle habita avec son époux ; le plus célèbre de ces lieux est le palais de Paris, — les anciens thermes de Julien, — devenu le centre du royaume franc. Là souvent, sans aucun doute, elle reçut Geneviève ; la vierge gauloise jadis avait soutenu le courage des Parisiens contre Clovis, qui les assiégeait ; mais, depuis, elle s'était faite avec eux la sujette soumise du roi chrétien et de la sainte reine. Là, Clotilde conçut et fit accepter de Clovis la construction de la basilique dédiée aux douze apôtres, et particulièrement à saint Pierre, qui couronna le mont Lutèce et qui devint la sépulture des deux souverains comme aussi celle de la patronne de Paris. De là enfin elle répandait, d'accord toujours avec le roi, ses bienfaits sur les pauvres, sur les moines, sur les religieuses, et fondait, entre plusieurs autres, les monastères de Chelles, de Saint-Pierre-le-Puellier à Tours, de Notre-Dame des Andelys, les églises de Saint-Pierre à Laon, à Reims, à Rouen, la basilique d'Auxerre sur les reliques de saint Germain, à qui elle avait une extraordinaire dévotion.

L'histoire ne dit rien de plus de ces années heureuses, trop courtes, où Clotilde régna. Cependant Clovis, appelé à son secours par Godégisil, le tuteur de la reine, dans sa guerre fratricide avec Gondebaud, battait celui-ci ; mais, sous l'influence de la reine, l'épargnait et contractait avec lui une alliance durable. Cependant aussi, en 500, Carétène mourait à Lyon, seulement âgée de cinquante ans. Ce fut la grande douleur de Clotilde, jusqu'au jour où Clovis lui fut enlevé, en 511 ; ce jour-là tout le bonheur de la reine s'enferma dans le sarcophage qui reçut le corps de son époux.

Dès lors elle ne connaît plus que le deuil. Ses fils lui échappent, selon la loi des Francs : presque enfants ils montent sur les trônes qu'on leur élève dans le royaume partagé, et en eux se réveillent, faute d'éducation, tous les vices de la barbarie. Ils enchaînent leur sœur Clotilde à l'abominable Amalaric, le roi wisigoth, auquel en 531 Childebert devra venir, avec une armée, l'arracher pour la ramener expirante dans la patrie. Mais déjà, en 523, Clodomir avait entraîné ses frères dans une guerre contre Sigismond, roi des Burgondes, leur cousin germain, qu'il tua cyniquement. Lui-même tombait à son tour sur un champ de bataille ; ses deux frères, Childebert et Clotaire, massacraient ses enfants pour les dépouiller. Ce que fut la douleur de Clotilde alors, qui le dira ? Après avoir conduit au tombeau des rois les deux pauvres petites victimes, elle se retira à Tours, où elle devait finir sa vie. Mais là encore elle dut passer par de nouvelles tortures. Entre les deux frères assassins, — qu'elle ne pouvait cependant cesser d'aimer, puisqu'ils étaient ses fils, — éclata une guerre fratricide ; il fallut le miracle d'un orage inattendu et providentiel pour les empêcher de s'entr'égorgés.

Dans cette retraite, affligée autant que pieuse, s'acheva son existence ; elle avait connu ses jours de bonheur dans le succès d'un apostolat parfois héroïque et toujours magnanime, elle se perfectionna dans les plus cruelles épreuves. Épouse radieuse, Clotilde avait toujours été dévouée au Christ et à ses triomphes. Son veuvage fut encore bienfaisant à la religion, aux pauvres, aux

petits. Elle s'éteignit doucement le 3 juin 545, ayant à son chevet ses deux fils réconciliés par sa prière, munie du saint viatique et confessant la sainte Trinité. On dit qu'à sa mort, arrivée à la première heure de la nuit, une immense clarté, comme celle du plein jour, envahit la maison, et l'odeur d'un parfum exquis s'exhala de la sainte dépouille.

Le corps de Clotilde fut porté à Paris par un cortège imposant que dirigeaient les deux rois. On le déposa dans un sarcophage de pierre à côté de celui de son époux tant aimé, et le culte de la sainte reine dès lors s'établit dans toute la France : il y est resté florissant.

4 JUIN

SAINT FRANÇOIS CARACCILO
CONFESSEUR
(1563-1608)

Si l'Église, au xvi^e siècle, fut affligée par la révolte désastreuse du protestantisme, elle eut en revanche la consolation d'y voir éclore nombre d'Ordres religieux pour combattre vaillamment l'erreur et donner l'exemple des vertus décrites par les hérétiques : tels les théatins, les capucins, les barnabites, les jésuites, les frères de Saint-Jean-de-Dieu ou de Saint-Camille-de-Lellis. Tel enfin l'ordre des Clercs réguliers mineurs, dont la naissance illustra les dernières années de ce malheureux et glorieux siècle.

Son véritable fondateur, — bien qu'il n'en n'ait pas eu la première idée, — fut un jeune gentilhomme d'une des plus grandes familles du royaume de Naples, Ascanio Caracciolo. Il naquit à Villa-Santa-Maria, dans l'Abruzze, le 13 octobre 1563. Dès son enfance il se montra fort attaché à la vertu, pieux, charitable, dévot à la sainte Vierge, de qui, chaque samedi, il

récitait le petit office. Mais il était avide de divertissements et surtout de celui de la chasse ; il lui consacrait ses journées entières. Notre-Seigneur, qui voulait l'attirer tout à lui, permit qu'il fût, à vingt-deux ans, atteint de la lèpre, et par elle conduit aux portes du tombeau. Guéri miraculeusement sur la promesse qu'il fit de se consacrer au service divin, il donna ses biens aux pauvres et commença aussitôt ses études de théologie ; deux ans après, en 1587, il était ordonné prêtre et s'adonnait aux œuvres de charité, particulièrement zélé près des prisonniers et des condamnés à mort.

Or à ce moment vivait à Naples un noble Génois, Jean-Augustin Adorno. Né en 1551, il avait d'abord vécu d'une vie mondaine ; il voyageait en Espagne en 1573, lorsque, à Valence, saint Louis Bertrand, prieur des dominicains de cette ville, lui prédit qu'il serait un jour le fondateur d'un nouvel Ordre religieux. Et de fait, revenu en Italie, il avait rompu avec le monde ; en 1588 il recevait la consécration sacerdotale et, concevant le désir d'une vie plus parfaite encore qui unirait à la prière l'action apostolique, il faisait partager son dessein à don Fabrice Caracciolo, abbé de la collégiale de Sainte-Marie-Majeure de Naples. Tous deux cherchaient donc à s'adjoindre quelques compagnons ; ils jetèrent d'abord les yeux sur un parent d'Ascanio qui portait le même nom que lui. Le billet qui lui fut adressé se trompa de destinataire ; Ascanio le reçut, y vit un signe de la Providence, vint rejoindre Adorno et Fabrice. Ensemble ils se retirent au couvent des Camaldules ; dans le silence, la prière, la mortification, ils posent les bases, écrivent les règles de l'institut qu'ils projettent : on y pratiquera l'oraison, la pénitence, l'adoration perpétuelle du saint Sacrement.

Peu à peu la petite communauté s'augmente. Quand ses membres sont au nombre de douze, Adorno et Ascanio vont trouver le pape : c'était Sixte-Quint. Il les accueille avec bonté, les encourage ; mais d'abord les cardinaux à qui est confié l'examen de leur requête se montrent peu favorables : le concile de Trente n'était-il pas opposé à toute approbation d'un Ordre nouveau ? Cependant, sous l'influence sans doute des prières

qu'offrent à Dieu les humbles suppliants, les dispositions premières s'adoucissent, une sentence bienveillante est rendue. Et, le 1^{er} juillet 1588, le pape approuve l'ordre des *Clercs réguliers mineurs*. Un an après, les premiers *Mineurs* font leur profession solennelle ; aux trois vœux ordinaires, ils joignent celui de n'accepter aucune dignité ecclésiastique. C'est en ce jour qu'Ascanio Carracciolo changea son nom pour celui de François, se mettant ainsi sous la protection du saint patriarche d'Assise.

Dès que le nouveau supérieur, Adorno, eut établi ses frères dans l'église et la maison paroissiale de la Miséricorde qui venait de lui être accordée, il prit avec lui François et, suivant le conseil de Sixte-Quint, il partit pour Madrid : il espérait obtenir du roi l'autorisation d'introduire son Ordre en Espagne. Mais elle lui fut refusée. Du moins Dieu consola les pèlerins par la prédiction, deux fois renouvelée, d'un prochain établissement dans ce catholique pays. A un bon frère dominicain qui les en assurait : « Quand cela arrivera-t-il? demanda Adorno. — Plus de trois ans s'écouleront auparavant, » répondit le serviteur de Dieu. Mais François, saisi de l'esprit de prophétie : « Plus de quatre, dit-il, et nous aurons besoin de patience et d'une grande confiance en Dieu. »

De retour à Naples, les deux voyageurs eurent la grande joie de voir l'institut en pleine prospérité. La maison de la Miséricorde était devenue trop petite ; François obtint, à sa grande consolation, que lui fût accordée l'église de Sainte-Marie-Majeure et la maison voisine. La sainte Vierge, à qui il dut cette faveur, confirmait ainsi la parole qu'elle avait dite à Adorno : « Ne crains rien ; je mets sous ma garde l'Ordre que tu médites de fonder. »

Mais, le 29 septembre 1591, Adorno rendait à Dieu son âme méritante, à l'âge de quarante ans, et l'élection plaçait sur les épaule de François le fardeau du gouvernement, en lui conférant le titre de général. Il ne l'accepta néanmoins que pour trois ans et profita tout d'abord de son autorité pour s'attribuer une part plus grande aux exercices de piété et de pénitence. Au lieu

d'attendre son tour, selon la règle, c'est tous les jours qu'il se flagellait, tous les jours qu'il portait le cilice ; trois fois par semaine il jeûnait au pain et à l'eau ; il passait les nuits à l'étude ou en prière et ne prenait quelque repos que sur le marchepied de l'autel. Jamais il ne consentait à porter un vêtement neuf. Il écartait toutes les marques d'honneur, se déclarant indigne de vivre dans la communauté ; il signait ses lettres : *François pécheur* et se confondait dans la plus sincère humilité.

C'est à lui que fut donné le bonheur d'établir ses frères en Espagne. Ce ne fut ni sans peine ni sans tribulations. Malgré l'avis favorable du cardinal Quiraga, archevêque de Tolède, chargé par Philippe II de l'examen de cette affaire, malgré la permission du roi, une violente tempête s'éleva contre le Saint. Le conseil royal de Castille intima à ses religieux l'ordre de sortir du royaume dans les dix jours. C'est à grand'peine que François obtint de Philippe II des prorogations successives, grâce auxquelles il put demeurer à Madrid, jusqu'à ce qu'enfin l'orage s'apaisa.

Au mois de mai 1597, le généralat de François prenait fin. Le chapitre général l'élut de nouveau ; mais le Saint fit tant d'instances, jusqu'auprès du pape, qu'il obtint que cette charge ne lui serait conférée que pour un an. Ses pouvoirs ayant pris fin, il devint prévôt de la maison de Sainte-Marie-Majeure et maître des novices. Il montra dans ce double emploi une exquise charité envers ses frères comme envers les étrangers. On admirait, en un homme habitué au gouvernement, l'obéissance la plus exacte aux moindres observances de la règle.

Une troisième fois les intérêts de l'Ordre le rappelèrent en Espagne. Il trouva près de Philippe III le même accueil bienveillant qu'auprès de son père : il en profita surtout pour donner encore la preuve d'une indulgence sans pareille. Dans ces dernières années, on avait répandu contre les Mineurs d'atroces calomnies qui, découvertes, avaient attiré sur leurs auteurs des peines sévères. A peine arrivé, François fut se jeter aux pieds du roi et lui arracha, par ses instances, le pardon des cou-

pables. Bien plus, il se montra si délicatement bon envers le principal d'entre eux, qu'il le conquit et lui inspira les sentiments du plus reconnaissant dévouement.

Il demeura quelques années en Espagne, où il exerça la charge de maître des novices. Sa vertu, son humilité spécialement, exhalait un parfum d'édification. Un jour il répandait son cœur aux pieds d'une statue de Marie, en lui adressant à haute voix une filiale prière, lorsque le supérieur, l'entendant, sortit de sa cellule : « Père, lui dit-il, souvenez-vous que nous sommes en un temps de silence et taisez-vous ! » Le Saint humblement se tut et se mit à genoux pour recevoir cette réprimande. Il resta ainsi une heure et demie, jusqu'à ce que le supérieur, qui sans y faire attention s'était éloigné, lui eût fait dire de se relever.

De retour en Italie en 1604, après avoir dans ses différentes charges affermi l'Ordre par ses exemples et ses innombrables miracles, il se démit de toute fonction et voulut ne plus songer qu'à se sanctifier toujours. Retiré dans une misérable cellule placée sous un escalier, il y passait son temps en prière et souvent en extase.

Enfin, au commencement de mai 1508, il était envoyé pour fonder un couvent à Agnone, dans la province de Campobasso. Il en profita pour aller saluer Marie dans sa sainte maison de Lorette. Là, en une nuit de prières, il vit son frère Adorno, tout brillant de lumières, qui lui annonça sa mort prochaine. Et de fait, arrivé au bout de son voyage, il tomba malade le 1^{er} juin. Le 3, on lui donna les derniers sacrements, qu'il reçut avec une joie angélique. « O Paradis ! ô Paradis ! » s'exclamait-il. Le mercredi 4, vers le coucher du soleil, on l'entendit s'écrier : « Allons ! allons ! — Et où donc, mon Père ? lui demanda-t-on. — Au ciel, au ciel ! » Et il expira sur ces mots, le visage rayonnant de bonheur. Il n'avait encore que quarante-quatre ans et sept mois.

SAINT BONIFACE

ÉVÊQUE ET MARTYR

(680-755)

La foi à peine déposée au cœur des Anglo-Saxons y alluma le feu brûlant de l'apostolat. Nul peuple, dans les siècles où l'Évangile fit la conquête de l'Europe centrale, ne fournit plus de missionnaires embrasés du désir de le faire connaître aux barbares qui l'ignoraient encore. Mais l'apôtre en qui surtout s'incarna ce zèle est sans aucun doute saint Boniface.

Il naquit, probablement vers 680, dans le Wessex, devenu chrétien en 634 avec son roi Cynegils. Il s'appelait Winfrid et appartenait à une noble famille déjà fidèle. L'enfant montra dès l'abord le goût des choses du ciel : à quatre ou cinq ans, il manifestait déjà sa volonté de la vie monastique ; il n'avait que sept ans lorsque ses parents, vaincus par ses instances, le conduisirent à l'abbaye d'Exeter, où il fut reçu comme oblat. Au bout de quelques années, il passait à celle de Nursling, au diocèse de Winchester, pour y parfaire ses études ; il y eut pour maîtres l'abbé Wimbrecht, qui lui donna l'amour des saintes Lettres et des belles enluminures ; — saint Aldhelm, de qui il prit le goût de la littérature et de toutes les bizarreries décadentes, qu'on appelait alors poésie ; — et peut-être surtout Daniel, évêque de Winchester, à qui toute sa vie il garda et témoigna l'affection la plus délicate et la plus touchante. Puis il fut chargé de la direction de l'école abbatiale. Mais ni les soins dévoués qu'il prodiguait aux nombreux écoliers accourus autour de lui, ni l'estime confiante dont tous, clercs et laïques, étaient remplis à son égard, ni sa fidélité passionnée aux exercices et aux règles de la vie religieuse, n'empêchèrent que, dans le fond le plus intime de son âme, ne s'éveillât un jour et ne grandît, au point de la remplir toute, le zèle apostolique, l'ardent désir de porter aux pays jusqu'alors déshérités le trésor de la foi chrétienne.

Ce ne fut pas sans peine qu'il obtint de son abbé la permis-

sion de partir : il en coûtait à celui-ci de perdre la gloire de son abbaye et le meilleur de ses fils. Cependant il céda, croyant à une vocation divine. Winfrid partit pour la Frise : c'était là qu'il se sentait appelé ; c'était aussi la terre classique du paganisme : le culte des faux dieux y était entretenu avec une obstination farouche. Des Saints, saint Amand, saint Éloi, saint Wilfrid, avaient, en passant, jeté là quelques germes de vérité. D'autres encore, et surtout saint Willibrord depuis 690 ou 691, s'y étaient dépensés avec un succès partiel. Mais l'avènement du duc Radbod et sa révolte contre les Francs en 714 avaient ruiné leurs travaux. Winfrid, arrivé à Utrecht, vit tôt qu'il n'y avait rien à faire pour le moment, et, comme Willibrord lui-même, il se retira. Il reviendrait quand les circonstances seraient plus favorables.

Pour le moment, de retour à Nursling, et après avoir à grand'peine échappé à la charge d'abbé que voulaient lui imposer ses frères, il préparait à loisir et avec soin une expédition fructueuse. En 718 il repartait ; mais pour Rome cette fois : il voulait recevoir du pape comme une mission officielle qui fût sa force spirituelle et qui, aussi, lui valût la protection du duc des Francs, Charles Martel.

Grégoire II l'accueillit avec bonté, avec joie : ces deux grandes âmes se comprirent. Le pape fut ému du zèle intrépide du moine ; il l'adopta, changea son nom en celui de Boniface et, par cette imposition, s'empara de lui à jamais. L'apôtre, déjà dévoué au siège de saint Pierre, sentit croître en lui un amour indéfectible et qui grandirait sans cesse pour le pape, pour le chef de l'Église romaine, pour celui qui la personnifiait à ses yeux et, avec elle, Notre-Seigneur lui-même. Cet amour fut, on peut le dire, la caractéristique de sa vie, l'inspirateur de toute son action. Il écrivait en 741 au pape saint Zacharie : « Je vous serai un serviteur fidèle et dévoué et je ne cesserai d'incliner à l'obéissance envers l'Église romaine tous ceux que Dieu me donnera pour disciples dans les provinces qui me sont confiées. » En 753, deux ans avant sa mort, il protestait de même devant Étienne III : « Je prie Votre Sainteté de m'accor-

der l'amitié et l'union avec le siège apostolique, afin que, disciple fidèle de Votre Piété, je puisse vous être un serviteur fidèle et dévoué, comme je l'ai été de vos trois prédécesseurs. » Et il demandait à l'abbesse Eadburg de lui transcrire en lettres d'or les Épîtres de saint Pierre : « Vous comblerez, lui disait-il, mon désir d'avoir toujours sous la main les écrits de celui qui m'a envoyé dans ce pèlerinage. »

Armé ainsi de l'approbation de Grégoire II, Boniface repartit pour la Frise, où il travailla trois ans aux côtés du vieil apôtre Willibrord. Mais en 722, pour éviter que celui-ci lui imposât sa succession à l'évêché d'Utrecht, il s'éloigna, se dirigeant vers les contrées montagneuses et boisées qui seraient un jour la Hesse et la Thuringe. Ces pays, évangélisés jadis par saint Kilien et des moines irlandais, étaient retombés dans une ignorance telle, que des prêtres chrétiens eux-mêmes participaient au culte de Thor, ce qui donne une triste idée de l'état moral et religieux de leurs peuples. Boniface y prêcha quelque temps, aidé des conseils et des prières de l'évêque de Winchester, son vieux maître ; mais bientôt il était appelé à Rome par Grégoire II.

Le pape, qui avait suivi avec attention les travaux de l'apôtre, avait résolu de lui donner une haute marque de sa confiance, et à son ministère la puissance qui résulterait de la consécration épiscopale. Il le sacra lui-même le 3 novembre 722, mais sans lui attribuer aucun diocèse existant déjà. Il en faisait ainsi l'évêque de toute la Germanie, rattaché directement à la chaire de Rome ; Boniface se créerait à lui-même son troupeau, son clergé et, — l'occasion venue, — ses suffragants. Le pape le recommanda en outre à Charles Martel, qui lui fit bon accueil et lui donna une lettre à son sceau, où il déclarait le prendre sous sa protection.

Le nouvel évêque, revenu à ses fidèles, voulut établir son autorité par un coup audacieux. Il entreprit d'abattre le chêne sacré de Thor qui s'élevait sur la montagne de Gudenberg, à l'ouest de Fritzlar. Au milieu des païens irrités, menaçants, la cognée frappa l'arbre ; mais aux premiers coups il se ren-

versa, à peine entamé, et se brisa en quatre énormes fragments. Un grand nombre d'idolâtres, voyant dans cette chute soudaine une intervention divine, se convertirent. Dès lors l'évangélisation connut de rapides succès. En 724, Boniface était de retour en Thuringe. Depuis saint Kilien, ce malheureux pays avait été ravagé par les Saxons ; toutes les communautés chrétiennes avaient été dispersées, anéanties ; le Saint les reconstitua. En sept ans la face de la contrée se renouvela ; ne pouvant plus suffire au travail, il appela à son aide les moines du Wessex, ses anciens frères. Ils accoururent, et parmi eux Lull, le fils chéri qui lui succéderait, et Eoban, qui partagerait son martyre. Les églises furent rebâties, le christianisme ravivé, la ferveur eut son asile dans le monastère de Saint-Michel d'Ohrdruff.

Grégoire II mourut le 11 février 731 ; son successeur Grégoire III, dès l'an 732, envoya à Boniface le *pallium*, ce qui le faisait archevêque et était une invitation à diviser la Germanie en diocèses nouveaux. Avant d'entreprendre ce grave travail, Boniface fit un troisième voyage à Rome ; ce devait être le dernier. Il y retrempa son amour pour le successeur de saint Pierre et recueillit ses précieux conseils. Puis il revint, accompagné d'un utile collaborateur, son parent le moine Wunnibald.

Alors ce fut, en Bavière, en Thuringe, en Hesse, l'organisation de la hiérarchie au milieu de grandes difficultés, au prix de durs efforts. Quand Boniface eut sacré des évêques, réformé les mœurs du clergé, fondé des monastères, il touchait à la vieillesse. Mais l'âge n'était pas pour arrêter son zèle. En jetant un coup d'œil sur la France, il la voyait atteinte des maux les plus graves : la simonie, l'incontinence, l'ignorance, une brutalité de soudards souillaient le clergé inférieur comme l'épiscopat. L'archevêque gagna Carloman, fils et successeur de Charles Martel, à l'idée d'une réforme qu'il entreprit avec l'encouragement du pape Zacharie et l'aide de synodes successifs, couronnés par un grand concile national.

Cependant, toujours attentif au bien de sa chère Germanie, il présidait de loin à la fondation du fameux monastère de

Fulda, en 744, et y faisait régner la règle bénédictine. Puis, préoccupé d'établir un siège métropolitain pour les pays qu'il avait convertis et organisés, après avoir essayé de le placer à Cologne, il le fixait définitivement à Mayence, dont il devenait ainsi le premier archevêque. Enfin, en 751, il venait à Soissons pour sacrer le nouveau roi des Francs, Pépin le Bref.

Il semblait que, fatigué de tant de travaux, épuisé par cette activité, le vieil athlète n'eût plus qu'à attendre en paix la mort. Cependant il voulait tomber les armes à la main. Il résolut de résigner son pouvoir archiépiscopal entre les mains de Lull, depuis 751 son chorévêque. Son rêve avait toujours été de porter l'Évangile aux Saxons, le plus païen et le plus cruel des peuples germaniques. Mais il vit que l'heure n'était pas venue; alors il se tourna de nouveau vers les Frisons, le trophée de ses premières campagnes apostoliques et qui seraient la couronne de ses dernières luttes.

En 754, il partait avec un groupe important de compagnons. Dans ses bagages, il recommanda à Lull, son fidèle, de mettre une caisse de livres et un linceul : non que de propos délibéré il allât chercher la mort, mais sa vieillesse lui persuadait qu'il ne reviendrait pas de cette expédition. Le Rhin porta d'abord la flottille à Utrecht, où Boniface trouva Eoban, qui administrait le diocèse comme chorévêque et qu'il établit évêque de cette ville. Puis, l'emmenant avec lui, il franchit, au printemps de 755, le lac Almare, aujourd'hui le Zuydersée, et débarqua dans cette partie du pays, qui était restée presque entièrement païenne. Le travail des missionnaires fut fécond. Au commencement de juin, l'évêque pouvait assigner, à Dokkum, un rendez-vous à un grand nombre de fidèles, auxquels il donnerait la confirmation. Mais au lieu des néophytes, c'est une armée de païens qui se présenta à lui. Elle se jeta sur la petite troupe. Boniface marchait devant, exhortant ses compagnons au martyre. Un barbare lui asséna sur la tête un coup de son glaive. Le Saint, d'un mouvement instinctif, éleva au-dessus de sa tête un livre qu'il tenait en ses mains. La violence du coup entama le volume et fendit la tête de l'archevêque; il tomba dans son sang.

Tous ses compagnons périrent avec lui. Mais les bourreaux, gorgés de vin, se prirent de querelle autour de leurs victimes ; ils en vinrent aux mains et se massacrèrent mutuellement.

Les fidèles s'empressèrent de recueillir la précieuse dépouille. Les reliques de Boniface furent transportées, selon son désir, à son cher monastère de Fulda.

C'est là que repose le corps de l'apôtre de la Germanie, l'un des plus grands et des plus admirables parmi ceux dont se glorifie la sainte Église du Christ.

6 JUIN

SAINT NORBERT

ARCHEVÊQUE

(1080-1134)

A la cour de l'empereur d'Allemagne, Henri V, en l'an 1115, on remarquait, pour ses qualités brillantes, ses habitudes frivoles et mondaines, son oubli complet de son caractère sacré, un jeune clerc, déjà sous-diacre et chapelain de la cour. Il s'appelait Norbert et était né du comte de Genep, dans le duché de Clèves, à Santen, en 1080. L'archevêque de Cologne, Frédéric, l'avait distingué, nommé chanoine de sa ville natale ; puis il avait passé au service impérial. Or un jour que, à cheval, suivi d'un seul serviteur, il se rendait à une fête, l'orage éclata soudain sur sa tête avec tant de violence, que le serviteur s'écria : « Retournez, seigneur ! Ne voyez-vous pas que la main de Dieu est sur vous ? » Au même instant la foudre tomba, jetant à terre le cheval et son cavalier. Norbert resta près d'une heure étendu, comme mort. Alors il se releva, disant : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? »

Pour l'apprendre, il se retira au couvent de Siburg, dont l'abbé était Conon. Près de ce sage directeur, son âme s'orienta

vers la pénitence et la perfection. Par faveur spéciale, il obtint, deux ans après, que l'archevêque de Cologne lui conférât, le même jour, le diaconat et le sacerdoce. Puis il revint à Santen et reprit son poste parmi les autres chanoines. Mais qu'il était changé ! Tout de suite il se manifesta rempli de l'esprit de Dieu et plein de zèle, prêchant avec vigueur ses confrères, assez peu réguliers alors, essayant de les ramener à une vie plus conforme à leur état. Peine perdue. On lui répondit en l'insultant, en lui faisant cracher au visage par un clerc subalterne. Norbert souffrit avec patience cette injure dont il eût pu tirer une vengeance éclatante. Mais, son insuccès constaté, il quitta Santen pour se livrer à la prédication populaire. La haine le poursuivit. Il fut cité au concile de Fritzlar, en 1118, devant le légat du pape, accusé de prêcher sans mission, de fatiguer de ses reproches prêtres et chanoines, dont il n'était ni le chef ni le principal, d'aller en habit de mendiant, — pauvre soutane et ceinture de corde, — contre l'habitude des gens de noblesse, de se faire passer pour religieux sans avoir renoncé à ses biens... Norbert se justifia sans doute ; mais, mettant à profit les injustes accusations, il alla trouver son évêque, résigna entre ses mains ses charges et ses bénéfices ; puis il vendit, distribua tous ses biens et, ne gardant qu'une modeste chapelle portative pour célébrer la sainte messe, il partit, suivi seulement de deux compagnons laïcs.

Il allait en Provence trouver le pape Gélase II. Celui-ci, reconnaissant sa sainteté éminente, l'accueillit paternellement et voulut le garder près de lui. Mais Norbert avait fait l'expérience des cours ; il en savait le danger et désormais ne voulait plus que pauvreté, humilité, mortification. Il demanda seulement et obtint un bref qui l'autorisait à prêcher en tout lieu. Puis il reprit la route de Cologne, nu-pieds même dans la neige épaisse ; il ne mangeait que des légumes, employait toute la nuit à prier. Avec ses deux compagnons fidèles, il passa par Orléans, où un sous-diacre se joignit à eux, et arriva à Valenciennes le samedi des Rameaux de 1118. Là, presque ignorant

de la langue française, il voulut cependant haranguer le peuple : et l'Esprit-Saint, qui avait jadis accordé aux apôtres le don des langues, bénit si efficacement sa parole, que les fidèles s'attachèrent à lui et voulurent le garder. Malgré sa volonté de poursuivre son chemin, il dut cependant s'accommoder à leurs désirs, car ses trois compagnons tombèrent malades et moururent successivement. Ce fut pour lui une grande peine. Dieu l'en consola bientôt : sur ces entrefaites, un de ses anciens amis, Burchard, archevêque de Cambrai, vint à Valenciennes. Burchard le reconnut, l'embrassa avec admiration ; et le dépouillement de Norbert frappa si vivement un jeune clerc de l'archevêque, qu'il se donna tout entier au vénérable apôtre. C'était Hugues, qui fut son successeur à la tête de son Ordre.

Alors ensemble ils reprirent le saint office de la prédication, avec un succès qu'expliquent, outre la grâce divine, la foi des bons peuples de Flandre et la grande sainteté des missionnaires. Ils se dépensaient sans mesure et n'acceptaient rien de leurs auditeurs charmés, sinon quelques légumes cuits à l'eau et au sel qu'ils mangeaient assis, non à une table, mais à terre. Et Dieu commença dès lors à accréditer leur ministère par le don des miracles.

En l'année 1119, Barthélemy, évêque de Laon, ravi des vertus, de la piété, de la charité, de la douceur du saint homme, que du reste lui avait chaudement recommandé le pape Calixte II, conçut le désir de le fixer dans son diocèse ; il lui offrit de l'établir dans un vallon nommé *Prémontré*, où se trouvait un^e petite église abandonnée. Norbert accepta : il avait déjà conçu le projet de fonder un Ordre religieux qui unirait à la vie active du missionnaire la vie contemplative et pénitente de l'ascète. La nuit suivante, qui s'écoula pour lui dans la prière, il eut une vision : une foule de moines vêtus de blanc passaient processionnellement devant ses yeux, portant des croix et des flambeaux. Il reconnut en eux ceux qui seraient ses fils. Et peu de temps après, le 25 janvier 1120, l'évêque donnait à Norbert et à Hugues cet habit blanc, qui serait celui de l'Ordre de Prémontré.

Et puis le nouveau religieux reprit ses prédications ; elles lui fournirent en peu de temps treize novices, avec lesquels il revint à son monastère. C'était presque tous des chanoines ; c'est pourquoi il fit choix pour eux de la règle de saint Augustin, qui cadrerait bien avec la vie canoniale du temps, et dont il accentua seulement la tendance à la mortification. Surtout il recommanda à ses disciples le soin le plus délicat pour tout ce qui regardait le culte et le service de la sainte Eucharistie. Si bien que cette dévotion est, selon sa volonté, devenue la caractéristique de son Ordre.

Quelques années plus tard, la confiance de Burchard chargea le Saint d'une importante mission. Anvers, qui dépendait alors de Cambrai, était bouleversée par les entreprises impies d'un hérésiarque nommé Tanquelin, qui, au mépris de la foi chrétienne et du bon sens, avait réussi à fonder une religion dont il s'était fait le dieu. Norbert vint avec quelques-uns de ses disciples et mena contre le misérable une guerre si vive et si heureuse, que Tanquelin dut s'enfuir de la ville. En reconnaissance de ce service immense, les chanoines d'Anvers firent aux Prémontrés le don de leur propre église de Saint-Michel.

Or, comme le saint fondateur se trouvait à Spire, pour y traiter d'affaires, le siège archiépiscopal de Magdebourg vint à vaquer. L'empereur Lothaire n'hésita pas à l'y nommer, malgré ses résistances, si vives que, seul, l'ordre du légat du pape put les faire cesser. Il se résigna. Mais il porta sur le trône pontifical ses vertus et sa vigueur apostolique. Quand il entra dans la ville, il se présenta sous un habit si pauvre, si rapiécé, selon la coutume de son Ordre, que le portier du palais épiscopal le prit pour un mendiant et d'abord lui refusa l'entrée. Bientôt les désordres des administrations précédentes lui furent manifestes ; il entreprit de les réparer. Mais ceux qui en avaient profité ne consentirent pas sans peine à ces réformes. Ils en furent même si irrités, qu'à deux reprises ils soudoyèrent des misérables pour assassiner l'archevêque ; puis ils organisèrent une émeute qui l'enferma dans sa cathédrale, l'y assiégea, lui livra l'assaut. Et dans la bagarre un coup d'épée lui fut porté

sur l'épaule, qui aurait dû le fendre en deux ; mais par miracle l'arme rebondit comme si elle eût rencontré une cuirasse d'acier.

Enfin au bout de cinq ans les tumultes s'apaisèrent ; la fermeté de Norbert avait vaincu ; trois ans encore il gouverna son église dans la paix et la joie universelles. Cependant il avait dû abdiquer, à cause de son absence, sa charge de général de son Ordre ; mais Hugues, qui lui succéda, était dès longtemps animé de son esprit et suivait avec amour la même voie.

En 1130, à la mort du pape Honorius II, un schisme menaça l'Église ; Norbert fut au nombre des évêques qui, réunis en concile à Reims, firent triompher Innocent II de son rival, l'antipape Anaclet. Deux ans après, l'empereur Lothaire l'emmenait à Rome, où il voulait se faire couronner par le pape. Le Saint y contracta une maladie qui, après quatre mois de souffrances, devait le conduire au tombeau. Il put néanmoins rentrer à Magdebourg ; et c'est là que, âgé seulement de cinquante-quatre ans environ, il rendit à Dieu son âme, sanctifiée par vingt ans de pénitence et de travaux.

7 JUIN

SÀINT GILBERT

ABBÉ

(1152)

En 1144, la chrétienté apprit avec douleur que la ville d'Édesse, par un coup de surprise, était tombée aux mains de l'*atâbek* (régent) de Mossoul, Inad-ed-in-Zenki. Cette perte très fâcheuse découvrait Jérusalem. Il fut décidé d'aller au secours de la cité sainte. Par ordre du pape Eugène III, saint Bernard prêcha la croisade nouvelle avec un succès égal à celui de Pierre l'Ermite. A Vézelay, en Bourgogne, le jour de Pâques 1150, une assemblée fut convoquée ; la parole ardente du Saint la souleva

d'enthousiasme ; tous les assistants voulurent prendre la croix. Le même résultat couronna la même éloquence en diverses provinces ; puis Bernard franchit les frontières et alla communiquer sa flamme guerrière à l'Allemagne.

Or parmi les croisés se trouva un noble chevalier d'Auvergne. Gilbert habitait le diocèse de Clermont et vivait, avec sa femme Pétronille et sa fille unique Pontia, dans une grande piété. Il était donc tout disposé à écouter les conseils de son confesseur, Ornifius, l'abbé prémontré de Lieu-Dieu, qui l'engageait à prendre rang dans la sainte armée. Gilbert demanda la bénédiction d'Étienne de Mercueil, évêque de Clermont, fit ses adieux à sa femme, à sa fille, leur recommanda instamment de distribuer, chaque jour de son absence, en aumône aux pauvres, les aliments que lui-même eût consommés, puis il partit.

On sait trop les malheurs et l'insuccès de cette seconde croisade. Le manque d'organisation, la séparation des deux armées, française et allemande, des mœurs qui semblaient celles d'une bande de pillards plutôt que d'une troupe chrétienne, l'entrée en scène des Turcs de Zenki, race jeune, hardie, fanatisée par le mahométisme, amenèrent la déroute et finalement le désastre des croisés sous les murs de Damas.

Nul plus que Gilbert ne souffrit de cet échec. Il était venu en Terre sainte poussé par sa foi et son désir de la défendre. Partout il s'était fait remarquer par son courage, sa piété, la sévérité de ses mœurs. Sur le champ de bataille, c'était un héros ; sous sa tente, il semblait un moine. Le roi Louis le Jeune, admirant ses rares qualités, lui avait confié des charges honorables. Mais la bravoure, l'habileté du chevalier ne pouvaient influencer sur l'issue de la campagne. Il dut quitter la Palestine avec son roi ; il ne le fit que plein de la plus vive douleur et en conçut un grand dédain des choses de la terre.

Quand il revint dans ses domaines, on voulut le recevoir au milieu des témoignages de joie et d'affection. Il s'y refusa. Et comme on s'étonnait de sa tristesse : « C'est le malheur public qui la cause, dit-il. Il ne permet pas les réjouissances à des chrétiens. »

Dès lors son parti fut pris. D'accord avec sa femme Pétronille, il résolut de renoncer au monde. La jeune Pontia partageait leurs désirs d'une vie parfaite. Ils réunirent leurs biens et en firent deux parts : l'une fut pour les pauvres ; l'autre servirait à fonder deux monastères. Le premier, réservé aux vierges, fut dédié aux saints Gervais et Protais ; depuis il a pris le nom d'Aubeperre. A sa tête fut établie Pétronille, qui le gouverna avec une douceur toute maternelle, mais aussi une grande fermeté pour la discipline religieuse. Nombre de jeunes filles nobles furent attirées par elle loin du monde et à l'amour unique de Jésus-Christ. Quand elle mourut, pleine de jours, accomplie en vertus, elle fut remplacée par sa fille Pontia. Et toutes deux ont mérité d'être honorées comme des saintes.

Gilbert se retira d'abord en un lieu nommé Neuffontaines ; il y mena quelque temps la vie érémitique dans toute son austérité. Gagnés par ses exemples, attirés par les miracles que Dieu lui donnait d'accomplir, beaucoup vinrent s'établir auprès de lui, et il commença de jeter les fondements de son monastère. Mais le lieu où il était lui sembla peu favorable : marécageux, encombré de buissons et d'épines, il se prêtait mal à l'établissement projeté. Sur l'ordre de l'évêque de Clermont, on se mit en quête d'un meilleur emplacement ; on crut l'avoir trouvé en un vallon qui s'appelait le *Creu des Fosses*, et l'on entreprit d'y élever les murs du futur couvent. Mais, dit la légende, les maçons furent assaillis par des bandes d'oiseaux qui les empêchaient de travailler et qui, s'emparant de minces copeaux, de petites brindilles, les emportaient à Neuffontaines, les y déposaient et, aux heures coutumières de l'office, s'égosillaient à de suaves mélodies. Gilbert vit là une indication de la Providence ; il interrompit les travaux du *Creu des Fosses* et ramena son monde au premier ermitage. Il y établit donc son monastère. A l'habitation des moines, il joignit un hôpital. Il y recevait tous les malheureux, les soignait lui-même avec une charité toute céleste. Il avait une préférence pour les plus malades, pour les lépreux surtout, et plus d'une fois on le vit baiser leurs plaies, sans crainte de la contagion. Plus d'une fois aussi, en les mouillant

de sa salive, il les guérit. Il se souvenait qu'il avait été père, aussi avait-il particulièrement pitié des enfants; il aimait à réciter sur eux la parole du Maître : « Laissez venir à moi les petits enfants, » et par sa vertu il faisait fuir leurs infirmités. Lui, l'homme de guerre, il chérissait, conseillait, pacifiait les hommes; mais il retrouvait son ancienne vaillance pour combattre les ennemis de la foi.

Enfin quand son monastère fut construit et bien fondé, il se rendit à l'abbaye de Lieu-Dieu, pour chercher des religieux prémontrés. Lui-même revêtit leur habit, embrassa leur règle; et puis il les établit à Neuffontaines, en l'an 1151. En reconnaissance, les moines voulurent l'élire comme abbé; en vain refusa-t-il : il dut se résigner à cet honneur, qui était plutôt une lourde charge. Mais, après les avoir un an seulement gouvernés avec une sagesse et une vigilance célestes, il passa au repos du Seigneur le 6 juin 1152. Il avait voulu par humilité être enterré dans le cimetière de l'hôpital qu'il avait construit pour les pauvres. Mais l'abondance des miracles qui se faisaient sur sa pauvre tombe engagea le troisième abbé du monastère à transférer ses reliques dans le chœur de l'église.

8 JUIN

SAINT MÉDARD

ÉVÊQUE

(457 - 545)

Saint Médard naquit à Salency, près de Noyon, de Nectard, qui fut un des chefs les plus célèbres au temps du roi des Francs Childéric I^{er}. Il était païen; mais sa femme, Protagie, sans doute gallo-romaine, avait été baptisée et pratiquait pieusement la religion chrétienne. Son influence fut assez grande sur Nectard pour qu'elle l'amenât à partager sa foi; et dès lors

l'un et l'autre vécut très fidèles au Christ. Médard fut donc élevé dans les sentiments de la piété, et, tout enfant, fut formé à la mortification et à la charité envers les pauvres. Il se privait de pain pour leur en donner ; un jour il se dépouilla de son riche vêtement pour couvrir un mendiant aveugle et presque nu.

Conduit par son père à la cour de Tournai, où résidait Childéric, sa réserve et sa pureté de mœurs ne purent s'accommoder de la grossièreté des barbares. Aussi s'attachait-il à l'évêque de Vermand, qui lui enseigna la théologie et les saintes Écritures. A trente-trois ans il fut, par ce prélat, ordonné prêtre. Dès lors il se montra le modèle du clergé ; le premier à l'église, il en sortait le dernier ; quand il se trouva, par la mort de ses parents, maître d'une grande fortune, il ne s'en servit que pour le bien des pauvres, et en particulier pour le rachat des malheureux esclaves emmenés en bandes par les barbares, des pays qu'ils mettaient à sac. Plein de douceur, il savait cependant s'opposer énergiquement aux entreprises injustes des rois eux-mêmes ; et, quand il fut devenu évêque, Clotaire I^{er} le reconnut à ses dépens. Peut-être eut-il quelque part à la conversion de Clovis, qu'il aurait instruit, dit-on, de concert avec saint Remi et saint Vaast, l'évêque d'Arras.

Quoi qu'il en soit, en 530, lorsque Allomère, évêque de Vermand, mourut, il fut élu pour lui succéder ; saint Remi lui donna la consécration épiscopale. Il y avait beaucoup à faire pour transformer en vrais chrétiens les Francs qui, sous Clovis, avaient envahi le pays ; il y réussit grâce à son zèle. Mais, comme le Vermandois était fort exposé aux incursions des barbares et fréquemment ravagé par eux, il trouva bon de transporter son siège à Noyon, qui était une ville fortifiée, et son peuple l'y suivit presque tout entier. Deux ans après, en 532, Éleuthère, son ami d'enfance, qui était évêque de Tournai, fut appelé par Dieu au repos du ciel. Médard se rendit dans cette ville pour les funérailles de son ami ; mais alors le clergé et les fidèles s'unirent pour le supplier d'accepter la succession d'Éleuthère. Médard s'y refusait, car les canons de l'Église défendaient à un évêque d'assumer le gouvernement de deux diocèses ;

et du reste celui de Tournai, s'étendant jusqu'à Gand et Anvers, présentait de particulières difficultés. Néanmoins saint Remi, dont l'autorité était souveraine et qui était le métropolitain de Noyon comme de Tournai, voulut que Médard courbât la tête sous ce double fardeau.

Il gouverna les deux églises pendant treize ans, avec un zèle et une bonté paternelle, qui produisirent les meilleurs fruits. Son amour de la prière, la rigueur de sa pénitence, obtinrent de Dieu des grâces sans nombre pour la conversion du peuple des Flandres qui était plus grossier encore que les Francs. Ce fut une rude tâche qu'il poursuivit sans se rebuter jamais, et dont il tira un excellent et bien consolant succès.

C'est à Noyon qu'en 542 il vit arriver brusquement, fuyant en hâte une cour indigne, Radegonde, la femme du roi Clotaire I^{er}. Elle venait demander à l'évêque de lui donner l'habit religieux et de la consacrer à Dieu. Le tyran avait tué le jeune frère de la reine, le témoin de son enfance et le seul survivant de sa famille. Ce crime avait comblé la mesure de l'horreur où elle vivait. Elle avait, disait-elle, obtenu du roi la permission de le quitter ; elle s'empressait de mettre entre elle et lui l'irréparable. Médard hésita : quelle était la valeur de l'autorisation royale ? quel, le droit de la jeune femme de quitter son époux ? Radegonde lui força la main, lui reprochant presque de redouter les hommes plus que Dieu. Et le vieux prélat, dans sa pitié pour tant de malheurs, lui imposa les mains et la consacra diaconesse.

Il ne semble pas que Clotaire lui en ait témoigné de la colère. Trois ans encore Médard vécut, menant de la même main forte et compatissante son troupeau vers le Seigneur. Et puis il s'éteignit dans une vieillesse presque centenaire, entouré de l'affection de tous, également pleuré de son peuple et de tous les Francs. Clotaire, dès qu'il avait appris sa maladie, était accouru lui demander sa bénédiction, car, malgré ses crimes et ses débauches, le misérable prince avait toujours eu de la vénération pour le saint évêque. Et même, voyant ses reliques glorifiées par de nombreux miracles, il les fit mettre dans une

châsse magnifique qu'il vint, la portant avec ses fils et les grands de sa cour, déposer au village de Crouy, près de Soissons, où il résidait. Plus tard ces restes précieux furent confiés à la célèbre abbaye élevée en l'honneur et sous le nom du saint pasteur de Noyon.

* * *

Le même jour on célèbre aussi la fête de saint Godard, — ou Gildard, — qui fut évêque de Rouen. Le Martyrologe romain le dit frère de saint Médard; il ajoute même qu'ils naquirent, furent sacrés, moururent le même jour. On ne saurait se prononcer sur la parenté des deux saints; mais les dates de leur sacre et de leur mort ne peuvent se confondre: saint Godard occupa le siège de Rouen à partir de 490, l'année même où saint Médard reçut la consécration sacerdotale; — il signa les actes du concile d'Orléans, en 511, comme évêque de Rouen, alors que Médard était encore pour de longues années simple prêtre; — et il mourut en 525, cinq ans avant le sacre de l'évêque de Vermand.

9 JUIN

SAINT PRIME ET SAINT FÉLICIEN

MARTYRS

(286 ?)

Prime et Félicien étaient frères et, semble-t-il, déjà fort âgés quand ils rendirent à Dieu le témoignage de leur sang. On sait bien peu de chose sur leur martyre, moins encore sur le reste de leur vie. Leurs Actes, dont les détails provoquent la défiance, disent qu'ils étaient citoyens de Rome et, convertis sur le tard, s'étaient consacrés à l'exercice de la charité. Ils secouraient les pauvres et visitaient les prisonniers.

Or, en 285, Dioclétien, au lendemain de son élection, vint sans doute à Rome, où il désirait effacer le souvenir de son prédécesseur Carinus. Bien qu'il ne se fût pas encore prononcé contre le christianisme, et que même sa cour comprît un certain nombre de chrétiens, cependant il n'avait pas révoqué les édits qui proscrivaient le culte du vrai Dieu, et la persécution commencée sous Carinus ne s'était pas arrêtée complètement. Peut-être, dès ce premier séjour, s'était-il adjoint, en qualité de César, le sauvage et brutal Maximien et se trouvaient-ils ensemble à Rome. C'est ce que supposent les Actes, qui rapportent aux deux empereurs la condamnation des saints frères. Les prêtres des idoles, en effet, se plaignirent que leurs dieux ne voulaient point rendre d'oracles tant que ces deux chrétiens n'auraient pas été contraints de sacrifier ou punis. On fit donc comparaître ceux-ci devant Dioclétien et Maximien. Courageusement, sans bravade, Prime et Félicien confessèrent leur foi, et aussitôt furent déchirés à coups de fouet. Les empereurs néanmoins ne les condamnèrent pas à mort. Mais, les ayant fait conduire en prison, ils les remirent aux mains de Promotus, juge à Nomentum, pour qu'il les amenât à l'apostasie ou les suppliciât. Ce Promotus semble avoir été particulièrement célèbre pour sa cruauté envers les chrétiens. Il s'acquitta de la charge qu'il avait reçue comme on pouvait s'y attendre. Mais en vain essayait-il contre les deux chrétiens l'attirail des tortures ; leur patience vainquit son obstination à les tourmenter. Sans doute s'y reprit-il à plusieurs fois, car les Saints demeurèrent entre ses mains près d'une année entière. Mais enfin il fut obligé de renoncer à tout espoir de les convaincre, et il les condamna à perdre la tête. Ils furent donc décapités non loin de Nomentum, le 9 juin 286. Quand la persécution eut cessé, ajoutent les Actes, on bâtit sur leur tombeau une église. Mais le pape Théodose, vers 645, transporta leurs corps à Rome et les enterra dans l'église de Saint-Étienne au mont Cœlius.

10 JUIN

SAINTE MARGUERITE

VEUVE

(1046-1093)

Lorsque le roi Edmond Côte de Fer, qui régnait sur le Wessex, l'Essex et l'Est-Anglie, mourut assassiné en 1016, ses sujets appelèrent au trône Canut de Danemark, roi déjà de Mercie et de Northumbrie. Les deux fils d'Edmond se réfugièrent en Hongrie ; l'un y mourut sans postérité ; l'autre, épousa Agathe, fille du roi de ce pays ; il en eut trois enfants, Edgar, Christine, qui fut religieuse, et Marguerite.

Cependant son oncle, saint Édouard le Confesseur, avait été choisi comme héritier par Harthacnut, son demi-frère, et en 1041 était monté sur le trône. Il rappela en Angleterre son neveu, à qui il destinait la couronne. Mais celui-ci mourut le premier ; son fils Edgard était en bas âge quand s'ouvrit la succession du roi, et Harold, le chef puissant du Wessex, n'eut pas de peine à le supplanter. Ce ne fut pas pour longtemps : Guillaume de Normandie fit valoir ses droits, fort contestables, à la couronne d'Angleterre, vainquit et tua Harold à la bataille d'Hastings. Edgar n'était pas de force à tenir tête au Conquérant ; il se soumit ; mais peu après il s'enfuit furtivement avec sa sœur Marguerite. Il comptait se réfugier en Hongrie, le pays de sa mère : la tempête, que Dieu dirigeait, jeta les orphelins sur la côte d'Écosse.

Malcolm III, dit Canmore, régnait en ce pays depuis 1057. Fils de ce Duncan, que Macbeth assassina pour prendre sa place, il avait fui d'abord le meurtrier ; et puis il était revenu avec l'aide des Anglo-Saxons, avait reconquis son royaume et, Macbeth tué par Macduff, il avait été reconnu par les Écossais comme leur roi. Il accueillit avec bonté les deux jeunes gens et refusa de les rendre à Guillaume ; bien plus, gagné par les charmes et surtout par les vertus de Marguerite, il l'épousa en 1070.

Marguerite avait alors vingt-quatre ans ; elle était belle, dit-on, mais bien plus était bonne. Très pieuse, elle passait en prières une grande partie de ses jours et de ses nuits ; très charitable, elle secourait les pauvres, les malades, les orphelins, les captifs, leur prodiguant, à défaut d'argent, — qu'elle n'avait guère, l'exilée ! — les trésors de sa douce pitié. Devenue reine, on vit ses vertus se développer encore, mais aussi se montra en elle un véritable génie de gouvernement qui contribua beaucoup au bien du royaume.

Car Malcolm, roi barbare cependant, s'était épris pour la jeune reine d'un amour tout plein d'admiration et de respect. Marguerite, maîtresse de l'âme de son époux, en profita pour l'amener doucement à une vie chrétienne presque aussi intense que la sienne. Tous deux prolongeaient leur prière ; tous deux multipliaient leurs aumônes. Sur les conseils de la reine, le roi devenait le père de ses sujets, un justicier ferme et sévère, le patron de l'Église. Il bâtissait des monastères, fondait des évêchés, reconstruisait ou réparait les monuments religieux. Il devint, par de si sages conseils, un des meilleurs et des plus saints rois de l'Écosse.

Dieu avait béni leur union : ils eurent six fils et deux filles. Tous furent élevés par leur mère avec une vigilance qui, dès leur bas âge, en fit de véritables serviteurs de la foi. Trois des fils gouvernèrent le pays, en dignes enfants de deux saints ; l'un d'eux, David I^{er}, qui régna vingt et un ans, fut honoré en Écosse d'un culte religieux. Il en est de même d'une des filles, Mathilde ou Maud, qu'épousa le roi d'Angleterre Henri I^{er}.

La sollicitude de Marguerite s'étendait sur tout le peuple. Il était bien ignorant des vérités et des préceptes de la religion. La reine pourvut et veilla de près à ce qu'il fût instruit et formé par de zélés prédicateurs ; elle fit en sorte que la loi protégeât les droits de Dieu, défendit la profanation du dimanche et la violation de la pénitence quadragésimale, la simonie et l'usure, la superstition et le scandale. Mais plus encore gagnait-elle les cœurs et les volontés par la charité pieuse avec laquelle elle accueillait tous les misérables, s'entourait d'un cortège de

pauvres et de veuves, visitait fréquemment les hôpitaux, lavait chaque matin les pieds à six mendiants, ne se mettait à table qu'après avoir elle-même donné à manger à neuf petits orphelins et à vingt-quatre malheureux.

Dure à elle-même, autant que compatissante aux autres, elle portait le cilice, elle observait deux carêmes rigoureux par an. Son confesseur, Thierry, moine de Durham, nous a conservé ces traits. Il dit encore : « Quand elle me parlait des douceurs ineffables de la vie éternelle, ses paroles étaient accompagnées d'une grâce merveilleuse. Sa ferveur était si grande alors, qu'elle ne pouvait arrêter les larmes qui coulaient de ses yeux. »

Après qu'elle eut vécu dans cette ferveur et aussi dans son bonheur conjugal et maternel pendant vingt-trois ans, il était nécessaire que l'épreuve couronnât ses mérites. Elle vint, et cruelle. Marguerite tomba, en 1093, dans une douloureuse maladie, dont elle vit tout de suite qu'elle ne se relèverait pas : elle l'annonça à son confesseur, lui fit avec beaucoup de larmes l'aveu des fautes de toute sa vie, et lui dit : « J'ai deux grâces à vous demander : l'une est que vous vous souveniez de ma pauvre âme dans vos prières et vos saints sacrifices, tant que Dieu vous laissera la vie ; l'autre, que vous assistiez mes enfants et que vous leur appreniez à craindre et à aimer Dieu. »

Elle languit six mois. Cependant Malcolm entreprenait une juste guerre contre le roi d'Angleterre Guillaume le Roux. Marguerite, par une sorte d'inspiration, aurait voulu qu'il s'abstînt de prendre le commandement de l'expédition : pour la première fois il lui résista. Il partit avec son fils aîné Édouard. Hélas ! bientôt, au siège de la ville frontière d'Alnwick, il était tué par trahison, et quelques jours après Édouard lui-même périssait dans un assaut inutile.

Marguerite eut l'intuition surnaturelle de ce désastre : « Je crois, dit-elle tristement, qu'il est tombé aujourd'hui sur l'Écosse un malheur tel qu'elle n'en a point éprouvé depuis longtemps. » Peu de jours se passèrent. Elle venait de recevoir le saint viatique, lorsque arriva son second fils Edmond ; elle lui demanda des nouvelles de Malcolm et d'Édouard. Comme le jeune homme

hésitait à répondre : « Je sais ce qui est, » dit-elle. Et levant les mains au ciel : « Dieu tout-puissant, je vous remercie de m'avoir envoyé une si grande affliction dans les derniers moments de ma vie ; j'espère qu'avec votre miséricorde, elle me purifiera de mes péchés. » Mais son cœur était brisé ; elle ne pouvait plus vivre. Elle dit encore : « Seigneur Jésus, qui par votre mort avez donné la vie au monde, délivrez-moi de tout mal. » Et sur ces mots son âme s'échappa vers le ciel.

Elle mourut à quarante-six ans, le 16 novembre 1093. Cependant, depuis 1693, sa fête se célèbre le 10 juin par l'ordre d'Innocent XII.

11 JUIN

SAINT BARNABÉ

APÔTRE

(I^{er} siècle)

Les premiers temps de la chrétienté, à Jérusalem, furent traversés par un puissant et large souffle de fraternité. *La multitude des croyants, disent les Actes des Apôtres, n'avait qu'un cœur et qu'une âme... et toutes choses étaient communes entre eux,... tous ceux qui possédaient des champs et des maisons les vendaient et apportaient le prix de ce qu'ils avaient vendu, et ils le mettaient aux pieds des apôtres, et on le distribuait à chacun selon ses besoins* (Actes, 4³²⁻³⁴). Or, parmi ces hommes bienfaisants qui se dépouillaient pour leurs frères, il se trouva un Cypriote, appartenant à la descendance de Lévi. Il se nommait Joseph ; les apôtres lui donnèrent le surnom de Barnabas, dont nous avons fait Barnabé, ce qui signifie « fils de consolation ou de prédication ». En hébreu, le mot *fils* sert à marquer les attributs ou les dispositions morales d'un être. C'est donc à dire que Joseph fut pour l'Église un sujet de consolation, pour ses frères un prédicateur inspiré.

Sa charité, son esprit de conciliation et de douceur, son zèle courageux justifient amplement tous les sens de son nom ; l'Écriture, du reste, nous dit encore qu'il était *bon, plein de l'Esprit-Saint et de foi* (Actes, 11²³). Est-ce au moment de sa conversion qu'il fit le geste généreux par lequel il se privait pour ses frères ? Ou, selon la tradition de Clément d'Alexandrie, fut-il au nombre des soixante-douze disciples que Notre-Seigneur envoya, de son vivant, prêcher et annoncer sa venue ? On a dit aussi qu'il avait été disciple de Gamaliel et qu'il s'était lié avec saint Paul, soit aux pieds du fameux rabbi, soit à Tarse ou à Damas, soit dans les synagogues hellénistiques de Jérusalem.

C'est ainsi qu'on expliquerait son rôle auprès de l'Apôtre : celui-ci, — converti, instruit au désert d'Arabie par Jésus lui-même, échappé de Damas, où la fureur des Juifs avait cherché à punir le transfuge du mosaïsme, le prédicateur du Crucifié, — était venu à Jérusalem ; il essayait de pénétrer dans les assemblées des chrétiens ; ceux-ci le repoussaient avec une méfiance bien légitime. Le bon et loyal Barnabé vint, lui tendit la main, le mit en contact avec Pierre et Jacques le Mineur. Il se porta garant de la conversion sincère dont il racontait les détails, inconnus encore, fit valoir le courageux apostolat de Damas ; enfin, grâce à l'autorité dont il jouissait après des chefs de l'Église, il gagna leur esprit et obtint la réconciliation de Paul. C'est à lui, en partie du moins, que la gentilité doit son apôtre.

Elle le lui doit encore parce que c'est lui qui amena Paul sur son champ d'action. Après la mort d'Étienne, sous le coup de la persécution qui se déchaîna ensuite, les disciples étaient en grand nombre sortis de Jérusalem et se répandaient en Phénicie, en Chypre, en Syrie. Plusieurs, des Juifs hellénistes sans aucun doute, avaient, à Antioche, fait bénéficier les Gentils de leur prosélytisme ; la fondation de cette nouvelle église avait ému les judaïsants de Jérusalem. Ils envoyèrent, pour l'étudier, un homme sûr qui viendrait ensuite rendre compte de sa mission. Ce fut Barnabé qu'ils choisirent. L'âme droite, loyale, prudente aussi, de l'envoyé fut émerveillée des résultats obtenus,

des grâces répandues par l'Esprit-Saint, de l'évidente manifestation du doigt de Dieu. Plein de joie, il dit aux nouveau-nés du Christ son admiration ; il s'unit aux prédicateurs ; à sa voix, *une assez grande foule se joignit au Seigneur* (Actes, II, 2⁴). Alors, avec son humilité, sa défiance de lui-même, il crut nécessaire de faire appel à une voix plus puissante, à une éloquence plus persuasive : il alla chercher Paul, en ce moment retiré à Tarse, sa patrie ; il le ramena. Et tous deux d'accord reprirent l'œuvre d'évangélisation, qui fut féconde sous leurs mains. C'est alors que *pour la première fois les disciples reçurent le nom de chrétiens* (Actes, 11²⁶).

Or en ces jours vinrent de Jérusalem à Antioche des disciples qui avaient reçu de Dieu le don de prophétie : l'un d'eux, Agab, prédit qu'une grande famine allait fondre sur la terre, en particulier sur la Palestine. La charité des chrétiens nouveaux s'émut : ils réunirent leurs ressources et envoyèrent un secours à leurs frères de Judée ; Barnabé et Paul furent chargés de le porter.

Ils profitèrent de leur mission pour faire approuver à Jérusalem l'apostolat qu'ils exerçaient. Puis ils revinrent à Antioche ; ils y ramenaient avec eux un jeune homme, fils de la sœur de Barnabé : il s'appelait Jean et était surnommé Marc. Ce serait l'auteur du second Évangile.

Un jour, au milieu d'une réunion cultuelle, où sans doute était offerte la sainte Victime, l'Esprit-Saint se manifesta : peut-être par l'organe du prophète, — moyen assez fréquent en ce temps ; — peut-être par une voix venue du ciel, comme à la Pentecôte ; peut-être par une inspiration unanime où tous reconnurent l'intervention divine : *Séparez-moi, disait l'Esprit, Barnabé et Paul pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés* (Actes, 13⁹). Alors, dit le texte sacré avec une concision sublime, si l'on songe à l'immensité de l'œuvre et de ses résultats, *ils jeûnèrent, prièrent, leur imposèrent les mains et les laissèrent aller* (Actes, 13³). Ils ne leur conféraient pas de mission : c'était l'Esprit qui les avait investis et les envoyait à la conversion du monde.

Ils partirent tous deux, avec le jeune Jean-Marc. D'abord l'île de Chypre, où fut converti le proconsul Sergius Paulus et châtié le mage Élymas ; puis la Pamphylie et Pergame, où Jean-Marc, pris de découragement, se sépara d'eux pour revenir à Jérusalem ; puis la Pisidie et Antioche, sa capitale, virent les prémices de leurs rudes travaux. A Antioche commencèrent les persécutions des Juifs, reprises à Iconium, où les apôtres furent presque lapidés. A Lystre, au contraire, la foule païenne, enthousiasmée par la guérison miraculeuse d'un boiteux, les prit pour des dieux : Barnabé était Jupiter, sans doute à cause de sa taille élevée et de son apparente majesté ; Paul était Mercure, car il portait la parole. On voulut les honorer par un sacrifice qu'ils eurent beaucoup de peine à arrêter. Et, dans un retour soudain provoqué encore par la haine des Juifs, quelques jours après on accablait Paul de pierres, on le laissait pour mort sous les portes de la ville. Guéri soudain par la puissance divine, l'apôtre s'éloigna avec Barnabé, pour gagner la petite ville de Derbé, où Dieu les consola par de nombreuses conversions. Et puis, revenant silencieusement sur leurs pas, ils visitèrent de nouveau, affermirent en leur donnant des chefs, les jeunes églises de Lystre, d'Iconium, d'Antioche de Pisidie. Enfin, par Perga et Attalia, ils revinrent à Antioche de Syrie, d'où ils étaient partis trois ans auparavant.

Cependant, à Jérusalem, plusieurs ne prenaient pas leur parti de voir l'Église se tourner vers les Gentils et les appeler à elle. Ces judaïsants voulaient imposer à tous, avec la circoncision, les obligations et les interdictions de la loi mosaïque. Ils vinrent à Antioche propager leur doctrine. Paul s'opposa fortement à ces prétentions qui allaient ruiner son œuvre et faussaient l'Évangile, tandis que Barnabé, à l'imitation de Pierre, semblait un peu fléchir par complaisance pour leurs origines (Gal. 2¹³). Néanmoins il s'associa à Paul, — ramené peut-être par ses énergiques remontrances, — pour en appeler à la réunion des apôtres à Jérusalem. Ils y vinrent ; ils y reçurent des chefs de l'Église un accueil fraternel, confiant, bientôt admiratif, quand ils eurent raconté leur expédition apostolique. Et l'on sait que le concile de Jérusalem leur donna raison.

Dès lors s'ouvrait une nouvelle période de missions. Paul désirait y avoir encore Barnabé comme compagnon. Mais il refusait de recevoir avec lui Jean-Marc, dont l'abandon avait laissé dans son cœur une blessure encore vive. De son côté, Barnabé ne voulait pas abandonner son jeune neveu. Les deux amis se séparèrent, allant, chacun de son côté, semer le grain de la divine moisson.

A ce moment, tandis que le soleil de Paul monte à son zénith, Barnabé, comme éclipsé par cette splendeur, rentre dans l'obscurité. Il s'était embarqué pour Chypre avec son neveu. Il y resta sans doute jusqu'à sa mort, qui fut peut-être le martyre. Il l'aurait enduré à Salamine, lapidé par les Juifs vers l'an 60. En 488, l'évêque de cette ville, Anthelme, aurait découvert son tombeau. L'homme de Dieu avait encore sur sa poitrine l'Évangile de saint Mathieu, écrit de sa main.

On conserve encore un écrit qui porte le nom d'*Épître de saint Barnabé*. Mais jamais l'Église n'en a admis l'authenticité, encore moins l'inspiration.

12 JUIN

SAINT LÉON III

PAPE

(?-816)

Le 26 décembre 795, le pape Hadrien I^{er} mourut. Et le jour même, à l'unanimité du clergé et du peuple, était élu en son lieu Léon, qui, comme les deux premiers papes de ce nom, reçut les honneurs des Saints. Il était Romain ; son père se nommait Azuppius. Dès sa tendre enfance, il avait été élevé, instruit, formé dans le palais patriarcal du Latran ; il y étudia les saintes Lettres et successivement reçut le sous-diaconat et la prêtrise. Car c'était un homme de mœurs pures et de grande piété. Son caractère était aimable et gai ; très charitable, il

secourait de tout son pouvoir les pauvres et les malades. Très ferme défenseur des traditions et des droits de l'Église, il avait en même temps beaucoup de prudence, de patience et de miséricorde. Sa parole était facile, abondante, éloquente. Il réunit donc tous les suffrages.

Son premier acte fut de notifier son élection à Charlemagne, l'ami et le défenseur de son prédécesseur. Le roi des Francs se montra tout de suite disposé à lui continuer l'amitié pleine de vénération qu'il portait à Hadrien ; il le lui envoya témoigner par l'abbé de Saint-Riquier, Angilbert, qui avait toute sa confiance ; et en même temps il lui fit remettre, en cadeau de joyeux avènement, une bonne partie de l'immense trésor des Huns qui venait de tomber aux mains de son fils, le jeune Pepin.

Le pape employa cette fortune à des œuvres d'art ; car il aimait les beautés du culte, et nombre d'églises romaines lui durent leur restauration ou leur embellissement. En particulier l'or des Huns servit à orner la basilique du Latran ; en gage de reconnaissance envers Charles, Léon y fit exécuter une célèbre mosaïque, qu'on y voit encore : le pape et le roi sont représentés, recevant de saint Pierre, l'un le pallium, insigne de son épiscopat, l'autre l'étendard vert aux roses rouges qui est celui de la Ville sainte.

Mais l'horizon ne tarda pas à se troubler. Deux ans ne s'étaient pas écoulés qu'un complot misérable s'ourdissait contre le Saint. Il avait pour auteurs plusieurs membres de la famille du pape défunt, irrités de voir leur prospérité diminuée. Deux surtout d'entre eux, le *primicier* Pascal et le *cubiculaire* — gardien des sépultures des martyrs — Campolo, neveux d'Hadrien, étaient haineux. Le 25 mars 799, le pape, en raison des Grandes Litanies, s'était rendu, avec une foule de fidèles, de l'église de Saint-Georges à celle de Saint-Laurent ; il sortait de celle-ci et rentrait à cheval au Latran, lorsque, devant l'église des Saints-Étienne-et-Silvestre, il fut assailli par une troupe de sicaires. Les fidèles désarmés furent facilement mis en fuite. Pascal et Campolo, avec un complice, Maurus de Nepi, se jetèrent sur le

pape, le renversèrent de son cheval, le dépouillèrent, l'accablèrent de coups et, le tenant, l'un aux pieds, l'autre à la tête, s'efforcèrent de lui crever les yeux et de lui arracher la langue. Puis on le traîna dans l'église du monastère de Saint-Érasme, et là, devant l'autel, les deux misérables renouvelèrent leur tentative sacrilège. Quand ils crurent que leur victime était aveugle et muette, ils la jetèrent couverte de sang dans la prison du monastère. La nuit suivante, le *cubiculaire* Albinus, avec quelques fidèles revenus de leur frayeur, put forcer les portes et enlever le martyr. Par une protection miraculeuse, ses yeux, sa langue se trouvèrent intacts. Et les assassins, furieux, mais effrayés, se défiant les uns des autres et prêts à s'entr'égorger, ne surent que piller la maison d'Albinus et mettre le désordre dans la ville.

Cependant le duc franc de Spolète, Winigis, à la première nouvelle de l'attentat, était accouru à Rome avec ses troupes ; il prit le pape sous sa protection, l'emmena dans sa ville et prévint Charlemagne. Aussitôt celui-ci fit prier Léon de venir le rejoindre à Paderborn, où il se rendait lui-même.

C'était la première fois qu'un pape franchissait le Rhin. Il se montrait à ces populations à peine soumises à la foi, avec tout le prestige dont l'entourait la filiale sujétion du roi. Charles en effet le reçut au milieu d'une pompe grandiose. Son fils Pepin vint au-devant du pontife avec une troupe de cent mille hommes, qui, en l'abordant, le saluèrent trois fois de leur prostration. Puis ce fut le tour de Charles lui-même, entouré, aux portes de son camp, de son armée entière ; le pape fut accueilli au bruit des trompettes et des hurras, parmi les étendards claquant au vent et les armes étincelantes. Charles se prosterna aux pieds de Léon ; celui-ci le releva et l'embrassa affectueusement ; puis, le roi le conduisant par la main, il se rendit à l'église et célébra pontificalement la messe, qui fut suivie d'un festin splendide.

Pendant qu'il demeurait auprès du roi, les assassins eurent l'étrange audace de porter contre lui au tribunal royal des accusations aussi mensongères qu'infamantes. Une prompt

enquête démontra leur mauvaise foi. On arrêta leurs émissaires. Le pape retourna vers sa capitale à la tête d'un cortège d'honneur, et y rentra le 29 novembre.

Charles s'était réservé de prononcer à Rome même la sentence finale. Il y arriva le 23 novembre 1800. Tout de suite il s'occupa de l'œuvre de justice qu'il venait achever. Le 1^{er} décembre, il convoqua une assemblée générale des évêques, des abbés, des seigneurs francs et romains, et fit comparaître les accusateurs du pape. Mais l'assistance entière n'eut qu'une voix pour se récuser : « Nous n'aurons pas l'audace, dirent les prélats, de juger celui qui est assis sur le siège apostolique : c'est lui qui nous juge tous, il n'est jugé par personne. » Le pape alors déclara qu'il allait suivre l'exemple de ses prédécesseurs : il monta en chaire, l'Évangile à la main, et sur le livre sacré jura qu'il était innocent des crimes qu'on lui imputait. Aussitôt l'assemblée éclata en transports de joie et en louanges rendues à Dieu, à la très sainte Vierge et à saint Pierre. Les accusateurs, convaincus du reste par leur silence, furent condamnés à mort par les juges. Mais Léon, dans son indulgente clémence, demanda grâce pour eux et leur obtint la vie.

La récompense du roi ne tarda pas. La pape la préparait à son insu, et même contre son gré.

Le 25 décembre, tandis que Charles, venu pour assister à la messe pontificale, priait prosterné devant la *Confession de saint Pierre*, le souverain pontife s'approcha, tenant la couronne impériale, et la lui déposa sur la tête. Aussitôt, dans la basilique regorgeant de monde, une immense acclamation s'éleva : « A Charles-Auguste, couronné par Dieu, grand et pacifique empereur, vie et victoire ! » Le saint Empire était fondé.

Les dernières années du pontife furent agitées encore. Ce fut d'abord une querelle dont l'importance ne se révélerait que plus tard et à laquelle il ne donna par prudente conciliation qu'une solution provisoire. En 808, des moines francs du mont des Oliviers ayant, en chantant le Symbole, ajouté, selon la coutume de France, le mot *Filioque* (et du Fils) à la formule antique de Nicée : *Je crois au Saint-Esprit... qui procède du*

Père,... les autres moines, orientaux, voulurent les chasser comme hérétiques. La cause fut portée devant le pape : distinguant nettement la question dogmatique de la question liturgique, il prononça qu'il était bien de foi que le Saint-Esprit procédait du Fils comme du Père ; mais il regretta, sans la condamner, l'adjonction au Symbole du mot qui précisait cette procession, puisqu'il n'était pas traditionnel. Et pour donner au monde un témoignage manifeste de la communauté de foi entre les églises orientales et occidentales, il fit graver sur deux tables d'argent, placées dans la basilique de Saint-Pierre, le Symbole de Nicée, en grec et en latin, en omettant le mot incriminé. Ce n'est qu'en 1014 que, à Rome, on commença à le chanter dans le Symbole. Les conciles de Lyon et de Florence en consacrèrent l'emploi.

En 815, on sait mal pourquoi, des gens du parti des nobles formèrent encore un complot pour assassiner le pape. Léon, l'ayant découvert, fit arrêter les conjurés et cette fois les fit condamner à mort, selon la loi romaine. Il s'ensuivit entre lui et le roi Louis le Débonnaire, mécontent de ce que le pape n'avait pas eu recours à lui, quelque difficulté qui s'aplanit aisément. En même temps, des révoltes se produisaient dans les colonies agricoles de l'État pontifical, agitées par les émissaires de la noblesse. Mais elles furent bientôt réprimées par l'intervention du duc de Spolète, Winigis.

L'effervescence venait à peine de se calmer quand le saint pape rendit son âme à Dieu, le 12 juin 816, après vingt années d'un pontificat souvent agité, mais qui avait vu de beaux jours et avait été honoré par l'exercice de hautes vertus et d'une fermeté toute apostolique.

13 JUIN

SAINT ANTOINE DE PADOUE

CONFESSEUR

(1195-1231)

Il est peu de saints que la dévotion populaire entoure d'autant d'hommages ; il en est peu dont on voudrait autant connaître la vie jusqu'en ses moindres moments. Malheureusement les biographes de saint Antoine, qui se sont répandus, — avec une critique peu sagace souvent, — sur ses miracles, se sont montrés moins préoccupés de nous laisser le souvenir de ses actes. On ignore beaucoup de lui ; ce qu'on sait, on le sait mal.

Il est né à Lisbonne en 1195. Quel jour ? On a dit en la fête de l'Assomption, ce n'est pas sûr. Ses parents, « nobles et puissants, » descendaient-ils, l'un de la famille à laquelle appartenait Godefroy de Bouillon, l'autre de celle des rois des Asturies ? On l'a affirmé, sans preuves péremptoires. Ils lui donnèrent au baptême le nom de Fernando. Ils l'envoyèrent à l'école de l'église cathédrale, près de laquelle était leur demeure. L'enfant y acquit l'instruction assez élémentaire donnée à cette époque ; mais il y fut surtout formé à la piété et à la charité ; il y garda et apprit à estimer plus que tout son innocence. Si bien qu'à peine âgé de quinze ans, effrayé des périls qu'elle courait dans le monde et, semble-t-il, des tentations qui commençaient à l'assiéger, il demanda et obtint de ses parents l'autorisation d'entrer chez les Chanoines réguliers de Latran. C'était des clercs voués au service des églises et suivant la Règle de saint Augustin, qui leur avait été donnée par le pape Innocent II. Ils avaient dans la banlieue de Lisbonne un monastère sous le titre de Saint-Vincent de Fora, c'est-à-dire hors-les-murs. Fernando s'y présenta et y fut reçu d'abord. Mais l'année suivante, importuné par les visites fréquentes de ses amis et désireux d'une plus parfaite solitude, il passa au monastère de

Sainte-Croix de Coïmbre, la maison la plus nombreuse et la plus célèbre que les Chanoines possédassent en Portugal. Il y demeura neuf ans, livré à l'étude ; c'est là qu'il acquit le fond de science, alimenté par la Bible surtout et aussi par les Pères, auquel il puisa tout le reste de sa vie. Et c'est là aussi qu'il fut élevé au sacerdoce.

La vertu principale de Fernando semble bien avoir été l'énergie constante avec laquelle il poursuivit son dessein de perfection. Elle fut inlassable, toujours tendue et toujours victorieuse. Et d'abord il allait avoir l'occasion de l'employer à un choix qui fixerait sa vie.

En 1216, quelques religieux de l'Ordre nouveau que venait de fonder en Italie saint François d'Assise, passèrent en Espagne et se fixèrent non loin de Coïmbre, dans le petit monastère de Saint-Antoine d'Olivarès. Leurs quêtes les amenaient souvent à Sainte-Croix et les firent connaître à Fernando, qui estima leur pauvreté et leur simplicité fervente. Peu d'années encore, et cinq d'entre eux, — qu'il a pu voir et secourir, si à ce moment, comme on le croit, il exerçait les fonctions d'hôtelier, — poussaient jusqu'au Maroc et, le 16 janvier 1220, y cueillaient la palme du martyre. Leurs reliques furent, par la reine Urracca, confiées au monastère de Sainte-Croix : en les vénérant, l'âme généreuse du jeune prêtre s'exalta, s'enflamma du désir de donner, lui aussi, son sang pour la foi. Son parti fut pris ; il arracha, on peut le dire, au prieur et aux religieux ses frères l'autorisation nécessaire, et l'été venu, ayant la promesse d'être envoyé en Afrique, il entra chez les Franciscains d'Olivarès. Là il prit le nom d'Antoine pour une raison mal connue ; car l'usage n'était pas encore chez les fils de saint François de changer leur nom en religion.

Dès le mois de décembre 1220, il partait en effet pour le Maroc, appelant de tous ses vœux le martyre. Mais l'heure était passée de la persécution : l'épreuve fut pour Antoine une fièvre qui dura tout l'hiver et le força de quitter l'Afrique.

Au lieu de le porter en Portugal, son vaisseau, chassé par la tempête, aborda en Sicile. Les Franciscains y avaient une

maison à Messine. On ne sait pas bien ce qu'y fit l'ardent religieux. On le retrouve seulement au chapitre général de l'Ordre, le dernier auquel tous les frères furent admis, et qui réunit à Assise, en 1221, trois mille religieux. Antoine, inconnu et perdu dans la foule, vit pour la première fois son bienheureux Père François : il était là, assis aux pieds du frère Élie, qui présidait, — car le saint l'avait fait nommer vicaire général, — et inspirant ses décisions.

Comment et pourquoi Antoine, le chapitre fini, fut-il emmené par le frère Gratien, ministre provincial de la Romagne? Comment et pourquoi se retira-t-il ensuite à l'ermitage de Monte-Paolo, près de Forli? On ne le sait. Il y mena durant neuf mois une vie humble et si cachée, que, semble-t-il, il ne fut pas connu comme prêtre et passa pour plus capable de laver la vaisselle que de manier la parole. Mais un jour, étant descendu à Forli avec quelques frères qui allaient se faire ordonner en compagnie de plusieurs dominicains, il fut contraint par le Père ministre provincial de prêcher cette assemblée de religieux. On pensait n'entendre qu'un sermon médiocre : l'éloquence du pauvre frère dédaigné éclata comme un coup de foudre inattendu. La révélation de ce talent fut telle, qu'Antoine, entrant soudain au rang des plus célèbres, fut chargé d'évangéliser la Romagne. Il y combattit avec le plus grand succès les hérétiques cathares et patarins. Est-ce alors, et à Rimini, que, pour convaincre un mécréant, il fit le miracle célèbre qu'on a appelé le miracle de la mule? Le maître de l'animal refusait de croire à la Présence réelle. « Si votre mule s'agenouille devant l'hostie consacrée, croirez-vous? demanda le thaumaturge. — Oui. — Eh bien! donc, soit fait! Mais si elle ne s'agenouille pas, attribuez-le à mes péchés. » Au jour dit, le Saint se présente, tenant le Corps du Christ. On amène l'animal, qui depuis deux jours était privé de toute nourriture. Non loin d'Antoine, l'hérétique tenait un bassin plein d'avoine. Mais la mule affamée se détourne de l'avoine, avance vers l'hostie et respectueusement fléchit devant elle les deux genoux.

D'autres biographes, — et l'on voit ici, par un exemple qui

se répète souvent dans cette vie, la difficulté de fixer la vérité, — prétendent que ce miracle eut Bourges pour théâtre, et d'autres encore Toulouse.

Antoine, en effet, vint bientôt en France. Après avoir quelque temps, — et peut-être le premier, — enseigné pour ses frères la théologie à Bologne, il franchit les Alpes. Sans pouvoir exactement déterminer la chronologie de ses différents séjours, on le voit professer encore à Montpellier, puis à Toulouse, où en même temps il combat fortement contre les Albigeois ; on le voit gardien du couvent du Puy et *custode*, — c'est-à-dire supérieur d'un groupe de maisons, — à Limoges ; on le voit à Bourges, dans un synode, prendre vivement à partie l'évêque. Simon de Sully, un digne prélat cependant, et le ramener à la confiance envers l'Ordre de Saint-François ; on le voit à Brives, où il fonde un couvent ; à Arles, où il assiste à un chapitre de Frères Mineurs. C'est là que, tandis qu'il prêchait sur le titre de la Croix, un frère eut une apparition : il vit dans les airs, les bras étendus, saint François lui-même. Le vénérable patriarche vivait encore, et donc ce fait eut lieu avant 1226. Il bénit l'assemblée d'un signe de croix et disparut.

Antoine était peut-être à Limoges, — d'aucuns l'ont dit, mais d'autres ont nommé Châteauneuf-la-Forêt, et d'autres Camposampiero ou Padoué, — lorsqu'il eut la douce vision popularisée par ses images. Tandis qu'il vaquait à l'oraison, dans une chambre retirée qui lui avait été offerte, son hôte eut la curiosité de le surveiller ; il l'aperçut tenant en ses bras un enfant d'une beauté toute céleste et le baisant à plusieurs reprises ; il comprit que c'était l'Enfant Jésus lui-même ; il en fut émerveillé. Le Saint, prévenu divinement de cette indiscretion, lui défendit sévèrement de jamais parler de ce fait tant que lui, Antoine, vivrait.

Partout où il allait, il prêchait. On a gardé de son éloquence un souvenir admiratif, assurément très justifié, bien que les sermons qui nous sont parvenus, — de simples canevas, c'est évident, — ne semblent pas l'expliquer. L'ampleur des développements, la puissance d'émotion, sans parler des qua-

lités extérieures de l'orateur, ne sauraient, il est vrai, s'y montrer. On voit du moins qu'il s'éloignait beaucoup du genre oratoire de son père saint François : au lieu d'une chaleureuse, poétique, mais simple improvisation, dont la charité, une charité débordante, faisait tous les frais, on a ici un ordre, une méthode, un emploi habile de l'Écriture, de l'exégèse patristique, un recours à la nature, à ses beautés, à ses lois, un goût de l'allégorie et des étymologies spécieuses qui témoignent d'une recherche d'art et d'une science, nécessairement courte par bien des endroits, mais réelle et avisée.

C'est à Padoue, probablement, qu'Antoine écrivit les sermons qu'il nous a laissés. Car il était venu en cette ville, ayant quitté la France à la fin de 1226, peu après la mort de saint François ; peut-être, — mais en quelles circonstances ? en quel ordre ? — évangélisa-t-il d'abord plusieurs villes d'Italie. En tout cas, il était à Padoue en 1229, et ne dut guère en sortir ; la mainmise qu'il exerça sur les Padouans, leur dévouement, leur dévotion persistante pour le Saint, prouvent qu'il fit parmi eux un séjour suivi qui ne peut être moins long que les deux années qui lui restaient à vivre. Cependant il assista encore au chapitre tenu à Assise en l'été de 1230 ; là il obtint d'être libéré de toute charge de l'Ordre et reçut permission de prêcher partout où il voudrait.

Il en profita pour retourner à Padoue : sa parole y était toute-puissante ; elle y opérait dans les âmes des prodiges de conversion, bien supérieurs aux miracles qui, dit-on, sortaient de ses mains, abondants comme les fleurs d'une journée de printemps. Sa sainteté, d'abord certainement, mais son éloquence aussi et sa grande charité pour tous les maux lui assuraient cette puissance. Elle s'employait et réussissait à faire la paix entre les ennemis, à remettre les captifs en liberté, à ramener les exilés, à réprimer la violence et l'usure, à rendre leur pureté aux mœurs. Pour entendre Antoine, les églises étaient trop petites, il fallait, — comme à Limoges, où le *Creux des Arènes* était rempli par la foule, — de vastes esplanades, de larges prairies, et l'on y compta, parfois, dit-on, trente mille auditeurs. Les marchands fermaient leurs boutiques et les nobles dames se levaient avant le jour,

pour s'assurer une place au sermon. Évêques, prêtres, chevaliers, paysans, femmes se pressaient au pied de la chaire.

Cependant l'été de 1231 était venu. Antoine interrompit sa prédication dans l'intérêt de la moisson ; il résolut de donner ce temps à la retraite, et la chercha au couvent de Camposampiero. Non loin de là, dans une forêt, on lui construisit un petit ermitage sous les branches d'un énorme noyer ; il y passait ses jours dans la prière, mais descendait pour le dîner, qu'il prenait avec ses frères. Or le 13 juin, il s'était mis à table, lorsqu'il se sentit défaillir. Il comprit que la mort venait et, pour l'accueillir, demanda d'être transporté à Padoue au couvent de Sainte-Marie. Il se trouva si faible en entrant dans la ville, qu'on s'arrêta à l'Arcella, où les Frères Mineurs avaient une petite maison. La maladie faisant de rapides progrès, il montra d'abord une certaine anxiété ; mais bientôt Dieu lui rendit la paix. Il se confessa et puis se mit à chanter : *O gloriosa Domina...* Quand il eut terminé l'hymne, il porta les yeux au ciel. « Que regardez-vous ? lui dit un frère. — Je vois mon Seigneur, » répondit-il. On lui donna l'extrême-onction ; il chanta les psaumes de la Pénitence avec les assistants. Une demi-heure après qu'ils furent achevés, il expira, âgé seulement de trente-six ans.

Contraint pour ainsi dire par le sentiment unanime, le pape Grégoire IX le canonisa l'année suivante.

14 JUIN

SAINT BASILE
ÉVÊQUE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE
(329-379)

Basile, avocat et professeur de rhétorique à Césarée de Cappadoce, issu d'un père qui, pour la foi, s'était jadis exilé dans les forêts du Pont, lui-même très attaché à la religion chrétienne, avait eu, de son épouse Emmélie, aussi vertueuse que lui, dix

enfants, dont trois furent évêques et reçoivent dans l'Église, comme leur père, leur mère et leur sœur aînée Macrine, les honneurs des Saints : Basile, de Césarée ; Grégoire, de Nysse, et Pierre, de Sébaste.

Le plus illustre est, sans conteste, l'aîné, qui au caractère épiscopal joint le titre de docteur de l'Église. Il naquit en 329 et fut tout d'abord l'élève de son père, alors retiré dans ses considérables propriétés du Pont ; puis les écoles fameuses de Césarée et de Constantinople le comptèrent parmi leurs plus brillants disciples ; enfin, en 355, il débarquait à Athènes, seule digne de donner à ce merveilleux génie son suprême couronnement. Il y rencontra un jeune homme qu'il avait connu déjà à Constantinople, mais avec qui alors il se lia d'une amitié célèbre entre toutes, Grégoire de Nazianze. Malgré les douceurs de cette liaison, désormais indissoluble, il goûta peu les mœurs des étudiants d'Athènes et ne tarda pas à s'en éloigner. Cependant il y laissa le souvenir et les regrets les plus vifs parmi ses compagnons, séduits par son éloquence et la puissance de sa dialectique, et parmi les maîtres, qui eussent voulu lui faire une place dans leurs rangs.

Revenu à Césarée, Basile se consacra, comme son père jadis, à l'enseignement de la rhétorique ; mais bientôt, soit sous l'influence de sa sœur Macrine, soit gagné par la renommée et les leçons du célèbre ascète Eustache de Sébaste, il renonça à la gloire humaine pour s'attacher seulement à la sainteté. C'est alors sans doute qu'il reçut le baptême des mains de l'évêque Dianée, qui lui conféra peu après l'ordre de lecteur. Mais le désir le brûlait d'une vie plus austère, d'une perfection plus haute. Il voulut les trouver dans la retraite monastique ; après avoir, dans un long voyage, visité les pays célèbres par leurs vastes réunions de moines, l'Égypte, la Palestine, la Céléryrie, il se fixa, non loin de Néocésarée, dans une solitude des bords de l'Iris, qu'il trouvait délicieuse, mais que son ami Grégoire jugeait inhabitable à cause de ses brouillards, l'eau trouble de son torrent et sa stérilité.

De fait, c'est là que Basile, qui était d'une constitution déli-

cate, détruisit pour toujours sa santé. Autour de lui étaient venus se grouper quelques chrétiens avides d'ascétisme. Pour eux, il écrivit une règle qui, s'inspirant des exemples admirés par lui dans son voyage, modifiait cependant, en les rendant plus pratiques, plus précises, plus formatives, celles qui régissaient les communautés du désert. Et c'est pourquoi il est considéré comme le père de la vie monastique en Orient.

Vint l'heure où, malgré ses goûts de prière et de pénitence, la charité l'arracha, sur les pressants conseils de son ami Grégoire, à sa chère solitude. Le vieil évêque de Césarée, Dianée, était à la mort. Compromis par quelque faiblesse envers l'arianisme, il demandait Basile pour l'aider à faire sa paix avec Dieu. Basile l'assista et lui ferma les yeux. Puis il contribua de toute son influence, déjà grande sur ses concitoyens, à l'élection du successeur de Dianée : ce fut un laïque, il est vrai, mais de foi sûre et de vie édifiante. Eusèbe montra d'abord une grande confiance en Basile, il l'éleva au sacerdoce ; mais bientôt il s'effaroucha de sa puissance sur le peuple, qui lui semblait battre en brèche son autorité. Prudemment Basile se retira et, avec joie, revint à son monastère.

Ce ne fut pas pour longtemps. La mort de Julien l'Apostat en 363, puis celle de Jovien et l'avènement de Valentinien, qui, gardant pour lui l'Occident, confiait l'Orient à son frère Valens, changèrent la situation. Car Valens était très attaché à l'arianisme ; dès le commencement de son règne, on comprit que des temps mauvais allaient se lever pour l'Église. Et en effet la persécution ne tarda pas, expulsant des édifices religieux les évêques orthodoxes, chassant en exil les plus vaillants, répandant même le sang des prêtres et des fidèles. Dans l'attente de cette épreuve, Eusèbe et son peuple tournèrent les yeux vers Basile ; il revint, par charité. Et grâce à lui Césarée échappa à la tourmente. Dès lors l'évêque, ramené à la confiance par son désintéressement, sembla ne vouloir que faciliter son action. Il lui donna la charge d'enseigner les fidèles, et c'est de cette époque sans doute que datent les célèbres homélies sur l'*Hexaéméron*, c'est-à-dire la création, des six jours, et sur les Psaumes.

Dans ces discours « se reconnaît, dit Villemain, le génie grec, presque dans sa beauté native, doucement animé d'une teinte orientale, plus abondant et moins attique, mais toujours harmonieux et pur ». Il faut y admirer, plus que les aperçus dogmatiques ou les idées philosophiques profondes, le souci de donner aux auditeurs un enseignement pratique et sûr, et l'habileté à se mettre toujours à leur portée par la simplicité et la familiarité du langage, la fréquence des tableaux et des anecdotes, les applications de la doctrine à la vie courante, domestique, civile, religieuse. En même temps, Basile s'efforçait d'intéresser les fidèles de Césarée, pénétrés d'orthodoxie, au culte et aux cérémonies de l'Église. Il en régla les fonctions, abrégé les trop longues formules, consacra l'usage de la psalmodie à deux chœurs, réforma la liturgie, qui dorénavant portera son nom. Les besoins matériels du peuple ne l'occupaient pas moins : dans la terrible famine de 367 ou 368, il fut la providence des affamés, autant en leur consacrant toute sa fortune, qu'en excitant et organisant la charité et ses secours.

Deux ans après, en 370, Eusèbe vint à mourir. La reconnaissance des habitants de Césarée ne pouvait manquer de saisir cette occasion pour s'affirmer en faveur de Basile. Il fut élu évêque, malgré les cabales des représentants du pouvoir, appuyés sur la lie du peuple. Mais si son élection fut un grand bien pour la ville et un grand honneur pour l'Église, le nouveau prélat dut payer cher ces précieux avantages.

Il n'avait que quarante et un ans ; mais déjà sa santé était profondément altérée par le travail et par l'austérité de sa vie. Un manuscrit anonyme le représente grand, maigre, pâle, l'œil pensif, la tête à demi chauve, la barbe entière et longue. Cet homme, si actif, si net dans ses décisions, si ferme dans la persévérance de sa conduite, était cependant un timide, impressionnable, craignant les discussions publiques. Mais quand il avait vu son devoir, rien n'eût pu l'empêcher de l'exécuter et d'aller jusqu'au bout. Valens le vit bien, ainsi que Modestus, son préfet du prétoire, qui, sur l'ordre de son maître, avait entrepris d'effrayer Basile et de l'amener à ses vues. Devant son intrépidité,

il s'étonna : « Jamais homme ne m'a parlé ainsi ! s'écria-t-il. — C'est sans doute, répondit Basile, que jamais tu ne t'es rencontré avec un évêque. » Malgré lui, Valens, impérieux et brutal, était pris de respect pour le Saint. Pourtant on arriva à lui persuader de le bannir. L'ordre allait s'exécuter, lorsque le fils de l'empereur tomba soudain malade. Sur l'appel de l'impératrice Dominica, Basile consentit à venir au palais ; sa prière guérit l'enfant, mais pour peu de temps. Valens l'ayant fait baptiser par un évêque arien, le petit prince mourut. De nouvelles pressions s'exerçant alors sur l'empereur, il prit une plume pour signer la sentence d'exil ; trois fois le roseau se brisa entre ses doigts. Il crut voir en ce fait la volonté de la Providence et déchira l'édit préparé.

Dès lors Basile resta le maître d'administrer son église ; Valens lui montra même du respect et lui confia une mission pour régler les affaires religieuses de la Petite-Arménie. Il alla jusqu'à lui céder des terrains domaniaux, où l'évêque établit une sorte de cité diocésaine : un vaste établissement de charité, où se soignait toute souffrance, où s'abritait toute misère, où se groupaient la demeure de l'évêque, celle des divers ordres du clergé, des bâtiments affectés à l'hospitalité et à tous les services nécessités par une pareille agglomération. On l'appela la *Basiliade*, et peu à peu la population de Césarée, attirée par elle, transporta aux alentours son centre d'action.

L'évêque régnait sur son peuple et sur son clergé, avec fermeté pour éviter toute contamination, mais avec douceur et tendresse, malgré la maladie qui le torturait et parfois teinte sa correspondance de quelque amertume. Il est vrai qu'il ne manquait pas de causes de tristesse. Invinciblement attaché à la foi orthodoxe, il la voyait en butte à la persécution arienne, tentée par l'apollinarisme, qui niait l'intégrité de la nature humaine dans le Christ, le macédonianisme, qui refusait la divinité au Saint-Esprit, le schisme de Méléce, qui divisait l'épiscopat d'Asie. Lui-même était violemment et perfidement calomnié. Ses efforts pour appeler l'Occident, demeuré fidèle, au secours de l'Orient n'aboutissaient pas au gré de ses désirs,

peut-être trop pressants. Les années de son épiscopat, court, mais fécond pourtant en œuvres de toutes sortes, en luttes pour la vérité, en écrits puissants, furent douloureuses ; il acheva de s'y consumer. Pourtant il eut la joie dernière de voir le tyran puni, l'hérésie vaincue, la foi triomphante. Valens, tué à la bataille d'Andrinople le 9 août 378, laissait le trône à Gratien, son neveu ; et Gratien confiait à Théodose, celui qui mérita le nom de Grand, le soin de rétablir en Orient les droits de la vérité. Mais Basile ne vit que l'aurore de ces beaux jours. Le 1^{er} janvier 379, il expirait au milieu du deuil et de la désolation de son peuple. Ses funérailles, présidées par son frère, Grégoire, l'évêque de Nysse, furent un triomphe où participèrent à l'envi chrétiens, païens et même juifs. Plus tard son ami de cœur, Grégoire de Nazianze, lui consacra un admirable éloge et une longue épitaphe en vers. Et dès les premiers jours le culte public du saint évêque s'établit en Orient et ne tarda même pas à devenir officiel dans toute l'Église occidentale. On l'y célèbre le 14 juin, jour où saint Basile reçut la consécration épiscopale.

15 JUIN

SAINTE GERMAINE COUSIN

VIERGE

(1579-1601)

Une vie brève, pauvre, souffrante, humiliée, qui s'achève au moment où il semble qu'à toutes les épreuves vont succéder des jours de consolation et de paix, voilà ce qui a sanctifié la petite bergère au point d'en faire l'égale des grands saints. Car Germaine « aima la douleur comme une sœur née avec elle, placée avec elle dans son berceau, sa constante et son unique compagne depuis son premier cri jusqu'à son dernier soupir ». Il n'en a pas fallu davantage, mais il a fallu tout cela.

La fille du très modeste paysan Laurent Cousin naquit en 1579, au tout petit village de Pibrac, dans la viguerie et à quelques kilomètres de Toulouse. Son père la nomma Germaine au saint baptême. L'enfant était née estropiée du bras droit et scrofuleuse ; pour comble de malheur, Marie, sa mère, mourut, la laissant presque au berceau, et bientôt Laurent se remaria. Or la marâtre qu'il lui donna prit tout de suite en grippe la petite infirme. Dès qu'elle eut des enfants, son aversion se tourna presque en haine ; elle réussit à la faire partager, — ou du moins accepter, — par son mari. L'existence de Germaine devint celle d'un souffre-douleur.

Elle était bonne pourtant, très pieuse, très douce, très résignée. Qui lui enseigna les vérités et les pratiques de la religion ? Dieu sans doute, le Maître divin, qui fut le vrai père et le seul ami de ce pauvre être délaissé. Il lui apprit à prier, à se réfugier en lui, à se contenter de lui seul. Il lui révéla la grande grâce de la souffrance et lui mit au cœur l'apaisement qui lui rendit possible plus que la résignation : l'obéissance prompte, exacte, affectueuse même, — chose étrange ! — envers l'implacable marâtre, et la charité compatissante pour tous les malheureux, dont aucun pourtant ne l'était autant qu'elle.

Car vraiment elle était misérable ; à peine sortie de l'enfance, elle fut condamnée, — le mot ici n'est que juste, — au plus crucifiant esclavage. On en fit la bergère d'un troupeau de moutons ; elle resta telle toute sa vie ; mais bergère moins bien traitée que ses bêtes. A peine vêtue de guenilles, par tous les temps, hiver ou été, elle partait le matin avec un morceau de pain noir, sa seule nourriture parcimonieusement mesurée. La journée passée dans la solitude, sans que nul de la famille parût se soucier d'elle, le soir la ramenait au pauvre toit paternel ; mais ce n'était point pour s'y mêler au reste de la famille. La belle-mère avait persuadé à son mari qu'il y avait danger pour leurs enfants à fréquenter la pauvre scrofuleuse. Le seul refuge de Germaine était un dessous d'escalier, un taudis, où elle s'étendait toute vêtue sur un fagot de sarments. Si on lui adressait la parole, c'était pour la railler, l'accabler de reproches, l'in-

sulter, la battre même. Depuis qu'elle eut conscience d'elle-même, elle ne connut pas d'autres traitements.

Mais elle avait son Dieu, qui la consolait et l'élevait à lui. Dans les champs, où tout lui parlait de la majesté et de la bonté divines, elle savait des coins isolés où, au pied d'une croix grossière faite de ses mains, elle passait de longues heures, perdue en méditation. A l'église, où chaque matin elle allait entendre la messe, elle goûtait le bonheur de la communion tous les dimanches et toutes les fêtes. Elle égrenait tous les jours, à genoux, son rosaire, dont elle méditait les mystères avec la plus filiale dévotion pour la très sainte Vierge, sa vraie mère, à elle, l'abandonnée qui n'en avait point connu d'autre. Et l'amour divin qui la pénétrait lui donnait pour l'innocence un attrait qui lui faisait éviter les plus petites fautes et lui conserva jusqu'à la mort sa grâce baptismale.

Aussi la voyait-on toujours calme, de visage serein, d'abord affable, prévenante envers tous ; jamais une plainte une récrimination, un ressentiment, même en face des plus indignes traitements. Si bien que les grossiers paysans, ses compatriotes, ne pouvant concevoir cette paix inaltérable et cette invincible patience, les attribuaient à une insensibilité native ou à une dissimulation hypocrite. Aussi beaucoup ne lui épargnaient-ils pas les injures : on l'appelait *bigote*, *cafarde* ; on n'était pas désarmé par la charité qui lui faisait donner aux mendiants la plus grosse part de son pain, par la bonne grâce avec laquelle, groupant autour d'elle les petits pâtres, elle leur apprenait à connaître la religion et à prier.

Ainsi vécut-elle, enfant, jeune fille, pendant douze ou quatorze ans.

Mais enfin Dieu résolut de la justifier. Déjà on avait remarqué que lorsqu'elle les quittait pour aller à la messe, ses moutons venaient docilement se ranger autour de sa quenouille fichée en terre et attendaient son retour sans jamais s'écarter. Les loups, nombreux dans la forêt riveraine de Boucone, jamais ne prélevèrent même une agnelle sur son troupeau ; et celui-ci prospérait de façon merveilleuse. Un jour d'hiver, elle se diri-

geait vers l'église pour la messe. Elle en était séparée par le torrent du Courbet, qui coulait impétueusement, grossi par les pluies de la saison : des paysans la virent aborder les eaux gonflées et, sans hésitation, les franchir en les foulant aux pieds, sans même y mouiller le bas de sa jupe.

Enfin un jour qu'elle quittait la maison, sa marâtre, qui la voyait emporter quelques morceaux de pain dans les plis de son tablier, courut après elle, l'injure aux lèvres et le bâton à la main. Deux paysans la remarquèrent et hâtèrent le pas pour s'interposer entre sa fureur et la pauvre Germaine. La femme rejoignit sa belle-fille, allongea le bras et violemment arracha le tablier... Merveille ! il ne s'en échappa, sous les yeux stupéfaits des témoins, qu'une brassée de fleurs fraîches et parfumées dont l'hiver qui régnait alors fut embaumé.

Ce dernier miracle, publié au village, acheva de retourner les esprits ébranlés. On intervint auprès de Laurent, qui ouvrit les yeux enfin sur l'indigne conduite de sa femme et lui interdit tout sévices à l'égard de Germaine. Il voulut rendre à celle-ci la place qui lui était due au foyer ; il lui fit préparer un lit dans la maison. Mais la jeune fille aimait son abjection ; elle tenait aux caresses amères de sa pauvreté. Elle demanda, elle obtint de garder sa couche de sarments dans le taudis où elle avait été reléguée.

Elle avait alors vingt-deux ans ; sa couronne était achevée ; du moment que la vie semblait devoir lui devenir douce, elle n'avait plus de raison de vivre. Un matin, au commencement de l'été de 1601, on remarqua que le troupeau de brebis n'était point sorti de l'étable ; on chercha Germaine, et on la trouva morte, déjà refroidie, modestement enveloppée de ses pauvres vêtements. Elle avait passé au ciel, comme elle avait fait toute chose, humblement, en silence et sans que personne y prît attention. Mais Dieu lui avait ouvert ses bras pour l'éternité.

A ce moment même deux religieux, qui se reposaient dans les ruines du château de Pibrac, virent passer deux jeunes vierges aux vêtements blancs ; elles se dirigeaient vers la maison de Laurent Cousin ; peu après elles revenaient, ayant entre elles

une autre vierge, toute blanche aussi et couronnée de fleurs. Au jour, ils apprirent que Germaine avait quitté la terre.

La nouvelle de cette mort remua tout le pays ; on accourut voir la *sainte* ; on se pressa à ses funérailles. Selon l'usage du temps, la fosse fut creusée dans l'église même, en face de la chaire. En 1644, on ouvrit cette fosse : le corps vénérable apparut aux yeux, à fleur de terre, sans corruption aucune. Recueilli plus tard dans un cercueil de plomb et conservé dans la sacristie, on le retrouva dans le même état en 1661, en 1700. La Révolution venue, un commissaire envoyé de Toulouse le tira du cercueil et le fit remettre en terre couvert d'une couche épaisse de chaux ; pourtant, en 1795, les fidèles eurent la joie encore de constater l'inutilité de cette tentative impie ; le corps était desséché, mais intact, et le voile qui recouvrait le visage portait des taches de sang frais et vermeil.

Les miracles sans nombre qui se sont multipliés sur la tombe glorieuse et par l'intercession de la sainte jeune fille avaient décidé Grégoire XVI à décerner à Germaine Cousin les honneurs de la béatification. Mais il mourut avant d'avoir réalisé sa volonté. Et c'est Pie IX qui l'inscrivit parmi les bienheureux en 1854 et la mit au nombre des Saints en 1867.

16 JUIN

SAINT JEAN-FRANÇOIS RÉGIS

CONFESSEUR

(1597-1641)

L'apôtre du Vivarais et du Velay, populaire depuis bientôt trois siècles en ces pays que son zèle a christianisés, semble-t-il, à jamais, était originaire de la province de Languedoc. Il naquit à Fontcouverte, près de Narbonne, le 31 janvier 1597, d'un bon propriétaire rural, qui se targuait de noblesse depuis que

son père avait acheté la terre noble de la Caune. Sa mère fut Marguerite de Cugunhan ; mais elle mourut sans doute quand il était jeune encore, et fut remplacée au foyer paternel par Madeleine d'Arse. La première éducation du petit Jean-François se fit à la campagne, au milieu des paysans, dont il parlait d'ordinaire le patois ; et sans doute à ces débuts de sa vie il dut sa facilité à aborder, à entretenir, à gagner les rustres grossiers des Cévennes. Il fut tout de suite d'intelligence ouverte, de prompt esprit, de travail facile, mais de sensibilité si aiguë, qu'une parole vive le saisissait, un procédé un peu rude le paralysait au point d'en paraître annihilé. Du reste très pieux, comme un enfant dont la famille avait souffert des atroces guerres de religion et en était d'autant plus ancrée dans sa foi.

En 1613, Jean-François était élève au collège de Béziers, où les jésuites étaient installés depuis 1599 et enseignaient cinq cents jeunes gens. Il s'y fit remarquer par une grande maîtrise de lui-même et une énergie de volonté qui fut le trait saillant de son caractère. Mais, s'il observait le règlement, s'il se donnait à la piété avec une fidélité et une ferveur qui ne connaissent pas le respect humain, il était aussi bon camarade, joyeux, très vif et plein d'entrain, ne se refusant pas à une partie de jeu ou de pêche, déjà tout à tous, et par là même exerçant une puissante influence. Elle fut assez grande pour que, dans le logis qu'il occupait, selon les usages du temps, avec cinq ou six condisciples, il pût imposer un règlement sérieux, presque austère. Lui-même se traitait avec plus d'austérité encore, se refusant même, pour mieux protéger sa vie intérieure, de regarder l'admirable panorama qui se déroule à l'horizon de Béziers. Sa vigilance sur son âme fut telle, que le confesseur qui entendit sa confession générale à son lit de mort ne trouva qu'à peine matière à absolution dans les aveux de toute sa vie.

En sortant du collège en 1616, Jean-François entra au noviciat de la Compagnie de Jésus, à Toulouse. Ce qui le poussait à la vie religieuse, c'était le désir de l'apostolat. Déjà, étudiant, il avait été tourmenté du zèle des âmes, qu'enflammaient les beaux exemples donnés par ses maîtres, tour à tour professeurs

et missionnaires. Novice, on admira surtout la charité bienveillante avec laquelle, sévère pour lui seul, il interprétait les paroles et les actions des autres. Jeune professeur, il s'efforça surtout d'inspirer à ses élèves une dévotion profonde et raisonnée pour la Mère de Dieu.

Enfin il abordait en 1628 les études de théologie qui le mèneraient au sacerdoce. Ce n'est pas sans frémissement que son humilité envisageait ce terme sacré de sa formation ecclésiastique; il se jugeait indigne d'y atteindre; l'autorité de ses supérieurs dut s'employer pour le rassurer.

En 1632, il débutait à Montpellier dans la vie de missionnaire. Comme saint François-Xavier, il la mènerait dix ans et tomberait d'épuisement : sur un théâtre moins vaste, avec moins d'éclat, pour des résultats plus modestes, montrerait-il moins de zèle, d'abnégation, d'austérité, d'amour de Dieu et des âmes?

Montpellier était encore sous le coup des désastres religieux et matériels que lui avaient attirés sa révolte de 1621 et le siège de 1622. Avec deux de ses confrères, le Père Régis se dévoua à relever la cité de ses ruines ; il s'occupait surtout des pauvres, quêtant pour eux aux portes, n'hésitant pas à traverser la ville, chargé de provisions et même de paillasses qu'il leur portait sur son dos. Sa charité embrassait toutes les misères : il fonda une association de dames pour le soulagement des prisonniers ; préluant à une de ses œuvres les plus fécondes, il s'efforçait d'arracher au vice les malheureuses qui en vivaient.

Il montra la même intrépidité dans la mission qu'il donna en ce temps dans la petite ville de Sommières, près de Nîmes : un jour qu'il faisait des remontrances à un groupe de soldats qui saccageaient le logis où ils étaient en garnisaires, il fut par eux bafoué et lapidé à coups d'oignons. Mais il semble qu'il eût dû être plus sensible aux audacieuses remontrances d'un novice, son compagnon : celui-ci reprochait au Père sa parole, qu'il trouvait trop simple, trop peu ornée ; pour apostolique qu'elle fût, devait-elle être ainsi familière et sans belle ordonnance? Le Père Régis acquiesça humblement à ces leçons ; il prépara un

sermon dans le goût du temps et de son jeune Aristarque. Mais ce fut bien pis : quand il sollicita une critique, celle-ci n'épargna rien, ni fond, ni forme, ni gestes, ni voix. Étonné assurément, blessé peut-être, le prédicateur malheureux fut assez saint, voyant que l'acerbe censeur s'arrêtait, pour lui demander son reste. L'histoire ne dit pas si le jeune impertinent fut touché de cette humilité.

En juin 1633, Régis entra en Vivarais. Il y était introduit par M^{gr} de La Baume de Suze, évêque de Viviers. Le prélat entreprenait la visite et le relèvement de son diocèse, douloureuse victime des guerres de religion. Nulle part peut-être elles n'avaient été si opiniâtres et si sanglantes ; elles avaient laissé le pays dans l'état le plus affreux. Au milieu des ruines accumulées « on n'entendait parler que de brigandages et de meurtres ; il n'y avait nulle sûreté publique, les montagnes étaient des retraites de voleurs qui n'épargnaient personne. Les catholiques, comme les hérétiques, étaient abandonnés à la crapule et aux débauches les plus infâmes. Les églises étaient ou dépourvues de pasteurs ou desservies la plupart par des curés ignorants ou scandaleux. L'ignorance de la loi de Dieu était universelle... » Sans doute l'évêque précédent, M^{gr} de L'Hostel, avait commencé à remédier à tant de maux. Mais il restait immensément à faire, surtout dans la partie occidentale et septentrionale du diocèse : haut Vivarais, Velay. C'était aussi la partie la plus difficile à atteindre : des pics ards, des vallées profondes, des forêts impénétrables, des neiges qui atteignaient cinq à six mètres de hauteur, des torrents qui roulaient des eaux impétueuses. Le pays des Boutières, où s'élèvent le Mézenc et le Gerbier des Joncs, était alors impraticable une grande partie de l'année, sauf aux audacieux : aux brigands ou aux apôtres. Et c'est là que s'affirmerait, éclatant et durable, le triomphe de saint Régis.

Il commença par servir de précurseur à M^{gr} de La Suze, préparant les populations, qu'il allait chercher à pied, dans les villages, dans les hameaux, dans les fermes, prêchant ici, exhortant là, parfois bien accueilli, souvent mal reçu, toujours inlas-

sable. Sa sainteté agissait plus encore que sa parole ; il lui suffit, en telle circonstance, d'un mot : « Ne voulez-vous pas vous convertir ? » pour décider une obstinée hérétique.

Pourtant il fut attaqué, calomnié. L'évêque, trompé par de faux rapports, voulut l'éloigner. Régis ne se défendit ni ne s'excusa : il avoua son indignité et demanda pardon. M^{gr} de La Suze, déjà ému par tant d'humilité, ne tarda pas à être mieux renseigné et lui rendit toute sa confiance.

Cependant l'apôtre aspirait à d'autres travaux : à deux reprises il implora du Père général des jésuites la grâce d'être envoyé aux missions iroquoises du Canada : le martyre l'attirait. Son désir ne fut pas exaucé : n'aurait-il pas assez à endurer, jusqu'à en mourir, dans les neiges du Vivarais ?

Désormais sa vie fut fixée : une partie de son année se passait au Puy, à la résidence de la Compagnie de Jésus. Il s'y consacrait aux bonnes œuvres : évangélisation des petits, prédication publique, secours portés aux pauvres, conversion des pécheresses. Chaque dimanche il réunissait à ses catéchismes, dans l'église de Saint-Pierre-le-Monastier, quatre ou cinq mille personnes qui s'entassaient, s'accrochaient aux chapiteaux, grimpaient jusquesur les poutres qui soutenaient la voûte. On se pressait de même à son confessionnal, où il passait toutes ses matinées. Ensuite il sortait, visitant les malades surtout, presque exclusivement les pauvres, dans d'abominables taudis dont l'infection soulevait le cœur et où il pénétrait serein et le sourire aux lèvres. Il relevait, affermissait dans le bien les femmes tombées, les jeunes filles tentées ; il fonda pour ces malheureuses des maisons de refuge ; plus d'une fois, à cause d'elles, il fut frappé, menacé de mort par des libertins. Mais rien ne lui coûtait, il ne redoutait rien quand il s'agissait d'une âme.

Puis, l'hiver venu, le Père Régis partait pour la montagne. C'était les heures dures entre toutes de son apostolat : on a vu pourquoi. Mais le bien qu'il faisait était incalculable. Avec une énergie supérieure à tout danger, il allait à travers les neiges, où il entraît parfois jusqu'à la ceinture, sous les bourrasques

glacées ; souvent errant et perdu, roulant hors du chemin mal connu, se relevant à grand'peine et remontant les pentes à genoux ou en rampant, marchant la nuit au danger des précipices, des brigands et des loups, toujours à jeun, car il tenait à ne jamais manquer sa messe ; se nourrissant d'un morceau de pain, d'une pomme, de quelques noix, buvant aux sources du chemin : jamais le vin n'approchait de ses lèvres. Arrivé au bourg où la foule attendait *le saint*, — c'était le seul nom qu'on lui donnât, le seul qu'on lui donne encore, — la messe dite, il parlait avec force, avec onction comme inspiré et transporté d'amour divin. Et l'œuvre de Dieu s'accomplissait si pleinement, que de la grâce reçue en ces âmes bouleversées par l'éloquente sainteté de Régis, les générations actuelles vivent encore.

Et c'est ainsi que, de village en village, il parcourut ces montagnes jusqu'à ce qu'il tombât épuisé. Il avait su sa mort prochaine, il s'y était préparé par une retraite, il l'avait annoncée, lorsque, trois jours avant Noël 1640, il partit pour la Louvesc. En route il s'égara dans les ténèbres, passa une partie de la nuit dans le premier gîte venu, une grange ouverte à tout vent. Il y fut pris de pneumonie. Le lendemain, brûlant de fièvre, il parvint au village, où une multitude l'attendait. Il alla droit à l'église, prêcha, confessa, dit sa messe, confessa encore toute la journée et toute la nuit. Ainsi fit-il le jour de Noël, puis le lendemain. Cependant la maladie faisait son œuvre ; il s'évanouit en confessant. Rappelé à lui, porté à la cure, il voulut retourner à ses pénitents ; mais une seconde syncope survint ; il fallut l'étendre sur un lit.

Pendant quatre jours il agonisa, parmi ses frères venus le secourir. Le 31 décembre à minuit, il dit à celui qui le veillait : « Ah ! mon frère, je vois Notre-Seigneur et Notre-Dame qui m'ouvrent le paradis ! » Il dit encore : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*. Et il expira ; c'était le 1^{er} janvier 1641 : il n'avait pas encore achevé sa quarante-deuxième année. Canonisé en 1737 par le pape Clément XII, sa fête a été fixée au 16 juin.

17 JUIN

SAINT AVIT

ABBÉ

(527)

Saint Avit naquit au courant du ve siècle, dans la ville d'Aurillac. Sa mère était venue de Verdun, pour y gagner sa vie; elle épousa un homme de la Beauce, pauvre comme elle, mais comme elle de race libre et de foi chrétienne. L'un et l'autre vivaient pieusement, et comme ils avaient désiré un fils pour le service de Dieu, ils eurent aussi grand soin de son éducation religieuse. Confié à un prêtre, le petit Avit grandit dans l'étude, dans les exercices d'une piété sincère et dans le souci de son innocence soigneusement gardée. Quand ses parents furent morts, il continua quelque temps de vivre au milieu des difficultés du monde; mais bientôt il les trouva trop redoutables et vint frapper à la porte du monastère de Ménat, à quinze milles d'Aurillac. Son exacte régularité, son obéissance parfaite plurent singulièrement à l'abbé, qui, pour lui donner l'occasion d'exercer la charité, lui confia la charge de cellérier et le soin de distribuer aux pauvres les aumônes du monastère. Mais, comme il s'acquittait de ses devoirs et de sa charge avec une prodigalité fervente, il s'éleva contre lui, parmi les frères effrayés de ce qu'ils appelaient de la dilapidation, des murmures, et même une animosité qui s'exprimait en paroles amères.

Et c'est pourquoi, — cherchant aussi la perfection dans une vie plus solitaire, selon la doctrine des anciens Pères, — il résolut de quitter Ménat. Il forma ce dessein avec un autre saint religieux nommé Carilèphe, dont il resta toujours l'ami et l'émule. Tous deux une nuit, après avoir déposé sous l'oreiller de l'abbé endormi les clés de l'office d'Avit, ils partirent en secret. Leur chemin les conduisit aux bords de la Loire, qu'ils franchirent, puis à Orléans. Là le renom de saint Maximin, —

ou Mesmin, — arriva à leurs oreilles : ce saint avait, grâce aux libéralités de Clovis et de son épouse Clotilde, fondé un monastère qui s'appelait Micy et depuis a reçu le nom de son fondateur. Les deux émigrés de Ménat, séduits par ce qu'on leur disait des vertus de Mesmin, renoncèrent pour quelque temps à leur premier projet et vinrent se mettre sous sa conduite. Ils profitèrent grandement de ses conseils et de ses exemples. De son côté Mesmin les aima fort ; il les fit élever au sacerdoce et voulut qu'Avit eût la charge d'administrer les biens du monastère. Or à ce moment une grande famine affligea le territoire d'Orléans. De son mieux, Avit secourait les pauvres ; mais les provisions baissaient, vinrent à manquer. Un jour la foule se pressait, demandant du pain. Avit, désespéré, ouvrit la porte du cellier pour en montrer le vide : merveille ! il regorgeait de blé, les tonneaux étaient miraculeusement pleins de vin.

Au bout de quelque temps, satisfaits de ce qu'ils avaient vu, Avit et Carilèphe furent repris de leur désir de solitude. Les voilà donc repartis ; ils s'enfoncèrent dans les lieux les plus ignorés de la Sologne. Or saint Mesmin vint à mourir ; les moines de Micy ne crurent pas pouvoir mieux faire que de réclamer Avit pour lui succéder. Celui-ci refusa, se débattit ; mais l'autorité de l'évêque d'Orléans intervint : il dut courber la tête et accepter la pénible charge.

Ce ne fut pas pour longtemps : il se croyait incapable, il jugeait écrasant de diriger ses frères. De nouveau, et toujours avec Carilèphe, il s'éloigna. Les forêts du Perche furent alors leur refuge ; ils y trouvèrent les ruines d'une ancienne construction, où ils purent s'installer, loin, — ils le croyaient du moins, — de l'attention des hommes. Ce lieu reçut plus tard le nom de la Celle-Saint-Avit.

Quelques années ne s'écoulèrent pas cependant sans que leur renommée franchît la solitude. Le roi Childebert entendit parler d'Avit ; on racontait ses vertus et ses miracles : il avait rendu la parole à un pauvre porcher muet qui était venu, une nuit, lui demander de rallumer son flambeau éteint par le vent ; et

ce premier prodige avait été suivi de beaucoup d'autres. Le roi lui fit donc construire un monastère, élever une basilique. Autour de lui se réunirent des disciples à qui il imposa la Règle de saint Paul et de saint Antoine.

Pourtant la charité l'attirait parfois hors de son couvent. Un jour il était amené par elle à Orléans ; à sa prière, comme malgré eux, les magistrats lui accordèrent la liberté de tous les prisonniers ; on dit que leurs fers s'étaient brisés d'eux-mêmes à l'approche du saint. Une autre fois, un moine de Micy, qui lui était resté attaché, tomba gravement malade : avant de mourir, il supplia ses frères de ne pas procéder à sa sépulture avant que, prévenu, Avit ne vînt la présider. Le saint abbé se hâta : quand il entra dans l'église où le mort était exposé, il trouva endormis ceux qui le veillaient. Lui, après une ardente prière, s'approcha et, au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit, il commanda : « Lève-toi ! » Et le mort se leva plein de vie.

En 1624, le roi Clodomir se préparait à porter la guerre en Bourgondie. Avant de partir, il craignait de laisser derrière lui l'ancien roi du pays, Sigismond, qu'il tenait prisonnier avec sa femme et ses enfants. Il résolut de mettre à mort toute cette malheureuse famille. Avit en fut informé ; il accourut à Orléans : « Épargne tes prisonniers, disait-il à Clodomir, Dieu sera avec toi et te donnera la victoire. » Et comme le barbare souriait de dédain : « Si tu te montres cruel, reprit le Saint, tu tomberas aux mains de l'ennemi ; il arrivera de tes fils ce que tu auras fait de ceux de Sigismond. » La prophétie ne détourna pas Clodomir du crime. Puis il partit. Il fut tué dans un combat, et ses fils furent égorgés par leur propre oncle Clotaire.

Trois ans plus tard, saint Avit retournait à Dieu, au milieu de la vénération des peuples. Les habitants de Châteaudun, voisins de son dernier monastère, lui avaient demandé de choisir sa ville pour sa sépulture. « Non, avait-il répondu, la Providence divine a décidé que mon misérable corps reposerait près de la ville d'Orléans. Mais peut-être permettra-t-elle qu'une partie de ma pauvre dépouille soit confiée à votre territoire. » Il mourut. Orléanais, Châteaudunois, jaloux de s'approprier

le dépôt sacré, étaient près d'en venir aux mains, rangés en deux armées ennemies. Eleusius, personnage puissant par sa noblesse et par ses fonctions, s'interposa, calma les âmes irritées. On aboutit à un accord : selon la prédiction du saint, Châteaudun reçut une partie considérable de son corps ; le reste fut porté à Orléans au milieu d'une pompe qui ressemblait plus à un triomphe qu'à des funérailles.

18 JUIN

SAINTE MARIE LA DOULOUREUSE

VIERGE

(1294)

La courte vie de cette martyre de la virginité nous a été transmise avec une simplicité émue par un contemporain et semble mériter toute croyance. Au surplus le culte qui lui fut rendu au lieu même de sa mort a été légitimé, encouragé même par douze évêques, qui, pour le recommander aux fidèles, demandèrent et obtinrent, en 1363, du pape Urbain V de nombreuses indulgences.

Lorsque le duc Jean I^{er} régnait sur le Brabant, Marie naquit de parents chrétiens, au village de Woluwé-Saint-Pierre, près de Bruxelles. Elle était fille unique de ces bonnes gens, dont elle faisait la consolation. De bonne heure le désir pieux la saisit de se donner à Dieu dans la chasteté parfaite et l'entier détachement de toute chose. Elle en obtint la permission de son père et de sa mère ; et ceux-ci, en la lui accordant, l'exhortèrent à vivre toujours en digne enfant de Dieu et de la sainte Vierge. Elle se retira donc dans une église dédiée à Marie : c'était sa retraite, ce serait son tombeau. Elle y vivait dans la prière, dépouillée de tout, ne recevant son pain que de la charité publique, qu'elle sollicitait en mendiant de porte en

porte. Et sa vertu, sa douceur, son admirable patience lui avaient gagné les cœurs de l'honnête population.

Or, en 1294, un mauvais libertin, ayant jeté les yeux sur la pieuse enfant, conçut pour elle une violente passion. Il eut l'audace de la lui déclarer et de la solliciter au mal. Indignée, Marie protesta en vives paroles de son horreur pour le péché, de son attachement inviolable au vœu qu'elle avait fait. Le misérable ne se découragea point ; il insista à plusieurs reprises, se heurtant sans cesse à des refus obstinés.

Alors il résolut, pour se venger, de tendre à l'innocente un piège où, pensait-il, elle serait infailliblement prise. Marie avait l'habitude d'aller mendier dans une famille charitable, où on l'accueillait toujours avec grande bonté. Le libertin le savait : secrètement il pénétra dans la maison, y vola une coupe d'argent et la cacha dans la besace de la pauvre enfant. Bientôt on s'aperçut du vol ; on rechercha la coupe, qu'on croyait égarée ; mais toutes les recherches furent vaines.

Cependant le voleur allait trouver Marie ; il savait, dit-il, qu'elle s'était rendue coupable du larcin dont on s'inquiétait ; mais il lui promit, si elle s'abandonnait à lui, d'écarter d'elle tout soupçon. La jeune fille fut consternée ; elle protestait de son innocence ; l'autre continuait d'affirmer qu'elle était coupable. Enfin, voyant qu'il n'aboutissait à rien, il lui dit : « Cède, ou je te dénoncerai au juge. — O mon ami, répliqua-t-elle doucement, ce serait un bien grand crime que de m'accuser, quand je n'ai nulle conscience de ce méfait. » Alors lui, saisit la besace, y mit la main et en retira la coupe : « Tu vois, dit-il, voici une preuve indéniable de ton crime. Eh bien ! une fois encore, cède-moi, et je te tirerai de cette dangereuse affaire. — J'aime mieux mourir ! » s'écria Marie.

Tout de suite, emporté par le démon, le misérable alla trouver le juge : « Voici la coupe volée, lui dit-il ; elle a été prise par une mendicante qui s'appelle Marie. Au reste, c'est une mauvaise femme, une sorcière ; elle m'a même jeté un sort par lequel je ne puis ni manger, ni boire, ni reposer. » Le juge était un honnête homme ; il connaissait la pauvre fille, l'estimait.

Pourtant l'affirmation de l'accusateur était formelle et le troublait. Il se rendit chez les parents de Marie.

Celle-ci y était déjà ; elle avait raconté en pleurant les faits ; son père et sa mère la consolait, l'engageant à se confier à Dieu et à sa sainte Mère. Le juge, survenant avec le misérable libertin, l'interrogea et, ne pouvant lui arracher un aveu, il ordonna, malgré les larmes et les protestations des pauvres gens, de la conduire en prison.

Là de nouveau il lui fit subir un interrogatoire. La charité de la jeune fille, sa pudeur peut-être aussi, l'empêchait de se retourner contre son accusateur et de révéler ses odieux desseins. « Il est vrai, se contenta-t-elle de dire, que la coupe était dans ma besace ; mais je ne sais qui l'y avait mise. — Voilà l'aveu ! s'écria son indigne ennemi ; elle dépose contre elle-même. » Et comme elle ne pouvait point démontrer son innocence, le juge dut, selon les lois plus que sévères du temps, la condamner à mort.

On la conduisit au supplice ; et comme on passait devant l'église où elle avait choisi sa demeure, elle demanda à s'agenouiller sur le seuil. Alors elle supplia la sainte Vierge, reine de ce lieu, de lui être, à cette heure d'angoisse, bienveillante et secourable, et d'obtenir grâce, pour ceux qui avaient quelque part à sa mort.

Et elle se leva, forte de son innocence, et se livra au bourreau. La sentence était que, pieds et mains liés, les yeux bandés, elle serait enterrée vive. L'homme était ému, il croyait à l'innocence de la condamnée ; en la posant dans la fosse il disait : « Je te prie, vierge aimée de Dieu, intercède pour moi auprès de ton divin Époux ! — Ami, répondit-elle, oui, je demande à Dieu qu'il te pardonne ce que tu fais ; et moi, je pardonne aussi à tous ceux qui m'ont fait du mal. Et puissent les bonnes gens qui, avec le souvenir de la douleur que j'éprouve, visiteront ce lieu pieusement, ne pas s'éloigner sans être consolés. » Les assistants pleuraient, se lamentaient sur cette mort imméritée ; seul, l'accusateur regardait ce spectacle d'un œil sec.

Enfin la martyre fut couverte de terre ; alors, selon l'usage,

on posa sur elle un pieu carré, très aiguisé du bout, et, à grands coups de marteau, on l'enfonça dans le pauvre corps. La jeune fille était morte. Mais aussitôt le démon s'empara du misérable dont elle était la victime ; la nuit suivante, il fut saisi d'une effroyable fureur, il poussait des cris affreux ; on dut le prendre, le ligotter, l'enfermer dans un cachot où on ne pouvait le nourrir que de force. Sept ans il subit ce supplice ; aucune prière, aucun pèlerinage aux lieux les plus vénérés ne purent lui apporter un soulagement. Le démon qui le possédait hurlait qu'il ne serait chassé que sur la tombe de Marie : on avait transporté le corps virginal dans l'église de la Sainte-Vierge. On résolut donc d'y porter le possédé ; il fallut les forces réunies de plusieurs hommes pour l'y faire entrer. Mais dès qu'il y fut, le démon le quitta. Et lui, converti par le châtement, commença par avouer son crime et dorénavant se montra le fidèle dévot de sa victime.

La dévotion reçut de ce fait un grand accroissement ; du reste la sainte Vierge exauçait le dernier vœu de sa pieuse et douloureuse enfant : les miracles se succédèrent sur le sépulcre, on y vit même ressusciter des morts.

19 JUIN

SAINTE JULIENNE FALCONIERI

VIERGE

(1270 - 1341)

Saint Alexis Falconieri, l'un des sept bienheureux fondateurs de l'Ordre des servites, avait un frère aîné, nommé Carissimo, qui, bien qu'animé lui-même d'une grande foi, demeura dans le monde. Les Falconieri étaient de noble race ; mais à Florence ce n'était pas déchoir que de s'adonner au commerce. Dans cette profession, Carissimo avait acquis de grandes richesses

et même, parvenu à la vieillesse, il eut quelques doutes sur la légitimité des moyens par lesquels il avait fait fortune. Aussi, décidé à sauver son âme, il donna, avec la bénédiction du pape, une large part de ses biens aux pauvres et aux bonnes œuvres. Il contribua surtout à la fondation de la célèbre église de l'Annonciade, qui appartient aux servites et où sa fille, plus tard, prit l'habit.

Car, par la miséricorde de Dieu, il eut, dans ses vieux ans, une fille, qu'il nomma Julienne. Il ne la vit pas grandir, il est vrai, étant mort peu d'années après cette naissance qui l'avait tant réjoui. Julienne se forma sous la pieuse direction de sa mère et de son oncle Alexis, l'humble servite. Elle montrait, toute petite, de telles dispositions à la piété, qu'Alexis disait souvent à sa belle-sœur : « C'est à un ange, non à une fille, que vous avez donné la vie. » De fait l'enfant n'avait de goût que pour la prière et les cérémonies saintes; elle se construisait de petits autels devant lesquels elle lisait de saints livres et chantait des cantiques. Et quand sa mère, voyant son peu d'application aux ouvrages de femme et aux soins du ménage, lui disait : « Ce n'est pas ainsi que vous trouverez un époux. — Quand le temps sera venu, répondait-elle, le Seigneur saura bien y pourvoir. » De fait, il fut bientôt évident que Dieu se la réservait à lui-même. D'autres aspirèrent à sa main, surtout le chef de la famille, son cousin Falco : il trouvait dans cette alliance un heureux moyen de promouvoir sa fortune. Mais Julienne avait entendu l'appel divin, et son oncle l'avait confirmé. En 1284, au chapitre général des servites, elle vint demander à saint Philippe Béniti, qui le présidait, l'habit du Tiers Ordre : la robe noire, la ceinture de crin et le manteau, d'où les tertiaires tiraient leur nom de *Mantellates*.

Le Saint les lui accorda avec bonheur : il prévoyait le bien qu'en retireraient l'Ordre et l'Église. La jeune fille justifia tout de suite ces espérances par la ferveur avec laquelle elle embrassa la vie religieuse. Tous l'admirèrent, ceux-là même qui, comme sa mère, avaient conçu d'abord pour elle d'autres projets. L'heure était dure pour les servites : depuis Innocent V, qui en 1276

avait voulu les supprimer, ils ne vivaient que par une sorte de tolérance des papes, tolérance que ne partageaient pas tous les évêques. C'est pourquoi lorsque, en 1285, Julienne fit sa profession, ce ne fut pas au milieu d'une cérémonie fort solennelle. Néanmoins saint Philippe en conçut, lui, une grande joie et il ne put se tenir de recommander à cette enfant de quinze ans, non seulement ses derniers moments, qu'il savait proches, mais encore les sœurs tertiaires et même l'Ordre tout entier.

La sainteté de Julienne éclatait du reste à tous les yeux. Elle était sans cesse plongée dans une fervente prière, dont elle ne sortait que pour se livrer aux œuvres de miséricorde spirituelle, exhortant au bien sa mère d'abord, qu'elle mena jusqu'à une haute perfection, et beaucoup d'autres personnes qui, grâce à ses avis, arrivèrent à une vie vraiment dévote. Sa pauvreté était telle, qu'elle ne voulait devoir la subsistance qu'à son travail; à l'exemple de son saint oncle, elle aimait à aller tendre la main pour le soutien des frères. Et dans son austérité elle passait les bornes de la prudence, jeûnant le mercredi et le vendredi, sans prendre même une bouchée, et le samedi au pain et à l'eau, se flagellant jusqu'au sang et portant autour de la ceinture une chaîne à pointes aiguës qu'on trouva après sa mort enfoncée dans les chairs.

Telle fut la vie de Julienne, tant que sa mère vécut; elle demeurait alors près d'elle, lui donnant ses soins. Mais quand la mort l'eut relevée de cette pieuse tâche, elle abandonna la maison paternelle et jusqu'aux apparences d'une vie aisée, et se retira parmi les tertiaires. Depuis 1286, Honorius IV avait rendu aux servites la faveur de l'Église, il les avait approuvés à plusieurs reprises; grâce à lui et à ses successeurs, l'Ordre avait pris de vastes proportions. Le moment parut venu de codifier et d'imposer au Tiers Ordre des constitutions définitives. Julienne, élue par ses sœurs pour être leur première supérieure, fut chargée de ce travail par le Père André, alors général, Elle aurait hésité à accepter des fonctions qui blessaient son humilité; mais on lui rappela, elle se souvint que saint Philippe Béniti lui avait confié les *Mantellates*, et elle s'inclina. C'était en 1306; elle avait alors trente-six ans.

Elle vécut de longues années encore, donnant à toutes ses filles l'exemple de la régularité et des vertus religieuses. Et sans doute, — car c'était le sort ordinaire des membres de la famille Falconieri, — elle fût parvenue à une extrême vieillesse, si elle n'avait ruiné sa santé par ses pénitences. Atteinte en 1341 d'une violente maladie d'estomac, elle eut la douleur, ne pouvant plus rien prendre, de se voir privée de la sainte communion, qu'elle faisait trois fois par semaine, ce qui était une grande fréquence pour cette époque. Elle sentait sa fin venue et ne se consolait pas de mourir sans avoir reçu son divin Maître. Elle demanda du moins qu'on lui apportât le saint Sacrement pour l'adorer une dernière fois ; même le prêtre consentit à le déposer sur sa poitrine, recouverte d'un linge sacré. Et soudain l'hostie disparut. La Sainte expira en ce moment même. Mais quand ses filles donnèrent à sa dépouille les derniers soins, on aperçut au côté de sa poitrine comme une hostie, imprimée dans la chair et portant l'image du crucifix.

Ce prodige mit en relief la sainteté de la servante de Dieu ; elle fut du reste confirmée par d'autres miracles qui excitèrent la dévotion populaire. Et c'est pourquoi, en 1729, ce culte de quatre cents ans fut reconnu et approuvé par le pape Benoît XIII. Clément XII enfin a solennellement canonisé sainte Julienne Falconieri.

20 JUIN

SAINT SILVÈRE

PAPE

(538)

En 536, le pape saint Agapet mourait à Constantinople, où il était venu, contraint par le roi des Goths, Théodat, pour demander à l'empereur Justinien de ne pas porter la guerre en Italie, comme il en avait l'intention. Cette sorte d'ambassade

n'eut pas de succès ; mais Agapet profita de son séjour dans la capitale de l'Orient pour donner un coup décisif à l'hérésie eutychienne : il déposa et excommunia Anthime, évêque monophysite de Trébizonde, qui, par la protection de l'impératrice Théodora, avait usurpé le siège de Constantinople.

Dès qu'il fut mort, Théodora voulut avoir sa revanche. Il y avait alors à la cour un clerc nommé Vigile, qui remplissait les fonctions d'*apocrisiaire*, — c'est-à-dire de représentant, de nonce, — pour l'Église romaine. C'était un ambitieux ; jadis Boniface II l'avait désigné pour son successeur ; mais bientôt, comprenant la faute qu'il avait faite en s'attribuant, contre l'usage, ce droit de nomination, il avait rétracté son décret. Théodora s'entendit avec Vigile, lui promit la papauté, lui remit sept cents livres d'or, et en retour en obtint l'engagement de restaurer Anthime et de condamner le concile de Chalcedoine, qui avait anathématisé Eutychès (451). Vigile partit donc pour Rome, où Bélisaire était entré et devait le faire élire.

Mais quand il arriva, le siège pontifical était occupé. Théodat, de son autorité, avait fait choix d'un pape : c'était Silvère, fils de saint Hormisdas, qui, marié d'abord, avait plus tard occupé la chaire de saint Pierre. Assurément, l'acte de Théodat, arien et ne possédant aucun droit de nomination, était radicalement nul. Cependant les électeurs canoniques à la papauté, — le clergé et le peuple, — avaient ratifié ce choix, par amour de la paix, et Silvère était pape légitime. Ce qu'il ne pouvait plus attendre d'une élection, Vigile résolut donc de l'obtenir par la ruse et la violence.

Sur son avis, Théodora donna l'ordre à Bélisaire d'arracher à Silvère le rétablissement d'Anthime sur le siège de Constantinople, — ou de le chasser de Rome, pour y mettre son compétiteur. Bélisaire fut fâché de cet ordre, car il était animé d'une foi véritable. Il se rassura par ce sophisme, facile aux hommes d'action : « A l'impératrice d'ordonner, à moi d'obéir. C'est elle qui portera devant Dieu la responsabilité du crime qu'elle me commande. » Il était du reste poussé par sa femme Antonine, issue, comme Théodora dont elle était la confidente, des plus honteux fonds de la société byzantine.

Pour colorer l'injustice, on eut recours à la calomnie. Silvère fut accusé d'avoir trahi l'empire en essayant de livrer Rome à Vitigès, le successeur de Théodat, lorsque, en 537, il était venu l'assiéger. On produisit même des lettres où Silvère promettait au roi des Goths de lui ouvrir les portes de la cité. Mais c'était un faux, dont les auteurs, — un avocat du nom de Marc et un garde prétorien nommé Julien, — ne tardèrent pas à être connus. Néanmoins Bélisaire fit venir le pape à son palais, où sa femme et lui s'efforcèrent de lui arracher l'adhésion aux volontés de Théodora. Silvère refusa sans hésitation : « Jamais il ne renoncerait au concile de Chalcédoine ! » Il put cependant sortir librement ; mais il ne se dissimulait pas le péril. « Cette affaire sera ma perte, » disait-il. Il se réfugia donc dans la basilique de Sainte-Sabine, où il comptait trouver un asile.

Bientôt il vit arriver un messenger de Bélisaire : on l'invitait à revenir au palais du général, et l'on promettait de respecter sa liberté. Ses amis lui conseillaient de se défier des Grecs ; généreusement il leur prêta sa propre loyauté et se rendit à l'appel. Mais il était à peine entré qu'on le dépouillait de ses ornements pontificaux ; on lui jeta sur les épaules un habit monastique et on l'embarqua pour la ville de Patare, en Lycie. Nul ne le reverrait à Rome. Le lendemain Bélisaire faisait procéder à l'élection de son successeur : Vigile devenait pape.

Disons tout de suite que, entré par cette mauvaise porte, Vigile ne justifia ni les craintes qu'on pouvait légitimement avoir, ni les espérances de Théodora. Il refusa constamment de trahir la foi et déclara même, quand on lui rappela ses promesses, qu'en les faisant, il avait « agi mal et en insensé ».

Cependant l'évêque de Patare, indigné du sort que subissait Silvère, s'était rendu à Constantinople ; il avait sévèrement averti l'empereur Justinien, que l'on doit croire mal instruit de ce qui se passait. Et celui-ci donna l'ordre de reconduire le pape à Rome et de faire une nouvelle enquête sur l'accusation de trahison portée contre lui.

Mais Théodora veillait ; sa volonté fut plus efficace que celle

de l'empereur. Sur ses instructions, Silvère fut déporté dans l'île Palmaria, — une des îles Ponza, — en face de Gaète. Il y fut traité avec une rigueur qu'il a lui-même dévoilée dans une lettre à l'évêque Amateur : « Je suis nourri, dit-il, du pain de la tribulation et de l'eau de l'angoisse ; mais, ajoute-t-il, je ne me suis pas démis et ne me démet pas du pontificat. » Il ne tarda du reste pas à mourir des mauvais traitements qu'on lui faisait subir, — de faim, disent les uns, — peut-être, disent d'autres, assassiné. Il reçut sa couronne le 20 juin 538 ou 539.

21 JUIN

SAINT LOUIS DE GONZAGUE

CONFESSEUR

(1568-1591)

Don Ferdinand de Gonzague, marquis de Castiglione, prince du Saint-Empire, général des troupes impériales, avait épousé doña Martha de Tana, fille d'honneur de la reine d'Espagne Élisabeth. Il en eut huit enfants, dont l'aîné fut le saint protecteur de la jeunesse. Dès ses premiers ans, Louis sembla né pour réaliser la devise de ses aïeux maternels : « De bien en mieux. » Sa vie fut une ascension continue vers la sainteté.

C'était un enfant vif, ardent, très sensible, très affectueux. Il aimait du profond de son cœur sa bonne et pieuse mère, bien digne d'avoir obtenu et de former un Saint. Don Ferdinand, qui fondait sur ce fils rayonnant d'intelligence et de jeune audace les plus belles espérances, essaya de l'initier de très bonne heure au métier des armes. A quatre ans, le petit Louis, revêtu d'une cuirasse adaptée à sa taille, épée en main, monté sur son roussin, passait fièrement en revue les troupes à la suite de son père. Il ne redoutait rien : il faillit s'aveugler en tirant un mousquet, et se faire écraser par un canon qu'il avait

chargé en cachette et au recul duquel il n'échappa que par miracle.

Mais aussi les leçons de doña Martha avaient déjà éveillé en lui des germes féconds de piété. Il aimait à prier ; il détestait le péché. Un jour on lui entendit prononcer, sans les comprendre, quelques mots grossiers qui l'avaient frappé sur les lèvres des soldats ; il fut vivement repris de cette inconvenance, et son regret fut tel d'avoir, même inconsciemment, commis cette faute, qu'il se la reprocha toute sa vie, qu'il la confessait toujours en pleurant. C'était au reste à peu près la seule qu'il eût jamais à se reprocher.

A sept ans, il récitait chaque jour à genoux le petit office de la sainte Vierge et les sept psaumes de la Pénitence, et déjà il s'ouvrait à sa mère d'un premier désir de se consacrer à Dieu. Certes une telle vocation n'entraît pas dans les projets de don Ferdinand. Voulant par une éducation plus virile former à son goût l'âme de ses fils, il envoya en 1577 Louis et son frère puîné Rodolphe commencer leurs études au collège que les jésuites avaient ouvert à Florence. Cette ville, gouvernée par les Médicis, était toute livrée au luxe, au plaisir, aux arts. Mais Louis, bien loin d'être séduit, s'écartait du monde et sentait sa piété s'accroître. Un livre du Père Loarte, sur le Rosaire, anima en particulier sa dévotion pour la sainte Vierge : désormais elle fut sa patronne, son secours, son inspiratrice, sa mère. Voulant faire quelque chose qui fût particulièrement en son honneur, il lui voua alors, — avant onze ans, — sa virginité.

En avril 1580, la cour du duc de Mantoue, où il fréquenta, n'eut pas pour lui plus d'attraits. Ce n'est pas que sa jeunesse ne prît plaisir aux belles fêtes, ou qu'il ne se montrât aimable et gai compagnon. Mais il était attiré surtout par la prière et par la pénitence. A onze ans, il passait déjà des heures entières à genoux, immobile, les bras étendus ou croisés, et les domestiques qui l'épiaient par les fentes de la porte en étaient dans l'admiration. Comme il souffrait de la fièvre, les médecins lui conseillèrent un régime sévère ; il en profita pour se livrer à des jeûnes qui finirent par causer un grave dommage à sa santé.

Il demanda donc à revenir à Castiglione, et c'est alors que saint Charles Borromée, passant au château, remarqua cet enfant si merveilleusement avancé déjà dans les voies de Dieu. Il voulut achever lui-même son instruction religieuse et lui fit faire, de sa propre main, sa première communion, le 22 juillet 1580.

Cette union avec Notre-Seigneur devait développer en Louis le goût de toutes les vertus. Il aimait dès lors à faire aux pauvres et aux petits le catéchisme ; il se livrait à toutes les austérités : ne s'approchant jamais du feu, prétextant sa faiblesse d'estomac pour ne point paraître aux festins que donnait son père, fermant obstinément les yeux pour ne rien voir, lui le petit soldat de jadis et le jeune gentilhomme, d'un grand tournoi militaire auquel il devait assister ; bien plus, se donnant trois fois par semaine, et ensuite tous les jours, la discipline jusqu'au sang, et se frappant avec des molettes d'éperon. Mais en même temps il s'appliquait aux études de son âge, et s'il lisait dévotement la *Vie des Saints* de Surius, il ne négligeait pas les sciences humaines et traduisait avec entrain Tite-Live et Sénèque.

Ainsi vécut-il à Casal, à Milan, puis en Espagne, où, venu avec toute sa famille à la suite de l'impératrice d'Autriche, Marie, sœur de Philippe II, en 1582, il fut attaché comme page d'honneur à la personne du prince Jayme, fils du roi. On dit qu'il veillait si scrupuleusement sur ses regards, qu'il ne les leva jamais sur la princesse et ne reconnaissait celle-ci qu'à la voix.

Si à Florence Louis avait consacré à Marie sa chasteté, en Espagne il apprit de cette sainte Vierge sa vocation à la Compagnie de Jésus. Longtemps il avait hésité, décidé à être tout à Dieu, entre des Ordres plus pénitents ou plus contemplatifs. Mais le 15 août 1583, en la fête de l'Assomption, Marie lui fit comprendre de façon sûre qu'il était appelé à l'Ordre de saint Ignace. Aussitôt il en fit part à sa douce mère ; elle fut heureuse et fière de sa résolution.

Mais il n'en pouvait être de même du marquis : sur cet aîné reposaient tous les espoirs de sa race ; il appréciait ses talents naturels, il respectait sa vertu, il attendait tout de la faveur dont les princes l'entouraient. Prévenu par doña Martha, il fut

violemment contrarié, blessé de ce qu'il considérait comme une déchéance ; lorsque Louis, à son tour, vint lui exposer ses désirs, il ne retint pas sa colère et chassa son fils de sa présence. Alors commença une lutte qui devait, en Espagne, en Italie, se prolonger trois ans. Menaces, emportements, appels à l'obéissance filiale, à l'ordre de la Providence qui avait fait de Louis l'aîné d'une noble famille, examens répétés qu'il demanda à des religieux, à des prélats, à des parents, à des princes de faire subir à son fils, prières même, le père n'épargna rien. Mais rien ne changea la volonté du jeune saint : il savait que Dieu l'appelait, c'était assez. En vain lui proposait-on d'entrer du moins dans un Ordre qui ne fermât pas tout accès aux dignités ecclésiastiques : « C'est parce qu'elle les interdit à ses membres, répondait-il, que j'ai choisi la Compagnie de Jésus. Si j'étais désireux des honneurs, je garderais le marquisat que Dieu m'a donné. »

Deux fois, touché de cette douce obstination, ému jusqu'aux larmes des traces sanglantes qui, sur le pavé de la chambre, lui avaient révélé les pénitences de son fils, don Ferdinand avait donné son autorisation. Et puis il l'avait reprise, et puis il avait retardé la dernière permission. Enfin, un jour, à Castiglione, Louis entra dans la chambre de son père que la goutte retenait au lit : « Mon père, lui dit-il respectueusement, faites de moi ce qu'il vous plaira ; mais je vous proteste que je suis appelé à la Compagnie de Jésus et qu'en vous opposant à mon désir, c'est à la volonté de Dieu que vous vous opposez. »

Il se retira modestement. Mais le vieillard, à cette fermeté, fut touché jusqu'au fond des entrailles ; il vit le doigt de Dieu qui lui montrait le chemin du sacrifice ; malgré sa douleur, il se résigna. Il rappela le jeune homme : « Vous me déchirez le cœur, lui dit-il ; mais allez, mon fils, où Dieu vous appelle ; votre vieux père vous bénit. »

Le 2 novembre 1585, Louis, seul souriant parmi les larmes de tous, résignait en faveur de son frère le marquisat de Castiglione et les héritages qui l'attendaient. Le soir même, à la table de famille, il paraissait revêtu de l'humble habit du jésuite ;

et le 25 novembre il entra au noviciat de Saint-André du Quirinal. Tombant à genoux, il s'écria : « Voici le lieu de mon repos ; j'y resterai, car c'est la demeure que j'ai choisie. »

Louis était alors, selon le portrait que Véronèse a fait de lui, un jeune homme de belle stature, de grand air, de figure intelligente, de regard profond. Ce qu'il fut, novice, on pouvait le prévoir par ses années du monde. A son humilité, à son obéissance, à son esprit de pauvreté, on n'eût pas deviné le prince du Saint-Empire. Il aimait à aller par les rues, quêtant dans sa besace le pain de ses frères et le sien ; il servait humblement le réfectoir, acceptant sans mot dire les reproches et les rebuffades que celui-ci, sur l'ordre du maître des novices, ne lui ménageait pas. Ses pénitences, ses longues oraisons, il les sacrifiait sur une observation des supérieurs. « Si j'apprenais d'un ange que je dois mourir dans une heure, disait-il, je ne cesserais pas l'action, je ne quitterais pas le lieu que l'obéissance m'aurait assignés. » Comme le cardinal de La Rovère, son parent, l'abordait dans la sacristie du Gesù, il s'excusait de ne pas l'entretenir, faisant aimablement observer qu'il n'en avait pas la permission.

Sa courte vie religieuse ne fut que la continuation de son pieux noviciat. A Naples, où on l'envoya se reposer en 1586, — au Collège romain, où il fit ses vœux le 25 novembre 1587 et étudia la philosophie, — à Mantoue, où il dut aller régler des affaires de famille, — partout il montrait une vertu extraordinaire, austère, mais charitable, douce, affable. « La modestie de Louis, disait un de ses professeurs, captivait tout le monde, tant elle le rendait aimable et vénérable en même temps. »

En 1587, ne pouvant, à cause de sa santé, remplir dans un collège les fonctions de régent, il fut appliqué à la théologie. Trois ans il s'y livra avec son zèle accoutumé. Il commençait à la fin de 1590 sa quatrième année. Déjà on entrevoyait pour lui le sacerdoce ; mais il semble qu'alors lui-même avait le sentiment de sa mort prochaine.

En 1591 une terrible famine ravagea l'Italie ; les populations désertaient les campagnes et s'entassaient dans les villes, espé-

rant y trouver plus facilement des secours. Mais bientôt une épidémie vint s'ajouter aux affres de la faim et faucher ces misérables multitudes. Alors des maisons religieuses on accourut aux hôpitaux qui abritaient à peine tant de malheureux ; avec du pain et des remèdes, on leur apportait les consolations et les forces de la foi. Louis demanda à faire partie de ces infirmiers volontaires. On le lui accorda, et, à son habitude, il se livra de tout son cœur aux exercices les plus pénibles de la charité. Mais sa débile santé ne put résister à la fatigue et à la contagion. Le 3 mars 1591, il était frappé à son tour. Sept jours après, il était à l'extrémité. On lui apporta le saint viatique ; alors, au souvenir de la flagellation de Jésus, il demanda la permission de prendre encore une fois la discipline ; on ne l'y autorisa pas. Puis il supplia qu'on le déposât à terre pour y mourir humblement. Cette grâce lui fut encore refusée. Sans plus d'insistance, il se soumit paisiblement à la volonté de ses supérieurs.

Cependant il ne mourut pas encore. Cette grande crise passée, il lui resta une fièvre lente et continue, qui petit à petit le débilita, l'épuisa. Au bout de trois mois, il fallut désespérer de la guérison. Lui, résigné, content, il avait seulement prié Dieu que son dernier jour vînt dans l'octave du saint Sacrement ou un vendredi. Et Dieu lui avait révélé que sa prière était exaucée. Donc quand au jour octave de la Fête-Dieu on vint lui annoncer l'approche de la mort : « *Laelantes imus !* dit-il en souriant. Nous partons avec joie. » Et un peu plus tard, au Père provincial qui le visitait : « Mon Père, annonça-t-il le rire aux lèvres, nous nous mettons en route. — Et pour où? — Pour le ciel, pour le ciel ! — Voyez ! dit le Père en se retournant vers les assistants, il parle d'aller au ciel, comme nous d'aller à Frascati. » A Frascati était la maison de campagne du Collège romain.

Peu après, jetant un regard sur son crucifix, il fit un dernier effort pour prononcer le nom de Jésus, et doucement expira. C'était aux premières heures du 21 juin 1591, le vendredi commençait, qui suit l'octave du saint Sacrement, jour où plus tard l'Église célébrerait la fête du Sacré-Cœur.

SAINT PAULIN DE NOLE
ÉVÊQUE
(353-431)

Un souffle puissant d'ascétisme passa au iv^e siècle sur l'Église. Le désir ardent, efficace du détachement, du renoncement, de la retraite, de la solitude remplit les âmes. En Orient, en Italie, en Gaule, de tous les rangs de la société sortent des multitudes qui, se dépouillant de leurs biens, s'enfoncent dans le désert ou s'enferment dans des monastères. Mais nul exemple ne frappa les esprits plus que celui de Paulin et ne suscita plus d'admiration.

Mœropius Pontius Anicius Paulinus appartenait en effet par sa race à la plus haute noblesse de Rome. Sa fortune était immense : les terres qu'il possédait faisaient dans la Campanie, en Aquitaine, en Espagne, de véritables territoires. Mais il était, de naissance, Gallo-Romain et il porte profondément l'empreinte du caractère français. Né en 353, près de Bordeaux, d'une famille chrétienne et qui pourtant, selon l'usage trop fréquent alors, remit à de longues années le baptême de l'enfant, Paulin fut élevé au milieu d'un luxe presque royal. Les nobles gallo-romains alliaient aux somptuosités de la vie matérielle un goût délicat pour les plaisirs de l'esprit. On aimait les lettres ; la lecture était en honneur et on se piquait de rivaliser avec les écrivains d'autrefois. Le brillant poète Ausone fut le premier initiateur du jeune Paulin aux beautés de la littérature ; et bien que celui-ci n'eût encore que quinze ans lorsque Ausone quitta Bordeaux pour devenir le précepteur de l'empereur Gratien, il garda toujours à son maître une affection profonde et presque filiale. De lui il avait reçu déjà une formation qui, bien que non exempte des défauts du temps, de l'afféterie, du goût pour les faux brillants et les tours de force, lui permettra cependant de devenir un des meilleurs poètes du iv^e siècle, un des fondateurs de la poésie chrétienne, bien plus sincère,

de pensée plus haute, d'émotion plus vibrante que ne fut jamais Ausone.

Il cultivait encore avec soin l'éloquence, le droit, l'histoire, la philosophie. Son esprit était ouvert sur toute science, même physique ; et s'il s'accusa lui-même plus tard d'avoir trop aimé le plaisir et les honneurs, il paraît bien que ce fut surtout le plaisir délicat de l'intelligence et les honneurs qui se décernent au poète. D'ailleurs il ne se sentait guère préoccupé de questions religieuses ni de piété. Peu pressé de recevoir le baptême, il bornait ses vœux à la félicité humaine et ne demandait dans ses prières que la prolongation du bonheur tranquille dont il jouissait.

Devenu orphelin et par là chef de sa famille, vers 377, il entra au Sénat ; et même, à vingt-quatre ans, on ne sait trop dans quelles circonstances, fut nommé consul, *consul suffect*, semble-t-il, c'est-à-dire en suppléance d'un consul mort au courant de sa charge ; on conjecture qu'il s'agissait de l'empereur Valens, tué à la bataille d'Andrinople en 378. L'entrée en fonctions de Paulin, la cérémonie de son installation fut extrêmement brillante ; le luxe qu'il y déploya en prolongea le souvenir durant de très longues années. A la suite de son consulat, il reçut le gouvernement de la Campanie : dans cette province il possédait d'immenses propriétés, notamment à Nole ; c'est là qu'il résida, près du tombeau de saint Félix, patron très aimé de la ville et à qui lui-même avait été consacré jadis. Et ce saint voisinage exerça sur lui une telle influence, qu'on doit lui attribuer l'origine de sa conversion.

En 380 il revenait en Aquitaine et bientôt épousait une jeune Espagnole nommée Theresia. Leurs deux cœurs s'unirent plus encore que leurs deux vies ; si Theresia n'exerça pas sur Paulin une action décisive, — il avait un caractère ferme, résolu, indépendant, — elle fut toujours à la hauteur des plus nobles desseins de son époux. On ne sait du reste à peu près rien sur les années qui suivirent ce mariage ; peu à peu sans doute, sous l'impression des graves événements publics, par l'influence d'amis comme saint Martin, saint Delphin, l'évêque de Bor-

deaux, et saint Amand, son prêtre, l'âme de Paulin s'orientait vers un christianisme plus élevé ; en 389, il recevait le baptême, et avec lui, par lui, de nouvelles lumières brillaient à ses yeux dessillés.

Puis une épreuve, mal connue, mais qui bouleversa sa vie, l'exile en Espagne : elle ébranle en lui l'amour des biens périssables. Un nouveau coup le frappe : la mort de son premier, de son unique fils, enlevé huit jours après sa naissance. De ce deuil les époux se relevèrent métamorphosés : désormais ils ne seraient plus que frère et sœur ; désormais ils mépriseraient la richesse et s'en déferaient ; désormais ils aspireraient à la vie monastique, à sa pureté, à son détachement total.

Ils commencèrent donc à se dépouiller, mais non pas en jetant d'un coup leur immense fortune aux mains des pauvres : avec prudence, comme le demandait une si vaste et importante affaire. Peu à peu tout fut distribué, sauf quelques biens, dont le revenu permettrait de secourir encore la misère et de doter l'Église dans ses temples et dans ses saints.

Ce renoncement ne passa point sans exciter des clameurs de désapprobation parmi le monde auquel Paulin appartenait. On le taxait de folie, on voyait dans sa conduite un acte contraire au patriotisme, une trahison envers l'aristocratie. Ausone n'y comprenait rien, avec sa religion fort tiède. Heureusement les deux vaillants époux trouvaient aussi des approbateurs, Delphin d'abord et puis l'ami de tout temps, Sulpice-Sévère, qui dans son domaine de Primuliacum menait une vie pareille, Jérôme, qui avait été consulté et avait envoyé un programme de vie, Martin de Tours, Victrice de Rouen, Ambroise de Milan.

Cependant, avant de quitter l'Espagne, à Barcelone où il édifiait les fidèles, Paulin avait été, le jour de Noël 393, enlevé par le peuple, qui, — contre toutes les règles canoniques, il faut le dire, — avait contraint l'évêque à l'ordonner prêtre. Il avait cédé à la force, à la condition toutefois de n'être attaché à aucune église : il voulait se réserver le droit de se fixer à Nole. Est-ce l'irrégularité de cette ordination qui indisposa le pape Sirice ? Il est de fait qu'il reçut froidement Paulin lorsque

celui-ci passa à Rome, se dirigeant vers la Campanie ; froideur qui ne dura pas du reste et surtout fut effacée par l'affectueuse et prévenante estime de son successeur, Anastase I^{er}.

Quittant donc Rome, Paulin et Theresia partirent enfin pour Nole, où désormais ils vivraient à l'ombre et pour le culte du Saint, leur patron.

Sainte vie que la leur, tout entière de prière, de charité et de pénitence. La santé de Paulin, toujours délicate, avait encore été compromise par une grave maladie en Espagne. Cependant il se soumit à une sévère abstinence, et même à un jeûne perpétuel : car toute l'année, dans son *monastère*, — il appelait ainsi les quelques cellules qu'il avait fait élever sur les collatéraux de sa basilique et où il logeait des disciples, des amis, — on ne faisait qu'un repas par jour. Il se revêtait d'un cilice en poil de chameau que lui avait offert son ami Sulpice-Sévère. Le règlement de la petite communauté comportait le lever avant le jour, pour chanter matines et laudes ; ensemble encore on chantait vêpres. Le travail était honoré, travail manuel, car Paulin même s'était réservé un petit jardin à cultiver ; mais aussi, pour lui du moins, travail intellectuel : étude de l'Écriture, que lui avait si fort recommandée Jérôme ; étude de la théologie ; compositions poétiques, parmi lesquelles les louanges de saint Félix tenaient la première place : — chaque année il lui dédiait un long poème, destiné à promouvoir son culte, à raconter sa vie, ses miracles, à décrire son sanctuaire ; — correspondance enfin, qui, devenue fort importante, était une vraie occupation. A ses amis d'autrefois, Sévère, Delphin, Amand, Victrice, s'étaient joints d'autres personnages, jaloux de recevoir ses conseils et ses leçons. Car sa réputation, répandue par des hommes comme Jérôme, Ambroise, Augustin, était devenue mondiale, et de toutes parts on faisait appel à sa science et à son intelligence des choses célestes.

Et puis, toujours en l'honneur de son Saint, il bâtissait : un hospice qu'il agrandissait, une basilique qu'il restaurait, une autre qu'il construisait de toutes pièces, avec ses cloîtres et ses cours intérieures, un aqueduc par lequel il amenait des mon-

tagnes l'eau à Nole, qui en manquait. Hélas ! de toutes ces œuvres, il devait voir lui-même la ruine !

Tout cela était achevé en 409, lorsque le vœu unanime du peuple et du clergé lui imposa la lourde charge de l'épiscopat. Au mois d'août 410, Alaric, ayant fait le sac de Rome, arrivait à Nole, pillait et dévastait la ville. Le bon évêque fut alors la providence de son peuple désolé. Il distribua aux malheureux tous les revenus de son église, les soustrayant ainsi aux Barbares, qui, furieux, le jetèrent en prison. Mais Dieu le sauva, exauçant la touchante prière qu'il lui adressait : « Seigneur, ne me laissez pas livrer à la torture pour de l'or et de l'argent : car mon trésor vous savez où il est. »

Alaric s'éloigna. Le Saint put reprendre sa vie de charité et de doux apostolat. Il faut bien ici mentionner, — quoique dans les termes où elle est racontée, elle ne supporte pas la critique, — la légende où il est représenté comme s'étant fait vendre lui-même aux Vandales en échange du fils d'une pauvre veuve. Car si elle n'est pas authentique, elle montre du moins en quelle estime on tenait la bonté inépuisable du Saint.

Enfin, dans une vieillesse que n'aurait jamais fait espérer sa santé délabrée depuis longtemps, à soixante-dix-huit ans, Paulin fut appelé au repos du ciel. Il fut atteint d'une pneumonie que l'âge devait rendre fatale. Au troisième jour, il demanda qu'on célébrât les saints mystères au pied de son lit, afin qu'il offrît de cœur le sacrifice en union avec les évêques qui étaient venus l'assister. Un moment après, il demanda : « Où sont mes frères ? — Les voici, » lui répondit-on, croyant qu'il parlait des évêques. Mais non ! « A présent, dit-il, je veux parler de mes frères Janvier et Martin, qui s'entretenaient tout à l'heure avec moi et qui m'ont annoncé qu'ils ne tarderaient pas à revenir. » On l'avertit alors qu'il devait quarante sous d'or pour des vêtements donnés à des pauvres. Tel était son dénuement volontaire, qu'il mourait endetté par la bienfaisance. Mais Dieu permit que, contre toute attente, on lui apportât tout à coup l'argent nécessaire à s'acquitter. Le lendemain, vers la quatrième heure de la nuit, au moment où il finissait

de prier, la cellule fut ébranlée comme par un tremblement de terre, et le saint évêque expira.

Ses funérailles furent solennisées par des pleurs universels. Les juifs et les païens n'étaient pas moins affligés que les chrétiens : « Nous avons perdu notre protecteur, notre père ! » disaient-ils en déchirant leurs vêtements.

23 JUIN

SAINT LIBERT

ÉVÊQUE

(vers 1015-1076)

De la famille noble de Braeckel, qui habitait près d'Alost, en Brabant, naquit vers 1015 un enfant à qui, par une sorte d'inspiration divine, ses parents donnèrent le nom de Lietbert, c'est-à-dire *prince du peuple* : il devait l'être éminemment par ses vertus autant que par la dignité épiscopale. Sa mère était Alise de Florines, sœur de Gérard, évêque de Cambrai. Bien qu'on le destinât, selon l'habitude de sa race, à la carrière militaire, la jeune Lietbert, — ou Libert, — fut d'abord initié aux lettres. Mais bientôt se révéla la véritable vocation de l'enfant ; son goût de l'étude et surtout sa profonde piété le prédisposaient à être d'Église. On le confia alors à son oncle pour qu'il achevât de l'instruire. Quand le jeune homme se fut rendu habile en toutes sciences, l'évêque de Cambrai le chargea de la direction de l'école épiscopale ; puis il l'appela près de lui, lui confia l'administration de sa maison, ensuite le nomma prévôt de la cathédrale, — ce qui le constituait chef de la justice, — et enfin archidiacre. En ces qualités, il eut à défendre, par sa fermeté, son habileté et même par la force, les droits et les biens de l'évêque et des particuliers contre les violences des seigneurs voisins. et spécialement du châtelain de Cambrai, Wal-

ther, un des plus audacieux de ces nobles pillards. Il n'était pas prêtre encore, mais il avait du sacerdoce toutes les vertus : par elles il se rendit si cher aux fidèles, que, à la mort de Gérard, arrivée en mars 1051, il fut d'un vœu unanime demandé pour être son successeur, à l'empereur Henri IV. Malgré ses résistances, le jour de Pâques son élection fut confirmée.

Mais aussitôt se manifestèrent contre lui des hostilités qui agitèrent et attristèrent tout son épiscopat. Walther avait été tué, laissant un fils encore enfant, Hugues ; sa veuve Ermentrude, aussi avide et violente que lui, ne crut pouvoir mieux faire, pour continuer les rapines de son premier époux, que de se remarier avec un homme également méchant, Jean, avoué d'Arras : on nommait ainsi les défenseurs laïques des églises, qui administraient leurs biens et devaient les protéger par l'exercice de la justice comme par les armes : en réalité, c'était souvent des oppresseurs et des tyrans. Jean était l'un et l'autre. Il commença par envahir Cambrai et piller le trésor de l'église Notre-Dame, tandis que Libert était encore auprès de l'empereur ; quand l'évêque revint, il ne put rentrer dans sa ville et se réfugia à Cateau-Cambrésis. Heureusement le comte de Flandre, Baudouin le Pieux, vint à son secours ; une seule démonstration militaire suffit à effrayer Jean, qui se retira. Libert prit possession de Cambrai.

Bientôt après l'évêque de Châlons, Roger II, lui conféra la prêtrise ; Vito, archevêque de Reims, le sacra. Au même moment, Henri I^{er} de France était à Reims pour le couronnement d'Anne de Russie, qu'il venait d'épouser : il voulut que Libert fût un des évêques qui imposèrent le diadème sur le front de la reine.

L'épiscopat de Libert fut doux, paternel, vigilant, mais ferme vis-à-vis des turbulents qui persécutaient les petits et portaient leurs ravages sur les terres de l'Église. A la place de Jean, qui, ayant évacué Cambrai, s'était confiné à Arras, il établit comme châtelain de Cambrai le jeune Hugues, fils de Walther ; mais, comme il n'était guère encore qu'un enfant, il le mit sous la tutelle d'un homme sûr, Ansel. Et, toutes choses pacifiées et réglées, en 1054 il put songer à exécuter un projet

qui depuis longtemps lui tenait au cœur : un pèlerinage en Terre sainte.

L'heure n'était pas encore venue des croisades. Mais depuis longtemps la chrétienté était traversée par un vif souffle d'intérêt et de vénération pour les lieux témoins de la vie et des souffrances de Notre-Seigneur. Seuls ou en bandes, de nombreux pèlerins n'hésitaient pas à affronter les peines et les dangers d'un voyage à travers la mer et des pays encore presque sauvages, et les redoutables mahométans, maîtres de l'Asie Mineure presque entière. Libert ne fut effrayé par rien ; à la tête d'un nombreux cortège de près de trois mille personnes, il prit route par l'Allemagne, la Hongrie, la Bulgarie... C'est là qu'ils firent la rencontre, — dont on les avait menacés, — d'un parti de brigands scythes, qui faillirent leur procurer la palme du martyre. Ils furent respectés néanmoins ; mais tant de fatigues, de périls épuisaient les courages. La troupe s'émiettait ; elle était déjà bien réduite, lorsque, après avoir traversé la Dalmatie, la Grèce, peut-être franchi la mer, de Corinthe en Isaurie, ils arrivèrent enfin à Laodicée de Syrie, — Latakieh. Là une nouvelle désolante les arrêta : le sultan de Babylone interdisait le passage vers Jérusalem. Alors la plupart renoncèrent à poursuivre leur voyage. Libert, avec un petit groupe, s'obstina. Après un séjour de trois mois à Laodicée, il espéra pouvoir se rendre par mer en Palestine ; mais la tempête le jeta sur les côtes de Chypre. Par un nouvel effort, il tenta encore la traversée ; cette fois les matelots, effrayés de l'aventure où on les conduisait, le ramenèrent sournoisement à Laodicée. Il lui fallut comprendre qu'il était impossible d'accomplir son pieux dessein, et, sans avoir eu la consolation de visiter le Calvaire et le saint sépulcre, il reprit son chemin vers la Flandre.

En 1057, il était de retour. Pendant son absence de trois ans, le jeune Hugues avait grandi ; il était d'âge à être émancipé. Cependant Ansel, son tuteur, avait observé ses mauvais instincts ; il mit Libert en garde contre un avenir chargé de menaces. Mais le bon évêque, trop confiant, fit crédit au jeune homme et le libéra de tout contrôle. Il devait bientôt s'en

repentir amèrement. Hugues avait tous les vices de son père et ne tarda pas à leur donner libre carrière. En 1064, il poussa l'ingratitude et l'audace jusqu'à courir sus à son bienfaiteur ; il le surprit la nuit dans un petit village où il avait été donner la confirmation, assaillit sa maison, tua ses gens, arracha de son lit l'évêque à peine couvert et le jeta dans un cachot du château d'Oisy.

Un cri d'horreur s'éleva dans tout le pays à la nouvelle de cet attentat. Le jeune comte Arnoul de Flandre accourut et délivra le pauvre prélat. Hugues fut chassé et le pays recouvra le calme.

Libert en profita pour faire le bien. Charitable envers les vivants, pauvres, malades, lépreux, il l'était aussi envers les trépassés. Il aimait à intercéder pour eux, tandis que la nuit, il faisait nu-pieds de pieux pèlerinages aux églises de sa ville. On raconte qu'en une de ses expéditions dévotes, un jeudi saint, lorsque dans un cimetière il avait, avec un groupe de ses fidèles, prié pour le soulagement des morts, au moment où il terminait une oraison en silence, selon la liturgie du jour, tout le monde entendit dans l'ombre des voix indistinctes qui répondirent : « Amen ! » On crut que c'était les âmes souffrantes qui s'unissaient aux implorations faites pour elles.

Le saint évêque voulut encore enrichir son diocèse de nouveaux édifices religieux. Au retour de son pèlerinage, il éleva, en l'honneur et sous le nom du Saint-Sépulcre, un monastère autour d'une église que son oncle avait jadis érigée ; il contribua à la fondation des églises de Sainte-Croix et de Saint-Vaast ; il fit à plusieurs couvents des dons précieux.

Mais la sainteté de Libert devait s'affiner par de nouveaux chagrins. En 1074, Robert le Frison, comte de Flandre, entreprit d'enlever le Cambrésis à l'empereur d'Allemagne, qui en était suzerain. Il s'avança avec une forte armée, ravageant et pillant tout. En vain Libert lui avait-il envoyé les plus notables habitants de Cambrai pour le sommer de mettre un terme à son agression. Enfin, tout impotent et malade qu'il fût de la goutte, et malgré les observations de son clergé, qui lui

représentait qu'il allait à la mort, il se fait transporter au camp de l'envahisseur. Là, de son lit de souffrances, il lui reproche avec vigueur ses attentats, lui ordonne de les cesser. Robert ne répond que par l'injure. Alors l'évêque se soulève péniblement, demande son étole et sa crosse, et d'une voix affaiblie, mais ferme, prononce contre le comte et son armée l'excommunication.

Robert fut atterré ; sa foi parla plus haut que sa colère ; immédiatement il donna l'ordre à ses troupes de battre en retraite. Ainsi l'Église se montrait la protectrice des petits et faisait triompher la paix.

Deux ans plus tard, Libert allait recevoir la récompense de ses vertus épiscopales. Le 23 juin 1076, au moment d'entrer en agonie, il demanda qu'on lui lût la Passion de Notre-Seigneur selon saint Jean. A ces paroles : *Jésus, ayant pris le vinaigre, dit : Tout est consommé...*, on donna au saint mourant le Corps et le Sang du Sauveur, et quelques instants après il expirait.

24 JUIN

LA NATIVITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE

Voici le Saint dont Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même a prononcé le plus complet panégyrique, lorsqu'il a dit : *Parmi les fils des hommes, il ne s'en est pas levé de plus grand que Jean-Baptiste*. De fait, il possède toutes les supériorités. Dernier des patriarches, il est prophète, annonçant l'apparition prochaine du Messie ; il est apôtre, puisqu'il a converti les foules et les a conduites au Christ ; vierge, il est encore le martyr de la chasteté ; et nul n'a plus hautement confessé, proclamé l'Agneau de Dieu, à qui en outre il a préparé les voies, héraut de Celui qui venait effacer les péchés du monde.

Il était étroitement apparenté à Jésus. Une de ses grand'mères aurait eu pour sœur sainte Anne ; et donc, de son père Zacharie

ou de sa mère Élisabeth était cousine germaine la très sainte Vierge. Zacharie descendait, par son père, de la tribu de Lévi et appartenait, parmi les prêtres, à la section d'Abias. Il habitait, selon les uns, à Iouttah, petite localité près d'Hébron, au sud de Jérusalem ; selon les autres, — plus nombreux et plus vraisemblablement, — à Karem, aujourd'hui Aïn-Karim, à l'ouest et tout près de la Ville sainte.

En 748 de Rome, Zacharie était depuis une quinzaine d'années l'époux d'Élisabeth. Ils n'étaient âgés ni l'un ni l'autre, si, comme tout le fait penser, ils avaient contracté leur union selon les usages, presque les lois des Juifs, l'un vers dix-huit ans, l'autre à peu près à douze. Mais après de si longues années de mariage, malgré leur piété et leurs vertus, ils n'avaient point encore d'enfants ; et selon les idées de leur peuple, cette stérilité, qui semblait définitive, était le signe d'une défaveur, même d'une malédiction divine. Aussi en étaient-ils profondément affligés, d'autant plus que, si leurs amis leur en témoignaient leur peine compatissante, les indifférents et surtout, s'ils en avaient, les jaloux et les ennemis ne manquaient pas de relever ce qu'ils appelaient une honte. L'oncle et la tante de Zacharie, Joachim et Anne sa femme, avaient passé par la même épreuve ; mais ils l'avaient vue se terminer bien plus vite par la naissance d'une petite fille, Marie. Eux, ils attendaient toujours, dans la prière et une humiliation profonde.

Or à la fête des Tabernacles de l'an 748, qui se célébrait du 15 au 22 *tisri* (c'est-à-dire, cette année-là, du 27 septembre au 4 octobre), Zacharie était monté à Jérusalem pour y exercer ses fonctions sacerdotales avec sa section. Le chef avait tiré au sort le nom de ceux qui, à chaque sacrifice, entreraient dans le Saint, pour y offrir l'encens. Zacharie était de leur nombre. Son tour tomba sans doute un jour de solennité plus grande, peut-être l'octave de la fête, car une grande foule de peuple était réunie sur les parvis. Superbement paré, l'encensoir à la main, il s'était dirigé avec recueillement vers le Saint. Il y entra et le peuple le perdit de vue. On l'attendit longtemps, et déjà on redoutait un accident, lorsqu'il reparut ; mais en vain

s'efforçait-il de prononcer quelques paroles et d'expliquer la cause de son retard. Il était muet et l'on comprit, du moins à l'expression de son visage et à ses gestes, qu'il avait eu une vision et qu'elle l'avait consolé.

En effet, à droite de l'autel des parfums, l'ange du Seigneur lui avait apparu, et tout d'abord le prêtre s'était effrayé. Mais l'ange : *Ne crains pas, Zacharie, lui dit-il, ta prière a été exaucée. Ta femme Élisabeth te donnera un fils ; tu l'appelleras Jean. Il sera pour toi un sujet d'allégresse, et beaucoup se réjouiront de sa naissance, car il sera grand devant le Seigneur. Il ne boira aucune boisson enivrante ; il sera rempli de l'Esprit-Saint dès le sein de sa mère. Il convertira beaucoup d'enfants d'Israël au Seigneur leur Dieu ; lui-même marchera devant lui avec l'esprit et la puissance d'Élie, pour ramener les cœurs des pères vers les enfants et les indociles à la sagesse des justes ; ainsi, préparera-t-il au Seigneur un peuple parfait.* Alors Zacharie, touché d'un doute, interrogea : *A quoi reconnâtrai-je la vérité de cette promesse ? Je suis déjà avancé en âge, ma femme aussi : pouvons-nous espérer un enfant ? — Je suis Gabriel, reprit l'ange, sévère, et je me tiens devant Dieu. Il m'a envoyé pour l'annoncer cette nouvelle. Mais puisque tu doutes et que tu veux un signe, voici que tu seras muet jusqu'à la réalisation de mes paroles.* Il disparut.

Le prêtre sortit ; il traversa la foule interdite, stupéfaite, qui se rangeait à son passage. Bientôt il quitta Jérusalem ; son infirmité subite le rendait incapable de s'acquitter désormais de son sacerdoce. Il se retira dans sa villa de Karem, et peu après, selon la parole de l'ange Gabriel, Élisabeth reconnut qu'elle serait mère.

Les deux époux cependant, aux yeux du monde, s'abîmaient dans une humiliation nouvelle. Non seulement la stérilité de la femme, à laquelle on croyait toujours, était un opprobre, une sorte de malédiction céleste ; mais voilà, encore que le mari avait été frappé par Dieu, au milieu même de ses fonctions sacerdotales ! La colère divine s'acharnait donc contre eux ? Aussi vivaient-ils dans l'isolement ; de bien rares visiteurs franchissaient le seuil de la maison ; ils venaient branlant la tête, ils

partaient sur de fausses paroles de consolation qui voilaient mal leurs sentiments défavorables. Mais dorénavant Zacharie et Élisabeth avaient de quoi se consoler de ces dédains, en attendant le jour où la bénédiction de Dieu paraîtrait à la vue de tous.

Et ce jour arriva. On ne put douter de la prochaine maternité ; les amis revinrent, apportant des félicitations : c'était une croyance, en effet, que Dieu appelait à un grand avenir l'enfant né dans ces conditions anormales. Tel avait été jadis Samuel. Qu'attendrait-on du fils de ces deux saints personnages? Eux cependant s'étaient hâtés d'envoyer prévenir leurs parents, surtout ceux de Nazareth : Anne, si elle vivait encore, Marie, que Zacharie avait entourée au Temple de ses bons offices. Et Marie, prompte à les féliciter, s'empressa d'accourir. Selon la volonté de Dieu, elle apportait avec elle, en elle, le Verbe incarné dont la présence purifierait du péché originel l'âme de l'enfant qui allait naître.

Et les jours d'Élisabeth s'accomplirent et elle mit au monde un fils, sa gloire ! Autour d'elle voisins et parents s'étaient réunis pour se réjouir que le Seigneur eût mis fin à l'humiliation des deux époux. Mais s'ils avaient su la destinée de ce fils ! Le huitième jour après la naissance, l'enfant fut circoncis. C'était au père à lui donner le nom qu'il porterait ; mais il était muet et sourd : on crut que ce privilège qu'il semblait ne pouvoir exercer, la mère en userait. Et on lui proposait de nommer son fils Zacharie, comme son époux. Mais vivement, rompant avec l'usage qui prenait le nom du nouveau-né au moins dans la parenté, elle répondit : *« Du tout ; il s'appellera Jean ! »* Jean ? pourquoi ? Contre ce caprice apparent, auquel elle se tenait, on invoqua le père ; par signes on lui demanda son avis. *Alors prenant une tablette, il écrivit : Jean est son nom.* Et tout de suite, au milieu de l'étonnement et, bientôt, de l'admiration de tous, sa langue se délia, sa bouche s'ouvrit et il se mit à louer Dieu.

Tout le monde sait ce cantique que l'Évangile a consacré, dont l'Église fait un de ses chants préférés : *Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, parce qu'il a visité et racheté son peuple. Il*

a suscité pour nous une force de salut dans la maison de David son serviteur... Et toi, enfant, — continua l'heureux père en s'adressant à son fils, dans un élan prophétique, — tu seras appelé prophète du Très-Haut, car tu marcheras devant la face du Seigneur pour préparer ses voies et donner à son peuple la science du salut dans le pardon de ses fautes, par la tendre pitié de notre Dieu, grâce à laquelle nous a visités le Soleil levant, pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort et redresser nos pas dans le chemin de la paix.

Cette naissance miraculeuse, cette infirmité soudaine et soudainement guérie, cet enthousiasme prophétique remplirent d'une sainte crainte tous ceux qui en entendirent parler. Et bientôt sortait de toutes les lèvres cette interrogation émerveillée : *Que pensez-vous que sera cet enfant? La main de Dieu s'est montrée sur lui.*

La nuée qui s'était si brillamment ouverte sur ce berceau se referma. Le silence se fit sur l'enfant béni, si complet que l'on ne sait plus rien de ce que furent ses premières années. On lit seulement dans l'Évangile qu'il demeura dans le désert jusqu'au jour de sa manifestation devant Israël. Là, soit au sud de la Palestine, soit vers l'est, près du lit du Jourdain et de la mer Morte, Dieu lui apprit lui-même l'austérité de vie, le zèle vigoureux et les secrets divins qui devaient composer la physionomie sainte du Précurseur.

25 JUIN

SAINT GUILLAUME

ABBÉ

(1085-1142)

Saint Guillaume naquit à Verceil, dans le Piémont, en 1085, d'une noble et riche famille. Mais jamais il n'eut de goût pour les joies et les plaisirs du monde qu'il eût pu si aisément se procurer. Au contraire, dès la jeunesse, il montra que Dieu

l'appelait impérieusement, mais suavement, à une vie toute de détachement et d'austérité. Il n'avait que quatorze ans lorsque, depuis deux ans déjà orphelin de père et de mère, il se sentit inspiré de renoncer à tout pour entreprendre de longs et pénibles pèlerinages. Donc, vêtu d'une pauvre tunique blanche, nu-pieds, il se mit en route pour Saint-Jacques de Compostelle. On sait assez quelle dévotion inspirait aux peuples de cette époque le sanctuaire du saint apôtre. Guillaume allait, mendiant sa nourriture ; un jour il passa chez un très pieux et charitable forgeron, dont c'était le bonheur de recevoir et d'hospitaliser les pèlerins. Tout de suite l'artisan vit quel saint lui arrivait ce jour-là : le jeune homme ne voulut accepter que de l'eau et du pain, et, — bien que s'étant montré affable et souriant, — il s'enveloppa, dès le soir venu, dans un silence strict qui préparait la prière où il passa presque toute la nuit. Le lendemain, le forgeron l'aborda et aimablement lui reprocha d'avoir la veille méprisé ce qu'il lui offrait de bon cœur : « Mépriser ! dit Guillaume. Certes non ; mais pécheur que je suis, je tâche d'expié par mon abstinence les fautes de ma vie. Au surplus, pour te prouver que je ne refuse pas tes présents, je vais te demander une chose : fais-moi deux cercles de fer, bien réunis par deux montants de même matière, pour que j'en puisse ceindre ma poitrine et mes flancs. » Ainsi fut fait. Le saint pèlerin revêtit cet instrument de supplice ; il ne le quitta qu'usé et pour le remplacer par une rude cuirasse d'homme de guerre, qu'il portait sur la peau, comme il serrait sa tête dans une coiffe de fer qu'il dissimulait sous un bonnet.

Ainsi voyageait-il de sanctuaire en sanctuaire, priant, jeûnant toujours au pain et à l'eau, donnant l'exemple de la patience et de la douceur. Au bout de cinq ans, il conçut le désir d'aller à Jérusalem. En vain un saint abbé, nommé Jean, qu'il rencontra en passant par le pays de Naples, essaya de l'en dissuader. Mais Dieu lui-même s'opposa à ce nouveau pèlerinage. Il permit que Guillaume, dans la Pouille, tombât dans une bande de brigands qui le maltraitèrent tant et si bien, qu'il dut renoncer à son projet. Il revint vers l'abbé Jean, qui eût bien voulu

le garder près de lui. Dieu encore intervint : il lui révéla qu'il était destiné à de nombreuses fondations. Il repartit, cherchant une autre solitude.

Il la trouva, apte à souhait, au sommet du mont Virgile, — depuis nommé le mont Vierge, — à quelque distance de Salerne, et s'y établit, attendant l'heure de Dieu. Sa nourriture n'était que de farine d'orge cuite sous la cendre, et de quelques châtaignes ou fèves. Sa boisson, c'était l'eau d'une maigre fontaine que troublèrent souvent les animaux sauvages. Au bout d'un an, un soldat nommé Albert vint le joindre ; ensemble ils continuèrent cette vie de pénitence ; un an encore, le concours se faisait vers eux ; plusieurs prêtres demandèrent à Guillaume de les recevoir pour ses compagnons. C'était déjà un monastère, ou plutôt une réunion d'ermitages, qui se constituait : car la vie conçue par le saint était celle des ermites et se résumait en cette unique instruction donnée à ses disciples : Travailler, pour se nourrir et faire l'aumône, et se réunir à certaines heures, pour prier.

Tout alla bien d'abord. Mais bientôt les prêtres firent observer à Guillaume qu'ils ne pouvaient, — ou ne voulaient, — abdiquer leur sacerdoce : ne serait-il pas bon qu'il leur procurât des ornements, un autel, une chapelle où ils célébreraient les saints mystères pour le plus grand bien des pays environnants ? Guillaume réfléchit, pria, puis se rendit à ces désirs. De Bari il rapporta les objets nécessaires ; avec les populations voisines il entreprit la construction d'un sanctuaire. Des miracles montrèrent la bénédiction que Dieu donnait à ces travaux : un architecte, venu par hasard, vit son bras, depuis longtemps desséché, reprendre sa vigueur sur l'ordre du saint abbé ; un loup, ayant étranglé l'âne qui traînait les matériaux, se courba sous la main de Guillaume, reçut le bât de sa victime et désormais, jusqu'à la fin des travaux, accomplit la tâche à laquelle il l'avait enlevée.

La chapelle construite, les difficultés vinrent d'ailleurs. Les ermites voyaient d'un mauvais œil que Guillaume distribuât, à mesure, les aumônes qui lui venaient de la charité et retour-

naient par lui à la charité. « De quoi vivrait-on en hiver, lorsque la neige aurait interrompu les relations avec le voisinage? » Les clameurs furent assez fortes pour que l'abbé crût devoir se retirer. Il constitua à sa place Albert, qui du reste réussit à ramener le calme et la ferveur ; et il partit avec cinq frères qui voulurent l'accompagner.

L'étape nouvelle fut le mont Lacéna ; un jour son ami l'abbé Jean vint l'y rejoindre. Ils vivaient dans une paix austère. Mais, pendant une promenade qu'il faisait, perdu dans la pensée de Jésus souffrant, Guillaume eut une apparition : Jésus lui-même se présenta à lui, causant familièrement ; il l'avertit de quitter ce lieu, car « il lui était nécessaire ailleurs ». Le Saint partit donc. Jean et lui se séparèrent : celui-là se dirigea vers le mont Gargan ; Guillaume, allant vers l'ouest, arriva à Serra-Cognata. Il n'y était qu'à peine, et déjà les foules s'empressaient vers lui ; il dut établir plusieurs ermitages d'hommes et d'autres de femmes. A aucun il n'imposait de règles écrites ; quelques prescriptions générales, faites de vive voix et déterminant surtout une abstinence très stricte et le temps de la prière, lui suffisaient, avec la direction qu'il donnait à chaque religieux. Ce n'est que son troisième successeur qui rangea la congrégation entière sous la règle des Ermites de Saint-Benoît.

Cependant le roi Roger de Sicile, sur les terres de qui il se trouvait, entendit parler de ses vertus ; il le fit venir à Bari, où il séjournait. Et sa première impression, fortifiée par les mauvais propos de quelques courtisans, fut peu favorable : Dieu le permettait pour que la vertu de son serviteur éclatât davantage aux yeux. Il fut en effet résolu de lui tendre un piège odieux : une misérable femme fut envoyée pour le provoquer au mal. Mais le saint, ayant répandu une couche épaisse de charbons embrasés, s'y étendit : « Viens, si tu l'oses ! » dit-il à la malheureuse. Celle-ci, effrayée, voyant que le feu respectait ce corps protégé par sa virginité, recula et vint raconter au roi sa défaite.

Dès lors Roger fut tout dévoué au saint. Il se conduisait par ses avis, recevait humblement ses reproches. Il lui accorda

pour le mont Vierge, — dont malgré son absence il avait gardé la haute direction, — des privilèges étendus, lui construisit un couvent à Palerme, l'aida à en édifier plusieurs autres. De 1136 à 1142 cette entente pour le bien produisit des fruits excellents. Enfin Guillaume sut qu'il allait mourir. Après avoir fait au roi une dernière visite et porté à ses religieuses ses suprêmes paroles de vie, il fut pris d'un violent mal de tête et, sept jours après, il expirait. Il avait demandé, pour mourir, d'être porté dans l'église, au pied du crucifix, et c'est là, étendu à terre, sans même une couverture pour adoucir sous son corps épuisé la rudesse du sol, qu'il exhala son âme le 25 juin 1142.

26 JUIN

SAINTS JEAN ET PAUL

MARTYRS

(362 ?)

Parmi les Saints que la ville de Rome honore d'un culte spécial, les deux frères Jean et Paul occupent un des premiers rangs. L'église qui leur est consacrée remonte à la plus haute antiquité : on en attribue la fondation au sénateur Pammachius, le gendre de sainte Paule et l'ami de saint Jérôme ; leur fête, par l'ordre du pape Gélase, fut précédée, pendant un temps, d'une vigile et préparée par un jeûne ; leurs noms ont pris place dans les Litanies des Saints et même, — honneur suprême et rare, — au canon de la messe ; leur sanctuaire est devenu un titre cardinalice. Pour cette vénération de la Ville éternelle, il est juste que tous les fidèles leur rendent l'hommage de leur dévotion.

Malheureusement les Actes qui nous ont été transmis sous leurs noms semblent mériter peu de créance, car ils renferment bien des affirmations qu'il est impossible d'accorder

avec l'histoire. Sans doute des fouilles très heureuses, pratiquées en 1887 dans les sous-sols de l'église des Saints-Jean-et-Paul, sur le mont Célius, ont permis de découvrir les restes de leur maison, le lieu de leur sépulture, confirmant ainsi les faits principaux de leur martyre ; des fresques remarquables, — sur le sens desquelles on n'est pas, il est vrai, absolument d'accord, — qui remontent au moins au commencement du v^e siècle, paraissent reproduire des scènes de leur glorieuse confession et garder le souvenir de certains de leurs compagnons, martyrisés peu après eux pour avoir cherché et honoré leurs reliques. Cependant on ne saurait s'appuyer avec assurance sur les Actes, et la date même de la mort héroïque des deux saints frères est discutée encore : d'ordinaire fixée au règne de Julien l'Apostat, d'aucuns la placent sous Dioclétien.

Dans cette incertitude, il est assurément permis de s'attacher à l'exemple de la sainte Église, qui, dans les leçons de l'office qu'elle consacre aux saints Jean et Paul, nous propose le récit suivant, sans en garantir néanmoins l'absolue vérité.

Jean et Paul auraient été deux frères, attachés au service d'une des filles de l'empereur Constantin ; à ce titre ils auraient vécu à la cour de ce prince et à celle de son fils Constance. Mais lorsque, la mort de celui-ci survenue en 361, Julien l'Apostat lui succéda et, tout de suite, rétablit le paganisme et le culte des faux dieux, l'indignation ne fut plus grande en aucun cœur chrétien que dans celui des deux frères. Sans craindre de faire une manifestation publique de leur désapprobation, ils renoncèrent à leur emploi et se retirèrent à Rome, où ils avaient une riche demeure sur le mont Célius. De là leurs yeux plongeaient sur le Colysée, où tant de martyrs avaient été immolés ; on avait cru définitive la victoire que leur sang avait payée : faudrait-il constater qu'elle n'était qu'éphémère ? En tout cas, Jean et Paul n'hésiteraient pas : ils étaient prêts à suivre de si généreux exemples ; chaque jour, à la vue de cette terre encore imbibée de sang chrétien, ils excitaient leur courage et réconfortaient leur foi. Cependant, enrichis des lar-

gesses de leur ancienne maîtresse, ils faisaient aux pauvres chrétiens d'abondantes distributions ; dans la ville tout le monde les connaissait et savait, en même temps que leur tacite protestation contre l'apostasie du nouvel empereur, le noble usage qu'ils faisaient de leur fortune.

Bien qu'éloigné des mesures sanglantes et sans doute désabusé sur la force de persuasion du glaive, Julien ne pouvait voir sans dépit s'affirmer nettement sa condamnation par des hommes si dignes d'estime et, de fait, si considérés. Faut-il cependant lui attribuer à lui-même, malgré son absence de Rome, l'ordre de poursuivre les deux frères ? faut-il, avec les Bollandistes, en rendre peut-être responsable son oncle, nommé comme lui Julien et exécuteur empressé de ses intentions ? Est-ce par le préfet de la ville, Apronius, ou un de ses subordonnés que la mesure fut prise ? Quoi qu'il en soit, les deux frères furent mandés devant le juge, qui leur dit : « Appartenant à la maison impériale, vous devez être auprès de l'empereur. » Mais tous deux protestèrent : ils avaient fidèlement servi des princes chrétiens ; ils ne pouvaient et ne voulaient s'attacher à un apostat. « Vous avez dix jours, dit le juge, pour réfléchir et prendre une décision. Si vous persistez dans votre refus, je saurai vous contraindre. — Considère ces dix jours comme écoulés déjà, répondirent-ils vivement ; et fais tout de suite ce que tu projettes. »

Jean et Paul demeurèrent cependant captifs dans leur maison pendant le temps prescrit. Ils l'employèrent à distribuer aux pauvres tout ce qui leur restait de leurs biens : ainsi arriveraient-ils au Seigneur dans ce détachement, dans ce dénuement qu'il a demandé à ceux qui veulent être bienheureux. Le onzième jour, à l'heure du repos, un *campiductor*, — officier instructeur, — nommé Terentianus fut envoyé avec une troupe de soldats : il apportait une statuette de Jupiter. Les deux confesseurs étaient en prières. « Voici, leur dit-il, l'image du Dieu suprême ; il faut que vous lui offriez de l'encens et que vous l'adoriez. Sans quoi, à tous deux on tranchera la tête ici même. — Nous n'avons pas d'autre Dieu, répondirent-ils, que le Dieu unique,

Père, Fils et Saint-Esprit. » En vain l'officier insista à de nombreuses reprises : il eût voulu ne pas pousser jusqu'au bout l'ordre cruel qu'il avait reçu. Jean et Paul demeurèrent doucement invincibles. Le soir venu, Terentianus dut exécuter ses instructions. Les deux têtes tombèrent sous la hache, à l'intérieur même de la maison, car on voulait éviter un tumulte parmi les multitudes qui avaient eu part aux distributions des martyrs. Ils furent même enterrés dans la salle où ils avaient reçu leur couronne, et l'on fit courir le bruit qu'ils avaient été envoyés en exil.

Le fils de Terentianus, ajoute la légende, ayant été, à la suite de cette exécution, saisi par le démon, son malheureux père vit là un châtement divin ; il se convertit et, peu après, donna lui aussi sa vie pour sa foi. C'est lui-même qui aurait fait aux chrétiens le récit de ces faits, récit d'après lequel auraient été écrits les Actes des martyrs.

27 JUIN

LES QUATRE BIENHEUREUSES
FILLES DE LA CHARITÉ D'ARRAS

MARTYRES

(1794)

Le 27 novembre 1790, l'Assemblée constituante, après avoir voté la Constitution civile du clergé, avait imposé à tous les ecclésiastiques *fonctionnaires*, comme elle disait, le serment de se conformer à cette loi schismatique. Mais le 14 août 1792, l'Assemblée législative le remplaçait par un autre moins explicite : « Je jure d'être fidèle à la nation et de maintenir la liberté et l'égalité ou de mourir en les défendant. » Et la Convention, les 3 octobre et 29 décembre 1793, ordonnait à toutes les sœurs ou religieuses de prêter celui-ci.

Or la formule du 14 août avait été considérée, par la plupart des évêques et des prêtres, — et surtout par l'Assemblée, — comme équivalente à celle du 27 novembre, qui était nettement prohibée. Ils l'avaient notamment rejetée, les martyrs de l'Abbaye et de la Force ; et le sentiment du pape Pie VI n'était pas douteux : sans en demander la rétractation à ceux qui de bonne foi l'avaient prononcée, il la condamnait. Et c'est pourquoy, en union avec leur évêque, M^{gr} de Conzié, et la presque unanimité de son clergé, les Filles de la Charité qui composaient la maison d'Arras se refusèrent à ce serment. Aussi bien, comme elles le firent remarquer plusieurs fois, elles ne se considéraient pas comme visées par la loi, n'étant pas à proprement parler religieuses.

Elles étaient sept : la supérieure, Marie-Madeleine Fontaine, était née dans l'Eure, à Étrepagny, le 22 avril 1723, d'un simple cordonnier ; entrée en 1748 dans la compagnie, elle était depuis 1768 à la tête de la maison. Marie-Françoise Lanel était Normande aussi, née le 24 août 1745, de Michel, tailleur à Eu ; elle était devenue fille de la Charité en 1764, et depuis 1769 habitait Arras. Thérèse-Madeleine Fantou, — une Bretonne des environs de Dol, — avait pris l'habit en 1771, âgée de vingt-quatre ans. Jeanne Gérard, dont le père était cultivateur à Cumières, au diocèse de Verdun, avait exécuté en 1776 le projet que depuis l'âge de douze ans elle avait formé de se donner à Dieu. Arras la possédait depuis 1777. Trois autres sœurs, plus jeunes, Rose Micheau, de la Rochelle, Thérèse Fabre, de Béziers, Françoise Coutocheaux, de Nantes, complétaient la communauté. Seule, Françoise Coutocheaux se laissa ébranler par la crainte : les premières menaces de la Révolution la déterminèrent à demander de retourner dans son pays. Toutes les autres étaient vaillantes, dévouées aux pauvres, très attachées à leur vocation et à leur foi, douées d'une ardente piété. Nulle n'hésita quand il s'agit de refuser le serment. Du reste leur courage n'attira pas d'abord sur elles les rigueurs révolutionnaires. La sympathie populaire les défendait : le Directoire du département, n'osant l'affronter, fermait les yeux

sur leur existence, s'il n'avait pour elles nulle bonne volonté. Les sœurs s'étaient bornées à quitter leur costume traditionnel : elles vivaient ensemble et n'avaient en rien modifié ni leur vie religieuse ni leurs habitudes.

Mais tout changea lorsque, le 1^{er} novembre 1793, Joseph Lebon arriva dans la ville, comme administrateur du Pas-de-Calais, avec le blanc-seing que lui valait l'amitié de Robespierre. Enfant d'Arras, cet ancien oratorien, ce prêtre apostat et marié devait être un des plus sanglants bourreaux de la Révolution. Il avait la haine violente de tous ceux qui l'avaient vu exercer ses fonctions sacerdotales, ou dont les vertus et la fidélité lui étaient un vivant reproche. Tout de suite il s'attaqua aux Filles de la Charité. Dès le 14 novembre, il envoyait leur demander le serment ; sur leur refus de le prêter, il faisait faire l'inventaire minutieux de tous leurs biens. Le 23, il transformait leur maison *de Charité* en maison *de l'Humanité* et, au-dessus d'elles, établissait un directeur et un personnel laïcs. Il les garda pourtant chez elles : elles étaient seules à posséder, disait-on, des secrets précieux pour soigner et guérir les malades. Avec la même paisible constance, elles continuèrent donc à travailler, sans craindre de montrer leur foi tranquille et pieuse. Mais elles sentaient le danger et veillaient. Leurs amis aussi : deux d'entre eux vinrent, un jour de janvier 1794, les avertir qu'au club un orateur les avait dénoncées. Alors sœur Fontaine prit un parti, différé jusqu'alors : elle résolut d'envoyer à l'étranger les deux plus jeunes sœurs, Rose Micheau et Thérèse Fabre, pour lesquelles on pouvait craindre pis que la mort. Avec l'aide intrépide des mêmes amis, elle réussit à les faire sortir de la ville. Sauvées, et après un long exil qui les mènerait jusqu'en Pologne, elles reviendraient un jour relever de ses ruines la maison de Charité d'Arras.

Restées seules, les sœurs Fontaine, Lanel, Fantou, Gérard savaient le sort qui tôt ou tard leur était réservé ; leurs âmes fortes et généreuses n'étaient point effrayées à la pensée de rendre à Dieu le témoignage glorieux de leur sang. Lebon les couvait de sa haine. Le 5 février 1794, un officier municipal,

André Mury, venait s'installer comme directeur à la maison de l'*Humanité* : son rôle était bien moins d'administrer le bien des pauvres que d'espionner et de livrer les sœurs. Il n'y faillirait pas. En attendant, le 14 du même mois, le Directoire, plus audacieux depuis qu'il sentait Lebon derrière lui, décréta les sœurs d'arrestation, parce que, dit le mandat d'arrêt, « elles s'obstinent à ne point faire le serment ordonné par la loi. » Et il les fit enfermer à la prison de l'Abbatiale de Saint-Vaast.

Elles y demeurèrent un mois, pour la grande consolation des nombreux détenus qui, par l'arbitraire de Lebon, étaient sauvagement entassés dans cette maison. Mais au commencement de mars, une aggravation cruelle fut apportée à l'état de ceux-ci : il fut décidé que, sans plus tenir compte des liens de famille, les hommes et les femmes seraient séparés en des prisons diverses. C'est ainsi que les sœurs furent transférées à l'ancien couvent de la Providence ou du Bon-Pasteur, changé lui aussi en prison ; on enferma avec elles cinq cents femmes, dans un local qui n'en pouvait contenir que trois cents.

Un mois encore ; le directeur de leur ancienne maison de Charité, André Mury, trouva enfin le moyen, depuis longtemps cherché, de perdre les saintes femmes. Il les dénonça comme ayant reçu, lu et caché dans un lieu où par hasard il en aurait fait la découverte, des « brochures et des journaux royalistes et contre-révolutionnaires ». Selon toute vraisemblance, c'est lui-même, — ou sa fille, — qui les y avait déposés frauduleusement. Interrogées, les sœurs nièrent toutes, paisiblement, mais avec fermeté, avoir rien fait de ce qui leur était reproché. Mais malgré leur négation et l'absence de toute preuve, les commissaires du Comité de surveillance trouvèrent que la dénonciation de Mury et les réponses des sœurs constituaient *une violente présomption* des faits allégués ; sur ce, ils prononcèrent l'incarcération des quatre suspects à la maison d'arrêt du tribunal révolutionnaire, dite des Baudets, le vestibule de l'échafaud. Durant le temps qu'elles y demeurèrent, elles virent s'y succéder 702 prisonniers, pour des motifs souvent ignorés, non seulement d'eux, mais même de leurs geôliers.

Pendant près de trois mois, du 4 avril au 25 juin, elles parurent oubliées. Leur action cependant fut continue et efficace ; elles relevaient les courages, ranimaient les espérances, consolaient les deuils et les agonies. Avec une sérénité qui ne se démentit pas un instant, malgré la certitude du sort qui leur était réservé, elles rappelaient à leurs compagnes les motifs que la religion leur fournissait de se résigner et, dans des conversations même enjouées, détournaient leurs âmes du désespoir qui les assaillait à chacun des appels, à peu près quotidiens, qui se faisaient pour la guillotine.

Cependant Mury ne s'endormait pas : des fouilles actives dans toute la maison de Charité n'avaient donné aucun résultat ; pourtant, lui, il *trouva* encore un journal suspect qu'il s'empressa d'apporter au Comité révolutionnaire ; celui-ci l'envoya à Cambrai, à l'accusateur public Caubrière, qui savait l'utiliser. Bientôt Lebon se transportait dans cette ville, y faisait le 5 mai une entrée sensationnelle et commençait, sans plus tarder, son œuvre « d'assainissement patriotique ». La guillotine fut dressée le 10 ; dès le 12 elle était, comme il l'écrivait, « en bon train » ; en vingt-neuf séances le tribunal condamna à mort 152 victimes ; à la lettre, le sang coula dans les ruisseaux sur une longueur de 450 mètres, pour aller rougir les eaux de l'Escautin. On amenait de partout les malheureux destinés à la mort, d'Arras particulièrement. Et c'est ainsi que tout à coup, le 25 juin 1794 (7 messidor an II), l'ordre vint, signé de Caubrière, de faire immédiatement partir « les quatre ci-devant sœurs de la Charité ». Il fallait les « faire venir au grand trot ».

Donc, la lettre arrivée à 10 heures et demie du soir, les quatre victimes furent mises sur un chariot avec un compagnon, Jean Payen, chez qui on avait trouvé une soutane et une ceinture de prêtre et qui, surtout, n'avait jamais voulu assister à la messe du prêtre constitutionnel Lebon.

A 1 heure du matin, elles prirent congé des prisonnières de la maison d'arrêt, qui les accompagnaient de leurs larmes. La sœur Fontaine, une première fois à M^{me} Cartier-Mathieu, annonça qu'elles seraient « les dernières victimes » qu'on enver-

rait d'Arras à Cambrai. En route, elles rejoignirent à un relai un autre convoi qui les avait précédées. Là encore la sœur Fontaine déclara : « Nous allons vous précéder au tribunal et nous serons les dernières victimes. » Et de fait, ce convoi, retardé par un accident, laissa passer celui des sœurs ; quand il parvint à Cambrai, la guillotine ne fonctionnait plus.

La charrette arriva à Cambrai le lundi 27 juin (octidi 8 messidor) et passa le long de la guillotine pour se rendre à la maison d'arrêt de la Force ; mais le geôlier fit des difficultés pour recevoir ces prisonnières, et Caubrière, présent, ordonna de pousser jusqu'à l'ancien collège, où siégeait le tribunal. On ne perdait pas de temps : il fallait que ce jour vît les *dernières victimes*, comme pour la troisième fois le répéta sœur Fontaine aux prisonniers de la Force accourus aux fenêtres.

Le procès fut rapide : sans s'arrêter aux fameux journaux antirévolutionnaires, le président Daillet proposa aux accusées le serment pour prix de leur liberté. Toutes quatre le refusèrent nettement et furent immédiatement condamnées. Le verdict portait pour la sœur Fontaine : « *Prieure contre-révolutionnaire, ayant conservé précieusement et même caché sous un tas de paille une foule de brochures et de journaux renfermant le royalisme le plus effréné, ayant refusé le serment,...* » et déclarait les trois autres « complices de ladite Madeleine Fontaine ».

Aussitôt, au tribunal même, on fit la toilette des condamnées. Elles refusaient de se laisser enlever leurs chapelets, leurs « amulettes », disait l'accusateur Darthé. Sur le conseil d'un huissier, on leur en fit des couronnes. Ainsi parées, elles remontèrent dans la funèbre charrette. Autour d'elles, comme au tribunal, la foule, d'ordinaire gouailleuse et grossière, gardait un silence ému, dans lequel on entendait tomber les paroles de sœur Fontaine : surprenant des larmes dans les yeux des assistants, elle répétait doucement : « Ne pleurez pas, ayez confiance, nous serons les dernières ! »

Montée sur l'échafaud après ses trois sœurs, elle avança encore vers le peuple et cria avec force : « Chrétiens, écoutez-

moi. Nous sommes les dernières victimes. Demain la persécution aura cessé, l'échafaud sera détruit et les autels de Jésus se relèveront glorieux. » Sa tête roula, rejoignant dans la fosse celles de ses compagnes, tandis que son âme glorieuse s'unissait aux leurs devant le trône de Dieu.

Le lendemain le tribunal ne siégea que pour prononcer, contre son habitude, un acquittement. Le surlendemain, Lebon, accusé devant la Convention, suspendait les opérations du tribunal et partait pour Paris. Le 13 juillet, à cause des préparatifs de la fête du lendemain, on démonta la guillotine : elle ne fut jamais rétablie.

28 JUIN

SAINT IRÉNÉE
ÉVÊQUE ET MARTYR
(125 ?-208 ?)

Ce sont des Orientaux qui ont les premiers porté la foi chrétienne en Gaule, si l'on met à part la côte de la Méditerranée et la Provence. Ils accouraient à Lyon, le centre d'attraction le plus puissant du pays entier, le siège des assemblées politiques des trois Gaules, le marché où affluaient toute l'importation et toute l'exportation ; son barreau, ses écoles lui assuraient l'influence littéraire ; et tous ces avantages concourraient à donner aussi à cette ville la prédominance religieuse. Lyon est déjà au II^e siècle comme la métropole chrétienne qui exerce son action et, pour ainsi dire, sa surveillance sur les églises éparses çà et là, même sur des points éloignés du territoire.

Un de ceux qui contribuèrent le plus à lui assurer ce rôle fut saint Irénée. Il était originaire de la côte asiatique et naquit probablement vers 125. De bonne heure il se signala par son zèle à recueillir les enseignements de la foi, nouvellement éclos

même en Asie Mineure. Si les apôtres avaient disparu, du moins quelques-uns vivaient encore qui les avaient connus et, de leurs lèvres, recueilli les leçons les plus authentiques. Irénée semble avoir eu la légitime et pieuse ambition d'entendre tous ces vénérables témoins du premier âge, ces saints *presbytres* dont la foi s'appuyait presque immédiatement sur la prédication de saint Paul et de saint Jean. Sans doute il ne se donna à nul évêque en particulier, préférant voyager de ville en ville, partout où il espérait trouver quelque souvenir précieux des temps apostoliques. Cependant il garda plus profonde l'empreinte de l'évêque de Smyrne, saint Polycarpe, qui lui-même se rattachait étroitement au disciple bien-aimé de Jésus. Il en parlait avec émotion. « Je pourrais encore, écrit-il, dire le lieu où s'asseyait le bienheureux Polycarpe, lorsqu'il prêchait la parole de Dieu. Je le vois entrer et sortir; sa démarche, son extérieur, son genre de vie, les discours qu'il adressait à son peuple, tout est gravé dans mon cœur. » A cette école, à d'autres aussi, Irénée puisa la connaissance de la doctrine, l'amour des saintes lettres, l'attachement à la pureté de la foi, l'horreur des nouveautés. Du reste il était encore très instruit de la littérature grecque, familier avec ses poètes et ses philosophes. Il était certes chrétien avant tout, mais ensuite Grec, et de cette formation, de cette origine même hellénique, il avait tiré son ferme bon sens, pratique et peu tourné vers les spéculations abstraites, son amour du fait concret et précis, son goût de la clarté et de la méthode.

On a dit que c'est Polycarpe qui, sur la prière de saint Pothin, le premier évêque de Lyon, aurait envoyé dans cette ville le prêtre Irénée pour lui porter secours. Quoi qu'il en soit, on l'y voit, déjà considéré, admiré, mis en puissant relief, lorsque la persécution de Marc-Aurèle, en 177, atteignit l'Église lyonnaise. On lui attribue en effet le récit, si émouvant dans sa simplicité, où sont racontés les triomphes de ceux qu'on a nommés *les martyrs de Lyon*. Quoi qu'il en soit, il fut par ceux-ci même chargé de porter à Rome, au pape Éleuthère, une lettre pour lui recommander, en termes pressants, la paix et l'union des

Églises. En l'accréditant, elle atteste qu' « il est plein de zèle pour le Testament du Christ ».

Cette estime, universelle sans doute, fut cause que, à la mort de saint Pothin, en 178, Irénée fut choisi pour être son successeur. Pendant une vingtaine d'années, il gouverna l'Église de Lyon avec une vigilance qui, bien loin d'être étroite et de se confiner aux limites du diocèse, rayonnait et s'étendit au loin dans les Gaules. La ville de Valence dit lui devoir ses premiers apôtres, les saints Félix, Fortunat et Achillée. Il aurait aussi envoyé saint Ferréol et saint Ferjeux à Besançon, saint Bénigne à Dijon, saint Andoche à Saulieu.

Vers ce temps, une grande controverse s'était élevée entre les Églises d'Orient et celle de Rome au sujet de la célébration de la fête de Pâques. De tout temps, en Orient, on la faisait au 14 du mois juif de nisan ; ce jour-là cessait le jeûne et se célébrait le repas eucharistique. A Rome, la fête était reportée au dimanche suivant. Il s'ensuivait une différence liturgique, qui ne touchait en rien à la foi, mais ne manquait pas d'inconvénients. Dès longtemps les papes avaient essayé d'amener les Asiates à l'usage occidental, sans succès. Vers 190, saint Victor I^{er} voulut en finir : sur le refus opposé par les évêques d'Asie Mineure, réunis en concile, de renoncer à leur coutume, il constata l'adhésion que lui donnaient les Églises de Palestine, d'Alexandrie, d'Osroène, de Pont, et, fort de cet ensemble, retrancha les Asiates de sa communion. Ce coup sembla rude : Irénée, d'accord avec Victor sur le fond de la question, lui écrivit cependant pour lui représenter que l'excommunication était une mesure bien sévère dans un conflit qui, en somme, ne portait que sur un point de liturgie et de tradition. Et il rappelait que jadis le pape saint Anicet et saint Polycarpe, bien qu'opposés d'avis en cela même, étaient demeurés dans la communion l'un de l'autre. Victor s'adoucit sans doute, car la querelle s'apaisa.

Mais l'œuvre principale d'Irénée fut sa lutte contre le gnosticisme. Ce nom, fort compréhensif, désigne les diverses combinaisons hétérodoxes de la religion révélée avec la religion hellé-

nique. La gnose est antérieure au christianisme ; elle est d'abord une hérésie juive, très grave et radicale. Pour elle, entre Iahvé, confiné dans son éternité, et l'homme, il existe des êtres intermédiaires, les *éons*, émanations de l'Éternel, appelés trônes, dominations, principes ; l'un d'eux a créé le monde ; de tous, les hommes sont dépendants et doivent se concilier la bienveillance ; de là un certain ascétisme, qui réprouve la matière, en considère le contact comme impur et conclut à diverses abstinences. Venu le christianisme, cette gnose prétend attirer à elle le Christ, qui n'est pour elle qu'un *éon* supérieur, descendu du ciel, uni sur la terre à un simple homme Jésus, qu'il abandonne du reste au moment de sa passion. Elle évolue par les diverses inventions de Simon le Magicien, de Basilide, de Valentin, le rêveur métaphysicien le plus subtil et le plus compliqué, de Marcion enfin, — « le fils aîné du diable, » selon le mot de saint Ignace, — qui la combine avec la doctrine de saint Paul et la répand dans le monde même chrétien. Irénée avait rencontré le gnosticisme en Asie ; il le retrouva en Gaule et comme il en savait tout le danger de perversion, nul n'était mieux à même de le convaincre d'erreur. Il n'y manqua pas ; à ce zèle nous devons un livre excellent, qu'on désigne d'ordinaire sous le titre, inexact du reste, de *Adversus hæreses : Contre les hérésies*. Il ne s'y attaque qu'à la gnose ; mais, à son sujet, aborde l'exposition méthodique de la vraie foi. Et cela lui vaut d'avoir été appelé le fondateur de la théologie chrétienne.

En fortifiant la foi de ses chrétiens, Irénée les avait rendus plus fervents. Ils étaient capables et dignes de subir de nouveaux assauts des persécuteurs. En 202, Septime Sévère avait porté contre les fidèles un édit terrible, qui fit couler des flots de sang. Lui-même, passant à Lyon en 208, l'appliqua avec rigueur. C'est à cette date qu'il faut, ce semble, rapporter le court récit de Grégoire de Tours, qu'on n'a pas lieu de mettre en doute pour quelque anachronisme. « Le démon, dit-il, excita par les mains du tyran de telles guerres dans le pays, et on y égorgea une si grande multitude de personnes pour avoir confessé le nom du Seigneur, que le sang chrétien coulait en fleuves

sur les places publiques... Le bourreau ayant fait en sa présence souffrir plusieurs tourments à saint Irénée, le consacra par le martyre à Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Il résulte de ce texte que l'empereur jugea lui-même et condamna le saint évêque. La fermeté et la pureté de foi d'Irénée méritaient bien d'être récompensées par la couronne du martyre.

29 JUIN

SAINT PIERRE

CHEF DES APÔTRES

(vers 7 avant J.-C.-67 après J.-C.)

La vie de saint Pierre, l'apôtre privilégié entre tous, le vicaire de Jésus-Christ, le chef visible de l'Église, mériterait d'être écrite avec des développements dignes de son importance. Mais il est vrai qu'elle est presque tout entière racontée dans les Livres saints avec une puissance et une onction auxquelles n'atteindra jamais plume humaine ; et ces Livres sont familiers à toute âme sérieusement chrétienne. Il suffira donc d'en rappeler les faits principaux, en complétant ce bref récit par quelques détails que nous a transmis la tradition.

Simon, que le Sauveur surnomma *Kepha*, c'est à-dire Pierre, était fils d'un pêcheur, qui s'appelait Jona ou Jean. Sa mère aurait été nommée Johanna. Il naquit vers 746 ou 747 de Rome, deux ou trois ans avant le Sauveur, dans la petite ville de Bethsaïde, au territoire de Nephtali ; elle était située au nord du lac de Génésareth, non loin et au-dessus de Capharnaüm. C'est là que Simon grandit avec son frère André, dont il n'est pas sûr qu'il fût l'aîné ; c'est là que, fréquentant l'école municipale, il acquit la connaissance des Livres saints qu'attestèrent plus tard ses épîtres. Il apprit aussi par l'usage, outre l'araméen, langue usuelle du nord de la Palestine, le grec hellénistique, que

parlait la population très mélangée des bords du lac. Mais, loin d'être un savant, il exerçait la pénible profession de pêcheur, avec son père et son frère : ils possédaient une barque et, par elle, une certaine aisance ; car le métier était lucratif. A l'âge légal, il se maria avec une jeune fille de Capharnaüm ; la tradition dit qu'il en eut deux fils et une fille.

Vers l'an 780, Simon était un vrai Galiléen : franc, ouvert, de cœur noble et délicat, ardent et enthousiaste, impétueux et brusque, timide pourtant et, avec cela, présomptueux et obstiné à certains jours. Les plus anciens monuments le montrent portant la barbe, les cheveux courts et frisés, le visage rond et respirant l'intelligence et la bonté.

A ce moment il s'était, comme son frère, attaché à Jean le Baptiste, et semble avoir été un de ses disciples préférés. Mais c'est l'heure aussi où Jésus de Nazareth apparaît. Il vient à Bethabara, sur la rive orientale du Jourdain, à 7 kilomètres de son embouchure. Là Jean baptise ; un jour il voit Jésus sur les bords du fleuve ; il le désigne à Jean et à André : *Voici l'Agneau de Dieu!* Et les deux jeunes hommes suivent le Maître, sont conquis par lui. Le lendemain André lui amène Simon, et Jésus, le regardant, lui dit : *Tu es Simon, fils de Jona : tu seras appelé Kepha (ce qui signifie Pierre).*

Dès lors Pierre appartient à Jésus. Certes ses défauts ne sont pas du premier coup corrigés : ils feront souffrir son Maître tant aimé et mériteront des avertissements, durs parfois. Mais sa fidélité sera sans retour, son amour sans partage, sa confiance sans hésitation ; et c'est pourquoi sa foi sera, plus que celle d'aucun autre, illuminée par l'inspiration divine.

Néanmoins, après être resté avec Jésus pendant quelques semaines, l'avoir accompagné à Cana, à Jérusalem, Pierre est revenu à ses filets, lorsque, vers le mois de janvier 781, le Rabbi divin passe sur les bords du lac ; il y trouve les deux frères, emprunte leur barque pour prêcher le peuple qui se presse sur le rivage, et puis, ayant récompensé ce service par une pêche miraculeuse, arrache Simon et André à leur père. Dorénavant ils ne le quitteront plus. Quelques mois plus tard, sur le Kou-

roun Hattin, où il a passé la nuit en prière, Jésus proclame les apôtres qu'il choisit parmi ses disciples : Simon-Pierre est le premier nommé et déjà s'affirme sa prééminence. Partout il est de la suite immédiate du Maître : chez Jaïre, au Thabor, au jardin des Olives. Nul n'est aussi attentif à l'enseignement ; il veut le pénétrer, il interroge pour en avoir une plus parfaite intelligence, il s'y attache comme *aux paroles de vie*, dont Jésus est le seul dispensateur. Il semble ne vouloir jamais laisser même son Maître s'éloigner ; quand Jésus s'absente, Pierre se met à sa recherche ; pour le rejoindre, il ose même marcher sur les eaux du lac. Son amour, qui se rend bien compte des sacrifices qu'il fait à la vocation divine, n'admet pour son divin objet ni les souffrances ni les humiliations ; il tâche de le détourner de les accepter ; au jardin, il met l'épée à la main pour l'en délivrer. Et sa tendre audace lui attire même les reproches les plus véhéments qu'ait exprimés la douceur ineffable de Jésus.

Pourtant, à l'heure prédite, son courage, mais non pas sa foi, est en défaut. Malgré ses protestations répétées d'un dévouement qui irait jusqu'à la mort, il suffit de la voix moqueuse d'une servante, d'une méfiante question d'un valet pour que trois fois avec éclat il renie son Maître. Mais quelle pénitence quand le regard attristé de Jésus l'avertit de sa faute ! Suivant la tradition, il l'a pleurée toute sa vie, se relevant, pour la détester, chaque nuit au chant du coq, et ses larmes finiront par creuser son visage de deux profonds sillons.

Aussi Jésus, qui connaît le fond de son cœur, lui pardonne aisément et l'en assure au premier jour même de sa résurrection. Au pied de l'Hermon, au delà de Césarée de Philippe, il y a deux ans, il avait provoqué la magnifique et résolue profession de foi de son apôtre en sa divinité ; il l'avait récompensée par la promesse de faire de lui le fondement de son Église et de lui confier les clés du ciel. Plus tard, au Cénacle, il avait donné à l'infailibilité de cette foi la garantie de sa toute-puissante prière. Aujourd'hui, peut-être avant tous les autres, il l'admet à contempler son corps glorieux ; et demain, sur le rivage de Tibériade, en preuve de l'amour pleinement reconquis par une

pénitence si sincère, il remettra solennellement son troupeau entier, agneaux et brebis, aux mains de Pierre, constitué son vicaire terrestre.

Et puis il remonte au ciel, ayant ainsi pourvu à l'autorité suprême et à l'infaillible vérité dont vivra l'Église. Dès ce départ, Pierre prend en main, avec fermeté, sans conteste, le gouvernement : c'est lui qui préside au Cénacle, lui qui prend la parole devant le peuple accouru au bruit du vent impétueux de la Pentecôte, lui qui baptise les premiers convertis, qui fait le premier miracle, la guérison du boiteux de la *Belle Porte* du Temple. C'est lui encore qui répond au sanhédrin irrité, menaçant, par une protestation, énergique autant que tranquille, de la divinité du Christ et oppose à la défense de prêcher son nom le *non possumus* qu'après lui répéteront tous les martyrs et tous les apôtres de l'Évangile.

Mais dès la fin de l'an 32 la persécution s'avive ; les chrétiens se dispersent et vont porter la foi hors de Jérusalem. C'est à Samarie qu'elle germe d'abord ; et c'est Pierre encore qui va conférer aux nouveaux baptisés le sacrement où ils reçoivent l'Esprit-Saint. Est-ce à ce moment, — c'est bien probable, — qu'il se rendit à Antioche et y fonda la première Église, distincte de l'Église de Jérusalem ? Le fait, — sinon la date, — est établi par la tradition et le culte liturgique, preuve de la foi universelle. Un an après, la paix, — provisoire du moins, — s'est faite. Alors Pierre entreprend la visite des communautés chrétiennes établies en Palestine : Lydda, Joppé, le voient successivement ; et dans cette dernière ville il a la vision célèbre d'où il conclut à la volonté divine d'ouvrir aux Gentils les rangs des fidèles. Le centurion Cornélius, à Césarée de Palestine, est le premier bénéficiaire de cette grâce dont nous participons tous.

Et puis, Hérode-Agrippa I^{er} rouvre l'ère des persécutions. Il met à mort Jacques et emprisonne Pierre. Mais celui-ci, miraculeusement délivré par un ange, s'éloigne ; il porte *dans un autre lieu* la semence de la foi : cet *autre lieu*, d'un avis général aujourd'hui, c'est Rome. Le premier pape y fait son entrée sans doute en 42, inaugurant la plus longue dynastie de l'uni-

vers et la plus féconde, — dirons-nous la seule féconde? — en véritables bienfaits. Chassé peut-être par l'édit de Claude contre les Juifs en 51, il est ramené, grâce à cet exil providentiel, en Palestine, à Jérusalem, au moment où il était nécessaire de protéger les convertis des nations, les Gentils baptisés, contre les prétentions des chrétiens judaïsants qui voulaient les assujettir aux prescriptions légales : il se prononce pour eux ; à sa suite les apôtres consacrent leur liberté. Il est vrai, peu de temps après, Pierre adopta une conduite contraire. Il était à Antioche, où se trouvait aussi saint Paul. Cédant à l'influence de certains fidèles d'origine juive, il cessa de s'asseoir à la table des chrétiens incirconcis où l'on servait des viandes interdites par la loi de Moïse. Il semblait les condamner ainsi. Paul, — il le raconte lui-même aux Galates, — lui fit alors de véhémentes observations : il défendait ses chers convertis et, du même coup, empêchait l'Église du Christ de se scinder comme en deux sortes de fraternités, où l'unité eût couru grand risque de sombrer. Pierre humblement comprit, admit les arguments de l'apôtre des Gentils et finalement lui donna gain de cause.

Après ce temps, nous n'avons plus aucun document assuré sur la vie de saint Pierre. Il revint sans aucun doute à Rome ; c'est de là qu'il écrivit à certaines églises d'Asie Mineure deux lettres dont l'importance dogmatique est encore dépassée par leur portée morale et pratique. On les rapporte aux années 63 et 66. Ainsi se trouverait fixée la date de sa mort, qu'on s'accorde à attribuer à la persécution néronienne. Une tradition constante, — qui fait foi et qu'appuie l'interprétation, adoptée communément, de la prophétie faite par Notre-Seigneur sur les bords du lac, — affirme qu'il fut mis en croix. Par une humilité digne de son grand cœur, il aurait demandé à être crucifié la tête en bas. Son supplice eut lieu sans doute sur le mont Vatican, dans le cirque de Néron, entre les deux bornes qui fixaient la course des chars. Des mains pieuses recueillirent le corps vénérable et l'enterrèrent sur le lieu même de son martyre : là s'éleva plus tard la basilique Constantinienne, remplacée aujourd'hui par la grandiose église de Saint-Pierre.

COMMÉMORATION DE SAINT PAUL

APÔTRE

La sainte Église, hier, a réuni dans son hommage saint Pierre et saint Paul. Mais elle s'est attachée surtout à célébrer le triomphe de son premier pasteur, du vicaire de Jésus-Christ. L'Apôtre des Gentils est un peu resté dans l'ombre ; la part qui lui fut faite dans l'Office était minime. Et c'est pourquoi, en revanche, il est aujourd'hui fêté solennellement. Le peuple chrétien ne peut laisser planer le silence sur l'œuvre immense du prédicateur infatigable, du docteur sans égal, de l'intrépide martyr en qui nous vénérons le second fondateur de l'Église universelle.

C'est à Antioche de Syrie, en 45 probablement, que l'Esprit-Saint ordonna aux fidèles réunis de *séparer Paul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle il les appelait* c'est-à-dire l'évangélisation des païens. Mais avant cette date, l'ardent converti de Damas avait essayé ses forces en plus d'une rencontre. Damas même, Jérusalem, les contrées de Syrie et de Cilicie avaient entendu sa parole et mis sa vie en danger. De Tarse, sa patrie, où il s'était ensuite retiré, Barnabé l'avait amené à Antioche, dont la nouvelle église, — que Pierre, son fondateur probablement, lui avait confiée peut-être quand il la quitta, — lui semblait un fardeau trop lourd à ses épaules. Mais quand l'Esprit-Saint eut parlé, l'apôtre prit son essor. En trois voyages successifs, il évangélisa, il couvrit de jeunes communautés, fondées parmi les Gentils, toute l'Asie Mineure et la Grèce.

En 45, avec Barnabé et Jean Marc, il débarquait en Chypre, à Salamine ; traversant l'île, les missionnaires arrivaient à Paphos, où Paul confondait le mage Barjesu et convertissait le proconsul Sergius Paulus. Puis ils passèrent à Perge, capitale de la Pamphylie, à Antioche de Pisidie, où ils commencèrent à se heurter aux Juifs opiniâtres. Dès lors ils devaient les voir se dresser partout contre eux ; la haine, la calomnie les poursuivraient à Iconium, puis à Lystres, — où la populace

d'abord, enthousiasmée par un miracle, les prit pour des dieux et voulut leur offrir un sacrifice, et le lendemain lapida Paul. A Derbe enfin ils purent prêcher en liberté. De là, revenant sur leurs pas, malgré les dangers toujours menaçants, ils réconfortèrent les fidèles qu'ils avaient faits, organisèrent les églises et leur donnèrent des chefs.

Quelques années plus tard, après avoir, en 51, à l'assemblée de Jérusalem, défendu et fait admettre les droits des païens convertis à ne pas se plier aux prescriptions légales des Juifs, Paul reprenait sa course, cette fois avec Silas. D'abord il retourna en Syrie, en Cilicie, pour visiter ses premières fondations. Puis l'Esprit-Saint le poussa en Phrygie, en Galatie, en Macédoine enfin par une vision demeurée célèbre : un Macédonien lui apparut, qui le suppliait, disant : *Viens en notre pays et sauve-nous !* A ce moment Paul prenait possession de la terre grecque, où il allait jeter à pleines mains une semence qui germerait pour le Christ en abondantes moissons. Philippes, Thessalonique, Bérée, Athènes, Corinthe furent les étapes qu'il parcourut, bien reçu d'abord, puis persécuté par les Juifs, qui réussirent, sinon à le faire mourir, du moins souvent à le chasser, ou à gêner grandement son œuvre. Malgré tant d'oppositions, l'Évangile s'implante cependant : il se développe et gagne rapidement du terrain. Paul, tranquille sur les résultats, peut retourner à Jérusalem, où l'attire l'accomplissement d'un vœu.

Bientôt il se met, pour la troisième fois, en route. On est en l'an 55. Selon son habitude de ne point fonder de nouvelles communautés avant d'avoir affermi les anciennes, il parcourt la Galatie, la Phrygie, et arrive à Éphèse. Là, malgré la jalouse hostilité des Juifs, toujours en éveil, avec l'aide de Dieu qui multiplie entre ses mains les miracles, il fait de nombreux disciples, établit fortement cette église ; il se proposait de passer en Europe et, devant lui, avait envoyé Éraсте et Timothée. Une émeute soulevée à Éphèse par les orfèvres de Diane, inquiets de voir leur commerce de bijoux superstitieux compromis par les nombreuses conversions qu'il opérait, lui persuada

de partir à son tour. Il visita la Macédoine, puis la Grèce. Enfin de Néapolis, le port de Philippes, gagnant Troade, il se dirigea vers Milet, où il fit aux *Anciens* ses derniers adieux ; par Cos, Rhodes et Tyr, par Ptolémaïs et Césarée, il arriva enfin à Jérusalem. Un prophète, Agab, avait annoncé que Paul y serait lié par les Juifs et livré aux païens. Mais une telle prophétie n'était pas pour arrêter l'apôtre : que désirait-il, sinon mourir pour son maître ?

Elle se réalisa en effet. Arrêté au milieu du peuple ameuté contre lui, accusé par le Sanhédrin, réclamé pour le supplice, Paul fut sauvé de cette fureur par le tribun Lysias, qui le fit conduire à Césarée. Il y resta deux ans, dans une prison assez douce, tandis que le gouverneur Félix attendait qu'il achetât sa liberté à prix d'or. Mais le prisonnier du Christ s'en serait bien gardé. Et c'est pourquoi, Félix remplacé par Festus, il demanda, selon son droit de citoyen romain, et obtint d'être mené à Rome devant le tribunal de César lui-même. Ce César, c'était Néron.

A Rome il fut soumis à ce qu'on nommait la *custodia militaris* : Paul était consigné à la garde d'un soldat ; mais dans la maison qu'il habitait, — peut-être au *Corso*, au lieu où s'élève aujourd'hui l'église de *Santa-Maria in via Lata*, — il pouvait recevoir des visiteurs ; il pouvait même sortir dans la ville et allait où il voulait. Ainsi travaillait-il encore, et avec efficacité, à la conversion des âmes. Sa captivité, écrivait-il aux Philippiens, loin d'entraver la prédication de l'Évangile, aidait à sa diffusion. Telle fut sa vie de 61 à 63.

Ici s'arrête le récit des *Actes des Apôtres*. Et dès lors l'histoire de saint Paul se couvre d'obscurités. On sait pourtant qu'il fut mis en liberté, qu'il reprit ses courses apostoliques, en Espagne peut-être, certainement en Crète, à Éphèse, à Milet, à Corinthe ; il avait l'intention de passer l'hiver de 66 à Nicopolis, la capitale de l'Épire.

Si l'apôtre a contribué plus que tout autre à répandre la foi en Orient et en Occident, si, de son vivant, il a été le grand instrument de la régénération du monde païen, son influence,

plus durable que sa vie, s'est prolongée, s'exerce encore, s'exercera toujours par les épîtres inspirées qui sont comme la somme de l'enseignement catholique. Prédicateur d'une incomparable puissance, il est aussi le docteur infailible dont les écrits soutiennent, fixent et alimentent notre foi. Parmi les vingt et une lettres sorties de la plume des apôtres, il en a, lui seul, écrit quatorze, les plus profondes, les plus complètes, les plus fécondes en conclusions comme en principes directeurs de la croyance. Sans doute aucune n'offre un exposé méthodique de l'ensemble de la doctrine apostolique, ni même d'un de ses points essentiels. L'apôtre s'inspire des circonstances, vise une situation particulière, combat une erreur ou une hérésie, et cette position commande et détermine sa tactique. C'est un polémiste en même temps, — et plus, parfois, — qu'un docteur. Mais son œuvre entière, — en y comprenant l'Épître aux Hébreux, dont il indiqua au moins les idées et dirigea la composition, — abonde en vues lumineuses sur la supériorité de la Loi nouvelle comparée à la Loi mosaïque, sur l'universalité du salut offert aux hommes, sur la vie intérieure participation à la vie du Christ, sur les abaissements du Fils de Dieu, sur le sacerdoce du Verbe incarné et la sublimité de son sacrifice, sur les combats qu'il nous faut soutenir contre les puissances de l'enfer, sur le Vieil Homme et l'Homme Nouveau, — Adam et Jésus, — sur les rapports intimes de l'Église avec son divin fondateur, sur la parousie et le jugement final. En même temps elle définit avec netteté, souvent dans le détail, les principaux devoirs du chrétien par rapport à la société, à la famille, à lui-même, et surtout à l'Église, dont elle établit, règle et instruit la hiérarchie. Le chrétien doit lire et méditer les Épîtres de saint Paul, malgré les difficultés qu'elles offrent à une lecture rapide, malgré leurs obscurités, partielles, mais réelles, que déjà notait saint Pierre, et que l'on percera cependant avec l'aide de la tradition et l'enseignement explicatif de l'Église.

Il ne restait à Paul qu'à donner à son Maître adoré le suprême témoignage de son sang, après l'avoir si bien enseigné par sa parole et ses écrits. Dans quelles circonstances rentra-t-il à

Rome? De son plein gré ou en prisonnier? On ne le sait pas. Il s'y retrouva du moins avec Pierre. On a dit, sans que ce soit bien prouvé, que les deux apôtres passèrent ensemble leurs derniers jours dans la prison Mamertine. D'abord seul, presque abandonné de tous ses fidèles, Paul comparut devant le magistrat une première fois, et ce jour-là, par une éloquente apologie de sa prédication, il fut *sauvé de la gueule du lion*. Mais bientôt un second assaut lui fut livré, et la peine capitale prononcée. Alors, outre Pierre qui devait partager son supplice, il revit autour de lui, sinon les chrétiens étrangers, — pour qui cependant il s'était tant dépensé! — du moins Luc, son compagnon d'apostolat, et quelques Romains courageux qu'il énumère dans ses derniers adieux à son fils chéri, Timothée. Le 29 juin 67, tandis que Pierre était mené au Vatican pour être attaché à la croix, un centurion entraînait Paul à une heure de marche de la porte d'Ostie, en un lieu, — étroit vallon dans un cirque de collines, — qu'on appelait les *Eaux-Salviennes*. Là, après la flagellation légale, l'Apôtre des Gentils, selon son droit de citoyen romain, eut la tête tranchée par le glaive.

Les fidèles ramenèrent son corps à mi-chemin de Rome et l'ensevelirent là où aujourd'hui s'élève la basilique sacrée de *Saint-Paul-hors-les-murs*. Il y repose encore aujourd'hui, « à Rome, mais hors des murs, confondu, à demi éclipsé dans la gloire de Pierre ». Sa tombe ne porte que trois mots, bien simples, très éloquents, car ils résument ses titres à notre culte et à la vénération dont doivent l'entourer les fils de ces Gentils qu'il dota de la foi : *Paulo, Apostolo, Martyri*.

FIN DU TOME PREMIER